



No. 4428.661

1937-46



GIVEN BY

Arthur L. 1

E184
.F8S58

ANNEE
1937

NUMERO
1

BULLETIN

—DE LA—

SOCIETE HISTORIQUE
FRANCO-AMERICAINE



SOMMAIRE

BUT DE LA SOCIETE HISTORIQUE FRANCO-AMERICAINE

REUNION DU PRINTEMPS

Apothéose franco-américaine de la Langue française

CONCOURS LITTERAIRE—COMPOSITION DU 1^{er} LAUREAT

Alfred Desautels

REUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 14 FEVRIER 1937

Antoine Clément

COMPTE RENDU DE LA SEANCE DU 7 AVRIL 1937

Antoine Clément

DISCOURS DU PRESIDENT

Dr J.-Ubalde Paquin

L'EX-CONSUL ALPHONSE GAULIN

Louis-J. Jobin

CEREMONIE DE REMISE DES PALMES ACADEMIQUES

DISCOURS DU VICE-PRESIDENT

Dr Georges-A. Boucher

DISCOURS DU CONSUL

Jean-Etienne Maigret

MERCI A LA FRANCE Mgr L.-J.-A. Doucet, M. J.-G. Le Boutillier, M. le Dr J.-Ubalde Paquin

LA SITUATION RELIGIEUSE EN FRANCE

R. P. Henri Lalande, s. j.

MERCI AU PERE LALANDE

Adolphe Robert

LE CONGRES DE LA LANGUE FRANCAISE

Mgr Camille Roy, P. A.

MERCI A MGR CAMILLE ROY

Abbé Adrien Verrette

REUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 16 MAI 1937

Antoine Clément

CONCOURS LITTERAIRE—COMPOSITION DU 2^e LAUREAT

René Manès

BOSTON, MASSACHUSETTS,
Etats-Unis d'Amérique



La Societe Historique Franco-Americaine

... BUT ...

Faire mieux

connaître

la page

d'histoire

française

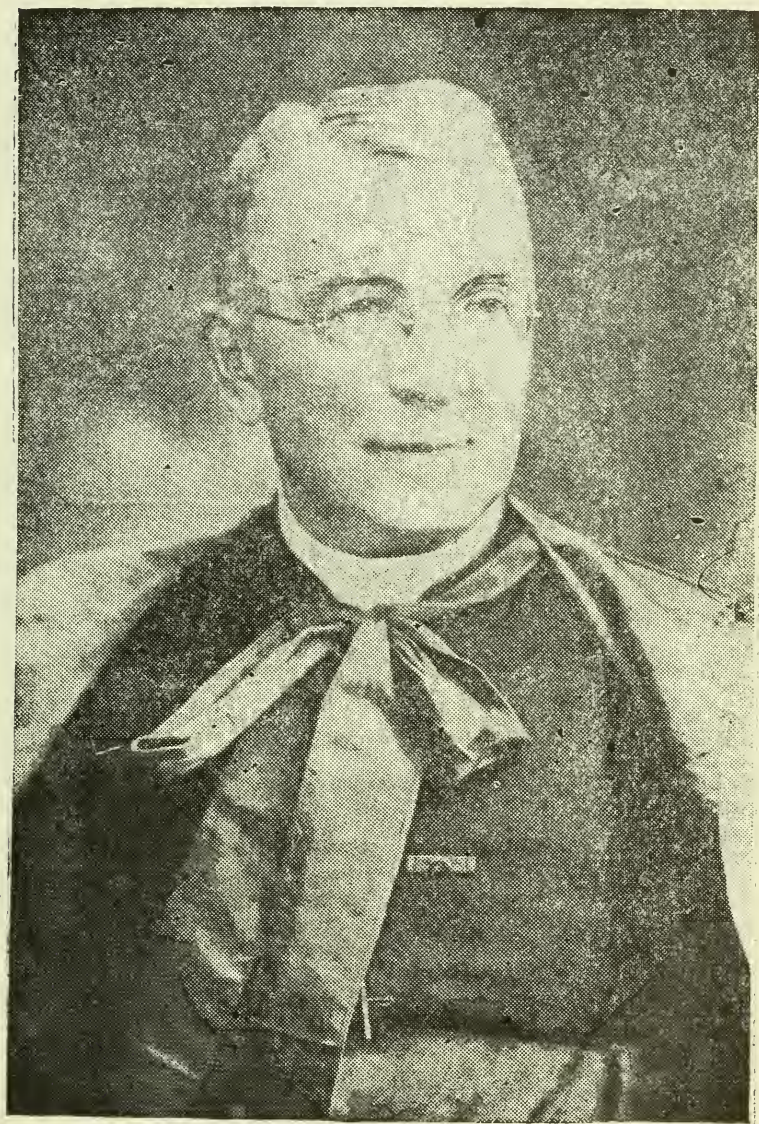
en

Amerique

1941/2

cont.
Oct. 18

Apothéose franco-américaine de la Langue française
dédiée au deuxième Congrès de la
Langue française de Québec.



MGR CAMILLE ROY, P. A

recteur de l'Université Laval et président de ce congrès, à qui la Société
Historique Franco-Américaine vient de décerner sa médaille Grand
Prix en reconnaissance du réveil à la vie française qu'il a opéré
chez nous par sa tournée récente en Nouvelle-Angleterre.

Conservons Notre Heritage Francais

Pourquoi les Franco-Américains, jeunes et vieux,
doivent aller au Congrès de Québec.

1er LAUREAT

Déjà vingt-cinq années se sont écoulées depuis le premier Congrès, où des milliers ont prêté serment de fidélité à leur langue maternelle: "Que ma langue s'attache à mon palais si je t'oublie, verbe de France, verbe de Dieu," ont-ils juré. Un quart de siècle a éprouvé leur parole d'honneur.

Aujourd'hui Québec nous appelle pour se rendre compte de notre fidélité, pour voir si nous nous sommes acquittés consciencieusement de ce serment, et pour le renouveler. Rendons-nous y, Franco-Américains, jeunes et vieux; allons nous réfugier quelques moments dans les bras tendus de notre mère patrie.

Vous, les vieux Franco-Américains, qui avez voulu quitter votre foyer pour venir fonder un autre Québec sur le sang encore tout chaud de nos martyrs, rendez-vous au Congrès. Quoi! vous hésiteriez, vous renonceriez à pareil projet, maintenant que se présente l'occasion de retourner au berceau de votre race, au foyer fervent de votre enfance! Oh! non.

Québec, n'est-ce pas là le berceau de votre race? N'est-ce pas là que son découvreur, l'illustre Champlain, fixa solidement l'emblème de son pays, la fleur de lys? et c'est grâce à son indomptable courage qu'aujourd'hui dans le coeur de nos frères canadiens fleurit ce lys.

Cette fleur, vos ancêtres ont tenté de la maintenir au nom de la France par l'effusion de leur sang généreux dont ils ont empourpré les Plaines d'Abraham; ils ont été les colonisateurs acharnés, animés d'aucun autre espoir, si ce n'est la préservation de leur foi mise en péril sous le joug anglais.

Pourrais-je passer sous silence l'oeuvre inconcevable des ministres de Dieu? Eu les civilisateurs infatigables dont plusieurs ont rougi de leur sang la hache meurtrière du sauvage. Peu leur importait la difficulté de la tâche; leur but était d'apporter la vie spirituelle à tous; imprégnés de leur sainte mission, aucun obstacle ne leur parut infranchissable. Ils ont généreusement donné leur vie pour vous, refuseriez-vous maintenant d'aller au Congrès de Québec? Québec, le berceau de votre race?

Mais Québec, c'est aussi le foyer fervent de votre enfance! Resterez-vous insensibles aux appels de votre foyer d'autrefois? Quelle joie, quel doux plaisir éprouverez-vous à la vue des immenses prairies verdoyantes qui s'étendent à perte de vue; à la vue des monuments anciens que la vétusté a rendus moussus! Songez à la citadelle célèbre qui a tenu tête aux Anglais: "Anglais, la citadelle te regarde!"

Oui, Québec, c'est le foyer de votre enfance; c'est le foyer fervent de la vie de famille; là, vous avez appris pour la première fois sur les genoux de votre mère, ce "verbe de France"; cependant, vous avez choisi de quitter ce foyer de votre plus tendre enfance pour venir faire fortune sur la terre inculte des Etats-Unis.

Sans doute, votre négligence vous aura fait oublier quelque peu vos traditions et vos moeurs canadiennes: aujourd'hui, le Congrès de Québec vous invite; il vous supplie de revenir vous retremper l'esprit dans vos traditions. Resterez-vous sourds à son appel?

Oh! vieux Franco-Américains! Il y a bien longtemps que vous vous êtes éloignés de votre foyer; vous avez vécu dans une terre étrangère, et vous avez voulu tout de même conserver votre belle langue, inconscients peut-être de l'oeuvre du malaxeur impitoyable qui broie les langues et les fusionne. Vous, les découvreurs, les colonisateurs, les civilisateurs, souffrirez-vous que la langue de vos ancêtres tombe dans ce malaxeur? Un excellent moyen peut vous garantir contre cette assimilation: c'est d'aller au Congrès de Québec, où vous aurez toute occasion de raffermir votre langue en prêtant l'oreille aux conseils nombreux et pratiques que l'on vous donnera dans un français très pur et châtié.

REUNION du CONSEIL D'ADMINISTRATION

Le dimanche 14 février 1937 au Touraine à Boston

Les Franco-Américains et le 2e Congrès de la Langue française

Tous les comités régionaux des Etats-Unis invités à se faire représenter à la réunion de la Société historique franco-américaine dans la première quinzaine d'avril.

Le conseil d'administration de la Société historique franco-américaine, réuni en assemblée régulière, le dimanche après-midi, 14 février 1937, en l'hôtel Touraine de Boston, sous la présidence de M. le Dr J. Ubalde Paquin de New-Bedford, a dédié la réunion semestrielle du printemps de la Société au deuxième Congrès de la Langue française de Québec.

Cette réunion a été fixée provisoirement à la première quinzaine d'avril et sera organisée par un comité composé du trésorier, M. le juge Arthur L. Eno; du secrétaire, M. le professeur Alexandre Goulet, et du secrétaire adjoint Antoine Clément.

Des personnages du Canada et de France seront invités à porter la parole à cette fête qui se fera pour tous les comités régionaux des Etats-Unis sous les auspices de la Société historique. Des démarches sont déjà en cours pour lancer la participation franco-américaine au congrès de Québec à cette réunion.

La Société historique s'est inscrite comme membre bienfaiteur du Congrès de la Langue française. Elle sera représentée au congrès par la délégation suivante: M. le Dr Paquin, président; M. le juge Eno, trésorier, et le R. P. Léon Loranger, o. m. i., ancien secrétaire adjoint. Les substitués sont M. le Dr Georges A. Boucher de Brockton, vice-

président, et M. Goulet, secrétaire.

Un projet de participation à la Mission française et à la Mission canadienne-française qui se rendront à la Nouvelle-Orléans pour visiter les sites explorés par Cavalier de La Salle, Bienville, Jolliet, Marquette, sera étudié par un comité composé de MM. Adolphe Robert, Eno et Paquin.

La question de publication d'un manuel d'histoire franco-américaine a été soumise à l'étude d'un comité composé de M. Goulet, de M. l'abbé Adrien Verrette de Manchester, N.-H. et de M. Josaphat Benoit, sous-secrétaire de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, à Woonsocket, R. I.

D'ici la prochaine réunion de la Société, M. le curé F. X. Larivière de Marlboro fera une étude du problème des concours littéraires de la Société. Son rapport servira à orienter la Société dans ses nouveaux concours.

Les Missions aux fêtes du 250e anniversaire de la mort de La Salle s'arrêteront en Floride, à La Havane à Mobile, à la Nouvelle-Orléans, au Texas, à St-Louis et Chicago.

La séance fut levée à 7 h. 30 dimanche soir. Les divers comités se réuniront sur convocation du secrétaire après que leurs travaux préliminaires auront été complétés.

—Antoine CLEMENT.

COMPTE RENDU

A la brillante réunion du printemps de la Société historique franco-américaine, tenue le 7 avril 1937, en la salle Rubis de l'hôtel Touraine de Boston, Mgr Camille Roy, recteur de l'université Laval et président du deuxième Congrès de la Langue française de Québec, dit à 200 membres, amis et invités des comités régionaux venus de tous les coins de la Nouvelle-Angleterre, que notre Congrès vient à une heure opportune, non seulement parce qu'il est agréable de tenir une assemblée de famille, mais aussi parce que la famille est en proie à des inquiétudes, et en certains de ses foyers à des profondes inquiétudes.

A travers tous les enthousiasmes que suscite le Congrès, dit Monseigneur, nous sentons s'exprimer des anxiétés. Et les anxiétés comme les enthousiasmes traduisent exactement l'état actuel de notre conscience nationale, de notre conscience française, franco-américaine ou canadienne. Cette conscience, ajoute-t-il, est plus particulièrement troublée aujourd'hui par les problèmes et les incertitudes de l'avenir.

Avons-nous bien conservé l'esprit dont nous sommes, l'esprit français que nous ont transmis nos anciens, tant de générations souvent sacrifiées mais à la fin toujours victorieuses? Cet esprit, demanda encore le conférencier, garde-t-il en nous toute sa flamme? Donne-t-il à notre vie familiale, sociale, les qualités, les vertus spirituelles, morales, qui sont des qualités et des vertus françaises? Aux Etats-Unis, comme au Canada, les héritiers de l'esprit français ont-ils fait fructifier l'héritage, ou l'ont-ils amoindri, ou l'ont-ils troqué pour un autre esprit?

C'est à notre langue que l'on reconnaîtra toujours de quelle race nous sommes, dit Mgr Roy. La langue est l'expression naturelle de l'esprit de chaque race. Si donc, nous parlons une autre langue, dans

la famille, dans nos relations avec des compatriotes de même sang, c'est que nous avons perdu l'esprit même de la race dont nous sommes. Abandonner sa langue révèle que déjà l'on a trahi l'esprit.

Il y a entre la langue et l'esprit, vous me permettrez de le préciser, une nécessaire relation. C'est l'esprit de chaque peuple qui a créé sa langue; et c'est pourquoi, chaque peuple a une langue différente de celle des autres peuples. L'esprit conçoit, organise, façonne la langue, l'ajuste sur lui-même et la proportionne à son goût, à sa vertu, à sa culture. . . Il y a donc dans la langue d'une race toutes les qualités, toute la lumière de son esprit et de son ciel, toute la chaleur de son sang et de son climat, toute la richesse de sa culture, toutes les subtilités de sa pensée et toute la noblesse de son génie. C'est pourquoi chaque peuple a sa langue, appropriée à ses besoins, expression nécessaire de son âme, collective, de son histoire, de ses vertus séculaires et de sa civilisation, et c'est pourquoi donc la langue française est la plus douce, la plus claire, la plus logique, la plus subtile, la plus délicate, la plus belle qui soit au monde. Mgr Roy fut l'objet d'une ovation avant et après sa conférence.

Pour l'édification comme pour le renseignement de nos lecteurs sur l'importance du prochain congrès de Québec, le texte même du discours de Mgr Roy sera publié en entier dans le journal ces jours-ci avec les autres discours et allocutions de la soirée pour la compilation du tract de la Société historique au sujet de cette fête.

M. l'abbé Adrien Verrette de Manchester, N.-H., répondit éloquemment à Mgr Roy en lui assurant la coopération des Franco-Américains à l'oeuvre du Congrès et il fit à l'auditoire le vif plaisir de lui

annoncer l'itinéraire de la tournée prochaine du président du congrès de Québec en Nouvelle-Angleterre pour visiter Lewiston le 14 avril, Waterville le 15, Biddeford le 16, Berlin le 17, Manchester le 18, Lowell le 19, Fall-River le 20, New-Bedford le 21, Woonsocket le 22, Central Falls le 23, Marlboro le 24, Worcester le 25, Hartford le 26, Holyoke le 27, St. Johnsbury le 29 et Burlington le 30 courant.

L'autre causerie au programme fut celle du R. P. Henri Lalande, s. j., de Paris, France, aumônier général de l'Association catholique de la Jeunesse française, qui parla de façon fort intéressante de la situation religieuse actuelle en France et du remède qu'on y apportait au moyen des catholiques militants. La causerie du Père Lalande suit ce compte rendu. M. Adolphe Robert de Manchester, N.-H., remercia le conférencier de façon spirituelle.

M. le consul Jean-Etienne Maignet de France à Boston remit les palmes d'officier d'Académie à M. le Dr J.-Ubalde Paquin, de New-Bedford, Mass., distingué président de la Société historique; à Mgr L.-J.-A. Doucet, curé de la paroisse St-Louis de Gonzague de Nashua, N.-H., et à M. J.-G. LeBoutillier, rédacteur en chef de "L'Avenir National" de Manchester, N.-H., et doyen des journalistes franco-américains, pour honorer notre clergé, notre presse et notre société. La cérémonie de remise des palmes, couronne de branches de palmier et de laurier croisées en argent tenant à un ruban violet, fut présidée par M. le Dr Georges-A. Boucher de Brockton, qui récita une nouvelle poésie de sa composition sur la langue française à l'occasion du congrès de Québec. Les trois décorés remercièrent la France de son geste d'estime pour le peu de bien qu'ils aient pu faire pour la propagande française en Amérique.

Ce banquet-conférence fut présidé par M. le Dr Paquin. Après un délicieux repas de poulet, M. le professeur Alexandre Goulet, secrétaire, lut des messages en anglais de

M. Elie Vézina, secrétaire général de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, et de M. le professeur Frank Monaghan de l'université Yale, ainsi qu'un télégramme en français de M. le professeur Edward Ham de Yale, exprimant leurs regrets de ne pouvoir être de la fête et souhaitant succès à la Société historique. Le secrétaire fit mention que le confrère Alphonse Gaulin était décédé depuis la dernière réunion, et après un instant de silence, M. Louis-J. Jobin, libraire de Boston, fit son éloge funèbre. Le Dr Paquin annonça également le décès de feu Charles Martel fils de Manchester, N.-H., et offrit les sympathies de la Société historique au père du défunt après un instant de prière.

Après la cérémonie de décoration, M. Louis-J. Jobin, qui devint officier d'Académie il y a une dizaine d'années, souhaita la bienvenue aux nouveaux décorés.

A la table d'honneur, il y avait M. le Dr Paquin, Mgr Roy, M. le consul Maignet, le Père Lalande, Mgr Doucet, M. LeBoutillier, M. le Dr Boucher, M. l'abbé Verrette, M. Joseph Lussier, conseiller de la société, ainsi M. le juge Arthur-L. Eno, trésorier, M. Goulet, secrétaire, et M. Antoine Clément, secrétaire adjoint, membres du comité d'organisation de la réunion.

Ont été admis comme nouveaux membres de la Société historique à cette réunion, M. William Arsenault de Cambridge; le Dr Damase Caron, M. l'abbé Achille Lettré et le Dr J.-E. Larochelle de Manchester, N.-H.; M. Hervé-E. Généreux de Jamaica Plain; M. Wilfrid-J. Mathieu, le Dr Armand Picard et le Dr Auray Fontaine de Woonsocket, R.-I.; M. Edmond Langlois, le Dr Arthur-J.-B. Falcon et M. Clovis Brunelle de Pawtucket, R.-I.; M. J.-A. Bouvuloir de Central Falls, R.-I.; M. Wilfrid Paquin de Providence, R.-I.; M. Lauré-B. Lussier de Manville, R.-I.; Me Fernand Bernardin et MM. John-B. Gallant, Arthur-J. Scott et Aimé Lemoine de Lawrence; M. l'abbé Albert-J. Masse de Westport Factory, Mass.; M. Aimé-

A. Gauthier de Boston; M. Roger Beaulieu de Worcester; M. Charles-M. Brodeur fils de Nashua, N.-H.; M. l'abbé François-X. Gauthier et MM. Almanzor-L. Dupuis, Louis-A. Biron fils et le R. P. J.-B.-A. Barrette, o. m. i., de Lowell; M. Emile-A. Houle de Dracut; M. l'abbé Camille-A. Blain de Holyoke; M. l'abbé Alfred-R. Julien de Marlboro, M. l'abbé Philippe-C. Breton de Waltham, et MM. les abbés L.-H. Morris et T.-A. Grenier de New-Bedford, ainsi que M. l'abbé Paul

Desaulniers de Manchester, N.-H., et M. Adélard Goulet de Boston.

Le R. P. Henri Lalande, s. j., M. le consul Jean-Etienne Maigret, Mgr L.-J.-A. Doucet et M. J.-G. LeBoutillier ont été faits membres honoraires de la Société historique franco-américaine. Mgr Camille Roy l'est depuis plusieurs années.

Après le banquet, plusieurs dames, épouses des membres présents, prirent place dans la salle pour entendre les orateurs.

—Antoine CLEMENT.

DISCOURS DU PRESIDENT

Monseigneur,
Révérend Père Henri Lalande,
Monsieur le Consul de France,
Messieurs du Clergé,
Messieurs:

Cette réunion a un caractère qui lui est tout particulier. Permettez-moi d'abord de saluer le rapprochement de nos grandes sociétés de secours mutuels franco-américaines, pour l'union plus serrée de nos forces, afin d'assurer davantage notre survivance nationale.

Ce soir, notre famille franco-américaine est au complet. Je me fais votre interprète pour saluer à cette table, la présence de la France dans la personne de son Consul Monsieur Jean Maigret et du Révérend Père Henri Lalande, et du Canada français dans la personne de Monseigneur Camille Roy.

Nous sommes à la veille du "Deuxième Congrès de la Langue française de Québec". Notre société dans la mesure de ses forces, veut seconder la Société du Parler Français de Québec pour en faire un grand ralliement. Le temps est opportun. L'heure est venue pour nous en effet, d'étudier la situation de la Langue française dans l'Amérique du Nord et tout spécialement dans la Nouvelle-Angleterre.

Au "Premier Congrès", le président de la Société Historique, le re-

gretté Docteur Bédard, disait dans le discours qu'il prononça à une des assises publiques: les Franco-Américains parlent toujours vaillamment la Langue française; mais les jeunes semblent préférer parler l'anglais; et dans un avenir plus ou moins éloigné, le français ne sera plus parlé que par une élite de moins en moins nombreuse.

Ce soir, après vingt-cinq ans, nous pouvons dire à notre tour; les Franco-Américains parlent toujours vaillamment la Langue française, mais l'esprit français disparaît de leurs familles; leurs enfants pensent en anglais et par conséquent, s'expriment plus facilement dans la Langue anglaise.

Le "Deuxième Congrès" devra marquer le commencement d'une ère nouvelle. Espérons que les campagnes d'idées qui le précèdent, l'agitation des esprits, les sentiments qu'auront fait germer dans nos coeurs les missionnaires de la pensée française qui nous visitent, nous inciteront comme chefs de famille, à prendre la ferme résolution de franciser l'atmosphère de nos foyers par le livre, le journal, la prière et la chanson, afin que nos enfants ressentent le besoin de parler français et d'être le prolongement de nous-mêmes et de nos aïeux.

—Dr J.-Ubalde PAQUIN.

ELOGE

L'ex-consul Alphonse Gaulin

(Notre premier secrétaire)

Monseigneur,
M. le Président,
Messieurs,

Depuis quelques années, à chaque réunion de notre société, un d'entre nous reçoit la douloureuse tâche de faire l'éloge d'un nouveau disparu.

C'est un rôle vraiment macabre, car les derniers dont vous avez entendu le panégyrique n'étaient pas des vieillards, mais des hommes de ma génération.

Aujourd'hui c'est d'Alphonse Gaulin dont il s'agit. L'un des plus zélés fondateurs de notre société, il en fut le premier secrétaire (Exercices 1899-1907) et avec le concours des Guillet, Dubuque, Omer Larue, Monette, Tardivel, Bédard et Favreau, contribua sa large part à l'établissement de la Société historique, sur des bases solides, puisqu'elle vit encore après trente-huit ans d'existence.

Alphonse Gaulin était un de mes bons amis, il y a au delà de trente ans. Depuis, j'ai eu le plaisir de le voir deux ou trois fois.

C'était un garçon excessivement lettré et qui, doué d'une bonne éducation, avait su en profiter. Il possédait une personnalité charmante, d'une finesse et d'une érudition rare chez un jeune homme.

Inutile pour nous d'entrer dans les détails de sa carrière diplomatique, les journaux nous la racontaient il y a quelques semaines.

Son éloquence, sa bonhomie, sa faculté de se faire des amis lui valurent un avancement politique des plus rapides. Trois fois maire de Woonsocket, digne successeur d'Adélard Archambault devenu lieutenant-gouverneur.

Il était alors question d'un Monsieur Pothier à la candidature d'un haut poste et aussi d'un Alphonse Gaulin au congrès.

Les barons conservateurs de vieilles traditions, qui croyaient avoir un droit féodal au gouvernement du pays, ne voyaient pas d'un bon oeil cette menace franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre.

Il fallait à tout prix disposer de cette triade dangereuse! On exila le plus jeune, Alphonse Gaulin "de l'eau bénite de cour". Quelle tentation pour un jeune homme pénétré de littérature de l'époque, car au commencement du siècle c'était encore la douce France. Un poste lucratif à "quelques heures de Paris". Le mirage de notre jeunesse.

Du Havre à Marseille, Calcutta, Rio de Janeiro, et enfin Paris, le consulat le plus important.

Les exigences de sa situation et les années difficiles de la guerre et d'après-guerre eurent pour résultat d'ébranler sa santé et nous déplo-rons sa mort prématurée survenue le 6 mars dernier.

Peu de temps après son départ pour la France il épousa Marguerite Steele, la soeur d'un de ses meilleurs amis, le regretté Dr John Steele de Worcester, une femme toute indiquée pour lui faire honneur dans sa nouvelle carrière, par sa beauté et sa haute culture.

Il laisse dans le deuil son épouse et deux filles attachées au Service diplomatique en Europe.

Nous avons deux fois perdu Alphonse Gaulin.

—Louis-J. JOBIN.

Cérémonie de remise des palmes académiques

DISCOURS DU VICE-PRESIDENT

Poésie sur la langue française

M. le Consul,
Messieurs du clergé,
Chers Confrères,

Permettez-moi de suspendre un instant l'ordre du jour pour vous réciter une poésie que j'ai composée en l'honneur de notre langue mater-

nelle.

Puisque cette réunion de la Société Historique est l'apothéose franco-américaine de la langue française, n'est-il pas juste et raisonnable que notre première pensée et notre premier hommage soient pour sa Majesté la Langue Française?

A LA LANGUE FRANCAISE

O toi, verbe sacré, qu'à nos lèvres la France
Imprima pour toujours;
Dont notre peuple, après cent cinquante ans d'absence,
Forme encor ses discours;

Verbe qui, le premier, fis tressaillir nos plages
De sons doux et nouveaux;
Qui suivis nos aïeux dans leurs pèlerinages
Et leurs lointains travaux;

O verbe qu'employaient nos découvreurs de terres
Quand, fiers et pleins de foi.
Ils s'écriaient, au vent déployant leurs bannières:
"Pour le Christ et le roi!"

Verbe qui résonnas sur nos champs de bataille,
Ainsi qu'en nos sillons,
Avec nos cris de guerre, avec notre mitraille
Perçant les bataillons;

Verbe qui retentis devant la flotte anglaise
D'un accent ferme et haut,
Et fis se redresser d'orgueil, sur la falaise
Les lis du vieux drapeau,

Le jour où Frontenac que l'on croyait confondre,
Fidèle à son grand nom,
Dit: "Rapportez à Phipps que je vais lui répondre
Par la voix du canon;"

O langue des Dollard, des Mance et des Marie
De l'Incarnation,
De tout ce dévouement, qui donne au mot patrie
Sa sainte émotion;

Langue dont se servit, ayant sauvé sa race,
L'intrépide Cadieux,
Quand, se voyant mourir, sur une écorce il trace
Ses immortels adieux:

Dont fit usage Hertel lorsqu'il écrivit: "Père,
A ton petit chrétien
L'on coupe un pouce et brûle un doigt, mais à sa mère
Il n'en faut dire rien!"

O toi que LaFontaine, en un valeureux geste,
Dans nos lois remplaça;

Et que naguère encor contre un complot funeste
Défendit Bourassa;

Langue qui fût mêlée à toute notre gloire,
Qui l'inspiras parfois,

Langue dont les seuls sons rappellent la mémoire
Des hauts faits québécois:

Qu'à jamais nous gardions tes mots si pleins de charmes,
Doux et forts tour à tour,

O verbe qui frémis comme un appel aux armes
Ou comme un chant d'amour.

Je retourne à l'ordre du jour et je très important à vous communi-
je donne la parole au Consul de quer.
France, M. Maigret, qui a un messa-

—Dr Georges-A. BOUCHER.

DISCOURS DU CONSUL

La France décore trois des nôtres

Monsieur le Président,
Monseigneur,
Messieurs les Membres du Clergé,
Mesdames, Messieurs,

Comme représentant de la France en Nouvelle-Angleterre, qu'il me soit permis, tout d'abord, de saluer particulièrement Monseigneur Camille Roy, Recteur de l'Université Laval de Québec, venu ce soir ici, en ambassadeur des Franco-Canadiens d'au delà de la Ligne 45ème. Je remercie la Société Historique Franco-Américaine de m'avoir donné l'occasion de rencontrer l'éminent prélat, dont le nom est dans toutes les bouches et dont les talents d'organisateur, l'activité et le dévouement feront, du second Congrès de Langue Française de Québec, avec la coopération ardente de vous tous, une manifestation éclatante de vitalité française.

Je suis heureux de m'associer à vous pour honorer ce soir votre CLERGE, votre PRESSE, votre SOCIÉTÉ, en la personne de Monseigneur Louis Joseph Antoine Doucet, de M. Jean Georges Le Boutillier, et du Dr Joseph Ubalde Paquin, auxquels le Gouvernement Français vient de décerner les Palmes d'Officier d'Académie, en récompense d'une existence entière consacrée à

la défense de la langue et de la culture françaises.

Par la construction d'écoles paroissiales où l'on enseigne à la fois le français et le catéchisme, Monseigneur Doucet!

Vous, M. Le Boutillier! doyen des journalistes Franco-Américains, par votre plume de publiciste depuis 32 ans, sans défaillance, au service de notre langue.

Vous, Monsieur le Docteur Paquin! par votre éminente contribution à la diffusion de la culture française comme fondateur de l'Alliance Française de New-Bedford, par votre collaboration,—comme Président de la Société Historique Franco-Américaine,—à la tâche essentielle que s'est fixée cette association: celle de faire connaître aux jeunes le passé glorieux de la race française au Nouveau Monde, et ainsi, de promouvoir en eux une légitime fierté ethnique.

A vous tous! que je viens citer ainsi à l'ordre de la grande famille Franco-Américaine, je suis heureux de remettre, au nom du Gouvernement Français, les insignes de la haute distinction, bien méritée, qui leur a été conférée.

—Jean-Etienne MAIGRET.

MERCI A LA FRANCE



MGR LOUIS-JOSEPH-ANTOINE DOUCET,

curé de la paroisse S.-Louis de Gonzague de Nashua, N.-H.,
Officier d'Académie.

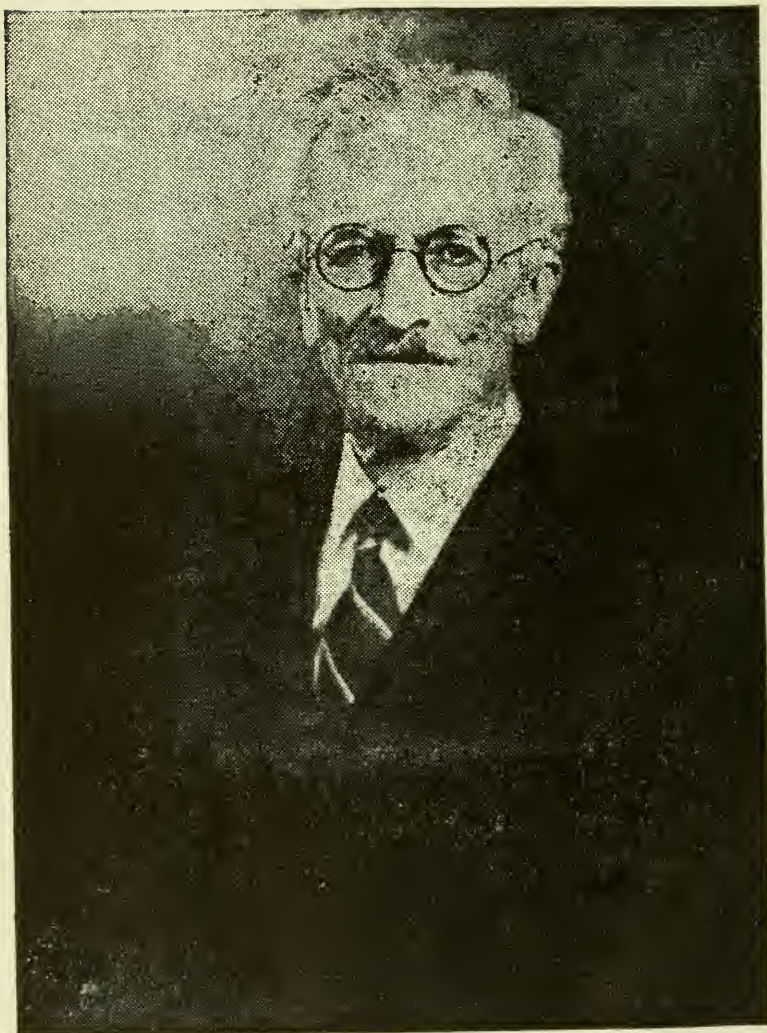
Mgr Louis-Joseph-Antoine Doucet

M. le président,
M. le consul,
Monseigneur,
Messieurs du clergé,
Messieurs,

Ma première pensée en est une de gratitude pour cet honneur que le Gouvernement français vient de me décerner par votre suggestion, M. le consul. Il est vrai que depuis 46 ans déjà j'ai eu l'occasion de donner de l'encouragement à la langue française puisque j'ai passé ces années à l'encouragement des écoles franco-américaines. C'est un fait reconnu que nous nous amoindrissions si nous négligeons la langue. Nous tenons à ce que nos petits enfants

apprennent le français autant que l'anglais, puisque l'âme de nos écoles se trouve dans la culture française. A notre venue au pays, nous avons bâti des églises avec une école à côté pour étudier la langue. Notre groupe est important ici à présent et nous avons déjà des cours supérieurs. Nos enfants apprennent bien le français. S'ils le parlent, c'est dû à nos écoles paroissiales. J'apprécie beaucoup cet honneur que la France me fait en reconnaissance de mon humble travail pour nos écoles, M. le consul, et je vous prie de lui transmettre mes remerciements les plus sincères.

—Mgr L.-J.-A. DOUCET.



M. JEAN-GEORGES LE BOUTILLIER,

**Rédacteur en chef de "L'Avenir National" de Manchester, N.-H.,
Officier d'Académie.**

M. Jean-Georges Le Boutillier

C'est comme suit que M. J.-G. Le Boutillier, rédacteur en chef de "L'Avenir National" de Manchester, N.-H., et doyen des journalistes franco-américains, remercia la France de sa décoration d'officier d'Académie, à la réunion du 7 avril 1937 de la Société historique franco-américaine:

M. LeBoutillier, appelé à prendre la parole à la suite de Mgr Doucet et du président de la Société Historique, qui avait cédé pour la circonstance la présidence au Dr Boucher, qui présidait à la cérémonie de la décoration, commença en priant M. le Consul de France, d'accepter ses remerciements et de les transmettre au gouvernement français pour l'honneur qui lui avait été décerné. Continuant, il dit:

Je dois tout d'abord offrir mes remerciements à ceux qui, l'an dernier, à mon insu ont pris l'initiative de me recommander pour l'octroi des Palmes Académiques. Je ne croyais vraiment pas avoir mérité les éloges dont certains de mes aimables confrères de la presse franco-américaine ont cru devoir me combler, ce dont je les remercie du fond du coeur. Mais j'étais plutôt disposé à mettre sur le compte de mes longs états de service à mes compatriotes, dans la presse française de ce pays, et mon titre de doyen des journalistes franco-américains l'honneur qui m'était échu. Et je bénis le hasard qui a voulu qu'il me fût tardivement décerné en même temps qu'à mes distingués collègues, dans l'honneur conféré, Mgr Doucet et le digne président de la Société Historique franco-américaine devant une aussi brillante assemblée.

Sans que rien m'eût donné vent du complot qui se tramait à mon sujet, quelle ne fut pas ma surprise de recevoir, ce matin du 13 mars 1936, au plus fort de l'inondation qui ravageait alors les bords de la

Merrimack, la lettre d'avis et le brevet du Ministère de l'Education de France transmis par votre prédécesseur, M. le Consul. Il me fallait accepter l'honneur, bon gré mal gré. Je l'ai accepté, non seulement pour moi-même, j'aime à la proclamer, mais pour le faire rejaillir sur tous les autres collaborateurs du journal auquel j'ai été attaché pendant plus de trente ans. Je me plais ici à reconnaître leur esprit d'abnégation, de dévouement, de travail, s'imposant parfois joyeusement un surcroît de labeur lorsque les circonstances l'exigent, et ces ouvriers de la pensée et la mécanique font, peut-être sans qu'ils y songent, un travail modeste mais précieux pour la diffusion de la langue française en ce pays. Honneur à ces humbles mais vaillants collaborateurs sans lesquels les vétérans du journalisme ne pourraient conquérir des décorations académiques.

Le journaliste qui a consacré sa vie, ses labeurs et son intelligence à la propagation et la défense de la langue française en ce pays de langue anglaise, dans une situation nécessairement inférieure à celle des grands quotidiens américains, doit s'appuyer sur le dévouement, l'abnégation et la loyauté des autres artisans du journal qui fournissent le travail essentiel, sans lequel la publication des journaux de langue française ne serait pas possible en ce pays, et il est juste que l'honneur qui m'a été conféré rejaillisse sur ces fidèles collaborateurs de la diffusion de la pensée française et du verbe de France.

J'ai nommé la France, Mesdames et Messieurs, inclinons-nous devant ce nom magique qui évoque les plus grandes gloires, les plus nobles actions, les plus grands mouvements pour l'extension du christianisme à partir de Clovis avec ses valeureux Francs au baptistère de Reims, dans l'histoire de l'humanité chrétienne.

Et c'est à juste titre qu'elle fut appelée dès lors la Fille aînée de l'Eglise, parce qu'elle fut la première nation du monde à reconnaître officiellement la royauté du Christ, représenté par son Vicaire à Rome. Et nous, les descendants des valeureux Francs de ces âges héroïques, des Bretons à la foi ardente et pénétrée de mysticisme, des Normands, grands navigateurs et voyageurs, dont les ancêtres venus du Nord avaient déjà exploré, bien avant Christophe Colomb, les rives septentrionales de l'Amérique, et de ces autres Français venus de différentes provinces de France aux 17^e et 18^e siècles, nous nous glorifions de ces nobles origines.

La province de Québec porte dans son blason la devise "Je me souviens". La branche canadienne française des Etats-Unis, tout en formant partie intégrante de la grande république américaine, soumise à ses lois et loyale à ses institutions, n'a pas perdu le souvenir de ses origines. Elle le manifeste par sa volonté de conserver ses traditions nationales et religieuses, transmises de génération en génération, par les efforts souvent héroïques qu'elle fait pour maintenir et perpétuer la langue française dans ses milieux, par la paroisse sous la direction d'un clergé de sa race et langue en communion avec ses aspirations, par les institutions scolaires confiées au dévouement inlassable de religieux et religieuses, par ses grandes sociétés fraternelles nationales et ses multiples associations de bienfaisance où le français est la langue officielle, par sa presse de langue française qui s'efforce, par le soin qu'elle apporte à relater les divers événements intéressant particulièrement notre groupe et servir la cause des saines doctrines et des bons principes, d'être à la hauteur de sa noble mission et de ses responsabilités.

Nous devons tout cela à la vieille France qui, par les héroïques pionniers qu'elle commença à envoyer avec le fondateur de Québec, Samuel de Champlain, au début du 17^e siècle,

jeta de peines et misères les assises d'une nouvelle France d'Amérique. Ce peuple français du Nouveau Monde, animé du courage indomptable et de l'esprit apostolique puisés dans le sang généreux coulant dans ses veines, depuis plus de trois siècles, s'est sans cesse multiplié et remultiplié sur les rives du majestueux St-Laurent et a débordé au cours du siècle dernier, en flots pressés et constants au delà de ses frontières en ces Etats de la Nouvelle-Angleterre, où la multiplication continue invariablement par pratiquement le seul jeu de la natalité.

Une invasion? Peut-être. Mais une invasion pacifique avec les seules armes des traditions ancestrales avec la volonté de les maintenir et les transmettre intactes aux générations successives.

Avons-nous réussi, en ce vingtième siècle déjà avancé, à tenir haut et ferme généralement le drapeau spirituel de la France? La réponse se trouve dans le tableau que je vous faisais il y a un instant de notre situation présente, avec notre système paroissial autonome, tout comme au vieux pays de France et au Canada, les clochers de nos églises dont quelques-unes prennent les proportions imposantes de véritables cathédrales, nos sociétés civiles et religieuses, nos écoles et institutions d'enseignement bilingue primaires et secondaires, nos hospices pour les vieillards et orphelins, et finalement notre presse locale qui ne disparaîtra, j'ose l'espérer, que le jour où notre langue française aura cessé de faire entendre les accents harmonieux du noble verbe de France. Et si on peut en juger par les apparences actuelles, cette éventualité paraît si éloignée, malgré ici et là de déplorables défections dues à des causes diverses, qu'il n'y a pas lieu d'entretenir des craintes sérieuses à ce sujet.

Je viens de parler de défections. Il en existe malheureusement. Elles tiennent à diverses causes: le milieu, l'ambiance, les relations quotidiennes qui forcent à l'emploi exclu-

sif de la langue anglaise, coutume bientôt prise dans la famille, le snobisme ridicule qui se glorifie de l'ignorance de la langue française, les mariages mixtes et que sais-je encore.

On n'a pas toujours été juste envers certaines autorités responsables. On ne peut nier, certes, certains abus d'autorité au long de notre histoire, engendrant des luttes et divisions déplorables. Elles sont aujourd'hui pratiquement disparues, ou du moins elles n'ont plus ce caractère qui tendait à soulever les esprits et compromettre une cause juste dans son essence. Dans la plupart des cas, nos revendications étaient fondées sur le droit naturel et la simple équité, sur le droit des minorités ethniques à n'être pas asservies ou absorbées par la majorité. Mais le succès complet et définitif de la cause était compromis par le défaut d'unanimité dans notre classe dirigeante sur la ligne d'action ou les méthodes de procédure. A cet égard, M. le Consul, sans vous en faire un reproche, qui d'ailleurs ne saurait vous atteindre personnellement, nous sommes bien les dignes fils de la vieille France qui, au cours des siècles a donné tant de fois au monde le spectacle de ses querelles civiles, politiques et religieuses, sans vouloir remuer les cendres du gallicanisme, comme elle le donne encore aujourd'hui dans la multiplicité de ses partis et factions politiques, si le mouvement anticlérical a bien perdu de son âpreté du temps du combisme et du règne de la franc-maçonnerie.

Quant à nous, ces divisions, inhérentes à la nature humaine, n'ont jamais fait perdre de vue, d'un côté comme de l'autre, la mission providentielle et le rôle que nous devons jouer comme peuple distinct en cette Amérique septentrionale parmi d'autres peuples si divers et de langue différente, n'ont aucunement entravé notre détermination de vivre notre vie nationale et religieuse éclairée par le flambeau de la foi apportée jadis de la vieille France catholique, par ses intrépides décou-

vreurs et missionnaires, sur ces plages du nouveau monde.

Les événements politiques ou autres peuvent modifier plus ou moins le visage de la France ou changer sa physionomie, comme l'avènement l'an dernier pour la première fois d'un gouvernement socialiste, mais ils n'ont jamais altéré ses sentiments maternels à l'égard de ses enfants dispersés dans le monde. Ces sentiments ont pu paraître subir une éclipse après que la fortune de la guerre eut arraché le nouveau peuple canadien à la Mère-Patrie en 1759. Et pendant près d'un siècle les relations entre la vieille et la nouvelle France restèrent à l'état de souvenir jusqu'en 1855 avec l'arrivée dans les eaux du St-Laurent d'un navire de guerre français visitant officiellement l'ancienne colonie perdue. Et dès lors le passé s'est renoué au présent. Hormis l'allégeance politique, l'âme canadienne se trouva en communion complète avec l'âme française.

Ici, M. LeBoutillier interrompit son discours pour dire que, comme l'heure avançait et que l'auditoire devait être anxieux d'entendre les deux principaux orateurs de la soirée, les invités d'honneurs de la Société Historique, Mgr Camille Roy et le R. P. Henri Lalonde, il trouvait qu'il était plus convenable d'abréger et en finir là. Voici la fin de son texte.

Ce petit peuple français, transplanté sur les bords du Saint-Laurent, s'était multiplié plusieurs fois par le seul jeu de la natalité. Malgré les vastes espaces qui s'offraient à son expansion, la libre occupation du pays que ses ancêtres avaient fondé et colonisé, que ses explorateurs et missionnaires avaient arrosé de leurs sueurs et leur sang, s'est trouvée entravée par le néfaste régime de l'Union des deux Canadas, destinée dans la pensée de ses auteurs, recevant le mot d'ordre de la métropole, à noyer l'élément canadien-français. L'acte de Confédération de 1867 devait mettre les deux races sur un pied d'égalité. Les droits des Canadiens, comme on les

désignait alors par opposition aux Anglais, à leur langue et leurs institutions scolaires devaient être respectés dans toutes les provinces de la Confédération. On sait ce qui en est advenu. Et sur plusieurs points la lutte continue encore aujourd'hui.

La persécution sous le nouveau régime de l'Acte de l'Amérique du Nord, qualifié par le sénateur Landry un pacte d'infamie, a-t-elle été pour quelque chose dans le grand mouvement d'émigration qui commença peu après la Guerre Civile américaine? C'est possible, quoiqu'il ait pu y avoir d'autres causes. Toujours est-il que dès lors un rameau de la race commença à se détacher de l'arbre planté sur les rives du Saint-Laurent. Par un dessein mystérieux de la Providence, ce rameau s'épanouit et grandit rapidement dans la République américaine où nulle entrave ne s'opposait à son expansion avec ses coutumes, sa religion et sa langue.

Et voilà comment il se fait qu'un peuple homogène de plus de deux millions, descendants des pauvres

exilés des premières heures, vit aujourd'hui sur le territoire américain et contribue sa large part pour la grandeur et le progrès du pays qui est désormais le sien par son allégeance politique, mais en conservant toujours le trésor inestimable du verbe de France et ses traditions nationales et religieuses. Et voilà aussi comment il se fait que l'âme franco-américaine se trouve en communion complète avec l'âme française. La devise antique de France "Gesta Dei per Francos"—les gestes de Dieu par les Francs—trouve également son application ici. Le peuple franco-américain a une mission sublime à remplir, c'est celle de perpétuer et répandre de plus en plus les nobles traditions de la France avec sa foi religieuse et son doux et harmonieux parler en dépit de la terrible ambiance qui l'environne de toutes parts. Que le peuple franco-américain soit fidèle à sa mission providentielle et il vivra à jamais comme l'un des plus beaux fleurons de la France immortelle.

—Jean-Georges LE BOUTILLIER.

M. le Dr Joseph-Ubalde Paquin

Monsieur le Consul,
Monseigneur,
Messieurs du Clergé,
Messieurs:

Je remercie la France de tout coeur pour avoir daigné abaisser son regard sur moi en me conférant les Palmes d'officier d'Académie; et je vous suis reconnaissant Monsieur le Consul, pour m'avoir apporté cette marque d'estime de votre pays et pour avoir bien voulu la proposer à votre gouvernement.

La force des générations passées, par la voie du sang, nous fait ressentir au fond de notre être comme un besoin de parler la langue des aïeux.

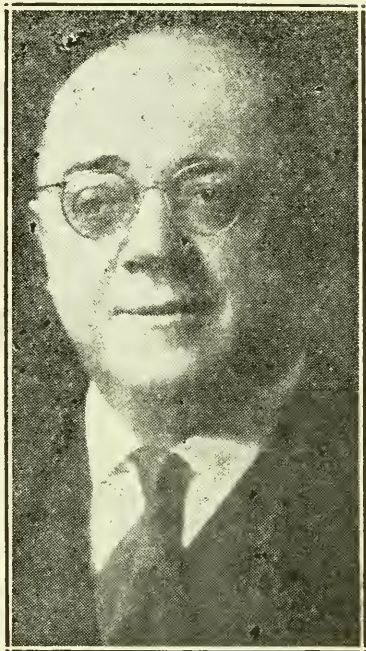
La formation dans nos familles, l'éducation dans nos écoles, l'influence du milieu où l'on grandit développent chez nous la fierté de race qui nous dicte comme un devoir de parler la Langue française.

Le plaisir de pouvoir puiser dans les trésors de la culture française par la connaissance du doux parler de France fait plus que compenser nos efforts pour le maintenir et le répandre.

Le dévouement que j'ai pu manifester pour la culture française par besoin, par devoir et par plaisir, votre gouvernement Monsieur le Consul, le récompense en surcroît, en me décernant les Palmes d'Officier d'Académie.

Je les accepte avec empressement et avec gratitude parce que je sais que cet honneur rejaillit en particulier, sur l'Alliance française de New-Bedford et la Société Historique Franco-Américaine dont je suis le président, sur l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique dont je suis le directeur, et en général sur l'élément franco-américain tout entier.

NOTRE PRESIDENT



LE DR J.-UBALDE PAQUIN,
Officier d'Académie.

En terminant, pour manifester à la France toute la reconnaissance que j'éprouve pour sa générosité à mon égard, je ne peux mieux m'exprimer qu'en répétant le serment que prenaient les congressistes de 1912 sur le rocher de Québec:

"O verbe de France, verbe de Dieu, que ma langue s'attache à mon palais si jamais elle t'oublie, ou cesse seulement de te propager et de te répandre."

—Dr J.-Ubalde PAQUIN.

CONFERENCE

La Situation Religieuse en France

J'ai maintenant le plaisir de vous présenter un jésuite de France, le Révérend Père Henri Lalande.

Le Révérend Père Lalande est aumônier général de l'Association Catholique de la Jeunesse Française depuis 1930. Cette association d'élite compte plus de 400,000 membres recrutés parmi la jeunesse catholique de tous les diocèses de France et constitue l'un des groupes d'apôtres laïques les plus actifs et les plus célèbres dans le monde entier.

Sous l'habile direction du Révérend Père Lalande, l'Association Catholique de la Jeunesse Française a lancé plusieurs mouvements spécialisés d'action catholique couronnés des plus beaux succès.

Le Révérend Père Lalande a déjà donné des conférences dans plusieurs centres du Canada et de la Nouvelle-Angleterre. Ce soir, sa causerie sera sur les oeuvres sociales des jeunes catholiques français dont l'influence rayonne dans le monde entier.

Révérend Père Lalande.

M. le président,
M. le Consul,
Confrères du clergé,
Messieurs,

C'est un très grand honneur que me fait la Société historique franco-américaine en m'invitant aujourd'hui. Je sens bien que cet honneur ne s'adresse pas à ma personne mais plutôt aux 200,000 jeunes catholiques de France que j'ai été chargé de grouper et de diriger. En leur nom, je suis heureux et fier de remercier votre société et de lui dire la sympathie, l'affection et l'admiration que professent pour l'effort de survivance qu'elle accomplit ici, leurs frères d'outre Atlantique.

Fils de la même patrie, séparés par de tragiques circonstances histo-

riques, nous avons cependant en commun un héritage d'incalculable valeur, celui de notre idéal français de paix, de liberté, de progrès social, qui sous l'inévitable diversité des gouvernements qui se succèdent dans la vieille France reste là-bas comme chez vous, absolument inchangé. Nous avons surtout en commun l'héritage spirituel de notre attachement à l'Eglise catholique, cet idéal chrétien que vous avez intégralement conservé alors qu'une notable partie de notre peuple l'a malheureusement perdu, par suite de malentendus intellectuels, politiques ou sociaux dont nous sommes parfois un peu responsables.

J'ai pensé qu'en raison même de l'affectueux intérêt que vous portez à votre vieux pays, notre France, en raison de la foi chrétienne qu'ici moralement tous les Franco-Américains ont conservée, vous vous intéresseriez à un bref exposé de notre situation religieuse, réelle et à un tableau aussi exact que possible dans lequel ombres et lumières ne seraient défigurées par aucune passion oratoire ou partisane mais recevraient la part objective qui leur revient.

"Comme à d'autres époques de l'histoire de l'Eglise, nous abordons un monde retombé en grande partie dans le paganisme".

Ces mots de Pie XI dans l'Encyclique *Quadragesimo Anno* par lesquels il introduit les enseignements qu'il nous donne sur la méthode à suivre dans l'Action catholique, peuvent nous servir d'introduction.

"Un monde retombé en grande partie dans le paganisme" tel est en effet l'état réel du peuple français. Etat dont le clergé se rend mal compte. Ceux qui approchent les prêtres surtout dans les villes sont généralement pratiquants. Nos églises souvent pleines de monde nous

font oublier ceux qui n'y entrent jamais; nos collègues débordants d'élèves, ceux qui ne bénéficient pas de notre enseignement — ces infidèles, ces païens d'Europe que nous rencontrons tous les jours sur nos places publiques, dans les chemins de fer ou les autobus, nous les ignorons.

Du reste, sur leur existence, le silence est bien organisé. Les journaux édifiants, Semaines religieuses et autres, n'en parlent jamais. Au contraire, il n'est question que du **"renouveau chrétien"**, du **"mouvement de conversion des élites"**. Ecoutez les prédicateurs: la plupart en sont encore à **"la France des Croisades"**, au **"Gesta Dei per Francos"**; notre France est encore pour eux **"la nation très chrétienne, la fille aînée de l'Eglise"**.

Regardez les bons catholiques, les gens bien pensants: ils sont toujours étonnés, à chaque consultation électorale depuis soixante ans, de voir les trois quarts des électeurs français renier la foi de leur baptême, en donnant leurs voix à des ennemis déclarés de l'Eglise. Ils attribuent ces désastres **"aux sourdes menées de la secte maçonnique"**, à **"l'école laïque, cause de tous les maux"**; ils oublient que la Maçonnerie ne pourrait rien ou à peu près sur une population foncièrement croyante, que les lois laïques ont été votées et sanctionnées par des électeurs sortis en immense majorité de nos écoles chrétiennes; ils ne veulent pas voir le fait si simple de la déchristianisation qui explique tout. Ils ne savent pas qu'à côté des deux causes, du reste réelles, qu'ils indiquent, la Maçonnerie et l'école laïque, il y en a d'autres tout aussi efficaces. à savoir le service militaire, la mauvaise presse, l'odieuse exploitation du monde ouvrier au XXe siècle, par un capitalisme qui semblait de connivence avec l'Eglise, l'inféodation du clergé à des partis politiques dont la France ne voulait plus; et surtout, ce qui est la résultante de toutes ces causes, la création d'un milieu de vie foncièrement païen, qui empoisonne les â-

mes, dès qu'elles entrent dans le monde, non pas dans le monde des bonnes familles que nous fréquentons, mais le monde réel, le monde des affaires et celui des usines, le monde des Fitzcarrés et celui des salons, le monde de nos villages et celui de nos écoles,—ce monde enfin du XXe siècle, **"retombé"**, nous dit le Pape, **"en très grande partie dans le paganisme"**.

Nos adversaires du reste nous ignorent de la même manière. Lisez les journaux hostiles à l'Eglise: leurs rédacteurs lui sont complètement étrangers: ils nous supposent réduits à n'avoir pour fidèles qu'une poignée de bonnes femmes fanatisées, d'orphelines recueillies par la charité des bonnes Soeurs et ils n'attribuent la survie de l'Eglise qu'aux sommes fantastiques souscrites, pensent-ils, par la haute finance et les puissances d'argent pour assurer l'existence de nos prêtres, de nos écoles et de nos oeuvres.

Il faut le dire parce que c'est vrai: de part et d'autre, l'ignorance est égale sur les forces réelles de l'adversaire. Comme Waldeck Rousseau le disait dans ce discours de Toulouse en 1900 qui fut le prélude des lois de persécution et de spoliation antérieures à la guerre, il y a vraiment deux jeunesses et deux Frances qui s'ignorent l'une l'autre, entre lesquelles depuis vingt ans une tolérance réciproque s'est établie mais qui restent extrêmement lointaines l'une pour l'autre. Il m'est arrivé au Canada ou ici de trouver des jeunes gens revenant de notre pays où ils avaient achevé leurs études et me donnant les impressions les plus contradictoires. Celui-ci ayant vécu dans un ardent milieu d'étudiants catholiques de la J. E. C. stupéfait de la vitalité de nos oeuvres et de nos organisations; celui-là tombé dans une école normale primaire officielle et se demandant s'il existait encore des catholiques en France. Tous deux avaient raison et tous deux avaient tort.

Mais quelle est la proportion exacte des catholiques réels par rapport

à la masse en général baptisée, de nos concitoyens incroyants, non pratiquants, négligents ou indifférents?

Il est extrêmement difficile de le savoir. L'Etat séparé de l'Eglise ne pose jamais au recensement de questions d'ordre religieux. La plupart des prêtres affectent un optimisme qui leur fait considérer comme fidèles tous ceux qui à un moment quelconque de leur vie ont été d'une manière ou d'une autre inscrits sur les registres paroissiaux.

A notre connaissance, un seul diocèse, celui du Mans s'est livré à une enquête sérieuse. Son Evêque, Mgr Grente récemment élu membre de l'Académie française a publié pour la seconde fois en 1935 "l'état quinquennal" de son diocèse. Il nous donne courageusement, paroisse par paroisse, le nombre des prêtres et celui des vocations, le nombre des baptêmes et des enfants non baptisés, celui des communions pascuales, et le nombre moyen des assistants à la Messe du dimanche.

Si pareille enquête rigoureuse était menée dans tous les diocèses de France, nous pourrions parler avec une précision rigoureuse de la "situation religieuse actuelle".

Mais, il faut nous contenter d'à peu près, d'estimations très probables, d'approximations, vraies en général et pour l'ensemble seulement. Les faits que je vais énoncer résultent de données convergentes, qui s'étayent les unes les autres, mais qui ne s'imposent pas avec une absolue rigueur.

Il est pourtant très remarquable que la grande enquête poursuivie par l'A. C. J. F. pour le Congrès de 1931 à Lourdes et qui nous a valu 456 réponses émanant des points les plus divers du territoire, de groupes paroissiaux de la ville et de la campagne, de contrées encore catholiques et de pays qui ne le sont plus, nous donne finalement un résultat d'ensemble, sensiblement équivalent à celui dûment contrôlé du diocèse du Mans, qui est en effet dans la moyenne de nos diocèses français. Nous disions: environ 10% des Français restent sans baptême; il

n'y a pas tout à fait le quart qui fasse ses Pâques, et pas tout à fait le cinquième qui assiste régulièrement à la Messe, le dimanche. Ce sont les mêmes conclusions que celles de la statistique du Mans.

* * *

Si l'on veut maintenant serrer de plus près la réalité, en s'attaquant à chaque classe sociale, on constatera d'abord que les ouvriers sont à peu près complètement déchristianisés: du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, la situation est identique. Partout où il y a agglomération d'hommes (ou de femmes) dans la grande industrie, que ce soit tissages, mines, houillères, constructions navales, partout où il y a prolétariat, c'est-à-dire une classe d'hommes n'ayant d'autre capital que ses deux bras, il y a déchristianisation à peu près totale: de Dunkerque à Toulon la situation est identique. On peut citer des îlots exceptionnels, comme Mazamet, dans le Tarn; et encore faut-il ajouter que cette population pratiquante est tout entière syndiquée à la C. G. T.

* * *

Dans le monde paysan, au contraire, autant de situations que de pays. A côté d'admirables régions où la foi et la pratique sont intégralement conservées, comme la Loire-Inférieure, le pays Basque, la partie méridionale du Massif Central, il y a des régions qui sont bien proches du paganisme, dans lesquelles on trouve des paysans non baptisés, des enterrements civils à la campagne. C'est d'abord la grande tache centrale qui part un peu à l'est de Paris (Brie et Champagne méridionale) et qui, par le Morvan et le Berry, rejoint la Marche et le Limousin. Il va sans dire que les contrées voisines sont contaminées à un degré moindre assurément, mais enfin déjà sérieusement atteintes; Beauce et Ile-de-France, Bourgogne et Orléanais, Bourbonnais et Charante, ont une population rurale qui néglige souvent l'essentiel. Le Midi présente une marqueterie de bons et de mauvais pays, souvent juxtaposés et enchevêtrés, mais dont cer-

tains, surtout méditerranéens, ressemblant fort aux plus mauvais du centre.

En dehors de ces contrées excessives, on peut dire que l'ensemble de la paysannerie française se contente de quatre actes essentiels: **Baptême et première Communion, Mariage et enterrement à l'Eglise**; elle tient à un curé et en réclame à l'Evêché, quand il en manque; mais elle ne se sert du prêtre que comme d'une sorte d'officier supplémentaire de l'Etat Civil, chargé de procéder à certains rites traditionnels, dans les grandes circonstances de la vie. Et spécialement, en ce qui concerne la jeunesse masculine, il est de règle à peu près partout que le jeune paysan, sitôt fumée sa première cigarette, cesse à peu près toute pratique religieuse, en dehors de la Messe traditionnelle du jour des Morts, de Noël et des Rameaux.

* * *

Même spectacle dans les écoles. Un mot d'abord de notre **enseignement libre**, bien que les enquêtes soient là particulièrement difficiles, car nos collèges secondaires, si prodigues de renseignements concernant leurs succès scolaires, sont d'une remarquable discrétion en ce qui concerne la persévérance chrétienne de leurs élèves. D'estimations diverses, faites dans les régions les plus différentes de la France, nous pouvons conclure, avec une probabilité suffisante, que la persévérance n'exède pas 60%. Et en ce qui concerne le primaire libre, il est plus clair encore que le pourcentage en est particulièrement faible. Une enquête de M. Cardijn, pour le diocèse de Tournai (Belgique), qui est dans des conditions analogues aux nôtres, concluait que dans ce pays où les 7-10 des enfants passent par des écoles chrétiennes, la persévérance de la population ouvrière n'atteignait pas 4% à l'âge du service militaire.

L'enseignement officiel primaire supérieur est une machine singulièrement efficace de **déchristianisation** des âmes. La neutralité n'y est qu'un leurre: dans la plupart des cas,

l'enseignement de la sociologie, de la littérature, de l'histoire et de la biologie est systématiquement dirigé contre la foi de l'adolescent. Celui-ci n'a pour tout bagage que le pauvre catéchisme littéral, appris péniblement par coeur pour sa première Communion. Aucun secours sacerdotal, l'enseignement primaire n'admettant pas d'aumônier; c'est en même temps l'époque la plus grave de la crise morale pour un garçon souvent enfermé dans un internat mal surveillé; aucune possibilité pratique de confession ou de communion; ne vous étonnez pas après cela que la **moyenne des chiffres d'assistance à la Messe, qui sont à peu près de 50% au début de la première année, tombent à 20% au début de la seconde, à 2 ou 3% au début de la troisième.**

Ne croyez pas du reste que ce soit beaucoup mieux dans le **secondaire officiel** où cependant, règle générale, la neutralité est loyalement observée par les professeurs.

Les enquêtes des premières années de la J. E. C. nous révélaient que la moyenne des persévérants dans les classes supérieures des lycées était de 10 à 20% dans les meilleurs cas.

Seulement, il faut le dire, c'est parmi ce tout petit nombre de lycéens, rescapés du grand naufrage de la foi de leurs camarades, que nous trouvons nos meilleurs militants: secrétaires fédéraux de la J. E. C., membres actifs des Comités diocésains de l'A. C. J. F. nous viennent très, très souvent de cette petite élite fervente et zélée.

Quant aux **Facultés**, mis à part le cas tout particulier des grandes Ecoles scientifiques, triomphe de la méthode des mouvements spécialisés, appliquée là par l'U. S. I. C. bien avant la lettre, il faut bien dire que ce n'est guère encourageant. Le plus grand nombre des étudiants sont indifférents à la religion, soucieux uniquement de s'amuser et de faire leur carrière; on rencontre un nombre beaucoup moindre de convaincus, soit de gauche (laïques et socialistes) ou de droite (ceux qui

forment l'effectif des Ligues); un nombre infime d'adhérents à l'Action Française, mais dont la publicité, la propagande, la réclame sont si admirablement organisées qu'un observateur impartial croirait facilement que toute la jeunesse des Ecoles est avec eux. Voilà ce qu'on voit à première vue. Sous le rapport religieux, indifférence ou hostilité; en tout cas, abstention des trois quarts en moyenne (abstention plus forte aux Lettres et aux Sciences qu'à la Médecine et au Droit), et pour la majorité de ceux qui pratiquent encore, peu de vie chrétienne sérieuse, mais catholicisme bourgeois, confortable et moralement peu exigeant.

* * *

Venons-en à la bourgeoisie. Ici la proportion des pratiquants s'élève notablement. Presque partout, il est bien porté d'être catholique. La Messe de onze heures attire beaucoup les élégantes et ceux qui viennent les regarder. Si vous observez de plus près, vous verrez qu'à cette pratique à peu près exacte des commandements de l'Eglise, correspond une négligence à peu près totale des commandements de Dieu. Comptez le nombre des enfants par famille, interrogez les messieurs sur leur devoir social, les jeunes filles sur leurs lectures de *Candide* ou de *Gringoire*, les jeunes gens sur leurs fréquentations, et vous vous apercevrez vite que tout cela se concilie avec un catholicisme mondain et affiché, cause de scandale pour ceux du dehors qui voient ces faux chrétiens, catholiques de nom, solliciter les bénédictions papales à leur mariage, les honneurs de l'Eglise à leur sépulture.

Ne me croyez pas pessimiste. Je sais, je connais et j'apprécie le petit nombre de jeunes gens de cette classe qui s'évadent de leur milieu, pour servir dans nos oeuvres; mais n'oubliez pas que je parle ici de masse et d'ensemble et que, pour cette masse et cet ensemble, si vous vous efforcez de compter et d'évaluer les proportions, vous arriverez à des conclusions sensiblement équi-

valentes aux miennes.

Ce tableau va vous paraître quelque peu affligeant; il est pourtant réel. Mais pour avoir une idée exacte de la situation en France, je voudrais que vous mettiez en regard l'admirable effort que l'Action catholique est en train d'opérer dans notre pays. S'il est vrai que les masses populaires ont en grande partie abandonné le chemin de l'Eglise, il n'est pas moins exact que la J. O. C. et la J. A. C., ces deux branches si nombreuses de notre Jeunesse catholique sont en train d'opérer un redressement dont les effets sur l'ensemble de la situation du pays ne vont pas tarder à se faire sentir. Complètement étrangers à toute formation politique, uniquement inspirés de l'amour du Christ pour leurs frères et de la doctrine sociale de l'Eglise, ils prennent en charge leurs légitimes revendications. Savez-vous que la Jeunesse ouvrière organe bi-mensuel de la J. O. C. a actuellement un tirage qui dépasse 100,000 exemplaires chaque quinzaine? Savez-vous que la J. A. C. a pu en six ans d'existence affilier 1040 sections nouvelles à travers tous les diocèses de France? Savez-vous que 25,000 jeunes élèves de nos écoles, collèges, universités, sont membres de la J. E. C.? Que le dixième des marins français sont actuellement enrôlés dans la J. M. C.? Savez-vous que 40,000 soldats français sont dans 430 garnisons de France et des colonies encadrés dans le Service des Soldats de l'A. C. J. F. et qu'en dehors même de notre A. C. J. F., la Fédération catholique des Scouts de France compte 50,000 membres. Et voilà pour la Jeunesse masculine.

Je vous fais grâce de l'énumération innombrable des mouvements de Jeunesse féminine depuis les Enfants de Marie de nos bonnes paroisses jusqu'aux Jocistes et aux Jacistes et Jécistes — ce serait trop long.

Ce qu'il faut que vous reteniez de tout cela, c'est que l'efficacité de ces mouvements vient de la fidélité aux méthodes préconisées par le Pape:

1—Formation d'un laïcat apôtre, d'un laïcat dirigeant sous le contrôle de la hiérarchie, d'un laïcat qui dans la plupart des cas est selon le mot du Pape "le premier apôtre, l'apôtre immédiat". Cela change parfois beaucoup de choses dans les conceptions familières à nos aînés dans le sacerdoce. Mais cela est indispensable au 20^e siècle et cela est voulu par le Chef de l'Eglise.

2—Formation d'un laïcat sincèrement et intégralement chrétien. Il ne s'agit plus seulement de former de bons paroissiens uniquement soucieux d'assister aux offices et de souscrire au devoir du culte mais des chrétiens qui prennent sur eux la responsabilité de poursuivre l'oeuvre de Rédemption du genre humain dans le milieu providentiel de vie où Dieu les a placés. Il ne s'agit plus seulement d'avoir des catholiques soucieux d'accomplir les rites de l'Eglise mais des chrétiens vivant de la grâce et de la vie du Christ et voulant faire bénéficier leur prochain de la charité, de l'amour, des idées, des solutions sociales que leur apporte l'Esprit de Dieu toujours vivant dans notre Eglise. Il ne s'agit plus seulement de chrétiens passifs, docilement soumis aux enseignements de leurs pasteurs mais de chrétiens actifs (le mot d'Action catholique le dit) qui surajoutent à cette docilité nécessaire — condition aussi indispensable qu'insuffisante à l'apostolat — l'initiative nécessaire pour porter le message de l'Evangile, la parole du Christ à leurs camarades de travail à l'usine et aux champs, dans les écoles et les milieux d'affaires, à bord des navires comme dans nos Universités. Il ne s'agit donc plus seulement d'appartenance extérieure à l'Eglise catholique mais d'une vie intérieure débordant au dehors dans la communication au prochain de la foi, de l'espérance, de la charité du Christ immortel vivant dans son Eglise.

Le temps me manque pour développer ces têtes de chapitre. Mais je puis vous assurer que les résultats sont encourageants dès que l'on

revient à la source même du christianisme. Que de jeunes gens nous avons vu nous revenir, intellectuels et ouvriers, agriculteurs ou marins, dès que nous leur avons ouvert l'Evangile, dès que nous les avons mis en contact personnel avec le Christ au cours d'une retraite ou dans la chaude camaraderie d'un cercle d'études dont toute forme académique est impitoyablement bannie! Que de catholiques d'origine tendant à s'éloigner de rites mystérieux dont ils ne perçoivent plus le sens, en ont pénétré la signification dès qu'on les a remis dans la vie chrétienne surabondante d'une section de militants; que de fidèles qui assistaient encore passivement à la Messe ont appris chez nous à prendre une part active au renouvellement du Sacrifice de Jésus-Christ sur nos autels et à y venir désormais sans la contrainte des commandements.

Mais je m'arrête et nous concluons ensemble avec le Pape. Pour ce monde déchristianisé, le monde de notre France du XX^e siècle, il nous faut des apôtres laïques, militants d'Action Catholique. Il nous les faut recrutés et formés dans leur milieu de vie, choisis, instruits par nous. Il nous faut des mouvements spécialisés pour chaque milieu social, si on les veut efficaces, fraternellement unis entre eux dans la souple autonomie de l'A. C. J. F., diocésaine et nationale. Il les faut docilement soumis à la hiérarchie et fortement organisés pour la conquête.

Les premiers chrétiens ont eu affaire avec un monde encore plus païen que le nôtre; ils y ont vécu hardiment et ne se sont pas tenus à l'écart. Ils n'avaient pourtant ni écoles, ni maisons d'oeuvres, ni églises; les persécuteurs auraient eu vite fait de les leur enlever. Mais ils avaient la vie et ils étaient partout. Tertullien nous les montre remplissant les villes et les campagnes, les camps des légions et les prétoires des magistrats, les bagnes d'esclaves et la maison de César. Chacun, dans sa condition, dans son

milieu, rendait témoignage au Christ par ses paroles et par sa vie. En trois cents ans, ils ont conquis le monde romain.

Espérons que nos militants ne mettront pas trois cents ans à rendre la France à Jésus-Christ.

—R. P. Henri LALANDE, s. j.

Merci au Père Lalande

Révérénd Père Lalande,

Comme c'est la troisième fois qu'on m'invite à dire merci au Père Lalande, ça me rappelle la pièce "Chantecler" de Rostand. Le coq plantant ses ergots dans le tournevent lance un cocorico et s'imagina qu'il est le porte-voix officiel par lequel la voix s'échappe vers le ciel. On penserait que je suis le porte-voix officiel de la gratitude à votre endroit. Ici vous nous avez parlé de la J. O. C., de la J. E. C., de la J. I. C., de la J. A. C., mais savez-vous que nous n'avons rien à vous envier, puisque nous avons la NRA, la

WPA, la PWA, le CCC, la NYA. Ceci démontre que chez vous les catholiques s'organisent pour conquérir des âmes au Christ, mais que ces organisations chez nous sont pour faire de l'argent. De votre passage au milieu de nous, ceci restera que le catholicisme de France et de Belgique est conquérant, tandis que le nôtre en est un de conservation. En comparant vos statistiques, vous voyez déjà que l'on vous discute. C'est signe que vous nous avez fait du bien et que nous sommes restés comme vous bien français.

—Adolphe ROBERT.

CONFERENCE

Le Congrès de la Langue française

Messieurs:

Le prochain orateur n'a pas besoin d'introduction; c'est le recteur de l'Université Laval de Québec; l'apôtre de la Langue française au Canada; le président et l'âme du "Deuxième Congrès de la Langue française de Québec".

Monseigneur Camille Roy a bien voulu laisser ses nombreuses occupations pour venir prendre contact avec les membres de la Société Historique et les Franco-Américains en général, afin de leur parler du "Deuxième Congrès de la Langue française de Québec".

Monseigneur Camille Roy.

M. le président,

M. le consul,

Confrères,

Mesdames, Messieurs,

Je me sens au milieu de frères, mes très chers amis, en voyant la flamme que lancent vos yeux, ainsi que vos lèvres et votre langue ointes de l'esprit et de la langue française. Ces décorations, que la France vient de remettre à trois des vôtres, sont un grand honneur pour vous et je m'empresse d'offrir mes félicitations à M. le président, à Mgr Doucet et à M. Le Boutillier, au nom de l'université Laval et des frères du Canada.

Je vous remercie d'abord de deux choses: de m'avoir invité à ce banquet qui termine votre réunion générale, et de m'y accueillir avec une si cordiale sympathie.

Invitation, accueil: deux manifestations certaines d'une fraternité qui ne cesse d'unir étroitement Franco-Américains et Franco-Canadiens. Cette fraternité reste comme un lien spirituel tendu par-dessus la frontière, lien souple et fort que ni le temps, ni la distance ne peuvent,

ne doivent rompre. Elle reste comme une expression nécessaire des choses de la vie, comme une affirmation non seulement de nos communes ambitions, puisque nous sommes, vous aux Etats-Unis, nous au Canada, les héritiers d'un même destin, le beau destin de la race française en Amérique.

Je remercie la Société Historique Franco-Américaine de m'avoir invité à ce repas fraternel. J'y goûte mieux encore que l'excellent menu servi aux convives, la douceur de ce sentiment d'amitié familiale qui donne à cette réunion son vrai sens. Je remercie le très distingué Président de cette Société (M. le docteur Ubalde Paquin) dont la France tout à l'heure vient de reconnaître et d'honorer le dévouement à toutes nos causes nationales, je le remercie, comme aussi tous les officiers du Conseil d'administration de la Société Historique, d'avoir convié à cette table le Président du Comité Général d'organisation du deuxième Congrès de la Langue française, qui aura lieu à Québec en juin prochain. Car, c'est lui surtout que vous avez invité. Et s'il y a d'autres hommes en lui, ceux-ci ne sont pas jaloux de l'autre. Ni le recteur d'Université, ni le critique littéraire tant critiqué, ni l'éducateur déjà vieilli, ne songent à réclamer. C'est donc le Président désigné du futur Congrès national de la race française en Amérique que vous recevez, et qui vous remercie de votre invitation et de votre accueil. C'est lui aussi, soyez en sûrs, qui, pendant ces mois de laborieuse préparation du Congrès, apprécie tout ensemble l'immense honneur que l'on a fait à son faible mérite, et tout le poids des immenses responsabilités dont on l'accable.

ADHESIONS AU CONGRÈS

Ma présence ici ce soir témoigne de l'intérêt que prend à notre futur Congrès la Société Historique Franco-Américaine. Elle reste bien dans les traditions les meilleures de son esprit quand elle veut ce soir servir la cause si importante de la langue française et de l'esprit français en Amérique. Elle reste fidèle à elle-même quand elle groupe, comme ce soir, à son foyer, pour les faire se rencontrer en des contacts précieux, des représentants si actifs des comités régionaux et locaux du Congrès.

Et puisque vous voulez que je vous parle du Congrès de la Langue française, je sens le besoin de dire d'abord un vif merci à vous tous, à tous nos amis et frères des Etats-Unis, à tous les Franco-Américains qui ont accueilli avec tant de faveur la nouvelle du Congrès et qui la propagent avec tant de soin. De toutes les régions des Etats-Unis, de la Nouvelle-Angleterre, du centre, de l'ancien pays des Illinois, de l'Ouest extrême, de la Californie, et de la lointaine Louisiane, nous viennent les nouvelles et les concours les plus précieux. Qu'on me permette de souligner ce soir, et le zèle très pratique des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, et celui-là très généreux aussi, exceptionnellement méritoire, des Acadiens de la Louisiane.

En Louisiane, c'est le gouvernement lui-même qui a voulu coopérer à la propagande du Congrès, en créant un concours de français dans toutes les universités, High Schools ou Ecoles Supérieures et Ecoles Primaires de l'Etat, avec prix accordés par l'Etat. Il y a lieu d'espérer de toute cette activité louisianaise les plus pratiques conséquences pour les 300,000 ou 400,000 descendants d'Acadiens qui vivent là-bas dans les terres fertiles ou le long des bayous du Mississipi, si loin des foyers de ravitaillement de la vie française.

Je ne puis vous dire ici toutes les adhésions pratiques et empressées, que nous avons reçues des Etats-Unis. Qu'on me permette cependant de mentionner le manifeste très important des Sociétés franco-américaines et acadiennes à caractère fédératif: manifeste qui groupe dans son adhésion chaleureuse toutes les branches ou sections de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, de l'Association Canado-Américaine, des Forestiers Franco-Américains, de la Société Jacques Cartier et de la Société Acadienne d'Amérique. A ces Sociétés, à tous leurs membres, j'apporte la gratitude du Comité de Québec. C'est, d'ailleurs, nous le savons, tous nos frères des Etats-Unis, qu'ils appartiennent ou non à ces grandes fédérations, qui veulent entrer dans ce ralliement des populations françaises d'Amérique.

Je veux aussi souligner les méthodes excellentes de propagande ici employées afin de saisir partout l'opinion publique de la pensée et de l'objet du Congrès. Je signale, et on me permettra de la recommander à tous, une brochure très suggestive: "La Croisade franco-américaine en faveur du Congrès", qui a été publiée par le Comité régional de Manchester, grâce aux soins diligents de notre infatigable Secrétaire adjoint, du Congrès, pour les Etats-Unis, M. l'abbé Adrien Verrette. Vous y trouverez les plus utiles renseignements sur les moyens à prendre pour une utile préparation au Congrès: travaux scolaires pour les enfants, comme ré citations, compositions, chants et récits, fidélité au parler français dans les familles, assemblées paroissiales ou régionales, campagne chez les jeunes contre les mariages mixtes qui sans cesse entament, rongent votre capital français, publicité dans les journaux et par les brochures et les pancartes.

"Aidons à conserver notre héritage français", c'est la conclusion et la synthèse de cette ingénieuse publication, et c'est tout ce concours pratique qu'elle suggère, qu'elle apporte, que je veux très particulièrement remercier ce soir.

Vous pensez bien qu'au Canada comme aux Etats-Unis le projet du Congrès a été accueilli avec une enthousiaste faveur, non seulement dans la Province de Québec, mais dans l'Acadie maritime, dans l'Ontario et dans les provinces de l'Ouest. Là aussi, et partout, dans les écoles des villes et des campagnes, on attire l'attention des enfants sur la langue et nos traditions françaises en les appliquant à des exercices appropriés, et des assemblées populaires, paroissiales ou régionales, groupant les adultes et les parents autour des problèmes de la survivance française.

Je ne fais que rappeler tout cela, pour en tirer tout de suite cette conclusion; notre Congrès vient à une heure opportune. Il était temps qu'il fût convoqué. Ce Congrès est nécessaire. Notre appel a reçu partout un accueil empressé, parce que partout on éprouve le besoin de se revoir. Et on veut se revoir seulement parce qu'il est agréable de tenir une assemblée de famille, mais aussi parce que la famille est en proie à des inquiétudes, et en certains de ses foyers à de profondes inquiétudes. A travers tous les enthousiasmes que suscite le Congrès, nous sentons s'exprimer des anxiétés. Et les anxiétés comme les enthousiasmes traduisent exactement l'état actuel de notre conscience nationale, de notre conscience française, franco-américaine ou canadienne. Cette conscience est plus particulièrement troublée aujourd'hui par les problèmes et les incertitudes de l'avenir.

Voici plus de trois siècles que s'est établie au Canada, en Amérique, notre race française. Celle-ci est soucieuse de sa durée, parce qu'elle est soucieuse de sa mission. Elle est fière d'avoir triomphé de tant d'obstacles qui s'opposaient à sa survivance, et d'avoir traversé, sans mourir, tant d'événements qui préparaient sa perte. Elle en est fière, sans qu'elle s'en étonne, parce qu'elle porte en elle-même des forces indestructibles. Mais à mesure

que se poursuit l'histoire, et avec elle l'évolution nécessaire des conditions de l'existence, notre race ne peut pas ne pas s'inquiéter des problèmes nouveaux qui surgissent partout, et que pose partout le mystère de demain.

Et si fidèle qu'elle ait été à son passé pendant trois siècles, elle se rend bien compte qu'ici et là, dans tous les territoires où elle subsiste, au Canada comme aux Etats-Unis, il y a des fléchissements de sa volonté, des amoindrissements de sa vie, et parfois, à son côté, et tout près de son cœur, des blessures par où s'écoulent lentement, dangeureusement, des forces précieuses.

Elle se rend compte de tout cela, la race française qui survit en Amérique. Et l'instinct même de sa conservation l'avertit qu'il faut examiner, corriger, guérir, prévenir tout cela. Et voilà pourquoi elle éprouve le besoin de se replier en quelque sorte sur elle-même, de prendre conseil de tous ceux-là qui peuvent la sagement conseiller; et se souvenant de l'immense bienfait du Congrès national de 1912, elle accueille comme un nouveau signe de salut et comme une nouvelle promesse de vie, le Congrès de 1937.

II

OBJET DU CONGRÈS

Aussi, Messieurs, me permettez-vous de préciser ce soir l'objet même de ce Congrès, et d'écarter tout de suite de votre esprit, au sujet du Congrès, une crainte qui pourrait s'y loger. On pourrait craindre que ce Congrès ne soit qu'une manifestation académique, sans portée pratique vers la solution de nos problèmes nationaux, une sorte de jouete oratoire où s'exprimeraient sans fin des admirations mutuelles. On pourrait craindre que ceux-là qui organisent le Congrès et ceux-là aussi qui viendront y travailler n'aient pas le sens des réalités et se perdent en logomachies stériles. Il est si difficile pour ceux-là qui ont le monopole de la sagesse d'en reconnaître à d'autres.

N'ayez crainte. Nous voulons que le Congrès de 1937 soit utile, qu'il soit bienfaisant comme le fut celui de 1912, et que de ses études et des discussions jaillissent des lumières qui éclairaient nos problèmes, et aussi des énergies morales qui en assurent la solution.

D'autre part, le Congrès ne sera pas, ne doit pas être une machine de guerre, qui, à jet continu mitraille ceux-là qu'on appelle l'ennemi; chez vous, aux Etats-Unis, ceux qui peuvent méconnaître encore vos droits à la vie française; chez nous, au Canada, les intolérants attardés du fanatisme orangiste, anticatholique et antifrançais, les héritiers néfastes d'un vieux fanatisme colonial, anglo-canadien, démodé mais toujours renouvelé par des politiciens étroits, et qui hier encore, à Ottawa et à Toronto s'exprimait sans vergogne, fanatisme tenace donc malgré tant d'efforts heureux de rapprochement, et d'autant plus persévérant qu'il s'accompagne d'une profonde et dédaigneuse ignorance de notre âme et de nos oeuvres françaises.

Non, Messieurs, le Congrès ne peut pas être une telle machine de guerre, ni non plus s'absorber dans de telles actions. Il ne doit pas être une bataille où nous coucherons et joue des races qui, au Canada ou aux Etats-Unis, ne sont pas les nôtres. Nous avons mieux à faire pour assurer le succès d'une convention nationale; nous avons mieux à faire que d'y étudier et juger les autres, nous profiterons davantage à nous étudier et à nous juger nous-mêmes.

Nous aurons à faire le compte de nos forces, et aussi à pénétrer le secret de nos faiblesses. Et si nos inquiétudes nous viennent surtout de nos faiblesses pas douteuses, nos espoirs, notre confiance se redresseront au souvenir de nos forces certaines.

C'est pour que l'objet du Congrès contienne tout l'examen de conscience que doit être le Congrès lui-même, c'est pour qu'il rejoigne dans leurs inquiétudes comme dans leurs

enthousiasmes tous les frères de notre grande famille, que nous avons voulu qu'il soit très particulièrement le Congrès de "l'esprit français". C'est pour le lier avec le premier Congrès, celui de 1912, que nous l'avons nommé encore le Congrès de la Langue française au Canada et en Amérique.

L'ESPRIT FRANCAIS

Il est à peine besoin de justifier cette appellation et cet objet spécial du Congrès.

C'est par l'esprit que vivent et durent les races; c'est aussi par l'esprit qu'elles meurent. C'est par leur esprit, par leur génie que les races se caractérisent, se définissent et s'immortalisent. Qu'elles perdent cet esprit propre, qui est leur originalité ethnique, elles cessent aussitôt d'être elles-mêmes; et si elles sont enveloppées d'influences étrangères, il arrive alors qu'elles se fondent et disparaissent, assimilées, absorbées par une autre race. Il en va donc des races comme de l'homme lui-même. Quand l'homme n'a plus l'esprit qui est sa vie, c'est la mort de l'homme; quand une race a perdu l'âme qui la distingue ou la spécifie, c'est la mort de la race!

Messieurs, avons-nous bien conservé l'esprit dont nous sommes, l'esprit français que nous ont transmis nos anciens, tant de générations souvent sacrifiées mais à la fin toujours victorieuses? Cet esprit garde-t-il en nous toute sa flamme? Donne-t-il à notre vie familiale, sociale, les qualités, les vertus spirituelles, morales, qui sont des qualités et des vertus françaises? Aux Etats-Unis, comme au Canada, les héritiers de l'esprit français ont-ils fait fructifier l'héritage, ou l'ont-ils amoindri, ou l'ont-ils troqué pour un autre esprit?

Je sais bien qu'il y a des adaptations nécessaires de la vie aux lieux, aux pays, aux conditions sociales dans lesquelles des citoyens se trouvent placés. Mais pour nous, Canadiens ou Franco-Américains, partout où nous sommes la minorité, que ce soit dans nos provinces

anglaises au Canada où dans vos États-Unis, ces adaptations ne doivent pas être des destructions. Ces adaptations ne doivent pas aller jusqu'à l'extinction de l'esprit. L'esprit de notre race, à nous qui sommes de sang français, d'un sang qui ne peut mentir ou forligner, et qui, au Canada, en Amérique, avons des droits historiques et séculaires à la vie, cet esprit ne doit pas périr dans les échanges accidentels des relations privées ou publiques. Il ne doit périr en aucun de nous. "Aucun homme n'échappe au sang de ses aïeux", écrivait Léon Daudet; aucun homme n'échappe non plus sans trahison au devoir ou à la mission de sa race.

Si l'esprit périt en quelqu'un de nous, c'est une diminution de vie que nous infligeons à tout le groupe ethnique, c'est un retranchement et c'est une blessure que nous faisons à l'arbre français qui croît, qui doit croître et s'épanouir toujours en Amérique; c'est un rameau qui se brise; c'est de la sève qui ne circule plus; et demain, si ces retranchements ou ces blessures allaient se multiplier, c'est l'arbre lui-même qui peu à peu perdrait sa vigueur altière, verrait s'abattre ses frondaisons magnifiques, et qui se dessècherait, en attendant qu'un jour il jonche de ses débris, de son beau corps devenu stérile et inanimé, cette terre d'Amérique qu'il devait couvrir toujours de sa vertu et de sa gloire.

Non, non! cet arbre ne peut pas, ne doit pas périr!

Et pourtant, Messieurs, cet arbre est blessé! Il est blessé l'arbre français qui croît en Amérique. Il subit en ses branches multiples des retranchements douloureux; il perd de sa sève et de sa ramure. Il y a des fils de notre race qui désertent, consciemment ou non, la cause française, qui perdent leur langue ou leur foi, ou qui se laissent choir au melting pot anglo-canadien ou américain. Mais tous les arbres sont un jour ou l'autre blessés. Et il arrive que des arbres blessés ne meurent pas. Et il arrive que des rameaux nouveaux et plus vigoureux rempla-

cent bientôt ceux-là qu'on a brisés ou qui se sont desséchés. Des arbres vulnérables sont guérissables.

Le nôtre, l'arbre français d'Améri- que, est lui aussi passible de blessures, et capable de vie toujours nouvelle. Ses blessures, voilà notre inquiétude et souvent notre tristesse; ses ressources de vie, voilà notre sécurité, la cause de nos indéfectibles espoirs.

III

DEFECTIONS AU CANADA

Il ne m'appartient pas de dire ici de quelles déflections peut souffrir chez vous, aux États-Unis, notre race française, quelles blessures vous faites parfois à l'arbre de vie. Je suis plus à l'aise pour diagnostiquer les maux dont nous souffrons au Canada, et qu'il faut aussi guérir.

Au Canada, nous avons le tort de laisser tomber beaucoup de nos meilleures traditions, beaucoup de nos meilleures qualités françaises, et beaucoup aussi des mœurs, des vertus qui avaient soutenu, fortifié, multiplié notre race. Nous avons le tort chez nous de ne pas résister assez aux influences d'anglicisation qui nous guettent partout, et de sacrifier à ces influences des droits et des devoirs. C'est pour cela qu'en maints endroits même dans la Province de Québec, nous souffrons d'anémie. C'est pour cela aussi que sur notre visage français, dans notre Province de Québec, et en plein Québec, se dessinent des traits qui ne sont pas de famille, poussent des verrues qui ôtent à notre physionomie sa beauté française. C'est pour cela que notre langue elle-même est souvent sacrifiée par nous-mêmes à la langue anglaise, dans les domaines du commerce, de l'industrie, du tourisme, de la vie officielle, politique, et sociale. On parle, et avec raison, à l'occasion du prochain Congrès, de refrançaisation de la Province de Québec. D'autre part, la question du bilinguisme n'est pas encore complètement résolue dans notre vie nationale; la Radio-Canada, par exemple, qui

s'est ajoutée à tant d'autres services fédéraux, ne donne pas à nos compatriotes de langue française la part de français qui leur revient.

Au surplus, et je le rappelais tout à l'heure, nous avons à compter chez nous au Canada, avec des antipathies et parfois des haines de race, qui venant de la majorité, sont des causes de diminution civile ou sociale, et d'injustice pour la minorité. Mais dans ces luttes pénibles avec des compatriotes qui estiment que la force est un droit, avons-nous toujours utilisé le droit lui-même et avons-nous toujours trouvé en nous-mêmes la sagesse et la vigueur d'action qui auraient empêché la Confédération de prendre souvent figure d'un mauvais ménage?

Mais je ne veux davantage médire de mes compatriotes du Canada. Bien qu'ici la médisance serve une cause commune, elle fait toujours mal au cœur d'un frère qui aime tous les siens. Laissez-moi seulement insister maintenant sur le respect et la fidélité que nous, Franco-Américains, ou Canadiens, nous devons à notre langue française. Aussi bien, notre Congrès s'appelle-t-il tout d'abord, bien qu'improprement, le Congrès de la Langue française.

LA LANGUE FRANÇAISE

C'est à notre langue que l'on reconnaîtra toujours de quelle race nous sommes. La langue est l'expression naturelle de l'esprit de chaque race. Si donc, nous parlons une autre langue, dans la famille, dans nos relations avec des compatriotes de même sang, c'est que nous avons perdu l'esprit même de la race dont nous sommes. Abandonner sa langue révèle que déjà l'on a trahi l'esprit.

Il y a entre la langue et l'esprit, vous me permettrez de le préciser, une nécessaire relation. C'est l'esprit de chaque peuple qui a créé sa langue; et c'est pourquoi, chaque peuple a une langue différente de celle des autres peuples. L'esprit conçoit, organise, façonne la langue,

l'ajuste sur lui-même et la proportionne à son goût, à sa vertu, à sa culture. Chaque race ayant son tempérament physiologique, son caractère, ses aptitudes intellectuelles déterminées par les conditions matérielles et spirituelles de sa vie, chaque race a pour cela une langue qui correspond à ce tempérament, à ce caractère, à ces modalités d'existence, à ses façons particulières de penser, d'aimer, de concevoir l'idée et d'éprouver le sentiment. Chaque race se fait une langue dont le vocabulaire et la syntaxe, dont les formes et la beauté portent en relief les vertus de son âme et de son génie. Il y a donc dans la langue d'une race toutes les qualités, toute la lumière de son esprit et de son ciel, toute la chaleur de son sang et de son climat, toute la richesse de sa culture, toutes les subtilités de sa pensée et toute la noblesse de son génie. C'est pourquoi chaque peuple a sa langue, appropriée à ses besoins, expression nécessaire de son âme, collective, de son histoire, de ses vertus séculaires et de sa civilisation, et c'est pourquoi donc la langue française est la plus douce, la plus claire, la plus logique, la plus subtile, la plus délicate, la plus belle qui soit au monde.

"Dieu qui aime les Français, et par lesquels ses desseins s'accomplissent, écrivait un jour notre Albert Lozeau, leur a mis dans la bouche, en témoignage de leur mission sublime, le parler le plus suave, le plus doux, le plus fin, le plus fort, le plus touchant qui ait jamais chanté sur des lèvres humaines."

(1).

Et nous voilà donc, par le parler qui est nôtre, par cette part précieuse de notre héritage français, lié à un magnifique destin, celui-là même de la langue qui doit porter dans le monde, chez tous les peuples, la lumière splendide de la pensée française, et le bienfait incomparable de la civilisation chrétienne.

Messieurs, cette langue vaut bien la peine que nous la gardions à nos lèvres, et que nous la transmettions à tous ceux-là auxquels est transmis

l'honneur du sang et de l'esprit de notre race.

N'oublions jamais que c'est par la langue que nous parlerons que se montrera l'esprit dont nous sommes, la race à laquelle nous appartenons. Ne dissimulons ni la race, ni l'esprit. A ce jeu, nous risquerions de nous retrancher nous-mêmes un jour de la famille française du Canada et de l'Amérique. A ce jeu, nous serions coupables d'infidélité, et nous laisserions périr l'héritage dont nous sommes responsables; nous trahirions plus que notre sang et notre esprit, nous trahirions notre vocation, le message providentiel qui fut confié à la langue française, à notre race en Amérique.

Je sais avec quelle sollicitude, et au prix de quels sacrifices, vous avez voulu, frères franco-américains, assurer la survivance de la langue française et de l'esprit français aux Etats-Unis, dans ces milieux où se sont établis vos pères venus du Canada et où vous continuez leur vie. Vos écoles paroissiales, vos académies, vos collèges, construits à tant de frais, témoignent de votre générosité infatigable. Et nous n'y pensons jamais, nous, vos frères du Canada, sans que nous éprouvions le besoin de rendre hommage à vos sacrifices, à une si admirable fidélité.

Vous voulez que rien de tout cela ne soit perdu, du moins par votre faute, en entourant tout cela de la protection solide d'organisations sociales, intellectuelles, patriotiques, qui font à votre héritage un rempart invincible.

Le Congrès de la Langue française qui sera tenu à Québec, vous est une occasion nouvelle de vous

unir plus étroitement autour de l'héritage commun. Vous lui faites un accueil dont nous sommes émus. Vos journaux en ont porté l'appel dans tous les foyers; ils insistent avec une touchante unanimité sur la nécessité de nous ressaisir dans l'étude des problèmes qui inquiètent, de faire rebondir vers les hauteurs toutes les vertus nationales qui paraissent fléchir. Combien je remercie les journalistes franco-américains qui font oeuvre de si précieuse coopération.

Vous vous connaissez mieux que nous ne pouvons le faire. Vous vous êtes peints vous-mêmes; et l'on a vu par cette peinture que vous n'ignorez pas que si dans tous les tableaux il y a de lumineuses couleurs, il y a aussi des ombres. Au surplus, votre littérature, vos journaux témoignent de la vitalité profonde de vos groupes et de la qualité de leur vie. Peu importe ce qu'un observateur aveugle ou préjugé de Columbia affirme de vous-mêmes. Pitkin n'a sûrement quarante ans. Il n'existe donc pas. Et vous-mêmes, vous êtes la réponse vivante et victorieuse de vos détracteurs.

C'est vous-mêmes aussi qui allez continuer l'effort et l'oeuvre de la survivance française dans cette partie des Etats-Unis. Vous souhaitez qu'à l'esprit américain se mêle l'esprit français. Vous avez raison. Mais qu'il s'y mêle sans s'y éteindre. Qu'il ajoute sa lumière à celle de l'étoile! qu'il en accroisse l'éclat! c'est son destin, et c'est aussi votre tâche.

—Mgr Camille ROY.

(1) Billets du Soir, p. 9.

Merci à Mgr Camille Roy

Monseigneur,
Confrères du clergé,
Messieurs,

On m'a confié la tâche très agréable de dire à Mgr Camille Roy toute la joie que nous a causée sa visite et combien le message qu'il nous apporte du vieux Québec nous touche profondément. S'il en fut jamais, cette séance de la Société Historique Franco-Américaine est vraiment historique en ce qu'elle inscrit, en ce septième jour d'avril 1937, dans ses pages d'ailleurs fort intéressantes, une date mémorable.

Il y a tout juste vingt ans à pareille date, l'Amérique entière, à la demande du Président Wilson volait au secours de la France pour l'aider à repousser l'ennemi qui menaçait de détruire la civilisation. Qui oubliera jamais ces heures de poignantes émotions qui s'emparèrent alors de la nation américaine. Et l'on sait avec quelle patriotique grandeur des milliers de jeunes Franco-Américains foulèrent de leur courage le noble sol de Jeanne d'Arc.

N'y a-t-il pas lieu d'évoquer cette participation grandiose des petits-fils de la vieille France qui redonnèrent ainsi à leur ancienne mère patrie un peu de la générosité des fondateurs de la Nouvelle-France? Serait-ce trop d'espérer qu'un jour notre société nous réunisse pour les glorifier ces noms bien français qui ont honoré et la France et les Etats-Unis.

Après vingt ans, au sein d'un monde hélas assez troublé et inquiet, des descendants de cette même France, réunis autour d'une table paisible sont invités cette fois à prêter leur concours pour la conservation d'un héritage spirituel bien précieux. Et c'est la voix de Québec qui nous fait entendre cet appel fraternel pour nous convier à la défense et au rayonnement de ce vaste empire culturel de la civilisa-

tion française, celle du grand siècle que nos pères ont si magnifiquement répandue sur ce continent.

Il y a vingt-cinq ans, Monseigneur, une autre voix faisait entendre ses généreux et éloquents accents en Nouvelle-Angleterre. C'était celle de votre vénéré frère, Mgr Paul Eugène Roy, l'animateur inimitable du Premier Congrès de la Langue Française en 1912, et qui porta si magnanimement les livrées primatiales de l'Eglise de Québec. Mgr Paul-Eugène nous appartenait un peu, à nous Franco-Américains, et nous réclamons l'honneur de le compter au nombre des militants apôtres de nos oeuvres.

Après un quart de siècle, c'est la voix non moins autorisée de son frère que nous avons eu la joie d'entendre, le Recteur de l'Université Laval et le Président du Deuxième Congrès de la Langue Française, qui nous a redit avec la même prenante sincérité les raisons qui doivent nous intéresser à cette grande réunion de la famille française en juin prochain.

Il convenait, Monseigneur, que votre première visite en Nouvelle-Angleterre en faveur de cet important congrès fut réservée pour cette circonstance très imposante et représentative de notre vie française. De fait, votre parole est tombée ce soir en terre féconde, et, permettez-nous cette franchise, elle a été adressée à cette partie de notre élément qui en a sûrement le plus besoin.

En effet, si le congrès de Québec doit produire les fruits espérés, n'est-il pas nécessaire qu'il s'empare partout de nos élites? Si notre clergé et notre élite ne sont pas enthousiastes pour cette grande entreprise de survivance, comment espérer que notre peuple consentira toujours à tous les sacrifices!

Vous nous avez dit, en termes combien délicieux et sincères, pour-

quoi ces grandes assises de la race étaient nécessaires, le magnifique esprit qui les animera, l'examen de conscience que tous nous ferons. Vous nous avez encore traduit l'admiration de nos frères de Québec en face de la grande croisade que nous organisons pour assurer notre participation au Congrès. En effet, sur tous les points de la Nouvelle-Angleterre et en Louisiane, des coeurs fidèles, des croyants entêtés en notre survivance mobilisent un grand courant d'enthousiasme qui promet les plus beaux fruits.

Votre présence était nécessaire pour animer et bien diriger ces énergies et ces dévouements, pour leur donner le souffle des grandes entreprises. C'est à la défense de ce commun héritage que nous voulons nous rallier et cela afin que tous les parlant français d'Amérique puissent en bénéficier.

Soyez donc sincèrement remercié pour cette large mesure de réconfort et de fraternelle affection que vous avez versée dans nos coeurs. Quel porteur de sang français pourrait demeurer indifférent en une pareille circonstance qui réunit dans un si beau spectacle de sympathie des fils de la France, du Québec et de l'Amérique française!

Devant ce merveilleux effort de survivance que nous déployons ici aux Etats-Unis, nos frères de France, nous disent souvent leur admiration! Quel réconfort et combien utile serait cette sympathie, si de la vieille France nous venaient parfois des témoignages d'approbation officielle qui justifieraient notre valeur auprès de ceux qui persistent à ne pas nous connaître!

Et nos frères du Canada français, auxquels nous sommes immédiatement rattachés par des liens de sept ou huit générations ne sont-ils pas à leur tour d'une inestimable utilité dans ce miracle de survivance que nous poursuivons ensemble! Monseigneur, le salut que vous nous apportez de la terre de nos pères soulève toutes ces considérations dans nos âmes et nous croyons plus nécessaire que jamais cet esprit de so-

lidarité qui doit effectuer les futures conquêtes de notre civilisation en Amérique.

Le Congrès de Québec ne sera que le prélude d'un geste de vie qui doit avoir de féconds lendemains. Vos déclarations lumineuses sont le fidèle écho de l'émoi qui s'empare de notre race. Alors que tant de peuples égarés s'emploient à la conquête de l'empire de la matière, n'est-il pas rassurant pour la vérité et la foi que la plus vieille civilisation du Nouveau-Monde soit sérieusement préoccupée du rayonnement d'un idéal spirituel tout imprégné et fait d'apostolat religieux!

Au nom de tous les membres de la Société Historique Franco-Américaine, au nom de nos distingués décorés, le Dr Ubalde Paquin, président de notre société, de Mgr Louis Doucet, un des aînés si méritants de notre clergé, de M. Jean Le Boutilier, le doyen persévérant de notre presse, au nom de tous nos invités, au nom des officiers et membres de tous les Comités Régionaux du Congrès et on pourrait dire de tous les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, souffrez Monseigneur que je vous dise avec toute la sincérité possible notre entière gratitude. De Québec en le faisant passer avec charme par votre grand coeur apostolique vous nous avez apporté le salut le plus paternel, l'attachement, et la sympathie de nos frères. Avec notre indéfectible amitié, daignez à votre retour déposer sur le vieux rocher de Québec cette assurance que la grande famille franco-américaine offre ses généreux efforts pour le triomphe du Congrès de notre esprit français. Votre visite, Monseigneur, aura été en quelque sorte le symbole de cette renaissance qui désormais doit animer tous les fils de la race française en Amérique.

En cette circonstance si belle, la Société Historique voulait lancer le mot d'ordre de ralliement autour de notre survivance française, à l'occasion du Deuxième Congrès de la Langue Française. Messieurs, Québec nous a ouvert son coeur si

accueillant. Il n'y a plus d'hésitation possible. Pour réussir notre population a besoin de tous les dévouements. Vers le berceau de nos communes origins tournons toutes

nos énergies afin que vive plus largement cette culture si précieuse que nous chérissons au fond de nos âmes françaises.

—Abbé Adrien VERRETTE.

REUNION du CONSEIL D'ADMINISTRATION

Le dimanche 16 mai 1937 chez M. le curé

F.-X. Larivière à Marlboro

Le Grand Prix de la Société historique franco-américaine a été décerné à Mgr Camille Roy, P. A., recteur de l'université Laval et président désigné du deuxième Congrès de la Langue française, à la réunion du conseil d'administration tenue le 16 mai 1937 chez M. le curé F.-X. Larivière à Marlboro, sous la présidence de Me Eugène-L. Jalbert, conseiller, de Woosocket, R.-I., en reconnaissance du réveil à la vie française qu'il a opéré chez nous par sa tournée récente en Nouvelle-Angleterre.

Ce Grand Prix lui sera remis lors du congrès à Québec en juin prochain par M. le Dr J.-Ubalde Paquin, président de la Société historique, qui sera délégué à ce congrès avec M. le juge Arthur-L. Eno, trésorier, de Lowell.

Un concours sur un sujet d'histoire franco-américaine a été annoncé à la réunion d'hier et sera ouvert à tous les high-schools ou collèges de la Nouvelle-Angleterre, où il y a des Franco-Américains. Pour s'inscrire, il suffit de s'adresser au secrétaire, M. le professeur Alexandre Goulet, Boston, College, Chestnut Hill, Mass. Le sujet de ce concours est au choix du concurrent pourvu qu'il se rapporte à l'histoire franco-américaine. Le travail sera de la longueur que voudra le concurrent. Il faudra que les copies soient remises au secrétariat pour le 15 septembre prochain. La médaille Guillet-Dubuque-Bédard de la société sera décernée à l'étudiant qui aura présenté le meilleur travail à la réunion de l'automne de la société.

À l'occasion du Congrès de Québec, la Société historique a lancé un concours littéraire sur le sujet: "Pourquoi nous devons aller au Con-

grès de Québec?" Il est ouvert aux étudiants des mêmes écoles que ci-dessus mentionnées et en plus aux élèves du 8e degré dans les écoles primaires. Pour s'inscrire, il suffit encore de s'adresser au secrétaire. Ces compositions ne devront pas dépasser 1000 mots. Les prix du concours seront deux médailles du Congrès de Québec offertes par la société. Les compositions devront être remises au secrétariat pour le 15 juin, si l'on désire concourir pour les prix.

MM. Alexandre Goulet, secrétaire, et Louis Jobin, de Boston, ont été délégués par la société au banquet qui sera donné ce soir au University Club à Boston, en l'honneur du jubilé d'or dans l'enseignement de M. le professeur James Geddes de l'Université de Boston. Ce professeur est un vice-président honoraire de la Société historique.

Les membres du conseil d'administration ont été les invités à souper de M. le curé Larivière puis la réunion s'est continuée jusqu'à 9 heures dans la soirée.

Étaient présents, M. le curé Larivière, Me Jalbert et M. le Dr Omer Boivin de Fall-River, conseillers; M. le professeur Alexandre Goulet, secrétaire; M. le juge Arthur-L. Eno, trésorier, et le secrétaire adjoint Antoine Clément.

Le secrétaire Alexandre Goulet de la Société historique franco-américaine communique à la presse franco-américaine ce qui suit au sujet du concours littéraire de la société à l'occasion du Congrès de Québec:

En raison du prochain Congrès de la Langue française de Québec et de l'objet qu'il se propose, à savoir: la rénovation de l'esprit français parmi les Canadiens français, les Acadadiens, les Franco-Américains et les

Louisianais, la Société Historique Franco-Américaine recommande expressément à tous nos collègues, pensionnats, académies et écoles bilingues leur participation active au Concours du Prix du Congrès. Ce prix comportera l'attribution de deux médailles de bronze aux deux élèves ayant soumis, le 15 juin 1937, les meilleures compositions (ne dépassant pas 1000 mots) sur le sujet suivant: "Pourquoi les Franco-Américains, jeunes et vieux, doivent aller au Congrès de Québec".

Les directeurs et directrices de nos établissements d'enseignement voudront bien s'en tenir aux trois conditions suivantes, à savoir: 1—

donner avis immédiat de leur participation à ce concours; 2—n'admettre comme concurrents et concurrentes que les élèves ayant atteint au moins le huitième degré, puis ceux de high-school et de collège; 3—n'envoyer au secrétaire de la Société Historique Franco-Américaine pour la date indiquée que les trois meilleures compositions.

Nous annoncerons d'ici peu les noms de ceux qui composeront le jury

Prière d'adresser toute correspondance au secrétaire de la Société Historique Franco-Américaine, Boston College, Chestnut Hill, Mass.

—Antoine CLEMENT.

Si les vieux doivent aller au Congrès de Québec, pourquoi n'iriez-vous pas, vous aussi, jeunes Franco-Américains? Vous n'ignorez certainement pas que Québec, c'est le tombeau de vos pères, et qu'il n'y a aucune frontière qui nous en sépare lorsqu'il s'agit de la langue française.

Oui! Québec, c'est le tombeau glorieux des Montcalm et des Frontenac; c'est là où dorment du sommeil de la paix les grands défenseurs de notre foi, de notre langue, de notre religion et de nos moeurs. Jeunes Franco-Américains, souvenez-vous des guerres et des combats ininterrompus qu'ont eu à soutenir ces braves soldats du Christ et de notre race; ils se sont donnés sans compter et avec désintéressement. Ils ont toujours combattu avec le seul but de sauvegarder notre langue et nos traditions d'origine française.

Et nous! resterons-nous insensibles à leur sacrifices et à leur sang versé? Est-ce en vain qu'ils auront lutté? Allons, sortons de cette léthargie et montrons-nous dignes fils de tels pères. Montrons que nous comprenons clairement la voix de se sang répandu par nos glorieux ancêtres, et que nous chasserons, quel que soit l'effort, cette insouciance contagieuse envers notre langue maternelle.

Ne l'oublions pas: la langue française n'a jamais connu de frontières; serait-ce donc ses arrière-petits-fils qui, les premiers, imposeraient à cette douce langue de pareilles limites? Souvenons-nous, jeunes Franco-Américains, que nous avons de qui tenir par notre sang; n'est-ce pas la même communauté de sentiments, de tradition et surtout de religion qui nous relie aux Canadiens? je vois même un sentiment de tendre fraternité dans lequel il conviendrait que nous restions unis.

Or, gardons ce sentiment que nos pères nous ont laissé, comme nous gardons jalousement un joyau de prix; et pour cela, rendons-nous à Québec pour renouveler tous ensemble ce serment de fidélité, gage de force et de survivance pour la race franco-américaine.

—Alfred DESAUTELS, classe de Rhétorique,
Collège de l'Assomption.

2e LAUREAT

Le temps: Un dimanche au printemps de 1937.

La scène: Dans la Nouvelle-Angleterre, un petit jardin derrière une des vieilles maisons blanches aux contrevents verts.

Les personnages: Un père qui taille sa haie.

Son fils qui, tout en le suivant, fait tout son possible pour convaincre son père sur une question qui doit lui être très chère.

1—Père hésitant, "Si tu veux tant y aller, je suppose que ta mère te le permettra. Tu es bien assez âgé."

2—Fils insistant, "Je n'irais pas tout seul! J'avais pensé que nous irions ensemble au Congrès. Tu admetts qu'il y a peu de travail; et puis, maman veut y aller: toi-même, tu aimerais ça, n'est-ce pas?"

3—Père avouant, "Oui, c'est vrai, tu sais que je suis demeuré attaché au Canada."

Nous venons d'assister à une petite scène qui doit se répéter maintes et maintes fois parmi les nôtres, descendants de race française. Nous l'entendons, cette question qui doit tant se poser cette année, "Devrais-je aller à Québec, au Congrès du Parler Français?" Que d'esprits se le demandent!

A ceux d'entre eux, qui, se trouvant dans la possibilité de faire ce beau pèlerinage, hésitent encore, je dirai, "Songez aux dernières paroles du père... 'Je suis demeuré attaché au Canada.' " Nous le sommes tous! Nous aimons le Canada comme une mère patrie, nous aimons revoir la terre natale de nos pères, y entendre la langue qu'on tend à oublier dans le nouveau gîte américain.

Nous sommes attachés au Canada par des liens qui sont les fils même de notre vie in-

tellectuelle, sociale et religieuse, sinon toujours économique. Québec d'où rayonne le génie de la race française, possède des droits légitimes sur nos coeurs.

Or voici qu'à Québec se célèbre un Congrès dont le but explicite est de raffermir, de fortifier ces liens qui nous tiennent au Canada, liens ethniques de langue, de tradition et de religion. L'occasion est mémorable. Ce ralliement splendide sous la direction des chefs choisis de notre race nous offre tous les attraits d'un retour au centre de la culture française et traduira par la langue le véritable caractère ethnique que nous devons posséder: ce ralliement rappellera ce beau parler à ceux qui tendent à l'oublier, le fera apprécier et goûter dans toute sa beauté par ceux qu'un emploi coutumier rend quelquefois

negligents. Qui pourrait nier que l'occasion est inégalable, qu'il existe même un devoir, une mission particulière pour chacun de faire sa part en assistant à ce Congrès.

Faudrait-il tâcher même de démontrer à nos pères qu'ils doivent absolument se rendre au Congrès? Non seulement l'amour de la langue doit les y attirer, mais plus encore: c'est là le vieux foyer, c'est là le berceau de nos ancêtres. Ils auront si souvent le bonheur de se retrouver au sein de la famille: souvenirs d'enfance, vieilles amitiés, liens du sang, et pour comble, la glorification de la langue maternelle dans la vieille métropole de l'esprit français aux Amériques. Québec et le Congrès importunent et sollicitent par la mémoire du bon vieux temps, la présence de nos aïeux, de nos parents. Les attirances sont autant sentimentales que rationnelles. Le cœur autant que l'esprit les convoque au grand ralliement.

Mais pour les jeunes, pouvons-nous ainsi raisonner? La voix du cœur est-elle aussi impérative? Elle ne pourrait l'être. La jeunesse franco-américaine naquit sous un nouveau drapeau et sa patrie est autre que celle de ses pères. Bien qu'un bel amour, un noble respect pour la mère patrie de nos ancêtres nous remplisse le cœur, bien que nous chérissions la terre où fleurit la foi, la langue et les traditions que nous avons sauvegardées, nous ne saurions cependant être émus au même degré que les vieux par l'appel patriotique, par l'appel du cœur.

Hélas! Parmi notre jeunesse, ne sont-ce pas très souvent de telles objections que l'on entend, "Ce Congrès, c'est bien pour les vieux, mais nous autres, nous ne sommes pas obligés à perdre notre temps là-bas: nous ne sommes pas Canadiens, mais Américains."

A ceux-ci, répondons, "Quand vous haïriez le Canada quand vous ne seriez plus chrétiens, si vous êtes de sang français, si vous avez gardé la langue, vous devriez vous rendre au Congrès." Ce n'est plus le cœur qui dicte, mais le raison, la pure logique. Êtes-vous de race française, le français est votre seule véritable expression.

Il y a dix siècles, l'amalgame des peuples les plus divers couvrait la Gaule, et pourtant, Francs, Celtes, Latins, barbares et civilisés, tous par une longue et pénible assimilation, étaient devenus français. Et la nouvelle unité enfanta avec le temps et les difficultés son parler propre. C'était la pénible naissance d'un nouveau peuple et le jeune âge de la langue française. L'esprit, le tempérament, le génie du peuple entra dans la formation de sa langue. L'antique grec est l'expression artistique d'un peuple à tendances esthétiques; le latin calculé et pratique; l'italien effervescent; l'anglais stoïque; l'allemand froid et guttural, toutes ces langues sont l'expression de la nature et des idées de la race. Quant au français, il est nuancé, au service des plus fines distinctions de la raison et de l'imagination. Il fut créé par une race dont le caractère le plus frappant est la logique, la précision et la netteté des idées, du jugement et du raisonnement. Sans la langue française, l'esprit français peine visiblement à vouloir faire des nuances dont d'autres langues sont incapables.

Monseigneur Roy disait, "La langue d'une race n'est-elle pas une création de l'esprit de cette race, création ajustée, appropriée en quelque sorte à la nature et aux besoins de cet esprit?"

Jeunes, êtes-vous de race française? Soyez donc sensés, logiques avec vous-mêmes, et la chrétienté, préservez cette langue qui peut être l'instrument de vos plus claires discussions, de vos plus justes pensées, de vos plus brillants succès. Vos ancêtres canadiens souffrirent la persécution même pour maintenir ce trésor. Et vous le gaspillerez par indifférence! Il vous est offert un patrimoine de valeur inégalable et vous le rejeteriez? Les Américains, à grand prix, s'efforcent à cultiver cette langue, et vous, disposant de toute facilité, vous ne sauriez apprendre par le travail, à apprécier la véritable valeur de la langue française!

Parce que vous savez l'anglais, est-ce là une raison pour oublier le français? N'avez-vous pas entendu le proverbe, "Qui sait deux langues vaut deux hommes!" Au strict point de vue matériel, jeunesse franco-américaine songez bien, "Qui sont les chefs de votre race, sinon ceux qui connaissent la langue du pays et de leurs ancêtres, l'une aussi couramment que l'autre? Ne fut-ce pas là un des plus grands avantages du fameux homme politique, Wilfrid Laurier? Aussi, quels trésors intellectuels et spirituels, sont les trésors inépuisables de la culture française!"

Voilà des raisons de nous tenir à la langue de nos pères, la chérir, la maintenir et la cultiver. Et c'est de la pure raison, si vraie et si simple, comme l'est toujours une grande vérité. Songez-y et profitons des rares facilités que nous tendons à mépriser. Et surtout ne nous trompons pas nous-mêmes en disant que la langue française est moribonde en Amérique.

Elle fleurit, au lieu de dépérir; et avec elle la race. Sa littérature est toute jeune encore. Ses Garneau, ses Crémazie, ses Fréchette, Chapman, Lozeau et Conan ne datent pas d'un siècle. Quelques-uns nous sont mêmes contemporains! Ses écoles et ses organisations prennent de la vigueur et du nombre. En deux cents et quelques années, par trente cinq fois la race française et son âme s'est multipliée seulement au Canada. Dans les Etats-Unis, trois millions d'habitants de langue et d'esprit français, tenus par les liens de la foi et de la tradition, se sont groupés en paroisses de plus en plus fortes.

Avec notre aide, la langue fleurit de plus en plus forte. "Je maintiendrai", telle est la devise du Collège de l'Assomption de Worcester, Massachusetts. Nous tous, les jeunes comme les anciens, "maintenons".

Souvenons-nous du titre inspirateur de ce roman de Laure Conan, "A l'Oeuvre et à l'Epreuve!" Nous connaissons les labeurs des premiers missionnaires dans nos quelques arpent de neige du Canada: nous n'oublierons jamais leur sacrifice. Leur mission est terminée. L'épreuve de torture et de sang est subie. Leur tâche est consommée, mais leur œuvre se perpétuera autant que survivra la race française en Amérique; la splendide œuvre que d'implanter la foi du Christ en y défendant la culture française!

A l'œuvre donc! maintenir la langue, enrichir sa littérature, son vocabulaire, la propager, c'est le travail qui demeure à faire. Jeunes hommes et vieillards, père et fils, jérérins vers un bel idéal, nous irons nous raffermir à Québec, puis, champions d'une noble cause, nous reviendrons, enthousiastes, résolus et instruits des moyens de faire triompher une cause si belle.

—René MANES, classe de Rhétorique,
Collège de l'Assomption.

Membres Honoraires

LE R. P. HENRI LALANDE, s. j., aumônier général de l'Association catholique de la Jeunesse française	7 avril 1937
M. JEAN-ETIENNE MAIGRET, consul de la République française à Boston	7 avril, 1937
MGR L.-J.-A. DOUCET, curé de la paroisse S.-Louis de Gonzague de Nashua, N.-H.	7 avril 1937
M. J.-G. LE BOUTILLIER, rédacteur en chef de "L'Avenir National" de Manchester, N.-H.	7 avril 1937

Nouveaux Membres

BOSTON

Aimé-A. Gauthier
Adélard Goulet

CAMBRIDGE

William Arseneault

CENTRAL FALLS, R.-I.

J.-A. Bonvouloir

DRACUT

Emile-A. Houle

HOLYOKE

M. l'abbé Camille-A. Blain

JAMAICA PLAIN

Hervé-E. Généreux

LAWRENCE

Me Fernand Bernardin
John-B. Gallant
Arthur-J. Scott
Aimé Lemoine

LOWELL

M. l'abbé F.-X. Gauthier
Almanzor-L. Dupuis
Louis-A. Biron fils
R. P. J.-B.-A. Barette, o. m. i.

MANVILLE, R.-I.

Lauré-B. Lussier

WALTHAM

M. l'abbé Philippe-C. Breton

MANCHESTER, N.-H.

Dr Damase Caron
M. l'abbé Achille Lettré
Dr J.-E. Laroche
M. l'abbé Paul Desaulniers

MARLBORO

M. l'abbé Alfred-R. Julien

NASHUA, N.-H.

Charles-M. Brodeur

NEW-BEDFORD

M. l'abbé L.-H. Morais
M. l'abbé T.-A. Grenier

PAWTUCKET, R.-I.

Edmond Langlois
Dr Arthur-J.-B. Fâcon
Clovis Brunelle

PROVIDENCE, R.-I.

Wilfrid Paquin

WESTPORT FACTORY

M. l'abbé Albert-J. Masse

WOONSOCKET, R.-I.

Wilfrid-J. Mathieu
Dr Armand Picard
Dr Auray Fontaine

WORCESTER

Roger Beaulieu

DONNEZ DE NOUVEAUX MEMBRES A LA SOCIETE HISTORIQUE POUR
FAIRE RAYONNER DAVANTAGE SON OEUVRE CULTURELLE CHEZ
NOTRE POPULATION FRANCO-AMERICAINE

Societe Historique Franco-Americaine

Fondée le 4 septembre 1899

BUREAU

1936-1937

PRESIDENT D'HONNEUR

GILBERT CHINARD—Professeur à l'Université de la Californie, Berkeley, Californie.

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

JAMES GEDDES fils—Professeur à l'Université de Boston, Boston, Mass.

PIERRE-GEORGES ROY—Archiviste de la Province de Québec, Québec, Canada.

PRESIDENT

J.-UBALDE PAQUIN, M. D., 1306, avenue Acushnet, New-Bedford, Mass.

VICE-PRESIDENT

GEORGES-A. BOUCHER, M. D., Brockton, Mass.

SECRETAIRE

ALEXANDRE GOULET, professeur au Boston College, Chestnut Hill, Newton, Mass.

SECRETAIRE ADJOINT

ANTOINE CLEMENT—Journaliste à l'"ETOILE", 195, rue West 6th, Lowell, Mass.

TRESORIER

L'HON. ARTHUR-L. ENO—Juge adjoint, Cour du District de Lowell, 45, Merrimack, Lowell, Mass.

CONSEILLERS

JOSEPH LUSSIER—Editeur-propriétaire de la "Justice" de Holyoke, Holyoke, Mass.

ADOLPHE ROBERT—Président général de l'Association Canado-Américaine, Manchester, N.-H.

RODOLPHE CARRIER—Entrepreneur de Pompes Funèbres, New-Bedford, Mass.

EUGENE-L. JALBERT—Conseiller juridique de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, Woonsocket, R.-I.

OMER-E. BOIVIN, M. D.—Fall-River, Mass.

M. L'ABBE F.-X. LARIVIERE—Curé, Marlboro, Mass.

ARTHUR-E. MOREAU—Ex-maire de Manchester, N.-H.

JOSAPHAT BENOIT—Sous-secrétaire de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, Woonsocket, R.-I.

ANNEE
1937

NUMERO
II

BULLETIN

—DE LA—

SOCIETE HISTORIQUE FRANCO-AMERICAINE



Sommaire

38e REUNION ANNUELLE

dédiée aux Franco-Américaines

NOUVEAUX AMENDEMENTS AUX STATUTS ET REGLEMENTS

CONCOURS LITTERAIRE D'HISTOIRE FRANCO-AMERICAINE

SEANCE DU BUREAU DU 26 SEPTEMBRE 1937

COMPTE RENDU DE LA SEANCE DU 11 NOVEMBRE 1937

DISCOURS DU PRESIDENT

LA MISSION CAVELIER DE LA SALLE

MERCI A MGR OLIVIER MAURAUULT

DISCOURS DU CONSUL DE FRANCE

ALLOCUTION D'UNE DELEGUEE A LA S. D. N.

DISCOURS DU SUPERIEUR DU COLLEGE L'ASSOMPTION

DISCOURS D'UN NOUVEAU DECORE

DISCOURS D'UN BOURSIER NAGGIAR

DISCOURS D'UN VICE-PRESIDENT D'HONNEUR

RECITATION DE POESIES DE "JE ME SOUVIENS"

MANUEL D'HISTOIRE POUR NOS ECOLES

FEU CHARLES POIRIER

NOUVEAUX MEMBRES

BUREAU DE 1937-1938

Le Comité

Antoine Clément

Antoine Clément

Dr J.-Ubalde Paquin

Mgr Olivier Maurault, p. s. s.

R. P. Léon Loranger, o. m. i.

François Brière

Mme Malaterre-Sellier

R. P. Rodolphe Martel, a. a.

R. P. Paul de Mangeleere, s. j.

Bertrand-L. Plante

James Geddes fils

Dr Georges-A. Boucher

L'Avenir National

Dr J.-Ubalde Paquin

BOSTON, MASSACHUSETTS
Etats-Unis d'Amérique

La Société Historique Franco-Américaine

NOUVEAUX AMENDEMENTS AUX STATUTS ET REGLEMENTS

—STATUTS—

TITRE I

ARTICLE 4—LE BUREAU

Le bureau de la Société se compose des officiers suivants élus chaque année: le président, le vice-président, le secrétaire, le secrétaire adjoint, le trésorier, ainsi que de neuf conseillers, dont trois seront élus chaque année pour un terme de trois ans, sauf en 1937 alors que trois seront élus pour trois ans, trois pour deux ans et trois pour un an.

TITRE II

ARTICLE 6—NOMINATION ET ELECTION

A chaque année, au moins un mois avant la séance annuelle, le bureau choisit parmi les membres un comité de trois qui préparera une liste de nominations à soumettre à l'assemblée pour les postes d'officiers et de conseillers. Les membres ont tout de même le droit de présenter d'autres nominations du parquet. L'élection se fait à la séance annuelle au scrutin secret, ou à mains levées, s'il n'y a qu'un candidat sur les rangs.

REGLEMENTS

ARTICLE 1—SEANCES

La Société se réunira au moins deux fois par année, et aussi souvent que le bureau le jugera important. La séance annuelle se tiendra durant l'automne à une date fixée par le bureau.

La Société Historique Franco-Américaine
Feb. 17, 1938

CONCOURS D'HISTOIRE

Sujet d'histoire franco-américaine

Du 1er janvier au 1er juin 1938
Pour la médaille Guillet Dubuque-Bédard

Le concours littéraire de 1938 de la Société Historique Franco-Américaine pour le prix dit médaille Guillet-Dubuque-Bédard commence le 1er janvier pour se terminer le 1er juin de l'année courante.

Ce nouveau concours, libre aux intéressés, est entre élèves franco-américains des "cours supérieurs" ou high-schools et collègues américains et franco-américains, (non bacheliers—undergraduates).

Le sujet, au choix du concurrent, doit en être un d'histoire franco-américaine; histoire locale, si l'on veut: historique de ville, de paroisse, de société, d'association; une biographie, une monographie, l'histoire d'une région, la petite histoire quoi.

Il n'y a pas de restriction à la longueur de la composition. Le concurrent ou la concurrente est invité à préparer son manuscrit en double afin de laisser à la Société Historique la composition présentée au concours.

Il faudra écrire d'un côté de la page seulement sur du papier mesurant 8½ x 11", de préférence au dactylotype, sinon à l'encre.

Pour participer au concours, il suffit de s'inscrire chez le secrétaire, Antoine Clément, 195, rue West Sixth, Lowell, Mass., puis de lui faire tenir son travail pour le 1er juin 1938. Les compositions doivent être mises à la poste avant minuit le 1er juin prochain.

Les principaux des écoles, les directeurs ou préfets des études peuvent faire cette inscription pour toute une classe d'élèves, ou même deux, trois ou quatre classes. Dans ce cas-là les travaux sont soumis par numéro pour une première correction dans les institutions. Toutes les compositions, les meilleures comme les moins bonnes, sont sujettes à passer aux mains du jury du concours qui sera choisi par le président de la Société et le comité du concours. L'originalité du travail comptera pour beaucoup dans le choix du gagnant.

Dans tous les cas, un concurrent peut faire son inscription lui-même, s'il le préfère. Il faut qu'il en soit ainsi pour les intéressés des institutions comptant peu de Franco-Américains.

Les meilleurs travaux soumis sont sujets à être publiés dans le Bulletin de la Société Historique Franco-Américaine.

Le prix du concours sera décerné à la 39e séance annuelle de la Société à Boston l'automne prochain.

Le comité

Arthur-L. Eno,

Antoine Clément.

SEANCE DU BUREAU, 26 SEPTEMBRE 1937

chez M. le curé F.-X. Larivière à Marlboro

M. le Dr J.-Ubalde Paquin, M. le juge Arthur-L. Eno, M. Josaphat Benoit, M. le Dr Omer Boivin, M. Rodolphe Carrier, M. Joseph Lusier et M. le curé F.-X. Larivière assistent à la réunion.

M. le Dr Paquin fait l'entrée en séance et M. le curé Larivière récite la prière d'ouverture. M. le juge Eno remplit les fonctions de secrétaire en l'absence du secrétaire et du secrétaire adjoint.

M. Benoit fait le rapport de la Commission préposée à la préparation d'une histoire franco-américaine, une petite **Histoire de la Race française aux Etats-Unis**. La commission croit à propos d'écrire aux Autorités provinciales de nos Congrégations enseignantes pour leur exposer ce projet, leur demander leurs suggestions et leur assistance ainsi que leur encouragement. Il est décidé d'expédier cette lettre dans quelques jours avec le questionnaire nécessaire.

M. Alexandre Goulet, secrétaire, écrit qu'il ne peut plus faire partie de la Commission d'histoire franco-américaine. Motion faite, secondée et approuvée que M. le juge Eno soit nommé à la commission pour le remplacer.

M. le juge Eno annonce que l'Association Canado-Américaine a fait don de \$25 à la Société Historique par l'intermédiaire de son président général, M. Adolphe Robert, pour la publication de son prochain tract. Motion faite, secondée et approuvée que le Bureau adresse des remerciements à M. Robert et aux Canados.

Motion qu'un comité soit nommé afin d'organiser un nouveau concours littéraire entre élèves franco-américains de collèges et high-schools pour le prix Guillet-Dubuc-Bédard. M. le juge Eno et le secrétaire adjoint Antoine Clément sont nommés à ce comité.

Motion est faite, secondée et adoptée qu'un comité de nomination de trois membres soit nommé par le président. Feront partie de ce comité, M. le représentant Albert-L. Bourgeois de Lowell, M. Antonio Prince, maître de poste de Woonsocket, R.-I., et M. le juge Alfred-J. Chrétien de Manchester, N.-H.

Des remerciements sont votés à M. le curé Larivière après le délicieux dîner au canard qu'il fit servir au comité ainsi qu'à plusieurs membres du clergé en visite chez lui.

Le président, le secrétaire adjoint et le trésorier feront les préparatifs de la 38e séance annuelle de la Société fixée provisoirement au 11 novembre 1937.

Y ont été invités, Mgr Olivier Maurault, p. s. s., recteur de l'Université de Montréal, comme conférencier; M. le consul de France à Boston et Mme François Brière; le Dr James-B. Conant, président de l'université Harvard; le R. P. Gallagher, s. j., président de Boston College; le R. P. Rodolphe Martel, a. a., supérieur du Collège l'Assomption de Worcester; Mgr Jean-Baptiste Labossière, Mgr Louis-J.-A. Doucet, MM. les professeurs André Morize et Louis-A. Mercier de l'université Harvard et Mmes Morize et Mercier; MM. les professeurs Edward-B. Ham et Frank Monaghan de l'université Yale; le R. P. Paul de Mangeleere, s. j., Mme Malaterre-Sellier, déléguée de la France à la Société des nations, et sa dame de compagnie, Mme Lippens.

Le comité de réception sera composé de MM. Rodolphe Carrier, William-L. Bourgeois, Charles Martel, Maxime Cornellier, du Dr Omer Boivin et de Me Valmore-M. Carignan.

Le nouveau concours littéraire de la Société sera entre élèves franco-américains des high-schools et

collèges américains et franco-américains. Le sujet pourrait en être un d'histoire locale: historique de ville, de société, une biographie, une monographie, l'histoire d'une région, la petite histoire. Il n'y aurait pas de restriction à la longueur de la composition. Il serait bon que le manuscrit soit en double pour laisser à la Société Historique la composition soumise pour le concours. Ce concours se terminerait le 1er avril 1938. Une lettre annonce-

ra le concours dans les grandes institutions. Les autres maisons d'éducation intéressées seraient atteintes au moyen d'avis dans la presse. La médaille dite Guillet-Dubuc-Bédard sera le prix que la Société offrira pour ce concours.

Arthur-L. Eno, trésorier
et secrétaire **pro tem.**

Le secrétaire adjoint
Antoine Clément.

Lowell, Mass., ce 8 nov. 1937.

COMPTE RENDU

Séance du 11 novembre 1937

BOSTON, 12 — La 38^e séance annuelle générale de la Société historique franco-américaine, qui eut lieu en la soirée de l'Armistice dans la salle Renaissance de l'hôtel Touraine de Boston, fut des plus nombreuses et des plus brillantes dans les annales de la Société. Dans un décor imposant tant par la beauté de la vaste salle de réunion que par l'éminence des invités d'honneur la Société a continué à y ourdir son histoire franco-américaine qu'elle fait depuis 38 ans en y ajoutant le nouveau chapitre de la croisière récente de Missions française et canadienne-française sur les traces des expéditions en ce pays du grand découvreur Cavalier de La Salle.

Aux sons de la gaie musique d'un trio d'instrumentistes, composé de Mme Marguerite Bourgeois-Morais, violoniste, de Lowell, ainsi que de Mlle Germaine Pellerin, pianiste, et de M. James Scott, violoncelliste, de Manchester, N.-H., les membres, leurs épouses et leurs invités, venus au nombre de plus de 200 des quatre coins de la Nouvelle-Angleterre firent leur entrée dans la salle en se groupant par ville et acclamèrent les invités d'honneur à leur entrée.

Le R. P. Rodolphe Martel, a. a., supérieur du Collège l'Assomption de Worcester, récita le bénédicité, puis les convives chantèrent en chœur "O Canada," "La Marseillaise" et "Star Spangled Banner" avec accompagnement d'orchestre. On posa ensuite pour la photographie et le dîner commença peu après 7 h. 30. Un délicieux repas au dindon fut servi à la française et se prit dans une atmosphère de grande gaieté aux sons d'une excellente musique.

M. le Dr J.-Ubalde Paquin de New-Bedford, qui présida le banquet, fit l'entrée en séance en souhaitant la plus cordiale bienvenue

aux invités et aux membres, puis évoqua le souvenir du deuxième Congrès de la Langue française de Québec dont il souligna les vœux.

Le secrétaire adjoint Antoine Clément lut une lettre de M. Adolphe Robert, président général de l'Association Canado-Américaine, adressée à M. le juge Arthur L. Eno, trésorier de la Société historique, et offrant un chèque de \$25.00 à la société pour aider à la publication des tracts des travaux présentés devant la société. Des lettres de regrets de ne pouvoir être de la fête furent aussi adressées à la société par le Dr James-B. Conant, président de l'université Harvard ainsi que MM. les professeurs Edward B. Ham et Frank Monaghan de l'université Yale. L'assemblée vota des remerciements à l'Association Canado-Américaine pour son don.

M. Josaphat Benoit, rédacteur en chef de "L'Avenir National" de Manchester, N.-H., et président de la Commission proposée à la préparation d'une petite Histoire de la Race française aux Etats-Unis, fit rapport que des lettres annonçant ce projet et demandant des recommandations et quelque encouragement ont été adressées aux autorités de 18 de nos congrégations enseignantes et que les réponses de dix d'entre elles reçues déjà étaient des plus favorables. Il y aurait déjà un marché pour 4500 exemplaires de ce manuel d'histoire. Le rapport fut accepté comme indiquant un progrès sensible dans le travail du comité qui continuera l'étude de cette publication.

Mgr Olivier Maurault, p. s. s., recteur de l'Université de Montréal, raconta en son style pittoresque pendant un peu plus d'une heure la célèbre croisière faite en mars dernier par des Missions française et canadienne-française sur les tra-

ces des expéditions au pays de Cavellier de La Salle, le grand découvreur, à l'occasion du 250^e anniversaire de la mort du colonisateur.

Le R. P. Léon Loranger, o. m. i. directeur de la librairie Baron de Lowell, remercia le conférencier d'avoir fait faire aux membres et à leurs amis un si beau voyage aussi historique à présent que l'expédition même de Cavellier de La Salle. Ce discours comme ceux qui suivirent seront aussi publiés en temps et lieu pour le bénéfice des lecteurs.

Portèrent ensuite la parole M. le consul François Brière de France à Boston qui se dit heureux d'assister à cette brillante réunion de la Société Historique et qui évoqua le souvenir du Père Marquette et des colonisateurs français au pays; Mme Malaterre-Sellier, déléguée de la France à la Société des nations, qui fit une allocution superbe pour dire toute sa joie d'avoir découvert tant de groupes français aux Etats-Unis, qui glorifia la langue et la foi des nôtres et de la France, notre mère patrie, et dit aux dames de rester les mères de toujours et de porter bien haut le flambeau de la civilisation qu'elles ont reçu de leurs mères et de le transmettre à leurs filles et à leurs fils, afin que leurs filles et leurs fils les transmettent à leurs filles et leurs fils de génération en génération et vive la France. Le Père Martel dit à l'auditoire qu'au collège de Worcester on préparait la jeunesse franco-américaine à conserver cette civilisation et cet héritage français que l'on chérissait tant chez les Franco-Américains.

Le R. P. Paul de Mangeleere, s. j. dit que sa décoration récente de la croix de chevalier de la Légion d'honneur par la France jetait un certain lustre sur la communauté auquel il appartenait et sur ses élèves et que cet honneur qu'on lui conféra rejaillissait sur vous, puisque je suis membre honoraire de cette société, et c'est pour ces deux raisons que j'ai été heureux de l'accepter.

M. le professeur émérite James Geddes de l'Université de Boston dit que les Franco-Américains avaient encore peu contribué à la littérature française chez eux et insista sur un besoin d'élan en ce sens chez les nôtres.

M. Bertrand Plante de Fall-River, boursier Naggiar de retour au pays, dit en quelques mots heureux qu'en France on ne connaissait pas généralement les Franco-Américains et que de leur côté les Franco-Américains ne connaissaient pas assez la France et que la Société historique franco-américaine était l'endroit idéal pour la propagation d'une plus grande connaissance sous ce rapport des deux côtés de l'Atlantique.

M. le juge Alfred Chrétien de Manchester, N.-H., du comité de nomination proposa deux amendements, l'un demandant neuf conseillers au lieu de huit et l'autre fixant la procédure de mise en nomination et d'élection, et ces amendements furent adoptés. Une correction du règlement fixant la date de la séance annuelle d'automne fut aussi adoptée.

L'élection des officiers se fit avec le résultat suivant: M. le professeur Gilbert Chinard de l'université Princeton, président d'honneur; M. le professeur James Geddes fils de Boston et M. Pierre-Georges Roy, archiviste du Québec, vice-présidents d'honneur; M. le Dr J.-Ubalde Paquin de New-Bedford, président; M. le Dr Georges-A. Boucher de Brockton, vice-président; M. Antoine Clément de L'ETOILE, secrétaire; M. Arthur Milot, rédacteur en chef de "L'Indépendant" de Woonsocket R.-I., secrétaire adjoint; M. le juge Arthur-L. Eno de Lowell, trésorier; MM. Joseph Lussier, éditeur-propriétaire de "La Justice" de Holyoke, M. l'avocat Eugène-L. Jalbert et M. Adolphe Robert, président de l'Association Canado-Américaine, conseillers pour 3 ans; M. le Dr Omer-E. Boivin de Fall-River, M. le curé F.-X. Larivière de Marlboro et M. Josaphat Benoit, rédacteur en

chef de "L'Avenir National" de Manchester, N.-H., conseillers pour 2 ans; l'hon. Arthur-E. Moreau de Manchester, M. l'entrepreneur Rodolphe Carrier de New-Bedford et M. l'ingénieur Donat Corriveau de Nashua, N.-H., conseillers pour un an.

Quatorze nouveaux membres furent acceptés à cette réunion. Le président dit quelques mots d'éloge de feu Charles Poirier de New-Bedford, décédé depuis la dernière réunion. M. le Dr Boucher récita deux de ses sonnets avec beaucoup d'âme après que le président eut annoncé son nouveau volume de vers. Le président félicita le maire Dewey-G. Archambault de Lowell de sa brillante victoire à l'occasion de sa réélection et une autre fête brillante dans les annales de la Société histo-

rique était passée à l'histoire avec le cordial merci du président aux membres et amis ainsi qu'aux invités d'honneur qui en avaient rehaussé l'éclat.

Les membres du comité de réception étaient MM. Rodolphe Carrier de New-Bedford, William-L. Bourgeois de Boston, Charles Martel de Manchester, N.-H., Maxime Cornelier de Lowell, M. le Dr Omer-E. Boivin de Fall-River et M. l'avocat Valmore Carignan de Woonsocket, R.-I.

Cette 38e séance annuelle avait été organisée par le trésorier, M. le juge Arthur-L. Eno avec le concours du président, M. le Dr J.-Ubalde Paquin de New-Bedford et du secrétaire adjoint Antoine Clément.

—Antoine CLEMENT.

DISCOURS DU PRESIDENT

C'est dans les termes que voici que M. le Dr J.-Ubalde Paquin, président de la Société historique franco-américaine, fit l'entrée en séance de la 38e réunion annuelle de la Société, le 11 novembre dernier, en l'hôtel Touraine de Boston: Monseigneur, M. le consul, Madame, Mesdames, Messieurs:

La réunion du printemps dernier a été consacrée à la préparation du deuxième Congrès de la Langue française. A cette occasion, Monseigneur Camille Roy fit une conférence sur le but du Congrès qui souleva un enthousiasme montant qui se manifesta par une assistance nombreuse des Franco-Américains au congrès.

Notre Société était représentée par deux délégués choisis par le bureau de direction: Monsieur le juge Arthur-L. Eno qui présenta un travail très intéressant à une des sections d'étude et par moi-même. Conformément à une décision prise par nos directeurs, j'ai eu l'honneur de présenter à Mgr Camille Roy notre grande médaille du mérite, à la Séance de collation des diplômes aux docteurs "honoris causa", en reconnaissance des services qu'il avait rendus à la survivance franco-américaine.

Nous voulons que les effets du Congrès de Québec se continuent et que le "Comité Permanent" que l'on a choisi et les "Comités d'éducation" que l'on est en train d'organiser dans la Nouvelle-Angleterre vivent et soient efficaces.

C'est la raison pour laquelle nous profitons de votre présence, Mesdames, pour dédier cette réunion aux Franco-Américaines et faire un appel pressant à votre patriotisme, parce que vous êtes "les principales ouvrières de la survivance française en Amérique".

Comme le disait si bien l'abbé Groulx aux cours Pédagogiques de

l'Université Laval:

"L'influence de la femme canadienne française fut décisive à différentes époques de notre histoire; elle se fait sentir d'abord, au début de la colonie, avec les contingents d'Hospitalières et d'Ursulines venues de France avec Jeanne Mance, une Marguerite Bourgeois et tant d'autres."

"Plus tard, au milieu du XIXième siècle, lorsque le besoin se fit sentir de communautés de femmes devant se dévouer aux soins des malades et à l'enseignement, la Canadienne se donna généreusement."

Aujourd'hui, l'influence de la femme canadienne s'étend au delà des mers—Marchant sur les pas de ces Françaises qui ne craignirent pas d'envisager les pires situations en pays inconnus, la Canadienne se donne aux lointaines missions. Aucune oeuvre ne la laisse indifférente; et, faisant reposer sur elle la responsabilité de la survivance de notre race, l'orateur s'écrie: "Si dans 25 ou 30 ans il n'y a plus de Canadiens français, ce sera de votre faute, mesdames: vous tenez entre vos mains, le sort de votre petit peuple".

Comme au Canada français, la responsabilité de la survivance de notre race aux Etats-Unis, repose sur vous, mesdames.

Vous devez reformer notre foyer, refranciser notre vie en faisant resplendir le flambeau de la pensée française dans nos familles; en imprimant le verbe de France sur les lèvres de nos enfants et en faisant germer dans leur coeur l'amour de nos traditions et de notre foi.

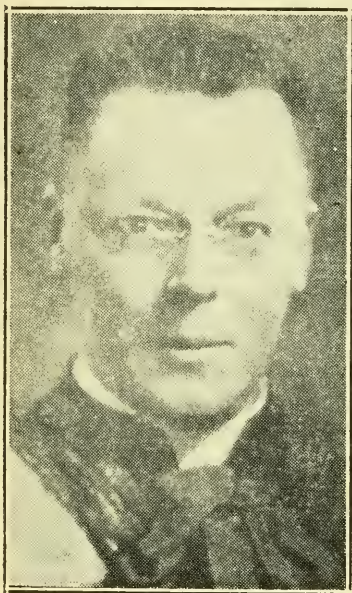
Et, s'adressant à vous, Mesdames, comme à la Canadienne française, l'abbé Groulx pourrait s'écrier: "Si dans 25 ou 30 ans il n'y a plus de Franco-Américains; ce sera de votre faute, mesdames: vous tenez entre vos mains, le sort de notre groupe".

—J.-Ubalde PAQUIN, M. D.

CONFERENCE

La Mission Cavelier de La Salle

RECTEUR de L'UNIVERSITE
de MONTREAL



Mgr Olivier Maurault, p.s.s.

Mesdames, Messieurs,

La Province de Québec manifeste son esprit de solidarité envers les Franco-Américains en général et la Société Historique en particulier, d'une manière remarquable cette année.

Le printemps dernier, notre missionnaire de la pensée française était le recteur de l'Université Laval de Québec. Nous avons tous été heureux de voir Mgr Camille Roy, mais ses anciens l'ont été tout particulièrement, parce qu'il personnifiait leur Alma Mater.

Ce soir, notre missionnaire de la pensée française est le recteur de l'Université de Montréal. Nous som-

mes tous charmés de recevoir Mgr Olivier Maurault, mais ses anciens, à leur tour, le sont tout particulièrement, parce que sa présence leur rappelle les doux souvenirs de leurs années d'étude à son institution, quand elle portait le nom de l'Université Laval de Montréal.

Monseigneur, votre réputation comme prêtre, éducateur et conférencier vous a devancé depuis déjà longtemps, de ce côté-ci de la ligne quarante-cinquième, et tout ce que je pourrais dire n'ajouterait en rien, à votre renommée. Tout de même, j'aime à vous faire remarquer que le sujet de votre conférence "La Croisière de Cavelier de La Salle" répond parfaitement au but de notre société qui est de "mettre en lumière la part exacte qui revient à la race française dans la formation et l'évolution du peuple Américain".

Mesdames, Messieurs, j'ai l'honneur et le plaisir de vous présenter notre conférencier, Mgr Olivier Maurault, recteur de l'Université de Montréal.

LA MISSION CAVELIER DE LA SALLE

M. le président,
M. le consul, Madame,
Mesdames, Messieurs,

Plusieurs membres de la **Mission Cavelier de La Salle** ont, à ma connaissance, publié le récit de leur voyage au Golfe du Mexique, au printemps dernier: M. Baumal de l'**Agence Havas**, M. Henri Peyre de l'Université de Lyon et Mme St-René-Taillandier, dans **Paris-Canada**; Mme Marcelle Tynaire, dans la **Revue des Deux-Mondes**; M. Gabriel Louis-Jaray dans le **Temps**; M. Maurice Hébert, de l'Université Laval, dans le **Canada français**, M. le Juge Edouard Fabre-Surveyer, dans le **Petit-Journal**; et moi, dans le **Comp-**

te-rendu de la Mission, qui paraîtra incessamment, sous les auspices de la Société Historique de Montréal. (Soyez tranquilles, je n'aurai pas le mauvais goût de vous relire tel quel ce texte, rédigé il y a déjà six mois).

Chose curieuse, aucun de ces récits n'est absolument complet, car aucun des narrateurs n'a accompli le périple tout entier, les uns ayant dû l'abréger par le commencement, les autres par la fin, et quelques-uns par le dernier tiers. Je devrai, moi aussi, couper dans mes souvenirs, pour ne pas vous fatiguer.

Prenant pour acquis que la côte atlantique vous est déjà connue, je ne vous la décrirai pas. Et je vous convie tout de suite à Miami. Là se trouve assemblée la Mission Canadienne. Quelques membres attardés viennent d'arriver. Nous nous embarquerons ce soir sur le vapeur "Florida", et nous ferons demain, à la Havane, notre jonction avec la Mission Française, partie du Havre depuis treize jours.

LA HAVANE

Après une nuit paisible, j'arpen-te les ponts ensoleillés. Soudain, j'aperçois une tache dorée dans la brume bleue: c'est la Havane. A vue d'oeil, la ville grandit. Quelques monuments, connus par l'image, s'affirment de plus en plus: le Castel Moro, le Capitole, le palais du Président, la flèche du Sacré-Coeur, l'hôtel National. Nous entrons par une étroite passe, dans la rade si bien abritée, où de grands navires sont à l'ancre. De là, la ville nous offre un visage décidément européen, bronzé par le soleil: on pense à la Méditerranée.

Écoutons Mme Marcelle Tynaire. Elle aussi est montée sur le pont: "Je vois, dit-elle, un promontoire brun, marqueté de verdure, se profiler à bâbord. Devant moi surgissent de vagues formes de dômes et de clochers, de portiques et de maisons. Entre le ciel qui pâlit et l'eau qui s'éclaire, la ville est pareille à un ouvrage d'or et d'ivoire posé sur un plateau de vermeil. La rapide ascension du soleil, disque de feu pur qu'aucun nom de couleur ne

saurait définir sans l'altérer, enrichit de beautés imprévues, de détails exquis, la belle créole, encore un peu dormante, et qui s'éveille avec langueur."

Et Mme St-René Taillandier: "... regardant par le hublot de ma cabine, je vis que nous entrions au port et qu'un vieux fortin de pierre en gardait encore l'entrée. Tout auprès, un haut bâtiment rectiligne, percé de quantité de fenêtres, dominait de haut le fortin. C'était un petit gratte-ciel de rien du tout, mais si près du petit fort, ramassé sur lui-même et qui gardait l'entrée comme un bon vieux dogue, le musée sur ses pattes; ça faisait tout de même image: vieille Espagne et jeune Amérique; ça faisait Cuba."

Et maintenant M. Maurice Hébert: "La baie de la Havane s'ouvre devant nous. Voici le Castel Moro, à gauche, la forteresse Cabana, à droite. Tout cela est très joli, mais de peu d'élévation, lorsqu'on songe aux hauteurs fortifiées de Québec! ... La mer est piquetée de taches gélatineuses, aux rebords blanchâtres, qui s'avancent convulsivement. Ce sont là des méduses, ces ombellies en forme de cloches ou d'ombrelles. De jeunes Havanais, taillés comme des archanges bruns, nagent vers nous, à travers ce champ de polypes. Ils s'attachent à notre étrave, et la houle ne réussit pas à les en détacher. D'autres glissent sous la coque, de bâbord à tribord et vice-versa, au risque d'être aspirés vers l'arrière et frappés par l'hélice. Des cris montent vers nous: "Centavos! Centavos!" Aux premiers sous jetés à la mer, la plongée est générale. Et ce petit jeu dure jusqu'à notre arrivée à la terre."

Pendant que nous attendons la fin de l'examen de nos bagages, sous les hangars du quai, nous sommes livrés en proie à des vendeurs de billets de loterie; quand nous montons en voiture, des vendeurs de roses nous assaillent: nous n'en voulons pas; ils les jettent sur nous: il faut bien payer.

Le grand hôtel Plaza, dont l'angle donne sur la grande place, oc-

cupe sans doute l'endroit le plus bruyant de la ville. Nous y demeurerons, ou plutôt nous y passerons deux jours. Ses vastes pièces, ses très haut plafonds, sa salle à manger sous le toit, ses chambres pleines d'ombre, en font un séjour agréable.

Vous n'attendez pas de moi que je vous raconte par le menu toutes les visites que nous fîmes et toutes les réceptions dont nous fûmes l'objet: visite de la cathédrale et de quelques autres églises; des casernes Battista et de l'énorme et luxueux Capitole, très nouveau riche; des brasseries et des manufactures de cigares; des jardins botaniques, de la place Victor Hugo, et des cimetières; du Prado, boulevard pavé de mosaïques, et de la promenade au bord de la mer; réception chez le maire, M. Mandleta, et chez l'archevêque, Mgr Ruiz, chez le Président de la République, M. Laréda Dru, et chez le consul de France, M. Morawiecki, à l'Automobile Club, au Yacht Club, aux casernes et à l'hôtel National. Nous étions venus célébrer Pierre LeMoynes d'Iberville et vous voulez savoir ce qui fut fait en son honneur. Vous savez qu'Iberville, de retour d'une expédition victorieuse aux Barbades, mourut en rade de la Havane, en 1706. Ses restes furent inhumés quelque part dans la cathédrale: impossible de les retrouver. Son testament, introuvable également, malgré les recherches du Juge Survever. Mais son souvenir est resté, assez défiguré, sous le nom de "Général Don Pedro Barbila, natif de France." La ville de Montréal, en 1936, avait fait apposer sur les murs de la cathédrale une plaque de bronze, ainsi libellée: "A la mémoire d'un de ses plus illustres enfants, Pierre LeMoynes d'Iberville, né le 26 juillet 1661, et inhumé en cette ville le 6 juillet 1706, la ville de Montréal, Camillien Houde, maire."

Nous devons dévoiler une autre plaque, tout à côté de la première, en ce mois de mars 1937, plaque envoyée par la France et ainsi conçue:

"A la gloire de Pierre LeMoynes d'Iberville, le héros de la Baie d'Hudson, de Terreneuve et de Nevis, qui fonda en 1702 Mobile, première ville de la Louisiane française. Né à Montréal en 1661; décédé à la Havane en 1706."

C'est à cette cérémonie que les deux missions, française et canadienne, se joignent et se reconnaissent. Un discours de M. Martinez du Comité France-Amérique de la Havane; un autre de M. Louis-Jaray, au nom de la France; les accents de la "Marseillaise", et nous nous dispersons. Quant à nous, notre fierté et notre émotion restent tout intérieures. Je me contente de distribuer l'extrait de baptême d'Iberville que j'avais fait photocopier dans le registre de Notre-Dame.

* * *

GOLFE DU MEXIQUE

Dans la nuit tropicale, le "SS. Cuba", qui avait amené la délégation française, nous prit à son bord. Nous passons la journée du Jeudi-saint sur les flots du Golfe du Mexique. Après la pieuse cérémonie du matin célébrée par M. Boisard, grand-vicaire de Paris et vice-supérieur général de St-Sulpice, nous nous mêlons à nos compagnons français. Au déjeuner, le juge Survever et moi, nous nous trouvons placés aux côtés de M. Fortunat Strowski, de M. Demaison, de Mme Marcelle Tynaire, du Prince et de la Princesse Achille Murat. Au dîner, nous sommes les hôtes de l'amiral Vedel, représentant de la Cie Transatlantique Française. Les représentants dits officiels des deux délégations y ont été réunis. Le repas se termine par un toast de M. Vedel. M. Maurice Hébert, dans son récit, prétend que j'y ai répondu, de même qu'il a dit que j'ai parlé au dévoilement de la plaque de la Havane. — Mais non. M. Hébert, je n'ai pas ouvert la bouche. Cependant, j'avoue que j'ai si souvent adressé la parole, dans la suite, que vous êtes bien excusable de vous être trompé...

La soirée se passe au grand salon. Deux artistes mexicains nous

font de la musique. Et pour finir, la princesse Murat, vêtue en créole des îles, chante et mime d'émouvantes complaintes antillaises.

LA MOBILE

Le lendemain, Vendredi-saint, se lève sous la pluie. Nous sommes dans la baie de Mobile. Il faut savoir que La Mobile fondée au bord du Golfe, en 1702, par Iberville, a été transportée par son frère Bienville, vingt-sept milles plus loin, au fond de la baie, en 1711. Et c'est à ce dernier lieu que les Dames Coloniales de l'Alabama ont érigé une croix de granit dans le square qui porte son nom, square borné par les rues Saint-Joseph, Saint-François, de la Conception et Dauphine...

A cause de la température, la célébration se borna à un repas servi à l'Hôtel Campton, au cours duquel il y eut force discours. Aucun des Canadiens, cependant, n'éleva la voix. Heureusement, M. Henri Peyre, chargé de présenter à la Mobile, la plaque de bronze offerte par la France, eut la bienveillance de proclamer Jean-Baptiste LeMoyne de Bienville: "Grand Français, grand Canadien et grand Américain." L'honneur était sauf et nous en avons de la reconnaissance à M. Peyre.

La pluie tombait de plus belle. Impossible de visiter la ville, toute fleurie d'azalées, paraît-il. Quelques braves se rendent à la cathédrale, vénérer la Croix; je devrai me contenter d'envoyer par la poste à l'évêque de Mobile, Mgr Toolen, ancien élève de Saint-Sulpice, les extraits de baptême de Pierre LeMoyne et de son frère Bienville.

De retour au bateau, nous assistons à une réception et à des discours. M. Jaray remet ici au Maire, comme il l'a fait à la Havane, comme il le fera encore à plusieurs reprises, une belle image gravée de Cavalier de La Salle, et une fort belle carte en couleurs des découvertes françaises en Amérique du Nord. Cette carte est très impressionnante; et pourtant elle est encore incomplète.

Nous passons la nuit sur une mer houleuse et le lendemain matin, nous pénétrons dans le delta du Mississippi. Comme l'on comprend bien comment Cavalier de La Salle a pu naviguer en vue de son fleuve sans se douter qu'il en avait sous les yeux l'embouchure! Il y a maintenant des bouées. Rien n'est plus facile que d'entrer dans une des passes qui conduisent à la Nouvelle-Orléans. Mais la grande ville est encore à 90 milles d'ici. Les côtes, absolument plates et très basses, sont couvertes d'herbe. Insensiblement, elles s'enrichissent de buissons, puis de futaies. Vers midi, les hauts bâtiments de la Nouvelle-Orléans surgissent à l'horizon. Nous reconnaissons les trois clochers de la cathédrale. Et bientôt,—je veux dire enfin!—nous amarrons au quai de Bienville, juste devant le navire de guerre français D'Entrecasteaux. Salve de 21 coups de canon; hommages à S. Exc. M. Lèche, gouverneur de la Louisiane, monté à bord; et nous mettons pied à terre.

* * *

LA NOUVELLE-ORLEANS

On attribue d'habitude la fondation de la Nouvelle-Orléans à Jean-Baptiste LeMoyne de Bienville. Cependant, le Frère Antoine-Bernard affirme que c'est l'ingénieur Adrien de Pauger qui en jeta les fondements en 1719. Quoi qu'il en soit, la ville grandit lentement et connut quatre régimes politiques: français d'abord, espagnol de 1766 à 1803, français encore, puis américain. Ce qu'on appelle le Vieux Carrée, c'est à dire tout un quartier de la ville, au bord du fleuve, remonte à la première domination française. La cathédrale cependant, avec le Cabil-do et le Presbytère sont de l'époque espagnole. Rues étroites avec noms restés français, vieilles maisons entourées jusqu'au troisième étage de vérandas en fer ouvragé, patios intérieurs ornés de fleurs et de plantes, rappellent l'architecture latine.

Le port ressemble à tous les ports: grands hangars élevés sur les quais et qui cachent le fleuve, maisons de gros et entrepôts: je me

serais cru à Bordeaux ou à Montréal.

Le reste de la ville est américain: j'y retrouve les gratte-ciel, les cottages en bois, les rues fleuries et les immenses parcs. La rue du Canal est la Cannebière de la Nouvelle-Orléans, boulevard très large et sans fin, construit comme tant d'autres rues de la ville, sur un canal de drainage.

"Le premier contact avec la Nouvelle-Orléans, écrit Mme Marcelle Tynaire, est plutôt déconcertant pour les Français qui croient y trouver la vieille colonie toute française de figure et de langage. Louisiane! Ce nom délicieux enchante l'oreille et l'on se souvient de Manon Lescaut, mais l'on aperçoit, dans le croissant du port, une ville américaine, avec des gratte-ciel, et le bruit américain, et le joyeux désordre américain... Dans les rues, tout le monde parle anglais. N'est-ce pas naturel? Nous sommes en Amérique. Voilà pour le premier choc. Les ignorants le ressentent. Je l'ai senti. Et puis, il y a la réaction qui n'est pas violente, mais qui est profonde."

Cela est bien dit et fort aimable. Mais la réaction?... Songez que la population de la Nouvelle-Orléans a dépassé 500,000 âmes, et sur ce nombre on ne compte que 25,000 créoles, descendants directs de Français! En tout cas, on nous reçoit avec une extrême courtoisie: on se dirait à Québec. Si je ne craignais d'allonger indéfiniment cette causerie, je vous décrirais les réceptions dont nous avons été l'objet, à l'hôtel-de-ville par les soins du maire-suppléant, M. Maestri; au vieux presbytère et au palais épiscopal, par Mgr Rummel; chez M. Parsons, parmi ses précieuses archives et ses livres magnifiques; dans la famille Villeré, dont nous étions les hôtes vagabonds; chez le Consul de France, M. Jean de la Grèze; à l'Université Tulane, fondée par un Français, et l'Université Loyola, dirigée par les Jésuites.

* * *

TROIS CONGRES

Sur aucun de ces points je ne

veux insister, afin de pouvoir vous parler plus longuement des congrès, auxquels nous étions venus prendre part. Il y en eut trois: le Congrès d'histoire, le Congrès de Rapprochement intellectuel et le Congrès de la Presse. La Nouvelle-Orléans fut le centre de ces trois congrès, bien que quelques assemblées se tinrent à Baton-Rouge, à LaFayette et à Houston.

C'est au musée du Cabildo, à côté de la cathédrale Saint-Louis, qu'eut lieu la première réunion d'étude. Dans ce vieil édifice de 1795, rempli de portraits et de souvenirs, visité par La Fayette, Louis-Philippe, Andrew Jackson, le général Nivelle, le maréchal Foch, notre groupe d'historiens se trouve fort à l'aise.

M. André Chevrillon, de l'Académie française, chef de la délégation d'outre-mer, ouvrit le feu. Il lut très agréablement un grand discours sur Cavelier de la Salle et la découverte de la Louisiane. M. Gabriel Louis-Jaray, dans la même séance, refit habilement le portrait du célèbre découvreur, et M. Parsons, président de la Société d'histoire louisianaise, revint sur le même sujet. M. Yvon Delbos, ministre des Affaires étrangères de France, s'était associé aux congressistes par un long câblogramme, leur portant "le salut le plus cordial de la démocratie française".

Le lendemain, au même endroit, Mme Marcelle Tynaire parla d'une manière très féminine, avec une diction harmonieuse "du Roman français et de ses tendances récentes". Mme St-René-Taillandier traita ensuite de "la Vie intellectuelle et spirituelle en France": elle le fit en un anglais de la plus belle qualité, et avec une fougue et une malice qui nous furent une révélation. Pour finir, je donnai lecture de ma grave étude sur "Cavelier de la Salle et ses compagnons sulpiciens". Dans son expédition au golfe du Mexique, La Salle avait amené avec lui six religieux, trois capucins et trois sulpiciens. Un des sulpiciens, M. Desmanville, retourna très tôt en France, un autre fut

massacré en 1687, au fort Saint-Louis sur la rivière Garcitas, et le troisième, Jean Cavelier de la Salle, le propre frère du découvreur, le suivit partout, et porta lui-même en France, en passant par le Canada, la nouvelle de son assassinat.

CONGRES DE LA PRESSE

Une séance du Congrès de la Presse française se tint au vieux Presbytère, dans la partie du bâtiment transformée en musée. M. Fortunat Strowski décrivit l'oeuvre artistique et littéraire de la presse parisienne; M. Nobécourt du *Journal de Rouen* insista sur la valeur, souvent méconnue, des grands journaux de province; M. Jean Dufresne de Montréal, analysa les tendances actuelles de la presse franco-canadienne; M. Jean Baupal énuméra les services des agences d'information française; et le Dr Matas, président de la séance, lut une communication sur le rôle de la médecine en Louisiane.

Une dernière réunion eut lieu dans la salle Marquette de l'Université Loyola. On y traita de littérature et d'histoire. M. Fortunat Strowski résuma un travail que nous aurions voulu entendre tout au long; M. Nobécourt brossa un portrait vivant du Cavelier de la Salle d'avant l'Amérique; le P. Léon Pouliot, jésuite de Montréal, lut une étude soignée sur "la Vraie grandeur du P. Marquette"; et M. Aégidius Fauteux, conservateur de la Bibliothèque Municipale de Montréal et Président de notre Société Historique, fit l'éloge de Pierre LeMoyne d'Iberville, montréaliste, fondateur de la Louisiane, et montra quel rôle considérable tinrent les Canadiens dans l'établissement et le peuplement de cette lointaine colonie.

Et nous aurons le compte de tous ces discours, si nous ajoutons les trois allocutions de Mgr l'archevêque Rummel; le sermon historique sur La Salle et Marquette, prononcé par Mgr Racine, à la cathédrale, le Jour de Pâques; les "souvenirs créoles" que la Princesse Murat raconta à l'issue du déjeuner du Patio Royal

(la grand'mère de la Princesse est née à la Martinique); enfin, les allocutions du banquet d'adieu, au Café Antoine, surtout celle du Juge Survever, qui fut tout ce qu'on pouvait désirer de plus spirituel, de plus poétique, et de plus français...

BATON-ROUGE

Pour être complet, il faut raconter ici une excursion à Baton-Rouge, qui s'intercale dans notre séjour à la Nouvelle-Orléans.

Rien à dire du parcours qui est monotone; mais je profitai de l'intimité de l'autobus pour causer longuement avec M. Peyre, du Canada français qu'il n'a pas visité, bien qu'il ait séjourné à Harvard.

Le Capitole de Baton-Rouge, le plus récent de la République, est un immense et monumental bâtiment, orné d'une tour gratte-ciel, qui domine le paysage à des lieues à la ronde. Dans le vestibule d'honneur, M. Chevrillon dévoile un puissant buste en bronze de Cavelier de La Salle, don de la France. De chaque côté resplendissent deux énormes vases de Sèvres, également offerts par la France, du temps de Huey Long.

De Huey Long, nous entendîmes beaucoup parler, en ces quartiers. On lui attribue non seulement cet ambitieux Capitole, mais une voirie toute moderne, le pont gigantesque qui franchit le Mississipi en amont de la Nouvelle-Orléans, et même la nouvelle université de la Louisiane. Au Canada, il avait mauvaise presse; en Louisiane, sa mémoire est exaltée. Qu'il y ait eu en lui, du Mussolini et de l'Hitler; qu'il ait caressé la dangereuse lubie d'une République sudiste et d'un Congrès du Sud; qu'il ait manifesté des tendances anti-religieuses assez prononcées; et qu'il ait péri dans une aventure meurtrière encore obscure, dont son renom pourrait bien sortir, un jour, très amoindri: tout cela n'était pas fait pour nous le rendre trop sympathique.

Il faut reconnaître, cependant, qu'il voyait grand. L'Université de la Louisiane en est la preuve. Autour d'un immense quadrilatère, une

douzaine d'écoles et de facultés sont déjà groupées: le droit, la physique, la chimie, la musique, les arts, l'économie domestique, les dortoirs, le stade, le théâtre en plein air, et la **Maison française**. Cette maison française, que l'on prendrait pour un château de la Touraine, loge les étudiants de français et leurs professeurs. Dans le grand salon, meublé avec un goût parfait, et fleuri de fleurs que j'ignore, on nous présente au Président Smith et à Mme Morrison Lesseps. Nous passons à la salle à manger. Le Président, voulant honorer son collègue de Montréal, me place à sa table: il me fera payer son amabilité en m'invitant à improviser un after-dinner speech. M. Strowski devra, lui aussi, s'exécuter; de même que M. Huguet Major, et M. Porterie, attorney général de la Louisiane, futur docteur de l'Université de Montréal.

Au cours de l'après-midi, nous subirons une nouvelle attaque du Congrès du Rapprochement intellectuel. Dans une salle de conférence, attenante au grand salon, et sous la présidence du Juge Surveier, nous entendrons parler en français, Mme St-René-Taillandier; en anglais bostonien deux anciens professeurs de Harvard, MM. Henri Peyre et René Seydoux, l'un sur l'Attrait de la Littérature française contemporaine, l'autre, sur les Aspirations de la Jeunesse française; et en anglais authentiquement londonien, la Princesse Murat: celle-ci nous parla, avec projections à l'appui, des temples d'Angkor, en Indo-Chine.

Vers la fin de l'après-midi, prenant à notre bord, quelques-uns des délégués français, nous rentrons à la Nouvelle-Orléans.

"Quel souvenir me laisse la Nouvelle-Orléans?" se demande Mme Marcelle Tynaire. "Beaucoup d'agrément, un peu de mélancolie, une vive gratitude pour tous ceux qui nous ont accueillis: créoles descendants de Français, nos frères par le sang et par le langage; Américains qui ont compris si justement le sens de notre visite, et l'importance

d'entretenir ou de renouer en Louisiane la culture française, non pas rivale de la culture anglo-américaine, mais source d'enrichissement intellectuel pour tout le peuple de l'Etat."

L'impression de M. Maurice Hébert est différente, sans être contradictoire. "La Nouvelle-Orléans, dit-il, ne s'impose point à l'attention totale. Les marques superposées ou concurrentes de ses trois civilisations française, espagnole et yankee dispersent l'esprit. Si la française et l'espagnole sont complémentaires, l'anglo-saxonne, elle, est durement contrastante. Il est toutefois certain que le cœur français de la Nouvelle-Orléans a battu pour nous et le nôtre pour elle."

* * *

L'ACADIE LOUISIANNAISE

La journée de l'Acadie louisianaise devait être émouvante entre toutes. Nous devions toucher successivement Houma, Nouvelle-Ibérie, Saint-Martinville et LaFayette. L'esprit hanté de lointains souvenirs puisés dans l'Evangéline de Longfellow et dans la Tragédie d'un peuple de M. Lauvrière; ayant dans mes bagages quelques pages du Drame Acadien du Frère Antoine-Bernard; et remué par la lecture récente d'un roman historique, l'Habitation Baskerville, d'un réalisme troublant, je me laissais bousculer par l'autobus, par-dessus les bayous et à travers une campagne plate et sans pittoresque. Il y avait donc, dans ce pays, près de 500,000 descendants de ces Acadiens exilés de chez eux par le Grand Dérangement. Pouvais-je raisonnablement retrouver chez eux, dans l'ambiance américaine et en l'absence de toute école française, quelques traits de race et quelques mots de la langue ancestrale? Car, enfin, il ne faut demander à personne l'impossible!

Houma, paroisse de Terrebonne. Le maire Wright a publié une proclamation. Toute la ville nous attend. Il semble qu'elle s'est donné rendez-vous à l'école, pour nous recevoir. M. Maurice Hébert avait rencontré à Mobille, une demoiselle

Gonzalès, ancienne élève de nos Soeurs de Sainte-Anne, à Lachine; moi, je fus présenté, ici, à Mme Chauvin, qui a fait ses études au Mont Sainte-Marie de Montréal. Une bonne tasse de café, puis nous visitons la ville aux trois quarts d'origine acadienne ou française. Nous admirons la belle église neuve, en route vers le Country Club, où nous déjeunerons. A la fin du repas, des discours. Celui de M. Hébert fut particulièrement émouvant. Il avait rencontré, dans la foule, des enfants portant son nom et même les prénoms traditionnels dans sa famille. Cela avait suffi à l'inspirer et fort heureusement.

Au milieu de l'après-midi, nous atteignons, dans la paroisse Sainte-Marie, "la ville-reine du bayou Tèche," Nouvelle-Ibérie, fondée par les Espagnols, en 1779. Nous nous frayons avec peine un chemin dans les corridors de l'hôtel-de-ville. La salle du conseil regorge. Le Dr Burke nous reçoit; MM. Brunerye de Paris, et M. Dufresne de Montréal le remercient de son accueil. Et après un bon verre de vin, nous remontons en voiture.

Faut-il vous dire qu'en Acadie Louisianaise et au Texas, l'autobus canadien reçoit parfois quelques hôtes de marque venus de l'autobus français? Ce furent MM. Brunerye et Becquet, conseillers de la ville de Paris, M. Chevrillon et la Princesse Murat. C'est que, voyez-vous, notre voiture était gaie et moins collet monté que l'autre, si j'ose dire.

Nous débarquons à Saint-Martinville vers cinq heures. Il y faut voir d'abord le chêne d'Évangéline. Tout auprès, le maire nous harangue: "J'espère, dit-il, Mesdames et Messieurs, que pendant les quelques heures que vous passez dans notre cité, vous n'allez pas vous embêter."

—Soyez tranquille, M. le Maire, votre petit coin, qui a si bien défendu son charme de vieille ville, nous laissera un des meilleurs souvenirs de notre voyage.

Nous nous groupons à l'ombre de l'église, dans le cimetière, autour de la statue d'Évangéline. Chose inat-

tendue, cette statue assise de l'héroïne, réplique en métal de l'image célèbre de Faëd, a été donnée à la ville par l'artiste de cinéma Dolores del Rio. M. Boisard, au nom de la France, dépose une palme de bronze.

"Ne demandez pas si Évangéline a réellement existé ou si elle est née dans l'âme d'un poète. Le doute offenserait tous les Acadiens de Saint-Martinville. Ils vous diront que l'héroïne de Longfellow s'appelait Emmeline Labiche, et que le Gabriel du poète avait nom Louis Arcenaux. Séparés par le Grand Dérangement de 1755, ils se retrouvèrent à Saint-Martinville; mais Louis avait manqué à la foi jurée, et la triste Emmeline perdit la raison et la vie. Sa tombe, près de l'église, est gardée par les glaives verts des iris d'Espagne, qui poussent à profusion dans "la terre de l'Enchantement", l'Eden de la Louisiane." Je viens de vous citer Mme Tynaire.

Il faut maintenant aller souper. La perspective me plairait tout-à-fait, si la menace de nombreux discours ne calmait immédiatement mon appétit. Le juge Surveyer a gardé de ce repas un souvenir succulent! "Le gumbo au bouillon noir, où l'on trouvait du poulet, des huîtres et du riz, agrémenté d'un sauterne de France et couronné par un café délicieux," — ce sont ses propres paroles, — lui mettent encore l'eau à la bouche. La marée de l'éloquence ne tarda pas à nous submerger: M. Boisard se fit le messager de la France; votre serviteur rappela aux Acadiens que plusieurs de leurs premiers missionnaires avaient été des sulpiciens; M. Lafargue offrit les hommages des créoles louisianais; l'abbé Hamel, vicaire de la paroisse, nous proposa de nous établir pour la nuit chez ses paroissiens; l'abbé Lachapelle, enfin, curé de Léonville, termina la fête par un feu d'artifice.

Cet abbé Lachapelle est le type du prêtre de la province de Québec, qui se sait et se sent une mission de salut parmi ses frères de la disper-

sion. Il est venu nous rencontrer à la Nouvelle-Orléans, et il nous suivra jusqu'à LaFayette. Il nous en doctrine, les uns après les autres. Il a déjà envoûté M. Martineau, du Collège de France; ce sera bientôt le tour de Mme Marcelle Tynaïre, de M. André Demaison et de M. Gabriel-Louis Jaray. Il veut des livres pour ses Acadiens: il en aura. Et comme il aime son oeuvre!

La nuit est venue. Nous remon- tons en voiture. Dans l'obscurité, les vieilles chansons canadiennes et françaises nous reviennent à la mémoire et sur les lèvres. Et le trajet paraît court, égayé par ces char- mants refrains.

* * *

Le matin se lève dans l'hôtel Evangéline à LaFayette. Nous nous retrouvons quelques-uns, venus par des chemins différents, dans la belle cathédrale, où chante une nom- breuse troupe d'enfants. Nous jé- tons un coup d'oeil au cimetière: on y lit encore bien des noms français.

Après une courte visite au South- western Louisiana Institute, qui est une petite université, nous nous rendons au Palais de Justice, ou Parish Court House. Là parleront M. Maxime Roy, le maire, Mgr Jeanmart, l'évêque du lieu, Fran- çais de naissance, M. Vavasseur- Mouton, avocat et agent consulaire de France, descendant du général Mouton, M. André Lafargue, M. Dudley Leblanc, dont le discours déride l'auditoire un peu gelé jus- que-là. Puis à lieu une séance de Congrès. Le Frère Antoine Bernard lit une excellente communication sur les "Manifestations récentes de rapprochement acado-louisianais"; M. Henri Peyre, traite de "la Loui- siane dans la littérature française", et Mme Tynaïre, avec un charme délicat, de "La femme française et de son rôle dans la société". La cé- rémonie se termine par la remise, à Mgr Jeanmart, de la belle médaille de Cavalier de la Salle.

Le Rotary Club nous reçoit ensui- te à déjeuner. On connaît le cérémo- nial assez étrange de ces sortes d'a- gapes. Qu'importe! Le coeur y est.

Le Juge Surveyer et M. Lafargue devant nous quitter, on avance l'heure des discours. Oui, encore des discours! Notre président sortant de charge, remercie tout le monde et invite nos frères de France à nous visiter souvent, nous du Cana- da et de Louisiane. "Venez voir, dit- il avec un sourire, non pas ce qui nous manque, mais ce que nous a- vons gardé."

CE QU'ILS ONT GARDE

Ce qu'ils ont gardé: c'est là le miracle des Acadiens-louisianais. "Croyez-moi, Monsieur, nous disait un vieillard, nous vivrons." En ef- fet, avec M. Maurice Hébert et d'autres de notre groupe, je ne puis croire à la mort de l'âme française en Acadie louisianaise, "tant que le clergé et les notables, ne consentant point à la défaite, s'entêteront à façonner à leur image les généra- tions montantes".

Combien sont-ils qui parlent en- core couramment notre langue? Je ne sais pas. Mais laissez-moi vous citer encore M. Hébert. "La langue de ces gens me plaît. Ils ont une façon de dire toi, moi, Dieu, tu qui ferait honte à nos bouches molles et à nos siffleurs du Canada, ceux qui usent encore du toé et du moé, et qui compliquent les mots en pronon- çant Dzieu, tsu, ensuite detça. Un Acadien pourra bien risquer quel- ques anglicismes ou s'abstenir de parler, si votre curiosité l'offense, mais le langage qu'il emploiera, dès qu'il éprouvera votre amitié, ne se- ra jamais veule ni banal."

Nous sentons nos amis d'outre- mer préoccupés comme nous de cet- te question de la survivance fran- çaise en Louisiane. M. Gabriel-Louis Jaray en particulier, bon observa- teur, au surplus fort bien documen- té, a publié sur le sujet dans le journal *Le Temps*, en mai dernier, et plus tard en fascicule, une re- marquable étude intitulée: "Le Des- tin français en Louisiane." Je ne puis guère que vous y renvoyer, après vous l'avoir brièvement résu- mée.

L'auteur distingue trois catégories de Louisianais qui ont maintenu la

langue française dans leur pays: les créoles, les acadiens et les noirs, qui parlent la langue de leurs maîtres. Les créoles sont les fils de l'ancienne classe dirigeante française. Séparés depuis trop longtemps de la France, dépourvus d'universités et d'écoles françaises, d'ailleurs peu prolifiques et portés à se relier sur eux-mêmes, ils forment des groupes surtout dans les villes. Leurs fils ont adopté la langue anglaise comme langue des affaires et de la rue. A la Nouvelle-Orléans, sur plus de 500,000 habitants, 25,000 parlent le français; à Baton-Rouge, 500 sur 33,000.

Cette proportion s'élève de beaucoup en Acadie louisianaise. Ici, la population issue des 1,500 Acadiens qui vinrent s'y établir directement de l'Acadie, où en passant par les "Iles" et la France, s'élève à 400,000. La langue dont ils se servent est tantôt un français un peu rude, semé de termes anglais et marins; tantôt le patois franco-nègre utilisé par 100,000 à 150,000 âmes. Et voici d'autres chiffres: "à Houma, la moitié environ des 6,000 habitants parle le français, à Jeanerette, de même; à la Nouvelle-Ibérie, un millier sur 6,000; à Saint-Martinville, 90% sur 2,000; à Léonville, de même sur 3,000; à LaFayette, 10,000 sur 15,000. Bref, il est probable qu'en Louisiane, sur un demi-million d'hommes d'ascendance française (ou canadienne), la moitié comprend la langue et un quart la parle habituellement." Ces statistiques sont de M. Gabriel-Louis Jaray. Pour que cette situation se maintienne d'abord et s'améliore ensuite, il faudrait un séminaire bilingue et une université française; il faudrait une collaboration de la hiérarchie catholique qui verrait dans le français une protection pour la foi de ces populations et de l'Etat louisianais qui comprendrait l'originalité, sur son territoire, de la civilisation latine (la Louisiane aux Etats-Unis tiendrait le rôle de Montréal dans le Canada); il faudrait enfin, entre la France, le Canada français et la

Louisiane, un échange constant d'hommes, d'idées, de livres et de journaux. Or, rien de tout cela n'est impossible: il y a même des indices que cela pourra se faire.

* * *

DANS LE TEXAS

La tête alourdie par ces graves considérations et le coeur tout ému, nous montons dans le train qui nous déposera, ce soir, en gare de Houston, après un court arrêt à Liberty.

"Les gens du Texas n'ont pas de racines, nous avait-on dit; ils ne sont préoccupés que de faire fortune." Il est vrai que les nappes d'huile qui jaillissent du sous-sol retombent en pluie d'or. Cependant, dès nos premiers pas dans cet immense état, nous nous arrêtons pour célébrer un souvenir historique. A Liberty, tout près d'une grande route affairée comme un boulevard, s'élève une stèle destinée à rappeler la mémoire des six cents officiers et soldats des guerres de l'Empire, que le général Lallemant voulut établir là, en 1818. Ce *Champ d'asile*, finit dans la faillite et la misère. Il convenait qu'un descendant de la famille de Napoléon fût là pour dire quelques mots. Son improvisation enflammée fit un excellent effet. Le sens de la cérémonie prit encore plus d'ampleur quand on vit Mlle de Créqui-Montfort, dévoiler le monument. Cette rencontre de la noblesse monarchique et de la noblesse impériale, auprès de ce monument perdu sur les rives lointaines du golfe du Mexique, ouvrait de vastes horizons à nos réflexions.

Un orateur de l'endroit nous apprend que le Texas, à l'occasion du centenaire de son détachement du Mexique, avait voté l'érection sur tout le territoire de cinq cents mémoriaux historiques, mémoriaux espagnols, français, canadiens, américains. Qui donc disait que les Texans n'avaient pas de racines?

A HOUSTON

Nous arrivons à Houston dans la nuit. La ville est éclatante d'électri-

cité. Le grand hôtel Rice nous accueille. Dans notre chambre, une corbeille de fruits à côté de l'inévitable Bible protestante. Pendant que mon compagnon rédige ses notes de voyage, je repasse le programme des jours surchargés qui vont suivre. C'est que, depuis le départ du Juge Surveyer et la démission de M. Aegidius Fauteux, je suis devenu le chef de la délégation canadienne et je dois distribuer les allocutions parmi les orateurs bénévoles. Je devrai parler demain midi au Rice Institute; M. Hector Authier, notre ancien ministre de la Colonisation, au grand banquet de demain soir; M. Maurice Hébert à l'Université d'Austin; M. Fauteux, à Victoria.

Le lendemain, nous nous rendons à San Jacinto. C'est là que le général Sam Houston a gagné sur les Mexicains la bataille qui a valu au Texas son indépendance. On y élève, en souvenir de l'événement, une énorme tour de marbre jaune en forme de phare, qui sera surmonté d'une étoile,—une étoile figure sur le drapeau du Texas. Un fils du général victorieux, — quel âge a-t-il? —est présent à la cérémonie. Un vétéran de la guerre de Sécession embrasse la Princesse. M. Jaray remet une palme de bronze. Des militaires sonnent du clairon. Et par un temps radieux, nous retournons à Houston.

Le midi, déjeuner d'hommes au Faculty Club de l'Université Rice. Le Principal Lovett développe cette idée que les idéaux français et américains se rejoignent et se complètent sur le plan supérieur de l'esprit; M. Chevrillon fait un beau discours sur l'Education universitaire. Je parle ensuite des liens qui unissent le Canada au Texas, puis M. Peyre, des rapports de la culture américaine et de la culture française. Il s'exprime en anglais, avec une volubilité et une correction étonnantes. D'ailleurs, la mission française comptait une bonne douzaine de "scholars" parlant un anglais excellent, excellent par la forme comme par la prononciation.

L'après-midi devait voir la fin de nos congrès. Dans diverses salles de l'Institut, des rapporteurs se font entendre: M. René Maunier traite des Transformations actuelles de la Société française; Mme Tynaire, du Roman français d'aujourd'hui; Mme St-René-Taillandier, de la Vie spirituelle de la France, M. Cazamian, de "Humour in Hamlet"; M. Strowski, du Théâtre français contemporain; le général Perrier, d'une question de Géodésie.

Pendant ce temps-là, saturé d'éloquence je me promène dans les jardins.

En ont-ils de la veine, ces bourgeois des écoles de l'Etat, qui, à l'exclusion de tout autre étudiant, sont logés ici, n'ayant même pas à payer le papier et l'encre dont ils se servent! Mais s'ils ne travaillent pas, on les prie de se retirer...

Le bâtiment de l'administration, construit sur les plans du grand architecte Cram, est romano-vénitien. C'est le seul nom que je trouve pour caractériser ce style pittoresque. Une immense porte cochère, en arc de triomphe, donne accès à la cour intérieure. Celle-ci est un jardin à la française, rempli de roses entre des haies soigneusement taillées. Un monument du fondateur Rice en occupe le centre. Sur le socle, on lit la devise du Texas: "Imprimum in imperio." Les bâtiments des sciences et du génie s'étendent à droite; à gauche sont les dormitories; au fond, les terrains de jeu. On a ce qu'il faut pour entretenir tout cela, puisque le don de \$9,000,000 du fondateur n'a pas cessé de fructifier et atteint maintenant \$14,000,000.

On enseigne le français à Houston. L'aimable docteur Marcel Morand en est chargé, à l'Institut Rice, et de jeunes Français, établis dans la ville, servent avec intelligence les lettres françaises. Ils ont un Petit théâtre qui a pu donner des pièces classiques et modernes; ils ont une revue, le Bayon, destinée à tous ceux qu'intéressent les choses de France et du Texas.

Les animateurs de ce mouvement, M. André Bourgeoys, M. Jules-A. Vern, Mme Madeleine Baudouin, Mme H. M. Lull et le Dr Moraud, nous les retrouverons, le soir, au grandissime dîner que la Chambre de Commerce de Houston nous offre. Après la présentation du corps diplomatique et la remise, à moi, d'une adresse enluminée des Femmes du Texas au peuple du Canada français, nous pénétrons dans une luxueuse salle de banquets. Une chorale nègre accompagnera notre conversation. J'interroge ma compagne de table sur la question des noirs, qui me "turlupine" depuis mon arrivée dans le sud. Après ce que j'ai vu, et d'après ce qu'elle me dit, je conclus que ce redoutable problème grandit tous les jours et paraît insoluble: ce qui n'est pas réjouissant. Les discours commencent: notre M. Authier compare le Texas au Québec et fait une allusion aux quintuplettes Dionne; M. Cazamian, professeur à la Sorbonne, traite longuement et dans une langue vraiment oxonienne de la *Glamor* et de l'*Appeal* du Texas.

* * *

A AUSTIN

Austin, où nous séjournons quelques heures, le lendemain, est une petite ville comparée à Houston, mais c'est la capitale et le siège de l'Université du Texas. Après la remise d'un buste de Cavelier de la Salle, au gouverneur Allred, au Capitole, nous prenons le déjeuner dans la grande salle des fêtes de la Maison des Etudiants. Ici encore, c'est le pétrole qui a tout fait: le pétrole qui a permis à l'Université de se loger dans des bâtiments si magnifiques, le pétrole qui permet à l'Etat de payer largement les professeurs. Pourquoi, chez nous, la houille blanche ne fait-elle pas les mêmes miracles?

A la fin du repas, M. Maurice Hébert, de l'Université Laval, prononce en anglais, "avec un grand talent," dit M. Peyre, qui s'y connaît, une excellente allocution; puis la Princesse Murat se lève, au nom

de la délégation française, et tient sous le charme tous ces Texans démocrates qui n'en reviennent pas.

On avait remis aux autorités la médaille de la Salle, et la carte des découvertes françaises. Car il ne faut pas oublier que nous étions venus si loin dans le seul but de suivre les traces du grand découvreur. Le Texas fut son domaine, et c'est là que reposent ses cendres. Aussi nous vit-on, le même jour, à Navasota, où s'élève son monument.

* * *

A NAVASOTA

Navasota est un petit bourg, situé à quelques pas du Rio Brazos, entre Austin et Houston. On sait que Cavelier de la Salle, au printemps de 1687, fut assassiné par un de ses compagnons, Duhaut l'ainé, au bord d'une rivière, au pays des Cenizos. Son corps dépouillé, fut jeté dans un halier, et privé de sépulture. Comment a-t-on fixé à Navasota l'endroit de cette abominable scène? Sans doute, en scrutant les récits de Joutel, de l'abbé Jean Cavelier, et au moyen de traditions locales: oeuvre d'historien géographe. Quoi qu'il en soit, au pied de la statue du héros, le maire de la ville, les Filles de l'Indépendance du Texas et le curé nous reçoivent aux accents d'une fanfare d'enfants. On nous distribue à chacun un bouquet de blue-bonnets,—la fleur bleue du Texas,—on nous donne une médaille commémorative. Et M. Henri Peyre, au nom des deux délégations, remercie.

A quelques milles de la ville, nous nous arrêtons au Washington Park, un de ces sanctuaires historiques que l'Etat est en train d'aménager. Ici a été proclamée l'indépendance du Texas, à moins que ce ne soit plutôt l'endroit où fut votée l'entrée du Texas dans la Fédération américaine: je ne me rappelle plus. En tout cas, on y a élevé une fort belle salle de réunion, un théâtre de verdure, des stèles commémoratives.

Le Texas plat et pelé que nous avons connu depuis la Louisiane commence à onduler. "Le paysage ne paraît pas bouger, disait Mme Tynaïre, avant Liberty . . . Vous vous endormez. Le train marche. Vous vous réveillez: vous êtes toujours au même endroit." Et l'on apercevait à l'horizon, au-dessus des puits d'huile, des derricks panachés de flamme. Maintenant, ce n'est plus cela. Nous ne faisons que monter et descendre des côtes. Bientôt, dans la direction de San Antonio, le spectacle s'élargira et le terrain ondulera en longues vagues très douces et souvent boisées. Dans la campagne, aux maisons pauvres, délabrées et sans peinture, partout des blue-bonnets et des cactus.

A SAN ANTONIO

Au déclin du jour, nous entrons à San Antonio. Là se heurtent en un contraste frappant, la vieille Espagne et la jeune Amérique, les couvents des missions et les gratteciel. A l'Alamo, ancienne mission devenue musée, nous déposons une palme de bronze, entre les mains d'une dame très âgée, native de Paris, une Daughter of the Revolution.

Nous passons de là à l'hôtel Gunther où nous nous préparons pour le dîner. Il y fera très chaud, et il durera, ce dîner, de 9 heures à minuit; non pas parce que nous mangeâmes tout ce temps, mais parce qu'il y eut maint discours. Des étudiants, vêtus en chanteurs nomades mexicains, exécutèrent des romances espagnoles aux sons de la guitare. Et quand vint l'heure, le Président, qui a fait la guerre et a vécu en France, se mit à parler en un français remarquable. Mme Tynaïre, à qui on offrit des fleurs, parla également. L'évêque de San Antonio, Mgr Brossaert, natif de Bréda, parla lui aussi en français. M. Henri Peyre parla en français et en anglais, et moi de même. M. Peyre avait eu, sachant qu'il nous quitterait le lendemain, la charmante idée de saluer spécialement les Canadiens; je l'en remerciai et lui exprimai le regret d'avoir à nous sé-

parer. Y en eut-il qui parlèrent après moi? Je ne sais pas: j'allai me coucher.

Le lendemain devait être le point culminant de notre longue course sur les traces de Cavelier de la Salle.

Vous me permettrez de passer rapidement sur la petite ville de Victoria, où M. Aegidius Fauteux prit la parole avec M. Seydoux, dans le petit square provincial, du haut du kiosque de la musique; et sur le tout petit village d'Inès, où l'on nous servit un inoubliable barbecue, qui mijotait depuis la veille en notre honneur. Nous étions pour ce voyage dans la voiture d'un banquier. Je lui dis que j'avais besoin de trois millions pour mon université. Il me prit au sérieux et devint morose pendant quelques minutes . . . Il s'excusa ensuite aimablement d'avoir compris trop tard la plaisanterie.

* * *

SITE DU CAMP SAINT-LOUIS

Il s'agissait, au cours de l'après-midi, de nous rendre à l'endroit où Robert Cavelier de la Salle établit le Camp Saint-Louis.

La Salle avait quitté la France en 1684, menant avec lui des centaines de colons qu'il désirait établir sur le Mississipi. Au début de 1685, n'ayant pas aperçu les bouches du grand fleuve, il se laissa entraîner très loin à l'ouest et finit par mettre pied à terre à la baie de Matagorda. Il fonda une première colonie de 150 personnes au bord du golfe du Mexique, colonie qu'il transporta quelques mois plus tard plus avant dans les terres, au bord d'une rivière; ce fut le second Camp Saint-Louis. On l'organisa en colonie permanente avec fortifications, chapelle, maisons d'habitation. De là, Cavelier de la Salle entreprit trois expéditions successives à la recherche de sa rivière, le Mississipi. C'est au cours de la troisième qu'il fut assassiné. Le Camp Saint-Louis, laissé dans l'ignorance de la catastrophe, vécut dans l'attente d'un secours de France jusqu'au jour,—24

plus tard en 1689,—où il fut ravagé et détruit de fond en comble par les Indiens Clamcoëts. Ceux-ci n'épargnèrent que deux enfants, capturés plus tard par les Espagnols, et qui racontèrent le massacre. Les Espagnols reconstruisirent le fort pour leur compte, mais ne purent s'y maintenir. Ils avaient cependant dressé une carte de la région. Cette carte, datée de 1690, retrouvée récemment dans une bibliothèque d'Espagne, a servi à fixer définitivement l'endroit exact du Camp Saint-Louis. On l'avait localisé jusque-là à Port Lavaca. Or, c'est plus haut, en amont de la rivière Garcitas qu'il fallait le chercher. Toute cette histoire est racontée dans l'étude de M. Herbert Bolton, sur "The Location of La Salle's Colony on the Gulf of Mexico".

Le léger promontoire emboussailé où se dressait le Camp Saint-Louis, se trouve sur la propriété de la famille Keeran, à plusieurs milles d'Inès. On s'y rend d'abord par un chemin macadamisé, puis, à travers champs, dans une simple piste de voiture, remplie d'ornières et de trous. Des nègres, perchés sur les clôtures, nous rassurent quant à la direction, tandis que des avions nous survolent et nous attirent toujours plus loin. Enfin voici le lieu. Il domine la rivière, et au delà, en face et à gauche, une verte prairie. A droite, on devine la baie de Matagorda. Aucun vestige, si ce n'est quelques travaux de terrassement. L'Etat projette d'y aménager un parc, d'y ériger un monument et de construire de bonnes routes pour y accéder: tout est à faire. Mais là ont vécu et sont morts d'intrépides fils de France et du Canada (Barbier était de Montréal), humbles artisans du grand rêve d'un Empire français en Amérique: nous saluons avec respect leurs cendres dispersées.

* * *

A ST-LOUIS ET CHICAGO

Vous dirai-je maintenant notre retour rapide à Houston à travers une campagne plate et ensoleillée,

coupée de rivières, — La Salle en avait compté 33 jusqu'au Mississipi—; notre voyage de nuit jusqu'à Shreveport et à Mansfield, où nous rendons hommage aux soldats de la guerre de Sécession,—le général de Polignac, aïeul maternel de Mlle de Créqui-Montfort y remporta une victoire sur les armées du Nord—; puis notre séjour de quelques heures à St-Louis, avec la réception de l'archevêque à la cathédrale, notre salut à la statue de saint Louis de France, notre visite du musée Lindbergh, le discours de Mlle Berthold (une grande amie des Canadiens) devant le monument de Laclède, fondateur de la ville; enfin, les innombrables politesses dont nous fûmes l'objet à Chicago, chez le Cardinal, chez le Maire, à l'Université, à la Société Historique, aux serres du parc Garfield, à l'Athletic Club, et lors du banquet princier qui nous fut offert. Et j'omets les discours dont notre route fut jonchée.

* * *

La Mission française nous quitta en gare de Toronto. Elle se dirigeait vers Ottawa, bien réduite, mais ayant conservé son vaillant président, M. Chevrillon, les trois conseillers de la ville de Paris, et M. James Leclerc, ancien gouverneur de la Banque de France, M. Baumal de l'Agence Havas, et l'infatigable Mme Simon Henri-Martin.

A MONTREAL

Ce groupe très sympathique nous rejoignit à Montréal deux jours plus tard. Il fut accueilli et banqueté au Ritz. M. Chevrillon nous conta la belle carrière — que nous commençons à savoir par cœur— de Robert Cavellier de la Salle. Le juge Surveyer, notre président, dévoila quelques-unes de ses impressions de voyage...

Le lendemain dimanche, il y eut messe à Notre-Dame; puis dévoilement d'une plaque commémorative, sur l'immeuble qui a remplacé la maison natale de Pierre LeMoyne d'Iberville et de Jean-Baptiste LeMoyne d'Iberville. Quelques mots du Juge Surveyer, de M. Victor Morin

et de M. Baumas, et Mme Simon Henri-Martin dévoila la plaque.

La ville de Montréal nous reçut ensuite à déjeuner au Cercle Universitaire. Le meilleur mets de ce repas fut le discours de M. Raymond Laurent, président du Conseil Municipal de Paris; improvisation topique et vivante que tout le monde trouva admirable. Le Maire de Montréal fut aussi particulièrement heureux dans son allocution.

Puis, nous nous rendîmes à Lachine, située sur le territoire qui constituait le fief de Robert Cavellier de la Salle, et ainsi nommée malicieusement à cause des prétentions du découvreur d'atteindre Cathay. A l'hôtel de ville, nouveaux discours. Mgr Courchesne, évêque de Rimouski, présent à la cérémonie et invité à parler, sut définir avec esprit et justesse le sentiment des Canadiens à l'égard des Français. On avait espéré poser la première pierre du monument, que la Commission de Sites Historiques du Canada voulait ériger à la gloire de Cavellier de la Salle. Une rivalité très compréhensible entre Lachine et Ville La Salle et d'autres contingences, ayant prolongé les tractations, il ne fut pas possible de procéder à ce rite. Mais Lachine aura le monument dans un parc qui porte le nom du héros.

Nous nous rendîmes haletants, car le temps pressait, à Ville LaSalle, chez les Pères Oblats. Ils avaient préparé pour nous une adresse, des chants, un goûter. Force nous fut d'abrégier tout cela, car nos hôtes devaient partir, le soir même pour Québec.

* * *

FÊTES A QUÉBEC

Et c'est à Québec, au Château Frontenac, que les fêtes du 250^e anniversaire de la mort de La Salle prirent fin. Et là, comme dit M. Maurice Hébert, "une salve de huit discours marqua le terme du voyage". Oublions pour l'instant que le Château Frontenac n'est qu'une hôtellerie. Le nom demeure, et c'est celui d'un homme qui fut le protecteur, l'associé, l'ami de Robert Cavellier de la Salle. Il lui donna le commandement du fort Frontenac, aujourd'hui Kingston, il l'encouragea dans ses découvertes. Ces deux grands hommes, extrêmement personnels et autoritaires, étaient faits pour se comprendre. Ils se dressent tous deux, à la fin de notre XVII^e siècle, comme des figures de légende. Mais, le plus grand des deux, celui dont la vie évoque le plus de rêve, le plus d'audace, le plus de gloire, c'est, sans conteste, Robert Cavellier de la Salle.

—Olivier MAURULT, p. 8. 8.

MERCI A MGR OLIVIER MAURALT

Monseigneur,

C'est sans doute mon caractère sacerdotal et l'indulgente sympathie des membres de la Société Historique qui m'ont valu l'honneur d'être désigné par Monsieur le Président pour vous remercier.

La tâche, quelque honorable qu'elle soit pour moi, me semble inutile, car je ne saurais ajouter quoi que ce soit à ce plus précieux des remerciements qu'un auditoire puisse offrir à un conférencier, et que nous ne vous avons pas ménagé: l'attention.

Nous savions ce que nous faisons en vous choisissant pour nous parler de la croisière de la Mission Cavellier de la Salle. Nous savions que ce geste, maintenant historique, recevrait de vous l'éloge et le récit le plus complet et le plus nuancé. Votre étude, de tous points accomplie, est charmante. Nous avons retrouvé, dans le ton de vos paroles, la lucidité, la distinction, la chaleur communicative, qui font l'agrément de vos conversations. J'ai regretté l'absence dans votre conférence de quelques traits qui vous sont familiers, de certains détails, par exemple, que vous savez sur la vie française en Louisiane et sur l'histoire de Cavellier de la Salle. Une foule de choses que vous connaissez mieux que personne manquent en votre discours; mais rien de vous n'y manque. Vous avez la première des qualités, et la plus rare, d'un conférencier: la parfaite connaissance de votre sujet. Votre éloquence est cette mâle et piquante manière de se mettre en rapport avec le public en le captivant par la sûreté de votre information, par la couleur et la précision de votre style, qui font de chacune de vos phrases une évocation.

Vous aviez raison d'honorer, comme vous le fîtes l'an dernier, Cavellier de la Salle. Il reste une des grandes figures de notre his-

toire. Il est l'interprète le plus puissant de ce génie d'intrépidité et de conquête, de cet esprit d'aventure raisonné et lucide qu'avaient nos pères, et qui leur ont valu, non seulement de créer une patrie française en Amérique, mais aussi de buriner le nom de la France à travers presque toutes les grandes pages de l'histoire des Etats-Unis notre patrie.

Il est bon, il est salubre, qu'une voix aussi autorisée que la vôtre, Monseigneur, nous rappelle à nous, Franco-Américains, les faits et gestes de notre race en Amérique. Ils sont nôtres à double titre; car si nous sommes citoyens et fils de notre patrie américaine, vous du Canada et nous des Etats-Unis nous formons une famille spirituelle, nous avons un esprit en commun résultant, dans le passé, de souvenirs, de sacrifices, de gloires, souvent de deuils et de regrets communs; dans le présent, du désir de continuer de vivre ensemble. Car ce qui fait l'unité profonde du groupe français en Amérique c'est d'avoir fait ensemble de grandes choses dans le passé et de vouloir en faire encore dans l'avenir.

La race française en Amérique a une idée et un sentiment à faire vivre dans le monde américain: l'idée de la culture française et chrétienne avec ses valeurs métaphysiques et personnelles. Métaphysique, c'est-à-dire qui vise au-dessus de l'homme, de la sensation, du plaisir, de l'utilité, de la fonction sociale. Personnelle, à savoir que seul un enrichissement intérieur du sujet, et non pas un accroissement des savoirs-faire ou des savoirs-dire mérite le nom de culture. C'est là notre raison d'être, notre mission, notre âme. Âme mortelle, âme mourante parfois, faute d'action commune; âme capable de résurrection; âme impérissable si la pensée dont elle vit est de celles qui touchent aux

intérêts permanents de l'humanité. Et, c'est le cas, pour la nôtre.

Notre race, dispersée et comme affaiblie, garde, par l'idée dont elle a le dépôt et qui s'est tissée dans sa chair, par la foi qui l'inspire et dont l'ardeur s'est mêlée à son sang, une indestructible vitalité. Si meurtrie qu'elle soit, elle porte dans ses flancs déchirés une puissance infinie de régénération. C'est là notre grandeur, mais ne l'oublions pas, aussi notre responsabilité.

Des paroles telles que les vôtres, Monseigneur, sont de nature à nous faire mieux "réaliser", au sens Newmanien du mot, notre devoir à nous Franco-Américains. Elles nous font mieux sentir, comme disait Mistral, qu'il est beau d'être un peuple et beau de s'appeler les enfants de la race française.

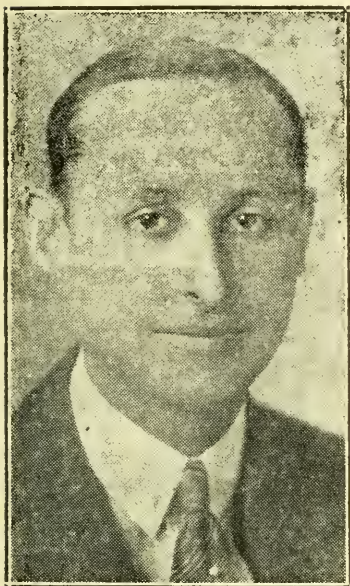
D'avoir éprouvé plus vivement que jamais ce soir ce sentiment c'est votre bienfait, Monseigneur, et c'est notre plaisir. Soyez-en doublement remercié.

—R. P. Léon LORANGER, o. m. i.

DISCOURS DU CONSUL

Sa première visite à la Société Historique

CONSUL DE FRANCE



M. François Brière

M. le consul François Brière de la République française à Boston fit sa première visite à la Société historique franco-américaine lors de sa 38e séance annuelle, le 11 novembre dernier, en l'hôtel Touraine de Boston.

M. le Dr J.-Ubalde Paquin, président, présente le consul dans les termes que voici :

M. le consul de France
et Madame Brière,

Nous saluons votre arrivée au milieu de nous et nous vous souhaitons un heureux séjour en Nouvelle-Angleterre. Monsieur le Consul, la France est toujours présente à nos réunions parce que son amour est toujours vivace dans nos cœurs

et nous le manifestons par notre fidélité à parler sa langue et à conserver ses traditions et sa foi.

ALLOCUTION DU CONSUL

Monsieur le Président,
Monseigneur,
Messieurs les membres du clergé,
Mesdames, Messieurs,

Je suis très reconnaissant à la Société Historique Franco-Américaine de m'avoir donné, ce soir, l'occasion de revoir des amis qui, bien que datant de fraîche date, sont déjà de bons amis, et d'en faire de nouveaux parmi l'élite des Franco-Américains. Je remercie en même temps le comité de la Société d'avoir bien voulu inviter Mme Malaterre-Sellier. Celle-ci, que nous avons la bonne fortune d'avoir parmi nous pour le moment à Boston, et qui va prochainement se rendre au Canada, s'est pendant la guerre penchée sur nos blessés. Ses services héroïques comme infirmière lui ont valu la Croix de Guerre avec trois citations et elle est aussi Chevalier de la Légion d'Honneur. Après le conflit, elle a reporté son activité sur les œuvres de paix. Nulle ne pouvait être mieux choisie pour représenter la femme française avec son charme, sa distinction, son intelligence. Elle vous apportera, j'en suis sûr, le salut gracieux des femmes de notre pays.

En qualité d'hôte de la Société, j'ai la bonne fortune de faire ce soir la connaissance d'une grande soeur qui n'était pas encore de ma famille; j'ai appris en effet que cette institution datait, comme moi, des premières années du siècle, et je l'aime déjà, je l'aime pour deux raisons: tout d'abord, parce qu'elle évoque pour moi les études historiques auxquelles je m'étais intéressé avant d'entrer au Ministère des Affaires Etrangères, et ensuite parce

qu'elle me donne le moyen d'approfondir l'histoire de la race française dans le continent Nord-Américain. Dans cette étude, nous ne pouvons pas avoir de guide plus sûr que Mgr Maurault, qui vient de nous relater de façon si intéressante la croisière de Cavelier de La Salle. Un autre moyen d'information, nous pouvons le trouver à l'Union St Jean-Baptiste d'Amérique où j'ai visité la bibliothèque Mallet, qui nous donne la possibilité d'étendre nos connaissances en ce qui concerne l'histoire française aux Etats-Unis. Je regrette, néanmoins, de n'avoir pas fait ce voyage dans la charmante compagnie de Mgr Maurault et des personnes dont il nous a parlé et que j'ai le plaisir de connaître, M. Strowsky et mon camarade Seydoux.

A Salem, au congrès de l'Union, Mgr Camille Roy nous a apporté la pensée de Québec, ce soir c'est de la pensée de Montréal que Mgr Olivier Maurault se fait le messager. C'est un grand plaisir d'avoir eu parmi nous en peu de temps des représentants aussi qualifiés de la race et de la tradition.

Ce soir, nous avons entendu l'évocation d'un grand découvreur.

Ce que je voudrais que vous conserviez dans l'esprit c'est la doctrine dont ces grands pionniers et dont la politique colonisatrice française se sont inspirés. Elle a été remarquablement bien formulée dans les ordonnances de Richelieu concernant le Canada "amener les peuples qui habitent la Nouvelle-France à la connaissance de Dieu et les faire policer", et cela par quels moyens: "peupler ledit pays de Français catholiques pour, par leur exemple, disposer les naturels à la religion catholique et à la vie civile", c'est-à-dire, dans l'esprit de Ri-

chelieu, à la civilisation française. Vous êtes, comme nous, les détenteurs de cette civilisation et vous maintenez cette foi.

Ces pionniers, ces découvreurs, qui sont vos ancêtres, les Français les célèbrent. Au mois de juin dernier, sous la présidence du Sous-Secrétaire d'Etat à la Présidence du Conseil, M. François de Tesson, une statue a été élevée au père Marquette dans sa ville natale, Laon, dont la cathédrale s'élève sur une butte comme une pure pensée et comme une prière vers le ciel de France. Un peu de terre apportée des Etats-Unis a été mêlée à la terre de France, et l'on a évoqué le départ pour une mission lointaine de ce pauvre jésuite à la soutane jaunie, muni seulement d'une croix de bois, mais fort de sa confiance dans le Christ et dans la civilisation française, qu'il alla répandre dans l'Amérique.

En songeant au père Marquette, je ne puis m'empêcher de rapprocher sa noble figure de celle d'un autre martyr, le père de Foucault qui, après une adolescence agitée, a répondu à l'appel du silence et s'est attaché à une oeuvre semblable en Afrique.

Ces deux héros ont été animés de la même pensée française et chrétienne, et c'est toujours une pensée généreuse et humaine qui a animé la politique française vis-à-vis des indigènes. La France les a approchés avec le désir de développer leur bien-être, et par une politique d'association elle s'est efforcée et s'efforce toujours de leur faire partager les bienfaits de cette grande civilisation qui est notre bien commun.

—François BRIERE.

ALLOCUTION

d'une déléguée à la Société des nations

M. le Dr J.-Ubalde Paquin, président de la Société historique franco-américaine, a présenté Mme Malaterre-Sellier comme déléguée de la France à la Société des nations à la 38e réunion annuelle de la Société, le 11 novembre dernier, en l'hôtel Touraine de Boston.

Voici en résumé la brillante allocution que fit Mme Sellier en cette circonstance :

M. le président,
Monseigneur,
M. le consul,
Mesdames, Messieurs.

Je croyais avoir éprouvé toutes les joies et fait toutes les découvertes au cours de mes nombreux voyages, mais une joie plus sensible et une découverte plus réconfortante m'étaient réservées à ma venue en ce pays et au milieu de vous. Ici où l'homme a édifié puissant, ce qui est une forme de vie, il y a un centre de spiritualité, ce qui constitue le meilleur de la France, de la véritable France.

C'est avec un sourire plein d'émotion que Son Eminence le cardinal Verdier, qui a déjà visité ce pays, me disait de venir vous voir. Adorez les gratte-ciel, dit-il, l'oeuvre magnifique construite par les Américains, leçon d'énergie et de courage. Allez vous reposer aux Etats-Unis et au Canada auprès des Français.

Mgr Beaupin, qui compte beaucoup d'amis ici, me disait de son côté : "N'oubliez pas de saluer ceux qui sont restés ce que nous sommes et par leur verbe et leur culture sont si près de nous. Nous les aimons comme ils nous aiment".

C'est une plus grande joie infiniment de vous voir parler la langue française que nous admirons parce que c'est la langue la plus belle, la

plus harmonieuse, la plus gracieuse; la même langue que les paysans, les intellectuels, les diplomates parlent chez nous; langue de clarté, de logique, votre domaine comme il est le nôtre. Et cela nous donne de nouvelles raisons d'aimer et de chérir la France. Vous m'inspirez un orgueil, si je puis m'exprimer ainsi sans pécher, bien légitime envers ma patrie, mais appréhensif envers d'autres relations.

Chaque peuple a sa civilisation. La France pour la bien connaître, il faut la quitter, la retrouver dans son propre coeur. Jamais je ne l'ai mieux comprise qu'au cours de mes voyages en Egypte, en Asie, autour du monde. Ne méconnaissant jamais ce que les autres peuples ont fait, je fus à même de constater que la France est toujours la première nation, la France tout entière, et j'ai su qu'est-ce qu'une patrie et à son nom le coeur bat plus vite, le coeur bat plus fort. On songe aux tombeaux qui nous sont particulièrement chers et on est près du coeur de la France. Vous avez gardé le langage le plus beau, le plus harmonieux, celui de la France. Vous avez gardé ce que la vraie France a de meilleur : sa foi, sa langue et son idéalisme. Vous avez gardé le coeur de la France, qui eut ses morts pour étudier un problème, ses découvreurs pour ouvrir des routes nouvelles, et dont l'hymne national accélère le batttement de notre coeur à l'unisson de celui de notre mère patrie, la France, religieuse, catholique.

C'est le cardinal Pacelli, légat du pape à Lisieux, qui donna une nouvelle arme à son âme lorsqu'il dit que "la sérénité de la France reste impérissable." Quand il marcha à pied à l'Exposition, on entendit partout des cris de "Vive le Pape" sur

le passage de celui qui apportait de la papauté le salut le plus paternel et l'encouragement le plus bienveillant.

Vous êtes la France, mes frères, mes soeurs. A mon départ demain, je gagne le Canada. Il y a là des Français au Canada comme aux Etats-Unis. Une sympathie règne chez les uns vers les autres.

A vous mesdames, je laisse un message. Restez vous-même. Restez

les mères toujours. Vous êtes la gloire de l'Eglise. Vous avez un patrimoine religieux, moral à léguer aux générations à venir. Epargnez-leur la confusion de la puissance maternelle. Vous êtes le flambeau de la vie, le portant tel que vous l'avez de vos mères à vos filles et à vos fils et aux filles et aux fils de vos filles et vive la France!

—Mme Malaterre-SELLIER.

Discours du Supérieur du Collège l'Assomption

M. le Dr J.-Ubalde Paquin, président, présenta le R. P. Rodolphe Martel, a. a., supérieur du Collège l'Assomption de Worcester, et le R. P. Paul de Mangeleere, s. j., titulaire de la chaire de français à Boston College, au nombre des invités d'honneur à la dernière réunion de la Société historique franco-américaine à Boston. Il présenta ainsi le Père Rodolphe Martel:

Nous sommes heureux d'avoir au nombre de nos invités le R. P. Rodolphe Martel, supérieur du Collège l'Assomption de Worcester, notre maison d'enseignement classique en Nouvelle-Angleterre, qui va maintenant nous adresser la parole.

M. le président,

Monseigneur,

M. le consul,

Mesdames, Messieurs,

Ma première parole en sera une de reconnaissance pour vous dire merci de l'honneur que vous faites

à la faculté du Collège l'Assomption de Worcester en invitant son supérieur à votre réunion annuelle. Nous sommes touchés de cette marque de bienveillance. Nous reconnaissons que c'est un honneur. Nous le réclamons à l'instar de Henri Massis, qui dans son livre chrétien intitulé "Honneur de servir", fait un résumé de sa carrière en disant qu'il n'a pas été déçu puisqu'il a eu pour devise de "chercher à servir son pays". Nous aussi nous avons l'honneur de vous servir en servant vos enfants. Nous leur enseignons que l'exercice de l'intelligence doit aller à servir. Avec nos intelligences, nos cœurs, nos âmes sacerdotales, nous leur enseignons à conserver votre héritage chrétien et français, non pas pendant des générations mais pendant des siècles et des siècles encore.

—R. P. Rodolphe MARTEL, a. a.

Discours d'un nouveau décoré

Nous sommes heureux de laisser la parole en ce moment, dit le président, à l'un de nos membres honoraires, qui a été décoré récemment de la croix de la Légion d'honneur, dans la personne du R. P. Paul de Mangeleere, jésuite, professeur de français à Boston College.

M. le président,

Monseigneur,

M. le consul.

Mesdames, messieurs,

Votre président m'invite à porter la parole, mais je suis venu ici ce soir comme simple membre sans m'attendre à cela. Pour cette raison je serai nécessairement bref dans mon improvisation. Je lui dis un merci du cœur pour ses bonnes paroles et ses félicitations parce que la France m'a décoré. Je ne sais trop par quel mystère on m'a honoré de cette façon. J'en rends tout de même grâce à la France. J'ai été heureux d'accepter cette déco-

ration, non pas pour des raisons personnelles, bien que ce soit naturel, mais pour deux raisons en particulier. La première est qu'un tel honneur jetait un certain lustre sur la communauté dont je fais partie et sur mes chers élèves. La seconde, c'est que comme membre honoraire de cette Société, cet honneur a pu rejaillir sur vous. Pour cela je m'honore de cette distinction.

Pendant un séjour de 29 ans au Canada, où j'enseignai le français dans l'ouest, guidé par le Père Leconte, j'ai appris les grandeurs françaises dans le nord de l'Amérique. Depuis 14 ans à Boston, j'ai trouvé d'autres groupes français plus nombreux et plus intéressants que je ne croyais.

Je fais des vœux pour la prospérité de la Société et je souhaite le plus grand succès à son oeuvre.

—R. P. Paul de MANGELEERE, s. j.

DISCOURS D'UN BOURSIER NAGGIAR

M. Bertrand-L. Plante de Fall-River, bachelier de l'Université de Montréal, diplômé de la Sorbonne: Ecole des professeurs de français et Institut de Phonétique, et licencié ès lettres de l'Université de Poitiers, qui était de retour au pays depuis une semaine seulement, fit l'allocution suivante:

Monseigneur,
Monsieur le Président,
Messieurs du Clergé,
Mesdames, Mesdemoiselles,
Messieurs,

C'est pour moi un honneur et un plaisir très vifs de me compter ce soir au nombre de convives si distingués. Malgré l'insuffisance de ma préparation, il me semble assez difficile de ne pas céder devant les instances de notre aimable Président. Je le remercie de me fournir ainsi l'occasion d'exprimer publiquement ma reconnaissance envers la France, dans la personne de son distingué représentant M. le Consul Brière, pour les deux belles années d'hospitalité qu'elle vient de m'offrir.

A peine remis des effets d'une traversée plus ou moins rude, les poumons encore gonflés d'un reste d'air pur de la France, me voici, après deux inoubliables années d'études outre-Atlantique, de retour "au pays". Mon plus grand bonheur, c'est de retrouver chez moi, dans notre chère Amérique française, un prolongement de cette France que je quittais il y a huit jours.

Si j'en avais le loisir, Messieurs

de la Société Historique, que j'aimerais m'étendre sur ce beau sujet de "la survie française en Amérique"! Hélas, ce grand fait, qui tient dans une certaine mesure du miracle, n'est pas encore assez hautement, assez universellement publié. Je voudrais que mon premier cri du retour soit celui-ci: "Faisons connaître les Franco-Américains aux Français".

La France, me direz-vous, nous connaît, puisqu'elle nous honore déjà de dons nombreux et inappréciables. Mes amis, seule une partie infime de la France nous connaît. Le reste, des millions et des millions, ignore encore totalement notre existence. Il est temps de remédier à un si lamentable état de choses. L'initiative de la tâche, Messieurs, repose, ça me semble, sur vous.

Un second et non moins urgent projet qui s'impose à notre attention et à nos efforts, sorte de complément au premier, est celui-ci: "Faire connaître la France, la vraie France, aux Franco-Américains". Encore une fois, je ne vois d'autre intermédiaire plus logique à la réalisation de cette double fin que la Société Historique.

En terminant, je me fais un plaisir de vous présenter à tous les salutations et l'hommage affectueux de la France, dont plus que jamais je me réclame l'heureux fils adoptif.

—Bertrand-L. PLANTE.

Réimprimé de L'ETOILE de Lowell, Mass., 24 novembre 1937.

Discours d'un Vice-Président d'Honneur

M. le professeur James Geddes fils de l'Université de Boston, vice-président d'honneur de la Société historique franco-américaine, qui vient de prendre sa retraite après 50 ans d'enseignement, a été invité à porter la parole à la dernière réunion de la Société, le 11 novembre, à Boston.

M. le Dr J.-Ubalde Paquin, président, dit en le présentant que la Société avait été représentée au banquet en son honneur le printemps dernier par deux de ses conseillers.

M. le professeur Geddes évoqua le souvenir du premier Congrès de la Langue française au Canada et souligna le manque d'activité littéraire chez les Franco-Américains dans les termes que voici:

Monseigneur, M. le consul,

Madame, Mesdames, Messieurs,

J'avais pourtant fait mon possible afin d'éviter de parler, mais dans le cas échéant sur les instances de votre président, vous me permettrez de lire ce bref manuscrit préparé à l'occasion du 25e anniversaire du premier Congrès de la langue française.

Il y a vingt-cinq ans, en 1912, il y a eu lieu ici à Québec, ville historique, une fête extraordinaire en l'honneur de la langue française et dans le but de l'améliorer et de la perpétuer. Personne qui ait assisté à cette fête remarquable, à cet éclat d'enthousiasme qui dura depuis le 24 jusqu'au 30 juin, ne l'oubliera jamais. Des savants des plus distingués en Amérique aussi bien qu'en Europe ont pris part au programme dont on trouvera le volume rendu dans les deux beaux volumes dont le 1er: *Compte rendu du Premier Congrès de la langue française au Canada*, et le deuxième *Mémoires dédié à Son Eminence le cardinal Bégin* et contenant la substance des

principaux travaux consacrés par le Congrès de 1912.

On avait déjà écrit bon nombre de travaux traitant le parler français du Canada, ce qui avait stimulé l'intérêt à ce sujet peut-être plus qu'à aucune époque depuis et l'inspira à produire les ouvrages importants de l'avenir.

De 1763, date mémorable dans les annales des rapports entre les Français et les Anglais, époque à laquelle tout semblait perdu sauf l'honneur, l'histoire du peuple français au Canada est remarquable car elle montre un courage indomptable, tout en conservant leur foi et leur langue, à faire des progrès toujours en avant. Car du petit noyau des Français laissés ici au retour du chevalier de Lévis en France, dans un siècle une population de 2,000,000 d'âmes est sortie; et parmi elles — des historiens comme Garneau, Ferland, Sulte, Tassé et Casgrain, des poètes comme Fréchette et Crémazie, Chauveau, Poisson, Lemay, et en science Hamel, Laflamme et DeFoville.

Un des premiers traités au sujet du parler français au Canada est celui d'Oscar Dunn intitulé "Pourquoi nous sommes français", publié à Montréal en 1870, où il fait l'éloge des beautés de la langue française. Ce livre fut suivi par un dictionnaire intitulé "Glossaire franco-canadien et Vocabulaire des locutions vicieuses usitées au Canada", publié à Québec en 1880 et contenant une fort belle introduction et très efficace par Louis Fréchette. Ce petit classique franco-canadien contient 1750 mots. Il a été composé en consultant soigneusement les meilleurs dictionnaires français de l'époque comme ceux de Jaubert, Roquefort et Raynouard et d'autres traitant le langage des diverses provinces en France. Ce petit classique d'Oscar Dunn est le

premier livre qui traite le parler Franco-canadien d'un point de vue scientifique et qui fait savoir comment il faut traiter un sujet pareil afin d'expliquer les variations qui existent entre le parler tel qu'on le trouve ici au Canada et tel qu'on le trouve en France. De plus, il y a bien des expressions et des tournures de phrases qu'on trouve dans les volumes du "Répertoire national", "Les Soirées Canadiennes", "le Foyer Canadien", qu'on ne trouve pas dans la littérature de France, mais qui néanmoins sont d'usage accepté du parler franco-canadien. Monsieur Dunn fait voir l'utilité, le bon service que font de tels petits traités que ceux de Hubert La Rue, de Chauveau et de Gérin Lajoie. Il indique aussi le service rendu par de tels petits traités que ceux de l'abbé Maguire, d'Arthur Buies, de Tardival, de Gingras et de l'abbé Cavin, en supprimant les barbarismes et les anglicismes. En un mot son Glossaire est la pierre angulaire qui a inspiré les beaux ouvrages linguistiques qui ont paru depuis: c'est-à-dire du commencement du XXe siècle—le Bulletin du parler français au Canada rédigé pendant des années par mon ami M. le juge Rivard; l'Inventaire Chronologique de M. Dionne ainsi que son Lexique des Canadianismes ou Le parler populaire des Canadiens et bien des ouvrages encore se terminant par le gros volume intitulé "Glossaire du Parler français au Canada" rédigé par MM. Rivard et Geoffrion.

Du côté des Etats-Unis, pendant les derniers vingt ans du XXe siècle, à l'égard des recherches de littérature ou de langue franco-canadienne, on a fait très peu de choses comparativement à l'activité montrée dans les dernières vingt années du XIX siècle.

L'étude scientifique du parler franco-canadien, touchant plus ou moins l'histoire des Canadiens français, fut inaugurée par le professeur A. U. Elliott de l'Université Johns Hopkins dans une série d'articles

publiée en 1885 dans l'*American Journal of Philology* et intitulée: "Contributions to a Study of the French Language in Canada". Ensuite, en 1887, le professeur Edward Stevens Sheldon publia dans les *Transactions of the Modern Language Association of America*, une étude intitulée "Some Specimens of a French Canadian Dialect spoken in Maine." Pendant les années 1888-1892, le professeur A.-Z. Chamberlain de l'Université de Worcester publia dans le *Modern Language Notes* une étude sur le français canadien de Granby, P. Q., et dans la revue *American Notes and Queries* une série d'articles intitulée: "Words of Indian origin in the French Canadian dialect and literature". C'était en 1888 que le professeur J. A. Squair de l'Université de Toronto publia dans les "Proceedings of the Canadian Institute" ses listes de mots intitulées "A Contribution to the Study of the franco-canadian dialect". Le comble de toute cette activité fut atteint par les nombreuses contributions de M. le professeur Alcée Fortier traitant le "Folklore de la Louisiane", ainsi que l'histoire des Acadiens.

Depuis bon nombre d'années du XXe siècle, à moins que je ne me trompe, l'activité littéraire en fait de langue et littérature franco-canadiennes a presque tari, car hors des publications notables de M. le professeur Charlemagne Bracq, "The Evolution of French Canada" qui parut en 1924 et la traduction française en 1928, je ne connais pas d'ouvrage marquant. Pourtant, il faut mentionner un livre d'érudition et bien intéressant par Mlle Ruby Van Allen Caulfield intitulé "The French Literature of Louisiana", contenant une centaine de pages bibliographiques, dont quelques-unes ayant rapport aux peuples français de ce pays-ci ainsi qu'à leur langue.

En 1935 une de mes anciennes étudiantes, Mlle Maximilienne Tétrault publia une excellente étude intitulée "Le rôle de la presse dans

l'évolution franco-américaine", thèse acceptée pour le doctorat et dont un abrégé parut dans le Bulletin de la Société Historique Franco-Américaine, Société qui à présent sous la direction habile de Monsieur le Dr Paquin de New-Bedford, est le conservateur de l'activité franco-canadienne non seulement dans la

Nouvelle-Angleterre mais partout aux Etats-Unis. Et elle remplit bien ce rôle depuis sa fondation en 1900, car elle contient la fleur des Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre et les publications de la Société sont d'une excellence reconnue.

—James GEDDES fils.

RECITATION POETIQUE

Extraits de "Je Me Souviens"

Le Dr Georges-A. Boucher de Brockton, vice-président de la Société historique franco-américaine, termina la série de discours à la réunion de cette Société, le 11 novembre dernier à Boston, en récitant avec son âme d'artiste et de poète deux des poèmes de son recueil intitulé "Je Me Souviens" publié le printemps dernier.

Le Dr J.-Ubalde Paquin, président, le présenta ainsi:

Nous saluons l'apparition au ciel poétique de l'ouvrage "Je me sou-

viens" de notre vice-président Monsieur le docteur Georges-A. Boucher.

Le Dr Boucher dit que c'était ses souvenirs du Canada, sa terre natale, qu'il évoquait dans son recueil poétique intitulé "Je Me Souviens", dont la publication lui avait joué le mauvais tour d'être à la merci des journalistes et des critiques depuis. Il remercia ces derniers de leur bienveillant accueil et le président de ses bonnes paroles, puis il récita avec beaucoup de charme les deux poésies que voici:

HESITATION

Enfin le sort en est jeté:
Demain j'épouse dès l'aurore,
Avec rite et solennité,
La plus belle enfant qui s'ignore.
Mon bonheur est illimité,
J'aurai la femme que j'adore.
Pourtant un mal inusité,
Vague, obscur, en moi vient d'éclorre.

Telle, ayant cessé de souffrir,
L'âme avant de quitter la vie
Se recueille un instant, ravie.

Et voyant le ciel s'entr'ouvrir,
Hésite à s'enfuir dans la nue,
Goûter une ivresse inconnue.

L'ATTENTE

Ange ou femme, elle est bien à moi,
Dieu pour toujours me l'a donnée.
A moi ses yeux dignes d'un roi;
Et sa bouche où ma flamme est née;

Et tous ces attraits que je vois,
Et cette grâce soupçonnée
Dont je tiens, sans savoir pourquoi,
Ma paupière encore détournée.

Je voudrais, mû par tant d'appas,
Saisir ses deux mains une à une,
Et m'emparer de ma fortune.

"Pas encore," me souffle bas
Une voix, "non, attends, car l'heure
Où l'homme attend, c'est la meilleure."

—Georges-A. BOUCHER, M. D.

MANUEL D'HISTOIRE POUR NOS ECOLES

Le comité de trois chargé par la Société Historique Franco-Américaine de s'occuper de la préparation d'un petit manuel d'histoire de la race française en Amérique pour nos écoles franco-américaines poursuit tranquillement son travail.

Tandis que se fait la préparation du manuel, le trésorier de la Société, M. le juge Arthur-L. Eno, de Lowell, reçoit déjà d'intéressantes soumissions qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

La Société Historique Franco-Américaine poursuit son travail en attendant l'expression du bon plaisir et l'approbation des directeurs de nos écoles paroissiales, dont quelques-uns ont déjà exprimé le désir de voir paraître au plus tôt ce manuel scolaire dont le besoin se fait sentir depuis longtemps dans les écoles bilingues.

Voici copie de deux lettres éloquentes à ce sujet:

Librairie d'Action
Canadienne-Française, Ltée.
1735, rue St-Denis, Montréal
HARbour, 5969.

Montréal, le 16 nov. 1937

Hon. juge Arthur-L. Eno,
45, Merrimack,
Lowell, Mass.

Honorable Juge,

Nous prenons la très grande liberté de revenir à la tâche pour ce qui concerne l'ouvrage que vous devez bientôt publier sur l'histoire des Canadiens français aux Etats-Unis.

Nous lisons dans "L'Etoile" de Lowell, qu'un achat de 4,500 ex. est garanti par les communautés religieuses. Comme, par ailleurs, cet ouvrage pourrait être d'un grand intérêt pour la population du Québec, où votre histoire est trop souvent ignorée, nous croyons qu'une collaboration serait avantageuse des deux côtés.

Vous n'ignorez pas, sans doute, que les ouvrages français (imprimés en France ou au Canada) entrent en franchise aux Etats-Unis. Les frais pourraient donc être très limités.

Dans l'espoir de vous lire, nous demeurons, Honorable Juge,

Vos tout dévoués,

Bernard VALIQUETTE,
pour la Librairie d'Action
Canadienne-Française, Ltée.

Arthur-L. Eno,
219 Hildreth Building,
Lowell, Mass.

18 novembre 1937.

M. Bernard Valiquette,
Directeur Littéraire
Librairie d'Action C.-F.,
1735, rue St-Denis,
Montréal, P. Q.

Monsieur,

J'ai bien reçu vos deux lettres. La première je l'avais déjà communiquée aux membres de notre comité et je fais la même chose présentement pour votre seconde.

Voici, en quelques mots, ce dont il s'agit. La Société Historique Franco-Américaine, Inc., a nommé un comité, composé de M. Josaphat Benoit, docteur de l'université de Paris, auteur de "L'Ame Franco-Américaine", et présentement rédacteur en chef de "L'Avenir National" du New-Hampshire; M. l'abbé Ardrien Verrette, du comité permanent du Deuxième Congrès de la Langue française à Québec, et auteur de plusieurs ouvrages sur les paroisses franco-américaines du New-Hampshire, et moi-même, pour préparer une petite histoire des Franco-Américains aux Etats-Unis pour l'usage de nos écoles.

Nous avons en vue quelque chose semblable à la petite histoire du Canada préparée par les Clercs de

St-Viateur. Nous avons communiqué avec toutes les maisons mères de nos communautés enseignantes, et comme vous l'avez constaté certaines d'entre elles nous ont répondu qu'elles pourraient en distribuer 4,500 exemplaires. Les autres n'ont pas voulu s'engager à présent disant que cette histoire devrait au préalable être approuvée par le curé de la paroisse et par les autorités d'éducation.

Je ne doute point que notre comité serait heureux d'obtenir votre collaboration et j'aimerais beaucoup savoir jusqu'à quel point vous pourriez collaborer avec nous, si vous

seriez consentants de vous occuper du côté financier de cette publication, et à quel prix vous pensez que nous devrions vendre chaque exemplaire. Comme cette histoire doit être surtout pour les enfants de nos écoles paroissiales il faut que le prix en soit minime.

J'inclus une découpure d'un article qui a paru dans "L'Avenir National" qui vous donne d'autres renseignements sur notre projet.

Aussitôt que notre comité se sera réuni nous pourrons communiquer de nouveau avec vous.

Votre très dévoué,

Arthur-L. ENO.

ELOGE

Feu Charles Poirier

J'ai bien connu M. Charles Poirier. Il a été un citoyen intègre, un époux modèle, un père dévoué, un patriote ardent, et comme secrétaire du Bureau de l'Assistance publique de New-Bedford, il a été un homme de devoir.

Nous déposons sur sa tombe l'hommage de notre pieux souvenir.

J.-Ubalde Paquin, M. D.

1937

SEANCE DU 11 NOVEMBRE

Nouveaux Membres

BOSTON, MASSACHUSETTS

M. Victor-J. Mulaire, étudiant
M. Henri-O. Bélanger, étudiant

BROCKTON, MASSACHUSETTS

M. l'abbé Philias Lefèvre

CENTRAL-FALLS, RHODE-ISLAND

R. F. W. Garneau du collège du Sacré-Coeur
M. Adrien-G. Tétreault, étudiant

FALL-RIVER, MASSACHUSETTS

M. le professeur Bertrand-L. Plante
M. le Dr Paul-O. Barré

LOWELL, MASSACHUSETTS

M. l'abbé J.-Emile Dupont
M. le professeur Paul Phaneuf

MANCHESTER, NEW-HAMPSHIRE

M. le Dr J.-E. Laroche
M. l'avocat Emile Lemelin
M. le professeur Charles-H. Rainville

NORTH-ADAMS, MASSACHUSETTS

M. le Dr Antoine Dumouchel

WOONSOCKET, RHODE-ISLAND

M. l'avocat Berthelot-A. Leclaire

WORCESTER, MASSACHUSETTS

M. Charles-P. Gemme, président des "Amis du Travailleur"

**DONNEZ DE NOUVEAUX MEMBRES A LA SOCIETE HISTORIQUE POUR
FAIRE MIEUX CONNAITRE LA PAGE D'HISTOIRE FRANCAISE
EN AMERIQUE ET POUR AIDER A INSCRIRE NOS FAITS
ET GESTES AUX PAGES DE L'HISTOIRE**

Société Historique Franco-Américaine
Fondée le 4 septembre 1899

BUREAU
1937-1938

PRESIDENT D'HONNEUR

GILBERT CHINARD—Professeur à l'université Princeton, Princeton, N.-J.

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

JAMES GEDDES fils—Professeur émérite de l'Université de Boston, Boston, Mass.

PIERRE-GEORGES ROY—Archiviste de la Province de Québec, Québec, Canada

PRESIDENT

J.-UBALDE PAQUIN, M. D., 1306, avenue Acushnet, New-Bedford, Mass.

VICE-PRESIDENT

GEORGES-A. BOUCHER, M. D., Brockton, Mass.

SECRETAIRE

ANTOINE CLEMENT—Journaliste à L'ETOILE, 195, rue West Sixth, Lowell, Mass.

SECRETAIRE ADJOINT

ARTHUR MILOT—Rédacteur en chef de L'INDEPENDANT, Woonsocket, R.-I.

TRESORIER

L'HON. ARTHUR-L. ENO—Juge adjoint, Cour du District de Lowell, 45, Merrimack, Lowell, Mass.

CONSEILLERS

—POUR 3 ANS—

JOSEPH LUSSIER—Editeur-propriétaire de LA JUSTICE de Holyoke, Mass.

Me EUGENE-L. JALBERT—Conseiller juridique de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique.
Woonsocket, R. I.

ADOLPHE ROBERT—Président général de l'Association Canado-Américaine, Manchester, N.-H.

—POUR 2 ANS—

OMER-E. BOIVIN, M. D.—Fall-River, Mass.

M. L'ABBE F.-X. LARIVIERE—Curé de Ste-Marie de Marlboro, Mass.

JOSAPHAT BENOIT—Chef de la rédaction de L'AVENIR NATIONAL de Manchester, N.-H.

—POUR 1 AN—

L'HON. ARTHUR-E. MOREAU—Ancien maire de Manchester, N.-H.

RODOLPHE CARRIER—Entrepreneur de pompes funèbres, New-Bedford, Mass.

DONAT CORRIVEAU—Ingénieur de la municipalité de Nashua, N.-H.

14428561
ANNÉE
1938

NUMÉRO
II

BULLETIN

DE LA



SOCIÉTÉ HISTORIQUE
FRANCO-AMÉRICAINES

BOSTON, MASSACHUSETTS
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

CONCOURS D'HISTOIRE

Sujet d'histoire franco-américaine

Du 1er janvier au 1er juin 1939

Pour la médaille Guillet-Dubuque-Bédard

Le concours d'histoire de 1939 de la Société Historique Franco-Américaine pour le prix dit médaille Guillet-Dubuque-Bédard commence le 1er janvier pour se terminer le 1er juin de l'année courante.

Ce nouveau concours, libre aux intéressés, est pour les élèves franco-américains des "cours supérieurs" ou high-schools et collèges américains et franco-américains, (non-bacheliers — undergraduates).

Le sujet, au choix du concurrent, doit en être un d'histoire franco-américaine; histoire locale, si l'on veut: historique de ville, de paroisse, de société, d'association; une biographie, une monographie, l'histoire d'une région, la petite histoire quoi.

Il n'y a pas de restriction à la longueur de la composition. Le concurrent ou la concurrente est invité à préparer son manuscrit en double afin de laisser à la Société Historique la composition présentée au concours. Il suffit d'en présenter un seul au concours.

Il faut écrire d'un côté de la page seulement sur du papier mesurant "8½ x 11", de préférence au dactylotype, ou encore à l'encre. L'originalité du travail comptera pour beaucoup dans le choix du gagnant. Il faudra donc présenter un travail fait spécialement pour ce concours, pas une composition primée ailleurs, ni une composition de classe.

Pour participer au concours, il suffit de s'inscrire chez le secrétaire, Antoine Clément, 195, rue West Sixth, Lowell, Mass., puis de lui faire tenir son travail pour le 1er juin 1939. Les compositions doivent être mises à la poste avant minuit le 1er juin prochain.

Les principaux des écoles, les directeurs ou préfets des études peuvent faire cette inscription pour toute une classe d'élèves, ou même plusieurs classes. Toutes les compositions, les meilleures comme les moins bonnes, sont sujettes à passer aux mains du jury du concours qui sera choisi par le président de la Société et le comité du concours.

Dans tous les cas, un concurrent peut faire son inscription lui-même, s'il le préfère. Il faut qu'il en soit ainsi pour les intéressés des institutions comptant peu de Franco-Américains.

Les meilleurs travaux soumis sont sujets à être publiés dans le Bulletin de la Société Historique Franco-Américaine.

Le prix du concours sera décerné à la 40e séance annuelle de la Société à Boston l'automne prochain.

Le comité:

Arthur-L. Eno,
Antoine Clément,
Dr J.-Ubalde Paquin, ex-officio.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINE



Sommaire

CONCOURS D'HISTOIRE DE 1939	LE COMITE
REUNION DU BUREAU DU 25 SEPTEMBRE 1938	ANTOINE CLEMENT
COMPTE RENDU DE LA SEANCE DU 26 OCTOBRE 1938	JOSAPHAT BENOIT
BIENVENUE ET HOMMAGES DES FRANCO-AMERICAINS	Dr J.-CHALDE PAQUIN
HOMMAGES DE LA COLONIE FRANCAISE	ANDRE MORIZE
HOMMAGES DES COLONIES LIBANAISE ET SYRIENNE	MGR STEPHEN EL-DOUAHY
HOMMAGES DU CANADA FRANCAIS	EMILE VAILLANCOURT
ALLOCUTION	SON EXCELLENCE RENE DOYNEL DE SAINT-QUENTIN
REMERCIEMENTS	Dr J.-CHALDE PAQUIN
SEANCE D'AFFAIRES DES MEMBRES DE LA SOCIETE	ANTOINE CLEMENT
ELOGE DE FEU M. LE CURE CHARLES JEANNOTTE	Dr ANTOINE DUMOUCHEL
ELOGE DE FEU JOSEPH-A. LEGARE	JUGE EDOUARD LAJOIE
SEANCE DU BUREAU DU 13 NOVEMBRE 1938	ANTOINE CLEMENT
LAUREAT DU CONCOURS DE 1938: "UN SIECLE EN UNE HEURE"	ROBERT LEFEBVRE
DISCOURS D'UN NOUVEL OFFICIER D'ACADEMIE	JUGE ARTHUR-L. ENO
NOUVEAUX MEMBRES ET BUREAU DE 1938-1939	LE SECRETAIRE
LISTE DES INVITES, MEMBRES ET AMIS A LA SEANCE DU 26 OCTOBRE 1938	LE COMITE

L'Union Entre Les Hommes de Bonne Volonté

Mais aussi, il n'y a personne parmi nous qui ne se soit réjoui de penser que les hommes d'Etat qui ont réussi à maintenir la paix—et l'appui moral de ce pays-ci les a grandement aidés—ont été jusqu'au bout soutenus par un sentiment national calme et décidé. L'enthousiasme populaire qui a salué les premières nouvelles d'un accord dont le contenu ne retenait pas l'attention n'était qu'une soie brillante, doublure d'une étoffe plus forte et plus sombre faite d'abnégation résolue et d'acceptation du sacrifice rédempteur, cette grande vérité chrétienne que la guerre a laissé plus profondément encore enracinée au sol de France.

Cette joie légitime ne s'accompagnait d'ailleurs pas de l'illusion que s'était ouvert l'âge d'or. L'histoire des dernières années a trop montré que les nations pas plus que les individus, si dures qu'aient été leurs épreuves courageusement subies, n'ont droit au repos, n'ont droit à la prospérité, n'ont droit au bonheur. L'union entre les hommes de bonne volonté, à l'intérieur ou au delà des frontières, suppose un effort continu et un dur labeur. Entre tous les devoirs que cette tâche appelle, celui de conserver les amitiés avec les nations dont on partage l'idéal est un des plus impérieux comme un des plus agréables. Pour nous tous, ici réunis, qui tenons en même temps aux Etats-Unis et à la France, par l'alliage de la nationalité avec la langue ou les affinités, la sauvegarde et le développement de l'amitié franco-américaine constituent une mission sacrée à laquelle, n'est-ce pas, nous ne saurons faillir.

S. Exc. René Doyne de Saint-Quentin.

L'Ambassadeur de la République Française aux Etats-Unis



Son Excellence le Comte

RENE DOYNEL DE SAINT-QUENTIN

SEANCE DU BUREAU, 25 SEPTEMBRE 1938,

CHEZ M. LE CURE LARIVIERE

A sa réunion semestrielle du 25 septembre 1938 chez M. le curé F.-X. Larivière, à Marlboro, Mass., le bureau de la Société Historique Franco-Américaine a approuvé le rapport de son jury et a proclamé M. Robert Lefebvre, de Berlin, N.-H., lauréat du concours d'histoire de 1938 de la Société. Ce lauréat, qui est élève de Belles-Lettres au juniorat Saint-Joseph de Colebrook, N.-H., recevra la médaille offerte comme prix du concours pour son travail sur les Franco-Américains de Berlin intitulé "Un Siècle en Une Heure."

Le jury donna aussi des mentions honorables à Mlle Béatrice Belisle du Collège Rivier de Hudson, N.-H., et à Mlle Rollande Bussièrre de l'école secondaire des Saints-Anges à Manchester, N.-H. A la première pour son excellent travail, bien écrit et d'une grande finesse psychologique, dans lequel elle présente la sympathique figure de Mme Rocheleau-Rouleau et son oeuvre; à la seconde pour sa biographie de Ludger Duvernay, écrite en un style sobre et précis.

Dans la composition primée, le jeune Robert Lefebvre raconte en un style plein de fraîcheur et de coloris l'histoire de la ville de Berlin, N.-H., et le rôle qu'y jouèrent et jouent encore les Franco-Américains. Ce travail, malgré certaines négligences de style, témoigne d'un effort personnel de recherches historiques et d'une aisance dans l'exposition assez remarquable.

Le jury du concours de 1938 était composé du R. P. Léon Loranger, o. m. i., de M. le juge Arthur-L. Eno, de M. Antoine Clément et de M. le Dr. J.-Ubalde Paquin, de New-Bedford, ex-officio.

M. le Dr Paquin présida la réunion. Le bureau renvoya à la réunion du printemps les amendements aux statuts et règlements

de la Société en vue de la publication du texte nouveau dans le Bulletin de la Société. Le secrétaire fut aussi chargé de continuer, à la suite du trésorier, le travail de compilation des archives de la Société, tandis que la commission du manuel d'histoire franco-américaine fut priée de soumettre un rapport de son travail à la prochaine réunion.

M. le juge Eno, trésorier, fit rapport qu'il avait \$349.21 au 1er septembre 1937, qu'il perçut \$2,114.00 et dépensa \$2,191.87 dans le cours de l'exercice, et qu'il lui restait \$271.34 en mains au 1er septembre 1938. La Société compte 184 membres actifs, dit-il.

Pour ce qui en est de la prochaine réunion de la Société, M. le juge Eno fait rapport d'une réunion à Boston avec MM. Robert et Filteau et le consul de France pour organiser une réception à l'ambassadeur de France sous les auspices de l'Union, des Canados et de la Société Historique. Une réunion de dix membres de ces trois sociétés suivit pour arrêter le programme de la fête. On n'attend plus que la réponse de l'ambassadeur, dit-il. Le bureau décide que la Société continuera à coopérer à cette organisation. Si ce plan n'est pas mis à exécution, la Société devra organiser sa propre réunion.

Le président, le secrétaire et le trésorier restent au comité d'organisation de la réunion annuelle d'automne de la Société, tandis que M. George Filteau de Woonsocket, R.-I., M. Emile Lemelin de Manchester, N.-H., et le maire Dewey-G. Archambault de Lowell sont nommés au comité de nomination en vue du renouvellement du bureau pour l'exercice de 1939.

Plusieurs nouvelles demandes d'admission dans la Société ont été reçues et le bureau a enregistré le décès de M. le curé Charles-

E. Jeannotte de North Adams depuis la dernière réunion. Le président offrit les félicitations et les vœux du bureau à M. Milot à l'occasion de son mariage.

Entre les deux séances de la réunion, commencée à 3h.30 et ajournée après 8 heures, M. le curé Larivière servit un succulent souper à ses invités. Etaient au souper, outre l'hôte, M. le Dr Paquin, président; M. le Dr Georges-A. Boucher, vice-président; le

secrétaire Antoine Clément; le trésorier, M. le juge Arthur-L. Eno; le secrétaire adjoint, Arthur Milot; le conseiller, M. Rodolphe Carrier; Me Zéphyr Paquin, et MM. les abbés E. Bergeron et Léon Perras.

Le bureau remercie M. le curé Larivière de sa trop grande amabilité et lui dit au revoir au printemps.

Le secrétaire,
Antoine Clément.

*La Société Historique Franco-Américaine
a pour but d'encourager l'étude approfondie de l'histoire des Etats-Unis, et particulièrement la mise en lumière, en dehors de tout parti pris et de tout préjugé, de la part exacte qui revient à la race française dans l'évolution et la formation du peuple américain.*

L'Ambassadeur de France reçoit les Hommages de la Société Historique

Près de 700 personnes assistent au dîner-réception du 26 octobre, à l'hôtel Statler de Boston. — Principaux invités d'honneur et groupes représentés. — Hommages des Franco-Américains, des Français de Boston, des Syro-Libanais, du Canada français. — Allocution de M. de Saint-Quentin.

BOSTON, 27 (Spéciale). — Plus de 600 Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre se sont adjoints les Français de Boston et des représentants de la colonie syro-libanaise de cette ville, pour accueillir hier soir, sous les auspices de la Société Historique Franco-Américaine, Son Excellence le comte René Doynel de Saint-Quentin, ambassadeur de France aux Etats-Unis.

Le dîner-réception en l'honneur de l'ambassadeur de France eut lieu à l'hôtel Statler et fut l'une des fêtes les plus cosmopolites et les plus brillantes dans les annales de la Société, tant par la splendeur du décor que par le nombre des invités et l'éminence du personnage qui avait daigné se rendre au désir et à l'invitation des Franco-Américains.

RECEPTION AU SALON

Dans le salon de l'hôtel, orné de drapeaux tricolores et de drapeaux étoilés, près de 700 personnes se pressaient et fraternisaient, lorsque l'ambassadeur de France fit son entrée, en compagnie de M. François Brière, consul français à Boston, et de Mme Brière, vers 6h.30 hier soir.

La réception commença aussitôt, invités d'honneur, membres et amis de la Société défilant à tour de rôle devant l'envoyé de la France. M. le Dr J.-Ubalde Paquin, de New

Bedford, président de la Société, et M. le Dr Omer-E. Boivin, de Fall River, président du comité de réception, présentèrent à Monsieur de Saint-Quentin cette foule avide de serrer la main du représentant le plus direct de la République française aux Etats-Unis.

LE BANQUET

Un peu avant 8 heures, Son Excellence et les invités d'honneur firent leur entrée dans la grande salle pavoisée du banquet, à la musique de fête de l'orchestre Marshard de Boston. On chanta la Marseillaise, on posa pour une photographie-souvenir, avant de déguster le dîner exquis préparé par le chef français de l'hôtel Statler, assisté de Monsieur le consul Brière et de M. le juge Arthur-L. Eno, trésorier de la Société Historique Franco-Américaine. Le menu comportait de la chair de crabe Neptune, un potage Parmentier, des coeurs de céleri et des olives assorties, un tournedos Ambassadeur avec sauce chasseur, des pommes de terre galette, des petits pois au beurre frais, une salade d'automne, une bombe de Saint-Quentin, des friandises et une demi-tasse.

La grande salle de forme rectangulaire était parée de faisceaux de drapeaux étoilés et de tricolores et les 70 tables du festin étaient fleuries bleu, blanc, rouge. Au fond,

la scène où se trouvait l'orchestre était ornée de palmes.

Cette fête, la plus française pour ainsi dire, dans les annales de la Société Historique, fut en même temps la plus cosmopolite. Franco-Américains, Américains, Français, Canadiens français, Acadiens, Belges, Libanais, Syriens et Polonais et Russes en étaient.

Jamais non plus la Société Historique n'avait réuni tant d'intellectuels. Il y avait des tables entières de professeurs de l'université Harvard, de l'Université du Maine, du collège l'Assomption, de Worcester, de Wellesley College, de l'Université de Montréal et de Smith College, sans compter les musiciens de renom de l'Orchestre Symphonique de Boston, les membres de nombreuses sociétés intellectuelles et nationales de la Nouvelle-Angleterre.

TABLE D'HONNEUR

On remarquait à la table d'honneur, les personnages suivants: Son Excellence l'ambassadeur de France, le comté René Doynel de Saint-Quentin; M. François Brière, consul de France à Boston, et Mme Brière; M. le Dr J.-Ubalde Paquin, président de la Société Historique, qui présida le banquet et présenta les invités; M. Emile Vaillancourt, de Montréal; M. André Morize, professeur à l'université Harvard; M. le Dr Serge Koussevitzky, directeur de l'orchestre Symphonique de Boston, et Mme Koussevitzky; M. le juge Raoul-H. Beaudreau, juge de la Cour Supérieure du Massachusetts; M. James Geddes, fils; M. F.-S. Whitwell, de l'Alliance Française de Boston; Mme E.-K. Rand, présidente du Comité du film français; Mme Jane Clauzel, présidente du Salon français de Boston; M. Armand Bérard, secrétaire de l'ambassade française de Washington; M. Antoine Morand, vice-consul de Boston; M. René Philippe, président de "La Prévoyance" de Boston; Mme Walter Dumas, présidente du Club des Dames de France, de Boston; le R. Père Rodolphe Martel, supérieur du collège de l'Assomption de Worcester; M. le Dr Georges-A. Boucher, vice-président de la Société Historique; M.

le juge Arthur-L. Eno, trésorier de la Société, et Mme Eno; M. Antoine Clément, secrétaire de la Société; M. l'abbé Adrien Verrette, vicaire à Saint-Antoine de Manchester; Mlle Blanche Clément; Mgr Stephen el-Douaihy, chorévêque et curé de la paroisse Notre-Dame des Cèdres du Liban de Boston, et Mmes Paquin et Morize.

GROUPES REPRESENTES

La salle du banquet à l'étage mezzanine de l'hôtel mesure 74 pieds et demi par 113 pieds. Les tables étaient disposées 11 par rangée et six de profondeur sans compter les quelques tables entre les colonnes à l'arrière.

La nomenclature suivante des groupes à ces diverses tables suffit pour se rendre compte de la diversité des délégations de toute la Nouvelle-Angleterre qui assistèrent à la fête:

Dans la première rangée, il y avait les tables du Comité France-Amérique de Woonsocket, R. I., de Me Téléphore Leboeuf de Webster, de la Prévoyance et du Club des Femmes de France de Boston, du maire Damase Caron, de Manchester, N. H., de l'Alliance Française de Boston, des professeurs de l'université Harvard, de Me Eugène-L. Jalbert de Woonsocket, R. I., du Salon Français de Boston, du Dr Harpin de Worcester et du Dr Boivin de Fall River.

Dans la seconde rangée, on remarquait celles de M. le Dr Sénécal de New Bedford, de M. le curé Larivière de Marlboro, de M. Wilfrid Beaulieu de Worcester, des Pères Assomptionnistes de Worcester, de M. Jacques Lepoutre de Woonsocket, R. I., des professeurs de Wellesley College, des musiciens de l'Orchestre Symphonique de Boston, de la Prévoyance, du Dr Z.-J.-C. Potvin de Springfield, Mass., et d'un groupe du Rhode Island.

La troisième rangée commençait par des groupes du Rhode Island, de Brockton, de la Prévoyance, de musiciens de la Symphonie; puis il y avait des tables de Me Paul-R. Foisy de Lowell, de l'Alliance Française de Worcester, du Cercle Jeanne-Mance de Worcester, de

l'Association Educatrice Franco-Américaine de Lowell, de la Légion Franco-Américaine.

Dans la quatrième rangée, il y avait les tables de conseillers généraux et de membres de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, de MM. Joseph Péloquin et Louis-A. Biron, fils, de Lowell, de M. l'abbé Arthur-J. Dupuis du Rhode Island, de M. Rodolphe Carrier de New Bedford, de Me Ralph-J. Thibodeau de Newton, Mass., de la Prévoyance, du maire Landry de Biddeford, Maine.

Les tables de la cinquième rangée près de la scène avaient été réservées par les représentants des colonies libanaises et syriennes de Boston; puis il y avait les tables du groupe de Cambridge, du Dr Picard de Woonsocket, R. I., du juge Edouard Lajoie de Fall River, de M. Amédée Archambault de Lowell, du juge Alfred Chrétien de Manchester, N. H., de M. Josaphat Benoît de Manchester, N. H., puis du Dr Larochelle, de Manchester, N. H.

La dernière rangée de tables avait été réservée par d'autres groupes de la Prévoyance ainsi que des colonies libanaise et syrienne de Boston et de la Nouvelle-Angleterre.

HOMMAGES A L'AMBASSADEUR

A la fin du banquet, M. le Dr Paquin présenta les hommages des Franco-Américains à Son Excellence; M. le professeur André Morize de Harvard, ceux de la colonie française; Mgr Stephen el-Douaihy, chœurévêque et curé de Notre-Dame des Cèdres du Liban de Boston, ceux des colonies libanaise et syrienne; le colonel Emile Vaillancourt, de Montréal, ceux des Canadiens français de la province de Québec. Le "Star-Spangled Banner" termina la fête. Mme Eva Tancrèll-Meunier, soprano de Woonsocket, R. I., chanta en français avant et après les hommages à Son Excellence. Avant, elle rendit "L'Idéal" par Chaminade et "Depuis le jour" de l'opéra "Louise" par Charpentier et un encore. Après, elle chanta "Le sais-tu?" de Massenet, "Le beau rêve" par Flégier et "Villanelle" de Del'Ac-

qua, en outre d'un encore. Ce chant avec accompagnement d'orchestre fut magnifique.

Nous publions ci-après le texte de ces hommages.

REPONSE DE L'AMBASSADEUR

Avec une aimable simplicité, digne du grand pays qu'il représente si dignement, Monsieur le comte de Saint-Quentin rendit hommages à tous ceux dont les efforts contribuent à resserrer les liens d'amitié entre la France et les Etats-Unis.

Il parla de la colonie française de Boston, du groupe Syro-Libanais de la capitale du Massachusetts, du groupe canadien-français dont il rappela quelques données historiques.

Il conclut en remerciant les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, qui font tout pour promouvoir l'esprit français dans ces parages et qui ne manquent jamais de manifester leur amitié envers la France, leur ancienne mère-patrie.

SEANCE D'AFFAIRES

Après quinze minutes d'interruption pour permettre aux invités de se retirer, les officiers et les membres de la Société Historique tinrent leur séance d'affaires semi-annuelle, sous la présidence du Dr Paquin.

L'ordre du jour de cette séance d'affaires était le suivant:

Lecture et approbation du procès-verbal de la dernière réunion du bureau de direction.

Lecture des correspondances.

Présentation des nouveaux membres.

Rapport des comités: (a) Commission du manuel d'histoire franco-américaine; (b) Etude détaillée des statuts et règlements de la Société en vue de leur publication; (c) Comité du concours d'histoire de la Société. Proclamation des gagnants; (d) Commission d'inventaire et de compilation des archives de la Société—le secrétaire.

Affaires nouvelles: Doit-on continuer le concours d'histoire de la Société?

Eloge funèbre de feu M. le curé Charles Jeannotte de No. Adams, Mass., par M. le Dr Antoine Du-

mouchel de North Adams.

Eloge funèbre de feu Joseph-A. Legaré de Lowell, Mass., par M. le juge Edonard Lajoie de Fall River, Mass.

Ouvrage à recommander: "Le Sanatorium" du Dr Paul Dufault de Rutland, Mass.

Renouvellement du bureau pour l'exercice de 1939.

Le seul changement dans le bureau de direction de la Société fut l'élection de trois nouveaux directeurs, pour trois ans: M. Rodolphe Carrier, de New Bedford; M. le Dr Antoine Dumouchel, de No. Adams; M. le Dr J.-B.-A. Falcon, de Pawtucket, R. I.

NOUVEAUX MEMBRES

Vingt-quatre nouveaux membres ont été admis dans la Société, au cours de la séance d'affaires. Ce sont: le R. Père Alcime-M. Cyr, S.M., de Boston, présenté par M. le juge Arthur-L. Eno; M. l'abbé Simon Lonergan, de Lowell; M. l'abbé Arthur-O. Mercier, de Dracut, présenté par M. Antoine Clément; M. l'abbé Roland Massé, de Fall River, présenté par M. le juge J.-Edouard Lajoie; M. l'abbé Lionel-E. Beaudet, de Woonsocket, présenté par Me Eugène-L. Jalbert; MM. Gérald Robert et Albert Ballard, de Manchester, présentés par M. Josaphat Benoit; M. le Dr Raymond-E. Lévesque, de Gardner, présenté par M. Albert-J. Lamoureux; M. Clarence-J. Tougas, de Brockton, présenté par M. le Dr Georges-A. Boucher; M. J.-Adrien Gadoury, de Brockton, présenté par M. le Dr Boucher; M. le Dr Wilfrid Rousseau, de New Bedford, présenté par M. le Dr Paquin, ainsi que M. Albert-J. Lorranger; M. L.-Paul Courchesne, de Worcester, présenté par M. Wilfrid-J. Beaulieu; M. Lionel Morais, de Lowell; M. Joseph Routhier, de Lowell; M. Joseph Péloquin, de Lowell; M. Edgar Corneau, de Biddeford, présenté par M. Hervé Génèreux; M. Hormisdas Ethier, de Woonsocket, présenté par M. le Dr Armand Picard; M. Armand-J. Marot, de Pawtucket; M. Joseph Plante, de Fall River; M. Lionel Dansereau, de Fall River; M. Raymond Lemay, de Marlboro, présenté par M. le curé F.-X. Larivière,

Me Jean-Marie Bachand de Putnam, Conn., et M. N.-E. Prévost, de Worcester, Mass.

VISITES DE L'AMBASSADEUR

Nos lecteurs, qu'ils aient eu ou non l'occasion de se rendre à Boston, seront certes intéressés de savoir le programme de la visite de Son Excellence Monsieur de Saint-Quentin en Nouvelle-Angleterre. Le voici tel qu'émis par le consulat de France à Boston:

Mercredi 26 octobre: matinée, visites officielles au gouverneur, au maire, au cardinal; lunch à l'université Harvard; après-midi, visite de l'université; soir, banquet organisé par la Société historique franco-américaine, auquel participeront, outre les membres de cette société, de nombreuses personnalités appartenant aux colonies française, libanaise et syrienne, et aux sociétés françaises, franco-américaines et américaines de la Nouvelle-Angleterre. Au cours de ce banquet l'ambassadeur de France fera une conférence.

Jendredi 27 octobre: Visite du Collège de l'Assomption à Worcester et lunch au collège.

Vendredi 28 octobre: Lunch à midi offert par le maire Tobin. Dans l'après-midi l'ambassadeur assistera à un concert de musique française donné par l'Orchestre Symphonique de Boston, puis il sera reçu par le Dr Koussevitzky.

Samedi 29 octobre: Lunch offert par Son Excellence le Gouverneur. L'après-midi réception par l'Alliance française de Boston. Dîner au Tavern Club.

Le comité d'organisation de cette fête splendide fut le suivant: M. le Dr J.-Ubalde Paquin président, l'hon. Arthur-L. Eno, trésorier, et M. Antoine Clément, secrétaire. Le comité de réception fut comme suit: M. le Dr Omer-E. Boivin, président; MM. André-E. van Haelst, Josaphat-T. Benoit; l'hon. Wilfrid-J. Mathieu, Me Albert-L. Bourgeois, M. Maxime-J. Cornellier, Me Ralph-J. Thibodeau et MM. Albert-J. Lamoureux et Hector-E. Cormier.

—Josaphat BENOIT.

DISCOURS DE BIENVENUE DU PRESIDENT

Excellence,

Messeigneurs,

Messieurs du Clergé,

Mesdames, Messieurs,

La Société Historique Franco-Américaine pour la première fois, a le bonheur de réunir autour de sa table amie outre ses membres, de nombreuses personnalités venues du Canada et appartenant aux colonies française, libanaise et syrienne, à l'élément franco-américain, aux sociétés françaises, franco-américaines et américaines de la Nouvelle-Angleterre et du New-York.

Nous sommes tous venus présenter un concert d'hommages à celui qui "est auprès de nous le visage de sa patrie": l'Ambassadeur de France.

Au cours de ses quarante années d'existence bientôt, notre société a eu le plaisir d'avoir comme conférenciers de nombreux historiens et littérateurs en vue, et vous me permettrez de vous citer les noms de quelques-uns d'entre eux, à titre d'agréable souvenir:

Henri de Régnier de Paris, Gaston DesChamps de Paris, Henri Beaugrand de Montréal, Hughes Leroux de Paris, Arthur Favreau de Boston, le Dr Armand J. Bédard de Lynn, James Geddes, fils, de Boston, René Millet de Paris,

le Rév. Père Louis Lalande de Montréal, Louis J. Jobin de Boston, Benjamin Sulte d'Ottawa, Mgr L'Enfant de France, l'abbé Thellier de Poncheville de France, Paul Azan de France, François Veuillot de France, l'abbé Lionel Groulx de Montréal, André Morize de Cambridge, le Rév. Père de Mangeleere de Boston, Raoul Blanchard de Grenoble, Paul Hazard de Paris, le Rév. Père Engelbert Devincq du Collège de l'Assomption de Worcester, Josaphat Benoît de Manchester, Emile Vailancourt de Montréal, Mgr Camille Roy de l'Université Laval de Québec, Mgr Olivier Maurault de l'Université de Montréal et Son Eminence le cardinal Villeneuve de Québec.

Excellence, vous jetez un nouveau lustre sur cette vénérable liste en y ajoutant le nom du comte René Doynel de Saint-Quentin.

Nous en sommes fiers et reconnaissants.

Excellence, votre présence ce soir, est un grand honneur pour la Société Historique Franco-Américaine et cet honneur rejaillit non seulement sur ses membres mais sur tous les franco-américains, et elle nous fait sentir que la France reconnaît nos efforts de survivance ethnique et que "ses frontières intellectuelles et morales s'étendent jusqu'à nous."

J.-Ubalde PAQUIN, M. D.

HOMMAGES DES FRANCO-AMÉRICAINS

Par le Dr J.-Ubalde Paquin

Excellence,

Deux millions de franco-américains vivent principalement dans la Nouvelle-Angleterre et se groupent pour la plupart, autour du clocher paroissial. La paroisse est un noyau social parfaitement organisé qui les a secondés dans leur détermination de résister à l'influence anglicisante du milieu où ils vivent. L'église leur a permis de prier Dieu dans la langue de leurs aïeux; l'école a donné une formation française à leurs enfants; la société de secours mutuels et le journal franco-américain ont été des moyens de liaison entre les groupes pour les rendre plus compacts et plus forts. En un mot, leur résistance a été effective.

Cependant, ils désiraient ardemment se rapprocher davantage de la France afin de se vivifier au rayonnement de son génie, d'améliorer leur culture et d'assurer leurs lendemains.

La France se rapprocha! Ses conférenciers se firent entendre plus souvent dans leurs cercles littéraires; ses ambassadeurs les honorèrent de visites plus fréquentes; elle les gratifia de bourses scolaires; elle fit des dons de livres et

d'argent à leurs institutions de propagande de sa culture et la Société Historique Franco-Américaine est au nombre de celles qui ont joui de ses libéralités par l'intermédiaire de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique; ses consuls de Boston, notamment M. François Brière, ont participé plus activement à la vie franco-américaine; enfin, elle a voulu honorer tous les franco-américains, en décorant certaines personnalités de langue française en Nouvelle-Angleterre et la remise de ces décorations a donné lieu à des fêtes françaises inoubliables où on a loué les qualités de leur race et leur fierté nationale et pour me servir d'une phrase d'un orateur que je ne veux pas nommer par respect pour sa modestie, et où on a "célébré l'influence de la France, civilisatrice universelle, cette douce patrie de tout homme qui aime la pensée lucide, le sentiment délicat, la science profonde, le droit, l'honneur, toutes les nobles qualités du coeur humain."

Excellence, au tribut d'hommages que les franco-américains viennent vous rendre ce soir, je veux ajouter leurs sentiments de gratitude envers la France pour la sollicitude qu'elle ne cesse de leur prodiguer.

HOMMAGES DES FRANÇAIS DE BOSTON

Par M. André Morize

Monsieur l'Ambassadeur,

J'ai le précieux honneur de présenter à votre Excellence les hommages de tous ceux que notre programme officiel, faute d'un meilleur terme, appelle "la colonie française de la Nouvelle-Angleterre."

Nous ne sommes pas des "colons"; nous n'avons pas eu à défricher, à conquérir, à nous battre pour notre subsistance quotidienne. Nous sommes simplement des Français, qui, jadis ou naguère, avons été amenés, de notre libre choix ou par les hasards de la vie, à nous installer sur cette terre, si riche depuis des siècles de souvenirs français, et où, en maints endroits, le plus noble sang de France a été versé. Or ce soir, ces Français se réjouissent de cette occasion, si longtemps, si ardemment attendue, de se grouper, parmi d'autres amitiés franco-américaines, autour du représentant de la patrie absente et si proche, et de lui dire, d'abord, les liens indéchirables qui les attachent à leur France, — ensuite le loyal dévouement qui les unit à l'Amérique, — enfin la reconnaissance qu'ils vous ont, Monsieur l'Ambassadeur, de pouvoir, sans creuse éloquence, mais du fond de leur coeur, affirmer cette double et vivace loyauté.

"L'exil nous apprend la Patrie", a dit l'un de vos prédécesseurs. Nous croyons, Français d'Amérique, que nous sommes souvent plus près de la France essentielle que beaucoup de Français qui vivent dans le tourbillon quotidien de la politique, des lettres, des querelles domestiques. Passionnément amoureux de tout ce qui est la France, nous recevons son message comme filtré par la distance, ramené aux lignes pures de sa plus durable architecture, allégé des contingences impérieuses, idéalisé peut-être, mais par là-même plus près de son sens véritable et de sa vertu éternelle. Nous croyons à cette Fran-

ce-là de toute la force de notre être. Jetés par la vie au sein de cette Nouvelle-Angleterre qui depuis trois cents ans a toujours été, en quelque façon, accueillante à la France, nous croyons, Monsieur l'Ambassadeur, que notre très simple, — mais grand devoir est d'être ici, au sens le plus riche du mot, des Français "aimables". Nul désir chez nous d'imposer la France, ou d'en proposer une image orgueilleuse ou arrogante; rien que la légitime ambition d'en faire aimer ce que Michelet appelait le visage "vénéral et charmant". Nous savons ce que nous devons à l'Amérique, et nous en sommes reconnaissants. Nous savons ce que nous pouvons apporter à l'Amérique, et nous voulons en être généreux. Animés de cette double volonté de gratitude et de coopération, il nous est doux, ce soir, de penser que le gouvernement de la République n'est pas indifférent: votre présence, Monsieur l'Ambassadeur, en est pour nous l'inestimable garant, — et une raison nouvelle de persévérer.

Au dix-septième siècle, un des maîtres de la vie intellectuelle de la Nouvelle-Angleterre écrivait, en parlant des Français installés dans la région, qu'ils lui semblaient "likeable and useful"; — estimables et utiles à la vie de la communauté. Les Français qui sont ici ce soir, Monsieur l'Ambassadeur, n'ont pas d'autre ambition que ce double idéal qui se résume dans les deux mots d'amitié et de travail, — à quoi vous leur permettez d'en ajouter un troisième: celui de reconnaissance à votre égard, assurance de notre part et promesse d'un dévouement qui ne veut connaître d'autre limite que celle que vous fixerez vous-même. Ce dévouement s'adresse à l'Ambassadeur de notre patrie, — et, par delà sa personne, — à notre France que, ce soir, pour nous, il incarne et symbolise.

HOMMAGE SYRO-LIBANAIS

Par Mgr Stephen el-Douaihy

Excellency:

It is my singular privilege to be one of the speakers at this happy occasion. Before bringing to His Excellency, the Comte René de Saint-Quentin Ambassador of France the greetings of my people of Lebanon and Syria, I wish to say a very brief word about our relations with France.

People think that we are joining the French Colony in honoring His Excellency the Ambassador on account of the French Mandate over the countries of Lebanon and Syria. The fact is that the actual Mandate is a result of a friendship held unbroken for centuries.

The first date of our relation of friendship with France goes back to the first crusade in 1099 when forty thousand men of the mountains of Lebanon met the crusaders and marched with them for the conquest of Jerusalem. This relation was confirmed when Saint Louis of France leading the seventh crusade in 1249 was greeted by twenty five thousand men of the Maronites of Lebanon and Syria who volunteered to help his army.

At the end when Saladdin the King of the Arabs took back the kingdom of Jerusalem from the hands of the Franks, many of those found refuge in our mountains and they settled there, where they were received with all the demonstrations of love and generosity from the clergy and laity of Lebanon. Pope Alexander IV wrote to our Patriarch a letter praising him for the paternal reception he made to the Franks settling in his country.

France the country of nobility and chivalry never neglected to look after the people of Lebanon who were suffering the consequences of the Mohamedan revenge.

Throughout that long period of time, from the beginning of the fourteenth century to our day, France did not fail to defend our rights against the Arabs and Turks.

The actual mandate of France over our country was the dream of our forefathers for centuries and we are glad to see it realized.

Now that you know the reason of our presence here tonight, please allow me to greet His Excellency the Ambassador in his own language.

Monsieur l'Ambassadeur,

La présence de Votre Excellence parmi nous ce soir réveille dans le coeur de mon peuple émigrant du Liban et de la Syrie tous les sentiments de joie qu'il éprouvait pendant les réceptions qu'on faisait dans son pays aux grands personnages français, pour cela vous voyez ce soir un groupe de la colonie Libanaise de Boston, s'unir à la colonie française pour vous saluer et saluer en vous le noble représentant de la France et moi en ma qualité de Représentant en Amérique de S. B. le Patriarche Maronite d'Antioche et de tout l'Orient, Mgr Antoine Pierre Arida, j'ai l'honneur de vous saluer en son nom et au nom de cent mille Maronites qui se trouvent dans ces Etats-Unis.

Excellence, la distance qui nous sépare de la France n'a pas eu d'autre effet sur nos sentiments d'amour envers votre noble pays que pour les rendre plus solides et plus sincères, particulièrement quand on nous montre des nouvelles marques de zèle pour nos affaires comme celle que Votre Excellence a donnée dernièrement en venant à l'aide de nos compatriotes dans la République de Colombie.

Permettez-moi, Excellence, avant de finir d'exprimer mon admiration et mes remerciements pour la France qui nous a donné ici, à Boston, dans la personne de M. Brière, un Consul qui la représente si dignement et qui nous rappelle toujours ce qu'il y a en France de bon et de beau.

Animé des sentiments de reconnaissance légués à nous par nos ancêtres je crie de tout mon coeur — Vive la France — Vive Monsieur l'Ambassadeur.

HOMMAGE DU CANADA-FRANÇAIS

Par M. Emile Vaillancourt

Monsieur le Président,
Excellence,
Mesdames,
Messieurs,

Un auteur éminent que nous connaissons tous, écrivait récemment que "la France avait perdu ses colonies au dix-huitième siècle parce qu'elle les avait peuplées avec des individus plutôt qu'avec une race; que l'Amérique était restée anglaise parce que les colons anglo-saxons s'étaient établis par groupes, ne s'éloignant pas trop les uns des autres, n'inventant rien d'extraordinaire, détestant tout ce qui ne leur ressemblait pas; et qu'en fin de compte, ces deux millions d'Anglo-saxons n'avaient eu aucune difficulté à déloger du Nouveau-Monde les soixante mille Français qui s'y étaient établis et occupaient alors les quatre cinquièmes du continent."

Permettez-moi de répondre à cette étrange affirmation en déclarant qu'avant 1760, le peuple canadien-français était devenu une véritable race avec toutes ses caractéristiques et que la description de l'auteur que je viens de citer, s'adapte admirablement aux Canadiens français plutôt qu'aux Anglo-saxons. Non seulement nous sommes encore là où nous étions en 1760, non seulement nous avons dépassé les cadres de notre province de Québec, mais nous avons débordé sur toute la Nouvelle-Angleterre et dans plusieurs états de la République américaine. Les 60,000 sont maintenant les 6,000,000.

Ceux qui sont venus ici ce soir, Excellence, pour vous apporter l'expression de leurs hommages les plus fervents, sont les témoins de la France d'Amérique, de l'Amérique latine du Nord qui ne meurt pas, qui ne change pas et, qui, chaque fois, dans les occasions comme celle qui nous réunit ce soir, tiennent à affirmer hautement leur

désir de survivance en même temps qu'ils sont heureux de faire savoir à la France d'en face, qu'elle continue de jouer sa destinée sur une carte autre que celle de l'Europe. Vous êtes ici chez vous, comme chacun de nous sent parfaitement qu'il est ici chez lui, sur ce vaste continent arrosé par le sang de nos héros et de nos martyrs, et tout particulièrement sur le sol de cette glorieuse république, dont trente-cinq états et plus de cent villes ont été découverts, explorés et fondés par les Canadiens français, nos ancêtres.

L'histoire nous apprend que le Hollandais Pierre Minuit acheta des Indiens l'île de Manhattan, où s'élève aujourd'hui la ville de New York, pour la somme ou l'équivalent de la somme de vingt-cinq dollars. Plusieurs s'étonneront en s'imaginant qu'il s'agissait là d'une véritable aubaine; mais ils auront tôt fait de penser autrement lorsque les banquiers leur démontreront avec chiffres à l'appui, que, si ce prix d'achat avait été, en 1620, placé à intérêt composé, tout l'or du monde, suffirait à peine, de nos jours, pour rembourser le capital et l'intérêt couru. Que Messieurs les Américains, nos amis, sachent que les nôtres ont dépensé beaucoup plus de vingt-cinq dollars en espèces, en labeurs et en efforts pour travailler à l'édification de leur magnifique et vaste pays. Oui, Excellence, oui, Messieurs, nous sommes ici vraiment chez nous.

En 1934, pour célébrer le quatrième centenaire de la découverte du Canada par le malouin Jacques Cartier, plus d'une centaine de barques de pêche s'avancèrent dans le fjord de Gaspé pour rencontrer le "Champlain" qui avait à son bord la délégation officielle de la France, présidée par Monsieur Pierre-Etienne Flandin. Toutes ces embarcations qui ressemblaient à s'y méprendre aux drakars des Normands,

ces "pilotes du froid" que la plupart d'entre nous réclament pour leurs ancêtres, voguaient à pleines voiles armoriées aux emblèmes des anciennes provinces de France. Au spectacle de cette touchante évocation du passé et à la vue de l'imposante croix de granit que l'on venait d'ériger sur la falaise, du paquebot s'élança une seule exclamation spontanée: "C'est la vieille France qui vient accueillir la nouvelle". Au nom de notre vieille France de la province de Québec fondée par le Saintongeais Champlain, Excellence, c'est de Montréal maintenant la deuxième ville française du monde, fondée par le Champenois Maisonneuve, que je suis venu pour vous apporter l'hommage des miens, ces sentinelles que la France oubliait de relever en 1760, lorsqu'elle abandonna les rives du Saint-Laurent.

Certains ont pu s'étonner, et s'étonnent encore de nos jours, du changement si rapide d'allégeance des nôtres, de la couronne de France à celle d'Angleterre. Mais quiconque veut bien se donner la peine d'étudier l'histoire, comme il le doit, peut facilement se rendre compte que les raisons qui nous ont fait passer, sans choc, sans heurt, de la domination de la monarchie française à l'allégeance britannique, que ces raisons sont à peu près les mêmes que certaines de celles qui ont motivé la transformation de la France de royauté en république. Jean-Jacques Bréard, le président de la Convention et Jacques Bedout, l'amiral de la Révolution, beaucoup l'ignorent, étaient pourtant, l'un et l'autre natifs de la ville de Québec. Coïncidence, évidemment, mais coïncidence symbolique tout de même.

Au Canada français, "où rien ne change", on oublie jamais. "Je me souviens", vous le savez, est notre devise. Nous aurions pu tout aussi bien nous approprier celle de Colville, l'un des compagnons de Guillaume le Conquérant: "Oublier ne puis".

Descendants de Normands pour la plupart, comme je vous le disais, en devenant ce que nous sommes, nous avons la conviction d'être re-devenus les sujets du Duc de Normandie, l'un des titres du Roi de

la Grande-Bretagne, précisément celui en vertu duquel il règne encore de nos jours sur les Iles Anglo-normandes, titre dont l'ancienneté et la préséance ne le cèdent en rien à ceux de roi et d'empereur.

Notre souverain, dont la devise est "Dieu et mon Droit", avant d'apposer sa signature à un nouveau texte de loi, la fait toujours précéder de la phrase bien française: "Le Roy le veult". Lorsqu'il voudra user de son droit de veto il écrira: "Le Roy s'avisera". C'est encore la coutume de Paris, devenue chez nous comme chez vous, le Code Napoléon, qui régit nos lois civiles. Aujourd'hui comme autrefois, notre souverain qui est devenu constitutionnellement le Roi du Canada, pourrait, s'il le voulait, avoir son mot à dire lorsqu'il s'agit de la nomination des évêques. Bien que la tenure seigneuriale établie par l'intendant Jean Talon et le Comte de Frontenac soit abolie depuis 1867, les effets subsistent toujours. Les Sulpiciens de Paris sont toujours les seigneurs de l'île de Montréal. Le droit paroissial et le droit de dimage de l'ancienne France sont encore chez nous les contreforts de la famille canadienne-française, cellule où réside le véritable secret de notre étonnante survivance. Et toujours, à la veille, vous pourriez entendre nos mamans qui endorment les petits en chantonnant des vieux refrains de France, refrains que vous avez peut-être oubliés chez vous, Excellence, mais que vous retrouverez toujours chez nous, plus jeunes que jamais.

Lorsque saint Ignace de Loyola fonda la Compagnie de Jésus, il demanda au Ciel pour ses religieux, la grâce de la persécution, afin que ces derniers puissent éprouver de temps en temps le besoin de serrer les rangs. Les pères de la Nouvelle-France semblent avoir adressé au Ciel la même prière, maintes fois exaucée, à tel point que nous pourrions à bon droit nous appliquer les paroles du psalmiste: "Deus non fecit taliter omni nationi". La Providence nous a comblés d'insignes et divines faveurs en nous armant d'une puissance extraordinaire de réaction et d'endurance

contre la persécution et l'assimilation.

Vous savez que l'Angleterre s'est emparée du Canada en 1760 afin de protéger ses colonies américaines. Le destin, cependant, est quelquefois ironique. Quinze ans à peine après la cession de notre pays, ce sont les nôtres, les Canadiens français, qui protégeaient le Canada, devenu colonie anglaise, contre les incursions et les tentatives de conquête des anciennes colonies américaines de l'Angleterre devenues les Etats-Unis d'Amérique. Cette lutte héroïque des nôtres qui dura jusqu'en 1813, nous permet d'affirmer fièrement une vérité paradoxale: si le Canada est demeuré anglais, c'est qu'il était et qu'il est encore français.

En 1837 survint au Canada français, un incident comparable à celui qui en Angleterre provoqua la chute des Stuart; un conflit entre le peuple et le pouvoir exécutif. Dans leur révolte contre les représentants indignes de la couronne britannique, plusieurs des nôtres furent vaincus sur l'échafaud, mais, Dieu merci, ils sont vainqueurs dans l'histoire. Peu de temps après leur glorieux trépas, la reine Victoria accorda au Canada un gouvernement à responsabilité ministérielle. C'est ainsi que les nôtres ont fondé le premier dominion, devenu, de l'aveu même de notre vice-roi actuel Lord Tweedsmuir, pays souverain, et de l'aveu de Monsieur André Maurois, le British Commonwealth of Nations, dont le précurseur, en amorçant par sa doctrine nationaliste le Statut de Westminster, fut un ancien journaliste franco-américain, feu notre ami Olivar Asselin, vétéran de la guerre hispano-américaine et héros de la Grande Guerre.

Il y a trois ans environ, Monsieur Julien Benda, dans une conférence qu'il donnait à l'Alliance française de Montréal, définissait la paix à ses auditeurs. "La paix, disait-il, ne veut pas dire nécessairement l'absence de guerre. La paix n'est pas un problème social, économique ou politique. La paix est avant tout un problème moral qui ne peut être résolu que par l'accord des bonnes volontés des individus comme des nations. Dieu merci, Excellence,

depuis cent vingt-cinq ans, nous vivons en paix avec nos voisins les Américains, les uns et les autres ayant compris la paix comme nous devions vraiment la comprendre. Il y a près d'un siècle, alors que les Américains complétaient la construction d'un fort sur la frontière entre l'Etat de New York et la province de Québec, ils eurent l'étonnement de s'apercevoir qu'ils avaient édifié cette forteresse sur le sol canadien plutôt que sur leur propre territoire. Le gouvernement du Canada liquida l'incident en bon voisin en cédant aux Etats-Unis l'emplacement du fort. Ce dernier, resté longtemps inachevé vient d'être démoli afin de faire servir ses matériaux pour la construction d'un pont international. C'est ainsi que nous avons appris à transformer nos épées en coultres de charrue et à construire de nombreux ponts internationaux. L'été dernier, lors de l'inauguration de l'un de ces liens entre pays, le président Roosevelt déclarait aux Canadiens qu'ils pouvaient compter sans réserve sur l'appui des Etats-Unis pour défendre l'accès de leur territoire si jamais il était attaqué par une puissance étrangère.

C'est ainsi que nous comprenons la paix longtemps avant que Monsieur Julien Benda vint nous en donner la définition.

En 1858, pour inaugurer le premier câble transatlantique entre l'Amérique et l'Europe, le courant électrique porta la salutation du nouveau monde à l'ancien par le message suivant: "Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté". Cette parole d'Evangile n'est-elle pas après tout, la substance de la supplication adressée ces jours derniers par le président Roosevelt à ce potentat de l'Europe à la veille de déchaîner la plus cruelle des guerres?

De toutes façons, la France, et le jeune pays qui se glorifie encore d'avoir été la Nouvelle-France, ont gardé trop de liens de l'esprit et du coeur, en dépit de leurs vicissitudes pour ne pas se sentir dans une communion étroite et absolue sur quelque route qu'ils se croisent, et combien plus encore lorsqu'ils se

rencontrent comme aujourd'hui au foyer du peuple américain.

Non contente d'être ce qu'elle est déjà, le boulevard inébranlable de la race française sur le sol d'Amérique, le centre de langue et de pensée française le plus nombreux et le plus important en dehors de la France, la minorité politique la plus influente de l'Empire britannique, la province de Québec ambitionne de prendre la part qui lui revient par droit d'héritage dans

l'immense action civilisatrice de la France, elle aspire à croiser un jour ses propres rayons avec ceux des plus éclatants parmi les grands phares intellectuels qui ont pour mission d'éclairer l'Humanité tout entière.

Au nom du Canada français, je lève mon verre et je bois à la santé de son Excellence le Comte de Saint-Quentin, ambassadeur de la France au génie immortel et à la pensée fulgurante.

La Société Historique Franco-Américaine s'occupe de recueillir tous les documents et toutes les statistiques ayant une valeur historique et se rapportant, soit à l'immigration française aux Etats-Unis, soit à des événements où des gens d'origine française ont joué un rôle important. Elle s'applique à rechercher les traces de l'influence française en Amérique sur la littérature et les mœurs, et dans toutes les sphères de l'activité humaine.

PRESENTATION DE L'AMBASSADEUR

par le Président

Messeigneurs, Messieurs du Clergé, Mesdames, Messieurs,

M. le comte René Doynel de Saint-Quentin est licencié ès-lettres et en droit, et diplômé de l'Ecole des Sciences politiques. Il est entré aux Affaires Etrangères après des études particulièrement brillantes à Gerson. Les postes qu'il a occupés ont été dès le début des postes de choix: Londres, où il est resté près de deux ans comme Attaché d'Ambassade, et surtout Constantinople où il a été en qualité de Secrétaire d'Ambassade de 1909 à 1914, et où il a acquis une compétence sans égale dans les affaires du Proche Orient et du monde musulman. C'est cette compétence qui lui a valu, après avoir été blessé sur le front occidental; avoir été cité à l'ordre de la 5ème armée le 28 août 1915 et décoré de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire le 7 novembre 1916, d'être envoyé comme officier en mission au Caire. C'est cette compétence également qui l'a fait attacher à partir de janvier 1919 au Secrétariat Général de la Conférence de la Paix, où il a joué un rôle particulièrement important, en dépit de ses 36 ans. Viennent alors ses 4 ans et demi de Berlin pendant lesquels sous les Ambassadeurs Charles Laurent et de Margerie, il

a été comme Conseiller et Chargé d'Affaires un grand expert français en matières allemandes.

En novembre 1924, il reprit sa carrière musulmane: il devint Secrétaire Général du Protectorat marocain sous le Maréchal Lyautey pour qui il a conservé une vive admiration. Après un court passage à la section des relations commerciales, il a pris la direction de la section d'Afrique qu'il devait garder pendant douze ans. Son long séjour au Ministère, l'impossibilité de se passer de ses services pour tout ce qui avait trait aux questions méditerranéennes et proche-orientales, le respect que lui suscitaient ses qualités de travail et de caractère lui valurent une position exceptionnelle.

Il a été nommé Ambassadeur le 25 septembre 1936 et a pris la direction de l'Ambassade de France à Washington le 28 février 1938.

M. de Saint-Quentin est Commandeur de la Légion d'Honneur et titulaire de nombreuses autres décorations parmi lesquelles la Médaille d'honneur des épidémies en argent qu'il reçut en 1913.

Mesdames et Messieurs: J'ai l'honneur et le plaisir de vous présenter comme conférencier Son Excellence l'ambassadeur de la République Française le comte René Doynel de Saint Quentin.

J.-Ubalde PAQUIN, M. D.

Allocution de l'Ambassadeur

Monsieur le Président,
Monseigneur,
Mesdames,
Messieurs,

Quand mon jeune et brillant collègue, M. François Brière, m'a dit que vous attendiez de moi ce soir une conférence, j'ai ressenti quelque inquiétude. Parler devant la Société Historique Franco-Américaine qui a compté parmi ses membres honoraires: Ferdinand Brunetière, René Doumic, Jules Cambon, Jusserand, ces deux derniers mes prédécesseurs à Washington, et qui inscrit au tableau d'honneur de ses conférenciers les noms de Son Eminence le cardinal Villeneuve, de M. Henri de Régnier, de M. Bracq, des Professeurs Paul Hazard et Gilbert Chinard! Pour s'en tenir aux présents, comment ne pas se sentir enclin à la modestie quand on a le redoutable honneur d'avoir pour auditeurs le Professeur James Geddes, M. Emile Vaillancourt, le R. P. de Mangeleere, MM. les Professeurs André Morize, Baldensperger, Louis Mercier et vous-même, Monsieur le Président dont je viens d'éprouver l'impeccable quoique trop indulgente documentation! J'ai lu avec le plus grand intérêt un certain nombre des études publiées par les membres de la Société. Je ne puis qu'admirer l'érudition et le talent qu'ils ont dépensés pour réaliser le programme assigné à la Société par le manifeste du 4 septembre 1899, c'est-à-dire pratiquer "l'étude approfondie de l'histoire des Etats-Unis", et tout particulièrement "mettre en lumière en dehors de tout parti pris et de tout préjugé . . . la part exacte qui revient à la race française dans l'évolution et la formation du peuple Américain".

De sorte qu'en toute sincérité, je dois, Monsieur le Président, reprendre à mon compte la réponse faite par Lafayette à Georges Washington quand, lors de leur premier entretien, le Général en chef des armées américaines, avec sa haute courtoisie, avait demandé au jeune officier français son avis sur un certain nombre de questions militaires: "Je ne suis pas venu ici pour enseigner mais pour apprendre".

Et de vous avoir entendus, Monsieur le Président et les autres orateurs qui m'ont souhaité la bienvenue en termes qui m'ont profondément touché, j'ai déjà beaucoup appris. Car vous avez fait remonter à la surface de ma mémoire bien des notions qu'en ma qualité, non pas d'historien mais de manoeuvre de l'histoire, j'ai recueillies sur les réalités françaises au dehors de la métropole.

Le Professeur Morize, le premier, s'est fait l'éloquent interprète des Français de Nouvelle-Angleterre. Dans son élégante silhouette, à laquelle l'uniforme d'officier de la Grande Guerre n'a pas dû être moins seyant que la toge magistrale, il m'apparaît comme l'un des chefs d'une

grande armée d'hommes courageux et entreprenants qui ont fait oeuvre française en cette région. Dans cette troupe, les costumes sont très disparates. Voici les pourpoints de cuir des hardis navigateurs qui, comme Samuel de Champlain, reconnurent ces côtes dans les premières années du 17ème siècle; voici les costumes sévères des huguenots fuyant l'intolérance religieuse et gagnant rapidement ici l'estime générale par leur labeur et la dignité de leur vie. Qu'il suffise de rappeler Gabriel Bernou, le Révérend Lemer cier, la dynastie des Baudoin, celle des Faneuil, dont le nom est associé à l'un des principaux monuments de la ville. Puis vient la cohorte poudrée des officiers de la Guerre d'Indépendance, aussi braves sur les champs de bataille que brillants dans les salons. De grands généraux: Rochambeau, Vioménil, Berthier, le futur Maréchal de France. Des marins: d'Estaing, Ternay, qui mourut à Newport. Enfin, Lafayette, remarquable exemple des qualités de l'esprit décuplées par celles du coeur et dont le rayonnement était si extraordinaire que les sympathies accumulées sur sa personne débordaient de toute part sur son pays. Ces hommes repartirent enthousiastes de la liberté qu'ils avaient contribué à sauver. Plusieurs d'entre eux devaient d'ailleurs vérifier sur l'échafaud la profonde philosophie de l'avertissement que leur donna un soir le Dr Miles Cooper: "Prenez garde, prenez garde, jeunes gens, que le triomphe de la cause sur ce sol vierge n'enflamme pas trop vos espérances . . . Il nous a coûté beaucoup de sang pour conquérir la liberté. Mais avant qu'elle ne puisse être établie en Europe, vous devrez en verser des torrents". Ces convulsions amenèrent d'ailleurs nombre de Français à chercher, pendant quelques années, asile dans cette terre accueillante. Beaucoup y laissèrent un nom respecté, tel Mgr de Cheverus, qui fut pendant 15 ans le premier évêque catholique de Boston, avant de devenir cardinal-archevêque de Bordeaux.

De nos jours, la colonie française de Nouvelle-Angleterre représente avec distinction les activités les plus honorables et les plus variées. Industriels en relations étroites avec les grandes usines françaises du Nord et de la région lyonnaise. Artisans dans les métiers qui exigent du coup d'oeil, du coup de main, et du goût. Artistes du bel orchestre symphonique de Boston. Et, surtout, missionnaires de la foi ou de la pensée, prêtres, religieux et les nombreux professeurs qui, sous l'habit ecclésiastique ou l'habit laïque, se consacrent à l'enseignement de la langue, de la littérature, de l'histoire française ou franco-américaine. Vous-même, M. le Professeur, et vos éminents collègues, les Baldensperger, les Allard, les Cons, les Mercier, d'autres encore qui représentez avec tant d'éclat le haut enseignement à la grande université voisine, donnez l'exemple du plus intelligent et du plus fécond labeur pour rapprocher la culture française de la culture américaine, pour les amener à se mieux comprendre et à s'entr'aider dans l'intérêt de leur commun idéal.

Mgr El-Douaihy s'est fait le porte-parole des Syro-Libanais, avec qui j'ai été en contact depuis près de 30 ans, c'est-à-dire pendant presque toute ma carrière. La tradition française est très forte dans ces milieux. Elle date de l'époque lointaine de plusieurs siècles où la nation franque

de Beyrouth était en sympathie avec la montagne chrétienne voisine. Le Français a été depuis longtemps, pour les Libanais et Syriens, non seulement le véhicule des relations avec le commerce et la culture de l'Occident, mais aussi le jardin secret où ils cultivaient l'idée religieuse et l'aspiration à l'indépendance. J'ai eu moi-même un exemple touchant de cette vertu de la langue française. Entrant à Jérusalem, en décembre 1917, avec l'armée anglaise, mon premier soin fut de rendre visite aux nombreuses institutions que les missions religieuses françaises y avaient établies avant la guerre. Dans l'une d'elles, le départ des soeurs françaises avait laissé la maison aux soins de quatre soeurs indigènes. Une seule savait notre langue; elle l'apprit aux trois autres. Je ne connais pas de plus bel exemple de foi dans la victoire de la cause des alliés.

J'ai l'honneur de connaître Sa Béatitudo le Patriarche maronite que vous représentez, Monseigneur, avec tant de distinction. Lui-même et ses principaux collaborateurs parlent très bien le français. Il m'a été donné de m'entretenir fréquemment avec M. Emile Edde, l'éminent Président de la République Libanaise. Il possède une double culture, arabe et française, sans lacune. Beaucoup de hauts magistrats, de médecins, d'hommes politiques, en un mot, l'élite du pays, font de même. De même en Syrie, où, chez tous les dirigeants, le français a été l'instrument de la meilleure intelligence avec l'Occident et de l'amitié française.

Pour certains d'entre eux, elle a été la langue de la réconciliation. En 1936, au cours d'une longue et souvent difficile négociation, j'avais en face de moi, aux côtés du vénérable Hachem Atassi, actuellement Président de la République syrienne, et de mon ami Djemil Mardam, aujourd'hui président du Conseil, un notable Alepin qu'on m'avait représenté comme très réfractaire à toute influence française. Comme j'exprimais ma surprise d'entendre ce dernier s'exprimer si bien dans notre langue, il me répondit: "Je l'ai apprise pendant la dernière villégiature forcée que m'ont offerte vos autorités militaires". Il est devenu depuis Ministre et collabore très loyalement avec la puissance mandataire à la mise en place du traité qui doit assurer, dans un avenir assez proche, aux deux républiques de Syrie et du Liban, la pleine indépendance dans l'alliance avec la France.

Non loin du Liban et de la Syrie, l'Egypte, où j'ai passé plusieurs années, offre l'exemple d'un pays où la culture et la langue françaises ont grandement contribué à la formation d'une élite patriote qui est aujourd'hui pleinement maîtresse des destinées du pays.

C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai entendu l'éloquente voix canadienne du Colonel Vaillancourt. Je suis Normand de la plaine. Les paysages qui me sont familiers, les villages entourés de vergers blottis autour du clocher, les grandes portes des fermes s'ouvrant pour la rentrée du troupeau alors que tinte l'Angélus et que le soleil couchant fait briller l'eau dans les ornières du chemin, ces images doivent être celles du pays de Montréal et de Québec. Non loin de chez moi, la pittoresque ville de Honfleur, qui dévale d'une colline boisée vers

l'estuaire de la Seine, a vu se gonfler les premières voiles qui se sont dirigées vers le Saint-Laurent.

Et comment un Français évoquerait-il sans fierté l'épopée de ces 65,000 frères de race qui, abandonnés après la défaite sur un continent lointain, sont devenus en 175 ans plus de trois millions. Grâce à leur merveilleuse fécondité, qui est un privilège moral plus encore que physique, cette belle phalange a doublé environ tous les 30 ans, ce qui est la plus forte augmentation réalisée sans apport d'immigration. Grâce à leur langue et à leur foi indissolublement liées, les Canadiens ont défendu courageusement, pendant des années difficiles, leur droit à l'existence. L'église et l'école, qui regardaient avec une égale fidélité vers le passé, et avec une égale confiance vers l'avenir, ont formé les cadres de la nation. Elles lui ont donné des historiens comme Garneau, des poètes comme Crémazie et Fréchette; elles lui ont inspiré la fierté de ses traditions et la foi dans ses destinées; elles lui ont conquis, après cent ans, la pleine égalité de droit. Aujourd'hui, les Canadiens sont un juste sujet de fierté pour l'Empire britannique dont ils sont les membres loyaux, aussi bien que pour tous les peuples de langue française.

D'ailleurs, comme les Normands nos aïeux, les Canadiens ont essaimé. Au cours des 16ème et 17ème siècles, portant vers le Sud les couleurs de France et la croix, ils ont ouvert à travers le continent américain jusqu'à la Mer des Antilles, une route qui devait, longtemps après, faciliter grandement l'avance de la civilisation américaine. Qu'il suffise de rappeler les noms de la Salle, de Marquette, de la Vérendrye, de d'Iberville et de Lemoyne-Bienville, de Dubuque, de Lamothe-Cadillac, et de bien d'autres. Dans la seconde moitié du 18ème siècle, la Nouvelle-Angleterre accueillit les Acadiens réfugiés. Après l'Indépendance, elle reçut du nord un apport continu d'émigrants qui devint, à la fin du 19ème siècle et au début du 20ème siècle, un formidable courant. Aujourd'hui, n'est-il pas vrai, Monsieur le Président, vos frères et vous en Massachusetts, en Vermont, en Rhode Island et dans les Etats voisins, avez largement dépassé le million. Les nouveaux venus trouvèrent, dès l'abord, en ce pays hospitalier, et tolérant entre tous, la protection de lois bienveillantes pour les étrangers. Mais, répondant à l'appel de la prospérité économique, ils étaient venus sans cadres. Ici encore, comme naguère au Canada, l'école et l'église s'unirent dans la paroisse pour conserver en même temps la langue et la foi. Les maîtres de l'enseignement primaire et secondaire, les historiens groupés autour de vous, M. le Président, ont su former une élite consciente qui met sa double culture au service d'un vigoureux patriotisme américain. Nombreuses et maintes sont les Sociétés qui groupent les Franco-Américains: l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique dont je ne veux pas citer le nom sans rendre hommage à son éminent Secrétaire Général, M. Vézina, malheureusement éloigné de nous par la maladie, l'Association Canado-Américaine, l'Association des Forestiers Franco-Américains, la Société Jacques Cartier, la Légion Franco-Américaine des vétérans franco-américains de la grande guerre. Toutes ces organisations joignent leur action intelligente et charitable à celle d'une presse remarquable

pour assurer la cohésion de tous les éléments, et porter la nation tout entière en avant d'un même mouvement, sans laisser de traînards sur les bas côtés du chemin.

Je vois ici d'autres citoyens américains qui considèrent la France, non comme une nière ni comme une parente, mais comme une amie. Ils justifient le dicton que si la parenté peut être un accident, l'amitié est toujours un choix. Il est impossible de pratiquer ce choix avec plus de discernement, mais en même temps plus de ferveur et de fidélité qu'on ne le fait ici. Chaque jour, je suis profondément ému de rencontrer des hommes ou des femmes qui veulent continuer une tradition d'amitié française établie dans la famille. Ils sont les descendants de ceux qui entourèrent des plus touchantes attentions les soldats de Rochambeau. Eux-mêmes, ou leurs proches, sont venus pendant la Grande Guerre apporter à la cause alliée, sur le sol français, l'appui qui décida de la victoire. En ce pays-ci, ils ont souvent appartenu à la 26ème division qui écrivit une belle page d'histoire militaire. Elle fit même preuve d'un remarquable sens psychologique car, en lisant le premier et le dernier des faits d'armes inscrits à son tableau d'honneur, j'ai constaté qu'elle avait pénétré dans la guerre par la voie la plus brillante, mais la plus dangereuse, je veux dire: le Chemin des Dames, et qu'elle en était sortie au large du Cap de Bonne Espérance.

En feuilletant trop longuement — et je m'en excuse — les différents chapitres de ce livre d'amitié, j'ai trouvé à chaque page les raisons que nous avons tous ici présents ce soir d'être unis par la pensée et par le sentiment. Me sera-t-il permis d'ajouter, tout en m'abstenant de faire incursion dans le domaine de la technique diplomatique, que nous avons eu très récemment l'occasion d'éprouver cette unité morale. Je crois qu'il n'est pas un seul d'entre nous ici qui ne se réjouisse d'avoir vu s'éloigner l'oiseau de mort qui planait sur nos têtes. La guerre aurait réduit en cendres des villes d'histoire et d'art, témoins d'une civilisation qui est notre commun patrimoine. Elle aurait ouvert aussi dans les rangs de la génération actuelle des coupes semblables à celles de l'ouragan qui a récemment dévasté vos forêts. Les gens de mon âge, quand ils réfléchissent sur les difficultés de l'heure présente, se demandent souvent, en évoquant la mémoire d'amis disparus dans la grande tourmente, si parmi eux ne se seraient trouvés de grands penseurs, de grands savants, de grands hommes d'Etat qui auraient résolu ces problèmes. Comment les peuples encore anémiés de la dernière guerre auraient-ils supporté une nouvelle saignée?

Mais aussi, il n'y a personne parmi nous qui ne se soit réjoui de penser que les hommes d'Etat qui ont réussi à maintenir la paix — et l'appui moral de ce pays-ci les a grandement aidés — ont été jusqu'au bout soutenus par un sentiment national calme et décidé. L'enthousiasme populaire qui a salué les premières nouvelles d'un accord dont le contenu ne retenait pas l'attention n'était qu'une soie brillante, doublure d'une étoffe plus forte et plus sombre faite d'abnégation résolue et d'acceptation du sacrifice rédempteur, cette grande

vérité chrétienne que la guerre a laissé plus profondément encore enracinée au sol de France.

Cette joie légitime ne s'accompagnait d'ailleurs pas de l'illusion que s'était ouvert l'âge d'or. L'histoire des dernières années a trop montré que les nations pas plus que les individus, si dures qu'aient été leurs épreuves courageusement subies, n'ont droit au repos, n'ont droit à la prospérité, n'ont droit au bonheur. L'union entre les hommes de bonne volonté, à l'intérieur ou au delà des frontières, suppose un effort continu et un dur labeur. Entre tous les devoirs que cette tâche appelle, celui de conserver les amitiés avec les nations dont on partage l'idéal est un des plus impérieux comme un des plus agréables. Pour nous tous, ici réunis, qui tenons en même temps aux Etats-Unis et à la France, par l'alliage de la nationalité avec la langue ou les affinités, la sauvegarde et le développement de l'amitié franco-américaine constituent une mission sacrée à laquelle, n'est-ce pas, nous ne saurons faillir.

S. Exc. René Doynel de Saint-Quentin.

*La Société Historique Franco-Américaine
publie ses recherches historiques et distri-
bue ses publications dans les bibliothèques
publiques et partout où elles peuvent être
utiles. Elle donne son concours à des con-
férences ayant pour but de faire connaî-
tre l'histoire de la race française en Amé-
rique. Elle correspond avec les sociétés sa-
vantes, françaises et étrangères.*

REMERCIEMENTS A SON EXCELLENCE

Par le Dr J. Ubalde Paquin

Une des grandes caractéristiques du peuple français est la mesure. Nous la reconnaissons dans l'allocution que vient de nous présenter M. l'ambassadeur de France. En effet, grâce à ses qualités de diplomate, M. l'ambassadeur n'a pas atteint la verbosité et n'est pas descendu jusqu'à la réticence. Dans son allocution, il nous décrit l'influence française dans la victoire finale qui nous a valu notre liberté et qui s'est manifestée ensuite, depuis la rédaction de notre constitution, dans le cours des âges, sur notre architecture, notre littérature et notre tempérament jusqu'au temps où nous avons volé à son secours en 1914.

Influence qui s'est aussi manifestée au Canada, malgré son oubli, dans le sang de nos aïeux en les

poussant à ne pas céder à l'influence anglaise, jusqu'à aujourd'hui où nous avons le plaisir d'entendre dans la belle langue française M. Emile Vaillancourt qui nous vient du Canada.

Ecoutant notre coeur nous aurions voulu qu'elle écoute l'impulsion de la gloire de la victoire en secourant la République mutilée, mais nous admirons son esprit de mesure en préférant le sacrifice pour sauver l'humanité d'une guerre destructive. Votre visite, Monsieur l'ambassadeur de France, nous fait du bien et attise dans nos coeurs le désir que nos enfants soient la continuation de nos aïeux afin de perpétuer la mission spirituelle du sang et du génie de la France dans notre pays.

La Société Historique Franco-Américaine se compose de membres titulaires, de membres correspondants et de membres honoraires. Tout membre titulaire habite nécessairement les Etats-Unis.

REUNION ANNUELLE DE LA SOCIETE HISTORIQUE FRANCO-AMERICAINE

tenue à 11 h. 10 du soir, le 26 octobre, 1938, en la
salle des fêtes de l'hôtel Statler de Boston.

M. le Dr J.-Ubalde Paquin de
New Bedford préside.

En l'absence du secrétaire, le secrétaire adjoint Arthur Milot est élu secrétaire pro tem sur motion de M. George Filteau, secondé par M. Rodolphe Carrier.

A cause de l'heure avancée, il y a omission de la lecture du procès-verbal de la réunion du bureau sur la recommandation du président.

Le secrétaire Antoine Clément fait lecture d'un télégramme de M. Alexandre Goulet qui se joint à la Société pour rendre hommage à Son Excellence l'ambassadeur de France ainsi que d'une lettre de M. Adolphe Robert offrant \$25 au nom de l'Association Canado-Américaine pour aider à la publication des tracts de la Société Historique.

C'est le sentiment unanime de l'assemblée que les rapports des comités soient laissés à la discrétion du bureau de direction.

Dans les affaires nouvelles le président demande si on doit continuer le concours d'histoire de la Société. Question laissée au bureau.

M. le Dr Dumouchel fait l'éloge de feu M. le curé Charles-Henri Jeannotte, qui fut une précieuse acquisition pour North Adams où il est passé en faisant un bien immense.

M. le juge Edouard Lajoie fait l'éloge de feu Joseph-A. Legaré, qui est toujours resté à l'écart et a pratiqué la plus grande abnégation tout en travaillant constamment à l'avancement des Franco-Américains

Les membres se levèrent une minute et prièrent en silence pour le

repos de l'âme des confrères défunts.

Sont présentés comme nouveaux membres, M. Edgar Corneau de Biddeford, Me., le R. P. Alcime-M. Cyr, s. m., provincial de Boston, M. J.-Adrien Gadoury, entrepreneur en construction, et M. Clarence-J. Tougas, commis-voyageur, tous deux de Brockton, M. l'abbé Arthur-O. Mercier, de Dracut, M. Lionel Danseureau, M. l'abbé Roland-J. Massé et M. Joseph Plante de Fall River, M. le Dr Raymond-E. Lévesque de Gardner, M. le curé Simon-P. Lonnegan, MM. Lionel Morais, pharmacien, Joseph Péloquin, industriel, et Joseph Routhier, pharmacien, de Lowell, MM. Albert-F. Ballard, imprimeur, et Gérald Robert, journaliste, de Manchester, N.-H., M. Raymond Lemay de Marlboro, Mass., M. Albert-J. Loranger, entrepreneur en construction, et le Dr Wilfrid Rousseau de New-Bedford, M. Armand-J. Marot de Pawtucket, R.-I., Me Jean-Marie Bachand de Putnam, Conn., M. l'abbé Lionel Beaudet et M. Hormisdas Ethier, manufacturier, de Woonsocket, R.-I., M. L.-Paul Courchesne, ordonnateur de pompes funèbres, et M. N.-E. Prévoist de Worcester, Mass.

Sur motion de M. le curé F.-X. Lavivière, secondée par M. le maire Dewey-G. Archambault, ces aspirants sont admis en groupe dans la Société.

M. le Dr Paquin recommande l'ouvrage du Dr Paul Dufault, membre de la Société, intitulé "Sanatorium", qui offre un panorama de la vie à Rutland.

M. le maire Archambault présente le rapport du comité de nomination pour le renouvellement du bureau. Les officiers restent les mé-

mes et le comité recommande M. Rodolphe Carrier, M. le Dr Antoine Dumouchel et M. le Dr Arthur-J.-B. Falcon comme conseillers pour trois ans.

L'élection a lieu selon le rapport du comité sur motion de M. le juge Lajoie secondée par M. Antonio Prince.

M. le Dr Paquin remercie les membres de l'honneur qu'ils lui font et ses collègues dévoués et intéressés qui l'ont bravement secondé pour faire grandir en nombre notre belle Société Historique.

Sur motion de M. Joseph Lussier, secondée par plusieurs, un vote spécial de remerciement est accordé à M. le juge Arthur-L. Eno, qui fut l'âme des deux grandes réunions de cette année. Ce vote l'encouragera, certes, à travailler toujours activement pour notre Société.

Ajournement à 11 h. 40 sur motion de M. Joseph Lussier, secondée par M. Rodolphe Carrier.

ANTOINE CLEMENT,
secrétaire.

La Société Historique Franco-Américaine a deux espèces de cotisations entre lesquelles les membres peuvent opter: la cotisation annuelle et la cotisation à vie. La première est de cinq dollars par an pour les membres titulaires et de trois dollars pour les membres correspondants. La seconde est de cinquante dollars pour les membres titulaires et de trente dollars pour les membres correspondants.

ELOGE FUNEBRE DU CURE CHARLES-EMILE JEANNOTTE

Par le Dr Antoine Dumouchel

A la dernière réunion de la Société Historique Franco-Américaine, nous avions l'honneur et le plaisir de recevoir parmi nous M. l'abbé Charles-Henri Jeannotte, curé de la paroisse Notre-Dame-du-Sacré-Coeur de North Adams, Mass.

C'était une précieuse acquisition pour nous. Il avait été témoin de nombreuses luttes et avait pris part à divers mouvements pour la sauvegarde de notre foi et de notre langue. Il avait connu personnellement ceux qui avaient présidé à la fondation de la plupart de nos paroisses franco-américaines. Quelle source de renseignements donc pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de nos ancêtres sur ce sol de la Nouvelle-Angleterre!

Cet homme, cet apôtre n'est plus. Toute sa vie, il avait fait le bien.

Né à Beloeil, province de Québec, Canada, le 12 novembre, 1854, il fut ordonné à la prêtrise, à St-Hyacinthe, P. Q., par feu Mgr Louis-Zéphirin Moreau, le 26 août, 1877. Il fut professeur au collège de Monnoir, à Marieville, de 1877 à 1881, puis vicaire pendant deux ans au Canada et aux Etats-Unis. En 1883, il retourna au séminaire de Marieville. Ensuite, en 1877, il vint à Holyoke, Mass., comme vicaire. Il fut ensuite nommé curé à Shelburne Falls, Mass., puis à St-Joseph de Fitchburg, Mass., et, enfin, en 1894, à North Adams, Mass.

Il fut un grand ami de l'école paroissiale. Curé à Fitchburg, il ne craignit pas d'aller jusque devant la cour Suprême de l'Etat du Massachusetts pour faire reconnaître le principe que les parents pouvaient envoyer leurs enfants à l'école paroissiale.

Grâce à lui, nous avons encore du français dans les écoles paroissiales de maintes régions du Massachusetts. Ce geste de dévouement et de zèle, digne d'éloges,

doit être inscrit à jamais dans les annales franco-américaines.

A North Adams, Mass., il a fait construire une magnifique école paroissiale, qui fait l'orgueil de notre population et qui nous aide à conserver notre langue française et notre foi catholique.

Grand ami de l'éducation, il a fait instruire généreusement de nombreux jeunes gens qui se destinaient à la prêtrise, ou aux professions libérales. Beaucoup d'institutions ont été l'objet de ses largesses. Des collèges, des couvents, des orphelinats pouvaient compter sur son grand cœur.

Il s'est tellement oublié, il a tellement tout donné que, ces dernières années, il ne pouvait même pas se payer un repos bien mérité. Que d'oeuvres nationales, que de journaux de combat, il a encouragés!

La France a reconnu son amitié pour tout ce qui était français. Le 22 mai, 1938, il recevait au cours d'un banquet d'honneur qui eut lieu à l'hôtel Richmond de North Adams le témoignage de reconnaissance de la France officielle sous forme des palmes académiques.

On peut dire que sa dernière année de vie sur la terre en fut une de bonheur. A l'occasion de son 60ième anniversaire de prêtrise, ses paroissiens le fêtèrent magnifiquement, du 12 au 14 novembre, 1937. La bourse qui lui fut donnée, il la remit à la paroisse. Il ne pensait jamais à lui-même. C'est ce qu'il avait aussi fait lors de la célébration de ses noces d'or.

Il se faisait vieux. Mais qui aurait pu prévoir une fin si soudaine? D'autres avaient pu atteindre et même dépasser son âge, mais rarissime est celui qui, après tant d'années de labeurs, aurait pu conserver une démarche aussi

alerte, un esprit aussi vif, une jeunesse aussi vigoureuse. Il semblait qu'il était né pour vivre éternellement.

Mais tout est mortel en ce monde. Le 27 août, 1938, il tomba paralysé et, le 20 septembre, il mourut.

M. le curé Jeannotte avait dit sa dernière messe le 26 août, 1938. C'était le 61ème anniversaire de son ordination sacerdotale.

Ce pauvre vieux prêtre, quand on songe à tout le bien qu'il a

accompli durant sa si longue carrière — Avoir tant aimé sa religion, sa langue, les siens — Dieu a été bon pour lui. Il repose maintenant à Beloeil, dans notre cher Canada.

Oui, le bon père Jeannotte est mort. C'est un patriote de la vieille école, comme il ne s'en fait plus.

Quel bel exemple pour les générations présentes et à venir de Franco-Américains!

Les publications de la Société Historique Franco-Américaine ne sont distribuées qu'aux membres qui ont acquitté leur cotisation. Tout membre qui reste deux années consécutives sans payer sa cotisation, encourt la radiation, suivant les dispositions de l'article 16 des statuts.

ELOGE FUNEBRE DE JOSEPH-A. LEGARE

Par le juge Edouard Lajoie

Messieurs,

Monsieur le Président a bien voulu me confier le soin d'évoquer ici le souvenir d'un ami disparu. Je lui en suis très reconnaissant, parce que d'abord sa requête m'honore, mais plus particulièrement parce que je suis heureux de l'occasion qui m'est ainsi offerte de dire quelques mots d'éloge à la mémoire de Joseph Legaré.

Il manque ce soir à notre fête. Il aurait sûrement voulu en être, parce qu'il aimait ces réunions consacrées entièrement à la glorification de la langue et de l'esprit français.

Il était à la séance du mois de mai; il me semble encore le voir, à l'une des premières tables, buvant pour ainsi dire les belles paroles que prononçait ce soir-là Son Eminence le Cardinal de Québec.

Il y a un mois à peine, la mort est venue le surprendre, dans la force de l'âge, alors que par le fait d'une situation heureuse à tous points de vue il avait toutes les raisons de vouloir vivre.

Joseph Legaré était un fervent de la Société Historique. Il s'intéressait à son oeuvre, comme à toutes les oeuvres capables de quelque bien pour ses compatriotes de langue française non pas qu'il y

ait exercé une influence prépondérante, car il ne recherchait pas les premières places et ne tenait nullement aux honneurs. Mais la distinction qui émanait de sa personne, ses manières de "gentleman", sa personnalité marquée d'une grande aisance et d'une dignité qui en imposait, suffisaient pour imprimer un élan à tout mouvement auquel il prêtait son appui. Messieurs, c'est une belle figure qui disparaît.

Ce n'est pas tout. Joseph Legaré était l'ami sincère de ses frères de race. Je n'en connais point qui se soit dévoué pour leurs intérêts avec un désintéressement plus complet; rien ne lui faisait plus de plaisir que le succès des autres; et c'est une qualité qui est plutôt rare chez nous. Nous perdons en lui un homme qui nous a fait honneur; qui nous a bien servi auprès de nos compatriotes de langue anglaise, qui a servi nos intérêts matériels, nos aspirations politiques, nos oeuvres de survivance, sans ostentation, sans ambition pour lui-même, sans même la moindre recherche d'une récompense autre que celle de se savoir utile.

Il méritait de nous plus qu'il n'a reçu. Je suis heureux qu'on veuille bien inscrire dans les procès-verbaux de la Société Historique ces quelques mots d'éloge à sa mémoire.

SEANCE DU BUREAU DU 13 NOVEMBRE 1938

EN L'HOTEL TOURAINE DE BOSTON

Entrée en séance à 3h.15 de l'après-midi, sous la présidence de M. le Dr J.-Ubalde Paquin de New-Bedford. Sont présents, outre le président, M. le Dr Georges-A. Boucher de Brockton, vice-président; M. le juge Arthur-L. Eno, de Lowell, trésorier; M. Joseph Lussier d'Holyoke, M. le Dr Omer-E. Boivin de Fall-River, M. le Dr Arthur-J.-B. Falcon de Central Falls, M. le Dr Antoine Dumouchel de North Adams, conseillers, et le secrétaire Antoine Clément.

Le procès-verbal de la 39e réunion annuelle de la Société est adopté tel que lu sur motion du Dr Boivin, secondée par le Dr Falcon.

M. le Dr Falcon expose le travail historique du R. F. Wilfrid de Central Falls et M. le Dr Boivin parle du concours d'histoire du Canada de la Société des concours de français de Fall-River d'après des articles publiés dans "L'Indépendant" par M. Philippe-A. Lajoie.

M. le juge Eno fait rapport que le travail de la commission d'un manuel d'histoire franco-américaine se fait lentement. Sur motion de M. Lussier, secondée par le Dr Boivin, la commission composée de M. Josaphat Benoit, de M. l'abbé Adrien Verrette et de M. le juge Eno, est portée à cinq membres en y ajoutant M. le Dr Falcon et le R. F. Wilfrid, et le bureau lui recommande de faire le manuel dans le plus court délai possible.

Les membres du bureau sont priés de faire rapport de leurs corrections et amendements aux statuts et règlements de la Société au secrétaire pour le 1er février prochain. On parle d'une compilation des archives de la Société pour le quarantenaire. Un travail préliminaire a été accompli par le trésorier. Le secrétaire a été invité à coordonner cette compilation pour publication.

Le bureau décide d'avoir un concours d'histoire franco-américaine pour 1939 et l'organisation en est confiée à un comité composé de M. le juge Eno, de M. Clément et du Dr Paquin, ex-officio, sur motion de M. Lussier, secondée par le Dr Boucher.

Le trésorier fait rapport qu'il avait en banque au 1er septembre 1938, \$271.34; qu'il a reçu de 142 membres et de 465 invités la somme de \$2,041.50; qu'il a dépensé pour la fête du 26 octobre \$1,873.15, soit \$1,502.50 pour le dîner, \$140.00 pour la musique, \$95.00 pour les fleurs et décorations, \$67.04 pour les imprimés, \$18.61 pour papeterie, timbres, téléphones, et qu'il restait une balance de \$450.79. Il annonça aussi que 59 n'avaient pas encore soldé leur cotisation de 1939. Ce rapport du trésorier est accepté comme très encourageant et on remercie le comité de la fête de son bon travail sur motion du Dr Boivin, secondée par le Dr Dumouchel.

Motion du Dr Boivin, secondée par M. le juge Eno, que Son Eminence le cardinal Villeneuve, Son Excellence René Doynel de Saint-Quentin et M. le consul François Brière soient élus membres honoraires de la Société Historique. Adoptée.

Sur motion de M. Lussier, secondée par le Dr Boucher, le bureau vote de faire tenir des diplômes aux membres honoraires et titulaires de la Société pour leur faire part de leur élection comme membres de la Société. Sur motion des mêmes, le bureau demande un comité de rédaction des diplômes. M. le juge Eno et MM. Clément et Lussier y sont nommés.

On fait mention de noms de conférenciers pour les réunions à venir. La fête du quarantenaire aura lieu à l'automne de 1939. Il est question d'avoir la réunion du printemps au University Club le 19 avril.

Un vote de remerciement est adressé à l'Association Canado-Américaine pour son don de \$25 pour la publication des tracts de la Société, sur motion du Dr Boivin, secondée par le Dr Dumouchel.

Proposé par le juge Eno et secondé par le Dr Dumouchel que la Société Historique félicite le R. F. Wilfrid de Central, R.-I., pour son calendrier historique et ses cahiers d'écoliers historiques et en recommande la diffusion dans toutes nos maisons d'éducation en émettant le voeu que l'Alliance des journaux franco-américains lui fasse une réclame par toute la Nouvelle-Angleterre. Approuvé.

Résolu que la Société Historique offre une médaille Guillet-Dubuque-Bédard comme prix du concours

d'histoire du Canada de Fall-River, sous les auspices de la Société des concours de français; qu'elle félicite M. Philippe Lajoie pour sa série d'articles sur l'histoire du Canada publiée dans "L'Indépendant"; qu'elle recommande à l'Alliance des journaux franco-américains de les reproduire dans les quotidiens de langue française de la Nouvelle-Angleterre et dans les hebdomadaires, si possible. Approuvé.

Ajournement à 5h.10 sur motion du Dr Dumouchel, secondée par M. Lussier.

Antoine CLEMENT,

Secrétaire.

Présentez un nouveau membre à la Société Historique Franco-Américaine afin de lui assurer des effectifs importants à l'occasion de son quarantenaire le 4 septembre 1939.

UN SIECLE EN UNE HEURE

Les Franco-Américains de Berlin, N. H.

Division de l'ouvrage: Berlin avant sa fondation—Pionniers de Berlin—Première marque de courage des Français—Le grand drame du XXe siècle—Développement du peuple franco-américain—Associations franco-américaines—Transformations du reste de la population—La foi des Franco-Américains.

(Par Robert Lefebvre, j. o. m. i., Colebrook, N. H.)

Le jour est épuisé! Le soleil las de sa course s'affaisse maintenant sur cette palissade, sombre, gigantesque et déchiquetée qui s'estompe à profil découpé de l'horizon, et éclabousse de ses feux agonisants l'immense prairie étalée devant lui. Chaque gerbe de blé doré scintille comme un faisceau de paillettes d'or et projette sa longue silhouette qui avec tant d'autres compagnes constitue tout un peuple d'ombres dans ce vaste royaume de Cérès. Le chaume recouvrant le toit de l'humble habitation s'est emparé de l'éclat du bronze et à voir briller les tout petits carreaux de la vieille fenêtre l'on se croit devant de grandes verrières antiques. Un aïeul débile assis dans la pauvre demeure contemple d'un oeil pensif ses fils qui parlent. Mais voici que déjà l'astre du jour se noie dans cet océan d'opales qui inonde l'horizon, enflamant les cieux dans sa colère de vaincu. Alors dans un spasme d'agonie le jour est trépassé; les épaisses ténèbres viennent endeuiller la terre, où tout gît dans le silence, dans le mystère. La lune pâle et décolorée, apparaissant au-dessus de la forêt dentelée, ressemble à une immense hostie soutenue aux lèvres d'un calice par des mains invisibles. Dans cette atmosphère silencieuse et teintée d'une lueur indécise, les moissonneurs revinrent au logis, vacillant d'une ivresse de fatigue.

Alors on allume la vieille lampe à pétrole, patinée par un siècle d'existence, et le grand-père dont l'affabilité égale l'âge s'assied dans le fauteuil ancestral, emplit le fourneau de sa pipe, noircie par la fumée des ans, et prenant son petit-fils sur ses genoux maigres et osseux il lui raconta l'histoire de la ville qui l'avait vu naître, Berlin.

BERLIN AVANT SA FONDATION

Notre pays avait presque trois siècles d'existence lorsque survint le désastreux conflit de la Révolution Américaine, en 1775. Oppressés sous le joug de maîtres tyranniques, les colons américains, devenus assez puissants pour rompre les rangs de l'Empire Britannique, lui déclarèrent une guerre acharnée pour gagner leur liberté, noble cause pour laquelle plusieurs milliers devaient mourir martyrs de leur patrie. Brillante comme l'émeraude, la vallée de l'Amariscoggin, où un demi-siècle plus tard Berlin sera célèbre sous le nom de "Paper City", n'était alors qu'une vaste forêt sauvage, repaire des animaux féroces, sol ignoré, seul parcouru par l'agile Indien. Le léger canot d'écorce fendait les eaux bleues de l'Androscoggin, qui se promène paresseusement à travers cette immensité comme un gigantesque boa aux sinuosités gracieuses, transportant le canotier du Canada à la mer. Quel pa-

norama que de voir courir tous ces nombreux cours d'eau limpides dans cette nappe d'émeraude!

PIONNIERS DE BERLIN

Au commencement du XIXe siècle, quelques familles de race anglaise, habitant Portsmouth, furent attirées par cette belle terre qui semblait prête à produire l'aliment nécessaire à leur subsistance mais cet Eden n'était qu'apparent et offrait plusieurs inconvénients: éloignement de la civilisation, etc. Ces courageux pionniers arrivèrent destinés au malheur, à la malchance qui les poursuivaient sans cesse; difficultés sur difficultés s'entassaient. Tout en luttant contre une pénurie continuelle ils réussirent enfin à vaincre cette nostalgie fatale. Les quelques habitations rustiques qu'ils construisirent étaient une minime semence de laquelle devait germer cette ville brillante, prospère, qui devait atteindre la quatrième place dans le "Granite State". Pendant près d'un siècle on devait y peiner, préparant une heureuse arrivée aux générations futures. Berlin en se formant prenait peu à peu l'aspect d'une ville et aujourd'hui que quel qu'un gravisse l'un des nombreux monts qui l'encerclent, Berlin lui apparaîtra comme un cratère profond, au bas duquel chaque usine en activité fume comme une mare de lave en ébullition.

PREMIERE MARQUE DU COURAGE DES FRANCAIS

Le XXe siècle avait sonné au beffroi de l'éternité et les Français n'y prévalaient pas encore par leur nombre. Cependant, ils ne devaient pas tarder à envahir Berlin et à le pénétrer de cet esprit clair et lucide qu'ils possèdent. Bravant le respect humain, pénétrant dans un champ d'Anglais, Mme Benjamin Jolicoeur fut l'avant-coureur de notre noble race. Ignorant les insultes, ferme, résistant aux injures comme le chêne résiste à la tempête, elle y implanta notre belle langue en y ouvrant une école et en y enseignant elle-même. Elle continua cette éducation primitive jusqu'à ce que les

dévouées Soeurs de la Présentation de Marie vinsent y ouvrir leur première école, l'Académie St-Régis. Dans les années qui suivirent, nos pionniers crûrent parmi ces Anglais comme une rose cerclée d'épines ou encore comme une herbe étouffée de toutes parts par une moisson plus dense. Une buée légère, l'incertitude d'un avenir prospère, errait sur ces quelques familles; cependant, les faibles lueurs du soleil d'espérance de ces colons perçaient à travers cette brume, leur communiquant l'espoir d'un succès futur. Les Français étaient peu nombreux, mais leur bravoure suppléait au nombre. Elle restait vraie cette parole que prononçait un jour le gouverneur anglais du Canada, Murray, qui avait beaucoup d'égards pour les Canadiens et qui en 1764 écrivait à Londres: "Peu, très peu, suffira à contenter les nouveaux sujets, mais rien ne pourra satisfaire les fanatiques déréglés qui font le commerce, hormis l'expulsion des Canadiens, qui constituent la race la plus brave et la meilleure du globe peut-être, et qui, encouragés par quelques privilèges que les lois anglaises refusent aux catholiques en Angleterre, ne manqueraient pas de convaincre leur antipathie nationale à l'égard de leurs conquérants, et deviendraient les sujets les plus fidèles et les plus utiles de cet empire américain."— Si un Anglais disait cela en sachant s'attirer les injures et le mépris de ses compatriotes, c'est que les Canadiens méritaient bien cet éloge. En effet, n'était-ce pas de la bravoure que de quitter leur pays, que d'abandonner leurs frères pour venir habiter une région inconnue, peuplée d'une race hostile à la leur? Aussi quelle quantité de savoir-vivre et de savoir-faire dans ce type français pour apporter ces paroles sur les lèvres mêmes d'un Allemand, Beethoven, qui disait: "L'on se sent plus richement humain après l'avoir approché"? Comme un arbre grandissant sous la voûte des cieux, la nation franco-américaine a étendu ses rameaux sur tous les Etats de la Nouvelle-Angleterre.

LE GRAND DRAME DU XX^e SIECLE

Dans ce grand drame du siècle moderne, commencé il y a déjà 38 ans, les Canadiens devaient avoir à Berlin, le rôle principal. Ils ne devaient pas tarder à faire prévaloir leurs qualités. En 1897 Berlin devenait une ville. A juger l'inégale proportion entre Canadiens et Anglais, à ce moment-ci, on eut comparé les premiers à une étoile brillante, mais perdue dans l'immensité de la voie lactée. Cependant, en 1901, quatre ans seulement après que Berlin fut une ville, il s'agissait d'élire un homme qui pourrait mener à bonne fin cette petite mais promettante cité; alors, on choisit un Canadien, M. F.-M. Clément. Et qui l'avaient élu? Ce devait être les Anglais puisque la grande majorité des votants était de race anglaise. Encore ici, si les Anglais ont préféré choisir non pas un des leurs, mais un descendant des nobles Français, n'est-ce pas là un commencement d'espoir pour ces humbles mais braves gens? Cependant, ce peuple courageux aurait eu raison de s'imposer et de se glorifier, lui dont les ancêtres étaient de si nobles et de si distingués personnages. N'est-ce pas à la prière du grand pape Urbain II, qu'avait excité Pierre l'Ermite, que la France se réunit pour aller, en une première croisade, combattre pour les droits de la chrétienté? — Quel pays, autre que la France, a créé de vrais patriotes, tels que le furent un Clemenceau, un Guynemer, un Ozanam? Tous ces types illustres comprenaient le sens du "patriotisme"; ils étaient prêts à tout sacrifier pour la gloire et la survivance de leur peuple. Quel poltron ne serait pas ému devant cette parole que prononçait un soir Georges Guynemer: "Tant qu'on n'a pas tout donné on n'a rien donné!" En retour son grand courage lui mérita les titres: "Paladin de l'espace", "Chevalier de l'air", etc.

DEVELOPPEMENT DU PEUPLE FRANCO-AMERICAIN

Les proportions que prit le peuple franco-américain à Berlin sont prodigieuses. De 1900 à aujourd'hui

d'hui ils augmentèrent graduellement en nombre. Au cours des ans, des rues se tracèrent, des terrains se défrichèrent; Berlin se formait et son peuple devenait de plus en plus franco-américain. Ce fut un double triomphe: celui du Franco-Américanisme et celui de la Religion Catholique dont ces pionniers étaient pénétrés et qui renversait Méthodistes et Protestants qui habitaient auparavant Berlin. N'est-ce pas un Français qui disait de son peuple: "Nos ancêtres nous ont laissé un double legs à leur mort: la conservation de notre Religion, la perpétuation de notre race"? Maintenant que l'on marchait dans la bonne voie il fallait y bâtir des temples. La croissance rapide de la population catholique nécessita en 30 ans la construction de quatre sanctuaires et de quatre écoles paroissiales. L'organisation des paroisses de Berlin date de 1881. L'abbé Gorman fut le premier prêtre à y célébrer la Sainte Messe, et l'église dans laquelle il officiait était l'église de Sainte-Anne. Son administration fut si courte qu'il ne put opérer des prodiges; mais son successeur, l'abbé Narcisse Cournoyer, premier prêtre franco-américain de Berlin, devait se créer dans l'histoire de cette ville un nom presque éternel. Il y demeura quatorze ans et pendant cette période d'années il compléta l'église, bâtit une sacristie et un presbytère et demanda les Soeurs de la Présentation de Marie pour donner aux enfants une éducation d'abord élémentaire, dans le sous-sol de l'église. Mais, après quelques années, ces jeunes gaillards semblaient demander des études plus complètes, c'est alors que l'abbé Cournoyer fit bâtir deux autres maisons d'éducation: une école et un couvent.

En 1899 il mourait après 14 ans de zèle apostolique à Berlin. Son infatigable dévouement avait créé une excellente opinion des Franco-Américains. M. l'abbé L.-M. Laplante, qui lui succéda, a dû commencer dans la première année de son terme la construction de la spacieuse église de Sainte-Anne, qui aujourd'hui a sa place parmi

les plus belles du diocèse. Cette oeuvre grandiose a suffi pour caractériser à jamais la sage administration de ce saint prêtre. La paroisse était en formation et Dieu avait réservé à chaque pasteur un acte remarquable à accomplir. Le prochain curé fut M. l'abbé C.-J. Paradis. On lui avait laissé le problème de l'école. Les enfants étaient trop nombreux; il leur fallait un bâtiment plus vaste. En 1911, deux ans après son arrivée, le bon curé avait regardé à l'éducation de ces jeunes gens, et tout près de l'église, l'Académie St-Régis ouvrait ses portes à 300 élèves; nombre bien minime qui en vingt ans devait se quintupler. La ville se formait et le rayon du cercle s'agrandissait; c'est ce qui causa un murmure bien légitime parmi les parents dont les enfants avaient à marcher un mille et même plus pour venir à l'école. Pour faciliter l'éducation et la pratique de sa Religion on fonda une nouvelle paroisse: celle de l'Ange Gardien. C'était en 1917. Au début, les paroissiens étaient si peu nombreux qu'ils défrayaient à peine les dépenses de la paroisse. Aujourd'hui il y a au delà de huit cents familles franco-américaines qui, par leurs généreuses offrandes, permettent à M. le curé O.-F. Bousquet de payer mille piastres par mois sur la dette de la paroisse. Cependant, ces deux écoles paroissiales franco-américaines ne suffisaient pas encore, lorsqu'en 1931 on construisit la magnifique école de Saint-Joseph qui coûta \$200,000. La bâtisse est des plus modernes avec dernières inventions pour la protection des enfants.

La première maison d'éducation, bâtie en 1827, pauvre chambre de 9 pieds par 12, était une noble semence de laquelle devaient naître en moins de trois quarts de siècle les dix écoles, catholiques et protestantes, qui logent maintenant à Berlin 4376 jeunes gens, avides de science et de savoir. En 1827 on accorda une piastre par semaine à la maîtresse; soit à peu près \$40 par année. L'an passé, les écoles publiques seules coûtèrent \$166,000 à la ville de Berlin.

On s'occupe plus que jamais de l'éducation; on veut faire de la génération de demain, une nation d'érudits. En regardant les quelques familles canadiennes arrivant à Berlin à la fin du siècle dernier, qui aurait pensé qu'en avril 1938 la population franco-américaine de cette ville devait constituer 57 pour cent de la population totale? Et à travers ces quarante ans, quels sacrifices, quelles luttes pour conserver ses droits, pour maintenir sa langue! Encore ici quel déploiement de prouesse pour survivre à eux-mêmes! Quelle habileté, quelle force, pour repousser toutes ces sectes de fanatiques et de non-croyants! Après quarante ans d'existence, les Franco-Américains de Berlin, se voient plus triomphateurs que jamais. En effet, si nous examinons Berlin, nous y voyons tout un peuple de Franco-Américains en activité; et ce ne serait pas une exagération de dire qu'ils pourraient se suffire à eux-mêmes s'ils le voulaient. Pendant la dernière décade Berlin fut presque continuellement sous le pouvoir d'un maire franco-américain qui, avec un conseil à moitié français, gouverna si sagement la ville.

Voici une liste qui saura vous convaincre: Au point de vue religieux, nous sommes très bien organisés; nous possédons dans nos trois paroisses franco-américaines et dans notre hôpital dix prêtres franco-américains qui se dévouent au salut des âmes; la paroisse Sainte-Anne, la plus vaste des trois, a cinq prêtres; Mgr J. Melançon, curé, et les abbés A. Lauzière, M. Halde, Massicot, V. Dajenais. Celle de l'Ange Gardien en possède quatre: M. l'abbé O.-F. Bousquet, curé, et les abbés E. Alix, L. Allyson et A.-J. Brunelle. La paroisse de St-Joseph, étant une subdivision de la paroisse Ste-Anne, ce sont les prêtres de cette dernière qui font le ministère dans les deux. A l'hôpital, M. l'abbé L. McCarthy est chapelain.

Quant au point de vue politique et social, les Franco-Américains ont main forte dans toutes les sphères: administration, commerce, assurances, épargnes, etc. Il y a dans Berlin plusieurs grandes compa-

gnies d'assurance; les trois principales ont des chefs franco-américains: MM. J.-A. Vaillancourt, ancien maire de Berlin, O. Kéroack et L. Délisle. On ne pourrait appeler les théâtres de Berlin comme on les appelle communément "sources de corruption" puisque tous trois, ont comme directeur en chef un Franco-Américain, M. Gilbert, qui surveille la santé spirituelle de tous, en n'admettant dans ses salles de vues animées que des pellicules censurées. Il est un très bon catholique lui-même et, je suis certain, il n'offrirait pas un sujet de scandale à ceux qui fréquentent ces endroits. Que vous parcouriez petites ou grandes avenues tout ce qui s'offre à vos regards respire cette atmosphère suave de notre race. Si vous passez devant les vitrines d'un bijoutier vous y lirez probablement les noms: Langlais ou Bourassa. Que vous ayez du trouble avec votre automobile, certainement vous téléphonerez au garage de M. E. Robichaud de vous venir en aide; ou bien encore si votre voiture était hors de service, après renseignement acquis, vous vous adresseriez à MM. P.-F. Gosselin, J.-A. Bougie ou A.-A. Paquette pour en avoir une autre. Les magasins d'épicerie de Berlin sont presque tous administrés par des Franco-Américains; sur les différentes rues vous rencontrerez certainement des voitures de livraison sur lesquelles vous pourrez lire ces noms: Morrisette et Frères, A. Babin, A. Parent, Montminy et Frères, R.-J. Barbin et Cie, Roberge, Vaillancourt, A.-J. Perrault, E.-E. Brassard, F.-D. Fortier, Gendron, E.-J. Roy, etc. Tous ces magasins sont fournis par deux négociants franco-américains: MM. T.-H. Samson et Joseph Blais. Tous deux sont des financiers très connus dans Berlin; le père du premier, M. Thomas Samson, qui mourut il y a à peine deux ans, était conseiller dans les deux principales banques de la ville, son fils qui lui succéda dans le commerce, brille déjà, quoique très peu âgé. Le second, M. Joseph Blais, est un des principaux propriétaires de la ville. Ses nombreuses propriétés, quoique vendues en partie aujourd'hui, ont dû certainement s'élever dans

les centaines de mille piastres. En plus il est conseiller en chef d'une banque de la ville. Son fils, Jean-Louis, était reçu avocat, il y a trois ans, après avoir étudié le droit pendant plusieurs années. Ce dernier est un jeune homme très compétent qui promet beaucoup. Mentionnons aussi comme propriétaire M. P.-F. Gosselin, qui possède le plus vaste garage de la ville, le "Motor Mart" et la fonderie. En cas de maladie ou de mort, Berlin nous offre trois pharmaciens franco-américains: MM. Morneau, Fec-teau et Laroche; cinq médecins de même nationalité: MM. P. Dumontier, J.-E. Larochelle, L.-P. Beaudoin, E. Thibodeau et J.-B. Lebrun; trois entrepreneurs de pompes funèbres: MM. O. Fleury, H. Saint-Laurent et Ruel. MM. Joseph Dumont, Arthur Lavigne, I.-E. Fournier et Lemieux & Olivier nous offrent l'ameublement le plus moderne pour notre demeure et MM. A.-A. Dussault et J.-H. Gosselin possèdent toutes les sortes de vernis pour améliorer nos chambres où la poussière aurait pu s'introduire. A l'automne nous sommes fiers de téléphoner à MM. O. Taillon ou E. Roy de nous apporter le bois ou le charbon qui servira à nous réchauffer pendant l'hiver qui suivra. Enfin, pour terminer cette liste qui pourrait se continuer bien longue, disons que chacune des banques de Berlin a, parmi ses gérants, au moins un Franco-Américain et "La Caisse Populaire de l'Ange Gardien" est exclusivement gouvernée par des gens de notre race. En un mot ils se voient maîtres de la ville; mais ils gouvernent en maîtres pacifiques qui n'imposent pas leurs lois avec violence mais qui les font observer en les observant eux-mêmes. Leur langue était attaquée par une furieuse rafale d'anglicisme, ils l'ont combattue de mille et une façons. Pour conserver cette langue de leurs ancêtres ils se sont basés sur le conseil de ce vieil adage: "On redresse l'arbre quand il est petit". Aussi sur ces 4,376 jeunes étudiants déjà mentionnés, près de 3,000 étudient actuellement leur langue française; à chaque année au moins deux cents laissent leur "alma mater" qui leur a appris pendant huit

ans la langue de leurs aïeux. Combien de corrections de la part des maîtresses! Combien de punitions légères mais effectives contre l'emploi de ces anglicismes qui corrompent notre langue! Quel rayonnement de joie n'eut pas épanoui les visages de ces jeunes gaillards de Mme Jolicoeur, au siècle dernier, s'ils avaient su qu'ils ouvraient une voie triomphante à plusieurs milliers de petits Canadiens, qui comme eux étudieraient leur langue pour la bien parler, pour connaître leur histoire afin de chanter avec un motif plus connu les gloires de leur patrie!

ASSOCIATIONS FRANCO-AMÉRICAINES

On avait soumis les enfants à ces lois du bon parler et de la conservation de sa langue, mais cela n'était pas suffisant, l'ambition du progrès voulait aller quérir des proies même parmi les adultes. Pour atteindre cette fin, on prit deux grands moyens qui semblaient être de nouvelles poutres, venant fortifier la base de notre langue; et ces deux bienfaisantes fortifications consistaient en la fondation successive de deux grandes sociétés; l'une "Le Club Patriote" avait pour but de réunir les Franco-Américains, de les instruire des lois des Etats-Unis, afin qu'ils soient plus facilement naturalisés et qu'ainsi ils puissent prendre place aux fonctions politiques et sociales et combattre ensuite pour leurs droits de citoyens américains. Cette source d'instruction fut certainement de grande importance pour les Franco-Américains de Berlin, puisqu'en 1910 il n'y avait que trois conseillers franco-américains dans le groupe exécutif, et en 1937 il y en avait huit et en plus le maire était un autre de notre race. Les registres nous attestent aussi que depuis 1897, date de l'incorporation de Berlin comme ville, presque la moitié du temps, Berlin fut gouverné par des maires canadiens ou franco-américains: MM. F.-M. Clément, J.-B. Gilbert, E.-J. Roy, J.-A. Vaillancourt, O. Coulombe, A.-J. Bergeron. Le président du "Club Patriote" est M. M.-T. Larue qui n'avait qu'un but en formant cette école d'adultes: le rehaussement, la

perfection de notre race. Il voulait la voir aussi brillante que toute autre, même dans un pays étranger. L'autre association, "Le Club Jolliet", n'a qu'une intention: rassembler les Franco-Américains, mais cette fois-ci pour s'amuser, soit au billard, aux cartes, etc., et ainsi maintenir l'union de la race, de la langue, de la Religion. Le président en est M. H.-C. Blain, Canadien jusque dans la force du mot, qui secondé par une pléiade de zéloteurs, s'efforce de rendre justice à nos chers ancêtres qui nous ont tant recommandé avant leur mort de perpétuer leurs efforts soutenus. Ce généreux président comprend l'idéal élevé de son entreprise et pour s'aider à le réaliser il accepte dans son école des hommes de tous les âges, en sorte que les vieux qui ont vécu une longue vie d'expérience et qui ont connu plus intimement les ancêtres peuvent raconter aux jeunes gens les sacrifices, les épreuves, les abattements, que leur aïeux ont dû surmonter pour la survivance de leur race et de leur langue. A lui seul et en bien peu de temps le Club Jolliet avait une recrue d'au delà de mille artisans, qui venaient au soir y reposer leurs têtes alourdies par le poids du jour, et causaient de leur pays, de leurs ancêtres. En s'amusant ainsi ils agissaient selon le vrai type français de M. Edmond Turcotte qui définissait dernièrement le caractère français comme suit: "L'esprit français, c'est la joie, l'optimisme, le rire, la gaieté. C'est la légèreté, la foi en le lendemain, la confiance que 'l'on s'arrangera', que 'l'on se débrouillera'." Dans cette définition sont renfermées plusieurs belles qualités que beaucoup d'hommes n'ont jamais pu acquérir. L'Anglais Hazlitt qui admirait les vertus des Français, disait: "Il y a quelque chose dans l'air de France qui chasse les papillons noirs".

TRANSFORMATION DU RESTE DE LA POPULATION

Berlin règne dans cette atmosphère de bonne entente qu'ont apportée les Canadiens. "La raison du plus fort est toujours la meilleure", dit un vieux proverbe français. Les Canadiens en ont fait

une loi et par leur bon exemple ont communiqué au reste de la population cette gaieté, cette révélation de leur coeur. Les Anglais ont conservé leur nom mais leur esprit s'est métamorphosé, s'est adapté à celui des Français, de sorte que, aujourd'hui Berlin est constitué d'un peuple entièrement joyeux et optimiste. Si les usines viennent à fermer leurs portes, ce qui n'arrive jamais par suite de grèves désordonnées, les six mille ouvriers qui y travaillent ne perdent pas confiance, mais au contraire ils prient Dieu, leur Sauveur, de leur fournir quelque moyen de procurer le pain nécessaire pour nourrir toutes ces bouches qui les attendent au foyer paternel.

LA FOI DU FRANCO-AMÉRICAIN

Le courageux Franco-Américain a toujours compris cette demande de Dieu: créer des petits êtres, qui pendant leur vie glorifieraient le Seigneur, et qui à leur mort iraient peupler la céleste demeure. Aussi le foyer canadien est constamment visité par cet Ange protecteur qui veille sur le rude berceau où un petit ange terrestre égaye toute la famille, chasse la funeste mélancolie de ce toit protégé, emporte avec lui cette suave odeur de sainteté. Et de cette phalange de petits anges terrestres qui croît et qui grandit, Dieu se choisit des serviteurs, des saints. La France s'honore d'avoir élevé Guy de Fondgallant tandis que le Canada est louangé d'avoir vu vivre un Gérard Raymond ou encore un Paul-Emile Lavallée. Le Franco-Américain marche sur la route de la vie, fidèle

à la loi divine; il observe les commandements de Dieu et de l'Eglise. Chaque dimanche le voit à l'église, assistant à la Sainte Messe, priant pour son prochain et pour lui-même. Il observe les traditions religieuses de ses ancêtres; il se ferait un scrupule de les abandonner. Il élève ses enfants en leur donnant une éducation suffisante dans les principes de la Religion catholique. Les Franco-Américains de Berlin, quoique éloignés de la terre de leurs ancêtres, corporellement, ne le sont pas, spirituellement. Ils ont conservé les coutumes de leurs aïeux, leur joyeux caractère, qui aujourd'hui leur méritent une mention honorable dans le monde entier. Il n'y a qu'un mois on imprimait dans cet Etat même un volume: "A Guide to the Granite State". Ce livre ne devait servir que de carte géographique détaillée; mais, stimulés par les moeurs pacifiques et joyeuses des Franco-Américains, les imprimeurs réussirent à y insérer un court paragraphe démontrant le rôle principal que ces braves jouaient à Berlin:

Vous qui n'avez connu que le patriotisme,

Vous qui ne possédez qu'un brave bataillon,

O France, dites-nous, ce qu'est l'ambition,

Nous pourrons imiter de vous tout l'héroïsme.

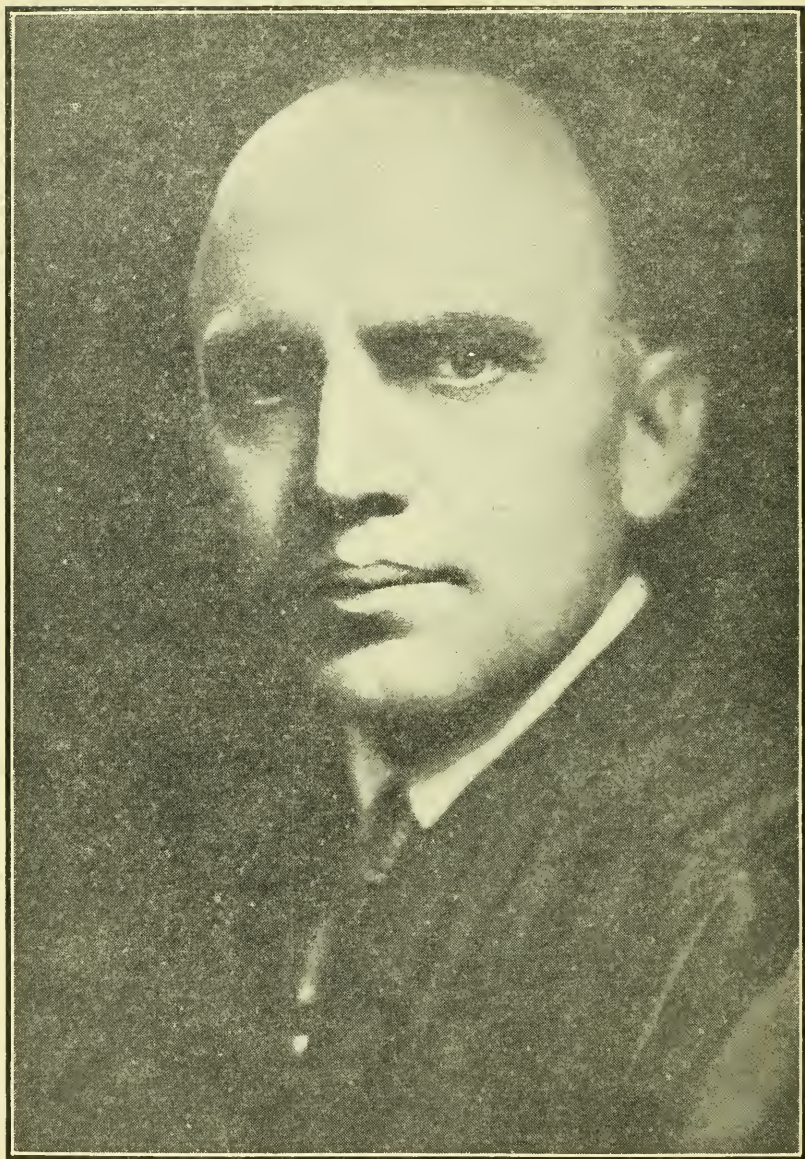
ROBERT LEFEBVRE, j.o.m.i.

Elève de Belles-Lettres,

Juniorat Saint-Joseph,

Colebrook, N. H.

OFFICIER D'ACADEMIE



M. LE JUGE ARTHUR-L. ENO

Trésorier de la Société Historique Franco-Américaine

fait officier d'académie par le Ministre de l'Education Nationale de la République Française, M. Jean Zay, le 1er octobre 1938, pour services rendus à la culture française. M. le consul François Brière lui a remis les palmes académiques après avoir conféré sur "Louis XIV" à l'Alliance française de Lowell, le 29 novembre 1938, dans la salle de l'Orphelinat franco-américain. M. le juge Eno est un ancien président de l'Alliance française de Lowell, qui fut fondée à son domicile le 20 novembre 1929. Il en fut toujours un protecteur ouvrant constamment ses bureaux à son conseil d'administration pour ses réunions.

Discours du nouvel officier d'académie

Le juge Arthur-L. Eno

Monsieur le Consul,

Je suis profondément ému et très touché de vos paroles d'éloges et d'amitiés à mon égard. Je suis également reconnaissant pour la distinction que vous venez de m'accorder au nom de votre gouvernement.

C'est l'habitude dans des circonstances analogues pour un récipiendaire de protester de son manque de mérite pour une telle faveur. Je ne suis pas une exception à la règle générale. Mon seul mérite — si c'en est un — c'est d'aimer passionnément votre pays.

Je crois avec Thomas Jefferson, que tout homme a deux patries, la sienne et la France. Un éminent Américain, M. James Brown Scott, expliquait un jour en des termes charmants les sentiments que je ressens pour elle. "Tout en restant fidèle à sa mère", disait-il, "un homme rencontre peut-être une jeune fille qui s'empare de son coeur, qui maîtrise son âme et transforme sa vie. Pour moi c'est la France."

C'est sur les bancs de ma petite école paroissiale que j'appris à aimer votre grand pays. Des bons frères Maristes, venus de France, tout en nous enseignant le petit catéchisme et le civisme américain, nous inculquaient l'amour de votre patrie par des récits héroïques et des chants patriotiques. Ainsi j'appris les faits et gestes de la France civilisatrice dans le monde — les "Gesta Dei per Francos."

Je me souviens encore, après trente-cinq années, des chansons que

nous enseignait le bon frère Chryseuil. Le refrain d'une surtout ne pouvait laisser sur un cerveau juvénile qu'une empreinte indélébile, qui, en effet, ne s'est jamais effacée.

Nous chantions à pleins poumons, mais avec bien peu d'harmonie:

"Oui la vaillance
Me grandira,
Quand il faudra
Servir la France."

Je grandis. Un jour vint où je crus enfin servir la France. C'était au moment où notre pays allait au secours du vôtre après qu'il fut envahi par les hordes germaniques, ne laissant sur leur sinistre passage qu'un carnage sanglant et des cathédrales en ruines.

Vous pouvez vous imaginer avec quel enthousiasme je m'enrôlai dans l'armée de mon pays. Je fus privé du bonheur de mettre les pieds sur le sol sacré de France, mais en servant mon pays, j'étais conscient du fait que je servais aussi le vôtre.

Merci, Monsieur le Consul, pour avoir voulu me signaler à votre gouvernement. Veuillez lui communiquer toute ma reconnaissance et toute ma gratitude pour cette distinction.

Je ne puis mieux faire, pour résumer toute ma pensée que d'emprunter les paroles de Son Eminence le Cardinal Villeneuve, lorsqu'elle recevait elle-même du Président du Conseil, M. Flandin, une très haute décoration:

"Je recueille l'honneur, je vous le rendrai en amour."

Liste des membres et amis présents au banquet-conférence du

26 octobre 1938 en l'hôtel Statler, Boston, Mass.

TABLE D'HONNEUR

S. Exc. le comte René Doynel de Saint-Quentin, ambassadeur de France aux Etats-Unis;

M. François Brière, consul de France à Boston, et Mme Brière;

M. le Dr J.-Ubalde Paquin, président de la Société Historique Franco-Américaine, et Mme Paquin;

Mgr Stephen el-Douaihy, chorévêque et curé de la paroisse Notre-Dame des Cèdres du Liban de Boston;

M. le colonel Emile Vaillancourt, de Montréal;

M. André Morize, professeur à l'université Harvard, et Mme Morize;

M. le Dr Serge Koussevitzky, directeur de l'Orchestre Symphonique de Boston, et Mme Koussevitzky;

L'hon. Raoul-H. Beaudreau, juge de la Cour supérieure du Massachusetts;

M. James Geddes, professeur émérite de l'Université de Boston;

M. Frederick-S. Whitwell, vice-président de l'Alliance Française de Boston;

Mme E.-K. Rand, présidente du Comité du cinéma français;

Mme Jane Clauzel, présidente du Salon Français de Boston;

M. Armand Bérard, secrétaire de l'ambassadeur;

M. Antoine Morand, vice-consul de France à Boston;

M. René Philippe, président de la Société "La Prévoyance" de Boston;

Mme Walier Dumas, présidente du club des Dames de France;

Rév. Père Rodolphe Martel, a.a., supérieur du Collège l'Assomption de Worcester;

M. le Dr Georges-A. Boucher, vice-président de la Société Historique;

L'hon. Arthur-L. Eno, juge adjoint de la cour de district de Lowell et trésorier de la Société Historique, et Mme Eno;

M. Antoine Clément, secrétaire de la Société Historique;

Mlle Blanche Clément.

FRANCE

Paris: Mme Marguerite Laurent.

CONNECTICUT

Hartford: M. et Mme Jacques Roussat.

New-London: Mlle Léona-D. Chartier.

Putnam: Me Jean-M. Bachand, M. Adhémar-A. Brodeur.

MAINE

Biddeford: Mlle Léona Belisle; M. et Mme Edgar-R. Corneau; M. et Mme Oscar-J. Grondin; M. Léopold LaBranche; M. Théode Langevin; l'hon. Wilfrid Landry; M. Napoléon-L. Nadeau; M. et Mme Philippe Poirier; M. Raoul Poirier; M. Omer Provencher.

Kittery-Point: Mme Susan Taber-Low.

Orono: L.-A. Vigneras.

Portland: Dr et Mme A. Balabian.

MASSACHUSETTS

Attleboro: M. l'abbé Albert-J. Massé.

Arlington: M. et Mme René Maurette, Mlle Angeline LaBonté, Mlle Marthe LaBonté.

Belmont: Louise-M. Scannell.

Boston: Mlle Mary Abdon, M. Louis Abdon, Mme Anna Abizaid, Mlle Marie-J. Abizaid, M. Augustin Adam, Mlle S.-Helen Akikie, M. Salomon Akikie, M. Salomon-A. Akikie, Mlle Germaine Arosa, M. Masoud Assad, Rose Assaf, Prof. Eduardo Azuola, Rév. Père Charles-J. Bédard, M. et Mme Jean Bedetti, M. et Mme Albert Bernard, Henriette Botaish, M. et Mme Damase-J. Brochu, M. Godfrey-L. Cabot, M. et Mme Anthony Courey, Rév. Père Alcime-M. Cyr, s.m., M. l'abbé Paul Despouy, Mlle Sara-B. Drenay, M. et Mme Droeghmans, M. Walter-B. Dumas, M. Gaston Elcus, Mme Mary El Douhey, M. et Mme A.-I. Faes, Mme Anne-C. Fahey, Dr Alexandre-C. Favre, M. et Mme Paul Ganem, M. Edward Genem, M. et Mme Richard Germany, M. et Mme Fernand Gillet, Mme M. Guez, M. Deeb Habeeb, M. Donald-R. Hall, Anne Hallisey, M. L.-B. Hawes, Dr L.-H. Horton, M. Georges Inglebert, Mary Kahwajy, Backos-E. Kalil, Zarifi-E. Kalil, M. et Mme Habib-J. Kayrong, Mlle Jeanne Kiel, M. et Mme Marcel Lafosse, M. et Mme Georges Laurent, M. et Mme Abdon-F. Laus, M. André-N. Laus, Mlle Anna Leary, Mlle Thérèse Leary, M. et Mme Jean Lefranc, M. Robert-S. Levillan, Mlle Berthe Lourié, Mary-M. McCormack, M. et Mme Georges Mager, Rév. Père Paul de Mangeleere, s.j., Rév. Père Joseph-R.-N. Maxwell, s.j., M. et Mme Pierre Mayer, Mme Sadie Milan, Mlle Alfrieda-M. Mosher, M. et Mme Albert-W. Nolet, Rév. Père H. Pérennes, s.m., M. Eugène-J. Poirier, M. Louis-J. Poupée, Prof. Antonio-J. Provost, Mme Pupin-Burel, Mme Rabbol, Mlle Simone Rivière, M. Joseph Said, Haddle Salemi, Najeab Salemi, M. A.-Watson Sellard, Rizalla-P. Shamaly, Dr Nosem Shodyoc, M. Arthur Simoneau, M. Gaston Thierry, Mlle Rosanna-D. Thorndike, M. Paul Tortelier, Mlle Suzanne Véran, Mlle Eugénie Vergnes, Madeleine Vonck, Mlle Frances-B. Wilson, Mme Marie Zawacki, M. et Mme Bernard Zighera, M. et Mme Alfred Zighera.

Brockton: Dr et Mme Albert-J. Allaire, M. et Mme Joseph-L. Bédard, M. l'abbé Charles-A. Cordier, M. Edouard-J. Cormier, Me Ovide-V. Fortier, M. Edgar Faucher, M. et Mme J.-Adrien Gadoury, M. et Mme Horace-J. Grenier, M. l'abbé Philias-J. Lefèvre, Dr et Mme Joseph-S. Phaneuf, Mlle Rose Phaneuf, M. et Mme Clarence-J. Tougas, Mme Joseph-C. Tougas, M. Paul-E. Tougas, M. Joseph-A. Willette.

Brookline: Mlle Briand; Dr Albert Delaunay, M. et Mme Georges Fourel, M. et Mme Clément Lenom, Mlle Elizabeth O'Neill, Mlle Aline Perrin, M. André Snow, Mlle Lila Wetherbee.

Cambridge: Prof. Louis Allard, Prof. F. Baldensperger, Mlle Renée-M. Cassal, M. et Mme Closon, Prof. Louis Cons, Dr et Mme R.-Wilfrid Delaney Prof. et Mme Serge Elisséeff, M. Louis Geoffrion, Dr W.-J. LaMarche, Mme J. Leclercq, Mlle Anna Locke, Mlle Jeanne Mercier, Prof. et Mme Louis-J.-A. Mercier, Prof. Paul Ogle, Prof. Frederic Peachy, Dr Albert Poirier, Mlle Marcelle-J. Roussat, Cap. Charles Vical, Mme C.-A. Weatherby.

Chelsea: Rév. Père John-B.-E. Dion.

Chicopee: M. l'abbé J.-B. Messier.

Dorchester: Mme I. Canali, M. Pierre-E. Villiotte.

Dracut: M. l'abbé Arthur-O. Mercier.

Fall-River: M. et Mme Armand-C. Auclair, M. et Mme Hector-L. Belisle, Me Frederic-F. Bergeron, Mlle Hortense Bergeron, M. et Mme Hector-E. Bisailon, le Dr et Mme Omer-E. Boivin, M. l'abbé Osias Boucher, M. l'abbé Henri-R. Canuel, M. et Mme Louis-P. Clapin, Mlle Doria-R. Couture, M. et Mme Lionel Dansereau, M. l'abbé Arthur-G. Dupuis, Mlle Jeannette-E. Dupuis, Mlle Médora Dupuis, Dr et Mme Benoit-W. Garneau, l'hon. et Mme J.-Edouard Lajoie, Dr et Mme J.-E. Mercier, M. Joseph Plante, M. Wilfrid-J. Poirier, Mme Pierre Deschamps, Mlle Y. Deschamps.

Fitchburg: Prof. et Mme Armand-J. Dufour.

Framingham: Mlle Lauretta Provost.

Gardner: Mlle Gertrude-A. Barthel, Dr et Mme Gédéon Belhumeur, Mme Julie-B. Belisle, Dr et Mme Alfred-P. Lachance, Mlle Jeannette-T. Lachance, M. et Mme Albert-J. Lamoureux, Mlle M.-E. Paquet.

Holyoke: M. l'abbé Camille-A. Bain, M. et Mme Joseph Lussier.

Jamaica-Plain: M. et Mme Hervé-E. Généreux, Mlle Léa-E. Giroux, Mlle Marie-L. Giroux, Mlle Julienne Wacha, Mlle Odette Wacha.

Lawrence: Rév. Père P. Forestier, s.m., Rév. Père A. Latraverse, s.m.

Lexington: M. Armand Fournier, Dr Frederic Lynch.

Linwood: M. l'abbé Joseph-H. Boutin.

Longmeadow: Mlle Hélène Angers, M. Maurice-L. Angers.

Lowell: M. et Mme Henri Achin fils; M. et Mme Amédée Archambault, l'hon. et Mme Dewey-G. Archambault, M. et Mme Henri-A. Archambault, Mme Raymond Barette, Mme Lionel Béchard, Mme Méri-L. Benoit, Mlle Jeanne-M. Biron, M. Louis-A. Biron fils; Me Albert-L. Bourgeois, M. et Mme Homer-W. Bourgeois, Me et Mme Raymond-P. Bourgeois, M. Joseph-D. Breton, M. Maxime-J. Cornellier, Rév. Père Charles Denizot, o.m.i., Mme J.-B. Desrosiers, Me et Mme Paul-R. Foisy, Mlle Lucienne Gaudette, Mme Gladys Geoffroy, Mme Laura Gilbert, Mme Emile-B. Lagassé, M. et Mme Georges-A. Lamarre, M. Léon-A. Lavallée, M. et Mme Léandre Marion, M. Lionel Morais, Mme Margue-

rite Morais, M. et Mme Joseph Peloquin, Mlle Lucie Peloquin, Prof. Paul-H. Phaneuf, Mme Josephine-O. Pinardi, M. Lionel Renaud, M. Louis Renaud, Mme M. Rosier, Mlle Fernande Routhier, M. et Mme Joseph Routhier, Mlle Simonne Routhier, Mlle Jeanne Spony, M. et Mme Arthur-L. Turcotte, Dr et Mme Léon Vallière, Mme Cordélia Vincent.

Lynn: Mme N. Bergeron, Dr Raymond-A. Harpin, Grace-B. Michaud.

Malden: M. Guy Talbourdet, Mlle Louise Talbourdet.

Manchester: M. Walter Yates.

Marlboro: M. Roland Dessein, M. l'abbé F.-X. Larivière, M. Raymond Lemay, Thelma-C. Wilhelmy.

Medford: M. Charles-M. Douçot fils; M. Victor Douçot, M. Philippe-J. Maurette.

Melrose: M. Cunningham, Mme Annette Hathaway.

Needham: Mme J. Johnson.

New-Bedford: M. Georges Bernique, M. Roger Bernique, Mlle Laura-C. Bessette, M. l'abbé Albert Bérubé, Mme A.-L. Bouvier, Mlle Laure Carrier, M. et Mme Rodolphe-J. Carrier, Mme Antonia Grégoire-Coleman, M. Léopold Corriveau, Mme Roméo Daoust, Mme A.-H. Desjardins, Mlle Doris-F. Duchaine, M. l'abbé J.-H. Hamel, M. et Mme Théodore Lafleur, M. et Mme Antonio Lemieux, M. et Mme Albert Loranger, M. Henry-J. Magnant, M. l'abbé L.-H. Morais, Mlle Jeanne Paquin, M. Zephyr-D. Paquin, M. et Mme Albert-J. Potvin, Mlle Béatrice-I. Potvin, Mme Oliver Prescott, M. François-A. Rousseau, Dr et Mme Walter-J. Rousseau, M. Alfred-H. Saulinier, M. Charles Sénécal, Mlle Lorenza Sénécal, Dr et Mme R.-E. Sénécal, Mlle Thérèse Sénécal, Mlle Zorine Sénécal.

Newton: M. et Mme G.-E. Farrell, M. l'abbé Alfred-R. Julien, M. et Mme André-E. Van Haelst.

Newton-Centre: M. et Mme Ralph-Joseph Thibodeau.

North-Adams: Dr et Mme Antoine Dumouchel.

Northampton: Mme Yvonne Imbault-Huart, Mlle Marthe Sturm.

Norton: Mlle Marie-Rose Huntzbuchler.

Quincy: Mme Anne Clutten, F.-G. Clutten.

Readville: Edward Nedder, Helen Nedder, Maybelle Nedder.

Rutland: Dr Paul Dufault.

Salem: M. l'abbé J.-Louis Bourgault, Mlle Elizabeth Deery, Mme John-A. Deery, M. Antonio-E. Goulet.

Sharon-Heights: Rév. Frère Pierre Claver, M. l'abbé François-X. Gauthier.

Springfield: M. et Mme G.-Arthur Angers, M. et Mme Edelmar Angers, Dantes-L. Angers, M. l'abbé Antonio-O. Dufault, M. Alphonse Guyon, M. et Mme Archibald Lemieux, Dr et Mme J.-C.-Z. Potvin.

Taunton: Mlle Albertine Courcy, M. Nicolas Courcy, M. Emery-J. Malo, Mlle Eva Nolin, M. Raymond-J. Nolin, M. Pacifique-O. Perras.

Tyngsboro: M. l'abbé Henri-O. Paré.

Waban: Dr et Mme Donald-L. Augustine, Mme Eva Durot, M. Marcel-Charles Durot.

Waltham: M. Louis-J. Geoffrion.

Watertown: Mlle Marie-Eugénie Jobin.

Webster: Me et Mme Téléspore-R. Leboeuf.

Wellesley: Mlle Andrée Bruel, Mlle Ruth Clark, Prof. et Mme René de Messières, Mlle S. Der Nersessian, M. Paul E.-Everett, Mme C.-Bruce Ilsley, Mlle Lucie LeGarrec, Mlle Anaïk LeJolly, Mlle Alice Malhot, Mlle N. Pernot, Mlle E.-M. Rodrigue, Mlle Françoise Ruet, Mlle Evelyn Stewart.

West-Newton: Mlle Margaret Dowse.

West-Roxbury: Matilda-A. Camer, M. Ernest Chadie, M et Mme Joseph Nassif, M. Elias-F. Shamon, Mlle Helena-M. Shamon, Mme Marguerite Shamon, Anna M. Sharbel.

Winchester: Mme Clarence-C. Miller, M. Philip Miller.

Winthrop: Mme Letitia Beaudoin, Mme Eugénie Brugnani.

Wollaston: M. Louis-J. Jobin.

Worcester: Mme George-M. Bassett, M. Wilfrid Beaulieu, M. et Mme J.-Arthur Belisle, Mlle Jeannette Belisle, M. Jean Chainé, M. et Mme C.-Henry Chevalier, M. L.-Paul Courchesne, Mme Philip-N. Curtis, Rév. Père Odilon Dubois, Dr et Mme Frédéric-E. Dupré, Mlle Alberta Foisy, Dr et Mme Raymond-W. Gadbois, Prof. et Mme Valmore-X. Gaucher, M. et Mme Charles-P. Gemme, Dr Adélard Harpin, Mme Aldus-C. Higgins, M. l'abbé E.-J. Lapointe, Mme Edouard Lavalée, M. John-J. Maginnis, Rév. Père Henri-J. Moquin, A.A., M. et Mme Napoléon-E. Prévost, M. l'abbé Wilfrid-J. Racicot, M. et Mme Chester T. Reed, Mlle Elise Rocheleau, Mme Philippe-L. Simard, Me et Mme Charles-T. Tatman, Mlle Cécile Vaudreuil.

NEW-HAMPSHIRE

Nashua: M. l'abbé P.-C. Gamache.

Manchester: M. Albert-F. Ballard, M. Josaphat Benoit, M. l'abbé A.-P. Boire, Dr et Mme Damase Caron, M. Ivan Caron, Mlle Lorette Caron, l'hon. et Mme Alfred-J. Chrétien, Me Ernest D'Amours, M. Waldon-O. Gélinas, M. Basil-A. Joannides, Dr J.-E. Laroche, Me Emile Lemelin, M. et Mme Charles-H. Martel, Dr Nicholas-I. Michou, l'hon. et Mme Arthur-E. Moreau, M. Aimé Normand, Mlle Emilienne Normand, Mlle Thérèse Normand, M. Oscar Pratte, Mlle Laura Provost, M. Marcel Raïche, Prof. Charles-H. Rainville, M. Gérald Robert, M. l'abbé Adrien Verrette.

Rochester: M. et Mme L.-S. Bergeron.

Strafford: Mme Germaine-J. Thierry.

NEW-YORK

New-York: M. Joseph Bourgeois.

RHODE-ISLAND

Central-Falls: M. et Mme J.-A. Bonvouloir, Mlle Cécile-M. Falcon, Dr et Mme J.-B. Falcon.

Manville: Mme O. Fortier, M. et Mme Maurice Lavallée, M. et Mme Arthur Milot.

Pawtucket: M. et Mme Armand-J. Marot, Mlle Alida Ruest, Dr Florian-A. Ruest, M. Germain-L. Ruest, Mlle Madeleine Ruest.

Providence: Rév. Père C. Carteron, s.m., M. et Mme Joseph Dognin, Mlle Mary-E. Jillson, Mlle Lydia-G. Knowler, Mlle Elizabeth Nicholson White.

Woonsocket: M. l'abbé Lionel-E. Beaudet, M. et Mme Robert-C. Brice, M. et Mme René-J.-B. Delys, M. et Mme George Filteau, Me et Mme Eugène-L. Jalbert, M. et Mme Gustave Lamarque, M. et Mme Serge Lamoureux, Me et Mme Berthelot-A. Leclaire, M. Auguste Lepoutre, M. et Mme Jacques Lepoutre, M. et Mme Wilfrid-J. Mathieu, M. et Mme Armand-J. Meunier, Dr et Mme Armand Picard, M. et Mme Antonio Prince, Dr et Mme W.-C. Rocheleau, M. Amédée Vandeputte, M. et Mme Georges Vandeputte, Mlle Georgette Vandeputte.

VERMONT

Newport: M. J.-H. Paradis.

Richford: Jeannette Tétreault.

"LA CROISADE FRANCO-AMERICAINE"

par

Les Comités Régionaux et
le concours du Secrétariat-Adjoint

Compte rendu de la participation des Franco-
Américains au deuxième Congrès de la Langue
française de Québec.

paraîtra tout prochainement
sous le haut patronage de la

SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMERICAINE

*Voyez à avoir votre exemplaire de nos faits et gestes au
Congrès de 1937!*

1938

SEANCE DU 26 OCTOBRE

Nouveaux Membres

M. EDGAR CORNEAU	Biddeford, Maine
R. P. ALCIME-M. CYR, s. m., provincial	Boston, Mass.
M. J.-ADRIEN GADOURY, entrepreneur en construction	Brockton, Mass.
M. CLARENCE-J. TOUGAS, commis-voyageur	Brockton, Mass.
M. LIONEL DANSEREAU	Fall-River, Mass.
M. L'ABBE ROLAND-J. MASSE	Fall-River, Mass.
M. JOSEPH PLANTE	Fall-River, Mass.
Dr RAYMOND-E. LEVESQUE	Gardner, Mass.
M. L'ABBE ARTHUR-O. MERCIER	Dracut, Mass.
M. LE CURE SIMON-P. LONERGAN	Lowell, Mass.
M. LIONEL MORAIS, pharmacien	Lowell, Mass.
M. JOSEPH PELOQUIN, industriel	Lowell, Mass.
M. JOSEPH ROUTHIER, pharmacien	Lowell, Mass.
M. ALBERT-F. BALLARD, imprimeur	Manchester, N.-H.
M. GERALD ROBERT, journaliste	Manchester, N.-H.
M. RAYMOND LEMAY	Marlboro, Mass.
M. ALBERT-J. LORANGER, entrepreneur en construction	New-Bedford, Mass.
Dr WILFRID ROUSSEAU	New-Bedford, Mass.
M. ARMAND-J. MAROT	Pawtucket, R.-I.
Me J.-M. BACHAND	Putnam, Conn.
M. L'ABBE LIONEL BEAUDET	Woonsocket, R.-I.
M. HORMISDAS ETHIER, manufacturier	Woonsocket, R.-I.
M. L.-PAUL COURCHESNE, ordonnateur de pompes funèbres	Worcester, Mass.
M. N.-E. PREVOST	Worcester, Mass.

SEANCE DU BUREAU DU 13 NOVEMBRE

Membres honoraires

SON EMINENCE LE CARDINAL JEAN-MARIE RODRIGUE VILLENEUVE, o. m. i.	QUEBEC, Qué.
SON EXCELLENCE LE COMTE RENE DOYNEL DE SAINT-QUENTIN, ambassadeur de la République Française aux Etats-Unis,	WASHINGTON, D. C.
M. FRANÇOIS BRIERE, consul de France à Boston	BOSTON, Mass.

Société Historique Franco-Américaine

Fondée le 4 septembre 1899

BUREAU

1938-1939

PRESIDENT D'HONNEUR

GILBERT CHINARD—Professeur à l'université Princeton, Princeton, N.-J.

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

JAMES GEDDES fils—Professeur émérite de l'Université de Boston, Boston, Mass.
PIERRE-GEORGES ROY—Archiviste de la Province de Québec, Québec, Canada

PRESIDENT

J.-UBALDE PAQUIN, M. D.—1306, avenue Acushnet, New-Bedford, Mass.

VICE-PRESIDENT

GEORGES-A. BOUCHER, M. D.—Brockton, Mass.

SECRETAIRE

ANTOINE CLEMENT—Journaliste à L'ETOILE, 195, rue West Sixth,
Lowell, Mass.

SECRETAIRE ADJOINT

ARTHUR MILOT—Rédacteur en chef de L'INDEPENDANT, Woonsocket, R.-I.

TRESORIER

L'HON. ARTHUR-L. ENO—Juge adjoint, Cour du District de Lowell,
45, rue Merrimack, Lowell, Mass.

CONSEILLERS

—POUR 3 ANS—

RODOLPHE CARRIER—Entrepreneur de pompes funèbres, New-Bedford, Mass.
ANTOINE DUMOUCHEL, M. D.—North Adams, Mass.
ARTHUR-J.-B. FALCON, M. D.—Pawtucket, R.-I.

—POUR 2 ANS—

JOSEPH LUSSIER—Editeur-proprétaire de LA JUSTICE de Holyoke, Mass.
Me EUGENE-L. JALBERT—Conseiller juridique de l'Union Saint-Jean-Baptiste
d'Amérique, Woonsocket, R.-I.
ADOLPHE ROBERT—Président général de l'Association Canado-Américaine,
Manchester, N.-H.

—POUR 1 AN—

OMER-E. BOIVIN, M. D.—Fall-River, Mass.
M. L'ABBE F.-X. LARIVIERE—Curé de Ste-Marie de Marlboro, Mass.
JOSAPHAT BENOIT—Chef de la rédaction de L'AVENIR NATIONAL
de Manchester, N.-H.



BANQUET et RÉCEPTION

en l'honneur de

SON EXCELLENCE LE COMTE

RENÉ DOYNEL DE SAINT-QUENTIN

*Ambassadeur de la République française
aux États-Unis*

LE VINGT-SIX OCTOBRE 1938

HÔTEL STATLER, BOSTON, MASSACHUSETTS

M E N U

Chair de crabe Neptune

Potage Parmentier

Cœurs de céleri

Olives assorties

Tournedos Ambassadeur

Sauce chasseur

Pommes de terre galette

Petits pois au beurre frais

Salade d'automne

Bombe de Saint-Quentin

Friandises

Demi-tasse

MUSIQUE

L'Orchestre Marshard de Boston

SOLISTE

MME EVA TANCRELL-MEUNIER
Soprano de Woonsocket, R.-I.

SÉANCE LITTÉRAIRE

"LA MARSEILLAISE"

Chant en chœur avec accompagnement d'orchestre

Bienvenue et hommages des Franco-Américains

M. le Docteur J.-UBALDE PAQUIN

Président de la Société Historique

CHANT

"L'Idéal" *Chaminade*

"Depuis le jour" de
l'opéra "Louise" *Charpentier*

MME EVA TANCRELL-MEUNIER

Hommages de la colonie française

M. ANDRE MORIZE

Professeur à l'université Harvard

Hommages des colonies libanaise et syrienne

Mgr STEPHEN EL-DOUAIHY

Chorévêque et curé de la paroisse Notre-Dame du Liban de Boston

Hommages du Canada français

M. EMILE VAILLANCOURT

Membre honoraire de la Société Historique

CHANT

"Le sais-tu" *Massenet*

"Le beau rêve" *Flégier*

"Villanelle" *Del'Acqua*

MME EVA TANCRELL-MEUNIER

Allocution

Son Excellence l'ambassadeur de la République française aux Etats-Unis,

LE COMTE RENE DOYNEL DE SAINT-QUENTIN

Remerciements

M. le Docteur J.-UBALDE PAQUIN

"STAR SPANGLED BANNER"

Chant en chœur avec accompagnement d'orchestre

Intermède de quinze minutes pour permettre aux invités de se retirer

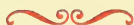
Séance d'affaires pour les membres de la Société

COMITÉ D'ORGANISATION

M. LE DOCTEUR J.-UBALDE PAQUIN, *Président*

L'HONORABLE ARTHUR-L. ENO, *Trésorier*

M. ANTOINE CLEMENT, *Secrétaire*



COMITÉ DE RÉCEPTION

M. LE DOCTEUR OMER-E. BOIVIN, *Président*

L'HONORABLE WILFRID-J. MATHIEU

MAITRE ALBERT-L. BOURGEOIS

MAITRE RALPH-J. THIBODEAU

M. MAXIME-J. CORNELIER

M. ALBERT-J. LAMOUREUX

M. JOSAPHAT-T. BENOIT

M. ANDRE VAN HAELEST

M. HECTOR-E. CORMIER

44 28.981

ANNÉE
1939

NUMÉRO
I

Bulletin spécial de la
Société Historique Franco-Américaine

July 17, 1942

CATÉCHISME D'HISTOIRE
FRANCO-AMÉRICAINNE

Par Josaphat Benoit



"SOYONS FIERs, NOUS SERONS FORTS"

Publié sous les auspices de la
SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE

CATÉCHISME D'HISTOIRE FRANCO-AMÉRICAINE

Par Josaphat Benoit



“SOYONS FIERs, NOUS SERONS FORTS”

Publié sous les auspices de la
SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINE

AVANT-PROPOS

La direction des écoles paroissiales et les parents avertis cherchaient depuis longtemps un manuel d'histoire franco-américaine à la fois court et substantiel, pratique et peu coûteux, pour les élèves de nos institutions bilingues.

La Société Historique Franco-Américaine est donc heureuse de présenter au public ce "Catéchisme d'Histoire Franco-Américaine", riche de 300 questions et réponses sur "le fait français en Amérique, son étendue, ses conséquences."

Ce ne sont là que des jalons d'histoire. L'auteur se fie à l'admirable sens pédagogique et historique des congrégations religieuses qui enseignent dans nos institutions, pour les explications et les éclaircissements nécessaires à tout catéchisme religieux ou profane. Les réponses dépassent souvent la portée des questions, afin de permettre aux instituteurs et aux élèves de retenir plus ou moins de faits et de dates, selon le temps dont ils disposent. L'orthographe de quelques noms et certaines dates varient du reste avec les auteurs et les pays. L'important, c'est de connaître au moins les principaux éléments du "fait français en Amérique."

A chacun de compléter ce travail, de l'illustrer, d'y joindre des considérations particulières touchant les institutions locales — leurs fondateurs, leur but, leurs conséquences. Les trois dernières leçons ayant trait spécialement aux Franco-Américains peuvent être amplifiées selon les circonstances, en suivant la marche de l'immigration, des

entreprises et de l'établissement définitif des nôtres, dans les diverses localités qui se serviront de notre manuel.

Ce questionnaire fouille le passé, scrute le présent, regarde l'avenir avec sérénité. Ses divisions chronologiques et géographiques permettent de mener de front son enseignement avec celui de l'histoire du Canada et des Etats-Unis. Selon les paroles de M. l'abbé Lionel Groulx, "un peuple ne se sépare pas de son passé, pas plus qu'un fleuve ne se sépare de sa source."

La grande leçon qui se dégage de ce résumé court et pratique, c'est que les Franco-Américains n'ont rien à renier, que notre groupe et notre culture peuvent et doivent se développer tout à leur aise dans le grand cadre de la nation américaine.

"Il importe souverainement, écrit M. Omer Héroux, que les Franco-Américains d'aujourd'hui apparaissent ce qu'ils sont réellement: les continuateurs du passé, les ouvriers actuels d'une œuvre plus de trois fois centenaire et dont ils ont le droit de se réclamer."

La Société Historique Franco-Américaine désire collaborer de toutes ses forces à cette œuvre. Pour cela, elle voudrait voir ce "Catéchisme d'Histoire Franco-Américaine" entre les mains de tous les élèves de nos écoles paroissiales, au chevet de tous les Franco-Américains et de tous nos frères du Canada français.

DR J.-UBALDE PAQUIN, président de
la Société Historique Franco-Américaine

Quand on mesure le fait français en Amérique, on est ravi de son étendue, de sa profondeur, de sa qualité. Pour peu qu'on ait du sens humain, on en conçoit de la gloire, de la fierté, de la fidélité. Le fait français a une valeur par lui-même, qu'il vous importe de considérer et qui vous appartient.

CARDINAL RODRIGUE VILLENEUVE
*A la Société Historique Franco-Américaine
Séance du 4 mai 1938*

Première leçon: Aux origines

1 — *Quelle fut la marraine de l'Amérique?*

La France fut la marraine de l'Amérique. C'est dans une cosmographie publiée en l'an 1507, à Saint-Dié, en Lorraine, que le Nouveau Monde fut appelé pour la première fois l'Amérique, en l'honneur de l'explorateur italien Americus Vesputius.

2 — *Le baptême de l'Amérique par la France est-il reconnu par les Etats-Unis?*

Oui. En l'an 1921, la Légion Américaine érigeait une tablette commémorative à l'endroit de Saint-Dié où fut publiée la cosmographie de 1507. On y lit l'inscription suivante: "Cette maison symbolise les fonts baptismaux de l'Amérique."

3 — *Quel fut le premier pavillon européen à flotter sur les rivages des futurs Etats-Unis?*

Le pavillon français. En 1524, une expédition française commandée par le navigateur florentin Jean Verrazano visita la rade qui est aujourd'hui le port de New-York, et découvrit l'île Block qui fut nommée Claudia en honneur de la mère de François Ier, roi de France.

4 — *La visite de Verrazano est-elle admise des historiens américains?*

Oui. En face de la statue de la Liberté, don de la France aux Etats-Unis, sur la place de la Batterie, à New-

York, on trouve une plaque commémorative de cet événement.

5 — *Qui tenta la première entreprise de colonisation aux Etats-Unis?*

Des huguenots français, sous les ordres de Jean Ribaut, en 1562, trois ans avant la fondation de St-Augustin, la ville la plus ancienne aux Etats-Unis.

6 — *Qui étaient les Huguenots?*

C'étaient des protestants français, recrutés par Coligny, exilés de France à cause des doctrines qu'ils prêchaient.

7 — *Où s'établirent les Huguenots en Amérique?*

Ils s'établirent à Charles-Fort, en Floride, qu'ils appelèrent la Caroline, en l'honneur de Charles IX, et à Port-Royal, dans la Caroline du Sud actuelle, où ils ne restèrent que quelques mois.

8 — *Quel fut le sort des Huguenots en Floride?*

En 1565, les Espagnols qui fondèrent St-Augustin massacrèrent tous les Huguenots qui ne prirent point la fuite et laissèrent à Charles-Fort l'inscription suivante: "Massacrés, non comme Français, mais comme hérétiques".

9 — *Les Français vengèrent-ils le massacre des Huguenots?*

Oui. En 1567, Dominique de Gourgues traversa l'Atlantique, surprit les meurtriers des Huguenots, s'empara de leur forteresse et fit pendre tous les survivants de la garnison, "non comme Espagnols, mais comme traîtres, menteurs et meurtriers."

10 — *La Floride garde-t-elle le souvenir de Jean Ribaut et de ses compagnons?*

Oui. A Mayport, en Floride, s'élève depuis 1924 une colonne en mémoire de cette première tentative de colonisation des Etats-Unis.

11 — *Quel fut le premier Européen à visiter les côtes de la Nouvelle-Angleterre?*

Samuel de Champlain, le fondateur de Québec.

12 — *En quelles années Champlain visita-t-il la Nouvelle-Angleterre?*

Il y fit trois voyages: en 1604, 1605 et 1606.

13 — *Quels endroits Champlain visita-t-il en 1604, 1605, 1606?*

Il visita les côtes du Maine, du New-Hampshire et du Massachusetts, nommant l'île des Monts Déserts, qui a gardé ce nom, visitant la baie de Boston, la rade de Plymouth, qu'il nomma port Saint-Louis, le cap Cod qu'il appela Cap Blanc, Gloucester et Chatham, qu'il baptisa respectivement Beauport et port Fortuné.

14 — *Champlain fit-il le récit de ses voyages en Nouvelle-Angleterre?*

Oui. Champlain fit publier à Paris une relation très détaillée de ses voyages, illustrée de cartes fort exactes, en 1613, sept ans avant l'arrivée des Pilgrims à Plymouth.

15 — *Quel grand lac de la Nouvelle-Angleterre porte le nom du fondateur de Québec?*

Le lac Champlain, découvert et nommé par Samuel de Champlain, le 4 juillet 1609. Champlain y nomma l'île aux Héros, Grande-Ile, l'île la Motte, qui ont gardé ces noms.

16 — *Quel Etat de la Nouvelle-Angleterre doit son nom à Champlain?*

Le Vermont, dont Champlain aperçut, du lac portant son nom, la chaîne des Monts Verts. Champlain fut aussi le premier européen qui explora le territoire du futur Etat de New-York, en 1609.

17 — *Les Etats-Unis ont-ils reconnu les découvertes de Champlain?*

Oui. Le Vermont et le New-York ont célébré avec éclat le 3e centenaire de sa découverte du lac Champlain, le 4 juillet 1909. Champlain a de nombreux monuments aux Etats-Unis.

18 — *Quelles furent les origines lointaines de la grande ville de New-York?*

L'île Manhattan, sur laquelle se dresse aujourd'hui New-York, fut achetée des sauvages par Pierre Minuit, en 1610. La ville porta d'abord le nom de Nouvelle-Avesnes.

19 — *Quel est le premier enfant blanc né à New-York?*

C'est un petit Franco-Américain nommé Jean Vigne ou Vigné, qui naquit en 1614.

20 — *Quel est le plus célèbre des missionnaires français qui visitèrent l'Est des Etats-Unis, au XVIIe siècle?*

Isaac Jogues, un jésuite. Il découvrit le lac George, qu'il nomma lac du Saint-Sacrement, et où l'Etat de New-York lui éleva un monument, le 3 juillet 1939.

21 — *Quel fut le sort d'Isaac Jogues?*

Torturé à deux reprises par les Iroquois, il fut décapité, en l'année 1646. L'Eglise l'a canonisé avec Jean de Brébeuf et six autres martyrs français de l'Amérique du Nord.

22 — *Les saints martyrs français de l'Amérique du Nord ont-ils un sanctuaire aux Etats-Unis?*

Oui, à Auriesville, New-York, à l'endroit où fut martyrisé le Père Jogues.

23 — *Quand célèbre-t-on la fête des saints martyrs français de l'Amérique du Nord?*

Le 26 septembre de chaque année.

24 — *Combien trouve-t-on de noms français dans la seule géographie des Etats-Unis?*

On a relevé plus de 3,000 noms bien français de comtés, d'îles, de montagnes, de lacs, de rivières, de villes et villages, sur la carte géographique des Etats-Unis.

25 — *Que prouvent les noms français contenus dans l'histoire et la géographie des Etats-Unis?*

C'est une preuve du grand rôle qu'ont joué les Français et les Canadiens français dans la découverte, l'exploration, la colonisation et l'évangélisation des Etats-Unis.

Deuxième leçon: La colonisation

- 1 — *Quelle proportion de l'Amérique du Nord fut découverte explorée, colonisée, évangélisée d'abord par des Français ou des descendants de Français?*

Les Français et les descendants de Français ont découvert, exploré, colonisé, évangélisé les deux tiers de l'Amérique du Nord.

- 2 — *Y avait-il des Français parmi les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, connus sous le nom de Pilgrims?*

Dans la liste des Pilgrims qui débarquèrent à Plymouth, Massachusetts, en 1620, on trouve les noms de cinq Français: Guillaume Molines et sa femme, leurs enfants, Joseph et Priscille, et Jean Altan.

- 3 — *Les Français s'illustrèrent-ils dans l'histoire des colonies anglaises de l'Amérique du Nord?*

Priscille Molines et Jean Altan, sous le nom de Priscilla Mullins et de John Alden, ont été choisis comme types de jeunes Pilgrims et immortalisés par Longfellow dans son fameux poème: "The Courtship of Myles Standish".

- 4 — *Comment s'appelait le premier ancêtre des Delano, dont Franklin Delano Roosevelt reçut le nom?*

C'était un Français nommé Philippe de la Noye, débarqué à Plymouth, Massachusetts, en 1621.

5 — *Combien d'Etats de l'Union américaine furent colonisés d'abord par des Français et des Canadiens français?*

Des 48 Etats de l'Union américaine, 23 ont été colonisés d'abord par des Français et des Canadiens français.

6 — *Nommez les principales régions des Etats-Unis actuels qui furent colonisées d'abord par des Français et des Canadiens français?*

La vallée de l'Ohio, la vallée du Mississippi et les Territoires du Nord-Ouest, qui firent longtemps partie de la Nouvelle-France. Les Français y réalisèrent même des travaux de contrôle des crues et de petits canaux, 50 ans avant la fondation des Etats-Unis.

7 — *Par qui fut colonisé d'abord le nord de l'Etat du Maine?*

Par des Français de l'Acadie, en 1638. La partie acadienne située au nord du Maine actuel ne fut cédée aux Etats-Unis qu'en l'an 1842, par le traité de Washington.

8 — *Quelle est l'origine du nom du Maine?*

C'est le nom d'une province de France: le Maine, domaine autrefois de la reine Henriette de France, épouse du roi Charles 1^{er} d'Angleterre.

9 — *Quel fut le premier établissement d'hommes blancs dans le Vermont?*

Le fort Sainte-Anne, érigé par le Sieur de la Motte, sur l'île de ce nom, en 1666.

10 — *Quel fut le premier établissement permanent dans le Maine?*

Le village de Castine, poste de traite établi par le Français Latour en 1614, portant le nom du Français de St-Castin depuis 1667.

11 — *Pourquoi Bowdoin Square, à Boston, Massachusetts, et Bowdoin College, à Brunswick, Maine, portent-ils ce nom?*

En souvenir de James Bowdoin, ancien gouverneur du Massachusetts et fils de l'immigrant français Pierre Beau-doin, l'un des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre?

12 — *Qui fit construire Faneuil Hall, surnommée "The Cradle of Liberty — Le Berceau de la Liberté", à Boston?*

C'est le Français Pierre Faneuil, l'un des hommes les plus riches de Boston, en 1740.

13 — *Qui fonda la première bibliothèque publique aux Etats-Unis?*

C'est le Français Alexandre Vattemare, à Boston, en 1848.

14 — *Quel fut le premier ancêtre maternel américain de George Washington?*

Ce fut Nicolas Martineau, né en France en 1591, émigré à Yorktown en 1620, mort en 1657.

15 — *Combien de présidents des Etats-Unis ont eu des ancêtres de sang français?*

Au moins huit: Washington, John Adams, Tyler, Garfield, Théodore Roosevelt, Taft, Coolidge et Franklin Delano Roosevelt.

16 — *Combien de présidents du Congrès américain, avant 1789, ont été d'origine française?*

Trois sur sept: Jean Jay, Henri Laurens, Charles Boudinot.

- 17 — *Nommez quelques-unes des plus grandes familles de la société américaine dont les origines sont françaises.*

Les Bayard, de Lancey, de Forest, Thayer, Delano, Olney, Marquand, Du Pont, Rhineland, Hewitt, De Peyster, Demarest, Quintard, Winthrop, Vermeleye, Lorillard, Cannon, Depew, Pierrepont, Ely, Hamlin, Gilbert, Lanier, Van Rensselaer, Ballou, Cabot, Bernon, Pershing, Rockefeller, Gillette et une multitude d'autres dont l'énumération serait trop longue en ces pages.

- 18 — *Nommez quelques grands écrivains des Etats-Unis qui avaient du sang français dans les veines.*

Longfellow, Whittier, Freneau, Thoreau, Maury, Dana, Le Comte.

- 19 — *Quelle différence y a-t-il entre les Américains d'origine française et les Franco-Américains?*

Les ancêtres français des premiers, des protestants pour la plupart, s'établirent dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, tandis que nos ancêtres français, des catholiques en général, s'établirent dans les colonies françaises de l'Amérique du Nord.

- 20 — *Pourquoi devons-nous être fiers de nos origines françaises?*

Parce que le sang, l'histoire, la langue, la littérature et l'esprit de France sont au nombre des plus riches contributions nationales à la civilisation universelle.

- 21 — *L'immigration française aux Etats-Unis fut-elle importante, dès l'abord?*

Oui. Du Maine à la Floride, des milliers de Français s'établirent en Amérique, au dix-huitième et au dix-neuvième siècles.

22 — *Pourquoi tant de colons français vinrent-ils s'établir dans les colonies anglaises d'Amérique?*

Les uns étaient des exilés protestants, d'autres des exilés politiques, plusieurs furent attirés en Amérique pour y enseigner aux colons anglais la culture de la vigne, du riz, du coton, de l'indigo, des arbres fruitiers, ainsi que la métallurgie.

23 — *Dans quels Etats s'établirent surtout les Français qui enseignèrent la culture aux colons américains?*

En Virginie, en Pennsylvanie, au Maryland, au Delaware, en Caroline.

24 — *Quelle fut l'action intellectuelle des colons français en Amérique?*

Durant plus d'un siècle, les meilleures écoles des colonies anglaises de l'Amérique du Nord furent dirigées par des Français.

25 — *Quelle fut l'action sociale des colons français en Amérique?*

De tous les hommes célèbres aux Etats-Unis, avant 1789, 589 étaient d'origine française, ce qui les place au 4e rang dans le grand total, mais au 1er rang en proportion du nombre des immigrés français.

Troisième leçon : L'Indépendance

1 — *A qui la république des Etats-Unis dut-elle surtout la vie?*

A la France. Sans l'appui moral, l'argent et les troupes de France, les treize colonies n'auraient pu conquérir leur indépendance, de 1776 à 1782.

2 — *La France aidait-elle les colonies révoltées dès le commencement de la Guerre d'Indépendance?*

Oui. Dès l'année 1776, un traité d'alliance était signé entre la France et les treize colonies révoltées.

3 — *Quel fut le premier pays à reconnaître la nouvelle république des Etats-Unis?*

La France, par un traité signé le 6 février 1778.

4 — *Paul Revere, dont la course historique permit de gagner les batailles de Lexington et de Concord, était-il d'origine française?*

Oui. Paul Revere était issu de la famille française Rivoire de Romagneu dont le blason portait la fleur de lis royale de France?

5 — *Qui finança en grande partie la Guerre d'Indépendance?*

Des banquiers et des citoyens français qui engagèrent même parfois leur fortune personnelle.

6 — *En quel état financier se trouvaient les colonies, durant la Guerre d'Indépendance?*

Le crédit et l'argent des colonies étaient presque sans valeur, durant la Guerre d'Indépendance; de là vient l'expression: "Not worth a Continental."

7 — *Les Canadiens français prirent-ils part à la Guerre d'Indépendance?*

Dès les débuts de la guerre, Henri Laurent, Benjamin Hugé et Daniel Hory, trois Franco-Américains, organisèrent à leurs frais des bataillons recrutés au Québec et qui se couvrirent de gloire en maints endroits, sous les ordres de Washington.

8 — *Les Canadiens français furent-ils récompensés de leur part à la Guerre d'Indépendance?*

Oui. Le Congrès leur donna des terres dans la région du lac Champlain où leurs descendants vivent encore dans le New-York et le Vermont.

9 — *Quel fut le plus illustre Français de la Guerre d'Indépendance?*

Le général de La Fayette, qui s'enrôla d'abord comme simple soldat dans les armées de Washington et qui attira aux colons révoltés de précieuses sympathies françaises.

10 — *Quelle fut la plus grande contribution de La Fayette à la Guerre d'Indépendance?*

La Fayette équipa, arma, vêtit, paya et nourrit de ses propres deniers, pendant presque toute la durée du conflit, le corps entier des soldats de la Virginie dont il avait reçu le commandement.

11 — *Quels sont les trois autres plus grands noms français de la Guerre d'Indépendance, après La Fayette?*

Rochambeau, de Grasse et d'Estaing, qui commandaient les navires et les marins de France au service des colonies.

- 12 — *Où les colons révoltés d'Amérique prirent-ils les armes et les munitions nécessaires à la Guerre d'Indépendance?*

Les colons obtinrent de la France les neuf dixièmes de la poudre, des munitions, des armes et des vaisseaux de guerre qui rendirent possible une victoire contre l'Angleterre.

- 13 — *Pourquoi fallut-il importer armes et munitions pour la Guerre d'Indépendance?*

Parce que les colons achetaient auparavant d'Angleterre leurs armes et leurs munitions et n'avaient point de manufactures de canons et de poudre sur le continent américain.

- 14 — *Nommez un autre fameux général de la Guerre d'Indépendance qui était de descendance française?*

Le brigadier-général François Marion, surnommé "The Swamp Fox — Le Renard des Marais", commandant les troupes de la Caroline du Sud où il paralysa tous les efforts anglais durant la guerre.

- 15 — *Combien d'argent le gouvernement français contribua-t-il à la Guerre d'Indépendance?*

Plusieurs millions de dollars.

- 16 — *La France se trouva-t-elle appauvrie de sa contribution à la Guerre d'Indépendance?*

Oui. La France de Louis XVI s'en trouva appauvrie et la crise financière précipita la Révolution française de 1789.

- 17 — *A combien s'élevait la dette des Etats-Unis, à la fin de la Guerre d'Indépendance?*

A cent soixante-dix millions de dollars.

18 — *Quelle était la proportion des soldats et marins français à la bataille de Yorktown, qui mit fin à la Guerre d'Indépendance, le 19 octobre 1781?*

Il y avait à Yorktown, au moment où Cornwallis se rendit au général Washington, au moins trois fois plus de soldats et de marins français que de soldats et de marins américains.

19 — *Quels officiers franco-américains se sont illustrés dans la Guerre d'Indépendance?*

Les plus célèbres sont: le major Clément Gosselin, né à l'île d'Orléans, en l'an 1747; Jacques Rouse, qui donna plus tard son nom à Rouse's Point, dans le New-York; le lieutenant-colonel Pierre Régnier, qui commandait le 2^e régiment d'infanterie de New-York; le lieutenant-colonel Jacob Bruyère, les capitaines Augustin Loiseau et Philippe Dubois.

20 — *Où fut signé le traité de paix entre l'Angleterre et ses treize colonies, après la Guerre d'Indépendance?*

A Versailles, en France, le 20 janvier 1783.

21 — *Quel était le président du Congrès américain au moment de la signature du traité de 1783?*

Elie Boudinot, petit-fils du baron Boudinot de La Tremblaye, arrivé à New-York en 1686.

22 — *Trouve-t-on du sang français même aux origines du drapeau étoilé?*

Oui. Betsy Ross, à qui on attribue généralement l'invention du drapeau étoilé, était issue d'une famille de l'Alsace française.

- 23 — *Que pensaient de la France George Washington et Thomas Jefferson?*

Washington disait: "La France est la seule nation au monde sur laquelle nous puissions compter tout le temps", et Jefferson écrivait: "La France est la seule nation au monde sincèrement notre amie."

- 24 — *Les Etats-Unis ont-ils reconnu l'aide de la France pendant la Guerre d'Indépendance?*

Oui. En 1917, lors de la Grande Guerre, ils ont volé au secours de la France menacée. C'est alors qu'un officier de l'armée américaine visita le tombeau de La Fayette et dit: "La Fayette, nous voici!" La Fayette personnifie en effet aux yeux des Américains l'aide française durant la Guerre d'Indépendance. Vingt-neuf villes et villages des Etats-Unis portent le nom de La Fayette, sans compter d'innombrables comtés, rivières et institutions. Tous les descendants de La Fayette sont citoyens des Etats-Unis aussi bien que de leur pays, en vertu d'un décret du Congrès américain.

- 25 — *Que faut-il conclure de l'aide de la France dans la conquête de l'indépendance des Etats-Unis?*

Il faut en conclure que la France, après avoir été marraine de l'Amérique et mère de la Nouvelle-France, est aussi devenue la mère de la république américaine.

Quatrième leçon

Les Français et l'organisation des Etats-Unis

- 1 — *Est-il vrai que la Constitution des Etats-Unis ait été inspirée en partie par un livre français?*

Oui. Thomas Jefferson, lors d'un voyage à Paris, rapporta de France "L'Esprit des lois" de Montesquieu. Il en soumit les principes fondamentaux aux délégués du Congrès général de 1789 en leur disant: "Let us model our constitution upon these principles — Modelons donc sur ces principes notre constitution".

- 2 — *D'où vient en partie la liberté religieuse dont jouissent les catholiques des Etats-Unis?*

La France, par son alliance avec l'Union américaine, dès ses origines, détruisit la plupart des préventions religieuses du protestantisme américain contre le catholicisme.

- 3 — *L'influence française se fit-elle sentir même dans l'organisation de la Trésorerie des Etats-Unis?*

Oui. La mère d'Alexandre Hamilton, premier secrétaire du Trésor, était d'origine française. Le deuxième secrétaire du Trésor, Jean Richard, était Français d'origine.

- 4 — *L'esprit français inspira-t-il les rédacteurs de la constitution des Etats-Unis?*

Oui, l'esprit des philosophes français du XVIIIe siècle inspira les rédacteurs de la constitution des Etats-Unis.

5 — *La philosophie française joua-t-elle un rôle important dans la formation intellectuelle des chefs de la nouvelle République des Etats-Unis?*

Oui. Au dix-huitième siècle, on comptait autant de Français que d'Américains parmi les membres de l'American Philosophical Society de Philadelphie.

6 — *Quels furent les premiers inspirateurs du système d'instruction publique en usage aux Etats-Unis?*

Des Français. En 1893, le président de l'Université de New-York pouvait écrire: "Je ne pense pas qu'il se puisse trouver un simple trait dans l'ensemble des réformes de notre système d'éducation dont on ne puisse découvrir l'idée et le plan dans la France du dix-huitième siècle."

7 — *La France joua-t-elle aussi un rôle dans le développement des Beaux-Arts aux Etats-Unis?*

Oui. Aux traces profondes que les Français ont laissées dans la vie politique et la vie intellectuelle de la République américaine, il faut ajouter celles qu'on retrouve plus facilement encore dans la vie artistique des Etats-Unis.

8 — *Pourquoi la France joua-t-elle un rôle aussi considérable dans le domaine des Beaux-Arts aux Etats-Unis?*

Depuis l'organisation des Etats-Unis, il y a toujours eu des artistes français de première valeur dans la République américaine.

9 — *Nommez les artistes français les plus célèbres dans l'histoire des Etats-Unis.*

Jean-François Mangin dessina l'hôtel de ville de New-York; Emmanuel Masqueray édifia la fameuse cathédrale de St-Paul, Minnesota; Paul-Philippe Cret construisit le Bureau International des Républiques américaines, à

Washington; Emile Bénard traça le plan de l'université de Californie et Gréber dessina la cité-jardin de Philadelphie.

- 10 — *Nommez deux grandes villes dont les plans ont été tracés par des Français?*

Washington, capitale des Etats-Unis, et la Nouvelle-Orléans, en Louisiane.

- 11 — *Qui traça le plan de la ville de Washington?*

Le major Pierre-Charles L'Enfant, venu en Amérique avec La Fayette en 1777, mort dans le Maryland et inhumé au cimetière national d'Arlington.

- 12 — *La famille Bonaparte et la famille royale des Bourbons contribuèrent-elles au développement des Etats-Unis?*

Oui. Joseph Bonaparte, frère de Napoléon Ier, et plusieurs bonapartistes exilés, ainsi que Louis-Philippe, avant d'être roi de France, séjournèrent en Amérique, au commencement du XIXe siècle, et contribuèrent de leurs deniers au développement des Etats-Unis.

- 13 — *Quel fut le premier journal français imprimé aux Etats-Unis?*

Ce fut la "Gazette française", petit journal imprimé sur les presses de la flotte française, à Newport, Rhode-Island, pendant l'hiver de 1780-1781.

- 14 — *Quel fut l'auteur de "Battle Hymn of the Republic"?*

Julia Ward Howe, petite-fille de François Marion, fameux général de la Révolution américaine.

- 15 — *Où se trouve aujourd'hui la clef de l'ancienne Bastille de Paris dont la prise, le 14 juillet, donna naissance à la fête nationale de la République française?*

Elle est suspendue au mur de la salle de réception, à Mount-Vernon, foyer historique de George Washington.

16 — *Quel fut le premier millionnaire américain?*

Un immigré français nommé Etienne Girard, fondateur de Girard College, à Philadelphie. Ce fut à la fois un avare, un usurier, un bigot et un philanthrope.

17 — *Girard rendit-il de grands services au gouvernement américain?*

En 1812, il sauva de la banqueroute le gouvernement des Etats-Unis, pendant la guerre contre l'Angleterre.

18 — *Quel est le plus célèbre naturaliste américain?*

Le Créole Jean-Jacques Audubon, dont une grande société ornithologique des Etats-Unis porte le nom.

19 — *Nommez un célèbre général de nom français qui s'illustra durant la Guerre Civile?*

Le général Pierre Beauregard, de l'armée du Sud, qui fut commandant de West-Point avant la guerre et fit construire plusieurs forts importants aux Etats-Unis.

20 — *Quel fut le plus fameux pirate des Etats-Unis?*

Le Français Jean Lafitte, dont les soldats et les pierres à fusil permirent à Andrew Jackson de gagner la célèbre bataille de la Nouvelle-Orléans, en 1814.

21 — *Nommez un grand inventeur qui fut vraiment l'Edison franco-américain?*

Louis-D. Goddu, de Northampton, Lowell et Winchester, Massachusetts.

22 — *Quelle est la plus fameuse invention de Louis-D. Goddu?*

Des 289 brevets que Goddu obtint durant sa vie, le plus célèbre est celui de sa première machine à fabriquer des clous, qui mérita une médaille d'or à l'Exposition universelle de Chicago, en 1893.

23 — *Connaissez-vous un inventeur franco-américain autre que Louis-D. Goddu?*

Oui. Jean Garand de Springfield, Massachusetts, inventeur d'un fusil à répétition adopté par l'armée américaine. Ce fusil tire de 80 à 100 coups à la minute et quintuple la valeur de chaque soldat des Etats-Unis, en cas de conflit. Le rifle Garand remplaçait en 1939 le rifle Springfield, en usage depuis 1909 dans l'armée américaine.

24 — *Qui traça les plans du canal de Panama et exécuta le premier percement de l'isthme?*

C'est l'ingénieur français Ferdinand de Lesseps, dès 1881. Les ingénieurs américains ont reconnu les plans français comme indispensables à l'achèvement de l'entreprise.

25 — *Que prouve l'histoire impartiale des Etats-Unis, par rapport aux immigrants d'origine française?*

Elle prouve que l'on trouve parmi ces immigrants aux Etats-Unis quelques-uns des citoyens les plus utiles au pays, et que la race française a contribué beaucoup à la formation et au développement de la République américaine.

Cinquième leçon

Les coureurs de bois (1608-1701)

1 — *Qu'étaient les coureurs de bois?*

C'étaient de jeunes colons de la Nouvelle-France qui vivaient de chasse, de pêche et de traite, dans les forêts, sur les lacs et les rivières du Nouveau-Monde.

2 — *La vie des coureurs de bois était-elle dangereuse?*

Très dangereuse, à cause des intempéries des saisons, du manque de cartes géographiques et de la présence des Peaux-Rouges.

3 — *Quel fut le premier coureur de bois à pénétrer jusqu'au centre des Etats-Unis actuels?*

Ce fut Etienne Brûlé, né à Champigny, en France, vers 1592, venu à Québec avec Champlain en 1608.

4 — *Rappelez quelques exploits d'Etienne Brûlé?*

Il passa quatre hivers chez les Hurons, apprit leur langue, découvrit le lac Huron, le lac Supérieur et le Sault-Sainte-Marie, dans le Michigan, où les Indiens le tuèrent et le mangèrent. L'historien Parkman l'appelle "le pionnier des pionniers".

5 — *Qui célébra la première messe au centre des futurs Etats-Unis?*

Le Père Le Caron, un franciscain, sur les bords du lac Huron, en l'an 1615.

- 6 — *Qui découvrit le lac Michigan?*
Le Français Jean Nicolet, en 1634.
- 7 — *Qui fonda la ville de Niagara?*
Robert Cavelier de La Salle fit construire à Niagara le fort Conty, position stratégique commandant la vallée des Grands Lacs et de l'Ohio.
- 8 — *Quel fut le premier explorateur de la vallée de l'Ohio?*
Robert Cavelier de La Salle, en 1669-1670.
- 9 — *Par qui fut découvert le Mississipi?*
Par le jésuite français Jacques Marquette et son compagnon canadien-français Louis Jolliet, en l'an 1673.
- 10 — *Par qui furent décrites pour la première fois les chutes du Niagara?*
Par le récollet Jean-Louis Hennepin, en 1683.
- 11 — *Quel fut le premier navire à faire voile sur les Grands Lacs?*
Le Griffon de La Salle, en l'an 1679.
- 12 — *Quelle ville fonda Daniel Greysolon Du Lhut?*
Duluth, Minnesota, en 1679.
- 13 — *Par qui furent découverts et nommés les lacs Pontchartrain et Maurepas, en Louisiane?*
Par d'Iberville et Bienville, deux Canadiens français, en 1699.
- 14 — *Quelles villes des Etats-Unis ont été fondées par d'Iberville?*
Biloxi, Mississippi, en 1699, et Mobile, Alabama, en 1702.

15 — *Qui fonda la ville de Détroit, dans le Michigan?*

Le capitaine de la Mothe Cadillac, en 1701.

16 — *Par qui furent explorées d'abord les rivières et leurs vallées, des Grands Lacs au Golfe du Mexique?*

Par des Français et des coureurs de bois canadiens-français.

17 — *Qu'appelait-on autrefois la Nouvelle-France?*

Tous les territoires découverts et colonisés par les Français en Amérique du Nord, de la baie d'Hudson à l'embouchure du Mississippi, du Labrador au Maine, environ les deux tiers du continent nord-américain.

18 — *Les Français et les Canadiens français fondaient-ils au hasard leurs colonies dans les vallées de l'Ohio et du Mississippi?*

Non. Au contraire, ils exploraient d'abord d'immenses étendues de territoire où ils choisissaient les points stratégiques.

19 — *Quelles étaient les préoccupations maîtresses des colons français de l'Amérique du Nord?*

Donner des colonies prospères à leur roi et des âmes à l'Eglise et à Dieu.

20 — *Comment la race française a-t-elle conquis les deux tiers de l'Amérique du Nord?*

Par la croix, plus que par l'épée.

21 — *Qui accompagnait ordinairement les explorateurs et les colons de race française en Amérique?*

Des missionnaires à la conquête des âmes.

22 — *Qui fut Nicolas Perrot?*

L'explorateur du Dakota et du Wisconsin et l'un des plus fameux coureurs de bois du dix-septième siècle.

23 — *Contre qui les colons français eurent-ils à lutter au coeur des Etats-Unis?*

Contre les Indiens, les Anglais, les Espagnols et les Hollandais.

24 — *Comment les explorateurs voyageaient-ils d'un cours d'eau à l'autre?*

En portant leurs canots sur leurs épaules, le long des portages.

25 — *Que sont devenus les portages?*

Les portages ont donné naissance à des forts, des villages, des canaux, des cités prospères.

Sixième leçon

Au coeur des Etats-Unis (1702 à nos jours)

1 — *Quel fut le fondateur de Vincennes, dans l'Indiana?*

François-Marie Vincennes, en 1702.

2 — *Qui fonda la Nouvelle-Orléans, en Louisiane?*

Le sieur de Bienville, en 1718.

3 — *Quels furent les exploits de Pierre Gaultier de la Vérendrye?*

Il nomma et explora la prairie américaine et découvrit les Montagnes Rocheuses, de 1731 à 1743.

4 — *Qui fonda Saint-Louis, dans le Missouri?*

Deux Franco-Américains nommés Pierre Laclède et Pierre Chouteau, le 25 août 1764. Ils nommèrent ainsi la ville en l'honneur de saint Louis IX, roi de France, dont c'était la fête.

5 — *En l'honneur de qui la Louisiane fut-elle ainsi nommée?*

En l'honneur de Louis XIV, roi de France, par Robert Cavelier de La Salle.

6 — *Combien y avait-il de colonies franco-américaines dans le seul Etat de l'Illinois, dès 1751?*

Sept colonies très prospères: Cahokia, St-Philippe, le fort de Chartres, Kaskaskia, Prairie-du-Rocher, Ste-Geneviève et Prairie-du-Pont.

7 — *Que devons-nous conclure de la colonisation franco-américaine au coeur des Etats-Unis, avant 1776?*

Que les Franco-Américains sont au nombre des premiers colons des Etats-Unis.

8 — *Qui fonda l'importante ville de Pittsburgh, en Pennsylvanie?*

Pécaudy de Contrecoeur, en y érigeant le fort Duquesne, en 1754.

9 — *Combien y avait-il de Franco-Américains dans la vallée de l'Ohio, lors de sa cession à l'Angleterre par la France, en 1760?*

Environ 20,000 Franco-Américains.

10 — *Comment se fit la conquête de la vallée de l'Ohio et des Territoires du Nord-Ouest?*

Pacifiquement, par George Rogers Clark, grâce au concours des Franco-Américains, en 1778.

11 — *Combien de soldats George Rogers Clark avait-il dans son armée?*

Au plus 153.

12 — *Quelle était l'étendue des Territoires du Nord-Ouest?*

Environ 250,000 milles carrés.

13 — *Quel fut le principal auteur de la conquête pacifique des Territoires du Nord-Ouest?*

Le fameux abbé Pierre Gibault, qui persuada aux Indiens et aux Franco-Américains de se séparer de l'Angleterre et de se rattacher aux Etats-Unis.

14 — *Qui fonda Peoria, Illinois?*

Le Franco-Américain Jean-Baptiste Mallet, en 1778.

- 15 — *En l'honneur de qui fut nommée Louisville, Kentucky?*
En l'honneur de Louis XVI, en 1780.
- 16 — *Quel fut le fondateur de Dubuque, capitale de l'Iowa?*
Un Franco-Américain nommé Julien Dubuque, en 1796.
- 17 — *Quel fut le premier gouverneur et l'un des hommes les plus illustres du Tennessee?*
Le colonel Jean Sevier, en 1796.
- 18 — *Qui vendit la Louisiane aux Etats-Unis?*
Napoléon Ier, empereur de France, en 1803, pour \$15,000,000.
- 19 — *Quelle était l'étendue de la Louisiane française?*
Environ 900,000 milles carrés.
- 20 — *En quelle condition se trouvait la Louisiane, en 1803?*
La Louisiane, comme les vallées de l'Ohio et les Territoires du Nord-Ouest, avait été pacifiée, colonisée, évangélisée par des Français et des Canadiens français.
- 21 — *Que résulta-t-il pour les Etats-Unis de l'achat de la Louisiane?*
L'étendue de leur territoire fut doublée, la route de l'Ouest leur fut ouverte.
- 22 — *Que devint la Louisiane achetée de la France?*
Elle fut morcelée en plusieurs Etats dont un seul porte encore ce nom.
- 23 — *Nommez un gouverneur de l'Etat de la Louisiane qui ne parlait que le français?*
Le général Jacques Villère, gouverneur de la Louisiane, ne savait pas un mot d'anglais.

24 — *Combien y a-t-il de Franco-Américains en Louisiane, aujourd'hui?*

Les opinions varient: entre 300,000 et 700,000 descendants des premiers colons français et des Acadiens qui allèrent s'y établir après leur dispersion.

25 — *Combien estime-t-on qu'il y a aujourd'hui de Franco-Américains disséminés dans la région des Grands Lacs?*

Au moins 300,000, disséminés surtout dans le Michigan, l'Illinois, le Wisconsin et le Minnesota.

Septième leçon

Les Franco-Américains de l'Ouest (1800 à nos jours)

- 1 — *Quels furent les guides et les interprètes des Américains auprès des Indiens, durant la poussée vers l'Ouest, au dix-neuvième siècle?*

Les Franco-Américains du Centre des Etats-Unis servirent de guides et d'interprètes aux Américains dans la conquête de l'Ouest, au dix-neuvième siècle.

- 2 — *Quelle fut la première expédition américaine envoyée dans l'Ouest?*

Celle de Lewis et Clark, en 1804-1806.

- 3 — *Combien de Franco-Américains prirent part à l'expédition de Lewis et Clark?*

On comptait au moins 6 Franco-Américains sur 28 hommes qui composaient l'expédition.

- 4 — *Comment se nommait le guide de l'expédition Lewis et Clark?*

Toussaint Charbonneau.

- 5 — *Qui fut surnommé le Père du Wisconsin?*

Charles Michel de Langlade, 1729-1800.

- 6 — *Qui fonda la ville de Saint-Joseph, Missouri?*

Joseph Robidou, en 1812.

- 7 — *Qui fonda la ville de Chicago, Illinois?*

Jean-Baptiste Beaubien, en 1813.

- 8 — *Qui donna son nom au parc Yellowstone?*
Antoine Robidou, en 1816, appela ce terrain national le parc de la Roche-Jaune.
- 9 — *Quel fut le premier lieutenant-gouverneur de l'Illinois?*
Pierre Ménard, élu en 1818. Comme l'Illinois n'avait pas de gouverneur à cette époque, ce territoire était gouverné par le lieutenant-gouverneur.
- 10 — *Qui fonda la ville de Milwaukee, Wisconsin, et fut son premier maire?*
Laurent-Salomon Juneau, en 1818. Il fut son premier maire, en 1846.
- 11 — *Nommez le fondateur de Faribault, Minnesota?*
Alexandre Faribault, 1806-1882.
- 12 — *Quel fut le seul prêtre à siéger jusqu'ici au Congrès des États-Unis?*
Le sulpicien Gabriel Richard, du Michigan, en 1823.
- 13 — *Nommez l'un des plus fameux "trail blazers" de l'Ouest américain?*
Le capitaine Benjamin-Louis-Eulalie de Bonneville, de 1832 à 1835.
- 14 — *Qui fonda Galveston, Texas?*
Michel Branamour Ménard, en 1838. Il représenta son comté au Congrès.
- 15 — *Quel fut le fondateur de Bourbonnais, Illinois?*
Noël Levasseur, en 1837.
- 16 — *Qui fonda Saint-Paul, capitale du Minnesota?*
Victor Guérin, Benjamin Gervais et Pierre Parent, en 1838.
- 17 — *Quel général franco-américain fit cinq voyages d'exploration et de conquête dans l'Ouest, de 1842 à 1854?*
Le général Jean-Charles Frémont.

18 — *Quels sont les principaux exploits du général Frémont?*

Il explora les Montagnes Rocheuses, contribua puissamment à la conquête de la Californie et fut candidat à la présidence des Etats-Unis contre James Buchanan, en 1856.

19 — *Quel fut le Buffalo Bill franco-américain de l'Ouest?*

François-Xavier Aubry, fondateur de Aubry, Arizona, tué en 1854.

20 — *Nommez l'un des plus intrépides voyageurs et traitants de l'Ouest américain, auteur d'une "Relation"?*

Gabriel Franchère, 1786-1863.

21 — *Quel fut le premier sénateur franco-américain?*

Louis-Vital Baugy, élu en 1873, dans le Missouri.

22 — *Quelles sont les plus célèbres paroles de Louis-Vital Baugy?*

"Je suis Canadien français d'origine, et je m'en réjouis; je suis catholique, et j'en remercie Dieu; je suis aussi citoyen de cette république, que j'aime et que je respecte, et j'en suis heureux".

23 — *Qui fit construire le premier aqueduc de Los Angeles, Californie, et fut l'un des premiers maires de cette ville?*

Prudent Beaudry, maire de Los Angeles, en 1875 et 1876.

24 — *Nommez un Franco-Américain qui fut gouverneur de l'Arkansas et juge en chef de la Cour Suprême de cet Etat?*

Jules Martineau, mort en 1937.

25 — *Combien y a-t-il de Franco-Américains dans l'Ouest des Etats-Unis, de nos jours?*

Au moins 200,000 Franco-Américains, disséminés un peu partout, avec près de 100,000 en Californie seulement.

Huitième leçon

Evêques franco-américains (1800 à nos jours)

- 1 — *Comment la Révolution française influa-t-elle sur le catholicisme aux Etats-Unis?*

En chassant un grand nombre de prêtres et de religieux qui vinrent se réfugier en Amérique, à partir de 1791.

- 2 — *Que firent les prêtres français exilés aux Etats-Unis au XVIIIe siècle?*

Ils fondèrent les premiers séminaires, les premières paroisses, recrutèrent des prêtres au Canada et en Europe, devinrent les premiers évêques de plusieurs diocèses des Etats-Unis.

- 3 — *Quel fut le premier évêque de Boston, au moment où ce diocèse embrassait presque toute la Nouvelle-Angleterre?*

Mgr Jean-Lefebvre de Cheverus, 1810-1823.

- 4 — *Quel fut le premier évêque du Kentucky?*

Mgr Benoît-Joseph Flaget, 1810-1850.

- 5 — *En 1827, le 3e évêque de Baltimore et le 3e évêque de New-York étaient deux Franco-Américains. Pouvez-vous les nommer?*

Mgr Ambroise Maréchal, 3e évêque de Baltimore, 1817-1828, et Mgr Jean Dubois, 3e évêque de New-York, 1826-1842.

- 6 — *Quel fut le premier évêque de Mobile, Alabama?*
Mgr Michel Portier, 1826-1859.
- 7 — *Quel fut le premier évêque de l'Indiana?*
Mgr Simon-Gabriel Bruté, 1834-1839.
- 8 — *Quel fut le premier évêque de Dubuque, Iowa?*
Mgr Mathias Loras, 1837-1858.
- 9 — *Quel fut le premier évêque de Natchez, Mississippi?*
Mgr J.-J. Chanche, 1841-1852.
- 10 — *Quel fut le premier évêque, puis archevêque, de l'Orégon?*
Mgr F.-Norbert Blanchet, 1845-1880, d'origine canadienne-française.
- 11 — *Quel fut le premier évêque de Walla-Walla-Nesqually, Washington?*
Mgr Magloire Blanchet, 1846-1879, d'origine canadienne-française, frère de Mgr F.-Norbert Blanchet.
- 12 — *Quel fut le premier évêque de Galveston, Texas?*
Mgr Jean-Marie Odin, 1847-1861.
- 13 — *Quelle était l'étendue des diocèses américains au XIXe siècle?*
Ils embrassaient parfois plusieurs Etats de l'Union américaine.
- 14 — *Quel fut le premier évêque de Cleveland, Ohio?*
Mgr Amédée Rappe, 1847-1870.
- 15 — *Quel fut le premier évêque, puis le premier archevêque, du Nouveau-Mexique?*
Mgr Jean-B. Lamy, 1853-1885.

- 16 — *Quel fut le premier évêque de Saint-Paul, Minnesota?*
Mgr Joseph Crétin, 1851-1857.
- 17 — *Quel évêque franco-américain est considéré comme le fondateur de la Société de Propagation de la Foi?*
Mgr Louis Dubourg, deuxième évêque de la Louisiane.
- 18 — *Quel fut le premier évêque du Vermont?*
Mgr Louis-Joseph de Goësbriand, 1853-1899, surnommé le Père de la chrétienté franco-américaine en Nouvelle-Angleterre.
- 19 — *Quel fut le premier évêque de St-Augustin, Floride?*
Mgr Augustin Vérot, 1870-1876.
- 20 — *Quel fut le premier évêque de Denver, Colorado?*
Mgr Joseph-P. Marcheboeuf, 1887-1889.
- 21 — *Quel fut le deuxième évêque du Vermont?*
Mgr John-Stephen Michaud, 1892-1908, dont le père était canadien-français.
- 22 — *Quel fut le premier évêque de l'Idaho?*
Mgr Joseph Glorieux, 1893-1917.
- 23 — *Quel fut le premier évêque de Tucson, Arizona?*
Mgr Pierre Bourgade, 1897-1899.
- 24 — *Quel fut le troisième évêque du New-Hampshire?*
Mgr Georges-Albert Guertin, 1907-1931.
- 25 — *Qui fut élu premier évêque de Lafayette, Louisiane?*
Mgr Jules-Benjamin Jeanmard, sacré en 1918.

Neuvième leçon: Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre

1 — *Pourquoi ces leçons d'histoire sont-elles importantes?*

Parce qu'elles montrent l'importance du fait français en Amérique.

2 — *Quelle grandes leçons se dégagent pour nous du fait français en Amérique?*

Des leçons de gloire, de fierté, de fidélité.

3 — *A quoi les Franco-Américains doivent-ils être fidèles?*

A la foi, à la langue et à l'histoire de la race française en Amérique, en même temps qu'aux institutions et au drapeau des Etats-Unis.

4 — *Pourquoi devons-nous être fidèles à notre foi d'abord?*

Parce que la religion l'emporte sur tout, comme le Créateur sur la créature, comme la vie éternelle sur la vie terrestre.

5 — *Pourquoi devons-nous être fidèles à notre histoire?*

Parce qu'elle montre clairement notre destinée en Amérique.

6 — *Quelle est la destinée de la race française en Amérique depuis quatre siècles?*

Donner des chrétiens à l'Eglise et de bons citoyens à la patrie.

7 — *Pourquoi devons-nous être fidèles à notre langue?*

Parce qu'elle est pour nous une condition de fidélité à notre histoire, à notre foi, à notre destinée.

8 — *Devons-nous apprendre aussi l'anglais et pourquoi?*

Oui, nous devons bien apprendre l'anglais, parce que c'est la langue des Etats-Unis, notre patrie.

9 — *Quelle différence y a-t-il entre notre français et celui de la France?*

Une légère différence de prononciation, comme entre l'anglais des Etats-Unis et l'anglais d'Angleterre.

10 — *Quelle différence y a-t-il entre les Canadiens français et les Franco-Américains?*

Les Canadiens français sont les descendants des Français immigrés au Canada, les Franco-Américains sont les descendants des Canadiens français immigrés aux Etats-Unis.

11 — *Notre nom de Franco-Américains est-il bien choisi?*

C'est le meilleur nom qu'on ait trouvé jusqu'ici pour désigner notre groupe.

12 — *Sommes-nous des Américains?*

Oui, nous sommes des Américains depuis plusieurs générations, comme le prouve notre histoire, mais des Américains catholiques, de descendance française et parlant deux langues.

13 — *De quand date la grande immigration canadienne-française aux Etats-Unis?*

De 1860, époque de la Guerre Civile et du développement de la grande industrie en Nouvelle-Angleterre.

14 — *Pourquoi les Canadiens français ont-ils immigré en nombre aux Etats-Unis?*

Pour y gagner plus facilement leur vie en y collaborant au progrès économique, social et politique de la région.

15 — *Combien y a-t-il de Franco-Américains en Nouvelle-Angleterre?*

Les opinions varient: entre 1,000,000 et 1,500,000. Il y a aussi quelques milliers de Franco-Américains dans la ville et l'Etat de New-York, surtout dans le diocèse d'Ogdensburg.

16 — *En quel Etat se trouve la plus forte proportion de Franco-Américains?*

Au New-Hampshire où les Franco-Américains forment à peu près le quart de la population totale.

17 — *Quelle est la proportion des Franco-Américains dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre à part le New-Hampshire?*

Un cinquième de la population totale dans le Maine et le Rhode-Island, un huitième dans le Vermont, un dixième dans le Massachusetts, moins dans le Connecticut.

18 — *Nommez les principaux centres franco-américains du Maine.*

Lewiston, Biddeford et Waterville.

19 — *Nommez les principaux centres franco-américains du New-Hampshire.*

Manchester, Nashua, Berlin et Somersworth.

20 — *Nommez les principaux centres franco-américains du Massachusetts.*

Fall-River, New-Bedford, Holyoke, Lowell, South-bridge, Springfield, Salem et Worcester.

21 — *Nommez les principaux centres franco-américains du Rhode-Island.*

Woonsocket, Central-Falls, Pawtucket et West-Warwick.

22 — *Nommez les principaux centres franco-américains du Vermont.*

Burlington, St-Johnsbury, Winooski.

23 — *Nommez les principaux centres franco-américains du Connecticut.*

Putnam, Taftville, Waterbury, Willimantic, Hartford.

24 — *Que sont devenus les Franco-Américains qui ont abandonné leur langue et changé leurs noms?*

La plupart sont tombés dans l'insignifiance.

25 — *Que sont devenus les Franco-Américains fidèles à leur foi, à leur histoire, à leur langue?*

Ils jouent un rôle important dans l'économie sociale, politique et religieuse de la Nouvelle-Angleterre.

Dixième leçon: Notre foi

- 1 — *A quelle Eglise appartiennent les Franco-Américains?*
A l'Eglise catholique romaine.
- 2 — *Pourquoi les Franco-Américains sont-ils restés catholiques?*
Parce qu'ils se sont toujours groupés autour de leurs églises paroissiales, sous la direction de leur clergé.
- 3 — *Combien de paroisses franco-américaines compte-t-on en Nouvelle-Angleterre?*
Plus de 300 paroisses franco-américaines.
- 4 — *Les paroisses franco-américaines représentent-elles beaucoup de sacrifices?*
Oui, car leurs fondateurs étaient de pauvres immigrants, qui durent faire de grands efforts pour fonder et maintenir leurs institutions.
- 5 — *Que prouve la multiplication des églises franco-américaines?*
Elle prouve la foi vivante et pratique des Franco-Américains.
- 6 — *En combien de temps fut organisée l'importante chrétienté franco-américaine?*
En moins de soixante-quinze ans.
- 7 — *Qui a-t-on surnommé le père de la chrétienté franco-américaine?*
Mgr Louis-Joseph de Goësbriand, un Breton, premier évêque du Vermont, de 1853 à 1899.

8 — *Pourquoi Mgr de Goësbriand a-t-il mérité le surnom de père de la chrétienté franco-américaine?*

Parce qu'il fut le premier évêque à recruter pour la Nouvelle-Angleterre des prêtres de langue française.

9 — *Le rôle du clergé est-il important dans la préservation de l'esprit catholique et français?*

Le clergé a joué et continue de jouer le rôle principal dans la préservation de notre esprit catholique et français.

10 — *Pourquoi le rôle du clergé est-il si considérable dans la préservation de notre esprit catholique et français?*

Parce que nos prêtres ont toujours été les principaux chefs des groupements franco-américains.

11 — *Quelle est et doit être, selon l'esprit des fondateurs, la langue des cantiques, des prières et de la prédication, dans les églises franco-américaines, à part le latin?*

La langue française.

12 — *Qui est au-dessus des prêtres et des fidèles de chaque paroisse?*

L'Evêque du diocèse et le Souverain Pontife de l'Eglise.

13 — *Devons-nous respect et obéissance au Pape et aux évêques?*

Oui, nous leur devons respect et obéissance comme à Notre-Seigneur lui-même et aux Apôtres dont ils sont les successeurs.

14 — *Pourquoi dit-on que la paroisse est le chef-d'oeuvre des Franco-Américains?*

Parce que la paroisse est le fruit prodigieux de la foi, des sacrifices, des progrès et des vertus des Franco-Américains.

15 — *Peut-on dire que la paroisse est la mère de l'âme franco-américaine?*

Oui, car c'est dans la paroisse que naquit et se forma l'âme franco-américaine.

16 — *Qu'entendez-vous par l'âme franco-américaine?*

L'âme franco-américaine est le principe de notre survivance, la détermination de garder notre esprit catholique et français, aux Etats-Unis.

17 — *Dans quels diocèses de la Nouvelle-Angleterre les Franco-Américains sont-ils groupés en plus grand nombre?*

Dans les diocèses de Portland, Me, de Manchester, N.-H., de Fall-River, Mass., et de Providence, R.-I.

18 — *Nos paroisses peuvent-elles rester toujours Franco-Américaines?*

Oui, aussi longtemps que les prêtres et les fidèles resteront attachés à leur langue et à leurs traditions.

19 — *Sur quoi fondons-nous notre espoir de durée?*

Sur le passé, garant de l'avenir. Le présent actuel est la continuation du passé. L'avenir sera le présent de demain que nous préparons aujourd'hui.

20 — *Expliquez la garantie de notre passé.*

Il était bien plus difficile de fonder et d'organiser nos paroisses qu'il n'est difficile de les maintenir aujourd'hui, si nous le voulons.

21 — *Pourquoi nos paroisses doivent-elles rester franco-américaines?*

Parce qu'elles ont coûté des sacrifices énormes aux Franco-Américains.

22 — *Pourquoi encore nos paroisses doivent-elles rester franco-américaines?*

Pour que les Franco-Américains restent tous de bons catholiques.

23 — *Y a-t-il des Franco-Américains qui cessent parfois de pratiquer leur religion?*

Oui, un certain nombre de Franco-Américains cessent peu à peu de pratiquer leur religion.

24 — *Pourquoi certains Franco-Américains perdent-ils la foi?*

Parce qu'ils manquent d'églises ou de prêtres de leur nationalité, ou parce qu'ils ne vont pas à l'église.

25 — *Indiquez les plus graves dangers qui menacent notre foi.*

Les lectures mauvaises, les mariages avec des personnes qui ne sont pas catholiques, le manque de fréquentation des sacrements, l'école neutre.

Onzième leçon : Notre langue

- 1 — *La langue française est-elle importante pour les Franco-Américains?*

Oui, la langue française est de la plus grande importance pour les Franco-Américains.

- 2 — *Pourquoi la langue française est-elle si importante pour les Franco-Américains?*

Parce que, sans le français, il n'y aurait pas de Franco-Américains.

- 3 — *Devons-nous garder notre langue française?*

Oui, si nous voulons rester de vrais Franco-Américains.

- 4 — *Comment garderons-nous notre langue française?*

En l'apprenant bien et en l'employant le plus souvent possible.

- 5 — *Où les Franco-Américains doivent-ils apprendre d'abord à parler et à prier en français?*

C'est dans leur famille que les Franco-Américains doivent d'abord apprendre à parler et à prier en français.

- 6 — *Qu'arrive-t-il quand on ne parle pas le français en famille?*

On oublie vite la langue française.

- 7 — *Où les Franco-Américains apprennent-ils encore à prier et à parler en français?*

C'est dans leurs écoles paroissiales vraiment bilingues que les Franco-Américains apprennent encore à parler et à prier en français.

- 8 — *Combien les Franco-Américains comptent-ils d'écoles paroissiales en Nouvelle-Angleterre?*
Plus de 200 écoles paroissiales.
- 9 — *Qui enseigne dans toutes les écoles paroissiales franco-américaines?*
Des religieuses ou des frères.
- 10 — *D'où viennent les congrégations religieuses qui enseignent dans nos écoles paroissiales?*
De la France et du Canada français.
- 11 — *Combien y a-t-il d'élèves dans les écoles franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre?*
Environ 100,000 élèves par année.
- 12 — *Qui bâtit et entretient les écoles paroissiales franco-américaines?*
Les prêtres et les fidèles de chaque paroisse, avec le consentement de leur évêque.
- 13 — *Pourquoi les Franco-Américains ont-ils construit et entretenu des centaines d'écoles?*
Pour qu'on enseigne le français à leurs enfants aussi bien que l'anglais et la religion catholique.
- 14 — *Les Franco-Américains ont-ils aussi des institutions d'enseignement supérieur bilingue?*
Oui, les Franco-Américains ont aussi plusieurs collèges, couvents et lycées, en Nouvelle-Angleterre.
- 15 — *Nommez deux grandes sauvegardes de notre langue et de notre esprit franco-américain.*
La presse et les sociétés de langue française.

16 — *Combien les Franco-Américains ont-ils fondé de journaux français en Nouvelle-Angleterre?*

Les Franco-Américains ont fondé plus de 200 journaux de tout format, en Nouvelle-Angleterre.

17 — *Nommez quatre de nos journaux quotidiens qui ont plus de 50 années d'existence.*

"Le Messenger" de Lewiston, Maine, "L'Indépendant" de Fall-River, Massachusetts, "L'Etoile" de Lowell, Massachusetts, et "L'Avenir National" de Manchester, New-Hampshire.

18 — *Pourquoi les Franco-Américains doivent-ils lire du français?*

Les Franco-Américains doivent lire du français pour mieux connaître leur langue et ne pas l'oublier.

19 — *Devons-nous encourager la presse franco-américaine?*

Oui, nous devons encourager la presse franco-américaine, quand elle est vraiment catholique et française.

20 — *Nommez nos trois plus importantes sociétés fraternelles de langue française?*

L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, l'Association Canado-Américaine et les Artisans Canadiens français.

21 — *Quel est le rôle principal des sociétés fraternelles franco-américaines?*

Leur rôle principal est de protéger nos familles, nos institutions et notre esprit français.

22 — *Comment nos sociétés fraternelles remplissent-elles leur rôle?*

En mettant leurs ressources et leur influence au service des Franco-Américains.

23 — *Pourquoi devons-nous appartenir aux sociétés franco-américaines?*

Nous devons appartenir aux sociétés franco-américaines pour la protection de nos familles et de notre esprit français.

24 — *Indiquez plusieurs moyens pratiques de conserver et de cultiver notre langue et notre esprit français.*

Les conférences, les pièces de théâtre, les programmes français à la radio, la chanson et la musique françaises, les conventions et congrès franco-américains et canadiens-français, les célébrations de la Fête Patronale et d'anniversaires qui soulignent les efforts des pionniers et des fondateurs de nos œuvres et de nos institutions.

25 — *Les Franco-Américains peuvent-ils garder toujours leur langue française?*

Oui, les Franco-Américains peuvent garder toujours leur langue maternelle, s'ils veulent profiter de tous les moyens à leur disposition.

Douzième leçon: Notre histoire

1 — *Qu'est-ce que l'histoire d'un peuple?*

L'histoire est le lien qui rattache un peuple à son passé pour mieux le guider vers son avenir.

2 — *L'histoire de la race française en Amérique est-elle importante?*

Oui, car la race française a découvert, exploré, colonisé, évangélisé les deux tiers de l'Amérique du Nord.

3 — *Que doit produire dans l'âme des Franco-Américains la connaissance de leur histoire?*

La connaissance de leur histoire doit produire dans l'âme des Franco-Américains la fierté et la fidélité à l'esprit catholique et français.

4 — *Où les Franco-Américains doivent-ils apprendre leur histoire?*

A l'école franco-américaine.

5 — *Pourquoi devons-nous apprendre notre histoire?*

Afin de pouvoir continuer l'œuvre des ancêtres.

6 — *Pourquoi devons-nous continuer l'oeuvre de nos ancêtres?*

Premièrement, pour rester catholiques et par là sauver notre âme; deuxièmement, pour rester franco-américains et par là nous distinguer de la masse.

7 — *Comment appelle-t-on la survivance de notre esprit catholique français en Amérique, depuis plus de quatre siècles?*

On appelle cette survivance "le miracle canadien".

8 — *Quel est le caractère principal de notre survivance?*

Le caractère principal de notre survivance est la vie chrétienne à base de sacrifice.

9 — *La fidélité des Franco-Américains à l'esprit catholique et français a-t-elle retardé leur progrès aux Etats-Unis?*

Au contraire, les Franco-Américains doivent à leur esprit catholique et français tout ce qui les distingue de la masse, en Nouvelle-Angleterre.

10 — *La fidélité à notre esprit catholique et français nous a-t-elle empêchés de jouer un rôle économique, social et politique, en Nouvelle-Angleterre?*

Au contraire, c'est la fidélité à notre esprit catholique et français qui nous a permis de jouer ce rôle.

11 — *Pouvez-vous prouver que c'est la fidélité à l'esprit catholique et français qui nous a permis de jouer un rôle important en Nouvelle-Angleterre?*

La preuve en est facile: où les Franco-Américains sont fidèles à leur esprit catholique et français, ils ont de l'influence; ailleurs, ils ne comptent point.

12 — *Nommez un Franco-Américain qui a gouverné l'Etat du Rhode-Island plus longtemps que tout autre gouverneur.*

Aram-J. Pothier, gouverneur de 1908 à 1914, puis de 1924 à sa mort le 4 février 1928.

13 — *Nommez un Franco-Américain qui a siégé pendant six ans au Sénat des Etats-Unis.*

Le sénateur Félix Hébert, sénateur du Rhode-Island, de 1928 à 1934.

- 14 — *Nommez un Franco-Américain qui a présidé à la plus importante réorganisation industrielle en Nouvelle-Angleterre en 1937.*

M. Arthur-E. Moreau, de Manchester, New-Hampshire, président de Amoskeag Industries, Inc.

- 15 — *Nommez les Franco-Américains qui ont siégé ou qui siègent encore sur le banc de la Cour Supérieure dans les Etats du Maine, du New-Hampshire, du Massachusetts et du Rhode-Island.*

Le juge Albert-S. Béliveau, de Rumford, Maine; le juge en chef Henri-A. Burque, de Nashua, New-Hampshire; le juge Hugo-A. Dubuque, de Fall-River, et le juge Raoul-H. Beaudreau, de Marlboro, Massachusetts; le juge Albéric-A. Archambault, de West-Warwick, et le juge Léonidas Pouliot, de Central-Falls, Rhode-Island.

- 16 — *Y a-t-il un grand nombre de Franco-Américains élus ou nommés à d'importantes fonctions publiques en Nouvelle-Angleterre?*

C'est par centaines que l'on compte les Franco-Américains élus ou nommés à d'importantes fonctions publiques, en Nouvelle-Angleterre.

- 17 — *Notre loyalisme envers les Etats-Unis peut-il être mis en doute?*

Nous avons donné des preuves irrécusables de notre loyalisme durant les guerres de 1898 et de 1917.

- 18 — *Quels sont notre patrie et notre drapeau?*

Les Etats-Unis sont notre patrie, le drapeau étoilé est notre drapeau.

19 — *Sommes-nous prêts à verser notre sang pour la défense des libertés et du drapeau américains?*

Oui, nous sommes prêts à verser notre sang pour la défense des libertés et du drapeau américains.

20 — *Notre allégeance aux Etats-Unis nous défend-elle d'aimer aussi le Canada, "terre de nos aïeux"?*

Au contraire, toutes les fidélités se tiennent et le culte du souvenir fait partie intégrale du patriotisme complet.

21 — *Pourquoi devons-nous aimer aussi la France?*

Parce que nous lui devons le meilleur de nous-mêmes: notre foi, notre langue et notre esprit français.

22 — *Les Américains d'origine anglo-saxonne qui nous connaissent admirent-ils notre survivance?*

Oui, les Américains d'origine anglo-saxonne qui nous connaissent envient souvent pour eux-mêmes la double culture qui nous caractérise.

23 — *Sommes-nous libres de maintenir partout et toujours aux Etats-Unis nos institutions franco-américaines?*

Oui, nous sommes libres de maintenir partout et toujours aux Etats-Unis nos institutions franco-américaines.

24 — *Qu'est-ce qui nous garantit cette liberté de maintenir partout et toujours aux Etats-Unis nos institutions franco-américaines?*

La Constitution des Etats-Unis nous garantit cette liberté.

25 — *Pourquoi devons-nous considérer avec espoir et confiance l'avenir des Franco-Américains?*

Parce que les Franco-Américains sont déterminés à garder leur foi, leur langue et leurs traditions, afin d'être plus utiles à l'Eglise et à leur patrie.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS, J. T.—The Founding of New England, Boston, 1921.
L'Aventure américaine. Paris, 1933. In-8, 429 p.
- ANONYME.—Catholic Encyclopedia, N. Y. 1909. 16 vol. in-folio.
Our Debt to France. N. Y., Washington-Lafayette Institute, 1926.
In-16, 163 p.
La Croisade Franco-Américaine, Manchester, 1938.
- AVERY, ELIZ.—The Influence of French Immigration on the Political History of the United States. Thèse à l'Université du Minnesota, 1909.
- BAIRD, CHARLES W.—History of the Huguenot Immigration in America. N. Y., 1885. 2 vol. in-8.
- BALCH, T.—Les Français en Amérique pendant la Guerre d'Indépendance. Paris, 1872.
- BARNARD, H. C.—The French Tradition in Education. Cambridge, Mass., 1922. In-8, 320 p.
- BARNEAUD, CHARLES—Origines et progrès de l'éducation en Amérique. Paris, 1898. In-8, 372 p.
- BASSO, H.—Beauregard, the great Creole. N. Y., 1933.
- BAXTER, J. P.—Pioneers of New France in New England. Albany, N. Y., 1894. In-8, 450 p.
- BELANGER, A.—Guide Officiel des Franco-Américains, 1935, 1938. Grand In-8 illustré.
- BELISLE, A.—Histoire de la presse franco-américaine. Worcester, Mass., 1911. In-8, 440 p.
- BENOIT, JOSAPHAT—L'Ame franco-américaine. Montréal, 1935, 248 p.
- BERTIN, GEORGES—Joseph Bonaparte en Amérique. Paris, 1893.
- BLANT, R. C.—Le Baron de St-Castin. Pradeur, Dax, France.
- BROWN and ROUCEK—Our Racial and National Minorities. N. Y., 1937.
- BUTLER, B. C.—Lake George and Lake Champlain. N. Y., 1870.
- BRYCE, James—The Significance of the Mississippi Valley in American History.
- CAMBIAIRE, P. C.—Le rôle de la France dans l'expansion des Etats-Unis. Paris, 1935, 320 p.
- CARRIERE, J. M.—Tales from the French Folk-Lore of Missouri. Evans-ton, Pa., 1937.
- CATHOLIC DIRECTORY, 1939.
- CHINARD, G.—Les Réfugiés Huguenots en Amérique. Paris, 1925. In-8, 248 p.
- COMMONS, J. R.—Races and Immigrants in America. N. Y., 1907. In-16, 242 p.
- CONSTANTIN-WEYER, M.—Champlain. Paris, 1931.
- DAVIDSON, J.—The Growth of the French Canadian Race in America. Philadelphia, 1908. In-8, 23 p.
- DESROSNIERS, FOURNET—La race française en Amérique. Montréal, 1910. In-8, 293 p.
- DOUGLAS, J.—New England and New France. N. Y., 1913. In-8, 560 p.
- DUCATTILLON, J. V.—Le vrai et le faux patriotisme. Paris, 1933. In-16, 176 p.
- DU PLESSIS, J.—Le sens de l'histoire. Paris, 1932. In-8, 405 p.
- FAVREAU, J. A.—La grande semaine. Worcester, 1909.

- FAY, B.—Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux Etats-Unis. Paris, 1924. In-8, 202 p.
- L'Esprit révolutionnaire, en France et aux Etats-Unis, à la fin du XVIII^e siècle. Paris, 1925. In-8, 378 p.
- FELDMAN, H.—Racial factors in American industry. N. Y., 1931. In-8, 318 p.
- FINLEY, J. H.—Les Français au coeur de l'Amérique. Paris, 1916. In-16, 520 p.
- FISKE, J.—New France and New England. London, 1902. In-16, 378 p.
- FOLEY, RICHARD—New Quebec in New England. Hanover, N. H., 1939. Manuscript.
- FORBES, CHS S.—A History of Vermont's Centennial.
- FORBES and CADMAN—France and New England. Boston, 1929, 3 vol.
- FOREST, MRS. R. W. de—A Walloon Family in America. Boston, 1914.
- FOSDICK, L. J.—The French Blood in America. N. Y., 1906.
- FRANKLIN-JAMESON, M. J.—Narratives of New Netherland. N. Y., 1909.
- GAGER, D.—French comment on American education. N. Y., 1925. In-16, 151 p.
- GATINEAU, FELIX—Historique des Conventions générales des Canadiens français aux E.-U. Woonsocket, 1927. In-8, 500 p.
- GOULET, A.—Une Nouvelle-France en Nouvelle-Angleterre. Paris, 1934. In-8, 166 p.
- GRANDBOIS, A.—Né à Québec. Paris, 1933. In-16, 256 p.
- GROULX, L.—Nos devoirs envers notre race. Paris, 1924. In-8, 24 p.
- HAMON, E.—Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre. Québec, 1911. In-8, 484 p.
- HARPER'S Encyclopedia of U. S. History.
- HEADLEY, J. T.—Life of Brigadier General Marion. N. Y., 1905.
- HIRSCH, A. H.—The Huguenots of Colonial So. Carolina. Durham, S. C., 1928.
- HOLMES, H. E.—The Makers of Maine.
- JENKS and LAUCK—The Immigration Problem. N. Y., 1926.
- JOHNSON, W. H.—French Pathfinders in No. America. Boston, 1905, 347 p.
- JONES, H. M.—American-French Culture. Chapel Hill, N. C., 1930.
- LEBEY, A.—Nécessité de l'histoire. Paris, 1933. In-16, 147 p.
- LEJEUNE, Père L.—Dictionnaire général du Canada. Ottawa, 1931, 2 vol.
- LEVY, DANIEL—Les Français en Californie. San Francisco, 1897.
- LONGFELLOW, H. W.—The Courtship of Myles Standish and other Poems. London, 1858. In-16, 227 p.
- LOTURE, R.—Washington, nous voici. Paris, 1934. In-16, 250 p.
- LUGAN, A.—Le catholicisme aux Etats-Unis. Paris, 1930. In-16, 247 p.
- MACARTNEY, C. E.—The Bonapartes in America. Philadelphia, 1939, 286 p.
- MAGNAN, Abbé—Histoire de la race française aux Etats-Unis. Paris, 1913. In-8, 386 p.
- MCCARY, B. C.—The causes of the French intervention in the American revolution. Toulouse, 1928. In-8, 227 p.
- MEAUX, VTE de—L'Eglise catholique et la liberté aux E.-U. Paris, 1893. In-8, 427 p.
- MICHAUD, A.—History of the catholic Church in New England. Boston, 1899.
- MICHAUD, R.—Ce qu'il faut connaître de l'âme américaine. Paris, 1927. In-8, 159 p.
- MOORE, IRENE—Valiant La Verendrye. Québec, 1927. In-16, 384 p.

- MOREAU, M. C.—Les prêtres français exilés aux Etats-Unis. Paris, 1856. In-18, 520 p.
- MULVEY, SISTER M. D.—French Catholic Missionaries in the Present U. S., 1604-1791. Washington, 1936.
- NEVERS, E. de—L'âme américaine. Paris, 1900. 2 vol. In-18.
- PAQUET, Mgr L. A.—Bréviaire du patriote canadien-français. Montréal, 1925.
- PARKMAN, F.—Pioneers of France in the New World. Boston, 1897. The Jesuits in North America. Boston, 1874.
- PHILLIPS, EDITH—Les réfugiés bonapartistes en Amérique, 1815-1830. Paris, 1923.
- PRYOR, G. T.—The French Canadians of New England. Woonsocket, Manuscrit de la Bibliothèque de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique.
- REAU, L.—L'art français aux E.-U. Paris, 1926. In-4, 210 p.
- REEVES, J. L.—The Napoleonic Exiles in America.
- ROBERT, A.—Les Franco-Américains peints par eux-mêmes. Montréal, 1936. In-8, 286 p.
- ROBERT, J.—Visions d'Amérique. Gap, 1930. In-8, 50 p.
- ROSENGARTEN, J. C.—French Colonists and Exiles in the United States. Philadelphia, 1907.
- ROULEAU, C. E.—L'Emigration, ses principales causes. Québec, 1896. In-16, 146 p.
- ROUVIER—Les Martyrs Canadiens. Montréal, 1925.
- ROZ, F.—L'Energie américaine. Paris, 1920. In-8, 340 p.
- SAXON, LYLE—Lafitte the Pirate. N. Y., 1930.
- SCHLARMAN, J. H.—From Quebec to New Orleans. Belleville, Illinois, 1929, 570 p. Illustrated, maps, plans.
- SCOTT, J. B.—Les E.-U. et la France. Paris, 1927. In-16, 184 p.
- SIEGFRIED, A.—Les E.-U. d'aujourd'hui. Paris, 1927. In-8, 362 p.
- SOCIETE HISTORIQUE F.-A.—Bulletins de 1934 à 1939.
- STODDARD, L.—Reforging America. London, 1927. In-8, 389 p.
- ST-PIERRE, T.—Histoire des Canadiens du Michigan. Détroit, 1895.
- STREET, GEORGE E.—Mount Desert, a History. Boston, 1905.
- TASSE, JOSEPH—Les Canadiens de l'Ouest. Montréal, 1878, 2 vol.
- TETRAULT, M.—Histoire de la presse de langue française dans l'évolution du peuple franco-américain. Paris, 1935.
- THWAITES, R. G.—France in America. N. Y., 1905.
- VAILLANCOURT, EMILE—Canadian Discoverers, Explorers and Founders of States and Cities in the U. S. Montréal, 1938.
- VATTIER, G.—Essai sur la mentalité canadienne-française. Paris, 1928. In-8, 335 p.
- VERRETTE, Abbé ADRIEN—Monographies des grandes paroisses du New-Hampshire, publiées à Manchester en plusieurs volumes.
- WHITEFIELD, Jr., G.—The French Grant in Alabama. Montgomery, Ala., 1904.
- WILFRID, Frère—Calendriers du Sacré-Coeur, 1938, 1939.
- WOOFER, T. J.—Races and Ethnic Groups in American Life. N. Y., 1933.
- YOUNG, DONALD—American Minority Peoples. N. Y., 1932.

Un Livre de Chevet

Que chaque famille, que chacun ait son

“Catéchisme d'Histoire Franco-Américaine”

Répandez ce petit manuel de notre histoire dans les foyers, les écoles, les sociétés, les salles de lecture et les bibliothèques.

Donnez votre commande au bureau du journal de langue française de votre localité ou adressez-vous directement au trésorier de la Société Historique Franco-Américaine, Monsieur le juge Arthur-L. Eno, 45, rue Merrimack, Lowell, Massachusetts.

Prix: — 15 sous l'unité, 100 pour \$12,
1000 pour \$100.

Ateliers Typographiques
L'AVENIR NATIONAL
Manchester, N. H.

Société Historique Franco-Américaine

Fondée le 4 septembre 1899

BUREAU

1938-1939

PRESIDENT D'HONNEUR

GILBERT CHINARD—Professeur à l'université Princeton, Princeton, N.-J.

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

JAMES GEDDES, fils—Professeur émérite de l'Université de Boston, Boston, Mass.

PIERRE-GEORGES ROY—Archiviste de la Province de Québec, Québec, Canada

PRESIDENT

J.-UBALDE PAQUIN, M. D.—1206, avenue Acushnet, New-Bedford, Mass.

VICE-PRESIDENT

GEORGES-A. BOUCHER, M. D.—Brockton, Mass.

SECRETAIRE

ANTOINE CLEMENT—Journaliste à L'ETOILE, 195, rue West Sixth,
Lowell, Mass.

SECRETAIRE ADJOINT

ARTHUR MILOT—Rédacteur en chef de L'INDEPENDANT, Woonsocket, R.-I.

TRESORIER

L'HON. ARTHUR-L. ENO—Juge adjoint, Cour du District de Lowell,
45, rue Merrimack, Lowell, Mass.

CONSEILLERS

— POUR 3 ANS —

RODOLPHE CARRIER—Entrepreneur de pompes funèbres, New-Bedford, Mass.

ANTOINE DUMOUCHEL, M. D.—North-Adams, Mass.

ARTHUR-J.-B. FALCON, M. D.—Pawtucket, R.-I.

— POUR 2 ANS —

JOSEPH LUSSIER—Editeur-propriétaire de LA JUSTICE de Holyoke, Mass.

Me EUGENE-L. JALBERT—Conseiller juridique de l'Union Saint-Jean-Baptiste
d'Amérique, Woonsocket, R.-I.

ADOLPHE ROBERT—Président général de l'Association Canado-Américaine,
Manchester, N.-H.

— POUR 1 AN —

OMER-E. BOIVIN, M. D.—Fall-River, Mass.

M. L'ABBE F.-X. LARIVIERE—Curé de Ste-Marie de Marlboro, Mass.

JOSAPHAT BENOIT—Chef de la rédaction de L'AVENIR NATIONAL
de Manchester, N.-H.

744 28.561

ANNÉE

1941

BULLETIN

DE LA



SOCIÉTÉ HISTORIQUE
FRANCO-AMÉRICAINES

Feb. 27, 1942.

BOSTON, MASSACHUSETTS
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

La Société Historique Franco-Américaine

présente son premier Bulletin annuel sous forme de revue
avec comptes rendus de ses séances des 14 mai et 19
novembre 1941 et une série d'articles sur des sujets
d'histoire franco-américaine.

Ce Bulletin fait suite
à l'important ouvrage

"LES QUARANTE ANS DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINÉ"
1899 - 1940

qui résume les travaux de la Société depuis sa fondation
En vente chez le trésorier

The Franco-American Historical Society

presents its
First Annual Bulletin

with reports of its semi-annual meetings held on May
14th and November 19th, 1941, and a series of articles
on Franco-American history.

This Year Book supplements
the volume

"LES QUARANTE ANS DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINÉ"
1899 - 1940

a compilation of the addresses and lectures given before
the Society from the year of its foundation to the present
time by French, Belgian, Canadian and American
scholars, professors and clergymen.

PRICE:

Bound in Red Mission Spanish Sturdite, \$7.00
Bound in heavy leatherette paper, \$5.00

Order now from the Treasurer of the Society
ARTHUR L. ENO, 219 Hildreth Bldg.,
45 Merrimack Street, Lowell, Mass.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINE



SOMMAIRE

Compte rendu de la séance du 14 mai 1941	Antoine Clément
Aspects contemporains de la littérature en France et au Canada français	Jean Seznec
Compte rendu de la séance du 19 novembre 1941	Antoine Clément
Histoire de la Nouvelle-France en soixante minutes	Gustave Lanctot
REVUE D'HISTOIRE FRANCO-AMERICAINE	
L'Oeuvre de François-Charles Nagot	Abbé Adrien Verrette
INTAILLES... Un livre posthume de Henri d'Arles	Adolphe Robert
L'Oeuvre historique d'Edmond Mallet	Gabriel Nadeau
Souvenirs des Recherches au Canada français pendant le XIXe siècle	James Geddes fils
Déchéances canadiennes et la Nouvelle-Angleterre	Edward-B. Ham
La J. O. C. franco-américaine	Josaphat Benoit
FRENCHTOWN, Pennsylvanie	Alexandre Goulet
Le livre canadien	Louis-J. Jobin et Antoine-J. Jobin
Nouveaux membres et bureau de 1941-1942	

LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE DOIT CONCILIER SES DEUX TENDANCES

Il faut remercier nos écrivains français d'avoir continué la voie royale de notre littérature classique, dit le professeur Seznec à Boston le 14 mai. .

La Société historique franco-américaine tint une brillante réunion à Boston le 14 mai, dans une salle du University Club, et eut le plaisir de réunir plusieurs de ses anciens conférenciers et professeurs d'université pour entendre M. le professeur Jean Seznec de Harvard parler des "Aspects contemporains de la littérature en France et au Canada français."

Une centaine de membres venus d'un peu partout en Nouvelle-Angleterre se donnèrent rendez-vous à cette fête intellectuelle des nôtres au printemps. Il y avait à la table d'honneur, M. le Dr J.-Ubalde Paquin de New-Bedford qui présida la réunion; M. le consul François Brière, M. le professeur Seznec, M. le Dr Georges-A. Boucher de Brockton, Me Henri-T. Ledoux de Nashua, les RR. PP. Paul de Mangeleere, s. j., de Boston College, et J.-B. Pflieger, s. j., de Pomfret, Conn., MM. les professeurs André Morize, Louis-J.-A. Mercier et Howard-C. Rice de Harvard, MM. les professeurs James Geddes fils et Herbert Myron de l'Université de Boston, M. le professeur Edward-B. Ham de l'université Yale, Mlle Miraue Leland, professeur de littérature française et canadienne-française à Smith College et le secrétaire Antoine Clément.

Le Père de Mangeleere bénit la table et on dégusta un délicieux dîner de poulet. Le Dr Paquin ouvrit ensuite la séance littéraire en saluant "nos vaillants journaux franco-américains" qui viennent de célébrer la semaine de la presse et en formulant le vœu que le journal français soit présent dans toutes nos familles "afin que nos enfants s'habituent à le lire et se préparent ainsi à recevoir de nos mains défaillantes le flambeau de la race". Il recommanda ensuite fortement aux membres de placer sur les rayons de leur bibliothèque le beau livre des "Quarante Ans" de la Société, "qui couvre la plus grande partie de la deuxième étape de notre vie franco-américaine". Ce beau volume, dit-il, contient dans ses pages les noms d'une légion de ces travailleurs de la deuxième heure. Ils forment une élite intellectuelle dont nous avons raison d'être fiers. En lisant cet ouvrage notre jeunesse pourrait inspirer son patriotisme et enflammer sa fierté de race de manière à continuer la lutte des aïeux.

Allocution du président

Messieurs les membres du clergé,
Messieurs les invités,
Messieurs:

A l'occasion de la semaine de la presse, je salue nos vaillants journaux franco-américains pour l'oeuvre de survivance française qu'ils accomplissent sans relâche au milieu de nous. Je regrette avec eux l'in-

différence que nous manifestons à leur égard en négligeant de les soutenir par des abonnements nombreux et je formule le vœu que le journal français soit présent dans toutes nos familles afin que nos enfants s'habituent à le lire et se préparent ainsi à recevoir de nos mains défaillantes le flambeau de la race.

Depuis notre dernière réunion, comme vous le savez tous d'ailleurs, la Société Historique a fait paraître, grâce au dévouement de notre secrétaire M. Clément et à l'initiative de notre trésorier le Juge Eno, une compilation des travaux de ses conférenciers et un exposé de ses faits et gestes durant ses quarante ans d'existence.

"Les Quarante ans de la Société Historique" couvrent la plus grande partie de la deuxième étape de notre vie franco-américaine. La première est celle de nos pionniers, de nos fondateurs de paroisse; la deuxième, celle de ces travailleurs infatigables qui ont continué l'oeuvre de leurs devanciers en bâtissant des églises, des écoles, des collèges, des hôpitaux et des hospices; en fondant des journaux et des sociétés de secours mutuels; en un mot, c'est durant cette deuxième étape que le groupe franco-américain a atteint son plein épanouissement.

Enfin, la troisième est l'étape de nos enfants nés au pays. Ils n'ont pas connu le Canada-français. Le souvenir de la Vieille Province n'est pas là pour attiser le feu sacré qui brûle dans leurs coeurs.

Le beau volume de la Société historique contient dans ses pages les noms d'une légion de ces travailleurs de la deuxième heure. Ils forment une élite intellectuelle dont nous avons raison d'être fiers. En lisant cet ouvrage notre jeunesse pourrait inspirer son patriotisme et enflammer sa fierté de race de manière à continuer la lutte des aïeux.

Ce volume devrait être placé sur les rayons de toutes nos bibliothèques privées. Nous vous en recommandons fortement l'achat en vous adressant au juge Eno.

Présentation du conférencier

Nous connaissons déjà notre conférencier de ce soir. Nous avons eu le plaisir de l'entendre à l'Alliance de New-Bedford peu de temps après son arrivée au pays. Le sujet de sa conférence était: "J'arrive de France."

Il a laissé à New-Bedford de très agréables souvenirs.

Monsieur Jean Seznec, né en 1905, à Morlaix (Finistère). Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, ancien membre de l'Ecole Française de Rome, agrégé de l'Université, docteur ès-lettres. A enseigné à l'Université de Cambridge, Angleterre (1931-1933); au Lycée de Marseille (1934); à l'Université Internationale de Santander, Espagne (été 1934, été 1935); à Western Reserve University, Cleveland, Ohio (été 1937); à l'Institut Français de Florence, Italie, comme professeur (1934-38), puis comme directeur (1938-1939); actuellement visiting professor in French à Harvard University. Lieutenant de Chasseurs Alpains pendant la guerre (1939-1940). A publié: "La Survivance des Dieux Antiques", Londres, 1940; "L'Episode des Dieux dans la Tentation de Saint-Antoine" de Flaubert, Paris, 1940; et divers articles d'histoire littéraire et d'histoire de l'art dans les revues françaises et étrangères.

Le sujet de sa conférence ce soir est: "Aspects contemporains de la littérature en France et au Canada français."

J'ai maintenant le plaisir et l'honneur de vous présenter M. le professeur Jean Seznec.

M. le Dr Paquin présenta un diplôme de membre honoraire à M. Seznec, puis des diplômes de membres titulaires à M. le professeur Ham de Yale, au Club des Francs-Tireurs de New-Bedford, à M. Dolord-J. Hamel de Worcester et à M. Edgar Jodoin de Central-Falls, R.-I.

Les membres prièrent un instant en silence pour le repos de l'âme de feu Aegidius Fautoux, président de la Société Historique de Montréal. Le président offrit ensuite les vœux de la Société au Dr Boucher qui célèbre cette année son 50^e anniversaire de la pratique médicale au milieu des Franco-Américains. Celui-ci répondit gracieusement et récita son dernier poème "A mon livre."

Hommage au Dr Georges Boucher

C'est pour moi un plaisir et un honneur de payer un tribut d'hommage et d'offrir nos félicitations au Dr Georges Boucher à l'occasion de ses cinquante ans de pratique médicale.

Si jamais un homme a été ciselé pour personnifier le médecin de famille, c'est le Dr Boucher. Sa mine jusqu'à sa barbe, son habit jusqu'à sa boucle, ses manières courtoises et gracieuses, ses fines réparties dénotent une haute culture, un grand cœur et une âme de délicate sensibilité.

Au nom de la Société historique, je présente au Dr Boucher mes souhaits de longue vie, de bonne santé et de bonheur.

M. le Président,

Mes chers confrères,

Parmi les compliments et félicitations qui me sont prodigués à l'occasion de mon cinquantième anniversaire de pratique, il n'en est pas, veuillez me croire, qui puissent m'être plus agréables que ceux qui me viennent de ma chère Société Historique. Et je tiens à remercier tous mes amis ici présents pour ce nouveau témoignage de bonne et ancienne camaraderie qu'ils me donnent, pour cette nouvelle joie qu'ils ajoutent à tant d'autres motifs de gratitude.

Je n'ai pas, certes, la prétention de croire que je mérite toutes les choses aimables qu'on veut bien dire à mon sujet. Je n'oserais, en fait, m'attribuer qu'un seul mérite, celui d'avoir travaillé beaucoup dans mon existence déjà longue. Je crois que je n'ai jamais perdu mon temps, et que j'ai su tirer parti même de mes loisirs. Pourquoi? C'est qu'en plus de mes entreprises personnelles j'ai nourri l'ambition de rendre service à ma race. J'ai aimé ma race et mon peuple avec passion, à la folie: c'est là l'explication de cette activité qui a rempli tous mes instants, et dont il reste encore, grâce à Dieu, des vestiges. N'ayant qu'une vie à consacrer à cette oeuvre, j'aurais voulu y faire entrer les travaux et les résultats de trois vies.

Me permettez-vous, par déférence pour le littérateur distingué qui est notre hôte ce soir, de conclure en vous récitant un de mes essais poétiques, mon dernier sonnet: A mon Livre?

A MON LIVRE

Mon livre, un dernier mot. Plus je touche à mon soir,
Plus j'aime à parcourir tes strophes où ma vie
Avec tous ses chagrins, ses amours, son espoir,
Avec tout ce qui l'a tourmentée ou ravie,

Repassa sous mes yeux comme dans un miroir.
Tu m'aides à vieillir. Grâce à toi, je n'envie
Plus rien à l'existence, et, fort de mon avoir,
Je m'en vais sans regret et d'une âme assouvie.

Que me font désormais et l'âge et le trépas?
Je vois, en te lisant, que des biens d'ici-bas
Le ciel m'a su donner ma bonne part, en somme;

Que j'ai vécu la vie âpre et riche en émoi,
Que ma franque ascendance avait semée en moi:
La vie active et pleine et vaillante d'un homme.

M. le consul François Brière dit le plaisir qu'il éprouvait à revenir à une réunion de la Société intellectuelle des Franco-Américains et se dit heureux d'y voir une belle délégation de professeurs d'universités et de représentants du Cercle des Etudiants Franco-Américains. Mlle Leland et M. le professeur Ham dirent l'intérêt qu'ils portaient aux Franco-Américains, puis le président présenta la médaille d'honneur et de mérite de la Société au secrétaire Antoine Clément pour avoir compilé le volume des archives de la Société. Celui-ci remercia brièvement la Société et le président recommanda les ouvrages de la Société aux membres en levant la séance. M. le juge Arthur-L. Eno, M. Arthur Milot ainsi que le président et le secrétaire firent les préparatifs de cette séance tout à fait réussie.

Merci du secrétaire

M. le président,

M. le consul,

Invités et collègues,

La publication des "Quarante Ans" n'est que la réalisation de vœux souventes fois réitérés au sein de réunions comme celle-ci. Ce volume rend hommage à nos aînés sur le sol d'Amérique, aux conférenciers qui nous ont raconté leur histoire et aux générations intellectuelles franco-américaines qui ont poursuivi l'oeuvre de cette Société depuis le début du siècle.

Une matière abondante et riche, mais malheureusement incomplète, attendait dans nos archives le moment de voir le jour pour donner un

prestige nouveau à notre Société. Il n'y avait que l'ordre et la forme à lui donner. L'occasion se présenta, celle du 40^e anniversaire de la Société. Une commission se mit à l'oeuvre et à force de recherches et de travail, il fut facile de produire dans cet ouvrage l'ordre chronologique qui s'imposait. Quant à la forme, espérons que le littérateur-historien qui se lèvera parmi nous, nous la donnera, après de plus amples recherches, dans une seconde édition augmentée, revue et corrigée au cinquantenaire.

L'attribution de la médaille Guillet-Dubuque-Bédard pour cet ouvrage n'est que le couronnement du travail même de la Société depuis au delà de 40 ans. C'est la continuation d'une coutume, qui devrait se répéter au moins une fois l'an chez nous, sinon toujours en récompense d'une composition primée dans un concours, du moins en reconnaissance d'un travail d'histoire important fait par un Franco-Américain au cours de l'année ou même d'un ouvrage littéraire qui aura été de nature à faire voir notre groupe ethnique d'un meilleur oeil chez les concitoyens qui nous entourent.

Pour cet honneur que me fait la Société, je dis ma gratitude en rappelant que ce n'est pas beaucoup plus que mon devoir de secrétaire que j'ai accompli et en renouvelant un merci cordial à la Commission de publication de ces archives qui a toléré qu'un novice comme moi fasse une bonne partie de cette tâche qui, après tout, fut un plaisir, un excellent exercice et une admirable leçon.

ANTOINE CLEMENT

L'Abbé Eid

Nous avons eu le plaisir d'avoir quelques fois, à nos réunions Monsieur l'Abbé Eid, curé de la paroisse St-Antoine du Désert de Fall-River.

Monsieur l'Abbé est l'auteur d'un livre intitulé "A l'Ombre des Cèdres ou l'Epopée du Liban". Dans ce livre Monsieur l'Abbé chante dans une prose et dans des vers élégants, la gloire de son pays et la grandeur morale de son peuple.

Je vous en recommande la lecture. Si vous êtes intéressés, veuillez vous adresser à Monsieur l'abbé Joseph Eid, No 359 rue Quequesham, Fall-River, Mass.

ASPECTS CONTEMPORAINS DE LA LITTÉRATURE EN FRANCE ET AU CANADA FRANÇAIS

par Jean Seznec *

J'ai choisi de vous parler ce soir des aspects contemporains de la littérature en France et au Canada français.

Je crois que ce sujet mérite votre attention. Car non seulement il nous fournit l'occasion de débrouiller la question — toujours mal posée — des rapports et des contrastes entre les deux littératures; mais, comme vous le verrez, il touche de près nos préoccupations les plus urgentes, nos soucis les plus actuels.

Permettez-moi d'abord de répondre à une objection que vous avez peut-être à l'esprit et qui est tout à fait légitime. "Le conférencier est probablement qualifié, penserez-vous, pour nous parler de la littérature française puisqu'il l'enseigne à Harvard; mais que sait-il au juste du Canada français et de sa littérature? Il n'est peut-être pas bien compétent".

Et en effet, je ne me flatte pas d'être très compétent. Mon meilleur titre à m'occuper du Canada c'est l'intérêt très vif et très sincère qu'il m'inspire: cet intérêt, je le partage d'ailleurs avec une foule de mes compatriotes. M. André Siegfried dans son livre sur le **Canada** a très justement souligné la curiosité croissante et passionnée du public français pour la terre canadienne-française.

Quand je suis venu pour la première fois en Amérique, en 1937, une force invincible m'a poussé vers le Nord, vers Montréal, vers Québec, vers la Malbaie. Voyage trop court, mais qui m'a enrichi d'impressions et de souvenirs ineffaçables. Je n'ai pu m'enfoncer dans la forêt canadienne; mais je suis allé en pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré; je me suis promené, le soir, sur le chemin de ronde où veillaient les sentinelles de Montcalm; je me suis baigné dans le Saint-Laurent... Je puis parler du Canada.

Quant à sa littérature, vous savez que depuis longtemps les anthologies françaises consacrent une place aux poètes et aux prosateurs canadiens contemporains; et que les études historiques et critiques, depuis les grands travaux de Mgr Roy, se sont multipliées. Je vous citerai seulement deux livres récemment parus: **Le Canada français et son expression littéraire**, de Jules Léger (1938); et **The spirit of French Canada, a study of the literature**, de Jan Forbes Frazer (1939).

Eh bien, puisque j'ai l'honneur de parler devant une société historique, je me placerai d'abord au point de vue de l'historien. Qu'est-ce qui

* M. Jean Seznec est professeur de littérature française à l'université Harvard.

frappe un historien de la littérature quand il considère la littérature du Canada français de la période contemporaine—je veux dire depuis le commencement du siècle?

En premier lieu, cette littérature ne sait pas trop si elle doit être canadienne ou française; elle oscille constamment entre deux tendances, deux pôles d'attraction: ou bien elle regarde vers la France; ou bien au contraire elle se renferme jalousement sur elle-même; elle hésite entre l'imitation et le régionalisme.

Prenez, par exemple, l'Ecole littéraire de Montréal qui révéla vers 1898 des écrivains comme le poète Nelligan. Ce groupe de jeunes auteurs était français avant tout; il s'était mis résolument à l'école de la France, il s'inspirait du Symbolisme et du Parnasse, de Leconte de Lisle, de Baudelaire, de Hérédia, de Verlaine. Le mouvement qu'ils avaient commencé fut continué par des poètes plus récents comme Paul Morin; il se prolonge aujourd'hui chez certains romanciers.

On voit très bien le danger de cette tendance: à s'inspirer toujours de la littérature française, la littérature canadienne risque de perdre toute expression originale; elle n'est plus qu'un décalque, ou qu'un reflet. Certains écrivains canadiens sont allés si loin dans l'imitation, on pourrait même dire dans le plagiat, que lorsqu'ils décrivaient par exemple la nature, ils décrivaient la nature française et non pas celle qu'ils avaient sous les yeux. Un savant botaniste, Frère Marie-Victorin, s'est amusé à dresser une liste de plantes que les poètes canadiens ont empruntées à la poésie française sans songer un seul instant que cette flore n'existe pas au Canada. C'est ainsi que les poèmes canadiens sont remplis de platanes, de cyprès, de primevères et de pervenches, plantes tout à fait introuvables en terre canadienne. Ce détail montre jusqu'à quel point certains auteurs canadiens ont copié sans discernement les maîtres français.

(J'ouvre ici une petite parenthèse pour rappeler que les Français, de leur côté, ont parfois une étrange idée de la flore canadienne. Ainsi quand on a mis à l'écran *Maria Chapdelaine*, les cinéastes français ont cru que les bleuets canadiens sont des fleurs, alors que ce sont des aînelles...)

De même des romanciers canadiens de la jeune génération ont voulu tout emprunter au roman français, sans tenir compte des différences profondes qui existent entre les deux sociétés.

L'imitation de la littérature française a un autre inconvénient: c'est que les écrivains canadiens qui cherchent à suivre les écoles littéraires françaises se trouvent toujours en retard. Ainsi vers 1860, les poètes canadiens Fréchette et Lemay sont romantiques; mais en France à cette date-là, le romantisme est déjà mort. Les poètes de 1900, je vous l'ai dit, sont Parnassiens; mais en 1900 le Parnasse, à Paris, est depuis longtemps dépassé. Ainsi la littérature canadienne, quand elle emboîte le pas, donne toujours l'impression d'être loin en arrière; et comme l'a écrit un critique malicieux "elle passe son temps à rattraper le temps perdu".

L'autre tendance, absolument opposée, apparut dans les toutes premières années du XXe siècle. Par réaction contre l'assimilation excessive de la littérature française; des critiques se firent les théoriciens d'une littérature purement canadienne, c'est-à-dire qui tirerait du Canada *seul* ses sujets, sa forme et même son vocabulaire. C'est ainsi vous le savez, que naquit l'**Ecole du Terroir**.

Cette école proscrivait rigoureusement la littérature française comme modèle ou comme source d'inspiration. Son mot d'ordre était: des sujets canadiens, traités de façon canadienne. Les poètes et les romanciers du Canada étaient enfermés dans les limites de leur pays.

Du coup on vit fleurir une quantité d'oeuvres qui exaltaient exclusivement l'âme et la terre canadienne. Comme le dit un critique, "du jour où des théoriciens persuadèrent à la jeunesse que l'écrit de chez nous serait du terroir ou ne serait pas, il y eut, d'un bout à l'autre du pays, une orgie de terroir. Ainsi Ferland vante à ses compatriotes les beautés du pays natal:

"Le sais-tu, Canadien, qu'il est beau ton pays?"

Mais déjà Nérée Beauchemin, pour célébrer la **Patrie Intime**, restreint volontairement son horizon:

Je me suis fait une raison
De me plier à la mesure
Du petit cercle d'horizon
Qu'un coin de ciel natal azure.

Et Blanche Lamontagne ne veut chanter que sa chère Gaspésie. En prose, toute une série de contes et de nouvelles illustrent cette veine régionaliste: **Propos canadiens** de l'abbé Roy, les **Rapaillages** de l'abbé Groulx, les **Récits Laurentiens** du Frère Marie-Victorin, **Chez Nous** d'Adjutor Rivard.

Mais ce régionalisme, fermé à toute influence extérieure, a lui aussi ses dangers. Et ces dangers sont évidents. Le premier c'est de rétrécir l'inspiration et condamner l'écrivain à des redites monotones. Nos oeuvres, dit sévèrement un critique canadien, ont la petitesse d'un jardin clos, où n'entrerait qu'un rayon de soleil, et où ne pousseraient que deux ou trois fleurs.

Et un autre critique, M. Pelletier, répète que le régionalisme ne peut être qu'un **cadre**. "A toute littérature digne de ce nom, dit-il, il faut cette âme **universelle** qui lui communique un sens, qui lui donne une portée, qui lui procure une valeur, qui lui fait un intérêt **durable**".

D'autre part, si l'on veut rester strictement régional, on doit aussi se servir de la langue populaire canadienne et non du français tel qu'il est parlé en France. Et nous touchons ici la très délicate question du vocabulaire.

Vous connaissez tous l'oeuvre admirable accomplie par la Société du Parler français (fondée à Québec en 1902 et dont le Bulletin en 1918 devait se fondre avec la **Nouvelle France** pour former: le **Canada Français**). Cette société s'était donné pour mission de rechercher et d'étudier le parler populaire des Canadiens français, de vérifier l'origine des mots, d'établir leur provenance: c'était un travail philologique du plus haut intérêt. Mais certains écrivains, voyant que ces vieux mots avaient ainsi reçu leurs lettres de noblesse, crurent devoir les employer — et non seulement les vieux mots, les vieilles locutions, mais aussi les anglicismes et les américanismes qui ont pénétré la langue populaire canadienne. C'était encore une forme de régionalisme absolu.

Et c'était d'ailleurs, en principe, une excellente chose; car l'écrivain doit garder le contact avec la vie, avec la langue réellement parlée autour de lui, et Malherbe disait déjà: "Les crocheteurs du Port-au-Foin sont nos maîtres en fait de langage". Mais se soumettre aveuglément à l'usage courant dans un pays où le français risque constamment d'être contaminé par le contact d'une autre langue, c'est enregistrer à la fois de bons vieux vocables et des erreurs modernes. Gardien de la langue, l'écrivain doit au contraire choisir et doser les canadianismes, afin de conserver à la prose sa pureté sans renoncer à son parfum.

Entre ces deux écoles, ces deux tendances résolument opposées, l'une ouvertement française qui puise dans les auteurs français seuls son inspiration, ses idées, ses moyens d'expression, — l'autre farouchement canadienne, qui se défend de toute influence du dehors et prétend trouver dans le Canada seul sa substance et sa forme, c'est le cas de constater une fois de plus: les systèmes sont vrais par ce qu'ils affirment, et faux par ce qu'ils nient.

Il est absurde de refuser au Canada français une expression littéraire originale; mais il est également absurde de lui interdire de puiser à cette source toute désignée qu'est le trésor des lettres françaises.

Des critiques canadiens l'ont compris. Ils ont compris qu'au lieu de s'obstiner dans des négations intransigeantes et stériles, il fallait concilier les deux points de vue dans ce qu'ils ont de positif et de fécond. De là vient la doctrine de la **nationalisation** telle qu'elle a été formulée, avec une clarté parfaite, par M. le Chanoine Chartier de Montréal:

"Nationaliser, c'est, **en ne négligeant pas l'héritage linguistique de la France**, tirer un meilleur parti des créations heureuses qu'a suscitées le génie particulier de la race. C'est aussi, **en continuant à s'abreuver à des sources extérieures**, cultiver plus que par le passé le riche fonds de sa terre, de ses paysages, de ses horizons, de ses coutumes, de son histoire. C'est enfin, **tout en ne comprimant pas les vibrations communes à toutes les âmes humaines**, faire sonner de plus en plus les cordes de son âme à soi. En un mot, nationaliser c'est développer les sujets **même étrangers** à l'aide de ses propres façons de penser, de ses propres expressions parfois".

Cette théorie, un exemple magnifique est venu l'illustrer — la **Maria Chapdelaine** de Louis Hémon. Je sais que ce roman, dont la fortune fut

prodigieuse en France, fut d'abord accueilli avec réserve au Canada français; il a pris sa revanche depuis, si j'en crois le livre excellent de M. Louvigny de Montigny, publié en 1937: **La Revanche de Maria Chapdelaine**. Il apparaît en effet aujourd'hui que Louis Hémon fit plus pour les lettres canadiennes que tous les théoriciens. Son chef-d'œuvre renfermait deux legons:

Un grand écrivain, à travers le particulier, atteint l'Universel: une oeuvre toute imprégnée de couleur locale devient, entre ses mains, largement et profondément humaine.

Un grand écrivain reste de son pays, même quand il sort de son pays. Pour avoir appliqué son observation et son art à la matière canadienne, Louis Hémon n'en est pas moins resté typiquement français. De même, comme l'écrit très bien M. Pelletier de la littérature canadienne, "si l'auteur est quelqu'un, ses sujets fussent-ils étrangers à notre pays, il écrira une oeuvre littéraire qui malgré lui sera franchement canadienne et imprégnée de notre caractère national".

Un autre aspect de la littérature canadienne-française est très frappant et très particulier: c'est une littérature de combat.

"Pour nous", écrit l'abbé Groulx, "la littérature n'est pas un jeu inoffensif; toute notre tradition littéraire proteste contre ce dilettantisme. Chez nous, écrire c'est vivre, se défendre et se prolonger".

Autrement dit, la littérature au Canada est au service de l'idéal national. Elle a pour rôle d'exprimer et d'exalter la volonté des Canadiens français de rester **eux-mêmes** au milieu d'une population britannique et sur le continent américain.

Ce rôle, cette mission, la littérature s'est efforcée de les remplir. Elle a vraiment été l'instrument d'une cause sacrée: elle a éveillé l'intérêt des Canadiens français pour leur propre histoire; elle a entretenu leur foi religieuse; elle a aidé à sauvegarder la langue; elle a prêché la fidélité au sol natal, et le respect des usages du passé. Elle a été, en un mot, la voix de la tradition.

Les oeuvres les plus marquantes de la littérature canadienne sont des oeuvres de combat. Ainsi le livre classique de Gérin-Lajoie, **Jean Rivard**, n'est pas un roman (et il le dit lui-même): c'est un plaidoyer en faveur de la colonisation. La poésie, avec les Jean Charbonneau, les Pamphile Le May, les Alphonse Désilets, les William Chapman, les Arthur Lacasse, se consacre à la tâche qui fut jadis celle des Joseph Lenoir et d'Octave Crémazie: retenir l'homme à la terre, à la ferme ou au fleuve, chanter le draveur et le défricheur. Et un roman récent comme **l'Appel de la Race** de l'abbé Groulx (Alonzié de Lestres) est au fond un réquisitoire contre les mariages mixtes dangereux pour une conscience canadienne qui veut rester fidèle à ses origines.

Cet apostolat exercé par la littérature est très digne de respect. Mais on voit quelles limitations il impose à l'écrivain. Hanté par le souci de sa mission, il ne veut plus, ou il n'ose plus aborder d'autres sujets, d'autres thèmes, que les thèmes traditionnels. Il se croit obligé

de professer toujours, et dans toutes ses oeuvres, le même credo; et en effet certains critiques lui en font une rigoureuse obligation.

En somme la littérature canadienne est travaillée par un double problème:

D'abord, l'attitude des écrivains vis-à-vis de la littérature française étant mal définie, la peur de l'imitation servile les conduit parfois à un régionalisme strict "et même un peu farouche", pour citer un vers de Racine; ensuite un impératif catégorique les domine, car la littérature est considérée essentiellement comme un instrument, un auxiliaire au service d'un idéal.

La littérature canadienne s'enferme ainsi dans un double cercle; et cela s'explique, encore une fois, par le très noble souci de conserver distinct et intact le patrimoine national; mais il semble que le cercle pourrait s'élargir aujourd'hui. Le Canada français a si puissamment affirmé son originalité, ses droits sont désormais si fortement établis que sa littérature peut quitter cette attitude défensive; elle peut sortir des bastions étroits du régionalisme et du conformisme. Une littérature qui a produit un prosateur comme l'abbé Savard, des poètes comme Robert Choquette et Alfred Desrochers est arrivée à maturité; elle a conquis et mérité l'indépendance.

Et enfin, et surtout, dans les circonstances présentes, la littérature canadienne doit prendre pleinement conscience de son importance, de sa dignité, et de son rôle dans le monde. Car il n'est plus question pour elle de se replier jalousement sur elle-même. A l'heure où la France accablée est presque réduite au silence, n'est-ce pas aux Canadiens français de parler en son nom? Si les écrivains canadiens considèrent la littérature comme une mission, jamais mission plus haute ne leur fut proposée: ce n'est plus seulement à leur terre natale, c'est à la terre de leurs ancêtres, c'est à la vieille patrie blessée qu'ils doivent prêter leur voix.

L'autre jour, à New-York, j'entendais exprimer cette idée, avec une pathétique éloquence, par M. le juge Thibault-Rinfret, de la Cour Suprême d'Ottawa, qui rappelait à ce propos les nobles paroles du premier ministre, M. Mackenzie King: "Le sort tragique de la France lègue au Canada français le devoir de porter haut les traditions de culture et de civilisation française. Cette nouvelle responsabilité, j'en suis sûr, vous l'accepterez avec fierté".

Je voudrais maintenant vous dire quelques mots de notre littérature française contemporaine.

Depuis nos désastres, des articles ont paru, à l'étranger et en France même, qui accusent nos écrivains d'avoir participé à la démoralisation du pays — et par là, d'avoir préparé la défaite.

Messieurs, c'est là une accusation terrible, et vous permettrez à un Français — et à un professeur de littérature française — de la discuter devant vous, à coeur ouvert.

Il y a sur ce point un grave malentendu à dissiper — malentendu tenace d'ailleurs, car l'accusation n'est pas nouvelle, et je ne suis pas le premier qui tente de la réfuter.

Il y a quelques années — bien avant la guerre — un grand débat s'élevait à Genève entre Ramon Fernandez et Jacques Rivière, au sujet, précisément, du **Moralisme en littérature**.

Jacques Rivière constatait que la littérature française moderne, admirée dans le reste du monde, est en même temps l'objet de critiques sévères. Que lui reproche-t-on? Essentiellement d'être une littérature **malsaine**. On dit à nos écrivains: "Vous faites des livres pleins de goût et de talent, mais dont on sort malheureux, et sans goût de vivre... C'est une déliquescence perpétuelle. Quand vous déciderez-vous enfin à nous donner une oeuvre vraiment tonifiante, qui nous fasse du bien à lire?"

Ici commence le malentendu. Ce malentendu est double. D'abord les gens qui parlent ainsi ont l'air d'insinuer que la littérature française **n'est plus ce qu'elle était**. Ils ont l'air de dire, et ils pensent probablement que la littérature française a été en se démoralisant toujours davantage; elle a glissé sur une pente; il y a eu chez nos écrivains un souci décroissant d'enseigner, d'édifier, aboutissant à une sorte d'indifférence brutale à toutes les valeurs morales, qui est le marais contemporain. La littérature d'aujourd'hui serait le résultat d'une décadence.

Eh bien, cela, c'est une première erreur, contre laquelle Rivière réagit vigoureusement. "Le contraste que vous établissez", répond-il aux critiques, "entre notre littérature moderne et notre littérature classique, repose sur une illusion, sur une apparence. En réalité, si vous êtes déconcertés et incommodés en lisant nos écrivains d'aujourd'hui, vous devriez l'être également en lisant nos classiques: ils vous paraissent inoffensifs, justement parce qu'ils sont les classiques — mais en fait Racine n'est pas moins immoral, moins scandaleux que Proust; et pour répondre à vos objections contre la littérature française actuelle, c'est toute la littérature française dont je dois me faire l'avocat".

Je crois que Rivière a raison. C'est toute la littérature française qui est mise en cause; car tous nos grands écrivains ont en commun cette façon directe, lucide, impitoyable de voir les sentiments, et cette aptitude à se passer d'appuis et de consolations en face du chaos de l'âme humaine. Ils ont tous conçu de la même façon les rapports entre la littérature et la morale. Et ici nous arrivons au deuxième malentendu.

Evidemment, ces critiques de tout à l'heure partagent l'opinion d'Alexandre Dumas fils quand il écrivait: "Toute littérature qui n'a pas **en vue** la perfectibilité, la moralisation, l'idéal, est une littérature malsaine".

Je le regrette pour Dumas fils — mais ce point de vue n'est pas le point de vue français.

Le point de vue français pourrait — avec un peu d'humour — s'exprimer ainsi: **C'est avec de bons sentiments qu'on fait de mauvaise**

littérature. Cette boutade est pleine de sens, et d'un sens très sérieux. Elle ne signifie pas, évidemment, que la bonne littérature se fait avec de mauvais sentiments. Elle signifie que le souci d'édification, le parti-pris moral, la volonté d'écrire expressément pour enseigner la vertu faussent la vision que l'écrivain prend de la vie et du monde; or le génie français est, selon l'expression de Montaigne, **l'ennemi juré de toute falsification**. Il n'accepte aucune convention, aucune obligation qui le forcerait à atténuer, à arranger ou à dissimuler la vérité.

Cela ne veut pas dire qu'il soit indifférent à la morale; mais il veut que la morale elle-même sorte de la vérité, qu'elle se dégage de l'oeuvre sans qu'on l'y ait placée par avance. Racine écrit à propos de Phèdre: "Je n'ai point fait de tragédie où la vertu soit mise plus à jour que celle-ci", et que nous a-t-il montré durant cinq actes? Une malheureuse femme, en proie aux pires égarements.

Et pourtant Racine a raison: **Phèdre** est certainement aussi morale que **Les petites filles modèles**; car son exemple inspire l'horreur et la pitié; mais le poète ne s'est occupé que d'une chose — la peindre crûment, hardiment, dans sa passion effrénée.

Prenez **Mme Bovary** de Flaubert. Voilà encore une oeuvre conçue en dehors de toute intention morale — une oeuvre qui n'a pas d'autre scrupule que d'être vraie: le résultat, c'est que Flaubert a été traîné devant le tribunal correctionnel. Et pourtant, ce livre amoral renferme une leçon aussi sévère que **The Scarlet Letter** de Hawthorne. La vie et la mort d'Emma Bovary sont un exemple d'autant plus lourd, d'autant plus éloquent qu'il est sans commentaire.

Mais cela, nous le sentons quand le livre est fermé. "Quand un ouvrage vous élève l'esprit", disait jadis La Bruyère, "ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage; il est bon et fait de main d'ouvrier". Et c'est bien vrai: nous mesurons la grandeur d'un ouvrage aux traces qu'il laisse dans notre âme; mais ce jugement moral, c'est nous, lecteur, qui le formulons, et il vient **après**: nous ne voulons pas qu'il ait été préconçu, formé avant l'oeuvre, et plaqué sur elle par l'auteur.

De l'auteur, encore une fois, nous exigeons une chose, une seule: la vérité. Et cette exigence est aussi impérieuse aujourd'hui que jamais.

Ecoutez plutôt ce qu'écrivait François Mauriac au mois de janvier dernier:

"La véracité, la sincérité envers soi-même, voilà notre pierre de touche pour reconnaître un véritable écrivain. Aussi différents que soient nos bons auteurs par l'inspiration et par la méthode, ils offrent tous ce trait commun que chacun d'eux laissera de lui-même, de ce qui fut sa foi, son amour, mais aussi de sa faiblesse et de sa misère essentielle une image repoussante quelquefois, mais toujours fidèle".

Ainsi chaque écrivain est libre. On ne lui demande pas compte de ce qu'il pense, mais de la rigueur et de la probité de sa pensée. Nous croyons que c'est le droit et même le devoir de celui qui se fait une idée

du monde, d'exprimer cette idée; et comme la conscience française est une conscience inquiète, ouverte à tous les souffles, riche d'influences et d'inspirations contraires, chez nous toutes les doctrines ont pu librement se produire sans que jamais nous ayons accusé la pensée pure d'impiété ou d'immoralité. La littérature française est l'illustration du mot de Pascal: "Toute la dignité de l'homme consiste en la pensée: travaillons donc à bien penser, voilà le principe de la morale". Bien penser, cela veut dire: appliquer honnêtement son esprit à la connaissance du monde et de soi-même, et exprimer scrupuleusement ce que l'on voit, ce que l'on sent, ce que l'on est. Et au fond toute la littérature française, y compris celle d'aujourd'hui, est un effort constant vers la connaissance de l'homme, effort toujours sincère, et quelquefois héroïque.

Et voilà pourquoi le catholique Mauriac met sur le même plan, parmi les grandes oeuvres de notre temps, *La Jeune Parque*, de Valéry, *Les Odes* de Claudel, *l'Anthinée* de Maurras, *La Recherche du temps perdu* de Proust et le *Journal* de Gide. Ce qui fait à ses yeux la grandeur commune de ces livres si différents, c'est leur commun respect de la vérité: c'est le courage, c'est la probité intellectuelle. La probité et le courage, même dans le domaine de l'esprit, ce sont toujours des vertus.

Aujourd'hui, comme du temps de Montaigne, la meilleure introduction qu'un auteur français puisse donner à son oeuvre est celle de Montaigne lui-même: "C'est ici un livre de **bonne foi**, lecteur".

Cette bonne foi, hélas! comme elle s'est retournée contre nous! quelles armes a-t-elle fournies à nos pires ennemis!

Parce que nos écrivains étaient francs, on les a appelés morbides ou cyniques; parce qu'ils s'attaquaient à tous les problèmes, on les a taxés de dilettantisme ou d'anarchie. Et surtout — ah! surtout — au lieu d'admirer en eux la stricte probité de l'esprit, on a prétendu découvrir, à travers eux, les traits monstrueux de la France moderne: une mentalité perverse, une société corrompue...

Et ici le malentendu devient vraiment tragique. C'est la fatale, c'est l'éternelle confusion entre la pensée et les moeurs, entre le "thinking" et le "living" que les étrangers, et surtout les anglo-saxons, commettent si facilement. Vous décrivez cela — donc vous **approuvez** cela. Vous pensez ainsi — donc vous devez vous **conduire** ainsi.

Or il se trouve que pour le Français, au contraire, ce sont là deux domaines parfaitement distincts. Il concilie très bien l'audace révolutionnaire de la pensée avec la régularité des moeurs: il se permet toutes les aventures de l'esprit, mais il mène l'existence la plus sage et la plus sérieuse. Faute d'avoir reconnu ou voulu reconnaître cette distinction, pour nous si naturelle, d'aucuns ont soutenu que la France, telle qu'elle était dépeinte par sa littérature, méritait ses malheurs présents. Et beaucoup de Français même, toujours avec cette imprudente bonne foi qui les caractérise, se sont durement accusés.

Messieurs, que les Français reconnaissent leurs erreurs et leurs fautes, qu'ils fassent leur mea culpa, c'est tout à leur honneur; mais n'écoutons pas trop les pharisiens qui les calomnient, et qui voudraient

faire de leurs désastres le juste châtement de leurs péchés. A ceux-là, Jacques Maritain a déjà répondu :

“Que la défaite de la France, comme tout grand malheur, apporte avec elle à tous et à chacun une exigence de purification morale et de redressement, c’est l’évidence. Mais il est parfaitement déraisonnable de chercher la raison de cette défaite dans les péchés des Français, alors que les péchés de leurs vainqueurs crient contre le ciel.

“Quelques fautes que les Français aient à se reprocher, ce peuple était, et il est toujours, le plus civilisé, le plus tolérant, le plus hospitalier, le plus industrieux, le plus pacifique, le plus spiritualisé malgré ses misères, le plus chrétien (sans le dire), le plus près du sol et de la réalité, le plus riche en ressources profondes, le plus capable de digérer l’infortune et de se moquer des faux dieux”.

Oui, il était tout cela. Seulement, il ne le **disait** pas. Et ses écrivains, au contraire, au lieu de chercher à donner de leur pays l’image la plus flatteuse, au lieu d’exalter les vertus nationales, s’appliquaient à ce qu’ils croyaient être la tâche propre de la littérature : connaître l’homme, l’homme éternel, avec sa grandeur et sa misère.

Allons-nous le leur reprocher ? Allons-nous, à notre tour, les accuser d’avoir démoralisé la France, et les rendre responsables de la défaite ?

Je crois plutôt, pour ma part, qu’il faut les remercier d’avoir continué, au milieu de la fièvre de propagande qui empoisonnait l’Europe, la grande tradition, la voie royale de notre littérature classique. Quelle que soit la famille d’esprits à laquelle ils appartiennent, — car il y a parmi eux des fils de Voltaire et des petits-fils de Montaigne ; il y a la lignée de Racine et celle de Saint François de Sales, — chacun à sa manière a contribué à préserver les titres de noblesse du génie français, le sens de ce qui est humain, de ce qui est vrai, de ce qui est libre ; et si la nation française abattue reste fièrement consciente de ce qu’elle est, de ce qu’elle continuera d’être, c’est en partie à ses écrivains qu’elle le doit.

Et maintenant que j’ai lavé — du moins je l’espère — nos écrivains modernes de cet opprobre dont on voudrait les accabler, je me sens beaucoup plus à l’aise pour vous dire :

Dans cette littérature contemporaine, où il y a, je vous l’accorde, des régions troubles, des provinces dangereuses, il y a aussi des aspects très purs, et qui devraient désarmer les moralistes les plus intranquillants. Quelques-unes des plus belles pages qu’ait jamais inspirées l’amour du sol, la famille, la religion, la patrie, elles sont là. Et je ne vais pas (ce serait trop facile) vous citer les écrivains traditionnalistes, rappeler Bourget, Bazin, Barrès, évoquer Massis et Henry Bordeaux ; je ne vous citerai pas non plus les articles récents, écrits tout exprès pour illustrer la nouvelle devise de la France : Travail, Famille, Patrie.

Toutes ces valeurs essentielles, il est bon, il est juste, il est salutaire qu’elles soient remises officiellement en honneur. Mais elles avaient inspiré déjà des pages d’autant plus convaincantes qu’elles furent écrites sans aucune préoccupation de doctrine ou d’apologie.

S'agit-il de la famille? Ce François Mauriac a qui l'on a reproché d'avoir calomnié la famille française, et qui s'est d'ailleurs si bien défendu en invoquant Balzac et Molière, il a écrit, dans le **Mystère Frontenac**, les pages les plus poignantes sur la sainteté du foyer familial.

S'agit-il de la terre, du retour au sillon? Le **Regain** de Jean Giono raconte comment une poignée d'hommes revient dans un village abandonné, qui recommence à vivre. Ce livre est magnifique: il a la grandeur et la beauté primitives d'une épopée.

S'agit-il de la religion? Le renouveau catholique dans ces quarante dernières années a été si puissant, si spontané, si fécond, que déjà cet aspect de nos lettres modernes devient l'objet de travaux et d'études: un de nos étudiants de Harvard, un abbé canadien, vient d'écrire une thèse sur **Le sacrifice du Christ chez Paul Claudel et Charles Péguy**; un autre a commencé une monographie sur Henri Ghéon.

S'agit-il de la France enfin? Ecoutez ceci:

"Le génie français n'est ni tout landes, ni tout forêts, ni toute ombre, ni toute lumière, mais organise et tient en harmonieux équilibre ces divers éléments proposés. C'est ce qui fait de la terre française la plus classique des terres: de même que les éléments si divers — ionien, dorien, béotien, attique, firent la classique terre grecque.

"Pour moi, qui ai hérité avec le sang catholique et normand de ma mère, le sang languedocien et protestant de mon père, entre le Nord et le Midi, je ne voudrais ni ne pourrais choisir; je ne peux pas penser et sentir spécialement en normand ou en méridional; et, né à Paris, je comprends à la fois l'oc et l'oïl, l'épais jargon normand, le parler chantant du midi, je garde à la fois le goût du vin, le goût du cidre, l'amour des bois profonds, celui de la garrigue, du pommier blanc et du blanc amandier".

Qui donc a écrit cette page si belle, si juste et si tendre? C'est ce personnage ténébreux en qui certains dénoncent le génie malfaisant de notre littérature moderne: c'est André Gide.

Messieurs, mon dessein n'était pas de jouer au paradoxe, ni de me faire l'avocat du diable. J'ai voulu simplement vous montrer que des cordes graves et profondes vibrent toujours, quoiqu'on ait pu dire, dans la littérature comme dans l'âme française. Et sans doute cette âme française du Vingtième Siècle, comme l'écrit Mgr Roy, est-elle assez éloignée de l'âme canadienne: mais elles peuvent encore frémir à l'unisson, et nous pouvons communier dans ce que nous avons de plus cher.

Aussi permettez-moi de finir par cette page sublime de Louis Hémon où s'affirme la volonté tenace des Canadiens français de **maintenir**. Cette page, il me semble, exprime les sentiments qui nous étreignent tous aujourd'hui; elle est doublement émouvante à l'heure où la France elle-même, dans l'épreuve et devant l'avenir menaçant, a pris pour mot d'ordre, elle aussi: **Maintenir!** "Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés. Ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses, deviennent des choses sacrées, intangibles, et qui devront demeurer jusqu'à la fin... Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise: ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir".

Réunion annuelle du 19 novembre

SEANCE D'AUTOMNE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINÉ

M. le major Gustave Lanctot d'Ottawa y résume l'histoire de la Nouvelle France de Cartier à Montcalm.

Le 19 novembre, environ 200 membres, amis et invités de la Société historique franco-américaine ont assisté à la 42^e réunion annuelle d'automne de la Société, dans le beau décor de la salle Georgian de l'hôtel Statler de Boston.

Il y eut réception aux invités de 6h.30 à 7h.30, puis à la musique de l'Ensemble Albani, de Manchester, N.-H., les convives firent leur entrée dans la salle du banquet aux tables garnies de lampes de fantaisie et à la table d'honneur ornée de trois gerbes de belles fleurs de saison.

Prirent place à la table d'honneur, M. le Dr et Mme J.-Ubalde Paquin, de New-Bedford; M. le consul et Mme François Brière, de Boston; M. le major et Mme Gustave Lanctot, d'Ottawa, Ont.; MM. les professeurs James Geddes fils, ci-devant de l'Université de Boston, Jean Szenec, de Harvard, Mlle Marine Leland de Smith College à Northampton; M. le Dr Georges-A. Boucher, de Brockton; M. et Mme Rosaire Dion-Lévesque, de Nashua, N.-H.; M. Burton Ledoux, écrivain, de New-York; M. le juge et Mme Arthur-L. Eno, Mlle Bertha Clément et M. Antoine Clément de Lowell.

M. le curé F.-X. Larivière, de Marlboro, bénit la table. On dégusta un délicieux repas de filet mignon fort bien apprêté. Durant le repas l'Ensemble Albani de Manchester rendit un joli concert. L'Ensemble se composait de M. Gérard Robert, pianiste, M. Maurice Therrien et Mlle Jeannette Robitaille, violonistes.

Le président, M. le Dr Paquin, ouvrit la séance littéraire par des paroles d'actions de grâces et une prière pour la victoire des Alliés. Au milieu du chaos universel causé par la guerre une pensée prime toutes les autres, dit-il, c'est celle d'unir nos coeurs dans une commune prière afin de remercier Dieu pour la liberté dont nous jouissons et l'abondance dans laquelle nous vivons; pour lui demander de faire converger toutes les forces de la nation vers un même but, la victoire finale de nos alliés, en vue d'une paix prochaine et durable, afin que la France qui lutte et la France qui souffre s'unissent dans un même effort pour assurer à la France une ère nouvelle bienfaisante pour elle-même et l'humanité tout entière.

C'est par ces paroles sympathiques que fut présenté à l'auditoire M. le consul François Brière de France à Boston. Le consul dit toute sa reconnaissance au président pour ses paroles sympathiques à l'égard de son cher pays auquel nous étions liés par des liens indissociables et pour lequel nous n'avons tous qu'une seule et même espérance. Placé entre Mme Paquin et Mme Lanctot, il dit que leur entretien à table lui avait rappelé l'Amérique et le Canada. Dans le centre de culture qu'est Boston, on a quelque chose du meilleur de l'art français, de nombreux musiciens à la Symphonie, des peintures d'artistes français dans quelques-unes des plus belles institutions de la métropole, y compris celle de la danse au musée des Beaux-Arts. On veut ainsi maintenir malgré le chaos le flambeau de la civilisation. Ici à Boston on a aussi

la Société Historique qui est un centre de culture française qui, à ses assises, reçoit des messagers de la pensée française et cherche, par ses efforts, à maintenir une pensée, une pensée de l'histoire franco-canadienne ici aux Etats-Unis. Faites toujours briller ce flambeau.

M. le major Gustave Lanctot, sous-ministre à Ottawa et conservateur des archives fédérales, qui publia l'important ouvrage "Les Canadiens français et leurs voisins du Sud", résuma ensuite en une belle étude d'une heure "L'histoire de la Nouvelle France" de Cartier à Montcalm. Cette histoire comprend trois périodes en cent cinquante ans, celle de la fondation, celle de la formation et celle de l'expansion.

Le Dr Paquin présenta la médaille Guillet-Dubuque-Bédard au Dr Georges-A. Boucher, de Brockton, pour son volume de vers "Je Me Souviens", et à Rosaire Dion-Lévesque, de Nashua, pour son volume "Les Oasis" et ses autres oeuvres poétiques. Le Dr Boucher est né à Rivière Boisclair, comté de Lotbinière, fit son cours classique à Ottawa et sa médecine à l'université Laval de Québec. Il passa un an au Polyclinic Hospital de New York. Il pratique la médecine à Brockton depuis plus de 50 ans. M. Rosaire Dion-Lévesque est né à Nashua, de parents originaires de la Rivière Ouelle, au Canada. Il fit ses études à St-Louis de Gonzague de Nashua et au séminaire St-Charles de Sherbrooke. Il suivit les cours de civilisation française à la Sorbonne de Paris. Son livre "Les Oasis" remporta le Prix d'Action Intellectuelle (le premier franco-américain qui décrocha ce prix). Ce même livre remporta la médaille de la Société d'Echanges Intellectuels de Genève. Il est membre de la Société des Poètes Français (parrainage de Fernand Gregh) et de la Société des Poètes Canadiens français.

Le merci du Dr Boucher

M. le Président,
Membres du Clergé,
Hôtes distingués,
Mesdames et messieurs,

Une médaille de la Société historique franco-américaine eut suffi, veuillez le croire, à me combler de joie et d'orgueil. Mais votre médaille Guillet-Dubuque-Bédard, à cause de son nom même, prend à mes yeux une valeur extraordinaire et redouble mon bonheur.

Ici j'ouvre une parenthèse et je vous fais une confidence.

Vous connaissez l'amitié qui m'unissait au juge Dubuque ainsi qu'au docteur Bédard. Or, sachez que c'est dans cette amitié surtout que j'ai trouvé la force et la détermination de mener à bonne fin une oeuvre poétique qui de prime abord, en vue des obstacles à surmonter, paraissait une impossibilité.

Aussi je me promettais bien, mon livre terminé, d'aller le lire d'abord aux deux intimes qui avaient su m'écouter, m'applaudir, m'encourager, me deviner, alors que mes poèmes n'étaient encore que des ébauches.

Et je me faisais déjà une fête, croyez-moi, de les entendre me dire avec leur bon gros rire: "Ami Boucher, tu ne nous as pas fait défaut, nous sommes fiers de toi." Malheureusement à l'heure tant désirée, mes deux confrères avaient disparu. Sort cruel!

Mais, par contre, voilà que ce soir la Société historique dont la principale prérogative est de faire revivre nos grands morts, a fait

revivre mes deux grands amis; et qu'ils sont enfin revenus au milieu de nous me donner, par la bouche de notre président, cette approbation à laquelle je tenais tant.

Je ferme ma parenthèse. Peut-être comprenez-vous maintenant le bonheur que me cause votre médaille Guillet-Dubuque-Bédard. Mais il y a plus: la Société historique, sans le savoir il est vrai, a mis le comble à mon bonheur en associant mon nom à celui du poète franco-américain que j'ai le mieux connu, que j'ai le plus suivi, le plus admiré, le plus aimé.

Je faisais allusion tout à l'heure, aux obstacles que j'eus à rencontrer dans ma carrière poétique. Hélas, hélas! si vous saviez comme moi les sacrifices inouïs et de toutes sortes que les muses exigèrent de notre ami Dion, vous ne vous contenteriez pas de lui présenter une médaille: vous vous inclineriez bien bas devant son courage et sa persévérance.

Certes, je conçois parfaitement qu'il n'est pas dans les habitudes de nos gens de s'incliner devant leurs poètes. Que dis-je? Il n'est pas même dans leurs habitudes de nous lire.

Cependant, pour donner suite à votre beau geste de ce soir, je vous demanderai, je demanderai à tous nos francos de la Nouvelle-Angleterre de se procurer au moins un exemplaire de nos volumes et de les placer dans leurs bibliothèques privées, dans nos bibliothèques paroissiales, dans toutes les bibliothèques publiques, de les étaler un peu partout, pour montrer aux étrangers que nous ne sommes pas seulement un peuple d'ouvriers, mais que nous sommes aussi des artisans de la pensée, des artisans du verbe et qu'en nous élevant ainsi au-dessus de la matière, nous méritons de vivre.

Le merci de Rosaire Dion-Lévesque

M. le Président,

MM. les membres du clergé,

M. le Consul,

Mesdames et messieurs,

Vous me faites ce soir un honneur dont je me sens peu digne. Il est comme une couronne d'or qu'on offrirait à un berger! Laissez-moi cependant vous en remercier le plus simplement mais le plus sincèrement du monde!

L'hommage que vous me faites, je l'accepte au nom de la poésie; je sais que c'est elle que vous couronnez ce soir à travers mes humbles poèmes.

Vous me permettrez d'être bref. Mon émotion et ma reconnaissance vous les devinez. Il serait superflu de vous les exprimer. Elles sont aussi profondes que ma joie en face du geste si touchant par lequel vous m'offrez cette médaille.

Un de mes écrivains favoris disait: "Sois silencieux en présence du bonheur; les mots parlés vident le cœur de ses grandes émotions". Mesdames et messieurs, voyez mon égoïsme!..... Je veux garder en moi chacun des sentiments précieux dont votre générosité de ce soir m'a comblé.

Le Dr Paquin lut un télégramme de M. l'abbé Paul-Emile Gosselin, secrétaire du Comité Permanent de la Survivance française en Amérique, présentant les hommages et les voeux de succès du Comité à la Société Historique.

Dans un éloge de feu M. Henri-O. Paré, aumônier du juvénat de Tyngsboro, membre décédé depuis la dernière réunion, le Dr Paquin dit que M. l'abbé Paré fut son professeur de belles-lettres au collège Bourget de Rigaud au Canada. Il était un prêtre et un professeur d'une grande piété et d'une grande bonté dont nous avons abusé jusqu'au point de laisser le professorat. Sa rencontre à nos réunions où il venait régulièrement évoquait le souvenir de mes espiègleries de collègue et le plaisir de l'étude de mes "humanités".

M. le major Lanctot fut fait membre honoraire de la Société et M. le Dr Gabriel Nadeau, de Rutland, Mass., M. l'abbé Théodore-A. Demers, d'East Blackstone, Mass., M. Joseph-A. Lemieux, de Cambridge, MM. William-C. Guay, de Topsfield, Mass., Joseph-A. Guay, d'Atlantic, Mass., Armand Bonvouloir, de North-Adams, Claude Chiasson, de Cambridge, Joseph-P. Duchaine, de New-Bedford, le dentiste Edouard Morin, de Pawtucket, R.-I., et M. Roger Bernique, de New-Bedford, et M. J.-Orian Duchesneau, de Central-Falls, R.-I., reçurent des diplômes de membres titulaires de la Société.

Le président annonça l'ouvrage "Visages littéraires du Canada" de M. le professeur Antoine-J. Jobin, de l'Université du Michigan, puis le comité de nomination composé de MM. Dolord Hamel, Joseph-A. Bonvouloir et Albert Potvin, proposa la réélection du même bureau avec M. Wilfrid Beaulieu, de Worcester, comme secrétaire adjoint et M. Rodolphe Carrier, de New-Bedford, le Dr Antoine Dumouchel, de North-Adams et le Dr Arthur-J.-B. Falcon, de Pawtucket, comme conseillers pour trois ans.

La fête se termina au chant de "La Marseillaise", d'"O Canada" et de "America" sous la direction du Dr Adélard Harpin, de Worcester, avec accompagnement au piano par M. Claude Chiasson, de Cambridge.

Le Dr Falcon, M. Carrier et le Dr Harpin servirent de comité de réception à cette 42e réunion annuelle de la Société Historique.

Antoine Clément

L'HISTOIRE DE LA NOUVELLE-FRANCE EN SOIXANTE MINUTES

par GUSTAVE LANCTOT *

M. le président,
Mesdames,
Messieurs,

Voulez-vous me permettre, comme entrée en matière, de vous avouer le très vif plaisir que j'éprouve de prendre contact avec votre Société. Avant toute chose, je tiens à la remercier de la flatteuse invitation qu'elle m'a faite par l'aimable intermédiaire que fut M. Eno, de prononcer une causerie devant un auditoire aussi sympathique. L'invitation est flatteuse, je le répète, lorsque, parcourant son magnifique volume: **Quarante ans de la Société historique franco-américaine**, on voit la liste des conférenciers qui m'ont précédé à cette tribune. Je puis vous dire, en toute sincérité, que peu d'institutions peuvent se vanter d'un pareil catalogue de célébrités ou de compétences.

Je veux également remercier votre distingué président de m'avoir présenté d'une façon si agréable dans son excellente brièveté. Et sans plus de préambule, permettez-moi d'entrer tout droit dans mon sujet, qui se propose de raconter la brève et dramatique histoire de ce beau pays de nos aïeux qui s'appelait la Nouvelle-France.

Cette histoire peut très nettement se diviser en trois périodes: la période de fondation ou des compagnies de commerce, qui va de la découverte à la reprise de la colonie par le roi, en 1663; la période de formation ou de solide croissance qui commence en 1663 et se termine au traité d'Utrecht, en 1713, et la période d'expansion qui suit le traité d'Utrecht et finit avec la conquête britannique.

Premièrement donc, période de fondation. La Nouvelle-France pénètre véritablement dans l'histoire avec Jacques Cartier en 1534. Dans le seul but de trouver une terre où abonde le métal précieux, le marin de St-Malo est le premier navigateur qui réussisse à franchir la barrière de la côte nord-américaine. Se jetant dans le détroit de Belle-Isle, il pénètre dans l'inconnu et remonte en deux voyages le Saint-Laurent jusqu'à Montréal. Il a découvert le Canada. Il y revient en 1541, suivi de Roberval, pour y fonder une colonie. Mais l'or qu'il croit avoir trouvé se change à l'épreuve en simples pyrites de fer: et le désappointement fait tomber toute l'entreprise.

Pendant un demi-siècle, seuls reviennent aux côtes canadiennes, pour exploiter leurs bancs de morues, les pêcheurs, français, anglais et espagnols, qui font aussi sur la côte le troc des fourrures avec les indigènes. Ainsi le jeûne et la mode autrement dit, la religion et la vanité, empêchent le Canada de tomber complètement en oubli. Bientôt la pelleterie supplante le poisson à la tête de l'économie nord-américaine. En 1588, apparaît le premier monopole des fourrures, qui est accordé à Jacques Noël, neveu de Cartier, mais aussitôt annulé devant les protestations des armateurs de Bretagne. Dix ans plus tard, afin de rançonner les traiteurs et les pêcheurs, le marquis de LaRoche établit

* M. le major Gustave Lanctot, sous-ministre, est conservateur des archives publiques du Canada à Ottawa.

à l'île de Sable un poste militaire qui végétera pendant cinq ans. C'est à cette époque où les traiteurs libres remontent le Saint-Laurent jusqu'à Tadoussac, que les rois de France adoptent, par raison d'économie, le système d'octroyer le monopole des fourrures à des personnages influents à condition de peupler le pays que leur concède la faveur royale. Mais la mort successive, à brève échéance, des deux premiers concessionnaires, Chauvin et de Chastes, ne permet pas d'atteindre un résultat quelconque.

A ce moment, en 1603, en retour du droit de traite, Pierre du Guast, sieur de Monts, amène des colons en Acadie, avec le concours de Champlain qu'accompagne le premier prêtre venu en Canada. Port-Royal se fonde, où se sème le premier blé canadien. Délaisée par de Monts à la suite de la perte de son monopole, la petite colonie continuera de vivoter péniblement sous Poutrincourt et son fils et plus tard sous Charles de Latour, malgré l'installation à Port-Royal, en 1627, de colons écossais par Sir William Alexander.

Dans l'intervalle, Champlain établit en 1608 le poste de Québec. La Nouvelle-France est fondée, mais, dès 1612, Louis XIII cède le pays à des personnages de la noblesse qui prennent le titre de vice-rois et dont la seule préoccupation est de vendre contre bonne monnaie le monopole des fourrures. Pendant quinze ans, Québec se contente ainsi d'être un simple comptoir de traite, qui tolère à peine quelques colons, tandis que les missionnaires évangélisent les indigènes et que Champlain explore le pays, jusqu'aux Grands Lacs. Dans le même temps, s'installent au sud sur l'Atlantique la colonie anglaise du Massachusetts et la colonie hollandaise de la Nouvelle-Amsterdam.

A ce moment, 1627, devant l'incurie des vice-rois et des sociétés de traite qui négligent totalement la colonisation, Richelieu, qui projette une expansion mondiale du commerce français, remet le Canada à la puissante Compagnie de la Nouvelle-France, dite des Cent-Associés. En retour du monopole du commerce, cette compagnie est la première qui entreprenne sérieusement de coloniser le pays. Mais la guerre éclate, ses deux flottes avec colons et vivres, sont capturés et Québec tombe aux mains des frères Kirke en 1629. Ce n'est que deux ans plus tard que la France reprend possession de l'Acadie et du Canada contre le paiement à Charles 1er d'Angleterre de la dot de sa femme Henriette de France.

Dès l'année suivante, Champlain rentre à Québec avec deux cents colons et en 1634 LaViolette fonde le poste des Trois-Rivières. Afin de tenir son engagement de peupler la colonie, la Compagnie des Cent-Associés — déjà ruinée par la guerre — se contente de concéder de vastes territoires en seigneurie à des personnages civils ou à des communautés religieuses. Ce sont ces nouveaux seigneurs qui s'emploient à recruter en France des émigrants qui mettront leurs terres en valeur. De cette façon arrivent bientôt du Perche et de la Normandie un certain nombre de familles et de célibataires. En 1642, un puissant renfort de population vient étayer la colonie. Le Royer de la Dauversière et l'abbé Olier forment la Société de Notre-Dame pour la conversion des Sauvages, qui s'empresse de fonder Ville-Marie ou Montréal à la fois. Sous son gouverneur particulier, Maisonneuve, qu'accompagne une précieuse auxiliaresse, l'infirmière Jeanne Mance, l'habitation groupe presque cha-

que année dans son enceinte de pieux, de nouvelles recrues sorties du Maine et de l'Anjou. D'autres émigrants du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge arrivent à leur tour et se dispersent dans les postes de Québec et des Trois-Rivières. Grâce à ces arrivages, la Nouvelle-France, compte dès 1653 environ 400 habitants qui sèment et récoltent.

Cependant, malgré les cultures qui commencent à s'étendre autour des trois postes de Québec, de Montréal et des Trois-Rivières, la colonie subsiste surtout du commerce des pelleteries que les Indiens en canots d'écorce apportent par la rivière Ottawa de la région des Grands Lacs. Ces cargaisons de castors, martes, visons, renards et autres s'échangent à Montréal et aux Trois-Rivières contre les marchandises françaises : armes et munitions, couvertures, alènes, aiguilles, couleurs, haches, couteaux et chaudières, sans oublier, la plus recherchée et la plus funeste de toutes, l'eau-de-vie, dont l'indigène raffole au point qu'elle fait de lui une masse inerte écrasé sur le sol ou un démon furieux, le couteau à la main. Pour l'Indien, ces marchandises sont d'une valeur inestimable. Pour le colon et la compagnie, ces fourrures qui s'échangent à des conditions incroyablement avantageuses, c'est la richesse immédiate puisqu'on en tire un profit qui va jusqu'à sept cent pour cent. Cette irrésistible convoitise de la traite explique et conditionne toute l'histoire canadienne du dix-septième siècle. Sans elle, le colon aurait cultivé la terre au lieu de gaspiller ses forces à courir la forêt. Sans elle, la Nouvelle-France n'aurait pas subi l'implacable guerre iroquoise, qui paralyse sa croissance pendant plus de quarante ans.

En effet, c'est la course à la fourrure, qui fait surgir la guerre indienne. Car les Iroquois se lèvent contre les Français uniquement parce que ces derniers envahissent leurs territoires de chasse et suppriment pratiquement leur rôle fructueux d'intermédiaires revendant aux Hollandais d'Orange (l'Albany d'aujourd'hui) les pelleteries qu'ils reçoivent des tribus de l'ouest. C'est afin d'éliminer la concurrence de Québec, qu'ils attaqueront la colonie, supprimeront ses alliés les Hurons et tenteront enfin de chasser les Français du pays. C'est en 1641, que l'Iroquois commence cette guérilla d'embuscade qui consiste à rôder autour des habitations, guettant l'occasion d'abattre le chasseur imprudent ou le laboureur isolé. Pendant des années, la Nouvelle-France devra vivre ainsi derrière ses palissades et cultiver les armes à la main.

La durée de cette situation angoissante s'explique par l'extrême faiblesse de l'administration de la colonie, dont il convient d'indiquer le mécanisme compliqué. Le Canada appartient au roi, mais il en a cédé la propriété à la Compagnie de la Nouvelle-France, qui, en retour de cette cession et du monopole du commerce s'est engagée à le peupler et à en solder toutes les dépenses sociales, militaires et même religieuses grâce aux profits de la traite. Les colons peuvent, cependant, trafiquer avec les Indiens, mais à la condition de revendre à la compagnie leurs fourrures à des prix réglementaires. Or, ruinée dès le début, la Compagnie se contente de retenir la propriété du territoire avec le droit de concession des terres et préfère céder son monopole à des sociétés particulières qui se chargent de toutes les dépenses de la colonie et ces sociétés peu solides s'intéressent plus aux profits de la traite qu'à la défense du pays, qui reste totalement négligée.

D'autre part, cette situation eut un résultat absolument inattendu.

En 1645, c'est une compagnie canadienne, appelée pour cette raison, Compagnie des Habitants, qui détient la traite des pelleteries. Or voici que le roi, mécontent de leur extravagance, remplace un beau jour, les directeurs par un conseil de régie qui comprend le gouverneur et quatre conseillers élus par les habitants de Québec, de Montréal et des Trois-Rivières et ces conseillers réglementent le commerce et la finance du pays. C'est la chose la plus extraordinaire, qui soit : à l'époque où l'impérieux Louis XIV, en habit de chasse, cravache à la main, interdisait au Parlement de Paris toute délibération politique, les habitants de la Nouvelle-France possédaient le suffrage populaire et le gouvernement représentatif un siècle et demi avant la France.

En même temps, la colonie qui possède des cours royales à Québec et aux Trois-Rivières, et une cour seigneuriale à Montréal, s'organise dans le domaine social. Les Jésuites desservent les églises et bientôt ouvrent un collège à Québec. A côté d'eux, Mme de la Peltrie et Marie de l'Incarnation fondent le couvent des Ursulines et la même année s'ouvre le premier Hôtel-Dieu. A son tour Montréal voit s'élever l'hôpital de Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys donne des leçons aux filles et aux garçons pendant que le notaire Ameau tient école aux Trois-Rivières.

Magnifique d'apostolat, la Nouvelle-France s'occupe aussi d'évangéliser l'indigène, à qui elle offre, en outre, la citoyenneté française. Des écoles s'organisent, des villages indigènes s'établissent et les missionnaires visitent les Montagnais du Saguenay et fondent plusieurs missions au pays des Hurons.

Dans l'intervalle, sur l'Atlantique, la petite colonie de l'Acadie renaissait à une vie nouvelle. Un gouverneur intelligent et dynamique, de Razilly y conduit, en 1632, trois cents colons de Touraine et de Bretagne, mais il meurt trois ans plus tard. Deux rivaux, Charles de La Tour, au fort Saint-Jean, et Aulnay de Charnisay, à Port Royal, se partagent le pays, et ne tardant pas à se quereller au sujet de la traite des fourrures, se font la guerre comme des barons féodaux. Mécontent, Louis XIII nomme Charnisay gouverneur de toute l'Acadie. Aulnay, qui chasse La Tour, meurt bientôt et La Tour revient. Pendant des années c'est la confusion quand, en 1654, une expédition bostonnaise fait la conquête de la colonie. Le pays, où s'opiniâtrent quelques familles françaises, reste aux mains des Anglais jusqu'en 1667, alors que le traité de Bréda rend l'Acadie à la France pour la seconde fois.

Dans l'intervalle, à l'autre extrémité du pays, malgré les escarmouches iroquoises, la Nouvelle-France progresse lentement. Au cours des années, débarquent un petit nombre d'émigrants et de nouvelles maisons s'érigent, qui font des éclaircies dans la masse sombre de la forêt. La traite prospère, les cultures s'étendent, et les moulins des seigneuries commencent à faire tourner leurs ailes blanches dans le ciel.

A ce moment, après deux ans de répit, pendant lesquels les ennemis dispersent les Hurons et massacrent leurs missionnaires, l'invasion iroquoise s'abat sur la colonie. 1651 et 1652 marquent les années les plus tragiques de l'histoire canadienne. Contre les trois postes qui ne comptent pas cent hommes de garnison, les ennemis mènent une incessante guérilla. A l'abri de la forêt, ils se glissent près des habitations et massacrent la sentinelle isolée, la femme près de sa maison, ou le

laboureur dans son champ. Ils enlèvent les enfants, scalpent les tués et les blessés et brûlent les prisonniers au poteau de la torture. Époque d'angoisse sans nom, où la culture se fait le mousquet au dos et nul renfort ne vient d'une France déchirée par la guerre civile. Indomptable quand même, à côté d'une femme vaillante, le colon refuse de quitter sa terre. Nulle part ne fléchit, l'héroïsme, un héroïsme de tous les jours, de toutes les heures devant le perpétuel guet-apens iroquois.

Cette guerre immobilise et affaiblit la colonie. Les paysans de Montréal doivent se réfugier à l'intérieur du fort. Ceux de Québec et des Trois-Rivières cultivent sous la protection de patrouilles. Les tribus de l'Ouest n'osent que rarement descendre avec leurs pelleteries. La traite languit : plus de castors, plus de finances. Heureusement, avec les 22,000 livres de son hôpital que lui transporte Jeanne Mance, Maisonneuve amène à Montréal, cent hommes de recrue qui malmènent si bien l'ennemi qu'il demande une trêve. Mais la guerre reprend en 1657. Chaque mois des victimes tombent, missionnaires, soldats et colons. Le danger est imminent : car, contre la colonie qui ne compte à peine 1,500 âmes, les Cinq-Nations, avec une population de 20,000, peuvent mettre sous les armes 3,000 guerriers. Aussi, constatant la faiblesse des Français, les Iroquois préparent-ils une invasion en masse, quand un magnifique exploit les arrête en route. En avril de 1660, partant de Montréal, Dollard et seize compagnons s'élancent à leur tour à l'embuscade des bandes indiennes. Après avoir défait deux partis de guerre, il se heurte au Long Sault à un contingent de 200 ennemis bientôt renforcé par une armée de 500 guerriers. Alors, dans un geste héroïque, les Français se battent désespérément et se font tuer jusqu'au dernier. Leur résistance sauve la colonie de la plus formidable invasion indienne de son histoire.

Après le Long Sault, s'ils n'osent plus attaquer en nombre, les Iroquois n'en continuent pas moins à ravager le pays dont ils paralysent la culture et le commerce. Et voici que surgit la querelle des boissons enivrantes entre Mgr de Laval qui en interdit la vente aux Indiens sous peine d'excommunication et le gouverneur d'Argenson qui la permet par crainte de voir les Indiens troquer leurs pelleteries pour du rhum hollandais. Jetant la confusion dans toutes les classes, cette querelle divise la pauvre colonie dévastée par la guerre.

Sous le coup de ces calamités, la Nouvelle-France, réduite aux abois, menace de s'écrouler. De tout le pays, gouverneur, évêque, colons, un cri de détresse monte vers le roi, seul espoir qui reste. Conseillé par Colbert, Louis XIV intervient en 1663. Supprimant la Compagnie des Cent-Associés, il remet sous son autorité tout le pays—Acadie et Canada, de l'Atlantique au Lac Supérieur. La colonie devient une province royale en Amérique.

L'année 1663 ferme ainsi la première période de l'histoire canadienne. Elle marque l'échec du système des compagnies de commerce qui, pendant soixante ans, ont possédé le pays et le monopole de la traite à condition de le peupler et de le gouverner. A cette double tâche, elles ont totalement failli. A la date de leur disparition, le pays vit dans la terreur des incursions indiennes, la traite est tombée au point de ne plus suffire aux dépenses publiques, la culture a fait si peu de progrès que la France doit encore expédier des farines à la colonie, et, après soixante années d'existence, le pays compte à peine

une maigre population de 2,500 habitants, amenés presque tous par l'initiative particulière.

En regard de l'incapacité des compagnies, l'oeuvre accomplie s'avère, cependant, remarquable. C'est l'oeuvre personnelle des chefs et des colons, oeuvre d'endurance et de courage. Ces hommes ont dit un adieu final à leur patrie pour se fixer en un pays de climat rude. Le labeur est dur en cette région de haute forêt où il faut, la hache au poing, se tailler une clairière pour ensemer le sol, abattre l'arbre pour se construire un toit et labourer le mousquet en bandoulière pour se garder de l'embuscade indienne. Malgré leur petit nombre, ces colons ont dressé leurs maisons et leurs moulins dans l'immense solitude du nord, ils ont exploré le pays du Cap-Breton au Lac Supérieur, ils ont noué des relations avec vingt tribus, leur offrant la foi et la civilisation. Hommes courageux et femmes vaillantes, ils sont deux mille, qui vivent maintenant d'une vie saine et libre dans un pays sans servitude, possédant les rudiments d'une société, religion, administration, éducation, agriculture, commerce et métiers. A tous ces chefs, Champlain et Maisonneuve, Dollard et Radisson, Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys, et à tous ces pionniers anonymes qui ont surmonté les pires difficultés matérielles et bravé les pires atrocités iroquoises, accomplissant comme une simple tâche de chaque jour, une magnifique épopée de labeur, de courage et d'endurance, l'histoire doit un vibrant tribut d'hommages, de gratitude et de gloire immortelle : car ce sont eux qui ont fondé le pays du Canada.

Avec le passage de la colonie sous l'administration royale en 1663, s'ouvre la deuxième période de l'histoire canadienne : c'est la période de formation où la colonie se peuple rapidement, augmente son commerce, explore la moitié du continent et grandit dans tous les domaines, malgré de longues années de guerre.

Le premier acte de Louis XIV est de nommer un nouveau gouverneur et de créer un Conseil souverain, qui est une cour d'appel avec certaines attributions administratives.

Le roi s'occupe ensuite d'éliminer la menace iroquoise. Le lieutenant général de Tracy, envoyé au Canada avec le régiment de Carignan, envahit le territoire des Cinq-Nations et dévaste plusieurs bourgades de fond en comble, maisons et récoltes. Abattus par ce revers, les Iroquois signent, en juillet 1667, une paix qui durera dix-sept ans.

En même temps, pour organiser la colonie, le roi nomme un intendant qui est Jean Talon. Animateur remarquable d'initiative et d'énergie. Talon s'occupa d'abord de peupler le pays. Pendant dix ans, des émigrants arrivent de la Normandie, de l'Anjou, du Poitou et des autres provinces maritimes. Licenciés à la paix, quatre cents soldats du régiment de Carignan se font "habitants", pendant que leurs officiers obtiennent la concession de seigneuries. Pour les colons célibataires, les plus nombreux, on envoie de France, choisies avec soin, contrairement à certaines calomnies, des épouseuses surnommées "les filles du roi", parce que Louis XIV leur accorde une dot de cinquante livres en provisions et articles de ménage. Dès l'arrivée des bateaux les mariages se font par trentaine. Les femmes sont en telle demande qu'on cite le cas d'une veuve qui, ayant perdu son mari, eut "un ban publié, dispense des deux autres, son second mariage fait et consommé avant

que son premier mari fut enterré". A ceux qui se marient, les garçons avant vingt ans et les filles avant seize, le roi distribue un présent de vingt livres. Aux pères de dix ou douze enfants, il accorde une rente annuelle. Quant aux célibataires endurcis, on leur refuse les privilèges de la chasse, de la pêche et de la traite. Aussi la campagne se peuple-t-elle rapidement de maisons et les maisons de nombreux enfants.

Pour la culture, Talon fait expédier au pays des animaux domestiques et des plantes et des légumes et dans les trois petites villes du pays, il installe des artisans de tous les métiers. Il active la petite industrie, établit des pêcheries et stimule le commerce d'exportations des bois et des céréales aux Antilles. Au bout de quelques années, la colonie produit de quoi se nourrir et se vêtir de la tête aux pieds. En quinze ans, la population bondit de 3,000 à 9,000 personnes, habitant soixante-quatre seigneuries, qui renferment 22,000 arpents de terre en culture et 8,000 têtes de bétail. L'informe et chétive Nouvelle-France est devenue un pays organique et complet qui grandit avec une population saine et vigoureuse.

A cette époque, la colonie possède l'administration qu'elle gardera jusqu'à la fin, administration très simple, qui repose sur l'absolutisme du pouvoir royal. A sa tête un gouverneur militaire représente le roi, commande les troupes et dirige les relations avec les Indiens. A ses côtés, un intendant, qui est réellement l'Eminence grise du pays, administre la justice, la finance et la police, d'après les ordres précis et méticuleux de Versailles, qui arrivent en des dépêches interminables car le courrier n'arrive qu'une fois par an. Sous ces deux chefs de la colonie qui le consultent de plus en plus rarement, le Conseil Souverain reste simplement la cour d'appel, dont les jugements sont évocables au conseil du roi.

L'administration judiciaire comprend les trois cours royales à Québec, à Montréal et aux Trois-Rivières avec appel au Conseil souverain. Dans les campagnes, quelques seigneuries, quatre ou cinq, ont des cours seigneuriales pour les causes et les délits de minime importance.

Il n'existe aucune institution municipale. Par de multiples ordonnances, l'intendant pourvoit lui-même à l'administration des villes et des campagnes. Dans les villes, deux fonctionnaires suppléent à la municipalité: le juge qui applique et complète la réglementation requise, et le grand-voyer qui s'occupe de la voirie et de la construction. Dans les campagnes, le capitaine de milice de chaque paroisse, nommé par le gouverneur, est le seul représentant des autorités: il en fait exécuter les ordres et veille à la sécurité politique. Dans les affaires d'importance, où il est nécessaire de connaître l'opinion publique, le roi ordonne, ou le gouverneur et l'intendant décident de convoquer une assemblée des notables ou de la généralité des habitants. D'ailleurs, les citoyens peuvent également se réunir, mais seulement avec la permission des autorités et en présence d'un représentant officiel. Les seuls impôts sont de très légers droits de douanes sur les vins et les spiritueux.

Quant à la propriété foncière, en voici les traits essentiels. Le roi est le seul propriétaire du territoire. Il en concède de vastes étendues à titre de fief et seigneurie à des concessionnaires, appelés seigneurs. Ces concessions, qui ne confèrent pas la noblesse, obligent le bénéficiaire

à la résidence, à la foi et hommage et à de légères redevances. De son côté, le seigneur concède aux colons une pièce de terre, ordinairement, de six arpents de front sur quarante de profondeur. Cette étroitesse des terres résulte de la nécessité pour tout censitaire d'avoir façade sur le fleuve ou sur une rivière qui sont, pendant longtemps, les seules routes du pays. Du censitaire, le seigneur exige une redevance annuelle très modique—à peine quelques dollars par an—et un droit de mouture pour l'usage obligatoire du moulin seigneurial. Comme le seigneur doit construire le moulin, sans oublier l'aide principale à l'église, c'est le colon qui est le véritable bénéficiaire de ce régime facile où les seules servitudes sont, à l'occasion, quelque corvée publique, le service dans la milice de 16 à 60 ans, et l'obligation de baliser la route en hiver. Dans les villes c'est le roi qui concède les emplacements contre une petite vente annuelle; sauf à Montréal, où ce sont les seigneurs de l'île, les Sulpiciens.

Au point de vue économique, l'agriculture constitue le fondement du pays. Le paysan qui arrive d'une France où il a subi corvées, impôts et restrictions de toutes sortes, prend possession, avec joie, de sa terre canadienne, franche et libre, qui lui donne son blé, ses fruits et ses légumes, et dont la forêt lui fournit tout le bois nécessaire, sans compter qu'il jouit encore d'une pêche et d'une chasse abondantes. Aussi, il n'est point de censitaire qui d'après les contemporains ne vive "fort doucement", et "plus heureux que ce qu'on nomme en France les bons paysans".

En face de l'agriculture, la grande industrie est la traite des fourrures. Elle se pratique par les Indiens ou par les coureurs de bois. Dans le premier cas, les indigènes apportent leurs cargaisons de pelleteries à la grande foire qui se tient annuellement en juin à Montréal. Elle réunit quatre à cinq cents Indiens avec des piles énormes de riches pelleteries, et pendant plusieurs jours, c'est l'échange des pelleteries contre les marchandises les plus diverses. Tout le monde s'en mêle, marchands et commis venus de partout, officiers, soldats, ouvriers et habitants, car c'est elle qui fait circuler produits et marchandises et fournit des moyens d'achat à la majorité des colons.

La traite se fait aussi par des engagés qu'on appelle les coureurs de bois. Pour éviter la concurrence des acheteurs et obtenir la fourrure à meilleur compte, ces hommes envahissent la forêt et vont troquer dans les tribus de l'Ouest. Le métier est dur: une seule route, la rivière, et un seul véhicule, le canot d'écorce. En hiver, on doit marcher les raquettes aux pieds. En toutes saisons, une fois Montréal dépassé, on perd contact avec les habitations; ce qui oblige de tout apporter: armes, couvertures, provisions, ustensiles et marchandises. Aux rapides, ou entre deux rivières, il faut porter le canot et les marchandises. A part la fatigue, que de dangers: rupture du canot, naufrage, disette de provisions, embuscades indiennes. Mais les profits sont énormes et quelle attraction que cette vie où l'aventure sourit à chaque bourgade.

La traite par les ressources qu'elle rapporte permet en outre aux plus audacieux d'explorer des terres nouvelles. Car la colonie ne constitue encore qu'une bande de culture en marge du fleuve, de Québec à Montréal. Au sud et à l'ouest s'ouvre un continent inconnu, où se porte l'élan aventureux de la race. A la suite de Nicolas Perrot,

qui visite le lac Michigan, et de Radisson, qui atteint la baie d'Hudson, voici Galinée et Dollier de Casson, qui explorent le lac Erié, Joliet qui découvre le Mississippi, Greysolon Duluth qui fonde des postes au lac Nipigon, et le plus grand de tous, Cavelier de la Salle, qui descend le Mississippi jusqu'à la Louisiane. C'est la moitié d'un continent, dix fois grande comme l'Europe, qui passe ainsi sous le drapeau de la France.

Cependant, au Sud, la présence des colonies anglaises du New-York et du Massachusetts conditionne déjà l'existence de la Nouvelle-France. Leurs marchands cherchent à capter la traite des fourrures de l'Ouest; grâce à leurs ports de l'Atlantique, ils peuvent offrir leurs marchandises à meilleur marché que le Français qui les porte à l'intérieur du pays; mais simples businessmen ils ne peuvent lutter contre le coureur de bois en qui l'Indien trouve toujours un ami. Alors les traiteurs américains poussent les Iroquois à la guerre contre les Outaouais et les Illinois, alliés et clients des Français.

C'est ainsi qu'en 1684, à propos de fourrures, les hostilités éclatent avec les Iroquois, que soutiennent les Anglais de New-York. Sous le gouverneur de La Barre, une armée de 1,000 hommes marche contre les Cinq Nations. Mal dirigée, l'expédition est un échec qui fait remplacer ce gouverneur par Denonville. Ce dernier "une espèce d'imbécile" au dire de St-Simon, organise, en 1687, une malheureuse expédition dont le seul résultat est de brûler quelques bourgades iroquoises. Enragés, les ennemis s'abattent sur le village de Lachine où dans la nuit du 15 août 1689, ils font un atroce massacre de tous les habitants.

Cette même année, la guerre avec l'Angleterre s'ajoute à la guerre iroquoise, mais l'ancien gouverneur Frontenac, renvoyé au Canada pour le sauver, fait partout face à l'orage malgré ses 70 ans. En 1690, trois coups de main par les miliciens canadiens, détruisent trois villages anglais. Riposte des colonies anglaises qui marchent contre la colonie. Mais leur armée de terre est dispersée par la maladie et la flotte de Phipps, à qui Frontenac répond "par la bouche de ses canons", doit battre en retraite. De leur côté, les Iroquois se livrent à une guerre d'embuscades sanglantes et cruelles et les colons font partout le coup de feu. Prenant l'offensive, Frontenac envahit le territoire iroquois, dont il détruit les bourgades de deux nations. Un Canadien d'Iberville se distingue entre tous: il triomphe à la baie d'Hudson (1694), dans le Massachusetts, et à Terre-Neuve (1696). Il allait attaquer New-York lorsqu'en 1697, la guerre anglaise se termine par le traité de Ryswick. De leur côté, quatre ans plus tard, (1701), les Iroquois signent une paix qui durera un demi-siècle.

Malheureusement, à peine la paix iroquoise est-elle conclue, qu'éclate, cette année-là, la guerre de la succession d'Espagne. Le gouverneur Vaudreuil couvre la colonie avec des partis qui harcèlent la frontière américaine. En réponse, les Anglais dirigent, en 1711, deux expéditions contre le Canada: mais une tempête dévaste la flotte de l'amiral Walker dans le St-Laurent et l'armée bat en retraite. La paix d'Utrecht qui se conclut en 1713 laisse la colonie intacte.

Il en fut autrement en Acadie. Négligée par la France malgré son importante situation stratégique, et ne recevant que de rares colons isolés, elle doit se développer par la seule natalité d'une population qui n'atteint pas 500 âmes. Le groupe acadien accomplit, cependant,

ce miracle: de nouvelles familles se forment et s'augmentent si bien que le pays compte déjà 2,000 âmes en 1710. L'infortune de la petite colonie est d'être l'obstacle qui ferme à Boston et à New-York la route de la pêche et des fourrures des côtes acadiennes. Aussi lorsqu'éclate la guerre, les Bostonnais envahissent l'Acadie et capturent Port-Royal en 1690. A leur amer désappointement, la paix de Ryswick (1697) remet, une fois de plus, les Français en possession de l'Acadie. Aussi quand la guerre reprend, cinq ans plus tard, une nouvelle expédition anglo-américaine sous Nicholson accourt assiéger Port-Royal qui doit capituler et cette fois le traité d'Utrecht cède définitivement l'Acadie à la Grande-Bretagne, ainsi que les territoires de la baie d'Hudson.

Pendant toute cette période d'hostilités presque continuelles, de 1684 à 1713, la colonie canadienne avait continué à grandir et à progresser. Les grandes dépenses militaires accompagnées de l'inflation coutumière, ont créé une prospérité factice, en même temps que le goût des plaisirs et des distractions. Comme toujours en temps de guerre, la vie acquiert une grande activité mondaine, qui influe à la fois sur le commerce et les mœurs. Car il existe maintenant une petite société coloniale que forment les seigneurs, les fonctionnaires et les marchands. A cette société, les officiers de France en habits de cour et leurs femmes en robes de soie apportent le prestige de leur présence et l'élégance des toilettes parisiennes. On se donne des dîners et des fêtes, on se livre aux jeux de société et l'on danse. Mais le clergé, très sévère à cette époque, surveille étroitement les parties de plaisir ainsi que les visites aux dames. Il signale au gouverneur les officiers qui manquent la messe et refuse la communion aux femmes qui se présentent avec, pour coiffure, une pyramide de noeuds de ruban. Mgr de Saint-Vallier défend même aux confesseurs (voici ses propres termes): "d'absoudre les filles et les femmes qui porteront la gorge et les épaules découvertes, soit dedans, soit dehors leurs maisons, ou qui ne les auront couvertes que d'une toile transparente".

A côté de cette rigueur ecclésiastique, voici l'opinion d'un officier historien, sur la société du temps: "Quoique les Canadiennes soient en quelque façon du nouveau monde, écrit-il, ce sexe y est aussi poli qu'en aucun lieu du Royaume. La marchande tient de la femme de qualité et celle d'officier imite en tout le bon goût que l'on trouve en France... Les dames de Québec sont beaucoup sur la réserve... les Montréalistes ont à la vérité des dehors plus libres, mais comme elles ont plus de franchise, elles ont plus de bonne foi, et sont très sages et très judicieuses".

Quant aux hommes, voici ce qu'en dit le même officier. "Le Canadien a d'assez bonnes qualités, il aime la guerre plus que tout autre chose. Il est brave de sa personne, il a de la disposition pour les arts... mais il est un peu vain et présomptueux; il aime le bien et le dépense assez mal à propos".

A cette petite société, comme à toute la colonie, le traité de Ryswick apportait enfin, après trente ans de guerre, une paix bien méritée, car pendant cette période mouvementée, elle avait tenu tête à l'ennemi anglais et indien, fourni au pays la ressource indispensable des pelleteries et exploré par ses fils la moitié d'un continent.

Nous entrons maintenant dans la troisième période de l'histoire de la Nouvelle-France, période d'expansion, qui finit avec la conquête. A la date d'Utrecht, 1713, la situation n'était pas brillante. Sans doute, la colonie avait grandi, qui comptait maintenant 18,000 âmes, mais elle s'était aussi appauvrie. Après la guerre, le roi se libère de l'inflation de la façon la plus simple du monde: il réduit à la moitié de sa valeur la monnaie de cartes qui servait de numéraire. De plus, la guerre, avec la surabondance des fourrures sur le marché européen, vient de ruiner la traite canadienne, qui ne retrouvera plus ni son volume ni sa richesse des bonnes années. Il fallut couper les dépenses et compter moins sur les pelleteries et davantage sur l'agriculture. Ce que la forêt perdit, la campagne le gagna. Mieux cultivé, le sillon fait vivre son propriétaire "assez commodément". Aussi les seigneuries se peuplent-elles de nouveaux censitaires. L'essor agricole s'accomplit rapidement; le nombre d'arpents en culture passe de 43,000 en trois ans à 71,000. Le blé seul qui produisait 160,000 boisseaux atteint un rendement de 234,000. On cultive davantage l'avoine, le maïs et l'orge, ainsi que le lin et le chanvre et voici que s'amorce la culture du tabac. L'élevage multiplie le bétail au point de pouvoir en commencer l'exportation.

Devant la prospérité de l'agriculture, on réclame partout de nouvelles terres. Le roi doit concéder de nouvelles seigneuries et le pays peuplé s'étend maintenant du lac St-François jusqu'à Rimouski. Le grand voyer termine en 1737 une route qui relie enfin Montréal et Québec. Une autre route s'ouvre bientôt, qui va de Laprairie à St-Jean et jusqu'au fort Saint-Frédéric du lac Champlain.

Grâce à ces circonstances, l'agriculture continue de progresser remarquablement, décuplant son domaine et sa production.

D'autre part, l'industrie ne se développe que fort peu et lentement. Des pêches sédentaires s'établissent dans le fleuve. Il se fait une petite exportation de chêne et d'épinette. On fabrique du goudron et de la résine. Une seule mine est mise en exploitation: la mine de fer du Saint-Maurice, dont les forges produisent des poêles et des ustensiles.

En 1732, la construction navale de Québec fournit des navires à l'île Royale et à la Martinique. Même un chantier royal construit avec succès des flûtes et des frégates pour la marine du roi.

Le grand commerce du pays reste celui des pelleteries, qui représente une valeur d'un million et demi de livres par an.

Les autres branches du commerce se réduisent à peu de chose: vente de navires et de bois de construction aux Antilles françaises; exportation de bois, de boeuf et surtout de farine à l'île Royale; exportation en France du chanvre et du lin, de goudron et de la résine.

C'est de France que viennent presque tous les produits des manufactures, draps, toiles, meubles, instruments, bibelots et les articles nécessaires à la traite. L'importation se chiffre à une moyenne de deux millions de livres, contre une exportation qui lui reste toujours inférieure.

Le pays continue de s'agrandir par l'exploration, grâce à de la Vérendrye qui atteint le lac Winnipeg et la rivière Saskatchewan, pendant que ses fils explorent le haut Missouri et s'arrêtent en face des premiers contreforts des montagnes Rocheuses (1743).

Ainsi la Nouvelle-France est en progrès sur tous les fronts. Dans son territoire immense, face à deux millions d'Anglo-américains, ce qui lui manque, c'est la population. Car, fort malheureusement, l'émigration française qui a fourni 5,000 âmes au dix-septième siècle, est pratiquement tarie. A l'occasion, de rares familles traversent l'océan. Tous les ans, débarquent un certain nombre d'engagés que tout navire venant de France doit, de par la loi, amener au pays. De plus, on favorise l'établissement sur les terres des soldats licenciés ou de ceux qui veulent devenir colons. Finalement Versailles décide d'envoyer au Canada de temps en temps des fils de famille qui ont mal tourné, des braconniers et des faux-sauniers ou contrebandiers du sel. Or, mis ensemble, tous ces éléments de colonisation ne s'élèvent pas à cinq mille personnes en soixante ans. La force numérique de la colonie doit compter uniquement sur la fécondité des berceaux. Par là s'explique l'étonnante croissance de la population: 24,000 en 1720, déjà 42,000 en 1739, et 70,000 en 1758.

Dans le domaine de l'administration, aucun changement ne se produit. Pour garder un territoire, qui va de l'Acadie aux Grands Lacs, le gouverneur n'a que 1,200 soldats et près de 10,000 miliciens sans aucun entraînement militaire.

Quant à l'intendant, sa grande tâche est de solder les dépenses du pays. Son budget comporte peu de chapitres: entretien des troupes et fortifications, salaires des fonctionnaires; travaux publics et transports; allocations au clergé et aux hôpitaux. Le total est en moyenne de \$400,000 par an. En regard, la recette qui se compose de droits d'entrée sur les boissons et le tabac, d'un droit de sortie sur les originaux, et de droits domaniaux de \$200,000 par an. En conséquence, au roi qui doit combler le déficit la colonie coûte environ \$200,000 par an, un très modeste loyer pour le tiers d'un continent!

Du côté religieux, l'évêque qui réside à Québec dirige cent vingt-quatre paroisses. La dime, qui n'est que le vingt-sixième des produits de la terre, ne suffit pas à l'entretien des curés, et le roi doit encore fournir ce qui manque.

A ce moment, vers le milieu du dix-huitième siècle, la Nouvelle-France atteint à peu près dans tous les domaines le sommet de sa prospérité: son agriculture s'améliore, son commerce s'étend, sa modeste industrie se développe et les dépenses publiques augmentent, pendant que sa population, qui continue de se multiplier, connaît les jours les plus heureux du régime français.

Dans la campagne, les maisons de style normand, plutôt de bois que de pierre, sont le plus souvent bâties sur le bord d'une rivière pour la commodité du voyage et du transport. Ne contenant que trois ou quatre pièces, avec un grenier sous le toit, elles ont leurs fenêtres garnies, en guise de vitres, de carreaux de papier huilé et sont chauffées pas d'énormes cheminées de pierre et des poêles de fonte.

Avec les produits de sa terre et de son bétail qui le nourrissent, avec la laine et le lin qui l'habillent, le paysan et ses fils, qui portent la tuque sur les cheveux en couettes, ont chacun leur propre cheval, aiment à déguster leur verre d'eau-de-vie et à fumer la pipe à la moindre occasion.

Les femmes se contentent d'ordinaire d'un mantelet sur jupon court, avec un bonnet d'indienne, mais revêtent leurs plus belles robes, le dimanche. Tout en travaillant, du matin au soir, elles aiment à fredonner des chansons d'amour. Tout ce peuple de la campagne est remarquablement poli, les hommes lèvent leur chapeau aux visiteurs et tout le monde s'appelle Monsieur et Madame. Une bonne humeur, joyeuse et gaillarde, domine partout et Montcalm dira que ces "roturiers vivent comme de petits gentilshommes de France".

Dans les villes, la maison de pierre se dresse, étroite et haute à Québec, sobre et large à Montréal, mais accueillantes partout. Dans les rues circule une population pittoresque: officiers portant l'habit ouvert sur gilet de velours, l'épée au côté et tricornes brodés d'or sur la perruque à queue; marchands en habits de drap et linge de dentelle avec chapeaux galonnés; gens du peuple en culottes courtes et gilets de toutes les nuances; soldats en uniformes blancs et guêtres jusqu'aux genoux; dames en robe à panier et cheveux poudrés, avec bonnets de dentelle ou coiffure de rubans à la fontange, et femmes du peuple en mantelet de couleurs sur petit jupon avec coiffes à jour. De lourdes charrettes aux chevaux attelés en flèche font crier leurs essieux, et des calèches passent, hautes sur roues, entraînant des élégantes qui jouent de l'éventail.

Tous ces gens sont fort polis et les hommes ne cessent de donner des coups de chapeaux à droite et à gauche. On s'invite beaucoup à dîner et les repas sont somptueux. Le déjeuner, entre sept et huit heures, consiste de croûtons et de chocolat ou café. A midi, on dîne de viandes rôties, de ragoûts et de salade suivis de fruits ou de confitures. On y sert parfois du fromage et du café sans crème. On y boit du vin ou de la bière. Le couvert se compose d'une serviette, d'une cuiller et d'une fourchette, chaque convive apportant son propre couteau. Le souper se donne à sept heures avec un menu à peu près semblable. Dans la soirée, on danse, on entremêle les jeux du hasard et de cartes; parfois on se donne des parties de masques où l'on joue aux dés avec les dames.

Le Suédois Kalm note que les femmes ont, en général, de la beauté, et sont plus instruites que les hommes. Il ajoute que les Québécoises se font remarquer par leurs bonnes manières, tandis que les Montréalaises se distinguent plutôt par leur orgueil. Mais il ajoute que les dames de Montréal sont généralement plus belles et que les manières sont quelque peu trop libres dans la société de Québec.

Quant aux hommes, les voyageurs remarquent qu'ils sont de bonne taille, bien faits et de tempérament vigoureux. "Ils respirent en naissant, écrit Charlevoix, un air de liberté qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie et, nulle part ailleurs on ne parle plus purement la langue française". On leur reproche, d'autre part, une paresse de l'esprit, une trop bonne opinion d'eux-mêmes et la manie de vivre au-dessus de leurs moyens. De la société canadienne, Montcalm écrit: "Québec m'a paru une ville de fort bon ton; et je ne crois pas que, dans la France, il y ait plus d'une douzaine au-dessus pour la société".

Cette société, qui vit avec agrément et confort, accueillit en 1744, comme une calamité, la guerre de la succession d'Autriche qui oppose

la France et l'Angleterre. Au début les hostilités se portèrent contre Louisbourg, capitale du Cap Breton, qui n'est encore qu'une petite colonie de 6,000 habitants. Malgré trente millions de dépenses, la forteresse de Louisbourg était plus imposante que formidable. Une expédition du Massachusetts, sous les ordres de Pepperell, la capture après un siège assez peu glorieux, en juin 1745, mais deux ans plus tard, les Français prennent leur revanche avec la défaite du colonel Noble en Acadie.

Du côté du Canada, les hostilités se résumèrent à la destruction de quelques postes dans le Massachusetts et à de faibles incursions des Iroquois à qui on donna la chasse avec succès. Bientôt la paix d'Aix-la-Chapelle de 1748 rétablissait le *statu quo*, rendant Louisbourg à la France.

Cependant la guerre n'avait pas ralenti la marche en avant du pays. La traite des fourrures se chiffre maintenant à trois millions de livres par an et la campagne produit en moyenne 800,000 boisseaux de blé. Les exportations — pelleteries, farines, viandes, bois, huiles, — balancent pratiquement les importations. Résultat: les revenus de la colonie s'élèvent à \$500,000, ce qui suffirait à solder le budget normal. Mais, depuis 1744, la Nouvelle-France est sortie de la normalité. Elle a cessé d'être une colonie qu'on développe pour devenir un bastion qu'on fortifie.

Comme le Canada rejoint maintenant la Louisiane, il s'agit, avant tout, de protéger cet immense territoire contre la poussée des colonies américaines. Mais le New-York qui envahit le territoire des Grands Lacs à la poursuite des fourrures, et la Virginie, qui envoie ses colons dans la vallée de l'Ohio, refusent de se laisser enclaver entre l'Atlantique et les Alleghany. Pendant que la France dresse tout une ligne de forts qui vont du Mississipi au Saint-Laurent, les troupes anglaises marchent vers la frontière. Voici qu'un matin, par surprise, le jeune Washington fait tirer sur le parlementaire Jumonville et son escorte. C'est l'étincelle qui met le feu aux poudres et bientôt éclate la guerre de Sept Ans.

En Acadie, les Anglais prennent Beauséjour, brûlent Saint-Jean et expulsent brutalement la population en masse. De leur côté, les Canadiens battent Braddock à la Monongahéla, mais Dieskau est défait par Johnson au lac Saint-Sacrement. Montcalm arrive, qui arrête l'ennemi sur place. Sa prise d'Oswego en 56, de William-Henry en 57, et sa magnifique victoire de Carillon en juillet 58, déconcertent l'offensive anglaise, mais avant la fin du mois, à l'autre extrémité du pays, Louisbourg capitule devant Wolfe. La porte du Saint-Laurent est ouverte à la flotte britannique.

Autre malheur, dans la colonie, la situation se gâte. A la difficulté des ravitaillements de France, bloqués par les frégates anglaises, s'ajoutent la pauvreté des récoltes et les malversations de l'intendant Bigot. Avec le munitionnaire Cadet, et le mari de sa maîtresse, le major Péan, chargé des équipements militaires, l'intendant a formé une société, qui accapare toutes les fournitures. Sous le couvert de ses ordres, elle achète blé et bétail à des prix officiels et les rétrocède à l'intendance à des prix exorbitants. Ainsi la Société achète un boeuf pour 80 livres et le revend au roi exactement 1,200 livres.

Dans la haute société, on continue de mener joyeuse vie. Les grands dîners du gouverneur, de l'intendant et des officiers, se succèdent, où sous la musique des violons, les danses tourbillonnent tandis que sur les tables de jeux se perdent des sommes folles. Pendant ce temps, la famine règne dans le pays et le peuple des villes et les soldats sont réduits à la ration de cheval et à un quarteron de pain par jour. Seules, les victoires de Montcalm, tenant l'ennemi à distance, empêchent le peuple de crier tout haut sa misère et sa protestation.

Et voici l'année terrible de 1759. Avec 12,000 hommes et une flotte puissante, Wolfe vient bloquer Québec, pendant qu'Amherst attaque le fort Carillon et que Prideaux marche contre Niagara. A ces trois armées de 40,000 combattants, la Nouvelle-France ne peut opposer que 6,000 hommes de troupes et 15,000 hommes de milice. La lutte s'annonce désespérée.

La véritable partie se joue devant Québec. Avec une stratégie remarquable, Montcalm repousse toutes les attaques et défait Wolfe à Montmorency. Mais, une bévée de Vaudreuil laisse ouvert le sentier de l'Anse au Foulon et ce fut le 13 septembre la déroute des Plaines d'Abraham et cinq jours plus tard la reddition précipitée de Québec par M. de Ramezay.

Alors tout reflue sur Montréal pour une réorganisation de la résistance. C'est un hiver de panique et d'angoisse, où les Canadiens prient beaucoup et mangent très mal. Au printemps toute la colonie met son espérance dans Lévis qui conduit son armée contre Québec. Avec la victoire de Ste-Foy, une grande explosion d'espoir monte dans le ciel, mais retombe bientôt, lorsqu'on apprend qu'une nouvelle flotte britannique a jeté l'ancre devant Québec. Il en débarque des milliers et des milliers de soldats et trois armées, celle de Murray, par le Saint-Laurent, celle de Haviland, par le Richelieu, et celle d'Amherst, par le lac Ontario, convergent sur Montréal. Le 6 septembre, elles campent en vue de la ville. Les miliciens découragés sont rentrés chez eux et les Indiens alliés traitent avec l'ennemi. A l'héroïque Lévis, il ne reste que 2,400 hommes contre 30,000 Anglais. Toute résistance est impossible.

Le 8 septembre, Vaudreuil et Amherst signent la capitulation de la colonie, capitulation généreuse, mais qui refuse à l'armée les honneurs de la guerre. Sur quoi, blessé par l'injustice, Lévis, sortant de Montréal, passe dans l'île Sainte-Hélène et donne l'ordre de brûler les drapeaux des régiments.

Dans l'obscurité du soir d'automne, un feu flamba et des étincelles montèrent dans le ciel, dernières étoiles d'une grande gloire faite d'exploration et d'audace, d'évangélisation et d'idéal, de colonisation et de bravoure, véritable épopée qui avait conquis et civilisé la moitié d'un continent. Puis la nuit retomba plus opaque et plus sombre. Le lendemain, Montréal abaissait son drapeau fleurdelysé et le Canada devenait territoire britannique. Un nouveau drapeau flottait maintenant dans le ciel de la Nouvelle-France.

Mais dans la colonie en deuil, de Gaspé à Détroit, rien d'autre n'était changé: sous la douleur et la tristesse, qui l'étreignait, toute la population canadienne se jurait, ce jour-là, de garder quand même et malgré tout son âme française et catholique. Et ce serment, les générations

l'ont si bien tenu qu'aujourd'hui, deux millions de Franco-Américains et trois millions de Franco-Canadiens maintiennent intactes, avec une vigueur inlassable, les traditions, le parler et la religion du pays de France en cette terre de l'Amérique, où leurs aïeux ont écrit le plus beau chapitre de l'histoire française hors de France.

Gustave Lanctot

L'OEUVRE DE FRANÇOIS-CHARLES NAGOT

par M. l'abbé Adrien Verrette*

A l'occasion de sa réunion annuelle tenue à Washington en novembre 1941, l'épiscopat américain publiait un important message intitulé "La crise de la chrétienté". Ce document était adressé aux quelque vingt-cinq millions de catholiques aux Etats-Unis. Quelques jours auparavant, cette même auguste assemblée des évêques s'était portée à Baltimore, siège du premier évêché américain, pour évoquer un des chapitres les plus émouvants de notre histoire religieuse, la venue en ce pays des premiers éducateurs de notre clergé. Une éclatante manifestation commémorait le 150ème anniversaire de l'arrivée des Messieurs de Saint-Sulpice aux Etats-Unis et aussi le troisième centenaire de fondation de cette glorieuse compagnie.

A cent cinquante ans de distance, une pareille coïncidence prend l'allure d'un immense triomphe de la Foi. Elle nous montre une puissante chrétienté agenouillée au berceau de son histoire pour glorifier la foi, le courage et le dévouement de ses premiers serviteurs. Combien ce contraste nous fait comprendre et admirer la sagesse inspirée du grand pontife Pie VII qui disait à Monsieur Emery, inquiet au sujet du séminaire de Baltimore: "Mon fils, laissez, laissez subsister ce séminaire qui portera du fruit dans le temps."

En dehors des milieux ecclésiastiques, cette contribution inestimable des prêtres de Saint-Sulpice au progrès du catholicisme aux Etats-Unis est peut-être peu connue. Habitué que nous sommes à vivre dans le présent, jouissant librement des innombrables bienfaits de notre sainte religion, nous oublions trop facilement les labeurs de nos devanciers. Et pourtant si l'Eglise aujourd'hui est si magnifiquement organisée sur tous les points de ce vaste continent, nous devons retracer dans une large mesure ce merveilleux développement aux pieux et courageux efforts de ces quelques prêtres de France qui débarquaient à Baltimore, au Maryland, le 10 juillet 1791 sous la direction de François Charles Nagot.

Fondée à Vaugirard, près de Paris, en 1641, par Monsieur Jean-Jacques Olier dans le but de préparer les jeunes gens au sacerdoce, la Compagnie de Saint-Sulpice tenait son nom de la paroisse qu'elle desservait au moment de son organisation. Elle comptait presque un siècle et demi d'apostolat lorsque se déclama en France la terrible révolution de 1789. Monsieur Jacques-André Emery en était le neuvième supérieur.

Déjà en 1657, M. Olier intimement intéressé à la fondation de Ville-Marie avait envoyé à cette jeune colonie quatre de ses prêtres les plus zélés pour y inaugurer et maintenir son oeuvre jusqu'à ce jour. Messieurs de Queylus, Souart, d'Allet et Galinier. Leur histoire est un des plus beaux fleurons du Canada apostolique.

Effrayé par les ravages de la Révolution et la persécution qui s'abattait sur l'Eglise catholique en France et voulant sauver sa petite

* M. l'abbé Adrien Verrette, docteur ès lettres "honoris causa" de l'Université Laval de Québec, est curé de la paroisse St-Mathieu de Plymouth, N. H.

compagnie de l'anéantissement, M. Emery conçut le dessein d'envoyer quelques-uns de ses prêtres en pays de mission. Ils iraient dans la jeune Amérique se consacrer exclusivement à la formation d'un clergé indigène pour aider cette chrétienté naissante. Après la tempête, ils reviendraient relever l'Eglise de ses ruines. Lui-même caressait l'espoir d'accomplir ce dévouement. Il s'en ouvrait un jour à l'un de ses anciens élèves. "Je voudrais, écrivait-il, aller aux Illinois, sur les bords du Mississipi, dans ce diocèse en friche de Baltimore. . . . et si des considérations d'un plus grand bien ne m'avaient point arrêté, je serais déjà au delà des mers." M. Olier, co-fondateur de Montréal, n'avait-il pas lui aussi exprimé un pareil désir. Dans ses mémoires autographes il écrivait: "Etant instruit des biens qui se font en Canada, pays habité par des peuples gentils, et me trouvant lié de société comme miraculeuse à celui à qui Notre-Seigneur a inspiré le mouvement et commis l'entreprise de Ville-Marie, je me suis toujours senti porté d'aller finir mes jours en ces quartiers avec un zèle continuuel d'y mourir pour mon Maître."

Depuis 1634, la colonie catholique du Maryland, fondée par Cecilius Calvert, Lord de Baltimore, était sous la direction spirituelle de missionnaires anglais, la plupart membres de la Compagnie de Jésus. Le 6 novembre 1789, une bulle apostolique érigeait le diocèse de Baltimore et le Pape Pie VI nommait Mgr Jean Carroll premier titulaire de ce siège épiscopal. A Londres, le 15 août suivant, en la fête de l'Assomption de la Vierge-Marie, dans la chapelle du château Ludworth, Mgr Charles Woluresley, évêque de Rama, consacrait le premier évêque des Etats-Unis.

A cette occasion, M. François-Charles Nagot, envoyé de M. Emery rencontrait Mgr Carroll pour lui soumettre un projet de fondation de séminaire dans son vaste diocèse. "M. Nagot, écrit Mgr Méric, était un homme de Dieu: son zèle plein de foi, sa piété douce et humble, son coeur affectueux et sa longue expérience de la direction des séminaires, lui méritèrent la confiance de M. Emery et le recommandèrent à l'estime particulière de Mgr Carroll." Quelle bénédiction pour une église à son berceau. L'entreprise plut à l'âme généreuse de l'évêque qui s'empressa d'accueillir ces hommes de foi et de science. Par ce fait, le sort du clergé catholique aux Etats-Unis était assuré.

L'entente établissait que la Compagnie fournirait l'entretien à ses prêtres durant les deux premières années. De son côté, Mgr Carroll leur promettait un emplacement à quelque distance du village de Baltimore, la ferme Bohemia.

Sous le regard de la Vierge de Lorette, le 8 avril 1791, quatre Messieurs, pleins de courage et de confiance, s'embarquaient à Saint-Malo, en Bretagne, pour cette lointaine aventure toute à la gloire de Dieu. François-Charles Nagot, supérieur, était accompagné des Messieurs Jean-Marie Tessier, Antoine Garnier et Michel Lavadoux.

Avec quelle netteté et quasi prophétique claire vue, M. Emery ne leur avait-il pas adressé ses dernières instructions avant le départ, sorte de charte spirituelle à laquelle ses fils d'outre-mer sont demeurés jalousement fidèles jusqu'à ce jour. "Les prêtres de Saint-Sulpice envoyés pour fonder un séminaire à Baltimore, tâcheront, disait-il, de concevoir la plus haute idée de leur vocation. Ils penseront que ce sémi-

naire est le premier établissement de ce genre, et sera pendant longtemps l'unique dans tous les Etats d'Amérique; qu'il s'agira dans ce séminaire de former tous les ouvriers apostoliques que la Providence destine à affermir les catholiques dans la foi, à ramener les hérétiques dans le sein de l'Eglise, à porter la lumière de l'Evangile aux sauvages; en un mot, à faire régner Jésus-Christ et son Eglise dans une partie du monde bien plus étendue que l'Europe entière. En conséquence, ils ne négligeront rien pour arriver à une éminente sainteté, persuadés qu'ils feront plus de bien par la sainteté de leur vie que par leurs enseignements et leurs exhortations. Ils se rappelleront souvent qu'ils sont destinés à perpétuer l'esprit et le nom de la compagnie dans le nouveau monde, et ils auront toujours sous les yeux les usages et les règles du séminaire de Saint-Sulpice, pour s'y conformer autant que possible."

Quelques séminaristes accompagnaient le groupe des fondateurs. Sur le navire se trouvait également René de Chateaubriand, alors égaré dans le voltairianisme et qui allait un jour chanter avec l'encens de la poésie le reflet des scènes grandioses du nouveau monde. Il venait découvrir les savanes de l'Amérique et les grands bois du Canada. Devenu le grand défenseur du christianisme il gardera un souvenir ému de ses compagnons de voyage.

François-Charles Nagot était âgé de 57 ans lorsqu'il entreprit son oeuvre à Baltimore. Homme de profond savoir et de vertu, disciple admirable de M. Olier dont il incarnait toutes les disciplines, il avait été professeur de sciences sacrées avant d'être appelé à la direction du séminaire de Paris. Il était encore auteur de plusieurs ouvrages, entre autres, une vie remarquable de M. Olier, rédigée à la demande de M. Emery. Jouissant du plus haut prestige au milieu de ses confrères, nul doute que ses qualités éminentes l'avaient désigné dans la pensée de ses supérieurs pour continuer l'oeuvre de Saint-Sulpice advenant la disparition de la compagnie en France.

Les oeuvres de Dieu sont généralement baptisées dans l'épreuve. Celle de M. Nagot n'en fut pas exempte. A son arrivée le 10 juillet, M. Nagot apprend que l'emplacement promis n'était plus disponible. Sans tarder et presque défiant la Providence il fait l'acquisition d'un terrain à l'entrée du village sur lequel se trouve une modeste hôtellerie, "One Mile Inn." La maison est transformée et en moins de huit jours, les professeurs l'habitent avec leurs élèves pour y inaugurer les cours le 3 octobre suivant. C'était le commencement du Séminaire Sainte-Marie qui subsiste encore au même endroit sur la rue Paca.

La vie catholique prenait donc un essor prometteur dans la jeune république des Etats-Unis. Des vocations du sol, formées par des maîtres de la vie spirituelle viendraient un jour grossir les rangs du clergé et porter aux fidèles les consolations de la Foi. Mgr Carroll ne venait-il pas de tenir son premier synode diocésain et la présence à ses côtés de nouveaux éducateurs avait vivement impressionné son clergé. De plus en cette même année 1791, le "Bill of Rights" n'avait-il pas décrété l'affranchissement des libertés religieuses pour tout le pays. Tout cela augurait bien et l'Eglise allait en profiter largement.

Dans un rapport adressé à M. Emery au sujet des 40,000 fidèles de son vaste diocèse, Mgr Carroll se disait préoccupé du sort de centaines de "familles catholiques et françaises attachées fermement à la reli-

gion, au devoir et privées de prêtres depuis longtemps." Ces groupements venus du Canada français habitaient surtout le vaste territoire enclavé entre les rivières Wabash, Illinois, Ohio et Mississipi jusqu'aux bords du Michigan.

Malgré ce grand besoin de prêtres, les vocations étaient toujours rares et l'oeuvre du séminaire progressait très lentement. En douze ans, quatre prêtres seulement avaient été ordonnés. Fallait-il renoncer à l'entreprise? Pour prévenir une telle décision Mgr Carroll s'empresait d'écrire à M. Emery lui disant: "Je vous déclare, comme d'ailleurs je l'ai déclaré en plusieurs circonstances que je n'ai nulle part connu des hommes plus capables par le caractère, le talent et la vertu que vos prêtres pour former les ecclésiastiques qu'exige la présente situation de la religion. En conséquence, je crois que ce serait un très grand malheur pour le diocèse s'il devait perdre les Messieurs du Séminaire."

Par contre, si les Messieurs du Séminaire ne pouvaient pas se dépenser exclusivement à la formation du clergé, ils rendaient d'incalculables services à l'Eglise, prêchant, catéchant et parcourant à dos de cheval les immenses régions du pays pour assister les malades, instruire les sauvages et consoler les malheureux. C'est toute la génération des premiers sulpiciens qu'il faudrait citer. Leur dévouement a conservé tout son lustre dans nos annales religieuses. Plusieurs furent appelés, bien contre leur désir, à fonder ou à diriger des diocèses, tels les évêques Maréchal, (archevêque de Baltimore), Flaget, David, Dubois, Dubourg, Chances et Vérot. Le seul nom de Gabriel Richard, l'incomparable fondateur et missionnaire de Détroit durant près de quarante ans, le seul prêtre à siéger au parlement de Washington, suffirait pour illustrer cet apostolat géant de la compagnie.

Et au cours de ces années d'héroïques labeurs, la Providence veillait quand même au développement du séminaire. A son heure il portera des fruits innombrables. Les vocations se multiplieront et les lumières de l'Evangile pénétreront aussi rapidement que s'étendront les frontières du pays.

Usé par le poids des ans, M. Nagot eut voulu sans doute retourner en France mais la maladie l'en empêcha. Agé de 76 ans, après 19 années de supériorat, en 1810, il cédera la charge à son collègue Jean-Marie Tessier. L'existence du séminaire était maintenant assurée. Sa mort survenue en 1816, le trouva dans le recueillement priant sans cesse pour le succès de cette grande oeuvre qu'il avait fondée. Ses cendres reposent sous les dalles du sanctuaire de la chapelle. Une modeste pierre rappelle à l'admiration de chaque génération ce que fut la vie de ce grand serviteur de Dieu.

Dans un bref apostolique adressé à Monsieur Jean Fenlon, le supérieur actuel des sulpiciens aux Etats-Unis, Sa Sainteté le Pape Pie XII pour en avoir été témoin lors de sa visite en 1936 rappelait les hauts faits de piété, de dévouement et d'enseignement qui remplissent l'histoire de cette illustre compagnie en ce pays.

Cet auguste témoignage venait confirmer l'hommage que les évêques américains adressaient aux Messieurs du Séminaire à l'occasion de leur jubilé. A cette haute école de spiritualité, des milliers de prêtres ont allumé la flamme de leur zèle sacerdotal et le vieux séminaire Sainte-Marie toujours imprégné des fortes disciplines et des saintes tra-

ditions de M. Olier continue sa mission séculaire. Il conserve vaillamment à nos générations dans son éternelle jeunesse le sacerdoce royal de Jésus-Christ.

Le rayonnement spirituel du geste de François-Charles Nagot suscite aujourd'hui l'admiration de toute une chrétienté. En 1791, ils étaient quatre. Aujourd'hui leur nombre dépasse à peine la centaine dont quelques nobles fils de France qui conservent vivant le souffle inspirateur de M. Nagot. A Baltimore, à Washington dans le monde universitaire, à San Francisco et à Seattle comme autrefois à Boston et à New-York, les fils de Monsieur Olier sont toujours aux avant-postes de l'Eglise forgeant dans la piété, l'humilité et la science ceux que le Seigneur appelle à ses autels pour préparer à l'Eglise un peuple de croyants. Honneur et gratitude à ces fidèles et grands serviteurs de notre clergé.

ADRIEN VERRETTE, prêtre

INTAILLES

UN LIVRE POSTHUME DE HENRI D'ARLES

par Adolphe Robert*

Henri d'Arles est mort à Rome le 9 juillet 1930.

Parmi ses papiers, l'on a trouvé le manuscrit d'un ouvrage que devait publier à Bruges (Belgique), la maison Desclée, De Brouwer & Cie. Le manuscrit a été relié sous toile cartonnée couleur orange.

Il est intitulé: **INTAILLES**.

Au mot intaille le dictionnaire donne la définition: pierre dure gravée en creux.

Le titre est bien dans la note d'Henri d'Arles qui, pour plusieurs de ses ouvrages, a emprunté à la peinture, la sculpture, la musique les noms dont il les a baptisés. C'est ainsi que *Intailles* fait pendant à **Eaux-Fortes** et **Tailles douces**, **Arabesques**, **Estampes**, **Pastels**, **Laudes**, etc.

On voit par là combien, jusqu'à la fin de sa vie, Henri d'Arles a été épris d'art.

Intailles toutefois ne définit pas très bien le contenu du volume.

C'est "Fragments" qu'il aurait fallu mettre. Car ce sont bien des fragments en effet que cette entrevue avec Paul Claudel, ces appréciations d'oeuvres littéraires comme celles de Robert Choquette, Rosaire Dion, Alice Lemieux, Armand Yon, ces jugements sur des oeuvres d'importation européenne, ce portrait de Mgr Paul-Eugène Roy, orateur, ces croquis acadiens rapportés des Iles de la Madeleine, ces pages de journal intime, enfin ce **Petit Traité de l'Eglise** qui termine l'ouvrage.

Une intaille dans une pierre suppose un dessin quelconque, une fleur, une tête, un objet, voire une simple rainure, quelque chose enfin qui donne une idée d'unité. "**INTAILLES**" ne remplit pas cette condition. Ce sont des sujets disparates qui ne se rattachent à aucun plan et n'ont entre eux aucun lien.

Mais si l'on examine la partie au lieu de l'ensemble, on s'aperçoit que chaque pièce représente en soi un beau dessin à la manière de Henri d'Arles.

L'on peut rappeler ici le conseil d'un maître-sculpteur à ses élèves: faites en sorte que si l'on devait détruire le moindre de vos ouvrages, devant un seul fragment retrouvé l'on puisse dire, que c'est beau.

* * *

C'est en avril 1927 que Henri d'Arles fit la connaissance de Paul Claudel, alors ambassadeur de France aux Etats-Unis. Ce n'était pas le diplomate qu'il désirait voir, mais le poète. Suivant sa propre expression, il en garda "quelque éblouissement". Il estimait que les courts instants passés dans l'intimité de l'auteur de "**L'Annonce faite à Marie**" faisaient époque dans sa vie. Aussi, voulut-il résumer ses impressions dans des pages où il rapporte la substance de la conversation. Il interrogea Paul Claudel sur sa conversion.

—Cher Maître, dit-il, j'ai souvent lu le récit de votre conversion soudaine, ce jour de Noël, à Notre-Dame. Permettez-moi de vous le demander, n'est-ce pas une illumination que vous avez reçue alors?

* M. Adolphe Robert, président général de l'Association Canado-Américaine; Chevalier de la Légion d'Honneur de France; Officier de l'Ordre National "**HONNEUR ET MERITE**" de la République d'Haïti; Docteur ès lettres "*honoris causa*" de l'Université Laval de Québec, etc.

M. Claudel se recueille un instant, comme pour une prière, décrit Henri d'Arles. Ses yeux se ferment à demi. Sa physionomie, extrêmement mobile, prend une telle expression de ferveur :

—Une illumination! Oui, oui, une illumination!

J'entendrai toujours le ton sur lequel ces mots furent prononcés. Toujours je verrai ce visage comme tourné vers le dedans, loin de nos contingences, contemplant les réalités suprêmes. Ce qui vient d'être évoqué, c'est un moment proprement divin.

—Que voulez-vous, dit le poète. J'étais très lancé, je croyais à la science, à l'humanité, au progrès, à toutes les fausses divinités de mon siècle. Où serais-je allé avec tout cela? Une voix m'a arrêté dans ma course éperdue. J'ai trouvé la lumière. Minute adorable qui a décidé de toute ma vie.

Et la conversation se continua entre le poète et Henri d'Arles touchant le sort infortuné de Camille Claudel, l'oeuvre de Charles Maurras dont Claudel qualifie la poésie de "vers de mirliton", saint Thomas d'Aquin que le poète avoue être "la grande ressource de ma pensée", etc.

Et Henri d'Arles de conclure :

"Ainsi finit ma visite à l'un des plus grands poètes qui aient jamais paru. On l'appelle le Pindare de notre siècle. Son nom reste attaché à un rythme nouveau, le rythme, le verset claudélien. Dans la littérature de notre temps, c'est lui qui occupe la place la plus considérable. Il y a créé ce que les critiques nomment un "remous", dont l'influence fut profonde, étendue, et n'est pas près de s'éteindre. Et ce poète est un mystique, au sens le plus orthodoxe du mot. La religion n'est pas pour lui simple matière à littérature, comme cela arrive. Il vit de la foi et il vit sa foi. Il la chante parce qu'elle déborde de son âme. Elle enflamme sa pensée. Je ne crois pas qu'il y ait eu, dans l'histoire, de poète aussi totalement conquis par le plus pur catholicisme."

L'on sera d'accord avec Henri d'Arles sur la création de ce rythme nouveau qui s'appelle le verset claudélien. Nul également ne contestera la sincérité de la foi de Claudel. C'est d'ailleurs un domaine dans lequel il est bien périlleux de s'aventurer. Mais que Claudel ait tenu dans la littérature contemporaine la place la plus considérable, c'est là un jugement que beaucoup n'accepteront pas sans inventaire.

* * *

Plusieurs pages de **INTAILLES** sont consacrées à la revue "**L'ACTION FRANÇAISE**" de Montréal alors dirigée par l'abbé Lionel Groulx. Elles lui sont inspirées par le dixième anniversaire de la fondation de cette publication. Il rappelle les sentiments divers qu'elle fit naître au moment de son apparition : indifférence, scepticisme, curiosité, intérêt, sympathie. Son but était de restaurer la plénitude de la vie française dans le commerce, l'industrie, les affaires, les sphères professionnelles, le courant général. Il rappelle les principales enquêtes conduites par la revue, les mots d'ordre lancés par elle, ses interventions auprès des pouvoirs publics, etc. C'est au cours de cet article que Henri d'Arles fait cette déclaration qui le peint bien et caractérise toute son oeuvre, savoir :

“parler, écrire pour le public, implique des responsabilités infinies. D'une idée lancée peut dépendre l'avenir d'un peuple”.

Henri d'Arles se faisait en effet une haute idée de sa responsabilité d'écrivain, d'orateur. Jamais il ne parlait sans préparation. Chaque mot qu'il écrivait, chaque phrase qu'il construisait était l'écho direct de sa conscience. Car bien qu'il fut épris d'Art, il plaça toujours la Vérité au premier plan. Il ne voulut jamais sacrifier le vrai à la beauté.

* * *

De Mgr Paul-Eugène Roy, orateur, Henri d'Arles trace le portrait suivant:

“Monseigneur Roy était grand, d'une taille fort au-dessus de la moyenne. Tout en lui respirait la force. Ses traits avaient plutôt la puissance que la grâce. Ils pouvaient paraître austères, presque ascétiques. Mais une expression de bonté tempérait ce qu'ils avaient d'un peu dur. Sa voix était admirable. Elle avait le son d'une cloche d'argent. Elle portait au loin, sans jamais devenir aiguë; quand elle baisait le ton, elle ne devenait pas sourde. Il y avait toujours de la clarté dans ce timbre de pur métal.... L'on sait le mot profond de Sainte-Beuve: “l'on a toujours la voix de son esprit.” Autrement dit, c'est tout le tempérament, toute la nature intellectuelle et morale qui se révèle dans la qualité de la voix. Or, Monseigneur Roy avait l'esprit droit et ferme, vigoureux et actif, le caractère viril et noble. Et l'on sentait vibrer dans sa parole la rectitude et la franchise de l'âme. Elle était faite pour les appels, pour les croisades. Elle invitait à l'action.... Monseigneur Roy cherchait surtout à éclairer. Il ne faisait guère vibrer la corde sensible. Il s'adressait plutôt aux énergies du coeur. Que de mouvements rédempteurs sa parole a suscités, qui ne sont pas retombés avec les derniers accents de sa voix. Il avait aussi le geste, en harmonie avec la nature de sa parole, c'est-à-dire un geste d'autorité, le geste qui commande.”

Ce portrait ne mérite-t-il pas les honneurs de l'anthologie?

Que l'on me permette ici un souvenir personnel.

C'était le dimanche soir, 30 juin 1912.

En dépit d'une température des tropiques, dix mille personnes s'étaient réunies au Manège militaire, à Québec, pour assister à la séance de clôture du congrès du Parler français. Face à la porte monumentale qui donne sur la Grande Allée s'élevait une immense estrade, occupée à ce moment-là par la fine fleur de la race canadienne-française: archevêques et évêques en manteaux violets, l'ancien premier ministre du Canada, Sir Wilfrid Laurier, des ministres du gouvernement fédéral et du gouvernement provincial, le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, des juges, des sénateurs, des députés, des militaires, des représentants de tous les ordres religieux, ces derniers en soutanes blanches, noires, brunes. La lumière — une lumière aveuglante et crue qui tombait des voûtes—faisait scintiller les croix pectorales aux lourdes chaînes d'or et les décorations en relief sur le noir des habits de gala. En face et de chaque côté de l'estrade, c'était la foule, la foule immense et anonyme—toutes les classes de la société mêlées—accourue des quatre coins de la Province, de l'Acadie, de l'Ouest lointain, de l'Ontario, de la Nouvelle-Angleterre, de la Louisia-

ne jadis française. La France était là, représentée par trois de ses fils distingués, un écrivain, un poète, un orateur sacré. En attendant l'ouverture de la séance, une musique jouait des airs canadiens que l'auditoire, bon enfant et d'humeur joyeuse, reprenait en chœur. Tout à coup, un grand silence se fit. Un homme venait de se lever au premier rang de l'estrade. Il s'avança tout au bord de la scène. Dix mille têtes se tournèrent alors de son côté et vingt mille yeux se braquèrent intensément sur lui. Combien auraient pu supporter sans faiblir l'ardeur de ces milliers de regards convergents? Cependant, lui ne broncha pas.... C'était Monseigneur Paul-Eugène Roy.

Taillé en force, la voix ferme et puissante, le geste aisé, l'allure souple d'un athlète sûr de lui-même, il commença son discours. L'auditoire sentit de suite qu'il avait affaire à un maître de la parole et de la pensée, et dominé, subjugué, il se laissa emporter au courant des émotions multiples que l'orateur faisait naître en lui. Mais ce fut le frisson des grandes émotions qui secoua cette foule ardente, lorsque dressé de toute la hauteur de sa taille, Monseigneur Roy s'écria:

"En 1760 ils n'étaient que soixante mille pour la défendre et la sauver. Ils l'ont défendue et sauvée.

"En 1912 nous sommes trois millions pour la parler, pour la propager, pour la venger, pour la glorifier. Ce serait une honte qui terminerait à jamais notre mémoire, si nous allions seulement laisser s'amoindrir le prestige et l'influence d'un verbe que Dieu envoya ici pour continuer la conquête des âmes et étendre le règne du Christ.

"O verbe de France et verbe de Dieu, que ma langue s'attache à mon palais si jamais elle t'oublie, ou cesse seulement de te propager et de te défendre!"

A ce moment-là, c'était la race canadienne-française toute entière qui prêtait le serment de fidélité à la langue des aïeux par la voix de l'orateur. Et si l'on avait demandé alors quel personnage personnifiait le mieux et dans toute son intégrité le type français d'Amérique, quel était le plus grand des fils de la race, tous auraient répondu sans hésiter: Monseigneur Roy.

* * *

Sept fragments du livre sont consacrés à la critique littéraire. A propos d'une vie de Soeur Bourgeoys, il fait l'observation que les vies des saints ne devraient pas être écrites par des laïques. Il manque à ces derniers la grâce d'état pour en dégager l'élément surnaturel. Il cite à ce propos cette pensée de Jacques Maritain:

"Nous sommes si épais que nous comprenons presque toujours d'une manière toute matérielle la doctrine des saints, qui par essence est esprit.... qu'on nous les montre humains sans les diminuer.... mais, par pitié pour nos âmes, qu'on ne les humanise pas, selon le vœu de toute une littérature d'aujourd'hui. Nous mourons de fadeur et de complaisance, de vérités diminuées et embourgeoisées, d'une religion qui descend, à notre mesure. (Préface au JEAN DE LA CROIX).

Et pourtant?.... La "Vie de Jésus" de Mauriac, le "S. Augustin" de Louis Bertrand n'infirmen-ils pas ces jugements?

De ces morceaux littéraires, deux sont des préfaces. L'une pour "A travers les vents" de Robert Choquette; l'autre, pour "Le Chapelet des Jours" de Rosaire Dion. Vient ensuite une lettre ouverte à Alice

Lemieux pour ses "Heures effeuillées" ainsi qu'une appréciation d'un roman du sol par Armand Yon. Il s'inscrit à l'encontre de ceux qui font remonter la littérature régionaliste à Maria Chapdelaine. Et il cite à l'appui les ouvrages de Philippe Aubert de Gaspé, Napoléon Bourassa, M. de Boucherville, Laure Conan, le docteur Choquette, Gérin-Lajoie, etc. Ce qui l'amène à dire, à propos d'un autre ouvrage (*Précis d'Histoire littéraire*, par Soeur Marie-Elise, religieuse de Ste-Anne) que

"une bibliothèque de seuls canadians serait immense. Je ne prétends pas qu'il y a beaucoup de chefs-d'oeuvre parmi cette masse. C'est plutôt le contraire qui est le vrai. Mais enfin ce sont là matériaux dont il faut tenir compte. L'on a jamais vu une littérature commencer par son apogée. Combien de siècles a-t-il fallu à la littérature française avant de produire sa première fleur éternelle?"

* * *

On sait l'attachement de Henri d'Arles aux choses acadiennes. Après avoir peiné pendant huit ans sur les trois tomes de **ACADIE**, il est tout naturel qu'il ait voulu revivre sur place les scènes pathétiques du grand dérangement. Et cela nous a valu ses **CROQUIS ACADIENS** et **ARCHIPEL ACADIEN**. Il s'embarque donc à Boston et par bateau se rend jusqu'à Yarmouth, en Nouvelle-Ecosse. Il décrit tout son voyage à partir du point de départ au point d'arrivée. Il note l'état du ciel, la couleur de la mer, la direction du vent, les petits incidents du voyage. Il est comme un écolier en vacances. A Yarmouth, il interpelle, en anglais, un petit vendeur de cartes postales. Il lui demande son nom. —Saulnier, répond l'enfant. Puis, en français: —Tu es Acadien? —Oui, monsieur. —Parles-tu français? —Pas much. Mais l'enfant se reprend: —Pas beaucoup.

Dans **ARCHIPEL ACADIEN**, il nous fait le récit d'une visite aux Iles de la Madeleine qu'il parcourt en tous sens. Il y est accueilli dans les presbytères, les couvents, mais il visite aussi les familles de pêcheurs.

"La politesse est la note dominante des Acadiens de ces régions. Ils ôtent leur chapeau pour saluer et pour parler. Ils disent: "Monsieur" avec la gentillesse d'autrefois. Leur prononciation a des singularités. Je remarque, par exemple, qu'ils escamotent les r, qu'ils mettent un u à la place. Chez les femmes et les jeunes filles, physionomie naïve et pure. Beaucoup d'yeux bleus."

Et à propos du parler acadien, il relève quelques délicieux archaïsmes. C'est ainsi qu'un pêcheur, de qui il vient d'acheter une couverture, lui fait cet aveu: —Il faut un bon élan pour faire une de ces couvertures. Et le domestique d'un curé qu'il va visiter alors que celui-ci, absent, est attendu d'un moment à l'autre lui dit: —N'allez-vous pas l'espérer?

* * *

Le volume comprend une dissertation sur l'art et les artistes, sur l'art exotique, et il se termine par un petit *Traité de l'Eglise* qui porte l'imprimatur autographe de Mgr Georges-Albert Guertin, en date du mois de septembre 1928. Il y a enfin des pages de journal remontant à 1925 et intitulées **POUR MOI SEUL**. On y relève des bijoux comme celui-ci:

“Premier novembre. Grande fête au ciel. A la messe, les Béatitudes tombaient sur mon âme, comme les sons d'une cloche divine.”

Que de beautés également dans ces descriptions du Bois de la Source, qu'il visite de temps à autre, au cours de longues marches, canne à la main, un livre sous le bras. Le Bois de la Source est pour lui un endroit de méditation, de recueillement. Il y fait des retours sur lui-même. Il y écrit cette page pleine de nostalgie, de résignation, d'espoir:

L'écrivain-né a passé sa vie à remplir sa mission auguste. Il a semé le verbe à pleines mains. Il s'est fait dispensateur d'idées. Il a donné le jour à de multiples formes intérieures.....Il a sculpté son rêve dans des vocables. Il a pétri cette difficile matière à l'image de sa pensée. Il y a coulé le meilleur de son âme. Et il a été tour à tour admiré, critiqué, discuté. Peut-être même a-t-il été méconnu, sauf d'une élite. Que le suffrage général lui ait été accordé ou non, l'heure fatale sonne pour lui comme pour tout autre; il meurt, il s'en va pour toujours. Bientôt, son nom s'efface dans un dernier remous. Le silence se fait sur sa tombe. L'on ne parle plus de lui. L'oubli prend son nom et son oeuvre. Sa mémoire semble à jamais ensevelie. Qui se soucie qu'il a existé? Ou, s'il est parfois question de lui encore, c'est avec une hautaine indifférence. Voilà. Une fiche dans un cahier c'est apparemment tout ce qui reste de cet homme. Cette période est plus ou moins longue, mais elle a toujours un terme. Serait-ce profaner l'Evangile que de citer à ce propos la parole du Christ: “A moins que le grain de froment, jeté en terre, ne meure, il ne peut produire de fruit. Nisi granum frumenti...” Car je ne songe en ce moment, qu'aux écrivains véritables, qui ont eu conscience de leur terrible responsabilité. Le froment de la vérité, qu'ils ont généreusement distribué aux esprits, est plus ou moins lent à germer; il faut qu'il fermente, qu'il se décompose, qu'il meure, qu'il se dépouille de tout ce qu'il avait d'accidentel et de contingent, qu'il subisse, dans les entrailles du sol, un sourd et mystérieux travail, prélude nécessaire aux germinations de l'avenir. Et quand cela est fini, l'oeuvre reparait plus belle, définitive en quelque sorte, épurée, fortifiée de ce long silence qui l'a enveloppée, sûre désormais d'échapper, dans son essence, aux atteintes du temps, insérée dans l'histoire de l'esprit humain. L'épreuve lui a été bonne. Ce fut la mise au tombeau. C'est maintenant la résurrection, ce que le monde nomme gloire, “soleil des morts.....”.

Ces lignes sont vieilles de seize ans....

Le 29 décembre, à Indianapolis, devant des centaines de délégués de la Modern Language Association of America, venus des quatre coins du continent, l'oeuvre littéraire de Henri d'Arles sera glorifiée.

Est-ce la germination qui est consommée?

Est-ce l'éclosion qui commence?

Ou mieux, la résurrection, le soleil des morts pour cet écrivain de chez-nous, qui a passionnément aimé les idées et vécu dans l'atmosphère du Beau, du Vrai, du Bien?

Espérons-le.

Adolphe ROBERT

L'OEUVRE HISTORIQUE D'EDMOND MALLET

Son oeuvre écrite

par GABRIEL NADEAU *

"Soldat, fonctionnaire, littérateur, collectionneur, patriote, le major Mallet fut une des gloires de l'élément canadien-français aux Etats-Unis." C'est en ces mots que Pierre-Georges Roy, l'éminent historien québécois, a résumé la carrière d'Edmond Mallet. (1) Mallet certes fut tout cela: haut fonctionnaire après avoir été soldat et soldat après avoir été fils de pauvres immigrants; littérateur et collectionneur aussi, non pas par dilettantisme et plaisir d'intellectuel en chômage, mais pour servir son patriotisme et l'alimenter. Mallet cependant fut autre chose. Il fut historien. L'oeuvre qu'il a laissée n'est pas considérable, ni très érudite non plus. Une bonne partie en est restée manuscrite et ce qui a été imprimé se trouve épars dans les publications de ce pays et du Canada. Cette oeuvre cependant, telle qu'elle est, a une certaine valeur et il n'est pas sans intérêt ni sans profit d'en faire la recension et de l'analyser.

A l'âge de vingt-cinq ans, Mallet avait vu sa foi s'évaporer peu à peu. Les raisons qui amenèrent cette éclipse sont trop obscures et trop complexes pour être étudiées ici. Qu'il suffise de dire qu'à peine guéri d'une blessure qui avait failli être mortelle, il était devenu incroyant. (2) La perte de sa foi religieuse se produisit en même temps que celle de sa foi patriotique. Est-ce simple coïncidence, ou bien l'une a-t-elle emporté l'autre? Ses croyances, en tous cas, suivent des courbes parallèles. Plus tard, quand sa foi renaît, son patriotisme renaît aussi. On a dit que la langue était la gardienne de la foi. Chez Mallet, il faut peut-être dire plutôt que la foi et le patriotisme se sont gardés l'un l'autre.

L'histoire de la France en Amérique fut pour Mallet une sorte d'apologétique et comme un étançon de son patriotisme. Il s'est plongé dans l'histoire de notre pays comme un converti le fait dans celle de l'Eglise pour justifier sa foi. Il avait à peine sept ans quand il quitta le Canada avec sa famille. Il n'y retourna que dix-sept ans plus tard, en 1866 ou 1867. L'impression que lui laissa cette visite nous fait voir jusqu'à quel point il ne ressemblait déjà plus à ceux de sa race. "Il parlait si peu le français alors, a-t-on raconté plus tard, que c'est à peine s'il pouvait converser avec ses parents qu'il visita. Il n'avait pas seulement oublié sa langue, mais aussi les traditions de sa race, à tel point que la conversation catholique de ses amis lui fit une fâcheuse

* M. le Dr Gabriel Nadeau est médecin à l'hôpital d'Etat de Rutland, Mass.

1. Bulletin des recherches historiques, 38:317, mai 1932.

2. C'est à Philadelphie, pendant le court séjour qu'il y fit après la Guerre de Sécession, que Mallet perdit la foi. (Wilfrid Rouleau, Mémoires inédits). M. Rouleau, dont nous citons ici les mémoires, fut l'ami intime et le confident de Mallet pendant les nombreuses années qu'il passa avec lui à Washington. Les mémoires qu'il a laissés contiennent des pages bien intéressantes et bien révélatrices sur le major Mallet et sur les hommes et les choses de son temps. Nous devons à Mme Corinne Rocheleau-Rouleau, qui se propose de les publier bientôt, l'avantage d'avoir pu les consulter.

impression. C'était le résultat de l'éducation qu'il avait puisée dans des milieux puritains." (1)

Mallet n'a jamais dit ce qui l'avait fait revenir à la pratique de la religion catholique. Sa conversion était sans doute une expérience trop intime pour être racontée. Nous savons cependant dans quelles circonstances l'appel de la race se fit entendre en lui. En 1868, l'abbé Zéphirin Druon et Antoine Moussette fondaient le *Protecteur canadien*. L'abbé Druon, alors vicaire général du diocèse de Burlington dans l'Etat du Vermont, était curé de Saint-Albans. Quant à Moussette, il était marchand et le paroissien de M. Druon. (2) Venu de France à la suite de Mgr Louis de Goesbriand, avec les Salin, les Daniélou, les Cam et les Cloarec, l'abbé Druon brûlait de zèle pour la cause des Canadiens. Le but qu'il se proposait en fondant son journal était de rallier nos compatriotes autour de leur Eglise et de les empêcher de perdre leur langue et leurs traditions. (3)

Un jour, Mallet lut par hasard quelques pages du *Protecteur canadien*. "Les articles de ce journal lui plurent, et il s'y abonna. Cette feuille le convertit. Maintenant, écrivait-on quelques années plus tard, tout ce qui est canadien est pour lui le "nec plus ultra" de tout ce qui est bon. Il prend part à tous les mouvements qui ont pour but le bien et la gloire du nom canadien, il est l'ami du clergé catholique, des livres catholiques, des écoles et de la presse canadiennes. Il reconnaît maintenant que c'est grâce aux prières de sa pieuse mère et de ses amis catholiques s'il a miraculeusement échappé à la mort sur le champ de bataille et s'il a été guéri de sa blessure. L'abbé Druon est presque un saint patron pour lui. (.....) Comme un acte de réparation de sa chute des traditions de sa nationalité, et pour fournir une sauvegarde à la génération canadienne qui grandit aux Etats-Unis, et qui n'a pas eu l'avantage de connaître la gloire et la grandeur du nom canadien, M. Mallet est à écrire un essai sur les découvreurs, explorateurs, guerriers et colons français aux Etats-Unis." (4)

1. Alexandre Bélisle, *Histoire de la presse franco-américaine et des Canadiens-français aux Etats-Unis*, 411. La biographie de Mallet qui se trouve dans l'ouvrage de Bélisle parut en 1880 dans le *Travailleur*. Bélisle ne nous dit pas qui en est l'auteur et il nous a été impossible de consulter le *Travailleur* de cette année-là pour savoir si l'article était signé ou non. Il est probable cependant qu'il fut rédigé par Ferdinand Gagnon, le directeur du *Travailleur*; ou encore par Bélisle lui-même, qui à ce moment-là était à l'emploi de Gagnon depuis deux ans. Quoiqu'il en soit celui qui l'a écrit n'a pu le faire que d'après des notes autobiographiques fournies par Mallet. Vers ces années-là, le major était déjà célèbre et les rédacteurs de journaux lui demandaient souvent sa biographie, qu'il leur envoyait volontiers. Hermas Charland de Montréal, par exemple, lui annonce qu'il est nommé rédacteur à la *Minerve* et lui demanda sa biographie et son portrait. (*Catalogue de la bibliothèque Mallet*, 1264). Le "grand-vicaire" Trudel fait de même pour l'*Etendard*. (*Ibid.*, 1336).

2. Bélisle, *Op. cit.*, 61.

3. Le *Protecteur canadien* disparut en 1871. C'est chez M. Druon que mourut Mgr Louis-Amédée Rappe, qui avait été évêque de Cleveland. Il était en chaire à prêcher quand une hernie qu'il avait depuis longtemps s'étrangla. Il fut impossible de la réduire et l'évêque eut juste le temps de recevoir les derniers sacrements avant d'expirer. En 1860, M. Druon fit paraître un ouvrage de Mgr de Goesbriand qui avait pour titre *The Young Converts or Memoirs of the Three Sisters Debbie, Helen and Anna Barlow*. C'est l'histoire de trois poitrinaires qui avaient été élèves des SS. de la Congrégation, de Montréal. Ce livre a eu au moins sept éditions, françaises et anglaises. L'abbé Druon mourut en 1891.

4. Bélisle, *Op. cit.*, 411-412. Ce passage semble faire croire que le *Protecteur canadien* a amené Mallet à faire non seulement sa conversion patriotique mais religieuse. Nous croyons cependant qu'il y eut d'autres facteurs qui agirent sur Mallet. En tous cas, comme nous l'avons dit plus haut, foi et patriotisme n'ont jamais été chez Mallet des états d'âme indépendants.

Convient-il de rechercher si Mallet avait une théorie de l'histoire; si, par exemple, il concevait cette science comme le récit purement objectif des faits du passé, ou si, au contraire, il pensait que l'historien dût prendre fait et cause pour les hommes dont il raconte la vie? Non, car l'oeuvre de Mallet n'est pas assez importante pour exiger un tel examen. Nous dirons cependant que jamais le parti pris ou un enthousiasme mal placé ont faussé son jugement. Il s'est efforcé d'être impartial toujours et d'avoir ce sens critique et cette indépendance qui sont si indispensables à celui qui veut écrire l'histoire. Se tenir "au-dessus de la mêlée", voilà ce que tout historien doit faire. C'est ce que Mallet aurait fait, nous en sommes sûr, s'il eut pu mener à bonne fin l'oeuvre qu'il avait commencée.

Au premier abord, l'oeuvre de Mallet a l'air d'être disparate et sans homogénéité. Il ne semble pas y avoir de rapport entre ses parties. Ces études partielles et fragmentaires cependant ne sont que des pièces d'une oeuvre plus vaste qu'il avait conçue. Il n'a rien publié qui ne dût un jour entrer dans cette synthèse. Et cette synthèse n'était rien moins qu'une **Somme historique** des gestes de la France en Amérique.

On se rappelle qu'en 1880 il ne se proposait d'écrire qu'un **Essai** sur les découvreurs, les explorateurs, les guerriers et les colons français aux Etats-Unis. Deux ans plus tard, ce projet a mûri et pris plus d'envergure. Il a dit lui-même quel était alors le plan général de l'ouvrage qu'il voulait écrire. Voici dans quelles circonstances. Le 9 septembre 1881, l'abbé Joseph Charette, qui était à ce moment-là curé à Oswégo, l'invitait à venir donner une conférence en français à ses compatriotes canadiens. C'est à Oswégo, comme on le sait, qu'habitaient les parents de Mallet et que lui-même avait passé les années de sa jeunesse. "Nos pauvres compatriotes plongés dans le matérialisme américain, lui écrivait l'abbé Charette, ont bien besoin que quelque voix amie leur rappelle de temps à autre qu'un peuple ne vit pas seulement de pain, mais de principes." (1) Mallet répondit à cet appel aussitôt que ses occupations le lui permirent. Au mois de mai de l'année suivante, il se rendait donc à Oswégo. A l'occasion de la visite de ce fils d'Oswégo qui commençait à faire parler de lui, le **Morning Express** de cette ville crut devoir publier une entrevue du major. Cette entrevue est intéressante parce qu'elle est **biographique**. "En récompense de ses services, disait entre autres le rédacteur du **Morning Express**, (le major Mallet) a été nommé à un emploi dans le département du trésor à Washington, où il partage son temps entre les soins de sa charge et d'importants travaux littéraires. L'une des nobles ambitions de M. Mallet, continuait-il, est de faire connaître et de populariser l'immense rôle joué par la race française sur notre continent. Dans ce but il prépare une histoire de cette race à partir de l'instant où le premier Français mit le pied en Amérique jusqu'à nos jours. Cette histoire, qui comprendra plusieurs volumes, a occasionné au major l'achat de pas moins

1. Catalogue de la bibliothèque Mallet, 1263. Il y a deux éditions du Catalogue, une de 1917 et une de 1935. Nous citons l'édition de 1917 de préférence, parce que chaque article y porte un chiffre de cote.

de onze cents volumes historiques et biographiques, dont plusieurs sont précieux au point de vue de la rareté et du prix." (1)

Une Histoire de la race française à partir de l'instant où le premier Français mit le pied en Amérique! Mallet embrassait trop. Il se taillait de la besogne pour dix vies. Ce qu'il essayait de faire n'a pas encore été fait, bien qu'un nombre sans cesse croissant de chercheurs et d'historiens s'y acharnent depuis des années.

Une étude sur Mallet historien doit comprendre quatre parties. Son oeuvre historique proprement dite peut se diviser en deux. D'abord une partie écrite, puis une partie restée manuscrite ou en plan. Au cours de ses lectures et de ses recherches, Mallet avait accumulé un grand nombre de notes, des pièces d'archives et des documents de toutes sortes. Ces matériaux devaient servir à des travaux qu'il se proposait un jour de mettre sur le métier. Il ne l'a pas fait. Le temps lui a manqué, le temps et autre chose. Il lui a manqué un climat intellectuel et surtout une atmosphère de sympathie sans laquelle l'écrivain, qu'il soit historien, romancier ou poète, ne peut pas produire ni créer. Nous n'avons pas à parler ici des épreuves, de nature si intime et si personnelle, qui ont assombri la vie de Mallet. Qu'il suffise de dire qu'il a été malheureux et qu'il s'est écrié un jour, en guise d'ultima verba: Ne mourez pas à Washington; on y est trop seul!

L'historien a un autre rôle qui n'est pas moins important que celui d'écrire l'histoire ou de l'enseigner. C'est celui de conseil. Nous employons ce mot ici dans le sens qu'il a au prétoire. Un avocat-conseil n'est pas un avocat qui plaide; mais un avocat dont on prend conseil, que l'on consulte. Il y a des historiens-conseils comme il y a des avocats-conseils. Il y a même des historiens qui ont été surtout cela, et qui ont écrit peu de choses si on considère ce qu'ils auraient pu écrire. Aegidius Fauteux, par exemple. Edmond Mallet fut historien-conseil. La volumineuse correspondance qu'il nous a laissée le démontre amplement.

Une étude sur Mallet historien enfin ne peut être complète sans un historique de sa bibliothèque; comment il l'a formée, la fonction que cette belle collection de livres a remplie à Washington et en dehors, enfin l'histoire post-mallétienne de ces livres.

L'OEUVRE ECRITE DE MALLET

Les écrits de Mallet ne sont pas nombreux. La liste qui suit n'a cependant pas la prétention d'être complète ni d'être une bibliographie raisonnée de ce qui est sorti de sa plume. Nous l'appellerons simplement, en empruntant un mot à la botanique, une herborisation préliminaire.

Jean-Louis Légaré. (Le Travailleur, 26 juillet 1881). C'est le premier en date des écrits de Mallet. En 1915, le juge Louis-Arthur Prud'homme présentait à la Société royale du Canada un travail qui avait pour titre: Deux oubliés de l'histoire: Jean-Baptiste Bruce et Jean-Louis

1. Oswego Morning Express, 25 mai 1882. L'entrevue du Morning Express fut traduite en français et reproduite par l'Opinion publique de Montréal dans son numéro du 1er juin. Nous sommes redevable à M. Adolphe Robert, le président général de l'Association Canado-Américaine, de la copie de cet article de l'Opinion publique qui fait partie de la Collection Lambert.

Légaré. Légaré était peut-être oublié au temps où le juge Prud'homme écrivait. Mallet cependant avait fait connaître, dès 1881, les services qu'il avait rendus au gouvernement des Etats-Unis, pendant la Guerre des Sioux, en amenant Sitting Bull à déposer les armes et à se rendre. Nous n'avons pu consulter cet article de Mallet dans le *Travailleur* et nous n'en parlons que d'après celui de M. Gonzague Ducharme dans le *Bulletin des recherches historiques*. (31:147, mai 1925). (1)

Very Reverend Pierre Gibault. (*The Washington Catholic*, 30 septembre 1882). Cette étude sur Gibault parut aussi dans le *New York Freeman's Journal*. On connaît l'histoire de ce missionnaire qui fit tant pour gagner les anciens habitants français de Kaskaskia, Cahokia et Vincennes à la cause des révolutionnaires américains en 1778. Mallet avait obtenu de l'abbé Hospice-Anthelme Verreau, de Montréal, des notes sur Gibault pour la préparation de ce travail. L'abbé Verreau conseillait à Mallet d'allonger son étude pour en faire la matière d'une brochure. Il l'engageait même à écrire un volume sur ce prêtre "révolutionnaire". (2) Mallet assembla des notes; mais il ne publia pas autre chose, à notre connaissance. En 1883, c'est-à-dire un an après la publication de l'étude de Mallet, Théophile-Pierre Bédard faisait paraître dans la *Revue canadienne* (19:3-13, 1883), sous le titre de *Un Prêtre patriote dans l'Ouest en 1778*, une biographie de Pierre Gibault. Après la lecture de cet article, Mallet écrivit à Bédard pour faire quelques commentaires et des mises au point. Il lui envoyait en même temps le numéro du *Washington Catholic* qui contenait son travail à lui. Bédard lui répond le 12 mars 1883: "Votre lettre qui m'a été envoyée au bureau de la *Revue Canadienne* m'est parvenue ce matin. C'est sans doute à vous que je devais l'envoi du journal contenant votre écrit biographique sur le père Gibault. Je vous réitère mes remerciements. La réserve que j'ai faite relativement au rôle joué par un prêtre dans les circonstances particulières où il se trouvait n'était que pour la forme, car il y avait déjà deux ans que l'indépendance américaine était proclamée, non pas il est vrai dans l'Ouest qui alors était fort peu important. Je vous félicite sincèrement de la direction que vous donnez à vos travaux, laquelle tend à faire connaître les belles actions de nos compatriotes dans la république américaine. Chaque fois qu'il se publiera des travaux de cette nature dans la presse américaine soit par vous, soit par d'autres écrivains animés du même bon vouloir à l'égard des Canadiens, soyez donc assez bon de me les faire parvenir, et je me hâterai d'en publier la traduction dans une des revues qui accueillent mes travaux avec bienveillance." (3) Notons ici que Théophile-Pierre

1. Le *Travailleur* est assez difficile à consulter. Il n'existe peut-être qu'une collection complète de ce journal et elle se trouve à l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, à Woonsocket, Rhode-Island. C'est celle qui a appartenu à la famille Bélisle. Il y en a une autre, très incomplète, à la bibliothèque de l'*American Antiquarian Society*, à Worcester, Massachusetts. Elle est non seulement incomplète, mais tout en morceaux. On nous dit que quelques cents dollars suffiraient à la restaurer. Mme Malvina-E. Martineau, qui a déjà tant fait pour la mémoire de Ferdinand Gagnon, pourrait peut-être profiter de cette occasion pour faire quelque chose de plus.

2. Catalogue Mallet, 1449.

3. Catalogue Mallet, 1243. Nous avons obtenu de M. George Filteau, le secrétaire général de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, la permission de reproduire les lettres de Mallet que nous citons au cours de ce travail. Nous l'en remercions bien cordialement.

Bédard fut le père de l'ancien président de la **Société historique franco-américaine**, le docteur Joseph-Armand Bédard, chez qui il décéda à Lynn, Mass., le 16 janvier 1900. Les recherches de Mallet sur Gibault n'ont pas été mentionnées par l'abbé John-J. O'Brien dans la bibliographie qui accompagne sa biographie de ce prêtre, dans la **Catholic Encyclopedia**.

Louis Jolliet au Mississipi. (*La Revue des Deux-Frances*, 2: 217-220, 1898). On décida, au cours de 1883, de fêter le dixième anniversaire du **Travailleur** de Worcester, en faisant cadeau d'une presse à Ferdinand Gagnon, le directeur. On voulut aussi, à cette occasion, publier une édition spéciale du **Travailleur** et quelques Canadiens en vue furent priés de collaborer. "Nous avons cru pouvoir placer votre nom sur la liste des collaborateurs, disait une lettre-circulaire envoyée au major et conservée dans le fonds Mallet, et nous avons la conviction que notre espoir ne sera pas déçu." (1) Mallet envoya à Gagnon une lettre de félicitation qui fut publiée dans le **Travailleur** du 30 octobre et pour le journal un article intitulé **Louis Jolliet**, qui parut dans le même numéro. C'est cette étude sur Jolliet qui fut reprise plus tard et publiée à Québec dans la **Revue des Deux-Frances**.

Ferdinand Gagnon, Journalist, Orator and Patriot. Le directeur du **Travailleur** mourut le 15 avril 1886. Cet article ne devrait peut-être pas figurer dans la liste des écrits historiques de Mallet. Nous l'y insérons cependant. Il nous est impossible d'en donner la référence exacte; mais nous croyons qu'il parut dans le **Travailleur**. Il est mentionné dans le **Catalogue de la bibliothèque Mallet** sous la cote 1458.

The Origin of the Oregon Mission. (*Proceedings of the Third Public and First Annual Meeting Held by the United States Catholic Historical Society, New-York, 1886, 10-23*). Cette importante société de l'histoire de l'Eglise aux Etats-Unis, qui existe encore aujourd'hui, venait à peine d'être fondée en 1886. C'était la première réunion annuelle et on avait demandé à Mallet de donner la conférence à cette occasion. Il avait donc déjà acquis, à cette date, une certaine réputation comme chercheur et comme historien. La Société se réunit à l'**University Club Theatre**, à New-York, le 11 février 1886. Il y avait, en plus du conseil et des membres de la Société, une assistance nombreuse et distinguée. La réunion fut présidée par l'Archevêque de New-York, Mgr Michael-A. Corrigan, qui était président d'honneur de la Société. On remarquait aussi le P. Henri Duranquet, S. J., et le T. R. P. I. Scoles, S. J., vicaire général de la Guyane anglaise. Aussitôt après la conférence, "a vote of thanks was tendered to Major Mallet, and the paper was requested for publication." Mallet est appelé dans le compte rendu de la conférence: LL. B. (2) Qui lui avait dé-

1. **Catalogue Mallet, 1242.** C'est l'Association Montcalm de Worcester, dont la devise était *Se chercher et s'unir*, qui avait organisé ces fêtes en l'honneur de Gagnon.

2. Mallet ne fut jamais membre de l'**United States Catholic Historical Society**. Il ne le fut pas non plus, croyons-nous, de l'**American Catholic Historical Society**, de Philadelphie. Parmi les membres de l'**United States Catholic Historical Society**, nous relevons le nom de Mgr Jean-Baptiste Lamy qui fut le premier évêque de Santa-Fé. Mgr Lamy et Mallet ont dû échanger des lettres, quoiqu'il n'y en ait pas de mentionnées au **Catalogue**. Tout ce qu'il y a, ce sont des notes manuscrites de Mgr Lamy qui sont décrites ainsi: *History of the Pueblos of New Mexico.* (cote 1348). Ce manuscrit devrait être porté à la connaissance du **Bureau of American Ethnology**, de Washington.

cerné ce grade universitaire? Ce travail de Mallet sur l'*Origin of the Oregon Mission* fut publié dans le *New York Freeman's Journal*, de New-York, le 27 février 1886; dans l'*United States Historical Magazine*, (Vol. I, No 1); et dans le *Catholic Sentinel* de Portland, Orégon. Mallet, comme il lui convenait de le faire, envoya sa conférence à Mgr Augustin-Magloire Blanchet, évêque de Nesqually, sur la Côte du Pacifique. Mgr Blanchet, qui était alors à sa retraite, était le frère du premier évêque de l'Orégon. (1)

Gabriel Franchère. (*Catholic Family Annual*, 1887). Cette courte biographie de Franchère fut reproduite quelques années plus tard par James-Constantine Pilling dans sa *Bibliography of the Chinookan Languages* (Washington, 1893, 30). Mallet possédait la *Relation* de Franchère dans sa bibliothèque, l'édition française de 1820 et la version anglaise de 1854.

The origin of the Flathead Mission of the Rocky Mountains. (*Records of the American Catholic Historical Society*, 2:174-205, 1888). Tout ce qui concernait l'histoire religieuse de l'Orégon, son premier évêque Mgr François-Norbert Blanchet et les missions sauvages de cette région, fut toujours cher à Mallet. Il avait passé deux ans à Puget Sound, en 1877 et 1878. C'est là, croyons-nous, au contact des missionnaires et de leur évêque, que sa conversion religieuse s'acheva. Le gouvernement des Etats-Unis lui avait confié "la délicate mission de concilier aux intérêts américains plusieurs tribus sauvages et de les empêcher de se joindre au chef Joseph qui, avec les Nez-Percés, faisait alors la guerre au gouvernement fédéral." (2) Cette mission le retint deux ans sur la Côte du Pacifique. L'étude de Mallet sur la mission des Têtes-Plates ne fut pas lue par lui. Il était retourné de nouveau dans l'Ouest en 1888; cette fois encore comme *Agent des Sauvages*. La conférence, telle que publiée dans les *Mémoires de l'American Catholic Historical Society*, porte en tête: "Written by Major Edmond Mallet, LL. B., and read before the Society by Francis X. Reuss, on April 5th 1888." Reuss était bibliothécaire de la Société, qui avait son siège à Philadelphie. Le président était, cette année-là, le Révérend Thomas-C. Middleton, et le premier vice-président, le docteur Lawrence-F. Flick. (3) Mallet débuta ainsi: "Some time ago I had the honor of reading before the United States Catholic Historical Society a paper on the origin of the Oregon mission, in which I deplored my inability, for want of time, to enter upon the consideration of the kindred subject of the origin of the Flathead mission of the Rocky Mountains. The gracious invitation of your Society to read a paper at this meeting has given me an opportunity of making a special study of the subject." Ce

1. *Catalogue Mallet*, 1248. D'après l'abbé Allaire, Mgr Augustin-Magloire Blanchet mourut à Vancouver le 25 février 1887. Le *Catalogue Mallet* cependant cite une lettre de l'évêque à Mallet, datée du 14 août 1887, c'est-à-dire près de six mois après sa mort. L'abbé Allaire se serait-il trompé?

2. *Oswego Morning Express*, 25 mai 1882. Pendant son séjour dans ces régions, le major s'était lié d'amitié avec un marchand canadien d'Olympia, capitale du Territoire de Washington. Ce marchand s'appelait E.-N. Ouimette et, peu de temps après le départ du major, en 1878, il fut élu maire d'Olympia et réélu l'année suivante. A son retour à Washington, Mallet rendit visite au Président Rutherford-B. Hayes, et lui présenta, de la part des Sauvages Snohomish, un petit canot chinook. (*Le Travailleur*, 7 février 1879).

3. Flick devint président de la Société en 1895. Dans le premier volume des *Mémoires*, nous relevons une étude de lui sur *The French Refugee Trappists in the United States*. (86-116).

travail est très fouillé. L'auteur donne près de soixante références d'ouvrages qu'il a consultés. Il mentionne à un endroit les "numerous notes, based on the testimony of old Flatheads and Nez Percés Indians, reputed wise men among their people, in my possession." L'éditeur des *Records* fit quelques commentaires flatteurs lorsque le travail fut imprimé: "This valuable and instructive paper, dit-il, was specially prepared for the Society by Major Edmund Mallet, LL. B., of Washington, D. C. Major Mallet was the U. S. Special Indian Agent for the District of Puget's Sound, with headquarters at Tulalip, near Portland, Oregon. (. . .) It is quite original, and will develop many facts in dispute regarding the Flathead early missions." (384-385). Le travail de Mallet fut reproduit au complet, en cinq articles, dans le *Washington Church News*, de Washington, et en partie dans l'*United States Catholic Historical Magazine* de New-York, livraison de janvier 1888. Cette livraison ne parut qu'en mai, ce qui explique pourquoi le travail de Mallet, qui fut présenté en avril, apparaît dans le numéro de janvier. Les articles du *Washington Church News* se trouvent dans la Collection Mallet (cote 1459). Notons ici que l'année suivante l'*American Historical Society* publiait un travail de Mgr James O'Connor, qui avait été évêque d'Omaha, Nébraska, sur les Sauvages Têtes-Plates. (3:85-110).

Le Gardeur de Saint-Pierre... (*La Revue canadienne*, 26:521-525, 1890). Mallet mit sept ans à accepter l'invitation que lui avait faite, en 1883, Théophile-Pierre Bédard de collaborer à la *Revue canadienne*.

Cette étude de Mallet sur les Le Gardeur de Saint-Pierre fut reprise en 1899 et publiée dans le *Bulletin des recherches historiques* sous le titre de *Jacques Le Gardeur de Saint-Pierre* (5:233-236, août 1899). Elle parut aussi dans *Le Chercheur*, de Québec (Vol. 26). Ce périodique, qui était une "revue éclectique, comprenant littérature, sciences, beaux-arts et bibliographie générale", avait été fondée par J.-F. Dumontier en 1888.

Rt. Rev. Francis Norbert Blanchet. (James Constantine Pilling, *Bibliography of the Chinookan Languages*, Washington, 1893, 5-6). S'il y avait un homme dont Mallet connaissait la vie et sur lequel il avait amassé des documents importants, c'était bien Mgr Blanchet, le premier évêque de l'Orégon. Cependant, chose curieuse, la courte biographie qu'il rédigea à la demande de Pilling est la seule qu'il ait écrite. Il s'était proposé de bonne heure d'écrire la vie de Mgr Blanchet. L'abbé François-Xavier Blanchet, qui devait devenir plus tard vicaire général du diocèse de Portland et qui décéda dans cette ville le 22 mai 1906, lui écrivait de Saint-Paul, Orégon, le 19 mai 1888, pour lui demander quand il comptait faire paraître sa *Vie de Mgr Blanchet*. (1)

Le Sieur de Vincennes, fondateur de l'Indiana. (*Bulletin des recherches historiques*, 3:34-39, 50-55, mars-avril 1897). Le secrétaire de l'*Indiana Historical Society*, Jacob-Piatt Dunn, écrivait aux alentours de 1920: "Ever since Americans began the study of the early French history of this region (Indiana), the identity of the Sieur de Vincennes has been almost as mysterious as that of the Man in the Iron mask, or

1. Catalogue Mallet, 1249. Il y a dans les *Records of the American Catholic Historical Society* (17:251, septembre 1906), une photographie en hors-texte de Mgr François-Xavier Blanchet.

the author of the Letters of Junius." (1) C'est la solution de ce problème historique que Mallet entreprit en 1897. Il n'y parvint pas complètement. Il eut du moins le mérite d'avoir fait un déblaiement préliminaire et d'avoir préparé la voie pour de plus érudits. Son étude est la compilation d'une cinquantaine d'opinions d'historiens sur le fondateur de l'Indiana. Cela représente un travail bibliographique considérable et de patientes recherches. Mallet cite aussi l'opinion de chercheurs qui vivaient de son temps et qu'il avait consultés. John-Dawson-Gilmary Shea, par exemple (lettre du 5 février 1884) et l'abbé Cyprien Tanguay (lettre du 6 décembre 1886). (2) On voit par les dates de ces lettres que Mallet avait commencé ses recherches au moins onze ans avant de les livrer au public. Mallet concluait son article par ces mots: "Les écrivains des Recherches Historiques qui ont accès aux archives de la seigneurie de Vincennes au Canada et aux papiers des vieilles familles de la Nouvelle-France en général voudront-ils faire les recherches nécessaires et livrer à la publicité les faits ainsi que leurs propres vues sur ce sujet pour aider à donner une réponse satisfaisante à cette question: Qui était M. de Vincennes, fondateur de l'Indiana?"

Presqu'en même temps, Mallet faisait paraître dans *Indiana Historical Society Publications* (Vol. 3, No. 2, 39-62) une autre étude qui avait pour titre *Sieur de Vincennes the Founder of Indiana's Oldest Town*. Ce n'était que l'article du *Bulletin des recherches historiques* allongé d'une courte généalogie des Bissot de Vincennes et accompagné de deux facsimilés des signatures de Vincennes. Le travail publié dans le *Bulletin* fut tiré à part (Lévis, 1897, 15 pages), de même que celui paru dans les *Mémoires de l'Indiana Historical Society* (Bowen-Merrill Company, Indianapolis, 1897, 22 pages). Ces brochures furent répandues un peu partout au Canada et aux Etats-Unis. Elles étaient "un appel de Mallet aux historiens pour lui aider à découvrir l'identité du sieur de Vincennes." Plusieurs chercheurs s'attelèrent au problème. En 1900, Philéas Gagnon publia quelques notes supplémentaires "à celles déjà publiées par notre ami Edmond Mallet, de Washington." (3) Ce fut M. Pierre-Georges Roy cependant qui apporta la solution. Voici ce qu'il disait du travail préliminaire qu'avait fait Mallet: "En 1897, le major Edmond Mallet, canadien d'origine mais né aux Etats-Unis, publiait sur le sieur de Vincennes une étude qui, sans être conclusive, fournissait du moins plusieurs indications importantes pour aider à la solution du problème." (4) Mallet terminait son étude sur Vincennes par ces mots: "Le grand Etat de l'Indiana doit un monument à M. Vincennes, et j'ai

1. *Indiana Historical Society Publications*, Vol. VIII, No 1, 3. En 1902, Dunn fit paraître *The Mission to the Ouabache*. (*Indiana Historical Society Publications*, Vol. III, No 4, 253-330). Cette étude concerne de Vincennes.

2. Ces lettres ne sont pas indiquées au Catalogue Mallet.

3. Jean Bissot de Vincennes, *Bulletin des recherches historiques*, 6:109-114, avril 1900. Il y a, inscrite au catalogue de la Collection Gagnon une lettre de Mallet à Philéas Gagnon datée de Washington 1885. (I, 4162). M. Léo-Paul Desrosiers, le conservateur de la bibliothèque municipale de Montréal, nous informe que cette lettre n'a jamais appartenu à la bibliothèque, qu'elle n'a pas été trouvée quand l'inventaire fut fait, lors de l'ouverture des caisses. Notons aussi que les lettres de Mallet que possédait M. Francis Hurtubis, le neveu du major, ont été détruites par le feu, il y a quelques années.

4. Pierre-Georges Roy, *Le Sieur de Vincennes, fondateur de l'Indiana et sa famille*. (Québec, 1919, 365 pages). Cet ouvrage fut publié en anglais vers le même temps, par la *Indiana Historical Society* (*Publications*, Vol. VII, No I.), sous le titre de *Sieur de Vincennes Identified*. M. Roy faisait erreur en disant que Mallet était né aux Etats-Unis.

le ferme espoir que, dès que son identité aura été historiquement établie, il s'acquittera avec empressement de sa dette envers la mémoire de son fondateur." A moins que nous ne fassions erreur, de Vincennes n'a pas encore sa statue dans l'Indiana. Il y eut de grandes fêtes à Vincennes en 1929, et Charles Marchand y alla avec ses Troubadours du Vieux Québec pour prendre part à ces fêtes. C'est à peu près tout ce qu'on a fait, avec des parades et des discours, pour rappeler l'origine française de cette ville.

La Ville de Racine. (*Bulletin des recherches historiques*, 3:41-42, mars 1897). Cet article fut écrit en réponse à une question posée par un lecteur du *Bulletin* qui signait Saint-Denis: "Au sud-ouest du lac Michigan se trouve une ville nommée Racine. Pouvez-vous me dire par qui cette ville fut fondée et pourquoi elle fut nommée ainsi?" (2:16, janvier 1896). La réponse à cette question est signée E. M. D'après nous, c'est Mallet qui se cachait derrière ces deux lettres. Il est vrai qu'Ernest Mayrand de Québec s'occupait, vers cette date, de recherches historiques et qu'il a pu avoir signé cet article. Les travaux de Mayrand cependant ne portaient pas sur les Canadiens des Etats-Unis.

L'Émigration canadienne aux Etats-Unis. (*Bulletin des recherches historiques*, 3:90, juin 1897). En mai 1896, un autre lecteur du *Bulletin* qui signait Emigrant posait la question suivante: "Pouvez-vous me dire quand les Canadiens ont commencé à émigrer aux Etats-Unis?" Mallet répondit et, dans un article très court, il donne les dates de l'émigration et ses causes principales.

Les Canadiens-Français et la guerre de l'Indépendance américaine. (*Bulletin des recherches historiques*, 3:156-157, octobre 1897). Quelques mois après avoir répondu à Emigrant, Mallet répondait à un autre lecteur qui signait Canad. La question de Canad était la suivante: "On vante la fidélité des Canadiens-Français à l'Angleterre pendant la guerre de la Révolution américaine, mais n'est-il pas vrai qu'un bataillon canadien-français a combattu sous l'étendard de Washington?" L'article de Mallet contient une liste des Canadiens qui ont combattu pour l'Indépendance américaine. Il y a parmi eux un nommé François Mallet. Mallet mentionne aussi le rôle que joua Pierre Gibault pendant ces années-là. Quelques mois plus tard, il revenait à la charge et faisait paraître, dans le *Bulletin des recherches historiques* toujours, un article sur **Le Commandant Gosselin** (4:6-10, janvier 1898). Cet article complétait celui qu'il avait écrit sur la participation des Canadiens à la Guerre de l'Indépendance. Mallet se proposait de publier quelque chose de plus fouillé sur cette question. Il écrivait en 1897: "Si l'on pouvait dire toute la part que les Canadiens ont prise à la guerre qui a assuré l'indépendance des Etats-Unis, on étonnerait les Américains eux-mêmes. Espérons que cette histoire s'écritra un jour." Notons ici pour mémoire que Téléphore Saint-Pierre écrivait lui aussi, vers le même temps, un article sur le même sujet. (*Bulletin des recherches historiques*, 6:160, 209-213, mai-juin 1900). Saint-Pierre, on le sait, a publié quelques ouvrages sur les Franco-Américains.

Washington et Coulon de Villiers. (*Bulletin de la Société historique franco-américaine*, Boston, 1906, 17-66). Mallet fut invité en 1902 à faire la conférence annuelle devant les membres de la Société histo-

rique franco-américaine. Cette conférence eut lieu à Boston, le 1er septembre 1902. Elle porta sur un sujet brûlant: Washington et le vengeur de Jumonville. Nous ne l'analyserons pas ici. Mallet était membre de la Société historique depuis 1899, l'année de sa fondation. Il profitait toujours de ses visites dans la Nouvelle-Angleterre pour "faire le tour" de ses amis. Son neveu, M. Francis Hurtubis, demeurait à Boston, où il était secrétaire du Gouverneur de l'Etat. Il avait aussi des amis à Worcester. Les Bélisle par exemple. Quand Alexandre Bélisle apprit qu'il devait venir à Boston pour la réunion de la Société historique, il lui écrivit: "J'aurai dans trois semaines de ce jour le plaisir de vous rencontrer à l'assemblée annuelle de la Société Historique Franco-Américaine à Boston; mais je nourris dans mon coeur l'espoir de vous voir après cette réunion descendre à Worcester pour y séjourner quelque temps avec moi. La chose ne devra pas trop vous incommoder surtout si vous passez chez nous (en notre ville) pour vous rendre à Oswego." (1) Cette conférence de Boston fut la dernière que fit Mallet. Elle ne fut publiée qu'en 1906, quand le conseil de la Société historique décida de commencer la publication d'un *Bulletin* annuel, qui malheureusement ne fut pas continuée. Elle a été reproduite en 1940 dans *Les Quarante ans de la Société historique franco-américaine* (65-99). En 1906 l'abbé Amédée Gosselin, dans les *Notes sur la famille Coulon de Villiers*, qu'il publia dans le *Bulletin des recherches historiques*, a mentionné le travail que Mallet avait lu à Boston en 1902. (12: 225). (2)

Il conviendrait peut-être de donner ici une liste sommaire des écrits non historiques de Mallet.

A—Discours sur la situation des Canadiens aux Etats-Unis, Québec, 1880, 16 pages.

Sur Mallet et la part qu'il prit à la convention de 1880 à Québec, voir H.-J.-J.-B. Chouinard:

Convention nationale des Canadiens français à Québec en juin 1880, Québec, 1880, 12 pages.

et Fête nationale des Canadiens français célébrée à Québec en 1880. Histoire, discours, rapports.... Québec, 1881, XIV-632 pages.

B—Reports of the U. S. Indian Inspector, Edmond Mallet, to the Department of the Interior. (U. S. Indian Inspection Service).

- 1 Tribes of Indians inhabiting the several reservations of the Tulalip Agency, in Washington Territory, and Notes, letters, addresses of the school-boys to the Agent on the occasion of his first visit to the school, Washington, 1878.
- 2 Inspection of the Yanklin Sioux Agency and examination of the schools at the reservation, Washington, 1888.
- 3 Inspection of the Soc and Fox Agency (Iowa), Washington, 1888.

1. Catalogue Mallet, 1245. Lettre du 11 août 1902.

2. Mallet avait l'intention de reprendre son étude sur Coulon de Villiers et Washington et de la faire plus complète; car il a laissé de copieuses notes à ce sujet. (Catalogue Mallet, 1445-1446). M. l'abbé Gilbert Leduc, du St. John's Seminary, à Brighton, Mass., est à préparer en ce moment une étude sur le même sujet: Washington et Jumonville.

- 4 Inspection of the Rosebud Indian Agency at Rosebud (Dakota) Washington, 1888.
 - 5 Inspection of the Standing Rock Agency at Fort Yates, Dakota, and examination of the schools under the jurisdiction of the Agent, Washington, 1888.
 - 6 Inspection of the Cheyenne River Agency at Fort Bennett (Dakota), Washington, 1889.
 - 7 Inspection of the Kiowa, Comanche and Wichita Agency at Anadarko (Indian Territory), 1889. .
 - 8 Report on the case about the death of a horse belonging to the Ponca, Pawnee, Otoe and Oakland Agency (Indian Territory), Washington, 1889.
 - 9 Inspection of the Cheyenne and Arapahoe Agency at Darlington, and reports of the schools at the Cheyenne and Arapahoe Agency, Washington, 1889.
 - 10 Inspection of the Chilocco Training School (Indian Territory), Washington, 1889. (1)
- C—Ses rapports, à titre de "Chief of the Swamp Land Division", (Department of the Interior).
- D—Ses **Richmond Letters**. Neuf lettres qu'il écrivit au cours d'un pèlerinage aux champs de bataille de la Guerre de Sécession et qui furent publiées dans le **Weekly Advertiser** d'Oswégo, New-York, en 1872. (2)
- E—Les discours qu'il a prononcés aux diverses conventions, nationales et d'Etats, auxquelles il prit part et qui se trouvent dans les comptes rendus de ces conventions.

GABRIEL NADEAU

1. Catalogue Mallet, 1454.
2. Ibid., 1460.

SOUVENIRS DES RECHERCHES AU CANADA-FRANÇAIS PENDANT LE XIX^e SIÈCLE

par James Geddes fils*

Pendant la dernière moitié du XIX^e siècle les Français du Canada montrèrent beaucoup d'intérêt à l'histoire et à la langue du pays de leur adoption, témoin les belles histoires du Canada et bon nombre de lexiques et manuels du parler français au Canada.

Comme la Nouvelle-Angleterre s'adjoint à la Province de Québec, il est naturel que les habitants de la Nouvelle-Angleterre montrent un certain intérêt à l'histoire et à la langue des habitants de la province de Québec. "La France et l'Angleterre dans l'Amérique du Nord" (*France and England in North America*) est le titre d'une série de dix volumes, par Francis Parkman, de Boston, gros volumes qui paraissaient de temps en temps pendant la dernière moitié du XIX^e siècle, et qui traitent de l'histoire du Canada des premiers temps, c'est-à-dire dans "Les pionniers de France dans le nouveau monde" (*The Pioneers of France in the New World*) jusqu'au volume "Un demi-siècle de conflit" (*A half-century of conflict*) qui porte la narration au milieu du XVIII^e siècle. Ce gros ouvrage, très étendu, est considéré parmi les Américains comme autoritativ dans le même sens que les "Histoires des Etats-Unis" de George Bancroft et de Richard Hildreth. On peut bien dire que ces trois ouvrages historiques sont des classiques américains. Tout traité qui se rapporte plus ou moins à la littérature canadienne-française ne peut pas se passer de nommer Francis Parkman, car c'est l'histoire surtout qui l'emporte au Canada sur toute autre activité littéraire, et, d'une façon générale, en fournit la base.

Passons maintenant à quelques opuscules par des Américains qui ont traité le sujet de la langue parlée au Canada français. Un des premiers, à moins que je ne me trompe le premier, est le professeur J. Marshall Elliot, de Johns Hopkins University, Baltimore. Il a fait paraître en 1885 dans le cinquième volume de l'*American Journal of Philology* un article, intitulé: "Contributions to a History of the France language in Canada." La valeur de cette contribution, est comme un stimulant pour ceux qui s'intéressent plus ou moins au sujet du Canada français. Cet article fut suivi de plusieurs autres écrits linguistiques qui traitaient de la langue parlée dans certains endroits où l'on avait fait des recherches. Voici les noms des auteurs, et professeurs dans différentes universités: E. S. Sheldon, de Harvard, 1887 J. Squair, de Toronto, 1888; A. F. Chamberlain, de Worcester, 1890; Alcée Fortier, de Tulane, La.; E. E. Brandon, de Michigan. Entre parenthèses, à fin de signaler quelque intérêt récent au sujet de la langue parlée à la Louisiane et au Canada, on peut citer ici: "Etude du parler de la paroisse Evangéline", où demeure l'auteur, Hosea F. Phillips, dont l'Etude lui a gagné le Doctorat de l'Université de Paris, en 1936. Deux autres diplômes de l'Université

* M. James Geddes fils, est professeur émérite de l'Université de Boston et vice-président d'honneur de la Société historique franco-américaine.

de Paris furent décernés, l'un en 1933 à Edouard Pousland, pour son "Etude sémantique de l'anglicisme dans le parler franco-américain de Salem, Massachusetts", l'autre à une de mes anciennes élèves, Mlle Maximilienne Tétrault en 1935 pour sa thèse: "Rôle de la presse française de la Nouvelle-Angleterre".

Ce qui m'intéressait principalement parmi mes études avec le professeur Sheldon, c'était un article qu'il contribua en 1887, aux *Transactions of the Modern Language Association of America*, intitulé "Some specimens of a French-Canadian dialect spoken in Maine", ce qui me donna l'idée de faire quelque chose de semblable dans une paroisse habitée par des franco-canadiens. D'ailleurs il advint que le professeur Squair, de l'Université de Toronto, venait de publier dans les *Proceedings of the Canadian Institute*, une étude intitulée: "A contribution to the study of the Franco-American dialect." Cette "Etude" donna bon nombre de listes de mots où se trouve indiquée la prononciation telle qu'on l'entend dans le parler populaire des habitants de la paroisse de Ste-Anne de Beaupré, bien connue à cause du sanctuaire qui attire tous les ans des milliers de personnes. Voilà l'occasion de faire une comparaison entre la prononciation des formes enregistrées par M. Squair et des formes semblables trouvées par d'autres chercheurs, ou par moi-même autre part. Par conséquent, je fis un voyage à la Baie des Chaleurs, où en 1890 j'ai passé l'été dans le petit village de Carlton, dans la province de Bonaventure, côté nord de la Baie, où avec l'aide de la maîtresse d'école, Mlle Elmina Allard, je fis une étude du parler acadien, faisant une bonne récolte de mots et de phrases. L'été suivant, 1891, j'ai passé à Cheticamp, côté nord-ouest de l'île de Cap Breton, village bien isolé, où, avec l'aide du bon prêtre de la paroisse et un médecin amical, j'ai répété ce que j'avais fait à Carlton l'année précédente, ramassant une récolte abondante.

Plusieurs années se passèrent avant la publication des résultats de mes recherches à Carlton et à Cheticamp et mes comparaisons avec les recherches de Sheldon, Squair, Chamberlain, Brandon, ainsi qu'avec bien des écrivains très connus de la Province de Québec, comme Oscar Dunn, Napoléon Legendre, J.-T. Gingras, J.-A. Manseau, Adjutor Rivard et Raoul Rinfret, parurent en forme de gros livre de quarto format, imprimé dans la ville de Halle a Salle, en Allemagne, par le libraire-éditeur Max Niemeyer, où des publications phonétiques et philologiques s'imprimaient à bien meilleur marché que dans ce pays-ci. Le but et l'objet de cet ouvrage considérable, c'était de démontrer que les vieilles formes des mots, des phrases, et des expressions qu'on trouve dans le parler canadien et acadien ne furent autres que des rétentions de ces vieilles formes introduites au Canada par les colons venant des diverses provinces de la France. A cause du manque d'éducation dans ces temps primitifs, les colons ont gardé avec ténacité ces anciennes formes, qui persistent encore dans bien des endroits franco-canadiens.

Pourtant, aujourd'hui, grâce à l'éducation qui est si largement répandue, grâce à la presse, à la radio, et aux moyens si faciles de communication partout, la tendance, naturellement, de ces vieilles formes,

de ces vieux usages, de ces anciennes expressions du bon vieux temps, commence à disparaître. Raison assez forte, pour ceux qui s'intéressent au vieux langage, de ne pas trop tarder à en faire l'étude, avant que ces usages des anciens temps disparaissent complètement.

Depuis ces jours de la dernière partie du XIXe siècle, on a fait un peu partout au Canada de grands efforts pour améliorer des conditions qu'on trouva susceptibles à perfectionner, dans les écoles, dans les magasins, dans les tramways, dans les journaux, dans les enseignes qui se trouvent par-ci par-là dans les rues, et surtout on a entrepris de perfectionner le parler populaire, et avec beaucoup de succès.

Dans la première décade du XXe siècle, peut-être, aucun mouvement pour améliorer le parler populaire n'a eu tout à fait le succès que la publication du **Bulletin du Parler français au Canada** a atteint. Pendant dix années ce Bulletin, dirigé par le meilleur philologue du Canada français, M. le juge Adjutor Rivard, a accompli une oeuvre d'amélioration et de perfectionnement phénoménal. Ensuite, en 1912, est venu un événement de majeure importance pour le progrès de la langue et de la littérature du Canada français: **Le premier Congrès de la Langue française au Canada**, fréquenté par des savants anglais et français, de toutes parts, de proche et de loin; par des personnages qui contribuèrent beaucoup à l'intérêt et au prestige de l'occasion. Les résultats notables des travaux du Premier Congrès parurent en deux gros quarto volumes et forment aujourd'hui une des sources principales des renseignements à l'égard de la langue et de la littérature du Canada français.

Maintenant on dira, peut-être, que dans un sens général, à l'égard du parler populaire de la Province de Québec, que bien des formes qu'on ne trouve qu'au Canada français, ainsi que les sources de ces formes, ont été le sujet de bien des recherches soigneuses. Néanmoins dans bien des endroits, dans le Maine, le Vermont, le Michigan ainsi que dans la Province de Québec, comme nous l'avons déjà fait voir par les recherches de Sheldon, Squair, Chamberlain, Fortier, Brandon et Pousland, le chercheur, muni de patience et de bonne volonté, ne manquera pas de trouver des faits linguistiques qui le récompenseront pour la tâche entreprise, et le temps qu'il y consacrera.

Pendant ce dernier quart du XXe siècle, probablement à cause du progrès déjà fait au moyen de bien des publications, des journaux, de l'éducation dans les écoles, et surtout du bon travail accompli par le Premier Congrès de la Langue Française au Canada, les contributions par ici dans la Nouvelle-Angleterre et en général dans ce pay-ci, au parler franco-canadien, semblent avoir quelque peu diminué. Néanmoins il faut rendre justice à l'oeuvre déjà accomplie, par exemple, aux contributions bibliographiques du Professeur Edward-B. Ham, au trefois de Yale University, à présent à Michigan University, car elles sont notables. Parmi elles se trouvent: "Programme de recherches franco-américaines", Québec, 1937; "The Library of the Association Canado-Américaine", Baltimore, 1937; par excellence, sa contribution lue devant une des réunions du Deuxième Congrès de la Langue française au Canada, intitulée: "Etat actuel des études sur le parler franco-américain". Ce sont toutes des publications précieuses et fort

utiles pour tous ceux qui voudraient entreprendre des recherches franco-canadiennes. Une travailleuse très effective pour les intérêts de l'histoire, de la langue, et de la littérature franco-canadienne, est Mlle Marine Leland, professeur de français à Smith College, Northampton, Massachusetts. Par ses conférences devant bien des sociétés de culture, et ses articles dans *Le Travailleur* — surtout celui du 28 août, 1941, critique du livre de M. Gustave Lanctot: "Les Canadiens français et leurs voisins du sud" — elle s'est fait connaître comme championne fort éclairée et très ardente de la cause franco-canadienne. Il faut remarquer, en passant, que *Le Travailleur*, très habilement dirigé par M. Wilfrid Beaulieu, rend un service signalé en faisant connaître ce qu'il y a de mieux en fait de lettres franco-canadiennes.

A l'égard de publications sortant de la Nouvelle-Angleterre, ayant une importance hors ligne pour les études littéraires et linguistiques franco-canadiennes, il faut signaler un gros volume in-quarto intitulé: "Les quarante ans de la Société Historique franco-américaine, 1899-1939", préparé par la Société elle-même, à laquelle il fait grand honneur; car en fait de langue et de littérature franco-canadiennes, c'est l'ouvrage de beaucoup le plus important qui ait paru pendant les quarante et un ans de ce XXe siècle.

Pendant l'été de 1937, dans la ville de Québec, un événement de majeure importance littéraire eut lieu: Le Deuxième Congrès de la Langue française au Canada, événement, qui, comme le Premier Congrès fut fréquenté par des savants de toutes parts, et qui faisaient honneur au clergé, aux maîtres et maîtresses, à ceux dans les professions, et à bien des personnes dans toutes les activités de la vie. Les cinq gros volumes, qui parurent plus tard, comprenant les résultats de l'activité mentale de ceux qui participaient aux réunions qui durèrent toute une semaine, présentent un *magnum opus*, qui, pareils aux volumes semblables du Premier Congrès, resteront pendant bien longtemps une des sources de référence, les plus précieuses, à l'égard de la langue et de la littérature du Canada français.

Quant à la littérature du Canada français, on peut dire que son importance commence par l'histoire du pays, et continue, en grande mesure, dans ce rôle jusqu'au temps présent. Le fond historique y est et y reste. Les premières oeuvres historiques de Garneau, Ferland, et Faillon, classiques historiques du Canada français, furent suivies par les ouvrages des écrivains bien connus de la Province de Québec, tels que Henri Bourassa, l'abbé Casgrain, l'abbé Gosselin, Benjamin Sulte, L.-A. Prud'homme, et l'abbé Camille Roy. Les ouvrages d'un caractère moins sérieux, ouvrages de l'imagination, nouvelles, romans n'avaient que peu de succès. Les conditions du nouveau pays, n'étaient point favorables pour produire de tels ouvrages. Le travail difficile de coloniser, de cultiver le terrain, la lutte de l'existence, toutes ces conditions militaient contre la production d'ouvrages de fantaisie. Néanmoins, malgré ces rudes conditions, la poésie ne manqua pas de fleurir depuis les temps primitifs et continue à fleurir abondamment jusqu'aux jours présents, suivant dans les pas des illustres précurseurs Pamphile Le May, Benjamin Sulte et Louis Fréchette.

Parmi les poètes qui sont venus plus tard et qui se sont identifiés avec la poésie de la province de Québec sont T.-X. Burque, J.-B. Caouette, Ernest Gagnon, Alfred Garneau, Emile Nelligan et Rémi Tremblay. A l'égard des ouvrages de l'imagination, de fantaisie, de nouvelles et romans, dont nous venons de parler, on peut dire, que tout en ne manquant pas tout à fait, des histoires de voyages, telles que celles de Faucher de St-Maurice; des moeurs canadiennes, comme on en trouve dans "Jean Rivard", de Gérin-La Joie, roman le plus populaire de tous les romans franco-canadiens; "Jacques et Marie", de Napoléon Bourassa, sont les devanciers des contes qui ont paru plus tard, dont quelques-uns sont écrits par des femmes, comme par exemple "A l'oeuvre et à l'épreuve", de Laure Conan, (pseudonyme de Mlle Angers); les articles dans *La Patrie*, écrits par Françoise (pseudonyme de Mlle Barry); "Premier péché", de Madeleine (pseudonyme de Mlle Gleason.).

L'histoire du Canada doit avoir non seulement un intérêt durable pour la population française et anglaise de cet immense territoire qu'elle occupe, mais aussi pour la population du territoire qui adjoit les bornes du territoire canadien et qui fait partie des Etats-Unis, les deux territoires, le canadien et l'américain, ne formant actuellement qu'un vaste pays. Bien sûr, les découvertes de Jacques Cartier et de Samuel de Champlain aux XVI^e et XVII^e siècles doivent leur origine à des sources françaises, découvertes faites dans le même continent du Canada et des Etats-Unis.

Négliger l'étude des activités de ces aventuriers intrépides, n'est rien moins que de perdre l'avantage d'une connaissance de ce qui eut lieu dans ce vaste pays, territoire commun aux Canadiens et aux Américains. D'ailleurs les rapports historiques entre les deux pays ont été si intimes depuis les premières découvertes du pays, que d'avoir seulement des connaissances de ce qui s'est passé dans une partie du vaste territoire ne donne qu'une idée plus ou moins incomplète de ce qui s'est passé dans tout le territoire. En lisant des histoires, et des livres qui consacrent une partie de ce qu'ils racontent aux faits historiques, bien des étudiants et des lecteurs ont acquis des connaissances des personnalités principales qui ont figuré dans l'histoire du Canada français, de Cartier et de Champlain, du père Marquette, de Louis Jolliet, du Cavalier de la Salle. Il y a pourtant beaucoup d'autres personnalités, moins imposantes mais des explorateurs notables, comme Lescarbot, l'ami de Champlain, dont l'histoire primitive du Canada français possède tout l'intérêt d'un véritable roman, et mérite l'attention des étudiants de l'histoire américaine. D'autres voyageurs et aventuriers dignes d'être connus sont Louis Hébert, dont la statue se trouve devant le palais municipal de Québec, nous rappelant qu'il s'établit à Port Royal en 1606; Pierre de la Vérendrye explorateur vers 1731 de la région à l'ouest des Grands Lacs, région explorée soixante-dix-ans plus tard par Lewis et Clark; Etienne Brûlé, premier coureur de bois, interprète des Indiens, dont les aventures sont fort remarquables — et ainsi de suite.

Malgré le fait de la proximité du Canada et des Etats-Unis, séparés en grande partie seulement par des bornes artificielles, malgré les rapports intimes d'autrefois et d'aujourd'hui, on aura beau cher-

cher dans les pages des catalogues de nos écoles, collèges et universités pour trouver les cours consacrés à l'histoire, à la langue, à la poésie, à la littérature du Canada, français ou anglais. A ce qu'il nous semble, il est bien temps de rectifier cette lacune qui saute aux yeux. Par conséquent, on est en train de lancer un mouvement, gagnant d'abord, s'il est possible, l'approbation de l'Association des Langues Modernes.

Déjà bon nombre de membres des corps enseignants dans les universités ont témoigné leur intérêt en se joignant au mouvement. Des professeurs des sections de langue et de littérature françaises à Smith College, University of Michigan, Boston University, ont discuté la question en détail, et se sont décidés à faire un commencement en faisant l'annonce d'un cours quelconque, soit d'histoire, de poésie ou de littérature du Canada français. En vue de l'importance du sujet et de son rapport intime avec la vie nationale du Canada et des États-Unis, ceux qui se chargent du mouvement ne se croient pas être trop optimistes en pensant que l'exemple qu'ils ont proposé sera suivi par les maîtres et maîtresses dans les écoles et par les professeurs dans les universités, qui feront d'avance l'annonce de ces cours dans leurs catalogues annuels.

JAMES GEDDES fils

DECHEANCES CANADIENNES ET LA NOUVELLE-ANGLETERRE

par Edward-B. Ham *

Il y a bientôt six ans que je me promène, plus ou moins en dilettante, en marge des graves problèmes qui intéressent la survivance franco-américaine dans la Nouvelle-Angleterre. Par contre, il y a bientôt deux siècles qu'une élite éclairée s'occupe à faire réaliser une survivance durable dans l'Amérique du Nord. Aussi, d'innombrables critiques ont toujours cherché à évaluer les progrès et les pertes qui jalonnent l'histoire de la tradition française chez nous. Mais si tant de monde se croit capable d'apprécier la survivance et qu'il soit question d'un problème en effet rabattu, c'est que les problèmes de pareille importance exigent constamment de nouvelles gloses. Voilà pourquoi la multiplicité des opinions déjà publiées ne me détourne pas de cette tentative de projeter encore des lumières sur l'avenir ethnique de la Nouvelle-Angleterre.

Tout le monde sait que la survivance franco-américaine ne peut pas tabler sur les mêmes protections naturelles qui sont là pour secourir le patrimoine de race dans la province de Québec. Mais, si je puis dire, on ne médite pas assez chez nous sur la maladie ethnique au Canada, maladie qui doit inspirer des inquiétudes des plus douloureuses que n'en ressentent jusqu'ici les Franco-Américains. Donc, tout en avouant que mes connaissances en pareille matière sont presque exclusivement livresques, je crois utile de tracer ici quelques comparaisons.

Ceux qui refusent à la survivance toute valeur sociale ou culturelle se demanderont, peut-être avec plus d'impatience que d'habitude, pourquoi il y en a qui s'y arrêtent en plein moment de guerre mondiale. A part la nécessité absolue, chez une population minoritaire, de se mettre constamment à l'affût, il ne faut pas attendre la paix pour examiner de près certaines transformations qui s'opèrent actuellement au Canada. En particulier, il s'agit de trois manifestations sociales et politiques qui risquent de bouleverser l'unité essentielle du Dominion: l'attisement plus ou moins visible des vieux préjugés orangistes dans l'Ontario; les velléités annexionnistes qui semblent gagner du terrain dans certains milieux anglo-canadiens; la politique bon-ententiste du ministère Godbout dans le Québec. Rien n'est plus évident que l'existence d'un rapport intime entre ces trois développements et la guerre. Par conséquent, rien ne doit être plus évident que la nécessité plus péremptoire que jamais, de surveiller les mutations inhérentes à la survivance.

Comment faire le triage de toutes les conclusions, de toutes les thèses prônées jusqu'à présent? C'est tâche extrêmement délicate, à cause de ce que le Rév. P. Gilles Marchand (pour n'en citer qu'un seul exemple) appelle chez les publicistes canadiens "une inconce-

* M. Edward-B. Ham, ci-devant de Yale, est professeur de littérature française à l'Université du Michigan.

vable confusion d'idées, et parmi les Canadiens français une véritable anarchie doctrinale"¹.

Le but de l'investigateur indépendant est singulièrement compromis par la nécessité de comprendre les attitudes contradictoires qui fourmillent non seulement dans les livres et dans la presse, mais dans la pensée du peuple. Comment veut-on que l'observateur, surtout si celui-ci est anglo-américain, atteigne à des certitudes, même après des années passées dans les milieux canadiens? J'avoue donc que mes conclusions ont leur juste quote-part de subjectivité, et je répète qu'elles reposent uniquement sur des lectures appuyées par quantité de conversations avec mes amis franco-américains et canadiens.

D'ordinaire il n'est pas trop difficile de démasquer les bonimenteurs de tout acabit qui s'emparent de certaines locutions excellentes pour faire ronfler leurs éternelles apostrophes à Sa Majesté la Langue Française, au Miracle canadien, à la Mission Providentielle sur terre américaine, aux **Gesta Dei per Francos**, et ainsi de suite. Il faut tout simplement savoir distinguer entre l'optimisme de bon aloi et l'éloquence de carrefour. Mais, de l'arrivisme visiblement cynique aux divergences politiques plus ou moins désintéressées, il y a un pas qui met la finesse de l'observateur à une rude épreuve. C'est à dire, il n'est pas difficile de distinguer entre la mentalité du **Jour de Montréal** et celle de l'**Action Catholique** de Québec, mais le critique anglo-américain peut se perdre plus facilement entre la politique qui anime le **Devoir** et celle dont s'inspire le **Canada**. Bien que certains contrastes entre MM. Godbout et Duplessis se laissent vite saisir, l'Anglo-Américain qui veut mesurer la véritable influence du régime Godbout-Lapointe sur la survivance ethnique se trouve dans un bel embarras. Mais les distinctions les plus fuyantes sont celles qui laisseraient identifier certains auteurs d'une probité incontestable qui sont peut-être trop impatients de voir le Québec se libérer de l'emprise britannique. Et pour comble de confusion, il y a lieu de supposer que de nombreux séparatistes ne croient pas prudent d'afficher les doctrines qui leur tiennent le plus au coeur. Enfin, un problème épineux, surtout pour l'Anglo-Américain (même catholique), concerne le rôle de l'Eglise du Canada français; mais pour éviter les erreurs, il faut constamment se rappeler l'harmonie fondamentale entre le côté pratique d'une direction ecclésiastique et la mentalité commune des fidèles: au Canada, comme partout, il s'agit tout simplement d'attitudes inhérentes à la race et non d'une contrainte imposée au préalable par les gens d'Eglise.

De ce dédale d'intérêts discordants, il est possible, malgré tout, de dégager assez de certitudes pour prendre position. D'abord, ce sera, à tout prendre, le sentiment et le sentiment seul qui demeurera toujours le véritable ressort de la survivance. En second lieu, les opinions canadiennes-françaises fournissent le seul moyen de comprendre l'idéal ethnique et ses chances de réalisation. En troisième lieu, les déchéances qui s'accusent actuellement dans la province de Québec sont la preuve des dangers infiniment plus redoutables qui

1. Dans la préface aux *Etudes Canadiennes* du Père Georges Simard, O.M.I. (Montréal, 1938).

menacent la Nouvelle-Angleterre française. Partant de ces trois axiomes, je me propose de donner un aperçu de la pensée canadienne-française pour mieux souligner à quel point la culture franco-américaine a besoin de thérapeutique.

J'aurais pu signaler un quatrième axiome: c'est que, chacun à sa manière, les lecteurs de cette esquisse sauront bien évaluer mon choix de citations. Mais si ces écrivains penchent du côté du pessimisme, on conviendra pourtant qu'une même mystique indestructible sert de trait d'union entre eux et des auteurs plus consolateurs, comme Mgr Roy, Mgr Maurault et M. Félix Desrochers (2). Toutefois, je n'insiste pas sur le pessimisme excessif de l'éminent folkloriste, M. Marius Barbeau, pour qui les jours de la survivance sont déjà comptés. De même, je préfère laisser de côté les opinions décourageantes de certains professeurs à la Sorbonne, tels qu'Antoine Meillet, linguiste célèbre, pour qui le français canadien était "trop peu important et ne saurait se maintenir définitivement" (3).

Les lecteurs franco-américains connaissent trop les écrits, par exemple, de l'abbé Lionel Groulx, de Ringuet-Panneton et de M. Jean Bruchési pour que j'ose en multiplier des citations ici. Mais en passant, je dois signaler le livre capital que vient d'éditer M. Gustave Lanctot, *Les Canadiens français et leurs voisins du sud* (Montréal, 1941) (4).

Commençons par *Notre Américanisation*, admirable étude d'ensemble mise en volume par la *Revue Dominicaine* en 1937. Les dix collaborateurs (dont sept laïques) ont résumé, dans un exposé aussi sobre que patriotique, toute la litanie des agents propagateurs de l'américanisation au Canada français; catholicisme à l'américaine, philosophie américaine, pratiques financières, influences féminines, radio, cinéma, presse, athlétisme. Selon le Rév. P. Raymond-M. Voyer, O.P., c'est surtout dans l'ordre matériel que la religion organisée s'est laissée transformer. "C'est bien les cadres de l'oeuvre, dit-il, que nous voulons, que nous travaillons à transplanter le plus vite possible, à imposer bon gré mal gré, à rendre infrangibles, moins par la vie dont on les anime, que par le nombre proclamé en hâte des adhérents, la centralisation exclusive de la direction, la police organisée autour des oeuvres concurrentes, la multiplication des ralliements et des parades... La note générale qui caractérise ce travail, sur laquelle les apôtres de l'américanisme mettaient jadis l'accent, c'est l'ACTION...

En large résumé, influence américaine très réelle sur notre vie religieuse. Dirigés et dirigeants atteints de différente manière, mais d'un coup qui peut être aussi nuisible pour ceux-ci que pour ceux-là. Chez les premiers, un paganisme dosé, insinuant, attaché aux plaisirs comme aux exigences matérielles de la vie. Chez les derniers, un

2. Devant un auditoire franco-américain, M. Desrochers a dit: "Pour garder notre idéal français, vous avez fondé plus de trois cents paroisses, bâti plus de deux cents écoles, dont profitent près de cent mille élèves, et vous oseriez parler de désespoir ou de mort!" (*Les Quarante Ans de la Société Historique Franco-Américaine*, p. 813).

3. *Linguistique historique et linguistique générale* (Paris, 1922), p. 117.

4. Voir, dans le *Travailleux* du 28 août, le compte rendu minutieux et pénétrant de Mlle Marine Leland. Ce commentaire, du reste plus significatif que quantité d'articles de fond dans les revues savantes, donne une analyse excellente des sept études réunies par M. Lanctot.

effort sincère, mais moralement trop semblable à celui des 'magnats', et qui réussit à faire répéter au peuple ses gestes catholiques, sans atteindre les esprits et renouveler les convictions chrétiennes, ce qui est bien le point essentiel" (pp. 36-39). S'il est nécessaire de constater au Canada pareille carence religieuse, à combien plus forte raison n'est-il inévitable de reconnaître les effets de l'américanisation sociale au sein de l'Eglise chez nous?

L'enseignement du français dans les écoles paroissiales de la Nouvelle-Angleterre inquiète l'élite franco-américaine depuis longue date, mais je doute que la gravité du mal soit comprise, même encore, dans toute son étendue. Mais comment ne pas redouter l'avenir, en glanant les observations, par exemple, de M. Victor Barbeau? On doit noter le titre complet d'un de ses livres les plus provocateurs: **Pour Nous grandir—Essai d'explication des misères de notre temps** (Montréal, 1937). L'auteur est bien de "ceux qui, atterrés devant le spectacle de notre débandage, ou simplement par instinct, par nécessité vitale, par un élan qui procède de la chair aussi bien que de l'âme, sont résolus de se prolonger, de se continuer sur un plan physique et moral dans lequel ils ont été intégrés en venant au monde et qu'il ne leur appartient pas de détruire ou de laisser détruire, pas plus qu'il ne leur appartient de s'enlever la vie."

À propos de l'enseignement secondaire, M. Barbeau insiste que "l'école, notre première ligne de résistance, a cédé. En quoi la multitude qui lui a été confiée, qu'elle a façonnée, est-elle française? C'est plus que de l'ironie, c'est de la dérision que de seulement se le demander (pp. 145-146). On bourre les élèves sans jamais les nourrir. Ce sont des intelligences faussées, disloquées, des bonnes volontés embourbées, et, combien souvent, des illettrés ignorant jusqu'à l'art de se servir de la parole. Ils hésitent, ils bafouillent, ils marmottent, ils baissent la tête, ils sont mal à l'aise, timides, gênés; ce sont des illettrés physiques" (pp. 178-179).

Deux phrases de plus suffiront pour communiquer la tristesse amère que répandent les pages de **Pour Nous grandir**: "En dehors des crétins crétinisants, et beaucoup qui le sont de naissance gagnent leur vie à crétiniser la foule, personne ne doute plus que nous soyons en pleine décadence (p. 198). Une poignée d'hommes a fait la Nouvelle-France; des millions n'arrivent point à l'empêcher de s'effriter" (p. 186).

Dans notre enthousiasme de partisans de la survivance, nous tendons trop souvent à oublier les luttes économiques de la majorité dans toute société. Nous condamnons, peut-être avec trop de désinvolture, l'indifférence de ceux qui sont trop préoccupés des besoins matériels de leur existence quotidienne pour se payer le luxe de considérations sentimentales sur un problème ethnique. Il est facile de grouper, à tort, beaucoup d'honnêtes gens pour qui la survivance n'a aucun intérêt avec les faux Franco-Américains qui se passionnent, à qui mieux, mieux, des appas trompeurs du pire américanisme. Mais après tout, il ne faut pas en vouloir à cette grande section de la population franco-américaine pour qui le patriotisme de race n'est qu'une espèce de jeu trop éloigné de la vie de tous les jours. C'est un état

d'âme à regretter, mais dont il faut comprendre la justification avant de vouloir le corriger. Toutefois, l'unique espoir d'une survivance permanente dans la Nouvelle-Angleterre résiderait dans la possibilité de gagner ces milliers de Franco-Américains qu'on peut dénommer les "indifférents honnêtes".

Je crois qu'il y a confusion (ou, du moins, oubli) des deux catégories dans le **Bilinguisme au Canada** (Montréal, 1938) du professeur Hermas Bastien, mais, à cette réserve près, il importe de méditer plusieurs passages ayant trait à la mentalité collective des Canadiens français:

"Le plus grand ennemi de l'esprit français, c'est le Canadien français (p. 122). Nous rétrogradons dans les divers domaines: économiques, où nous sommes des serfs; social, où nous laissons aux autres le souci des réalisations (5); éducationnel, où notre pédagogie de polichinelles nous stérilise; intellectuel, où nous perdons la direction des idées (p. 189).

"Notre langue manifeste un esprit français atrophié, anémique, dévitaminisé (p. 117). Ne faisons-nous pas (de notre langue) uniquement l'enjeu d'une victoire d'éloquence et de la dialectique, nous qui nous efforçons si peu de la bien parler et qui, ne la respectant pas nous-mêmes, nous étonnons toujours que les Anglo-Canadiens la méprisent (p. 184)?

"Plus de la moitié de (nos douze journaux quotidiens) optent pour la formule américaine. S'américanisant, ils américanisent leur public (6) (p. 120).

"Voyez Montréal. Nous nous targuons du nombre. Et la qualité? Elle se minimise dans toutes les promiscuités. La caricature de notre province serait celle d'un pantin aux pieds longs, au corps grêle, surmontée d'une tête énorme, où nous ne fournissons guère de matière grise. Ce pantin danse au bout d'une ficelle que détient l'Anglais. A un peuple que la pauvreté a crétinisé, que la politacillerie a divisé, que le capital étranger pressure, que la routine englué, une école lui fait une âme de vaincus. Jamais l'engouement pour l'anglais n'a été aussi intense que depuis le dernier demi-siècle, où nous nous enlisons (pp. 109-110).

"Il y a assez longtemps que nos chefs, victimes du pessimisme stérile ou de l'optimisme satisfait, endorment notre peuple dans le contentement de sa médiocrité. Si cette tactique dure, l'enlissement dans le crétinisme des peuples décadents sera complet" (p. 120).

Peut-être que ces mots sont trop sévères ou trop impatientes, mais M. Bastien est loin d'être seul à redouter avec angoisse le progrès matériel comme instrument d'assimilation. L'attrait toujours croissant des centres urbains, le lent et triste effondrement au Canada de l'économie agricole (7) l'abrutissement des Franco-Américains par leur manie des pires influences anglo-saxonnes, les refoulements d'ordre social, l'anglicisation partout des affaires et de la politique.. Rap-

5. Cf. *Les Canadiens français et leurs voisins du sud*, ch. VII.

6. Voir aussi Donald Young, *American Minority Peoples* (New-York, 1932), p. 465; Robert-E. Park, *The Immigrant Press and its Control* (New-York, 1922), pp. 71, 79, 353.

7. Voir l'analyse de M. Esdras Minville, dans *Quelques Problèmes d'actualité dans le Québec* (publication de Radio-Canada; Montréal, 1939), pp. 61-75.

pelons-nous donc les noms de Lionel Groulx, Edouard Montpetit, Jean Bruchési, Marius Barbeau, Léon Gérin, Paul Gouin, Auguste Lapalme et tant d'autres encore. Ce récit de déchéances canadiennes, énumérées par des auteurs québécois, n'a pour but que d'attiser les tiédeurs qui s'accusent partout dans la Nouvelle-Angleterre. C'est que, plus j'ai étudié la survivance française en Amérique, plus j'ai été inquiet, tant par l'optimisme exagéré qui berce trop de ses disciples que par le manque de directives pratiques pour perpétuer son oeuvre.

Encore de pleine actualité, toutes les opinions citées jusqu'ici s'énonçaient avant la guerre, désastre qui ne fait qu'augmenter les dangers et les problèmes pratiques que tout partisan de la survivance franco-américaine doit étudier par rapport aux solutions futures. Pourtant, des trois manifestations sociales intensifiées par la guerre et signalées plus haut, le réveil des vieilles haines dans l'Ontario est celle qui prête le moins aux inquiétudes. C'est que les hostilités actives, de la part des anglophones des deux côtés de la frontière, ont toujours eu pour résultat le raffermissement des volontés patriotiques parmi les Canadiens français. Mais, au tableau du passif, plus cette hostilité ontarienne se déclare, plus cela fait le jeu des séparatistes dans le Québec. Et je crois que la séparation serait aussi nuisible à la tradition française que l'annexion par les Etats-Unis (8).

Quant à l'annexion, rien n'est plus éloquent, surtout pour la Nouvelle-Angleterre française, que ce paragraphe de M. Jean Nicolet: "Par définition, pourrait-on dire, les milieux intellectuels offriraient à l'américanisation une résistance plus prolongée et peut-être même victorieuse, en ce qui a trait à la langue. Nous aurions alors des flots de culture française perdus dans l'agglomérat, des noyaux comme il en existe présentement à New-York, à Boston, en Louisiane, sur la côte du Pacifique et dans quelques autres villes des Etats-Unis. Mais ces flots n'ont aucune relation profonde avec l'ensemble de la nation, ils vivent en marge, ce sont des cercles de dilettantes. Or, il est banal de répéter qu'une culture coupée des sources vives de la sève populaire ne tarde pas à s'étioler et n'offre que des produits de serre-chaude. Cette culture, à la longue, se teinte d'un vague internationalisme et la langue n'est alors qu'un véhicule commode pour exprimer des idées identiques sous toutes les latitudes; la langue ne fait pas alors corps avec la culture qu'elle tend à exprimer" (9). Je crains que ce jugement sur l'état actuel de la survivance aux Etats-Unis ne soit presque juste, et encore, si c'est avec raison que M. Jean Bruchési ne voit dans le Canada français qu'une "rallonge de la grande République" (10), comment écarter notre commun problème d'un simple haussement d'épaules? Heureusement, le jour de l'annexion est encore loin, mais si les esprits canadiens les plus éclairés croient déjà à la nécessité de la contempler, à combien plus forte raison ne s'imposent-elles chez nous des préoccupations analogues?

La politique du ministère Godbout n'intéresse la survivance franco-américaine que dans la mesure où le régime actuel établira un bi-

8. Mais voir le plaidoyer du professeur Antonio Perrault, *Quelques Problèmes d'actualité dans le Québec*, pp. 9-26.

9. *L'Action Nationale* (juin, 1941), p. 503.

10. *Notre Américanisme*, p. 204.

linguisme plus étendu dans la province de Québec. Si ce bilinguisme s'effondre dans la capitulation complète à l'ambiance anglicisante, les répercussions dans la Nouvelle-Angleterre ne tarderont pas à sonner le glas de nos espérances communes. M. Godbout prétend que c'est uniquement en transigeant que les Canadiens français arriveront à faire accepter leur langue dans les autres provinces du Dominion. Comment s'y prendre? En améliorant l'enseignement de l'anglais dans le Québec et en faisant preuve par là d'une attitude moins étroite envers les concitoyens de langue anglaise. Fort bien — en principe; mais chacun sait que la mise en oeuvre pratique de ce projet risque de compromettre l'avenir linguistique d'une population minoritaire telle que la canadienne-française. Voilà pourquoi la politique actuelle du bilinguisme n'est pas de nature à inspirer confiance à la Nouvelle-Angleterre française.

J'espère que le lecteur ne m'en voudra pas de l'avoir entretenu exclusivement de choses peintes en noir, et qu'il me croira quand je redis mon envie d'assister à la réalisation d'une survivance franco-américaine d'envergure convenable. A vrai dire, les questions posées ici ne doivent pas trouver leur réponse finale dans les théories d'un Anglo-Américain: c'est aux Franco-Américains eux-mêmes qu'il incombe de faire valoir la bonne solution. Et la chute de la France en 1940 nécessite, plus que jamais, la perpétuation chez nous de la tradition française. Donc, à plus forte raison, si l'on ne vit pas déjà la fin d'une race dans la Nouvelle-Angleterre, les Franco-Américains se garderont bien de méconnaître par indifférence la maladie canadienne et ses causes; ils se mettront à étudier les remèdes; sans confondre le réalisme avec le simple pessimisme, ils achèveront de voir clair en eux-mêmes; ils sauront se pénétrer de la mystique des chefs d'élite que ces quelques pages viennent d'invoquer.

—Edward-B. Ham

LA J. O. C. FRANCO-AMERICAINE

par Josaphat Benoit*

Nous vivons des années tragiques. Bien des idoles de notre siècle croulent en ce moment dans la boue sanglante des conflits internationaux. La force, le génie, le coeur de la jeunesse, au lieu de tendre vers les champs d'action traditionnels, s'orientent vers les casernes et les instruments de combat. La nuit tombe sur des peuples entiers dont les gouvernements passent de l'oubli à l'ignorance totale de la lettre et de l'esprit évangéliques.

Dans ce remous terrible, les régimes s'effondrent, les nations expirent, les pays les plus riches et les plus stables s'agitent comme des feuilles secouées par un vent d'orage. C'est la guerre totale dans le monde, la guerre et son cortège indicible de haines et de souffrances, d'horreurs et de malédictions, la guerre homicide au front rouge, traînant à sa suite les spectres hideux de la peste, de la famine et de la révolution.

Une seule force immuable garde intact son héritage séculaire de foi, d'espérance et d'amour: c'est l'Eglise du Christ. Elle sait que les tyrans passent malgré leurs triomphes d'un jour, car les seules victoires qui comptent sont celles du vrai, du beau et du bien; elle sait que les paroles, les exemples et la grâce du Sauveur conservent à jamais leur puissance divine et leur mystérieuse emprise sur les âmes avides d'éternel et d'infini.

Qu'importe l'avenir à qui fonde son espoir en Dieu, en l'Eglise, en la Croix de Jésus? Le grand malheur de notre époque, c'est de trop vouloir se passer du Maître souverain de nos destinées. Nous avons surtout besoin d'éclatantes leçons d'ordre, de hiérarchie des valeurs, de vie et d'action catholiques. Le ciel nous les donne par le moyen des événements actuels, par la voix de son Pontife, par l'exemple des apôtres contemporains qui marchent sur les pas du Sauveur.

Ces grandes vérités, nul ne les a mieux comprises que la jeunesse groupée en des cercles catholiques où l'on tend son vouloir et son esprit tout entiers vers cet idéal vraiment chrétien: hausser sa génération, celle qui la suit et celle qui la précède; donner du levain à cette pâte humaine qui abonde aujourd'hui; faire passer en actes les formules du Christ et de ses Apôtres; incarner ces formules de salut en de vivants symboles de la toute-puissance du surnaturel dans les âmes les plus ordinaires, dès qu'elles cherchent d'abord "le royaume de Dieu et sa justice".

Nous tenons donc à signaler comme un événement historique de la plus haute importance pour nous, Franco-Américains, la fondation et le progrès de la Jeunesse Ouvrière Catholique et de la Ligue Ouvrière Catholique, en Nouvelle-Angleterre. Les plus belles pages de notre histoire sont une "épopée mystique"; les principes de vie, d'action, de résistance de notre âme franco-américaine, c'est dans la foi en notre mission providentielle qu'on les trouve le plus profondément enracinés; selon les paroles de l'abbé Lionel Groulx, "le catholicisme a tout

* M. Josaphat Benoit, docteur de l'Université de Paris et auteur de "L'Âme franco-américaine", est chef de la rédaction à "L'Avenir National" de Manchester, N. H.

créé, tout animé chez nous; souvent même il a tout redressé, tout guéri”.

Jocistes et Locistes franco-américains ont compris cet idéal, qu'un grand évêque américain sut exprimer comme suit: “Le monde a besoin, aujourd'hui comme toujours, d'hommes mieux trempés que les autres, qui voient plus loin et agissent plus audacieusement. Point n'est besoin qu'ils soient nombreux: ils ne l'ont jamais été. Même en petit nombre, ils entraînent la foule et souvent l'humanité. Un seul homme à l'âme suffisamment grande sauve tout un pays; un seul homme peut sauver toute l'Eglise”.

La force et le courage d'une ardente et belle jeunesse puisant son inspiration dans cet idéal chrétien, tendant vers le mieux immédiat et pratique, à toutes les heures de son existence, avec l'enthousiasme et la foi de l'Apôtre qui dit: “Je puis tout en celui qui me fortifie”: Tel est le Jocisme en général, telle est la J. O. C. franco-américaine en particulier. C'est un mouvement qui fait époque en Nouvelle-Angleterre, un mouvement qui mérite l'appui des autorités religieuses et civiles, en même temps que les bénédictions célestes.

Parler de la J. O. C. franco-américaine, c'est faire oeuvre d'apôtre aussi bien que travail d'historien. N'est-ce pas un peu la tâche, le devoir du journaliste catholique?

* * *

S'il vous arrive de séjourner quelque temps à Manchester, ne manquez pas d'y visiter l'un des foyers les plus ardents de vie chrétienne franco-américaine en la ville-reine: la Centrale jociste du New-Hampshire, un record de vie spirituelle et d'esprit d'organisation. Nos Jocistes ne veulent point de réclame. Mais leur oeuvre est trop notable, trop nécessaire à notre époque, pour ne point lui donner toute la publicité qui lui convient, dans l'intérêt de tous. La Centrale jociste de Manchester est devenue en effet comme un lieu de pèlerinage où affluent constamment des chefs de la jeunesse catholique américaine, des sociologues religieux et laïcs de tous les Etats-Unis.

Le Jocisme n'est pas un mystère. C'est tout simplement l'action catholique des jeunes de la classe ouvrière. Ses initiales J. O. C. le proclament: elles signifient Jeunesse Ouvrière Catholique. Ce n'est pas une société secrète, ce n'est pas même une association; c'est un mouvement, mais un mouvement qui emporte tout sur son passage, parce qu'il s'appuie directement sur Dieu par la grâce et sur l'Eglise par la fréquentation des sacrements. Né du zèle apostolique de prêtres et de religieux belges et français, il fut transplanté au Québec, où il produit des résultats merveilleux, puis en Nouvelle-Angleterre, où il s'épanouit rapidement, par un apôtre oblat, le R. Père Henri Roy, un Franco-Américain authentique, originaire de Lewiston, Maine, formé par une mère profondément chrétienne, ainsi que tant d'autres de nos bonnes mamans qui, comme autrefois Blanche de Castille, aimeraient mieux voir leurs enfants morts que victimes de péchés honteux.

Ce que les Jocistes ont accompli au Canada, M. Emile Benoist l'a raconté dans un livre que M. Omer Héroux nomme à juste titre “l'un des classiques du sujet”. Ce que le mouvement jociste a fait en quelques mois au New-Hampshire, il faudrait une autre plume que la nôtre pour l'exprimer dignement. Sous la bienveillante et paternelle direc-

tion de ses chefs et sous la haute protection de l'évêque bien-aimé du diocèse, Son Excellence Mgr John-B. Peterson, l'idéal jociste de la première section de Manchester se répandit comme un feu divin, embrasant vingt-quatre sections de Jeunesse Ouvrière Catholique, dans la Ville-Reine, à Berlin, Dover, Greenville, Nashua, Rochester, Somersworth et Suncook.

Les sections se sont groupées en une Fédération comptant plus de 1500 apôtres de l'action catholique. A la J. O. C. s'adjoignit bientôt la L. O. C., Ligue Ouvrière Catholique, groupant des jeunes hommes et des jeunes femmes qui préparent les générations catholiques et franco-américaines de demain. La Fédération a ses journaux: *La Jeunesse Ouvrière*, *L'Action Ouvrière*, bien rédigés, vivants, attrayants, remplis de saine et forte doctrine, de directives salutaires pour tous les jeunes, pour tous les Franco-Américains, pour tous les catholiques, car le Jocisme n'est pas un mouvement nationaliste: c'est un mouvement universel, comme l'action catholique en général, comme l'Eglise de Jésus.

L'idéal de la J. O. C., il est inscrit à l'entrée même de la Centrale de Manchester dans un tableau où se lisent les paroles que voici: "L'Inquiétude jociste des responsables ne cessera que lorsque tous les jeunes ouvriers et les jeunes ouvrières du New-Hampshire auront été conquis à l'idéal catholique". La méthode jociste est facile à comprendre: elle consiste à mettre le Christ en soi par la grâce, puis à faire rayonner autour de soi le Christ, premier Moteur dans le mouvement universel d'action catholique ordonné par Jésus, par l'Eglise, par le Souverain Pontife, depuis un siècle en particulier.

En somme, ce dont le monde a surtout besoin à notre époque, c'est d'un membre de la J. O. C. dans chaque famille, d'une section jociste dans chaque ville, d'une Centrale jociste dans chaque diocèse. La Belgique et la France l'ont compris, bien que sur le tard. Le Québec et le New-Hampshire le comprennent un peu mieux tous les jours. Pourquoi le mouvement jociste de Manchester ne ferait-il pas école dans les autres Etats de la Nouvelle-Angleterre, dans tous les centres franco-américains où l'on compte tant d'apôtres de la jeunesse?

* * *

Le problème de la jeunesse délinquante nous touche d'aussi près que bien d'autres groupes ethniques de cette région. Il suffit de visiter les écoles de réforme et les prisons, de parcourir le dossier des cours civiles et criminelles, de causer quelques instants avec nos sociologues, nos prêtres et nos magistrats, pour le comprendre aussitôt de la façon la plus saisissante. L'ambiance, les compagnons, l'exemple entraînent les catholiques presque autant que les autres, les Franco-Américains tout comme les jeunes athées, dans la voie qui aboutit trop souvent au crime et au bagne.

D'autre part, nos éducateurs, les chefs de nos bonnes familles, notre presse et nos sociétés se demandent que faire pour tenir ou ramener les jeunes dans la voie droite, pour leur inculquer aussi profondément que possible la fidélité aux traditions de foi, de langue et de mœurs qui sont notre plus bel héritage en terre américaine. Depuis quelque temps, le service militaire obligatoire vient compliquer davantage ce problème, en faisant perdre à nos jeunes gens tout contact im-

médiat et stable avec le milieu où ils ont grandi, avec nos institutions franco-américaines.

Il nous semble que la solution idéale de tous ces problèmes délicats, elle se trouve dans la J. O. C., dans la L. O. C., dans le zèle apostolique d'âmes ferventes qui puisent dans l'Evangile même et les sacrements de l'Eglise du Christ leur foi, leur enthousiasme et leur espoir. On sait que les écarts de jeunesse proviennent en général du manque de réflexion ou de jugement, parce qu'on n'a pas suffisamment appris à penser, à agir, à aimer, à prier. La J. O. C. s'applique précisément à corriger ces dangereuses lacunes. Elle prend les jeunes à tous les degrés de l'échelle sociale, elle leur enseigne la hiérarchie des valeurs, elle leur montre la joie de vivre en paix avec Dieu, avec le prochain, avec soi-même.

La jeunesse se forme elle-même à cette école. Après avoir mis de l'ordre et de la propreté dans leur vie, les Jocistes apprennent à goûter la ferveur de la vraie piété, la joie d'un coeur pur, le bonheur du devoir fidèlement accompli. L'esprit évangélique dont ils s'animent, les Jocistes le font ensuite rayonner spontanément autour d'eux, par la parole, par l'exemple, par la plume. Cette ardeur est contagieuse, elle entraîne toutes les âmes de bonne volonté. Peut-on exiger davantage de notre jeunesse catholique?

Ces jeunes gens et ces jeunes filles deviennent en quelques mois de vrais animateurs, des dynamos de vie chrétienne, dans les foyers, les cercles, les institutions, les entreprises de tout genre où ils travaillent, jusque dans les cantonnements militaires où la Providence les a placés. Ils sont prêts à tous les services, à toutes les générosités, à tous les sacrifices pour le foyer et l'autel, pour Dieu, le prochain, la patrie. Peut-on demander mieux à notre jeunesse franco-américaine?

Nous n'essayons pas de nous payer de mots, veuillez le croire. Nous n'avons pas la moindre intention de flatter nos Jocistes, qui ne cherchent pas les compliments. La J. O. C. n'a pas besoin qu'on la vante: elle sait faire ses preuves, partout où elle fleurit grâce au ciel et à l'action catholique des vrais fidèles du Christ. Voulez-vous savoir ce que c'est que la J. O. C., dont on ne parle pas assez parmi nous? Regardez les Jocistes à l'oeuvre et comparez-les aux autres jeunes gens, aux autres jeunes filles qui ont reçu la même formation familiale et scolaire, catholique et franco-américaine, mais sans l'étincelle de la J. O. C.

S'emparer de la jeunesse: tel est le mot d'ordre du communisme, du nazisme, du fascisme, de l'athéisme, de tous les "ismes" délétères qui ravagent la société moderne. La J. O. C. réussit à s'emparer de la jeunesse, en offrant aux jeunes des idéals chrétiens dignes de toutes leurs aspirations vitales. N'est-ce pas la meilleure sauvegarde de notre belle jeunesse catholique et franco-américaine?

* * *

Educateurs, moralistes et sociologues ont pris l'habitude, depuis un quart de siècle surtout, de s'apitoyer périodiquement sur le sort de la jeunesse, d'attribuer aux jeunes la plupart des maux qui nous accablent, de faire peser sur les jeunes épaules, les jeunes coeurs et les jeunes fronts un fardeau de responsabilité aussi lourd que leur imagination peut le concevoir. En présence de ces continuelles jérémi-

des, posons-nous souvent la question suivante: "Est-ce la faute des jeunes ou de leurs aînés?"

Le rôle des jeunes est de se préparer avant tout à leurs tâches d'hommes et de femmes de demain. Le rôle des aînés, c'est de former les jeunes à leur futur destin. Si la jeunesse manque à sa vocation, n'est-ce pas en premier lieu la faute de ses aînés? La jeunesse actuelle est issue de la Guerre de 1914. Elle a traversé des années de prospérité sans nom et de crise sans pareille, pour aboutir à une autre guerre préparée par ses aînés, qui ont gâché la victoire de 1918.

Après 1918, plus encore qu'avant 1914, les aînés ont eu peur de vivre en chrétiens, de penser et d'agir en hommes créés par Dieu à son image et à sa ressemblance, rachetés par le Christ, instruits des préceptes et des exemples de l'Homme-Dieu. Ils ont voulu se passer du ciel, comme si Dieu n'était pas nécessaire à leur bonheur. C'est pourquoi tant de bons mouvements qu'ils ont lancés partout sont restés inutiles: ils n'étaient point fondés sur de bonnes pensées et de bonnes actions.

Les jeunes d'aujourd'hui, comme les jeunes d'hier, vibrent d'ardeur et d'admiration pour toutes les bonnes causes. Mais il faut les conduire à ce foyer de lumière, de sacrifice et d'amour qu'est le véritable idéal chrétien. Combien peu d'aînés sont dignes de ce grand rôle!

Qui donne à l'enfance et à la jeunesse une éducation neutre ou athée, malgré nos écoles catholiques? Qui nourrit les jeunes de magazines obscènes, de mauvais livres et de cinéma lubrique? Qui abandonne l'enfance et la jeunesse à la libre-pensée, au libre-faire, au libre-amour? Les aînés, oui, les aînés, parfois les parents et les chefs dûment constitués en autorité, parce que ces aînés sont trop lâches pour penser, parler et agir en chrétiens; parce que ces aînés ont peur du vrai, du beau et du bien; parce que ces aînés manquent de vertu autant que les jeunes. C'est si vrai que les aînés se tournent maintenant vers les jeunes pour les supplier de rechristianiser le monde, pour leur demander en grâce de rétablir la vie de famille, de purifier la vie économique, sociale et politique des nations.

Et la jeunesse accepte ce rôle avec l'enthousiasme qui la caractérise toujours, sans même se tourner un instant vers ses aînés pour les accuser d'avoir failli à leur tâche. Voyez ce que font les Jocistes, dès qu'ils ont savouré la joie de la vie chrétienne: miracles de conversion, miracles de vie morale, miracles de prosélytisme éclatent aussitôt sur leur passage, en tous lieux. Il a suffi aux aînés de leur montrer du doigt une route digne de la jeunesse, pour que des centaines de jeunes gens et de jeunes filles s'y engagent allègrement et y marchent de victoire en victoire.

* * *

En bâtissant la civilisation matérielle de ce siècle, nous avons trop perdu la notion des principes spirituels nécessaires à l'homme pour atteindre sa destinée. Nos innombrables machines broient les corps

et les âmes, sur les champs de bataille et dans l'étau d'un matérialisme inhumain. Notre siècle s'effondre avant d'avoir atteint sa maturité.

Jeunesse, sauve tes aînés, en retournant au Christ et en les ramenant au Christ qui seul peut donner aux hommes la paix des Jocistes, au Christ qui seul peut rétablir ici-bas l'ordre essentiel, au Christ qui seul peut rendre au monde la justice, la fraternité, la concorde et la vraie liberté des enfants de Dieu!

Josaphat BENOIT

FRENCHTOWN (Pennsylvanie)

par Alexandre Goulet*

Il y a plusieurs années les amateurs de la petite histoire franco-américaine remerciaient le professeur Joseph-Médard Carrière de Northwestern University, Evanston, Illinois, de leur faire connaître l'existence d'un îlot d'origine française à Vieilles-Mines (Old Mines), dans le Missouri.

Dans cette monographie, nous raconterons plutôt sommairement l'établissement, puis le développement, et enfin la disparition d'un autre groupe français émigré de France aux Etats-Unis, en Pennsylvanie occidentale. On l'aura déjà remarqué, il s'agit bien d'immigration **française** et non canadienne-française comme tel fut le cas pour la plupart des centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre et de la région des Grands Lacs.

Frenchtown dont nous voulons entretenir les lecteurs du **Bulletin de la Société historique franco-américaine** se trouve à une courte distance de la côte est du lac Erié, c'est-à-dire tout près de Titusville où fut exploité le premier puits d'huile. Des origines de ce village l'histoire rapporte assez peu de chose. Toutefois, si l'on en croit la tradition orale, il faudrait remonter à l'époque troublée de la Révolution américaine.

Le soldat Moultrip (peut-être s'agit-il de William Moultrie qui devait par la suite devenir gouverneur de la Caroline du Sud) avait reçu du Congrès plusieurs hectares en retour de ses services militaires. On voudra bien se rappeler que plusieurs centres franco-américains dans le nord de l'Etat de New-York eurent comme pionniers des soldats canadiens-français qui avaient fait le coup de feu avec les révolutionnaires américains. Comme Moultrip ils restèrent au pays qui leur accordait des terres où, à l'abri des représailles du gouvernement canadien, ils fondèrent des cellules de vie française. Peu avant 1800 Moultrip aurait visité son domaine inculte, y aurait même construit une cabane, puis aurait abandonné son héritage pour n'y plus jamais mettre les pieds.

Ce terrain serait ensuite devenu la propriété de la Holland Land Company, ainsi nommée parce qu'elle était entre les mains de riches Hollandais qui, dès 1793, s'étaient portés acquéreurs de beaucoup de terres dans la partie ouest de l'Etat. Ces terres avaient été ajoutées à celles que leur avait tout d'abord values le prêt de fortes sommes d'argent au gouvernement pendant la Révolution. Ce qui était alors le comté Allegheny devint, par acte législatif en 1800, les comtés suivants: Erié, Crawford, Mercer, Lawrence, Beaver, Butler et Venango. C'est donc dire que le comté original était beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui après pareil démembrement.

Vers 1800 Harm Jan Huidekoper, agent de la Holland Land Company, vendit le premier morceau de terre à Barnash Battles, qui devenait ainsi le premier habitant permanent de Frenchtown. Inscrit dans

* M. Alexandre Goulet, docteur de l'Université de Paris et auteur d' "Une Nouvelle France en Nouvelle-Angleterre", est professeur à l'Université de Scranton en Pennsylvanie.

les registres de la compagnie sous le numéro 197 ce lopin fut bientôt enrichi d'une cabane construite par Battles. A partir de ce moment les pionniers allaient se succéder les uns aux autres lentement, il est vrai, mais presque sans interruption.

Quant aux raisons qui amenèrent ces immigrants français aux rives du lac Erié, il serait difficile, sinon impossible, de les établir d'une façon rigoureusement exacte et indiscutable. Le voyage de Chateaubriand aux Etats-Unis vers 1793 aurait-il provoqué des échos si favorables en France qu'il pût être l'une des causes déterminantes de cet exode? Plus vraisemblable, cependant, serait la conjecture qui attribuait aux publicistes de la Holland Land Company en France et ailleurs en Europe, le mérite de ce flux de nouveaux citoyens dans la jeune république. Comme dans le cas des Canadiens-français attirés dans la Nouvelle-Angleterre pendant et après la Guerre civile, les premiers arrivés s'empressaient d'écrire à leurs parents et amis de France, leur vantant les avantages de la liberté américaine et les invitant à ne pas différer davantage la joie de vivre à l'abri des tribulations européennes.

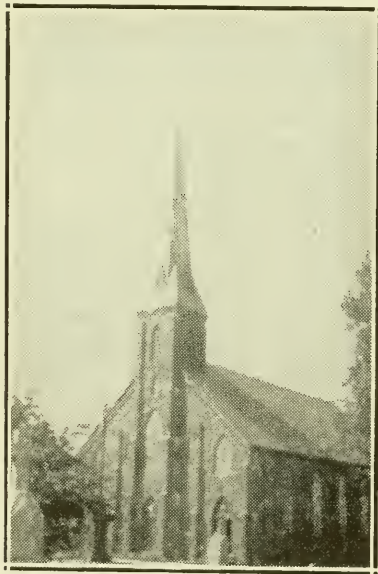
Toujours est-il que ce furent des Français catholiques qui, débarqués sur la côte est des Etats-Unis au début du dix-neuvième siècle, montèrent la rivière Hudson jusqu'à Albany, puis, passant par Buffalo, poursuivirent leur route vers l'ouest au moyen de diligences, de voitures couvertes de bâches ou encore de traîneaux. S'arrêtant à Meadville, à six milles de leur destination, les émigrés prenaient juste le temps d'acheter leurs lopins de l'agent Huidekoper, puis filaient dans la direction de "Moultrip" qui déjà s'effaçait devant les noms nouveaux de "French Colony" ou de "French Settlement". Au début, il est vrai, il s'agissait de deux centres différents, le premier, French Colony, étant complété par un autre au sud qui s'appelait "Mondon". Cet endroit s'appelait ainsi parce que les familles Fèvre et Gandelot étaient originaires de Mondon, France. Ces deux familles, ainsi que celles de Le Comte, Verain, Vernier et Ducray furent parmi les premières de Frenchtown.

(Malgré d'actives recherches en vue de repérer les tombeaux des premiers défunts de Frenchtown, il nous a été impossible d'en découvrir un seul qui précédât, dans le temps, celui de Jean-N. De Maison, décédé le 2 avril 1840. Il semble qu'au début de la colonie il n'entrait pas dans les habitudes des gens d'inscrire les noms des trépassés. De même, il n'y avait pas de plan du cimetière. Mais l'abbé Cogneville, dont il sera fait mention plus loin, connaissait tous les tombeaux de ses paroissiens, même ceux qui ne portaient aucune inscription).

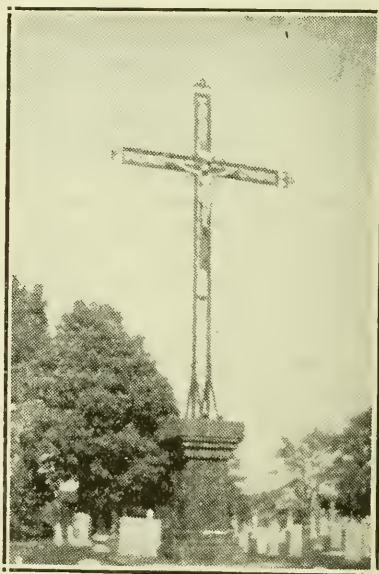
En raison de l'importance du rôle joué par la famille Ducray au cours de l'histoire de Frenchtown, nous croyons devoir relater la façon dont elle vint en Amérique. Jeune homme, Nicholas Ducray allait être conscrit pour l'armée de Napoléon. Heureusement pour lui, l'absence d'un oeil lui valut son licenciement immédiat. Aussi, lorsqu'il fut marié et père d'une nombreuse famille, son désir d'épargner ce destin aux siens lui fit rechercher la sécurité du nouveau monde et il s'embarqua pour les Etats-Unis avec ses neuf enfants.

La traversée dura soixante jours et avant d'arriver à Halifax il y eut naufrage près de l'île de Sable. Ayant dû jeter tous leurs effets à la mer pour sauver le bateau, la plupart des passagers perdirent tout ce qu'ils possédaient. Quant aux Ducray, ils retrouvèrent une malle contenant un crucifix et deux mille dollars.

Mais l'île n'avait pas de quoi suffire aux besoins essentiels de ces malheureux. Affamés, les matelots menaçaient de recourir au cannibalisme. Ayant entendu dire qu'un de ses fils, plus dodu que les autres, avait été désigné comme devant servir au menu, Ducray résolut incontinent de cacher sa famille dans le sable. A quelque temps de là un bateau les délivrait de leur situation plus que périlleuse et les déposait à New-York. On était alors en octobre 1839. Pour comble de malheur, M. Ducray se cassa une jambe en route pour Frenchtown alors qu'il s'engageait dans le canal Hudson-Erié. Peu après son arrivée un dixième enfant naissait à l'endroit élu. Ce nouveau-né devait être le père de M. Nestor Ducray qui, avec sa soeur Laura, demeure encore aujourd'hui dans la maison où il est né.



L'église St-Hippolyte



Le Calvaire au cimetière

Avant Ducray, et douze ans plus tôt, les familles Girard et Bideaux avaient transporté leurs pénates à Frenchtown en même temps que François Monnin, alors âgé de dix-sept ans. De même, en 1833 Jean-Nicholas De Maison et Jean-Claude Doubet, qui avait été maire de son village de Lure pendant dix-huit ans, avaient également affronté soixante jours de mer pour consacrer leurs efforts à la colonie naissante. Faisant son entrée le 15 août 1833, Doubet s'établissait à l'endroit même qui porte maintenant son nom: Doubet Place. Tout à côté,

à Pettis, Nicholas Ducray jeta les bases de son nouveau foyer le 1er novembre 1839. François Poly, alors âgé d'une trentaine d'années, l'accompagnait. C'est lui qui, pendant les longues semaines d'angoisse de l'île de Sable, avait aperçu flottant sur l'onde la malle dont nous avons déjà parlé. Au crucifix sculpté, que conserve encore M. Nestor Ducray, les naufragés avaient religieusement attribué leur bonne fortune et le salut du fils que les matelots voulaient apprêter à quelque sauce. Partis du Havre le 20 juin 1839, nos voyageurs avaient donc mis plus de quatre mois avant d'arriver au terme de leur pérégrination.

A Frenchtown, pourtant, ils trouvèrent un petit troupeau qui avait déjà eu le temps de s'organiser même au point de vue religieux. En effet, grâce à l'esprit chrétien des Doubet et des De Maisson, un appel de détresse avait été lancé à Monseigneur Kendrick, évêque de Philadelphie, dont le diocèse comprenait toute la Pennsylvanie. Il y avait répondu sur-le-champ en se rendant parmi ses diocésains le 2 juin 1834 alors que fut dite la première messe à Frenchtown qui, depuis, n'a jamais eu qu'une église de notre foi. Jour de liesse s'il en fut!

Mais lisons, plutôt, pour nous en convaincre, le journal de Mgr Kendrick à la date du 2 juin 1834: "A six milles à l'est de Meadville il y a une colonie de vingt-trois familles françaises. Quelques-unes d'entre elles entendirent parler de notre venue et s'empressèrent de venir à notre rencontre, nous apportant leurs enfants à baptiser et voulant assister au saint sacrifice. Mais il n'y avait aucun endroit convenable pour ce faire. Comme preuve de leur foi et de leur piété ils promirent de construire une église en bois; alors l'abbé François-M. Marquet leur rendra visite à certains moments de l'année".

L'abbé Marquet, qui parlait français et allemand aux populations desservies par Mgr Kendrick, accompagna de nouveau son Ordinaire l'année suivante, le quittant à Mercer pour aller porter les secours de la religion aux habitants de Frenchtown. Le lendemain, rejoint par l'évêque, l'abbé-missionnaire assistait à la confirmation de quinze enfants. De plus, vingt-sept personnes avaient communie ce jour-là.

La population croissante réclamait à grands cris l'église qui lui permettrait de remplir ses devoirs religieux avec moins de difficulté. Le mérite d'avoir donné le terrain sur lequel elle devait s'élever revint à Paul Girard qui y dort maintenant son dernier sommeil. Un don de cinquante dollars que leur fit leur évêque stimula les braves paroissiens à ce point qu'ils entreprirent la construction de leur église le jour même de la remise de cette aumône. C'est que Mgr Kendrick avait été profondément touché de la foi des habitants de Frenchtown. Ils lui avaient donné l'émouvant spectacle de gens pour qui la pratique de la religion reste l'acte le plus noble de leur vie terrestre. Faut-il s'étonner que le pieux évêque n'ait pu s'empêcher d'admirer ceux qui l'avaient retenu quatre heures durant au confessionnal afin de communier nombreux le lendemain et de recevoir, au nombre de vingt-quatre, le sacrement de confirmation! Le chant har-

monieux et suave des jeunes filles pendant la messe du matin et la bénédiction du Très Saint-Sacrement l'après-midi avait aussi contribué à faire une impression des plus favorables, impression telle qu'il en résulta, de la part du visiteur épiscopal, la promesse de cinquante autres dollars sitôt que le temple serait terminé.

L'attente de part et d'autre ne devait pas être longue. Car au mois d'août suivant l'Ordinaire, ayant choisi la fête de l'Assomption, revenait pour exécuter sa promesse et bénir l'église qu'il mettait sous la protection de St-Hippolyte. L'allégresse était à son comble et l'essor de la jeune paroisse assuré. Une quatrième fois, le 11 août 1842, le pasteur bien-aimé rendait visite à son troupeau favori dont le nombre, accru tant par l'immigration que par les naissances, présentait un spectacle des plus réconfortants pour une âme remplie, comme l'était la sienne, de zèle apostolique. A cette occasion, le sacrement de confirmation fut administré à trente personnes tandis que soixante-cinq recevaient la sainte communion. Deux jours auparavant le R.P. Félix Barbelin, jésuite, avait déposé l'hostie sacramentelle sur la langue de soixante fidèles. On ne pouvait demander meilleur témoignage de piété et de ferveur.

Entre 1839 et 1846 les abbés Bernard McCabe, Ivo Levitz, P. Steinbacker, A. Berti se succédèrent à la cure de St-Hippolyte. L'abbé Marc de la Roque, devenu le premier curé résidant en 1846, s'y dévoua pendant vingt années. Puis vint un jeune prêtre, l'abbé Eugène Cogneville, frais émoulu du séminaire.

L'arrivée du nouveau curé inaugura une ère d'action et de prospérité. Dès l'année suivante l'église se paraît de neuf tout en s'agrandissant au coût de deux mille dollars. Le premier presbytère dont s'était servi l'abbé de la Roque céda sa place à un autre de style plus moderne, en 1875, pour devenir lui-même le gîte des Soeurs de la Charité. Celles-ci furent, à leur tour, remplacées par les Soeurs St-Joseph sur qui retombaient les devoirs de l'instruction des enfants de la paroisse.

Entre temps la guerre franco-prussienne avait fait rebondir le patriotisme de ces exilés volontaires. Prenant l'initiative l'un d'eux, nommé Bousson, recueillit une assez forte somme d'argent à l'intention des victimes de la guerre en France.

L'activité incessante de l'abbé Cogneville lui suggéra de remplacer la première église par une construction neuve à l'occasion du cinquantième qui allait bientôt sonner. Endossant le conseil de leur pasteur et imitant en cela leurs ancêtres constructeurs d'églises et de cathédrales du moyen-âge, ses paroissiens se mirent résolument à la tâche selon la tradition de la "corvée" qui fut en honneur au Canada français et dans la Nouvelle-Angleterre. Sans dédaigner de se mêler à ceux dont il avait charge d'âmes, l'abbé Cogneville devint volontiers briqueteur et contre-maître, activant de la voix et du geste le travail de ses coéquipiers. Le bois, apporté de la forêt voisine, réduisit d'autant le coût de l'édifice. Enfin terminée, l'église recevait la bénédiction épiscopale de Mgr Tobias Mullen d'Erié en juin 1888. C'était, à quelques jours près, cinquante ans après la dédicace du premier temple.

Fait notable parce que rare de nos jours, l'église neuve ouvrait ses portes sans être grevée d'un seul sou! L'esprit de renoncement et de dévouement des fidèles avait accompli ce miracle. A peine avaient-ils repris haleine que, trois ans plus tard, ils rasaient la première école qui disparaissait en faveur d'un solide bâtiment en briques.

Vers cette époque — 1891 —, comme en témoignent les pierres tombales, l'anglais qui avait jusqu'ici partagé les honneurs de la maison avec le français commençait à avoir le pas sur ce dernier. A ce sujet il nous est arrivé de nous demander pourquoi les "Franco-Américains" de Frenchtown n'ont jamais pris part aux assises que tenaient assez souvent alors les Canadiens-français. Même le congrès tenu à Détroit en 1869 ne fait aucune mention de ce rameau de notre race. Qu'il l'ait fait volontairement ou non, ce rameau, en se tenant à l'écart des groupes plus denses canadiens-français a dû accélérer la mort linguistique de Frenchtown. Au point de vue religieux il n'y a toujours, dans ce village autrefois français de coeur comme de langue, qu'une seule église dont le nom n'a pas changé au cours des ans.

En 1916 l'abbé Cogneville prenait sa retraite après avoir été le directeur spirituel de son troupeau pendant un demi-siècle. Né en France, à Pagney, le 3 septembre 1840, cet homme de Dieu avait été ordonné aux Etats-Unis le 3 septembre 1866. Arrivé à Frenchtown peu après son ordination, il ne se doutait pas sans doute, qu'il y passerait toute sa vie sacerdotale. Il avait aussi fondé, en 1874, à Cochran-ton, une mission sous le nom de St-Stephen, mais qui devait ensuite recourir à Ste-Jeanne d'Arc comme patronne.

Le départ de cet excellent homme fut, pour ainsi dire, la fin de ce qui était encore, quoique dans une mesure amoindrie, une paroisse de langue française. Ici, comme à Vieilles-Mines, dans le Missouri, la vulgarisation de l'automobile et des nombreuses autres inventions qui ont raccourci les distances et fait disparaître les frontières laissa une empreinte indélébile et fatale à notre verbe. Lui qui pendant de longues années avait résisté à la vague enveloppante du siècle exhala alors son âme moribonde. Une lame de fond l'emportait d'une région où il avait pourtant exercé les douces influences.

Dix ans après la mort de l'abbé Cogneville, soit le 15 août 1938, St-Hippolyte fêtait, dans un milieu tout aussi anglais qu'il avait été français en 1838, le centenaire de sa fondation. Depuis vingt-deux ans des prêtres à noms irlandais-américains dirigeaient les destinées de la paroisse. En 1941 les descendants des pionniers ne sont plus qu'une douzaine. Les petits-enfants de Ducray, lorsqu'ils écoutent la radio du Canada français, sont malheureusement obligés d'avouer que "Those people speak much too fast and use too big words". 'La dernière classe de français' a eu lieu à Frenchtown.

Seuls les morts montent la garde. Un des derniers monuments funèbres qui portent une inscription en français est celui de (nous transcrivons): François Monnin, née (sic) en France le 13 octobre 1809, mort le 26 septembre 1896. Il est tout de même consolant de constater que les Monnin tirent 'jusqu'au bout', comme Dollard des Ormeaux. (Il convient d'ajouter que désormais l'entretien des tom-

beaux de ceux qui n'ont plus de parents vivants sera assuré grâce au fonds établi à cet effet en 1940 par un comité paroissial.)

D'autres témoins muets attesteront longtemps encore l'existence trop brève du fait français sur le sol de Frenchtown. En 1858 avait eu lieu le premier jubilé de St-Hippolyte. On avait alors eu recours aux services d'un certain Alexandre Montry dont le talent de forgeron était reconnu. A coups de marteau il fabriqua un énorme crucifix qui s'éleva au milieu des chers disparus. Le socle de pierre et le petit escalier furent l'oeuvre de George De Maison. Et ce témoignage d'un passé où la foi était aussi vivace que sincère reste debout malgré les ans, ayant presque l'air de braver l'anglais par une inscription qui se lit comme suit: En mémoire (sic) du jubilé de 1858 cette croix a été érigée, Ge De Maison aîné.

Ainsi donc, Frenchtown, village français en Amérique, a vécu. Gilbert Doubet et Auguste Poly qui avaient obtenu qu'un bureau de poste y fût établi ne sont plus là. Les autres Français aussi sont disparus qui, à la grand'messe du dimanche, guettaient attentivement l'arrivée du maître de poste Germain De Voge qui, à ce moment, se savait le plus populaire parce qu'il distribuait, à la sortie de l'église, le dernier courrier de l'Oncle Sam comme celui venant de France.

Ce coin, qui fut tout de même un coin et une parcelle de la France, méritait, tout humble qu'il fût, l'hommage posthume que lui accorde aujourd'hui la **Société historique franco-américaine**.

Alexandre GOULET

University of Scranton

Octobre 1941.

N. B.—Il nous incombe d'offrir l'expression de nos très sincères remerciements aux personnes suivantes pour les renseignements qui ont servi dans la préparation de cet article: M. Nestor Ducray, Mlle Laura Ducray, Mlle Adélaïde Courtney, l'abbé Joseph-L. Kerin, curé actuel de St-Hippolyte, Mlle Lucille Langworthy. L'aide de cette dernière surtout lui mériterait de figurer à titre de collaboratrice.

LE LIVRE CANADIEN

par Louis-J. Jobin et Antoine-J. Jobin *

On assiste depuis longtemps — bien longtemps avant la grande débâcle — au déclin de l'influence française par le monde entier. Au crépuscule, qui plusieurs années avant Munich, obscurcissait déjà le rayonnement du génie français, a succédé l'obscurité complète de la nuit allemande. Plusieurs semaines après Munich, M. Georges Duhamel, se rendant compte, un peu tard comme la plupart des intellectuels français, que la France, satellite complaisante des Baldwin et des Chamberlain, marchait aveuglément vers la ruine, se plaignait de l'affaiblissement progressif de l'influence française sur le continent. Dans une série d'articles fort instructifs aussi bien qu'intéressants, cet homme de lettres signalait à ses compatriotes, dont la plupart demeuraient sous l'influence d'un profond sommeil, l'accroissement de la "haute" culture nazie au fur et à mesure que les chefs-crétins anglais et français prêtaient leur appui efficace à l'expansion des nations de proie. Ce chef de la vie intellectuelle s'y est pris un peu tard, car, à ce moment-là sa patrie, isolée sur le continent par l'action de son allié anglo-saxon, doublée de celle des Flandin, des Bonnet et des Daladier, demeurait seule—je dis seule, étant donné que l'Angleterre ne témoignait d'aucune disposition d'organiser une forte armée—en face d'ennemis redoutables armés jusqu'aux dents. Il est de fait qu'au moment où la France avait besoin de toute l'intelligence ainsi que de la vision à longue portée de ses hommes supérieurs—les seuls qu'on eût cru capables de voir et de comprendre—la plupart d'entre eux sont restés dans leur tour d'ivoire, laissant leur malheureuse patrie entre les mains d'une vile tourbe de crétins et de fripons. Bien qu'il soit peut-être vrai que l'homme d'état à large vision qui aurait sauvé la France, est mort à la Marne ou à Verdun, il restait en France après Versailles, un groupe d'intellectuels dont le devoir était de guider le peuple français vers un destin moins douloureux.

En face de ces réalités lamentables—en ce moment où nous assistons à une lutte acharnée dont l'enjeu est la suprématie de la mystique germanique, d'une part, et de la civilisation anglo-saxonne, d'autre part—il nous incombe, à nous Franco-Américains, de nous intéresser sérieusement à la survivance de ce qui reste de l'influence française sur cette planète agitée. Plus que jamais il est de notre devoir d'affermir la solidarité des gens de langue française en Amérique. Selon le mot si bien trouvé de l'abbé Lionel Groulx: "Le Canada français est un îlot granitique de culture gauloise entouré d'un océan anglo-saxon." Mettons qu'actuellement l'îlot de l'abbé Groulx est français aussi bien que canadien et que l'océan anglo-saxon se trouve agrandi d'un océan germanique plus vaste et plus turbulent. Il s'agit donc de se tenir constamment en faction sur le rocher gaulois. Sans quoi, nous assisterons sûrement à la débâcle de la culture française sur ce continent comme nous avons assisté à la chute de la Troisième République en Europe.

* M. Louis-J. Jobin, officier d'Académie, est libraire franco-américain et secrétaire de la Ligue Civique franco-américaine du Massachusetts. M. Antoine-J. Jobin, Ph. D., est professeur de français à l'Université du Michigan.

En effet, nous voyons, à l'heure actuelle dans nos établissements d'enseignement secondaire et supérieur le triste spectacle d'un nombre considérable d'étudiants de langues vivantes qui tournent le dos au français comme étant une "langue morte", pour se consacrer à une autre culture, telle que l'espagnol, qui assurera à l'élève fortuné, prétend-on, une belle situation d'au moins dix mille dollars l'an! A nous donc de seconder nos frères du Canada dans leur tâche, si souvent ingrate, de perpétuer en Amérique l'influence bienfaisante qu'exerça la France par le monde entier avant le triste régime des Chautemps, des Laval, des Bonnet et des Daladier.

Me rendant compte de ce singulier complexe d'infériorité ou de timidité chez les Canadiens et les Franco-Américains — état d'âme qui semble entraver, en quelque sorte, le libre épanouissement du génie français en Amérique lorsqu'il se trouve en concurrence avec celui des autres groupes ethniques, ou même vis-à-vis les Français d'Europe, je me suis permis les observations ci-dessus à propos de la veulerie des chefs d'état français doublée de la carence des intellectuels. Les Canadiens peuvent bien se dire que si leurs chefs, au cours de cent soixante-quinze ans de lutte, s'étaient conduits pareillement, il y a longtemps qu'ils auraient perdu leur identité ethnique. Victimes eux-mêmes, comme le peuple français d'aujourd'hui de l'insuffisance de leurs chefs en Europe, les Canadiens ont défendu avec opiniâtreté leurs institutions et leur langue. Certes, la dure vérité que je viens de signaler à propos de l'insuffisance lamentable de plusieurs chefs politiques de la France aux moments de crises représente bien une bonne partie de l'histoire coloniale de ce malheureux pays. On dirait même que la fonction particulière de certains chefs français a été celle de céder à l'étranger, par suite de leur légèreté et de leur inconséquence inouïes, de riches territoires explorés et exploités au prix d'indicibles sacrifices par un nombre infime de pionniers et de colons dévoués, dépourvus, en général, de l'appui nécessaire de leur gouvernement. Consulons, dans cet ordre d'idées, l'histoire des Indes, du Canada, de la Louisiane, et de nos jours, celle de l'Indo-Chine et de l'Afrique du Nord.

En vue de ces faits de l'histoire douloureuse d'abandons et de déchéance de la part de Français **haut placés** (il ne s'agit point du peuple), faits que je cite ici non pas pour dénigrer les Français en tant que peuple, mais à titre d'avertissement pour nous. Le Français d'Amérique a droit d'être fier de l'action héroïque des siens sur ce continent. Alors qu'il est vrai que la grande majorité des gens de langue française ont conscience du geste français en Amérique, il n'en est pas moins vrai que la plupart se soucient fort peu de seconder les hommes de lettres canadiens dans leur tâche si pénible de conserver l'âme française dans l'Amérique du Nord. En un mot, ici aux Etats-Unis le livre canadien ne se vend guère qu'aux spécialistes ou qu'aux candidats pour le doctorat. Cela ne s'explique que difficilement, étant donné les valeurs indéniables et l'esprit tout français de la littérature canadienne. En toute vérité, on ne saurait se fixer sur les raisons de cet état de choses. Peut-on l'attribuer au préjugé contre la langue, préjugé renforcé par l'attitude de beaucoup d'Américains ignorants qui ne parlent pas leur langue convenablement? La forte concurrence du livre français y serait-il pour quelque chose?

Il est fort possible qu'on n'achète pas le livre canadien parce qu'on ignore les valeurs réelles de la vie intellectuelle au Canada. Il se peut que l'on ne se rende pas compte que la survivance du génie français en Amérique est due, en grande partie, aux hommes de lettres canadiens. Se consacrant à une tâche ingrate, car le métier d'écrivain ne paie que peu au Canada, ils ont eu à coeur de propager le goût du bon français. Si le Québec reste français de coeur et de sentiment, c'est grâce à l'énergie et au dévouement d'une élite intellectuelle secondée de l'action puissante de l'Eglise. Ces gens de coeur se sont efforcés de réparer le tort fait par la négligence et l'inconséquence des chefs politiques français.

Même si le génie resplendissant ne rayonne pas souvent dans cette littérature d'une jeune civilisation éloignée de la culture plus mûre de la vieille Europe, le talent et le bon goût s'y trouvent en abondance. Ce qui est d'une importance capitale en ce moment d'éclipse presque totale de la mère-patrie, c'est que l'esprit français revit dans ces pages canadiennes. Toute personne de coeur français prendra plaisir à relire, aujourd'hui surtout, un Crémazie ou un Fréchette, qui rappellent au moyen de vers émouvants les gloires de la France d'antan, qui furent celles des Canadiens, également, car on aime à constater que plusieurs personnages de l'épopée de l'Amérique du Nord, comme Jolliet et Le Moyne d'Iberville, naquirent au Canada. En plus des sujets tirés de l'histoire de la Nouvelle France, cette littérature se consacre en grande partie à nous présenter une vision de la France de toujours et à louer les valeurs inestimables de sa civilisation.

Nous savons qu'un Pamphile Le May ou une poétesse accomplie telle que Blanche Lamontagne-Beauregard, tout en décrivant les us et coutumes du Canada français, nous présentent une vision de la vraie France — celle qui, en dépit de certains auteurs contemporains, a toujours existé et continuera à se maintenir ferme sur ses assises.

D'une façon générale, cette littérature témoigne d'un effort consciencieux vers un idiome pur. Ce faisant, les hommes de lettres canadiens ont dû imiter les maîtres français. Comment s'y prendre autrement, si l'on désire conserver en toute sa pureté le verbe des ancêtres. En se guidant de près sur les maîtres français les Canadiens sont restés Français et ont été à même de contrecarrer les fortes influences étrangères telles que la T. S. F., le cinéma, les revues, etc. Du reste, on constate, en lisant les auteurs canadiens, qu'ils ont su faire un choix judicieux de leurs maîtres qui s'appellent Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Leconte de Lisle, Maurice Barrès, René Bazin et Henri Bordeaux. Il est sans doute inutile d'ajouter que la plupart des Canadiens ont su dégager leur personnalité littéraire tout en suivant de près les bons maîtres français.

A mon avis, qui n'est pas forcément celui de bien des gens compétents, une forte proportion de la jeune élite française d'après-guerre s'est guidée sur de mauvais maîtres. Si riches en qualités esthétiques aussi bien qu'en idées originales que puisse être l'oeuvre d'un Anatole France ou d'un André Gide, il est permis de mettre en question la valeur d'une telle pensée comme directive pour les jeunes intellectuels d'une nation; pour le groupe, en définitive, qui est destiné à produire les chefs de file. Il n'est point douteux qu'une partie considérable de

la littérature française d'après-guerre sent le renfermé. On ne saura jamais quelle fut l'influence de ceux que j'appelle les "mauvais maîtres" sur une société à peine convalescente à la suite de la saignée de 1914-18, mais il est évident que la santé morale de la France en 1939 laissait beaucoup à désirer. Ceux qui se sont moqués jadis des "lieux-communs" d'un Bazin ou d'un Bordeaux reconnaissent peut-être à l'heure actuelle que l'on ne saurait faire table rase de toutes les valeurs primitives de la vie sans songer à les remplacer par des directives bien définies.

Par contre, dans la littérature si peu mondaine du Canada français, ces valeurs tiennent une large place. On ne trouverait nulle part une littérature qui se rapproche davantage de l'âme populaire en exprimant les aspirations du peuple. Littérature essentiellement démocratique est celle qui compte une poétesse accomplie telle que Blanche Lamontagne-Beauregard qui célèbre les solides vertus de l'habitant en nous dessinant d'une main sûre les grandioses paysages de la Gaspésie; ou un frère Marie-Victorin, savant botaniste et écrivain doué d'un talent rare pour la description, qui a enrichi la littérature de nombreux croquis de ses compatriotes et de son pays natal; ou bien un Pamphile Le May dont les vers d'une facture parfaite nous présentent tant de charmants petits "tableaux flamands", aux détails précis, de la vie rurale de son temps.

En outre, le portrait physique et moral de la province française se dessine dans un grand nombre de livres canadiens tels que **Chez nous, chez nos gens** du juge Adjutor Rivard, ouvrage régional par excellence, qui présente des scènes et des silhouettes de la vie de campagne qui sont à priser pour l'acuité de vision ainsi que pour le style; **Les Raipailages** de l'abbé Lionel Groulx, recueil de croquis qui mettent en lumière toute la beauté et toute la poésie des simples fonctions de la vie de campagne. L'oeuvre de l'abbé Groulx, de même que celle de Blanche Lamontagne-Beauregard, de Le May et de Rivard est toute pénétrée de sympathie et d'amour pour les humbles, ce qui fait contraste avec les écrits impersonnels de la majorité des Français qui se sont consacrés à raconter la vie des humbles.

En fait d'ouvrages récents, il y a lieu de rappeler aux lecteurs franco-américains quelques romans qui ont reçu un accueil chaleureux au Canada et aussi aux Etats-Unis dans les milieux assez restreints qui s'intéressent au livre canadien. A un groupe comme le nôtre qui s'intéresse si vivement à l'histoire et à la civilisation canadiennes, il est sans doute superflu de signaler le roman de Ringuet, **30 Arpents**, oeuvre magistrale par son honnêteté intellectuelle et par ses descriptions authentiques de la vie de campagne au Canada français. C'est du pur réalisme aussi bien que de la psychologie d'une justesse remarquable. De la plume de Claude-Henri Grignon nous avons une précieuse et presque unique contribution au roman canadien, un ouvrage d'un intérêt universel plutôt que régional. Par son analyse minutieuse de caractère ainsi que par le relief saisissant du portrait moral d'un avare typique, **Un homme et son péché** s'apparente aux meilleurs romans psychologiques français. En lisant cette étude approfondie d'un caractère symbolique et universel on ne peut que penser à Balzac, ce qui est quelque chose. Evidemment, l'horizon de la littérature canadienne

commence enfin de s'étendre. Le roman qui n'avait pas fait fortune jusqu'ici au Canada, semble avoir atteint sa pleine maturité, à en juger par les deux exemples cités ci-dessus. Encore un autre roman récent qui mérite l'attention du lecteur franco-américain, c'est **Menaud-Maitre-draveur** par l'abbé Savard, récit émouvant et pathétique qui traite du conflit éternel entre le Canadien et l'étranger.

Avant de terminer ce bref plaidoyer en faveur du livre canadien, je tiens tout particulièrement à recommander aux lecteurs franco-américains qui sont désireux de se renseigner sur les divers aspects de l'histoire, de la civilisation et de la culture canadiennes, les publications de **La Librairie Générale Canadienne**. Sous la direction de M. Eugène Achard de Montréal, cette maison se spécialise dans la publication d'ouvrages destinés aux lecteurs sérieux qui ont à coeur d'étudier toutes les phases de la vie de l'esprit au Canada. Sous la rubrique: **La Série du Zodiaque**, ont paru environ seize ouvrages par un groupe d'hommes de lettres éminents, tels que Robert Choquette, l'abbé Lionel Groulx, Maurice Barbeau, Aegidius Fauteux, Eugène Achard, Robert Rumilly, Pierre Pasquier, etc. En outre, M. Achard est auteur d'une série de volumes comprenant des romans et des légendes se rapportant à l'histoire du Canada. Sous des titres, tels que **L'homme blanc de Gaspé** (récit du premier voyage de Jacques Cartier); **Le Corsaire de la Baie d'Hudson** (récit des exploits du Jean Bart canadien, d'Iberville); **Les Contes du Saint-Laurent** (légendes canadiennes se rapportant aux diverses époques des découvertes), l'auteur présente sous une forme attrayante et originale, l'histoire et les vieilles légendes du Canada français. Je suis d'avis que de telles lectures sont à recommander à nos jeunes Franco-Américains, si nous avons à coeur de sauvegarder l'esprit et le souvenir français en ce pays.

En fin de compte, qu'il me soit permis de répéter que nous, Américains d'origine française, nous nous trouvons, à l'heure actuelle, en face d'une situation extrêmement grave pour ce qui regarde la survivance de la culture française en ce pays. Même en supposant que nos vœux les plus fervents se réalisent et que les forces monstrueuses du mal soient supprimées, il est tout probable, en vue des manoeuvres singulières récentes que la France reste pendant bien longtemps en état d'éclipse totale. Si les Etats-Unis et l'Angleterre ont cru bon de prêter leur appui moral aussi bien que leur argent à l'Allemagne après l'autre guerre, alors que la France venait justement de lutter à leurs côtés, il est d'autant plus probable que leur sympathie efficace ne se dirigera point vers la France de Laval et de Darlan à la suite de cette guerre-ci. Il va sans dire qu'il va falloir un effort énergique de notre part, car nous serons plus que jamais sur la défensive. Il faudra nous corriger d'un défaut bien français qui a, par le passé, entravé si souvent l'action de notre groupe racial. En présentant toujours un front uni, comme le font nos amis, les Américains d'origine irlandaise, nous n'éprouverons aucune difficulté à maintenir nos positions.

Tout près de nous, au Canada, se trouve le vieux coeur français, plein de courage, de mâle vigueur et d'espoir dans l'avenir des Français d'Amérique. Tournons-nous vers lui en ce moment où l'influence française va en s'affaiblissant partout, sauf au Canada, dernière forteresse de la pensée française. Il nous prêtera son appui efficace, car

il a l'expérience de 175 ans de lutte opiniâtre pour sauvegarder les institutions et le verbe des aïeux. Assailli de toutes parts par de nombreuses forces dissolvantes, il a su conserver dans cet hémisphère le patrimoine français comme un dépôt sacré.

Louis-J. Jobin,
Antoine-J. Jobin, Ph. D.

TABLE DES MATIÈRES

Compte rendu de la séance du 14 mai 1941	2
Aspects contemporains de la littérature en France et au Canada français	Jean Seznec 7
Compte rendu de la séance du 19 novembre 1941	18
L'histoire de la Nouvelle-France en soixante minutes Gustave Lanctot	22
L'Oeuvre de François-Charles Nagot Abbé Adrien Verrette	38
INTAILLES—Un livre posthume de Henri d'Arles Adolphe Robert	43
L'Oeuvre Historique d'Edmond Mallet	Gabriel Nadeau 49
Souvenirs des Recherches au Canada français pendant le XIX ^e siècle	James Geddes fils 61
Déchéances canadiennes et la Nouvelle-Angleterre Edward-B. Ham	67
La J.O.C. Franco-Américaine	Josaphat Benoit 74
FRENCHTOWN, Pennsylvanie	Alexandre Goulet 80
Le livre canadien	Louis-J. Jobin et Antoine-J. Jobin 87

1941

NOUVEAUX

MEMBRES HONORAIRES

Séance du 14 mai

M. le professeur JEAN SEZNEC de l'université Harvard

Séance du 19 novembre

M. le major GUSTAVE LANCTOT, sous-ministre et conservateur
des archives fédérales à Ottawa

NOUVEAUX

MEMBRES TITULAIRES

Séance du 14 mai

M. le professeur EDWARD-B. HAM de Yale, maintenant de
l'Université du Michigan

LE CLUB DES FRANCS-TIREURS de New-Bedford, Mass.

DOLORD-J. HAMEL, Worcester, Mass.

EDGAR JODOIN, Central-Falls, R.-I.

Séance du 19 novembre

ROGER BERNIQUE
ARMAND BONVOULOIR
CLAUDE CHIASSON
L'abbé THEODORE-A. DEMERS
JOSEPH-P. DUCHAINE
J.-ORIÂN DUCHESNEAU
JOSEPH-A. GUAY
WILLIAM-C. GUAY
Me JOSEPH-A. LEMIEUX
EDOUARD MORIN, dentiste
Dr GABRIEL NADEAU

New-Bedford, Mass.
No.-Adams, Mass.
Cambridge, Mass.
East Blackstone, Mass.
New-Bedford, Mass.
Central-Falls, R.-I.
Atlantic, Mass.
Topsfield, Mass.
Cambridge, Mass.
Pawtucket, R.-I.
Rutland, Mass.

Société Historique Franco-Américaine

Fondée le 4 septembre 1899

BUREAU

1941 - 1942

PRESIDENT D'HONNEUR

GILBERT CHINARD — Professeur à l'Université de Princeton, N.-J.

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

JAMES GEDDES Fils — Professeur émérite de l'Université de Boston
PIERRE-GEORGES ROY — Archiviste consultant de la Province de Québec

PRESIDENT

J.-UBALDE PAQUIN, M. D., 1279, avenue Acushnet, New-Bedford, Mass.

VICE-PRESIDENT

GEORGES-A. BOUCHER, M. D., Brockton, Mass.

SECRETAIRE

ANTOINE CLEMENT — Journaliste à L'ETOILE, 195, rue West Sixth,
Lowell, Mass.

SECRETAIRE ADJOINT

WILFRID BEAULIEU — Directeur du "Travailleur" de Worcester, Mass.

TRESORIER

L'hon. juge ARTHUR-L. ENO, — Adjoint de la Cour du District,
45, rue Merrimack, Lowell, Mass.

CONSEILLERS

— POUR 3 ANS —

RODOLPHE CARRIER — Ordonnateur d'enterrement de New-Bedford, Mass.
ANTOINE DUMOUCHEL, M. D., North-Adams, Mass.
ARTHUR-J.-B. FALCON, M. D., Pawtucket, R. I.

— POUR 2 ANS —

JOSEPH LUSSIER — Journaliste de Holyoke, Mass.
ADOLPHE ROBERT — Président général de l'Association Canado-Américaine,
Manchester, N.-H.
EUGENE-L. JALBERT — Conseiller juridique de l'Union Saint-Jean-Baptiste
d'Amérique, Woonsocket, R.-I.

— POUR 1 AN —

OMER-E. BOIVIN, M. D. — Fall-River, Mass.
M. le curé F.-X. LARIVIERE, Marlboro, Mass.
JOSAPHAT BENOIT, chef de la rédaction à "L'Avenir National",
Manchester, N.-H.

ANNÉE

1942

BULLETIN

DE LA



SOCIÉTÉ HISTORIQUE
FRANCO-AMÉRICAINES

JUN 10 1943

BOSTON, MASSACHUSETTS
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

La Société Historique Franco-Américaine

présente son deuxième Bulletin annuel sous forme de revue avec comptes rendus de ses séances des 20 mai et 8 novembre 1942 et une série d'articles sur des sujets d'histoire franco-américaine.

Ce Bulletin fait suite
à l'important ouvrage
"LES QUARANTE ANS DE LA
SOCIETE HISTORIQUE FRANCO-AMERICAINE"
1899 - 1940

qui résume les travaux de la Société depuis sa fondation
En vente chez le trésorier

The Franco-American Historical Society

presents its
Second Annual Bulletin
with reports of its semi-annual meetings held on May
20th and November 18th, 1942, and a series of articles
on Franco-American history.

This Year Book supplements
the volume
"LES QUARANTE ANS DE LA
SOCIETE HISTORIQUE FRANCO-AMERICAINE"
1899 - 1940

a compilation of the addresses and lectures given before
the Society from the year of its foundation to the present
time by French, Belgian, Canadian and American
scholars, professors and clergymen.

PRICE :

Bound in Red Mission Spanish Sturdite, \$7.00
Bound in heavy leatherette paper, \$5.00

Order now from the Treasurer of the Society
ARTHUR L. ENO, 219 Hildreth Bldg.,
45 Merrimack Street, Lowell, Mass.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE

FRANCO-AMÉRICAINNE

SOMMAIRE

Compte rendu de la séance du 20 mai 1942	Antoine Clément
En marge d'un livre	Jacques Ducharme
Henri d'Arles et ses oeuvres	Adolphe Robert
Feu Elie Vézina	Adonat-J. Demers
Compte rendu de la séance du 8 novembre 1942	Antoine Clément
Le sourire dans la littérature canadienne-française du bon vieux temps	Séraphin Marion
Feu le Dr Walter-Joseph Lamarche	Thomas-Joseph Dion
<i>Revue d'histoire franco-américaine</i>	
Vieux Papiers	Gilbert Chinard
Un règne de vingt jours en Louisiane coloniale: celui de Pierre Clément de Laussat, préfet colonial et haut commissaire de France	André Lafargue
Silhouettes et cadres franco-américains, 1880-1900	Corinne Rocheleau-Rouleau
La naissance et la fin d'une vieille Société St-Jean-Baptiste	Antoine Dumouchel
Le Canada français à la croisée des chemins (Traduit par "Relations")	Burton LeDoux
Les Quarante Ans de la Société Historique Franco-Américaine (Reproduit du "New England Quarterly")	Edward-B. Ham
Honneur à Mtre Eugène-L. Jalbert	L'Union
Le juge Eno honoré par l'Université de Montréal	Yvonne LeMaître
Bibliographie franco-américaine	Jacques Ducharme
Les maires franco-américains de 1684 à 1942	Maxime-O. Frenière
Paix chrétienne	Georges-A. Boucher
Nouveaux membres et bureau de 1942-1943	

SEANCE FRANCO-AMERICAINE DE LA SOCIETE HISTORIQUE

Sujets franco-américains traités par des Franco-Américains :

Adolphe Robert, Jacques Ducharme et Adonat-J. Demers,
au University Club de Boston, le 20 mai 1942

La Société Historique Franco-Américaine eut une séance tout à fait franco-américaine par les sujets de ses conférences comme par les conférenciers eux-mêmes au programme de sa réunion du printemps, le 20 mai 1942, dans une salle proprette du University Club, à Boston.

Dès avant 6h.30, les membres commencèrent à arriver d'un peu partout dans le Massachusetts, le New Hampshire et le Rhode Island et se mirent à fraterniser ensemble dans la salle de réception avoisinant celle de la réunion et dans d'autres salles du club.

A 7h.15, les cinquante membres arrivés prirent place à des tables placées en U dans une jolie salle avec bouquet d'oeillets rouges et blancs et de verdure à la table d'honneur. M. le curé Charles Cormier de Brockton bénit la table.

A la table d'honneur, prirent place, le président, M. le Dr J.-Ubalde Paquin, de New Bedford; M. Adolphe Robert, président général de l'Association Canado-Américaine, de Manchester, N. H., qui fit une conférence sur "Henri d'Arles et ses oeuvres"; M. Jacques Ducharme, de Holyoke, auteur du roman "The Delusson Family," qui fit une causerie intitulée "En marge d'un livre"; Mtre Adonat-J. Demers, de Woonsocket, R. I., conseiller général de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, qui fit un éloge funèbre de feu Elie Vézina, ancien bienfaiteur et membre de la Société Historique et ancien secrétaire général de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique; le vice-président, M. le Dr Georges-A. Boucher, de Brockton, et le secrétaire, Antoine Clément, de Lowell.

Allocution du président

Après un succulent dîner de poulet, M. le Dr Paquin fit l'entrée en séance en priant les membres de se rappeler qu'il n'y a qu'une France. Dans les temps sombres et difficiles que nous traversons, dit-il, la France est dénigrée souvent, par ses propres enfants à l'étranger, et plus souvent encore, par les étrangers qui la détestent, sous prétexte d'expliquer sa défaite ou de préparer son relèvement.

Souvenons-nous bien, Messieurs, qu'il n'y a qu'une France, ajouta-t-il. Ce n'est pas la France occupée; ce n'est pas la France de Vichy; ce n'est pas la France de de Gaulle; la France, c'est le peuple français tout entier. C'est la France de Clovis, de Jeanne d'Arc, de saint Louis, de Louis XIV, des Bonaparte, sous les trois républiques; c'est la France qui nous a donné sa civilisation qui répond plus que toute autre aux aspirations du coeur humain; sa pensée analytique; sa langue toute de clarté et d'harmonie, et ses arts qui apportent tant de charme à la vie.

Gardons-nous bien, dit le Dr Paquin, de nous joindre à ce concert d'injures et d'outrages. Au contraire, soutenons le prestige de la France de toutes nos forces, afin qu'une fois la paix rétablie, elle reprenne dans le monde, la place prépondérante qu'elle y a déjà occupée.

Présentation de M. Jacques Ducharme

J'emprunte du "Travailleur":

M. Jacques Ducharme, journaliste et romancier, auteur de "The Delusson Family," va nous raconter la "petite histoire" franco-américaine, au moyen d'anecdotes de tout genre, à propos des nôtres en Nouvelle-Angleterre. M. Ducharme est à préparer, pour la fameuse maison d'édition Harper Brothers, de New York, un volume sur les Franco-Américains, et le trésor d'anecdotes recueillies par lui au cours de cette préparation est, paraît-il, quelque chose de fabuleux (le trésor est fabuleux; les anecdotes sont authentiques).

Voici maintenant une note biographique que M. Ducharme a fait tenir à notre secrétaire, M. Antoine Clément:

"Gradué du Collège L'Assomption en 1932. Un an à l'Université de Paris, 1932-33, où je fis partie de cette génération perdue, je crois. Depuis ce temps fermier, peintre (mais pas artiste), interne d'hôpital, journaliste, écrivain d'occasion, vagabond. A visité quinze pays, de l'Allemagne au Pérou. Premier livre ("The Delusson Family") en 1939, deuxième en 1942 ("The Shadows of the Trees"), j'espère. Divers articles çà et là. Homme de famille maintenant, avec une fille charmante."

Jacques Ducharme, qui vient de faire maintes pérégrinations en Nouvelle-Angleterre pour préparer son ouvrage sur les Franco-Américains, "The Shadows of the Trees," que les imprimeurs de *Harper's Magazine* doivent mettre sous presse cette année, fit un exposé de la situation franco-américaine en termes élogieux pour la survivance qui a duré jusqu'à nous, mais en signalant les lacunes qui promettent moins de gages de survie pour l'avenir.

Il rappela les difficultés du métier d'historien et expliqua les nombreuses entreprises qu'il devait faire pour en venir à préparer son ouvrage. Il suivit les ancêtres qui ont quitté la France pour vivre dans la forêt, puis sont venus par suite d'une puissante poussée industrielle, grossir les centres de la Nouvelle-Angleterre. Il y en a partout des Franco-Américains, dans les villages comme dans les villes, avec les *Yankees* du Vermont comme avec les Italiens du Rhode Island. Dans certaines localités, ils perdent leur cachet de Français, et dans d'autres on dirait qu'ils font de l'évangélisation, dit M. Ducharme, tellement ils sont nombreux et puissants. Partout où ils sont groupés, j'ai trouvé le signe inévitable de leur présence, le clocher de l'église et l'édifice de l'école paroissiale. Si j'allais dans les quartiers franco-américains, je trouvais la caisse populaire, la salle de la société franco-américaine et les nombreux magasins avec un nom franco-américain à leur devanture. J'entendais le français dans la rue, et dans bon nombre d'occasions, je pouvais passer des journées entières sans entendre d'autre langue.

M. Ducharme raconta à larges traits ce que les Franco-Américains ont fait en Nouvelle-Angleterre en soixante-dix ans. C'est une vie intense, oui, mais continue, dit-il. Il est temps que cette vie se répande, qu'il y ait une propagande qui la fasse imposer. Une culture de minorité s'impose ou disparaît. Quand on commencera à s'intéresser aux Franco-Américains comme groupe de culture, le premier pas vers la prédominance de la culture française sera fait.

Parlant de la jeunesse franco-américaine, il démontra par un exemple typique d'une classe de diplômés du Collège l'Assomption de Worcester qu'un

tiers travaillera pour la survivance, qu'un autre tiers adhérera à la survivance à cause de son milieu, et que le dernier tiers a abandonné le combat.

Pour la plupart, nous sommes fiers de notre sang, et nous ne demandons pas mieux que des motifs d'adhésion. C'est ce qu'il nous faut trouver. L'école suffit pour quelque temps, mais après cela la jeunesse demande des chefs. S'ils ne nous sont pas donnés, dit M. Ducharme, nous nous en trouverons, mais qui sait quel sera alors notre mot d'ordre.

Nous n'échapperons pas au sang de nos aïeux, dit en conclusion M. Ducharme, mais le miracle de notre survivance ne doit pas nous faire reposer sur nos lauriers. Nous avons autre chose à faire—conquérir, à la manière hellénique, par la supériorité de notre culture. Il ne suffit pas de nous vanter de parler le français. L'apostolat de notre civilisation est chose bien plus pratique. Au moment où la France agonise, c'est à nous de faire valoir nos droits de filiation et de continuer son oeuvre. Si nous ne faisons pas cela, à quoi sert tout notre travail?

Présentation de M. Adolphe Robert

J'emprunte encore du "Travailleur":

M. Adolphe Robert, président général de l'Association Canado-Américaine, va nous parler de Henri d'Arles, un ancien vice-président de la Société Historique, soit dit en passant. Si Henri d'Arles ne sourit pas dans sa tombe, de ces temps-ci, il est plus grincheux en l'autre monde qu'il ne l'était en celui-ci: M. Robert aura dit du bien de lui, d'Indianapolis à la morue sacrée (à Boston), certes une belle randonnée pour une renommée littéraire franco-américaine.

Les membres eurent aussi le plaisir d'entendre l'un des premiers littérateurs franco-américains de nos jours, M. Robert, glorifier le maître des littérateurs franco-américains, Henri d'Arles, un ancien vice-président de la Société. M. Robert fit circuler à la table d'honneur et montra aux membres après la séance le manuscrit d'"Estampes" de Henri d'Arles pour leur faire voir à quel point cet écrivain était artiste. Ce volume est relié en beau maroquin rouge avec intérieur en moiré rouge avec arabesques dorées. Le papier est grand vélin. L'écriture y est droite et régulière. C'est toute une oeuvre de patience de faire un seul volume comme celui-là, et au cours d'une période de 27 ans, Henri d'Arles a écrit une vingtaine d'ouvrages, dit M. Robert.

Henri d'Arles est né à Arthabaska le 9 septembre 1870. Il a écrit la plus grande partie de son oeuvre littéraire à Manchester, N. H. Il est mort à Rome le 9 juillet 1930. Il reçut les noms de Marie-Isaïe-Athanase-Henri. Son père était Noël-Athanase Beaudet, de descendance bretonne, et sa mère, Marie-Elisabeth-Esther Prince, était de souche acadienne. Il étudia à Québec et St-Hyacinthe, entra chez les Dominicains à 19 ans et après son ordination passa 14 ans dans les couvents de son Ordre au Canada ainsi qu'à Lewiston et Fall River. En 1903 il fait partie du clergé séculier du diocèse de Manchester et après avoir fait du ministère paroissial pendant quelque temps il fut aumônier du couvent Villa-Augustina à Goffstown.

Le conférencier fit une courte biographie de l'écrivain avec un portrait physique, puis le montra comme historien, critique et artiste et cita quelques appréciations de ses contemporains. L'oeuvre littéraire de Henri d'Arles comporte les ouvrages suivants qu'il énuméra: "Propos d'Art, 1903; "Pastels,"

1905; "Le collège sur la colline," 1908; "Essais et conférences," 1910; "La-cordaire," 1912; "Eaux-fortes et tailles douces," 1913; "Le Mystère de l'Eucharistie," 1915; "Acadie," 1918; "Le français en Nouvelle-Angleterre," 1919; "Les Grands Jours," 1920; "Nos historiens," 1921; "Arabesques," 1923; "Louis Fréchette," 1924; "Laudes," 1925; "Estampes," 1926; "Miscellanées," 1927; "Horizons," 1928; "Introductio novi testamentis," Notes, "Intailles," ouvrage posthume, Journal Intime du 1er octobre 1922 au 20 mai 1930. Henri d'Arles a reçu les palmes académiques, puis la médaille Richelieu de l'Académie française pour son grand ouvrage "Acadie."

M. Robert dit que Henri d'Arles était toujours d'une grande élégance, qu'il considérait la mission d'écrivain comme sacrée, qu'il se lavait toujours les mains avant d'écrire, qu'il écrivait toujours avec une plume d'or sur un pupitre où tout était méticuleusement rangé et sur un papier de choix. Il rappela que lors de sa conférence devant la Société Historique, en 1912, sur la romancière canadienne-française Laure Conan, Henri d'Arles avait dit: On ne devient pas écrivain. On l'est en naissant. Car ce n'est pas donné à tous de modeler les vocables courants selon une forme personnelle, de leur mettre l'empreinte créatrice.

Après avoir cité quatre appréciations de contemporains sur Henri d'Arles, entre autres l'une par Mgr Camille Roy, le conférencier pria son auditoire, en conclusion, de retenir ces deux mots: "l'empreinte créatrice." Est-il une page, une ligne, un titre de Henri d'Arles qui ne porte pas en effet son empreinte créatrice? demanda-t-il. Et M. Robert de conclure: Et alors, c'est bien le cas de le dire, que Henri d'Arles a été un écrivain avec tout ce que le mot implique de labeur, d'érudition, d'originalité et de correction. Au Panthéon de nos lettres, il a sa place au premier rang, parmi les prosateurs.

Présentation de Mtre Adonat-J. Demers

Mtre Adonat Demers de Woonsocket, directeur de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, voudra bien faire maintenant l'éloge funèbre de feu Elie Vézina, ancien secrétaire général de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique.

Mtre Adonat Demers a vécu pendant longtemps dans l'intimité d'Elie Vézina et a joui de son amitié et de sa confiance.

Au cours de la séance d'affaires, M. Albert-J. Beaudry, directeur des agents de l'Association Canado-Américaine, de Manchester, N.-H., fut accepté comme nouveau membre. A la mention du nom de feu Elie Vézina, ancien bienfaiteur et ancien secrétaire de l'Union St-Jean-Baptiste, décédé depuis la dernière réunion, les membres restèrent debout en silence pendant quelques instants, puis Mtre Demers ébaucha la figure d'Elie Vézina. Ce qui frappait en lui, dit-il, c'était le relief extraordinaire de sa personne. Il n'était pas sans savoir qu'il avait du talent. Il savait aussi que c'est ce qui se pardonne le moins. Il a passé à la direction de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, sous le soleil ou sous l'averse, la maturité et la vieillesse de sa vie. Cette Union, il l'a ciselée pour la placer dans cet écrin qui s'appelle l'histoire. Vézina appartenait à cette race bien trempée où les forts sont en même temps des clairvoyants. Il avait un cœur de chaud patriote, un tempérament, une verve qui remuaient profondément

les foules. . Nous voyons mieux son exemple depuis que son action a cessé. Que son âme repose en paix.

Le président recommanda aux membres les publications de la Société et une autre réunion instructive de notre Société Historique est passée à l'histoire.

Antoine Clément

La Société Historique Franco-Américaine s'occupe de recueillir tous les documents et toutes les statistiques ayant une valeur historique et se rapportant, soit à l'immigration française aux Etats-Unis, soit à des événements où des gens d'origine française ont joué un rôle important. Elle s'applique à rechercher les traces de l'influence française en Amérique sur la littérature et les moeurs, et dans toutes les sphères de l'activité humaine. Elle publie ses recherches historiques et distribue ses publications dans les bibliothèques publiques et partout où elles peuvent être utiles.

EN MARGE D'UN LIVRE

par Jacques Ducharme *

Monsieur le président,
MM. les abbés,
Messieurs,

Pendant ces derniers mois, plusieurs d'entre vous m'ont vu apparaître dans différentes villes de la Nouvelle-Angleterre. J'avais la question aux lèvres, je vous disais que j'écrivais un livre sur les Franco-Américains, et qu'il me fallait des précisions sur tel détail ou tel personnage de notre histoire. Tous vous m'avez aidé, et je prends cette occasion de vous remercier sincèrement pour votre appui. Maintenant que j'achève mon travail, il est juste que je vienne devant vous rendre compte de ce que j'ai vu, de ce que j'ai fait, et de ce que j'ai conclu.

Autrefois l'écrivain était classé avec l'artiste. C'est dire qu'on le considérait comme un être dépravé, une tête légère, qui ne savait rien de la vie, et qui était voué à la pauvreté. De tous ces pronostics, seul le dernier peut avoir quelque vérité pour moi.

Aujourd'hui tout a changé, et le métier d'auteur a droit d'être cité parmi les professions, à une condition, d'avoir du succès. J'ai débuté comme romancier, mais aujourd'hui je travaille en historien, tâche autrement sérieuse. Pour faire mes recherches, j'ai visité tous les grands centres franco-américains dans tous les Etats de la Nouvelle-Angleterre. J'ai causé avec quelques centaines de mes compatriotes, et j'ai dû lire non moins de cinq cents livres, tant anglais que franco-américains. Vous comprendrez alors que le métier d'historien suppose le travail d'éditeur, de reporter, et même de commis-voyageur. Quand je vous dis, que dans les deux semaines avant Pâques j'ai fait quelque trois mille milles, dans la Nouvelle-Angleterre, le New-York, et la province de Québec, vous verrez que le métier de commis-voyageur y entre.

Mon livre a eu sa genèse il y a trois ans. J'avais dressé le plan en vue de gagner une des bourses Guggenheim, mais apparemment le sujet ne les tentait pas. J'ai mis le plan de côté pour le reprendre à ma sortie de la rédaction de "La Justice," j'ai signé un contrat avec Harper's de New York, et voici que j'arrive au terme de mon travail.

Son titre sera "The Shadows of the Trees" (A l'ombre des arbres), phrase que j'ai trouvée dans le livre "The Kennebec" par le poète du Maine, Tristram Coffin. Voici ce qu'il dit, en parlant des Franco-Américains de son Etat. Je traduis:

"C'était inévitable que les ombres des arbres, sous lesquelles ils avaient vécu tant d'années, aient laissé leur empreinte."

Nos ancêtres ont quitté la France pour vivre dans la forêt. Et si la forêt leur donnait leur nourriture, elle cachait aussi l'Iroquois qui avait voué contre les Français une haine mortelle. Lors de la conquête, la forêt barrait le

* M. Jacques Ducharme, de Holyoke, Mass., auteur du roman "The Delusson Family."

passage au nord et dans les cantons de l'est, car les Anglais avaient gardé le bois pour eux, et ont laissé à nos ancêtres les terres presque épuisées le long du Saint-Laurent. Les besoins de nos ancêtres s'exprimaient alors par un mot qui a acquis un sens sinistre ces dernières années—lebensraum.

Cette crise vint vers 1860, lors de la Guerre Civile aux Etats-Unis, guerre qui devait encourager par la suite une puissante poussée industrielle. Le besoin de main-d'oeuvre se fit sentir et les habitants de la province de Québec ne tardèrent pas à venir travailler, encouragés par les promesses d'une vie plus facile, et par la chance de faire de l'argent. Car dans la vieille province, la crise de l'agriculture n'avait pas reçu l'attention du gouvernement, et si la récolte était bonne, les prix ne l'étaient pas. En plus de l'appauvrissement des terres, le miracle des berceaux canadiens était venu ajouter un autre fardeau à la vieille province. L'émigration, en somme, ne fut que l'expansion naturelle d'une race trop féconde pour ses frontières. Il faut ajouter ici que les Canadiens français sont les seuls à prouver la loi de Malthus sur l'accroissement progressif de la population. Je n'en donne pas plus de détails ici, mais je vous réfère pour cela à n'importe quel livre de sociologie.

Nos ancêtres et nos parents dépassèrent la frontière, donc, et vinrent dans tous les coins de la Nouvelle-Angleterre. J'en ai trouvé partout, dans les villages comme dans les villes, avec les *Yankees* du Vermont comme avec les Italiens du Rhode-Island. Dans certaines localités, ils perdent leur cachet de français, et dans d'autres on dirait qu'ils font de l'évangélisation, tellement ils sont nombreux et puissants. Partout où ils se sont groupés, j'ai trouvé le signe inévitable de leur présence, le clocher de l'église et l'édifice de l'école paroissiale. Si j'allais dans les quartiers franco-américains, je trouvais la caisse populaire, la salle de la société franco-américaine, et les nombreux magasins avec un nom franco-américain à leur devanture. J'entendais le français sur la rue, et dans bon nombre d'occasions, je pouvais passer des journées entières sans entendre d'autre langue.

Voilà toutes des choses que je savais, et que j'avais pu vérifier une fois encore dans mes voyages. Il restait, cependant, bien des points obscurs. Comment nos ancêtres et nos grands-pères sont-ils venus? Quel genre de vie était le leur à leur arrivée ici? Comment se fondèrent leurs paroisses? Qui furent leurs prêtres? Qui furent leurs chefs? Voilà autant de détails que je vous défie de trouver au complet dans aucun livre. Beaucoup d'entre vous savent ces choses, peut-être, mais pour les apprendre, il vous a fallu d'autres sources d'information.

Je vous ai dit que j'ai dû consulter au moins cinq cents livres. Cela ne comptait pas les vieux journaux, les programmes-souvenirs, toutes les paperasses que l'on trouve au hasard quand on se met en frais de faire des recherches. L'histoire d'une paroisse dans le Maine ne sera pas celle d'une paroisse dans le Connecticut. Les écoles varient, les hommes ont leurs personnalités distinctes, les sociétés nationales, même, subissent l'influence des milieux. Plus encore, les premiers missionnaires qui vinrent administrer aux besoins des premiers émigrés venaient de loin — ainsi le Vermont a vu des hommes de la Bretagne, le Connecticut des prêtres de la Belgique, et des prêtres français ont exercé leur ministère un peu partout.

Voilà les premières préoccupations de nos ancêtres—le prêtre et l'église. Québec avait peu d'hommes à envoyer, et les évêques de la Nouvelle-Angleterre ont dû faire appel à la vieille Europe. Ces premiers prêtres étaient vraiment des missionnaires, desservant souvent dix, quinze villages, voyageant à pied ou à cheval, disant la messe dans un salon ou dans une grange nettoyée pour l'occasion, confessant, baptisant, bénissant des mariages célébrés devant un juge de paix en attendant l'arrivée du prêtre. C'était l'époque héroïque des Druon, des Mignault, des Crevier.

Ces prêtres ont suivi leurs fidèles par le même chemin et par les mêmes moyens. Car nos ancêtres ne prenaient pas le "streamliner" à Montréal. Ils attelaient leurs chevaux, et si la chance les favorisait, ils pouvaient se rendre dans deux semaines. Il est difficile de retracer leurs routes, mais ils ont dû suivre les rivières. Ceux qui venaient à pied pouvaient arrêter le long de la route et travailler quelques jours afin d'augmenter leur revenu avant de se perdre dans la ville industrielle. Dans leurs voyages, ils pouvaient dire un dernier adieu aux arbres dont l'ombre ne serait qu'un souvenir. Dans les villes, ils ne devaient connaître que l'ombre des usines et les nuages de fumée. En venant dans les villes, ils semblaient avoir perdu tout contact avec la nature.

C'est une merveille qu'une population en majeure partie agricole ait pu s'adapter à une vie aussi épuisante que celle des usines sans perdre un peu de sa fertilité. Là encore nous sommes en face de l'atavisme mystérieux du sang français, chose féconde et éternelle, tantôt casanière, tantôt aventureuse, mais toujours logique avec elle-même, bien qu'incompréhensible aux autres nationalités.

L'érection des églises et écoles assurait l'avenir, et dès lors les Franco-Américains ont suivi leur évolution naturelle. Ils ont formé leurs sociétés, leurs clubs, ont fondé leurs journaux, en un mot ils ont créé une civilisation à eux. Et cela dans un pays où leur langue était inconnue, et où l'existence des Franco-Américains en dehors de la Nouvelle-Angleterre est insoupçonnée.

Je puis vous en dire quelque chose, car en 1938, quand j'ai vendu mon roman à New-York, l'éditeur remarqua que le sujet du livre était bien intéressant, et montrait comment une famille attachée aux traditions pouvait les garder, tout en vivant dans un milieu étranger. Je fis alors la réplique qu'il y avait des centaines de milliers de ces familles dans la Nouvelle-Angleterre, affirmation qui stupéfia l'éditeur. Pour lui, les Franco-Américains étaient inconnus, et c'est le cas pour la plupart, à tel point que mon livre fut plutôt classifié comme folklore que roman régional.

Peut-être ce régionalisme n'est pas un mal, car après tout les Franco-Américains ne sont pas nombreux dans le pays, et auraient été vite noyés dans le "melting pot" s'ils n'avaient pas été groupés dans quelques villes. En plus, leur nouvelle demeure n'était pas loin des frères, cousins et amis, et un certain contact avec le Canada favorisait la survivance des vieilles traditions.

Je dis un certain contact, car avec les années le Canada a perdu de son importance dans le système franco-américain. Le Canada étant une colonie britannique alors que les Etats-Unis étaient pays libre, le status du pays influença ses citoyens. Au Canada, c'est facile à voir, car là les Canadiens français ont toujours été en butte aux anglais, alors que dans la Nouvelle-Angleterre, les querelles avec les voisins étaient plutôt sur le terrain religieux. Avec cela, le Canada n'est pas venu en aide aux Franco-Américains au point de vue financier, et les tendances à une séparation complète sont faciles à conclure.

C'est vers 1930 que la France a créé une bourse pour les écoliers franco-américains désireux de parfaire leurs études en France. De plus, le gouvernement français a su reconnaître le mérite des Franco-Américains en décorant soit de la Légion d'Honneur, soit des Palmes Académiques, certains des nôtres. Il y a plus, des dons de livres, des visites de personnages éminents, toute une campagne calculée à tourner nos yeux vers notre première mère-patrie—la France.

Je trouve cela juste. Tout ce qui nous distingue de nos voisins nous vient de la France, transmis un peu par le Canada il est vrai, mais intact encore dans son essence. Et de nos jours il nous est plus facile de sympathiser avec la France que la Grande-Bretagne, sous la domination de laquelle subsiste le Canada. Il y a là une profonde différence raciste, millénaire, et que la séparation de trois cents ans n'a pu toucher. Demandez à n'importe quel Franco-Américain quelles sont ses sympathies envers la Grande-Bretagne, et il vous dira qu'il n'a pas formulé de conclusions là-dessus. Mais parlez de la France, et inconsciemment ce nom répond à quelque chose en lui qui lui fait dire qu'il espère que la France se relèvera.

Dans mes voyages, j'ai vu tout ce que vous connaissez de vos propres milieux : les paroisses, les écoles, les sociétés, les chefs, en un mot j'ai pu rencontrer pendant ces mois-ci l'élite franco-américaine. J'ai visité tous les journaux, les bureaux-chefs de nos deux grandes sociétés nationales, bon nombre d'églises et d'écoles. J'ai pu assister, à Lewiston et Fall-River, à deux heures françaises à la radio, j'ai cassé une croûte et vidé un verre avec bon nombre de compatriotes. En un mot, voyageant peut-être de cinq à six mille milles, j'ai pu vivre une vie franco-américaine ininterrompue. Ne dire que cela est une preuve de l'universalité de cette vie dans la Nouvelle-Angleterre.

Au premier abord, il y a peu à dire de tout cela. Tous ceux avec qui j'ai parlé vivent une vie honnête et tranquille. Si ce n'était pas pour leur nom ou le timbre de leur voix, on ne saurait les distinguer de la masse des Américains. C'est précisément là la merveille de ce que le Cardinal Villeneuve a appelé "le fait français en Amérique," une persistance sans être remarquée. Pour moi, dire qu'un tel est devenu sénateur ou gouverneur n'a jamais rien prouvé, ce qui ne leur enlève pas leur mérite. Donner la liste de tous les Franco-Américains qui ont brigué une candidature quelconque avec succès montre que les Franco-Américains ont su s'adapter au civisme américain, cela ne veut pas dire autre chose. Lire le nom d'un homme qui a fait un succès de sa vie, un type qui est millionnaire, par exemple, et voir par la suite que c'est un Franco-Américain, ce n'est pas une raison pour conclure au succès de toute la race. C'est là une erreur trop commune avec nous.

Nous sommes ici depuis soixante et dix ans, plus ou moins. Dans ce temps nous avons érigé entre deux et trois cents temples à notre Dieu, peut-être deux cents écoles. Nous avons une vingtaine de journaux, des centaines de sociétés, tant nationales que locales, tout cela fait preuve d'une vie intense — entre nous, mais non expansive. Nous voilà inoculés avec le virus qu'on reproche toujours aux Français, leur chauvinisme. C'est une sorte de—"hors le franco-américain," point de salut. C'est une vie intense, oui, mais continue. Rappelez-vous ce que j'ai dit de l'éditeur de New-York, demeurant aux portes de la Nouvelle-Angleterre, et ignorant complètement notre existence. Il est temps que cette vie se répande, qu'il y ait une propagande qui la fasse imposer. Car

il faut se rappeler qu'une culture de minorité s'impose ou disparaît. Il est vrai que dans quelques centres franco-américains les étrangers ont appris le français, mais leurs raisons étaient plutôt commerciales. Quand on commencera à s'intéresser aux Franco-Américains comme groupe de culture, le premier pas vers la prédominance de la culture française sera fait. Vous n'avez qu'à penser aux groupes de l'Alliance Française, par exemple, cette France d'outre-mer, composée de gens qui s'intéressent au pays de lumière. Pour eux, les maîtres de poésie et de prose françaises se trouvent en France. Ils ne se doutent pas que certains de leurs voisins sont peut-être capables de leur en montrer sur ce point. Pensez à la fameuse légende de "Parisian French", légende vieille de plus de quarante ans, et qui persiste à se maintenir.

Pensez à la question des "Chinois de l'Est" qui date de la première époque de l'émigration. Il y eut des protestations, oui, mais écrites en français. Quand, enfin, une délégation visita le M. Wright, il était surpris d'apprendre qu'on l'accusait depuis plus d'un an. Voyez-vous, nos pères le dénonçaient en français, mais l'estimable M. Wright ne lisait pas le français. Quand deux langues se rencontrent, une d'elles l'emportera, à moins d'adopter un compromis, comme il en existe un au Canada. Dire que le Canada est bilingue n'est pas tout à fait exact, car là encore il est facile de voir que l'anglais gagne de jour en jour. Vous pouvez constater la même chose dans la Nouvelle-Angleterre, où la jeune génération, "ma génération," abandonne le français une fois l'école finie. Je vous dis que c'est là un phénomène naturel, car si une culture ne s'impose pas, elle disparaît, à moins d'être gardée par une minorité. Ce n'est peut-être pas un portrait rose que je vous peins, mais peut-on en tirer une autre conclusion?

Nous sommes peut-être un million, peut-être un million cinq cent mille dans la Nouvelle-Angleterre. Je ne parle pas de la Louisiane ni des Etats de l'ouest, car s'ils font cause commune avec nous, leur petit nombre leur empêche les hardiesses. Nous avons eu ces soixante et dix ans pour imposer notre culture. Demandons-nous cette question—l'avons-nous fait? Pour ma part, il me semble que non. Ce n'est pas de mise de jeter une note pessimiste dans une conférence, mais je crois qu'il est temps que nous fassions un examen de conscience. Qu'avons-nous fait? Que faisons-nous? Que pouvons-nous faire? Ce sont là les mêmes questions que les Français se demandent, pendant ces jours sombres de l'occupation allemande, sans pouvoir dire autre chose que *mea culpa*.

Qu'avons-nous fait? J'ai répondu à cette question en décrivant tout ce que la civilisation franco-américaine a érigé jusqu'ici.

Que faisons-nous? Nous végétons. Nous dormons sur nos lauriers. Je ne parle pas des écoles, mais plutôt de notre vie artistique et littéraire. Comptons nos poètes d'aujourd'hui. J'en connais quatre ou cinq. Nos romanciers. Il n'y en a pas. Historiens, oui, il y en a, mais jusqu'ici personne ne s'est avisé de faire une histoire générale des Franco-Américains. C'est toujours l'histoire locale qui nous préoccupe, ainsi que les Canadiens français, à tel point que je vous défie de me citer une histoire du Canada, histoire compréhensive, depuis la colonisation jusqu'à nos jours.

Dans le domaine de l'art, nous avons le sculpteur Gosselin, le dessinateur du sceau de cette société, et le peintre Lorenzo de Nevers. Je reconnais volontiers à ces artistes le titre de maîtres dans leur profession, mais je trouve qu'ils doivent se sentir bien seuls.

Je reviens à la littérature. Jusqu'ici j'ai pu compiler une bibliographie de quatre cents titres. Sur cela, il y en a peut-être une quarantaine qui peuvent se dire "littérature imaginative", soit poésie, soit romans ou nouvelles. Dix pour cent est une belle proportion pour une minorité, et le total de quatre cents titres montre que l'émigration se composait de plusieurs intelligences bien déliées. Dans cette littérature imaginative, sont peu nombreux les auteurs qui ont su dépeindre leur milieu. Romanciers et poètes en grande partie ont chanté une nostalgie pour le vieux pays, alors que la nouvelle demeure était à leurs portes. Il est vrai que la Nouvelle-Angleterre était peu apte pour une légende franco-américaine, mais si le loup-garou a voyagé de France au Canada, il aurait pu faire une visite en Nouvelle-Angleterre. Il est vrai que les préoccupations des premiers émigrés étaient loin d'être littéraires, mais les journalistes étaient là pour décrire cette poussée formidable de la vieille province. Malheureusement, ils ne l'ont pas fait, et les péripéties des voyages ainsi que les soirées canadiennes transplantées doivent se deviner.

J'ai dit que je ne parlerais pas des écoles, car avec les églises elles forment l'avant-garde contre l'assimilation. Celles que j'ai visitées ont fait preuve de sincérité dans leur programme d'études, et le rapport donné au congrès de Québec, il y a cinq ans, montre que l'enseignement du français se maintient.

Il n'en est pas de même dans les sociétés.

Ici je sais que je parle d'une question épineuse pour beaucoup, mais c'est ici que nous devons surtout faire notre examen de conscience.

Les premières sociétés franco-américaines étaient des sociétés de bienfaisance. C'était tout naturel, car on était dans un pays nouveau, et il fallait s'entr'aider. On payait une cotisation modeste, et si la maladie ou la mort venait, on avait de quoi adoucir les dépenses. Avec l'agrandissement de la population franco-américaine, ces sociétés ont pris plus d'envergure, à tel point que les membres se chiffrent dans les dix mille et plus. Quant aux sociétés locales, elles ont évoluées. Les unes ont quelques prétentions littéraires, d'autres ne sont que des clubs de plaisir, d'autres encore ont acquis des tendances politiques.

Il reste enfin les organisations telles que celle-ci, dont les buts ne sont ni financiers ni politiques ni intéressés. Il me semble que, de toutes les sociétés, c'est celle-ci qui a le plus de chances de survivre. Pourquoi? Précisément à cause de son manque de militarisme, pour ainsi dire. Vous n'avez point de grandes campagnes de recrutement, vous n'essayez pas d'amasser de grandes sommes d'argent, la mort de quelques membres est à déplorer mais n'arrête aucunement la marche de la société. Il n'en sera pas ainsi des sociétés dites de bienfaisance. Le jour peut se prévoir où ces sociétés auront atteint leur limite, et dès lors leurs chiffres iront en baissant. Quel sera alors la politique de ces sociétés? Elles ne peuvent entrer en compétition avec les grandes compagnies d'assurance, et il me semble qu'alors elles devront changer leur forme et leurs opérations. Il est vrai que ce temps n'est pas encore arrivé, mais il est bon de prévoir un peu, et de regarder en avant.

Nous sommes déjà dans le "Que pouvons-nous faire?" Il faut admettre que les Franco-Américains sont difficiles à grouper ensemble, à moins que leur intérêt n'y entre. Nous voyons cela en politique surtout, mais les sociétés en ont ressenti quelque chose. Le mot "la Sentinelle" n'est pas assez vieux pour que nous oublions ce que la division peut nous faire. Nous voyons cela tous les

jours. L'effort commun parmi les Franco-Américains est chose rare, et explicable par notre personnalité même. Car le Franco-Américain est premièrement un personnage, et ensuite le membre d'un groupe. Ce n'est qu'en le flattant que vous en obtenez quoi que ce soit. Tous ceux parmi vous qui ont eu affaire à organiser doivent en savoir quelque chose. Les appels à la race ne valent rien si au préalable l'individu n'est point considéré. C'est un caractère ineffaçable de la race, et impossible à enrayer. De tout cela, vous pouvez donc conclure à la disparition de bien des oeuvres franco-américaines, si cet individualisme n'est pas noyé dans l'intérêt commun.

Que pouvons-nous faire? Je ne le sais trop. Il nous faut une campagne pour effectuer une réunion de toutes les intelligences, afin de tracer un programme qui encouragera tous ceux qui travaillent pour la survivance. Voulez-vous savoir pourquoi cela va être difficile? Un mot suffit pour répondre — ça ne paye pas.

Regardez les écrivains franco-américains. S'ils publient ici dans la Nouvelle-Angleterre, leur livre peut s'attendre à une vente de cinq cents exemplaires, mille au plus. Je dis une vente, car après tout l'auteur est payé par la vente des livres et non par les cadeaux. Il est vrai que la littérature ne doit être qu'une marotte, mais enfin la compilation de quelques deux ou trois cents pages vaut bien sa récompense. J'en sais quelque chose. Voici près d'un an que je travaille sur un livre. J'ai signé un contrat avec un éditeur à New-York, et de temps en temps je puis le persuader de m'avancer un peu d'argent. Tous les voyages que j'ai faits ont été payés de ma poche, dans l'espoir qu'un jour je me rembourserai avec la vente de mon livre. Mon roman "The Delusson Family" a vendu au-delà de quatre mille exemplaires. Voulez-vous savoir qui l'a acheté? Les Irlandais, les Anglais, tous ceux qui s'intéressent à nous mais qui ne sont pas de nous. Je puis compter les Franco-Américains de ma ville natale qui ont acheté le livre. Ils ne sont pas nombreux. Pourquoi? Nous ne lisons pas. Voyez le livre classique d'Alexandre Bélisle sur la presse franco-américaine. Si je ne me trompe pas, il s'en est publié mille. Dernièrement, M. Caron, qui a hérité de l'atelier Bélisle, me disait qu'il venait de donner quelques centaines de ce livre à des prêtres pour prix d'école. Cela veut dire que M. Bélisle n'a pas vendu beaucoup plus que cinq ou six cents exemplaires d'une oeuvre absolument fondamentale pour comprendre l'histoire franco-américaine. Vous le trouverez dans toutes les bibliothèques de la Nouvelle-Angleterre, mais chez très peu de particuliers. Les amateurs commencent à se trouver, cependant, et je désire mentionner le Dr Gabriel Nadeau, dont la collection est merveilleuse, et le Dr Dumouchel de North Adams.

Je ne parle pas de la peinture ni de la sculpture, professions qui ne sont pas de nature à intéresser les Franco-Américains en général. Pourtant, les sujets ne manquaient pas pour les toiles — l'émigration, les premières églises, les travaux des missionnaires, toute une documentation est à faire au moyen de la peinture. Mais on pourrait objecter ici encore — ça ne paye pas.

Vous vous demandez peut-être pourquoi je me plains tant de la chose franco-américaine, sans y trouver quoi que ce soit de bon. La raison est pourtant bien simple — je suis jeune et j'ai puisé à d'autres sources. Alors, quand est venu le moment de comparer mes nouvelles acquisitions avec les anciennes traditions, je n'ai pas su trop où choisir.

Je suis ancien élève du collège de l'Assomption, gradué en 1932, pour aller en France suivre des cours à l'Université de Paris, et aussi pour courir le monde. J'ai appris dans ma vie que le ciel de France vaut les livres, et que les champs de pavots, le long de la Marne, surpassent en beauté tous les chefs-d'oeuvre. C'est admettre peut-être que j'ai mal passé mon temps, mais vous savez aussi bien que moi que tout ne se trouve pas dans les livres. Si je ne suis pas avocat, prêtre ou médecin, je puis me consoler en me disant que j'ai vu la Seine, le Rhin et le Tibre, j'ai vu les neiges sur la cordillère des Andes, et j'ai connu les chaleurs des tropiques. Pour moi, toutes ces choses ont une valeur personnelle que d'autres, je le sais, ne comprendront pas.

Notre classe, au collège, a eu son conventum ou réunion il y a deux ans. Depuis ce temps, j'ai revu bon nombre de mes compagnons de classe pendant mes voyages, et en parlant avec eux, j'ai pu observer leur évolution dans la vie américaine. Pour expliquer mon pessimisme et mon attitude, j'ai dressé des statistiques qui vous montreront pourquoi je recommande aux Franco-Américains un examen de conscience.

Au collège nous étions 24. J'ai revu 20 de ce nombre.

Sur ceux-là, cinq sont prêtres, deux professeurs, il y a un médecin, un dentiste, un avocat. Les autres ont un emploi quelconque, soit avec leurs pères, soit dans une manufacture, soit autre chose. Donc presque la moitié ont adopté une profession, ce qui fait une bonne proportion.

Maintenant, étudions cette classe par rapport à la survivance de l'élément franco-américain.

Les prêtres, par la nature même de leur vocation, travailleront pour la survivance. J'ai dit qu'il y en avait cinq dans notre classe.

Les médecins, dentistes et professeurs maintiendront une certaine culture, à cause de leurs professions ou de leur clientèle. Ce groupe compte quatre.

Il y a un certain nombre qui garderont le français en raison de leur milieu. Je pense surtout à trois de mes compagnons de classe qui viennent du Maine. En tout, dans ce groupe, il y en a six.

Enfin, il y a ceux qui ont abandonné toute idée de survivance, et qui sont maintenant disparus dans ce qu'on peut appeler "The American Way." Cinq de mes compagnons tombent dans cette catégorie.

Donc, sur vingt, il y a déjà un quart qui ont abandonné la cause franco-américaine pour une raison ou une autre.

Prenons un autre aspect — les hommes mariés.

Dix de ce nombre sont mariés, et au dernier recensement quatre avaient des enfants. La femme d'un de ceux-ci ne parle pas le français. Des six autres qui n'ont pas encore été bénis, trois ont des épouses qui ne sont pas franco-américaines. Sur tout ce groupe, quarante pour cent ne parleront pas le français. La proportion monte.

Donc, considérant cette classe de 1932 du collège de l'Assomption, classe typique, je crois, nous voyons un tiers qui travaillera pour la survivance, un tiers qui adhérera à la survivance à cause de son milieu, et un tiers qui a abandonné le combat.

Vous comprendrez, naturellement, que la survivance implique surtout le maintien du français comme medium d'expression. Comme medium de culture, c'est une affaire personnelle, et n'affecte en rien la communauté. Je me rap-

pelle bien qu'au conventum les réunions officielles et les discours furent en français, mais les réminiscences se passaient en anglais. Il ne faut pas nous reprocher pour cela, l'ambiance avait fait son oeuvre, et après tout, nous pouvons tirer un mérite du fait que nous parlions encore le français.

Je sais que je parle en jeune, c'est-à-dire que je n'ai point pris part aux luttes des premiers Franco-Américains dans la Nouvelle-Angleterre. Ceci veut dire aussi que moi et mes compagnons avons été mêlés de plus en plus à d'autres nationalités. Cela veut dire enfin que le travail d'assimilation a commencé à se faire sentir, et si nous en sommes conscients, nous ne changeons pas nos idées pour tout cela.

Que voulez-vous qu'on fasse? J'ai cité les professions choisies par mes compagnons de classe, et à part les prêtres, les autres seront inévitablement forcés à se tourner vers l'anglais pour faire leur vie. La conservation du français sera de l'inertie pour ceux qui demeurent dans un milieu français, et un abandon complet pour ceux qui n'en sentent pas le besoin.

J'ai parlé récemment avec un prêtre et nous discussions des écoles paroissiales. Il me dit ceci :

"Il est temps que nos paroissiens réalisent que le clergé a fait tout son possible pour développer les écoles paroissiales. Il ne reste qu'à y envoyer les enfants, et l'avenir sera assuré. Mais si les paroissiens envoient leurs enfants aux écoles publiques, le clergé devient impuissant, et ne pourra plus servir comme agent de survivance. Nous faisons notre possible dans la chaire, que les paroissiens fassent leur part."

On ne peut pas faire de reproches à notre élite. Ils ont toujours maintenu le bon combat. Une société comme celle-ci fait beaucoup de bien, mais elle ne peut pas suffire seule à la tâche. Les journaux ne suffisent pas. J'en sais quelque chose, puisque j'ai passé par la rédaction d'un journal franco-américain. Je ne vous émerveillerai pas en citant le tirage de nos journaux. Ce n'est pas important ici. Mais combien lisent ce qui y est écrit? Ce n'est qu'aux rencontres de hasard que l'on entend ce qu'en pensent les lecteurs. Ils n'écrivent jamais pour dire au rédacteur qu'ils l'approuvent ou désapprouvent. En un mot, peu de Franco-Américains s'intéressent à leurs propres journaux. Vous en avez la preuve dans la campagne du "Travailleur," organe merveilleux de propagande, et qui est forcé de végéter par suite de l'abstention de nos compatriotes. C'est ce qui existe pour tous nos littérateurs, et après tout, la littérature d'une forme ou d'une autre est encore notre meilleur moyen de propagande. Si elle n'atteint pas le public, cependant, tout son effet est manqué.

Vous devez trouver que je n'ai que des critiques à faire. Ce n'est pas du tout le cas. Ce qui m'intéresse dans la culture franco-américaine est sa littérature, puisque j'en ai fait ma carrière. Mais si cette littérature n'intéresse pas le public pour lequel elle est destinée, il y a une lacune. L'élite sera toujours là, mais le grand public a besoin d'éducation sur le problème franco-américain. Je sais que le collège de l'Assomption a parfois des difficultés à recruter des élèves. J'ai parlé de la crise du "Travailleur." Voilà deux de nos oeuvres qui vacillent précisément à cause de l'inertie de notre public franco-américain. Les remèdes? Ils sont à trouver. Peut-être cette tâche sera-t-elle la gloire de cette société. En tout cas, il y a une attitude de laissez-faire parmi les Franco-Américains qu'il faut combattre, et je me demande quelle manière de propa-

gande sera nécessaire pour atteindre ce résultat. Je laisse la matière à votre considération.

Mais voilà, j'ai fini avec mes sinistres pronostics.

Dans toutes mes courses à travers la Nouvelle-Angleterre, j'ai trouvé autre chose que des motifs de désespoir. Nos grands centres sont encore des remparts. Lewiston, Manchester, Lowell, Fall-River, Woonsocket, là on peut voir que la bête noire de l'assimilation est encore loin.

Quand vous m'avez invité à parler devant vous, je devais vous conter des anecdotes que j'avais ramassées pendant mes pérégrinations. Elles ne furent pas trop nombreuses, mais pour vous remettre un peu des peurs que je vous ai contées, je puis passer en revue quelques détails pris au hasard.

Il y eut autrefois à Southbridge une famille Benoit, qui eut neuf enfants à l'école en même temps. Il y avait un Charles Gendron, apparemment de Danielson, qui, pris par le désir de revisiter le Canada, partit à pied, pour faire le trajet dans un peu plus de deux semaines. On ne savait ce qu'il était devenu. Sa rencontre fortuite avec un concitoyen informa sa famille qu'il était dans le Vermont et sur le chemin de retour.

Il y a l'histoire du vétéran de la guerre civile qui n'avait pas voulu faire la guerre du tout. Il avait signé un papier à l'instigation d'un agent fourbe, mais lorsqu'il vint aux Etats-Unis, il dut endosser l'uniforme au lieu de travailler dans les manufactures. Il paraît que plusieurs des vétérans de la guerre civile ont fait leur service ainsi. Il n'était pas question de volontaires.

Il y a l'anglicisation des noms de famille qui donne parfois de curieuses traductions, ainsi *Shortsleeve* pour Courtemanche, *Macadam* pour Beauchemin (c'est l'exemple classique), *Turner* pour Létourneau, *Burpee* pour Bérubé, *Burke* pour Bourque (bien irlandais celui-là), *Mitchell* pour Michaud, et ainsi de suite.

J'ai trouvé les recettes pour quelques plats bien canadiens ou franco-américains: la soupe aux pois, les tourtières, les cretons, le farcis de dinde. S'il y en a parmi vous qui sont intéressés, je peux vous les donner.

Il y a des statistiques pour tout, les naissances, les mariages, les décès, mais pour cela je vous réfère aux rapports de nos sociétés, qui ont tout ce qu'il faut en fait de chiffres.

Mais, en dernière analyse, la vie franco-américaine se résume à la forêt de nos clochers, car notre langue est fatalement liée avec notre foi. Pour nous, Dieu est toujours "le bon Dieu." En anglais, il ne reçoit pas de titre, mais est simplement "God." Pourquoi cette nuance? Je suppose que c'est parce que le Français est logique avant tout, et préfère prier à la divinité par sa qualité la plus géniale. Si nous nous éloignons de nos églises, nous perdons notre cachet. Vous avez là la preuve de ce que m'a dit mon ami le prêtre. Le clergé a fait son possible, le public doit maintenant faire sa part.

Voyez-vous, quand on fait de l'histoire, on a une tendance à trop penser au passé, alors que l'histoire contemporaine implique toujours des spéculations sur l'avenir. C'est ce que j'ai fait ce soir. Je vous ai livré quelques-unes de mes convictions personnelles, espérant que je n'ai pas froissé des susceptibilités. Il est bien difficile de parler sur les Franco-Américains devant des Franco-Américains sans éveiller des critiques, et je sais que je me laisse ouvert à toutes les réflexions. N'importe. Ce que je voulais surtout vous montrer ce soir est

l'attitude des jeunes. Nous sommes l'espoir ou l'avenir de la race, Dieu sait si on nous a répété cela au collège, mais nous avons besoin d'appui, et nous n'en trouvons pas. Les conditions sous lesquelles ont vécu nos pères ont disparu, et ma génération a vu, à leur place, les tristes années de la dépression. Ce fut une période où on nous disait de nous débrouiller et c'est tout. Point d'encouragement, point d'aide. Vous comprendrez alors que nous n'avons pas beaucoup d'illusions, et que nous sommes allés là où la fortune nous menait. Certains de nous sommes restés dans le chemin traditionnel et d'autres en sont sortis. On ne peut juger ni les uns ni les autres, car peut-être les conditions qui les ont façonnés seraient imputables à nos prédécesseurs.

Pour la plupart, cependant, nous sommes fiers de notre sang, et nous ne demandons pas mieux que des motifs d'adhésion. C'est ce qu'il faut nous trouver. L'école suffit pour quelque temps, mais une fois que nous sommes dans le monde, et aujourd'hui c'est un monde en émoi, les antiques croyances n'ont pas toujours leur vraie valeur.

Je vous laisse donc avec cette pensée d'une jeunesse qui demande des chefs. S'ils ne nous sont pas donnés, nous nous en trouverons, mais qui sait quel sera alors notre mot d'ordre? Jusqu'ici, toute la propagande franco-américaine a visé la génération de la grande guerre et la précédente. Depuis 1918, cependant, des milliers de jeunes ont grandi et ont été assimilés. Pourquoi? Je n'ai pas trouvé de réponse. Parmi ce nombre, j'en connais qui auraient fait honneur au mot Franco-Américain. Aujourd'hui, leur champ d'action est loin de la Nouvelle-Angleterre, parce qu'ici ils ne trouvaient personne pour les entendre. C'est la vieille histoire que la nôtre. Nous ne pouvons acquérir la sagesse aux yeux de nos aînés, qu'en suivant les voies traditionnelles. Vous avez oublié que la société évolue, et que c'est dans la jeunesse que vous trouverez au prime abord la floraison des nouvelles idées. Sont-elles fausses ou vraies, seul l'avenir le dira, mais cette jeunesse vaut-elle le hasard d'une expérience. Je laisse à vous, mes aînés, de décider cette question. Pour ma part, je fais aujourd'hui de l'histoire. Demain ce sera autre chose, ce ne sera pas un regard en arrière.

Nous n'échapperons pas au sang de nos aïeux, mais le miracle de notre survivance ne doit pas nous faire reposer sur nos lauriers. Nous avons autre chose à faire — conquérir, à la manière hellénique, par la supériorité de notre culture. Il ne suffit pas de nous vanter de parler le français. L'apostolat de notre civilisation est chose bien plus pratique. Au moment où la France agonise, c'est à nous de faire valoir nos droits de filiation et de continuer son oeuvre. Si nous ne faisons pas cela, à quoi sert tout notre travail?

Jacques Ducharme

HENRI D'ARLES

par *Adolphe Robert* *

I

Qui est Henri d'Arles ?

9 septembre 1870; 9 juillet 1930.

Entre ces deux dates, tient toute la vie de Henri d'Arles. La première est celle de sa naissance; la seconde, celle de sa mort.

Il avait reçu au baptême les noms de Marie-Isaïe-Athanase-Henri.

Le père s'appelait Noël-Athanase Beudet; la mère, Marie-Elisabeth-Esther Prince. L'un était d'origine bretonne; l'autre, de souche acadienne.

Henri d'Arles devait plus tard modifier l'orthographe de ces deux noms en supprimant le "i" final de Beudet pour en faire Beudé; quant au nom de sa mère, il le changea en celui de Le Prince, ce qui, selon lui, était conforme aux recherches généalogiques de l'histoire de sa famille, du côté maternel.

Henri d'Arles naquit à Arthabaska. Son père était employé des postes. Il avait huit ans quand la famille alla demeurer à Québec. Il entre tout de suite chez les Frères des Ecoles Chrétiennes. Il sert la messe. Il a son carnet de banque. A l'âge de la première communion, il a réussi à accumuler la somme de \$100.00. Une fortune pour un enfant. Son père l'entend si souvent parler de messes servies, de messes à servir, de services rendus au curé, au vicaire, au sacristain qu'il lui dit un jour: "Henri, tu finiras par faire un bedeau."

Un abbé Pampalon le prend sous sa protection et commence à lui donner des leçons de latin. A douze ans, l'enfant s'inscrit au Petit Séminaire de Québec. Plus tard, à la mort de son père, en 1888, il ira parachever ses études au Séminaire de Saint-Hyacinthe, où son oncle, M. le chanoine Le Prince, était alors supérieur. Il quitte le Séminaire après la rhétorique pour entrer, à 19 ans, dans l'Ordre de St-Dominique. Il y fait sa philosophie et sa théologie. Depuis son admission en communauté jusqu'à 1903, soit une période de 14 ans, nous connaissons peu de choses de lui, si ce n'est qu'il fut ordonné prêtre le 25 mars 1895, et attaché aux divers couvents de son ordre, à Saint-Hyacinthe, à New-York, à Lewiston et à Fall-River. En 1912, il avait quitté l'Ordre des Frères Prêcheurs et il était passé au clergé séculier du diocèse de Manchester. Entre temps, il devient le vice-président de la Société Historique franco-américaine; il remplit les fonctions de chapelain auprès de l'Association Canado-Américaine et celles d'aumônier de Villa Augustina, école d'enseignement secondaire pour jeunes filles; il est enfin secrétaire de la Ligue de Ralliement français en Amérique.

En 1903, il publie son premier ouvrage: *Propos d'Art*. Suivront *Pastels* (1905); *Le Collège sur la Colline* (1908); *Essais et Conférences* (1910); *Lacordaire* (1912); *Eaux fortes et Tailles douces* (1913); *Le Mys-*

* M. Adolphe Robert, président général de l'Association Canado-Américaine; Chevalier de la Légion d'Honneur de France; Officier de l'Ordre National "HONNEUR ET MERITE" de la République d'Haïti; Docteur ès lettres "honoris causa" de l'Université Laval de Québec, etc.

tère de l'Eucharistie (1915); Acadie (1918); Le français en Nouvelle-Angleterre (1919); Les grands Jours (1920); Nos Historiens (1921); Aralesques (1923); Louis Fréchette (1924); Laudes (1925); Estampes (1926); Miscellanées (1927); Horizons (1929); *Introductio novi testamenti* (Notes). A cette liste déjà imposante, il faut ajouter *Intailles*, livre posthume qui devait être publié à Bruges, Belgique, et dont une analyse fait partie de cette présente étude. Enfin, son *Journal Intime*, commencé le 1er octobre 1923 et dont la dernière page porte la date du 20 mai 1930.

Dans l'espace de 27 ans, cela représente une production de quelque vingt ouvrages, sans tenir compte des écrits épars qui n'ont pas été conservés.

Le Gouvernement français, par l'intermédiaire du Ministère de l'Éducation nationale, lui avait décerné les palmes académiques. Plus tard, l'Académie française lui accordait la médaille Richelieu, pour son grand ouvrage sur l'Acadie. Enfin, le Souverain Pontife Pie XI avait accepté l'hommage d'un exemplaire de *Laudes* et l'en avait remercié par une bénédiction spéciale.

En 1920, l'Université Laval de Québec avait décidé de lui décerner un doctorat ès lettres. Le précieux parchemin ne lui fut jamais remis. Pourquoi? Je l'ignore.

En 1906, il fait un voyage en Terre Sainte et s'inscrit à l'École biblique de Jérusalem. Plus tard, au cours d'un séjour en France, il suivra les cours libres de littérature et d'histoire à la Sorbonne, au Collège de France, à l'Institut catholique de Paris. En 1928, il fait un stage assez prolongé sur la côte du Pacifique en Californie. En 1930, il partit de nouveau pour la France et visita Lourdes, Lisieux, etc. De France, il se rendit en Italie et s'inscrivit au Collège Canadien, à Rome. Il avait fixé son retour pour le mois d'août 1930. Mais la mort le frappa le 9 juillet. Il fut inhumé dans le caveau des Sulpiciens, au cimetière Campo-Verano, de Rome.

C'est sous le ciel de l'Italie que Henri d'Arles dort son dernier sommeil. Ainsi se réalise chez lui le vœu de l'artiste qu'il a toujours été. Mais, d'autre part, il était si attaché à la terre canadienne qu'il serait peut-être à propos de songer à rapatrier un jour ses cendres sur les bords du Saint-Laurent, comme on l'a fait pour Calixa Lavallée.

II

Portrait physique

Dans ses *Nouvelles Etudes de Littérature canadienne-française*, Charles ab der Halden trace de Henri d'Arles le portrait suivant:

“Un pauvre Français de France, accoutumé à nos vieilles moeurs, un peu étroites et renfermées et volontiers traditionnelles pour ne pas dire routinières, quand on lui remettra la carte d'un dominicain, s'attendra sans erreur possible à voir paraître un moine sévère, en robe blanche et manteau noir. . . Mais s'il voit paraître un civil, redingote noire à revers de soie, col rabattu, cravate violet-évêque, dont la qualité d'ecclésiastique est seulement indiquée par une fine croix d'or qui sort d'une boutonnière, il éprouvera un peu de l'étonnement dont fut saisie, paraît-il, une sentinelle placée à la porte des Tuileries, au temps déjà lointain de la monarchie de

juillet. On dit que ce consciencieux militaire voyant un jour le roi Louis-Philippe en personne, se diriger, le classique parapluie à la main, vers une entrée interdite, lui fit entendre cette apostrophe: "Ah! c'est vous le roi? Allez vous mettre en tenue."

"Si donc le R. P. Beaudé, selon la coutume américaine, s'habille à peu près comme vous et moi, songeons que l'habit ne fait pas le moine; qu'on peut jeûner du 14 septembre à Pâques, selon la règle de saint Dominique, et remplir tous les devoirs d'un ministère librement choisi, sans présenter l'aspect d'un prédicateur ou d'un inquisiteur. Ajoutons que si le R. P. Beaudé nous échappe, nous semble un peu lointain, un peu difficile à réaliser, en présence de ce fin jeune homme artiste, qui exprime des pensées délicates dans une langue choisie, avec de menus gestes onctueux, qui fait éditer ses oeuvres sur papier impérial du Japon, et demande une préface au comte de Montesquiou, nous pouvons l'oublier d'autant plus facilement qu'il ne nous appartient pas, et nous contenter d'évoquer le prosateur-poète qui signe Henri d'Arles des livres d'artiste et de lettré." ¹

Le portrait que dessine de Henri d'Arles Charles ab der Halden tient plutôt de la caricature que de l'oeuvre poussée à fond. Ceux de ma génération qui ont connu Henri d'Arles aux environs de 1920 se rappelleront que tous les jours, dans l'après-midi, entre trois et quatre heures, ils rencontraient, par les rues de Manchester, un monsieur en civil, aux vêtements de bonne coupe, une fine canne à la main, des livres ou des journaux sous le bras. Il était de taille moyenne, cinq pieds huit pouces. Figure glabre, plutôt pâle. Le cheveu rare et plat. Les yeux bruns, intelligents et doux. Quand il souriait, de l'or brillait entre ses dents. Une longue chaîne de montre, en or également, lui barrait la poitrine. On sentait qu'il était un être à part par sa démarche, sa façon de saluer, sa tenue. Il faisait se retourner le passant qui le croisait. Son cabinet de travail était le meilleur indice de son tempérament. Des livres, aux belles reliures, bien époussetés, garnissaient les rayons de sa bibliothèque. Des peintures, des gravures, portraits, bronzes, chandeliers ornaient les murs et les meubles. Mais toutes, peintures, gravures, sculptures étaient des originaux. Sur sa table de travail, les livres, les manuscrits, l'encre, les plumes, tout était soigneusement et méticuleusement rangé. Il écrivait avec une plume d'or, sur du papier vélin. Un manuscrit était-il terminé, il le faisait richement relier. Il écrivait d'une écriture droite, délicate, sans ratures. Il avait gardé l'ancienne orthographe française d'un "f" et d'un "s" pour remplacer un double "s". Avant d'écrire, il se lavait les mains, car pour lui la fonction de l'écrivain était une fonction sacrée. A table, il avait son couvert d'argent à monogramme, pour lui seul. Souvent, en voyage, ses ustensiles de table l'accompagnaient. Il en était de même pour les vêtements sacerdotaux, surplis, chasubles, et pour les vases du culte, ciboires, calices, etc. Il avait les siens. Sa conversation fourmillait d'anecdotes, de reminiscences historiques. Il avait des notions très poussées sur la littérature de plusieurs pays: France, Italie, Angleterre, Belgique, Etats-Unis, Canada. Il en connaissait les principaux écrivains, poètes, orateurs, et il en parlait judicieusement. Et avec quelle aisance, quelle élégance il s'exprimait dans cette langue française qu'il aimait pour son génie, sa subtilité, sa clarté, sa souplesse. Il n'utilisait pas une circonlocution pour décrire un être,

une chose, un objet. Le mot juste, l'adjectif propre lui venaient aux lèvres. J'étais présent, un jour, à un dîner que l'on donnait en l'honneur d'un haut personnage de la cour papale. La conversation roulait sur l'Italie et sur Mussolini. Henri d'Arles donnait la réplique à l'Excellence et l'on aurait été porté à croire, parfois, que l'Excellence romaine c'était lui, Henri d'Arles, et non pas l'autre. Il écrasait ce dernier de ses connaissances et de son érudition. Un autre détail qui le caractérise c'était son insouciance de la valeur de l'argent. Voyait-il une belle chose, il la désirait, et parfois l'achetait, sans se demander où il prendrait l'argent pour la payer. Il était un fervent de la marche à pied, dans la campagne ou à travers bois. Il est un endroit, à quelques milles au sud de Manchester, qu'il affectionnait particulièrement. Il en parle souvent dans son *Journal Intime*, dans *Intailles*. Il le désigne par l'appellation: le bois de la source. C'est un vallon aux flancs couverts de pins et au fond duquel coule un ruisseau sur des pierres informes. A même l'un des versants, il y a une source d'une limpidité extraordinaire. Il s'y rendait en toutes saisons. Il y passait des journées entières. Sur un foyer improvisé de quelques pierres, il cuisait un léger goûter. C'est là que sa pensée mûrissait, en écoutant le murmure des pins et le chant du ruisseau. Il publiait ses oeuvres sous le pseudonyme de Henri d'Arles. Pourquoi d'Arles? Le poète Mistral qu'il alla visiter lui posa cette question. Il ne nous dit pas quelle fut sa réponse, et dans aucun de ses ouvrages il n'indique la raison de ce choix.

III

L'Historien

Dans son ouvrage *Nos Historiens*,² Henri d'Arles écrit:

“Nous célébrons nos défricheurs, nos pionniers, les hardis colons qui ont fait reculer la forêt et cueilli sur nos terres vierges les prémices des moissons futures. Nous élevons des statues à nos hommes politiques par qui nos libertés ont été conquises, et qui ont contribué à modeler notre physionomie comme peuple. Nous cultivons la mémoire des chefs religieux dont la sollicitude à l'égard de nos destinées ne fut jamais vive, ni la foi en notre avenir plus ferme, que lorsque la tempête se montrait la plus violente. Et nous avons mille fois raison d'en agir ainsi. Une race s'honore en mettant ses héros et ses véritables bienfaiteurs au premier plan de ses admirations. Mais il y aura un vide immense dans notre galerie nationale tant que nous nous refuserons à y faire entrer nos écrivains.”

Henri d'Arles aura contribué à combler ce vide en consacrant une notable partie de son oeuvre aux écrivains de notre histoire et en apportant lui-même à l'élaboration de cette histoire une importante collaboration. L'histoire toutefois ne sera pas la partie maîtresse de son oeuvre. Aux historiens, il consacre en effet un petit volume de 243 pages. Par ailleurs, on ne peut mettre à son crédit les trois gros tomes de *Acadie*, lesquels sont en somme le fait de Edouard Richard. Mais Henri d'Arles a tellement peiné sur le manuscrit de *Acadie*, il y a ajouté une documentation si définitive, que l'histoire impartiale se doit de classer Henri d'Arles sinon comme un historien au sens exclusif du mot, du

2. Page 32.

moins comme un de ceux qui auront apporté à l'histoire et aux historiens une contribution d'une réelle valeur. C'est vraisemblablement l'ouvrage qui lui a coûté le plus de temps, de travaux et de recherches. Commencé en 1916, il n'a pu le compléter qu'en 1921. Edouard Richard avait inscrit en tête de son manuscrit qu'il s'agissait de la *Reconstitution d'un chapitre perdu de l'histoire d'Amérique*. Henri d'Arles, après le Père Drummond, jésuite, qui en avait publié une traduction en anglais, reprend l'ouvrage, le refond, le corrige, l'annote, le met au point des recherches les plus récentes et le publie de nouveau avec une introduction et des appendices. Le tout comprend trois forts volumes édités par les soins de J.-A.-K. Laflamme, de Québec, et The Marlier Publishing Company, de Boston. Dans l'introduction, Henri d'Arles explique en quelles circonstances le manuscrit lui est tombé entre les mains. Dès le début, il avait à choisir entre sa publication, tel quel, en y introduisant des notes d'éclaircissement, en reconstituant le texte, ou faire une révision complète à tous les points de vue, c'est-à-dire, retoucher la langue et le style, préciser la documentation, indiquer les sources. C'est à cette dernière solution qu'il s'arrêta en définitive, de sorte que, dans *Acadie*, l'on possède deux ouvrages dans un, et au surplus, deux ouvrages présentant deux opinions contraires concernant la responsabilité de la Couronne britannique à l'endroit de la déportation des Acadiens.

Dès la préface se dresse le principal point de divergence, point capital s'il en fut, entre la thèse de Richard et la prétention de Henri d'Arles. Le premier soutient que la métropole ne fut pour rien dans le décret et son exécution qui eurent pour résultat la dispersion acadienne; le second apporte la preuve du contraire. A qui faut-il donner tort? Qui a raison? Tel n'est pas l'objet de cette étude. Richard s'est sérieusement documenté avant de préparer son ouvrage. Henri d'Arles, lui, a poussé le souci de l'exactitude jusqu'à chercher, et cela pendant des jours, l'origine de l'expression: "Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire." Croyant qu'elle se trouvait dans Thucydide, il a lu les ouvrages de ce dernier. Il a ensuite consulté le *Dictionary of familiar Quotations*, de Bartlett, qui le renvoie à Carlisle, et, de là, à Montesquieu, où elle ne se trouve pas. C'est un peu comme l'individu descendu à la cave, à minuit, sans lumière, pour chercher un chat noir. . . qui n'y était pas.

Henri d'Arles note, au début du second volume, que la critique a accueilli avec intérêt et curiosité la publication du premier. Il y voit un encouragement à continuer, tout en effectuant ce qu'il appelle un "redressement" dans l'oeuvre d'Edouard Richard. Ce mot "redressement" est bien modéré. En réalité, Henri d'Arles a fait plus que redresser, il a contredit Richard sur plus d'un point, et il l'a corrigé jusqu'à bâtir une thèse complètement neuve. On sent même parfois, qu'il éprouve une sorte de plaisir à trouver Richard en faute. Il le suit pas à pas comme un chasseur sa proie, et toute erreur de style ou de documentation est aussitôt signalée en termes qui ne sont pas toujours bienveillants. Richard hasarde-t-il un jugement qui n'est pas au goût, ou vient à l'encontre de l'opinion de Henri d'Arles, que celui-ci l'attrape de la belle manière et lui dit son fait. Henri d'Arles donne souvent l'impression qu'il a publié le manuscrit de Richard uniquement pour faire ressortir ce qu'il comportait de fantaisiste et d'erroné dans le fait et de défectueux dans l'expression. Voilà pourquoi, la lecture de ces deux ouvrages dans un seul, de ces deux thèses qui cheminent en se querellant est fatigante et laisse l'esprit dans un état d'abattement, de courbature.

“Nous croyons avoir réglé, dit Henri d’Arles, de façon définitive, la grosse question du partage des responsabilités dans l’affaire de la déportation des Acadiens.”

Voyons par quel procédé ce règlement est effectué, en mettant en regard la thèse de Richard et celle de Henri d’Arles.

Dit Edouard Richard:

“Du côté de la Métropole, on voulait sincèrement la fin des persécutions; on voulait l’établissement des Acadiens dans la province, on désirait par tous les moyens légitimes empêcher leur départ.”³

Bref, il serait injuste d’attribuer au gouvernement anglais une part quelconque des déportations.

Cette opinion de Richard, qui veut faire retomber toute la responsabilité des déportations sur les autorités locales, s’appuie sur la lettre suivante des Lords du Commerce. (p. 341) — “Leurs Excellences (les Lords) ayant considéré la partie de la lettre de M. Belcher relative à la déportation des Acadiens n’ont pu ne pas être d’avis que, si expédient qu’il ait pu être de déporter les Acadiens en un temps où les entreprises de l’ennemi constituaient une menace pour la province, cependant ce danger étant maintenant disparu et les hostilités entre les deux nations ayant cessé, il ne fut ni nécessaire ni politique de les déporter à nouveau, vu qu’ils pouvaient, moyennant certaines dispositions, promouvoir les intérêts de la colonie, et devenir membres utiles de la société conformément à ce qui semble être le sentiment du général Amherst dans sa lettre au Lieutenant-Gouverneur.”

D’où, conclut Richard (p. 343): “Si l’on tient compte des circonstances et des fausses représentations

Dit Henri d’Arles:

Henri d’Arles fait remonter l’idée originale de la déportation à ce passage de la lettre des Lords, datée de Whitehall le 14 décembre 1720, et adressée au gouverneur Philipps:

“As to the French inhabitants of Nova Scotia . . . they ought to be removed as soon as the forces which we have proposed to be sent to you shall arrive in Nova Scotia for the protection of and better settlement of your Province.”

L’année qui suivit la déportation, soit le 25 mars 1756, les Lords du Commerce écrivent de Whitehall à Lawrence!⁴ “Nous avons mis sous les yeux du Secrétaire d’Etat de sa Majesté le passage de votre lettre relatif à la déportation des habitants français et aux procédés que vous avez pris pour exécuter cette mesure; et comme vous représentez que cette déportation était indispensablement nécessaire à la sécurité et à la protection de la province, dans la présente situation critique de nos affaires, nous ne doutons pas que votre conduite en tout ceci ne rencontre l’approbation de Sa Majesté.”

Au moment de la déportation, Lawrence n’était que président du Conseil et Lieutenant-Gouverneur. Le 18 décembre 1755, quelques semaines à peine après la déportation, il était nommé Gouverneur en chef de la Nouvelle-Ecosse, ce qui peut être attribué comme une récompense par

3. Acadie, tome III, page 353 id. page 341.

4. Acadie, tome III, page 44.

dont le Gouvernement de la Métropole fut l'incessant objet, de la part de Lawrence, Belcher et autres, on peut dire que son honneur sort à peu près intact de toutes ces persécutions. En examinant de près tous les incidents de cette triste épopée, nous pourrions peut-être faire remonter une certaine portion de blâme sur ceux qui avaient en mains les destinées de l'Angleterre, mais en même temps, nous ne devons pas oublier les temps, et la situation difficile dans laquelle se trouvait le Gouvernement de la Métropole; nous ne devons pas oublier que ces gouvernants ont été l'objet d'une longue série de fausses représentations, et cela, au milieu des préoccupations d'une guerre longue et acharnée, et lorsqu'il leur était très probablement impossible de soupçonner la conspiration qui faisait la base de ces persécutions."

le Gouvernement de Sa Majesté de l'acte de la déportation.

Enfin, cette lettre des Lords du Commerce à Lawrence en date du 10 mars 1757, deux ans après la déportation: "We are extremely sorry to find that notwithstanding the great expense which the public has been at in removing the French inhabitants, there should yet be enough of them remaining to molest and disturb the settlements, and interrupt and destroy our party's passing from one place to another; it is certainly very much to be wished THAT THEY COULD BE ENTIRELY DRIVEN OUT OF THE PENINSULA, because until that is done, it will be in their power, by the knowledge they have of the country, however small their numbers, to distress and harass the outsettlements, and even His Majesty's troops, so as greatly to obstruct the settlement of the colony. . . ." ⁵

Il ne faudrait pas croire que les textes cités par Henri d'Arles ont été découverts et mis à jour par lui. Non, ils apparaissent déjà dans *l'Acadie* de Richard. Mais, alors que ce dernier tend à les pallier, à leur donner une interprétation dégageant la responsabilité de la Métropole, Henri d'Arles, au contraire, affirme, et la logique, le bon sens semblent lui donner raison, que les autorités provinciales n'ont pu agir que par ordre ou, du moins, avec le consentement des autorités impériales. C'est en cela qu'il se distingue et dépasse les historiens qui ont traité de la question: Murdoch, Campbell, Brown, Longfellow, Aikens, Hanney, qui ont tout accepté les yeux fermés; Haliburton, Smith, Bancroft, Rameau, Casgrain, plus méfiants; Parkman, tortueux tout simplement.

"Il faut laisser maintenant à la justice immanente, dit Henri d'Arles, le soin d'apporter les sanctions, pour que l'ordre éternel, violé par la main des puissances humaines, soit rétabli et vengé. Ces sanctions arriveront à l'heure marquée. Si nous ne les voyons pas se produire, nous aurons une foi invincible en leur réalisation. Les crimes des nations se paient ici-bas."

En 1921, Henri d'Arles fut chargé par la revue *L'Action française*, de Montréal, d'un cours de critique littéraire en six leçons.⁶ La première comporte des considérations générales sur la littérature canadienne, sa naissance, son développement, ses lacunes, ses mérites. Les cinq autres sont consacrées à ceux

5. *Acadie*, tome III, page 296.

6. Nos historiens.

qu'il appelle "les maîtres primitifs," parmi nos historiens. Ce sont Jacques Labrie, Joseph-François Perreault, surnommé le père de l'éducation au Canada, enfin, Michel Bibaud, qui dans ses procédés avait adopté le plus simple, le procédé chronologique.

Après les maîtres primitifs, Henri d'Arles analyse François-Xavier Garneau, Louis-Philippe Turcotte, l'abbé Ferland et enfin parmi les contemporains Thomas Chapais et l'abbé Groulx.

A propos de Garneau, il trouve qu'il a mérité le titre d'historien national. Il nous parle de sa formation, de la structure de son histoire, de sa philosophie historique, de son art comme écrivain. Pour lui, Garneau est un constructeur, mais il a eu le tort de s'inspirer trop de la méthode de Michelet, qui était tout sentiment, et comme conséquence la philosophie historique de Garneau sera entachée de gallicanisme.

La méthode de Louis-Philippe Turcotte consiste à étudier l'un après l'autre les gouverneurs anglais sous l'Union. La grande qualité de Turcotte est l'exactitude. Il excelle dans l'art du portrait.

De l'abbé Ferland, Henri d'Arles nous trace une biographie, sa physionomie physique et morale, sa carrière d'historien, et même de polémiste, les caractéristiques de son histoire. Il porte ce jugement sur Ferland.

"Il est plus original que Garneau pour avoir mieux compris le caractère foncièrement religieux de notre civilisation; sa documentation est plus riche, surtout plus neuve. Et sa philosophie est absolument saine." (p. 190).

La dernière leçon de *Nos historiens* est consacrée à Thomas Chapais et à l'abbé Groulx. Henri d'Arles ne porte pas de jugement définitif sur ces historiens dont l'oeuvre est encore en cours. Mais il prononce le mot de chef-d'oeuvre à propos de *La naissance d'une Race* de l'abbé Groulx et il est convaincu que celui-ci est l'historien "le plus complet et le plus sûr de notre génération." (p. 242).

IV

Le critique

C'est principalement dans *Essais et Conférences*, *Lacordaire*, *Eaux fortes et Tailles douces*, *Estampes*, *Miscellanées* et *Intailles* qu'Henri d'Arles s'est révélé un critique littéraire d'une grande érudition. Il y étudie les écrivains canadiens: Louis Fréchette, Edmond de Nevers, Octave Crémazie, Pamphile Lemay, Laure Conan, Mgr Olivier Maurault, Pauline Fréchette, Harry Bernard, Ferdinand Gagnon, Blanche Lamontagne-Beauregard, l'abbé Arthur Lacasse, Ulric Gingras, Mgr Paul-Eugène Roy, Robert Choquette, Rosaire Dion, Alice Lemieux. Chez les Français, sa préférence va à Lacordaire, Lamennais, Sully Prud'homme, Verlaine, Rostand, Jammes, Samain, Angellier, Moreas, Mistral, Louis Veillot, Alfred de Musset, le duc de Saint-Simon, Chateaubriand, Paul Claudel, etc.

Dans la littérature anglaise, il semble s'être limité au Cardinal Newman et à Robert Frost.

Je classe parmi les meilleures pages de Henri d'Arles celles qu'il consacre à Edmond de Nevers. Il y a là de l'inédit, de l'émotion, une admiration qui n'a rien de factice. Dans toute l'oeuvre de Henri d'Arles, cette étude sur Edmond de Nevers tranche sur le reste.

Edmond de Nevers s'est signalé par deux ouvrages principaux: *l'Avenir du peuple canadien-français* (1896) et *l'Ame américaine*, sujet d'une savante critique de Ferdinand Brunetière, dans "La Revue des Deux-Mondes."

Toute la conclusion de *l'Ame américaine* peut se concrétiser dans cette prédiction de son auteur:

"Un jour viendra où la frontière qui sépare le Canada des Etats-Unis aura disparu, où l'Amérique du Nord ne formera plus qu'une seule et vaste république, et nous avons l'ambition de constituer dans l'Etat un foyer de civilisation française qui fournira son apport au progrès intellectuel, à la moralité et à la variété de l'Union."

Qu'Henri d'Arles ait partagé ce rêve, on peut le supposer, puisqu'il classe de Nevers parmi les "intuitifs," les "voyants," les "penseurs," qu'il voit en lui un ethnologue, qui "découvre des lois éternelles, étudie le jeu d'influences spirituelles, opérant à l'insu des masses; qui... prédit le terme final auquel une évolution, à peine sensible à un oeil ordinaire, doit aboutir... devance les temps... saisit le germe d'événements futurs,... annonce ce qui aura lieu, bref, un prophète.

Essais et Conférences se termine par une étude sur Crémazie, sa correspondance, son journal, ses poésies.

Henri d'Arles semble attacher plus d'importance à la correspondance de Crémazie qu'à son oeuvre poétique ou à son journal. Ce dernier est surtout fécond en souvenirs du siège de Paris, en portraits de Gambetta, Trochu, Thiers, Jules Favre, Blanqui, l'empereur Napoléon III, l'impératrice Eugénie, etc... De Gambetta, Crémazie disait: "Un avocat du Midi, qui vendrait son père pour faire une belle phrase." Les poèmes de Crémazie, Henri d'Arles les classe en poèmes mondiaux, poèmes inspirés par la France et ceux inspirés par le Canada. Il trouve les premiers plutôt ternes. Ses lettres sont plus "attachantes." On y trouve un Crémazie au naturel, qui se confie aux siens en toute sincérité et l'on s'émeut sur le sort du poète exilé qui, tisonnant solitaire son foyer, fait l'aveu que son feu est le seul ami qu'il possède sur la terre étrangère.

Un mot de l'étude d'Henri d'Arles sur Newman. Cette étude avait été donnée devant le Salon français de Boston, et le sujet en est traité objectivement, à cause des confessions variées de ses auditeurs. Henri d'Arles note d'abord que, le 6 octobre 1845, Renan sort du catholicisme. Trois jours après, Newman y entre. Né anglican, Newman croyait que son église était catholique et apostolique.

"C'est là un phénomène extraordinaire et peut-être unique dans l'histoire, dit Henri d'Arles, que cet homme ait pu passer du plus pur anglicanisme au catholicisme intégral sans avoir à désavouer, dans leur ensemble, les écrits qu'il avait conçus alors qu'il semblait si éloigné de nos formes de vie et de pensée."

Il ne faudrait pas croire, cependant, que Newman ait trouvé la foi dans un éclair, comme Paul sur le chemin de Damas. Non, il y arrive graduellement, après bien des doutes, des hésitations, des tiraillements.

Au cours d'un voyage en Méditerranée, Newman prend contact avec les peuples latins. Il passe le vendredi de la Semaine sainte à Rome. Il déteste le catholicisme romain, mais il aime le catholicisme tout court. Il tombe malade en Sicile et, pendant trois semaines, oscille entre la mort et la vie. Mais il s'écrie : "I shall not die for I have not sinned against light." Newman veut vivre, mais ce que fut sa vie ensuite, Henri d'Arles ne le dit pas. Il nous laisse en plan, au moment où nous sommes les plus curieux de posséder un jugement sur l'oeuvre de Newman converti.

La même impression d'inachevé, de quelque chose à venir encore, on la retrouve dans les études sur les poètes français : Sully Prud'homme, poète de pensée et d'analyse ; Verlaine, poète à effets ; Rostand, lyrique ; Jammes, étrange et déconcertant ; Samain, musicien ; Angellier, poète des âges disparus ; Moréas, poète de la nuit, etc. . . . Dans les pages consacrées à Mistral, Henri d'Arles élabore un peu plus longuement.

Pour Henri d'Arles, Lacordaire est "le type de l'orateur." Devant l'admiration qu'il professe à son endroit, l'on se demande parfois si Henri d'Arles ne serait pas entré dans l'ordre de saint Dominique, afin de se rapprocher d'un modèle qu'il enviait et chérissait. Mais, à l'encontre de Lacordaire, qui a porté la soutane noire avant de revêtir la robe blanche dominicaine, Henri d'Arles a d'abord porté la robe pour endosser la soutane ensuite.

Le talent de Lacordaire est fait d'improvisation, mais d'une improvisation que l'étude et la méditation ont préalablement préparée et mûrie. Henri d'Arles rappelle à ce sujet que Lacordaire n'a fait qu'un discours académique en sa vie. C'était à l'occasion de sa réception sous la Coupole, et ce discours, "il l'a presque manqué."

Henri d'Arles signale deux particularités de Lacordaire : son extrême propreté et le soin qu'il apportait à sa correspondance. Ses lettres ne comportent jamais une seule rature. De la propreté, il disait qu'elle était une demi-virtu. Quiconque a connu Henri d'Arles se rappelle jusqu'à quel point il se rapproche de Lacordaire dans ces deux détails.

V

L'artiste

Le premier ouvrage de Henri d'Arles est intitulé *Propos d'Art*.

Tout au long de son oeuvre, on trouve également des propos sur l'art, en général, mais c'est surtout la peinture, la sculpture, la gravure et même l'ébénisterie qui l'attirent. Rarement, il nous parle de la musique. Dans *Laudes* il se révèle toutefois un musicien du verbe.

Au sujet de *Propos d'Art*, il convient de rappeler que du 4 au 15 mai 1903, Henri d'Arles a vécu dans la compagnie d'un artiste, le peintre Charles Huot, de Québec. Ces journées passées à l'atelier en longues conversations sur l'art, ou en randonnées à travers les campagnes, en quête de sites pittoresques, il les raconte dans un ouvrage qu'il intitule *Propos d'Art*. En réalité, c'est son premier ouvrage, et il nous en prévient par une note qui apparaît sur la page-titre du manuscrit.

Ce premier ouvrage, c'est tout Henri d'Arles, avec ses rêves, ses aspirations, ses élans, ses théories sur l'art et la beauté. Il part pour ce voyage comme un écolier part en vacances, après avoir forgé d'avance dans son imagination toutes les émotions qu'il anticipe et qu'il compte bien éprouver. Mais il avoue son manque de connaissance en esthétique et il reproche aux maîtres de l'enseignement dans nos collèges de ne pas faire assez grande la part de la religion de la Beauté dans la préparation aux carrières libérales. A peine si l'on touche en passant à l'éloquence et à la poésie. Quant au rôle social de l'art, son action moralisatrice, ils sont passés sous silence dans notre éducation. Il aurait voulu que l'on introduise, au moins dans le cadre des études classiques, ce chapitre tiré de *l'Esquisse d'une Philosophie*, par Lamennais, où il est question de l'art et de la beauté. Il confesse donc une lacune dans son instruction première, et il en ressent comme un vide dans l'âme. Mais sa visite à l'atelier du peintre lui découvre un monde nouveau et lui apporte ce qu'il qualifie "l'ivresse d'une révélation divine." Il en est tout transporté, exalté, ravi, au septième ciel. Et à peine a-t-il mis le pied dans l'atelier qu'il s'élance dans une charge à fond de train contre la civilisation américaine et la conception qu'elle se fait de la beauté. On dirait que c'est un peu une hantise chez lui de trouver laid tout ce qui se fait aux États-Unis en matière d'architecture, peinture, musique, littérature, etc.... Qu'il n'entre pas un peu de préjugé dans tout cela, il est bien difficile de ne pas l'admettre. Henri d'Arles juge la civilisation américaine à travers des lunettes européennes. Sans doute, tout ce qui est grand, gros et haut n'est pas toujours beau, mais il s'en dégage parfois une impression de force et de puissance qui tient de la majesté et, comme elle, en impose.

Henri d'Arles, à Québec, est donc bien résolu d'avance à admirer à satiété. La vieille cité de Champlain, il l'appelle "la ville du rêve" et lui trouve une "allure médiévale." En France, il n'y a pas deux villes qui se ressemblent, et c'est ce qui charme le voyageur parcourant ce pays. En Amérique, l'uniformité a détruit le pittoresque. Seule Québec tranche sur l'ensemble par sa situation topographique, le cadre des montagnes qui bornent l'horizon, le fleuve qui coule à ses pieds, ses abruptes falaises, le caractère accidenté de ses rues et de ses habitations. Tout un chapitre des *Propos d'Art* est donc consacré à Québec, et ce n'est pas sans raison, car Québec est incontestablement, en soi, comme un objet d'art. Et, pourtant, l'on y entretient de l'apathie pour la Beauté. Henri d'Arles en fait un gros reproche aux gouvernements et aux riches. Il montre combien le talent est ignoré, mais il conseille aux artistes de travailler quand même et de produire, car *rien de tel que de faire un chef-d'oeuvre; cela finit toujours par se savoir.*

Dans l'atelier du peintre, il pénètre comme en un endroit sacré, un sanctuaire. Il assiste à l'éclosion d'une oeuvre et à son évolution par une série de dessins qui la conduisent jusqu'au bout de pinceau final. Il se rend compte qu'outre son métier, l'artiste doit avoir des notions d'archéologie, de littérature, de théologie, de physique, de sciences naturelles.

Sur la question du nu dans l'art, Henri d'Arles trouve que l'on nous inculque à ce sujet de fausses notions. Ce qu'il faut condamner, ce n'est pas le nu, mais le déshabillé, et il déplore les tendances sensuelles de l'art moderne, comparées à l'art antique.

Le meilleur chapitre des *Propos d'Art* est celui où l'auteur traite des tableaux mystiques. Il passe en revue l'oeuvre des primitifs, celle de la Renaissance, et il admire l'esprit de foi qui a inspiré de tels chefs-d'oeuvre. Pour avoir traduit avec le pinceau les grandes vérités de l'Évangile, il faut qu'ils aient d'abord longuement médité sur la vie de Jésus. Et l'on trouve ici l'aveu exprimé pour la première fois par Henri d'Arles qu'il rêve, lui aussi, d'une Vie de Jésus. Ce rêve, il cherche à le réaliser aux derniers jours de sa vie. C'est sous le ciel d'Italie, au centre de la catholicité, qu'il entend y travailler. Mais la mort devait en décider autrement.

"Moi aussi, écrit-il dans *Propos d'Art*, je rêve de traiter ce sujet du Christ et de parler, non pas seulement de la passion de Jésus, mais de sa vie entière. Je voudrais surtout m'appliquer à scruter, à sonder l'âme complexe et séduisante du Maître, à pénétrer dans le mystère de ses pensées, à voir ce qu'il était comme Homme, à étudier en lui le développement de la connaissance. N'y aurait-il pas place pour une *Vie de Jésus* plus psychologique? . . .

Les derniers chapitres de *Propos d'Art* sont spécialement consacrés à l'oeuvre du peintre dont il est, pour quelques jours, l'hôte. Les moeurs, le vêtement, l'habitation du paysan canadien font l'objet de ses commentaires. Il condamne les modes modernes contraires à l'esthétique et il trouve que les anciennes maisons de style normand, avec leurs longs toits penchés, faisaient un plus joli effet dans le paysage que les frêles boîtes carrées qui les ont remplacées. Il avoue son incompréhension des tableaux où la peinture semble avoir été apposée couches sur couches au moyen d'un couteau à mastic. Pour ce qui est des tableaux de Charles Huot, il admire en particulier *Le Sanctus* qui n'est pas loin d'être un chef-d'oeuvre, *Labours d'automne* et *En rentrant à l'école*.

Des *Propos sur l'Art*, on en retrouve aussi dans *Arts et nature*, *Miscellanées*,⁷ *Arts et artiste*, *Art exotique*, *Intailles*.⁸ Son ouvrage intitulé *Arabesques* est entièrement consacré à la sculpture sur bois.

L'art d'Henri d'Arles est non seulement dans son style, sa manière de penser, ses poèmes liturgiques, mais il est aussi dans sa calligraphie, la façon d'éditer ses oeuvres et jusque dans la reliure de ses manuscrits. C'est ainsi que le cahier de *Estampes* est couché sur vélin, format in quarto, relié en plein cuir anglais, l'intérieur en soie moirée avec motifs byzantins sertis en or. C'est une véritable délectation que de tenir dans ses mains ce chef-d'oeuvre de la reliure.

Je rappellerai encore que *Laudes* a été édité par souscriptions, à raison de \$20.00 l'exemplaire. Voici en quels termes l'ouvrage a été annoncé aux souscripteurs.

"*Laudes* est une merveille d'art typographique.

Imprimé sur un grand vélin, crème, de Rives, à la cuve, format 27, 94, par 20,32, centimètres, en caractère Plato de Benedictis, de Bologne, fondus spécialement, l'ouvrage présente un aspect sobre et distingué. La première lettre de chaque poème est formée par une onciale, qui se dessine en marge du texte. Les trois premières lignes sont en capitales. La couverture, remplée, est en vélin des manufactures impériales du Japon.

7. Page 34.

8. Pages 110-115.

Au centre du verso, une onciale rouge-éteint est sertie dans un anneau sombre. Cette édition constitue un chef-d'oeuvre. Rien de plus élégant à la fois et de plus discret. Le maître-imprimeur, Marvin et fils, a apporté à son exécution sa longue expérience du métier, son goût très sûr, et tout ce que la conscience professionnelle, servie par une étude intelligente des modèles, peut inspirer."

VI

Le jugement des contemporains

Le jugement des contemporains sur l'oeuvre de Henri d'Arles est varié, on le conçoit. Il peut se diviser en deux catégories: celui des journaux, celui des critiques. Quand on parcourt les recueils de coupures de journaux ayant trait à Henri d'Arles on y trouve toute la gamme des appréciations les plus laudatives, en descendant jusqu'aux senteurs du vinaigre et aux brûlures du vitriol. Passons. Arrêtons-nous plutôt à l'appréciation des critiques littéraires et parmi ces derniers à Mgr Camille Roy, le Père Lamarche, Séraphin Marion et Charles ab der Halden.

Pour Mgr Camille Roy, Henri d'Arles est "un artiste très spécial" qui "a excellé dans l'écriture aristocratique,"⁹ tandis qu'aux yeux du Père M.-A. Lamarche, il est "un paysagiste impénitent, bientôt doublé d'un amateur d'histoire et de critique."¹⁰ Séraphin Marion classe Henri d'Arles parmi les impressionnistes, dans une étude sur "Horizons"¹¹ lequel est de tous les ouvrages de celui-ci probablement le plus indigent. Henri d'Arles serait donc aux lettres canadiennes ce que Claude Monet est à la peinture. Enfin, Charles ab der Halden déclare que "rien de banal ne peut venir de lui. Nous n'avions pas encore trouvé en Canada, dit-il, de styliste de son école."¹²

Revenons un instant sur ces divers jugements.

Non seulement Henri d'Arles "a excellé dans l'écriture aristocratique" reprendrons-nous avec Mgr Camille Roy, mais il est même allé trop loin dans ce genre. On connaît l'axiome anglais "too much of a good thing. . ." Mme Huguenin, qui signait du pseudonyme "Madeleine," le lui en faisait un jour aimablement reproche. Parlant du style de Henri d'Arles, elle disait:

"Il est trop bien. . . Je préférerais parfois une phrase plus élastique, plus simple, plus coulante, vous savez de ces phrases qui vont, vont limpides et insoucieuses, respectant les lois du dictionnaire et de la grammaire, mais tout bonnement sans paraître faire exprès."¹³

Mais en regard des trois gros tomes d'*Acadie*, le qualificatif "amateur" employé par le P. Lamarche pour désigner Henri d'Arles historien n'est guère à la hauteur.

On a aussi reproché aux impressionnistes, parmi lesquels Séraphin Marion classe Henri d'Arles, d'avoir délaissé le style de Bossuet, de Chateaubriand pour employer

9. Histoire de la littérature canadienne, édition de 1930.

10. La revue dominicaine.

11. Nos Ecrivains, page 59.

12. Nouvelles Etudes de littérature canadienne-française, page 223.

13. La Patrie, février 1903.

“des phrases courtes et inorganiques qui se heurtent, s’entrechoquent, se culbutent. . . Or, Henri d’Arles a une véritable prédilection pour ce style haché, vif et direct dont les phrases disloquées comportent, entre autres avantages, la dispense d’une connaissance rigoureuse d’analyse logique et de syntaxe. . .”

Ceci reviendrait à dire que la femme d’aujourd’hui a eu tort de délaisser les crinolines de nos arrière-grand’ mères pour revêtir la jupe courte à la mode, et nous, les hommes, aurions dû garder les pantalons collants à sous-pieds ainsi que les jabots de dentelle plutôt que d’adopter le pantalon actuel et la chemise échancrée au col. Nul ne contestera la beauté et la majesté de la période de Bossuet; mais on serait bien en peine de nommer un écrivain moderne de quelque valeur qui ait conservé cette forme d’écriture. Les cathédrales du Moyen-Age sont certes de pures merveilles. Mais il ne s’en bâtit plus de pareilles. Et pourtant, qui niera que celles érigées de nos jours n’ont pas leur charme et leur beauté? On ne saurait donc reprocher à Henri d’Arles son style à phrases courtes, si l’on songe que c’est celui de Louis Veuillot, dont Jules Lemaître disait qu’il avait toujours pour lui le Pape et la grammaire. C’est aussi le style d’Anatole France. Tout au plus peut-on reprocher à Henri d’Arles son affection pour des vocables qui reviennent trop souvent.

C’est ainsi que le mot “flou” coule à toutes minutes de sa plume. Ailleurs, c’est le mot “essence.” Il y a ainsi, à certaines époques, des mots, des expressions à la mode. Par exemple, depuis la guerre, il n’est pas un orateur ou un écrivain qui oublie de nous parler de “la dignité de la personne humaine” et des “valeurs spirituelles.”

En somme, la critique aura été favorable à Henri d’Arles. Mais il en est trop peu qui ont parlé de lui. Une production littéraire qui s’échelonne sur une période de vingt-sept ans, au rythme de presque un volume par année, représente dans la littérature française de ce continent, de production plutôt modeste, un apport qu’on ne saurait ignorer plus longtemps.

Conclusion

Le temps est arrivé de tirer une conclusion.

Quelle sera-t-elle?

Celle qui vient naturellement à l’esprit est que Henri d’Arles a voulu d’abord et avant tout être écrivain. “Nulla dies sine linea” semble avoir été sa devise. Il est l’esclave de son métier. Chaque matin que le jour ramène, il prend sa plume comme l’ouvrier son outil. Peu importe que l’inspiration lui vienne ou non. Il écrit. S’il ne frappe pas de suite le filon d’un beau sujet, il parle de la température, de l’état du ciel, de la marche des nuages. Cela fait que son oeuvre est encombré de descriptions, de “coins de nature” pour employer son expression, ressemblant fort à autant d’herbes folles dans un beau jardin. A 25 ou 30 ans de distance, il importe peu au lecteur de savoir que tel jour de telle année le soleil s’est couché sur l’horizon au sein de nuages roses et non pas gris.

On peut également lui reprocher de s’être éparpillé sur trop de sujets et de n’avoir spécialisé dans aucun. Tout ce qui tombe de sa plume, description, critique, sermon, bibliographie est pour lui matière livresque et entre en vrac, vaille que vaille, entre deux couvertures. Une réédition de ses oeuvres exigerait une

classification par ordre de sujets et l'élimination de beaucoup de bois mort. Son oeuvre par conséquent ne comporte pas un caractère d'unité et elle est très inégale dans ses parties.

Il est un genre où Henri d'Arles a excellé : c'est le sermon. Sa prédication était toujours soigneusement préparée et le sujet charpenté comme une belle pièce de menuiserie. La diction était nette, le geste classique. Quand il abordait le chapitre des souffrances et de la mort du Christ ou qu'il parlait de Marie, tant glorifiée dans "Laudes," le ton de sa voix s'élevait, l'émotion le gagnait et l'on sentait que les larmes n'étaient pas loin de jaillir sous ses paupières. Je sais tel collègue du Canada où il était cité aux élèves comme un modèle de l'éloquence sacrée.

Henri d'Arles n'oubliera jamais qu'il a porté la robe du moine et qu'il a reçu l'onction du sacerdoce. Ses écrits, et surtout son "Journal Intime" reflètent ce sentiment. Il pense toujours "ad maiorem Dei gloriam." Mais l'on sent en même temps qu'il n'accepte pas de se plier à certaines conventions en matière d'art et de littérature. Il admet le nu dans l'art et il demande des préfaces au Comte de Montesquiou qui, à une certaine époque, était le lion de plus d'un salon mondain. En histoire, il a le souci de la vérité et de l'exactitude. Dans la critique littéraire, il encourage les jeunes à produire, il vise à construire plutôt qu'à démolir. Dans ses descriptions de paysages, il s'efforce d'être vrai. Ce n'est pas à lui que l'on peut reprocher d'avoir imaginé des "coins de nature," avec des termes empruntés au vocabulaire européen. Lorsqu'il parle du Bois de la Source et des Monts Uncanoonuc, c'est bien du New Hampshire qu'il s'agit et non de la Provence ou de l'Ile de France. Il est en tout un écrivain probe et consciencieux. Bien de ses contemporains n'ont noté chez lui que le côté caricatural, le côté abbé de cour, affecté, maniéré à la façon des "Précieuses ridicules de Molière.

Le 15 avril 1914, Henri d'Arles avait donné devant la Société Historique une causerie sur Laure Conan. Il y disait, entre autres choses :

"L'on ne devient pas écrivain. On l'est en naissant, ou l'on ne le sera jamais. C'est la nature qui distribue ce don divin. Ceux qui ne l'ont pas reçu avec le jour, pourront, à force d'étude, devenir de parfaits et exacts grammairiens, apprendre tous les mots d'une langue, et toutes les règles qui président à la correction de son parler, mais ils ne sauront jamais ce qui s'appelle écrire, c'est-à-dire modeler les vocables courants, selon une forme personnelle, leur mettre l'empreinte créatrice."¹⁴

Je vous prie de retenir ces deux derniers mots : l'empreinte créatrice.

Est-il une page, une ligne, un titre de Henri d'Arles qui ne porte pas en effet son empreinte créatrice ? Et alors, c'est le cas de dire que Henri d'Arles a été un écrivain avec tout ce que le mot implique de labeur, d'érudition, d'originalité et de correction. Au Panthéon de nos lettres, il a sa place au premier rang, parmi les prosateurs.

Adolphe ROBERT

Note — L'article sur un livre posthume d'Henri d'Arles (Intailles), tel que publié dans le dernier bulletin de la Société Historique, fait également partie de la présente étude. A. R.

FEU ELIE VEZINA

par *Mtre Adonat-J. Demers* *

Il est des circonstances dans la vie d'un homme public, où même l'habitude des foules ne peut refouler l'émotion qui monte à flots redoublés. Je retrouve une telle circonstance ce soir lorsque notre très estimable Président me confie le périlleux honneur d'évoquer le souvenir d'Elie Vézina devant la Société Historique qu'il a tant aimée et encouragée. J'ai eu le rare privilège de connaître Elie Vézina intimement. Depuis cette époque déjà lointaine de ma jeunesse étudiante, alors qu'Elie Vézina arrivait au secrétariat de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, il m'honorait de son amitié et durant trente et un ans j'ai toujours été l'heureux bénéficiaire de son sympathique encouragement, de ses prudents conseils et surtout de son inaltérable loyauté. C'est donc au nom de cette vieille amitié que je prends la parole ce soir.

Un malin a dit un jour que le silence est parfois un acte d'énergie; j'ajoute qu'il peut devenir une faiblesse s'il est opportun de parler. Par conséquent, je m'en voudrais de ne pas avoir répondu à l'appel du Président de cette société.

Parmi tant de louanges qui se sont élevées sur la tombe d'Elie Vézina, l'hommage de la Société Historique vient le dernier. Il ne sera ni le moins sincère, ni le moins profond.

Je ne retracerai pas la vie de celui que nous avons perdu. La presse de la Nouvelle-Angleterre l'a déjà fait, notamment l'Union, organe officiel de cette Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, si chère à son coeur. George Filteau et Eugène-L. Jalbert se sont d'autant mieux acquittés de cette tâche qu'ils se sont placés à une hauteur d'où il leur était aisé de mesurer ce qui est grand.

Je voudrais simplement ébaucher la figure d'Elie Vézina.

Ce qui frappait en lui, c'était le relief extraordinaire de sa personne. Parmi tant d'hommes aplatis et nivelés par l'intérêt personnel; parmi tant d'êtres plus occupés de sentir que d'agir, Elie Vézina était lui-même de pied en cap. Persuadé à juste titre de l'importance prépondérante de nos institutions nationales, passionné pour les problèmes de notre existence en terre américaine, il ne voulait être absent d'aucun débat. Il recherchait les responsabilités comme tant d'autres en ont la crainte. Les hommes d'action ont leur style propre, comme les artistes. Un mélange de réflexion et d'audace, de fougue et d'adresse, le don souverain de viser juste sans viser longtemps, l'amour du réel pour commencer et l'amour du beau pour finir, tel était le style d'Elie Vézina.

Connaissait-il la mesure de ses moyens? Sans doute. Il n'était pas sans savoir qu'il avait du talent. Il savait aussi que c'est ce qui se pardonne le moins. On passe aisément aux gens en vue le manque d'idéal ou même la perfidie du coeur. On souffre qu'ils soient à l'occasion lâches ou méchants et leur fortune même ne leur fait pas d'envieux si l'on voit qu'elle est imméritée. La gloire d'un homme ordinaire n'offense personne, tandis qu'il y a dans le talent une sorte d'insolence qui s'expie souvent par les haines sourdes et les calomnies profondes.

* Mtre Adonat-J. Demers, de Woonsocket, R.-I., est conseiller général de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique.

Quoiqu'il en soit, Elie Vézina a passé à la direction de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, sous le soleil ou sous l'averse, la maturité et la vieillesse de sa vie. Cette Union, il l'a ciselée pour la placer dans cet écrin qui s'appelle l'histoire. Il a été le principal collaborateur de Henri-T. Ledoux, le président perpétuel, et c'est à leurs efforts réunis que l'on doit la belle floraison d'œuvres de charité, d'éducation et de secours mutuels qui font l'orgueil de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique et, dans une importante mesure, l'espoir de notre race en ce pays. Oui, Elie Vézina a travaillé en collaboration, mais qui s'est jamais trompé sur son caractère bien personnel? Qui ne pourrait, en faisant la revue de nos activités nationales, proclamer à coup sûr: "Ceci est du Vézina." Voilà un éloge que bien peu justifieraient car pour le justifier il ne suffit pas d'avoir en soi quelque chose, il faut avoir quelqu'un.

Vézina appartenait à cette race bien trempée où les forts sont en même temps des clairvoyants. Il avait un cœur de chaud patriote, un tempérament, une verve qui remuaient profondément les foules. Sa fougue était tempérée par un talent toujours maître de lui-même. Et quelle voix! quelle voix puissante, de cette sonorité spéciale qui trouve une salle, une voix inspirée qui prenait aux entrailles, d'autant plus puissante sur les nerfs qu'elle parlait le langage même des convictions et des espérances de ses auditeurs.

Il y a environ quatre ans, alors que la maladie dont il devait mourir n'était encore qu'aux premières sommations, sa physionomie se voila de tristesse. Ses boutades, toujours originales, se teintèrent de mélancolie. L'ennemi était dans la place. Vézina se sentait perdu. Depuis lors l'envahissement a été lent mais progressif. Il ne quitta plus sa demeure. La débâcle s'accroissait. Je l'ai vu avec son regard d'enfant blessé et son sourire crispé de vieillard qui n'attend plus rien de la vie. Ce qui le navrait surtout c'était de ne plus pouvoir travailler et il disait à un ami: — "Ce que je ressens le plus vivement, c'est de me sentir enterrer vivant." Il avait bien conservé la lucidité nécessaire mais l'instrument le trahissait. C'est qu'il y avait encore du volcan sous la neige; c'est que le septuagénaire était resté l'homme qui électrisait les foules dans les milieux français d'Amérique. Impuissant désormais à propager ses idées, il causait encore et non sans agrément. On sentait qu'il faisait des efforts pour ne pas attrister les autres en laissant voir qu'il était attristé lui-même. Il se rejetait dans le passé pour échapper aux angoisses du présent.

Tel fut, à sa fin, ce grand patriote, aussi remarquable par ses vertus viriles que par les services qu'il rendit, cet homme fait pour faire, qui projetait de la vie dans tout ce qu'il avait à régir.

Sans doute, messieurs, il est affreux de voir se rompre le commerce que nous entretenions avec un tel homme. C'est une douleur pour nous que de nous dire que jamais plus nous ne reverrons ici notre vaillant confrère, avec ses manières un peu brusques et son visage de vieux lutteur. Mais des hommes de cette importance peuvent mourir, ils ne sauraient disparaître. La leçon qu'il nous a donnée jusqu'à son dernier jour brille au-dessus de nous. Nous voyons mieux son exemple depuis que son action a cessé.

Que son âme repose en paix!

LA TERRE LAURENTIENNE PEU PROPICE A L'ESPRIT GAULOIS

M. le professeur Marion de l'Université d'Ottawa en donna les raisons à la Société Historique de Boston, le 8 novembre, tout en révélant le rarissime rire dans les lettres canadiennes-françaises

La Société Historique Franco-Américaine eut une fort belle réunion annuelle le dimanche après-midi, 8 novembre, au University Club de Boston à l'occasion de son 43^{ème} anniversaire.

Plus d'une centaine de membres et d'amis venus du Massachusetts, du New-Hampshire et du Rhode-Island s'y donnèrent rendez-vous et M. le Dr J.-Ubalde Paquin, de New Bedford, président, ouvrit la séance littéraire dans la salle de bal du club à 3h.45.

Allocution du Président

M. le curé F.-X. Larivière de Marlboro récita la prière et il y eut l'allocution du président dans les termes vibrants que voici: Au moment où nos fils partent en nombre grandissant pour la guerre, dit-il, il est bon de nous rappeler que "noblesse oblige."

La race française a laissé sur notre continent l'empreinte de son génie. Elle a découvert le Canada et ses découvreurs, ses missionnaires, ses trappeurs, ses coureurs de bois ont laissé leurs noms aux montagnes, aux rivières, aux lacs qu'ils ont découverts, et aux villes qu'ils ont fondées, et ces vieux noms brillent encore sur notre continent comme les étoiles sur la voûte des cieux.

Plus tard, la France a participé à notre "Guerre d'Indépendance" et, grâce à son argent, ses hommes et ses vaisseaux, notre beau et grand pays est devenu la République que nous habitons avec ses fortes institutions démocratiques.

Tout ce passé glorieux s'élève comme les clochers massifs d'une vieille cathédrale au milieu des siècles qui l'entourent.

Allons-nous laisser Hitler germaniser ce passé en démolissant ce vieux monument avec ses bombes dévastatrices?

Allons-nous laisser Hitler germaniser la plaine en effaçant de la surface de notre continent, tous ces vieux noms français qui brillent comme des diamants au soleil de la gloire?

Allons-nous laisser Hitler désorganiser notre République et ses fortes institutions financières, commerciales, industrielles et agricoles?

Allons-nous laisser Hitler germaniser nos personnes en faisant de nous ses esclaves pour forger nos propres fers comme nos cousins de France?

Je profite de la présence des dames pour offrir l'hommage de notre admiration et de notre reconnaissance aux mères de famille. Non seulement elles forment le front qui fait face à l'ennemi avec le fruit de leurs entrailles, mais en plus, tout en versant des larmes discrètes, elles travaillent aux activités de guerre et souvent s'acheminent vers l'usine pour fabriquer les armes et le matériel de guerre nécessaires afin que nos soldats et ceux de nos alliés fassent payer chèrement leur vie s'ils doivent mourir — ou puissent combattre avec bravoure, jusqu'à la fin — s'ils doivent revenir.

A leur exemple, donnons jusqu'au sacrifice; achetons des bons et des timbres de guerre pour remporter la victoire finale, afin que notre République vive et nous permette de vivre nous-mêmes en citoyens libres, au milieu de ses institutions qui nous assurent la joie de vivre.

Présentation du conférencier

M. le Dr Paquin a ensuite présenté le conférencier en rappelant les principales activités de sa carrière et en mentionnant ses ouvrages sur les Lettres canadiennes.

Mesdames, Messieurs,

J'ai le plaisir et l'honneur de vous présenter pour notre conférencier du jour, Monsieur Séraphin Marion d'Ottawa.

Au risque de blesser sa modestie, je vais vous lire son "curriculum vitae" pour vous faire connaître sa vie active et féconde.

Monsieur Séraphin Marion est docteur ès-lettres des universités de Paris et de Montréal; maître ès-arts de l'université d'Ottawa; secrétaire honoraire de la Société royale du Canada; secrétaire français de la Société d'Histoire du Canada, de la Société d'Enseignement postscolaire du Canada, et de la Société Canadienne d'Histoire de l'Eglise Catholique; titulaire de la chaire de littérature française de l'université d'Ottawa; éditeur en chef des Archives nationales à Ottawa; conférencier officiel de l'Association des Canadian Clubs pendant quatre années consécutives: Monsieur Marion a prononcé en anglais et en français des conférences à des auditoires de Canadian Clubs depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique. Il est né à Ottawa. Il a publié les ouvrages suivants:

Relations des voyageurs français en Nouvelle-France au XVII^e siècle. Thèse de doctorat.—Les Presses universitaires de France, Paris.—1923.

Pierre Boucher. Prix du concours d'histoire du Canada. Ls-A. Proulx, Imprimeur du Roi, Québec.—1927.

La Société des Nations dans la tradition française et la pensée catholique. "Les Heures littéraires."—Librairie d'Action canadienne-française de Montréal.—1929.

En feuilletant nos écrivains. Etude de littérature canadienne.—Librairie d'Action canadienne-française de Montréal.—1931. Epuisé. (Couronné par l'Académie française).

Sur les pas de nos littérateurs. Etude de littérature canadienne.—Librairie d'Action canadienne-française de Montréal.—1933.

Les lettres canadiennes d'autrefois.—Editions de l'Université d'Ottawa.—Tome 1, 1939.

*Les lettres canadiennes d'autrefois.*¹—Editions de l'Université d'Ottawa.—Tome 2, 1940.

Excellent conférencier, M. Marion a plu immensément à son auditoire tout en présentant une étude des mieux documentées, des plus approfondies en même temps que des plus drolatiques sur "Le sourire dans la littérature canadienne-française du bon vieux temps!". Comme cette conférence doit faire partie d'un ouvrage subséquent de M. Marion, un seul résumé est livré à la presse pour publicité. On y trouve cependant la thèse du conférencier en sub-

1. En décembre de la présente année paraîtra le tome 3 des "Lettres canadiennes d'autrefois." Le tome 1 portait sur la phase bilingue de nos débuts littéraires; le tome 2 soulignait l'importance de la phase canadienne; le tome 3 s'appesantira sur la phase canadienne de nos origines.

stance, sans toutefois les innombrables mots sémillants et mots pour rire dont il a émaillé sa causerie. On lira ce résumé à la suite de ce compte rendu.

M. le Dr Georges-A. Boucher, de Brockton, vice-président, remercia le conférencier en évoquant le souvenir d'une veillée passée avec lui dans un parc d'Ottawa, où il était allé le consulter comme critique à l'occasion de la publication de son volume de vers, "Je Me Souviens." Il remercia le conférencier de sa brillante étude et le proposa comme membre honoraire de la Société, ce qui fut fait aux acclamations de l'auditoire.

A 5h.30, les membres prirent un dîner au poulet délicieux après que M. le curé Larivière eut béni la table. Il y avait à la table d'honneur, M. le Dr Paquin, M. Marion, M. le Dr Boucher, M. le curé Larivière, M. le juge Raoul-H. Beaudreau, M. le Dr Thomas-Joseph Dion de Quincy, qui fit l'éloge funèbre de feu le Dr Walter-Joseph Lamarche de Cambridge, décédé depuis la dernière réunion, M. le juge Arthur-L. Eno, trésorier, et M. Antoine Clément, secrétaire.

Une séance d'affaires suivit le banquet. M. Arthur-A. Bechet, de Woonsocket, R.-I., fut accepté comme nouveau membre. Le secrétaire lut l'éloge funèbre du Dr Lamarche, ancien de Joliette, de l'université Laval de Montréal, qui étudia sous Pasteur à Paris, et pratiqua la médecine à Cambridge pendant plus de 50 ans. Il était né à Belmont, Mass., en 1861. Toute sa vie il fut un grand travailleur, pas une journée de repos, il se contentait de peu et il savait en jouir. Grand de cœur et tout le monde y trouvait place, les pauvres, les délaissés, les misérables, les sans amis, tous étaient bienvenus à son bureau, que la bourse fut vide ou pleine. Combien de misérables trouvèrent le chemin de sa demeure, entre autres les patients que personne ne voulait voir, aucun ne se voyait refuser l'entrée chez lui. Outre sa clientèle privée, il donna ses services à l'hôpital Massachusetts General de Boston et à l'hôpital Holy Ghost de Cambridge. Encore à 82 ans, il visitait ses malades cinq jours avant sa mort. Le Dr Dion lui-même pratiqua la médecine à Quincy, Mass., depuis 51 ans. Le Dr Lamarche était toujours son compagnon aux réunions de la Société Historique. Avec le Dr Boucher, qui lui aussi exerce sa profession à Brockton depuis plus de 50 ans, ces trois médecins sont de la génération de 1890 encore vaillante même en 1942.

Le Dr Wilfrid-R. Delaney, de Cambridge, présenta le rapport du comité de nomination qui fut approuvé comme suit: M. Gilbert Chinard, professeur à Princeton, président d'honneur; M. Pierre-Georges Roy, archiviste honoraire du Québec, et M. James Geddes fils, professeur émérite de Boston University, vice-présidents d'honneur; M. le Dr Paquin, président; M. le Dr Boucher, vice-président; M. Clément, secrétaire; M. Wilfrid Beaulieu, de Worcester, secrétaire adjoint; M. le juge Eno, trésorier; M. le Dr Albert Poirier, de Cambridge, M. le curé F.-X. Larivière, de Marlboro, et M. le Dr Omer-E. Boivin, de Fall-River, conseillers pour trois ans. M. Joseph Lussier, de Holyoke, Mtre Eugène-L. Jalbert, de Woonsocket, R.-I., et M. Adolphe Robert, de Manchester, N. H., sont conseillers pour deux ans, et M. Rodolphe Carrier, de New-Bedford, M. le Dr Antoine Dumouchel, de North Adams, et M. le Dr Arthur-J.-B. Falcon, de Pawtucket, sont conseillers pour un an. L'ajournement au printemps fut voté, après le merci du président et sa recommandation des publications de la Société.

Antoine Clément

LE SOURIRE DANS LA LITTÉRATURE CANADIENNE DU BON VIEUX TEMPS

*Résumé de la conférence de M. Marion **

Après avoir rendu hommage à la survivance franco-américaine, "miracle" plus étonnant encore que le "miracle" canadien-français, puisque les Franco-Américains doivent lutter non pas un contre trois, mais un contre quarante, le conférencier entre dans le vif de son sujet.

Il est hors de conteste que la littérature française présente deux aspects différents sinon contradictoires: l'aspect idéaliste et l'aspect réaliste, le ton sérieux, grave, volontiers déclamatoire et le ton plaisant, enjoué. Dès le moyen âge, ce double esprit français s'incarne simultanément dans de nombreuses oeuvres. Le moyen âge a même produit une oeuvre qui résume et cristallise en quelque sorte cette dualité de tendance: c'est le *Roman de la Rose* dont la première partie de Guillaume de Loris procède de l'esprit courtois et dont la seconde partie de Jean de Meung vient de l'esprit gaulois. C'est ainsi que peu à peu se sont constituées deux grandes familles de littérateurs français: la famille des professeurs d'énergie, des prédicateurs d'héroïsme, le cortège des vulgarisateurs de la parole évangélique au premier rang desquels figurent un Corneille, un Pascal, un Bossuet, et la famille légère et insouciant dont le rire ou le sourire est parvenu jusqu'à nous en échos sonores ou feutrés, la famille des amuseurs de l'Europe parmi lesquels se rencontrent un Rabelais, un Montaigne, un Molière, un La Fontaine.

Ce double aspect se retrouve-t-il dans la littérature canadienne-française? Un fait saute aux yeux du spécialiste adonné à l'étude de notre histoire: le Canada littéraire a perdu, ou peu s'en faut, le sourire, ce sourire que, sous peine de n'être plus Français, au dire de Sainte-Beuve, nous devons mêler à toute chose. La terre laurentienne a été peu propice, en somme, à l'esprit gaulois.

Quelles causes assigner à ce phénomène? Comment expliquer cette solution de continuité entre la littérature française et la littérature canadienne-française? Plusieurs écrivains de France et de chez nous se sont penchés sur ce problème et ont tenté de le résoudre. A ce propos, l'un de nos critiques les plus sagaces, le R. P. M.-A. Lamarche, O. P., a retenu l'attention sur les influences ethniques que subirent nos ancêtres venus, en majeure partie, du nord-ouest de la France.

Mais il y a plus. Ces ancêtres normands, bretons, picards, cette population pratique et rompue aux durs labeurs, changea l'allégeance en 1760. En un tournemain, elle fut plongée dans une atmosphère anglo-saxonne; elle connut la domination de gens qui n'ont pas précisément la réputation de semer le sourire où ils passent.

Le climat n'aurait-il pas également figé sur nos lèvres le rire gaulois? Pour le savoir, il ne suffit pas de comparer le Canadien français à son voisin de l'Ontario; c'est là une opposition trop facile dont le fond de gaieté française triomphe sans lutte et sans honneur. Mieux vaut rapprocher le Canadien français

* M. Séraphin Marion est titulaire de la chaire de littérature française à l'Université d'Ottawa.

du Français de France et se demander si le rejeton n'a rien perdu, dans sa vie quotidienne, dans sa conversation ou son maintien, du feu et de la pétulance de sa famille d'outre-mer. Un Français qui a passé une dizaine d'années au Canada a répondu pour nous. Dans une étude très sympathique aux Canadiens français, M. Georges Vattier, ancien professeur au Collège Militaire Royal de Kingston, attribue au climat septentrional de notre pays une action délétère sur la jovialité native de la race. Ouvrons son livre, *La mentalité canadienne-française*, aux pages 37 et 69; nous y trouvons une vérité d'autant plus précieuse qu'elle nous est communiquée par un observateur impartial et désintéressé. "Les Canadiens sont devenus des hommes du Nord et comme les autres races septentrionales, ils ont subi l'influence du dur climat dans lequel il leur a fallu vivre. N'y a-t-il pas quelque chose de changé chez eux? Si les Anglais les trouvent trop bruyants, les Français, au contraire, constatent en eux une certaine gravité. Ils sont parfois portés à la rêverie, à la mélancolie, et, sauf en quelques circonstances exceptionnelles, ils nous font l'effet de gens très calmes et très pondérés. Le mystère de leurs immenses forêts, la majesté de leurs énormes lacs, le silence impressionnant des vastes solitudes, ont mis dans leur âme un vague indéfinissable que l'hiver, avec la longue uniformité blanche des paysages, n'a fait qu'accroître. Ils sont devenus, malgré eux, des gens de l'extrême nord."

L'autre jour, ajoute le conférencier, je lisais un intéressant livre de Xavier Marmier sur les Etats-Unis et le Canada. Il renferme une magnifique description du Saint-Laurent. Pour nous, Canadiens français et Franco-Américains, le Saint-Laurent est synonyme de force et de majesté. A-t-on assez chanté "du Saint-Laurent le *majestueux* cours"! Pour Marmier—qui rejoint ici Vattier—notre grand fleuve distille surtout la mélancolie et la tristesse: "Majestueux et sévère, il s'en va, entre ses rives silencieuses, sans rien changer à son allure, recevant sans émotion les nombreux cours d'eau qui viennent tomber dans son bassin, enlaçant une île de deux bras impassibles, rasant avec la même indifférence le sable de la grève solitaire ou les quais de la ville marchande. On dirait d'un robuste et consciencieux ouvrier qui ne pense qu'à remplir sa tâche, d'un vieillard qui dédaigne les aventureuses fantaisies de la jeunesse, ou d'un censitaire attardé qui n'a point de temps à perdre pour s'affranchir du lourd tribut qu'il doit porter à l'océan. Au mois de novembre, à la fin du jour, quand les nuages précoces de l'automne s'étendent sur cette morne nature avec les ombres du soir, je ne connais pas de scène plus mélancolique, pas de tableau d'un effet plus imposant et plus religieux que celui de ce géant des fleuves, assoupi entre quelques brins d'herbes, et suivant à travers l'obscur espace, dans sa muette obéissance, la ligne que Dieu lui a tracée."

La littérature canadienne, miroir de la mentalité de nos gens, reflétera donc cet esprit canadien. Elle portera l'empreinte d'un tempérament qui se particularisera davantage avec le cours des siècles et qui, sans jamais s'identifier avec le tempérament anglo-saxon, se différenciera tout de même du tempérament français proprement dit. L'aspect sérieux, même mélancolique de notre littérature, M. Vattier n'a pas manqué de l'apercevoir au cours de son enquête.

Mais la cause formelle de cette particularité dans nos lettres se trouve dans la conception même que se firent nos pères du rôle de la littérature. Avec quelle insistance nos littérateurs du siècle dernier n'ont-ils pas rappelé cette vérité que la littérature est un sacerdoce laïque, un apostolat véritable dont les

hautes fonctions requièrent de profondes convictions religieuses et interdisent tout compromis avec l'esprit du siècle et ses frivoles victimes. Ici le conférencier cite plusieurs critiques canadiens-français et notamment les directives que M. l'abbé Henri-Raymond Casgrain se permettait de donner, au déclin du siècle dernier, aux générations futures de littérateurs canadiens. "Si, comme cela est incontestable, écrit-il, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux, des divers aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois; et en même temps elle sera largement découpée, comme nos vastes fleuves, nos larges horizons, notre grandiose nature, mystérieuse comme les échos de nos immenses et impénétrables forêts, comme les éclairs de nos aurores boréales, mélancolique comme nos pâles soirs d'automne enveloppés d'ombres vaporeuses, comme l'azur profond, un peu sévère de notre ciel, chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers."

Mais il n'y a pas de règle sans exception. Le déluge n'a pas réussi, disait Henry Becque: il est resté un homme! Dans cette atmosphère de sérieux et d'austérité qui a envahi nos lettres au XIX^{ème} siècle, il est resté, heureusement pour nous, quelques humoristes. Ils sont bien peu nombreux, en vérité, à tel point qu'ils ne sauraient constituer une famille encore moins une lignée. Une anthologie de la prose ou de la poésie drolatique du Canada au siècle dernier tiendrait en une ou deux douzaines de pages.

Ces littérateurs se divisent en deux catégories: les humoristes conscients et les humoristes inconscients, ceux-ci beaucoup plus nombreux que ceux-là.

C'est peut-être Napoléon Aubin qui, au XIX^{ème} siècle, avec son journal intitulé *Le Fantasque*, marque le début de notre littérature légère. Puis le conférencier commente l'oeuvre humoriste que de quelques maîtres dispensateurs de gaieté: Hector Berthelot, Hector Fabre, Arthur Buies, Jules Fournier, Alphonse Lusignan, Hubert Larue.

Au Canada français, le meilleur humoriste est souvent celui qui s'ignore. Chez nous, que de journalistes et d'hommes de lettres ont dit de bons mots à leur insu! Que d'humoristes inconscients dont il convient de conserver les méprises succulentes.

En terminant, le conférencier se permet de demander aux écrivains canadiens-français d'aujourd'hui de mêler l'agréable à l'utile, au lieu de les séparer comme autrefois par des cloisons étanches. Que nos lettres soient l'image de la vie avec ses alternances de joies et de tristesses, avec ses heures d'action et ses minutes de détente régénératrice. Le sourire aux lèvres, que la Canadienne aux jolis yeux doux aille souvent boire à la claire fontaine!

FEU LE DR WALTER-JOSEPH LAMARCHE

par le Dr Thomas-Joseph Dion *

Monsieur le Président,
Messieurs du clergé,
Mesdames,
Messieurs,

A cette réunion de notre Société ce soir, un siège est demeuré vacant, un siège qui avait été occupé à chaque assemblée depuis les débuts de notre Association de Franco-Américains. Le docteur Walter-Joseph Lamarche est décédé le trente mai dernier.

Né le 9 décembre 1861, à Fresh Pond, près de Belmont, Mass., il y passa son enfance, il fréquenta l'école primaire et le High School de Belmont. A l'âge de quinze ans il entra au collège de Joliette. Il ne parlait pas un mot de français, et son journal d'écolier nous révèle combien il s'ennuya dans ce nouveau séjour. Mais il était doué d'une volonté ferme et d'un goût prononcé pour l'étude. Il ne négligea rien pour acquérir une grande maîtrise de sa langue maternelle. Aussi devint-il un littérateur distingué, car il était doué d'une riche imagination, d'une sensibilité très vive, et il avait acquis une connaissance parfaite de la langue française.

Il obtint ses degrés en médecine à l'université Laval de Montréal. Il compléta ses études médicales à Paris, où il étudia sous Pasteur et les grands maîtres de cette époque. A son retour, il s'établit à Cambridge, où il pratiqua son art durant au delà d'un demi-siècle.

Dans la pratique de sa profession, il possédait l'estime de ses confrères et de ses patients. Toujours aimable, courtois et dévoué, il était d'une douceur inaltérable. Jamais de contention dans les plus petites choses, il cédait toujours, car il aimait la paix par-dessus tout et savait se posséder dans un calme inébranlable. Il était spirituel et enjoué, vif, original, rempli d'ardeur et d'enthousiasme.

Il aimait à plaire par des attentions, de petits compliments bien tournés, un visage souriant en offrant ses services dès qu'il croyait pouvoir se rendre utile. Il avait une manière charmante de recevoir et de rencontrer les parents, les amis, les connaissances et ses patients, à qui il était très attaché. Il aimait beaucoup à causer, et son érudition le rendait très intéressant.

Toute sa vie il fut un grand travailleur, pas une journée de repos, il se contentait de peu et il savait en jouir. Grand de coeur, et tout le monde y trouvait place, les pauvres, les délaissés, les misérables, les sans amis, tous étaient bienvenus à son bureau, que la bourse fut vide ou pleine. Combien de misérables trouvèrent le chemin de sa demeure, entre autres les patients que personne ne voulait voir, aucun ne se voyait refuser l'entrée chez lui. Outre sa clientèle privée, il donna ses services au Massachusetts General Hospital de Boston et au Holy Ghost Hospital de Cambridge.

Oui, il avait un coeur assez grand, assez généreux pour y loger tous ceux qui désiraient y trouver place. Ses amis, surtout ceux de son Alma Mater, il les aimait tendrement, il aimait à en parler et à revivre les jours heureux de sa jeunesse. Requiescat in pace.

T.-J. Dion

* M. le Dr Thomas-Joseph Dion pratique la médecine à Quincy, Mass., depuis au delà de 51 ans.

THIS SHOULD NOT HAPPEN HERE

This photograph appeared in the London Evening Standard of January 27, 1942, with the following caption:

SOUTHWARK ARCHIVES FOR THE WAR

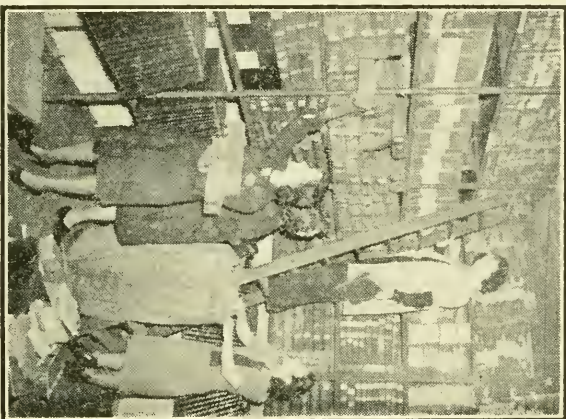
Southwark is clearing out all its old records as a contribution towards the Waste Paper Drive.

Members of the Town Hall Staff are at work taking down books from the shelves, some of which date back to 1600.

The Town Clerk of Southwark has protested that only useless records were destroyed and that great care was taken to prevent the destruction of historical documents. Nevertheless great danger lies in the disposal of any old records; and the indiscriminate contribution of letters, diaries and other records to the paper conservation campaign should be guarded against in this country.

The photograph is exhibited through the courtesy of the Evening Standard of London.

Phyllis V. Booth
Librarian



VIEUX PAPIERS

par Gilbert Chinard *

Il y a un peu plus de trois ans, le 12 octobre 1939, *La Société Historique Franco-Américaine* célébrait son quarantième anniversaire. Quelques mois plus tard, paraissait le magnifique volume dans lequel étaient publiées les conférences faites sous les auspices de la Société et les comptes rendus de ses séances, précieux livre d'or et précieux témoignage de l'oeuvre accomplie, en même temps qu'exemple réconfortant à offrir à nos successeurs. Il est peu d'entre nous qui n'aient conservé le volume, non pas dans un coin de leur bibliothèque, mais sur leur table de travail, car c'est là un de ces ouvrages auquel nous devons nous reporter sans cesse pour y trouver un motif d'action, des raisons de croire et d'espérer. Je viens de relire quelques-uns de ces chapitres, et tout d'abord cette magnifique synthèse, intitulée *Le Fait Français en Amérique*, dans laquelle le cardinal Villeneuve, après avoir résumé une histoire de quatre siècles et demi et en avoir donné "la mesure," en tirait "les conséquences et les leçons." J'ai relu aussi le discours prononcé le 12 octobre à Boston, par M. Félix Desrochers, Bibliothécaire général du Parlement à Ottawa, dans lequel l'orateur, parlant de *La Fierté de nos Origines*, demandait aux Franco-Américains de rester fidèles à leurs traditions.

En même temps, au début même du discours du cardinal, je ne pouvais m'empêcher de relever une courte phrase qui devrait mettre en éveil la conscience de tout historien: "*La mesure du fait français en Amérique*, on doit le reconnaître, elle n'est pas communément perçue. Les autres l'ignorent, nous la savons mal nous-mêmes." Si nous ouvrons simplement le volume, nous trouvons une autre indication qui, pour être discrète, n'est pas moins inquiétante: "Reproduction partielle ou intégrale selon les archives et les comptes rendus de journaux disponibles." Personne, en dehors de notre dévoué secrétaire, qui assumait la tâche de réunir les documents qui composent cet exposé historique, ne sait ce que cette modeste formule cache de recherches lentes, patientes et quelquefois, il faut le reconnaître, infructueuses. Si diligente que soit l'enquête poursuivie, si scrupuleuse que soit la méthode de l'historien pour arracher aux griffes de la mort et pour préserver la mémoire périssable de choses et d'êtres périssables, il se heurte souvent à des obstacles presque insurmontables, car les forces de destruction opèrent sans relâche et sans pitié. A tout instant, le passé nous échappe et tombe dans le gouffre de l'oubli. En temps normal, les documents disparaissent et sont détruits par l'oeuvre du temps. Les vieux papiers, et encore plus les papiers modernes, se désagrègent sous l'action de la lumière, de la chaleur et de l'humidité; ils sont perforés, sillonnés de galeries tortueuses, réduits à l'état de fine dentelle bientôt transformée en poussière par des insectes ravageurs; l'encre pâlit et s'efface. Un coup de balai vigoureux, un feu de joie dans la cheminée et la place est nette.

En temps de guerre, l'oeuvre de destruction se précipite. Les usines manquent de matières premières, la production de la pulpe se ralentit. Les auto-

* M. Gilbert Chinard est professeur à l'Université de Princeton, N.-J., rédacteur des publications de l'Institut Français de Washington et président d'honneur de la Société Historique Franco-Américaine.

rités gouvernementales adressent un appel au public, demandant de nettoyer les greniers, placards et tiroirs, de ramasser les vieux papiers et les vieux journaux; poussé par le zèle patriotique on fouille partout et l'on retrouve des paquets de journaux, des périodiques démodés, quelquefois des paquets de lettres, des livres de comptes, "des vieilleries qui n'intéressent personne," dit-on, "et que personne ne lira jamais." En hâte et sans examen, on s'attache à grossir le tas que bientôt le camion va venir chercher. Dans quelques jours tout sera porté à la manufacture de cartonnages, mis au pilon, à jamais détruit et perdu.

Sans doute, dans les paperasses ainsi réduites en pâte à carton, tout n'était pas à conserver; mais il n'est pas d'historien qui ne sache par expérience que c'est ainsi qu'ont disparu quelques-uns des documents les plus précieux et les plus significatifs du passé, et sur ce point nous ne saurions nous montrer trop prudents et trop conservateurs. Tel petit livre, telle brochure en apparence sans valeur et sans importance que nous jetons dédaigneusement au panier contient des détails, révèle un état d'esprit, résume des informations qui auraient pu permettre aux historiens futurs de faire revivre une époque et de la reconstituer dans ses aspects familiers et journaliers.

C'est que l'histoire n'est pas seulement le récit et l'analyse des grands événements et des documents officiels qui, dans l'ensemble, et en gros, sont préservés et peuvent être consultés. Pour être véritablement vivante, l'histoire doit être l'histoire des peuples et là notre ignorance n'a d'égale que la pauvreté de nos moyens d'information. Je n'en donnerai que quelques exemples, dont le premier sera encore emprunté à notre livre d'or.

Dans une conférence faite le 20 mai 1926, au Boston City Club, devant les membres de notre société, le grand humaniste qu'est Alfred Jeanroy avait pris pour sujet un tout petit livre, qui se vendait pour quelques sous et était destiné au plus humble public: *Le Grant Calendrier et Compost des Bergiers*, dont la première édition connue est de 1491. On aurait bien étonné l'imprimeur Guyot Marchand et encore plus ses lecteurs si on leur avait dit que, quatre siècles plus tard, cette petite brochure serait recherchée et consultée par les plus grands savants qui y trouveraient tout simplement tout ce que ne donnent pas les documents officiels. "Feuilleter la série de ces almanachs," disait M. Jeanroy en concluant, "ce serait vraiment apporter une précieuse contribution à l'étude de l'évolution morale et intellectuelle de la classe moyenne et populaire au cours des quatre derniers siècles." C'est précisément ce qu'a fait pour la Nouvelle-Angleterre un professeur de Harvard, mort récemment, M. George Lyman Kittredge, quand il a voulu reconstituer dans le détail de la vie journalière le tableau des occupations et des préoccupations des puritains.

Sans doute, dira-t-on peut-être, il s'agit là de publications très anciennes, et par là même devenues rares. Mais les publications relativement récentes, et qui en apparence devraient être les plus communes et les plus répandues, sont bien souvent introuvables et ont parfois totalement disparu. Ici on me pardonnera de citer une expérience personnelle, mais d'autant plus significative et plus frappante pour nous qu'elle a trait à l'histoire d'une colonie française établie aux Etats-Unis il y a moins de cent ans.

De 1849 à 1856, plus de vingt mille Français, parmi lesquels se trouvaient de nombreux Franco-Américains, sont arrivés à San-Francisco et y ont formé un groupe qui existe encore, qui a conservé une église française, un hôpi-

tal français, une banque française, une bibliothèque française, de nombreuses sociétés de secours mutuels et même un journal français, publié sans interruption depuis 1852. Il semblerait que les renseignements devraient abonder et que l'historien désireux de retracer le développement d'un groupe qui a conservé à ce point ses caractéristiques originelles ne devrait avoir que l'embarras du choix. Ajoutons même qu'entre 1850 et 1870, plus de vingt publications hebdomadaires ou mensuelles furent imprimées à San-Francisco, qu'il y eut plusieurs maisons d'impressions et d'éditions qui publièrent des livres sur les sujets les plus divers. Or, il se trouve qu'à l'heure actuelle, il n'existe aucune collection complète du *Courrier du Pacifique* dont le tirage dépassait plusieurs milliers d'exemplaires; aucune collection d'aucun autre journal ou périodique et que c'est à grand'peine et dans les endroits les plus inattendus que l'on peut en retrouver quelques numéros dépareillés. A ma connaissance, il n'existe qu'un seul exemplaire de *L'Almanach Français pour 1860 à l'usage de la population française de la Californie*, ouvrage précieux entre tous car il contient non seulement un "*Dictionnaire géographique de la Californie*," mais encore une liste des commerçants français et des principaux membres de la colonie française alors établis à San-Francisco.

Les nombreux incendies qui ont, à différentes reprises, ravagé la ville de San-Francisco n'expliquent qu'en partie la disparition presque totale de documents récents, concernant un groupement qui existe encore et qui, maintes fois, a fait preuve de sa volonté de conserver son indépendance culturelle et la langue maternelle. Ajouterai-je que des recherches faites dans toutes les bibliothèques de Californie, même les plus modestes, les demandes adressées aux bouquinistes, les appels faits au cours de conférences, les enquêtes entreprises par d'autres chercheurs, tout est resté vain et, à moins d'une bonne fortune très improbable, il faudra nous résigner à ignorer quelques-uns des chapitres les plus curieux de l'histoire des Français en Californie. Le temps, les éléments, joints à l'indifférence des hommes, ont apparemment consommé une perte que rien ne permet de réparer. La première conséquence et la plus frappante est que les historiens de la Californie consacrent à peine quelques lignes assez dédaigneuses à un groupement qui, à l'origine, était tellement important et exerçait une telle influence, que, pendant deux ans, les actes officiels de la ville de San-Francisco étaient promulgués en français aussi bien qu'en anglais et en espagnol. Si tout n'est pas perdu, si l'on peut encore essayer de retracer péniblement cette histoire, c'est uniquement grâce, non pas à un hasard, mais à l'intérêt de collectionneur d'un New-Yorkais qui, se trouvant en Californie vers 1865, s'amusa à recueillir quelques-unes de ces publications françaises et les légua après sa mort à l'*Historical Society of New York* où l'on peut aujourd'hui les consulter.

Combien plus encourageante est la communication que faisait il y a quelques semaines devant l'*American Philosophical Society of Philadelphia* le Rév. Père Arthème Dutilly, des Oblats de l'Immaculée Conception. Au cours des dix dernières années, il n'a pas parcouru moins de 90,000 milles dans les régions arctiques, "en schooner, bateau à moteur, steamer, à pied et en traîneau," sans autre objet originellement que de collectionner des spécimens de plantes subpolaires, mais bientôt découvrant une énorme masse de matériaux d'une importance capitale pour l'histoire et la linguistique, dans des postes lointains des missions abandonnées sur les bords de la rivière Mackenzie. Là, le climat a préservé au lieu de détruire, les néophytes ont pieusement conservé des notes accu-

mulées par des missionnaires, leurs observations sur les mœurs des tribus qu'ils visitaient, des vocabulaires de dialectes aujourd'hui disparus ou en voie de disparition, des documents dont certains remontent au dix-huitième siècle, trésors insoupçonnés, maintenant recueillis et déposés à Ottawa, où ils pourront être étudiés et consultés par les linguistes, les ethnologistes et les historiens!

En écoutant la lecture de cette communication, présentée de façon si simple et si modeste que cette extraordinaire découverte paraissait toute naturelle, je ne pouvais m'empêcher de penser à ces ventes après décès où des bibliothèques réunies par des curés de campagne, des notes manuscrites sur l'histoire locale sont dédaigneusement vendues comme "vieux papiers," sans intérêt et sans valeur. Ce qui disparaît ainsi souvent ce sont les matériaux qui auraient permis de constituer des monographies dans lesquelles S. E. le cardinal Villeneuve voyait "un effort de fidélité en même temps qu'une affirmation sereine." Il ajoutait: "Il y a là, à mon humble sens, des études et des travaux qui devront se multiplier, s'approfondir et se développer jusqu'à faire un si fort courant de littérature franco-américaine que l'opinion générale ne puisse y résister."

C'est ce qu'ont fort bien compris plusieurs groupements d'origine étrangère, comme les sociétés historiques scandinaves, suisses et allemandes qui s'attachent à recueillir et à publier tout ce qui a trait à l'histoire de leur contribution au développement de l'Amérique. Combien plus ancienne et plus belle est notre histoire et combien elle serait mieux étudiée et mieux connue, si nous avions déjà su former des collections analogues à celles qui existent à Philadelphie, dans le Wisconsin ou dans le Minnesota. On peut au moins, sans s'attarder à des regrets stériles, s'attacher à sauver ce qui peut encore être sauvé. Il ne s'agit en rien de modérer une campagne patriotique qui a pour objet de contribuer à la défense nationale, mais simplement de s'associer à la campagne de conservation des documents historiques entreprise par l'Association des bibliothécaires américains.

En fait, c'est en Angleterre que cette campagne a commencé. En même temps que l'on faisait appel au public pour demander de ne plus brûler les vieux papiers, mais de les remettre aux organisations qui se chargeraient de les faire parvenir aux usines de cartonnages, on répandait partout des affiches invitant à déposer dans les bibliothèques locales pour les faire examiner tous les vieux journaux, les vieilles correspondances, les vieux registres, les vieux livres de comptes et tous les documents pouvant un jour être utilisés par les historiens. Un appel analogue a été lancé dans certaines régions des Etats-Unis. Mais il appartient à toutes les sociétés locales de faire que cet appel ne soit pas vain et un simple geste.

Pour les Franco-Américains en particulier, ce devrait être une occasion unique pour compléter les collections imparfaites des journaux et des publications de langue française imprimés dans leur région. Ce devrait être aussi une occasion de constituer des nouvelles archives. Il ne s'agit pas en effet seulement de préserver de la destruction les documents anciens, mais de recueillir pour la postérité les documents contemporains qui aujourd'hui semblent n'avoir qu'une valeur éphémère et qui dans quelques années deviendront introuvables. Il ne faut même pas trop compter que les documents officiels seront nécessairement intégralement conservés à Washington. L'expérience de la dernière guerre est là pour le prouver.

C'est à nous-mêmes d'ailleurs qu'il appartient de constituer nos archives, car nous devons et nous pouvons, chacun dans notre domaine, si limité qu'il soit, contribuer à une oeuvre qui est à la fois pieuse et nationale. Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre ont déjà à leur disposition une très belle bibliothèque, trop peu connue et trop peu utilisée, la Bibliothèque Mallet de Woonsocket, qui accepterait sans doute les précieux dépôts qui pourraient lui être confiés. Je suis certain d'avance que l'*American Antiquarian Society*, dont la bibliothèque est située à Worcester, et dont la spécialité est la conservation des périodiques et des journaux publiés aux Etats-Unis, recevrait non moins volontiers des collections et même des numéros dépareillés de nos journaux franco-américains. N'oublions pas toutefois qu'en dehors des grandes bibliothèques on peut et l'on doit songer à former des collections plus modestes. Puis-je signaler à ce propos que l'Université de Princeton vient de demander à tous ses anciens élèves de faire parvenir à la bibliothèque les lettres de soldats et les documents intéressants sur la guerre qu'ils pourraient recevoir. Combien donnerions-nous aujourd'hui pour savoir ce que pensait un soldat du régiment de Carignan ou du régiment de Saintonge? Sans même remonter si loin, n'y aurait-il pas grand intérêt à savoir quelles étaient les impressions des Canadiens qui sont venus s'établir dans la Nouvelle-Angleterre au dix-neuvième siècle et quelles lettres ils recevaient de leurs parents restés dans la province de Québec? Car l'histoire, on ne saurait le répéter, n'est pas seulement constituée par les hauts faits des héros. L'histoire c'est l'oeuvre collective d'un peuple composé d'individus anonymes et de soldats inconnus. Pour les faire revivre, il nous faut sans doute cette imagination fervente et sympathique qui nous permet d'entrer en communion avec les époques disparues, mais il nous faut nourrir cette imagination et la stimuler par des faits authentiques et des documents humains.

Nos titres de noblesse, que nous transmettrons à ceux qui viendront après nous, ne sont plus constitués par des parchemins scellés de cire rouge ou jaune et marquées d'armoiries pittoresques. Ce sont les humbles lettres écrites du front ou du camp par le soldat, les nouvelles du nouveau venu donnant la mesure de son effort quotidien, un sermon patriotique, le programme d'une réunion consacrée à des oeuvres de guerre, le total des souscriptions réunies par nos organisations, les noms de ceux qui sont partis pour défendre la patrie. Ce sont de ces miettes précieuses qu'est faite l'histoire, ou plutôt ce sont de ces paillettes d'or, dissimulées dans le sable, qui par elles-mêmes n'ont aucune valeur, mais qui, réunies, amalgamées, fondues en une masse, forment le bloc destiné à recevoir l'empreinte des plus belles médailles et à fixer les traits d'une époque pour la postérité.

Gilbert Chinard

UN REGNE DE VINGT JOURS EN LOUISIANE COLONIALE:

Celui de Pierre Clément de Laussat, Préfet Colonial
et Haut Commissaire de France

par *André Lafargue**

Le dernier apport d'émigration française en Louisiane, celui de la fin du dernier siècle et du commencement du siècle présent, nous est venu des pays basques, gascons et béarnais, tout particulièrement des Hautes et des Basses Pyrénées et du département du Gers. Ces émigrants Français sont devenus d'excellents citoyens américains, nous donnant à tous un exemple de labeur, de travail quotidien et d'économie. A la sueur de leur front et avec une assiduité remarquable à leur tâche de tous les jours, ils ont vite fait des économies, acheté des terres cultivables ou agrandi leurs commerces et leurs métiers. Il fut un temps où la presque totalité des bouchers aux célèbres Halles Françaises de la Nouvelle-Orléans, des laitiers, des jardiniers et des cultivateurs maraîchers, étaient des béarnais ou des gascons, aux noms sonores et bien typiques de leur région, de Pouydebat, Lamazou, Pedelahore, Lapouyade, Bonnacarrere, Candebat, pour n'en mentionner que quelques-uns, dont les descendants, hélas, aujourd'hui, ne parlent pas toujours la langue des pères. En 1803, Pierre Clément de Laussat, Préfet Colonial et Haut Commissaire de France, envoyé en Louisiane par le Premier Consul, les précédait dans ce pays de Louisiana, rétro-cédé à la France par le traité de Saint-Ildefonse en 1800. C'est une figure très intéressante et très pittoresque que celle de ce fils du pays du bon roi Henri IV. Il n'était pas d'extraction paysanne comme la plupart de ses concitoyens, dont je viens de parler, mais comme eux il possédait les qualités natives de Pau et de la région adjacente. Sa carrière très brève en Louisiane, ses antécédents révolutionnaires et sa vie administrative à la Martinique et en Guyane française, après son séjour chez nous, méritent qu'on s'y arrête et qu'on y réfléchisse. Aujourd'hui mon dessein n'est pas de vous entretenir des faits et gestes de Pierre Clément de Laussat, le révolutionnaire, le conventionnel. Je puis cependant affirmer d'après mes recherches historiques et biographiques, que Pierre Clément de Laussat, quoique imbu d'idées très larges et très libérales, avait toujours été un adversaire résolu des mesures violentes préconisées et adoptées sous le règne de la Terreur, au Conseil des Cinq-Cents ou sous le Directoire. Son esprit révolutionnaire était teinté d'un "conservatisme rose," si j'ose m'exprimer ainsi.

Je n'ai pas non plus l'intention de commenter la carrière administrative de ce fils des Pyrénées, à la Martinique, en Guyane française, ou lorsqu'il prit sa retraite au château de Bernadets non loin de sa ville natale de Pau.

Je veux simplement vous parler de son rôle dans l'histoire coloniale française de la Louisiane, de ses ambitions, de ses rêves et de son attitude énergique, crâne et vraiment Française au moment où il vit s'écrouler tous ses projets

* Mtre André Lafargue est commandeur de la Légion d'Honneur, président de l'Athénée Louisianais, 1er vice-président de la Société d'Histoire de la Louisiane. Il possède tous les originaux des proclamations et arrêtés du Préfet Colonial, qu'il obtint du petit-fils de de Laussat.

et tout ce qu'il avait eu l'intention de faire pour rendre à la Louisiane son caractère et sa physionomie de colonie Française sous le nouveau régime administratif de la mère patrie, sous les plis du drapeau tricolore.

Il faut lire "Les Mémoires" de Pierre Clément de Laussat, parus à Pau en 1831, un ouvrage extrêmement rare, au tirage très restreint, et dont un exemplaire ne se trouve même pas à la Bibliothèque Nationale à Paris, pour se rendre compte du travail accompli par l'énergique Béarnais depuis son arrivée en Louisiane à la fin du mois de mars 1803 jusqu'à son départ, fin avril 1804. Il faut lire aussi les appréciations portées sur cet homme, qui aurait certainement joué un rôle des plus importants en Louisiane, si la colonie était demeurée Française et s'il avait eu le temps et les moyens d'établir et d'organiser une vice-royauté du genre de celle à laquelle il se croyait légitimement appelé. Les historiens ne sont pas toujours très tendres à son égard. Même mon ami, le Baron Marc de Villiers du Terrage, de regrettable mémoire, un des esprits les plus avisés et les plus autorisés en matière de l'histoire coloniale Française de la Louisiane, le juge parfois très sévèrement, je dirai même trop sévèrement. Emile Lauvrière, dans son ouvrage récent sur la Louisiane Française et Mme Régine Hubert-Robert, dans son "Histoire Merveilleuse de la Louisiane Française," écrite de façon si intéressante, et si pleine d'anecdotes savoureuses et colorées, en font un portrait un peu plus sympathique et plus juste, à mon avis.

Pour porter un jugement définitif et équitable sur Pierre Clément de Laussat il y a lieu de tenir compte des circonstances et du peu de temps consacré par cet homme à une tâche à laquelle il avait la ferme intention de se dévouer pendant le reste de sa vie. En janvier 1803, lorsque de Laussat et sa famille s'embarquèrent à Rochefort, sur le petit brick "Le Surveillant," bien sommairement armé, ils avaient en perspective un long et brillant séjour dans la colonie redevenue Française et tout les autorisait à croire que leur séjour en Amérique serait une suite ininterrompue de fêtes et de réceptions grandioses. De Laussat voyait grand. Au moment où il fut nommé Préfet Colonial et Haut Commissaire, chargé d'abord de représenter la France aux cérémonies de rétrocession de l'Espagne à la France et par la suite d'établir et d'instaurer tout un régime impérial et digne de Napoléon Bonaparte, de Laussat, à qui on avait promis toute une expédition militaire sous les ordres du Général Victor duc de Bellune, qui devait partir du petit port hollandais d'Helvoet Sluys et s'agrandir ensuite à St-Domingue et à la Martinique, se disait, et avec justesse, que le nouveau poste auquel il se rendait constituait véritablement une vice-royauté. A son idée le titre de Préfet Colonial, déjà magnifique, serait bientôt échangé pour celui de "Vice-Roi" ou pour un titre au moins analogue. Le titre de "Préfet Colonial" n'était qu'une concession faite au régime administratif du moment, qui devait bien vite être remplacé par un empire avec tous ses fastes et la magnificence de son cérémonial et de ses dignitaires, même en pays étranger. Songez un peu à ce que Pierre Clément de Laussat aurait pu accomplir en Louisiane si ce pays était resté Français pendant toute la durée du Premier Empire. Songez un peu aux fêtes qu'il aurait données, aux réceptions qui auraient eu lieu; aux banquets, aux festins de tous genres et aux parades militaires qui auraient marqué à tout jamais cette époque de vice-royauté tant rêvée et si subitement supprimée au seuil des plus grandes espérances.

Pierre Clément de Laussat peut être désigné du nom de "Chevalier des grands espoirs et des vives désillusions." D'autres que lui se seraient laissés

abattre et décourager à tout jamais. D'autres que lui n'auraient pas jugé nécessaire de faire pour le mieux et de ne jamais oublier que le Français doit rester grand, même et surtout dans le malheur et la déception.

L'oeuvre brève mais éminemment féconde de Pierre Clément de Laussat en Louisiane, pendant les vingt jours qu'il fut appelé à exercer le pouvoir suprême—vingt jours seulement—ne mériterait peut-être pas autant d'éloges si elle avait été accomplie comme but défini et établi au moment du départ de de Laussat pour la Louisiane. Ce qui, à mon avis, rehausse le caractère et la portée de cette oeuvre, c'est qu'elle fut l'accomplissement d'une tâche entreprise dans un moment d'angoisse et de profonde déception. Pierre Clément de Laussat resta "grand seigneur" dans les moments les plus difficiles et ne montra au monde officiel qu'un visage digne, et même parfois souriant. Il réserva ses larmes pour le moment tragique, où tout seul, chez lui, dans son cabinet de travail, il reçut des mains de l'Enseigne de Vaisseau Dusseuil, le tricolore que l'on venait de descendre sur la Place d'Armes à la Nouvelle-Orléans pour hisser à sa place la glorieuse bannière étoilée, marquant définitivement la prise de possession américaine.

Qu'il eut parfois des sautes d'humeur intempestives, qu'il traita avec hauteur et parfois avec injustice certains de ses subalternes; qu'il fut pointilleux, exagéré et dans certains cas ridicule en matière d'étiquette et de cérémonial; qu'il ne pardonna jamais à sa "bête noire," le Général Burthe, représentant ici de toute l'autorité militaire et de son chef, le Maréchal Victor, Duc de Bellune, qu'importe, il n'en resta pas moins un très grand Français, profondément attaché à sa patrie et ne rêvant que son prestige et sa gloire en Europe comme à l'étranger.

Les âmes fortement trempées se reconnaissent sûrement et indubitablement dans le malheur. C'est au creuset de la souffrance et du sacrifice que l'on mesure l'héroïsme et la grandeur d'un humain. Dans le malheur, de Laussat fut grand, et c'est tout dire.

Jugez-en. A peine arrivé en Louisiane, à peine débarqué, il se heurta immédiatement à l'hostilité sourde et avérée de toute l'administration espagnole. Les Espagnols étaient furieux—et de leur point de vue, non sans raison,—de la signature du Traité de Saint-Ildefonse—qui leur arrachait brutalement cette Louisiane, où depuis plus de trente ans ils exerçaient le pouvoir suprême, après avoir eu des débuts extrêmement difficiles, même sanguinaires, puisqu'il avait fallu faire exécuter tous les chefs de l'ancienne colonie Française, qui avaient préféré mourir que de se soumettre au régime des nouveaux maîtres ou de saluer le drapeau castillan. Les Espagnols, et à commencer leur chef, Salcedo, gouverneur en exercice en Louisiane, en voulaient à mort à la métropole et aux Français et tout particulièrement à Napoléon Bonaparte, ce jeune proconsul "arriviste" et "importuniste" qui traitait la colonie chèrement acquise avec un sans gêne incroyable et qui se la faisait rendre sans coup férir. Si de Laussat d'une part fut bien reçu par les créoles et par les colons Français il fut traité avec une morgue castillane et avec un dédain souverain par toute l'administration espagnole et par tous ceux qui en dépendaient. Pendant neuf mois et demi Pierre Clément de Laussat, Préfet Colonial et Haut Commissaire du Premier Consul et de la France, dut subir plus d'une fois les avanies les plus cruelles et les humiliations les plus pénibles. L'histoire nous raconte que sous forme de chari-vari, les jeunes Espagnols ou ceux qui sympathisaient avec eux dans la co-

lonie, se réunissaient fréquemment sous la fenêtre du Préfet Colonial pour lui chanter des aubades ou lui donner des concerts dont les paroles visaient sans pitié sa situation anormale dans le pays. Il était, d'après les versificateurs ou les chansonniers nocturnes, un "Préfet Colonial sans fonctions," sans même la plus petite escorte militaire digne de son rang et du rôle qu'il était appelé à jouer officiellement en Louisiane. Et tout cela était lamentablement vrai puisque la prise de possession, la rétrocession par l'Espagne à la France, ne pouvaient pas se faire administrativement ou officiellement, sans le concours de tout l'apparat militaire nécessaire et sans l'échange officiel des pouvoirs. Pauvre de Laussat, lui naguère si fier et si heureux à l'idée du rôle qu'il allait jouer dans cette Louisiane, où en arrivant il avait lancé une proclamation dont le style et la teneur étaient dignes du Premier Consul lui-même, et même plus tard de l'Empereur sacré et couronné à Notre-Dame de Paris, pauvre de Laussat, dis-je, comme il devait retenir ses larmes et comme il devait faire des efforts inouïs pour ne pas perdre sa patience officielle ou sa dignité proconsulaire, pour ne pas ouvrir ses fenêtres et pour ne pas apostropher à la manière béarnaise ceux qui se moquaient de lui et qui indubitablement étaient les envoyés de Salcedo et plus tard de Casa Calvo, lui-même, envoyé pour présider aux cérémonies de la rétrocession, ce même Casa Calvo, que de Laussat n'aimait guère et qui le lui rendait bien. Vraiment la situation du Préfet Colonial devenait de plus en plus intenable. Il se promettait de se venger sans doute et de hâter la prise de possession et le transfert de la colonie de l'Espagne à la France afin d'exercer le pouvoir suprême et de parler enfin en maître. Hélas, il n'avait pas bu la coupe jusqu'à la lie, il n'avait pas encore subi tous les affronts, avalé toutes les amertumes. Au moment même où il s'apprêtait à prendre sa revanche, Barbe Marbois, Livingston et Monroe, signaient à Paris, le traité de cession de cette même Louisiane à la jeune république américaine, le 30 avril 1803. La nouvelle ne parvint pas de suite en Louisiane. Sans doute le ministre de France à Washington avait dû en aviser de Laussat avant qu'elle ne parvint définitivement en Louisiane au mois d'août de la même année, mais de Laussat, qui avait pu se griser d'abord aux fêtes de l'arrivée, aux réceptions, aux banquets et aux bals de tous genres donnés en son honneur, par le monde officiel et par la colonie Française elle-même, et qui ensuite avait pu oublier l'amertume de sa situation anormale de Préfet Colonial, sans pouvoirs, en faisant de fréquents voyages en amont et en aval du Mississippi et dans l'intérieur du pays, dut certainement trouver que rien ne lui était ménagé dans le domaine des désillusions lorsqu'il apprit que la Louisiane, son "fief" pour ainsi dire, avait été vendue par Napoléon et par ses ministres aux Etats-Unis d'Amérique.

Peut-on se faire une idée de la cruelle déception du Préfet Colonial en apprenant la terrible nouvelle? Son attente, ses humiliations, sa contenance devant les rires et les chuchotements narquois, toute son attitude de dignité vraiment Française devant le malheur, n'avaient servi à rien ou tout au plus à masquer sa peine et sa douleur. D'autres que lui auraient hâté les cérémonies de la rétrocession et de la cession au nouvel acquéreur. D'autres que lui-même auraient abandonné la lutte, auraient démissionné et auraient demandé à un autre de faire la triste besogne qui l'attendait. Il n'en fut pas ainsi. Jusqu'à la dernière minute de Laussat resta grand seigneur, véritablement "Préfet Colonial" dans le vrai sens du mot, moralement et spirituellement. La colonie était toujours officiellement sous l'administration du vieux gouverneur Salcedo et du

Haut Commissaire Casa Calvo, envoyé de la Havane pour donner plus de dignité et plus de prestige aux derniers jours de l'administration espagnole en Louisiane. Il ne serait pas dit que la Louisiane retrocédée à la France par le Traité de Saint-Ildefonse ne verrait pas flotter au-dessus de son territoire le glorieux drapeau tricolore, le nouvel emblème de l'ancienne mère patrie. De Laussat attendit encore que le contingent militaire qui lui avait été promis se rendît en Louisiane. Il ne s'agissait plus de la nombreuse et brillante armée du Maréchal Victor, duc de Bellune, avec ses milliers de baïonnettes, ses canons, ses drapeaux et son état-major chamarré et étincelant. Il s'agissait tout simplement d'un état-major militaire auquel de Laussat ajouterait les uniformes de sa maison civile, qui l'avait suivi en Louisiane. Cette petite poignée d'hommes n'arrivait pas et Casa Calvo et Salcedo, ainsi que les autres membres du Cabildo faisaient observer ou sous-entendre au Préfet Colonial que la remise des pouvoirs de l'Espagne à la France et ensuite de la France aux Etats-Unis ne pouvait pas s'effectuer sans tout au moins un cadre militaire Français aussi restreint qu'il put être. Pendant trois mois encore le Préfet Colonial endura en silence et avec toute la dignité voulue un chagrin intense et les allusions les plus significatives et les plus humiliantes à sa situation insoutenable, au manque d'égards de la part de ses supérieurs pour un homme qui était appelé à rendre des services aussi éminents que ceux qui avaient dévolu au béarnais désenchanté. On lui demandait constamment comment il s'en tirerait. On lui faisait valoir même qu'il ne pouvait pas compter sur la milice Louisianaise placée sous le commandement d'officiers espagnols depuis plus de trente ans. De Laussat conserva son sang-froid et sa dignité d'esprit et de tenue. Le jour de la grande cérémonie approchait et tous les colons Français se demandaient avec anxiété comment le Préfet Colonial remplirait son rôle jusqu'au bout.

C'est surtout à partir de ce moment qu'il se montra "grand" dans la véritable acception du mot. Il avait été "grand" dans la déception et l'humiliation. Il serait surtout "grand" dans l'action et dans l'épreuve.

Ayant acquis la certitude qu'il ne fallait plus compter sur la métropole pour l'envoi de renforts militaires, et même d'un tout petit état-major portant uniforme, et d'autre part recevant des instructions précises de son gouvernement sur l'urgence qu'il y avait à faire cession solennellement de la colonie à ceux qui venaient de l'acquérir et qui étaient anxieux d'y exercer leur autorité, et se rendant compte surtout qu'il importait que la rétrocession de l'Espagne à la France eut lieu avant que la cérémonie de cession aux Etats-Unis soit accomplie, Pierre Clément de Laussat décida d'accord avec Salcedo et Casa Calvo, que la remise des pouvoirs de l'administration castillane au Haut Commissaire de France, qui remplissait également les fonctions de Préfet Colonial, aurait lieu le 30 novembre 1803 au Cabildo. Les fonctionnaires espagnols s'attendaient à la déconvenue complète du Préfet Colonial. Ils le voyaient d'avance arriver au Cabildo, en grand uniforme, mais pratiquement tout seul, ou tout au plus avec deux ou trois secrétaires civils. Quel ne fut pas leur étonnement en voyant de Laussat, le jour fixé et à l'heure dite, arriver au Cabildo, en grande et nouvelle tenue, de Haut Commissaire, un uniforme qu'il réservait pour cette cérémonie, et, oh surprise ineffable et ahurissante: accompagné d'un brillant et nombreux état-major de généraux, de colonels et d'autres grades militaires Français, se tenant droits et raides dans leurs nouveaux et rutilants appareils et ayant l'air de militaires aguerris. Salcedo en restait bouche bée et Casa Calvo jurait par

tous les saints du calendrier espagnol qu'il était la victime d'une hallucination. Le Préfet Colonial et son nouvel état-major prirent place sur le petit balcon du centre de la façade du Cabildo. De chaque côté du Préfet se tenaient le gouverneur et le haut commissaire espagnols. Là encore Salcedo et son entourage avaient espéré assister à la déconfiture du Préfet Colonial. Ils avaient fait savoir la veille à ce dernier que les milices Louisianaises n'accepteraient pas le commandement d'un gouverneur étranger. Ils ne comptaient pas sur l'esprit de ressort et d'initiative du béarnais, qui au même moment qu'il était averti de ce qui pouvait bien lui arriver de fâcheux le lendemain, à la parade qui devait succéder à la remise des clefs et à la signature des procès-verbaux, s'entendait avec M. de Bellechasse, commandant de la milice et avec ses officiers pour en faire de suite et officiellement les chefs d'une nouvelle milice créée sous les ordres du Préfet Colonial et ayant juré fidélité au drapeau tricolore.

Au grand ébahissement encore de Salcedo et de Casa Calvo et de tous les Espagnols haut placés, lorsque les troupes espagnoles eurent défilé en bon ordre devant le Préfet Colonial et son état-major et l'eurent salué, la milice Louisianaise précédée de son commandant en chef, le Colonel Deville Degoutin Bellechasse, lequel était entouré du Lieutenant-Colonel Livaudais, du Capitaine Darcantel, du Capitaine Boisdore et des Porte-Drapeau, Delery Dézilet et Voland Delabarre, promus depuis vingt-quatre heures seulement, passa fièrement sous le balcon du Cabildo et salua de la façon la plus respectueuse et la plus soumise le Haut Commissaire de France et Préfet Colonial, Pierre Clément de Laussat, qui dut leur rendre leur salut avec une joie mal déguisée devant l'attitude consternée de ceux qui naguère l'avaient si souvent nargué et tant soit peu méprisé. Avouons que le pauvre Préfet Colonial avait bien droit à cette revanche, alors que son cher tricolore claquait aux mains de la nouvelle milice et du vent aigre du trente novembre qui soufflait à cette occasion et à cette heure.

Mais que s'était-il passé pour que le Préfet Colonial puisse disposer d'un si brillant état-major alors qu'on ne lui en connaissait aucun. Pierre Clément de Laussat, je l'ai dit, était un béarnais. Les béarnais, on me l'a dit à Pau et je l'ai constaté en Louisiane, chez leurs descendants, ne sont jamais pris au dépourvu. A la dernière minute Pierre Clément de Laussat avait fait venir tous les membres de sa maison civile, tous ses secrétaires et adjoints administratifs et séance tenante il les nommait généraux, colonels, commandants et capitaines et exigeait qu'ils se procurassent le plus tôt possible les uniformes qui convenaient à leurs nouvelles fonctions. "Ipso facto" l'état-major "civil" était devenu "militaire" et le prestige de la France était sauvé. Pure gasconnade, me direz-vous. Je vous répondrai que Pierre Clément de Laussat était béarnais et mon gascon et si vous voulez savoir la différence qu'il y a entre un béarnais et un gascon allez en France (après la guerre) et visitez Pau et Auch. Vous aurez alors une idée de la différence. "Pure nuance," rétorquerez-vous. A cela je vous répondrai: "Allez au Café Champagne, Place Royale (si elle existe encore—ce que je souhaite fermement) et discutez cette question d'un ordre ethnique et régional avec d'authentiques béarnais."

Pierre Clément de Laussat était maintenant investi de tous les pouvoirs voulus. Les clefs des forts de la ville lui avaient été remises attachées à un ruban jaune et rouge et placées sur un plateau d'argent et les procès-verbaux de certifications des pouvoirs et de la remise solennelle du territoire avaient été signés et cachetés en grand appareil dans cette salle des audiences (Sala Capi-

tular) du Cabildo, grand reliquaire aujourd'hui de nos souvenirs coloniaux. Pierre Clément de Laussat avait atteint le vrai but de son voyage. Il était Préfet Colonial "de facto" aussi bien que "de jure." Il aurait pu se contenter de ce triomphe bien éphémère et attendre tranquillement et philosophiquement la date de la cérémonie fixée pour la cession de la colonie aux Etats-Unis. Il n'avait que 20 jours d'attente. Sans hésitation aucune il forma le projet et le mit à exécution sans une minute de retard, de supprimer toute trace de l'administration et de l'occupation officielle de l'Espagne, afin de pouvoir remettre à la jeune république américaine une Louisiane de nouveau "francisée." Dès le lendemain de son arrivée au pouvoir il dissout le "Cabildo," haut conseil gouvernemental espagnol et il crée de toute pièce un conseil municipal à la tête duquel il place un maire et des adjoints. Il les harangue sans relâche et il les oblige à travailler de concert avec lui pendant les vingt jours qui précèdent la remise de la Louisiane aux Etats-Unis d'Amérique. Il apparaît à toutes leurs séances et il leur fait comprendre que s'il a tout lieu de croire que leurs fonctions ne seront pas révoquées sous l'administration américaine, que la durée de son pouvoir n'est que de vingt jours et qu'il désire collaborer avec eux le plus activement possible à l'oeuvre de libération de la marque espagnole et à celle de "francisation" de la colonie restituée. En un mot il s'était juré d'effacer de la Louisiane autant que possible tout ce qui pourrait rappeler la domination espagnole, dans l'ordre administratif, exécutif et législatif. Et il se tint parole.

J'ai devant moi en ce moment l'original de son arrêté du 30 novembre 1803, jour même de la rétrocession de l'Espagne à la France de la colonie Louisianaise, revêtu de sa signature, et j'y lis ces lignes qui caractérisent admirablement l'esprit et le tempérament de notre héros: "Arrêté pour l'établissement de l'autorité municipale à la Nouvelle-Orléans." Laussat, Préfet Colonial, Commissaire du Gouvernement Français: "Considérant que la remise de la Louisiane à la République Française par les Commissaires de Sa Majesté Catholique, entraîne la dissolution des autorités qui y tenaient immédiatement leur caractère de sa Couronne Royale, et dont les attributions et le mode de les exercer étaient essentiellement propres aux institutions de la monarchie espagnole, et que le Cabildo de cette ville est notamment dans ce cas;

Attendu qu'il importe essentiellement que l'action journalière des pouvoirs qui maintiennent la police et l'ordre social ne demeurant pas un instant suspendue dans ces changements de nomination:

ARRETE:

Article I: Il est établi à la Nouvelle-Orléans un Corps municipal composé d'un maire, d'un Conseil de douze membres et d'un Secrétaire greffier.

Article II: Demeurent nommés à ces différentes places, savoir:

MM. BORE, maire, Derbigny, Secrétaire greffier, etc., etc., etc."

Et la clause finale de cet arrêté admirable est celle-ci:

"Article III: Tous les dits citoyens *entreront en fonctions sur-le-champ.*

Donné à la Nouvelle-Orléans, le 8 Frimaire an XII de la République Française et 30 novembre 1803. (signé) Laussat, et contre signé par le secrétaire de la commission (Daugerot)." Suit le cachet hautement artistique du Préfet Colonial.

Comme vous l'avez constaté, Pierre Clément de Laussat entendait que son Conseil Municipal se mette au travail sans un instant de retard. Le Préfet Colonial fit tant et si bien et relança si souvent son Conseil Municipal qu'en vingt jours les ordonnances, les décrets et les résolutions furent passés et adoptés, en vertu desquels il ne restait plus trace juridique de la domination espagnole.

Pendant cette même période de vingt jours le Préfet Colonial lança les proclamations et signa les arrêtés créant une nouvelle milice, un nouveau corps de pompiers, un service complet des finances et de la trésorerie, un hôpital civil et toute son administration, un service du contrôle des finances et de l'enregistrement et tout ce qui pouvait renforcer les ordonnances ou les résolutions du corps municipal flambant neuf dont il avait doté la colonie le jour même où des mains tremblantes et séniles de Salcedo et du Haut Commissaire Casa Calvo, complètement ahuri et surpris de tout ce qu'il voyait et entendait, il recevait les clefs de la ville et la remise de tous les pouvoirs s'y rattachant.

Pendant cette même période de vingt jours—une des plus mouvementées et des plus pittoresques de l'histoire de la Louisiane—Pierre Clément de Laussat, s'en donna à cœur joie, si je puis ainsi m'exprimer, pour réduire à néant tout ce qui pouvait rappeler dans l'ordre administratif, exécutif ou législatif, le rôle d'une administration que les colons avaient tout d'abord juré de ne jamais accepter et qui par la suite se montra si hautaine et si méprisante vis-à-vis du représentant de la France, qui par la force des circonstances se trouva si souvent dans une situation difficile et humiliante. Hélas, Pierre Clément de Laussat goûtait un peu de cette indifférence de la métropole aux tribulations de ceux qui la représentaient naguère en terre étrangère. L'histoire ne faisait que se répéter. Bienville, Iberville et de La Salle connurent aussi de ces indifférences, de ces oublis et de ces silences officiels et administratifs.

Il profita de son avènement au pouvoir pour convaincre les Louisianais qu'il y avait lieu de regretter que les exigences de la politique étrangère de la France l'obligeaient à se séparer d'une colonie qui avait été acquise de bonne foi et avec l'intention originelle de la conserver et d'en faire un des joyaux de l'empire de France. Jusqu'au bout il remplit son rôle de représentant de sa patrie, de Haut Commissaire envoyé primitivement pour accepter la rétrocession de la Louisiane par l'Espagne à son pays et investi des pouvoirs qui par la suite devaient en faire un Préfet Colonial, avec toute la magie du nom et avec l'attribution de tout le prestige et de toute l'autorité qu'il comportait. Les événements n'ont pas voulu qu'il en soit ainsi. Les déceptions de tous genres l'accueillirent dès son arrivée en Louisiane et il eut la grande douleur de voir descendre les couleurs de la France le long du mât qui marquait le centre de l'ancienne Place d'Armes, à la Nouvelle-Orléans, le 20 décembre 1803, alors qu'il se tenait sur le même balcon d'où il avait vu défiler fièrement, vingt jours avant, la milice de la Nouvelle-Orléans, sous la conduite de ses nouveaux officiers qu'il avait lui-même promus et auxquels il avait remis ce même tricolore qui s'abaissait lentement sous ses yeux attristés par un spectacle dont il ne pouvait prévoir la consommation lorsqu'il partit de France en janvier de la même année afin de gérer une terre anciennement française, devenue espagnole et redevvenue française.

Jusqu'à la dernière minute il resta apparemment impassible, dans une atti-

tude de dignité impeccable, ce fils des Pyrénées, devant les yeux duquel on avait fait miroiter la splendeur et la magnificence d'une vice-royauté.

Rendons-lui cet hommage qu'en galant homme et en vrai Français il n'avait jamais déchu. On ne nous dit pas ce que Napoléon pensa ou répondit lorsqu'il reçut de son Préfet Colonial un dernier rapport dans lequel celui-ci dit fièrement et bravement à son gouvernement, en rendant compte de la cérémonie du 20 décembre 1803, au cours de laquelle il avait remis la Louisiane à ses nouveaux acquéreurs, les Etats-Unis d'Amérique, qu'il avait eu le privilège et l'honneur de transmettre aux Américains "une Louisiane complètement redevenue Française" grâce à l'admirable travail qu'il avait accompli pendant seulement vingt jours de règne et d'administration, vingt jours seulement pendant lesquels il avait pu goûter toute l'ivresse du pouvoir et en même temps toute l'amertume d'avoir à le quitter si vite, alors qu'il remplissait admirablement et avec le plus grand succès sa tâche de rendre chère aux Louisianais la mémoire de l'ancienne mère patrie.

A lui tout seul il incarne dans ma pensée l'image et le symbole de ce magnifique drapeau tricolore qui flotta pendant vingt jours seulement au-dessus de la Place d'Armes et qui signifia aux habitants de la colonie par l'ardeur de ses couleurs et par leur éclat que le soleil semi-tropical de la Louisiane avivait sans cesse, que la douce France, avant de se séparer d'eux, voulait encore leur témoigner son affection par un geste de protection et les recevoir officiellement et administrativement. Ce geste de tendresse maternelle et protectrice de la part de la France sur notre sol et sur notre territoire, nous le devons sans conteste à celui dont je n'ai cessé de conter la vie et les actes en Louisiane depuis 45 ans que je m'intéresse à l'histoire merveilleuse de mon pays.

Oui, Madame Régine Hubert-Robert, vous avez raison: "Notre histoire est merveilleuse." Ce sont des Français comme Pierre Clément de Laussat qui ont tant contribué à lui donner son coloris et son éclat.

André Lafargue

SILHOUETTES ET CADRES FRANCO-AMERICAINS

1880-1900

par Corinne Rocheleau-Rouleau *

Une des légendes les plus funestes à notre élément, légende ancrée des deux côtés de la ligne quarante-cinquième, c'est que les Canadiens français émigrés aux Etats-Unis durant le siècle dernier furent presque tous des ignorants contents d'abandonner de pauvres fermes, où ils vivotaient tant bien que mal, pour les filatures américaines où ils se complurent à rester en servitude, eux et leurs descendants. Et certains auteurs américains, certains romanciers canadiens-français, qui devraient se donner la peine de se renseigner exactement, tracent encore de nos jours des portraits soi-disant franco-américains, tout en grisaille. Or, ce n'était pas toujours aussi pitoyable que cela, ni aussi simple que cela, pas plus d'un côté que de l'autre de nos frontières.

D'abord, nos gens, bien souvent, venaient des plus riches campagnes de la vallée laurentienne; ils y étaient nés et y avaient vécu dans l'abondance des belles fermes se suffisant à elles-mêmes; ils s'étaient assis sur les bancs de *la petite école du Rang*, ou même du *petit collège* de la ville voisine; ils quittèrent le Canada parce qu'étant très nombreux au foyer familial, ils ne pouvaient pas tous y rester et parce que le gouvernement canadien d'alors ne rendait pas facile la colonisation du domaine provincial; ou bien encore, parce qu'ils étaient de ceux qui, dans chaque génération, naissent aventureux et entreprenants comme leurs ancêtres. Mon mari, Wilfrid Rouleau, fut de ceux-là.

Et si nos gens d'alors, une fois rendus aux Etats-Unis, restèrent en grand nombre dans les filatures, surtout en ces premiers temps, nombreux aussi furent ceux qui n'y mirent jamais les pieds ou ne s'y arrêtrèrent qu'en passant, allant vite à autre chose de mieux. Ce sont quelques-unes de ces figures que je désire présenter en silhouettes aujourd'hui, espérant que ces profils d'anciens Franco-Américains intéresseront leurs descendants, lesquels étant maintenant rendus à la quatrième ou cinquième génération, sont aujourd'hui des *Américains* tout court, mais des *Américains* qui par le sang, l'idéal et le nom conservent distincte la frappe française, telle une pièce de monnaie qui par ses deux empreintes montre sa pleine valeur.

Plusieurs oncles et grands-oncles de mon mari avaient opté pour la vie aux Etats-Unis; on en parlait donc fréquemment à la maison paternelle, à Saint-Cuthbert, entre Berthier et Saint Barthélemy; périodiquement on y recevait la visite de quelque *oncle américain*. Le plus souvent, c'était l'oncle Félix Rouleau, établi depuis longtemps près de Hancock, Michigan, sur cette pointe de péninsule s'avancant le plus au nord dans les Grands Lacs: seulement, on ne disait pas qu'il demeurerait dans le Michigan, mais "au Lac Supérieur." Dès avant 1850, l'oncle Félix y possédait une belle terre; il y fit aussi un commerce considérable de bois de construction, surtout de billots pour porter les rails des premières voies de chemin-de-fer de cette région; enfin, durant la Guerre Civile aux Etats-Unis, il fit le commerce de chevaux, qu'il allait prendre au

* Mme Corinne Rocheleau-Rouleau, écrivain franco-américain, de Worcester, Mass., et de Montréal, Québec.

Canada pour le compte des troupes de l'Armée fédérale. Et de son vivant, il céda gratuitement aux Etats-Unis une pointe de terre s'avancant dans le lac Supérieur, pour y élever un phare: cette pointe et ce phare portent encore aujourd'hui les noms de *Rouleau Point* et *Rouleau Light*.

L'oncle Rouleau revint en visite à sa paroisse natale un peu après la Guerre civile, c'est-à-dire vers 1870. Plutôt court de taille, il était haut en couleur, d'un tempérament vif et tout plein d'entrain et d'histoires. Mon mari, qui n'avait alors que cinq ou six ans, ne le quittait pas plus que son ombre, écoutant émerveillé la conversation de ses aînés, qui toujours semblait rouler sur de grandes affaires: les Grands Lacs, les grandes forêts, les grands espaces et tout ce qu'on y avait fait ou pourrait faire. A force de les entendre ainsi deviser, le jeune Wilfrid en vint à considérer que non seulement le Canada était son bien, sa chose, mais "tout le reste" aussi. Or, pour lui comme pour nos premiers ancêtres en Amérique, *tout le reste* voulait dire à-peu-près tout le continent. Tant et si bien qu'un jour, n'ayant pu voir assez loin, à son gré, de la hauteur d'une clôture, il grimpa, dans la neige, le coteau d'en face, propriété ancestrale, d'où l'on pouvait voir toute la terre paternelle s'étendant jusqu'au fleuve Saint-Laurent, les îles du Pas, Sorel et Berthier. Notre petit bonhomme contempla avec satisfaction ce large paysage, et se hissant encore sur la pointe des pieds et faisant de grands moulinets qui mirent en fuite tous les "petits oiseaux blancs," il se mit à crier bien haut sa prise de possession: "Tout cela, c'est à moi, à moi, à moi, jusqu'au bout!"...

Cependant, s'il s'arrogeait ainsi d'avance un aussi beau domaine, c'était moins pour l'exploiter que pour l'explorer, en quoi il ressemblait encore à ses lointains ancêtres. Aussi, lorsque, vers l'âge de quatorze ans, il se trouva orphelin de mère et, au sortir du *petit collège*, entre un père taciturne tout à son travail et à son chagrin et une maison vide et froide, il se mit à courir le continent en imagination, comme un *coureur-de-bois* d'antan préparant sa randonnée. Son père, homme prudent et sage, très attaché à sa belle terre, s'opposa d'abord au départ de son fils, lequel attendit patiemment quelques mois encore, gardant son idée première. Il avait auprès de lui un frère plus âgé, qui devait rester sur la terre paternelle et plus tard, en hériter; deux autres frères se trouvaient établis dans l'Ontario, auprès d'un oncle célibataire ayant "du bien"; enfin, un quatrième frère était rendu "au Lac Supérieur," avec l'oncle Félix, lequel était également riche et vieux garçon. La provision d'oncles aussi prospères que libres de liens étant épuisée, le jeune Wilfrid nourrissait le projet d'aller voir ce qu'il pourrait bien faire, à lui tout seul, "Aux Etats."

Pensant que ses goûts de voyages une fois satisfaits, le garçon reviendrait à la terre paternelle, son père consentit enfin à le laisser partir et lui remit trente dollars pour son passage jusqu'à Hancock, Mich., le jeune Wilfrid étant censé se rendre "au Lac Supérieur." Mais celui-ci avait autre chose en tête. Il entendait se tailler une vie à son choix après avoir vu un peu de pays; il se proposait de se diriger non pas vers l'ouest, mais vers le sud. Au *petit collège* de Berthier, quelques jeunes camarades avaient aiguisé sa curiosité en parlant de Lowell, de Chepachet, du "dépot de Monsieur Lucier," et de "Woonsocket des Etats." Il était décidé à commencer ses explorations en Nouvelle-Angleterre, quitte à finir, peut-être, au Michigan, mais plus tard... Ce fut la première et la dernière fois qu'il trompa son père, et je dois ajouter qu'à peine arrivé "aux Etats" et avant même de prendre sa première nuit de repos sur le sol

américain, il écrivit à son père pour lui annoncer où il était. Et chose étrange, bien que, au cours des soixante années qui suivirent, Wilfrid Rouleau fit des voyages fréquents et parfois lointains, il ne vit jamais les rives du Lac Supérieur.

Les silhouettes qui vont suivre sont autant de petits portraits pris sur le vif par les yeux sympathiques mais combien perspicaces de mon mari. Les premiers datent de sa seizième année—1880—c'est-à-dire peu après son arrivée en Nouvelle-Angleterre. Les derniers sont de vingt ans plus tard, alors qu'encore jeune homme, mais d'un jugement plus mûri, d'esprit infatigable et toujours en éveil, il vivait intensément ses premières années à Washington, ville qu'il aima entre toutes. Rien ne lui échappait. Les notes éparses que, sur ma demande, il consigna dans quelques cahiers, furent complétées par nos longues conversations, que j'orientais volontiers du côté de ses souvenirs toujours vivaces et souvent amusants. Au sortir de nos entretiens, il m'arrivait d'ajouter, à la mode féminine, un *post-scriptum* à ses notes. J'ai donc lieu de croire que chaque profil ici dessiné ressemble bien au modèle original. Les cadres aussi sont authentiques: celui qui les a dessinés a lui-même vécu à Woonsocket, Worcester, Lowell, New-York et Washington, avant 1900.

* * *

Le tout-premier Franco-Américain avec lequel nos gens avaient alors affaire était généralement M. J.-B. Lucier, "agent-voyageur," comme on disait, et factotum de tous ceux allant et venant entre la Province de Québec et la Nouvelle-Angleterre. Agissant pour le compte des compagnies de chemins de fer, il était aussi une vraie providence pour les émigrants peu habitués à se déplacer et qui seuls, par familles ou par bandes nombreuses, partaient pour un pays voisin mais dont ils ne connaissaient pas même la langue. Régulièrement plusieurs fois la semaine, M. Lucier faisait la navette entre Montréal, l'embarcadère général pour tous nos gens, et Worcester, Mass., gare terminus de la première étape pour la plupart de nos voyageurs. Aussi s'adressait-on à lui de tous les côtés. Il était le *deus-ex-machina* d'un perpétuel va-et-vient. Homme d'un abord facile et sympathique, très débrouillard et d'une patience inlassable, il voyait à tout, arrangeait tout et conduisait chacun à bon port. De plus, il était une source inépuisable de renseignements, un almanach général des adresses dans lequel puisaient tous ceux cherchant parents ou amis déjà rendus "aux États."

C'était à lui qu'on s'adressait avant de quitter le Canada, lui qui recevait à Montréal le voyageur en partance et voyait à son billet, lequel, assez souvent, comprenait un repas à l'auberge voisine de la gare Bonaventure; lui qui *embarquait* tout son monde sans oublier personne; lui qui circulait ensuite, toute la journée ou toute la nuit, d'un wagon à l'autre du train omnibus, répondant aux hommes inquiets, rassurant les femmes nerveuses, souriant aux enfants fatigués; lui qui escortait le conducteur du train dans ses tournées, expliquant, traduisant ceci ou cela, encore que le simple fait de traverser la frontière n'était pas alors la chose compliquée qu'elle est aujourd'hui. Avant l'ère de nos grandes guerres, c'est-à-dire jusqu'à 1914, la ligne quarante-cinquième marquait simplement les limites de nos deux pays, de nos deux nations, de nos deux gouvernements; pour le reste, on allait et venait d'un pays à l'autre comme si de rien n'était, entrant et sortant librement, sans passeport ni permis ni papier réglementaire autre que l'indispensable *ticket*. Les autorités américaines pouvaient en principe qualifier nos Canadiens de *foreigners*; dans le fait, nos gens jouissaient d'un laissez-

passer général, en leur qualité de nord-américains circulant sur ce continent commun aux descendants des premières souches; en quoi ils étaient plus favorisés que les immigrants de tous les autres pays.

Donc, après avoir côtoyé le Vermont et traversé le New-Hampshire dans toute sa longueur, stoppant à Dieu sait combien de gares, petites et grandes, on arrivait enfin à celle de Worcester, communément appelée "le Dépôt de Monsieur Lucier," où tout le monde descendait. On le faisait d'autant plus volontiers que le trajet avait été long et qu'il y avait à ce fameux *dépôt* une grande et bonne salle d'attente. Les trains d'alors étaient des véhicules inconfortables, où l'on avait trop chaud ou trop froid, selon la saison, et d'où l'on descendait couvert de suie, après avoir été secoué des heures et des heures dans un perpétuel tintamarre de cloches, de sifflets d'alarmes, de soupapes de sûreté, dans un effroyable grincement de vieux freins. C'étaient donc des voyageurs exténués qui descendaient au "Dépôt de Monsieur Lucier," mais ils étaient sûrs de retrouver celui-ci miraculeusement calme et souriant, prêt à tout débrouiller encore. A ceux en destination de la ville même ou de ses villages environnants, il disait "aurevoir"; aux autres, et c'étaient les plus nombreux, se rendant ailleurs dans le Massachusetts, le Rhode-Island, le Connecticut, il indiquait l'heure et la destination de leurs trains respectifs, sur les différentes lignes d'embranchement, quitte, plus tard, à revenir les y installer lui-même en les recommandant aux soins des nouveaux conducteurs, car il était lié d'amitié avec toute cette fraternité intelligente et serviable. Très souvent, M. Lucier conduisait ses voyageurs jusqu'à leur ultime destination. Pour chacun et pour tous, il avait une dernière poignée de main cordiale, une dernière recommandation: celle d'arrêter le voir au *Dépôt* s'il leur arrivait de repasser par Worcester. Nombreux furent ceux qui revinrent pour le saluer, lui raconter leurs succès ou leurs déboires, solliciter ses bons offices, soit pour se faire indiquer une compagnie, un contremaître honnête et juste, soit pour demander l'adresse d'une maison de pension respectable, ou pour autre chose encore. A l'occasion, M. Lucier n'hésitait pas à envoyer ces étrangers embarrassés chez des parents ou amis à lui, dans différents centres de la Nouvelle-Angleterre. En ces temps plus simples et plus hospitaliers, chacun se considérait comme étant un peu le gardien de son frère et nos Franco-Américains ouvraient leurs portes sans se faire prier aux Canadiens français inconnus mais bien recommandés.

La vieille gare de Worcester, l'authentique "Dépôt de Monsieur Lucier," sert maintenant d'entrepôt pour les marchandises; mais ses solides murs en pierre de taille, l'horloge de son haut campanile, sont les mêmes qui virent les débuts de l'odyssée franco-américaine. La voûte arrondie de son intérieur spacieux abritait jadis la vaste salle d'attente—autre Salle des Pas Perdus—où quelques centaines de milliers de futurs citoyens firent leur première halte en terre américaine, et où, à certains jours d'autrefois, il y a cinquante, soixante, soixante-quinze ans, le verbe français dominait tous les autres. . . Je me prends parfois à regretter que nulle plaque de bronze à la façade n'en fixe le souvenir et ne redise aux Américains d'aujourd'hui et de demain ce que fut dans l'histoire des nôtres "le Dépôt de Monsieur Lucier."

* * *

Woonsocket, R. I., en 1880, était, alors comme aujourd'hui, une petite ville propre et affairée, sise entre ses coteaux verdoyants, enjambant le ravin de sa petite rivière mince et besogneuse, la Blackstone, laquelle, courant à l'é-

troit dans un lit peu profond, tournait quand même, comme encore de nos jours, des "moulins" énormes et nombreux. L'industrie des cotonnades faisait vivre la ville, plusieurs milliers d'ouvriers des deux sexes y étant employés. Cependant, certains abus auxquels les lois de l'époque ne se prêtaient que trop facilement—comme par exemple l'embauchage des enfants—n'étaient pas là en évidence. Était-ce parce que, à Woonsocket, la direction des filatures était entre les mains d'hommes honnêtes et consciencieux? Ou parce que l'opinion publique se tenait en éveil? Ou encore parce que les décrets et ordonnances se rattachant aux industries étaient mieux observés, plus équitables que dans certains autres centres industriels? Un peu de tout cela peut-être. Toujours est-il qu'on y respirait une atmosphère plutôt bienveillante. La majorité des ouvriers et ouvrières, canadiens-français, étaient des gens plus ou moins instruits, mais il y avait aussi dans la ville un bon noyau de nos gens possédant une instruction solide et du savoir-vivre: hommes d'affaires, commis, contre-maîtres, professionnels. On n'y voyait pas d'oisifs ni de désœuvrés: tout le monde se tenait très occupé. La besogne, souvent, pouvait être dure, mais elle était rarement avilissante; elle laissait un certain choix dans le genre de labeur, admettait d'un peu d'indépendance, permettait de faire quelques économies.

Dans ce Woonsocket de 1880, mon mari passa presque un an. Dès son arrivée, il y rencontra un frère du docteur Drainville de Saint-Barthélemy, médecin attitré de la famille Rouleau. Gaspard Drainville, frère cadet du docteur, était un jeune homme ayant des connaissances solides, parlant bien le français et l'anglais. Il avait ouvert à Woonsocket, dans cette partie de la ville encore appelée *Social*, un externat fréquenté surtout par les enfants d'ouvriers tenant à ce que leur progéniture parlât le français aussi bien que l'anglais, car il n'y avait pas encore d'école paroissiale, la première ne devant être fondée que quatre ans plus tard. Les écoliers se pressaient sur les bancs de la petite école Drainville et le directeur, déjà débordé, se cherchait un aide. Il pensa que le jeune Rouleau pourrait remplir ce rôle. Mon mari n'était que dans sa seizième année; il venait à peine de décrocher un certificat d'un *petit collège*; mais il avait été bien élevé, était plein de sens et de gaieté, et il possédait une belle écriture coulée, très lisible et nette. M. Drainville lui proposa d'entrer à son école comme son adjoint, y enseignant la lecture, l'écriture et les éléments de calcul; la position ne rapporterait pas gros en argent, mais elle comportait aussi chambre et pension chez M. Drainville. Le jeune Wilfrid ne se sentait pas beaucoup de vocation pour l'enseignement, et il aurait pu mettre quatre fois plus d'écus dans ses poches en s'engageant dans quelque filature; mais ce n'était pas là ce qu'il était venu chercher "aux Etats": donc, pour l'heure, il accepta de faire la classe aux petits *Franco*s de *Social*.

La situation avait son bon côté. M. Drainville était d'un commerce agréable; ayant déjà de l'expérience, il donnait d'excellents conseils à son jeune assistant, lequel jouissait aussi de beaucoup de liberté. Il en profitait pour déambuler par la ville, observant tout, écoutant tout et faisant connaissance avec nombre de gens. D'ailleurs, rien n'était plus facile: là où l'on entendait parler français—ce qui était presque partout à Woonsocket—l'on était libre d'entrer, de prêter l'oreille, voire même de se mêler à la conversation.

Passionné de musique, aimant les livres, le jeune homme tournait souvent ses pas vers l'établissement de M. Joseph Giguère, lequel avait eu l'idée géniale d'ajouter un magasin de musique à son imprimerie. Il fallait qu'il eût des

aptitudes variées pour mener de front deux entreprises aussi différentes, et il savait se tirer d'affaires aussi bien d'un côté que de l'autre de son établissement. Il jouait plusieurs instruments et, à l'occasion, en faisait aimablement la démonstration; puis, le client ou le curieux reparti, le musicien redevenait typographe, reprenant la composition, devant sa casse, d'une affiche, d'une lettre circulaire, ou d'une page de quelque manuel de congrégation. Pour peu que l'on se montrât intéressé, il se plaisait à deviser sur le sujet de l'imprimerie en général et tout en procédant à son travail, il expliquait l'emploi à faire des différents *types*, le *gothique*, le *roman* et l'*italique*, et des multiples variations, souvent si artistiques, données par les anciens graveurs à ces caractères d'imprimerie. Homme de goût, il aimait vraiment l'imprimerie, ce véhicule de la pensée humaine, ce métier exigeant mais attachant et qui, par son association à la reliure et la gravure, touche de près aux Beaux-Arts. Les interruptions ne manquaient pas, mais ne semblaient pas le déranger. La sonnette du magasin venant à tinter, il quittait l'atelier et cinq minutes plus tard on entendait dans l'autre pièce une conversation roulant entièrement sur des choses d'un autre ordre: musique instrumentale ou vocale, sacrée ou profane, sur des airs d'opéra ou d'opérette, les dernières chansons de Paris ou de New-York, des morceaux de concert, des cahiers d'exercices. La voix faisant duo avec celle de M. Giguère pouvait être le timbre aigu d'une demoiselle en quête de la plus récente valse, ou le timbre grave et mesuré du premier maître de chant de la paroisse franco-américaine nouvellement fondée, M. Joseph Boucher, désireux d'avoir de la musique en feuille pour une cérémonie religieuse. Puis, la porte extérieure s'étant de nouveau refermée, M. Giguère rentrait à l'atelier et posément se remettait devant sa casse. . . . Est-il étonnant que le fils de ce virtuose, M. Chambord Giguère, ait, lui aussi, plusieurs cordes à son arc? . . . Ou, devrais-je plutôt dire, plusieurs instruments pour son archet?

Le jeune Rouleau se plaisait aussi à visiter deux autres établissements très différents: ceux de Jules Pothier et de Philippe Boucher. Ce fut la nécessité de faire poser des semelles à ses chaussures qui poussa le jeune homme à entrer pour la première fois dans la cordonnerie Pothier; mais il y remit les pieds maintes fois ensuite, attiré par le bon accueil, la personnalité du cordonnier lui-même. On dit que dans l'exercice de ce métier, les mains deviennent si expertes qu'elles en arrivent à exécuter l'ouvrage toutes seules, laissant l'esprit libre de s'occuper d'autres choses, et qu'à force de méditer ainsi, tous les cordonniers deviennent philosophes. Celui-là ne faisait pas mentir le diction. Ses manières étaient courtoises, sa conversation claire et posée, ses idées raisonnables, ses jugements droits: qualités retrouvées plus tard dans son fils, l'honorable et très distingué Aram Pothier, gouverneur du Rhode-Island.

C'étaient des motifs d'un autre ordre qui attiraient le jeune Wilfrid dans une boulangerie du voisinage, reluisante et achalandée. Il est de tradition qu'il n'y a rien de plus creux que l'estomac d'un garçon et le nôtre ne pouvait résister à l'arome d'une *fournée* fraîchement cuite. Il entra donc acheter un petit pain viennois tout chaud et croustillant, qu'il dévorait sur place, assurant le propriétaire de l'établissement que c'était "presque aussi bon que le pain de chez nous!" Ce maître-boulangier, grand et gros, actif et réjoui, c'était Philippe Boucher. Il se fit, avec son bon pain, une petite fortune rondelette qui lui permit de se lancer dans différentes entreprises. Il finit par devenir un des gros bonnets de la petite ville de Woonsocket.

Mais ce qui fascina le plus notre jeune homme imaginaire et curieux, je pense que ce furent les roulottes magnifiques et les histoires mirifiques de messieurs Paradis, Dufresne et Bouvier, marchands ambulants, qui faisaient des affaires épatantes, quel que soit le sens qu'on veuille donner à ce mot. La pimpante voiture de M. Odilon Paradis embaumait le thé, le café et les épices; celles non moins admirables des deux autres commerçants trimballaient des assortiments variés: ni camelote ni pacotille, mais un choix d'articles utiles et de bonne qualité, quoique des plus disparates. M. Dufresne était également propriétaire d'un magasin général à Social, ce qui lui permettait d'écouler par toute la campagne un stock considérable de marchandises. Comme l'on était encore au temps que j'appellerai *pré-mobile* et que pour se rendre d'un endroit à un autre il fallait se trotter sur ses deux jambes, posséder cheval et voiture, ou se trouver sur une ligne de chemin de fer—encore que les trains fussent plutôt rares et n'arrêtassent pas sur un signe de la main!—le magasin ambulant était une institution avantageuse de part et d'autre.

Chacun de ces marchands ambulants avait son itinéraire et sa routine et si le bon gros cheval cheminait régulièrement par les mêmes routes, si les mêmes portes s'ouvraient pour chacun de nos commerçants voyageurs, la marchandise variait à l'infini. Il est vrai que celle offerte par M. Paradis se bornait généralement à son stock embaumé, mais il agissait souvent et volontiers comme commissionnaire, n'hésitant jamais à faire un crochet ou un grand bout de chemin supplémentaire pour obliger une "bonne pratique," laquelle pouvait lui demander, par exemple, de trouver en ville des lunettes toutes pareilles à celles que la grand'mère venait de briser, ce qui empêchait la bonne vieille de lire la messe dominicale dans son *paroissien romain*, ou de reprendre une maille échappée dans son tricot. Ou ce pouvait être le fils aîné d'une autre "bonne pratique" qui, prenant M. Paradis à part, lui confiait qu'il devait se marier aux Jours Gras et avait déjà été en ville faire toutes ses emplettes, sauf toutefois le *jonc* de mariage, qu'il avait oublié. Et le petit bout de ruban qu'il sortait de son gousset avait fait le tour du doigt de la fiancée. . . M. Paradis pourrait-il faire l'achat de l'anneau indispensable et l'apporter à la prochaine tournée? . . . Seulement, faudrait rien en dire, hein? "parce que les *créatures*, c'est si suspect!"

Messieurs Dufresne et Bouvier, eux, roulaient une collection hétérogène où voisinaient la vaisselle, les boutons, le galon et le fil, la bonne flanelle pour les layettes et les pièces de coton-à-couches, les bretelles, les cordes à linge, les graines de semences pour le jardin et la graine de lin pour les cataplasmes; de l'arnica, du tabac, des pipes de plâtre, du papier à lettre, des plumes, de l'encre et même des timbres-poste; du sirop de gomme d'épinette "si bon pour la toux"; une marmite en fonte pour cuire le bouilli de boeuf et des bols de faïence pour servir la soupe aux pois; du savon, de l'*empois* et des cordons de chaussures. . . Avec tout ça, il manquait invariablement quelque chose: une lampe à pétrole, peut-être, avec son tuyau et sa mèche; un pot de peinture pour rafraîchir le *ber* et la chaise-haute; une casquette d'homme bien chaude, avec des oreillères; un brassard de première communion ou des baleines de corset: objets qu'on n'oubliera pas d'apporter "la prochaine fois."

Et si, là-dessus, on faisait un petit, un tout petit profit, on rendait également aux "bonnes pratiques" maints services bénévoles. Madame Chose se préparait-elle à piquer des couvre-pieds? Alors M. Bouvier faisait un grand

crochet pour aller emprunter chez une parente ou une amie les *métiers* pour monter les dits couvre-pieds. Et Jean-Baptiste Un Tel, rencontrant M. Dufresne, qui était si bon, lui demandait d'avertir au village voisin la belle-soeur qui avait promis de s'amener quand viendrait les Sauvages; et puisque M. Dufresne ferait cela, merci, on allait rentrer vite auprès de la femme qui disait que les Sauvages pouvaient bien arriver d'une minute à l'autre et elle se trouvait toute fine seule avec *le petit dernier*, qui allait seulement sur ses quinze mois! . . .

Bref, *Santa Claus* et son fameux attelage de rennes ne faisait pas de plus mirobolantes affaires au Pôle Nord que messieurs Paradis, Bouvier et Dufresne avec leurs roulettes dans les *territoires* qu'ils s'étaient taillés, lesquels comprenaient, entre autres régions, celles de Manville, Lonsdale, Central-Falls, dans le Rhode-Island; Blackstone, Millville, Slatersville, Milbury, Whitinsville, Attleboro, Milford, Ware, Warren, dans le Massachusetts; Thompsonville, Putnam, Willimantic, dans le Connecticut. Vous pensez bien aussi que les hommes d'église, les hommes d'affaires, les hommes de toutes couleurs politiques et les simples curieux consultaient volontiers des personnages aussi bien renseignés que l'étaient nos trois marchands-voyageurs sur les habitants de toutes ces régions, leurs affiliations, leurs familles, leurs budgets, la situation ouvrière, les récoltes, les fléaux, les épidémies, les naissances, les mariages, les décès et les *records* des champions au jeu de dames.

Enfin, ce devait être la plus intéressante des occupations que celle de ces messieurs, qui n'en furent aucunement appauvris. M. Bouvier, notamment, entassa les louis d'or et puis, pour corser la chose, alla chez le dentiste se faire plaquer de l'or sur toutes les dents: incisives, canines, molaires, toutes sans exception furent entièrement *couronnées*, et notre personnage, devenu homme influent, resté assez bel homme aussi, ayant un visage brun et expressif accentué par d'épais sourcils très noirs, n'ouvrit dorénavant la bouche que pour prononcer des paroles d'or, distribuer des sourires rutilants. Heureusement qu'il en resta là: il eut fait sertir de diamants ses fameuses dents que cela n'aurait surpris personne.

Pour revenir à Woonsocket, *Anno Domini* 1880: à tout prendre, nos gens n'y étaient pas trop mal. Mais le jeune Rouleau ne se sentant pas fait pour rester pédagogue, ne voulut pas s'engager pour une autre année. Disant donc adieu à M. Drainville et sa petite école, à Woonsocket et son ambiance cordiale, il partit pour Worcester.

* * *

A cette époque—1880-90—Worcester, Mass., était une très jolie ville, beaucoup moins peuplée que de nos jours mais présentant un aspect plus harmonieux, plus soigné, plus serein qu'aujourd'hui; sa population aussi était beaucoup plus homogène qu'elle ne l'est maintenant. Il m'a toujours semblé que l'ordre et la stabilité de la société américaine pendant le premier siècle de son existence furent surtout dus à cette homogénéité, les parties intégrantes de la population ayant des souches communes. Worcester se composait alors surtout d'éléments anglais et écossais, auxquels s'ajoutaient beaucoup d'Irlandais, de Canadiens français et de Suédois. Peu ou point d'autres. Or, entre ces éléments il y a de vrais liens de parenté, tout éloignée qu'elle puisse être. L'Angleterre a d'antiques attaches scandinaves et depuis la conquête des Anglo-Saxons par les Normands, les Anglais ont passablement de sang français dans

les veines; tandis que les Canadiens français, eux, qui se rattachent aux Anglais par leur lignage normand, s'allient également aux Irlandais et aux Écossais par le sang celtique, les Bretons étant de purs celtes. Donc, bien qu'il pût y avoir des querelles de famille entre ces éléments, l'on se respectait, l'on se regardait bien en face et l'on se comprenait assez bien aussi, même en haussant les épaules. Les visages rencontrés sur la rue n'annonçaient pas trop de dissemblances de complexion ni de caractère, et en dépit de certaines méfiances, de certaines rivalités, ces différents groupes de citoyens ne faisaient pas trop mauvais ménage.

A Worcester, point de filatures. C'était un centre industriel; on y faisait surtout des armes à feu—principalement des revolvers—ainsi que des outils, des machines compliquées. Deux ou trois grandes firmes d'architectes-ingénieurs spécialisaient dans la construction d'édifices publics, envoyant leur personnel, tant ouvriers que contremaîtres, un peu partout aux États-Unis. Les Canadiens français en général ont une aptitude marquée pour la mécanique et c'est aussi parmi eux qu'on trouvait alors les meilleurs charpentiers, les ébénistes les plus minutieux. Les citadins de l'époque n'avaient pas encore commencé à s'entasser, pour vivre, dans des fourmilères d'acier et de béton et à tourner là en rond au milieu d'appareils domestiques compliqués. On en était encore à l'ère des résidences privées, où l'on pouvait avoir les coudées franches: un ou deux étages avec cave et grenier, de grandes chambres, de belles portes, de larges vérandas, des armoires spacieuses. Les meubles étaient à l'avenant, parfois trop gros mais toujours en bon bois d'un fini de satin. Tout cela demandait la main-d'œuvre experte, et nos Canadiens français qui savaient si bien travailler le bois, souvent même le sculpter si artistiquement, étaient en grande demande et bien rémunérés. Aussi avaient-ils souvent eux-mêmes pignon sur rue, argent en banque; aussi envoyaient-ils leurs enfants aux meilleurs collèges et couvents canadiens, les écoles catholiques et les classes de français étant alors moins nombreuses aux États-Unis qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Dans cette ville de Worcester agréable et prospère, le jeune Wilfrid Rouleau s'établit pour plusieurs années. Il avait eu, à Woonsocket, tant de plaisir à écouter M. Giguère discourir sur l'imprimerie, à le regarder faire son travail de composition ou de mise en pages, qu'il était lui-même bien décidé à devenir typographe. Mais dans ce temps-là, ou faisait son apprentissage sur place et un apprenti n'avait que peu ou point de salaire. Il alla donc s'engager dans une manufacture de revolvers, travaillant le jour, étudiant le soir, mettant de côté soigneusement les sous, les pièces blanches et les billets de banque. Lorsqu'il crut en avoir assez, il s'engagea comme apprenti au *Courrier de Worcester*, quotidien publié par les frères Victor et Louis Bélanger.

Les frères Bélanger étant d'excellents typographes, le jeune homme se trouvait à bonne école pour apprendre le métier de son choix; mais ces messieurs n'étaient pas des journalistes. Ils venaient de lancer un journal parce qu'ils avaient un pressant besoin d'argent et voyant Ferdinand Gagnon réussir avec son *Travailleur*, ils espéraient faire aussi bien, n'éprouvant aucun scrupule à entrer en lice contre l'homme supérieur et désintéressé qu'était M. Gagnon. Ils avaient trouvé pour leur servir de rédacteur un nommé Odier, né en France et sachant très bien écrire quand il s'en donnait la peine, mais bohème de goûts et d'esprit, prêt à mettre sa plume au service de n'importe quelle cause, pourvu qu'elle fût payée. Alors commença une de ces luttes à outrance qui finissent par mettre hors de combat l'un ou l'autre adversaire, quand ce n'est pas les deux. Les

messieurs Bélanger ne s'occupaient que de solliciter des annonces et des abonnements pour leur journal, des travaux quelconques pour leur atelier; ils accomplissaient eux-mêmes la besogne d'imprimerie, avec l'aide du jeune apprenti et d'un vieillard qui *tournait* la presse: pour le reste, Odier avait carte blanche. Ses articles de fond étaient tantôt spirituels et amusants, tantôt injurieux et faits pour induire en erreur. Gagnon ne se donnait pas souvent la peine d'y répondre et ce silence dédaigneux lui attirait des jérémiades encore plus helleuses. Le jeune apprenti lisait les deux feuilles et ses sympathies étaient entièrement pour Gagnon et *Le Travailleur*; mais il se trouvait être aux ordres des frères Bélanger et pendant ce premier apprentissage il lui fallut endurer leur insupportable rédacteur.

Le Courier de Worcester était établi dans un immeuble en face de l'Hôtel de ville (l'ancien) et l'on prenait un petit escalier sombre pour arriver à cet établissement, lequel comprenait seulement deux pièces: l'atelier d'impression et le *sanctum* du rédacteur. L'atelier, qui servait aussi de bureau, était encombré de presses, de cassiers avec leurs casses, de galées, de châssis d'imprimerie, de tout le matériel du métier, enfin; dans l'autre pièce, Odier écrivait, fumait, faisait cuire ses repas, vivait là, car c'était sa chambre et il n'en avait pas d'autre en ville. On n'y voyait point de lit cependant, ce meuble étant remplacé par un fauteuil gras et crasseux dans lequel le rédacteur dormait et cuvait sa bière. Et jamais personne ne le vit se déshabiller ni changer de linge.

François Odier n'était qu'à demi l'homme qu'il aurait pu être. Intellectuellement, il était fort bien doué, mais sa conscience, s'il en avait une, était des plus élastiques. Il possédait le discernement instinctif et la facilité d'expression de l'écrivain-né, mais ne semblait pas s'occuper d'idéal ni de principes. Et ses habitudes personnelles étaient celles d'un maroufle. Sa besogne journalière finie—et en cela il se bornait à écrire un peu et à piller beaucoup, prenant à droite et à gauche dans les autres journaux, car le *Courier* n'était pas affilié à une agence de presse—Odier se rendait au cabaret le plus proche, lequel était aussi le rendez-vous de plusieurs copains aussi grossiers que lui-même. Là il passait plusieurs heures en leur compagnie, grignotant le fromage le plus fort qu'il pouvait trouver, préférablement celui de Limbourg, et absorbant d'innombrables chopes de bière. Sur les onze heures du soir, plus qu'à moitié ivre et puant sa bière et son fromage, il rentrait au *Courier*. Le plus souvent, le reste du personnel s'y trouvait encore, la journée de huit heures pour ceux qui travaillent n'était pas alors en vigueur, le journalisme surtout s'y prêtant mal. . . . l'apprenti Rouleau était jeune, robuste et ambitieux et ne trouvait pas excessives les longues heures passées avec les frères Bélanger, lesquels étaient d'habiles maîtres en leur métier et, au demeurant, gens d'humeur facile. Mais le jeune homme était excédé par le travail de nuit accompli dans l'atmosphère empestée par la *popote* d'Odier, dont les relents de côtelettes de porc et d'oignons frits venaient s'ajouter, le soir, aux exhalaisons de bière et de fromage, et à la punaisie de sa vieille pipe. Et surtout il y avait alors Odier lui-même, effondré dans son fauteuil gras, triste sire en habits sordides, à la figure couperosée, aux mains sales, aux ongles en deuil; Odier hoquetant, brouillon et hargneux. Après dix-huit mois d'un pareil régime, le jeune apprenti estima qu'il en avait assez et s'en alla ailleurs se perfectionner dans son métier.

En ces temps-là, les Canadiens français établis dans un rayon de dix milles autour de Worcester appartenaient à la paroisse Notre-Dame, la seule de lan-

gue française dans cette ville, qui en compte maintenant quatre. L'église elle-même, sise où s'élève aujourd'hui l'hôtel Bancroft, était un édifice aux lignes simples, austères même; mais l'intérieur était clair et enrichi d'un beau maître-autel vieil-or, d'un travail très fin. (Cet autel se voit encore dans l'église actuelle; mais on l'a badigeonné d'émail blanc.) Du beffroi de l'église s'envolait un beau son de cloches disant toujours maintes choses aux paroissiens, pour ensuite aller s'évanouir au loin, en passant au travers du feuillage bruisant des ormes géants alignés tout autour de l'antique place publique, la *Common*, cœur de la ville. Sur le parvis de cette église-mère on se rencontrait au moins les dimanches; puis l'on se croisait en tout temps dans les sentiers ombreux et fleuris de la *Common*, dont on faisait tout le tour en foule compacte aux jours de fête, pour suivre les processions ou les parades militaires. Nos gens ont toujours aimé le bruit et la musique; on les trouvait donc nombreux dans les corps de tambours et les fanfares. Ils avaient aussi à Worcester une compagnie militaire bien à eux, la Garde Lafayette; un certain nombre de Francos faisaient aussi partie de l'ancien corps de garde dit *les Worcester Continentals*.

Les membres de ces deux organisations portaient l'uniforme militaire de l'époque de la Révolution américaine, lequel reproduisait plus ou moins fidèlement l'habit des troupes françaises de Louis XVI: tunique ordinairement bleue, veste et culotte ajustée en drap blanc ou jaune-chamois, longues guêtres blanches ou noires boutonnées jusqu'aux genoux et moulant bien la jambe; avec cela, ceinturon et sabretache, perruque poudrée, bicorné ou tricorne piqué d'une cocarde. Comme armes, le long mousquet avec sa baïonnette, et pour les officiers, l'épée avec son fourreau, sans oublier les pesantes épaulettes toutes clinquantes d'or et d'importance. Cette tenue ne manquait pas de cachet; elle pouvait aussi être suffisamment martiale; mais le *camouflage*, comme on voit, n'y entraînait pour rien et nos militaires d'aujourd'hui trouveraient stupéfiant un pareil accoutrement pour Malbrouck qui s'en va-t-en guerre. N'importe. Ils furent ainsi habillés et *greyés*, les preux soldats qui, pour gagner nos libertés premières, eurent raison d'ennemis affublés d'uniformes encore plus éclatants: ceux qu'on appelait alors les Habits Rouges. De part et d'autre, on aurait pu faire exprès pour se tourner en cibles qu'on n'aurait pas mieux réussi. . . . Toujours est-il que l'uniforme revêtu par les membres de nos gardes, que ce fussent les *Lafayette* ou les *Continental*s, avantageait les hommes bien proportionnés et révélait impitoyablement les imperfections de ceux plus mal bâtis.

Deux *Franco*s de 1890 qui auraient pu exemplifier ces deux extrêmes de la tenue dite militaire étaient messieurs Urgel Jacques et Joseph-G. Vaudreuil. C'étaient des personnages bien en vue et très bien vus à Worcester; tous les deux s'occupaient de construction, M. Jacques également architecte, étant surtout un bâtisseur d'églises et M. Vaudreuil spécialisant dans les édifices publics et les résidences superbes de gens cossus; tous les deux étaient intelligents et sagaces, faisaient de belles affaires, étaient parmi les piliers de la paroisse Notre-Dame... Et tous les deux étaient militaires à leurs heures, mais avec combien de différence! M. Jacques, dont la taille était presque celle d'un géant, portait la tête droite et haute sur de larges épaules; il avait la poitrine profonde, les membres longs, la démarche aisée; ses traits irréguliers mais virils, sa barbe et ses cheveux d'un noir de jais, drus et soignés, sa voix égale et profonde, achevaient de donner une impression de vie puissante et calme. Mesurant son pas sans effort au rythme des tambours, ses jambes musclées et ses grands pieds dévoraient la route

avec assurance, cependant qu'il se balançait un peu en marchant, comme un pendule d'horloge—ce qui est un des traits distinctifs des troupiers américains en marche, ce me semble. Toujours est-il que M. Jacques faisait très bonne figure parmi les *Continental*s. Un jour de parade qu'il passait ainsi dans les rangs, bien à l'aise dans son bel uniforme, le bicorne un peu sur l'oreille et le regard bien droit en avant, un badaud qui regardait le défilé et sans doute connaissait son homme—un de ses ouvriers, peut-être—se dit tout haut à lui-même en le voyant passer: "Vous feriez un tambour-major sans pareil, patron, sauf le respect que je vous dois!"

M. Vaudreuil, lui, était tout le contraire. De taille très courte, maigre comme un fil, il avait les épaules tombantes, la poitrine grêle, les jambes tortues, les mouvements saccadés, défauts accentués par l'accoutrement militaire dans lequel il semblait perpétuellement embarrassé. Ses pieds battaient une mesure trop accélérée sans pouvoir emboîter le pas, trotinant et sautillant, regardant aussi souvent en arrière qu'en avant, crainte de se faire marcher sur les talons. Tenir sa place dans les rangs était pour lui une entreprise compliquée, aussi en avait-il presque toujours le chapeau tout-à-fait sur l'oreille et l'épée entre les jambes. Et cependant, rares étaient ceux qui riaient de lui. Si son allure n'était pas du tout martiale, son expression l'était pour deux. Ce visage énergique, ce regard aigu, cette petite barbiche blonde toute hérissée, ces lèvres en ligne ferme, disaient assez bien que dans n'importe quel genre de combat M. Vaudreuil saurait parfaitement se tirer d'affaire.

* * *

Après quelques années à Worcester, le jeune Rouleau s'était rendu à New-York, d'où il revenait en 1890 pour prendre la direction de l'atelier du "Travailleur," après la mort du regretté Ferdinand Gagnon. Mais quelques mois plus tard, ce journal, alors entre les mains de Charles Lalime et rédigé par Jules Tardivel, allait se fondre dans un syndicat de journaux franco-américains dont Josiah Quincy, de Boston, se fit l'acquisiteur, pour le compte et le service du parti démocrate, M. Quincy étant le secrétaire du *National Democratic Committee* et lui-même très riche. Les élections présidentielles de 1892 passionnaient déjà les esprits. En homme avisé—honnête aussi, jouant franc jeu—il eut la géniale idée de réunir en syndicat presque toute la presse franco-américaine, tant de la Nouvelle-Angleterre que du Michigan et de l'Illinois. Il put acquérir dix-neuf journaux, je crois. Toutes ces feuilles devaient être publiées à Lowell, chaque journal gardant son nom distinctif, ayant son correspondant particulier dans sa ville d'origine, et allant régulièrement retrouver ses anciens abonnés; mais la politique générale était dentique pour tous, les articles de fond les mêmes pour tous ces journaux. Wilfrid Rouleau fut engagé comme chef d'atelier et avait *trente-trois* différentes éditions par semaine à monter, imprimer, expédier dans différentes villes. On a maintes fois dit que Benjamin Lenthier était le propriétaire et l'animateur de ce *trust* de la presse franco-américaine et qu'il ne faisait que recevoir des subsides du parti démocrate. Cela est tout-à-fait inexact. Josiah Quincy en était le propriétaire, véritablement ou pour le parti politique qu'il représentait. M. Lenthier n'était que le porte-étendard et le rédacteur-en-chef de ce syndicat. M. Rouleau s'adressait directement à M. Quincy pour l'installation en grand de l'atelier, les questions de salaire, etc., et les comptes, les arrangements d'importance devaient être approuvés, vérifiés par lui. Et cela jusqu'en 1892, alors que M. Quincy, lui-même, offrit à M. Rouleau

de lui céder à un prix des plus modiques ce syndicat, en entier. C'était une occasion magnifique, unique, pour un vrai journaliste; mais M. Rouleau, bien qu'il eut un sens inné du journalisme, n'avait reçu aucune formation comme homme de plume; il n'était encore que maître-imprimeur et il n'avait que vingt-sept ans. Comme il s'était presque épuisé déjà à faire *marcher* ses trente-trois éditions par semaine et qu'il ne pouvait aucunement compter sur Lenthier, ce dernier ne lui ayant donné que du fil à retordre, Madame Rouleau (sa première femme, née Mathilde Rodier) craignait de lui voir assumer un pareil fardeau. Donc, ne pouvant, sur l'heure, s'assurer les services d'un rédacteur tel qu'il désirait, il ne voulut pas se risquer seul dans pareille entreprise. Trois ou quatre mois après, le syndicat cessait d'exister, la plupart des journaux disparurent, et au printemps de 1893, M. Rouleau entra à l'Imprimerie du Gouvernement, à Washington, D. C., où il se fixa définitivement.

Cependant, il avait été naturalisé américain durant son séjour à Lowell et comme l'on ne votait pas à Washington (anomalie qui dure encore!) M. Rouleau resta inscrit sur la liste des votants lowellois, sa résidence dite *légal*e étant celle de son ami, Stéphane Rochette. Pendant plus de trente ans, il se rendit régulièrement à Lowell pour les élections et connut un assez grand nombre de nos compatriotes en cette ville. Le lowellois qu'il estima et affectionna le plus, après le R. P. Garin, de sainte mémoire, fut Joseph Legaré.

Laissé orphelin de père fort jeune, Legaré se vit dans l'obligation de faire seul son chemin, sa fortune, sans mécène ni bourses scolaires. Excellamment doué, très diligent, débrouillard et entreprenant, il se tira si bien d'affaire que lorsqu'il déposa son premier bulletin de vote, à l'âge de vingt-et-un an, son propre nom se trouvait parmi ceux des candidats inscrits sur ce même bulletin: le jeune Legaré était élu au conseil de ville de Lowell, le plus jeune à y avoir siégé jusqu'à ce jour. Il se mit alors à étudier le droit et attira vite l'attention de Butler Ames, lequel, lui, aspirait à siéger au Congrès à Washington. Ames, en plus d'être intelligent et probe, était ambitieux; mais il n'était pas ce qu'on appelle "*a good mixer*." Il lui manquait l'aménité de caractère, la facile bonhomie si précieuses aux candidats qui briguent le suffrage du grand public. Il fut cependant assez perspicace pour reconnaître ces qualités dans Legaré, et comme les *Franco*s formaient un si gros bloc à Lowell, Ames fit preuve d'adresse en s'attachant le jeune Legaré et en écoutant ses conseils en matière de politique lowelloise. La majorité des *Franco*s d'alors étaient démocrates; donc en principe et par accoutumance, les lowellois auraient dû voter non pas pour Ames, qui était républicain, mais pour son adversaire démocrate; cependant, ils écoutèrent volontiers Joseph Legaré, qu'ils connaissaient et qui leur inspirait déjà de la confiance. Sa franchise et sa droiture, son aimable simplicité de manières, sa parfaite obligeance, sa compréhension de leurs problèmes et la sympathie très réelle qu'il avait pour ses compatriotes de langue française achevèrent de les gagner. Ames fut élu et Legaré l'accompagna à Washington comme secrétaire. Il devait y rester huit ans car il réussit à faire réélire son homme pour un second mandat, et cela malgré une opposition si serrée que les paris, la veille des élections, étaient six pour un en faveur de l'adversaire de Butler Ames. M. Rouleau, qui se trouvait à Lowell pour ces élections, fit le tour de la ville avec Pierre Legaré, frère de Joseph; rendu à leur deuxième ou troisième assemblée, quelques *Franco*s reconnurent nos hommes et demandèrent "Speech! . . . Speech! . . . Rouleau de Washington, parlez-nous! . . ." Mais Rouleau se ré-

cusait; non pas que ses convictions fussent opposées à celles de ses amis, car, même du temps qu'il avait été aux services de Josiah Quincy, il penchait fortement du côté républicain, (ce que Quincy savait, d'ailleurs). Mais il faisait partie du Service Civil et n'était pas censé s'occuper de "hustings," bien que cela ne fût pas encore absolument défendu. Joseph Legaré, qui ne perdait rien de ce qui se passait, arriva sur les lieux et dit à M. Rouleau: "Adressez-leur donc quelques mots; ensuite ils vous laisseront tranquille. Nos *Franco*s croient de bonne foi que puisque vous demeurez tout le temps à Washington, vous devez être plus important qu'un *congressman* ou un sénateur. . . Parlez; si on vous chicane plus tard, je vous défendrai!" M. Rouleau parla, puis rentra avec Pierre Legaré à la résidence de la famille. Fatigué par son voyage et son discours impromptu, il s'endormit, pour se réveiller vers trois heures du matin: Joseph Legaré rentrait sur la pointe des pieds dans la chambre qu'il devait partager avec son ami de Washington. Rouleau fit semblant de dormir, et quelques minutes après fut édifié de voir le jeune Legaré, à la lumière discrète d'une petite lampe, s'agenouiller pour sa prière du soir—ou du matin!—laquelle ne fut nullement abrégée, car il resta ainsi absorbé devant un crucifix et une gravure de son saint patron pendant vingt bonnes minutes. Le lendemain, à ceux qui prédisaient la défaite d'Ames, Joseph Legaré répondait publiquement que son candidat sortirait de la lutte électorale avec une pluralité de quatre-vingt pour cent. Il—Legaré,—devait avoir reçu un avis particulier de saint Joseph au cours de sa fervente prière, car lorsqu'on dépouilla le scrutin, il se trouva effectivement que quatre-vingt pour cent des votants s'étaient prononcés pour Butler Ames.

Cette sûreté de jugement, cette adresse à évaluer les courants de la pensée publique, cette habileté à la diriger, s'alliaient à un honneur personnel qui ne se démentit jamais. Il avait aussi une autre qualité que l'on trouve moins souvent chez les hommes dans la vie politique: un dévouement envers son chef poussé à un tel point, que Legaré lui sacrifia ses propres intérêts, sa propre carrière. On m'objectera peut-être que cette carrière fut assez belle, en somme. Je ne dis pas non: Legaré passa huit années intéressantes à Washington; il revint à Lowell pour y occuper une place toujours éminente; il finit par devenir un des banquiers les plus en vue de sa ville natale. Néanmoins, pour arriver à placer son homme au Congrès, et ensuite pour l'y garder, Legaré sacrifia—le mot n'est pas trop fort—sa carrière d'avocat.

Ames se rendait parfaitement compte qu'il devait son mandat à Legaré; le yankee était également assez *gentleman* pour en être véritablement reconnaissant. Il traita le jeune homme plus qu'en ami, presque en frère; il fit de lui non seulement son secrétaire personnel, mais son confident, son chargé d'affaires, son *alter ego*. Il en vint à laisser carte blanche à Legaré et celui-ci, connaissant les insuffisances de son chef, y suppléa toujours et avec une parfaite discrétion. Mais la tâche était si exigeante, le dévouement du jeune homme si absolu, qu'il finit par abandonner son cours de droit. La chose était, pour Legaré, des plus regrettables, car il aurait fait un aussi brillant avocat qu'il était déjà homme politique avisé; s'il eût été membre du barreau, il aurait pu aspirer lui-même aux plus belles charges publiques, aller encore plus haut que celui dont il servait la carrière politique, car par son intelligence et ses qualités personnelles, Legaré était de beaucoup supérieur à Butler Ames.

La politique est un jeu passionnant. Certains hommes semblent prédestinés à l'éminence et suivent leur bonne étoile sans biaiser, souvent aidés par le dévouement désintéressé d'autrui. Cette sorte d'effacement personnel peut être chose légitime et bonne quand le bénéficiaire est un véritable grand homme. Mais quand c'est un Legaré qui s'attelle entièrement au char d'un Ames, cela ne peut qu'être matière à regrets pour ceux qui voient et qui comprennent l'inutile sacrifice. Car Ames, même si puissamment poussé par Legaré, ne put aller plus loin ni monter plus haut: il n'était pas, lui, de l'étoffe dont on fait les grands hommes et lorsque ses fonctions de *congressman* cessèrent, lorsque Legaré, au bout de huit ans, commença à s'occuper sérieusement de ses propres intérêts, on n'entendit plus parler de Butler Ames.

A Washington, Legaré se fit beaucoup d'amis dans les deux camps politiques; les portes s'ouvraient devant sa belle intelligence, sa finesse, sa perspicacité, son savoir-faire. Parmi ceux qu'il aimait à fréquenter était le sénateur Robert La Follette, du Wisconsin, père du sénateur actuel de ce même nom. Un jour que M. Rouleau dînait avec Legaré à l'hôtel qu'habitait ce dernier, le sénateur et Mme La Follette entrèrent dans la salle à manger et, apercevant Legaré, vinrent lui dire bonjour, finissant par s'asseoir à la table de nos deux amis. Bien que M. Rouleau eût souvent entendu le Sénateur adresser la parole au Sénat ou en plein Congrès, c'était la première fois qu'il le voyait d'aussi près. Le fait que M. La Follette avait considérablement de sang français dans les veines, comme son nom l'indique, le rendait particulièrement sympathique; Madame La Follette se montrant également aimable, les quatre passèrent deux heures ensemble à table. Par la suite, M. Rouleau rencontra plusieurs fois le Sénateur. Orateur des plus habiles et toujours prêt dans la discussion, il se donnait la peine d'avoir des preuves à l'appui de tout ce qu'il avançait, d'être vraiment renseigné sur tous les sujets mis à l'étude au Congrès. C'était un véritable chef, très respecté, toujours écouté lorsqu'il prenait la parole. Ses deux fils, qui ambitionnent de marcher sur ses traces, occupent aujourd'hui des places importantes grâce surtout au prestige du nom qu'ils portent, mais ils sont loin de posséder les qualités éminentes du chef de leur famille: les attributs de grandeur personnelle ne se transmettent pas toujours de père en fils.

* * *

Parmi toutes les figures qui se profilaient dans la conversation de mon mari, je pense que la plus attachante était celle du major Edmond Mallet, de Washington, D. C. Bien qu'il fût de vingt ans plus âgé que M. Rouleau, il honorait ce dernier de son amitié, lui rendait souvent visite, le fit appeler à son chevet aux débuts de sa dernière maladie et avant de mourir le pria de voir à ses funérailles. Après sa mort, on demanda à M. Rouleau d'être un de ses exécuteurs testamentaires et c'est ainsi que mon mari put sauver la fameuse Bibliothèque Mallet des mains des brocanteurs, poussé autant par son profond respect pour la mémoire du Major que par le désir de conserver entière une irremplaçable collection de *franco-américana*.

Le Major Mallet descendait de Pierre Mallet, lequel était avec Maisonneuve à la fondation de Montréal. Un autre ancêtre accompagnait Cadillac à la fondation de la ville de Détroit. Le Major naquit à Montréal en 1842—nous en sommes donc à son centenaire—et fut baptisé le 7 novembre de cette même année en la vieille église Notre-Dame, sous le nom de Joseph-Narcisse,

mais il fut toujours appelé Edmond, nom qu'il choisit encore à sa confirmation. Il quitta le Canada pour les Etats-Unis en 1849, alors que ses parents allèrent s'établir à Oswego, N. Y., et c'est là qu'il grandit.

Lorsque la Guerre Civile éclata aux Etats-Unis, il leva un contingent composé exclusivement de Canadiens français et Franco-Américains et il offrit cette unité militaire à l'armée fédérale. On accepta volontiers tous ces soldats, mais on jugea bon de les verser dans différents bataillons. Le jeune Mallet entra dans la carrière militaire comme simple soldat, bien qu'on lui eut promis des galons d'officier. Ses galons, il les gagna très vite car sa première bataille lui valut le grade de sous-lieutenant: il n'avait pas encore ses vingt ans sonnés. Il fit du service très actif pendant plus de trois ans, c'est-à-dire pendant presque toute la durée de la guerre, devenant aide-de-camp de brigade, chef d'état-major d'une division et "provost-marshall," bien que n'étant toujours que lieutenant, servant sous les généraux McLellan et Butler, puis, sur la fin, dans la fameuse "armée du Potomac," sous le général Grant. Par deux fois le cheval qu'il montait fut tué sous lui. Enfin, à la sanglante bataille de Cold Harbor, qui coûta la vie à des centaines de Canadiens français d'Oswego et des autres villes de la vallée du lac Champlain, le jeune officier reçut lui-même une vilaine blessure à l'abdomen, ayant les intestins perforés. Plusieurs heures après le combat, des ambulanciers arrivèrent à lui et firent un examen sommaire, mais le jugeant quasi mort, s'en allèrent, le laissant sur le champ de bataille. Pourtant, notre homme pouvait entendre les ambulanciers et comprendre ce qu'ils disaient, mais il avait déjà perdu tant de sang qu'il se trouvait trop faible pour faire voir qu'il était conscient. Par bonheur, un peu plus tard, un de ces mêmes ambulanciers revint pour voir si le blessé était encore vivant, et cette fois, décida de faire transporter le jeune officier, qui respirait encore, au poste de secours le plus rapproché. De là, une ambulance le dirigea vers un *steamer* qui, chargé de blessés, descendit la rivière Pamunkey, traversa une partie de la grande baie Chesapeake, entra dans le fleuve Potomac et enfin, plusieurs jours après, jetait l'ancre à Washington, où notre jeune homme, toujours plus mort que vif, s'en alla passer presque deux mois à l'hôpital. Sa terrible blessure et sa convalescence furent mentionnées au long dans l'Histoire Médicale de la Guerre de Sécession.

Pendant son stage à l'hôpital, notre jeune lieutenant fut cité à l'ordre du jour "for distinguished gallantry in action" et reçut une double promotion, devenant d'emblée capitaine et major. D'après ses états de service et les promotions qu'on accordait aux autres, il pouvait s'attendre à un grade encore plus élevé, mais on le trouva trop jeune—il n'avait pas encore vingt-quatre ans—et surtout trop court de taille. D'après les ronds-de-cuir au Département de la Guerre, il lui manquait quelques centimètres, ("*two inches*"), et par conséquent, il ne pourrait jamais atteindre un grade plus élevé que celui de major: lui qui, cependant, n'avait pas été jugé trop court de taille pour batailler pendant plusieurs années, verser son sang et donner sa vie presque, pour son pays d'adoption! . . . Blessé au coeur cette fois, et n'entrevoiant rien de mieux dans la carrière militaire, le jeune major pensa qu'il ferait aussi bien de retourner chez lui.

Heureusement, un certain législateur eut connaissance de toute l'affaire et pensa autrement. C'était M. Littlejohn, qui alors—1865—représentait le district d'Oswego, N. Y., au Congrès. Il alla voir le président Lincoln, auquel

il exposa l'impasse dans laquelle se trouvait le jeune officier, comment la simple justice exigeait qu'on y portât remède et combien ce serait chose avantageuse pour le pays que de garder à son service un jeune homme de la trempe de M. Mallet. Le président Lincoln dit au *congressman* de lui amener son jeune ami. Lorsqu'ils se présentèrent pour l'interview à la Maison Blanche, un aide-de-camp les invita à le suivre. Ils montèrent à l'étage supérieur et arrivés à une certaine porte, l'aide-de-camp frappa. Une voix répondit d'entrer et messieurs Littlejohn et Mallet se trouvèrent dans la chambre à coucher du président des États-Unis, lequel, en manches de chemise, était assis et occupé à frictionner un de ses pieds, qu'il avait déchaussé. Il venait probablement de rentrer après des heures de courses à travers les hôpitaux et les camps militaires de Washington et des environs, comme il faisait presque tous les jours; et les chaussures d'alors—d'épaisses et hautes bottes de cuir—étaient plutôt faites pour l'*endurance* que pour le confort.

A la vue de ses visiteurs, le Président se mit debout pour les recevoir; repoussant du pied la grosse botte qu'il venait d'enlever, il resta aussi tranquille, aussi à l'aise que si on l'eût trouvé en habit à quelque réception officielle. Abraham Lincoln était, lui, de stature plus qu'ordinaire: haut comme une tour, il en avait un peu l'aspect de force immuable. Même comme on le trouvait à ce moment, en manches de chemise, un pied botté et l'autre posé à nu sur le tapis de sa chambre à coucher, il pouvait accorder une audience et garder son air de dignité naturelle. Son visage, aux traits ébauchés par un puissant mais rude ciseau, était encadré de cheveux noirs, épais et presque toujours un peu en broussaille; son air était celui d'un homme profondément méditatif; ses traits étaient creusés par les inquiétudes et les peines. Mais dans la conversation, il s'animait et une flamme montait dans ses yeux en cavernes: ces yeux habituellement si tristes, qui devaient se fermer pour toujours, quelques mois plus tard, sous les balles d'un assassin. . . . Après une dizaine de minutes de conversation, le Président, qui avait pris des informations au sujet du major Mallet, remercia le jeune officier pour les beaux services qu'il avait rendus durant la guerre, laquelle n'était pas encore tout-à-fait finie, et il avisa le jeune homme qu'une place l'attendait à la Trésorerie, dans la division des Importations et Exportations.

Quelques années se passèrent en paix. Homme intègre autant qu'intelligent, le Major exécutait consciencieusement sa besogne. Mais il lui restait des loisirs. Il les utilisa en s'inscrivant dans une université de Washington, suivant, le soir, les cours de droit. Il fut reçu avocat mais garda son poste à la Trésorerie. Un jour, on lui demanda de faire quelques changements au rapport qu'il venait de préparer sur une affaire importante, au sujet de laquelle il avait déjà vérifié les données et les chiffres. Connaissant la portée qu'aurait le document en question, sachant que le rapport était rigoureusement exact, il refusa carrément de se prêter à aucune falsification. Le document resta intact, mais le Major dut essuyer au bureau tant de malveillance et d'ennuis de la part de quelques supérieurs, qu'il sollicita une permutation. Il l'obtint, entrant comme vérificateur au Département des Postes.

Au cours de son service militaire et pendant les quelques années qui suivirent, le jeune homme s'était éloigné peu à peu des pratiques de la religion catholique; et puis il s'était marié avec une protestante, une demoiselle Poole, du Maryland. Mais la foi ne faisait que sommeiller en lui et la grâce de Dieu le guettait: il revint entièrement à la foi de ses pères et resta ensuite jusqu'à sa

mort un catholique convaincu et fervent. En 1873, à son retour d'un voyage à travers l'Europe, où il avait admiré les oeuvres d'action catholique de Frédéric Ozanam, le major Mallet fonda à Washington le Carroll Institute, lequel devint un foyer d'apostolat laïque dans la capitale américaine.

Entre temps, son ancien commandant, le général Grant, avait été élu président. En 1876 il nomma le major Mallet agent spécial auprès des Indiens de Puget Sound. Il passa deux ans sur les côtes du Pacifique, puis revint pour cause de santé. Mais il n'avait pas fini de servir les Indiens. Lorsque Grover Cleveland arriva au pouvoir, il nomma Mallet inspecteur général en Territoire Indien (*Inspector general for Indian affairs*). Ce qu'on appelait alors l'*Indian Territory* était un vaste territoire où l'on aurait pu mettre plusieurs royaumes européens, comprenant la totalité ou une partie des présents Etats de l'Orégon, de Washington, de l'Idaho, du Montana, du Wyoming, de l'Arizona, de l'Oklahoma, de l'Utah, de Nevada, du Nouveau-Mexique; un grand nombre de tribus différentes par leurs langues et leurs coutumes y vivaient et leurs habitudes nomades entraînaient de fréquentes chicanes, quand ce n'était pas pis; il y avait toujours des affaires à régler; dans les accalmies comme après les rixes. Donc, pendant de longues années, le major sillonna ce territoire vraiment énorme, le plus souvent faisant ses longues courses à cheval, des chevaux de trait à sa suite portant malles et autres effets; voyageant d'un poste à l'autre, d'une mission à l'autre, le représentant personnel et authentique du Grand Chef Blanc de Washington auprès des Peaux-Rouges. Comme le Major était patient et ferme, juste et franc, d'une inaltérable belle humeur, ne faisant des promesses que s'il pouvait les tenir, mais n'oubliant jamais celles qu'il avait faites, il n'avait que des amis parmi les Indiens. En ce temps-là, toutes les écoles, tant catholiques que protestantes, recevaient des subsides du gouvernement américain et le major Mallet, d'une équité parfaite, vit à ce que les différentes missions catholiques de la région eussent leur quote-part, ainsi qu'il convenait; de plus, il ne s'opposa pas à ce que l'on continuât, dans certaines missions du Nord-Ouest, à enseigner la langue française aux Indiens qui la parlaient depuis la découverte de leurs pays par les explorateurs de la Nouvelle-France et chez lesquels il y avait beaucoup de métis français-indiens. Cela ne faisait pas l'affaire de certaines gens déjà en passe de laïciser et d'angliciser tout le Territoire, et ils firent des instances pour obtenir le congé du Major.

Il fut rappelé, mais non congédié: au contraire, il devint chef d'un bureau dans ce même Département (*Bureau of Swamp Lands, Department of the Interior*), où il devait rester jusqu'à sa mort. Tout alla bien pendant assez longtemps. Les grands marais dans différentes parties des Etats-Unis pouvaient avoir l'air inutiles, mais ils renfermaient des richesses naturelles sur lesquelles le Major veillait. Et puis, il y avait encore des sauvages dans ces étendues de terres incultes mais très fertiles à leur façon, surtout dans la région des Everglades en Floride, où, de temps immémorial, les Séminoles vivent comme dans un pays fermé leur appartenant en propre. Il vint donc un jour où certains personnages voulurent faire changer la classification des grands marécages, demandant à ce qu'ils fussent retirés du domaine public, ou au moins que leur usage fut laissé à la discrétion des gouverneurs des différents Etats où se trouvaient ces terres. Les demandeurs prétendaient que les dites terres marécageuses pourraient être exploitées pour le plus grand bien de tous, tandis que mises à part comme elles l'étaient, elles ne servaient à personne.

Cette grande affaire, car c'en était une, se tramait dans l'ombre, mais le Major en eut vent. Aussi, lorsqu'on vint lui demander un rapport sur ces terres, lui laissant entendre que ceux qui sauraient *simplifier* et *arranger* les choses feraient du même coup leur fortune personnelle, M. Mallet ne dit rien, mais en sa qualité de chef de bureau, de gardien officiel de ces terres et forêts, il fit un rapport tout-à-fait contraire à celui qu'on voulait. Il condamna carrément le *bill* présenté au Congrès en faveur du changement en question et il qualifia ce *bill* de mesure préliminaire au pillage du domaine public. De plus, il affirma que ces terres, étaient depuis toujours la *petite patrie* de tribus indiennes qui y menaient leur vie en paix, alors qu'on avait déjà spolié tant d'autres tribus de leurs terres, et que escamoter celles-ci encore serait une injustice inqualifiable. La chose fit tapage et tourna en guerre politique. Le supérieur immédiat du Major, M. Hoke Smith, secrétaire de l'Intérieur, était en faveur du *bill*, et pensait avoir encore un atout dans sa main. Les élections générales venaient d'avoir lieu; le Président—cette fois c'était Benjamin Harrison—sortait de charge et Grover Cleveland rentrait à la Maison Blanche. Il était du parti démocrate, Hoke Smith également. Or il est d'usage que les chefs dressent des listes de ceux qui devraient être remplacés, dans une nouvelle administration; et les fonctionnaires du gouvernement n'étaient pas alors inamovibles, pas encore embrigadés dans le Service Civil. Donc, le Major, républicain de parti et rebelle aux désirs de son supérieur, fut le premier à figurer sur la liste des têtes à décapiter, pour ainsi dire. Encore une fois, il eut vent de ce qui se passait, de la revanche que ses adversaires pourraient prendre impunément, mettant un homme plus souple à sa place. Et une seconde fois—plus d'un quart de siècle après sa première visite à la Maison Blanche, le Major Mallet, maintenant grisonnant, et son *congressman*, cette fois M. Tracey, allaient demander justice au président des États-Unis, maintenant Grover Cleveland, ainsi que je l'ai dit. Cleveland et Tracey étaient démocrates; Mallet républicain, mais ils étaient faits pour s'entendre. Le Major avait toutes les preuves à l'appui de ce qu'il affirmait; de son côté, Cleveland connaissait le Major depuis longtemps et le savait intègre. Dans la pile de listes sur son bureau il chercha et trouva celle de son Secrétaire de l'Intérieur. Le nom de Mallet y était biffé. Alors, prenant l'appareil de téléphone, le Président appela Hoke Smith et lui dit qu'il désirait le voir; qu'il tenait aussi à lui dire sur l'heure qu'avant de congédier le Major Mallet, il demanderait à M. Smith de démissionner lui-même. —Cette fois, ce fut bien la fin. Le Major finit ses jours en paix et les Indiens Séminoles sont encore aujourd'hui en possession paisible de leur domaine des Everglades.

Tout cela pourrait porter à croire que le Major Mallet était d'un aspect batailleur. Du tout, du tout! Il était certes vaillant homme, mais preux chevalier, personnage aimable et charmant. Qu'il fut court de taille, nous le savons déjà; mais il était bien bâti, bien musclé, souple et vif, se tenait très droit sans raideur, avait la marche aisée, comme il convient à un militaire. Le teint frais, les yeux très clairs, il regardait le monde et les gens bien en face, riait volontiers et tous s'accordent à dire qu'il avait une voix agréable et un sourire particulièrement charmeur, empreint de finesse et de bonté. Ses manières étaient des plus courtoises, et sans avoir la mine d'un *dandy*, il était toujours bien mis, soigné de sa personne, portant une moustache et une barbe à l'impériale bien taillées. Il parlait admirablement bien le français et l'anglais et la vie mouvementée qu'il avait eue, ses expériences d'un bout à l'autre du continent, la pas-

sion qu'il avait pour les livres et la lecture, rendaient sa conversation des plus intéressantes, quoiqu'il fût modeste et ne parlât de lui-même que dans un cercle très restreint d'intimes.

Aussi était-il recherché par les Canadiens et Franco-Américains visitant la Capitale. Il y a cinquante et soixante ans, les touristes étaient rares; ceux qui venaient rendre visite au Major étaient généralement des gros bonnets, des personnages de marque. . . . quand ce n'étaient pas des sauvages emplumés. Car les Indiens ont la mémoire fidèle et les très nombreuses tribus que le Major avait officiellement visitées jadis dans le nord-ouest des Etats-Unis envoyaient parfois des délégations au *Great White Father*. Alors, en arrivant à Washington, les Peaux-Rouges cherchaient le Major Mallet et c'était encore souvent lui qui les accompagnait à la Maison Blanche, aussi heureux de les revoir qu'eux se montraient contents de le retrouver. L'histoire est partout là pour dire qu'à travers les siècles depuis la découverte de l'Amérique, les blancs qui ont le mieux su se faire aimer des aborigènes, qui ont le mieux su gagner et garder leur confiance, ont presque tous et partout été des hommes de sang français; les Ecossais viennent ensuite. Quant aux Anglais et aux Espagnols: les premiers ont eu le verbe trop haut et les seconds la main trop dure.

A propos: ce fut encore chez le Major Mallet que Louis Riel vint chercher refuge en s'enfuyant du Canada. Pendant que les Anglais Tories au pouvoir fouillaient les provinces canadiennes, Riel était tranquillement terré à Washington, chez le Major même, qui habitait alors une modeste maison de briques rouges sur la Huitième rue N.-O., près de Rhode-Island Avenue. Ce fut encore le Major Mallet qui persuada le *congressman* Blair, du New-Hampshire, à prendre la défense de Riel en plein Congrès des Etats-Unis.

Un autre visiteur du Canada fut Charles Thibault, avocat et journaliste, celui qu'on appelait *le tribun* parce qu'il était un orateur éminent et un rude adversaire en politique. Il était peut-être parti de Montréal en pleine *débâcle*, du Saint-Laurent, alors qu'il fait encore froid; mais lorsqu'il arriva à Washington, ce fut pour y trouver une température de 80 degrés fahrenheit, chose qui arrive assez souvent au mois de mai dans la Capitale. Or, notre homme portait, en plus d'un épais complet de laine, un énorme *capot* de fourrure et un *casque* à l'avenant. Il faillit en mourir. Les enfants le suivaient sur la rue en s'écriant: "*Here comes a bear. Here comes a bear!*" Thibault n'avait pas d'habit plus léger et en ce temps-là—1889—un homme qui voulait s'habiller des pieds à la tête allait plus souvent chez un tailleur que chez un marchand, surtout lorsqu'il était aussi grand et large d'épaules que Charles Thibault. Quant au Major: comment pouvait-il rien prêter à un homme plus haut que lui d'une coudée? Le *tribun* finit par se faire habiller des pieds à la tête plus légèrement et retourna à Montréal ayant l'air très américain, très cosu et tout prêt pour passer l'été. Le Major, qui avait beaucoup d'amitié pour M. Thibault (lequel était un oncle du docteur S.-Alphonse Daudelin, de Worcester) riait de bon coeur chaque fois qu'il pensait à *l'ours du Canada*.

Les dernières années du Major Mallet furent solitaires et tristes. Sa femme était morte depuis longtemps. Ses fils, qui n'avaient ni le caractère ni les goûts de leur père, vivaient leur vie à l'écart de la sienne, le Major ne les voyant que de loin en loin. Il ne se plaignait jamais cependant, occupant ses loisirs et trompant son ennui par l'étude et les travaux littéraires. Il ne visitait

alors que quelques intimes. Lorsqu'il arrivait chez les Rouleau, c'était avec un bon sourire pour son fidèle ami, une gerbe de fleurs pour la maîtresse de la maison et des histoires pour le petit Louis Rouleau, un garçonnet éveillé de cinq à dix ans, qui écoutait avec des yeux ravis ses véridiques histoires de sauvages, jamais deux fois les mêmes, ou qui lui apportait ses soldats de plomb pour leur faire faire de belles manoeuvres là, sur le tapis du petit salon: le Major savait faire tant de choses! . . .

Edmond Mallet mourut en 1907. Et lui qui aurait pu s'enrichir maintes fois à même le bien public, il mourut pauvre, laissant à peine assez pour se faire enterrer; et pourtant, il n'avait jamais eu de goûts extravagants, n'avait jamais mené grand train. C'est le dernier éloge que je lui rends et non pas le moins beau.

* * *

Beaucoup d'autres silhouettes défilent devant les yeux de ma mémoire, telles qu'elles ont figuré, jadis, sur l'écran de la vie, tant à New-York, Lowell et Washington qu'à Woonsocket et Worcester. L'espace qui m'est mesuré ne me permet pas de les dessiner ici, mais si Dieu me prête vie, elles aussi revivront. Il est grand temps qu'on les mette en juxtaposition avec la galerie de raides effigies, de grises caricatures, dont on a affligé les Franco-Américains sous prétexte de les peindre. Certains romans qui reçoivent aujourd'hui les honneurs d'éditions américaines et canadiennes sont loin de les mériter puisqu'ils manquent d'impartialité et de justesse et sonnent impitoyablement la même note. Ils ne font que rabaisser, amoindrir, l'apport canadien-français aux Etats-Unis. Les éternels clichés d'ouvriers périodiquement indigents, de *déracinés* fats et ignorants ne sont pas plus représentatifs de nos deux millions d'Américains d'ascendance canadienne-française, que les voyous autour des Halles, les dévergondés du Quartier Latin ne représentaient le tout-Paris que nous avons connu hier; et que les chômeurs en rang pour la soupe, les ruelles sombres avec leurs escaliers en tire-bouchons ne représentent véritablement le Montréal que nous connaissons aujourd'hui. Il y a portraits et portraits. A quoi bon en faire si on ne veut ou ne peut leur accorder au moins la ressemblance de la vie?

Corinne Rocheleau-Rouleau

LA NAISSANCE ET LA FIN D'UNE VIEILLE SOCIÉTÉ ST-JEAN-BAPTISTE

par *Antoine Dumouchel* *

Tous les jours, je passe devant une vieille bâtisse, sur la rue Bank, à North Adams, Mass. A l'entrée, on y lit l'inscription suivante: "Société St-Jean-Baptiste."

Ces quelques mots évoquent de nombreux souvenirs. Lorsque j'étais petit bonhomme, mon père parlait de cette salle St-Jean-Baptiste comme d'un lieu sacré. Les vues animées n'existaient pas. Les automobiles étaient encore à venir. La radio n'était pas même soupçonnée. Les "vieux" se rassemblaient et jouaient aux cartes. Les jeunes se tenaient à distance et écoutaient attentivement, sinon respectueusement.

Les travailleurs commençaient leurs journées à 6 heures du matin et la terminaient à 6 heures du soir. Les unions ouvrières n'étaient pas connues. Nos bons Canadiens travaillaient fort et ne s'en plaignaient pas trop. A neuf heures du soir, tout le monde était couché; il fallait se lever à bonne heure, le matin.

Deux soirs par mois étaient réservés pour la Saint-Jean-Baptiste. Ces veillées étaient attendues avec anxiété. C'était un événement. On y allait "payer ses dûs" et—il y avait force discussions pendant les assemblées.

La majorité des membres n'étaient pas très instruits. Les propriétaires de magasins, les commis, les rares professionnels, et, va sans dire, les prêtres y possédaient une influence énorme. C'était le bon vieux temps. Le français se parlait partout; à l'église, à l'école, dans les réunions, sur la rue,—au foyer.

Malheureusement, si notre nombre était imposant, notre influence ne l'était pas autant. Rarissimes étaient nos voteurs.

Raconter l'origine de cette vieille Société St-Jean-Baptiste, c'est un peu faire l'histoire de nos centres franco-américains. Tous se ressemblent.

Je ne suis pas moi-même assez âgé pour raconter les événements d'il y a trois quarts de siècle. Je ne puis que répéter ce que j'ai entendu depuis mon enfance.

Vers 1930, nous célébrions, à North Adams, les noces d'or de notre vieille société St-Jean-Baptiste. Pour la distinguer du conseil Leduc de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, nous disions presque toujours: "la vieille société St-Jean-Baptiste."

De nombreux invités vinrent de partout pour prendre part à nos fêtes. A l'église paroissiale, le matin, M. le curé Rodier, alors de Worcester et maintenant décédé, fit le sermon de circonstance. Le regretté curé C.-H. Jeannotte, de pieuse mémoire, était l'aumônier de notre société depuis de longues années. Le soir, à l'hôtel Richmond, eut lieu le banquet traditionnel. M. Félix Desrochers, maintenant bibliothécaire à Ottawa, fit un magistral discours. Il nous traça un magnifique tableau, décrivant l'arrivée des premiers Canadiens sur tous les points des Etats-Unis. Il nous prêcha la fierté nationale.

* M. le Dr Antoine Dumouchel, de North Adams, Mass., est conseiller de la Société Historique franco-américaine.

Un des fondateurs de la société, M. François Roch, de Holyoke, Mass., fut parmi les nombreux orateurs. Cet homme, déjà âgé, parla longuement sur nos origines. Il était le seul survivant parmi les fondateurs.

Cinquante ans auparavant, en 1880, il y avait une assez forte population d'origine canadienne-française à North Adams, Mass.

Comme dans les autres centres franco-américains, nos pères étaient accourus du Canada pour travailler dans les filatures. Ils étaient de bons ouvriers. Presque tous avaient été cultivateurs. On n'était pas riche dans les campagnes du Canada. On devait beaucoup sur les fermes. Ou bien, on travaillait pour d'autres plus fortunés. Toujours est-il qu'on venait "aux Etats" pour "faire de l'argent"; on s'attendait de retourner au Canada. Mon père, entre autres, économisait dans l'espoir de posséder, un jour, assez de fortune pour s'acheter "une terre" dans la vieille province de Québec.

Puisqu'on devait aller mourir au Canada, on ne songeait nullement à se faire naturaliser citoyen américain.

Tout de même, les nombreuses familles canadiennes-françaises, sentaient le besoin de s'unir, d'avoir un lieu de ralliement. Il y avait bien la paroisse, mais il fallait un autre endroit où tout le monde pourrait parler de problèmes communs à tous,—en dehors du spirituel.

On prit exemple sur la société St-Jean-Baptiste de Montréal qui est, si je ne me trompe, la mère de toutes nos sociétés locales St-Jean-Baptiste. On fit des "statuts et règlements." Un centre franco-américain copia le manuel d'une société d'un autre endroit. Le rituel est à peu près le même partout. Chaque société était indépendante les unes des autres. C'était un commencement d'union, mais nous étions encore bien isolés des Canadiens français des autres villes de la Nouvelle-Angleterre. Toutefois, ces unités,—ces cellules contribuèrent dans les années à venir à former le grand tout franco-américain, qui, s'il est moins français qu'il y a un demi-siècle, a peut-être plus d'influence aujourd'hui qu'il n'en avait alors.

Il fallait songer au côté financier de la société. Si un membre était malade ou mourait, on devait aider à sa famille. Les cotisations n'étaient pas élevées. Les premières années, tout marchait assez bien. Les sociétaires, tous assez jeunes, devaient vivre longtemps. Mais, vint un temps où la maladie enleva de nombreux fonds à la société. Les plus vieux mouraient plus rapidement. Il fallut augmenter les taux. Frictions. Certains membres, plus perspicaces que d'autres, voulurent mettre la société sur des bases solides. Les taux en auraient été considérablement augmentés. Les discussions s'animent. On en vint à un compromis. Au décès d'un membre, ses confrères se cotisaient et donnaient chacun un certain montant. La somme de ces cotisations allait à la succession du défunt. Durant les années suivantes, on modifia le système de cotisations,—mais encore d'une façon insuffisante.

Lorsque tout le monde travaillait, il semblait que les malades, alors comme aujourd'hui, se faisaient plus rares. Il en coûtait donc moins aux fonds de la société.

La société St-Jean-Baptiste de North Adams, en 1897, décida d'acheter l'immeuble actuel, sur la rue Bank. Pour cela, elle dut se faire incorporer par un acte de la législature. Environ 13 membres signèrent l'acte d'incorporation.

M. Raoul Bernard, un de nos Franco-Américains les plus estimés et les plus distingués, est le seul survivant de cette phalange de patriotes. La société était donc prospère. Tout faisait prévoir un avenir rose. Elle faisait une belle oeuvre : elle aidait ses malades, elle assurait la survivance des familles de ses membres défunts, elle faisait la charité à droite et à gauche, elle donnait beaucoup à l'église et à l'école paroissiale. En un mot, elle était une institution apparemment bâtie sur le roc.

Pendant ce temps, d'autres sociétés étaient venues s'établir à North Adams : les Artisans Canadiens-français, l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, les Forestiers Franco-Américains et, plus tard, les Forestiers Catholiques ; enfin, dernièrement, l'Association Canado-Américaine.

Chaque Franco-Américain n'avait pas les moyens d'appartenir à chacune d'elles. Il semblait cependant qu'au moins un membre dans chaque famille devait appartenir à la vieille St-Jean-Baptiste. Les plus jeunes voyaient un meilleur avenir dans les nouvelles sociétés. Une certaine émulation existait entre elles. La vieille St-Jean-Baptiste, pendant de nombreuses années avait un médecin qui soignait ses malades et leurs familles. Lorsque le temps venait de voter pour le médecin, il y avait des "chicanes" à n'en plus finir. Finalement, on abolit ce poste.

Les enfants des fondateurs ne furent pas toujours aussi dévoués que leurs pères à la cause franco-américaine. Ils s'enrôlèrent en grand nombre dans les sociétés neutres, telles que les Eagles, les Moose, les Elks, les Foresters, etc., etc.

La division décima nos rangs. Le trésor de la société, qui paraissait inépuisable, commença à baisser. Les malades, les décès entamèrent rapidement les fonds. Les nouveaux membres ne venaient pas en nombres assez grands pour combler les déficits. Les officiers avertirent les membres à maintes reprises sur les dangers que courait la vieille société. On prit ces avis assez à la légère. Finalement, la question se corsa. On avait diminué certains bénéfices en maladie, on avait coupé plusieurs dépenses et les déficits s'accumulaient d'année en année. On dut en venir à une décision. Plusieurs de nos membres s'y connaissaient assez bien en assurances. Ils savaient que la société, telle qu'elle était constituée, n'était pas viable. Et cependant, on ne voulait pas laisser périr cette institution.

M. Armand Bonvouloir, qui en avait été le trésorier pendant plusieurs années et qui était bien versé dans les finances, fit des études très considérables, sur le problème de la survivance de la société St-Jean-Baptiste de North Adams, Mass.

A l'aide de chiffres irréfutables, après des démonstrations et des explications qui durèrent pendant je ne sais combien d'assemblées, un comité de membres dévoués décidèrent que la seule solution à nos difficultés était la fusion de notre vieille société à l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique. Les membres votèrent de même.

Le coeur serré, les yeux humides, les vieux consentirent à ce sacrifice. La mort de la vieille société était retardée. L'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, moyennant une certaine somme, en assumait les responsabilités mortuaires. Elle garda son nom, sa bâtisse et continua à payer ses bénéfices en maladie. Elle ressemble maintenant à un beau vieillard qui voit venir la mort avec sérénité.

Elle vit encore, mais le recrutement de nouveaux membres est nul. Donc, sa fin n'est qu'une question de quelques années.

Chaque fois que je passe devant cette vieille bâtisse de la société St-Jean-Baptiste de North Adams, je me sens un peu triste. Je songe à un passé qui n'est plus. Je pense aux rêves de nos pères. Ils nous voulaient forts, influents, respectés de nos concitoyens d'autres origines. Ils désiraient de grandes choses pour leurs descendants. Avons-nous répondu à leurs espoirs?

La bâtisse St-Jean-Baptiste est encore là. Elle nous appartient, mais nous l'avons louée aux Moose. Nous y avons nos assemblées qui se font de moins en moins nombreuses.

Et pourtant,—cette bâtisse,—que de souvenirs elle nous rappelle! Combien de nos meilleurs orateurs franco-américains y ont adressé la parole! M. Adolphe Robert, M. Mathieu, M. Henri Ledoux, M. Eugène Jalbert, M. le docteur Paquin, M. Wilfrid Beaulieu,—pour n'en nommer que quelques-uns,—y ont discuté, devant des auditoires enthousiastes, de nos problèmes franco-américains.

Y avait-il un événement de quelque importance à North Adams, touchant "les nôtres," la salle St-Jean-Baptiste était l'endroit de prédilection, où devaient se tenir nos réunions. C'était un centre de ralliement.

Aux plus jeunes, cet endroit ne dit sans doute pas grand' chose.

Mais à nous, un peu plus âgés, la salle St-Jean-Baptiste fait songer beaucoup,—non pas uniquement à un passé assez glorieux, mais surtout à un avenir plein de mystère.

Rappelons-nous continuellement que, pour faire aimer le français, il faut d'abord soi-même aimer beaucoup ce français.

Nous avons plusieurs maisons d'éducation franco-américaines,—un collège classique, quelques couvents. Nous en sommes fiers. Autrefois, nous parlions avec orgueil de notre vieille société St-Jean-Baptiste. N'empêche qu'elle achève.

Qu'advient-il du collège l'Assomption, de Rivier, de l'académie Ste-Anne de Marlboro et de nos autres institutions d'enseignement supérieur?

Nous ne voulons pas être pessimistes. Nous croyons à la bonne foi de tous nos éducateurs. Il n'y a pas déjà tant d'années, des membres avisés, prévoyant un désastre possible pour la société St-Jean-Baptiste, avertissaient les membres du danger possible. On les écouta trop tard.

Croit-on sincèrement qu'en donnant une heure de français par jour à des élèves, qu'en leur enseignant la religion en anglais, qu'en négligeant la littérature française, s'imagine-t-on réellement qu'on inspire ainsi l'amour du français à ces mêmes enfants?

L'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique sauva du dénouement immédiat la vieille société St-Jean-Baptiste de North Adams. Qui réchappera nos institutions d'enseignement supérieur?

Elles ont été soutenues par les sacrifices de religieuses et de prêtres enseignants, par les deniers de notre clergé franco-américain, ainsi que par d'autres bienfaiteurs, qui ont intérêt à ce que la culture française survive sur ce sol d'Amérique. Allons-nous détruire l'oeuvre de ces pionniers?

A North Adams, au "High School" de la paroisse St. Francis,—qui est irlandaise,—on y enseigne le français une heure par jour. En apprenant cette nouvelle, j'en fus tout heureux et... tout ébahi. Est-ce que, dans une institution d'origine franco-américaine, le français n'y serait pas plus à l'honneur que dans une école véritablement irlandaise?

Quel serait le remède à cet état de choses? Je l'ignore.

Il faudrait d'abord que les directeurs de nos collèges et couvents commencent par aimer eux-mêmes le français d'une façon impeccable. On n'enseigne pas bien ce qu'on n'aime pas bien.

Pour prêcher la survivance franco-américaine, il faut d'abord y croire soi-même.

On ne change pas les états d'esprit ou les états d'âme du jour au lendemain.

Pour moi, notre espoir demeure dans la bonne vieille province de Québec.

Nos enfants, naturellement, continueront à vivre aux Etats-Unis. Il leur faut donc une éducation et une instruction qui conviennent à des Franco-Américains. Mais, l'amour du français, s'ils ne peuvent l'obtenir dans nos institutions franco-américaines, ils devront aller le chercher là où il se trouve.

L'Université de Montréal, inaugurée au Mont-Royal, est une grande source d'espoir pour toute la race française de l'Amérique du Nord. L'Université Laval et l'Université d'Ottawa peuvent aussi nous aider beaucoup.

Lorsque nos jeunes médecins auront passé leurs examens aux Etats-Unis, qui les empêchera d'aller se perfectionner à Montréal ou à Québec? La médecine française nous serait très avantageuse.

Lorsque nos jeunes filles auront reçu leurs diplômes de nos académies, il serait à espérer que quelques-unes puissent aller à Lachine, à Montréal, à St-Hyacinthe, à Québec, ou ailleurs pour y acquérir l'amour du français, tout en poursuivant leurs études. Une telle élite veillerait à notre avenir.

Quel admirable spectacle ce serait si nos éducateurs et éducatrices de la Nouvelle-Angleterre et de la province de Québec s'abouchaient pour résoudre ces problèmes qui hantent l'esprit des parents franco-américains!

Il devrait y avoir moyen de trouver un système d'éducation qui conviendrait à nos enfants franco-américains. Il en ferait de braves petits Américains,—sachant écrire et parler le français, même après leurs sorties de nos collèges et couvents. Hélas, ce français s'oublie si vite...

C'est un problème très sérieux que je laisse à nos éducateurs.

Voilà les nombreuses réflexions que peut parfois nous inspirer la vue d'une vieille bâtisse, qui fut autrefois un château-fort de la langue française à North Adams.

Antoine Dumouchel, M. D.

3 novembre, 1942,
North Adams, Mass.

LE CANADA FRANCAIS A LA CROISEE DES CHEMINS

par *Burton LeDoux* *

(Reproduit de la revue "Relations" de Montréal, Qué.)

Depuis environ 1900, les nations *modernes* ont vécu dans un état toujours plus aigu d'instabilité, d'angoisse, voire d'hystérie. Depuis lors, grâce aux prodigieuses découvertes de la science et de la technique, le groupe relativement restreint de ceux qui, dans chacun des Etats *modernes*, s'étaient assuré la mainmise sur le pouvoir politique et financier, eut beau jeu de mettre en pratique un *modernisme* à outrance, et de vouer le reste de la communauté à un rôle d'esclaves de la machine qui eût fait horreur à des despotes aussi vieux jeu que Henri VIII ou Louis XIV. Parallèlement, le *modernisme* rejeta toutes les contraintes imposées par le dogme chrétien. Cette évolution, les théories scientifiques en honneur dans les écoles l'ont consacrée dans son principe. A l'heure actuelle on ignore la morale chrétienne.

Notre civilisation occidentale subit aujourd'hui, par suite d'une faillite morale, une crise spirituelle, dont la gravité et l'importance ne peuvent être comparées qu'à celle des derniers jours de la Renaissance. Les idéologies embryonnaires et fumeuses du communisme, du fascisme et du nazisme traduisent les efforts et les aspirations vagues, primitives et hasardeuses de la masse vers un ordre meilleur, et ne sont que la prolifération monstrueuse de certaines tendances dont on peut noter, au sein de tous les Etats *modernes*, *l'action de jour en jour plus corrosive*. L'injustice universelle dans le domaine politique et les plaies, gravement envenimées, d'ordre économique et social qui ont donné naissance à une pauvreté et à une misère généralisées, pour aboutir aux terribles bouleversements que nous traversons aujourd'hui, relèvent de causes morales. La guérison de ces maux et la solution des problèmes posés par la guerre se trouvent dans la régénération morale.

Cette crise spirituelle mondiale exige de chaque individu un nouvel examen de conscience—non d'après les normes du *modernisme* et du *rationalisme*, responsables dans une large mesure de ce vent de folie qui souffle actuellement, mais bien d'après les principes de la morale chrétienne, mère de la civilisation occidentale. Une telle initiative permettrait d'espérer la préservation ou la renaissance de cette part de dignité humaine à laquelle chacun a droit. Baser son action sur toute autre éthique que la morale chrétienne serait se faire le complice et le jouet des fanatiques qui déterminent l'orientation des nouvelles idéologies en voie d'élaboration tant dans les démocraties que dans les Etats totalitaires.

Nous entrons actuellement dans une ère qui rappelle les premiers temps de la Réforme: parmi les clameurs de mécontentement et de frustration qui montent des classes populaires, écrasées sous le poids de l'exploitation, de la corruption et du gaspillage public, presque tous les contemporains qui ont gardé le souci des valeurs spirituelles ont affirmé l'urgence d'une réforme, et d'une *réforme*

* Burton LeDoux est un écrivain en vue de New-York très sympathique aux Canadiens français et aux Franco-Américains.

d'ordre moral. Les soulèvements populaires, en Russie, puis en Italie et ensuite en Allemagne, et les débordements sociaux causés par les ferments révolutionnaires qui travaillaient les démocraties, furent suivis par la violence meurtrière et l'anarchie de la pensée. En Angleterre, les empiètements des idéologies nouvelles sont appelés communément *Revolution by consent* et *The silent Revolution*. Aux Etats-Unis, James Burnham, dans un ouvrage intitulé *The Managerial Revolution*, et, plus récemment, Carl Dreher, dans *The Coming Showdown*, en ont esquissé l'évolution.

Il est malheureusement vrai que la loi de la majorité (*majority rule*) — principe essentiel aux systèmes politiques des Etats modernes — a eu pour effet de réduire l'individu à l'impuissance en face des outrages dont on l'accablait. Tel qu'appliqué à des collectivités de plus en plus importantes par des politiciens dont l'unique mérite réside dans l'habileté géniale à gagner les votes populaires, elle a voulu dire en pratique la loi d'une petite minorité plutôt que celle de la masse des citoyens, libres en théorie. Collaborant étroitement avec les politiciens, opérait une autre classe d'hommes dont l'unique mérite réside dans leur habileté géniale à gagner beaucoup d'argent. Ces derniers utilisaient leurs colossales fortunes, comme les politiciens le vote populaire, afin de faire marcher et d'exploiter le reste de la société. Le pouvoir et les privilèges que s'arrogeait le groupe des politiciens et des richards se maintinrent aux dépens de la dignité de la personne humaine. Par suite d'un lent et subtil travail d'enrégimentation auquel, dans la société moderne, l'individu a été soumis, d'abord dans la vie politique et ensuite dans la vie économique, l'homme a perdu graduellement et insensiblement ses droits individuels et s'est habitué à plier. Ajoutons que la complexité toujours croissante de l'économie moderne dépasse depuis longtemps l'intelligence de l'homme moyen, même s'il n'était pas pris par la nécessité de consacrer le meilleur de ses énergies à gagner tout juste sa vie. Il est donc incapable de juger les programmes qui sollicitent son suffrage, même s'ils étaient rédigés sans équivoque et présentés en toute loyauté.

Dans une atmosphère de plus en plus lourdement chargée, depuis la première guerre mondiale, de mépris pour la dignité de la personne, l'homme moderne, endormi par l'action d'une anesthésie progressive, ne put opposer qu'une résistance affaiblie à chaque nouvelle blessure. Dans cette ambiance, il perdit la souplesse indispensable à l'exercice et à l'épanouissement naturel de son intelligence, c'est-à-dire son sens critique, la faculté de discerner le beau et le laid, le bien et le mal, la vérité et le mensonge. Dans cette situation si voisine de l'esclavage économique, l'homme moderne s'est trouvé démoralisé, et a adopté, à défaut du christianisme répudié, un amoralisme, une attitude de laisser-faire universelle dont l'aphorisme suivant est peut-être la meilleure expression: "Chacun pour soi, et que le diable emporte le reste."

Les étapes de cette enrégimentation et le déclin de l'intelligence qui s'ensuivit chez les peuples modernes n'ont jamais été dénoncés si impitoyablement que par certains écrivains étatsuniens. Nous renvoyons le lecteur canadien-français aux ouvrages de Henry Adams, de Ralph Adams Cram, de H. L. Menken, de B. Iddings Bell, d'Allen Tate, de Carl Becker, de Westbrook Pegler, et de T. S. Eliot — non aux écrits de ces pontifes de l'actualité étatsunienne: les Parkman, Carl Van Doren, Dorothy Thompson, Walter Lippman, Van Wyck Brook, pas plus qu'aux écrits de la plupart de ces

pseudo-intellectuels qui rédigent articles spéciaux et recensions pour le *New York Times*, le *New York Herald Tribune*, le *New Republic*, *Time* et *Nation*.

Depuis l'époque de la Cession jusqu'aux premiers jours de la première guerre mondiale, la différence de langage et ce qui subsistait des préventions d'ordre religieux et historique divisant Français et Anglo-Saxons, furent le ciment de cette muraille qui sépare les Canadiens français et les autres races de l'Amérique du Nord. Mais les pierres mêmes de cette muraille, du haut en bas, et ces bastions furent l'oeuvre de la détermination du Canadien français de ne pas *trahir* son idéal religieux. Une telle construction exigeait qu'il examinât toutes ses activités à la lumière du plus sûr des phares: la religion. Le point précis que nous voulons souligner est que l'immense majorité des Canadiens français ont demandé l'orientation de leur vie à des chefs politiques et économiques canadiens-français et, dans une certaine mesure, britanniques, mais *également* à leurs chefs religieux. L'influence de ces deux catégories de chefs s'équilibrait, le poids de l'autorité faisant plutôt pencher la balance en faveur de la direction religieuse. De fait, les Canadiens français ont rendu à César (c'est-à-dire à l'Etat tel que les Anglais l'établirent au Canada après la Cession) ce qui appartenait à César, mais ils ont fait de leur mieux pour empêcher César d'empiéter sur Dieu. Cette simple injonction évangélique exprimait l'idéal que le moyen âge se faisait de la puissance politique et économique. Cet idéal devenu chez eux levain de vie a maintes fois fait encourir aux Canadiens français l'accusation de déloyauté envers l'Etat canadien et envers l'Empire. On les traita aussi d'*ignorants*, parce qu'ils refusaient de se rallier à la philosophie de leurs vainqueurs. Mais ils échappèrent à cette forme d'enrégimentation qui a transformé les peuples *modernes* en créatures plus ou moins dressées, qui doivent périodiquement chercher une issue à leur désir refoulé dans la violence des guerres et des révolutions qui ne changent que *la face de l'oppression, mais son sa réalité intime*.

A l'abri de cette muraille, les Canadiens français maintinrent un mode de vie inspiré du moyen âge, étonnamment exempt de toute contamination par le *modernisme* en progrès, qui avait envahi peu à peu le monde extérieur. Le rayonnement actif des principes chrétiens préserva de tout changement notable leurs institutions de caractère foncièrement médiéval. Les ravages de la loi de la majorité furent minimisés chez les Canadiens français du fait que ceux qui devaient à cette loi leur accès au pouvoir furent, en fait, contenus par l'autorité du clergé.

Au reste, la main de l'Etat ne pesa jamais trop lourdement sur les Canadiens français. La population, dans son ensemble, jouissait de la liberté relative de ceux qui vivent du sol ou près du sol. L'Etat affichait-il des exigences déraisonnables, le Canadien français se retranchait obstinément dans une attitude de non-coopération. Il y réussit d'autant plus aisément qu'il tirait sa subsistance, quelle qu'elle fût, de son propre labeur, de ses champs à lui, et du petit commerce entre compatriotes. Plusieurs Canadiens français rendirent un grand service à leur collectivité en s'astreignant provisoirement à de durs travaux au bénéfice des races qui dirigeaient la vie économique et l'exploitation des ressources naturelles du continent. Les historiens du Canada français n'ont pas suffisamment mis en lumière le rôle important que jouèrent ces individus dans la survie des Canadiens français en tant que peuple. L'argent, ramené du Canada anglais et des différentes régions des Etats-Unis, et mis en circulation à l'intérieur

du Canada français, permit à d'innombrables familles de s'assurer le minimum nécessaire à la vie.

Mais il y avait trop de monde en dedans du mur pour les ressources disponibles; l'existence était rude, la misère générale, et les terribles fléaux de la tuberculose et de la mortalité infantile suivaient de près dans le sillage de la malnutrition. Les ravages de la tuberculose, de la diphtérie et de la mortalité infantile parmi les Canadiens français ne furent pas alors—pas plus que maintenant—dus à l'ignorance du peuple, comme veulent le faire croire certaines accusations lancées par des propagandistes politiques et médicaux, accusations souvent répétées par la crédulité de certains Canadiens français eux-mêmes. Ces maux, en vérité, doivent être associés à la misère et à la malnutrition nées de la mainmise que la classe dirigeante du Canada—nous voulons dire, dans un sens large, l'ensemble du groupe canadien-anglais—garde sur les ressources matérielles et sur les chances de se procurer une existence simplement convenable. On ne rencontre que peu de cas de tuberculose ou de mortalité infantile dans les familles des directeurs de la *Montreal Cottons*, de la *Dominion Textile*, de la *Montreal Tramways*. Ce n'est pas parce que les capitaines de l'industrie au Canada et leurs congénères, les détenteurs de grandes fortunes aux Etats-Unis, sont reconnus pour la profondeur de leur culture, voire même pour un savoir libéré d'ignorance.

Il n'est pas sans intérêt de noter que la malnutrition ronge comme une lèpre la population d'une ville assiégée. Les Canadiens français furent, à la lettre, durant la période dont nous parlons, assiégés. Les Canadiens de langue anglaise devaient, de toute nécessité, consolider leur conquête. Ils ne pouvaient pas ignorer ou bousculer le Français comme l'Indien primitif et inculte. Le Français était le représentant d'une langue et d'une culture qui comptaient parmi les plus raffinées de l'Occident, rivales, pendant des siècles, de la civilisation britannique. De là des efforts opiniâtres à dénigrer cette langue et cette culture. Toutefois, la vie à l'intérieur de la muraille, loin d'être amoindrie, était stimulée par les assauts réitérés des Canadiens anglais et leurs tentatives d'angliciser et de protestantiser les assiégés.

Pendant cette période, la race canadienne-française a produit deux grands chefs qui menèrent des sorties contre les puissances travaillant à la disparition de la nation canadienne-française. Papineau un jour tomba le long de la route, embarrassé dans l'idéologie même qu'il combattait; quelques-unes des campagnes menées par M. Bourassa passeront à l'histoire.

En plus de ces deux chefs, le Canada français a produit quelques personnalités politiques qui méritent le titre d'hommes d'Etat, par opposition à celui de politiciens, et un grand nombre de chefs religieux de toute grandeur. Tous, dans l'ensemble, fondèrent leur politique sur une morale publique qui, mise en pratique, eût permis à chacun des groupes ethniques du Canada de suivre son propre idéal de vie sans avoir à redouter, de la part de ses voisins, des empiètements chroniques. Dans cet effort, ces chefs furent aidés par un grand nombre de Canadiens de langue anglaise qui croyaient sincèrement eux-mêmes en ce principe de sagesse. Ils furent même aidés par le *libéralisme* en progrès alors parmi les populations britanniques: tendance décevante qui conduisait facilement à conclure que l'homme était enfin sur la route de l'âge d'or.

Le *libéralisme* accordait aux individus et aux peuples conquis une plus

large mesure de droits civiques. Cette philosophie, toutefois, quoiqu'elle marquât une avance de l'humanitarisme, en ce sens qu'elle était préférable à la philosophie du coup de poing, découlait de cette conscience de sa force, de ce sentiment de sécurité dont jouissait toute la société anglaise d'alors: sorte de langue d'homme bien nourri, une largeur d'esprit confinant à l'indifférence à force de puissance et de sécurité. On trouve l'incarnation de cet esprit chez les écrivains fin-de-siècle de la France *moderne*.

Il est à noter que le *libéralisme* s'est épanoui principalement parmi les classes cultivées de la société anglaise, et se transmet, de génération en génération, au sein des familles qui avaient de la fortune, c'est-à-dire parmi les classes qui jouissaient de la sécurité la plus assurée, ou qui, nanties de sinécures académiques, n'avaient rien à redouter, à l'intérieur même de la société britannique, des formes plus grossières de la concurrence. Mais ces hommes n'avaient qu'une influence limitée. Ils devinrent écrivains ou philanthropes; leur rayonnement n'atteignit que dans une très faible mesure la classe qui était à forger les instruments de plus en plus puissants de l'exploitation économique et sociale qui définit le *modernisme* — et nous devons l'avouer, hélas, avec un grand nombre d'observateurs étatsuniens —, la démocratie avilie de ce temps.

Aujourd'hui le Canada français est envahi de toutes parts par des idées subtiles et brillantes qui — en dépit de l'anarchie où elles ont précipité le monde actuel — n'en ont pas moins conservé une séduction qui leur a permis de faire des incursions victorieuses dans le domaine de la culture indigène. Il y a maintenant de larges brèches dans la muraille par où hommes et idées hétérogènes s'engouffrent librement. Ils sont aujourd'hui solidement installés au cœur du Canada français et sont, de par leur caractère même, actifs et hostiles, ou du moins opposés, à son idéal. Leur influence et leur action ont mis de plus en plus en relief les deux grandes classes qui à l'heure actuelle constituent la communauté canadienne-française.

La première de ces classes comprend les agriculteurs, groupe dont M. Gérard Filion, dans un article intitulé "Les conquérants" (*Action nationale*, octobre 1941), a brossé un tableau si émouvant. Voici des hommes harmonieusement accordés à leur milieu et à leur niveau culturel; ils vivent une vie vraiment équilibrée grâce à l'harmonie de leur cœur et de leur esprit. Pour eux, les institutions de la Nouvelle-France à caractère médiéval n'ont que très peu changé. Ils font bien leur tâche tout comme l'ont faite les leurs depuis qu'existe le Canada français.

La population canadienne-française des villes présente un tableau tout à fait différent: confusion, désordre culturel, inadaptation criante, inquiétude endémique. De nos jours, le gros de cette population est entassé dans ce qui est devenu des centres *modernes* d'industrie, et, jusqu'à un certain point, emporté rapidement dans le courant de la *duperie moderne*.

L'ouvrier de la *Montreal Cottons* qui, en retour de deux semaines de travail, reçoit la maigre pitance de \$29.80, est incapable d'entretenir et de nourrir, humainement et décemment, une famille de cinq à neuf membres, et parfois plus. Inadaptation, souffrances, découragement, et autres bouleversements psychologiques ne peuvent manquer d'altérer profondément le caractère de cet homme et de sa famille. L'ouvrier de la *Montreal Cottons* ou de quelque autre de ces firmes impersonnelles dont les Canadiens français sont la proie,

sait qu'il ne tient qu'à lui de renier sa nationalité, de s'angliciser graduellement, de vivre dans l'Ontario, ou même dans le Québec, pour travailler pour la même firme et recevoir le double de son salaire actuel. De là, durant les vingt dernières années, l'apparition et les progrès, dans les milieux canadiens-français, de cette psychologie de fuite, un "mal des Etats" d'ordre moral qui pousse toute une population à se fondre dans le *melting pot* nord-américain.

Nous n'oublions pas, pour autant, que la population canadienne-française des villes a en général gardé ses positions et conservé sa religion et sa foi dans la survie de sa race. Entêtés et héroïques, les Canadiens français défendent toujours ces bastions, mais *il est grand temps qu'on les relève*.

Et maintenant que les mesures de guerre — qui promettent bien de durer longtemps encore — ont rivé le Canadien français à ses chaînes d'avant-guerre, il sera intéressant d'observer cette foule de déracinés entassés dans les villes. Vont-ils adopter un comportement social *moderne* conforme à l'esprit des Etatsuniens et des Canadiens anglais — ils y gagneraient sans doute quelque adoucissement à leurs maux, mais donneraient ainsi en bloc dans la désillusion chronique qui constitue le caractère fondamental du *modernisme*; ou bien se tourneront-ils vers une action sociale entreprise et menée à bonne fin sous le signe du christianisme? Encore un coup, c'est là le problème de fond qui, il y a quatre ou cinq siècles, aux jours de la Réforme, se posa à la Chrétienté.

Les Canadiens français ont beaucoup écrit sur l'anglicisation de leur langage, mais comparativement peu de chose sur l'anglicisation des opinions et des jugements que plusieurs Canadiens français eux-mêmes ont sur leur histoire, leur évolution ethnique et leur situation actuelle. Cette dernière forme d'anglicisation est d'emblée la plus importante. Si, en effet, la société canadienne-française reçoit son orientation intellectuelle d'historiens, d'écrivains et d'hommes politiques dont l'esprit est pour une bonne part anglicisé, elle paraîtra en bonne voie d'être absorbée à fond dans le *melting pot* nord-américain: destin redouté des Canadiens français depuis plusieurs générations, et que tout Etatsunien et tout Canadien anglais averti ne sauraient que déplorer.

Un des traits les plus saillants de la vie canadienne-française des derniers vingt ans est l'influence toujours grandissante d'une soi-disant élite intellectuelle. Un nombre considérable des membres de cette *élite*, entraînant à leur suite des politiciens, des universitaires pourvus de sinécures dans la société canadienne et convertis au *libéralisme*, des professionnels du droit et de la médecine, et des hommes d'affaires, plaident ouvertement — avec plus ou moins de vigueur — la cause du *modernisme*. Plusieurs parmi eux sont déjà pas mal anglicisés — le plus souvent inconsciemment. Leurs écrits et leur conduite présentent un curieux alliage de principes sous-jacents au canadianisme français et des idées *modernistes*, alliage auquel se refuse le Canadien français avisé, et que le monde *moderne* n'accepte que lorsqu'il est sûr d'en tirer avantage.

Le canadianisme français est profondément enraciné dans la réalité fondamentale de la civilisation occidentale: le christianisme. Les chefs du Canada français se doivent de formuler, de développer et de réaliser une forme de culture propre à la ville, qui sauvera les populations urbaines du fléau de la frustration *moderne*, et qui, en leur permettant de vivre une culture vraiment urbaine, synchronisera leur propre effort avec celui de la classe agricole. Voilà précisément ce que le moyen âge en fin de compte n'a pas su accomplir. Ainsi la si-

tuation du Canada français fait revivre un vieux problème que les *modernes* ont tenu longtemps pour résolu : un peuple peut-il préserver son intégrité contre les forces du *modernisme*? Pour résoudre ce problème, les Canadiens français trouveront sans doute des idées inspiratrices dans l'étude des grands siècles de la catholicité et en particulier dans celle du travail corporatif ou communautaire au moyen âge, dont le plus bel exemple peut-être se trouve dans la construction et l'ornementation des grandes cathédrales gothiques.

L'oeuvre de certains écrivains de la jeune génération, MM. André Laurendeau, Gérard Filion, François-Albert Angers et quelques autres, ainsi que les promesses d'avenir contenues dans les articles d'étudiants publiés dans le *Quartier Latin*, tout cela est singulièrement significatif. La montée de ces jeunes n'est pas à proprement parler une renaissance; elle est plutôt l'effet du dynamisme intime au canadianisme français, dynamisme qui toujours a joué aux périodes de crise aiguë; tout cela prédit que les Canadiens français ne tomberont pas sans résister s'il arrive jamais qu'ils tombent. La *Ligue pour la défense du Canada* tient actuellement la vedette sur la scène canadienne-française. L'apparition de ce mouvement déborde, en signification, un simple vote *non* sur une question à laquelle le monde *moderne* accorde un sens purement politique. La *Ligue pour la défense du Canada* a prouvé péremptoirement que les Canadiens français, mis en face d'une question vitale, savent présenter un front uni, que la trop fameuse inertie du peuple canadien-français n'est qu'un mythe, qu'un petit groupe de citoyens peut prendre une initiative indépendamment des chefs politiques déjà tombés dans un honteux discrédit mais détenant encore le prestige de leur situation; que la morale doit gouverner la vie politique comme la vie religieuse; que la défense du Canada doit inclure la défense contre les ennemis du dedans aussi bien que contre ceux du dehors, contre l'exploitation, la misère, la malnutrition et la maladie qui font leurs ravages à l'intérieur même du Canada.

(Traduit de l'anglais par RELATIONS)

LES QUARANTE ANS DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE

Recension par Edward-B. Ham *

reproduite du "New England Quarterly"

Les Quarante Ans de la Société Historique Franco-Américaine. Edited by J. Ubalde Paquin, Arthur L. Eno, Antoine Clément, J. T. Benoit, and Adrien Verrette. (Manchester, New Hampshire: Press of *l'Avenir National*. 1940. Pp. 878. \$5.00.)

The Société Historique Franco-Américaine has assembled an admirable chronicle of the four decades since its foundation in 1899 by J. Henri Guillet. *Les Quarante Ans* embodies in attractive form the results of studies sponsored by the principal French literary and historical society in the United States. In addition to these lectures and scholarly papers, however, the Société Historique has subsidized other noteworthy publications, such as *La Croisade Franco-Américaine* (1938), J. T. Benoit's *Catéchisme d'histoire franco-américaine* (1939), and A. L. Eno's *French Trails in the United States* (1940). In 1912 and 1937, the society actively supported the international language congresses at Quebec; it has awarded numerous prizes and medals in Franco-American interests.

For a pleasing and informative survey of the society's activities, one should read the foreword by Professor Chinard, the "Historique" by Antoine Clément, and the three speeches (775-794) by Hector Belisle, L. J. Jobin, and Professor James Geddes. From these pages, among other facts, New England historians will recognize their particular obligation to Dr. J. Armand Bédard, J. Arthur Favreau, and Judge Arthur L. Eno.

The programs of the past forty years, including about a hundred speakers, have been remarkably well balanced, both as to subjects and nationalities represented. From the beginning, the society has had constant cooperation from faculty members and visiting professors at Harvard: in particular, W. B. Munro, André Morize, L. J. A. Mercier, and Jean Seznec. Papers have frequently been read by critics of the first rank in French Canada, as well as by Franco-American and Anglo-American writers.

Since 1904 one of the most active associates of the Société Historique has been Professor Geddes of Boston University, author of six papers in *Les Quarante Ans*; for years he has been the leading American investigator in French-Canadian linguistics and bibliography, fields in which he has won impressive recognition among scholars both here and abroad.

Cardinal Villeneuve's address on the *Fait français en Amérique*, which M. Chinard describes without exaggeration as "désormais classique," is probably the finest in the volume. Further comment in this notice, however, must be limited to articles concerning New England. Franco-American literature is represented in two papers of sensitive criticism by Henri d'Arles and in a num-

* M. Edward-B. Ham, ci-devant de Yale, est professeur de littérature française à l'Université du Michigan.

ber of poems by G. A. Boucher, whose recent collection, *Je me souviens*, has been well received in the United States and Canada.

The most important papers on the French population of New England are those by Jean-Charlemagne Bracq and Josaphat Benoit. The abbé Robert Lefebvre gives an interesting account of the French community in Berlin, New Hampshire. Norman ancestry is a favorite theme, particularly in the thoughtful surveys of Emile Vaillancourt and Dr. Bédard. Franco-American journalism is competently discussed by Alexandre Belisle and Maximilienne Tétrault, both of whose books are authoritative in the field.

Three articles in *Les Quarante Ans* are especially pertinent for the earlier history of Boston. Judge Hugo A. Dubuque relates the curious story of Alexandre Vattemare and his role in the founding of the Public Library, and L. J. Jobin gives an account of Lafayette's visit in 1824-1825. Professor Morize gathers together an excellent assortment of French opinions on Boston and Bostonians since Revolutionary times; he wisely mentions the lady who advised Boston society to have "a little more commerce with the professors of Harvard."

It is regrettable that a number of manuscripts, such as Favreau's study of the venerable *Courrier de Boston*, were lost prior to the compilation of *Les Quarante Ans*. Aside from unavoidable lacunae, defects in the book are few. A complete list of members — the society has about two hundred at present — would have been appropriate. While references are generally not hard to find, the index of speakers at the end of the volume should have been made complete.

The Société Historique is to be congratulated for its contribution to French culture in New England, and for making available a record which cannot fail to benefit the growing interest in Franco-Canada among American scholars.

Edward B. HAM

University of Michigan.

HONNEUR A M^{re} EUGENE-L. JALBERT

de "L'Union"

M^{re} Eugène-L. Jalbert, de Woonsocket, R.-I., infatigable défenseur des droits des Franco-Américains et animateur de grandes oeuvres pour la survivance de la langue française en Amérique, a été l'objet d'un honneur bien mérité lorsque le recteur de l'Université Laval lui décerna le grade de docteur en droit, *honoris causa*, aux exercices de fin d'année tenus à Québec, le mardi 16 juin.

L'un des représentants les plus distingués du groupe franco-américain, avocat justement célèbre, orateur puissant, M^{re} Jalbert occupe le poste d'avocat-conseil de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique depuis plus de vingt ans. Ses services sont d'autant plus précieux pour la Société que M^{re} Jalbert est un spécialiste de grande renommée en mutualité.

Admis au barreau du Rhode-Island en 1909, avant même d'avoir terminé ses études à l'Université de Boston, où il devait être diplômé avec grande distinction l'année suivante, M^{re} Jalbert ne tarda pas à briller par son talent, son énergie et son dévouement.

Depuis son entrée dans la vie active, professionnelle et civique, M^{re} Eugène-L. Jalbert s'est surtout fait le défenseur de la langue française et a lutté devant les législatures pour revendiquer le droit d'enseigner le français dans les écoles paroissiales. A trois reprises, il amena la défaite en législature de l'Etat du Rhode-Island de projets de loi nuisibles à la survivance française. Les attaques contre les écoles franco-américaines furent repoussées d'une manière si énergique que les ennemis de notre langue renoncèrent, dans la suite, à continuer la lutte.

M^{re} Jalbert a été l'un des fondateurs de la Fédération catholique franco-américaine, en 1916, et son président, de 1921 à 1925. Il fut aussi le président fondateur du Comité France-Amérique de Woonsocket, de 1930 à 1934.

L'un des principaux organisateurs du Congrès du Parler français tenu à Québec en 1937, M^{re} Jalbert fait partie du Comité permanent qui s'occupe d'en diriger, soutenir et perpétuer les bons effets.

En reconnaissance de son dévouement pour la cause du français aux Etats-Unis, M^{re} Jalbert fut créé chevalier de la Légion d'Honneur par le président de la République Française, le 14 juillet 1934.

Membre de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique depuis 1903, ayant été initié immédiatement après avoir atteint sa dix-huitième année, c'est-à-dire l'âge minimum fixé à cette époque pour admission dans la Société, il a pris une part très active à son développement. Il fut le secrétaire du Congrès de Fall River, en 1912, puis président du Comité de législation au Congrès de Worcester, en 1915. Il devint avocat-conseil au Congrès de Lewiston, en 1921, poste auquel il fut réélu après les cinq derniers Congrès, en 1925, 1929, 1933, 1937 et 1941.

LE JUGE ENO HONORE PAR L'UNIVERSITE DE MONTREAL

Franco-Américain de marque qui recevra l'un des doctorats *honoris causa* décernés par l'université à l'occasion de l'inauguration de ses nouveaux immeubles sur le mont Royal

par Yvonne Le Maître *

Les milliers d'amis du juge Arthur-L. Eno de Lowell, par toute la Nouvelle-Angleterre, se réjouiront de le voir au nombre de l'illustre compagnie qui suit, personnages distingués dont les talents s'affirment en divers champs d'activité au Canada, aux Etats-Unis et en France, nommés docteurs de l'université à l'occasion de l'inauguration des splendides nouveaux immeubles universitaires sur la montagne historique de Ville-Marie. Les nouveaux docteurs *honoris causa* ont déjà reçu leur parchemin. A la première collation de diplômes sur la montagne, en juin prochain, tous seront les hôtes de l'université à une première et grandiose cérémonie d'inauguration officielle de ses nouvelles bâtisses.

Faculté de droit: l'hon. juge Séverin Létourneau, juge en chef de la province de Québec et président de la Cour d'appel; l'hon. Louis Saint-Laurent, ministre de la justice.

Faculté de médecine: M. Télesphore Parizeau, ancien doyen de cette Faculté.

Faculté des sciences: Mgr C.-P. Choquette, un des précurseurs du mouvement scientifique au Canada français; le docteur Georges-H. Baril, secrétaire de la Faculté des sciences et vice-doyen de la Faculté de médecine.

Faculté des lettres: M. Sinclair Laird, ancien doyen de la School for Teachers du Collège MacDonald et homme versé dans les questions d'enseignement et d'éducation.

Faculté des sciences sociales: l'hon. Damien Bouchard, ministre de la Voirie dans le gouvernement Godbout, à Québec.

Ecole polytechnique: M. Georges-J. Desbarats, ancien élève et ancien sous-ministre de la Défense nationale à Ottawa; M. Arthur-E. Dubuc, ancien vice-président du Conseil des ports nationaux du Canada. (Ces deux messieurs recevront leur parchemin le soir du banquet annuel des Anciens de Polytechnique le 30 janvier.) Troisième docteur (ès-sciences appliquées): M. Arthur Pelletier, ancien professeur de mathématiques à l'Ecole.

Ecole des Hautes Etudes commerciales: M. René Morin, gouverneur de la Société Radio-Canada et président du Trust général du Canada; l'hon. Jules Brillant, conseiller législatif et grand industriel de Rimouski.

Ecole d'Hygiène sociale appliquée: Mlle Alice Ahern, garde-malade en chef à la compagnie d'assurance Metropolitan.

Docteurs de l'Université: Louis Gillet, de l'Académie française (*in absentia*); Oscar Halecki, recteur de l'Université polonaise en exil à Paris; M.

* Mlle Yvonne Le Maître, de Lowell, Mass., écrivain franco-américain très prisé, ancien auteur de "Place Aux Dames" de L'Etoile de Lowell, écrit maintenant pour le Travailleur.

Edmundo de Holte Costello, consul général de Colombie à Montréal; M. John Fenlon, P.S.S., supérieur des Sulpiciens à Baltimore; M. Cyril James, principal de l'Université McGill; Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval de Québec; M. Désiré Defauw, chef attitré de l'orchestre des Concerts symphoniques de Montréal; M. Willie Comeau, Acadien, ministre dans le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse; M. Arthur Eno de Lowell, trésorier de la Société Historique Franco-Américaine; le Père Georges Simard, écrivain et professeur à l'Université d'Ottawa; M. Ernest Cormier, architecte, auteur des plans de l'Université de la montagne; l'hon. Philippe Roy, ancien ministre du Canada à Paris; sir Eugène Fiset, lieutenant-gouverneur de la province de Québec; l'hon. Alphonse Raymond, président de la Commission d'étude sur l'Université en 1937 et premier président de la Société d'Administration de l'Université, conseiller législatif; l'hon. James-Arthur Mathewson, trésorier de la province de Québec; M. Gerald McShane, P.S.S., curé de la paroisse St-Patrice à Montréal; Mgr Vincent Piette, ancien recteur de l'Université de Montréal; Mlle Marie-Claire Daveluy, auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire de Montréal; M. Augustin Frigon, directeur général de la Société Radio-Canada, et M. Arthur Surveyer, ingénieur réputé.

Le juge Eno est né à Lowell le 20 mars, 1892, et fit ses études au *Lowell High School* et au collège Harvard. Il fut admis au barreau du Massachusetts en 1914, à l'exercice du droit à la cour de district des Etats-Unis en 1915, et à la cour Suprême des Etats-Unis en 1918. En 1927, il fut nommé juge de la cour de district de Lowell.

En 1917, il s'enrôlait volontaire en la première guerre universelle, et recevait en 1918 sa commission de lieutenant. Il servit à Washington, D. C., à l'état-major central de l'armée. Il fut l'un des fondateurs et l'avocat-conseil du poste de Lowell de la Légion Américaine, et commandant du chapitre de Lowell de l'Ordre Militaire de la Grande Guerre. Il est actuellement président de la commission de conscription 86 du service sélectif militaire, et membre de l'association patriotique *American Friends of Lafayette*.

Lowell a reconnu par de nombreux honneurs civiques, sociaux et professionnels les grands services rendus par le juge Eno à la population de sa ville natale. Il fut secrétaire de la commission chargée d'ériger le *Lowell Memorial Auditorium*, au coût d'un million, en 1919. Il fut président du comité d'organisation des Scouts d'Amérique, du conseil général du Lowell métropolitain. Membre du *Commercial Law League of America*, de l'*American Arbitration Association*, des associations du barreau des Etats-Unis, de l'Etat du Massachusetts et de la ville de Lowell, et de la *Law Society of Massachusetts*, il fut en outre président, pour l'exercice 1941-42, de cette dernière organisation de juristes.

En son champ d'action purement franco-américain, qui est immense, le juge Eno s'est révélé l'un des piliers les plus tenaces et les plus habiles de la survivance française. Fêru d'histoire, il n'entend pas seulement que les petits Franco-Américains se souviennent du grand rôle historique qu'a tenu la race française dans la colonisation de l'Amérique du Nord. En divers articles et conférences destinés à la population lowelloise de langue anglaise, il s'affirme grand éducateur à cet égard, et ne perd jamais l'occasion de rappeler aux Américains de toutes provenances le grand souvenir historique colonial français. Et

il est, comme l'on sait, le grand animateur de la Société Historique Franco-Américaine, qui joue un rôle si notoire en la conservation de la culture française en Nouvelle-Angleterre.

Le groupe actuel de l'Alliance française de Lowell, très actif et à la page, fut fondé à la demeure du juge Eno en 1929, à l'aide d'amis convoqués par lui, et il en fut le deuxième président. Il fut aussi le fondateur de l'Association des Anciens Elèves du collège St-Joseph, et fait partie des organisations franco-américaines de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, des Canado-Américains, et de l'Association Catholique.

En octobre 1938, la République française reconnaissait les services rendus à la culture française aux Etats-Unis par M. Eno, en le nommant officier d'Académie. M. François Brière, consul de France à Boston, vint à Lowell lui remettre les palmes académiques, à une séance mémorable de l'Alliance française.

Le juge Eno, quand il n'était encore que M^{re} Eno, épousait, le 1^{er} mai 1923, mademoiselle Claire Lamoureux, fille de feu le Dr Joseph-E. Lamoureux, femme d'une belle culture et d'un très grand charme. M. et Mme Eno sont les parents de trois enfants, dont l'aîné, Louis, est finissant au collège Harvard.

Yvonne Le Maître

BIBLIOGRAPHIE FRANCO-AMERICAINE

par Jacques Ducharme

Romans

- | | |
|-------------------------|--|
| Beaugrand, Honoré | <i>Jeanne la Fileuse</i> , feuilleton dans "La République," Fall-River. Histoire de la vie industrielle. |
| Crépeau, Georges | <i>Bélanger, ou l'Histoire d'un crime</i> . "L'Etoile," Lowell, 1892. |
| Ducharme, Jacques | <i>The Delusson Family</i> , Funk & Wagnalls, 1939. Histoire de l'émigration. |
| Duval-Thibault, Anna-M. | <i>Les Deux Testaments</i> , feuilleton dans "L'Indépendant," Fall-River. Publié en volume en 1889. |
| Lessard, Camille | <i>Canuck</i> |
| Nevers, Edmond de | <i>Chaumard</i> . Roman inachevé sur les coutumes canadiennes. |
| Port-joli, Emma | <i>Mirbah</i> , La Justice Pub. Co., Holyoke, 1910-11. Récit d'émigration et d'anciennes coutumes. |
| Sasseville, Alberte | <i>La Jeune Franco-Américaine</i> , Lewiston, Me. |
| Tesson, Louis | <i>Une Idylle Acadienne</i> , feuilleton dans "Le Messenger," Lewiston, Me. |
| | <i>Le Sang Noir</i> , feuilleton dans "Le Messenger," Lewiston, Me. |
| | <i>Un Amour sous les Frimas</i> , feuilleton dans "Le Monde Illustré," Montréal. |
| | <i>Céleste</i> , feuilleton dans "Le Maître Français," 1893-94. Un roman acadien. |
| Tremblay, Rémi | <i>Un Revenant</i> , Fall-River, 1884. Histoire de l'insurrection de 1837 au Québec. |
| | <i>Contre le Courant</i> , feuilleton dans "L'Indépendant," Fall-River. |

Notez bien — Dans certains cas, les anciennes collections de journaux sont inaccessibles, et ainsi les dates sont incertaines, et on ne peut classer le roman définitivement quant à l'intrigue.

Poésies

- | | |
|------------------------|---|
| Boucher, Dr Georges-A. | <i>Je me souviens</i> , 4 éditions, 4ème édition—Beauchemin, Montréal, 1939. |
| Dantin, Louis | <i>Au seuil du Crépuscule</i> , Shawinigan, 1924. |
| Daoust, Charles | <i>Vita</i> , Valiquette, Montréal, 1939. |
| Dion-Lévesque, Rosaire | <i>En égrenant le chapelet des jours</i> , Editions du Mercure, New-York et Montréal, 1928. |

- Les Oasis*—Sonnets, Desclée, Rome, 1930.
Petite Suite Marine, Editions la Caravelle,
 Paris, 1931.
Walt Whitman, Les Elzéviros, Montréal,
 1933. Traduction des meilleures pages.
- Duval-Thibault, Anna-M. *Les Fleurs du Printemps*, Fall-River, 1892.
 Poèmes anglais et français.
- Eid, M. l'abbé Joseph *A l'Ombre des Cèdres*, Fall-River, 1940.
 Histoire du Liban, prose et vers épiques.
- Fitzgerald, Marie-G. *Fragments de Vie*, Lewiston, 1933.
- Girouard, Dr Joseph-A. *Au Fil de la Vie*, Lewiston, Me., 1909.
- Magnan, M. l'abbé D.-M.-A. *Rime et Raison*, Québec, 1923.
- Nolin, le R. P. Louis-A., o.m.i. *Vers les cimes*, "L'Etoile," Lowell, 1936.
- Roy, Dr J.-H. *Les Voix Etrangères*, "L'Etoile," Lowell,
 1902.
- Tremblay, Rémi *Caprices Politiques*, Fall-River, 1883.
Coups d'Aile et Coups de Bec, Fall-River,
 1888.
Boutades et Rêveries, Fall-River, 1893.

A noter — Plusieurs ont publié des poèmes dans les journaux, surtout Andrélys, Mathias Harpin, Charlotte Michaud, Louis Tesson, le Dr Joseph Thériault, Gabriel Crevier, Robert Deasulniers, etc. Leurs oeuvres ont été en grande partie lyriques, et fragmentaires, et conséquemment on ne peut que les mentionner. Il va sans dire qu'il n'y a pas lieu de mentionner dans cette liste les poètes français de New-York, car en général leur inspiration leur vient de France. En somme, cette liste de poètes est incomplète à cause de l'impossibilité de contrôler les anciens journaux, magazines, etc.

Récits de Voyages

- Beaugrand, Honoré *Lettres de Voyages*.
 Six mois dans les Montagnes Rocheuses.
- Couture, J.-B. *Le Vieux Montréal*
- Daoust, Charles *En Europe*, Lewiston, Me., 1926.
120 Jours de Service Actif au Nord-Ouest,
 Sénécal, Montréal, 1886. Campagne mili-
 taire de la Rébellion Métis.
- Franchère, Gabriel *Relation d'un voyage à la côte du nord-ouest*
de l'Amérique Septentrionale dans les an-
nées 1810-1814, Montréal, 1820.
 N.B.—Franchère fut l'un des premiers à s'é-
 tablir dans l'Etat de New-York.
- Goesbriand, Mgr Louis de *Voyage en Terre Sainte*, Montréal, 1889.

A noter — Les oeuvres de Beaugrand ont apparemment été écrites après son départ de la Nouvelle-Angleterre, tandis que celles de Daoust et de Franchère ont été publiées avant leur venue ici. On en fait mention ici parce que ces auteurs ont joué des rôles importants dans les activités franco-américaines au cours de leur séjour en ce pays.

Biographies

Anonymes

- M. le curé Joseph-E. Chicoine, 1887-1937*, Caron Press, Worcester.
Noces d'or de Mgr Charles Dauray, Woonsocket, 1920.
Noces de diamant de Mgr Charles Dauray, P. A., Woonsocket, 1930.
Fabien Gédéon Deshaies, 1863-1928, Nashua, N.-H., 1930.
Ferdinand Gagnon, biographie par Benjamin Sulte, Worcester, 1886.
Ferdinand Gagnon, biographie par Josaphat Benoit, Manchester, 1940.
M. le curé A. Graton, 1890-1915, paroisse St-Jean-Baptiste, Pawtucket, R.-I., Pawtucket, 1915.
Dévoilement du monument La Fayette, Fall-River, 1916.
Jubilé d'or de M. le curé J.-L.-A. Lévesque, paroisse Ste-Marie, Marlboro, Mass., Marlboro, 1932.
Noces d'argent de M. le curé Donat Lussier, paroisse Notre-Dame du Bonsecours, Mapleville, R.-I., Woonsocket, 1933.
Le monument Milette. Hommage à Mgr J.-B.-H. Milette, 46 ans curé de St-Louis-de-Gonzague de Nashua, N. H., Nashua, 1930.
Retour d'Europe de M. l'abbé A.-A. Sylvestre, 1930.
- Hommages à Mgr Charles Dauray, P. D.*, Woonsocket, 1918. (Sermon)
- L'Aube d'une Ame, Vie de Louis Robert*, a. a., premier Assomptioniste Franco-Américain, Bonne Presse, Paris, 1933.
- Laurier et son temps*, Worcester, 1905.
Champlain, Fall-River, 1907.
Les avocats franco-américains de Lowell, Lowell, 1936.
- Eloge de M. l'abbé Hyacinthe Martial*, Worcester, 1883.
- J.-A. Favreau—In Memoriam*, "L'Etoile," Lowell, et "La Justice," Holyoke.
- Portraits Assomptionistes*, Bonne Presse, Paris.
- Vie du Père D'Alzon*, Bonne Presse, Paris.
- M. l'abbé P.-J.-B. Bédard*, Drummondville, 1927.

Bessette, M. l'abbé J.-C.

Cleux, R. P. Angelome, a. a.

David, L.-O.

Dubuque, Hugo-A.

Eno, Arthur-L.

Gagnon, Ferdinand

Geddes, James fils

Guissard, R. P. Polyeucte, a.a.

Lambert, Adélar

- Provost, M. l'abbé Joseph *Portrait et Biographie de Jean Vernier, Manchester, 1892.*
- Rocheleau, Corinne *Hors sa Prison, Montréal.*
- Savarin, Jules *Mémoires d'un soldat français de 1914 à 1919, Lewiston, Me., 1928 (autobiographie).*
- Vaillant, Pierre-U. *Notes biographiques sur M. l'abbé P.-J.-B. Bédard. (Ecrites, composées, imprimées et reliées par l'auteur.)*
- Verrette, M. l'abbé Adrien *Monument Dubois. Hommage à M. le curé J.-Eugène Dubois, paroisse Sacré-Coeur de Laconia, N.-H., Laconia, 1925.*
Messire Chevalier, Manchester, 1927 et 1929.
Messire Joseph-Onésime Desrosiers, Somersworth, N.-H., 1926.
Messire Julien Richard, Manchester, 1932.
- Viau, Eusèbe, et Philie, Ernest-J. *Musique*
Chants populaires des Franco-Américains, 2e édition—Woonsocket, 1927. Auspices de l'Union St-Jean-Baptiste.
- Viau, Eusèbe *Vieux Cantiques et Hymnes Religieux, Woonsocket, 1931.*

Historiques de Paroisses

- Anonymes *Paroisse Notre-Dame, Southbridge, Mass., Southbridge, 1905.*
Notre-Dame du Sacré-Coeur, Central-Falls, R.-I., Central-Falls, 1908.
Saint-Antoine de New-Bedford, Mass., Montréal, 1913.
Saint-Joseph de Lowell, Mass., Lowell, 1916.
Sacré-Coeur de Concord, N. H., Concord, 1917.
Notre-Dame de Southbridge, Mass., Southbridge, 1919.
Saint-Joseph de Waltham, Mass., Waltham, 1919.
Précieux-Sang de Holyoke, Mass., Holyoke, 1919.
Saint-Thomas d'Aquin de Springfield, Mass., Springfield, 1920.
Notre-Dame-de-Lourdes, Fall-River, Mass., Fall River, 1924.
Sainte-Famille, Woonsocket, R.-I., Woonsocket, 1927.
L'Immaculée Conception, Holyoke, Mass., Holyoke, 1927.

- Saint Nom de Marie, Salmon Falls, N.-H.,* Salmon Falls, 1929.
- Sacré-Coeur, North Attleboro, Mass., North Attleboro,* 1929.
- Saint-Laurent, Meriden, Conn., Meriden,* 1930.
- Saint-Augustin, Manchester, N. H.,* 1931.
- Sainte-Marie, Salmon-Falls, N.-H.,* Salmon-Falls, 1932.
- Sainte-Marie, Lewiston, Maine, Lewiston,* 1932.
- Notre-Dame du Sacré-Coeur, Central-Falls, R.-I., Central-Falls,* 1933.
- Sanctuaire Sainte-Thérèse, Woonsocket,* 1933.
- Saint-Jacques, Manville, R.-I., Woonsocket,* 1934.
- Saint-Mathieu, Central-Falls, R.-I., Central-Falls,* 1934.
- Saint-Jean l'Evangéliste, Newton, Mass.,* Newton, 1936.
- Sainte-Anne, Woonsocket, R.-I.,* (ni éditeur ni date).
- Audet, M. l'abbé J.-F. *Histoire de la congrégation canadienne de Winooski, Vt.,* Montréal, 1906.
- Chandonnet, M. l'abbé T.-A. *Notre-Dame des Canadiens, Worcester, Mass.,* Montréal, 1872.
- Clément, Antoine *Saint-Louis de France, Lowell, Mass.,* Lowell, 1929.
- D'Amours, M. l'abbé J.-A. *Saint-Mathieu de Central-Falls, R.-I.,* Québec, 1917.
- Duplessis, M. l'abbé Georges-J.-C. *Noces d'argent du Sacré-Coeur d'Amesbury, Mass.,* Amesbury, 1929.
- Hamelin, M. l'abbé H. *Notre-Dame des Sept Douleurs d'Adams, Mass.,* Montréal.
- Kerlidou, M. l'abbé J. *Sainte Anne of Isle Lamothe in Lake Champlain, its history, etc.,* Burlington, 1895.
- Magnan, M. l'abbé D.-M.-A. *Notre-Dame de Lourdes, Fall-River, Mass.,* Québec, 1925.
- Morin, M. l'abbé Guillaume *Paroisse Immaculée Conception de Fitchburg, Mass.,* Worcester.
- Verrette, M. l'abbé Adrien *Paroisse Sainte-Marie, Manchester, N.-H.,* Manchester, 1931.
- Paroisse Sainte-Marie, Salmon-Falls, N.-H.,* Manchester, 1932.
- Paroisse Saint-Charles-Borromée de Dover, N.-H.,* Manchester, 1933.
- Paroisse du Sacré-Coeur de Concord, N.-H.,* Manchester, 1934.

A noter — Les titres de ces historiques ont été résumés aux noms des paroisses, sauf dans les cas où l'auteur est connu. Cette liste est loin d'être complète, mais dans nombre de cas il est presque impossible de se procurer des exemplaires des historiques des paroisses. Dans la plupart des cas, on a écrit ces historiques pour commémorer l'anniversaire d'une paroisse, vingt-cinquième, cinquantième, et ainsi de suite. Ils contiennent des biographies des prêtres qui ont desservi ces paroisses, l'histoire de la fondation de la paroisse, et d'autres détails se rapportant à la vie franco-américaine de la communauté.

Ouvrages d'Histoire

Anonymes

Les Quarante Ans de la Société Historique Franco-Américaine, Manchester, 1940. Conférences de quarante ans.

Bulletins de la Société Historique Franco-Américaine. Publiés irrégulièrement mais maintenant annuellement. Dernier numéro, Manchester, 1942.

Les Franco-Américains peints par eux-mêmes, Montréal, 1936. Articles par divers écrivains sur la question franco-américaine. Préface par A. Robert.

La Croisade Franco-Américaine, Manchester, 1938. Contribution des Franco-Américains au 2e Congrès de la Langue française à Québec en 1937.

Premier Congrès de la Langue française au Canada, Québec, 1913. (*La Croisade* est un supplément aux rapports du 2e Congrès pour les Franco-Américains.)

Beaudé, M. l'abbé Henri
(Henri d'Arles)

Nos historiens, Montréal, 1921.

Belisle, Alexandre

La Culture Française, 1920.

Les Canadiens Français dans le développement des Etats-Unis. Brochure, Worcester, 1907.

Histoire de la Presse Franco-Américaine et des Canadiens Français aux E.-U., Worcester, 1911. L'ouvrage classique sur les journaux franco-américains.

Livre d'Or des Franco-Américains de Worcester, Worcester, 1920.

Benoit, Josaphat

L'Ame Franco-Américaine, Montréal, 1935. Thèse soumise à l'Université de Paris. Excellente étude.

Catéchisme d'Histoire Franco-Américaine, Manchester 1939 et 1941, 2 éd. Précis d'histoire des Franco-Américains.

Bonier, Marie-Louise

Débuts de la Colonie Franco-Américaine de Woonsocket, R.-I., Framingham, 1920.

- Clapin, Sylva
Clément, Antoine
Sensations de Nouvelle-France, Boston, 1895.
L'Alliance Française de Lowell, Manchester, 1937.
- Daoust, C.-R., et
Eugène Breault
Dubuque, Hugo-A.
Histoire des Canadiens Français du Rhode-Island, Woonsocket, 1895.
Les Canadiens Français de Fall-River, Fall-River, 1883 et 1905.
Fall River Indian Reservation, 1907.
History of Bristol County—Franco-American Notes.
- Eno, Arthur-L.
French Trails in the United States, Lowell, 1940.
- Favreau, J.-Arthur
La Grande Semaine, Worcester, 1909. 3e centenaire du Lac Champlain.
- Galarneau, Laurent
Histoire de la Garde Lafayette, Cie A, 1er Rég., de l'Infanterie de la Garde Nationale du New-Hampshire, Manchester, 1937.
- Gatineau, Félix
Histoire des Franco-Américains de South-bridge, Framingham, 1919.
Historique des Conventions Générales des Canadiens Français aux Etats-Unis, 1865-1901, Woonsocket, 1927.
- Goesbriand, Mgr Louis de
The Young Converts. Mémoires de Debbie, Helen et Anna Barlow. Publié par l'abbé Druon, 1860.
- Goulet, Alexandre
Les Canadiens des Etats-Unis. Brochurette.
Une Nouvelle France en Nouvelle-Angleterre, Paris, 1934. Thèse de doctorat à l'Université de Paris.
- Hamon, R. P. E.
Les Canadiens Français de la Nouvelle-Angleterre, Québec, 1891. L'ouvrage à consulter sur les premiers jours.
- Jannet, Claudio
Lambert, Adélar
La Race Française dans l'Amérique du Nord.
Rencontres et Entretiens, Montréal, 1918.
Contes Populaires Canadiens, Journal Am. Folklore, XXXVI, 1-67.
- Langlois, Victoria, et
Louis Paré
Festal Days—Songs and Games of the Franco-Americans of New Hampshire. WPA—Manchester.
- Laplane, Odile
Recensements des Franco-Américains de l'Etat du Maine, 1908.
- Lemoine, James MacPherson.
Héroïnes de la Nouvelle-France, Lowell, 1888.
- Magnan, M. l'abbé D.-M.-A.
Histoire de la Race Française aux Etats-Unis, Paris, 1912 et 1913. 2 éditions.
- Martin, A.
Les Franco-Américains de Salem, dans "Le Courrier de Salem," 1933.
- Moreau
Old Normandy in New Hampshire, Manchester, 1927.

- Nevers, Edmond de *L'Avenir du Peuple Canadien-Français*, Paris, 1893 et 1896. 2 éditions.
L'Ame Américaine, Paris, 1900.
- Prume, J. Jehin de *Les Canadiens Français de New-York*, Montréal, 1920.
- Pryor, Granville Torrey *The French-Canadians of New England*. Thèse pour l'Université Brown.
- Racine, Mgr A. *Mémoire sur la situation des Canadiens Français aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord*, Rome, 1896.
- Robert, Adolphe *Une Famille Canadienne-Française*. Généalogie des "Robert." Manchester, 1919.
- Rocheleau, Corinne *Françaises d'Amérique*, Montréal, 1924.
- Saint-Pierre, Rameau de *Les Canadiens aux Etats-Unis*.
- Saint-Pierre, Télesphore *La Race Française aux Etats-Unis*, Détroit, 1886.
- Tétreault, Maximilienne *Le Citoyen Américain*, Worcester, 1902.
- Histoire de la Presse de Langue Française dans l'évolution du peuple Franco-Américain*, Paris, 1935. Thèse de doctorat à l'Université de Paris.
- Vicrrette, M. l'abbé Adrien *La Vie Franco-Américaine*, Manchester, 1937, 1938, 1939, 1940, 1941. Revue annuelle.
- Fête Saint-Jean-Baptiste*, Somersworth, N.-H., 1926, Manchester.
- Fête Saint-Jean-Baptiste*, Manchester, N.-H., Manchester, 1935 et 1938.
- Fête Saint-Jean-Baptiste*, Suncook, N.-H., Manchester, 1940.
- Fête Saint-Jean-Baptiste*, Concord, N.-H., Concord, 1941.
- Société Saint-Jean-Baptiste*, Somersworth, N.-H., 1883-1933, Manchester, 1933.
- Un Cinquantenaire*. *Story of Académie Notre Dame*, Manchester, N. H., Manchester, 1932.
- L'Evolution de la Race Française en Amérique*. Vol. I. Montréal, 1921. Vol. II non publié.

Bottins, Guides, etc.

- Anonymes *Guide Français de la Nouvelle-Angleterre et de New-York*, Lowell, 1889-1890. (2e éd.)
- Directoire Français de New-Bedford*, Mass., New-Bedford, 1896.
- Guide des Adresses des Canadiens Français*

- de la Nouvelle-Angleterre, Fall-River, 1899.
Guide Français de Fall-River, Fall-River, 1908 ou 1909, aussi 1931.
Guide pour les Franco-Américains, New-Bedford, 1921. Publication de la Chambre de Commerce.
- Bélanger, Albert-A. *Guide Officiel Franco-Américain*. 14 éditions, de 1899 à 1942. Meilleure source de statistiques et d'information.
- Bourbonnière, Avila *Guide Français des Etats-Unis*, Lowell, 1887, 1890, 1892. 3 éditions.
- Chatelain, J.-H. Nivart- *Guide des Etats-Unis et de New-York — Franco-American Guide*, New-York, 1921.
- Dubuque, Hugo-A. *Le Guide Canadien-Français de Fall-River et notes historiques*, Fall-River, 1898.
- Lamoureux *Guide Canadien-Français de Fall-River*, Fall-River, 1888.
- Roy, Joseph-Arthur *Worcester Canadien*. 19 éditions, de 1886 à 1906. Worcester.
- Tardivel, Emile-N. *Guide Canadien-Français de Manchester, N.-H., pour 1894-95*, Manchester, 1894.

A noter — Ces Guides ou Bottins sont une excellente source de renseignements, car ils donnent des indications sur l'étendue de l'émigration, et révèlent les métiers adoptés par les Franco-Américains. De plus, ils contiennent souvent des notes historiques et biographiques.

Ouvrages de Polémique

- Anonymes *Le Gibet de Régina—Vérité sur Riel*, New-York, 1886.
Troubles du Maine, Lewiston, 1906. Matière du "Messager" de Lewiston.
Le Clergé National, Worcester, 1889. Articles du "Travailleur" de Worcester.
Le Patois Canadien-Français, Lowell, 1905. Article de "L'Etoile," Lowell.
Quelques documents importants pour aider à l'intelligence de la Question de Danielson, Rome, 1896.
- Cadieux, Louis *L'Enseignement du Français dans les Centres Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre*, 1912.
- Chaput, Alain *Etes-vous naturalisé?*, Fall-River.
- Daignault, Elphège-J. *Le vrai mouvement sentinelliste en Nouvelle-Angleterre, 1923-1929, et l'affaire du Rhode-Island*, Montréal, 1935.

- Favreau, J.-Arthur *French Catholics in the United States. Encyclopédie Catholique. New-York, 1909.*
The Chinese of the Eastern States, Manchester, 1909.
- Filiatreault, A. *La Race Inférieure — La Crise religieuse dans le Maine, Montréal, 1911.*
- Foisy, J.-Albert *L'Histoire de l'Agitation Sentinelliste dans la Nouvelle-Angleterre, Woonsocket, 1928.*
Traduction anglaise, Providence, 1930.
- Geniesse, M. l'abbé J.-B. *Pour aider à la solution des questions qui s'agitent aux Etats-Unis et au Canada, etc., Rome, 1912.*
- Hamelin, M. l'abbé H. *Le Mariage ou la Grande Question, Montréal, 1915.*
Lettres à mon neveu, ou le Jeune Prêtre, Joliette, 1928.
Lettres à mon ami sur la patrie, etc., Montréal, 1930.
- Ledoux, Clément
 Nevers, Edmond de *Hamelin et la Critique, Montréal, 1927.*
Où allons-nous? Le Nationalisme Canadien. Montréal, 1916.
- Prince, Antonio *Comme quoi il est prouvé que la clique Garriépy contrôle l'association Saint-Jean-Baptiste.*
- Proulx, M. l'abbé J.-B. *Journal de mes pas et démarches dans le diocèse de Hartford, Rome, 1896.*
- Roy, Henry-F. *Le Dernier Mot, Lewiston, 1925.*
- Ligue de Ralliement
 Français en Amérique *Tract I. Le Français dans le Connecticut, M. l'abbé Henri Beaudé (Henri d'Arles).*
Tract II. Le Français dans nos écoles, W. Lessard, M. Brooks, M. l'abbé Beaudé.
Tract III. La langue française et le christianisme, Mgr Guertin.
Tract IV. La Reconstruction Sociale.
Tract V. Le Français dans le New-Hampshire, M. l'abbé Henri Beaudé.
Tract VI. Nos Légitimes Aspirations, M. l'abbé Georges Courchesne.
Tract VIII. Des justes limites à l'action de l'Etat, Cardinal O'Connell.
Tract IX. Jean Faiscier et Michel Portelance—Une intéressante histoire. M. l'abbé D.-M.-A. Magnan.
Tract X. La Race Française, M. l'abbé D.-M.-A. Magnan.
Tract XI. La Paroisse Franco-Américaine, M. l'abbé D.-M.-A. Magnan.
Tract XII. La Langue Française, M. l'abbé D.-M.-A. Magnan.

A noter — Les ouvrages de polémique comprennent des livres et des brochures au sujet d'un point de controverse ou de quelque problème franco-américain. On en a écrit quelques-uns par protestation, d'autres par dérision, et d'autres par justification. Leur seul intérêt aujourd'hui est dans leurs implications historiques. On pourrait ajouter à cette liste un très grand nombre d'articles de journaux qui ont été publiés au cours de ces divers différends et de ces luttes.

Ouvrages divers

A noter — Sous ce titre il faudrait inclure tous les programmes-souvenir des diverses sociétés, des clubs, etc., publications qui renferment souvent des articles intéressants et de valeur historique. Un grand nombre de ces ouvrages ont paru depuis 1900, dans toutes les localités franco-américaines, pour commémorer des anniversaires ou à l'occasion de célébrations extraordinaires telles que des congrès. Ce serait inutile de faire une liste même de quelques-uns d'entre eux, car ils ont surtout une signification locale et un intérêt local.

Les ouvrages inscrits ici comprennent des livres qui n'ont pas place dans les classifications précédentes, sinon à titre d'oeuvres littéraires, comme par exemple la plupart des ouvrages de M. l'abbé H. Beaudé.

- | | |
|------------------------------|--|
| Beaudé, M. l'abbé Henri | <i>Essais et Conférences</i> , Québec, 1910.
<i>Esquisses Orientales</i> , Manchester, 1911.
<i>Eaux Fortes et Tailles Douces</i> , Québec, 1913.
<i>Le Mystère de l'Eucharistie</i> , Québec, 1915.
<i>La Déportation des Acadiens</i> , Québec, 1918.
<i>Laudes</i> , Paris, 1925.
<i>Estampes</i> , Montréal, 1926.
<i>Miscellanées</i> , Montréal, 1927.
<i>Horizons</i> , Montréal, 1929. |
| Benoit, Josaphat | <i>Rois et Esclaves de la Machine</i> , Montréal, 1931. |
| Bossue dit Lyonnais, Léon | <i>Le Greater New-York</i> , New-York, 1932. |
| Defoy, M. l'abbé Geo.-Henri | <i>La Parole Divine</i> , Woonsocket, 1904. |
| Desaulniers, G.-E. | <i>Pêle-Mêle</i> , Woonsocket. |
| Dufault, Paul | <i>Spectre de la Tuberculose</i> , Montréal, 1939.
<i>Sanatorium</i> , Montréal, 1938. |
| Frenière, Maxime | <i>L'Automobile</i> |
| Janelle, E.-J. | <i>Secrets Modernes—L'agréable et l'utile</i> , Lowell. |
| Laliberté, M. l'abbé Adélard | <i>Pour la famille</i> , Woonsocket, 1926. |
| Magnan, M. l'abbé D.-M.-A. | <i>Socialisme et Christianisme</i> . Traduction d'un ouvrage de Mgr Stang. New-Bedford, 1907.
<i>Catéchisme de la Très Sainte Messe</i> , Boston, 1909. |
| Nevers, Edmond de | Traductions d' <i>Ibsen</i> , et de <i>Studies on the United States</i> de Matthew Arnold, ce dernier ouvrage Québec, 1902. |

Tesson, Louis
Tournier, Eugène, et
Marie Talbot

Le Français Phonétique
La Méthode Tournier, Worcester, 1917.

Wilfrid, Frère

Calendriers du Sacré-Coeur. Calendriers avec
illustrations et notes historiques.

Sauf un ou deux cas, aucun écrit de journal n'a été inclus dans cette liste. Ce serait difficile aujourd'hui de compiler une bibliographie des journaux, en allant au-delà de faire une liste de leurs titres, car plusieurs ont été éphémères, et aujourd'hui il n'en existe qu'une vingtaine sur les deux ou trois cents qui ont fait leur apparition à un moment ou l'autre. Les collections sont difficiles à trouver, et en général le ton des écrits est celui de la polémique.

Ce serait inutile de mentionner tous les livres en anglais que l'auteur a consultés sur la Nouvelle-Angleterre, son immigration, des problèmes raciaux, etc., pour la préparation de son ouvrage sur les Franco-Américains, "A l'ombre des arbres." Dans la plupart des cas, les renseignements glanés n'étaient que fragmentaires, et bien souvent peu sympathiques.

Jacques Ducharme

LES MAIRES FRANCO-AMERICAINS

DES VILLES AUX ETATS-UNIS

1684 - 1942

par *Maxime-O. Frenière* *

Il est intéressant et réconfortant de constater, malgré les préjugés de race et de religion, et de voir le rôle de plus en plus prépondérant que nos compatriotes ont joué ou sont appelés à jouer aux charges publiques, soit dans les villes, soit dans les États, et même sur la scène de la politique nationale de la grande République américaine.

Après de patientes et fructueuses recherches, je suis en mesure de présenter une liste assez complète de ceux des nôtres qui nous ont représentés avec honneur aux postes de maires dans les villes américaines.

Je mets ici sous les yeux du public, les noms des nombreux Franco-Américains consciencieux et dignes qu'on a élus aux hautes fonctions de premier magistrat des localités suivantes:

MAINE

<i>Biddeford</i>	Marcille, Albert-O.	1910-12
"	Girard, Léopold-A.	1916
"	Drapeau, Edouard-H.	1922-25
"	Précourt, Dr Georges-C.	1926-29
"	Morin, Jérôme-A.	1932-33
"	Beauchesne, Georges-E.	1934
"	Remillard, Arthur-J.	1935-36
"	Landry, Wilfrid	1937-40
"	Lausier, Louis-B.	1941-43
<i>Lewiston</i>	Wiseman, Dr Robert-J., père	1914; 1925-29
"	Lemaire, Charles-L.	1917-21
"	Paradis, Henri-N.	1932-33
"	Lévesque, Donat-J.	1936-38
"	Beauchamp, Edouard-J.	du 10 au 24 avril 1939
"	Despins, Fernand	du 24 avril 1939 à février 1941
"	Lambert, Edmond-J.,	1941-42
"	Goulet, Odilon-J.	du 1er jan. 1943 au 15 mars 1943
"	Boucher, Jean-Charles	1943
<i>Old Town</i>	Latno, Alexandre	
<i>Waterville</i> ¹	Dubord, F.-Harold	1928-32
"	Paradis, Henry-Napoléon	1932-35

NEW-HAMPSHIRE

<i>Berlin</i>	Gilbert, John	
"	Coulombe, Ovide-J.	1933

* Chroniqueur franco-américain de Springfield, Mass.

1. Ville des eaux.

<i>Berlin</i>	Bergeron, Arthur-J.	1935-36
"	Tondreau, Aimé	1939-42
"	Morin, Carl-E.	1943, maire actuel
<i>Franklin</i>	Dauphinet, Louis-H.	1922
"	Lagacé, Dr Alphonse-J.	1934-38
"	Proulx, Henry	1939-41
<i>Nashua</i>	Burque, Henri-A.	1919-23
"	Lucier, Alvin-A.	1933-39
"	Lemay, Eugène-H.	Maire actuel
<i>Manchester</i>	² Verrette, Moïse	1917-1921
"	² Trudel, Georges-E.	1921-1925
"	² Moreau, Arthur-E.	1925-1931
"	² Caron, Dr Damase	1931-1941
"	Laflamme, Wilfrid	1941, maire actuel
<i>Somersworth</i>	Gagné, Pierre-M.	1923-28; 32
"	Labonté	
"	Boucher, Alfred-J.	Maire actuel

VERMONT

<i>Rutland</i>	Branchaud, Henry-Horace	Deux mandats, 1935-40
"	Carpentier, Henry-B.	Deux mandats, 1940-42
<i>Vergennes</i> ³	Villée, Laurent	1853-54
"	Lucier, J.-Henry	1881-82
"	Lareau, William-E.	1939-40
<i>Winooski</i> ⁴	Girard, W.-Henry	1927-28
"	Paquette, Maurice	1940-41
"	Contois, Léon-H.	1942, maire actuel

MASSACHUSETTS

<i>Chicopee</i> ⁵	Beauchamp, Dr Joseph-O.	1908, 1er maire C.-F.
"	⁶ LaRivière, François-A.	1912-14
"	Grisé, Joseph-Michel	1922-25
"	Cloutier, Henri	1928-31
"	Deroy, Oneil	1934-35
"	Sénécal, L.	
<i>Fall-River</i> ⁷	Talbot, Edmond-P.	1922-23-24-25; 1928
<i>Fitchburg</i>	Carrière, Dr Joseph-N.	1929-32
<i>Gardner</i>	Perry, F.	
<i>Leominster</i>	LaPierre, Mathias	1942, maire actuel
<i>Lowell</i>	Archambault, Dewey-G.	1936-39

2. Leurs portraits en couleurs, sur toile, sont suspendus dans la belle Salle Principale du Monument de l'Association Canado-Américaine.

3. Nommée d'après le Comte Vergennes. Ce petit village fonctionne comme une ville bien avant 1800, ayant obtenu une charte de ville, le 23 octobre 1783. M. Lareau a passé son enfance à Holyoke.

4. En français "OUINOUSKI," nom sauvage.

5. Proprement "CHICKOPEE," un nom sauvage.

6. A cette époque il donnait son nom "Frank Rivers."

7. Rivière Saunt.

Marlboro Simoneau, Edouard-T. 1922

CONNECTICUT

Jewett City Mailhot, Horace 1943, maire actuel
Putnam Chapdelaine, Victor Avant 1929
 “ Chapdelaine, Wilfred-V. (fils) 1922-23 et 1925-26
 “ Durand, G.-M. Avant 1916, pour 3 ans
 “ Richard, Charles 1927-28
Willimantic Laramée, Pierre-G. Depuis 1935

RHODE-ISLAND

Central-Falls ⁸ LaBrosse, J.-Eugène 1914-15
 “ St-Georges, J.-Adélard 1926-30
Woonsocket Pothier, Aram-J. 1894-1895
 “ Gaulin, Alphonse Jr 1903-1905
 “ Archambault, Adélard 1906-07
 “ Daignault, Raphaël-P. 1912-1914
 “ Archambault, Adélard 1917-1918
 “ Soucy, Adélard-L. 1919-1926
 “ Paquin, Hector-J. 1927-1930
 “ Toupin, Félix-A. 1931
 “ Pratt, Joseph 1937
 “ Toupin, Félix-A. 1939
 “ Roberge, Henri-A. 1941 décédé 16 fév. '42
 “ Belrose, Philippe 1942
 “ Dupré, Ernest-E. 1943

NEW-YORK

Champlain LaFontaine, Olivier 1929
Malone Cardinal, Raoul
New York ⁹ Minville, Gabriel Français, élu en 1684; un mandat
Ogdensburg Morissette, R.-J.
Plattsburg Charron, Albert Elu premier maire de la ville, en 1902
 “ Boyer, Léandre-A.
Whitehall ¹⁰ Bélanger, Théodore 18 mars 1918 au 15 mars 1921

CALIFORNIE

Los-Angeles ¹¹ Beaudry, Prudent 18 déc. 1874 au 8 déc. 1876. Deux mandats
 “ Marchessault, Damier 1861-64 et 67. Trois mandats

8. L'Etang Central.

9. Manual of the Common Council of N. Y., for 1854—page 422.

10. Les vieux Canadiens la nommaient SALLE BLANCHE.

11. Il était originaire de Montréal.

ILLINOIS

<i>Bourbonnais</i>	Legris, Frédéric (banquier)	1929-30
<i>Nauvoo</i>	¹² Capet, Etienne (Français)	1850

INDIANA

<i>Kokomo</i>	¹³ Charbonneau, Henri-C.	Elu dans le printemps de 1881
---------------	-------------------------------------	-------------------------------

LOUISIANE

<i>Abbéville</i>	Broussard, Pierre-Ursin	Avocat, élu en 1913; un mandat
<i>Lafayette</i>	St-Julien, Joseph-Gilbert	Elu en 1927 pour 4 ans
<i>Nouvelle-Orléans</i>	de Bore, Jean-Etienne	du 30 nov. 1803 au 26 mai 1804
"	Pitot, Jacques	du 2 juin 1804 au 26 juillet 1805
"	Girod, Nicholas	du 8 octobre 1812 au 4 septembre 1815
"	de Macarty, Augustin	du 4 septembre 1815 au 13 mai 1820
"	de Ruffignac, Louis-Philippe	du 14 mai 1820 au 10 mai 1828
"	Prieur, Denis	du 4 avril 1842 au 7 février 1843
"	Freret, William	du 11 mai 1840 au 4 avril 1842
"	Montegut, Joseph-Edgard	du 13 mai 1844 au 5 avril 1846
"	Guillotte, Joseph-Valsin	du 29 avril 1884 au 23 avril 1888
"	Capdeville, Paul	du 7 mai 1900 au 5 décembre 1904

MICHIGAN

<i>Détroit</i>	Ladoue, Jean	1850, pour un mandat; le 1er maire C.-F.
<i>Escanaba</i>	Lemire, Dr William-A.	1927, pour un mandat
"	Perron, Léon	d'avril 1906 à avril '09
<i>Lake Linden</i>	Chabot, Lucien-S.	du 1er avril 1918 au 1er avril '20; 2 mandats
<i>Marquette</i>	Jacques, Arthur-S.	1934 à 1939

12. Il était l'organisateur et président de la Communauté "Icarie." La Communauté a fait acquisition de la ville de NAUVOO après le départ des Mormons, qui furent chassés de la ville.

13. Il portait le nom de COLE. Il fut tué par les Officiers de la Loi, le 20 septembre 1881.

MISSOURI

<i>Saint-Louis</i>	Pratte, Bernard	1844 à 1846; 2 mandats
--------------------	-----------------	------------------------

MONTANA

<i>Butte</i>	Valiton, Henri-G.	1890 à 1891
--------------	-------------------	-------------

WISCONSIN

<i>Milwaukee</i>	Juneau, Laurent-Salomon	1846: Le 1er maire
------------------	-------------------------	--------------------

WASHINGTON

<i>Olympia</i>	Ouimette, Ernest-N.	1878 à 1879
----------------	---------------------	-------------

* Cet article contient les noms de 113 Franco-Américains, qui furent maires dans 45 villes et 16 Etats de l'Union. La plupart de ces noms ont été vérifiés par écrit par les greffiers des villes. Des erreurs peuvent se glisser dans une liste de ce genre. S'il y a des omissions, les lecteurs sont priés de bien vouloir les signaler à l'auteur, qui se fera un plaisir de publier un appendice dans le cours de 1943.

Cet article étant la propriété de l'auteur, on ne peut ni le traduire ni le reproduire sans avoir obtenu sa permission par écrit.

Maxime-O. Frenière

46, Hunter Place, Springfield, Mass.
le 1er novembre 1942.

* Comme il a fallu quelques mois pour la préparation et la publication du Bulletin, nous avons cru bon d'ajouter les maires franco-américains élus au début de l'année courante. — A. C.

PAIX CHRETIENNE

Mars 1943

Merci, mon Dieu, merci de m'avoir fait chrétien!
Dans un monde brutal et dur comme le nôtre,
Qu'importent la logique et ce flegme païen
Dont Socrate s'armait et se faisait l'apôtre?

Quand l'homme en la rapine et le meurtre se vautre,
Que sans borne est le mal, le faible sans soutien;
Lorsque le désespoir vole d'un peuple à l'autre,
Qu'à tant d'adversité la raison ne peut rien;

Heureux, heureux celui qui, plein de confiance,
Met en ses oraisons et ta bonté sa foi,
Et dans tous ses malheurs se repose sur toi;

Qui sait qu'en la tempête une sainte puissance,
Invisible, souvent apaise à point les flots
Et conduit à bon port les mornes matelots.

* * *

Mon Dieu, merci, merci de m'avoir fait chrétien!
Dans un temps monstrueux où la guerre menace,
Hélas! de tout détruire, ainsi qu'au siècle ancien
Le déluge en un monde où ton saint nom s'efface;

Quand croulent les états, qu'un cynique païen,
S'entourant de bourreaux et se payant d'audace,
Bat en brèche nos lois, nos moeurs, tout notre bien,
Edifiant la force et la haine à leur place;

Celui-là seul espère et ne se trouble pas
Qui sait que bien ou mal, rien n'arrive ici-bas
Sans tes sages décrets, que de tout tu disposes;

Qui sait qu'en nos combats, nés de coupables causes,
C'est Toi qui, des tyrans déjouant le complot,
Frappes le coup fatal et dis le dernier mot.

Georges-A. Boucher, M. D.

Brockton.

TABLE DES MATIERES

Compte rendu de la séance du 20 mai 1942	Antoine Clément	3
En marge d'un livre	Jacques Ducharme	8
Henri d'Arles et ses oeuvres	Adolphe Robert	19
Feu Elie Vézina	Adonat-J. Demers	34
Compte rendu de la séance du 8 novembre 1942	Antoine Clément	36
Le sourire dans la littérature canadienne-française du bon vieux temps	Séraphin Marion	39
Feu le Dr Walter-Joseph Lamarche	Thomas-Joseph Dion	42
Vieux Papiers	Gilbert Chinard	44
Un règne de vingt jours en Louisiane coloniale: celui de Pierre Clément de Laussat, préfet colonial et haut commissaire de France	André Lafargue	49
Silhouettes et cadres franco-américains, 1880-1900 Corinne Rocheleau-Rouleau		58
La naissance et la fin d'une vieille Société St-Jean-Baptiste	Antoine Dumouchel	79
Le Canada français à la croisée des chemins (Traduit par "Relations")	Burton LeDoux	84
Les Quarante Ans de la Société Historique Franco-Américaine (Reproduit du "New England Quarterly") . . .	Edward-B. Ham	91
Honneur à Mtre Eugène-L. Jalbert	L'Union	93
Le juge Eno honoré par l'Université de Montréal . . .	Yvonne LeMaître	94
Bibliographie franco-américaine	Jacques Ducharme	97
Les maires franco-américains de 1684 à 1942 Maxime-O. Frenière		109
Paix chrétienne	Georges-A. Boucher	114

IMPRIMERIE LAFAYETTE
Manchester, N. H.

1942

NOUVEAU

MEMBRE HONORAIRE

Séance du 8 novembre

M. SERAPHIN MARION, titulaire de la chaire de
littérature française à l'Université d'Ottawa

NOUVEAUX

MEMBRES TITULAIRES

Séance du 20 mai

M. ALBERT-J. BEAUDRY

Manchester, N. H.

Séance du 8 novembre

M. ARTHUR-A. BECHET

Woonsocket, R. I.

Société Historique Franco-Américaine

Fondée le 4 septembre 1899

BUREAU

1942 - 1943

PRESIDENT D'HONNEUR

GILBERT CHINARD — Professeur à l'Université de Princeton, N.-J.

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

JAMES GEDDES fils — Professeur émérite de l'Université de Boston

PIERRE-GEORGES ROY — Archiviste consultant de la Province de Québec

PRESIDENT

J.-UBALDE PAQUIN, M. D., 1279, avenue Acushnet, New-Bedford, Mass.

VICE-PRESIDENT

GEORGES-A. BOUCHER, M. D., Brockton, Mass.

SECRETAIRE

ANTOINE CLEMENT — Rédacteur en chef à "L'Etoile," 195, rue West Sixth,
Lowell, Mass.

SECRETAIRE ADJOINT

WILFRID BEAULIEU — Directeur du "Travailleur" de Worcester, Mass.

TRESORIER

L'HON. JUGE ARTHUR-L. ENO — Adjoint de la Cour du District,
45, rue Merrimack, Lowell, Mass.

CONSEILLERS

— POUR 3 ANS —

OMER-E. BOIVIN, M. D. — Fall-River, Mass.

M. le curé F.-X. LARIVIERE — Marlboro, Mass.

M. LE DR ALBERT POIRIER — Cambridge, Mass.

— POUR 2 ANS —

RODOLPHE CARRIER — Ordonnateur d'enterrement de New-Bedford, Mass.

ANTOINE DUMOUCHEL, M. D. — North-Adams, Mass.

ARTHUR-J.-B. FALCON, M. D. — Pawtucket, R.-I.

— POUR 1 AN —

JOSEPH LUSSIER — Journaliste de Holyoke, Mass.

ADOLPHE ROBERT — Président général de l'Association Canado-Américaine,
Manchester, N. H.

EUGENE-L. JALBERT — Conseiller juridique de l'Union Saint-Jean-Baptiste
d'Amérique, Woonsocket, R.-I.

ANNÉE

1943

BULLETIN

DE LA



SOCIÉTÉ HISTORIQUE
FRANCO-AMÉRICAINES

DEC. 28. 1944

BOSTON, MASSACHUSETTS
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

La Société Historique Franco-Américaine

présente son troisième Bulletin annuel sous forme de revue avec comptes rendus de ses séances des 26 mai et 10 novembre 1943 et une série de quelques articles sur des sujets d'histoire franco-américaine

Ce Bulletin fait suite
à l'important ouvrage

"LES QUARANTE ANS DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINÉ"
1899 - 1940

qui résume les travaux de la Société depuis sa fondation
jusqu'à son 40ème anniversaire

En vente chez le trésorier

The Franco-American Historical Society

presents its

Third Annual Bulletin

with reports of its semi-annual meetings held on May 26th and November 10th, 1943, and a series of articles on Franco-American History

This Year Book supplements
the volume

"LES QUARANTE ANS DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINÉ"
1899 - 1940

a compilation of the addresses and lectures given before the Society from the year of its foundation to the present time by French, Belgian, Canadian and American scholars, professors and clergymen.

PRICE :

Bound in Red Mission Spanish Sturdite, \$7.00

Bound in heavy leatherette paper, \$5.00

Order now from the Treasurer of the Society

ARTHUR L. ENO, 219 Hildreth Bldg.

45 Merrimack Street, Lowell, Mass.

Ceux qui ont facilité cette publication

Bienfaiteur

L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINE

SOMMAIRE

Compte rendu de la séance du 26 mai 1943	Antoine Clément
Allocution du Président	J.-Ubalde Paquin
Présentation du conférencier	J.-Ubalde Paquin
L'histoire de l'enseignement du français aux Etats-Unis	Arsène Croteau
Eloge de feu Louis-J. Jobin	R. P. Paul de Mangeleere, s.j.
Compte rendu de la séance du 10 novembre 1943	Antoine Clément
Allocution du Président	J.-Ubalde Paquin
Présentation du conférencier	J.-Ubalde Paquin
La vie dans les camps de concentration allemands	R. P. Pierre Goube, s.j.
Feu le Dr Raymond Sénécal	J.-Ubalde Paquin

Revue d'histoire franco-américaine

Le Docteur Alphonse Daudelin: belle figure, belle vie	Corinne Rocheleau-Rouleau
Present-Day Trends in French Canadian Literature	Burton LeDoux
Louis Robert et ses descendants	Adolphe Robert
Notes sur la médecine franco-américaine	Paul Dufault
Suite de la liste des maires franco-américains	Maxime-O. Frenière
Le barde de Brockton	Nemo
Liste des membres depuis la fondation de la Société	
Nouveaux membres et bureau de 1943-1944	

huit nouveaux sonnets de guerre, "Espoir en Dieu," "Prière pour la paix" et "Résurrection."

Le président félicite M. le juge Eno de Lowell, animateur de la Société, qui recevra un doctorat à l'Université de Montréal la semaine prochaine et annonce aux membres qu'ils recevraient leur bulletin de 1942 en fin de semaine.

Antoine Clément

Allocution du Président

Mesdames, Messieurs :

Il n'est pas prudent pour un maître des cérémonies de se préparer trop d'avance parce qu'il s'expose à être forcé de changer son allocution au dernier moment.

Je pensais que cette réunion serait peu nombreuse et je me disposais à l'excuser par la rareté de l'essence et les difficultés de voyage. Cependant, vous avez répondu en grand nombre à notre invitation. Je vous en félicite et c'est de bon augure.

A cause des embarras que nous avons rencontrés lorsque nous avons cessé nos réunions lors de la maladie de notre président et la mort de notre secrétaire, nous avons pensé qu'il serait préférable de continuer nos réunions comme dans le passé, et votre nombreuse présence nous porte à croire que nous avons raison.

La vie, le progrès et le succès de la Société Historique ont été intimement liés aux journaux franco-américains. Ils ont toujours ouvert largement leurs colonnes pour faire connaître son oeuvre, pour annoncer ses réunions et en donner le compte rendu.

Il est certain que nos journaux de langue française passent par des difficultés financières sérieuses causées par la rareté des employés et du matériel d'imprimerie et par la diminution de l'annonce.

Nous devrions manifester notre reconnaissance pour les services qu'ils ont rendus à notre Société en particulier, et aux Franco-Américains en général, en recevant un journal franco-américain nous-mêmes, et en priant nos parents et nos amis de s'abonner à un journal franco-américain.

Nos marchands et industriels pourraient annoncer davantage et nos professionnels devraient y insérer leur carte professionnelle afin de grossir leur caisse pour qu'ils puissent continuer leur oeuvre de survivance française parmi nous.

J.-Ubalde Paquin, M. D.

Présentation du conférencier

Mesdames, Messieurs :

Nous avons la bonne fortune d'avoir pour notre conférencier ce soir, un de nos collègues, le professeur Arsène Croteau, chef du département des langues étrangères de l'Université du Connecticut.

J'ai eu le plaisir d'entendre les accents patriotiques du professeur Croteau aux pieds du monument Champlain, sur la grande terrasse, à Québec, lors du

Deuxième Congrès de la Langue française, et j'en ai conservé un vif souvenir.

Le professeur Croteau est né au Canada. Il fit ses études classiques au Séminaire St-Charles de Sherbrooke, Canada, où il obtint le degré de bachelier ès-lettres. Puis, il étudia au Séminaire de Philosophie de Montréal et à l'Université de Boston, qui lui défera le degré de "Master of Arts." Il étudia plus tard à l'Université Columbia et à l'Ecole d'Espagnol du Collège Middlebury et à l'Université Harvard.

Il a été rédacteur de plusieurs journaux franco-américains et rédacteur catholique du "Manual of Immigration," French, for the U. S. Immigration and Naturalization Service; président de l'Association des Langues Modernes de la Nouvelle-Angleterre et vice-président de l'Association Américaine des Professeurs de Français; examinateur en chef, pour l'Etat du Connecticut, "for the certification of teachers of foreign languages."

Il a été décoré Officier d'Académie en 1937.

Le professeur Croteau a été successivement "instructor in French," Connecticut Agricultural College, 1918-1921, "assistant professor of French and Spanish," 1921-1930; "associate professor of modern languages," 1930-1931, et depuis 1931, professeur et chef du département des langues étrangères de l'Université du Connecticut.

J'ai maintenant l'honneur et le plaisir de vous présenter le professeur Croteau.

J.-Ubalde Paquin, M. D.

L'HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS AUX ETATS-UNIS

par le professeur Arsène Croteau

Il y avait une fois un prince; mais pas un prince comme les autres. C'était un prince de l'enseignement; un prince charmant, celui-là. Il s'appelait l'abbé Alexandre Archambault, et enseignait la philosophie chez les bons Messieurs de St-Sulpice; il enseignait toute la philosophie et tous les systèmes que vous vouliez; mais en plus, et à un suprême degré par son exemple, l'amour de nos origines françaises et de notre chère "parlure." Pour le Congrès de la Langue française de 1912 il avait composé un poème intitulé: "La Langue Française au Canada"; dans ce panorama de notre histoire il avait serti en guise de refrain les belles paroles que voici:

Honneur à toi, Langue française,
Honneur à l'enfant canadien
Qui s'honore à te parler bien;
Nous t'oublier, à Dieu ne plaise!

C'est en pensant à tous ceux qui se sont sacrifiés pour conserver cette langue tant aux Etats-Unis qu'au Canada, clergé, hommes politiques, pères et mères de familles, associations et oeuvres de tous genres, et, il va de soi, la Société Historique Franco-Américaine, que ce refrain de ce prince de l'enseignement a surgi à ma mémoire comme d'instinct. Nous sommes tous chacun de nous cet "enfant canadien" qui "s'honore" à essayer au moins de "te parler bien," chère langue française. La Société Historique Franco-Américaine, elle, s'est appliquée en plus à te faire bien connaître dans le monde intellectuel américain. Tâche difficile, mais combien noble! digne en tout de nos chefs du Canada français d'abord, et aussi de tous ceux qui ont dirigé nos destinées franco-américaines. Puis un jour est venu où vous avez reçu le suprême hommage pour cette vigilance et ce zèle, la visite d'un cardinal canadien, Son Excellence le cardinal Villeneuve, suprême hommage, suprême honneur, récompense, et même, programme de vie. Et aujourd'hui c'est le premier ministre de la province de Québec lui-même qui vient vous honorer comme vous le méritez.

L'hommage des Etats-Unis

Lorsque les gens de langue française célèbrent à l'envi la douceur des syllabes de France, la sonorité de leurs palabres d'origine latine et grecque, l'intonation châtoyante et riche de la "délectable parlure," ces gens-là ne font que louer leur propre adresse à faire parler leur âme clair et haut. C'est avec raison que nous nous extasions devant nos chefs-d'oeuvre littéraires et nos oeuvres d'art, et que nous admirons notre syntaxe et notre morphologie; seulement, c'est là simplement s'idolâtrer soi-même. Le français c'est nous, et nous sommes le français. Mais lorsque ces hommages viennent du dehors, qu'ils accourent de tous les coins du globe, de tous les milieux haut cotés, de toutes les aristocraties et centres diplomatiques du monde, c'est là que Sa Majesté la Langue Française est honorée au suprême degré dans sa très haute dignité. "Honneur à toi,

Langue Française," dirait notre prince charmant; et l'hommage n'est pas équivoque. Il y a bien des langues qui se parlent à la surface du globe; c'est la punition qui nous vient de la Tour de Babel; il y en a 2,796. Il y a 200,000,000 de personnes qui parlent l'anglais; 100,000,000 l'allemand; et 100,000,000 l'espagnol, et seulement 70,000,000 le français. Mais ces 70,000,000 sont répartis sur toute la surface de la terre. Cet hommage au français lui vient donc de bien loin. L'Afrique, l'Asie, l'Océanie, l'Europe et les confins de notre hémisphère entendent journellement les syllabes de France; c'est loin tout ça, mais c'est sonore, clair, précis, et c'est bien beau. Voici à ce sujet quelques chiffres fort intéressants, pris dans une belle étude du professeur Mario Pei de l'Université Columbia. On parle français comme suit à travers le monde:

Europe — France, 42,000,000; Belgique, 8,000,000; Suisse, 500,000; des groupes épars dans le nord-ouest de l'Italie (Vallée d'Aoste, Pinero) dans le Luxembourg, langue compagne de l'allemand; langue seconde dans les milieux intellectuels, diplomatiques et commerciaux de l'Europe continentale, particulièrement en Italie, dans les Pays-Bas, au Portugal, en Espagne, en Pologne et en Russie.

Afrique — Langue de colonisation des pays suivants: Algérie, 7,000,000; Congo belge, 14,000,000; Cameroun, 2,500,000; Afrique Occidentale française, 15,000,000; Madagascar, 4,000,000; Maroc, 6,500,000; Tunisie, 2,500,000; Somaliland français, 50,000. Egypte, langue seconde et de culture, d'emploi très étendu et très fréquent.

Asie — Langue de colonisation dans l'Indo-Chine française, 23,000,000; Syrie et Liban, 3,500,000; cités françaises de la côte de l'Inde et de Chine (Pondichéry, Kwangchow, etc.) à peu près 500,000; langue de culture dans d'autres pays d'Asie, notamment la Turquie, l'Iran, le Japon, la Chine.

Océanie — Langue de colonisation dans les possessions françaises du Pacifique (Océanie française, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides, Samoa occidentale, etc.) à peu près 250,000.

Notre Hémisphère — Canada (Québec et Ontario), 3,000,000 (de plus, 1,000,000 dans la Nouvelle-Angleterre); Haïti, 3,000,000. Langue de colonisation dans les possessions françaises d'Amérique (Guadeloupe, Martinique, Guyane française), à peu près 750,000. Langue seconde de culture et de diplomatie dans tous les pays de culture latine, spécialement le Mexique et l'Argentine; langue de culture aux Etats-Unis et au Canada anglais.

Et voilà comment il se fait que tous les vents du monde nous apportent des échos de France. "Honneur à toi, langue française," honneur à ces 70,000,000 qui s'honorent, je l'espère, à te parler bien, car posséder la langue française, même si l'on n'est pas Français d'origine, c'est devenir Français.

Aux Etats-Unis

Mais, d'aucun pays du monde, pas même de France j'oserais dire, ne monte vers Sa Majesté la Langue française un encens d'un parfum plus exquis et un hommage plus sincère et plus éclatant que ceux qui émanent de l'enseignement du français aux Etats-Unis.

C'est à coups de millions que s'enseigne ici notre beau français. C'est gigantesque, comme un Empire Building, fabuleux comme un Boulder Dam, incroyable et mystérieux comme une linotype. Il y avait en 1940, dans les "colleges" américains, 303,000 élèves qui étudiaient le français, soit à peu près un tiers de la population totale des institutions d'enseignement supérieur. Un tiers est une forte proportion quand on songe à la pléthore de cours de grande utilité qui s'y donnent; par exemple, une seule petite université comme celle du Connecticut offre à ses 1700 élèves 600 différents cours, dont un grand nombre rapporteraient plus tard beaucoup plus de pain que l'étude du français; mais cette étude est pour nos élèves la culture des cultures, la phosphorescence intellectuelle par excellence, le contact direct avec la plus haute civilisation que le monde ait jamais vue. Hommage superbe à Sa Majesté la Langue française. Songez aussi que dans ces "colleges" et universités les étudiants suivent en tout cinq cours; c'est donc un cinquième de leur temps qu'ils consacrent au français, et, une année de "college" leur coûte en moyenne \$1000, soit \$200 par cours; ces 303,000 élèves dépensent donc, pour étudier le français, \$60,-600,000 par année. Ajoutons à cela le nombre des élèves des high-schools qui étudient le français, soit 700,000, c'est-à-dire, un dixième des 7,000,000 qui fréquentent ces institutions; ils coûtent \$100 par année à leur municipalité, et suivent quatre cours en tout, à raison, bien entendu, de \$25 par cours; ces 700,000 élèves de français coûtent donc à leur municipalité \$17,500,000 seulement pour se faire enseigner le français. Ajoutez cette somme au \$60,-600,000 de tout à l'heure et vous atteignez le chiffre fabuleux de \$78,100,-000. C'est cher, mais quel hommage au français! Quand il s'agit du français, ce n'est jamais trop cher.

Hommage désintéressé

Cet hommage des étudiants américains à l'adresse de notre langue est d'autant plus remarquable qu'il est complètement désintéressé. Pour la France, et pour les naturels des colonies françaises, le français est absolument nécessaire parce qu'il y est le seul moyen de communication; aux Etats-Unis, il n'en est pas ainsi: cette étude est une culture intellectuelle pure et simple. C'est que le français dit ce qu'il dit et pas autre chose. Les autres langues ont même certains points de supériorité qui manquent au français; par exemple, l'anglais peut juxtaposer des mots pour éviter l'emploi des prépositions: *du sirop d'érable du Vermont*, avec ses trois prépositions, se dit en anglais: *Vermont maple syrup*, sans une seule préposition. L'allemand a autant raison que le français en intervertissant notre ordre des mots: "j'ai acheté un livre" se dit en allemand: *J'ai un livre acheté, ich habe ein Buch gekauft*. Puis en chinois, vous changez le sens des mots par les différents degrés de hauteur de votre voix; par exemple, le mot *fu*, en chinois, veut dire "homme" si vous le dites sur une note basse; si vous le dites sur une note haute, ça veut dire: fortune; si vous le dites en montant la voix, ça veut dire: préfecture; si vous le dites en descendant la voix, ça veut dire: riche. Il y a d'autres langues qui, à l'exemple de l'allemand, agglutinent des syllabes; par exemple, en turc, *at* veut dire: cheval; *at-im* veut dire: mon cheval; *at-lar-im* veut dire: mes chevaux. En espagnol, vous vous amusez à ajouter des diminutifs, des augmentatifs, ou des terminaisons qui signifient le coup que vous donnez avec certaines armes ou objets; par exemple, le mot

époux se dit: *esposo*; mais, mon cher beau petit époux chéri se dit: *esposito*. Une balle de fusil est: *una bala*, mais le coup porté par une balle se dit: *un balazo*. Le mot poignard se dit: *un punal*, et le coup porté avec cette arme: *un punalazo*. Voilà autant de bonnes qualités que possèdent toutes ces langues, mais dont le français est dépourvu presque entièrement. Mais quand même, on préfère un moyen d'expression même imparfait s'il dit tout et conserve dans ses constructions de phrase et dans son vocabulaire restreint un équilibre parfait. Le juste milieu en tout, l'équilibre, la m'sure, la fameuse m'sure française. Langue en soi véridique et lumineuse, probe et loyale, bien faite pour traduire le vrai des objets et le vrai de l'âme. Question de réalisme; on adopte, pour exprimer ses pensées et ses sentiments, l'idiome le plus flexible, le plus juste, le plus facilement maniable. Aux Etats-Unis, ce n'est pas qu'on ait eu beaucoup besoin d'exprimer des pensées soi-même par l'intermédiaire du français, mais c'est qu'on sentait comme instinctivement le besoin des contacts directs avec les civilisations supérieures; le grec était placé sur un piédestal trop haut, le latin avait aussi des hauteurs inaccessibles, tandis que le français, avec tous ses chefs-d'oeuvre littéraires et ses constructions de phrase presque en tout semblables à celles de l'anglais, devint le moyen terme par excellence, en somme, la m'sure, la fameuse m'sure française. Suprême hommage.

Depuis longtemps

Relativement, il y a bien longtemps que le français est à l'honneur dans l'enseignement américain. On pourrait même dire qu'il date de la Révolution américaine; il y a 162 ans que nous sommes une nation distincte, et il y a déjà 150 ans au moins que le français est officiellement entré dans nos écoles. Depuis lors, il a bien marqué l'esprit américain d'un certain idéalisme qui a rendu possible, par exemple, notre participation à la guerre de 1914, et qui nous voit maintenant encore voler au secours de la France. En cette guerre-ci comme en l'autre, c'est le sort de la France qui est en jeu; vite, il faut la libérer pour qu'elle continue de nourrir le monde de sa pensée humanitaire. C'est à elle que le monde pense, toujours. L'étude du français dans nos écoles a contribué fortement à créer cet esprit, pour ainsi dire, France-Amérique. Vous vous rappelez que M. Hamel, lors de la fameuse Dernière Classe, "nous avait préparé des exemples tout neufs sur lesquels était écrit en belle ronde: "France-Alsace, France-Alsace." Ici aux Etats-Unis, les "exemples tout neufs pendus à la tringle de nos pupitres" de presque tous les pupitres de nos classes de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur, ont toujours comporté ces deux mots: "France-Amérique, France-Amérique," en "belle ronde." Cet enseignement fut pour un grand nombre un sacerdoce. L'histoire nous en fournit de beaux exemples. Un des plus frappants est la carrière de Longfellow; je me permets de vous la raconter: c'est un symbole.

En 1826, Bowdoin College avait invité Longfellow à fonder une chaire de langues vivantes. Ses connaissances étaient déjà profondes, mais il s'expatria quand-même pendant trois ans et demi en Europe, pour se bien préparer à sa mission en étudiant les langues sur place, spécialement le français. De retour aux Etats-Unis, il commença sa carrière de professeur de français en 1830, et s'y appliqua à tel point qu'il devint le prototype du professeur plein de vie, connaisseur et enthousiaste. Aucune question de méthode ne le laissait indiffé-

rent, ni non plus l'étude de la psychologie du jeune étudiant américain — c'est une psychologie spéciale en soi, exclusive même, je vous l'assure; je le sais, pour y avoir perdu mon latin pendant vingt-cinq ans de ma vie — et il possédait la souplesse du grand professeur intelligent qui ne se croit pas plus intelligent que ses élèves, pas "rassoté" du tout, ni "vieux toussoux," selon le mot de Rabelais, absolument l'opposé du proverbe espagnol qui dit: "La letra entra con sangre"; ça saigne quand la science pénètre, adepte plutôt des connaissances acquises dans la joie et l'intérêt bien motivé. "On n'apprend qu'en s'amusant," dira plus tard Anatole France. "L'art d'enseigner n'est que l'art d'éveiller la curiosité des jeunes âmes pour la satisfaire ensuite, et la curiosité n'est vive et saine que dans les esprits heureux. Les connaissances qu'on entonne de force dans les intelligences les bouchent et les étouffent. Pour digérer le savoir, il faut l'avoir avalé avec appétit." Ces mêmes principes, que l'on retrouvera un peu partout au cours de nos 150 ans d'enseignement du français aux Etats-Unis, Longfellow les avait mis en pratique dès ses débuts dans le professorat. Par exemple, les livres de classe manquaient puisque le français était un sujet relativement nouveau dans ce pays-ci. Longfellow suppléa pour sa part à cette carence en publiant, de 1830 à 1835, sept manuels. Un de ces ouvrages s'intitulait: "Manuel de proverbes dramatiques." Et, du coup, il avait atteint la perfection, c'est-à-dire, la gaieté en classe. Voici ce que M. Geddes dit de cet ouvrage: "From that time down to the present, one hundred and two years, it may well be questioned whether any collection of plays of the hundreds that have been published have been better adapted to stimulate the students' interest in obtaining some command of the spoken idiom." M. Geddes cite ensuite des passages de la préface de Longfellow; voici, et dites-moi si Longfellow savait bien le français; il dit: "Occupé depuis quelque temps de l'instruction publique dans une institution littéraire, je sens avec force combien il dépend du précepteur d'aplanir les difficultés, et de lever les obstacles qui rebutent les commençants et retardent leur progrès. Il me paraît que la manière d'enseigner et le choix des livres élémentaires méritent une attention particulière. Il faut que l'instruction soit un sage, caché sous un joyeux maintien. Il faut que le cœur soit intéressé, afin que l'esprit puisse être instruit. Au lieu d'ennuyer les commençants par des pièces graves et sérieuses et des récits qui traînent en longueur, le but proposé serait plutôt atteint, si l'on s'était avisé d'amuser aussi bien que d'instruire." L'éditeur de cet ouvrage avait dit dans la préface que cette collection de courtes pièces provenait d'un manuscrit qu'on avait trouvé, tard le soir, dans une rue de Paris. Et Longfellow d'ajouter: "Il est bien dommage qu'on ne puisse pas toujours trouver tard le soir dans les rues des manuscrits aussi précieux." Et Longfellow enseignait bien, avec ses propres manuels, et accomplissait un sacerdoce.

Donc, aux Etats-Unis, de grands écrivains et de grands professeurs se sont honorés et ont honoré la langue française en l'enseignant. Les grandes universités aussi; Harvard, par exemple. Harvard avait déjà inscrit le français à son programme d'étude dès 1733, c'est-à-dire, il y a 210 ans. Les registres d'alors rapportent le nom de Louis Langlosserie, bel et dûment licencié pour enseigner cette langue. Mais le premier professeur de français attitré fut Joseph Nancrède, qui séjourna à Harvard de 1787 à 1800. Quelques années plus tard, c'est George Ticknor, écrivain américain, qui détient cette chaire; puis en 1835 il la cède à Longfellow lui-même, qui vient de quitter Bowdoin.

Avec Ticknor et Longfellow commence une suite de grands noms qui aboutit à M. Grandgent, de vénérée mémoire, puis, de nos jours, à M. Ford, à M. Morize et à M. Mercier. Puis, par delà la Charles River ce rayonnement a atteint Boston dans la personne de M. Geddes, dont la carrière s'est écoulée à Boston University.

Je vous offre ces quelques noms comme exemples de la haute qualité intellectuelle des esprits qui ont présidé à l'enseignement du français dans les universités américaines. Qu'il serait intéressant de retracer ainsi les origines de cet enseignement dans nos autres institutions d'enseignement supérieur; ce sera pour une autre fois, car il y en a près de 1700 aux Etats-Unis.

New-York et Philadelphie furent aussi des cités où se sont rencontrés nombre de pionniers de l'enseignement du français aux Etats-Unis. Le 13 septembre 1703, un certain André Foucault, et le 29 août 1705, Prudent de la Fayole reçoivent leur permis d'enseigner cette matière à New-York même. Les immigrants français d'alors voulaient aussi tirer quelque gain de la connaissance de leur langue, et l'on relève dans les journaux de l'époque des offres de service comme professeurs de français. En 1722, on mentionne une certaine Madame Rhodes qui enseignait le français; mais, malheureusement, les cachets ne suffisaient pas, et pour l'aider à gagner sa subsistance elle vendait aussi de l'huile d'orange, des pelures d'orange et des citrons. En 1753, le français s'introduit à la Philadelphia Academy, l'école fondée par Franklin lui-même. On entend aussi parler, en 1774, d'un révérend qui s'appelait Jean-Pierre Têtard qui tenait une "French Boarding School" à New-York même. Ce révérend est plus tard devenu professeur de français à l'Université Columbia. En 1777, il s'agit d'un certain Francis Daymon qui tenait magasin général et donnait des leçons de français; quelle combinaison! En 1804, on entend parler de quatre académies qui enseignent le français; en 1830, on en mentionne trente.

Et c'est ainsi que partout aux Etats-Unis l'enseignement du français a graduellement pris l'ampleur qu'on lui connaît, même dans les high-schools où l'enrôlement total dans les classes de français, en 1890, était de 28,032; en 1915, de 136,131; en 1933, de 500,550; en 1940, de 700,000 environ.

Programmes et méthodes

Ces 700,000 élèves de high-school, ainsi que les 303,000 étudiants dont nous parlions tout à l'heure, ne font partie d'aucun groupement social, d'aucune section spéciale du pays, si ce n'est, peut-être, jusqu'à un certain degré seulement, la Nouvelle-Angleterre; ils sont distribués un peu partout, excepté dans les Etats du sud et les Etats limitrophes du Mexique, où l'espagnol domine. Mais précisément à cause de cette dispersion, d'un manque de directive centralisée, à défaut de programme tant soit peu universalisé, les programmes et méthodes les plus disparates se sont installés à demeure dans cet enseignement; certains pédagogues l'ont déploré; d'autres ont songé que ce qui y importe ce n'est pas la méthode ni le manuel, mais le professeur: un Longfellow et un Ticknor sont doués de personnalités si fortes qu'il y passe toujours beaucoup d'eux-mêmes et cela suffit. Cependant, il y a peut-être des limites à l'anarchie. Il y avait des cours de trois heures par semaine, d'autres de cinq, certains à base exclusivement grammaticale, d'autres de conversation, etc. Pour stabiliser un peu cet enseignement, tout en laissant à chaque professeur ou instituteur la lati-

tude nécessaire, la National Education Association voulut tracer un programme un peu plus défini; en 1897, elle institua un comité à cet effet; ce comité, composé des plus grands professeurs d'alors, produisit un petit chef-d'œuvre de cent pages, pas plus, qui fut publié en 1900, et qui s'appelle: "The Report of the Committee of Twelve." Et c'est encore aujourd'hui le vade mecum de l'enseignement du français aux Etats-Unis. Parmi ces douze se trouvaient précisément M. Grandgent, de Harvard, et M. Wm-B. Snow, de Boston. Travail sobre, solide, tout à l'honneur de ses auteurs. On y fait d'abord l'histoire des différentes méthodes employées jusqu'à 1900 dans l'enseignement des langues aux Etats-Unis; puis l'on y propose des buts à atteindre. Par exemple, pourquoi enseigner le français à des petits Américains? pour le pain que cet instrument leur permettra de gagner plus tard? pour voyager ou faire des recherches? pour le commerce et l'industrie? Oui, oui, tout ça par surcroît; mais d'abord et surtout, comme culture intellectuelle. Et cette culture peut s'atteindre en développant chez ces jeunes gens l'attention soutenue, le sens de l'observation, la mémoire, l'habitude de la recherche du mot juste, et spécialement la maturation des pensées en cours d'expression. Mais c'est surtout le chef-d'œuvre littéraire bien lu, parfois bien assimilé, qui doit orner l'esprit à tout jamais; c'est pourquoi ce "Report of the Committee of Twelve" a proposé de superbes listes de livres à lire dans les classes de français, absolument selon l'esprit de Rabelais, Longfellow et Anatole France, comme nous l'avons vu tout à l'heure. En première année, on s'occupe de maîtriser un peu la langue, et dès la deuxième année, voici les textes qu'on suggère: About: *Le Roi des Montagnes*; Bruno: *Le Tour de la France*; Daudet: *Les Contes*; De la Bédollière: *La Mère Michel et son chat*; Erckmann-Chatrian: *Contes*; Foncin: *Le Pays de France*; Labiche et Martin: *La poudre aux yeux* et *Le Voyage de M. Perrichon*; Legouv   et Labiche: *La cigale chez les Fourmis*; Malot: *Sans Famille*; Mairet: *La tâche du petit Pierre*; Mérimée: *Colomba*; des extraits de Michellet; Sarcey: *Le siège de Paris*; et puis Jules Verne. Pour l'année suivante, voici les textes qu'on propose: About: *Contes*; Augier et Sandeau: *Le Gendre de M. Poirier*; Béranger: *Poésies*; Corneille: *Le Cid* et *Horace*; Coppée: *Poésies*; Daudet: *La belle Nivernaise*; La Br  te: *Mon oncle et mon curé*; Madame de Sévigné: *Lettres*; Hugo: *Hernani* et *La Chûte*; Labiche: *Pièces*; Loti: *P  cheur d'Islande*; Mignet: *Extraits historiques*; Molière: *L'Avare* et *Le Bourgeois Gentilhomme*; Racine: *Athalie*, *Andromaque* et *Esther*; George Sand: *Pièces et contes*; Sandeau: *Mademoiselle de la Seiglière*; Scribe: *Pièces*; Thierry: *Récits des Temps Mérovingiens*; Thiers: *L'Expédition de Bonaparte en Egypte*; Vigny: *La canne de jonc*; Voltaire: *Extraits historiques*. Et dans les cours avancés on pourrait lire: Beaumarchais: *Le Barbier de Séville*; Corneille: *dramas*; Dumas père: *romans*; Dumas fils: *La Question d'Argent*; Hugo: *Ruy Blas*, *poésies et extraits en prose*; La Fontaine: *fables*; Musset: *pièces et poésies*; Pellissier: *Mouvement littéraire au XIXème siècle*; Renan: *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*; Rousseau: *extraits*; Sainte-Beuve: *essais*; Taine: *Origines de la France contemporaine*; Voltaire: *extraits*; Zola, Maupassant, Balzac: *extraits*. Ces listes ne conviennent peut-être pas au goût et    la conscience de tout le monde, et il serait assez antip  dagogique d'essayer de faire lire en classe certains de ces ouvrages trop lourds; mais, tout de même, ces listes de "Report of the Committee of Twelve" sont symboliques de l'attitude générale des professeurs et instituteurs de français à l'égard de la lecture,

à l'égard de l'intronisation dans les classes des chefs-d'œuvre littéraires.

Le professeur F.-C. de Sumichrast raconte que dans sa classe de première année à Harvard, en 1886, ses élèves ont lu: Halévy: *L'Abbé Constantin*; Erckmann-Châtrian: *Madame Thérèse*; Labiche: *La poudre aux yeux* et *Le voyage de M. Perrichon*; George Sand: *La Mare au Diable*; Prosper Mérimée: *L'Enlèvement de la Redoute*; et des extraits de Souvestre et d'autres. Et cela se passait dès 1886. A quoi aurait servi à toutes ces générations de jeunes Américains d'apprendre à parler français? avec qui auraient-ils parlé? combien de temps auraient-ils retenu cette faculté? Apprendre à parler une langue étrangère n'est pas une culture; c'est simplement employer un autre véhicule d'expression pour une pensée qui existe déjà; l'élève n'a pas acquis une pensée nouvelle en la faisant passer dans une autre langue. Il s'est simplement servi d'un autre instrument pour dire ce qu'il avait déjà dans la tête; c'est simplement comme s'il s'était servi d'un télégraphe, de sténographie, ou de caractères d'imprimerie. Au point de vue objectivement éducation, il est bien regrettable que certains pays ou certains systèmes scolaires s'évertuent à faire apprendre une langue seconde simplement pour qu'on puisse la parler. Il y a vingt-cinq ans, au moment où je débute dans l'enseignement du français, je débute aussi dans l'enseignement de l'espagnol. Je voulais mettre à profit la sagesse des autres. Par un coup de génie, je pus m'adresser à M. Ford à Harvard, dans l'espoir d'en tirer quelque recette magique; l'espagnol m'était moins que familier mais je voulais tout de même y réussir tout de suite, et j'étais en quête de bonnes méthodes. Avec M. Ford on n'est jamais déçu. "Vos élèves d'espagnol," me dit-il, "faites-les lire dès le début, aussitôt qu'ils auront fini la quatrième leçon de ma grammaire, et vous allez tout de suite développer chez eux un grand intérêt pour la langue." Recette magique, qu'aucun professeur, si maladroit soit-il, ne peut gâter. Depuis lors, d'autres comités de recherches se sont constitués et ont fonctionné en faisant beaucoup de bruit, on y a dépensé des millions, spécialement dans ce fameux *Modern Foreign Language Study* avec ses dix-huit immenses publications; mais le conseil reste le même: faites apprendre à vos élèves juste ce qu'il faut de la technique de la langue pour les emmener à lire le plus vite possible les belles œuvres littéraires qui conviennent à leur âge et à leur degré de développement mental, "et le reste vous sera donné par surcroît." D'ailleurs, les débuts dans l'étude de toute langue sont assez ardues pour qu'il vaille la peine de se rappeler que certaines gens ne possèdent que deux ou trois cents mots dans leur vocabulaire actif, même en anglais; par contre, il est facile d'acquérir rapidement un vocabulaire passif de plusieurs milliers de mots. Des expériences consciencieusement faites ont prouvé qu'un grand nombre de personnes savent au moins 60,000 mots. On ne peut pas répéter par cœur tous les mots de la Bible ou de Shakespeare, mais on peut se les rappeler en les lisant. En lisant on a eu le double avantage du contact avec le chef-d'œuvre littéraire, et du passage d'un grand nombre de mots du vocabulaire passif au vocabulaire actif. Certes, la guerre actuelle va changer l'enseignement et ses méthodes, comme elle change d'ailleurs tout le cours de notre vie, et il faudra désormais tenir davantage compte des nécessités immédiates et renoncer à la culture pure et simple; mais c'est un regard sur le passé que nous jetons en ce moment, et peut-être un soupir de regret. Qu'il s'agisse de la *National Education Association* avec son comité des douze, qu'il s'agisse des recherches de centaines de professeurs et des millions dépensés en vue d'élaborer les dix-huit fortes pu-

blications du *Modern Foreign Language Study*, qu'il s'agisse de la fondation et du fonctionnement de la *American Association of Teachers of French* et des autres associations de professeurs de français aux Etats-Unis, c'est encore Sa Majesté la Langue Française qui en reçoit le plus grand hommage.

Préparation des professeurs de français

Hommage encore à cette Très Haute Majesté par la préparation exigée des professeurs et des instituteurs de français aux Etats-Unis. D'abord, il est quasi impossible d'entrer dans l'enseignement supérieur sans le Ph. D., et ce doctorat implique quatre années d'étude après le bachot, tout comme la médecine ou toute autre profession. Certes, les bons salaires et la forte compétition comptent peut-être un peu dans ce zèle, mais l'amour du sujet compte bien davantage. Dans aucune autre branche de l'enseignement trouve-t-on ce même enthousiasme, pas même chez les professeurs des autres langues de nos programmes scolaires. Bien des événements et bien des faits ont contribué à cultiver chez le peuple américain cette haute opinion, cet "amour sacré," ces élans enthousiastes, ces aspirations vers les sommets du beau; d'abord, "le fait français en Amérique," si parfaitement aperçu dans son ensemble et ses détails et raconté ici même par Son Eminence le cardinal Villeneuve en des formules gothiques, pour ainsi dire, souples et fortes, qui sont le symbole par excellence du parachèvement de la pensée française. Toute l'histoire américaine y passe; on pourrait même dire: pas de "fait français en Amérique," pas d'histoire américaine. Notre influence a compté pour beaucoup, n'en doutons pas un moment, dans la croissance de cet esprit France-Amérique aux Etats-Unis. Il est vrai que nous sommes un simple phare sur un îlot perdu dans des flots de matérialisme bourbeux, mais c'est vers ce phare que se tournent les yeux désespérés et que se tendent des bras aux gestes éperdus. En général, on ne nous aime pas trop; on feint même de nous mépriser; mais, croyez-moi, c'est le renard de La Fontaine qui parle: les raisins sont trop verts. La métaphysique pure, dans son complet épanouissement, c'est nous qui la possédons par notre foi; impossible de l'atteindre autrement, elle est trop haute: les raisins sont trop verts. Mais tout de même et quand même, notre influence est grande; nous sommes "le fait français" en Amérique, témoignage vivant d'un autre idéal.

Cet "amour sacré" pour le français dans les classes américaines est aussi attribuable en partie à la présence d'un grand nombre de professeurs français de France. Les Français de la Révolution américaine, les immigrants français du dix-huitième siècle, les chefs-d'oeuvre de la littérature française, les oeuvres d'art connus ici aux Etats-Unis, toutes les manifestations de la pensée française qui nous ont apporté ou laissé cette culture française, ont tous contribué à ce développement des études françaises dans les institutions américaines. Puis nos professeurs et nos instituteurs américains, à l'exemple de Longfellow et de Ticknor, ont fait des séjours en France; ils ont acquis la langue et certains aspects de la culture française; les universités françaises les ont toujours reçus à bras ouverts; elles ont aussi reçu les "juniors" de Delaware, de Smith, de Mount Holyoke, etc.; la guerre de 1940 seule a arrêté ce flot; ce flot s'était même accru en 1916-18; et ces professeurs sont revenus répandre cette culture autour d'eux. Pour ceux-là qui ne pouvaient se rendre en France, on a créé des petites France ici aux Etats-Unis, type Middlebury. A Middlebury, par exem-

ple, il y a là, sous la direction de M. Morize, une trentaine de professeurs de France; c'est une autre Sorbonne. Ils enseignent aux cours d'été et réunissent autour de leurs chaires trois cents professeurs et instituteurs venus de tous les coins des Etats-Unis. Tous les cours se donnent en français, et tout le monde parle français, élèves et professeurs. A un moindre degré il en est ainsi à Mills College, à Pennsylvania; dans un grand nombre d'autres universités on se contente de donner des cours d'été et d'héberger les élèves dans une "maison française." De cette migration vers la France et les "petites France" à inviter ces professeurs de là-bas à venir eux-mêmes professer aux Etats-Unis il n'y a qu'un pas. Ils sont venus; ils ont donné et donnent encore le ton. Clemenceau, Napoléon III, Paul Bourget ont enseigné cette langue à New-York; M. Louis Cons, M. Morize, M. Baldensperger, M. Chinard, M. de Sauzé, M. Feuillerat, M. Peyre, M. Mornet, et toute une phalange de cette haute qualité, ont honoré nos universités de leur présence et de leur savoir. Ils ont, pour ainsi dire, personnifié la France aux Etats-Unis, relevé les programmes et provoqué pour une large part le respect et l'amour des études de français, au point que pour l'obtention du simple bachot avec le français comme champ de concentration il faut suivre six ou sept cours de littérature française, un cours de civilisation, et si on doit s'adonner à l'enseignement, un cours de méthode; et si le candidat désire obtenir une mention il doit nécessairement, en plus, pouvoir employer couramment la langue orale et la langue écrite. Pour la licence on requiert une année supplémentaire, avec étude spécialisée dans certaines phases de la littérature ou de la civilisation française; on requiert aussi d'ordinaire une thèse à deux points de vue, bien montrer qu'on possède à fond un sujet donné, et de plus, qu'on a su amasser et bien coordonner toute sa matière et en présenter le résultat dans une langue claire et précise. Pour le doctorat, on se lance dans des études approfondies de certains aspects littéraires, de certaines époques ou mouvements, de littérature comparée impliquant l'étude de diverses autres langues et de leurs productions littéraires; domaines infinis que seules les vraies intelligences peuvent parcourir en tous sens, et dont on sort enrichi, les mains pleines de trésors qui ne s'épuisent jamais par la suite tout en enrichissant les autres. En matière d'éducation, plus on donne, plus on thésaurise soi-même. Et quant à la thèse, donc! on va vous en chercher le sujet dans les abîmes du moyen âge très souvent; le plus loin, le mieux; le plus caché, le mieux. Ou encore, ne faudrait-il pas savoir la date des lettres de Marcel Proust? il ne datait pas toujours ses lettres: il faut bien suppléer à cette carence. Puis, dans l'ancien français, les temps des verbes ne s'employaient pas toujours exactement comme aujourd'hui; voici un beau sujet: L'Equivalence du Passé Défini-Imparfait en Ancien Français. Qui était Claude Billard? Un dramaturge français des débuts du dix-septième siècle; il faudrait pourtant le connaître: personne n'en parle. Vite, une thèse de doctorat. Mais certains esprits ne peuvent pas se soumettre à des recherches si minutieuses et ils préfèrent des sujets plus vastes et cependant spécialisés; ils préfèrent des sujets comme ceux-ci: Alphonse Daudet envahi par le réalisme; L'Attitude de Brunetière à l'égard des Romanciers et des Poètes de son temps; ou encore: L'Enfant dans le drame depuis 1550, etc. Il y en a pour tous les goûts. Cette thèse du doctorat comporte souvent toute une année de recherches et des frais considérables. En somme, c'est admirable. Etudes, recherches, frais, déplacements, rien n'est trop cher quand il s'agit de se préparer à l'enseignement de la langue des langues aux Etats-Unis.

Leçons et résolutions

La France elle-même n'a rien négligé pour que le français retienne sa suprématie du 18^{ème} siècle. Elle a envoyé des professeurs aux universités américaines, et à nous, grâce à son anticléricalisme du commencement du XX^{ème} siècle, qui ont toujours été de merveilleux instituteurs. Ils ont aussi exercé leur part d'influence dans l'enseignement du français aux Etats-Unis en préparant les jeunes Franco-Américains à poursuivre des études avancées. Les Franco-Américains ne sont pas assez nombreux dans l'enseignement du français aux Etats-Unis, mais il s'en compte tout de même un certain nombre, et c'est en partie à ces religieux français qu'ils doivent leurs études primaires, et parfois secondaires. La France a aussi attiré les professeurs américains chez elle en octroyant des bourses, en offrant des doctorats d'université, en consentant des réductions sur les bateaux et sur les chemins de fer français. En outre de ses professeurs, elle nous a envoyé le meilleur,—et le pire—de sa littérature, des pellicules de cinéma fameuses que le monde entier admire encore, des enregistrements phonographiques de ses artistes de la Comédie Française, de ses orchestres, et de ses chanteurs d'opéra. Aujourd'hui même on republie les classiques français en France, et il arrivera ce qui est arrivé en 1918, le franc français aura perdu une si grande partie de sa valeur que le monde entier pourra se permettre le luxe de posséder les classiques français et l'influence de l'esprit français sera accrue d'autant. La France a aussi donné des prix et des médailles pour excellence dans l'étude du français dans les institutions d'enseignement des Etats-Unis, puis des subventions à certaines associations françaises ou américaines, comme l'Alliance Française, les Cercles de Dames françaises, etc. La France a même fondé un Lycée français à New-York, et elle octroie le bachelier français soit ici aux Etats-Unis, soit au Canada. En somme, la France n'a rien négligé pour faire aimer et étudier le français aux Etats-Unis. Elle a bien réussi. Superbe leçon pour nous, gens de langue française des Etats-Unis! Superbe leçon encore que ce million de jeunes gens de langue anglaise, des Américains, des Juifs, des Italiens, des Irlandais, des Polonais, etc., qui dépensent \$78,000,000 de dollars par année pour étudier le français; puis ces milliers de jeunes professeurs qui, depuis 150 ans, s'exilent, soit pour enseigner, soit pour étudier cette langue. Des générations n'ont reculé devant aucun sacrifice pour la cueillir toute entière dans son plein épanouissement. Et nous, que faisons-nous personnellement chacun de nous en particulier pour aider à la continuation de cet enseignement? Nos jeunes gens sont tout désignés pour les chaires de français si nous savons les préparer, d'abord en leur fournissant l'accès de la langue dès leurs premiers balbutiements. Oui, nous sommes généreux pour nos institutions, et nous avons raison; nous lisons encore à l'occasion nos journaux français, et nous faisons bien; nous écoutons de grands discours, et nous prenons de grandes résolutions; mais à part ça, en ces dernières années spécialement, gardons-nous bien jalousement notre français pour en enrichir la culture des Etats-Unis par l'intermédiaire de nos enfants? Est-ce que nous suivons bien ce bon vieux conseil de je ne sais qui: "Si vous voulez du français, mettez-en." C'est facile à dire, mais à dire seulement. "Si vous voulez du français, mettez-en!" et si vous n'en mettez pas, il faut admettre que vous n'en voulez pas. Autrement dit, c'est renoncer de contribuer à l'enrichissement de la mentalité américaine par la transmission de notre culture. A nos élèves américains, nous ré-

pétons sans cesse: Si vous voulez apprendre à parler français, parlez français. A nous qui savons la langue, il faut répéter: Si nous voulons, pour l'amour de nos enfants, ne pas oublier le français, parlons français. Ce français si beau, pour ce million de jeunes Américains, c'est un héritage à acquérir; pour nous, c'est un héritage tout acquis. Et nous le laisserions perdre? Non, d'autres le ramasseraient jalousement. "Si vous voulez du français, mettez-en." Mettez-en spécialement dans vos familles. Combien de jeunes Franco-Américains, de jeunes Français américanisés, d'Italiens, de Polonais m'ont dit: "I only wish my folks would have spoken the language at home." La famille est un sanctuaire qu'il faut fermer à toute influence qui nous ferait perdre de vue "le fait français en Amérique." Vos enfants n'en seront que de meilleurs citoyens américains. Lisez à cet effet un ouvrage fameux de pédagogie qui vient de paraître: "Modern Languages for Modern Schools"; on y démontre que c'est par la connaissance des langues et des civilisations étrangères que le monde se réconciliera. Si vous maintenez dans vos familles ce flambeau de culture européenne, vous aurez rendu votre pays plus apte à jouer le grand rôle international qu'il s'est tracé. Est-ce que le Président Roosevelt et Churchill ne se sont pas exprimés en français lorsque l'occasion s'en est présentée? Est-ce que des Etats-Unis n'émanent pas tous les jours des messages sur ondes courtes en vingt-quatre langues différentes? Et lorsqu'on sait qu'une langue aide considérablement à l'apprentissage d'une autre langue, ne rendrons-nous pas un très grand service aux Etats-Unis en maintenant dans nos familles un sanctuaire où pas un seul mot d'anglais ne serait parlé, afin qu'il soit bien sûr que l'anglais ne vienne pas, petit à petit, déloger le français?

A Middlebury College, l'autre Sorbonne dont je vous parlais tout à l'heure, le français est de règle; en arrivant, on signe une promesse solennelle de ne parler que le français pendant toute la durée des cours d'été, soit sept semaines. Et pourquoi? Afin que l'anglais ne vienne pas détruire le travail des professeurs; afin d'habituer les élèves à penser en français, à vivre d'une vie intérieure française; afin de se créer une âme française faite de beaux mots français et de belles constructions de phrases. Pourquoi en serait-il autrement dans nos demeures? Toute la vie de la famille doit être une espèce de classe; douce, agréable, habituant aux grandes pensées, aux belles choses de l'esprit; il ne faut pas y enseigner avec une férule, mais notre culture personnelle doit sans cesse se déverser sur nos enfants sans qu'il y paraisse et sans leur rendre en aucune façon la vie désagréable. L'enseignement du français aux Etats-Unis y trouvera un jour son compte. D'abord, que dans le contrat de mariage, oral ou écrit, il y ait une clause qui dise: Pas un mot d'anglais dans la maison; lorsque les enfants arriveront ils n'entendront que du français, car si on laisse entrer un mot d'anglais, un seul mot même, un autre suivra, puis un autre, et un autre; et ainsi, petit à petit, mot par mot, l'anglais se substituera au français. Il n'y a qu'un moyen, pas deux; et je vous l'indique: jamais un mot d'anglais dans la maison. En somme, partout et toujours, parlons français chaque fois que nous ne sommes pas obligés de parler anglais. Et, de cette façon, il est bien facile de le prophétiser, nous garderons toujours notre français et enrichirons d'autant l'âme américaine. Nos enfants pourront ainsi contribuer à l'enseignement du français aux Etats-Unis. "Si nous voulons du français, mettons-en!" Et si nous en mettons dans nos demeures, personne ne pourra jamais nous le faire perdre, ni pédagogues mal inspirés, ni chauvins, ni mouvements subversifs, rien.

Mais pour en mettre du français dans nos demeures il faut en apporter, soit par notre culture personnelle à nous, soit sous la forme de beaux livres pour enfants ou jeunes gens, de dictionnaires, de journaux et revues appropriées, de chansons, de disques, de programmes radiophoniques français. Je sais qu'il faut un doigter excellent, une touche légère parfois, des tons doux et suaves pour faire comprendre les beautés du français à des jeunes gens qui passent la journée dans l'anglais; mais l'autorité adroite et bien inspirée réussit toujours; il s'agit d'un peu d'adresse et d'affection. Rappelons à nos enfants, par exemple, que ce million de jeunes Américains, qui dépensent chaque année ces 78,000,000 de dollars pour apprendre le français, doivent se soumettre à une discipline pénible pendant sept ou huit ans avant de posséder un français tant soit peu intelligible, tandis que nos enfants apprennent ça en jouant et en mangeant; et la prononciation française, comme c'est difficile pour qui ne la possède pas dès l'enfance! Et comme c'est difficile de la faire apprendre aux autres! Et nous n'en sommes encore qu'aux éléments de la langue; qu'en est-il lorsqu'il s'agit de se construire des pensées françaises et une manière française de les exprimer! Vraiment, ça vaut la peine d'écouter son papa et sa maman et de parler français dès l'enfance. Et quand leur tour viendra peut-être d'enseigner cette langue qu'ils auront apprise en jouant et en mangeant, ils rendront aux Etats-Unis un bien meilleur service que s'ils devaient en commencer l'étude au commencement. De plus, on leur fait ainsi une âme bien américaine, croyez-moi, bien patriotiquement américaine, à ces chers enfants élevés dans cette culture française que nos grandes universités américaines ont toujours essayé de répandre depuis 150 ans aux Etats-Unis. Jusqu'à présent, en règle générale, nous avons élevé nos enfants en français, n'est-ce pas? Et où sont-ils aujourd'hui, à cette heure même? Aux quatre coins du monde, combattant pour les Etats-Unis; nos demeures se sont vidées; un très grand nombre de familles en ont fourni quatre ou cinq à la fois; d'autres, trois; celles qui en ont fourni un ou deux ne se comptent plus. Et sur tous les îlots des mers et sur tous les continents passent leurs valeureuses phalanges qu'animent un chant de France et l'amour de leur pays. C'est une grande leçon qui monte vers nous; elle nous vient de ces 150 ans d'enseignement du français aux Etats-Unis, du fait français dont nous sommes le témoignage et de nos enfants eux-mêmes qui, à leur manière, nous remercient d'avoir gardé pour eux la langue de la plus haute civilisation que le monde ait jamais vue.

Arsène Croteau

A LA MEMOIRE DE LOUIS-JOSEPH JOBIN

par le R. P. Paul de Mangeleere, s.j.

Une fois de plus, voici la Société Historique Franco-Américaine de la Nouvelle-Angleterre en deuil d'un de ses membres les plus actifs et les plus dévoués: Mr Louis-Joseph Jobin. Il y a un mois environ, il s'éteignait doucement au milieu des siens en pleurs, regretté par une légion d'amis qui jouirent, durant plus de quarante années, des qualités de son esprit et de la vaillance de son âme.

Il naquit dans cette excellente et vieille ville de Québec le 28 juin 1874. Ses études classiques, commencées à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, se terminèrent au petit séminaire de sa ville natale. A peine âgé de 19 ans, il quitta le Canada, et vint, avec plusieurs des siens, s'établir à Boston. Grâce à ses talents et à ses goûts littéraires, le jeune Louis n'eut guère de peine à se tailler une place au soleil. Nous le voyons successivement au service de la librairie Roeschel, où il se spécialise dans la vente du livre français, puis à celui de la librairie Shoenhof & Cie, dont il devint, dans la suite, le président durant plus de vingt ans. C'est alors surtout que rayonna son action féconde et enthousiaste pour l'éducation, les Lettres et la langue française; ce qui lui valut, il y a plusieurs années déjà, l'honneur d'être décoré par le gouvernement français des palmes académiques.

Que de fois nous avons été les témoins émus de l'activité intense et du patriotisme fécond qui animaient Louis Jobin. Longtemps éditeur de la revue *Le Livre Contemporain*, il ne cesse de collaborer à plusieurs revues et journaux. Doué d'une initiative heureuse, le voici qu'il fonde le Cercle Victor Hugo de Boston. La Ligue Civique Franco-Américaine s'honore de l'avoir eu comme membre fondateur et secrétaire; la Société Saint-Jean-Baptiste de Boston comme président durant plusieurs termes. En 1930, époque des fêtes du troisième centenaire du Massachusetts, il est élu président de la section française du Comité des Fêtes. Mais, voici ce qui nous touche de plus près: Louis Jobin a rempli, plus d'une année durant, avec dignité et efficacité, le poste de secrétaire de notre Société Historique, qui le compte aussi au nombre de ses membres-fondateurs.

Je ne mentionne ici qu'une partie de ses brillants états de service; et je me permets d'en passer bien d'autres que vous connaissez d'ailleurs.

Que d'exemples il nous laisse à imiter! Quelle activité, quel enthousiasme, quelle énergie à semer à poignées dans les coeurs et les intelligences de ceux qui l'écoutaient, le bon grain de la culture française et de l'idéal franco-américain! Rappelez-vous la chaleur communicative de sa parole. Rappelez-vous ce naturel joyeux de bout-en-train qui le caractérisait. "The spark of the group!" s'écriaient les anglophones qui s'applaudissaient de l'entendre lorsque, dans un groupe restreint surtout, Louis Jobin, tout pétillant, tout gesticulant, leur racontait finement, avec cette manière bien à lui, quelque histoire à l'emporte-pièce qui les laissait tout ébaudis.

Nous conserverons toujours le souvenir du cher disparu; nous, les aînés, pour louer son activité féconde, regretter son départ prématuré, et prier pour le

repos de son âme. . . , vous, les jeunes, la génération future, le "blé qui lève," pour étudier son action fécondante, généreuse, et travailler vaillamment à l'imiter. Les causes qu'il a embrassées, les idéaux pour lesquels il s'est battu : ne sont-ils pas les vôtres aujourd'hui? . . . Ne le seront-ils pas éternellement? . . .

Au nom des membres de la Société Historique Franco-Américaine, je dépose, sur sa tombe à peine close, la couronne du bon et fidèle serviteur de sa race. Après nous avoir donné tant d'exemples de vaillance, que Louis-Joseph Jobin repose dans la paix de son Dieu. A sa famille éplorée, nous nous empressons d'offrir le témoignage ému de notre sincère et profonde sympathie.

Paul de Mangeleere, s.j.

DES CAMPS DE PRISONNIERS SORTIRA LE CAPITAL MORAL DE LA FRANCE GRANDIE

C'est par cette conclusion que le R. P. Pierre Goube, s.j., termina le pèlerinage douloureux qu'il fit faire à une brillante réunion de la Société Historique à Boston

La Société Historique Franco-Américaine eut une autre de ses belles et impressionnantes réunions, le 10 novembre 1943, veille de l'Armistice, au University Club de Boston, sous la présidence de M. le Dr J.-Ubalde Paquin de New-Bedford.

Au nombre de 125 membres, amis et invités, on prit place dans la salle de bal du club transformée en salle à manger, et peu après 7h.15 M. le curé F.-X. Larivière de Marlboro bénit la table et les convives dégustèrent un délicieux dîner d'un demi-poulet.

A la table d'honneur, il y avait, outre le président et M. le curé Larivière, le R. P. Goube, s.j., aumônier militaire des élèves-aviateurs français en ce pays et ancien recteur de l'Institut des Arts et Métiers de Lille, France, conférencier du jour; M. Robert Frédette de New-York et Washington, auteur d'un ouvrage sur les Français d'Amérique; M. le juge Arthur-L. Eno, trésorier de la Société, et M. Antoine Clément, secrétaire.

M. le Dr Paquin ouvrit la séance littéraire à 8h.30 en rappelant que les Franco-Américains avaient fait participer toutes les forces vives de leur organisme social au Deuxième Congrès de la Langue française et à la Campagne franco-américaine des Obligations de Guerre.

On nous a accusés, dit-il, d'être des Américains à trait d'union. Mais la Trésorerie fédérale a fait faire volte-face à nos dénigreur et à nos persécuteurs et a sanctionné notre raison d'être comme groupe franco-américain, ainsi que l'usage de notre langue et la pratique de notre religion en lançant l'appel aux Franco-Américains pour la vente des Obligations de Guerre avec une affiche anglaise et française, pour la première fois, me dit-on, ayant pour sujet la "Statue de la Liberté," don de la France aux Etats-Unis, et pour motif — "Pour des Jours Meilleurs"; et aussi avec des formules bilingues d'achat d'Obligations de Guerre; en suggérant au Comité Général de nommer une commission composée de Franco-Américains que j'ai eu l'honneur de présider comme président de "La Société Historique", pour choisir des noms de Franco-Américains marquants tirés de notre histoire, pour baptiser les "Liberty Ships" que nous devons acheter avec nos millions; enfin, en choisissant un prêtre comme président du comité général.

Il y a des défections malheureusement trop nombreuses. Mais, le succès brillant de la Campagne franco-américaine des Obligations de Guerre est une preuve que l'organisme franco-américain reste encore viril et capable d'accomplir de grandes choses pour notre religion, notre race et notre pays.

Le président présenta ensuite le conférencier, le Père Goube, qui fit faire à son auditoire un pèlerinage douloureux à cinq camps de prisonniers allemands pour lui montrer "la vie dans les camps de concentration allemands." Touchant récit vécu qui portait souvent la larme à l'oeil et qui fut vivement applaudi à plusieurs reprises.

Le conférencier fut fait membre honoraire de la Société avec M. J.-H. Frenière de Rutland, Vt., et le Dr Paquin fit l'éloge du Dr Raymond Sénécal, de New-Bedford, décédé depuis la dernière réunion.

Ont été admis comme nouveaux membres, MM. les curés William-E. Drapeau d'Everett, Pierre-H. Gauthier de Holyoke, Doria Desruisseaux de Manchester, N.-H., Alvia-N. Gagnon de Linwood; MM. les abbés Sylvio Barrette de Marlboro, Léon Perras de Lynn, Gilbert-P. Leduc de Newburyport; M^{re} Napoléon-A. Marcou de Waterville, Me., M. le professeur Antoine-J. Jobin de l'Université du Michigan à Ann Arbor, M. Raymond Lemieux de Danielson, Conn., M. Rodolphe Janson-LaPalme de Lawrence, M. Ralph Zanca et M. François Poirier de Marlboro.

Le comité de nomination, composé de M^{re} Téléphore Leboeuf, président, de M. le curé P.-C. Gamache et de M. le Dr Aimé Gauthier, présente les officiers pour le nouvel exercice: M. le Dr Paquin, président; M. le Dr Georges-A. Boucher de Brockton, vice-président; M. Clément, secrétaire; M. Wilfrid Beaulieu de Linwood, secrétaire adjoint; M. le juge Eno, trésorier; MM. Joseph Lussier de Holyoke, Adolphe Robert de Manchester et M^{re} Eugène-L. Jalbert de Woonsocket, conseillers pour trois ans. M. le juge Eno a succédé à M^{re} Henri Guillet comme trésorier de la Société en 1931 et fut l'animateur de ses grandes fêtes depuis lors. Il est juge depuis 16 ans et avocat depuis bientôt 30 ans.

Antoine Clément

Allocution du Président

Messieurs du clergé, Mesdames, Messieurs:

Nous ne pouvons pas laisser passer sous silence l'événement important qu'a été "La Campagne franco-américaine de vente de Bons de guerre."

C'est la deuxième fois que les Franco-Américains font participer toutes les forces vives de leur organisme social: l'église, l'école, le journal et les sociétés, pour démontrer qu'il existe une vie française aux Etats-Unis.

La première fois fut à l'occasion du "Deuxième Congrès de la Langue française," quand, à l'appel de Mgr Camille Roy, "La Croisade franco-américaine" se rendit sur le vieux rocher de Québec pour proclamer que le cœur des Franco-Américains était resté sain et français.

La Campagne franco-américaine des Bons de guerre a gravité autour du clocher paroissial comme toute l'histoire des Franco-Américains.

La Trésorerie fédérale pria un prêtre de prendre la direction de la campagne. Nos grandes sociétés de secours mutuels se mirent bientôt à l'oeuvre et choisirent un comité général. L'épiscopat accorda dès le début son approbation et son appui au mouvement et le clergé, fort de l'exemple des évêques, prit la direction active de l'organisation des comités paroissiaux. L'appel du clergé du haut de la chaire et dans les réunions paroissiales, appuyé par le concours étroit des organisations laïques, assurèrent le succès inespéré de cette campagne.

La Trésorerie fédérale demandait six millions et au delà de douze millions ont été souscrits,

Un autre fait remarquable de cette campagne a été son caractère français.

Au siècle dernier, nos premiers immigrés, à cause de la langue étrangère qu'ils parlaient et des quartiers pauvres où ils habitaient, furent qualifiés de Chinois de l'Est; au début de notre siècle, on a voulu proscrire la langue française de nos écoles paroissiales et notre ténacité à parler le français et à nous appeler Franco-Américains nous a fait accuser d'être des Américains à trait d'union.

La Trésorerie fédérale a fait volte-face à nos dénigreur et à nos persécuteurs et a sanctionné notre raison d'être comme groupe franco-américain, ainsi que l'usage de notre langue et la pratique de notre religion, en lançant l'appel aux Franco-Américains pour la vente des Bons de guerre avec une affiche anglaise et française, pour la première fois, me dit-on, ayant pour sujet la "Statue de la Liberté," don de la France aux Etats-Unis, et pour motif: "Pour des Jours Meilleurs"; et aussi avec des formules bilingues d'achat de Bons de guerre; en suggérant au Comité Général de nommer une commission composée de Franco-Américains que j'ai eu l'honneur de présider comme président de "La Société Historique," pour choisir des noms de Franco-Américains marquants tirés de notre histoire, pour baptiser les "Liberty Ships" que nous devons acheter avec nos millions; enfin, en choisissant un prêtre comme président du comité général.

Il y a des défections malheureusement trop nombreuses. Mais, le succès brillant de la Campagne franco-américaine des Bons de guerre est une preuve que l'organisme franco-américain reste encore viril et capable d'accomplir de grandes choses pour notre religion, notre race et notre pays.

J.-Ubalde Paquin, M. D.

Présentation du conférencier

Mesdames, Messieurs:

L'histoire se répète. Pendant la dernière guerre, la Société a reçu maints conférenciers venus des divers théâtres de la Grande Guerre, entre autres: Mgr Léon-Adolphe L'Enfant, l'abbé Thellier de Poncheville et Louis Veuillot. A ces noms distingués nous avons l'honneur et le plaisir d'ajouter, ce soir, celui du R. P. Goube, s.j., ancien recteur de l'Institut des Arts et Métiers de Lille, France.

Le R. P. Goube a passé 16 mois dans cinq camps de concentration, pour s'évader finalement de celui de Merxplas, en Belgique, après avoir connu celui de Breendonk, non loin de l'autostrade Bruxelles-Anvers.

Le R. P. Goube a pied-à-terre à Georgetown University et remplit les fonctions d'aumônier auprès des élèves aviateurs français en ce pays.

Il nous parlera de "La vie dans les camps de concentration allemands."

C'est de l'actualité comme on en a fait pendant la dernière guerre et son autorité comme prêtre donne une valeur d'authenticité indiscutable à sa parole.

J'ai maintenant l'honneur et le plaisir de vous présenter le R. P. Goube.

J.-Ubalde Paquin, M. D.

LA VIE DANS LES CAMPS DE CONCENTRATION ALLEMANDS

Résumé de la conférence du Père Goube

Selon les notes du secrétaire

Le conférencier, le Père Goube, fit faire un pèlerinage douloureux à son auditoire après lui avoir dit qu'il retrouvait l'âme de la France à Boston, où on le recevait avec une telle qualité de cadre familial comme chez soi, et après l'avoir remercié, à travers sa personne, au nom de tous les prisonniers d'Allemagne.

L'éminent Jésuite, qui était ingénieur-électricien avant de passer à la Compagnie de Jésus, a raconté qu'il fut lieutenant aux transmissions à Athènes au début de la guerre actuelle pour y installer un poste-émetteur en prévision d'une interruption des communications au cours de la guerre. Il y passa six mois aussi à une école d'archéologie. Comme il se croit en villégiature, il demande à passer à une unité combattante en France et arrive à Paris 48 heures avant le passage des Allemands sous l'Arc de Triomphe. Il passe à Montpellier, mais pour retourner aussitôt après reprendre ses fonctions de directeur de l'Institut des Arts et Métiers de Lille. Les Allemands y sont installés dans les pièces les plus grandes et les plus confortables et les gens de la maison n'y sont que le menu fretin. Les étudiants, toujours prêts à manifester au lieu de comprendre la nécessité de travailler à acquérir une compétence, donnent des coups de couteaux aux pneus des autos des officiers allemands qui menacent de fermer l'école et d'user de représailles.

En décembre 1940, le Père Goube est allé chercher à Enghien, en Belgique, un certain nombre des 40 calices de Pères Jésuites apportés là par les Allemands pour y sabler le champagne français au cours de leurs orgies et libations avec des femmes peu recommandées et put passer son colis avec l'aide de douaniers français.

Le deuxième trimestre est annoncé à l'Institut, mais le 25 janvier 1941, à 9h.15 du matin, un officier de la Gestapo et deux sentinelles viennent l'arrêter à son bureau en l'accusant d'avoir facilité l'évasion d'officiers anglais. On écoute son poste de T.S.F. pour découvrir qu'il est branché sur Francfort.

On le conduit à une première prison de L. . . . , près de Lille. Il y passe trois jours en cellule. A une petite fenêtre où il peut marcher sur une distance de 1000 mètres après cela, il peut respirer un air moins usagé. Au bout de 15 jours, interrogatoire de 2 heures de l'après-midi à 9 heures du soir. Un colosse en face de lui le mitraille de questions, alors qu'il est assis sur un tabouret, tandis que deux agents à ses côtés épient ses réflexes. A 4 heures on lui demande où sont les documents secrets de la congrégation et il dit qu'ils sont brûlés. On le conduit dans une petite pièce où brûle un parfum électrique et le Père d'établir un court-circuit dans le fil. Au bout de vingt minutes, l'officier revient et trouve la lampe éteinte. Il se renvoie la tête du Père d'un poing à l'autre et lui casse une série de dents. L'interrogatoire se continue jusqu'à 9 heures. Finalement, on veut prendre le Père par la douceur en lui offrant une tasse de café

qu'il n'a pas bu et en lui demandant si les Jésuites n'étaient pas les ennemis des francs-maçons et des Juifs. Il passe ensuite à sa cellule, qu'il trouve un vrai paradis.

Le 17 mars 1941, on le conduit en auto avec cinq Juifs et deux Polonais au camp de concentration de la Gestapo à Breendonk, près de l'autostrade Bruxelles-Anvers. C'est une forteresse ceinturée d'eau, où les prisonniers subissent le calvaire final. Ils sont habillés en soldats belges, se font tondre la chevelure à triple zéro, et reçoivent une bande jaune pour les distinguer s'ils sont Juifs, ou blanche s'ils sont Aryens. Le lever est à 4 heures. A 5 heures, on reçoit 225 grammes de pain et une tasse de décoction de glands grillés. De 5h.15 du matin à 2 heures de l'après-midi, et de 2h.30 à 7 heures du soir, il faut démanteler la forteresse avec des moyens archaïques. A 2 heures, la soupe est excellente pour des affamés. Le soir, on sert un quart de décoction de glands. Un détenu trop peu ardent au travail n'a pas droit à la soupe. On lui fait faire de l'exercice pendant une demi-heure ou plus à manœuvrer, dans des gestes d'un rythme très lent, de lourdes pioches militaires. Si on faiblit, le soldat allemand placé en face de chaque détenu frappe d'un fouet l'extrémité des doigts des malheureux. En juin 1941, un Juif de 23 ans perd ainsi l'extrémité des doigts mangés par la gangrène.

En mai 1941, un sous-officier belge, épuisé, ne va pas travailler. Le lendemain, à l'aube, nous sommes obligés de défiler, au pas de parade, devant lui, en faisant "tête droite" à sa hauteur. Il a été si violemment frappé à la tête qu'un oeil pend, désorbité, suspendu au nerf optique. Les âges des prisonniers sont de 14 à 74 ans. Un docteur de Bruxelles veut remplacer son père, médecin russe âgé de 71 ans, au camp, mais on garde les deux une fois qu'il est entré. Un Juif de 23 ans, père de deux enfants à Bruxelles, que l'on croyait sur le point de s'évader, a été tué à bout portant. A 11 heures du soir, on nous fait défiler devant la victime à la lueur de torches. Le mort est complètement nu sur le pavé. Parce que mon voisin, un coiffeur de Bruxelles, catalogué comme "communiste," détourna spontanément le regard, un sous-officier allemand le prit par les deux oreilles et le conduisit à quelques centimètres de la tête du cadavre, "Regarde de tous tes yeux!" De retour à sa cellule, le coiffeur devint subitement fou et, dans l'obscurité de sa casemate, armé de lames Gillette de son rasoir, commença à tailler le cou de son voisin de lit. Une épidémie de suicides suivit ce régime. Les Juifs remplissaient leurs poches de vareuses de galets, de façon à les lester, puis ils glissaient à l'eau en y basculant leur brouette de sable. Tacitement, nous respectons la volonté de ceux qui ont décidé de ne plus souffrir. Les morts d'inanition étaient aussi nombreuses et je n'oublierai jamais le sourire de libération qui animait Staginsky, l'éditeur du grand journal polonais de France, quand il est mort dans mes bras, le 29 juin 1941.

En quittant Breendonk, le conférencier, qui mesure six pieds, pesait 102 livres. On l'envoya à un camp de prisonniers militaires à Muenster, mais c'était par erreur et il fut gardé en cellule. Il vint en contact avec des officiers français, qui lui procurèrent un autel portatif, et il put dire sa seconde première messe, après avoir passé sept mois sans messe ni communion et, par une fente dans la cloison en bois de sa cellule, il put passer une hostie à l'officier dans la cellule voisine.

Ramené à Bruxelles, il est accusé du vol de calices, propriété du Reich, passe trois jours à la fameuse prison de St-Gilles, puis à la colonie pénitentiaire de Merxplas, près de la Hollande, pour jusqu'à la fin de la guerre. En cinq mois, il prépare et réussit son évasion à bicyclette, revient à Paris, passe en zone libre, puis se rend à Alger et dans la campagne algérienne, où un serviteur arabe le voit dire la messe. Il revient à Alger, voit le ministre des Etats-Unis, Robert Murphy, qui lui promet du secours et le fit passer aux Etats-Unis après l'invasion de l'Afrique du Nord.

Ayons pitié des malheureux prisonniers de guerre loin de tout ce qui leur est cher, car après la guerre il faudra se pencher sur eux avec une divine charité et leur donner la becquée d'une âme à une autre. Que le souvenir de leur malheur vous aide à bien recevoir les restrictions qu'on vous impose. Soyons en sympathie de cœur avec ceux qui souffrent pour qu'à la libération de la Métropole nous ne soyons pas étrangers les uns aux autres. Pour le grand nombre de prisonniers, c'est dans leurs souffrances qu'ils auront puisé les secrets de vie meilleure pour devenir le capital moral de la France grandie de demain.

FEU LE DR RAYMOND SENECAI

par *J.-Ubalde Paquin, M. D.*

Mesdames, Messieurs:

J'ai bien connu le docteur Raymond Sénécal comme bambin, jeune médecin et dans le plein épanouissement de sa renommée chirurgicale.

Il a succombé à une crise cardiaque dans ses bureaux, en pleine activité professionnelle, il y a déjà quelques mois, à l'âge de 51 ans.

Il était né à St-Césaire, Canada, et demeurait à New-Bedford depuis son bas âge. Il avait fait ses études classiques à l'université d'Ottawa, et ses études médicales à l'université de Boston.

Reçu médecin en 1917, il servit outre-mer dans le corps médical comme lieutenant, et en sortit avec le grade de major. Plus tard, il fut médecin examinateur des écoles paroissiales et médecin du bureau de l'assistance publique de New-Bedford.

Il était président de la Société Médicale de New-Bedford et chirurgien des hôpitaux St-Luc, Union et Acushnet de New-Bedford et d'Acushnet et Ste-Anne de Fall-River.

Le gouverneur Saltonstall le nommait récemment comme membre du Bureau d'enregistrement en médecine de l'Etat du Massachusetts.

Il était aussi membre de la Légion Américaine et du 40 - 8 et de plusieurs sociétés franco-américaines.

Sa carrière fut de courte durée mais bien remplie. Son zèle, son dévouement et sa charité envers ses patients lui avaient attiré une forte clientèle qui le regrette amèrement.

Quant à ses nombreux amis et ses collègues, ils perdent en lui un gai compagnon et un sage conseiller.

J.-Ubalde Paquin, M. D.

LE DOCTEUR ALPHONSE DAUDELIN

Belle figure, belle vie

par *Corinne Rocheleau-Rouleau*

On est accoutumé de dire que personne n'est indispensable en ce monde et qu'à la longue tous les vides se comblent; il n'en reste pas moins vrai que certaines personnes sortent tellement des rangs, sont tellement supérieures au niveau général, se créent une place si particulière dans le milieu de leur choix, que leur disparition définitive laisse un véritable vide dans la vie de ceux qui les ont connues, tel un carré sombre sur le mur d'une chambre d'où l'on a enlevé un beau tableau. Le docteur Daudelin était de ceux-là.

Je l'ai très bien connu. Il vint rendre visite à ma famille dès son arrivée à Worcester, il y a quarante-cinq ans, restant par la suite un des familiers de notre maison et lié d'amitié avec mon beau-frère, feu le docteur Louis-D.-O. Jacques. J'ai connu aussi presque tous les membres de la famille Daudelin, et Madame Alphonse Daudelin est une de mes proches parentes. Je les reçus tous les deux, apparemment en bonne santé, fin août, une semaine à peine avant la mort du Docteur, et puis, sur l'appel de Madame Daudelin, je revoyais son mari sur son lit d'hôpital, la veille même de son décès. Enfin, j'étais présente au service impressionnant en l'église Notre-Dame de Montréal et aux abords de la fosse où l'on descendit son cercueil, par un jour ensoleillé, sur le versant du mont Royal. Ces pages sont donc appuyées sur des souvenirs personnels authentiques, auxquels s'ajoutent des données exactes fournies par Madame Daudelin, maintenant rentrée aux Etats-Unis, à Woonsocket, R. I., des dates et faits précis fournis par ma soeur, Elise Rocheleau, qui fit des recherches sur place à Worcester pour vérifier nos informations.

Siméon-Alphonse Daudelin naquit à Sutton, P. Q., le 13 février, 1870. Il était fils de Casimir Daudelin et de Flavie Thibault. Ses parents eurent seize enfants, dont plus de la moitié atteignirent l'âge d'adultes. Le jeune Alphonse avait neuf ans lorsque sa famille alla s'établir à Montréal, où son père, d'abord membre de la police provinciale, fut ensuite et pendant fort longtemps gardien en chef de la Douane, l'ancien immeuble, sis près du Port. M. Daudelin, père, était un homme imposant, haut de taille, digne d'allures, aimable et courtois. La mère du Docteur devait avoir été fort jolie dans sa jeunesse et elle savait garder une tranquillité souriante dans le branle-bas de son entourage, le bruit et la gaîté qu'on trouvait toujours dans le logis peu banal qu'ils habitaient. Comme M. Daudelin, père, était responsable, hors les heures officielles, des importations et exportations qui s'entassaient à la Douane, il y avait élu domicile en permanence tout-à-fait en haut, sur le toit. Parents et amis y avaient accès en sonnant un certain nombre de fois à une porte massive percée en bas, sur la rue, dans un angle de mur de la vieille Douane. Alors, quelque membre de la famille descendait, armé d'une clef de fer forgée à la main et presque aussi longue que le bras; le mécanisme de la serrure grinçait, la porte s'ouvrait et l'on se trouvait face à un escalier interminable, qu'on se mettait à gravir, cependant que jusqu'en haut, le reste de la famille nous attendait sur le dernier palier, se penchant au-dessus de la balustrade juchée dans les airs et

nous aspergeant de bonjours et de conversation qui progressait avec la montée.

Enfin parvenus au logis, on se trouvait dans un appartement de fortune mais ne manquant pas de confort, et assez grand pour héberger toute la famille et bien des visiteurs. Là, les Daudelin vécurent de longues années, entre ciel et terre d'un côté, entre ciel et eau de l'autre. L'ancienne Douane était sur la rive du fleuve où s'échelonnaient les quais; ce logement en nid d'aigle, précurseur des *pent-houses* modernes, ouvrait ses portes sur une haute terrasse bien fournie, en été, de berceuses et de hamacs; on pouvait y contempler à loisir le Saint-Laurent, traversé, à droite, par le pont Victoria, conduisant aux villages de Saint-Lambert et Longueuil échelonnés sur la rive sud, en face; en bas, à nos pieds, régnait l'animation des quais, le va-et-vient dans le port; tandis que, en haut à gauche, la statue de Notre-Dame-de-Bonsecours planait, aérienne, sur le faite de son vieux temple, les bras maternellement tendus vers les matelots et les passagers entrant dans Ville-Marie ou en sortant, tout comme si elle leur disait: "Bienvenue!"... ou "Revenez-moi!"

Le jeune Alphonse grandit dans ce décor intéressant et beau, dans ce milieu plutôt modeste et bourgeois, mais suffisamment cultivé. A cette époque, la Vieille Province avait depuis déjà longtemps repris contact avec la mère-patrie; la France et le Canada échangeaient non seulement leurs marchandises et leurs produits agricoles et autres, mais surtout leurs idées, et leurs plus belles intelligences, étudiants et professeurs, hommes de lettres et missionnaires se rendant en droite ligne de Montréal au Havre et vice-versa. Chez les Daudelin, on ne voyait pas de traces de ce chauvinisme à outrance qui entrava, qui entrave encore parfois l'essor de tant de Canadiens français. Sagaces et sensés, équitables dans leurs jugements autant que véritablement patriotes, les parents Daudelin savaient regarder au delà des frontières du Québec, considérer le Canada dans son ensemble et dans ses relations avec le reste du monde, apprécier les pays civilisés autres que la France, bien que celle-ci tint toujours le premier rang. Un certain nombre de parents vivaient au loin, aux Etats-Unis, mais on se voyait assez souvent; un frère de Madame Daudelin passa presque toute sa vie en France et y mourut; un autre frère, l'avocat Charles Thibault, faisait très souvent partie du cercle de la famille, bien qu'il demeurât dans les Cantons de l'Est. Homme imposant, orateur de première force sur le terrain politique, Charles Thibault connut la vogue et les honneurs. Au début du présent siècle, il fut entendu dans bien des *hustings* durant les élections, et un de ses pamphlets, "La Croix, l'épée et la charrue," circula de main en main. Cependant, tout intrépide et éclatant que fut son verbe, il savait rendre à César ce qui lui revenait, quite à rabrouer César lui-même s'il lui trouvait des torts. Ami du Major Mallet, de Washington, il alla lui rendre visite, l'intéressa au sort de Louis Riel alors que celui-ci était traqué par les autorités du Nord-Ouest. Riel s'enfuit, vint à Washington, où le Major Mallet le reçut à son foyer et l'y garda secrètement quelque temps, intéressant d'autres Américains au sort du grand Métis, notamment un congressman, qui plaida sa cause en pleine séance du Congrès des Etats-Unis. De toutes ces choses, on parlait au foyer des Daudelin, ce qui empêcha leurs enfants de s'emmurir dans des idées étroites, leur enseignant plutôt à voir droit et juste, à considérer les événements sous leurs divers aspects, à ne point craindre les vents du large. Je sais cela pour avoir fréquenté la famille durant ma propre jeunesse, alors qu'une amitié particulière

me liait à l'une des soeurs cadettes du Docteur, Annette, maintenant disparue elle aussi.

Après avoir fréquenté l'Académie Olier pendant six ans, le jeune Alphonse décrocha un diplôme au Montreal Business College. Puis, il alla faire ses études classiques dans cette pépinière de grands hommes canadiens-français, le collège de l'Assomption, P. Q. Il voulut compléter ses études de philosophie à Montréal sous l'éminent professeur qu'était M. LeBlond de Brumath, auquel le docteur Daudelin garda toujours un souvenir fidèle. Ayant opté pour la carrière médicale, il s'inscrivit à l'école de Médecine de l'Université de Montréal, alors encore appelée Université Laval. Y ayant gagné tous ses grades en médecine jusqu'à celui de docteur, *summa cum laude*, en 1895, il servit comme interne pendant un an, à l'hôpital Notre-Dame et à l'Hôtel-Dieu.

Mais le jeune docteur—il avait alors vingt-cinq ans—s'était imposé un travail trop sévère, des veillées d'étude trop prolongées pour sa santé toujours un peu débile. Il se savait menacé par la tuberculose. Alors, plutôt que de s'établir au sein d'une ville, il choisit la vie plus simple, l'air plus sain à l'orée des forêts résineuses, allant à Fort Kent, dans le Maine, où il séjourna une couple d'années. En 1898, sa santé étant sensiblement améliorée, il résolut de s'établir définitivement à Worcester, Mass., un de nos grands centres franco-américains.

Il devait s'y faire la plus belle des réputations. Doué d'une distinction de manières qui n'avait cependant rien d'empesté, orateur aussi élégant que facile et persuasif, il fut bientôt sollicité de tous côtés pour des causeries, des conférences, des discours de cérémonie. Chacune de ses apparitions en public ne faisant qu'augmenter son prestige, bientôt il se vit invité à parler par toute la Nouvelle-Angleterre, même au delà, bien qu'il eût alors à peine dépassé la trentaine. Il aurait bien pu en avoir la tête tournée, mais tel ne fut pas le cas, quoiqu'il fut flatté de son succès. Il sut toujours rester simple, étant trop intelligent pour que le snobisme eut de prise sur lui. Dès sa jeunesse et tout le long de sa carrière, il sut aussi se concilier ceux qui l'approchèrent, n'intimidant personne, même si quelques-uns ne surent pas découvrir, à travers le patricien qui pouvait se réserver, l'homme très bon et abordable qu'il resta toujours.

J'ai dit patricien, car il en avait l'apparence et les goûts. Très grand et mince, très droit aussi jusqu'à la fin de sa vie, il portait haut une figure bien française, aux traits fins, au front large, encadrée de cheveux noirs et abondants, qu'il lissait d'une main longue et nerveuse. Une fine moustache, une petite barbiche à l'impériale, une mise soignée mais sans dandyisme, achevaient le relief de sa personne. Quant à son expression, ses yeux bruns pouvaient se faire graves, scrutateurs ou amusés, mais ils étaient le plus souvent pensifs, comme ses traits pâles étaient le plus souvent empreints de gravité, parce que le docteur Daudelin était essentiellement de caractère méditatif et sa profession l'avait obligé à voir tôt et de près les misères humaines. Et puis, toute sa vie durant, il dut se soigner, s'imposer des repos fréquents et prolongés.

Il ne chercha pas à se créer de trop nombreuses relations de société; parfaitement à sa place dans les salons du meilleur monde, il ne prisait pas particulièrement les réunions mondaines et fuyait d'instinct les amusements tapageurs. Mais au début du présent siècle—époque heureuse, antérieure aux guerres mondiales, où l'on n'était pas traqué, non plus, par les interminables programmes de

la radio—le Docteur aimait veiller au milieu de quelque groupe d'amis sachant causer politique, art, science, musique, voire même philosophie: de tout ce qui fait le charme des rapports entre esprits véritablement cultivés. Il se créa partout de belles et solides amitiés, auxquelles il eut le mérite de rester fidèle. Parmi ceux qui furent ses intimes à différentes époques et demeurèrent toujours ses amis, on peut nommer: feu l'abbé Troie, prêtre sulpicien, longtemps curé à Notre-Dame de Montréal, et l'abbé Elie-J. Auclair, ainsi que le docteur L.-A. Gagnier, tous les trois de Montréal; feu le juge Alphonse Laliberté, de Fort Kent, Maine; maître David Lavigne, de Springfield, Mass., Monsignor Maffei, de Worcester, Mass. Et à Worcester, il trouva en y arrivant un groupe de médecins de langue française remarquablement uni; il sut se concilier l'amitié de ces confrères et mérita par la suite le respect et la confiance des jeunes praticiens qui vinrent grossir les rangs de la société médicale de cette ville. Il convient cependant d'ajouter que celui de ses confrères avec lequel il fut le plus intimement lié fut le docteur P.-H. Nicol (frère de l'honorable Jacob Nicol, de Sherbrooke, Qué.), lequel se fixa à Worcester, lui aussi, il y a très longtemps. Tout le long des ans, le docteur Nicol eut pour le docteur Daudelin une amitié aussi sincère que désintéressée, lui rendant visite régulièrement tous les dimanches, veillant sur sa santé, le soignant comme un frère; de son côté, le docteur Daudelin sut mettre sa quote-part dans cette parfaite confraternité. Il fut aussi en relations suivies avec maîtres John-F. Jandron, Charles-T. Tatman et George-R. Stobbs, et les docteurs Adélar-J. Harpin et J.-A. Lalande, tous de Worcester, et connut très bien feu Alphonse Gaulin, membre du service consulaire américain en France. Par la suite, le docteur Daudelin devait gagner et conserver l'amitié de personnages tels que le président Theodore Roosevelt, les sénateurs Henry Cabot Lodge (premier de ce nom) et Eben-S. Draper et bien d'autres encore, tant en Europe qu'en Amérique; mais j'anticipe, puisque nous n'en sommes qu'à ses premières années aux Etats-Unis.

Il y étendit vite son champ d'action. A la dernière des grandes conventions franco-américaines, laquelle eut lieu à Springfield, Mass., en 1901, il présenta une thèse sur la naturalisation aux Etats-Unis, car en venant s'y établir, il s'était fait naturaliser.

En 1902, il seconda son confrère, le docteur John McLary Steele (qui était canadien-français du côté de sa mère et natif de Québec) dans la fondation d'un groupe de l'Alliance Française à Worcester; je fis moi-même partie de ce groupe durant ces premières années et, si je me rappelle bien, le docteur Daudelin en fut vice-président durant un an ou deux. Madame Daudelin m'assure que le Docteur fut également parmi les initiateurs de la Société Historique Franco-Américaine de Boston.

En 1904, il y eut une fête commémorative en l'honneur de Ferdinand Gagnon, mort dix-huit ans plus tôt. Mon frère, le shérif Rocheleau, de Worcester, qui faisait partie d'un des comités me dit que la célébration fut présidée par Félix Gatineau, de Southbridge, et que le docteur Daudelin en était le secrétaire général et rédigea un programme-souvenir: un journal en miniature tout à la louange du journaliste disparu mais non pas oublié.

Pendant quelque temps, le docteur Daudelin agit comme inspecteur médical dans les écoles de Worcester. Toujours intéressé, où qu'il se trouvât, dans ce qui fait marcher les peuples, il ne pouvait guère se désintéresser de la

politique du pays qui était maintenant le sien. S'affiliant au parti républicain, il y joua à Worcester un rôle assez actif. Cela ne l'empêcha pas, à certaines heures, de se montrer indépendant et de jeter son bulletin de vote dans l'urne pour le côté opposé, ni même d'user discrètement de son influence au profit de membres de ce parti qu'il jugeait devoir être maintenus dans leurs fonctions, surtout si c'étaient des Franco-Américains. Comme il était pondéré, sage, comme il avait su gagner la confiance de ses concitoyens, les chefs de son propre parti, désireux de s'attacher davantage un aussi précieux collaborateur, le recommandèrent au président Theodore Roosevelt, avec lequel il fit connaissance et qui, en 1907, le nomma commissaire des Etats-Unis à l'Exposition Maritime internationale, à Bordeaux, France.

C'était un joli coup de dé pour un jeune homme encore dans la trentaine et citoyen depuis seulement quelques années de la grande et fière république qu'il s'en allait représenter. Mais Theodore Roosevelt ne s'était pas trompé sur l'homme de son choix. Le docteur Daudelin représenta les Etats-Unis en France avec autant de finesse que de tact et de savoir-faire. A Bordeaux, il ne rencontra pas seulement tous les visiteurs de marque visitant l'Exposition, il se fit aussi de précieuses relations d'amitié, entre autres avec le directeur de cette exposition, M. Louis-Emile Bertin, membre de l'Académie des Sciences et chef du génie maritime de la France; M. Bertin avait déjà vécu quelque temps au Japon, auquel il avait été *prêté* par le gouvernement français pour aider à former la marine japonaise. Le docteur Daudelin était aussi en très bons termes avec un cousin du roi d'Espagne et par ce *hidalgo* fut invité à un dîner intime pour rencontrer le jeune souverain, Alphonse XIII; quelque temps après, en sa qualité de représentant officiel des Etats-Unis, le docteur Daudelin offrait lui-même à dîner au roi d'Espagne. La culture, l'aisance, le don d'improvisation du jeune médecin franco-américain ajoutèrent du lustre à la "Maison Blanche," comme on appelait l'immeuble des Etats-Unis à cette Exposition; on le citait volontiers et ses discours étaient reproduits *in extenso* dans les journaux bordelais de l'époque.

La clôture de l'exposition de Bordeaux ne vit pas notre jeune commissaire rentrer aux Etats-Unis: il devait passer encore plus de quatre ans en Europe. Il s'était si bien acquitté de sa mission à Bordeaux que le gouvernement américain le nomma ministre plénipotentiaire pour régler les difficultés engendrées entre la France et les Etats-Unis par le contrôle hygiénique des denrées alimentaires, les lois dites *Pure Food Laws* nouvellement mises en vigueur par le Congrès américain. Ces lois avaient jeté la consternation chez les Français, qui se voyaient dans l'alternative de transformer un grand nombre de leurs industries ou de perdre un de leurs plus riches débouchés en cessant des exportations se chiffant à des millions par année.

Notre ministre plénipotentiaire chargé de débrouiller cette grosse affaire se vit assiégé du soir au matin, aussi bien que du matin au soir. Chez lui on faisait queue interminablement: des députés à la Chambre, des chefs de grandes compagnies maritimes, des viticulteurs, des distillateurs, des chocolatiers, des fabricants de fromages, de confitures, de conserves de luxe, de toutes sortes de produits prisés des amateurs de la bonne chère aux Etats-Unis comme ailleurs; c'était comme le pont d'Avignon où tout le monde passe. Mais pour le Ministre, il y avait de tous côtés des pierres d'achoppement. . . Il eut alors la

bonne idée de demander au Département d'Etat à Washington de lui envoyer comme collaborateur celui qui était considéré comme étant l'auteur des *Pure Food Laws*, le docteur Harvey-W. Wiley, chimiste réputé, depuis longtemps au service du gouvernement américain. A Washington, on trouva l'idée bonne aussi et le docteur Wiley partit incessamment pour la France où, pendant quatre ou cinq mois, il travailla de concert avec le docteur Daudelin jusqu'à ce que tous les problèmes fussent réglés.

Au cours de leurs enquêtes, ils visitèrent à peu près toutes les parties de la France, afin d'examiner, de vérifier sur place le mode de culture ou de préparation de chaque item sur la liste des denrées exportées aux Etats-Unis avant d'y apposer leur permis officiel et de rédiger des règlements pour les exportations futures. Comme bien on pense, nos deux savants docteurs en vinrent à bien connaître les industries alimentaires au pays de France: les crus de vins fins, les caves et chais de Saint-Emilion, Château-Margaux, Graves, Epernay, Beaune, Chablis, Cognac et autres lieux où étaient emmagasinés ce que le pays avait de meilleur en vins et eaux-de-vie; ils durent pénétrer dans les cavernes rocheuses de Roquefort, où bleuissaient en mûrissant les odoriférants fromages; descendre dans les carrières et les souterrains de Paris, où poussaient drus morilles, bolets et autres champignons de couches; faire l'inspection, à Bar-le-Duc, des reluisantes chaudières dans lesquelles fraises, framboises, cerises et groseilles mijotaient, entières comme des bijoux, dans un sirop d'ambrosie neuf fois plus doux que le miel: je crois même qu'on invita ces messieurs à passer en revue le bataillon des belles oies engraisées en cages et dont les foies gras, vendus leur pesant d'or, étaient encore joliment majorés en partant pour l'Amérique. . .

Les événements fortuits ne leur manquèrent pas, non plus. Une fois que nos deux Américains étaient précisément à visiter certaines caves rocheuses—je crois que c'était dans les Vosges, près d'Epinal—au lieu de trouver, comme ils s'y attendaient, un chai de vin de Moselle, ils se trouvèrent en face d'une très vieille femme accroupie devant un petit feu de brouilles sur lequel de l'eau claire bouillonnait dans un chaudron noir. La vieille, fée ou sorcière, devait déjà tramer magie blanche ou sortilège et ne semblait aucunement surprise de les voir, invitant chacun des étrangers à jeter dans son chaudron quelques clous de fer; en bons garçons, nos deux Américains s'exécutèrent, intrigués. Alors la vieille, penchée au-dessus de son chaudron pour en scruter le fond, prononça d'un ton d'oracle qu'avant qu'une année se fut écoulée, un de ces messieurs aurait convolé en justes noces. Or, nos deux hommes de l'art étaient tous les deux célibataires et bien résolus de le rester. Mais quelques mois plus tard, quelle ne fut pas la surprise du docteur Daudelin de recevoir un billet de faire-part: son confrère, rentré en Amérique depuis quelque temps, était marié; la chose était d'autant plus inattendue que le docteur Wiley frisait la soixantaine. Quant au docteur Daudelin, jeune encore, il devait attendre un autre quart de siècle avant de prendre femme.

Pour revenir à nos *Pure Food Laws* eu égard à la France: quand l'embargo sur les denrées alimentaires fut enfin levé là-bas, les Français se remirent de plus belle à exporter chez nous leurs produits. Au tollé général succéda un vivat tel que Messieurs les docteurs Daudelin et Wiley faillirent en perdre le sommeil aussi bien que la digestion. Ils furent conviés à pas moins de cent trente banquets, où ils durent faire honneur aux toasts portés à leur pays com-

me à la France dans tous les vins, liqueurs, et cognacs les plus fins, accompagnés de filets d'anchois, de sardines fines, de pâtés de foie gras, de petits pois français, de truffes et autres champignons, de fonds d'artichauts, de baba au rhum, de confitures de Bar-le-Duc, de marrons glacés, de pastilles au chocolat et Dieu sait quoi encore, puisque c'était eux qui avaient remis toutes ces excellentes choses en circulation. A tous ces festins ils firent le moins de prouesse possible et réussirent à se tirer d'affaires sans se ruiner complètement l'estomac : preuve qu'ils avaient bien accompli leur tâche et que la pureté des denrées en question ne laissait plus rien à désirer! . . . Le gouvernement français semblait être de cet avis et le Haut Commissaire des Etats-Unis reçut la croix de la Légion d'Honneur en janvier, 1908, au cours d'un banquet—encore un!—que lui offrirent ses amis, confrères et collaborateurs, au restaurant des Sociétés Savantes, cérémonie présidée par son ami, M. Bertin.

A Washington, on était si satisfait de voir cette affaire bien conclue que le Département d'Etat invita le docteur Daudelin à faire partie en permanence du corps diplomatique, lui offrant d'emblée une autre mission spéciale, cette fois au Japon. Il aurait donc pu troquer son titre de simple médecin contre celui, assez reluisant, de diplomate de carrière; mais il ne le fit pas. A ses intimes, il avoua qu'il avait vu assez de la diplomatie officielle pour savoir qu'il n'en voulait plus; au Secrétaire d'Etat il répondit que s'étant préparé pour la carrière de médecin, il désirait y rester et poursuivre ses études et recherches médicales.

Il resta encore quatre ans en Europe et ces années comptèrent parmi les plus heureuses de sa vie. La plus grande partie de cette période fut passée à Paris. Désirant se spécialiser dans le traitement des maladies des yeux, des oreilles et de la gorge, il entra à la clinique du célèbre docteur de la Personne, dont il fut l'assistant pendant près de trois ans. Il connut le savant Babinski et le Docteur Jean Charcot, l'éminent explorateur français. Par ailleurs, il se fit à Paris les plus belles relations dans le monde officiel et littéraire, comptant au nombre de ses meilleurs amis, outre M. Bertin, le Docteur de la Personne, qui vint le voir à Worcester, et M. Paul Doumer, plus tard président de la République française; fréquenta le salon de M. Louis Herbet, conseiller d'Etat à Paris, familièrement appelé "le père Herbet," grand ami des Canadiens français; il connut également Pierre Loti, Edmond Rostand et d'autres d'une égale réputation. Ce fut à cette époque que naquit à Paris le Comité France-Amérique, à la tête duquel se trouvait le président de la République française; le docteur Daudelin fut du groupe des fondateurs (et aussi, je crois, le consul Alphonse Gaulin).

S'arrachant enfin de Paris, le docteur Daudelin fut pendant plusieurs mois chef résident de clinique à l'Hospice Saint-Victor d'Amiens, clinique ophthalmologique; le premier médecin étranger à détenir ce poste. Puis, avant de rentrer en Amérique, il voulut voir ce qui se faisait dans les autres grands centres médicaux du vieux monde et fit des stages dans les plus grands hôpitaux de Londres, Berlin, Munich, Fribourg, Heidelberg, et surtout Vienne, centre médical par excellence, où il séjourna plusieurs mois. Dans cette dernière capitale, il fut membre de l'*American Medical Association of Vienna*; et il rencontra l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche, celui-là même dont l'assassinat, deux ou trois ans plus tard, devait mettre la mèche à tous les canons de l'Europe.

Ainsi, après avoir visité toutes les provinces de la France, il traversa presque toute l'Europe, s'arrêtant non seulement dans les capitales, mais dans maints villages de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Hollande, de la Belgique, de l'Angleterre et de la Suisse. Regardant, écoutant, étudiant et analysant, ayant la sensation d'entendre en sourdine le grondement d'un grand conflit, comme un roulement du tonnerre au loin, avant l'orage.

En 1908, il se trouvait à Naples lors du passage de l'ex-président Theodore Roosevelt, en route pour faire la chasse au gros gibier en Afrique. C'était le jour où le roi d'Italie devait donner un banquet en l'honneur de l'ex-président des Etats-Unis et ce dernier, naturellement, aurait à adresser la parole. Il était justement à préparer son petit *speech* pour l'occasion et avait strictement condamné sa porte lorsque le docteur Daudelin lui fit parvenir sa carte. M. Roosevelt leva la consigne sur-le-champ et fit monter le visiteur, le recevant avec beaucoup de cordialité et s'entretenant avec lui assez longtemps, lui disant d'abord : "I am especially delighted to see you, Doctor, and to tell you again and in person how very satisfied we were, at the State Department, with the way you fulfilled your different missions." Il fit appeler un de ses jeunes fils et une belle-soeur qui se trouvaient à l'hôtel dans le moment, disant au docteur Daudelin, avec son large sourire : "Causez donc en français avec ma belle-soeur; elle le parle aussi bien que vous." Il convient d'ajouter que Theodore Roosevelt, comme presque tous les membres de cette éminente famille, lui-même parlait bien notre langue.

Ce fut au cours de ce même voyage en Italie que, se trouvant près de la Sicile, peu après le terrible tremblement de terre qui avait rasé la ville de Messine et coûté la vie à tant de milliers de ses habitants, le docteur Daudelin voulut se rendre sur les lieux de la catastrophe. Il faillit y perdre la vie, s'étant vu sauvagement attaqué par un brigand, lequel sans doute avait pensé que cet étranger bien mis lui fournirait un meilleur butin que tout ce qu'il pourrait encore trouver dans les ruines de la ville, déjà pillée. Heureusement qu'un employé de chemin de fer accourut à la rescousse, et le gibier de potence, prenant peut-être celui-ci pour un gendarme bien armé, s'enfuit à toutes jambes.

Près de cinq ans après son départ pour l'Europe, c'est-à-dire en décembre, 1911, le docteur Daudelin revenait à Worcester, cette fois pour s'y enraciner. On se montra partout heureux de son retour et on lui fit une belle fête. Lorsque, sur la fin de cette soirée, il se leva pour adresser la parole à ses concitoyens et ses amis venus de différentes villes, il était visiblement ému. A ce discours j'emprunte les lignes suivantes :

"S'il est vrai que tout homme s'attache au milieu où il évolue, combien plus vrai ce doit être pour le médecin digne du nom, dont la vie se confond avec la vôtre, dont la mission est de veiller sur ce que vous avez de plus précieux au monde, votre santé, et dont le coeur partage dans l'intimité de votre foyer et vos joies et vos peines et vos espérances. . . Intimement lié pendant dix années à vos intérêts, à vos luttes, à vos célébrations et à vos deuils; sans cesse comblé de faveurs et traité en privilégié par vous, j'avais appris à vous aimer, et, inconsciemment, mon âme s'était rivée à la vôtre. Trop de liens précieux me rattachaient à Worcester pour que je songeasse à vous désertier. . .

Après avoir vécu sous presque tous les drapeaux de l'Europe, après avoir étudié les coutumes de ces peuples, appris à parler leurs langues, et

rencontré leurs têtes couronnées; après avoir absorbé la science de leurs vieilles universités, des maîtres et des hôpitaux du vieux monde, j'avais la nostalgie de ma patrie et je me disais: leur ciel peut être plus radieux, leurs climats plus doux, la nature plus fascinante, leurs vins plus subtils, leurs monuments plus antiques et leur sens artistique plus développé: mais en songeant au malaise général dont souffrent la plupart de ces nations au point de vue économique et social, politique et religieux, je rendais grâce à Dieu de m'avoir fait naître en Amérique et il me tardait de reprendre mon existence au milieu de vous. Oui, j'aspirais à me reposer à l'ombre bienfaisante du drapeau étoilé, sur cette terre de véritable liberté, de paix et de progrès. Les autres nations ont leurs particularités et leurs qualités ethniques, mais nulle n'aime mieux son drapeau et n'est plus attachée à son pays que nous le sommes; aucune n'est plus heureuse!"...

Il reprit donc sa place parmi ses concitoyens, et s'il lui arriva parfois de regretter les amis et les horizons des capitales européennes, personne ne s'en douta parce que, chez lui, toujours, les grands et les fortunés qu'il avait rencontrés sur ses divers chemins étaient reçus sur le même pied d'égalité que les plus modestes amis de la première heure et le ciel d'Amérique lui restait plus cher que tous les autres.

Pendant plusieurs années après son retour d'Europe, il fut de toutes nos fêtes et célébrations de quelque importance en Nouvelle-Angleterre, soit comme hôte d'honneur, soit pour adresser la parole, ce qu'il faisait toujours avec finesse et à propos; et à Worcester surtout, il était prié d'accepter toutes sortes de fonctions, actives et honorifiques. Il s'y dérobait autant que possible, mais acceptait quelquefois, pour ne pas se faire une réputation de grincheux. Et il fut invariablement soucieux de n'être point entraîné dans les controverses. Si on lui demandait son opinion sur quelque sujet, quelque affaire, il la donnait sans se faire prier, faisant ressortir les points saillants d'une question, la portée possible d'une mesure; aussi, la prudence et la sagesse qui contrôlaient ses avis, autant que son expérience et sa belle réputation, firent qu'on rechercha ses conseils et que le rôle qu'il joua dans la ville de son choix ne fut jamais totalement éclipsé, pas même durant les années où sa santé fut le moins bonne, ses absences prolongées.

En septembre, 1912, le Cinquième Congrès International des Chambres de Commerce se réunissait à Boston; Worcester invita les délégués, qui acceptèrent. Ils furent reçus à un grand dîner dans l'Arsenal, sous les auspices du Worcester Board of Trade, et comme ces messieurs représentaient 47 pays et parlaient 17 langues différentes, le français était la langue officielle du Congrès et à Worcester ce fut le docteur Daudelin qu'on choisit pour leur faire le discours de bienvenue.

En 1915, on l'élisait premier président de la Société Médicale Franco-Américaine de Worcester, laquelle, peu après, fondait le Dispensaire Franco-Américain, où, pendant dix ans, nos gens les moins fortunés trouvèrent soins et médicaments gratuits. "Le Dispensaire," comme on disait tout court, fut une très belle oeuvre. Il était desservi par les *médecins réguliers*, messieurs les docteurs Louis-D.-O. Jacques, Arthur Larue, Joseph-E. Lemire, Charles Lussier, Edouard Pelletier, Edouard Rochette, J.-C. Tassé, P.-H. Nicol, lesquels, à tour de rôle, s'y rendaient tous les jours un mois durant, pour passer ensuite le

tour à d'autres et revenir selon la liste établie; le docteur Daudelin, lui, étant alors notre seul spécialiste, s'y rendait une ou deux fois la semaine "à l'année ronde." En 1925, le Dispensaire se trouva annexé au nouvel Hôpital Louis-Pasteur, une autre de nos belles initiatives où le docteur Daudelin eut sa bonne part.

A la maison chez nous, on parlait de ces oeuvres matin, midi et soir, car les docteurs Lemire et Daudelin venaient très souvent conférer ou tout simplement causer avec le docteur Jacques, "ce bon gros garçon" qui ne faisait pas de tapage mais qui savait se dévouer, lui aussi, "à l'année ronde," et toujours avec une parfaite bonne humeur; et puis trois de mes soeurs et ma belle-soeur faisaient partie des associations auxiliaires, car il y en avait deux: une dite des "Dames du Dispensaire" et l'autre dite des "Demoiselles du Dispensaire," ce dernier groupe étant surtout des infirmières bénévoles. Les deux groupes travaillèrent comme des abeilles pendant une vingtaine d'années, séparément ou ensemble, et accomplirent une somme considérable d'oeuvres sociales: soin des malades au Dispensaire ou à domicile, assistance maternelle, vestiaire pour les enfants, pauvres, etc., car dans ce temps-là, il n'y avait encore que très peu d'assistance publique. Ce furent surtout les quatre paroisses de langue française qui bénéficièrent de leurs activités charitables. Ainsi que je l'ai dit, le Dispensaire fit place à l'Hôpital Louis-Pasteur, oeuvre bien organisée, mais comme toutes celles du genre, dispendieuse. Soutenue des seuls deniers de nos Francos, elle n'eut pas le temps d'être bien consolidée avant les années de crise financière qui bouleversèrent le pays et dut fermer ses portes en 1937.

De tous ces beaux efforts et ces générosités persévérantes, il ne reste plus aujourd'hui que l'association des "Demoiselles du Dispensaire," dont le groupe est resté presque intact malgré les ans, gardant encore son nom et se réunissant régulièrement, après une trentaine d'années, bien que ces *demoiselles*, dans bien des cas, soient aujourd'hui mères de familles et qu'au lieu de rouler des bandages pour *notre* dispensaire et *notre* hôpital, ou de coudre des layettes pour les nouveaux-nés de nos familles pauvres, ces dames et demoiselles à cheveux gris cousent pour la Croix-Rouge ou tricotent pour les jeunes militaires partis de leurs propres foyers.

Pour revenir au docteur Daudelin: il fut membre fondateur de l'Association des Médecins de Langue française de l'Amérique du Nord et fit également partie d'un grand nombre d'autres sociétés, tant médicales que philanthropiques.

Il servit la ville dont il était citoyen de manière plus directe, comme directeur de la Bibliothèque municipale (1922-1925), comme membre du Bureau de Santé de Worcester (1931-19441) et présida les séances de ce Bureau pendant six ans. En 1941 et 1942, il fut un des directeurs de l'hôpital Belmont, réservé aux maladies contagieuses. Enfin, en 1937, une délégation se présenta chez lui pour le prier de se présenter comme candidat à la mairie de la ville, honneur que son état de santé le força de refuser.

Il fréquenta beaucoup les Assomptionnistes du collège de Worcester, où on le voyait souvent, étant de toutes leurs fêtes et souvent invité à leur table; il aimait s'y asseoir parce qu'il pouvait passer en revue avec eux les événements de France, d'Europe, du monde entier, car ces religieux ont des établissements partout et sont on ne peut mieux renseignés. Et chacun des Pères semblait considérer le Docteur comme son médecin en titre et son ami personnel.

Durant toutes ces années, à travers tous ces événements, sa vie s'était surtout creusée en profondeur. Il sut se faire estimer de tous, aimer d'un grand nombre. Nous ne lui connaissions pas d'ennemis, et si l'envie, la jalousie se levèrent sur sa route, elles finirent par tomber toujours devant la sincérité, la simplicité tranquille qui lui étaient coutumières. Est-ce à dire que cet homme était sans défauts? Non, sans doute, puisqu'il était pétri d'une argile humaine. Doué d'une nature qui aurait pu facilement être altière, servi par de beaux talents et ayant un esprit ouvert à toutes les beautés, il s'était vu tôt favorisé de la fortune et aurait pu resté affamé d'honneurs, monter les gradins de la diplomatie et de la haute société, convoiter les richesses. Il goûta à tout cela et s'il se montra, dans sa jeunesse, heureux et flatté des succès légitimes qu'il obtint, il modéra vite son ambition, troqua tout ce clinquant contre une vie plus simple et l'exercice de sa profession humanitaire.

Durant les dernières décades de sa vie, il en vint même à ne mentionner presque jamais les événements intéressants et les personnages haut-placés ayant figuré dans la période la plus brillante de sa carrière. Nombreux furent ses amis à Worcester même qui ne connurent qu'imparfaitement ce côté de sa vie. Ce n'était que lorsqu'on le questionnait directement, ou au cours d'une conversation générale sur la politique mondiale, les mouvements scientifiques, les peuples d'Europe et leurs dirigeants, qu'on devinait tout ce que le docteur Daudelin avait dû voir de ses yeux, étudier et coudoyer de près. Et qu'il avait su voir le fond de bien des choses là-bas est prouvé par les lignes suivantes, tirées du discours, déjà cité, qu'il fit à son retour d'Europe en 1911 :

“En pays germanique, plus que partout ailleurs, l'on constate l'effet démoralisant du militarisme qui jadis a fait la gloire et la puissance des nations d'Europe, mais qui est devenu de nos jours un danger et un fardeau sous lequel les peuples, pressurés par les impôts, s'agitent dans un grand frisson de rage et de révolte, maintenant contenu, mais qui peut tout-à-coup déborder et entraîner des trônes dans un épouvantable cataclysme” . . .

Il prononça ces paroles prophétiques moins de trois ans avant l'ouverture de la première Grande Guerre.

L'esprit du docteur Daudelin restait ouvert aux idées, aux mouvements modernes. Ses études aussi étendues que solides, son existence partagée entre le Canada, l'Europe et les Etats-Unis, ses relations avec les grands de plusieurs pays, comme la sympathie qu'il ressentait pour tous les humbles: tout servit à le rendre singulièrement perspicace. Il s'abstenait pourtant des critiques arbitraires comme des admirations de commande et gardait son indépendance de jugement. Comme il causait bien lorsqu'il se trouvait avec quelques intimes! Il était fin, ironique même, mais la blague n'était pas son fait et, jusque dans la chaleur des luttes de partis, il sut éviter les personnalités, possédant cette rare vertu, la charité de la langue.

D'aucuns ont pu dire qu'il s'est tenu trop à l'écart de la mêlée, qu'il évita autant que possible les luttes et les responsabilités de la vie, préférant se cantonner dans une quasi-solitude. C'était son droit. Et d'ailleurs il le fit sans jamais fermer sa porte aux gens ou aux idées. Disons encore une fois que sa santé fut pour beaucoup dans ses habitudes d'ermite. Les maladies de poitrine le guettèrent toute sa vie. Jusqu'à la fin, il dut se ménager des pauses dans

l'exercice de sa profession ; alors, laissant ses patients aux soins de quelque confrère, il s'en allait refaire ses forces dans un air plus pur, une tranquillité encore plus grande.

Naturellement aussi, sa santé n'était pas toujours bien servie par sa vie trop sédentaire ; et les éternels repas qu'il était forcé de prendre aux restaurants lui donnaient assez souvent des tiraillements d'estomac. Pendant des années, il tâcha de s'arranger pour pouvoir prendre un ou deux repas par jour chez lui, ayant, alors qu'il était sur la rue Elm, un petit logis au-dessus de son cabinet de consultation. Seulement, lorsque les consultations et les opérations se suivaient de près, il lui arrivait d'en oublier tout-à-fait le boire et le manger. Un jour, une dame qui lui était apparentée arriva avec deux enfants en mal d'amygdales et trouve le Docteur congédiant celui qu'il pensait devoir être son dernier patient pour la journée.

— "Docteur," dit-elle, "qu'avez-vous ? Vous avez l'air affreux !"

— "Ce n'est rien," répondit-il, et comme pour se démentir, il s'effondra dans un fauteuil. "C'est que je suis fourbu . . . Si seulement je pouvais prendre une bonne tasse de thé chaud" . . .

— "Avez-vous mangé ce midi, Docteur ?"

— "Non, je n'ai pas eu le temps de rien prendre. J'avais dû aller à l'hôpital pour une opération et quand je suis revenu ici, la salle d'attente était pleine de patients. Vous avez vu partir le dernier."

— "Mais il est plus de quatre heures de l'après-midi ! Au moins, vous aviez bien déjeuné ce matin ?"

Il réfléchit un instant, puis avoua, penaud :

— "Tiens ! . . . Je pense que je n'ai pas mangé depuis hier soir ! . . . Me suis levé un peu en retard et, comme j'ai dit, l'hôpital, et puis le reste" . . .

— "C'est absolument insensé ! . . . Montrez-moi votre cuisine et vos provisions, si vous en avez !"

— "Mais les enfants ?"

— "Ils attendront. Leurs amygdales aussi. Ils sont encore mieux que vous, allez ! . . . Restez là tranquille un peu, et surtout, ne fumez plus, puisque ce n'est que de la *boucane* que vous vous êtes mis dans l'estomac depuis tantôt vingt-quatre heures !"

Le Docteur, vraiment exténué, la laissa faire, écoutant bavarder les petits, dont la mère bientôt lui servit une omelette crémeuse, un bout de fromage, une croûte de pain, le tout arrosé de thé bien chaud qu'il aimait tant. Alors, ragaillard, il put examiner les enfants, promettant à la charitable visiteuse de ne plus omettre ses repas.

Mais là encore, le médecin en lui aurait trouvé à redire si ses patients s'étaient servi des repas comme il s'en cuisinait parfois, toujours excellents, à vrai dire, car sans être du tout gourmand, il était un peu gourmet et savait s'apprêter quelques bons plats, dont les recettes avaient été apportées d'Europe. Mais le choix n'était pas toujours sage. Par exemple : il aimait beaucoup le maïs en épis—qu'il appelait, comme tout le monde en Amérique, du *blé d'Inde*. Un jour qu'il en vit du superbe, il acheta une douzaine d'épis de la fermière et s'en alla tout droit au logis mettre bouillir un grand chaudron d'eau. Il se préparait à faire cuire son blé d'Inde lorsque la cloche sonna en bas et, bien que ses heu-

res de consultation fussent passées depuis longtemps et son infirmière partie, il descendit ouvrir. C'était un patient venu d'une ville voisine et le Docteur, toujours consciencieux, lui donna beaucoup de temps. Son homme parti, le docteur Daudelin monta à la cuisine, qu'il trouva toute enfumée: l'eau qu'il avait mis bouillir s'étant évaporée sur le feu vif, le fond du chaudron d'émail s'était mis à brûler, puis une *poignée* en grosse toile et feutre s'était mise à roussir, et le tout avait joliment noirci le mur autour du poêle. . . Mais le beau blé d'Inde restait intact dans ses feuilles. Ayant aéré sa cuisine, le Docteur mit bouillir un autre chaudron d'eau, dépouilla les épis, en surveilla la cuisson cette fois et puis il s'assit et mangea la douzaine complète d'épis. Pour une fois, il eut assez de blé d'Inde; ce qui plus est, il affirma toujours n'en avoir pas ressenti la moindre indigestion.

On aurait pu s'attendre à ce qu'il finit sa vie en solitaire misanthrope, comme bien d'autres hommes pareillement situés; mais il n'est que juste d'ajouter que ce genre d'existence, il l'avait subi plutôt que choisi. Il aimait la vie de famille et avait une affection profonde pour tous les siens. Par deux fois et pendant plusieurs années, sa soeur Annette vint à Worcester tenir maison, d'abord pour le docteur Alphonse et leur plus jeune frère, Joseph, lequel, dans le temps, étudiait l'art dentaire, allant, par la suite, se fixer à Pawtucket, R. I.; et longtemps plus tard, Mme Casimir Daudelin étant morte, M. Casimir Daudelin et Annette vinrent s'établir auprès du docteur Alphonse, qui apprécia pleinement son nouveau foyer. Mais quelques années après, le mariage de Mademoiselle Daudelin et la mort de M. Daudelin, père, mirent encore le Docteur, comme il disait, "en retraite fermée."

Il devait, encore une fois, être servi par sa bonne étoile. En 1934, il épousait Mlle Béatrice Tougas, de Woonsocket, R. I., une personne en tous points digne de lui et qui sut rendre ses dernières années aussi faciles que douces. Beaucoup plus jeune que le Docteur, mais d'esprit rassis, Madame Daudelin avait voué à son mari une admiration aussi haute que son affection pour lui était profonde. Douée de beaucoup de bon sens, elle put lui épargner une multitude de soucis, tout en l'entourant de soins aussi actifs que discrets. Ils furent très unis et sympathisèrent parfaitement et Madame Daudelin fut toute dévouée à celui dont elle reste fière de porter le nom.

Nous ne manquons pas de nous revoir lorsque j'allais aux Etats-Unis, c'est-à-dire plusieurs fois par an. En mai dernier, les Daudelin nous conviaient à dîner, mon frère, ma belle-soeur et moi, et ce fut la dernière fois qu'ils regurent chez eux; quelques jours après, ils quittaient la maison qu'ils habitaient et puis, le coeur à la fois serré et soulagé, le Docteur fermait définitivement son cabinet de consultation, à l'ombre de la tour de l'Hôtel de Ville de Worcester, où, depuis si longtemps, souvent de si loin, on venait le trouver. Nous revîmes les Daudelin quelques semaines après, au mariage d'un de mes neveux. Le Docteur me paraissait alors très changé et je fus contente d'apprendre qu'il partirait incessamment, avec sa femme, pour passer l'été au Canada. "Je veux revoir tous les miens encore une fois," dit-il, "puisque la guerre les empêche, eux, de venir aux Etats-Unis". . .

Je venais de rentrer moi-même au Canada, sur la fin d'août, lorsque le Docteur et Madame Daudelin, de passage à Montréal, m'arrivèrent un jour, sans crier gare et ayant l'air gais, dispos et rajeunis. Je trouvai cependant le

visage du Docteur, ordinairement si pâle, un peu haut en couleur, mais le crus simplement hâlé, vu que les voyageurs venaient de passer un mois dans la région du golfe Saint-Laurent. Après souper, nous allâmes nous asseoir sur un haut balcon, d'où, cependant que nous causions, sa femme et moi, et que le Docteur fumait, il regardait, pensif, l'envolée des hirondelles se jouant au-dessus des flèches, des dômes et des toits de la métropole où il avait grandi, et, bien plus haut que les oiseaux, le vol des avions de guerre allant et venant de l'aéroport de Saint-Hubert. Je lui demandai s'il avait revu tout son monde. "Oui," répondit-il, "nous les avons tous relancés. Même Alexandre, le seul frère qui me resté, plus vieux que moi, qui fait de l'angine et que je ne reverrai plus. . . Il ne me restera plus que trois soeurs (Mesdames Mayrand, Brun, Moreau)." On se quitta avec la promesse de se revoir avant le retour des Daudelin aux Etats-Unis, fixé à la semaine suivante.

Quelques jours après, le Docteur fut frappé d'une congestion cérébrale. Sa femme, qui se trouvait à ses côtés dans le moment, le reçut dans ses bras. Un médecin, mandé en hâte, ne put que constater l'état précaire de son confrère, lequel, encore en possession de ses facultés, se rendit compte qu'il était un homme fini. Il voulut recevoir les derniers sacrements, puis, quelques heures après, perdait conscience. Il avait été transporté à l'hôpital Notre-Dame et c'est là que je le vis la dernière fois, la veille de sa mort, toujours inconscient et immobile, gardant sur sa poitrine le petit crucifix qu'il avait apporté de Rome, car—faut-il le dire?—il fut un chrétien convaincu et sa foi, il sut la mettre en pratique, sans ostentation, toute sa vie. C'est ainsi qu'il s'éteignit, à l'aube du 28 août, 1943, ayant à son chevet l'épouse dévouée qui ne l'avait pas quitté d'un instant et un neveu qu'il affectionnait beaucoup, M. Armand Mayrand de Montréal.

Sa fin presque subite avait été une bien pénible surprise pour ses parents et amis aux Etats-Unis, surtout à Worcester, où l'on s'attendit à le voir revenir dans son cercueil. Mais, comme il était mort à Montréal, où il avait grandi; comme, moins d'une semaine auparavant, dans une visite au cimetière de la Côte-des-Neiges, il avait exprimé le désir d'y reposer, quand son heure viendrait, auprès de ses parents, Madame Daudelin décida qu'il en serait ainsi.

La messe des funérailles, toujours si impressionnante, le fut deux fois, célébrée dans la magnifique église Notre-Dame de Montréal, qui avait été l'église paroissiale du défunt durant sa jeunesse. Et lorsque les derniers accords du *Requiem* eurent trouvé leur écho final aux voûtes de ce beau temple, le cortège funèbre se reforma et monta vers les flancs du mont Royal, où, sur un haut versant au cimetière de la Côte-des-Neiges, Siméon-Alphonse Daudelin alla reposer dans le lot de sa famille, auprès de ceux qui lui avaient donné le jour.

Considérant la personnalité du docteur Daudelin et la carrière qu'il a fournie, on ne peut s'empêcher de dire: ce fut une belle vie. C'était un sage.

Corinne Rocheleau-Rouleau

CORRECTION

L'année dernière, en écrivant sur le major Mallet, j'ai mis qu'il avait épousé une demoiselle Poole. Il y a erreur. Le docteur Gabriel Nadeau, très documenté sur le Major, me dit que Madame Mallet de son nom de fille s'appelait Chrystelle Lyons.

C. R.-R.

PRESENT-DAY TRENDS IN FRENCH-CANADIAN LITERATURE

by *Burton LeDoux*

French Canadians of today are the posterity of a small group of men and women most of whom came to Canada during the years between 1608 and 1685. This original group issued from a France in a particular stage of its own development. This was a France in a particular mood, itself the result of a concatenation of events which had formed French culture and Frenchmen up to that time. After 1685, the mood of France changed, and French character in Europe was thereafter modified and developed under the impress of an absolutist régime, the tremendous events of the Revolution, and subsequent modern European history.

On the other hand, French character in the New World was modified and developed by a different chain of circumstances and events. French Canadians—whether they live in Canada or in the United States—are a distinct people; their history upon this continent reveals the formation of a new people, now distinguished by psychological and cultural attitudes quite different from those of any other group in North America, or in Europe.

The founders of La Nouvelle France brought to Canada the mood and the cultural attitudes which predominated in France following the close of the Religious Wars (1598) to approximately 1685. But immediately all participants in the enterprise were subjected to influences which deflected them from the main course French culture has taken in Europe since 1685. It was at this time that the French of Canada began slowly to take form as a distinct people; this was the birth of French Canadian culture.

Among the influences which affected the Canadian French were climate and other geographical environment. It was quite impossible for these pioneers to follow in the Laurentian terrain, amid primeval forest and plain, the way of life then being practiced in La Douce France. The natural disturbances so violent as to take on aspects of the supernatural, and the terrible snow-storms and frigid winds that swept down upon them, helped to change the mood and the attitudes they had brought from a warmer and sunnier France, where the forces of nature had been in large measure under man's control for many centuries.

The erratic behaviour of the aborigines, fluctuating unpredictably from friendship to murderous hostility, and the state of never-ending warfare which existed with their neighbors to the south, a war in which each side followed almost exclusively a policy of shooting on sight and without warning, also helped to modify any notion of an organized way of life these colonists held while living within the security France then afforded.

Under these influences, the colonists and their leaders set up the basic institutions which had functioned effectively during the sterner days in French history, that is, during the earlier Middle Ages when the region now known as France consisted of a loosely-knit association of independent and semi-indepen-

dent feudal principalities and seigneuries, each more or less self-sufficient, and often warring against one another. Reacting instinctively to the dangers of the New World, the original French Canadians introduced a seigneurial system more like that which prevailed in earlier medieval times than like the manorial system used in the relative peace and security of 17th century France. (1)

When in 1664, the system of law known as "La Coutume de Paris" was assigned to Canada by Louis XIV, the colonists promptly disregarded some provisions of the Code, and modified others, while adding innovations of their own. This was not due entirely to the fact that a large majority of the colonists were Norman by birth or by parentage and therefore unfamiliar with "La Coutume de Paris"; rather, it was an instinctive group reaction to the dangers of the environment. In so reacting, colonists and leaders were reverting to the customs and the spirit which prevailed not only in medieval Normandy, but also throughout medieval France,—customs and spirit which had functioned effectively to protect their ancestors in time of great danger to their local rights and security.

French Canadian seigneuries, though widely separated, were nevertheless bound by close association and communication with each other through the offices of representatives of the central authorities traveling over the colony, through contact with groups of soldiers and militia moving about the country, through the conspicuous and sometimes multifarious journeyings of "les coureurs des bois," and also through the clergy which actively circulated among the whole people. Under these circumstances, the people of Québec developed a common psychology.

Profoundly affected by the practices and customs encouraged by basic medieval institutions, French Canadians reverted to the psychology and to the general cultural attitudes of French medieval groups. Succeeding generations, under the same influences, proceeded to develop and to ornament these basic French institutions in their own fashion; in so doing they produced a culture in their own right. Long before the Conquest, French Canadian character had taken a definite outline, and an indigenous social structure had been erected which fitted in with the group character, its needs and its potentialities.

It must be remembered however that the very great degree of personal freedom of action inherent in medieval practices did not make for uniformity of behaviour. French Canadians of l'ancien régime—though bound by a common psychology—exhibited, like all medieval groups, many extreme variations of character and personality; the saints in the society were very saintly and the wicked very wicked indeed. Evidence that the saints and the wicked and the people in between found ample opportunity for self-expression is abundant.

This is not the time to appraise in detail the literature of l'ancien régime. It is however necessary to state clearly that this art flourished luxuriantly during that time. For this was a society in which the urge to create home and new life, or to create by way of sublimation in one of the arts of its time and culture, was strong.

Literature is a means of communication, of keeping a record of man's

(1) "The Seigneurial System in Canada," William Bennett Munro, Longmans, Green & Co., 1907, New York.

activities, thoughts and aspiration; its forms are many; the more closely these forms and their contents reflect the needs, the potentialities, and the imagination, of the group producing them, the better the literature. There can be little doubt that the literature produced in La Nouvelle France fulfilled the needs of its people, and of posterity. This was a pioneer society operating upon a new and unknown continent; the very first literary demand upon it so far as we are concerned was that it produce a record of its activities and of its general cultural atmosphere. The historical records, and the parish registers, left by the men and women of that time are, to say the least, extraordinarily informing. There should be no need here to labor the point by reciting the list of major works of literature produced in the colony. Not only did unexampled masterworks such as the Jesuit Relations issue from this group; seemingly every person of note in the colony wrote lengthy letters of impressions, observations, and experiences there.

This was a people few in numbers and widely scattered over an immense territory; it could not export huge crops as did Virginia, nor engage in highly profitable maritime trade as did New Englanders and New Yorkers. Money did not pour into the colony as it did into the Thirteen Colonies, and there were no funds to set up printing presses, book-publishing companies, and newspapers. Failing these facilities, the rank and file of the people nevertheless produced art forms which took the place of a popular literature. For in their aggregate, the songs, the contes, the tales of high adventure, the fantasies, and the legends of l'ancien régime are the stuff from which literature is made; it is not strictly accurate to describe all these as folk-lore, a term which today carries a connotation overemphasizing primitive qualities.

Listen to the "chansons de geste" of the early Middle Ages. These tales are "loaded with surprise and romance," noted for their "picturesqueness, their ideality, their mystery," and filled with the "exaggerations" necessary to gratify "the medieval liking for carrying ideas to extremes." Their general contents are "derived from the elements themselves," include "reminiscences of historical events usually deformed and jumbled together," and are marked by "distortions," and by boastfulness. Yet this art form which was then a substitute for a popular literature has given us a vivid picture of the life and the general cultural attitudes of that time. (2, 3)

And now listen to le coureur de bois telling his eager audience his boastful tale of adventure among the Indian tribes of the mysterious wilderness. It too is derived in part from the elements, and filled with surprise and romance, with exaggerations, all playing skillfully upon the love of the mysterious and the extreme in his people. The tales of les coureurs des bois were in fact "chansons de geste"—not only in character but also in effect. They were a sort of substitute for newspapers, magazines and books. In much the same way as *trouvères* and *troubadours* wandered about medieval Europe from castle to castle, from village to village, so too did *coureurs des bois* wander over the colony telling the news of the interior—narrations as persuasive as those of the

(2) "Interpreting Literature by History," J. S. P. Tatlock, in "Speculum"—A Journal of Medieval Studies, July 1937, page 390.

(3) "Historical Elements in the Chansons de Geste," Grace Frank, in "Speculum," April 1939, page 209.

jongleurs of the Middle Ages in inspiring other members of the society to a career of high adventure.

These tales and legends were retold again and again by a long line of local raconteurs in French Canadian communities after the original authors had disappeared from the scene; remnants of them have been heard by many of the living among the people today; it is a pity so much of their original content has been lost. That these French Canadian "*chansons de geste*," with their gay and earthy characteristics, their pale, and yet at times vivid, reflections of many ideas and general attitudes expressed in the formal literature of the people, were not saved through means of written records was due in large part (1) to the disapproval of *coureur de bois* activities by the ecclesiastical and civil authorities, and (2) to the fact that this was a society whose atmosphere was not conducive of producing wealthy patrons of art such as financed the written preservation of the "*chansons de geste*" of the Middle Ages in Europe. It is only in the last few generations that French Canadians have been able to finance research in this subject. Slowly there is emerging a full panorama of medieval art forms in full blossom among a people hitherto considered by historians such as Parkman as almost cultureless.

In 1763, French Canadians were exposed to an influence which helped profoundly thereafter to complete the process by which they became a distinct people. The Conquest brought upon them an alien culture, the outstanding characteristics of which were the English language, the Protestant Religion, and a political organization widely different from their own. This called for revolutionary changes, infinitely more drastic than the modifications of the way of life for which their ancestors had been called upon after their removal from France. Instinctively, the society refused to make these changes, holding stubbornly, even blindly, to its own language, its own religion, and to its own culture.

But the Anglo-Saxon culture under which French Canadians necessarily operated was powerful and aggressive, and the social system it sponsored possessed many attractive customs and characteristics. Whereupon doubt as to the merit of its own culture entered the collective French Canadian mind. It would seem that by far most members of the society felt this doubt, whether they acknowledged it or not, and whether or not they were conscious of it. It must have been nearly impossible for any member of this group not to feel the shock of the Conquest, and of the spectacle of the people who followed in its wake efficiently setting up a new social system in the country. For these influences disarranged the French Canadian's scheme of life; they had destroyed certain values in it, and threatened to destroy more; a profound feeling of insecurity accordingly fastened itself upon him. Thus the Conquest produced not only a conflict between cultures in Canada; more importantly perhaps it produced a culture conflict within the French Canadian himself.

The very great achievements of the Anglo-Saxon peoples upon this continent in applied science and in industry, generation after generation, helped deepen this doubt, this uncertainty, in the collective French Canadian mind.

Nevertheless, the main body of the people continued to hold closely to its customs and habits, adapting these as best it could to a social system being directed by a cultural group alien to its own.

Beginning about 1900, French Canadians resumed fairly close relations with the French of Europe and found much to admire intellectually and emotionally in modern French culture; thenceforth, this culture exercised an increasing influence upon the people. This has brought another element of culture conflict within the French Canadian. For the cultural atmosphere of France since 1685 has produced a people whose general character structure and psychology are quite different from those of French Canadians, though each group issued from the same source. Thus the culture conflict within the French Canadian is a three-cornered affair; he is pulled in one direction by his own native culture, in another direction by Anglo-Saxon culture, and in still another by modern French culture. In his efforts to find a balance between the cultures struggling against the others to take over the direction of his life, he has often produced worthwhile comment upon the whole society in which he is functioning, some of which might serve to point the way to a better understanding of the problem of different peoples living in close association with each other. However, it has been frequently otherwise.

The effects of culture conflict are markedly evident in the activities and the behaviour of most French Canadians today, whether they live in Canada or in the United States, and culture conflict is the key to analysis of the literature, as well as of their other activities. Thus a study limited to consideration of the literature being produced by the French of Canada must, because of that limitation, be inadequate. Properly to appraise the literature today, it is necessary to consider the writings of all men and women of French Canadian origin, whether these appear in French, English or Latin. For each of these individuals illustrates a certain phase of culture conflict, or let us say a pattern of culture conflict, the outstanding characteristics of which may be seen in other French Canadians of today and of the past. For example, culture conflict has led Jean Charles Harvey to a position in Quebec life and letters strikingly analogous to that assumed shortly after the Conquest by almost any member of the "Chateau Clique."

It seems hardly necessary to state here that this essay is not concerned with political values, or with political conflict. It is written in the knowledge that Americans as a whole now welcome French Canadian culture upon this continent, that Americans, confident in their own culture but in search of an ideal good, look upon literary productions of French Canadians, or for that matter of any other cultural group in North America, as a possible complement to their own, as an association that can work for the benefit of all.

* * *

Very often culture conflict within an individual produces considerable confusion of mind. Each of the cultures in question represents emotional as well as intellectual values. And in his efforts to regulate, or to harmonize, intellectually, the conflicting emotions which the cultures represent, he is likely to reproduce intellectually the emotional confusion within him. Frequently, his attempts at intellectualization are marked by contradictory attitudes, by wholly emotional attitudes, and by the romantic phantasies so often the consolation of the man in doubt. That such formulations are also characterized by error, by slipshod thinking, and by evidences of superficial examination of his thesis, is

demonstrable. Thus it is with M. Ringuet, author of "Trente Arpents," who was recently moved to write an article which he called:

"Qu'attendent nos écrivains pour nous donner une littérature?" (4)

The lack of perception shown in Ringuet's question can be matched only by the same characteristic inhering in Lord Durham's famous observation that French Canadians "are a people with no history, and no literature," (5) and may be dismissed accordingly. Let us however consider the means by which Ringuet develops his thesis, and we quote the following from his article:

"Or notre public ne lit point. . . . Je sais par exemple que la fréquentation des grandes bibliothèques est faible, très faible. . . . Je sais qu'il s'est plus vendu d'exemplaires en français de *Maria Chapdelaine* en Egypte qu'au Canada français. . . . Je sais que pour un auteur canadien, édité chez nous, arriver à trois mille exemplaires est beau et à cinq mille un triomphe; tandis que les grands auteurs finlandais voient leurs ouvrages à succès toucher *dans leur pays le cent mille*; et la Finlande n'a pas la population du Québec! . . . Comment voulez-vous avec cela que des gens sains d'esprit songent à écrire? . . . Il y aura une littérature canadienne-française le jour où notre public le voudra" . . .

The unwarranted censure visited upon the French Canadian public by Ringuet through means of an incidental exaltation of the Finnish people, based upon error, and upon misapprehension of the Finnish literary situation, is the product of a man confused by culture conflict. The Finnish people, however admirable, do not need such spurious exaltations.

Two errors are glaringly evident in Ringuet's observations as quoted above:

1) The population of Finland is nearly 600,000 more than the population of Quebec. Ringuet neglected to consult official census figures. (6)

2) The sale of a Finnish "ouvrage à succès," according to best Finnish authorities here in New York, has never reached the 100,000 copies cited by Ringuet.

However, in very rare instances, so great has been the demand for a particular book in Finland that it has become necessary to print as many as thirty to forty thousand copies, a very creditable showing indeed. Moreover, it is commonly believed that the sale of books per capita is greater in Finland than it is in any other European country. There is a story behind this extraordinary literary and reading activity among Finns. *For such a notable state of affairs did not exist in Finland before 1917.*

When the Finns gained their freedom from Russia in 1917, and set up their own national state, great changes took place in Finnish life. All over the land, in cities, in towns and small villages, new dramatic societies, educational clubs composed of voluntary students, study groups of the co-operative movement, new periodicals and newspapers, sprang up as if by magic. All these

(4) Originally printed in "Le Quartier Latin," University of Montréal. Reprinted in "Le Canada," April 22, 1941.

(5) "Lord Durham's Report on the State of Affairs of British North America," Clarendon Press, 1925. 3 volumes. Page 294, v. 2.

(6) "The World Almanac, 1944," published by World-Telegram, New York.

were encouraged, and in some cases subsidized, by the national government which in turn was effecting a far-reaching reorganization of the educational system. New book-stores and new public libraries opened up in almost every Finnish community, regardless of size. Such was the stimulating effect upon the intellectual activity of Finns when they achieved the status of a free and independent people. These Finns were thereafter fortified with the energy that comes to men operating upon their own responsibility, and they created a social structure in which their native talents and their genius could function freely, in which the rank and file could pursue that desire for self-betterment which exists among all peoples. A higher standard of living in all activities of life came into being. The demand was not only for books being produced by Finnish writers *in tune with the resurgence of Finnish culture, and with the needs of the people*; demand was heavy for English, French, German and American books; all Finns took more interest in affairs of the outside world than they did before 1917.

The above is what happened in Finland after 1917; it has happened before in analogous situations in the history of Western peoples.

The factors bearing upon the literary and reading activities of French Canadians are different from those which acted upon the Finnish people *after* 1917.

The French and the British of Canada are committed to a political and social association, to a confederation of the two peoples. In theory, this is an association in which each group enjoys equal opportunities for cultural expression and for self-betterment. Actually, and only the most confirmed romanticist would deny it, the British Canadian group exercises a preponderant share of the control of economic, political, and social matters in Canada, *and in Quebec itself*. This results in greater opportunities for cultural expression and for self-betterment, and in a much higher standard of living, for the British Canadian group, particularly the rank and file. On the other hand, very large numbers among the French of Canada earn but the barest kind of subsistence; poverty is omnipresent throughout the group, and is acute in a large part of the rural population as well as it is in a large part of the city and townspeoples. In the past this condition has compelled literally hundreds of thousands of this people to emigrate to the United States in order to remain alive. Such a situation has presented, and now presents, the common man among the French of Canada with a particular problem. Like the common man everywhere he has needed, and needs now, help and guidance; and it is necessary to record that in his travail he has now for many generations learned to reject much in French Canadian literature as worthless to him.

Ringuet writes "notre public ne lit point" and proceeds to elaborate his judgment by stating that more copies of "Maria Chapdelaine" were sold in Egypt than in French Canada, thus revealing his own misunderstanding of both the Egyptian and French Canadian situations.

There are many Egyptians interested in modern French culture; "Maria Chapdelaine" is a product of that culture; and Egyptians wishing to keep abreast of literary manifestations among the French accordingly purchased the book, as well as other French books. Furthermore, Egypt has been a vacation ground for the French of Europe; it is customary to read a bit on such occa-

sions, usually for entertainment; surely a highly romanticized tale of the soil might provide some of the relaxation being sought. These are the two factors, plus the purchases of the numerous French residents in the country, which helped swell the sale of "Maria Chapdelaine" in Egypt. It is hard to believe that Ringuet meant to imply that the Egyptian fellah toiling in the mud of the Nile purchased "Maria Chapdelaine."

On the other hand, the common man among the Québécois, confronted by the practical problem of providing himself and his usually large family with food, lodgings, and with a minimum of decent living conditions, is not on vacation, nor is he interested in the least in keeping abreast of literary movements anywhere. Of what possible use is "Maria Chapdelaine" to the men and women trying to wrest a living from the difficult soil of Quebec? Of what possible use is "Maria Chapdelaine" to the masses in the industrial centers of Quebec, often unemployed, or employed at a wage recognized by all impartial observers as pitifully inadequate to provide their most vital needs in food and lodgings? All these people show their good sense in ignoring such a book.

A number of French Canadian writers, impressed by the acclaim "Maria Chapdelaine" received from the outside world, were thereupon inspired to produce novels of the soil themselves. The disappointment of the authors concerned over the small sale of their books has led them to join in Ringuet's cry "... notre public ne lit point. . . . Comment voulez-vous que des gens sains d'esprit songent à écrire!"

The French Canadian public is not interested in pale imitations of "Maria Chapdelaine," usually written by city-dwellers. Somehow, it has sensed accurately that these unreal tales are the work of confused and frustrated individuals who find a personal release from such a condition by writing immature and nostalgic glorifications of life on the soil. The overwhelming majority of this people is aware of the true conditions of life on the soil either through actual experience or by way of contact and association with relatives toiling upon it. The attempts to circulate among it books in which rural characters often talk and react in the ideological terms of recent and beardless graduates of Laval University or of the Sorbonne has led only to a slightly amused toleration on the part of the public. It is unreasonable that such authors should expect honor and financial support from a public whose economic condition is that of the French of Canada.

The lamentable tendency among certain French Canadian writers to imitate the productions of the poets and the novelists of modern France is one of the more unfortunate results of culture conflict. Actually these writers are confused and fearful in their own strong attachment to their native culture. Cognizant of the tremendous strength of the Anglo-Saxon culture, and of the peril it represents to their own, and overaware of the weaknesses of French Canadian culture, they go over blindly, almost in panic, to the powerful modern French culture and methods in the hope that these will provide means to function effectively in Quebec. In thus depending on French direction, they lose sight of the particular needs of the French Canadian public, and succeed chiefly in stifling their own originality.

It might be well for all these authors to remember that the public is the judge as to the merit of the written word, *not the author himself*. When an

author finds his work is not being read by the public he wants to reach, it behooves him to re-examine his productions, *and to find out why he has failed to interest that public.*

Contrary to Ringuet's statement, the French Canadian public does read; it reads whatever may help it solve its every-day and long-term problems, whatever is tuned in practically with its urgent desire for self-betterment through means consonant with its own culture. Witness the very large distribution recently in Quebec of a volume on the care of pregnant women and their expected offspring. This work already ranks higher in French Canadian literature than do all the novels of the soil produced in Quebec put together. It has been necessary to distribute 168,000 copies of "*La Mère Canadienne et son Enfant*," by Doctor Ernest Couture, in response to the demand for it by French speaking Canadians. (7)

The writer in Quebec today must recognize that to be effective and successful he must function within the framework and the spirit of his own society, and adapt his production to it. The people are receptive to information which might lead it to a more ample life. Presumably this information is at the disposal of the man who has enjoyed all the educational facilities afforded by the universities of Quebec. If such a man were to popularize this information through one of the many forms of literature rather than spend his time writing poetry or prettified novels of the soil, public support would follow. The state of affairs in Quebec today is not favorable to the production of a purely ornamental literature. What is needed at this time is a literature that will help create better conditions all around; if French Canadian writers do not provide their public with such, writers of other cultural antecedents will.

To the French Canadian writer who would seek honor and financial support from his people one might quote the words of a famous English essayist, John Selden, who seems to have expressed a universal feeling:

" 'tis a fine thing for children to learn to make verse; but when they come to be men, they must speak like other men, or they will be laughed at. As 'tis good to learn to dance, a man may learn his leg, learn to go handsomely; but it is ridiculous for him to dance when he wanted to go."

The tolerant shrug of the shoulders with which the French Canadian public has hitherto ignored novels of the soil is slowly giving way to a feeling of impatience, perhaps of resentment. This is because Ringuet's "*Trente Arpents*" (8) bids fair to establish a new trend in such novels. Throughout the French Canadian group there is heard an undertone of exasperation over this book, an exasperation politely expressed in the Reverend Alexandre Dugré's hope that some day French Canadian writers might produce novels of the soil "*moins primitifs que Maria Chapdelaine, moins mesquins que Trente Arpents.*" (9)

(7) "*La Mère Canadienne et son Enfant*," Doctor Ernest Couture, 1941, Ottawa.

(8) "*Trente Arpents*," Ringuet, Flammarion, Paris, 1938.

(9) "Pour une Propagande Nationale," Alexandre Dugré, in "*Relations*," October 1941, page 255.

The story of "Trente Arpents" is a fast moving record of the joys and the sorrows of Euchariste Moisan, "habitant cannayen." Euchariste inherits the thirty acres at an early age, and under conditions of back-breaking toil and singularly little pleasure raises a numerous progeny. Toward late middle age, Euchariste has seen his family dispersed, has been cleverly ousted from the thirty acres by one of his sons, and has followed his favorite son Ephrem to the United States. Bewildered, stumbling along in what is made to appear as entrenched ignorance, and pursued by sarcastic asides from Ringuet, Euchariste finally ends his days as nightwatchman in a garage in a small New England town, lonely, deserted by all his family excepting Ephrem who calls regularly and briefly to collect the largest part of his earnings.

It is quite impossible to analyse "Trente Arpents" in detail here. However, in his efforts to prove his thesis, Ringuet has provided us with a scene in the Moisan household which may serve as basis of criticism of the whole book.

Three characters emerge clearly in "Trente Arpents":—Euchariste, his son Ephrem, and Albert. Albert is a Frenchman who mysteriously appears in the Quebec countryside looking for work. The habitants greet him with suspicion and discourtesy, one going so far as to threaten him with a gun. By chance he raps on the Moisan door; Euchariste is forced by circumstances to give him a job. Albert lives in the Moisan household for eleven years; in this time, he is wise, tolerant, informing to his listeners, calm, discerning in all things where Euchariste and his family are clod-like. As drawn by Ringuet, Albert is almost the perfect human being. On the other hand, the sorry figure Euchariste presents is complemented by the drab and demoralized personality Ephrem becomes after his removal to the United States.

This book is an attempt, whether conscious or not, to weigh the merits of one culture against those of others. Euchariste represents French Canadian culture, Albert modern French culture, and Ephrem in the United States provides Ringuet with means of comment on American culture.

Obviously, the incidents surrounding Albert's reception in Quebec, highlighted by the habitant showing Albert the nearest exit at the point of a gun, is designed to symbolize the well-established legend that French Canadians receive Frenchmen and modern French culture with suspicion, with discourtesy, and even with hostility. Perhaps that is a scene that illustrates what the Reverend Father Dugré would call "une mesquinerie." So too might be called the naming of the central French Canadian character "Euchariste"; the selection of this name hardly seems accidental in view of other off-hand comment by Ringuet on religious activities in Quebec.

The outbreak of World War I in Europe in 1914 is greeted by Euchariste with but few words, while Albert dismisses it with "Bah! ils se battrent bien sans moi." However, as news of German penetration into France reaches Quebec, Albert becomes restless and announces he is leaving to join the French Army. Whereupon Albert's secret is made known; when he was called up for his term of military service in the French army, he deserted, and fled his country. In saying farewell to Euchariste, Albert soliloquizes as follows:

"Et la question qui lui venait était non pourquoi lui, Albert Chabrol, Français insoumis, allait partir, mais bien pourquoi l'autre (Euchariste) ne disait rien, rien, et ne partait pas. Le véritable déserteur, n'é-

tait-ce pas cet homme-là, de sang français aussi, et que les malheurs de la Patrie laissaient ainsi impassible?"

This above quotation from "Trente Arpents" is an altogether unwarranted degradation of Euchariste, and of the culture he represents in Ringuet's book.

For now many centuries all Frenchmen have known and most of them have felt the tragic consequences of the German menace on the borders of France. This is a situation that has called imperatively for the military education and training of all French citizens. When Albert refused this education and training he failed in his duty to "La Patrie." That he returned—though untrained in military practices and therefore less effective as a soldier—to take his place in the battleline in an hour of great crisis is commendable; but that he should be whitewashed of his original desertion by way of plastering upon Euchariste the demerits of a greater desertion is preposterous.

Euchariste at that time was a man of middle age; He had a wife and a houseful of children to feed and to support; he, like many others of his kind, was producing surplus food which helped feed the Allied Nations; and he was thus fulfilling his duty not only to his own country Canada, but also, through fortuitous circumstances, to La Patrie de France which all French Canadians held in reverence. *In no sense was Euchariste a deserter*; not even in this present hour of great need is Canada or the United States calling upon such men for military service.

It is small wonder that the French Academy awarded Ringuet a prize for writing this book.

Few of us will agree with the one-sided comment Ringuet makes on American culture by way of Ephrem's experiences and through a monologue assigned to Euchariste:

"C'est donc cela les Etats, les Etats dont le mirage a fasciné tant et tant de fils de paysans! . . . Des villes. . . aux rues sales où se figent des individus hâves qui offrent aux rares passants leurs éventaires de pommes à cinq sous."

Most of the French Canadians who left Quebec were not fascinated by the mirage of the United States; they crossed the border certain in the knowledge they could obtain here the indispensable food and clothing they could not obtain in Quebec. They came here to acquire that minimum of decent living conditions which was denied them in Quebec, and certain in the knowledge that, contrary to the state of affairs in Quebec, many opportunities for personal and family betterment existed here. The country received them well, albeit adjustments were and are still difficult. For each demoralized Ephrem, and each lonely Euchariste, there are literally thousands whose experiences have been quite different. It has escaped Ringuet's attention that in the last three generations especially, thousands of families in Quebec have received important financial aid from their countrymen who crossed the border—a factor which has helped the whole French group in Canada in no small measure to hold the line there.

The following is authoritative comment on the literary situation in Finland before the Finns gained their independence from Russia:

"In the years preceding the Great War, a paralyzing pessimism gained ground, born above all of the apparent hopelessness of the struggle against Russia. Under the influence of this mood, a 'literature of philanderers' developed. . . . The most gifted of these, Schildt, reached the greatest heights in his delineation of rural life, and in certain works which reveal the fateful elements in his own personality." (10)

The above is a good description of the effects of culture conflict on a group of Finns before 1917; it is applicable to the school of pessimists among French Canadian writers today, and of which Ringuet is a foremost member.

Ringuet himself is a doctor of medicine by profession; he is thus particularly well-placed to observe the results of generations of poverty in many of the rural districts of Quebec, and of New Brunswick where there is a large French Canadian population too. Since he is a resident of Montreal, he must be fully aware of the unhealthy housing conditions in the poorer French Canadian quarters, a subject of horrified comment only recently by a British Canadian official as reported in "Le Devoir" of December 7, 1943. And certainly he must be cognizant of the cruel poverty imposed *unnecessarily* upon large groups of the French Canadian laboring class by all-powerful corporations operating in Quebec. It seems impossible that Ringuet be unaware of the ill-health and the demoralization that have overtaken many of his people as a result of these conditions.

In taking account of this social situation, Ringuet is seized upon by a "paralyzing pessimism" regarding the ability of his own people to bring about better conditions through means and practices of French Canadian culture. This pessimism is born above all out of the "apparent hopelessness" of the struggle against the forces arrayed against his people. The pessimist, the hopeless man is usually an angry man, and his anger must find an outlet. Anger can be the means of constructive action, and has often led to great achievements. But it is a dangerous emotion, and according to precepts established for many centuries in Western society, should be mobilized only against fundamental evils themselves, never against the people who are the victims of these evils.

Evidence that Ringuet's anger is mobilized along lines that cannot be successfully defended is overwhelming. "Trente Arpents," and the article cited here, merely reveal the "fateful elements" in his own personality; in no sense do they constitute valid interpretations of any of the cultures in question. The common man among French Canadians, whether he lives in Quebec or in the United States, is inclined to look upon "Trente Arpents" as a story designed to show the "horrors" of emigration from Quebec to the United States. That the story has left him unmoved, despite the prizes the author has received from literary societies in Quebec, is evidenced by the fact that the flow of such emigration has continued to the limit.

Ringuet's method is not that of the man of science carefully examining the whole evidence, and it is pertinent to write here that it is not the method formerly used by medievalists. Hundreds of years ago, there lived another doctor, Rabelais by name, who examined the social scene of his time by way of imaginative literature. Rabelais too was an angry man; his uncompromising

(10) Finland Year Book, 1939-40, printed Helsinki, Finland.

attack upon the evils of the day, his broad understanding, his wisdom, and above all, his tolerance, provide startling contrast to the chastisement unduly heaped by Ringuet upon the French Canadian public because it does not read the literature to which Ringuet himself is partial. (Much has been made in the modern world of the fact that Rabelais was persecuted by the civil authorities of his time, and especially by the clerical authorities. These critics forget that when one Bishop chased Rabelais from his diocese, and destroyed his books, another Bishop was only too happy to receive him, and to encourage and finance his work. There were many minor Rabelais during the Middle Ages.)

* * *

French Canadians have been confronted for now many years with a voluminous literature scathingly critical of their origins, their history, and their general cultural attitudes. Thus it is that almost every French Canadian above a certain intellectual level has felt at one time or another the urgent need of re-examining for himself the history of his people, and of its relation to other peoples and cultures. Whereupon the investigator has immediately run into difficulties. The literature mentioned above is convincingly written in most cases, more often than not impressively documented; it carries the general approval of the cultural group dominant upon this continent; and in many instances, it has been confirmed in part by a number of French Canadian historians themselves. To offset these influences, the investigator must rely upon the relatively very small number of first-class studies of French Canadian history, none of which cover the whole ground. In this atmosphere, the dilettante in history and in social relations is lost,—unless he be very critical-minded indeed.

And so we come to Jacques Ducharme, an American of French Canadian origin, who recently wrote a book entitled "The Shadows of the Trees" (11)—professedly an account of French Canadians in the United States. However admirable in motive may have been Ducharme's undertaking, one must cite it as an example of the tendency shown by many French Canadians to write historical works before they are prepared to do so with authority. The role and the behaviour of this group in the United States is a subject with many ramifications, especially when preceded as in "The Shadows of the Trees" by sketchy references to the history of the whole people, and thereafter interspersed with brief glimpses of the Canadian scene. The several hundred books Ducharme claims to have read and his own brief personal observations and experiences are not sufficient preparation to do justice to the subject.

"The Shadows of the Trees" is in fact a record of Ducharme's personal research in the subject of French Canadians, and as such is interesting. But it is by no means a comprehensive or even a reliable report of French Canadians anywhere. It is filled with ill-digested bits of history borrowed at random from everywhere, and characterized by a provincial "rooting for the home team," throughout which there emerges strangely an apologetic note for so "rooting." This curious medley flows from inadequate knowledge of the subject, or rather from odd bits of knowledge which the author has been unable

(11) "The Shadows of the Trees," Jacques Ducharme, Harper and Brothers, New York, 1943.

to relate properly to each other. Ducharme's inferences and conclusions are to say the least highly questionable. Perhaps the glaring omission of any discussion of certain aspects of French Canadian life in the United States, and the superficiality with which he treats the whole subject, are due to the obvious haste in which the book was written, or to injudicious editing by the publisher. The critical reader will search "The Shadows of the Trees" in vain for informing analyses of any phase of French Canadian life here or in Canada. On the other hand, he will find many indications that here is a subject of great interest, and will undoubtedly look forward to an authoritative presentation of it.

To give but one example, Ducharme writes:

"I can speak of Franco-American journalism with experience, for I was the editor of *La Justice*. . ."

We are then presented with the barest kind of factual information regarding this press. The statement that two to three hundred French language newspapers have been set up in our northern states during the last few generations by this group coupled with the known fact that only a handful of these are now holding on precariously is arresting. Why so many failures? Ducharme does not tell us. He writes of his personal difficulties as editor, and recites the factors which prevented him from producing any "creative literature" during his term. But perhaps he lets the cat out of the bag in writing:

"There was no chance of starting a column entitled 'Contributions and Letters' from our readers, for letters from readers were rare, and generally critical."

Most newspaper readers register their disapproval of a newspaper by not buying it; only a very few bother to write critical letters to it. How interesting it might have been to know the general contents of the critical letters received by Ducharme during his term as editor, and their possible relation to the obviously poor support given to French Canadian newspapers in New England. The foreign language press in the United States is a subject of social and political significance, a controversial one, and one in which great interest can be aroused. An informing discussion of this form of group expression would have improved the book.

Ducharme too has complained publicly that French Canadians do not read, and that they do not buy the books he has written. This is another instance where the author has set himself up as the sole and unquestionable authority as to the merit of his work; nevertheless, French Canadians seem to have reserved the right to exercise their own judgment.

It is only fair to add that in his "The Delusson Family" (12) Ducharme showed promising talent. This book was perhaps on the dullish side, the characters not being sufficiently dramatized to meet the demands of the fiction reading public. However, he interpreted well the spirit of an average French Canadian family in a New England community. This is a subject Ducharme is well-prepared to handle, and one may hope that a sequel to "The Delusson Family" is in prospect.

(12) "The Delusson Family," Jacques Ducharme, Funk and Wagnalls Co., New York, 1939.

Emile Gauvreau—an American of French Canadian origin—has produced in "My Last Million Readers" (13) a social document of very great value. Practically all professional critics here have agreed that it gives an important picture of a period in American history, and few have failed to compliment him on his courage in presenting it. "No future historian can afford to overlook this book" (14) summarizes general opinion. Beyond this, and a suitable expression of gratefulness for the revelations the book contains, criticism of Gauvreau has been bitter and harsh, perhaps unjust in a few instances.

"My Last Million Readers" is a record of Gauvreau's adventures during the Jazz Age, and its aftermath the "depression." At an early age he became editor of the New York Graphic owned by Bernard Macfadden. About five years later he assumed editorship of the New York Mirror owned by William Randolph Hearst. Some six years later he moved on to the Philadelphia Inquirer where he was employed by Moses L. Annenberg, then also operating various race sheets and other disreputable news enterprises. This last association fell apart when Annenberg was sent to jail for income tax evasion. During all this time, Gauvreau was a prominent figure in the tabloid newspaper world, and the "enfant terrible" generally of American journalism.

Gauvreau takes his reader behind the scenes and exposes much of the ugliness and of the dishonesty in American journalism, (in French journalism too, incidentally). In particular, he describes the inside workings of that vulgar journalism which features news of sex, crime and gangsterism, in order to acquire a huge circulation. Gauvreau was a specialist in exposing nasty situations in American life. Whatever credit might have accrued to him for so doing has been lost because of his methods, and because of the part he played in helping create nasty situations when there was no news of such to feed a gullible and sensation-seeking public. His talent lay in originating and in developing news features which, in their entirety, deluded the public by way of a maudlin and hypocritical sentimentality. It was because of this talent that Gauvreau was paid salaries "approaching \$30,000 per year," not to mention sundry bonuses.

These were the days of the speakeasy, of a boisterous and openly corrupt Tammany Hall, of quick and easy money through rigged stock market operations, and of ruinous losses for the credulous public. Through the pages of "My Last Million Readers" there moves a motley procession of the great and the near great of the American scene, with the spotlight upon corrupt politicians, grotesquely dissipated women, criminals, gangsters, and multi-millionaires. Gauvreau has much to say about all these people, and proceeds to do so in bewildered, bitter and sarcastic terms. The average reader will find his book appalling in places, highly amusing in others, and generally shocking. Incredible as it may seem in general and in detail, newspaper people here look upon it as the "truth", and one may also rely upon the publisher who in sponsoring such a book must have been uncommonly on guard against the possibility of libel suits.

(13) "My Last Million Readers," Emile Gauvreau, E. P. Dutton & Co., Inc., New York, 1941.

(14) Oswald Garrison Villard in "Common Sense," November, 1941.

Gauvreau writes fluently and clearly; glowing sidelights on the social system of the times abound in his book; for one example out of the many that could be used one might cite his casual account of Al Capone the gang leader who, while incarcerated in a Philadelphia jail, is alleged to have directed his evil enterprises over five long-distance telephones, apparently installed in his prison cell.

Gauvreau moved about efficiently in the hectic world he describes, though he himself tells us he loathed his work and was unhappy, that he considered it a waste of time, and that actually he wanted most to read good books, to enjoy good music, and to put whatever he had learned in life to constructive use. He was often ashamed of what he was doing, and on occasion denounces himself in no uncertain terms. There is plenty of evidence that he struggled against the currents carrying him down into the lower levels of the gutter press, and one of his associates has called attention to the expression of "almost perpetual worry" on his countenance.

Though he may have despised his work and have been ashamed of it, and though "it is to his credit that he was fired from at least three of his jobs," (15) the gist of opinion is that he nevertheless "felt an obvious satisfaction in his achievements in the less worthy and most dishonorable branch of journalism." (16) Though he denounces his former employers on the basis of knowledge that was clear to him at the time of his association with them, he nevertheless served them loyally for the sake of the "Almighty Dollar," which he confesses was his guiding principle in life. And the final judgment is that his attempts to escape resulted in his climbing "scornfully out of one pigsty only to tumble gaily into another." (17)

Gauvreau too is a study in culture conflict. The rather dreadful conditions he found in France on the occasion of a visit there led him to rejoice that he had been brought up "to disregard his old French ancestry." His phraseology brings to mind the tendency among many French Canadians in the United States to overemphasize their "old French ancestry" and to underemphasize, if not to avoid mention of, their French Canadian ancestry. The absurdity of thus minimizing the influences of the last three centuries should be apparent to all. For if a French Canadian is to philosophize upon his present cultural attitudes and rest his thesis on valid premisses, he must first abandon the idea that he can escape his own historic formation, then disentangle the threads which connect the French of Canada with the French of Europe, and recognize clearly the distinctions which separate the two peoples. As a matter of fact, Gauvreau's rejoicing over his disregard of his "old French ancestry" followed long after he had determined to disregard his French Canadian ancestry. His off-hand criticism of the French Canadian scene as experienced during part of his boyhood in Montreal is clear enough indication that he will have no part of it or of its culture.

That Gauvreau has swallowed whole certain erroneous impressions commonly held in the outside world about French Canadians, and has neglected in

(15) Ibid.

(16) Ibid.

(17) Harold Phelps Stokes in "Saturday Review of Literature," October, 1941.

adult life to re-examine Canadian affairs is shown by his comment on Louis Riel. He writes that his father was a "Canadian Volunteer" who "helped to crush Louis Riel, the fanatical half-breed who flung Canada into the turmoil of the Northwest Rebellion." Subsequently the father was awarded a medal by Queen Victoria. The pride Gauvreau and his father take in this matter is somewhat out of order. For the name of Louis Riel ranks high among those who fought on this continent for life, liberty, and the pursuit of happiness—on a par with the greatest of American heroes—the legendary Nathan Hale for one example only.

Gauvreau thus presents the picture of a man who has shed within his own lifetime the trappings, the impedimenta, and the attributes of his own native origins and culture. Naive indeed is the man who believes that by a simple mental decision he can disregard the emotional reactions of his inherited character structure, itself formed by the cultural factors which have played upon his people for centuries. When a man, fortified as was Gauvreau by "unquestioned ability, unlimited physical powers, and exceptional pen" (18) makes such a decision, one may confidently expect fireworks. For no man can hope to build within his own lifetime an entirely new psychology shaped by intellect alone. The emotional urges behind his inherited personality will, despite all his intellectual prohibitions, break through and find expression,—frequently, distorted expression.

It is unnecessary to analyse the less important forms of culture conflict within Gauvreau. The sweeping condemnation he visits upon the French society in Europe is as uncritical and as short-sighted as is Ringuet's indiscriminate approval as expressed through his character Albert in "Trente Arpents," and may serve as illustration of the confusion of mind which commonly—but by no means necessarily—follows upon culture conflict. The more important aspects of culture conflict in Gauvreau are concerned with religious values.

It would be well to remember that Gauvreau comes from a people in whom religious practices have been instilled to such a degree, generation after generation, that all French Canadian customs, cultural practices, and habits, are intimately connected with religion. This is not the case in France where beginning about 1700 the dominant social trend has been in an opposite direction, toward separation of religion from other cultural activities. Historians of French Canada have hitherto failed to recognize that after the Conquest the French Canadian people in its distress, and in the doubt and uncertainty to which I have alluded, relied upon religious practices not only for consolation but also for new strength and new direction. This emphasis upon religious values was in line with the religious trend prominent in the people for other reasons before the Conquest, and has resulted in certain group attitudes, character traits, and ingrained habits, which can be explained only in the light of Christian moral values. There are few, if any, *amoral* persons among people of French Canadian origin. The French Canadian is either moral or immoral or, since he is first of all a human being, of mixed morality. His immorality is the reverse side of his morality.

Gauvreau, in the period he describes, was living in close association, with, and in a world dominated by, *amoral* men, that is, men *without* morals in the

(18) Oswald Garrison Villard in "Common Sense," November, 1941.

Christian sense of the word. On one occasion he was summoned to breakfast at the Ritz by Arthur Brisbane, then his immediate superior in the Hearst organization. In lecturing Gauvreau on the worthlessness of Christian morals and beliefs, Brisbane offered the following as proof that Nero was a greater man than was Jesus Christ:

"The greatest man that ever lived was Nero. He had the courage of his convictions and used the ignorant rabble to achieve his own ends. I know you are bursting to tell me that he had a criminal mind, that he trampled under foot all respect for natural law and human obligations, but who hasn't in this world to accomplish anything to make him dominate in history? . . . You will find out, if you want to make any money, that it is not always wise to be disturbed by what we call evil, though its existence must be admitted. Without using some of it some of our greatest people would never have gotten ahead."

Brisbane, and his employer Hearst for some forty years, were men confident in their *amorality*; emotionally and intellectually both belonged to that part of modern thought which ignores religious values in toto, and which has substituted for Christian concepts an organized and clearly expressed set of rules designed to serve as guides to the attainment of power and of success, and above all to the acquisition of money. These last are the values that rule the Brisbanes, the Hearsts, and their like today. These men illustrate a character formation that has resulted among the peoples who have, since the Reformation, slowly shifted away generation after generation from Christian principles. The slow rebellion which progressively discarded one aspect of Christianity after another led in the Brisbane-Hearst generation to easy and unaffected discard of the whole. That Brisbane and Hearst achieved their aims in life is due in large part to the fact that neither of them were troubled by the Christian scruples that kept breaking through to bother the life out of Gauvreau.

In the amoral world in which he moved Gauvreau was as a child. Though he tried mightily to emulate the Brisbanes and the Hearsts of the newspaper world, and in some instances succeeded, he finally failed. Gauvreau's failure, in terms of the values—power, success, and money—which dominated the world in which he functioned, provides striking contrast with Brisbane's success. This last was a man who kept his jobs and power to the end; his yearly salary was as much as ten times that of Gauvreau's; he died in 1936 leaving some thirty millions of dollars, mourned as one of the truly great figures in American journalism by the conservative and the sensational press alike, and by many of the most prominent personalities in American life. On the other hand, Gauvreau was unceremoniously thrown out after he had been used, and compelled to retire to the country to lick his wounds before he had reached the age of fifty.

It is doubtful that Brisbane, though honored by appointment as lecturer in journalism at Columbia University, was a more able man than was Gauvreau. The great distinction marking the behaviour of the two seems to have been that Gauvreau was continuously wasting time and energy in trying to find ethical direction to replace the religion, the customs, and the cultural practices, he had discarded intellectually. For in no longer accepting ethical direction from the religion that had provided his people with such for centuries, and in rejecting with great courage the Brisbane philosophy during a final and bitter

scene between the two men, Gauvreau stood alone and in disarray, harrassed beyond measure by an urge to formulate for himself a code of ethics that would fill his needs.

Many of the greatest authorities among Western peoples, notably Goethe and Spengler, have called attention to the loss that overtook those members of the Christian society who, after the Reformation, repudiated the practice by which ethical direction was received from confession and through the sacrament of absolution. Thereafter, according to Spengler,

"... all the higher forms of communication were transmuted, and in Protestant countries music and painting, letter writing and memoirs, from being modes of description became modes of self-denunciation, penance, and unbounded confession." (19)

Hence the school of confession literature, of which Rousseau's work is a notable example. Mostly, such writings represent struggles to find ethical direction. The authors are seeking relief from the burden that lies upon them, as is the man or the woman in the confessional. "My Last Million Readers" is one of the more recent additions to the literature. For in writing his book Gauvreau was dominated by invisible cultural and religious influences, by an imperative urge to confess. Unwilling to use the confessional in the tradition of his people, he resorted to "unbounded confession," public and out loud, a confession characterized by a jumble of "penance," "self-denunciation," attempts at self-reassurance, and gropings, that reveal a man in distress, unable, but continuously striving to find ethical direction that would take him out of the sordid world in which he was functioning in the service of much that is most vulgar, cruel, and amoral in American life.

Spengler continues by pointing out that while a man can act as "his own priest," and confess himself, he is never inwardly certain of absolution, that is, of forgiveness. Whereupon a sense of insecurity falls upon him. So it is with Gauvreau; evidences of insecurity are found throughout the experiences he relates, and in his present attitudes toward them. This insecurity is well illustrated by his account of a command appearance before his employer William Randolph Hearst. Hearst's "spectacular actions, his regal manner of living, his flouting of established traditions and moral codes" (20) were presumably well-known to Gauvreau, since knowledge of these is in the nature of public property. In the extraordinary interview that followed amidst the evidences of the fabulous wealth with which Hearst surrounded himself, Gauvreau steps aside a bit, and considers that this man is worth 220 millions of dollars, that he owns 28 newspapers, 13 magazines, 8 radio stations, 2 motion picture companies, 41 million dollars worth of New York real estate, 2 million acres of land, etc., etc. Pondering upon this, Gauvreau writes:

"I was aware that this man had taken me to the summit of a mountain where no man can sit without an uneasy feeling about his future." It is in passages such as the above that Gauvreau is at his best.

(19) Oswald Spengler in "The Decline of the West," 2 volumes. Alfred A. Knopf, New York, page 295, v. 2.

(20) Oliver Carlson in "Brisbane—A Candid Biography," Stackpole Sons, New York, 1937.

The fact that Gauvreau was more or less splashed with mud in his attempts to find ethical direction does not distinguish him from the remainder of humanity, and certainly does not justify the holier-than-thou attitude with which a few critics greeted his book. Too much of the "blame for debasing journalism to a point beyond most evil dreams of the old yellow journalism" has been placed on his shoulders; evidence of the pathological manifestations of our day as expressed in journalism may be found in practically our whole press, perhaps in more subtle forms than in the old "Graphic" or in the "Mirror," but nevertheless there, as has been pointed out by our ablest observers.

In evaluating Gauvreau's attempt at moralization, it is necessary to note that his book contains many flashy and unintelligent judgments. He seems to have missed many of the better things in American life, and to have accepted uncritically other aspects without showing sign of ability to understand more than their surface respectability. Nowhere does he bring forward even faint suggestions for constructive solution of the problems at hand. If Gauvreau has formulated a code of ethics for himself, he gives us no hint of it. To the end he remains bewildered and frustrated, lashing out blindly and destructively at the social system as he experienced it. That destruction of certain aspects of our social system is necessary is commonly accepted. And therein lies the value of Gauvreau's book; for he frequently strikes hard and true. "My Last Million Readers" is required study for all those willing to face the facts of life today.

It is quite possible that "My Last Million Readers" inaugurates a new trend in literature being produced by men and women of French Canadian origin; there are many in a state of culture conflict analogous to that of Gauvreau's, both in the United States and in Canada.

* * *

Tension between the French and English speaking groups of Canada has steadily mounted since the beginning of the century, and Canada is now generally known as the "House Divided." There seems to be no question that French Canadians are determined to modify importantly the economic set-up in Quebec. This determination to bring about a better social order springs from the whole people; it remains to be seen however whether it shall be realized through means of French Canadian institutions and culture or otherwise.

A number of French Canadian analysts of today recognize that their greatest leaders of the last century devoted their energies almost exclusively to the fight for political rights, and that the people as a whole followed along in this course; political discussion and action overshadowed all else. It is now felt that the important gains made during that time have been counterbalanced, to say the least, by losses in the economic domain. This new awareness has been brought home to French Canadians (1) by the constantly increasing number of their people congregated in Montreal or in factory towns where they are at the mercy of the greatly aggravated forms of modern industrial exploitation, and of industrial depressions totally beyond their control, (2) by the large scale emigration of their countrymen to the United States—a process that seems to have no end, and (3) by the spectacle of large outside interests consolidating their hold on the raw materials and natural resources of Québec, as well as increasing their control of the means of production and distribution to a

degree now approaching monopoly—often by methods which circumvent or nullify gains formerly made in the struggle for political liberty. In addition, "international labor unions," actually political organizations operating under the guise of economics, are making serious inroads upon indigenous institutions. All these influences are justly associated with the general process by which the cultural and the religious values of the people are being worn down, and has led to a highly emotional state of mind. The mounting cry of indignation among French Canadians over this state of affairs has generated an equally emotional state of mind in the British Canadian group, naturally interested in protecting its own interests.

Under these conditions, a need has arisen for a clear, factual affirmation by French Canadians that will satisfy their own emotional and intellectual demands, and at the same time withstand critical examination by the outside world. It will surprise no one that a member of the French Canadian clergy has produced such a statement.

"Notre Question Nationale" (21) by the Reverend Richard Arès, S.J., is the best single report on the situation in Quebec today yet to come from a Canadian of the present generation. His book shows no sign of the indirect self-flagellation prominent in the writings of a certain number of French Canadians, no sign of an uncritical partiality for another culture, and it levels no charge against another people that cannot be defended to the end. Methodically, and with a minimum amount of emotional display, Arès limits his statement to a presentation of the historic facts bearing upon French Canadians since the Conquest, and details the actuality of their situation today. He writes that a consideration of the facts calls for action, that his book is a prologue to another book in which he will discuss the ideas and the doctrines underlying French Canadian culture, and attempt to answer whether or not the pursuit of that culture is justifiable. "Notre Question Nationale" is a book no one interested in Canadian affairs can afford to overlook. Few readers will fail to recognize that radical alteration of the Quebec social system is in order. *That this will entail considerable disturbance seems inevitable.*

With the help of two well-known authorities on the Middle Ages, this reviewer would offer the following comment on "Notre Question Nationale," leaving the reader to put it together:

1) Medieval writers did not foster an unqualified acceptance of the existing order, nor did they explain away or justify existing social evils as an expression of the will or of the wrath of God. They emphasized that resistance to *irresponsible* government, to undesirable government, was a religious duty. "The duty of obedience and the sacred character of authority were to medieval writers a potent incitement to action, a tool for fearless criticism of existing institutions, a stimulus to transform them in accordance with the Christian ideal of social and political justice." (22)

2) "In view of the familiar charge that the Church stifled thinking" during the Middle Ages, "it is interesting to notice that . . . in Catholic Europe,

(21) "Notre Question Nationale," Richard Arès, S. J., Editions de l'Action Nationale, Montréal, Canada, 1943.

(22) Alexandre Passerin d'Entrèves in "The Medieval Contribution to Political Thought," page 9. Oxford University Press, 1939.

the most daring philosophers were commonly priests and monks, often of high station in the hierarchy, and much honored by the official Church." (23)

3) The reader of "Notre Question Nationale" will not find anything in it conflicting with basic American ideals.

* * *

ENVOI

In pondering upon the situation in France somewhere along in the 1830s, Stendahl wrote:

"Au moyen âge, la présence du danger *trem-pait* les coeurs, et c'est là, si je ne me trompe, la seconde cause de l'étonnante supériorité des hommes du seizième siècle. L'originalité qui est chez nous rare, ridicule, dangereuse et souvent affectée, était alors commune et sans farde. . . . La perfection de la civilisation serait de combiner tous les plaisirs délicats du XIXème siècle avec la présence plus fréquente du danger. Il faudrait que les jouissances de la vie privée puissent être augmentées à l'infini en s'exposant souvent au danger. Ce n'est pas purement du danger militaire que je parle. Je voudrais ce danger de tous les moments, sous toutes les formes, et pour tous les intérêts de l'existence qui formait l'essence de la vie au moyen âge. Le danger tel que notre civilisation l'a arrangé et paré, s'allie fort bien avec les plus ennuyeuses faiblesses de caractère." (24)

Is it possible that the above observations might be an explanation of the astonishing superiority of behaviour shown by French Canadian leaders of l'ancien régime over those members of the people who, since the Conquest, have taken shelter in literary ivory towers, or in sinecures, either academic or political?

Burton LeDoux

(23) William Thomas Walsh in "Isabella of Spain," page 494. Tudor Publishing Company, New York, 1930.

(24) Stendhal (Henri Beyle) in "De l'amour," pp. 223-225. Librairie ancienne Honoré Champion, Paris.

LOUIS ROBERT ET SES DESCENDANTS

par Adolphe Robert

L'origine du nom

Le "Dictionnaire généalogique des familles canadiennes", par l'abbé Cyprien Tanguay, fait remonter à treize sources les noms de famille. Il les rattache aux métiers et professions, à l'endroit où l'on demeurait; aux noms de pays, provinces, villes et villages; aux noms tirés du latin, du grec, de l'hébreu; aux noms saxons, celtes, scandinaves; aux noms d'oiseaux et autres animaux, noms de terres, etc.

Dans le cas de Robert, il est bien évident qu'il s'agit d'un nom de baptême devenu nom de famille. C'est un composé de RO, rouge, et de BERT, montagne, montagne rouge. (1)

Quant à Lafontaine, il viendrait du latin: *fons, fontis*, d'où fontaine.

Le même auteur ajoute, dans la préface de son *Dictionnaire*: "un ancien usage dans les familles désigne les enfants par le nom de baptême du père, et ce nom finit par se confondre avec le nom propre de la famille; ainsi les enfants de Tugal Cottin seront appelés les petits *Tugal*, puis *Dugal*, plus tard Cottin-dit-Dugal, et les descendants ne seront plus désignés que sous le nom de *Dugal*."

Tous les soldats qui arrivèrent aux XVII^e et XVIII^e siècles apportèrent avec eux le surnom qu'ils portaient au régiment. Le père de Louis Robert, André, devait être lui-même soldat, car deux sergents et un tambour servaient de témoins à son mariage, à La Rochelle. Dans son acte de décès survenu le 5 septembre 1663, il est mentionné sous le nom de Robert dit Lafontaine. On retrouve la même appellation pour la première génération canadienne. Le surnom est ensuite abandonné, tel qu'il appert par les actes publics.

Seul le nom de Robert fut conservé.

Les Robert en France

Tel qu'indiqué dans l'avant-propos, je dois au R. P. Archange Godbout, O.F.M., de Montréal, les renseignements

(1) *Origine des Familles émigrées de France . . . et signification de leurs noms*. N.-E. Dionne, Québec, 1914.

qui suivent sur la famille Robert en France. Je transcris presque mot à mot les notes qu'il a bien voulu me communiquer.

On trouve des Robert un peu partout en France, dit-il.

Le Canada du XVII^e siècle en vit arriver plusieurs. Citons :

Robert, Louis, journalier du bourg de Beauvais-sur-Matha (Charente-Inférieure), qui s'engage à La Rochelle, le 20 mars 1647, pour aller servir Michel Blavot, aux Trois-Rivières; (Dougnot, notaire à La Rochelle);

Robert, Jean, de Fontenay-le-Comte, en Poitou, qui assiste à l'abjuration de Pierre Curtard, à Québec, le 19 septembre 1665;

Robert, Jean, d'Angoulême, qui paraît à Québec vers la même époque;

Robert, Charles dit Deslauriers, du diocèse de Saintes, confirmé à Sorel, en 1678;

Robert, Michel, d'Amiens, en Picardie, marié à Sorel, en 1681;

Robert, Mathurin dit Saint-Amant, de Plumelec, en Bretagne, marié à la Pointe-aux-Trembles de Québec, en 1691;

Robert, André, aussi de Bretagne, marié vers 1695, probablement à Batiscan, à Marie Esnard.

Le premier Robert de notre famille, Louis Robert dit La-fontaine, venait de Notre-Dame de Cougne, une des cinq paroisses de La Rochelle où existaient dans la première moitié du XVII^e siècle, plusieurs familles de ce nom, que nous n'avons pu rattacher les unes aux autres.

Un Charles Robert, "tresneur", né en 1607, est inhumé à Notre-Dame, le 6 février 1679; Marguerite, fille de Pierre Robert et de Jeanne Barbier, passe à La Rochelle son contrat de mariage avec Mathias Macault, le 25 février 1672, (Teuleton, not.); un Louis Robert, maître-boulangier, veuf de Marie Guillot, épouse à Notre-Dame également, le 15 janvier 1682, Michelle Suzenet. Des Robert huguenots se rencontraient dans la même ville, tel ce Daniel Robert qui émigra à la Martinique à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. De cette île il passa à New-York, où sa postérité s'est perpétuée. "Christopher R. Robert, connu pour ses magnifiques libéralités et particulièrement pour la fondation du "Robert College"

à Constantinople, descendait de ce réfugié à la quatrième génération". (1)

Louis, l'ancêtre des Robert-Lafontaine, était rochelais de naissance, mais sa famille était établie de fraîche date dans la capitale de l'Aunis, pas au-delà, croyons-nous, de la prise de cette ville par Richelieu, le 31 octobre 1628. (2) Antérieurement à cette date, elle habitait Breuilaufa, petit village situé dans le département de la Haute-Vienne, où elle s'adonnait aux travaux des champs.

Breuilaufa, qui comptait 878 habitants en 1726 (3), atteint à peine de nos jours 250 âmes. Agglomération sans importance, elle est fort mal desservie par le chemin de fer dont la gare est à Nesle, commune distante de plus d'une lieue. On a rattaché Breuilaufa tantôt au Poitou, tantôt à l'Angoumois, tantôt au Limousin. En réalité, la localité est aux confins de ces trois provinces. Elle est à huit milles de distance environ de Bellac, l'ancienne capitale de la Basse-Marche, et elle relevait, avant la Révolution, de l'évêché de Poitiers.

* * *

Voici les renseignements recueillis par le P. Godbout, aux archives de La Rochelle, sur la famille Robert:

Robert, Pierre, laboureur, demeurant à Breuilaufa (Haute-Vienne), épousa, vers 1605, Lionne Rembault. Il n'était plus en 1637. Leurs enfants furent: André, qui suit; et Jacques, laboureur, né à Breuilaufa et marié en 1637 à Jeanne Bordier, alors en service chez Charles Bonnet, Sr de la Chapronnière, conseiller et procureur du roi en la maréchaussée de La Rochelle, fille de feu Pierre Bordier et d'Elisabeth Lavoyne. Le contrat de mariage fut passé par Combault, notaire à La Rochelle, le 20 décembre 1637, en présence d'André Robert, frère du futur, de Jean Rambault et de Jean Debrerlin, marchand, ses cousins.

Robert, André dit Lafontaine, cabaretier, fils du précédent, naquit à Breuilaufa et émigra vers 1629 à La Rochelle, où il se fixa dans la paroisse de Notre-Dame de Cougne. Il

(1) Dr Charles-W. Baird, *Histoire des réfugiés huguenots en Amérique*. Toulouse, 1886. p. 237.

(2) Louis Papy, *Aunis et Saintonge*. Grenoble, B. Arthaud, (1937). p. 86.

(3) *Dictionnaire Universel de la France*. Paris, Saugrain, 1726.

y décéda à 56 ans, au carrefour des Forges, et y fut inhumé le 5 septembre 1663.

Il fut marié, au moins deux fois: à Ste-Marguerite (1) le 20 février 1629, avec Catherine Bonin, en présence de Pierre Audmont et Jean Boguvin, sergents, et de Paul Fougue, tambour; à Notre-Dame, le 22 juin 1648, avec Gilette Guillet, veuve de Jean Beaumont, jardinier, lequel avait été inhumé à St-Barthelemy le 10 mars 1648, à 66 ans.

Du premier lit naquirent: Jeanne, baptisée à Ste-Marguerite, le 31 mars 1630; parrain, Denys Coupperie; marraine, Jeanne Vincendeau; René, baptisé à Ste-Marguerite, le 11 décembre 1633; parrain, René Charbonneau; marraine, Tous-saine Blanchet; inhumé à 2 mois à St-Barthelemy le 2 février 1634; Sébastienne, baptisée à Ste-Marguerite, le 8 février 1637; parrain, Nicolas Biret; marraine, Sébastienne Bavelle; Louis, baptisé à Ste-Marguerite, le 12 août 1638; parrain, Louis Basset; marraine, Lumine Denesere; il émigra au Canada et y épousa, en novembre 1666, Marie Bourgery, fille de Jean-Baptiste Bourgery et de Marie Gendre.

Robert, André, le même peut-être que le précédent, domicilié "au Lion d'argent", rue Rambault, paroisse Notre-Dame, eut de Marthe Bouillant: Marie, inhumée à un an et 4 mois, le 5 octobre 1655; Pierre, mort à 5 ans et inhumé le 5 septembre 1661; André et Elie, jumeaux, baptisés à Ste-Marguerite, le 10 juin 1660; le dernier mourut à 3 mois et il fut inhumé le 15 septembre à Notre-Dame.

Louis Robert émigre au Canada

Au printemps de 1660, les Iroquois avaient décidé d'anéantir les habitants de la Nouvelle-France en attaquant à l'improviste les établissements de Ville-Marie, Trois-Rivières et Québec. C'est alors que Adam Dollard, sieur des Ormeaux, partit de Montréal avec seize compagnons pour aller à leur rencontre et tâcher, si possible, de sauver la colonie, fut-ce au prix de leur vie. Nous ne décrirons pas ici ce combat du Long-Sault où Dollard et les siens tinrent tête à plusieurs cen-

(1) Sous le régime protestant, les catholiques de La Rochelle furent desservis par le clergé de Ste-Marguerite jusqu'à la restauration des anciennes paroisses de St-Nicolas, St-Jean-du-Perrot, Notre-Dame de Cougne (ou de Cogne), St-Sauveur et St-Barthelemy.

taines de sauvages qui finalement rebroussèrent chemin et retournèrent dans leurs bourgades. L'alerte toutefois avait jeté la consternation partout. Si bien qu'en 1661, Pierre Boucher, alors gouverneur des Trois-Rivières, partit pour la France afin d'obtenir des secours. (1) Il revint l'année suivante, 1662, avec plus de cent soldats et cultivateurs.

En 1663, M. de Mézy arrivait au Canada "avec un premier convoi de colons et de soldats, bientôt suivi d'un second, qui amenait de La Rochelle trois cents émigrants". (2)

Les 18 et 19 juin 1665, quatre compagnies du régiment de Carignan firent le voyage de La Rochelle à Québec.

Quelques jours plus tard, le 30 juin, mettaient pied à terre, avec M. de Tracy, quatre compagnies des régiments de Broglie, Chambellé, Poitou et Orléans.

Enfin, les 19 et 20 août, dit encore M. Benjamin Sulte dans l'ouvrage cité, jetèrent l'ancre à Québec deux navires chargés chacun de quatre compagnies, avec M. de Salières, colonel du régiment, etc.

On trouve encore d'autres arrivées en date du 14 septembre.

En résumé, quatre compagnies de soldats débarquèrent à Québec les 18 et 19 juin, quatre compagnies le 30 juin, huit compagnies les 19 et 20 août et huit compagnies le 14 septembre, et ce toutes au cours de la même année, 1665.

Avec quel contingent arriva Louis Robert? Il est impossible de l'établir. (3) Il est certain en tout cas qu'il était aux Trois-Rivières le 12 novembre 1665, car il comparait comme témoin avec Marie Bourgery,—qu'il devait épouser l'année suivante—à la signature du contrat de mariage de Nicolas Masson avec Marie Gendre, veuve Florent Leclerc, laquelle devait devenir sa belle-mère. Les deux témoins, Louis Robert et Marie Bourgery, n'ont pas signé, mais ils ont mis leur marque à côté de leur nom. C'est ce dont fait foi la minute No

(1) V. *Le Régiment de Carignan* — Benjamin Sulte — p. 9.

(2) Id. p. 10.

(3) Depuis la publication de cette étude, j'ai trouvé que Louis Robert serait arrivé au Canada sur le bateau "St-Sébastien" le 12 septembre, 1665, avec M. de Courcelles, gouverneur général de la Nouvelle-France. (Cf. *Le Régiment de Carignan*, par Roy et Malchelosse.)

152 des actes de Séverin Ameau, notaire royal, minute conservée aux archives judiciaires des Trois-Rivières.

Laboureurs

Mais revenons à Louis Robert.

D'où venait-il?

Nous avons sur ce point trois sources:

1. Son contrat de mariage avec Marie Bourgerie;
2. Son acte de mariage;
3. Le témoignage du P. Archange Godbout, o.f.m., déjà cité.

Le contrat de mariage de Louis Robert est conservé aux archives du Palais de Justice des Trois-Rivières. Le papier est bruni, dit-on, l'écriture est pâle mais bien lisible au début; elle devient à peu près illisible du milieu à la fin. Voici le début de ce contrat, tel que relevé par l'abbé Jean Robert, du Séminaire des Trois-Rivières et vérifié par le notaire Cinq-Mars, archiviste:

Année 1666. Mariage de Ls Robert dt Lafontaine et Marie Bourgerie

Par devant Séverin Ameau,

notaire royal aux Trois-Rivières

sousigné au traité de Mariage qui au bon plaisir de Dieu sera fait et solemnisé en face de notre mère Ste Eglise catholique apostolique et romaine entre Louis robert dit Lafontaine (un mot qui commence par: cor...) de la paroisse de Cougne ville de la Rochelle fils de (un ou deux mots illisibles) Robert dit lafontaine en son vivant marchand cabaretier et de déffunte Catherine bonnin ses père et mère d'une part et Marie Bourgerie (un mot) bourg des Trois-Rivières (un mot) défunt Baptiste Bourgerie en son vivant habitant et Marie gendre ses père et mère d'autre part.

Notons ici qu'à une époque où les femmes étaient rares au Canada, Marie Bourgerie a eu apparemment un autre fiancé que Louis Robert. La pièce no 116 des actes du notaire Ameau porte que, le 17 février 1664, Marie Bourgerie

avait passé un contrat de mariage avec Nicolas Leblanc dit Labrie. Le contrat fut ensuite annulé et, en 1666, nouveau contrat, cette fois avec Louis Robert.

Bien que le contrat date du 12 janvier, le mariage ne fut toutefois célébré que le 25 novembre de la même année.

Cet acte serait tiré d'un registre lequel n'est qu'une copie de l'original. Cette copie fut faite sur la demande de Louis-Hippolyte Lafontaine. Il a lui-même annoté le registre recopié qu'on trouve aux archives de l'évêché des Trois-Rivières. L'original est à l'Université Laval, de Québec. En comparant l'acte étudié présentement avec d'autres actes du même livre, on en vient à la conclusion qu'il y a eu des erreurs de transcription. C'est ainsi que "*cognacensis Rupellae*" cité ailleurs est devenu ici "*Cogniensis Rupellae*." On remarquera aussi que le nom de la mère de Marie Bourgerie est écrit "*Le-gendre*," tandis que le notaire Ameau donne "*Gendre*."

Le recensement de 1681 porte que Louis Robert était cordonnier. On remarquera que dans le contrat de mariage rédigé par le notaire Ameau, après le nom du conjoint Louis Robert dit Lafontaine, il y a un mot à demi effacé qui commence par: *cor*... On peut présumer qu'après avoir inscrit le nom, le notaire Ameau a voulu indiquer la profession, et les trois premières lettres "*cor*" donnent à penser que le reste du mot est "*donnier*". Mais Louis Robert devait aussi être soldat. Car alors, comment expliquer la présence du Seigneur de Salières à son mariage, en qualité de témoin? La réponse à ce dilemme est que Louis Robert était à la fois artisan et soldat, et c'est ce qui justifie la signature, sur son acte de mariage, de Henri de Chastelard, Seigneur de Salières, commandant de l'armée du Roi de France en Nouvelle-France, et celle de Pierre Boucher, gouverneur de la ville des Trois-Rivières. Comme soldat, Louis Robert appartenait à la compagnie Loubias, Arnoult de Loubias, capitaine.

Lorsque Pierre Boucher se démit de ses fonctions de gouverneur des Trois-Rivières pour fonder la seigneurie de Boucherville en 1668, Louis Robert l'y suivit.

Nous avons plusieurs preuves à l'appui: 1. le recensement de 1681; 2. les registres paroissiaux; 3. les archives de Québec.

Le recensement de 1667, fait par ordre du gouvernement, montre que Louis Robert est aux Trois-Rivières, qu'il est âgé

de 26 ans et sa femme 13, qu'il a deux bestiaux; tandis que le recensement de 1681 le situe à Boucherville, âgé de 39 ans et sa femme 29. Le couple a quatre enfants. Son avoir se compose de deux vaches.

Cet avoir ne devait pas se résumer à cela, car d'après les *Archives de Québec*, inventaire des concessions en fiefs et seigneuries, nous trouvons (vol. V, p. 227) en date du 4 avril 1673, un acte de concession de Pierre Boucher, seigneur de Boucherville, à titre de cens et rente seigneuriale, de deux arpents de terre de front sur cinquante arpents de profondeur dans la dite seigneurie de Boucherville à Louis Robert dit La-fontaine. (Greffé de Gilles Durand, notaire, 4 avril 1673).

Les registres paroissiaux de Boucherville donnent enfin les noms des enfants de Louis Robert et Marie Bourgery, et les actes de sépulture de ces derniers.

Les enfants sont:

Pierre, baptisé le 21 septembre 1671 à Boucherville, marié le 27 janvier 1698, à Angélique Ptolémée, à Lachine.

Joseph, baptisé le 23 octobre 1674, marié le 26 décembre 1701, à Josette Larrivée, décédée le 19 novembre 1748, à Chambly.

François, baptisé le 20 février 1678, marié le 26 juin 1712, à Marie Lanctot, à Longueuil, décédé le 22 septembre 1756.

Marie, baptisée le 2 septembre 1680, mariée le 6 novembre 1702, à Antoine Daunet. (1)

Marguerite, baptisée le 10 juin 1683, mariée le 6 novembre 1702, à Pierre Daunet. (2)

Prudent, baptisé le 12 juin 1686, marié le 7 janvier 1711, à Marie Madeleine Fafard, à Détroit.

Jean-Baptiste, baptisé le 3 juin 1688, marié le 5 février 1714, à Genevieve Brabant, décédé le 21 mai 1748, à Lavaltrie.

Louis, baptisé le 23 mars 1691, décédé le 20 septembre 1693.

(1-2) L'acte de foy et hommage de M. Boucher, fils, 16 août 1728, porte qu'un de ses censitaires "est Donay qui possède deux arpents de front sur vingt-cinq de profondeur, aux mêmes cens et rentes, sans bâtiments et en bois de bout." (V. *Histoire de Boucherville*, par le P. Louis Lalonde, s.j., p. 297). S'agit-il d'un des gendres de Louis Robert? On peut le supposer avec raison.

Jacques, baptisé le 15 mars 1694, marié le 25 avril 1718, à Jeanne Dumets.

Louis, baptisé le 15 mars 1695, marié le 25 novembre 1715, à Marie Prevost, à Varennes.

Antoine, baptisé le 17 janvier 1698, marié le 17 février 1721, à Charlotte Bourdon.

Marguerite, mariée le 9 septembre 1732, à Charles Diel.

Ce que fut la vie de Louis Robert à Boucherville, on peut le deviner. Ce fut une vie obscure, consacrée à d'humbles travaux. Les registres paroissiaux montrent que le 6 novembre 1702, il était présent au mariage de ses deux filles Marguerite et Marie qui toutes deux épousèrent les deux frères, Pierre et Antoine Donay (Daunet). Il s'agit évidemment d'un mariage entre jumeaux, car les deux époux étaient âgés de 24 ans chacun. L'une des stations du Chemin de la Croix, dans l'église restaurée, en 1879, est un don de la famille Robert, sans doute l'un des descendants de Louis Robert. (1)

Louis Robert mourut à Boucherville le 1er janvier 1711. Il jouissait évidemment d'une certaine estime, car à ses funérailles assistaient M. de la Baume, notaire royal, M. Bobo, maître d'école, Nicolas Du Bray, etc. Son épouse lui survécut jusqu'en 1719. Aux funérailles de cette dernière, assistaient Marien Taillandier, Jacques Taillandier, Jacques Gauthier, etc.

Voyageurs

Nous n'avons que très peu de renseignements sur ce que devinrent dans la suite les enfants de Louis Robert et de Marie Bourgerie. Il semble qu'un ou deux au moins ont été des voyageurs. Comme preuve à l'appui, on peut apporter le témoignage de M. Benjamin Sulte qui, dans son *Histoire des Canadiens-Français*, note, qu'en 1707, plusieurs colons allèrent s'établir à Détroit et il cite entre autres le nom d'un Robert. Il doit s'agir de Prudent Robert, car nous voyons que ce dernier s'est marié à Détroit, le 7 janvier 1711, à Marie Madeleine Fafard.

Ce Prudent Robert serait-il revenu ensuite au Canada pour engager d'autres de ses parents et connaissances à l'ac-

(1) *Histoire de Boucherville*, par le P. Louis Lalande, s.j., p. 263.

compagner au Michigan? Il y a lieu de le supposer. Voici ce que nous trouvons à ce sujet dans le *Rapport de l'archiviste de la province de Québec* (1921-1922). A la page 208 de ce rapport, on lit qu'en date du 18 mai 1725, "permission est accordée au Sieur de LaMarque de partir avec plusieurs canots équipés de 44 hommes pour aller au Détroit porter au sieur de Tonty, commandant de ce poste, les effets qui lui sont nécessaires". Or, au nombre des engagés qui montent au Détroit pour monsieur de Tonty, il y a J. B. Robert, de la Valterrie. Dans le canot du sieur Blondeau il y a aussi Robert, du Détroit. Selon toute vraisemblance, ce dernier serait Prudent Robert qui retourne au Détroit avec Jean-Baptiste son frère, époux de Geneviève Brabant, car J. B. Robert, de la Valterrie, et Jean-Baptiste Robert, décédé à Lavaltrie le 21 mai 1748 sont évidemment une seule et même personne. Se représente-t-on ce que devait être un voyage en canot, de Montréal à Détroit, par le Saint-Laurent et les Grands Lacs, il y a deux cents ans et plus?

Il fallait être rudement bâti pour entreprendre de pareilles randonnées. Apparemment que Prudent Robert était coutumier du fait car, en 1721, il était de nouveau au Canada. Nous le retrouvons à Chambly, où il comparait devant Mathieu-Benoit Collet, escuyer, seigneur de la Fortière, pour se plaindre d'incommodité dans le service religieux accordé aux habitants de Chambly. A la page 308 de l'ouvrage cité plus haut, nous extrayons ce qui suit des "Procès-verbaux sur la commodité et incommodité dressés dans chacune des paroisses de la Nouvelle-France par Mathieu-Benoit Collet, procureur général du Roi au Conseil supérieur de Québec":

Relativement à Pierre Robert, époux de Angélique Ptolémée, nous relevons aux archives de Québec "*Inventaires des Jugements et Délibérations du Conseil Supérieur de la N. F. de 1717-1760*" (Vol. II, page 43), ce qui suit à la date du 28 mars 1729:

Arrêt qui permet au sieur Charles Guillimin, conseiller, de faire vendre la terre en friche de feu Pierre Robert, habitant de Boucherville, à la barre de l'audience de Montréal, par trois affiches qui seront mises à la porte des églises de Boucherville et de Montréal. (folio 102)

Et encore, Vol. IV, page 127, en date du 22 avril 1743:

Arrêt qui met l'appellation au néant dans la cause entre Pierre Robert, habitant de Boucherville appelant et Antoine Simard aussi de Boucherville. Appel d'un arrêt condamnant Robert à payer 30 livres à Simard pour une jument vendue.

* * *

Mais revenons au deuxième chaînon de la génération.

Il est évident que, nés sur la rive sud, les enfants de Louis Robert ont traversé le fleuve et se sont établis et mariés sur la rive nord, presque en face de Boucherville, soit à Repentigny, Lavaltrie, St-Sulpice, Lanoraie. Puis, laissant les bords du St-Laurent, ils ont pénétré à l'intérieur des terres du côté de St-Cuthbert et enfin à Ste-Elizabeth, où cinq générations ont vécu.

Jean-Baptiste Robert et Geneviève Brabant représentent le deuxième chaînon. Le *Dictionnaire généalogique* de Mgr Tanguay affirme qu'ils se sont mariés à Repentigny, le 5 février 1714. Les registres paroissiaux ne font pas mention de ce mariage cependant. Le nom Robert n'apparaît que deux fois dans les registres de Repentigny jusqu'en l'année 1775. Il y est fait mention de Pierre Robert, né le 9 décembre 1714, fils de Jean-Baptiste Robert et de Geneviève Brabant; et Michel Robert, décédé à l'âge de trois mois, en 1745.

D'autre part, le contrat de mariage de Jean-Baptiste Robert et de Geneviève Brabant, a été dressé à Lavaltrie par Marien Tailhandier, notaire à Boucherville, et c'est à Lavaltrie, non à Repentigny, que le couple a vécu, comme semble l'indiquer le contrat en dépôt à la Division de l'Etat civil et des archives de la Cour supérieure, au Palais de justice de Montréal:

Pour ce qui est des enfants de Jean-Baptiste Robert et Geneviève Brabant, nous suivrons le *Dictionnaire*. Ce sont:

Pierre, baptisé le 9 décembre 1714; marié le 25 mai 1739, à Marguerite Perreault, à Boucherville;

Marie, baptisée en 1718, mariée le 15 juin 1739 à Pierre Cantara, décédée le 2 novembre 1760, à St-Michel d'Yamaska;

Angélique, mariée le 2 mai 1747, à Michel Charbonneau;

Etienne, baptisé en 1722, marié le 24 janvier 1754, à Marie Joseph Beauparlant.

On remarquera ici que le *Dictionnaire* donne seulement quatre enfants. Ce renseignement est sûrement incomplet, comme nous allons le démontrer en passant à la troisième génération.

Au temps de la conquête

Il y a comme un trou dans l'histoire des descendants de Louis Robert vers la fin du régime français. Il n'en est pas fait mention dans les documents publics, si ce n'est dans les registres paroissiaux, et encore ceux-ci sont-ils incomplets. C'est le cas d'au moins deux générations, la troisième et la quatrième.

Jean-Baptiste Robert et Geneviève Brabant ont eu un fils qui portait le même nom que son père et s'est marié à Lanoraie le 28 février 1740 avec Marguerite Ethier.

Jean-Baptiste Robert et Marguerite Ethier sont à la tête de la troisième génération. Leur acte de mariage est dans les registres de Lanoraie. L'écriture a été détériorée par l'eau, et c'est avec beaucoup de difficulté qu'une copie en a été levée par M. l'abbé Albert Tessier, du Séminaire des Trois-Rivières. Quoi qu'il en soit, le document indique positivement qu'il s'agit du mariage de Jean-Baptiste Robert et de Marguerite Ethier, que ce mariage a été fait le 28 février 1740, et que le marié est bien le fils de Jean-Baptiste Robert de La Valterie. De plus, l'un des témoins au mariage du fils semble être le même que celui qui a comparu au contrat de mariage du père, soit Claude Robillard.

Les enfants issus du mariage de Jean-Baptiste Robert et Marguerite Ethier sont :

Jean Baptiste, baptisé le 20 novembre 1740, à Lavaltrie, marié le 23 février 1767, à St-Sulpice, à Angélique Vigneau. Le contrat de mariage fut passé à Berthier, le 15 février 1767, par devant Faribault, notaire.

Marie-Joseph, baptisée le 10 mars 1742, mariée avec Joseph Amerte dit Maneigre. Leur contrat de mariage est daté du 28 février 1764. (Faribault, notaire)

Louis, décédé le 4 juillet 1743.

Marie-Anne, baptisée le 1 et décédée le 25 mars 1744.

Pierre-Marie, baptisé le 8 décembre 1745, marié en 1769, à Françoise Savoye. (Faribault, notaire)

Marie, baptisée le 1 et décédée le 22 mai 1747.

Joseph-Amable, décédé le 21 février 1749.

Joseph, baptisé le 6 août 1750 à l'Ile-du-Pas.

Louis-Balthazar, baptisé le 31 décembre 1753, marié le 17 août à Geneviève Provost, décédé le 14 mars 1793.

* * *

Avec Jean-Baptiste, fils aîné de Jean-Baptiste Robert et de Marguerite Ethier, nous tombons dans la quatrième génération. Les enfants de Jean-Baptiste Robert, qui avait épousé en 1767 Angélique Vigneau, sont :

Angélique, mariée le 15 février 1790, à Charles Ambroise Masse, à Saint-Cuthbert.

Geneviève, mariée le 14 janvier 1793, à Pierre Gilbert.

Marguerite, mariée le 21 juillet 1794, à Jean Bareilles.

Marie-Amable, baptisée le 23 mars 1786.

Pierre, baptisé le 20 décembre 1787.

Soldats

On a vu que André Robert, de La Rochelle, avait probablement exercé le métier de soldat, car il y avait trois militaires témoins à son mariage.

Il en fut de même pour son fils Louis, qui lors de son mariage aux Trois-Rivières fut assisté, comme témoins, du colonel de Chastelard et du gouverneur des Trois-Rivières, Pierre Boucher.

Avec Pierre Robert, nous retrouvons un autre laboureur-soldat.

Il naquit à St-Cuthbert le 20 décembre 1787, fils de Jean-Baptiste Robert et de Angélique Vigneau.

À l'âge de 26 ans, il s'engage au printemps de 1814 et sert, vraisemblablement comme simple soldat, avec les "Volontaires du Loyal Chatham" contre l'armée américaine du général Hampton, laquelle s'était portée à l'attaque du Canada du côté de Lacolle et de Châteauguay. C'est une tradition de famille qu'au cours d'un engagement il eut son casque troué d'une balle. Le casque en question, lequel aurait dû constituer une relique, servit pendant longtemps de réceptacle pour y déposer les fuseaux d'un métier à tisser. Un jour, on vendit le métier, et le casque avec.

Les *Archives Publiques du Canada* (Quebec Gazette, 12-

9 1839) portent que Pierre Robert, du canton d'Ailleboust, caporal au cinquième bataillon, reçut en "scrip" pour une valeur de 100 acres de terre pour services rendus durant la guerre de 1812-1815.

Le sixième bataillon de Berthier ayant été organisé le 16 octobre 1846, et comprenant les townships de Ste-Elizabeth et de St-Gabriel, Pierre Robert fut nommé lieutenant et promu au rang de capitaine le 20 décembre 1856. Sa nomination comme lieutenant, le 16 octobre 1846, était au titre de gentilhomme, ce qui indique qu'il ne détenait à ce moment-là aucun rang d'officier, la dite promotion lui ayant été accordée pour la durée de ses services et sa bonne conduite.

Nous avons vu un peu plus haut que Pierre Robert avait été récompensé de ses services par un octroi de terre. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans Benjamin Sulte (1) : "En 1818, le prince régent accorda des terres aux miliciens de 1812-15 qui en feraient la demande avant le 1er mai 1823. Ce délai fut étendu au 1er mai 1824, puis au 1er août 1830. Par une proclamation du 22 février 1837, il fut entendu que les gens inscrits avant le 1er août 1830 recevraient ou des terres ou du "scrip", au choix, et, le 1er août 1838, lord Durham nomma commissaire à cette fin MM. John Davidson et Tancrède Bouthillier. Les registres et papiers concernant ces octrois sont au bureau des terres de la couronne, à Québec".

Donc, en 1818, grâce vraisemblablement à la concession qui lui en avait été faite par la Couronne anglaise, Pierre Robert devint acquéreur, dans la paroisse de Ste-Elizabeth, au rang dit de Ste-Emélie, d'une terre de un arpent et demi de front sur trente de profondeur, sans bâtiments dessus construits. Il y érigea une maison laquelle subsista jusqu'en 1909, alors qu'elle fut remplacée par l'habitation actuelle. Il y construisit également une grange, recouverte en paille, laquelle fut démolie par un coup de vent dans l'été de 1898. L'ancienne demeure ressemblait quelque peu aux maisons normandes, avec son toit penché, ses murs blanchis à la chaux, ses volets teints à l'ocre rouge. (2) La porte d'en avant

(1) "*La bataille de Châteauguay*", p. 125, Raoul Renault, éditeur, Québec, 1899.

(2) Il en existe un très artistique tableau à la peinture, dû au pinceau de Mlle Hélène Robert, de Grand'Mère, et propriété de M. et Mme Gérald Robert, de Manchester.

donnait sur la grande pièce, laquelle tenait la moitié de la maison et servait de cuisine, salle à dîner, salle de réception. A gauche de la porte d'entrée, il y avait la chambre des grand'-parents, suivie de celle des jeunes époux, toutes deux séparées de la grande pièce par une cloison coupée en plein milieu par un poêle à deux ponts. Sous le toit, une grande chambre à coucher et le grenier aux coins mystérieux où subsistait à l'année une odeur de pommes. La terre paternelle, j'en connais chaque motte. Un ruisseau coule devant la porte. C'est le Cordon. On y pêchait de belles truites dans ma jeunesse. Au retour de l'école, les gamins dont j'étais s'exerçaient à le sauter aux endroits les plus larges, ce qui fixait pour toujours la réputation de bravoure d'un chacun. Un autre ruisseau court tout le long de la terre, où s'abreuvent encore hommes et bestiaux. Devant la grange, un orme puissant, domine le paysage. Quand on revient de St-Félix ou de Joliette, on le distingue au-dessus des autres, dépassant de la tête tout le rang. Derrière la maison c'est le jardin, à la terre grasse, avec ses cerisiers, sa fraisière, les gadelliers, les groseillers. Passé la grange, il y a un coteau. On traverse un petit pont. Un autre coteau. Plus loin, "aux quinze", le sol prend une teinte rougeâtre, ferrugineuse. Puis se dresse, isolé en plein champ, un gros pin probablement centenaire. A l'autre bout, aux approches du bois, le sol est grisâtre. Enfin c'est la sucrerie avec ses érables, sa cabane à sucre, sur les murs de laquelle des générations d'enfants ont taillé au couteau leurs initiales. La localité a changé de nom, les familles sont disparues, la vie n'est plus la même qu'autrefois, cependant, sur la terre de Pierre Robert, achetée en 1818, il y a encore un Robert, après un siècle et quart.

Outre un brevet d'officier et une terre, Pierre Robert reçut aussi la décoration accordée aux troupes anglaises qui avaient servi entre 1793 et 1814. Revenons encore à Benjamin Sulte. (1) Il écrit: "En 1847, le parlement britannique accorda, aux hommes de la milice canadienne ayant vu le feu durant la guerre de 1812-15, la médaille que l'on frappait en ce moment pour les troupes anglaises qui avaient assisté à des batailles, soit en Europe ou ailleurs, de 1793 à 1814. Cette médaille en argent est la même pour tous, sans exception de

(1) *Histoire de la Milice Canadienne-Française, 1760-1897*, page 129, édition 1897.

grade. L'agrafe placée sur le ruban indique la raison de la récompense: "Détroit," "Chrysler-Farm," "Châteauguay." Il n'y a pas de médaille de Châteauguay, c'est l'agrafe, proprement dite, qui établit la distinction entre les trois catégories. Sur la face de la médaille est la tête de la Reine Victoria, avec le millésime 1848. Au revers, la reine est debout, couronnant un guerrier placé le genoux en terre; au dessous est écrit "1793-1814." Le ruban est rouge à bordure ou liséré bleu-vert. Par un ordre-général du 25 août 1847, le gouvernement canadien fit appel aux miliciens qui pouvaient réclamer cette décoration. Les officiers et les soldats qui avaient combattu dans la région du Détroit, de Chrysler-Farm, de Châteauguay, et qui survivaient en 1848, reçurent cette médaille." Vis-à-vis leurs noms est écrit, sur les listes conservées aux Archives de la Milice, l'endroit où ils se sont battus. Dans le cas de la médaille de Châteauguay, il y a une cinquantaine de noms, y compris celui de Pierre Robert.

En 1819, Pierre Robert épousa Scholastique Dacier, à St-Cuthbert.

Les enfants nés du mariage de Pierre Robert et de Scholastique Dacier sont:

Pierre (Olivier), baptisé le 12 mai 1822, marié le 6 mars 1848, à Henriette Cornellier, décédé le 2 septembre 1904.

Henriette, née le 10 octobre 1824, mariée le 29 juillet 1845, à Cyriac Durand.

Claire, née le 22 avril 1829, mariée le 25 février 1851, à Alexis Durand.

Léandre, baptisé le 5 novembre 1832, marié à Marie Louise Bernard.

Zephyrin, baptisé le 26 mai 1834, marié en première nocces à Anastasie Racicot, en secondes nocces à Lucie Duval, en troisièmes nocces à Marie Hétu, décédé à Holyoke.

Joseph, baptisé le 3 avril 1836, décédé le 6 mai 1837.

Philomène, baptisée le 13 septembre 1840, mariée le 3 mars 1862 à Louis Rondeau, décédée à Worcester.

Pierre Robert mourut en novembre 1859 et fut inhumé à Ste-Elizabeth, du côté ouest de l'église existante alors, le long du mur extérieur.

Ceux que j'ai connus

Avec Pierre Robert, j'entre dans un monde connu. Il avait été baptisé sous le nom de Pierre. Cependant, toute sa vie, il porta le nom de Olivier. Était-ce pour le différencier de son père qui portait lui aussi le nom de Pierre? Je l'ignore.

Olivier Robert était un vrai type de paysan français, comme on en voit dans les tableaux de Millet. De moyenne stature, des cheveux gris, des yeux bleus, un teint légèrement couperosé, le nez aigu, en arête, les lèvres minces, le menton complètement rasé, mais le visage encadré de deux longs favoris. Il passait pour un peu têtu et plutôt serré sur la question argent, bien que franchement hospitalier pour les visiteurs et les pauvres. Le dimanche, il portait un chapeau de feutre mou noir, un habit d'étoffe grise, une chemise de flanelle, avec les pointes du collet relevées sous le menton et retenues par une cravate noire qui lui donnait, en tant qu'accoutrement, une vague ressemblance avec les portraits de Barthélemi Joliette, fondateur de la ville de ce nom. Comme chaussures, il portait des bottines à élastiques appelées "congress".

Il y avait en lui quelque chose de ces troubadours du Moyen-Age cheminant de ville en ville, de village en village, pour réciter des légendes ou raconter des hauts faits. Par les longues soirées d'hiver, mon grand-père, muni d'un livre de contes ou de journaux, allait veiller chez les voisins et, durant des heures d'horloge, il lisait en famille des contes ou des feuilletons. Il avait aussi une autre particularité, la cueillette des fruits. Les premières fraises, les premières framboises, les premiers bleuets, les premières mûres de la saison étaient toujours sur notre table. Mon grand-père partait le matin, avec un croûton de pain dans sa poche, et il revenait le soir sa provision faite. Personne ne savait où il trouvait ces fruits. Il avait ses "talles", comme il disait.

En 1848, il fit alliance avec la famille des Cornellier, en épousant Henriette Cornellier dit Grandchamp, ma grand-mère. C'était une femme très pieuse qui, en parlant, gesticulait beaucoup avec ses mains, qu'elle avait par ailleurs remarquablement fines pour une paysanne. Mais alors que la dévotion était son fait, mon grand-père était plutôt tiède, de

sorte qu'il s'élevait parfois des discussions au moment de dire le chapelet en famille. Mais ma grand'mère avait toujours le dessus. . . . et le chapelet se récitait, après le repas du soir.

Entre 1868 et 1870, la famille suivit le mouvement migrateur vers les Etats-Unis et alla s'établir à Webster, dans le Massachusetts. Tous les enfants en âge de travailler firent connaissance avec les manufactures de laine et de coton. Après quelques années, l'on reprit le chemin du Canada, mais quelques-uns des membres de la famille demeurèrent aux Etats-Unis pour y vivre et mourir.

Olivier Robert agrandit quelque peu le bien paternel par l'achat d'une pointe de terre, au bout du rang de Ste-Emélie, longeant la rivière l'Assomption.

Les enfants issus du mariage de Pierre (Olivier) Robert et de Henriette Cornellier sont:

Elisabeth, née le 3 février 1849, mariée à Thaddée As-selin, le 26 juillet 1869, décédée le 13 novembre 1908, à St-Félix de Valois.

Damien, né le 2 février 1850, marié le 7 septembre 1873, à Marceline Laferrière, décédé à Grasmere, N. H., le 27 novembre 1933, inhumé à Marlboro, Mass.

Joséphine, née le 30 mars 1851, mariée à Frédéric Forand, le 25 novembre 1872, décédée à l'hôpital Louis Pasteur, de Worcester, le 21 octobre 1927, inhumée à Webster, Mass.

Cléophée, née le 26 janvier 1853, mariée le 2 septembre 1872, à Dieudonné Lachance, décédée à Webster, le 7 mars 1925.

Noé, né le 21 novembre 1854, marié à Hedwidge St-Georges, décédé à Providence, R. I., le 8 avril 1910. (1)

Elzéar, né le 4 août 1857 et baptisé à Joliette, marié le 7 octobre 1884, à Joséphine Lafrenière, décédé à Joliette, le 24 mai 1939, inhumé à Lourdes.

Rachel, née le 23 novembre 1860, mariée le 3 août 1880, à Wilfrid St-Georges, décédée à Joliette, le 25 mai 1935. (2)

(1) Soeur St-Agapit, supérieure de la Congrégation Notre-Dame, à Notre-Dame de Bellevue, Québec, est la fille de Noé Robert.

(2) Le R. P. Léopold St-Georges, o.m.i., curé et supérieur de St-Pierre Apôtre, à Montréal, et Soeur Flaminia, supérieure des Soeurs de la Providence à Lanoraie, sont les enfants de Rachel.

Sophie, née le 13 février 1864, mariée à Alfred Bouillon, à Lourdes, le 31 mai 1926. Elle est la seule survivante de cette génération.

Joseph-André, né le 9 novembre 1865, marié le 23 août 1892, à Aglaée Beaupré, décédé à Grand'Mère, le 9 janvier 1943. (1)

Olivier Robert mourut le 2 septembre 1904 et fut inhumé le 4 dans le cimetière de Ste-Elizabeth, au fond, du côté ouest de la petite chapelle.

Ma grand'mère, Henriette Cornellier, était la soeur de Hippolyte Cornellier, qui fut député de Joliette de 1864 à 1868. La Chambre siégeait alors à Toronto et Sir Georges-Etienne Cartier était Premier Ministre. Hippolyte Cornellier fut donc un de ceux qui votèrent, en suivant Cartier, l'établissement de la Confédération.

Bien qu'il eut une réputation d'orateur, les "Confederation Debates" ne font mention d'aucun de ses discours. Il n'intervint qu'une fois pour interrompre, par une remarque quelconque, un discours du Ministre Joly de Lotbinière. Un de ses fils eut une carrière plus remarquable. Nous voulons parler de Pierre-Charles-Auguste Cornellier, avocat de la Couronne, à Montréal, et qui fut aux côtés de Mercier et de Chapleau l'un des plus puissants tribuns que la province de Québec ait connu.

Mon père

Le plus grand service que Elzéar Robert, mon père, ait rendu au cours de sa vie à ce coin de pays qui fut le sien fut d'avoir largement contribué à l'érection canonique de la paroisse Notre-Dame de Lourdes, détachée de la paroisse mère de Ste-Elizabeth, le 5 juillet 1925.

Ste-Elizabeth fut instituée en 1802. Elle comprend les subdivisions suivantes: le village proprement dit, la Chaloupe, les rives nord et sud de la rivière Bayonne, les rangs de S. Pierre, du Ruisseau, Ste-Emélie, Ste-Rose, St-Martin et St-Frédéric.

(1) Nous reviendrons sur Joseph-André Robert au chapitre des Robert de Grand'Mère.

Donc, de 1799 à 1925, les paroissiens de Ste-Emélie et de Ste-Rose, à peu près 105 familles, comprenant une population d'environ 600 âmes, eurent à parcourir, chaque dimanche, une distance de trois à huit milles pour assister à la messe et bénéficier des autres avantages du culte. Durant les beaux mois d'été, ça allait encore vaille que vaille. Il y avait même un certain charme à voir passer les gens endimanchés, dans des voitures aux vernis luisants, traînées par de robustes chevaux bien attelés. Mais les jours de pluie, et surtout les dimanches d'automne, de printemps et d'hiver, ce n'était plus la même chose. Quelle misère! A la fonte des neiges et sous les pluies automnales, la route défonçait, les chevaux s'enlisaient, les voitures s'embourbaient et il fallait arracher l'équipage avec des câbles, des perches de clôture, que sais-je. S'agissait-il de porter un corps en terre, on était obligé parfois de construire une civière, d'y coucher le cercueil et de transporter le tout à force de bras, en marchant sur les levées de fossés où l'herbe empêchait les pieds de caler. En hiver, c'était le vent d'ouest qui soulevait la neige en poudrière et obstruait la route, ou c'étaient les tempêtes de neige qui vous aveuglaient et le froid qui vous gelait jusqu'aux os malgré la laine et les fourrures dont on se couvrait.

Aux environs de 1910, ces conditions s'améliorèrent grâce à une politique de voirie qui favorisait l'empierrement des routes. Mais vers 1923, les gens des rangs de Ste-Emélie et de Ste-Rose commencèrent à s'agiter pour obtenir une paroisse séparée. L'une des premières requêtes à cet effet fut mise en circulation par Elzéar Robert. Elle échoua devant S. E. Mgr Forbes, alors évêque de Joliette. Des semaines, des mois se passèrent. Nouvelles pétitions, nouvelles audiences auprès de l'Ordinaire. Elzéar Robert était toujours de l'avant, ne se décourageant jamais. Finalement, Mgr Forbes céda aux prières de ces braves gens. Plusieurs restent d'avis que Son Excellence ne mit d'objections que pour la forme, étant d'ores et déjà discrètement disposée à donner son approbation au projet. Quoi qu'il en soit, le 4 juillet 1925, un samedi soir, seul, sans fanfare ni adresse de bienvenue, le nouveau pasteur descendait du train du Pacifique Canadien, à la minuscule gare de Ste-Emélie. C'était l'abbé Cuthbert Fafard, un professeur de philosophie, fils de terriens et resté terrien de coeur. Il pleuvait. A pied, suivi d'un groupe de pa-

roissiens pour qui il était un inconnu, le nouveau curé s'achemina vers la petite chapelle où avaient lieu certains exercices religieux du rang, dévotions du mois de Marie, du mois du Sacré-Coeur, etc. . . (1) Le lendemain, dimanche, eut lieu la messe dans la chapelle, le bref d'érection canonique fut lu, etc. Bref, c'en était fait, la paroisse Notre-Dame de Lourdes était fondée. "Chose curieuse, avait plus tard un ancien, il me semble que j'ai toujours appartenu à Notre-Dame de Lourdes, et l'église de Ste-Elizabeth n'existe plus pour moi qu'à l'état d'un souvenir lointain pour lequel je me sens indifférent".

A partir de ce moment, les choses ne traînèrent pas en longueur. Le curé était jeune, plein d'allant, persuasif et surtout il payait d'exemple en mettant la main à la hache ou au godendard. Il n'y a rien qu'un cultivateur canadien aime tant que des ampoules aux mains de son curé. Vite l'on érigea une chapelle temporaire, laquelle devint bientôt une belle église, avec son presbytère à côté, un cimetière, des écoles. Dès les débuts, Elzéar Robert fut élu ancien marguillier, puis marguillier du banc de 1929 à 1932. L'évêque venait-il pour sa visite canonique, c'est lui qui lisait l'adresse. Il y mettait tout le sérieux et la dignité exigés par les circonstances. Il fut président des Ligues du S. Nom de Jésus et des Anciens Retraitants.

En même temps que s'érigeait l'administration religieuse de la paroisse, l'on instituait l'administration civile sous forme de conseil municipal. Le lieutenant-gouverneur de la Province investit Elzéar Robert de l'autorité nécessaire à cette fin et, c'est sous sa présidence que le Conseil municipal fut formé, avec le maire, les conseillers, les commissaires d'écoles, etc. . . . Nommé Juge de paix en 1926, en vertu d'un arrêté du lieutenant-gouverneur en conseil, il le demeura jusqu'à sa mort.

Ces diverses fonctions dénotent chez Elzéar Robert une certaine instruction. Cependant, il n'avait fréquenté que l'école du rang. Mais il était un lecteur quotidien des journaux.

(1) Dans *Le Droit*, d'Ottawa, M. Victor Barrette a tracé un délicieux portrait de cette chapelle en évoquant le souvenir des vieilles familles du rang de Ste-Emélie, les Guilbault, les Baril, les Latour, les Clermont, les Asselin, les Laporte, les Pelland, les Lafrenière. . . les Magnan et les Robert "peu parleux, mais très pieux," sans oublier le Français Aybram et jusqu'à la maîtresse d'école, Mlle Quessouce.

Après un bout de veillée chez les voisins, il lisait jusque tard dans la nuit. Ce qui ne l'empêchait pas d'être debout au lever du soleil, pour reprendre sa tâche journalière. C'était un homme d'un jugement sain, d'un solide bon sens, servi par une mémoire facile. Au lendemain de sa mort, le P. Fortunat Laurendeau, s.j., de Montréal, m'écrivait :

"Il m'a été donné, un instant, de rencontrer votre père, chez vous. J'avais été frappé par la finesse de son esprit, sa délicatesse et cette distinction, cette simplicité de bon aloi qui sont encore, Dieu merci, la frappe de notre classe, j'allais dire, de notre aristocratie rurale".

Bien que n'ayant jamais été riche, il avait trouvé le moyen, sans s'endetter, de rebâtir ou construire à neuf toutes les dépendances de la terre paternelle, séchoir à tabac, poulailler, grange, porcherie, hangar, y compris la maison. Il ajouta à l'héritage séculaire par l'achat d'une terre à bois d'un arpent de front par trente de profondeur. Il revendit "la pointe", longeant la rivière l'Assomption, et, peu de temps avant sa mort, concéda une couple d'arpents de la terre à bois.

Après le séjour de la famille aux Etats-Unis, Elzéar Robert épousa, à Ste-Elisabeth, Marie-Henriette-Joséphine Desrosiers Lafrenière.

Ma mère, Joséphine Lafrenière, était une femme d'ordre, renommée pour sa grande propreté et éminemment serviable à tous. Comme tous les patients de caractère, elle ne parlait pas beaucoup, mais quand elle donnait un commandement, elle avait le tour de se faire obéir par son mari comme par ses enfants. Voici les noms des enfants de Elzéar Robert et de Joséphine Lafrenière.

Marie Laure, née le 12 juillet 1885, décédée le 11 mars 1886.

Louis-Adolphe, né le 26 août 1886, marié le 16 août 1909 à Azélie Asselin.

Bernard, né le 28 avril 1888, décédé le 24 juin 1912.

Louis-Moïse, né le 22 octobre 1889, décédé le 24 octobre 1889.

Cécile, née le 12 mai 1892, décédée le 3 novembre 1893.

Azellus, né le 26 septembre 1893, marié le 30 juin 1920 à Hélène Lambert-Ducharme.

Hélène, née le 22 juin 1895, décédée le 23 octobre 1895.

Ma mère mourut le 1er mai 1932 et fut inhumée à Notre-Dame de Lourdes.

Le 8ème rameau

Dans l'arbre généalogique des Robert, je représente le huitième rameau. Voici mon acte de naissance:

*EXTRAIT DU REGISTRE
CONTENANT LES ACTES DES*

BAPTEMES, MARIAGES ET SEPULTURES

Canada *Fait dans la paroisse de Ste. Elisabeth de*
Province *Joliette, dans le Comté de Joliette, dans le*
de *District de Joliette, pendant l'année de Notre-*
Québec *Seigneur mil huit cent quatre vingt six.*

District *Le vingt six août mil-huit-cent-quatre-*
de *vingt-six, nous prêtre soussigné, vicaire de*
Joliette *cette paroisse avons baptisé LOUIS ELZEAR*
ADOLPHE, né aujourd'hui fils légitime de
Elzéar Robert cultivateur, du lieu, et de Ma-
rie Josephine Desrosiers-Lafrenière. Le par-

B. 96 *rain a été Adolphe Cloutier, Etudiant en*
Louis *droit, à Montréal, et la marraine Cordélia*
Elzéar *Desrosiers-Lafrenière qui a déclaré ne savoir*
Adolphe *signer. Le parrain et le père ont signé avec*
Robert *nous, lecture faite.*

(Signé) Ad. Cloutier—

Elzéar Robert—

A. C. Dugas, Ptre. Vic.

NOUS, SOUSSIGNES, PROTONOTAIRE
conjoint de la Cour Supérieure pour la
Province de Québec, dans le district de Jo-
liette, certifions que l'extrait ci-dessus est en
tout conforme à l'original qui se trouve dans
le Registre susdit déposé dans les Archives
de la dite Cour, dont nous sommes dépositai-
res.

Cité de Joliette, ce 30e. jour du mois de
octobre mil neuf cent vingt quatre.

Ducharme & Rivest P. C. S.

Mon parrain, Adolphe Cloutier, était un étudiant en droit allié à ma famille du côté de ma mère. Il mourut de tuberculose alors que j'avais six ou sept ans. Outre que je conserve sa photographie, je me souviens très bien de lui. Il portait une barbe à la Henri Bourassa et m'amena dans un voyage à St-Norbert,—ce qui était alors pour moi le bout du monde. Ce voyage s'était effectué avec mon père, dans une calèche à cheval ayant un peu de ressemblance avec les traditionnelles calèches de Québec. Je n'étais pas peu fier de me montrer en si bel équipage. Le jour de la mort de mon parrain, sa soeur, Soeur Marie-Moise, des Soeurs de la Providence, me prit à l'écart et me remit le chapelet du défunt, en souvenir de lui. Il y a cinquante ans de cela. J'ai toujours ce chapelet. Il ne m'a pas quitté une seule journée. . .

J'ai commencé à aller à l'école entre cinq et six ans. Ma première institutrice fut une parente, Robéa Cornellier. Je la craignais, non sans raison. Apparemment que dans la suite je pris trop d'assurance, car une autre maîtresse, madame Fréchette, me fit un jour cette prédiction: "Si vous allez à l'école du village l'an prochain, on saura bien vous dompter". Or, l'année qui suivit, je fréquentai en effet l'école du village de Ste-Elizabeth, où l'instituteur était un ancien frère laïcisé du nom de Gélinas. A la fin de l'année, je reçus *le prix de sagesse*. Un membre de ma famille trouva un mot plus juste en disant que j'avais gagné *le prix de peur*. Ainsi se termina mon cours primaire, à 13 ans.

A l'automne de 1898, j'entrais au Séminaire, alors Collège de Joliette, dirigé par les Clercs de S. Viateur. J'en sortis en 1907. Olivar Asselin écrivant sa propre biographie disait: Olivar Asselin, né à telle date. . . à tel endroit. . . etc., etc., "n'a pas étudié" au collège de Rimouski. (1) Tel n'est pas exactement mon cas, mais bien proche. J'ai étudié au collège de Joliette, mais seulement les matières pour lesquelles j'avais de l'attrait: lettres et philosophie. Le reste ? ? ? Un ancien supérieur, le P. Joseph Morin, reconnaissait plus tard que malgré cette lacune, je ne m'en portais pas plus mal. En belles-lettres, je commençai à écrire dans les journaux, "La Croix", de Montréal, "l'Etoile du Nord", de Joliette. En ca-

(1) *Histoire de la Presse Franco-Américaine*, par Alexandre Bé-lisle, Worcester.

chette, naturellement, et sous un nom d'emprunt. En rhétorique, la "Revue Canadienne", de Montréal, publia de mes vers. Pas surprenant qu'elle soit morte, peu de temps après. La même année, je gagnai, par une fraction de points, le prix d'éloquence Lavigne-Laliberté (1), lequel était le grand prix de mon temps. J'ai toujours soupçonné l'abbé Adélarde Desrosiers, mon professeur d'alors, plus tard principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier et historien reconnu, d'avoir combattu "unguibus et rostrum" pour me faire attribuer cette fraction de points. Finissant, j'ai prononcé le discours d'adieu de ma classe. Un point. C'est tout. Le journalisme m'attirait, surtout le journalisme chez les minorités en dehors de Québec. L'année même de ma sortie du collège, j'entrai à "La Tribune" de Woonsocket, grâce à l'influence de Mgr Eugène Geoffroy, mon professeur de philosophie et à la protection du gérant, J. A. Savard, ainsi que celle de l'excellent guide que fut pour moi au début de ma carrière de journaliste le dévoué Phydime Hémond. L'année suivante, 1908, l'Association Canado-Américaine, par l'entremise d'un autre protecteur, l'abbé Eugène Lessard, alors curé de Manville, ancien de Joliette, et chapelain général de cette société, me confiait la rédaction de son bulletin, que j'ai toujours gardée depuis, exception faite pour une période de quatre ans, de 1913 à 1917, alors que les Pères Dominicains de Fall River m'appelèrent à la direction d'un nouveau journal, "La Gazette", fusionné deux ans après avec "l'Echo de New Bedford".

En 1909, j'épousai, à Woonsocket, une fille de ma paroisse natale, dont le père, arrivé aux Etats-Unis en 1899, était Jacques Asselin, syndic de la paroisse Ste-Anne de cette ville, et la mère, Victorine Geoffroy, soeur de Mgr Geoffroy, mon vieux professeur de philosophie.

Les enfants issus de cette union sont:

Jacques-Gérald, né à Manchester le 28 juillet 1910, baptisé en l'église St-Augustin; parrain, Jacques Asselin, de Woonsocket, grand-père; marraine, Elizabeth Lafrenière, de Manchester, grand'tante; marié le 6 octobre 1943, en l'église St-Jean-Baptiste, à Manchester, avec Alice Longval. Musicien, maître de chapelle, organiste, il a doté Manchester d'une

(1) Don de Mgr J. A. Laliberté, p.d., curé de S. Mathieu de Central Falls, R. I., et de l'abbé Arthur Lavigne, curé à Cohoes, New York.

Société d'Opérettes, présentement démembrée à cause de la guerre, et il a dirigé trois représentations d'opéra.

Bernard, né à Manchester le 25 septembre 1912, marié le 3 juin 1939, à Dolorès Bélanger, de Manchester, N. H.

Madeleine-Amanda, née à New Bedford, Mass., le 6 novembre 1915; parrain, Charles-Edouard Asselin, de Woonsocket; marraine, Amanda Boudreau, de Woonsocket, oncle et tante. Ancienne élève des Dames de Jésus-Marie de Goffstown (Villa Augustina), elle a été pendant six ans secrétaire de l'Amicale des Anciennes de cette institution, puis présidente.

En 1908, l'Association Catholique de la Jeunesse franco-américaine, fondée sur le modèle des associations similaires de France et du Canada, tenait son premier congrès au collège l'Assomption, de Worcester. J'en fus le seul et unique secrétaire jusqu'à sa disparition en 1910, alors qu'au congrès de Manchester l'on vit, sur la même estrade, les trois présidents des associations de jeunesse française, canadienne-française et franco-américaine: Louis Gerlier, alors avocat au barreau de Paris, aujourd'hui le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, primat des Gaules; Elzéar Beaupré, professeur à l'Ecole Polytechnique, de Montréal, et Louis Perras, médecin à New Bedford, Massachusetts.

En 1918, la Fédération catholique des Sociétés franco-américaines était fondée à Fitchburg, Massachusetts. J'en fus le secrétaire de 1921 à 1924.

En 1919, je devins sujet américain par la naturalisation.

En 1920, j'étais élu secrétaire général de l'Association Canado-Américaine, l'ainée de nos sociétés nationales fédératives en Nouvelle-Angleterre, fondée à Manchester en 1896, opérant aux Etats-Unis et au Canada.

En 1924, j'ai acheté la maison que j'occupe présentement, au no 129, de la rue Ashland, à Manchester.

En 1936, j'étais élu à la présidence de l'Association Canado-Américaine et la même année, le gouverneur du New Hampshire, Styles-H. Bridges, me nommait membre du Bureau d'Education de l'Etat, poste que j'occupai jusqu'en 1941.

En 1937, au mois de juin, avait lieu à Québec le Deuxième Congrès de la Langue française en Amérique. Pour mettre à exécution les vœux du congrès, un comité fut constitué de représentants de tous les groupes français disséminés sur

la surface du continent nord-américain, à partir du golfe du Mexique jusqu'aux côtes du Pacifique. Je fus choisi comme l'un des membres de ce comité,—à titre de représentant de la Nouvelle-Angleterre,—lequel fonctionne sous le nom de Comité Permanent de la Survivance française en Amérique. A peu près vers la même époque, la Société Historique franco-américaine m'appelait au nombre de ses directeurs.

Après moi

La neuvième génération est représentée par le second de mes fils, Bernard, né à Manchester, le 25 septembre 1912, baptisé en l'église Ste-Marie, par l'abbé A.-O. Poirier; parrain, Wilfrid Geoffroy, de Lowell; marraine, Victorine Geoffroy, de Woonsocket, grand-oncle et grand'mère. Il fit son cours primaire aux écoles de la paroisse St-Georges et entra, en 1928, au Collège de l'Assomption, de Worcester, d'où il sortit après trois ans pour suivre un cours d'ingénieur en électricité à la "Hawley School of Electrical Engineering" de Boston. Après deux ans d'études dans cette institution, il obtint de l'emploi à la "Public Service Company of New Hampshire", compagnie électrique qu'il n'a pas quittée depuis. Il fut un des premiers pilotes d'aviation licenciés dans le New Hampshire, peu de temps après l'ouverture de l'aérodrome de Manchester. Le 3 juin 1939, il épousa Dolorès-Hélène Bélanger, fille de Ernest-R. Bélanger et Albertine Prévost.

Du mariage de Bernard Robert et Dolorès Bélanger est née le 17 juillet 1941, Andrée-Marie.

Dixième génération

Andrée-Marie Robert, née le 17 juillet 1941, baptisée en l'église S. Georges de Manchester, par l'abbé Arthur Dufour, vicaire. Parrain: Adolphe Robert; marraine, Azélie Asselin, grands-parents.

Tableau de filiation

Andrée-Marie Robert est de la dixième génération en Amérique, mais de la douzième génération en regard de cette

étude. Voici, en guise de résumé, le tableau de l'ascendance :

EN FRANCE

1^{ère} génération: Robert Pierre et Lionne Rambault
 2^e " Robert André et Catherine Bonnin

AU CANADA

3^e " Robert Louis et Marie Bourgerie
 4^e " Robert Jean-Baptiste et Geneviève
 Brabant
 5^e " Robert Jean-Baptiste et Marguerite
 Ethier
 6^e " Robert Jean-Baptiste et Angélique
 Vigneau
 7^e " Robert Pierre et Scolastique Dacier
 8^e " Robert Pierre (Olivier) et Henriette
 Cornellier
 9^e " Robert Elzéar et Joséphine Lafre-
 nière

AUX ETATS-UNIS

10^e " Robert Adolphe et Azélie Asselin
 11^e " Robert Bernard et Dolorès Bélanger
 12^e " Robert Andrée-Marie (2 ans)

Notre famille se subdivise donc en trois branches principales: une branche française, une branche canadienne-française et une branche franco-américaine. Pour être complète, cette étude devrait également indiquer ce que sont devenus les divers rameaux de ces branches. Mais cela représente presque le travail de toute une vie. Ainsi, nous serions fort curieux de savoir s'il n'était pas de notre famille, ce Joseph-Jacques Robert, un des patriotes de 1837, exécuté à Montréal, le 18 janvier 1839, à l'âge de 54 ans. De même, qui était ce Robert mentionné aux "Archives de Québec", en date du 24 juillet 1757, où nous lisons: "Commission d'huissier audien-
 cier en la juridiction royale de Montréal pour le nommé Robert, huissier ordinaire de la dite juridiction, à la place du nommé Decoste". Enfin, que sont devenus les Robert de la deuxième et troisième générations mariés à Détroit, ainsi que les Robert de la famille de Léandre, 5^e génération, qui ont vé-

cu à une certaine époque en Californie? Autant de détails qui supposent des recherches plutôt longues et compliquées et que nous n'avons pas la facilité d'entreprendre dans le moment.

Pour nous en tenir à la génération présente, enrégistrons ici que la lignée des Robert sera continuée par mes propres enfants, par les enfants de mon frère Azellus, et par ceux de mes cousins au premier degré, Bruno Robert et Mathias Robert, ces deux derniers de Grand'Mère, et fils de Joseph-André Robert, celui-ci frère de mon père.

Sur la terre paternelle

Nous avons dit précédemment que sur la terre paternelle achetée par Pierre Robert en 1818, il y a encore un Robert, après un siècle et quart. Il s'agit de mon frère Azellus, né le 26 septembre 1893, marié le 30 juin 1920, à Hélène Lambert-Ducharme. Les enfants issus de ce mariage sont:

Joseph-Léo-Bernard, né le 20 janvier 1922

Marie-Cécile-Bernadette, née le 27 mars 1923

Joseph-Robert-Viateur, né le 26 juillet 1924

Joseph-Jacques-Cuthbert, né le 6 juin 1926

Marie-Thérèse-Léonie, née le 15 novembre 1927

Joseph-Roméo-Gaston, né le 9 juin 1929

Marie-Henriette-Azélie, née le 23 novembre 1930

Marie-Aline-Gisèle, née le 19 juin 1932, décédée le 19 décembre 1937

Marie-Madeleine-Pierrette, née le 15 septembre 1935.

Le 16 février 1937, mon frère avait la douleur de perdre sa femme Hélène Lambert, demeurant seul sur la terre paternelle, avec mon vieux père malade, et une famille de neuf enfants, l'aînée des filles, alors âgée de 14 ans, étant obligée de prendre soin de toute la maisonnée. Je ne connais pas de plus terrible épreuve qui se soit abattue sur ma famille au cours de toute son histoire. La Providence, heureusement, et sans doute aussi les saintes femmes qu'avaient été nos mères, veillèrent sur la nichée orpheline. Bref, le foyer fut maintenu et tous les printemps, la bonne vieille terre semencée continue de nourrir ses enfants. Mon frère Azellus avait commencé un cours classique au Séminaire de Joliette. Il l'abandonna après la rhétorique pour retourner à la cul-

ture du sol. Lors de la fondation de la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes, le curé Fafard lui confia la direction du chœur de chant. Il fut maintenu dans les mêmes fonctions par le curé Elphège Filiatreault. Il a été secrétaire du Conseil municipal et de la Commission scolaire de 1926 à juillet 1938. Il s'est beaucoup occupé de la construction d'un aqueduc municipal.

Comme le Cordon qui coule toujours devant la porte, l'hospitalité des ancêtres continue de régner au vieux foyer.

Les Robert de Grand'Mère

Avec la vague d'industrialisme qui souleva la province de Québec sous le gouvernement Marchand en 1897, l'industrie du papier prit un essor considérable, ainsi que celle de l'énergie hydroélectrique. C'est le moment choisi par la Shawinigan Water & Power Co. pour se faire adjuger les chutes Shawinigan, sous l'impulsion d'un groupe de financiers et d'hommes d'affaires.

"Un autre groupe d'égale envergure, puisqu'on y trouve Angus et Van Horne, du Pacifique-Canadien, a pris possession de la Laurentide Pulp, la compagnie fondée par John Forman à Grand'Mère. Il fait modifier sa charte, en vue de fabriquer, non plus seulement de la pulpe, mais du papier. Cinq cents hommes, puis davantage, sont embauchés pour les travaux d'agrandissement d'une usine appelée, elle aussi, à un avenir considérable. Ceux qui possèdent un logis prennent des pensionnaires, car il n'y a pas de maisons pour tout le monde. On en construira; on construira des rues, des égouts, des trottoirs, et la législature sanctionnera "l'incorporation" de la ville de Grand'Mère". (1) Un ingénieur de talent, George Cahoon, a pris la direction de l'entreprise.

Dans le magasin de la compagnie, il y a un jeune commis, frêle, d'apparence malade. Il étudie d'où vient le vent et il voit que le temps est arrivé pour lui de hisser sa voile. Il a déjà un peu d'expérience des affaires, non seulement comme commis, mais comme ancien propriétaire d'une pâtisserie à Joliette et d'une épicerie à St-Norbert. Puisque Grand'Mère est à fonder, il sera au nombre des fondateurs. Il quitte son

(1) V. *Histoire de la Province de Québec*, par Robert Rumilly, Vol. IX, pages 16-17.

emploi de commis, ouvre un magasin de ferronneries, au-dessus duquel il installe son foyer. En arrière, ce sont les hangars où s'empilent marchandises sur marchandises, matériaux sur matériaux, le tout entremêlé de machines agricoles, d'agrès de pêche et de chasse, car il ne faut pas oublier que nous sommes encore dans un village, bientôt une ville, à peine sorti des bois. Il n'a jamais appris l'anglais à l'école. Il l'apprend à celle de l'expérience. C'est donc chez lui que l'on achète les matériaux qui serviront à la construction des maisons, des rues, des égouts, des trottoirs. Le don des affaires, un travail quotidien et assidu qui se terminait tard dans la nuit, le support moral d'une épouse foncièrement chrétienne et économe, l'aide de ses enfants au comptoir et à la tenue des livres, furent autant de facteurs qui lui permirent d'atteindre à une modeste aisance.

On a déjà deviné qu'il s'agit de Joseph-André Robert.

Pour se reposer des affaires, il se compose une bibliothèque, ou travaille à l'entretien d'une petite ferme de vingt acres qu'il a acquise le long du rang St-Louis. Car chez cet homme d'affaires, il restera toujours un penchant pour la culture du sol.

Homme d'affaires, fermier par délassement, membre du gouvernement municipal, il n'oublie jamais qu'il est aussi père d'une nombreuse famille et il pourvoit à l'éducation de même qu'à l'établissement de ses enfants.

Le 23 août 1892, il avait épousé Aglaé Beaupré.

Touchant les origines de la famille Beaupré, voici les notes que l'abbé Jean Robert nous communique :

“L'ancêtre des Beaupré venait de Metz en Lorraine. François Beaupré s'est marié à Québec à Thérèse Mercier le 23 octobre 1725. Leur fils cadet François Beaupré, chef de la présente lignée, est né aux Forges St-Maurice le 16 octobre 1739, et s'est marié à Berthier le 12 janvier 1767.

“Son fils Pierre Beaupré est né à Berthier le 30 juillet 1772 et s'est marié à St-Cuthbert le 13 octobre 1800.

“Les descendants de ce Pierre Beaupré sont demeurés sur la même terre jusqu'en 1882. La paroisse de St-Cuthbert ayant été divisée en 1828, ils furent de la paroisse de St-Barthélemy de 1828 à 1882.

“La famille Beaupré demeura à St-Tite de 1882 à 1886, puis à Ste-Flore où elle déménagea en 1886.

“Mon grand-père Lazare Beaupré a souvent fait remarquer que les deux familles Robert et Beaupré étaient jadis, à Saint-Cuthbert, demeurées sur deux terres voisines séparées par un ruisseau. Le sacrement de mariage devait, par la suite, en 1892, réunir pour la vie deux des descendants des familles Robert et Beaupré”.

Voici les noms des enfants issus du mariage de Joseph-André Robert et Aglaé Beaupré :

Cécile Robert, née à Joliette le 18 octobre 1893, mariée à J.-Ernest Rheault le 6 septembre 1921, à Grand'Mère.

Gaston Robert, né à Joliette le 22 novembre 1894, décédé le 11 juin 1916 à l'Hôtel-Dieu de Montréal et inhumé à Grand'Mère le 14 juin.

Antoine-Lucien Robert, né à Joliette le 5 juin 1896, décédé à Ste-Flore le 28 juillet 1896.

Juliette Robert, née à Ste-Flore le 8 août 1897, entrée chez les Religieuses Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal (Soeur Robert) le 1 décembre 1920. Elle est la dépositaire de l'Hôtel-Dieu.

Bruno Robert, né à Grand'Mère le 7 février 1899, marié à Grand'Mère le 25 septembre 1923 à Antoinette Garon. Continue le commerce de son père.

Rachel Robert, née à Grand'Mère le 26 septembre 1900, entrée chez les Ursulines des Trois-Rivières (Soeur Saint-Vincent-de-Paul) le 4 janvier 1927.

Charles-Edouard Robert, né à Grand'Mère le 16 novembre 1901, ordonné prêtre le 3 juillet 1927, directeur de l'Ecole d'Arts et Métiers des Trois-Rivières.

Mathias Robert, né à Grand'Mère le 21 décembre 1902, marié à Grand'Mère le 19 janvier 1928 à Irène Grindler. Propriétaire d'un garage.

Pierre-Olivier Robert, né à Grand'Mère le 31 janvier 1904, décédé le 12 juillet 1904.

Adolphe-Jean Robert, né à Grand'Mère le 28 février 1905, décédé le 16 juillet 1905.

Hélène Robert, née à Grand'Mère le 6 septembre 1906.

Jean Robert, né à Grand'Mère le 7 mars 1908, ordonné prêtre le 29 juin 1933, professeur de sciences au Séminaire des Trois-Rivières.

Joseph-André Robert est mort à Grand'Mère le 9 janvier 1943.

La lignée des Robert de Grand'Mère est continuée par la famille de Bruno Robert, qui a hérité du commerce de son père, et par Mathias Robert. Bruno Robert est vice-président de la Chambre de Commerce. Voici les noms des enfants issus de son mariage avec Antoinette Garon:

Gaston Robert, né le 1 septembre 1924, décédé le 22 août 1925.

Roger Robert, né le 19 août 1925.

Paul Robert, né le 10 janvier 1927.

Gisèle Robert, née le 15 août 1928.

René Robert, né le 30 juillet 1929.

Pierre Robert, né le 3 octobre 1930.

Benoît Robert, né le 31 décembre 1931.

Denise Robert, née le 4 février 1934.

Claire Robert, née le 15 juin 1936.

Gaston Robert, né le 13 octobre 1937.

Marie Robert, née le 8 mai 1940.

Denis Robert, né le 31 juillet 1942.

Voici enfin les noms des enfants de Mathias Robert et Irène Grindler:

André Robert, né à New-York le 28 avril 1929.

Louis Robert, né à New-York le 8 mars 1931.

Guy Robert, né à New-York le 15 juin 1933.

Rita Robert, née à Grand'Mère le 2 novembre 1934.

Jacques Robert, né à Grand'Mère le 24 juillet 1939.

Suzanne Robert, née à Grand'Mère le 26 avril 1943.

Mot de la fin

Un soir d'automne de 1940, je dinais au Château Frontenac, de Québec, avec mes collègues franco-américains du Comité Permanent de la Survivance française, l'abbé Adrien Verrette et l'avocat Eugène Jalbert. A une table voisine, Sir Mathias Tellier, juge en chef de la Cour d'appel, venait de terminer son repas en compagnie de trois autres membres de la magistrature. Par un garçon de table, j'envoyai ma carte à Sir Mathias, lui présentant mes hommages. Je vois encore son geste: fouillant dans sa poche pour tirer ses lunettes, il

les ajuste, lit la carte, se retourne pour nous toiser et lâchant sa serviette se lève de table et vient prendre place à la nôtre. Je lui rappelle que nous sommes du même pays, que je l'ai toujours admiré comme homme public et que je tiens cette admiration de mon père, de mon grand-père, de tous les miens.

—Oui, de reprendre Sir Mathias, je les ai tous connus et c'étaient de bien braves gens.

Adolphe ROBERT

NOTES SUR LA MEDECINE FRANCO-AMERICAINE

par le Dr Paul Dufault

L'histoire de la médecine franco-américaine est à écrire. Aucun ouvrage d'envergure ne lui a, jusqu'à maintenant, été consacré. Et pourtant elle constitue un chapitre important dans les annales des faits et gestes de notre élément. Mais ces annales elles-mêmes, dans leur ensemble, ont-elles jamais vu le jour?

Il est malheureusement impossible, pour le moment, de consacrer au sujet qui nous occupe l'attention qu'il mérite. Une étude sérieuse doit s'appuyer sur les faits et les faits n'étant consignés nulle part il faut aller les chercher sur place. Or, les enquêtes locales, à cause des déplacements qu'elles nécessitent, sont interdites à l'heure présente. Aussi bien, ne faudra-t-il chercher autre chose que le plan d'un travail ultérieur dans l'esquisse qui va suivre.

* * *

Un certain nombre de médecins canadiens-français suivirent le mouvement migratoire de la Province de Québec vers les Etats-Unis. Comme les prêtres, ils accompagnèrent leurs nationaux dans le pays de leur choix, à cette différence pourtant qu'ils arrivèrent avant ces derniers, si du moins l'on en juge par les dates de fondations des paroisses franco-américaines. Il y avait déjà quatre ans, (1846), par exemple, que le Dr Pierre-B. Migneault était installé à Worcester quand la première paroisse franco-américaine fut fondée à Burlington en 1850. On trouve pourtant des prêtres canadiens-français missionnaires aux Etats-Unis bien avant cette époque, tel l'abbé Zéphirin Lévesque qui, durant cette même année 1846 et dans cette même ville de Worcester, où pratiquait le Dr Migneault, réunissait ses ouailles dans une salle située au troisième étage d'un édifice de la rue principale.

Avant 1846, des médecins avaient dû passer du Canada français aux régions limitrophes du Vermont et de l'Etat de New-York, où nombre de Canadiens étaient venus s'installer dès 1820 et à l'époque troublée de 1837-38. Alors que le prêtre devait obtenir la permission de son évêque avant de quitter son diocèse, le médecin, lui, n'avait qu'à s'entendre avec sa femme. Une fois installé parmi ses compatriotes, la seule question de langue lui assurait une clientèle fidèle et généralement plus fortunée que celle des campagnes québécoises d'alors. Je ne doute pas que les vieux registres de Burlington, de St. Albans et de Malone contiennent plusieurs noms de médecins canadiens-français. Le nombre de ces derniers augmenta en proportion de celui des émigrés et, vers 1850, on en trouve quelques-uns dans les principaux centres de la Nouvelle-Angleterre. Le *Guide Français des Etats-Unis* publié en 1891 en compte 231, distribués comme suit: Massachusetts, 114; Connecticut, 25; Rhode-Island, 30; Vermont, 14; New-Hampshire, 25; Maine, 23.

Il y en a une vingtaine dans le nord de New-York. En allant vers l'Ouest on en trouve 27 dans le Minnesota, 11 dans le lointain Montana, etc.

Au début, la plupart étaient porteurs d'un diplôme de l'Université Laval ou de l'ancienne Ecole Victoria. Le Dr Pierre Migneault, pourtant, tenait le sien de Harvard. Les jeunes Franco-Américains continuèrent, dans la suite, à aller étudier la médecine à Québec et à Montréal, pour revenir s'installer au

pays natal. Depuis quinze à vingt ans cependant, la majorité de nos médecins sont des diplômés de facultés américaines.

De 1922 à 1930, plusieurs jeunes du Québec vinrent, dès leurs études terminées, faire des stages dans les hôpitaux d'aliénés de la Nouvelle-Angleterre et de l'Etat de New-York. Certains s'en retournèrent après un an ou deux tandis que d'autres demeurèrent au pays, soit dans les institutions d'Etat, soit en clientèle. Ce fut le dernier apport de médecins canadien-français au pays. Le courant d'émigration du Canada vers les Etats-Unis a cessé complètement pour eux comme pour les ouvriers et les artisans, depuis une dizaine d'années.

L'histoire de la médecine franco-américaine s'est déroulée parmi le peuple, dans les centres manufacturiers des Etats industriels du Nord-Est. Il ne faudrait pas la chercher dans les milieux universitaires auxquels les praticiens de notre élément demeurèrent étrangers pour deux raisons principales. La première fut leur ignorance de la langue anglaise. Ne parlant que le français, ils pouvaient difficilement se mêler à leurs collègues américains, et restaient forcément cantonnés parmi les émigrés. Une deuxième raison fut la différence de formation professionnelle. L'école française dont se réclament les universités du Québec offre encore aujourd'hui des divergences assez marquées avec l'école américaine qui se rapproche plutôt des systèmes anglais et allemands. C'est donc dire que la contribution scientifique des médecins franco-américains fut, jusqu'à ces derniers temps, pratiquement inexistante. Ce n'est que tout récemment que l'on voit des noms français figurer aux tableaux des corps médicaux enseignants. Les temps sont changés. Quelques jeunes Francos vont bien encore faire leurs études médicales dans la Province de Québec mais ils sont de plus en plus rares. La plupart vont à Boston University, à Tufts ou à Harvard. Il leur est possible ensuite de prendre des postes d'internes dans les hôpitaux universitaires et de se mêler au mouvement médical américain à sa source.

Nos médecins ont cependant accompli, dans le domaine de la pratique courante une tâche, qui pour être humble n'en est pas moins louable et que nous aurions grand tort de mépriser. Suivons-les un peu dans le domaine hospitalier, de beaucoup le plus considérable, notons en passant, les quelques associations professionnelles qu'ils ont formées, et pour terminer, faisons la connaissance de quelques-uns d'entre eux.

Hôpitaux

A côté des églises et des écoles on vit, beaucoup plus tard, s'élever quelques hôpitaux dans les centres franco-américains les plus compacts. On en compte aujourd'hui une demi-douzaine, exception faite des hospices et des orphelinats. Les principaux sont: l'Hôpital Notre-Dame de Manchester, N.-H.; l'Hôpital Notre-Dame de Central-Falls, R.-I.; l'Hôpital Saint-Joseph de Nashua, N.-H.; l'Hôpital Saint-Joseph de Lowell, Mass.; l'Hôpital Sainte-Anne de Fall-River, Mass., et l'Hôpital Général Sainte-Marie de Lewiston, Maine. Suivent quelques notes, les seules que nous ayons pu nous procurer, au sujet des trois derniers.

L'Hôpital Sainte-Marie de Lewiston, Maine, fut fondé le 21 novembre 1878 par Monsieur le Curé Pierre Hévey avec le secours de trois soeurs de la Charité de l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe. Ces fondatrices étaient les Soeurs

Côté, directrice, Leblanc et Galipeau. L'hôpital fut d'abord connu sous le nom d'"Asile Notre-Dame-de-Lourdes." Ce né fut qu'en novembre 1888 qu'il fut placé sous le vocable de Sainte-Marie après avoir été transporté dans l'ancienne demeure agrandie et aménagée de la Veuve Golder.

La première réunion de médecins dans la bâtisse neuve eut lieu le 14 janvier 1889 sous la présidence du R. Père Mothon. Étaient présents les Drs Martel, Matte, Dumont et Vannier. Une demoiselle Nelly Hackett fut la première malade admise, en date du 17 janvier.

En 1900 et 1901 on construit de nouveau pour admettre des malades dont le nombre va toujours croissant. L'ancien hôpital devient alors l'orphelinat. En 1908 il prend le nom d'Hôpital Général Sainte-Marie et les religieuses ouvrent une école d'infirmières.

Aujourd'hui, l'hôpital contient 150 lits et 25 berceaux. Quarante-et-une religieuses et 60 élèves infirmières prodiguent leurs soins aux malades, sous la direction de 23 médecins, membres du Bureau Médical.

La supérieure actuelle est Soeur Lachapelle.

L'Hôpital Sainte-Anne de Fall-River fut ouvert officiellement le 4 février 1906 à une cérémonie imposante conduite par Sa Grandeur Mgr Stang. Le Père Grolleau, alors curé de la paroisse du même nom, en avait conçu l'idée deux ans auparavant et, au cours d'un voyage en Europe, s'était assuré le concours des Soeurs de la Charité, Dominicaines de la Présentation de la Ste-Vierge. La Révérende Mère Josépha, supérieure générale de cette congrégation, était venue elle-même, au mois d'octobre 1904, choisir le site du nouvel édifice. Le Dr P.-A.-A. Collet fut le premier président du bureau médical. D'après les statuts de l'organisation, seul un Franco-Américain pouvait, par la suite, occuper ce poste. La Révérende Mère Marguerite du Sacré-Coeur fut la première Supérieure (1906-1921). Le premier bureau de direction fut constitué comme suit: Vice-président, le Dr G.-L. Richards; secrétaire, le Dr J.-E. Huard; chefs de service en chirurgie: les Drs J.-A. Barré, A.-I. Connell, H.-G. Wilbur, A.-C. Lewis, J.-E. Lanoie et J.-B. Trainor; chefs de service en médecine: les Drs P.-A.-A. Collet, F. de B. Bergeron, H.-A. Rosa, S.-V. Merritt, J.-P.-A. Garneau et W.-H. Blanchet; oto-rhino-laryngologistes: les Drs A. St-George et O.-H. Jackson; pédiâtre: le Dr Michael Kelley; orthopédiste: le Dr H.-F. Curry; pathologiste: le Dr Mary-W. Marvell; bactériologiste: le Dr D.-R. Ryder. Depuis 1937, la Révérende Mère Marie-Stanislas dirige l'institution. L'hôpital contient aujourd'hui 130 lits et 25 berceaux.

Le 1^{er} novembre 1930, les Soeurs Grises de la Croix d'Ottawa, Canada, prirent possession du Lowell Corporation Hospital, fondé cent ans plus tôt par un groupe de citoyens, alors que la ville ne comptait que 21,000 âmes, et lui donnèrent le nom de St-Joseph.

Bien que tout récemment franco-américanisé, l'Hôpital Saint-Joseph avait pourtant subi, dès sa fondation, une certaine influence française, son premier chirurgien en chef, le Dr Gilman Kimball, (1804-1892), ayant fait un séjour à Paris et étudié sous la direction du professeur Auguste Bédard et du fameux Baron Dupuytren à l'Hôtel-Dieu.

Le premier médecin franco-américain attaché à l'hôpital fut le Dr A.-E. Vincelette, dont le nom apparaît pour la première fois en 1890. Deux ans plus tard, le Dr A. Mignault fut admis au service du dispensaire et le Dr J.-E.

Lamoureux entra à son tour en 1898. Ce dernier, originaire du Canada et diplômé de l'Université Laval, fut membre du Bureau Médical de 1898 à 1940. Il fut aussi le premier surintendant de l'Hôpital quand ce dernier passa sous la direction des Soeurs Grises. Pendant de longues années, il fit partie du Bureau d'Hygiène de l'Etat du Massachusetts. Le Dr Lamoureux, qui maniait la plume et la parole avec une égale facilité, fut une personnalité en vue dans sa ville et dans son Etat d'adoption.

Le premier bureau d'administration tel que constitué en 1930 se composait des Pères L.-G. Bachand, O.M.I., président; L. Brassard, O.M.I., trésorier; de la Soeur Saint-Alphonse Rodriguez, secrétaire; de la Soeur Normand; des Pères A. Baron, O.M.I., et E. Bolduc, O.M.I., et de M. Joseph Légaré. Les Pères Bachand et Brassard et la Soeur Rodriguez furent les premiers directeurs.

L'Hôpital St-Joseph prit un essor rapide. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'oeil sur les chiffres qui suivent: le nombre d'admission passa de 2181 en 1931 à 4159 en 1939. En 1940, une aile fut ajoutée à l'ancienne construction, qui compte de ce fait vingt-quatre chambres de plus. De nombreuses améliorations furent apportées d'année en année au point qu'on a peine à reconnaître l'ancienne bâtisse.

Le nombre des infirmières diplômées monta de 8 en 1931 à 22 en 1940, et le nombre d'élèves de 23 à 62.

La supérieure actuelle est la Soeur St-Philippe.

N'ayant pu me procurer de renseignements plus détaillés, au sujet des hôpitaux suivants, je dois forcément m'en tenir aux données du catalogue de l'American Medical Association.

A Manchester, N. H.: L'Hôpital Notre-Dame-de-Lourdes, (93 lits), fondé en 1892. Supérieure actuelle: Soeur Gagné. L'Hôpital du Sacré-Coeur, (124 lits), également fondé en 1892. Supérieure: Soeur M.-Gertrude.

A Nashua: L'Hôpital St-Joseph, (89 lits), fondé en 1908. Supérieure: Soeur Lapierre.

A Berlin: L'Hôpital St-Louis, (90 lits), fondé en 1905. Supérieure: Soeur Lefebvre.

A Central-Falls, R.-I.: L'Hôpital Notre-Dame, (50 lits), fondé en 1923. Surintendante: Garde Narthe Du Tilly.

A Worcester, Mass.: Il y eut l'Hôpital Louis-Pasteur, fondé en 1925, qui dut fermer ses portes en 1937, après douze ans d'une existence souvent tourmentée et toujours précaire. Cette histoire toute récente est à écrire.

Association Médicale Franco-Américaine

Il se peut que les médecins franco-américains se soient réunis en groupes, ici et là, pour étudier en commun certaines questions d'actualité médicale, mais on n'en trouve guère de traces aujourd'hui. Ils se contentaient sans doute de converser et de discuter sans faire les frais d'une préparation soignée et sans se donner la peine de conserver par écrit ces dissertations impromptues. Ou bien encore leurs sociétés prenaient surtout l'allure de clubs dont les membres se rencontraient sur un terrain social. C'est ainsi que la chose se passe encore aujourd'hui à Manchester, N. H. Le "Club du Mardi," inauguré vers 1915 par les

Drs J.-E. Larochelle, Damase Caron et Pierre Bergeron, réunis à l'heure actuelle de douze à quatorze membres une fois par semaine autour d'une table de restaurant où l'on se distrait un peu des fatigues inhérentes à la pratique médicale en causant de sujets étrangers à la profession.

Il y eut pourtant quelques rares tentatives d'association dûment organisées. La première, fondée à Springfield, Mass., date de 1900. Elle fut acclamée en termes éloquents et prophétiques par la profession québécoise:

Convention des Médecins Canadiens aux Etats-Unis

"Le manque absolu d'espace nous a jusqu'ici privé du plaisir de communiquer à nos lecteurs la formation de cette nouvelle Société. Que les organisateurs veuillent donc recevoir les plus sincères félicitations de tous les amis de Québec en cette circonstance. Nous espérons, nous, de la province française, qu'avant longtemps nous aurons toute une organisation systématique de Sociétés de District dont nous avons absolument besoin. Puissiez-vous réussir, vous, nos compagnons d'hier, à en faire autant dans vos Etats. Alors, il n'y aura plus de distance entre nous. Ainsi nous pourrons, les uns et les autres, être de toutes les fêtes et apprendre à nous mieux connaître afin de travailler de toutes nos forces réunies au succès du grand et louable projet de cette fondation de La Société Médicale Française de l'Amérique du Nord, dont le but et l'objet sont déjà suffisamment connus."

On songeait déjà, comme on le voit, à grouper les médecins du Canada et des Etats-Unis. Ce rêve ne devait se réaliser que beaucoup plus tard avec la naissance de l'Association des Médecins de Langue Française de l'Amérique du Nord.

"Les médecins canadiens de Holyoke et des centres environnant cette ville se sont réunis en convention à Springfield le 29 mai dernier afin de jeter les bases d'une vaste organisation médicale canadienne-française."

"Etaient présents, M. le Dr Patoël, président de la société de cette ville, MM. les Drs Fagnant, Roy et Lamarche, de Springfield; Guimond, de Chicopee; Beauchamp, de Chicopee Falls; L'Hortie, de Ludlow; Larose, d'Indian Orchard; Hébert et Giroux, de Trois-Rivières; Marin, Cloutier, Brindamour, Ménard, Robert et Chaput, Sec. de cette ville."

"Cette convention a eu lieu dans les salles de la Société St-Jean-Baptiste de Springfield, gratuitement mise à notre disposition."

"Les médecins canadiens-français ont fait cette convention dans le but de fonder une Société Médicale imposante et de relever le niveau professionnel en groupant ensemble tous ceux légitimement qualifiés à exercer la profession dans cet Etat; c'est-à-dire tous ceux qui non seulement ont obtenu leur licence de l'Etat mais aussi ceux qui sont porteurs du titre de Docteur en Médecine, (M. D.)."

"Tous ceux qualifiés, tel que l'exigent les règlements adoptés à cette convention, ont été ou seront invités à se joindre à nous, et, après la séance de juin, la société publiera une liste officielle de ses membres, de sorte que le public pourra avoir une certitude parfaite sur les qualifications des membres de la société."

"Cette société portera le nom de "Société Médicale française du Comté

de Hampden." Elle aura plein pouvoir de s'adjoindre tous les médecins résidant dans un autre comté."

"Elle se composera de membres actifs, honoraires et correspondants."

"Seront membres actifs tous ceux qui seront porteurs du titre de Docteur en Médecine, (M. D.) et licenciés à pratiquer la médecine dans cet Etat; qui n'auront pas été condamnés pour aucun délit judiciaire; qui seront réputés ne pas tenir une conduite dérogatoire à l'honneur médical et qui n'auront pas été exclus d'aucune société médicale."

"Sera membre correspondant tout médecin qui, ne pouvant devenir membre actif aura fait part à l'association de quelque travail important sur un sujet professionnel."

"Sera membre honoraire toute personne de haute valeur professionnelle ou scientifique, autre que les membres actifs et correspondants."

"Les assemblées régulières auront lieu les 3ème mercredi de mars, juin, septembre et décembre."

"Tous les médecins présents à cette première réunion ont signé la constitution et les règlements et donné les preuves de leur qualification."

"Dans le but de faciliter les (sic) absents qui désirent devenir membres de notre société, il a été résolu de laisser la charte ouverte pendant trois mois."

"Nous invitons bien cordialement tous les médecins qualifiés résidant dans les environs à se joindre à nous comme membres fondateurs."

H.-E. Chaput, M. D., secrétaire."

Nous ignorons la suite. Combien de temps a vécu cette société? Combien de fois a-t-elle groupé ses membres? Quels travaux ces derniers ont-ils présentés? Il se peut fort bien que les réponses à ces questions se trouvent dans quelque vieux registre conservé par l'un ou l'autre des membres fondateurs ou par quelqu'un de leurs descendants.

"L'Union Médicale" de Fall-River a aujourd'hui quarante ans d'existence. Comme celle de Manchester, elle revêt avant tout un caractère social. Les membres, au nombre d'une vingtaine, doivent pourtant se réunir au moins une fois l'an et plus souvent si possible en séance scientifique. Le président est, d'après les règlements, le plus ancien praticien de la ville et il est automatiquement remplacé au bout d'un an par celui qui le suit de plus près. Le Dr François de B. Bergeron fut secrétaire pendant une vingtaine d'années. Le Dr Léon Ménard occupe actuellement ce poste.

Le Dr J.-D. Milot de Fall-River, de qui je tiens les renseignements qui précèdent, fut le fondateur et l'animateur de la Société Médicale Franco-Américaine.

En 1936, à l'assemblée de l'Association Médicale de Langue Française de l'Amérique du Nord tenue à Montréal, le conseil chargea un comité de former une association franco-américaine ayant pour but de faire pendant, aux Etats-Unis, à l' A.M.L.F.A.N. Un mois plus tard, la Société Médicale de Fall-River se réunit à l'Hôtel Biltmore, à Providence, Rhode-Island, sous la présidence du Dr J.-N. Normand, après avoir invité un grand nombre de médecins franco-américains de toute la Nouvelle-Angleterre. En plus des soixante-quinze Francos qui répondirent à l'appel, il y eut aussi une importante délégation de Montréal, en particulier les Drs Dubé, Lesage, Jarry et Marion.

C'est à ce moment-là que fut formée la nouvelle société dont le premier président fut le Dr Normand, et le secrétaire permanent, le Dr Henri Gauthier de Woonsocket.

L'année suivante la réunion eut lieu à Boston et le Dr Rocheleau de Woonsocket fut élu président. En 1938, la société invita ses membres à Worcester et le Dr Milot succéda au Dr Rocheleau. De 1939 à 1942, les réunions annuelles se tinrent à Boston et les présidents se succédèrent dans l'ordre suivant: 1939, Dr Larochelle de Manchester; 1940, Dr Tassé de Worcester; 1941, Dr Paquin de New-Bedford; 1942, Dr Falcon de Pawtucket, R.-I. Le président actuel est le Dr Boivin de Fall-River.

La guerre interrompt temporairement les assemblées.

Jusqu'à présent, la Société franco-américaine s'est montrée bien vivante et s'est assurée l'adhésion d'une bonne proportion de médecins franco-américains. Les programmes scientifiques sont bien choisis et comprennent une section clinique aux divers hôpitaux, aussi bien qu'une séance académique. Les réunions se terminent par un banquet suivi d'une causerie sur un sujet paramédical ou littéraire.

Bon nombre de dentistes participèrent aux dernières assemblées.

Revue Médicale

Nous avons sous les yeux, grâce à l'obligeance du Dr Gabriel Nadeau, un exemplaire de l'unique numéro de "La Revue Médicale Franco-Américaine" qui se proclame "la seule revue de médecine publiée en français aux États-Unis."

Ce périodique, imprimé à Lewiston, Maine, par "La Publicité Générale Cosmos, Ltée," se proposait de paraître le 15 de chaque mois et de traiter d'hygiène, de médecine, de chirurgie, et de thérapeutique. La date de sa naissance, le 15 janvier 1906, est aussi celle de sa mort. Elle aurait pourtant dû vivre, d'après ce qu'en dit le Prospectus.

"Une Revue Médicale Franco-Américaine est depuis longtemps une nécessité pour tous les médecins des États-Unis qui lisent, écrivent, parlent ou aiment la langue française."

"Un organe officiel est un besoin pour toutes les sociétés médicales qui s'organisent aujourd'hui dans tous les centres où se trouvent des Canadiens ou des Français qui veulent travailler de concert à élever le niveau des connaissances scientifiques de la profession et augmenter l'influence médico-française aux États-Unis."

"La Publicité Générale Cosmos," cédant aux désirs d'un grand nombre de médecins, est heureuse d'offrir à tous les confrères une revue médicale qui sera un lien d'union entre chacun et un rapprochement salubre pour des amis les plus éloignés."

"Afin de grouper en faisceau lumineux toutes les étoiles qui brillent dispersées dans les différents États de l'Union, les colonnes de cette revue sont largement ouvertes à tous les confrères qui voudront bien mettre en commun les fruits de leurs travaux, de leurs expériences ou de leurs observations personnelles."

"Dans ce siècle électrique, où chaque instant fait appel à un nouveau devoir, le praticien occupé n'a pas le temps d'écrire et de lire de longs articles;

aussi, tout travail publié dans cette revue sera succinctement résumé, fortement condensé, comme ces tablettes qui contiennent tous les sels que renferment un boeuf." (sic)

"Avec nos meilleurs souhaits de succès et de bonheur pour l'année 1906, veuillez agréer, cher confrère, nos plus sincères remerciements pour le gracieux accueil que vous voudrez bien faire à "La Revue Médicale Franco-Américaine."

La Direction."

Le sommaire est impressionnant. En voici quelques extraits.

"De la valeur de l'expérimentation et de l'étude d'une spécialité," par M. le professeur Guyon.

"Sur la guérison spontanée du cancer," par MM. les docteurs Gaylord, Frederick, Mme Dunning.

"Enquête sur les signes d'auscultation du poumon," par M. le professeur Letulle.

"Les plus importantes complications de la scarlatine," par M. le professeur Mery.

"La nature et le traitement de la goutte," par M. le professeur Falkenstein.

Les éminences professoriales dont les noms se suivent en aussi rapide succession ne connurent probablement jamais l'étendue de leur collaboration à la "Revue." Leurs pensées, consignées ailleurs, sont assez gauchement résumées et commentées par quelque disciple ou admirateur franco-américain qui, lui, se dispense de signer.

Voici, par exemple, un article alléchant intitulé: "L'émotion, le rire, le sourire," que je reproduis en entier.

Les Formes Convulsives de l'Emotion; Le Rire

Par M. le Docteur Bridou

"Le rire, qui caractérise l'émotion joyeuse, comporte un certain nombre de degrés répondant aux prédispositions individuelles et dépendant de la valeur des impressions objectives."

"A un premier degré, l'on trouve "le sourire satisfait," symbole de gaieté et de sympathie sans réserve. Il affecte surtout la lèvre supérieure et les yeux."

"Le second degré tient le milieu entre le sourire et l'éclat de rire. Dans son expression, la lèvre inférieure joue un rôle, ainsi que les paupières, les sourcils, les narines et il s'accompagne aussi de gestes plus ou moins vifs de la tête et des mains et encore à l'occasion d'une exclamation spontanée qui parcourt toute la gamme des voyelles suivant qu'elle manifeste l'étonnement, le doute ou la répulsion."

"Enfin, au troisième degré, l'on trouve l'hilarité tumultueuse. Alors, note M. Bridou, le sentiment que celle-ci exprime est paradoxal et incertain comme le rythme de son mouvement. "Entraîné par la diffusion machinale, le rieur oublie parfois son point de départ, il continue à rire sous l'influence de l'impulsion première et, comme on dit familièrement, sans savoir pourquoi. Entretenu par le seul plaisir de la dilatation organique, le rire se dégrade et passe au fou

rire, au hennissement et à la cabriole animale; il en existe un mode rabelaisien qui met au premier plan la secousse énorme du ventre, les hoquets, les éructations bruyantes, les relâchements et les contractions alternatives des sphincters." (!)

Au bas des pages apparaissent des glanures et des sentences telles que celle-ci: "Le terrible accroissement de la tuberculose à notre époque a pour cause principale l'abandon des professions en plein air pour les emplois de bureau. Les champs, voilà, le vrai domaine de l'activité humaine."

Et voilà! Ce Pascal franco-américain mérite l'immortalité au même titre que le mystique de Port-Royal.

Médecins

C'est presque exclusivement dans le domaine social et politique que les médecins canadiens-français venus aux États-Unis se sont fait remarquer d'abord. Ils devinrent, avec leurs prêtres, les chefs tout désignés de leurs petites communautés respectives. Leurs gens s'adressaient à eux en ce qui concernait les matières civiles tout comme ils s'adressaient à leurs notaires dans les paroisses du Québec. Et pour rendre service à leurs malades, les praticiens durent en maintes circonstances recourir au code civil plutôt qu'à leurs manuels de pathologie et d'obstétrique. D'aucuns y prirent goût et se laissèrent attirer vers la politique. D'autres, en plus grand nombre, s'adonnèrent au journalisme. Des noms de médecins apparaissent presque à chaque page de l'"Histoire de la Presse franco-américaine" d'Alexandre Belisle, source féconde de renseignements sur le sujet qui nous occupe.

Dès 1873, le Dr Alfred Migneault, en société avec Honoré Beaugrand, lance, avec "L'Echo du Canada," le premier journal français publié à Fall-River. Deux ans plus tard, "L'Echo" se perd dans le silence, mais le docteur devient secrétaire de rédaction au "Protecteur Canadien" qui, lui, vit près de sept ans.

En cette même année 1875, le Dr J.-N.-O. Provencher fonde "La Lanterne Magique" à Worcester, Mass. Cette feuille illustrée s'éteignit littéralement, après quatre ou cinq mois, entre les mains de son médecin. Comparée aux journaux franco-américains de l'époque, elle avait presque atteint un âge respectable. D'après les témoignages des contemporains, "La Lanterne" était très bien rédigée et Ferdinand Gagnon lui-même écrivit dans son "Travailleur" qu'elle était morte du fait d'être apparue cent-cinquante ans trop tôt. Le Dr Provencher, qui collabora aussi au "Travailleur," pratiquait la médecine sans toutefois aimer sa profession," d'après le témoignage d'Alexandre Belisle. "Il était excellent peintre, et plusieurs des anciennes et plus belles bannières de nos sociétés étaient son ouvrage. Il faisait son journal tout seul, sans l'aide d'aucun autre, si ce n'est pour l'impression. Il rédigeait, composait, dessinait les caricatures et les gravait sur bois."

Le Dr Janson-Lapalme de Lawrence, Mass., publia le "Progrès" de 1898 à 1908. Ce médecin prit une part active à tous les mouvements où l'intérêt des siens lui parut en jeu. Il s'occupa de colonisation et favorisa le rapatriement de ses compatriotes dans leur pays natal. Né à l'Assomption, le Dr Lapalme avait étudié au collège de son village et obtenu son diplôme de mé-

decin à l'Université Laval. Il s'établit d'abord à Westbrook, Maine, en 1882, puis à Brunswick, dans le même Etat, en 1883, et enfin à Lawrence, Mass., où il se fixa définitivement en 1884.

En 1897, le Dr Avila-O. Boulay fonde la "Sentinelle," à Waterville, Maine. Cet hebdomadaire meurt au bout d'un an. En 1902 le docteur récidive à Van Buren, cette fois, avec le "Journal de Madawaska," comme rédacteur d'abord, et comme éditeur ensuite. Le "Journal" disparaît à son tour en 1906 et avec lui la mise de fonds de son propriétaire qui, cette fois, retourne pour de bon à la médecine.

A Great-Falls (aujourd'hui Somersworth), N.-H., où il pratique durant quelques années, le Dr Louis-Lemaître Auger fonde "Le Protecteur" en 1884. Au bout de seize mois il abandonne le journalisme après avoir gracieusement donné sa liste d'abonnés à son collègue, le Dr Martel du "Messenger" de Lewiston, Maine.

Le docteur Auger s'occupa activement des siens aux Etats. Il présida à la première grande convention des Canadiens du New-Hampshire. Il passa les années 1888-1889 à Paris et, à son retour, se fixa à Worcester, Mass., où il fut tour à tour président du Club Républicain franco-américain du Massachusetts et de l'Alliance Française locale.

Bon nombre de médecins, sans vouloir se lancer à toutes voiles dans la carrière journalistique, ont collaboré plus ou moins assidûment aux journaux de leur ville ou de leur région. Le Dr C.-J. Leclaire de Danielson, Conn., fut un de ceux-là. Les abonnés de "L'Opinion Publique" de Worcester, et de "L'Indépendant" de Fall-River eurent souvent l'occasion de le lire durant quelque treize ans, entre 1896 et 1909, l'année de sa mort. Le Dr Leclaire se fit le champion des siens chaque fois que leurs droits de citoyens lui parurent atteints et il eût, de ce fait, maille à partir avec Mgr Tierney, évêque de Hartford à cette époque, au sujet du français.

Le "Travailleur" de Ferdinand Gagnon trouva aussi un collaborateur assidu dans la personne du Dr Omer Larue de Putnam, Conn. Ce dernier se mêla également à tous les mouvements franco-américains de son temps, et on retrouve son nom à presque toutes les conventions importantes, où il apparut comme délégué, comme président ou comme orateur. Démocrate convaincu, il prit une part active aux campagnes présidentielles de 1884 à 1900.

La liste est encore longue des médecins qui ont, de près ou de loin, participé au journalisme franco-américain. Qu'on me permette de mentionner les Drs Marc Fontaine, de Spencer, Mass.; A.-L. Tremblay, de Worcester, Mass.; M. Métivier, de Holyoke; L.-P. Fontaine, de New-York; J.-N. Cadieux, de Syracuse, N.-Y., etc., pour ne parler que de ceux qui vécurent dans les Etats du Nord-Est. On en trouve aussi un grand nombre dans l'Ouest.

Une autre personnalité médicale en vue fut celle de feu le Dr Joseph-Armand Bédard qui exerça sa profession à Lynn, Mass., de 1890 à 1932. Diplômé de l'Université Laval de Québec, il passa aussi deux ans à Paris, 1917-1918, dans le service du professeur Kuss, où il acquit une connaissance approfondie des maladies pulmonaires et en particulier de la tuberculose. De retour à Lynn, il devient tour à tour secrétaire (1920-1927) puis président (1927-1930) du personnel médical de l'Hôpital de Lynn. Il fut aussi élu à la présidence de la Société Médicale du Comté d'Essex pour l'année 1926-1927.

Orateur captivant et facile écrivain, le Dr Bédard porta la parole en maintes occasions et publia nombre d'articles. Les plus importantes de ses œuvres littéraires sont, à n'en pas douter, une plaquette sur "Les influences françaises chez Shakespeare" et "Shakespeare in the Seventh Century." Il fut aussi, à plusieurs reprises, au programme de la Société Historique, notamment en 1904, en 1919 et en 1930, où il traita des sujets suivants avec sa verve et son érudition habituelles: "La participation de la France à la guerre de l'Indépendance Américaine," "Paris pendant la guerre," et "Ma Normandie."

Le médecin le mieux connu aujourd'hui dans le monde littéraire franco-américain est sans contredit le Dr Georges-A. Boucher de Brockton.

Né le 13 septembre 1865 à la Rivière Bois-Clair, (Lotbinière) et descendant direct du Seigneur André Chavigny de la Chevrotière, il fit des études brillantes à Lotbinière puis au Collège d'Ottawa, reçut son diplôme de médecin de l'Université Laval de Québec, et alla ensuite se perfectionner au New York Polyclinic.

Forcé d'interrompre son cours de médecine à la suite de crachements de sang persistants, le jeune Boucher se tourne un instant vers la poésie qui l'attire déjà et compose quelques élégies. A peine ses études terminées, il est de nouveau immobilisé par une pleurésie tuberculeuse, mais après quelques mois de repos, il vient s'installer à Brockton pour y "attendre la mort."

A sa grande surprise, sa santé s'améliore au point que deux ans plus tard on le retrouve marié et en train de devenir le père de famille que l'on connaît. En 1897, il fait aux Muses des "Adieux" qu'il sait bien, tout au fond, n'être que temporaires, car il leur revient dès 1902, avec "L'Aigle," cette fois pour ne plus les quitter. Tous les amateurs de beaux vers ont lu son "Je me souviens" et ses "Sonnetts de Guerre."

Malgré ses 78 ans accomplis et les exigences d'une clientèle nombreuse, le Dr Boucher trouve le temps de prendre une part active aux organisations civiques et nationales. A maintes reprises, ses collègues en médecine aussi bien que ses nombreux amis ont rendu à son talent et à son caractère des témoignages non équivoques de leur admiration. Il a en sa possession, entre bien d'autres, une médaille du Lieutenant Gouverneur de la Province de Québec, une médaille de la Société Historique et les Palmes Académiques du Gouvernement français. De notre médecin-poète nous sommes tous fiers.

Il nous est impossible de passer sous silence feu le Dr S.-A. Daudelin, de Worcester, qui vient de mourir à Montréal. Né à Sutton, Qué., en 1870 et diplômé de l'Université Laval de Montréal, il pratiqua la médecine générale puis l'oto-rhino-laryngologie et fut longtemps membre du bureau de santé de sa ville d'adoption. En 1907 il fut nommé Haut Commissaire des Etats-Unis à l'Exposition Maritime Universelle de Bordeaux, France, poste qu'il occupa durant six mois.

Il y a eu d'autres médecins-poètes, tels le Dr Philippe Sainte-Marie, auteur de "En passant," publié à Paris en 1928, et le Dr Joseph Thériault, dont les "Loisirs et Vacances" parurent à Montréal en 1929. En 1902, le Dr J.-H. Roy de Lowell nous avait déjà fait entendre ses "Voix Etrangères" et, en 1909, le Dr J.-A. Girouard, de Lewiston, nous avait conduit "Au fil de la vie."

Dans le domaine purement professionnel, on rencontre quelques rares personnalités. La première en date est celle du Dr Edgar Garceau (1865-1913) de Boston. Le Dr Garceau, natif de Roxbury, Mass., fit ses études médicales à Harvard puis un stage en chirurgie à Paris et ouvrit un bureau de consultation à Boston. Intéressé surtout à la gynécologie, il écrivit de nombreux articles, et en 1909 publia un ouvrage intitulé: "Renal, Ureteral, Perirenal, and Adrenal Tumors and Actinonycosis and Echinococcus of the Kidney." Il perfectionna l'urétroscope, le catheter conique et plusieurs variétés de cystoscopes.

Le Dr James-François Coupal, fils de Moses-Edward Coupal et de Marion Hayes, naquit à Quincy le 26 janvier 1884. Il étudia à Tufts, où il fut reçu médecin en 1909 et il exerça sa profession à Boston durant quelques années. En 1916, il se maria à Martha-L. Wilfert. Il abandonna sa clientèle au cours de la grande guerre et en 1919 il fut médecin major dans le Corps Médical d'abord puis dans l'armée régulière l'année suivante. Durant son séjour à Washington il rencontra le président Coolidge et devint médecin à la Maison Blanche. Promu au grade de Colonel par un acte du Congrès en 1928, il résigna l'année suivante à l'expiration du terme présidentiel. Le Dr Coupal collabora à "L'histoire de la Médecine Américaine durant la Guerre Mondiale," dont il écrivit le chapitre concernant la Gangrène Gazeuse. Il mourut le 3 janvier 1935.

Le professeur Louis-Eusèbe Phaneuf naquit au coquet village de St-Hilaire, à quelques milles de Montréal, en février 1884. En 1905, il est diplômé du Massachusetts College of Pharmacy et en 1931 reçu médecin à Tufts, où il devient professeur de Gynécologie en 1927. En 1933, son Alma Mater lui confère le titre de Docteur ès-Sciences. Le Dr Phaneuf est en charge du service de gynécologie et d'obstétrique à l'Hôpital Carney de Boston et à l'Hôpital de Malden. Depuis 1929 il est aussi président de la Section de Gynécologie et d'Obstétrique de la Société Médicale du Massachusetts. Sa compétence est reconnue au pays et en Europe, où il est membre correspondant de diverses sociétés médicales. Tout en faisant face aux exigences d'une vaste clientèle et d'une chaire d'enseignement, il trouve malgré tout le moyen de collaborer aux revues scientifiques, où il rapporte les résultats de son expérience dans le domaine qu'il a choisi.

Originaire de Waterville, Maine, où il naquit le 6 mai 1884, Uldéric-Arthur Desjardins fit ses études médicales à l'Université de Pennsylvanie, où il fut reçu médecin en 1912. En 1920, Cambridge lui confère le titre honorifique de Docteur en Médecine et en 1921 l'Université du Minnesota le nomme Docteur en Sciences. En 1914-1915, il est Assistant en Chirurgie à l'Ambulance Américaine et à l'Hôpital Américain à Paris. Depuis 1919, le Dr Desjardins est en charge du service de Radiothérapie à la Clinique Mayo et Professeur Agrégé de Radiologie à la Fondation Mayo. Il collabore assidûment à diverses revues médicales.

Paul Dufault

LES MAIRES FRANCO-AMERICAINS DES VILLES AUX ETATS-UNIS

1665-1943

(Revision et Suite)

par Maxime-O. Frenière

CORRECTIONS

Vermont

Winooski	Comtois, Léon-H.	1942, maire actuel
----------	------------------	--------------------

New-Hampshire

Somersworth	Labonté, Wilfrid	1941
-------------	------------------	------

Massachusetts

Chicopee	Sénécal, Léon-P.	1942-1943
Gardner	Poirier, Fred-E. (dit Perry)	1937-38-39

Connecticut

Willimantic	Dion, Hormisdas	1923
-------------	-----------------	------

Illinois

Nauvoo	Cabet, Etienne (Français)	1850
--------	---------------------------	------

New-York

New-York	Minvielle, Gabriel	Français, élu en 1684; un mandat
----------	--------------------	-------------------------------------

REVISION

New-Hampshire

Berlin	¹ Roy, Elie-J.	Elu en avril 1919
--------	---------------------------	-------------------

Massachusetts

Chicopee	Gingras, Henri-C.	Maire suppléant, 1938
Marlboro	Farley, Louis	1916
	Simoneau, Edouard-T.	1922-1923
	Martel, Amédée-A.	1930-1931

Rhode-Island

Central-Falls	² Ratté, M.-F.	1910-1911
---------------	---------------------------	-----------

Connecticut

Baltic	² Côté, Pierre-S.	1880
--------	------------------------------	------

New-York

New-York	Ouillette, Thomas (Willett)	1665 et 1667
	Richard, Paul	1735-36-37-38
	Ouillette, Marius (Willett)	1807

1. "Evolution de la Race Française," p. 73, Beauchemin, Montréal, 1921.

2. "L'Opinion Publique," Worcester, le 15 novembre 1911. Alexandre Bélisle.

LE BARDE DE BROCKTON

*A mon ami, le Dr Georges Boucher,
V.-P. de la Société Historique,
médecin et poète.*

Au sommet du Parnasse ou dans la médecine,
Le barde de Brockton va jamais en aval;
De sa longue existence il gravit la colline
En chevauchant Pégase et guérissant le mal.

Comme faisait jadis l'illustre Lamartine,
Qui mesurait ses vers au trot de son cheval,
Sondant les bruits du coeur, de son oreille fine,
Le barde scande un vers n'ayant pas de rival.

Il a deux grands amis, la Muse et Esculape;
Pour cultiver les deux et que rien leur échappe,
Ensemble il fait jouer la plume et le scalpel.

Au temple d'Apollon, au chevet du malade,
On le verra toujours, sans peur et sans bravade,
Accomplir son devoir jusqu'au dernier appel!

* NEMO

"La Justice" de Holyoke

* Nemo est le nom de plume de M. Joseph Lussier, doyen des journalistes franco-américains et conseiller de la Société Historique.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINE DEPUIS SA FONDATION

* *Membre actuel*

† *Décédé membre de la Société*

C'est à une réunion tenue le 30 mai 1899, au Parker House, à Boston, que furent jetées les bases de la Société Historique Franco-Américaine. La réunion avait été convoquée par Me J.-Henri Guillet de Lowell, Mass. Avaient répondu à son appel: MM. Alphonse Gaulin, avocat de Woonsocket, R.-I.; Omer LaRue, médecin de Putnam, Conn.; Auguste-A.-E. Brien, médecin de Manchester, N.-H.; Alfred Bonneau, journaliste de Biddeford, Maine; Noël-E. Guillet, médecin de Manchester, N.-H.; Emile-H. Tardivel, avocat de Manchester, N.-H.; Auguste-H. Jean, industriel de Lowell, Mass., et J.-Arthur Favreau, journaliste de Worcester, Mass. MM. J.-Henri Guillet et Alphonse Gaulin furent respectivement choisis comme président et secrétaire *pro tempore* de l'association et furent désignés, avec MM. Omer LaRue et J.-Arthur Favreau, pour rédiger un projet de statuts et règlements pour la nouvelle Société.

Le 4 septembre suivant, toujours au Parker House, la Société Historique s'organisa formellement. Environ trente membres fondateurs assistèrent à cette réunion et une vingtaine d'autres envoyèrent leur adhésion par lettre. Après adoption des statuts et règlements, on fit l'élection du bureau suivant: MM. † J.-Henri Guillet, président; Paul-A. Primeau, de Battle Creek, Colorado, vice-président; † Alphonse Gaulin, secrétaire; † J.-Arthur Favreau, secrétaire adjoint; Dr Omer LaRue, trésorier; † Me Hugo-A. Dubuque de Fall-River, Me Emile-H. Tardivel, le Dr Charles-J. Leclaire de Danielson, Conn., et M. Auguste-H. Jean de Lowell, conseillers.

Assistèrent à la première réunion, outre les directeurs susmentionnés, † Charles-E. Boivin de Fall-River, Léon Lapierre de Pawtucket, R.-I., † Félix-A. Bélisle de Worcester, Mass., Dr J.-E.-A. Lanouette, Dr A.-A. Brien, tous deux de Manchester, N.-H., * Me Henri-T. Ledoux de Nashua, N.-H., J.-B.-D. Jacques, E.-H. Choquette, Clovis Bélanger et † J.-L. Chalifoux de Lowell, Mass., François-O. Asselin de Woonsocket, R.-I., Dr J.-F. McIntosh de North-Grosvenordale, Conn., * H.-L. Bélisle de Fall-River, Mass., Dr J.-A. Généreux et † Félix Gâtineau de Southbridge, Mass., et C.-C. Gauvin de Woonsocket, R.-I.; † Dr John-M. Steele et Dr Alphonse-S. Daudelin de Worcester, Mass.

Le secrétaire fit lecture de lettres d'adhésion des personnes suivantes: A.-J. Pothier et † Adélard Archambault de Woonsocket, R.-I., Dr E.-C. Tremblay de Manchester, N.-H., † Edmond Mallet de Washington, D.-C., M. l'abbé F.-X. Chagnon de Champlain, N.-Y., Elzéar Dubois et Me J.-F. Jandron de Worcester, Mass., Dr L.-O. Morasse de Putnam, Conn., Dr Arthur Baribeault de New-Haven, Conn., Arthur Smith de Lowell, Mass., Alfred Bonneau de Biddeford, Maine, Alexandre Bélisle et † Eugène Bélisle de Worcester, Mass., † Edmond de Nevers de Paris, France, F.-X. Belleau de Lewiston, Maine, Dr Adélard David de Waterbury, Conn., Dr J.-C. Lavoie et G. de Tonnancour de Fall-River, Mass., et Sylva Clapin, homme de lettres, Dr Joseph-H. Boucher de Woonsocket, R.-I., Dr A.-W. Petit de Nashua, N.-

H., Jean-B.-E. Tartre de Saco, Maine, et F.-X. Tétrault de Southbridge, Mass., et du † Dr Alfred Poirier de Woonsocket, R.-I.

Sont aussi devenus membres de la Société Historique Franco-Américaine, au cours de ses 45 années d'existence, Paul-A. Primeau, membre à vie; Dr E.-C. Tremblay et Dr G. Lafontaine de Manchester, N.-H., Dr J.-O. Guimond de Chicopee, Mass., Joseph Massé de Holyoke, Mass., Charles-H. Boisvert et † Louis-P. Turcotte de Lowell, Mass., † Félix-J. Charbonneau de Worcester, Mass., Philippe Boucher, Alfred Tougas et † Dr Joseph Hils de Woonsocket, R.-I., Stanislas St-Onge de Arctic-Center, R.-I., Dr Augustin Guertin de Nashua, N.-H., et James-H. Hyde de New-York, à la réunion du 16 mars 1900.

Joseph Ostiguy fils de Pawtucket, R.-I., J.-Anatole Caron et Dr Oswald Grégoire de Southbridge, Mass., à la réunion du 3 septembre 1900.

M. l'abbé Alphonse Graton et M. le Dr Charles-H. Boucher de Central-Falls, R.-I., Me Joseph Monette de Lawrence, Israël Bélanger de Cohoes, N.-Y., Benjamin Bonin de North-Grosvenordale, Conn., Pitt-H. Hébert et Joseph Ouimette de Southbridge, Mass., et M. le Dr C.-A. Lussier de Worcester, à la réunion du 9 mars 1901.

Dr G.-T. Lamarche et Napoléon-R. Byron de Springfield, Joseph Boucher, Henri Dursin, Charles Devin, Elphège Daigneault, M. l'abbé G. Laverdière de Woonsocket, R.-I., et W.-Lévi Bousquet de Worcester, à la réunion du 2 septembre 1901.

L.-V. Gofflot de New-York, Edmond-L. Potvin de Boston, Dr L.-P. de Grandpré de Worcester, Pierre-F. Péloquin de Fall-River, Eugène-P. Chatel de Manchester, N. H., † Ludger-J. Renouf et Jean-B. Morin de Biddeford, Maine, et Bruno Wilson de Lowell, à la réunion du 27 février 1902.

† Dr J.-Armand Bédard de Lynn, Noé-L. Nadeau de Pawtucket, R.-I., Dr A.-H. Bellerose de Rutland, Vt., Raphaël Boucher de Woonsocket, R.-I., Dr J. Levasseur-Bélisle de Northbridge, Mass., † Joseph-G. Vaudreuil et Dr A.-J. Harpin de Worcester, Albert-J. Précourt de Manchester, N.-H., et Urbain-J. Ledoux, consul aux Trois-Rivières, Qué., à la réunion du 1er septembre 1902.

M. l'abbé Hormisdas Deslauriers et * M. le Dr J.-Ubalde Paquin de New-Bedford, et M. le Dr J.-J. Pagé de Southbridge, à la réunion du 12 mars 1903.

M. Francis Hurtubis fils de Boston, Georges-F. Rousseau de Woonsocket, R.-I., Dr J.-E. Lanoie de Fall-River et M. l'abbé J.-R. Bourgeois de Arctic Centre, R.-I., à la réunion du 7 septembre 1903.

Dr Camille Gariépy et Louis Deschênes de Fitchburg, J.-Ovide de Bondy de Lynn, * Dr Georges-A. Boucher de Brockton, Dr T.-A. Lemieux, Dr R.-G. Janson-LaPalme, Amédée Cloutier, V.-J. Huot, Rosaire Dubrûle et Alfred Lacaille de Lawrence, Dr S.-P. de la Brière de Biddeford, Maine, et Arthur-C. Milot de Woonsocket, R.-I., à la réunion du 24 mars 1904.

M. l'abbé J.-B. Parent de Lynn, M. l'abbé J.-A. Fauteux de Warren, R.-I., Dr Clément Fréchette de Leominster, Eugène Quirin de Manchester, N.-H., Alphonse-J. Parmentier de Woonsocket, R.-I., à la réunion du 7 mars 1905.

Le R. P. Joseph Campeau, o.m.i., le R. P. Léon Lamothe, o.m.i., et le Dr Joseph-E. Lamoureux de Lowell, M. l'abbé Georges-A. Rainville de Sa-

lem, M. l'abbé J.-L.-M. Lévesque de Newburyport, M. l'abbé H.-J. Mailoux de Mapleville, R.-I., Dr Philias Desmarais de Harrisville, R.-I., A.-J. Langelier de Providence, R.-I., C.-Edmond Bélisle de Worcester, Isaac Champagne de Putnam, Conn., O.-O. Lamontagne de Holyoke, A.-N. Lareau, † Louis-J. Jobin et William-A. Boudrot de Boston, et Dr E.-A. Roussel de Lawrence, à la réunion du 19 avril 1906.

* Me R.-H. Beaudreau de Marlboro, Georges-E. Bélisle et J.-A. Jacques de Worcester, † Téléphore Desrosiers et Georges-N. Girard de Woonsocket, R.-I., † Dr W.-J. Lamarche de Cambridge, † Dr Stanislas Martel de Boston et † M. l'abbé H.-O. Paré de Salem, à la réunion du 3 septembre 1906.

M. le Dr A.-J. Fortier de Pawtucket, R.-I., et Pierre Michaud de Salem, à la réunion du 18 avril 1907.

M. le Dr J.-A. Boucher de Watertown, * Ernest-A. Bournival de Manchester, N.-H., Edouard-A. Brodeur et Alain Chaput de Worcester, Samuel Du Moulin de Boston, M. l'abbé Napoléon Leclerc de Woonsocket, R.-I., et Ernest-C. Messier de Concord, N.-H., à la réunion du 2 septembre 1907.

† M. l'abbé J.-E. Marcoux de Fitchburg, M. l'abbé J.-E. Perreault de Worcester, M. l'abbé Eugène Lessard de Manville, R.-I., et † Charles-J. Martel de Boston, à la réunion du 30 mai 1908.

M. Louis-E. Cadieux de Boston et M. le Dr Charles-E. Scott de Warren, R.-I., à la réunion du 6 octobre 1908.

Joseph-E. Croteau de Augusta, Maine, † Dr Joseph-L. Fortier de Waterville, Maine, et Herman Pelletier de Worcester, à la réunion du 19 avril 1909.

Arthur-H. Benoit, Denys-B.-O. Bourdon et Joseph-C. Pelletier de Boston, Alphonse-M. Joly et M. l'abbé F.-O.-Arthur Lapointe de Salem, Dr Arthur-A. La Rue de Waltham, Dr H.-A. Quessy de Fitchburg, † Paul Vigeant de Lowell, Maximilien-L. Lizotte de Providence, R.-I., M. l'abbé Ph.-L. Massicot de Taftville, Conn., et J.-B.-A. Savard de Woonsocket, R.-I., à la réunion du 6 septembre 1909.

† Dr F.-A. Ruest de Pawtucket, R.-I., Urbain-J. Ledoux de Boston, Dr A.-T. Leboeuf et Dr Emile Poirier de Salem, à la réunion du 19 avril 1910.

M. l'abbé P.-H. Grenier de Waltham, à la réunion du 12 octobre 1910.

Arthur-S. Hogue de Plattsburg, N.-Y., à la réunion du 4 septembre 1911.

† M. l'abbé Henri Beaudé de Manchester, N. H., Lucien-H. LaRue, † Dr O.-R.-T. L'Espérance et J.-L.-P. St-Coeur de Boston, et R.-Paul Marcel de Lawrence, à la réunion du 6 juin 1912.

Le R. P. Joseph-M. Blais, o.m.i., de Lowell, M. l'abbé J.-H. Brodeur de Warren, R.-I., Dr Eugène Cloutier de Woonsocket, R.-I., Clarence-F. Cormier de Waltham, * James Geddes fils de Brookline, J.-E. Lachance de Manchester, N.-H., J.-A.-G. Langlois d'Everett, Louis-J.-A. Mercier et Wm-Bennett Munro de Cambridge, M. l'abbé J.-M. Phaneuf de Central Falls, R.-I., et Edouard-A. Brodeur de Worcester, à la réunion du 22 octobre 1912.

Me Adélard Archambault de Woonsocket, R.-I., Dr L.-A. d'Argy de Waterville, Maine, M. l'abbé Lucien-C. Bédard et † Léonce-L. Fortin de Lo-

well, Henri-J. Blais de Pawtucket, R.-I., Me Arthur-J.-B.-A. Cartier et A.-S. Létourneau de Fall-River, Dr Honoré-J. Côté de Boston, M. l'abbé L.-J.-A. Doucet de Manchester, N.-H., et Rénaldo Guilmette de Southbridge, à la réunion du 26 mars 1913.

M. l'abbé P.-L. Desaulniers de Nashua, N.-H., et le Dr J.-N. Carrière de Fitchburg, à la réunion du 29 octobre 1913.

Frank-V. Thompson de Boston, à la réunion du 15 avril 1914.

* Me Arthur-L. Eno de Lowell, à la réunion du 14 octobre 1914.

Me Emile-H. Tardivel et Félix Marlier de Boston, * Me Eugène-L. Jalbert de Woonsocket, R.-I., * Me Téléphore LeBoeuf, Dr J.-O. Généreux, Dr Z. Potvin de Webster, † Rodrigue-E. Jodoin de Lowell et Henri Langelier de Manchester, N.-H., à la réunion du 13 avril 1915.

Florian-G. Ruest de Providence, R.-I., et J.-L. D'Aoust de Haverhill, à la réunion du 19 octobre 1915.

Lucien-H. Gosselin de Manchester, N.-H., Ernest-E. LaBranche de Worcester, le Dr L.-R. Lafond de Lewiston, Maine, Médéric-H. Lanctôt de Boston et le † Dr Ernest-E. Racine de Everett, à la réunion du 3 mai 1916.

M. l'abbé Henri Filion d'Everett, † Elie Vézina de Woonsocket, R.-I., le Dr W.-H. Blanchette de Fall-River, Tancrede-L. Blanchette de Lowell, † Orphée Gingras de Lynn et le Dr Georges-H. Poirier de Boston, à la réunion du 26 octobre 1916.

M. l'abbé P.-O. Lacroix de Waltham, † M. l'abbé J.-W. Thellen de Cambridge, * M. l'abbé F.-X. Larivière de Marlboro, M. l'abbé Robert Bellefeuille de Nashua, N.-H., M. l'abbé Rosaire Richard de Shirley, André-A. Côté et Louis-N.-M. Deschênes de Fitchburg, M. l'abbé J.-O. Binette de Salem, Me Wilfrid-J. Lessard, Dr T.-J. Leclerc et Wilfrid-J. Brûlé, de Manchester, N.-H., et Georges-A. Savoy de Holyoke, à la réunion du 25 avril 1917.

Edouard-Albert Guay et Dr O.-H. Hils de Lynn, Dr Louis-P.-A. Dorion de Haverhill, William-A. Parthenais de Lowell, † Me J.-A. Boivin et J.-E. Laforce de Manchester, N. H., à la réunion du 25 octobre 1917.

R. P. Omer Rochain, a.a., de Worcester, M. l'abbé A.-O. Poirier et J.-E. Bernier de Manchester, N.-H., et M. l'abbé G.-A. Godreau de Lynn, à la réunion du 4 avril 1918.

M. l'abbé D.-D. Vilandré de No.-Attleboro, MM. les abbés W.-A. Prince, † Joseph-S. Fortin et J.-A. Fauteux de Woonsocket, R.-I., Abel Guilmette de Central-Falls, R.-I., J.-Alphonse Fortier de Lowell, Moïse Coupal et J.-B. Demers d'Everett, à la réunion du 30 octobre 1918.

* Joseph Lussier de Holyoke, Charles Ouellette et † A.-M. Surprenant de Central-Falls, R.-I., et le * Dr J.-E. Larochelle de Manchester, N.-H., à la réunion du 1er octobre 1919.

* Dr Louis-E. Phaneuf de Boston, Joseph-A.-N. Chrétien et Daniel Doran de Lowell, Alphonse-J. Daigle de Lynn et Joseph-E. Lapierre de Marlboro, à la réunion du 27 avril 1920.

* Dr Thomas-J. Dion de West Quincy et Hector-J. McDonald de Lowell, à la réunion du 17 novembre 1920.

M. le Dr Wilfrid-V. Thériault de Cambridge, à la réunion du 25 avril 1921.

Me A.-J. Demers de Woonsocket, R.-I., Dr Philias Desmarais de Pascoag, R.-I., Arthur-R. Racine de West Somerville et P.-G. Robitaille d'Everett, à la réunion du 10 novembre 1921.

Emile-R. Poirier de Salem et Charles Dancause de Lowell, à la réunion du 26 avril 1922.

† Louis-J. Geoffrion de Waltham, * Albert-J. Potvin de New-Bedford, † Michel-A. Chartrand et Albert-E. Phaneuf de Boston, Léger-J. Morrisette de Central-Falls, R.-I., Me Guillaume Myette de Pawtucket, R.-I., et Benjamin-C. Lambert de Manchester, N.-H., et le R. P. Louis Deydier, a.a., de Worcester, à la réunion du 13 novembre 1922.

Ferdinand-J. Bélisle de Worcester, F.-Arthur Favreau de Brighton, F.-J. Jennard de Pawtucket, R.-I., * Wilford-E. Lamarine de Providence, R.-I., Téléphore Malo de North-Cambridge, Hormisdas-J. Myette de Woonsocket, R.-I., et † Georges-E. Pagé de Framingham, à la réunion du 10 février 1923.

Albert-A. Bélanger de Providence, R.-I., * Dr Omer-E. Boivin de Fall-River, Eugène-A. Chevalier, Me A.-André Gélinas et Paul-L. Sullivan de Boston, Ernest DesMaisons de West-Roxbury, † Téléphore Desrosiers de Woonsocket, R.-I., M. l'abbé Stanislas Guillet de Grafton, Me Edouard-T. Simoneau de Marlboro et Me R.-DeBlois LaBrosse de Pawtucket, R.-I., à la réunion du 6 novembre 1923.

Joseph-F. Bégin, * Me Valmore-M. Carignan, Dr Arthur-M. Carignan et J.-V.-Oscar Hurteau de Woonsocket, R.-I., l'hon. Henri-A. Bourque de Nashua, N.-H., † Dr Edmond-N. Carignan de Dover, N.-H., J.-E. LaBrosse et Amos-L. Lachapelle de Pawtucket, R.-I., Albert-A. LaFrance de Cambridge, Roland-E. Meunier de Arctic, R.-I., et Dr P.-H. Nicol de Worcester, à la réunion du 28 avril 1924.

Au 25ème anniversaire, Omer-Henri Amyot, Joseph-A.-A. Anctil, le R. P. Henri de La Chapelle, s.m., Asa-J. Dion, Me J.-E. Lachance de Boston, Josaphat-C. Blain de Mattapan, Dr Léo-J. Rondeau de Brighton, † Dr Joseph-S. Lockhart, Auguste Pelletier de Cambridge, le R. P. Adolphe Rabel, s.m., de North-Cambridge, Armand-J. Dufour de Fitchburg, Me Eudore-A. Drapeau de Haverhill, M. l'abbé Joseph Marchant de Holyoke, Me Henri-V. Charbonneau, E.-Gaston Campbell, Edmond-E. Turcotte de Lowell, † Dr Oswald Gariépy et M. le curé P.-O. Lacroix de Lynn, * Dr Albert-E. LeMarbre et Dr O.-G. Duhamel de Marlboro, * M. l'abbé Philias Jalbert de Fall-River, Dr C.-J. Monette de Taunton, * Me Emile Lemelin de Manchester, N.-H., † Dr Georges Lefavre de Syracuse, N.-Y., † Jean Goselin, Alfred Sauvageau et J.-Alfred Tougas de Woonsocket, R.-I., Marcel-D. Chartrand, Jules-P. Chartrand, Maurice-P. Chartrand et François-A. Chartrand de Newton, et Joseph-Z. Boucher, Charles-F. Archambault, Me Auger Asa, Emile Auger, Ulysse Auger, Dr Stanislas-A. Lamoureux, Albert-H. Doyle, Alfred-M. Bessette, Ovila Boucher, Me Joseph-A. Gauthier, Paul-Emile Gendron, Dr Raoul-G. Prévost, J.-Arthur Desaulniers, * Dr Louis-A. Perras, Dr William-G. Béland, Dr A.-N. Sénézac, † Dr Alphonse Normandin, Joseph-P. Trudel, F.-A. Rousseau, † Charles-A. Poirier, Dr Arthur-L. Brunelle, † Me Oscar-U. Dionne, † Prudent Lebeau, Romuald Boucher, Roland Dion, Ulric Collette, M. l'abbé Joseph-N. Hamel, Joseph Langlois, Ar-

sène Lévesque, Joseph-P. Duchaine, Aldège Chaussé, Dr A.-H. Collette, † Dr Raymond Sénécal, * Me Zéphyr Paquin, William-A. Payette, Alexandre-A. Petit, † Domina Surprenant, * Henri-J. Magnant, * Rodolphe-J. Carrier, Homère-J. Parent, Joseph-F. Carignan, Paul Duchaine, Napoléon Lalime, Raymond Gauthier, D.-H. Gauthier, Dr W.-J. Rousseau, H.-P. Dion et Joseph Bolduc, tous de New-Bedford, à la réunion du 13 octobre 1924.

M. l'abbé Tancrede Beauregard de Worcester, Louis-P. Normand de New-Bedford, Georges-F. Rousseau de Woonsocket, R.-I., Edgar-L. Jodoin de Central Falls, R.-I., Joseph-A. Schiller de Lowell, Louis-O. Demers et J.-D. Tremblay de Boston, à la réunion du 7 mai 1925.

† M. l'abbé Georges-A. Dejordy de Tyngsboro, à la réunion du 22 septembre 1925.

Le R. P. Louis-G. Bachand, o.m.i., * Me Raymond Bourgeois, Charles-E. Bourret et Edelmard-S. Desmarais de Lowell, † M. l'abbé F.-G. Deshaies de Nashua, N.-H., René-H. Gingras de Lynn, Me J.-Edouard Lajoie de Fall-River, Joseph-E. Marion de Fitchburg, et M. l'abbé A.-A. Sylvestre de Concord, N.-H., à la réunion du 20 mai 1926.

Ulric de Bellefeuille de Leominster, Dr Pierre Bergeron de Manchester, N.-H., Michel-A. Bissonnette de Central-Falls, R.-I., * Dr Armand-G. Boivin de Fall River, * Me Albert-L. Bourgeois de Lowell, * Jacques Lepoutre de Woonsocket, R.-I., * Rosario-O. Léveillé, Amédée-A. Martel et Louis-H. Paré de Marlboro, Napoléon-H. Racicot et Alphonse-E. Vézina de Brookline, et Napoléon St-Pierre de New-Bedford, à la réunion du 26 octobre 1926.

Joseph-V. Demers, Arthur Landry, Adéland Langlois, Arcade Marcoux, Adhémar Méthé, tous de New-Bedford, * Dr Henri-E. Gauthier de Woonsocket, R.-I., Dr Jean-N. Normand de Fall-River, Prime Robichaud de Gardner et Walter-E. Lessard de Manchester, N.-H., à la réunion du 3 mai 1927.

Le R. P. Armand Baron, o.m.i., et † Joseph-A. Legaré de Lowell, M. l'abbé Ozias Boucher de Fall-River, Dr Pierre-T. Crispo et J.-Romuald Crispo de New-Bedford, * Louis Galles, Berthelot-A. Leclaire et Ovide-J. Myette de Woonsocket, R.-I., * Dr Marius Peladeau de Brattleboro, Vt., et Dr Georges-E. Tardif de Brookline, à la réunion du 19 octobre 1927.

Le Dr J.-H. Jacques de Fitchburg et * Homer-W. Bourgeois de Lowell, à la réunion du 10 avril 1928.

Philippe-V. Erard et Dr Philippe Sainte-Marie de Springfield, * Rodolphe Janson-Lapalme de Lawrence et le Dr Conrad-C. Tessier de New-Bedford, à la réunion du 14 novembre 1928.

† M. l'abbé Ovide Chaput de Boston, Dr J.-O. Beauchamp de Chicopee Falls, Dr J.-A.-Z. Potvin de Springfield, Arthur-J. Beaudet de Manchester, N.-H., Maurice Jouvencaux d'Olneyville, R.-I., Arthur Lapierre de Fall-River, Napoléon St-Pierre de New-Bedford et Joseph-A. Lussier de Brookline, à la réunion du 8 mai 1929.

Au 30ème anniversaire, Me Alphée Achin, Paul-J. Choquette, † Athanase-J. Coutu, Olivier-L. Desaulniers, Arthur-Z. Drainville, * Léon-Allard Lavallée, Joseph Provost, Timothée-E. Roy de Lowell, Me Omer-H. Amyot, Arthur Boulay, * Me Alfred-J. Chrétien, Paul-J. Gingras, Lucien-H. Gosse, J.-N. Guertin, Dr Edgar-J. Jacques, Charles-H. Martel, * l'hon. Arthur-

E. Moreau, Aimé Normand, Raoul Normand, Wilfrid-E. Provost et * Adolphe Robert de Manchester, N.-H., Charles Barré, Bertrand-E. Blais, Albert-J. Coutu, Emile Dubuc, Joseph-A. Poliquin, Germain Ruest et Contran Ruest de Pawtucket, R.-I., Ephrem Barthélemy, Philippe Boucher, Valmore-H. Forcier et Wilfrid-J. Mathieu de Woonsocket, R.-I., Louis-Auguste Bédard, Neil-P. Comeau, Joseph-L. Cormier de Lynn, J.-Albert Benoit, Victor-B. Dion, M. l'abbé Adrien Gauthier, M. l'abbé Alphonse-E. Gauthier et Dr Georges-H. Gendron de New-Bedford, * Joseph Bourgeois de New-York, Arthur-O. Burque, * Donat Corriveau, Me Antoine-Albert Guertin de Nashua, N.-H., * William Bourgeois, Maxime Coderre, Edouard-A. Cormier, Arthur-O. Dupont, Lafayette Forcier, Romain Goyette et Wilfrid-A. Laflamme de Brookline, Michaele Cantarella, Henri-M. Mailhot et * Ralph-Joseph Thibodeau de Boston, * Dr Wilfrid-R. Delaney de Cambridge, † Dr J.-A. Drouin de St-Johnsbury, Vt., Alphonse-R. Favreau de Brighton, Dr Oswald Fleury de Holyoke, Albert-J. Foisy, Dr W.-A. Morais, Dr Joseph-O. St-Denis de Fall-River, Alma Forcier de Goodyear, Conn., * Dr Adé-lard-J. Harpin de Worcester, Théodore Jobin de Watertown, Lucien-H. Larue d'Arlington Heights, Jean-M. Legris de Providence, R.-I., Dr J.-H. Lusier de Springfield, † Georges-E. Pagé de Framingham, † Dr Georges-C. Pré-court de Biddeford, Thomas-Henri Valcour de Hudson, Mass., * Pierre-E. Villiotte de Roxbury et William-H. Wellen de Marlboro, à la réunion du 17 novembre 1929.

Le Dr Joseph-C. Pothier de New-Bedford et * George Filteau de Woonsocket, R.-I., à la réunion du 22 mai 1930.

† Antonio-J. Provost et Dr A.-O. St-André de Boston, * Dr Léon-J. Vallière et Edmond-L. Belley de Lowell, J.-Robert Broussard de Cambridge et Victor-J. Charpentier de Fitchburg, à la réunion du 25 novembre 1930.

* Me Dewey-G. Archambault, * Maxime-J. Cornellier de Lowell, Albert-J. Boisclair de Manchester, N.-H., Joseph-O. Thibault de Salem et Ernest-H. Vézina de Roslindale, à la réunion du 19 mai 1931.

Joseph-O. Authier de Cambridge, † le R. P. J.-A. Fortier, o.m.i., de Lowell, Aimé-H. Burke de Swampscott et "L'Avenir National" de Manchester, N.-H., à la réunion du 18 novembre 1931.

* Dr E.-J. Bélanger de Nashua, N.-H., * Dr Benoit-N. Garneau de Fall-River, * Albert-J. Lamoureux de Gardner, le R. P. Léon Loranger, o.m.i., de Lowell, et Me Sylva-C. Lachapelle de Leominster, à la réunion du 30 mars 1932.

* Dr Albert-C. Poirier de Cambridge, * Hector-E. Cormier de Brockton et * Auguste Gerald de Brooklyn, N.-Y., à la réunion du 10 octobre 1932.

* Antoine Clément de Lowell, * Louis-P. Clapin de Fall-River, Emile Auger de New-Bedford, à la réunion du 24 mars 1934.

* Damase-J. Brochu et Armand Dufresne fils de Boston, Jean Guénard de Dracut, Henri-J. Lambert et Philippe-A. Lajoie de Fall-River, le R. P. Arthur-W. Saint-Cyr, o.m.i., Jacques Gilet et * Arthur-L. Turcotte de Lowell, Joseph-H. Laflamme, * M. le curé A.-P. Boire, Me Ernest-R. D'A-mours, Joseph Laberge et * Waldon-O. Gélinas de Manchester, N.-H., * M. l'abbé J.-Léonidas Reid, Ernest-D. Lacroix, * Roland-M. Dessen et Albert-V. Carrier de Marlboro, * M. l'abbé Albert Bérubé et M. l'abbé Eugène

Dion de New-Bedford et † Mgr Jean-Baptiste Labossière de Salem, à la réunion du 20 novembre 1934.

† M. le curé Stanislas Vermette de Lynn, * Dr Joseph Roy de Webster et Dan Touchette de Lawrence, à la réunion du 9 mai 1935.

A.-W. Nolet et Alex. Goulet de Boston, * M. le curé Charles Cordier, M. l'abbé Georges Duplessis, * Horace-J. Grenier, Edouard-A. Cormier, * Dr Joseph-S. Phaneuf et le † Dr A.-J. Allaire de Brockton, * Maurice-L. Lavallée de Manville, R.-I., * Louis-F. Geoffrion de North-Cambridge, Dr Dolor-J. Lafond de Gardner, John Paquin, * Théodore Loranger de New-Bedford, le * Dr J.-E. Mercier et * Armand Auclair de Fall-River, * Dr Alfred-P. Lachance de Gardner, * Wilfrid Beaulieu et Jean-O. Chaîné de Worcester, † Charles-E. Martel fils et l'hon. Albert-J. Précourt de Manchester, N.-H., * M. le curé P.-C. Gamache de Nashua, N.-H., et * l'hon. Antonio Prince de Woonsocket, R.-I., à la réunion du 19 novembre 1935.

* Josaphat Benoit de Manchester, N.-H., et Edgar-G. Brouillet de Brockton, à la réunion du 14 mai 1936.

Robert-H. Beaudreau de Cambridge, Arthur Milot de Woonsocket, R.-I., Raymond-O. Boucher de New-Bedford, * Arthur Simoneau de Marlboro, Louis-T.-M. DesChênes de Fitchburg, * M. l'abbé Adrien Verrette de Manchester, N.-H., * M. l'abbé Arthur-G. Dupuis et Pierre Labonté de Fall-River, * Me Paul-R. Foisy de Lowell et le * Dr Paul Dufault de Rutland, Mass., à la réunion du 11 novembre 1936.

* William Arseneault de Cambridge, le Dr Damase Caron et M. l'abbé Achille Lettre de Manchester, N.-H., * Hervé-E. Généreux de Jamaica Plain, * Dr Armand Picard et Dr Auray Fontaine de Woonsocket, R.-I., Edmond Langlois, * Dr Arthur-J.-B. Falcon et Clovis Brunelle de Pawtucket, R.-I., * J.-A. Bonvouloir de Central-Falls, R.-I., Wilfrid Paquin de Providence, R.-I., * Lauré-B. Lussier de Manville, R.-I., Me Fernand Bernardin, John-B. Gallant, Arthur-J. Scott et Aimé Lemoine de Lawrence, * M. l'abbé Albert-J. Massé d'Attleboro, Aimé-A. Gauthier de Boston, * Roger Beaulieu de Worcester, * Charles-M. Brodeur de Nashua, N.-H., M. l'abbé François-X. Gauthier, Almanzor-L. Dupuis, * Louis-A. Biron fils et * R. P. J.-B.-A. Barette, o.m.i., de Lowell, Emile-A. Houle de Dracut, * M. l'abbé Camille-A. Blain de Holyoke, M. l'abbé Alfred-R. Julien de Marlboro, M. l'abbé Philippe-C. Breton de Waltham, MM. les abbés * L.-H. Morais et T.-A. Grenier de New-Bedford, Dr G.-A. Bellehumeur de Gardner, * M. l'abbé Paul Desaulniers de Manchester, N.-H., et Adélard Goulet de Boston, à la réunion du 7 avril 1937.

Victor-J. Mulaire et Henri-O. Bélanger de Boston, * M. l'abbé Philias Lefèvre de Brockton, R. F. W. Garneau, f.s.c., et Adrien-G. Tétreault de Central-Falls, R.-I., Bertrand-L. Plante et Dr Paul-O. Barré de Fall-River, M. l'abbé J.-Emile Dupont et * Paul Phaneuf de Lowell, M. le prof. Charles-H. Rainville de Manchester, N.-H., le * Dr Antoine Dumouchel de North-Adams, et * Charles-P. Gemme de Worcester, à la réunion du 11 novembre 1937.

† M. le curé Charles-H. Jeannotte de North-Adams, † J.-H. Frenière de Rutland, Vt., * M. l'abbé Joseph-H. Boutin de Linwood, * M. l'abbé H.-A. Boutin de Northampton, * M. l'abbé Jean-B. Messier de Chicopee, * M.

l'abbé Antonio-Oscar Dufault de Worcester, S. H. le maire Leo-E. Carney de New-Bedford, * Adrien Bonvouloir de North-Adams, * J.-G.-Dominique Lebel et * Basil-A. Joannides de Manchester, N.-H., * J.-Albert Foisy de Woonsocket, R.-I., * Antonio Goulet de Salem, * Me Frédéric Bergeron de Fall-River et * J.-Arthur Bélisle de Worcester, à la réunion du 4 mai 1938.

* Edgar Corneau de Biddeford, Maine, le * R. P. Alcime-M. Cyr, s.m., de Boston, * J.-Adrien Gadoury et * Clarence-J. Tougas de Brockton, Lionel Dansereau, * M. l'abbé Roland-J. Massé et Joseph Plante de Fall-River, * Dr Raymond-E. Lévesque de Gardner, * M. l'abbé Arthur-O. Mercier de Dracut, † M. le curé Simon-P. Lonergan, * Lionel Morais, * Joseph Péloquin et * Joseph Routhier de Lowell, * Albert-F. Ballard et * Gérald Robert de Manchester, N.-H., * Raymond Lemay de Marlboro, * Albert-J. Loranger et le * Dr Wilfrid Rousseau de New-Bedford, * Armand-J. Marot de Pawtucket, R.-I., Me J.-M. Bachand de Putnam, Conn., M. l'abbé Lionel Beaudet et * Hormisdas Ethier de Woonsocket, R.-I., * L.-Paul Courchesne et * N.-E. Prévost de Worcester, à la réunion du 26 octobre 1938.

* Emile Coulon de Boston, * A.-A. Brouillard de Lawrence et Georges Lamontagne de Worcester, à la réunion du 3 mai 1939.

* M. Antonio-N. Roy, le Dr Joseph-Armand Fournier, et * M. l'abbé Anatole Desmarais de Fall-River, * M. le prévôt fédéral J.-Henri Goguen de Leominster, * M. le curé Georges Dumas d'East-Blackstone, * M. le Dr H.-Homer LeClair, MM. le † Dr Raymond-E. Sénécal et Alfred-H. Saulnier de New-Bedford, † M. le curé Albert-J. Tessier et M. Joseph-T.-E. Lajoie de Worcester, M. Georges-V. Morin de Pawtucket, R.-I., * M. Serge Lamoureux de Woonsocket, R.-I., et * M. l'abbé Louis-Philippe Routhier de Suncook, N.-H., à la réunion du 12 octobre 1939.

M. le dentiste Joseph-A.-N. Thibert de Fitchburg, M. Jean-Léon Oury de Woonsocket, R.-I., M. François-A. Sylvestre de Seattle, Wash., et * M. Jacques Ducharme de Holyoke, à la réunion du 30 avril 1940.

MM. les curés * J.-Charles Cormier de Brockton et * Hector-A. Benoit de Newmarket, N.-H., * M. l'abbé Emile-O. Hémond de Lowell, * M. le Dr Roland Cartier de Rutland, Mass., MM. * Linnus Allain de Gardner, * Gérard Beaulieu de Worcester, * Roger Claret et * Roland-G. Desmarais de Boston, * Henri Hazebrouck et * Georges Vandeputte de Woonsocket, R.-I., * F.-André Hunnewell de Wellesley Hills, * Arthur Maybay de Marlboro, Jean Bournival de Manchester, N.-H., et * Hector-Joseph Robitaille de New-Bedford, à la réunion du 9 octobre 1940.

* M. le professeur Edward-B. Ham d'Ann Arbor, Mich., * le Club des Francs-Tireurs de New-Bedford pour deux délégués, * M. Dolord-J. Hamel de Worcester, et * M. Edgar Jodoin de Central-Falls, R.-I., à la réunion du 14 mai 1941.

MM. * Roger Bernique et * Joseph-P. Duchaine de New-Bedford, * Armand Bonvouloir de North-Adams, * Claude Chiasson et * Me Joseph-A. Lemieux de Cambridge, * M. l'abbé Théodore-A. Demers d'East-Blackstone, MM. * J.-Orion Duchesneau de Central-Falls, R.-I., * Joseph-A. Guay d'Atlantic, Mass., * William-C. Guay de Topsfield, Mass., * M. le dentiste Edouard Morin de Pawtucket, R.-I., et * M. le Dr Gabriel Nadeau de Rutland, Mass., à la réunion du 19 novembre 1941.

* M. Albert-J. Beaudry de Manchester, N.-H., à la réunion du 20 mai 1942, et * M. Arthur-A. Bechet de Woonsocket, R.-I., à la réunion du 8 novembre 1942.

† Le R. P. Paul de Mangeleere, s.j., professeur à Boston College, et * l'hon. Armand-H. Côté de Pawtucket, R.-I., secrétaire de l'Etat du Rhode-Island, à la réunion du 26 mai 1943.

MM. les curés * William-E. Drapeau d'Everett, * Pierre-H. Gauthier de Holyoke, * Doria Desruisseaux de Manchester, N.-H., et * Alvia-N. Gagnon de Linwood, Mass., MM. les abbés * Sylvio Barrette de Marlboro, * Léon Perras de Lynn et * Gilbert Leduc de Newburyport, Mass., * Me Napoléon-A. Marcou de Waterville, Maine, * M. le professeur Antoine-J. Jobin d'Ann Arbor, Mich., MM. * Raymond Lemieux de Danielson, Conn., * Ralph Zanca et * François Poirier de Marlboro, Mass., à la réunion du 10 novembre 1943.

Le secrétaire.

TABLE DES MATIERES

Compte rendu de la séance du 26 mai 1943	Antoine Clément	3
Allocution du Président	J.-Ubalde Paquin	4
Présentation du conférencier	J.-Ubalde Paquin	4
L'histoire de l'enseignement du français aux Etats-Unis	Arsène Croteau	6
Eloge de feu Louis-J. Jobin	R. P. Paul de Mangeleere, s.j.	19
Compte rendu de la séance du 10 novembre 1943 ..	Antoine Clément	21
Allocution du Président	J.-Ubalde Paquin	22
Présentation du conférencier	J.-Ubalde Paquin	23
La vie dans les camps de concentration allemands	R. P. Pierre Goube, s.j.	24
Feu le Dr Raymond Sénécal	J.-Ubalde Paquin	27

Revue d'histoire franco-américaine

Le Docteur Alphonse Daudelin: belle figure, belle vie	Corinne Rocheleau-Rouleau	28
Present-Day Trends in French Canadian Literature ..	Burton LeDoux	42
Louis Robert et ses descendants	Adolphe Robert	64
Notes sur la médecine franco-américaine	Paul Dufault	98
Suite de la liste des maires franco-américains ...	Maxime-O. Frenière	110
Le barde de Brockton	Nemo	111
Liste des membres depuis la fondation de la Société	Le secrétaire	112
Nouveaux membres et bureau de 1943-1944		

1943

NOUVEAUX

MEMBRES HONORAIRES

Séance du 26 mai

M. ARSENE CROTEAU, chef du département des langues
étrangères à l'Université du Connecticut

Séance du 10 novembre

R. P. PIERRE GOUBE, S. J., de Lille, France,
aumônier militaire des élèves-aviateurs français de Tuscaloosa, Ala.

M. J.-HENRI FRENIERE, industriel à sa retraite, de Rutland, Vt.

NOUVEAUX

MEMBRES TITULAIRES

Séance du 26 mai

R. P. PAUL DE MANGELEERE, S. J., chef du département
de français à Boston College

L'HON. ARMAND-J. COTE, de Pawtucket, R.-I.,
secrétaire de l'Etat du Rhode-Island.

Séance du 10 novembre

M. le curé WILLIAM-E. DRAPEAU, Everett, Mass.

M. le curé PIERRE-H. GAUTHIER, Holyoke, Mass.

M. le curé DORIA DESRUISSEAUX, Manchester, N.-H.

M. le curé ALVIA-N. GAGNON, Linwood, Mass.

M. l'abbé SYLVIO BARRETTE, Marlboro, Mass.

M. l'abbé LEON PERRAS, Lynn, Mass.

M. l'abbé GILBERT LEDUC, Newburyport, Mass.

Me NAPOLEON-A. MARCOU, Waterville, Maine

Prof. ANTOINE-J. JOBIN, Université du Michigan, Ann Arbor

M. RAYMOND LEMIEUX, Danielson, Conn.

M. RODOLPHE JANSON-LAPALME, Lawrence, Mass.

M. RALPH ZANCA, Marlboro, Mass.

M. FRANCOIS POIRIER, Marlboro, Mass.

Société Historique Franco-Américaine

Fondée le 4 septembre 1899

BUREAU

1943 - 1944

PRESIDENT D'HONNEUR

GILBERT CHINARD — Professeur à l'Université de Princeton, N.-J.

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

JAMES GEDDES fils — Professeur émérite de l'Université de Boston
PIERRE-GEORGES ROY — Archiviste consultant de la Province de Québec

PRESIDENT

J.-UBALDE PAQUIN, M. D., 1279 avenue Acushnet, New-Bedford, Mass.

VICE-PRESIDENT

GEORGES-A. BOUCHER, M. D., Brockton, Mass.

SECRETAIRE

ANTOINE CLEMENT — Rédacteur en chef à "L'Etoile," 195, rue West Sixth,
Lowell, Mass

SECRETAIRE ADJOINT

WILFRID BEAULIEU — Directeur du "Travailleur" de Worcester, Mass

TRESORIER

L'HON. JUGE ARTHUR-L. ENO — Adjoint de la Cour du District,
45, rue Merrimack, Lowell, Mass.

CONSEILLERS

— POUR 3 ANS —

JOSEPH L'ESPIER — Doyen des journalistes, Holyoke, Mass.
ADOLPHE ROBERT — Président général de l'Association Canado-Américaine,
Manchester, N.-H.
EUGENE-L. JALBERT — Conseiller juridique de l'Union St-Jean-Baptiste
d'Amérique, Woonsocket, R. I.

— POUR 2 ANS —

OMER-E. BOIVIN, M. D. — Fall River, Mass.
M. le curé F.-X. LARIVIERE — Marlboro, Mass.
M. LE DR ALBERT POIRIER — Cambridge, Mass.

— POUR 1 AN —

RODOLPHE CARRIER — Ordonnateur d'enterrements, New-Bedford, Mass.
ANTOINE DUMOUCHEL, M. D. — North-Adams, Mass.
ARTHUR-J.-B. FALCON, M. D. — Pawtucket, R.-I.

ANNÉES

1944 et 1945

BULLETIN

DE LA



SOCIÉTÉ HISTORIQUE
FRANCO-AMÉRICAIN

BOSTON, MASSACHUSETTS
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

La Société Historique Franco-Américaine

présente son quatrième Bulletin biennal sous forme de revue
avec comptes rendus de ses séances des 24 mai et 21 novembre
1944 et 28 novembre 1945, et une série de quelques articles
sur des sujets d'histoire franco-américaine.

Ce Bulletin fait suite
à l'important ouvrage

“LES QUARANTE ANS DE LA
SOCIETE HISTORIQUE FRANCO-AMERICAINE”
1899 - 1940

qui résume les travaux de la Société depuis sa fondation
jusqu'à son 40ème anniversaire

En vente chez le trésorier

Bulletin aussi offert à 50c aux personnes intéressées

The Franco-American Historical Society

presents its

Fourth Biennial Bulletin

with reports of its semi-annual meetings held on May 24th
and November 21st, 1944, and November 28th, 1945, and
a series of articles on Franco-American History

This Year Book supplements
the volume

“LES QUARANTE ANS DE LA
SOCIETE HISTORIQUE FRANCO-AMERICAINE”
1899 - 1940

a compilation of the addresses and lectures given before
the Society from the year of its foundation to the present
time by French, Belgian, Canadian and American
scholars, professors and clergymen.

PRICE :

Bound in Heavy Leatherette Paper, \$5.00

Order now from the Treasurer of the Society
ARTHUR L. ENO, 219 Hildreth Bldg.
45 Merrimack Street, Lowell, Mass.

Bulletins also sold at 50c to non-members of the Society.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINE

SOMMAIRE

Compte rendu de la séance du 24 mai 1944 (La Belgique au carrefour des cultures et des guerres)	Antoine Clément
Allocution du Président	J.-Ubalde Paquin
Présentation du conférencier	J.-Ubalde Paquin
Eloge funèbre de nos défunts	Abbé F.-X. Larivière
Compte rendu de la séance du 21 novembre 1944 (Une Fédération universelle s'impose, mais qui gardera les gardiens mêmes?)	Antoine Clément
Allocution du Président	J.-Ubalde Paquin
Présentation de S. Exc. Dantès Bellegarde, de M. le professeur René de Messières et du nouveau juge Arthur-L. Eno	J.-Ubalde Paquin
Eloge funèbre du Dr Florian-A. Ruest	Henri Gauthier
Compte rendu de la réunion du bureau du 15 avril 1945	Antoine Clément
Compte rendu de la séance du 28 novembre 1945	Antoine Clément
Allocution du Président	J.-Ubalde Paquin
Présentation du conférencier	J.-Ubalde Paquin
Pour en finir avec la menace allemande	Roger Picard
Le rôle historique de la presse	Saul Colin
Louis Jolliet, le grand découvreur	Edouard Fecteau
Salutations au consul Albert Chambon	J.-Ubalde Paquin
Présentation de la médaille Grand Prix à M. Jean Garand	J.-Ubalde Paquin
Eloge funèbre du Dr Thomas-J. Dion	Georges-A. Boucher
Remarques du Président	J.-Ubalde Paquin

Revue d'histoire franco-américaine

Un lettré illettré	Adolphe Robert
Charles Thibault: Ses lettres au major Edmond Mallet	Gabriel Nadeau
Champlain	Hugo-A. Dubuque
The Story of Carillon	J.-A. Favreau
Suite de la liste des maires franco-américains	Maxime-O. Frenière
Nouveaux membres de 1944 et 1945	
Les bureaux de 1944-1945 et 1945-1946	

Mesure de la Belgique à la Société Historique

LA BELGIQUE AU CARREFOUR

DES CULTURES ET GUERRES

Nous sommes avec vous de tout coeur, et mieux que les guerriers de Philoctète encore, nous ferons ce que ceux qui sont morts ont fait devant la justice du monde, nous dit le
Dr Robert Goffin.

Boston, le 24 mai 1944 — “La mesure de la Belgique” dans l’apport de cette nation à la civilisation humaine, à la patrie américaine, aux peuples de langue française et à la solidarité des peuples avides de liberté sur les champs de bataille, fut évoquée de façon historique et symbolique, à la réunion du printemps de la Société Historique Franco-Américaine, ce soir, dans une salle du University Club, par M. le Dr Robert Goffin, criminaliste belge et professeur à l’Ecole Libre des Hautes Etudes de New-York.

Plusieurs membres de la Société du Massachusetts, du New-Hampshire et du Rhode-Island assistaient à cette réunion présidée par M. le Dr J.-Ubalde Paquin, de New-Bedford. M. le curé F.-X. Larivière bénit la table. Outre le conférencier et les officiers du bureau, on remarquait à la table d’honneur M. Adolphe Robert, président général de l’Association Canado-Américaine. Les membres du clergé formaient le quart de l’assistance à cette réunion.

Après un savoureux dîner de demi-poulet, M. le Dr Paquin fit l’entrée en séance en évoquant le souvenir de la place immortelle de la France au milieu des nations en raison de sa contribution suréminente à l’oeuvre de la civilisation et mentionna la contribution de la Belgique à cette oeuvre en présentant le conférencier du jour, le Dr Goffin.

C’est un grand honneur que vous faites à travers ma personne aux gens de mon pays et un hommage que cet auditoire distingué aux douloureux martyrs de la Belgique qui est au carrefour des civilisations et des guerres. En terre d’exil douce me fut la compagnie des Canadiens français et de leurs descendants depuis quatre ans.

Il évoqua le souvenir des vieux Wallons qui fondèrent la Nouvelle-Rochelle près de New York en 1623 dans une chronique de 1670 qui disait qu’ils portaient le samedi soir en sabots de bois de saule et en chantant le psaume de la patrie absente pour aller assister à l’office du dimanche à Manhattan.

Ce soir nous représentons des choses perdues et à regagner, la liberté de la mère patrie, à qui je dois de vivre et de penser français, et je vous parlerai de la Belgique, de la France, du Canada et de l’Amérique, unis et solidaires dans une grande affection de la liberté et dans la recherche de la civilisation.

Comme à la bataille de Crécy, où le roi aveugle de Bavière mourut avec ses chevaliers wallons, nous resterons ensemble jusqu’au bout devant notre mère la France qui a donné au monde une civilisation comme nulle autre patrie ne lui a donnée. La France subit pour le moment une éclipse. Mais la grandeur d’une nation ne se mesure pas sur les champs de bataille, mais par sa civilisation, sa pensée, son art. La France éternelle est la mère glorieuse qui a donné la liberté au monde.

Goëthe et Longfellow sont venus dans mon pays "où commencent les frontières de la patrie de la liberté." Tous les noms de villages y sont des noms de batailles. Romains, Cythes, Huns, Barbares, Normands, Espagnols, Autrichiens, Italiens, Allemands et Anglais sont tous venus chez nous et les chevaux du monde entier y ont brouté nos froments. Les Canadiens ont bien eu leur grand dérangement au siècle dernier, mais ils sont des gens heureux parce qu'ils ont une continuité de liberté que nous n'avons pas et que nous n'avons jamais eue.

Le conférencier fit le récit du ballottement de la domination de la Belgique entre les nations voisines jusqu'à l'indépendance, puis aux invasions du XX^e siècle. Du duché de Bourgogne, il raconta les aventures qui sont celles de tous parce que c'est là que se joue le sort des nations d'Europe dans les mariages de Marie de Bourgogne, puis de Charles Quint. Il fit la nomenclature des guerres occasionnées par le passage des héritiers des trônes d'un pays à l'autre, parla de la venue du Duc d'Albe, qui porta des milliers de Wallons à fuir en Hollande, puis à fonder la Nova Belgica, composée de New-York, du Connecticut, du New-Jersey et de la Virginie. C'est le côté protestant de la colonisation belge à New-York. Puis le Père Hennepin, avec des marins du nord de France, vint découvrir les cataractes du Niagara, la rivière St-Joseph, la haute région du Mississipi.

Dans la civilisation et les arts, la Belgique a fait une contribution qu'il y a lieu de considérer. Dans la peinture religieuse, il n'y a pas de pays qui ait surpassé l'effort qu'on y a donné, et nombre de ces peintures figurent partout dans les musées du monde. C'est aussi la Belgique qui a conservé la musique religieuse au monde jusqu'au XVI^e siècle avant la venue de la musique nouvelle.

Le pays est partagé en deux parties: le nord où l'on parle flamand et le sud des Wallons français. Et nous aussi avons dû soutenir des luttes comme vous pour la conservation de notre langue française.

Le conférencier rappela Waterloo et la défaite de Napoléon en son pays, récita des vers de Hugo et des mémoires de Châteaubriand qui visitèrent son pays, évoqua le souvenir de l'influence d'Arthur Rainbeau et de Verlaine et de la grandeur morale du cardinal Mercier et du roi Albert, qui protestèrent hautement contre l'occupation allemande de 1914 et par la suite visitèrent l'Amérique, et termina en disant que comme les guerriers de Philoctète à Troie, nous sommes avec vous de tout coeur, et avec notre poète Verhaeren nous allons plus loin qu'eux, et nous disons que nous ferons ce qu'ont fait ceux qui sont morts devant la justice du monde.

Une séance d'affaires suivit et M. le Dr Goffin fut fait membre honoraire de la Société Historique et M. l'abbé Joseph-Henri Vermette, aumônier du séminaire mariste de Tyngsboro, devint membre titulaire. M. le curé F.-X. Lavière de Marlboro fit l'éloge des membres défunts depuis la dernière réunion, M. le curé Albert-J. Tessier de Worcester, M. le curé Stanislas Vermette de Salem, le R. P. Paul de Mangeleere, s.j., de Boston College, M. J.-H. Frenière de Rutland, Vt, et le dentiste Albert-J. Allaire de Brockton, Mass.

Antoine Clément

Allocution du Président

Messieurs:

La France a besoin de nous comme la civilisation mondiale a besoin de la France.

Dans toute l'histoire et de toutes les nations du monde, la France est celle qui a maintenu le plus haut, les sentiments de l'honneur et de la gloire. Sa philosophie est la plus divine et la plus humaine. Sa religion répond le mieux aux aspirations de son âme latine. Ses arts sont l'expression la plus réaliste de la nature dans sa beauté. Sa langue est la plus logique, la plus limpide et la plus élégante. Sa littérature est la plus humanitaire.

La France est la nation qui, la première et le mieux, a appliqué l'art à l'industrie.

En un mot, la civilisation française a apporté le plus de charme à la joie de vivre.

Comme héritiers de deux traditions et représentants de deux cultures, nous sommes dans une position particulière, pour parler haut, de manière à ce que la France reprenne après la guerre, la place qu'elle mérite d'avoir dans le concert des nations.

Cette courte allocution que je viens de prononcer au sujet de la France, s'adresse tout aussi bien à la Belgique, que je salue dans la personne de M. le Dr Goffin, notre conférencier de ce soir.

J.-Ubalde Paquin, M. D.

Présentation du conférencier

Messieurs:

J'ai le plaisir et l'honneur de vous présenter comme notre conférencier ce soir, l'homme le plus versatile au monde, M. le Dr Robert Goffin, célèbre criminaliste belge et professeur à l'Ecole Libre des Hautes Etudes de New-York, qui nous parlera de la "Mesure de la Belgique" en esquissant l'apport belge aux Etats-Unis et la solidarité sur les champs de bataille.

Le Dr Goffin est rédacteur, conférencier, généalogiste, expert en finance internationale, champion au jeu d'échecs, chef de cuisine, dramaturge, expert en jazz, sportsman, biographe, poète (Prix des Poètes de 1937), naturaliste, musicien, analyste de nouvelles, commissaire du Code Aéronautique de Belgique, critique, auteur de romans policiers, professeur, historien, romancier, ichtyologiste, auteur de scénarios et commentateur à la radio et linguiste.

Au nombre de ses principaux ouvrages, je dois citer: "Aux Frontières du Jazz," "Carlota, the Phantom Empress," "Empress Elizabeth of Austria," "Le Roman des Rats," "Le Roman de l'Araignée," "Le Roman des Anguilles," "The Burgomaster of Brussels," et "Catherine Schrott, Empress Without a Crown" fait en collaboration, et "Le Roi des Belges a-t-il trahi?"

M. le Dr Robert Goffin. . .

J.-Ubalde Paquin, M. D.

ELOGE FUNEBRE DE NOS DEFUNTS

par M. le curé F.-X. Larivière

Depuis sa dernière assemblée, la Société Historique Franco-Américaine a été bien éprouvée. Il y aura bientôt trente ans que j'appartiens à cette société et c'est la première fois qu'à la même assemblée cinq de ses membres sont ajoutés à la liste de ses nombreux disparus.

Le premier sur la liste est le regretté Père Stanislas Vermette.

Il naquit d'une famille de cultivateurs, d'une famille où la prière précédait et accompagnait le travail. Après de fortes études au Collège Ste-Thérèse, son village natal, il reçut l'onction sacerdotale le 13 septembre 1903. Il n'exerça son ministère au Canada que pendant un an et, répondant à un nouvel appel du Seigneur, il vint aux Etats-Unis, où un grand besoin de prêtres franco-américains se faisait sentir. Après avoir rempli la charge de vicaire à St-Joseph de Salem, Mass., il fut nommé curé-fondateur de la paroisse franco-américaine d'Ipswich, où il se fit charpentier et construisit de ses propres mains l'église St-Stanislas, qu'il éleva plus tard d'un étage pour donner place à une école où plus de cent enfants reçoivent l'instruction sous la sage direction des Soeurs Ste-Chrétienne. En 1926 il fut nommé curé de la paroisse du Sacré-Coeur, à Brockton, où il fit construire une magnifique école. A la mort du Révérend Père O.-P. Lacroix, il fut nommé curé de St-Jean-Baptiste de Lynn. Pendant les neuf ans qu'il y vécut il fit subir à l'église, à l'école et au presbytère d'importantes réparations et de nombreuses améliorations. En 1940, il revint à St-Joseph de Salem comme curé, bien décidé de compléter l'oeuvre magnifique de ses prédécesseurs, mais il avait compté sans la maladie. Le mal qui devait l'emporter avait déjà commencé son travail. Telle fut la vie simple du R. P. S. Vermette, vie passée dans le service du Seigneur, et il est mort le 18 février dans l'amour de son Dieu comme un héros, comme un chrétien, comme un prêtre.

Le même jour des funérailles du R. P. Vermette avaient lieu, à Notre-Dame-des-Canadiens de Worcester, celles d'un autre membre de la Société Historique, un membre de l'assemblée du 40ème anniversaire, M. le curé Albert-T. Tessier. Né dans le nord de la province de Québec, à St-Félix de Valois, il avait fait ses études au grand Collège de Montréal. A Fitchburg, où je l'ai connu, il a travaillé à élever le niveau du français dans l'école paroissiale. A Notre-Dame-des-Canadiens de Worcester, il s'est montré financier et il a diminué considérablement la dette de la belle église Notre-Dame. La maladie qui aurait dû l'arrêter ne l'effraya pas et il entreprit seul, en automobile, un voyage dans le Sud. Il y était allé chercher la santé et il y trouva la mort. Il rendit son âme à Dieu quelques jours avant le R. P. Vermette.

A une de ces dernières réunions de la société, un vieux membre donnait sa démission comme membre actif, parce que, écrivait-il, "je suis trop vieux pour m'occuper de la société." Vous avez accepté sa démission mais vous l'avez mis sur la liste des membres honoraires. Ce vieillard était monsieur J.-Henri Frénière, décédé à Rutland, Vt, le 3 mars dernier, à l'âge de 90 ans. Ce n'est pas surprenant, il venait de Saint-Hyacinthe, province de Québec, où l'on vit longtemps. Il fut un Franco-Américain en vue à Rutland, dont il fut un des échevins pendant neuf ans. Depuis 1900, il dirigeait une maison spécialisée dans la fabrication de pompes utilisées dans les carrières de marbre et dans les mines d'or et d'argent du monde entier. Jusqu'à ses derniers moments, il re-

cherchait les livres canadiens, surtout ceux qui traitaient d'histoire et de mécanique, et il possédait une des plus riches bibliothèques du Vermont.

J'arrive au quatrième, qui est, celui-là, un membre honoraire de la société parce qu'il avait fait ici une conférence sur les saints Martyrs canadiens intitulée "Une page d'épopée" à la réunion du 7 mai 1925. Le Révérend Père Paul de Mangeleere, s.j., décédé le 5 avril à l'hôpital Carney, était professeur de langues romanes à Boston College depuis 20 ans. Originaire du Brabant, Belgique, il vint jeune au Canada, où il fit un stage à la maison des Jésuites à St-Boniface, Manitoba, et un autre stage à celle de Montréal. Il fut toujours un membre assidu et chaque assemblée le ramenait au milieu de nous et tous nous avons pu apprécier sa bonté, sa délicatesse et son attachement à toutes nos institutions. Il était bien connu dans un grand nombre de centres franco-américains, où il aimait à exercer son ministère. Décédé pendant la Semaine Sainte, sa dépouille reçut une bénédiction le Vendredi Saint et une messe basse, suivant le règlement des Jésuites, fut dite au premier jour libre. Il repose à Weston College.

Depuis que monsieur le Président m'a demandé de faire l'éloge de ces quatre membres défunts, j'apprends qu'un cinquième membre est décédé, M. le Dr Allaire, de Brockton, et son curé m'en a dit tant de bien que je veux en faire part à l'assemblée.

Le Dr Allaire, né à Millbury, a passé la plus grande partie de sa vie à Brockton, où il avait une nombreuse clientèle. C'était un bon compagnon et il avait l'estime de ses concitoyens. Attaché à l'église du Sacré-Coeur, il a toujours refusé son affiliation à une autre église, en face de laquelle il demeurait. Il fut un bon époux, un père dévoué et un bon catholique.

Je demande, monsieur le Président, que les membres se tiennent debout pendant quelques instants et, comme la fleur que la tombe préfère est la prière, je demande aussi que nous disions un Pater et un Ave pour nos chers disparus.

M. le curé F.-X. Larivière

UNE FEDERATION UNIVERSELLE S'IMPOSE, MAIS QUI GARDERA LES GARDIENS MEMES

Des trois principes démocratiques: liberté, égalité et fraternité, c'est ce dernier qu'il faut invoquer pour avoir une paix durable, dit Dantès Bellegarde.

Boston, 21 novembre 1944 — C'est une paix durable qu'appellent de tous leurs vœux les hommes de l'univers entier et elle ne sera donnée qu'à la Fédération universelle de toutes les Nations-Unies imbues du troisième grand principe démocratique de fraternité à l'intérieur de leur pays, dans leurs groupes régionaux et dans les rapports entre nations à la future Société des Nations mondiale, affirma dans son langage clair et net S. Exc. Dantès Bellegarde, ministre plénipotentiaire d'Haïti en mission spéciale au Canada, aux membres et invités de la Société Historique en la salle Georgian de l'hôtel Statler de Boston, ce soir.

Le ministre haïtien fit un magnifique exposé de ce que doit être la Fédération universelle de demain, à base des trois grands principes démocratiques de liberté, d'égalité et de fraternité, en soulignant les grandeurs et les faiblesses de la Société des Nations, en commentant les accords de Dumbarton Oaks et en terminant par prophétiser le rôle stabilisateur que le Canada est appelé à jouer à l'Union Panaméricaine et dans la Fédération universelle. Des salves d'applaudissements maintes fois répétées ont marqué l'accueil chaleureux que l'auditoire fit à la magnanime conférence du distingué visiteur.

M. René de Messières, professeur à Wellesley College, fit ensuite un bel exposé de l'oeuvre de France Forever en rappelant que le passé était garant de l'avenir et que l'histoire fournissait les faits et tous les faits sur lesquels on pouvait se guider pour en venir à découvrir la vérité et les conclusions nécessaires dans la préparation de l'avenir.

Citant l'ex-président Hoover qui disait en 1943 qu'en considérant l'effet possible de la participation américaine à la Société des Nations, il fallait se rappeler que l'ancienne diplomatie de puissance aurait dans tous les cas dominé l'Europe, à cause de la détermination fondamentale de la Grande-Bretagne et de la France de maintenir la domination militaire et de régler l'importante politique européenne (en dehors de la Société). Ainsi la supposition que les Etats-Unis auraient pu en étant membre de la Société empêcher une seconde guerre mondiale est une très grande supposition que les Etats-Unis auraient volontiers résisté à la puissance militaire de la France et de l'Angleterre.

M. de Messières riposta que la France fut envahie six fois en 150 ans et qu'à la fin de la dernière guerre le militarisme franco-anglais garda 10 divisions pour faire face aux 250 que l'on créa par la suite en Allemagne, qui fut la plus grande bénéficiaire financièrement de la Grande Guerre, ayant eu en prêts un surplus de 20,000,000,000 de marcs-or pour se tirer de sa banqueroute désespérée et préparer sa nouvelle domination avec plus de barbarie que jamais.

Et ainsi dans ces leçons de Jeanne d'Arc et de Henri IV, les Français ont trouvé leur chef de l'heure présente dans la personne de Charles de Gaulle et ceux des Etats-Unis se sont unis à quelques milliers d'Américains pour aider à la résistance devenue efficace parce que nous avons été témoins de l'odieuse

barbarie raffinée du siècle présent et que nous savions que de la souffrance naîtrait le triomphe de l'avenir.

Au cours de la séance d'affaires, M. le Dr Henri-E. Gauthier de Woonsocket fit l'éloge de M. le Dr Florian-A. Ruest de Pawtucket, puis S. Exc. Dantès Bellegarde et M. René de Messières furent élus membres honoraires de la Société.

Le R. P. Thomas Landry, o.p., curé de Ste-Anne de Fall-River, M. l'abbé Georges Trottier de Notre-Dame-des-Canadiens de Worcester, MM. les abbés Charles Fortin et Moïse Ledoux de la paroisse St-Antoine de Worcester, M. Robert-L. Frédette, auteur de New-York, M. Rodolphe-E. Pepin de Roxbury, Me Edouard-J. Lampron, procureur de Nashua, N.-H., M. Georges-H. Poirier et M. Lucien-C. Sansouci, éditeur du "Guide Franco-Américain" de Woonsocket, R.-I., M. le Dr Fernand-J. Hémond de West-Warwick, R.-I., M. Archibald-P. Lemieux, président de la Wright Machine Co., de Worcester, et M. Roméo-D. Raymond, éditeur de "La Justice" de Holyoke, ont été élus membres titulaires de la Société.

M. le juge Alfred-J. Chrétien, de Manchester, présenta le rapport du comité de nomination et recommanda la réélection du bureau, M. le Dr J.-Ubalde Paquin de New-Bedford, président; M. le Dr Georges-A. Boucher de Brockton, vice-président; M. Antoine Clément de Lowell, secrétaire; M. Wilfrid Beaulieu de Worcester, secrétaire adjoint; M. le juge Arthur-L. Eno de Lowell, trésorier; M. Rodolphe Carrier de New-Bedford, M. le Dr Antoine Dumouchel de North-Adams et M. le Dr Arthur-J.-B. Falcon de Pawtucket, conseillers pour trois ans. M. le Dr Gabriel Nadeau de Rutland, Mass., et M. Maxime Cornellier de Lowell faisaient partie du comité de nomination.

Le comité de réception était composé de M. Adolphe Robert de Manchester, N.-H., M. le Dr Arthur-J.-B. Falcon de Pawtucket et M. Wilfrid Beaulieu de Worcester.

A la table d'honneur, il y avait, outre S. Exc. Dantès Bellegarde, M. de Messières et le Dr Gauthier, M. le juge Raoul-H. Beaudreau de Belmont, M. le curé F.-X. Larivière de Marlboro, M. Adolphe Robert, le R. P. Léon Loranger, o.m.i., de Lowell, ainsi que le président, le secrétaire et le trésorier de la Société.

On remarquait encore au nombre des invités, Mme de Messières, Mme Paquin, Mme Gauthier, Mlle Lienne Tétreault de Southbridge, M. Luc Grimaud, historien et poète, de Harvard, et M. le Dr Charles Lecomte, interne au Massachusetts General, tous deux Haïtiens.

La Société des Nations

Montrant que la liberté, l'égalité et la fraternité étaient à la base de toute démocratie, Me Bellegarde se dit fier de ce que Haïti avait fait dans le développement de la démocratie au Nouveau Monde et de ce que son pays avait contribué à la civilisation humaine.

Haïti fut la deuxième république de l'Amérique, le berceau de la civilisation sur ce continent en même temps que la fille aînée de l'Eglise en Amérique. Avec Toussaint Louverture, elle réussit son unité, puis devient indépendante le 1er janvier 1804. C'est la lutte de Louverture contre l'armée de 25,000 hommes du général Leclerc envoyé par Napoléon qui dissipe le rêve de Napoléon de créer un grand empire français à l'ouest du Mississipi.

Avec l'indépendance et la liberté, les nègres "marrons" des montagnes obtiennent leur affranchissement et abolissent l'esclavage, proclamant à la face de la terre l'égalité de tous les hommes. Et c'est d'Haïti que partira Simon Bolivar pour inspirer la liberté et l'indépendance aux peuples de la Bolivie, du Pérou, de l'Equateur, de la Colombie et de Vénézuéla.

Et à ces deux principes de liberté et d'égalité, il faut ajouter le principe de fraternité pour assurer l'entente entre les nations. A l'ancienne Société des Nations, les petits pays n'étaient pas suffisamment entendus et les délégués des grandes puissances pensaient plutôt aux principaux partis qui les appuyaient à la S.D.N. au lieu de chercher toujours et avant tout le droit, la vérité et la justice. La peur empêchait les délégués de se prononcer carrément trop souvent.

De qui sera composée la Fédération universelle? demanda-t-il. De toutes les nations de la terre à voix égale au chapitre pour les petites nations comme pour les grandes. Il sera difficile de déterminer comment et de qui sera composée la force aérienne de surveillance et il y aura à déterminer qui gardera les gardiens de la paix future.

Le Canada est attendu, dit-il, à l'Union Panaméricaine, où un 22e fauteur est là pour quand lui viendra l'indépendance, et ce pays, non impérialiste, qui inspire confiance deviendra le stabilisateur de nos relations panaméricaines.

C'est la paix entre races à l'intérieur des pays par la liberté, l'égalité et la fraternité, la paix entre pays d'un même continent, d'un même hémisphère que l'on parviendra à établir une paix durable dans une Fédération universelle, dit Me Dantès Bellegarde à son auditoire de la Société Historique qui l'a fort applaudi.

Antoine Clément

Allocution du Président

Mesdames, Messieurs:

Nous arrivons ce soir, à une nouvelle étape de la Société Historique Franco-Américaine, nous célébrons son quarante-cinquième anniversaire, ses noces de rubis. Et, durant ces quarante-cinq ans de vie fructueuse pour les Franco-Américains, elle est arrivée à l'apogée de son succès, par le nombre de ses membres, l'importance de ses oeuvres et la réserve qu'elle a en caisse.

Elle a vu passer autour de sa table amie, une légion de conférenciers et de membres distingués que nous aimerions à voir avec nous ce soir, afin de jouir de la chaleur de leur patriotisme et de leur amitié et de l'éloquence de leur parole.

C'est pourquoi, je vous dis avec la vieille chanson: "Quand on est si bien ensemble, quand on est si bien ici, devrait-on jamais se séparer."

Il n'y a rien au monde qui parfume la vie comme l'amitié, et quoiqu'on en dise, nous n'avons jamais trop de bons amis.

A l'automne, quand la brise refroidie colore du jaune au rouge, le feuillage de nos arbres, l'oeil se plaît à rencontrer la verdure d'un sapin viril qui émaille et vivifie le paysage.

Dans la vie, il fait bon de jalonner son cours de réunions telles que la nôtre où l'érudition se joint à l'amitié, où c'est un plaisir de revivre les traditions et les coutumes de nos aïeux.

C'est la raison pour laquelle je vous invite fortement à augmenter le cadre de nos membres, afin qu'un plus grand nombre de Franco-Américains puissent jouir de la gaieté et de l'esprit gaulois de nos réunions.

Me Dantès Bellegarde

J'aurais aimé à faire quelques rapprochements entre Haïti et le Canada français, vu que beaucoup de nos problèmes nationaux sont identiques; mais j'ai tant de belles choses à vous dire sur Me Dantès Bellegarde que je vais me limiter à son "curriculum vitae."

Notre conférencier est de Port-au-Prince, Haïti, et est ministre plénipotentiaire d'Haïti au Canada. Il est proviseur du Collège National et a fait toutes ses études au Lycée de Port-au-Prince.

Il a quitté son pays pour la première fois en 1921 pour devenir ministre d'Haïti à Paris et près le Saint-Siège. Il fut aussi délégué à la Société des Nations. Au tricentenaire de Molière, en 1922, il improvisa à la Sorbonne un discours qui fut unanimement acclamé par la presse française. Robert de Flers, de l'Académie française, dit que c'était "une page digne de figurer dans les anthologies." La même année, il fut l'un des orateurs les plus admirés de Genève.

En 1925, il fut délégué à la conférence de la Chambre de Commerce internationale à Bruxelles, à la 24e conférence de la Paix, à Paris, en 1927, à la 3e conférence commerciale Panaméricaine, à Washington, en 1930, au Congrès de l'Académie diplomatique internationale à Rome. Il est le seul homme de couleur à faire partie du conseil d'administration du bureau international de la Paix, à Genève, et à avoir le droit, en cette qualité, de voter pour les candidats au Prix Nobel de la Paix.

En 1930, il est ministre d'Haïti à Paris une deuxième fois; le 8 septembre 1930, il prononça, à la Société des Nations, au cours de la discussion du projet de M. Briand pour la constitution des Etats-Unis d'Europe, un discours qui peut être considéré comme son chef-d'oeuvre: "Les Etats-Unis et l'Amérique latine devant la Société des Nations."

En 1931, ministre d'Haïti à Washington; directeur du Lycée Pétion, directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs, en 1934. De 1934 à 1938, il visita le Canada en mission économique. En 1936, il fit une série de conférences à l'Université d'Atlanta. Il a représenté Haïti à la huitième conférence Panaméricaine en 1938, à Lima.

Ses principaux ouvrages sont: "Un Haïtien parle," "Pour une Haïti heureuse," "La résistance haïtienne," "La nation haïtienne," "Haïti et ses problèmes." Il est président du Comité Haïti-Canada et docteur ès lettres de l'Université de Montréal et de l'Université de Saint-Domingue. Il est Grand-officier de l'Ordre national haïtien "Honneur et Mérite." Il arrive de tournées de conférences au Vénézuéla et au Canada.

J'ai maintenant le plaisir et l'honneur de vous présenter Me Dantès Bellegarde.

Le sujet de sa conférence est: "Les problèmes d'après-guerre: faut-il faire revivre la Société des Nations?" Me Bellegarde. . .

M. le professeur René de Messières

Nous avons le plaisir et l'honneur d'avoir au milieu de nous ce soir M. le professeur René de Messières, un agrégé d'université. Il fut professeur à l'uni-

versité de Lyon. Il est titulaire de la chaire de littérature française à Wellesley College depuis dix ans et président du chapitre de Boston de "France Forever."

J'ai maintenant le plaisir de vous présenter M. le professeur René de Messières.

M. le juge Eno

Nous offrons nos félicitations les plus chaleureuses au juge Eno, pour l'honneur que le gouverneur Saltonstall vient de lui décerner, en le nommant "Presiding Justice of the District Court of Lowell." Il a été "Senior Associate Justice" durant 12 ans.

Son intégrité, sa connaissance profonde de la loi et la droiture de son jugement en font un choix de premier ordre.

C'est un honneur qui retombe sur tous les Franco-Américains.

Nous souhaitons succès, santé et longue vie à M. le juge Eno dans ses nouvelles fonctions.

M. le docteur Henri Gauthier

C'est un plaisir pour moi de complimenter M. le docteur Henri Gauthier de Woonsocket pour son élévation au poste de Médecin Reviseur de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, et je prie M. le docteur de bien vouloir faire l'éloge funèbre de son prédécesseur, M. le docteur Ruest, un de nos membres dont nous déplorons la perte.

J.-Ubalde Paquin, M. D.

ELOGE FUNEBRE DU DOCTEUR FLORIAN-ADELARD RUEST

par Henri-E. Gauthier, M. D.

En conformité avec une coutume établie depuis longtemps, le devoir s'impose de souligner la disparition d'un de nos plus anciens membres. Le nombre des membres fondateurs, ou encore, le nombre des membres qui se sont enrôlés au début de notre société, devient de plus en plus restreint. Hier, nous fixions nos regards sur eux comme sur des modèles que nous voulions imiter; hier, notre admiration était stimulée par les preuves de leur courage; hier, ces hommes de coeur, d'énergie, d'actions, dirais-je, ont complété leur travail et nous ont légué leurs oeuvres en si bon état, qu'il ne nous restait qu'à les polir et cultiver. Il est regrettable que ces illustres figures, ces piliers franco-américains ne puissent pas rester avec nous jusqu'au moment de l'évaluation; oui, il est regrettable, qu'après la mort seulement, ils deviennent appréciés en pleine mesure et d'une façon juste, convenable, impartiale et raisonnée.

On m'a demandé de rappeler à votre souvenir ce soir, une de ces illustres figures, celle de M. le docteur Florian-Adélarde Ruest de Pawtucket, décédé après quatre semaines de maladie, le 2 août 1944, à l'âge de 75 ans. Il est vrai que depuis quelques années, il s'était limité dans ses activités parce que son état physique s'affaiblissait, mais ses facultés intellectuelles ne fléchissaient pas, car en effet, il garda jusqu'à la fin sa subtilité et sa vivacité d'esprit.

Le docteur Ruest fut témoin tout à fait privilégié et intéressé au grand spectacle qui se déroula devant ses yeux pendant 75 années; à savoir, les événements dans le monde entier qui ébranlèrent et secouèrent les nations; à savoir, les découvertes monumentales en médecine et la spécialisation dans la technique chirurgicale; à savoir, la révolution ou l'avancement vertigineux dans l'industrie, causée par le développement et le perfectionnement dans l'outillage mécanique, électrique et chimique; à savoir, la modernisation de la transportation; à savoir, enfin, l'évolution sociale dans le monde entier, qui s'empare de tous, comme le fait une maladie contagieuse, et à laquelle aucun pays n'a été exempt.

Faisons la revue rétrospective des deux premières scènes de ce grand spectacle; le docteur Ruest comme témoin, siège au premier rang; voyons et apprécions avec lui les événements qui se suivent. A la première scène, nous constatons qu'il est né pendant une époque de guerre et qu'il est mort à une époque semblable. Pendant son enfance, on lui racontait l'histoire des malheureux exilés acadiens, histoire qu'il ne se lassait jamais d'entendre. Aux Etats-Unis, la guerre civile venait de se terminer, dont les blessures, aujourd'hui même, ne sont pas encore complètement guéries. L'Allemagne s'assurait de la défaite complète de l'Autriche et déjà, la guerre de '70, entre l'Allemagne et la France, mijotait. Passons rapidement cette scène et citons: la guerre entre les Etats-Unis et l'Espagne; les escarmouches à la frontière du Mexique; la guerre mondiale de 1914; la guerre en Espagne, suivie de l'abdication du roi Alphonse et de la Révolution; citons encore, le régime de Mussolini et son invasion de l'Ethiopie; la guerre que le Japon inflige à la Chine; et enfin, le régime et l'ascendance d'Hitler, ses sorties diaboliques contre les pays faibles et la guerre mondiale présente.

A la deuxième scène, voyons les événements qui se rapportent tout spécialement à sa profession. Il est favorisé par la découverte récente de l'éther et par

le perfectionnement dans son administration; par la découverte de l'anesthésie rachidienne et de l'anesthésie de l'oeil par la cocaïne; il a su apprécier Pasteur qui à ce moment était à son apogée dans ses découvertes microbiennes; mentionnons Lister qui prêchait la chirurgie antiseptique; Claude Bernard et ses découvertes de la science du système digestif et du système vaso-moteur; passent en revue encore, Ludwig, chirurgien allemand; Virchow, pathologiste, et son élève Cohnheim; Koch, qui isolait le bacille de la tuberculose et celui du choléra; Klebs, qui isolait le bacille de la diphtérie, et Finlay, qui établit la théorie de la dissémination des fièvres jaunes et de la malaria, par les moustiques; enfin, la découverte du Rayon-X par Roentgen, suivie de celle de la Fluoroscopie. Dans cette scène encore, il voit les opérations suivantes, pratiquées pour la première fois et ensuite leur technique perfectionnée: entre autres, l'opération sur la vésicule biliaire, l'opération césarienne, la gastro-entérostomie, l'opération pour calcul rénal, les opérations de la cervelle et de la moelle épinière, et tant d'autres encore. A la fin de cette scène, il voit se défiler la découverte de l'Insuline, des Sulfamidés et de la Penicilline.

A nous maintenant de le revoir dans sa vie de médecin, dans ses associations et dans son intimité. Ceux d'entre nous qui avons eu le bonheur de connaître M. le docteur Ruest, ou d'être intimement associé avec lui, avons reconnu ses grandes qualités, à savoir, sa fondation solide, son héritage intègre, sa manière patiente et paternelle, sa conduite droite et honnête, ses conseils recherchés et enfin son prestige impeccable. Il avait à coeur, comme tant d'autres de la même génération: sa religion, sa famille, sa profession et ses compatriotes.

Il fit preuve de son catholicisme par sa conduite irréprochable et par son ardeur comme champion de l'éducation catholique et de l'éducation bilingue. Les écoles paroissiales et diocésaines ont toujours trouvé en lui un ardent défenseur. Pendant l'épidémie d'Influenza de 1918, il s'est donné jour et nuit avec un minimum de repos et plus tard il disait que "Dieu l'avait récompensé en l'épargnant, ainsi que toute sa famille." Deux semaines avant sa mort, il confiait à des amis qui le visitèrent à l'hôpital: "combien je suis reconnaissant et combien je rends grâces à Dieu de m'avoir doué d'une si bonne santé, car," disait-il, "c'est la première fois que la maladie l'ait emporté sur moi jusqu'au point de m'aliter." Ce sont des preuves de sa reconnaissance et de sa foi dans la Bonté Divine. Encore, en 1918, il fut l'homme de Dieu, l'homme du devoir et l'homme d'action; un incendie détruisit l'église St-Jean-Baptiste, son église paroissiale; comme président d'un comité paroissial, il mena à bonne fin, une campagne de sollicitation, qui réussit à prélever \$100,000.00 pour reconstruire l'église.

Ayant reconnu ses devoirs, il fut un père de famille dévoué et exemplaire. Il procura pour ses enfants, une éducation chrétienne des plus compétentes qui leur assura une situation convenable dans la vie.

Dans sa vie de médecin comme dans sa vie de chrétien, il s'attira la confiance et l'admiration de tous ses clients et de ses concitoyens. Il a laissé par son dévouement, un souvenir inoubliable dans le coeur de tous. Son dévouement pour ses clients prenait la majeure partie de son temps, de ses forces et de ses énergies. Cependant, son oeuvre de prédilection, était le soin des vieillards. Pendant plus de 40 ans, il donna gratuitement ses services professionnels aux Petites Soeurs des Pauvres et à leurs vieillards. Un appel chez les Petites Soeurs, l'emportait sur tout autre appel. Son activité professionnelle se résume

comme suit: on le voit comme chef du Bureau de Santé de sa ville, pendant dix ans; faisant partie de toutes les sociétés professionnelles de sa ville et de l'Etat; fondateur de la Société Médicale Franco-Américaine en 1906; et membre-fondateur de l'Association Médicale Franco-Américaine en 1936. Il faut revoir toutes les peines et misères qu'il éprouva: les visites auprès de ses malades à toute heure soit du jour ou de la nuit; pendant les variations extrêmes de température: la chaleur, le froid, la pluie, la neige; et par toutes sortes de moyens de locomotion: à pieds, sur bicyclette, en voiture ou en auto. Il a connu dis-je, les épidémies de tout genre: de diphtérie, de fièvres scarlatines, d'influenza, et encore, et encore. . . J'ose dire que pas un seul de la génération présente ne voudrait faire volte-face et retourner à cette époque si rude.

M. le docteur Ruest était le médecin fidèle à sa profession et il ne s'extériorisait pas, sauf par dévouement pour une cause franco-américaine. Dans ses associations nous le suivons: membre-fondateur du Conseil St-Jean-Baptiste, No 19, de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique en 1901; comme médecin-reviseur de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, étant choisi en 1911, poste qu'il occupa toute sa vie, plus précisément pendant 34 ans. On ne peut pas évoquer le souvenir du docteur Ruest dans ses associations sans rappeler à votre souvenir les noms de Favreau et de Vézina. Ils épousèrent les mêmes oeuvres et les firent marcher à bonne fin; ils partagèrent les mêmes idées et se dirigèrent vers les mêmes objectifs; ils firent leurs courses à travers tous les Etats de la Nouvelle-Angleterre à maintes reprises, dans l'intérêt de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique surtout, et ensuite, dans l'intérêt de tout autre mouvement ou oeuvre franco-américaine. Le nom du docteur Ruest est gravé dans les registres de la Société Historique, comme un de ses premiers membres. Son nom restera toujours cher, parmi les souvenirs du Cercle des Etudiants de Boston, pour son vif intérêt, pour son aide comme conseiller, pour ses contributions de tout genre et pour ses conférences. Disons, qu'il était pour ces jeunes étudiants, un appui généreux.

Prions, que Dieu dans Sa Miséricorde ait pitié de l'âme de son serviteur, et chantons en chœur: "il lui est dû, l'hymne de louange, la paix et le repos de la Vie Eternelle; et plaise à Dieu, de faire luire pour lui, la lumière sans fin."

Henri-E. Gauthier

REUNION DE VICTOIRE FIXEE A L'AUTOMNE

Don de \$100 voté au Collège de l'Assomption de Worcester

Boston, 15 avril 1945 — Réuni dans une salle de l'hôtel Statler, dimanche après-midi, 15 avril, sous la présidence de M. le Dr J.-Ubalde Paquin de New-Bedford, le bureau de la Société Historique Franco-Américaine vota, par esprit patriotique, de se conformer à la réglementation fédérale touchant les conventions et de supprimer la réunion du printemps de la Société et d'avoir une réunion annuelle de victoire à l'automne.

Le bureau de la Société adressa ses résolutions de condoléances à la famille Roosevelt à l'occasion de la mort du grand président disparu, Franklin Delano Roosevelt; ses vœux de succès au nouveau président de la nation, Harry-S. Truman, et ses félicitations à S. Exc. Emile Vaillancourt, membre honoraire de la Société, nommé ministre du Canada à Cuba.

Un don de \$100 a été fait au nom de la Société au fonds de construction du nouveau collège de l'Assomption de Worcester et le bureau présentera une vingtaine de volumes des "Quarante Ans" de la Société Historique, comme prix d'histoire franco-américaine ou de français, aux pensionnats franco-américains de la Nouvelle-Angleterre ayant au moins le high-school, et aux concours français de Fall-River, pour la distribution des prix de 1945.

La Société offrira aussi en vente ses Bulletins annuels aux personnes intéressées à l'histoire et aux amis des Franco-Américains à 50 sous l'exemplaire. Elle met également en vente cette semaine sa troisième édition du "Catéchisme d'Histoire Franco-Américaine" par Josaphat Benoit.

Pour intéresser davantage nos groupements franco-américains aux études historiques, en faisant passer de nouvelles figures au bureau de la Société Historique, il fut décidé que les conseillers ne seraient plus éligibles à deux mandats successifs.

Le bureau a accepté trois nouveaux membres dans la Société, M. le professeur Arsène Croteau de l'Université du Connecticut, M. Oliver Lefebvre, chauffeur de Marlboro, et M. Paul Mongeau, pharmacien d'Indian Orchard.

La réunion du printemps du bureau de la Société Historique a été ajournée à la fin de septembre au presbytère Ste-Marie, à Marlboro, pour préparer avec un certain éclat la première réunion d'après-guerre de la Société. Les membres prirent le dîner ensemble avant l'ajournement.

Outre le président, assistaient à la réunion, M. le curé F.-X. Larivière de Marlboro; MM. les Drs Georges-A. Boucher, de Brockton; Omer-E. Boivin, de Fall-River; Arthur-J.-B. Falcon, de Pawtucket, R. I.; Albert Poirier, de Cambridge; M. le juge Arthur-L. Eno et M. Antoine Clément, de Lowell; M. Wilfrid Beaulieu de Worcester, M. Joseph Lussier de Holyoke, et M. Rodolphe Carrier de New-Bedford.

Antoine Clément

"Pour en finir avec la menace allemande"

PAR LA JUSTICE ET MESURES

DE SAUVEGARDE — ME PICARD

M. Saül Colin, M. Edouard Fecteau, M. le consul Albert Chambon,
M. le Dr Georges-A. Boucher et M. Joseph Lussier au
programme — Grand Prix à Jean Garand

Boston, le 29 novembre — Une autre belle réunion de la Société Historique Franco-Américaine est passée à l'histoire. Elle se déroula dans l'atmosphère accueillante et reposante de la Salle Moderne de l'hôtel Statler, le 28 au soir. Une assistance nombreuse était présente. On y remarquait des Franco-Américains du Maine au Connecticut. Comme aux grands jours du 25^e anniversaire et du 30^e anniversaire, on y présenta nombre de nouveaux membres.

Une réception cordiale et animée précéda l'excellent dîner servi à 7h.15. La séance littéraire débuta à 8h.30 et fut réussie à souhait avec brillante conférence sur le sujet: "Pour en finir avec la menace allemande," par M. le professeur Roger Picard de la Faculté de Droit de l'Université de Paris et de l'Ecole libre des Hautes Etudes de New-York; deux allocutions à point de M. Saul Colin, correspondant de "France-Amérique," sur "le rôle historique de la presse," et de M. Edouard Fecteau de Lawrence auteur de "French Contributions to America," sur "Louis Jolliet," dont on fête le 3^e centenaire cette année.

M. le consul Albert Chambon arriva juste avant la séance d'affaires. M. le Dr J.-Ubalde Paquin, président, le présenta aux convives, lui offrit les hommages de la Société à la France et l'invita à dire quelques paroles. M. Chambon, qui a parcouru tous les continents sauf celui-ci et qui en est à la réinstallation du consulat de France à Boston, se dit heureux d'être à Boston et d'y compter déjà de bons amis. Il invita les membres de la Société à lui rendre visite et se mit entièrement à leur disposition.

La séance d'affaires fut non moins intéressante et captivante. Grâce au travail de M. Lucien SanSouci, M. le Dr Albert Poirier, M. le curé F.-X. Larière, M. le Dr J.-E. Larochelle, Me Napoléon Marcou, MM. Louis-F. Geoffrion, Wilfrid-J. Mathieu, Dolord Hamel et M. le Dr Antoine Dumouchel, la société put faire l'inscription de plus d'une vingtaine de nouveaux membres. D'abord M. le professeur Arsène Croteau de Storrs, Conn., M. Olivier Lefebvre de Marlboro et M. Paul Mongeau d'Indian Orchard, présentés depuis le printemps dernier; puis MM. F.-Harold Dubord et Evariste LaVerdière de Waterville, Me.; M. le Dr Jules-O. Gagnon et M. le Dr Adolphe Provost, de Manchester, N.-H.; M. Arthur-J. Rouillard de Claremont, N.-H., M. l'abbé Henri-A. Brodeur de Nashua, N.-H.; MM. Elzéar-Raoul Gagnon, Azade Arseneault, Henri-J. Lavoie et Gordon LeBlanc de Cambridge; M. Anthony-A. LaBonté d'Arlington; M. Abraham Vienneau de Waltham; M. le Dr R.-J. Savignac de Worcester, M. Euclide Paquette de Marlboro, M. l'abbé Albert-A. Beaudry de North Adams; M. Ephrem Barthélemy de Woonsocket, R.-I., Me R. de Blois LaBrosse de Pawtucket, R.-I.; M. Roméo-A. Gosselin de West Hartford, Conn., et M. Léo-S. Gagnon.

Me Roger Picard fut fait membre honoraire de la Société, puis le président présenta la médaille Grand Prix de la Société à M. Jean Garand de

Springfield, Mass., pour sa contribution à la victoire des E.-U., par son invention du fusil Garand et pour l'honneur qu'il fait rejaillir sur tout l'élément franco-américain par son talent d'inventeur.

Le vice-président, M. le Dr Georges-A. Boucher, de Brockton, âgé de 80 ans et médecin au pays depuis bientôt 55 ans, fit l'éloge funèbre de M. le Dr Thomas Dion de Quincy, décédé depuis la dernière réunion après avoir pratiqué la médecine à Quincy pendant 52 ans. M. le Dr Boucher lut aussi le dernier poème de son nouvel ouvrage "Chants nouveaux d'Amérique" intitulé "La mort" et dédié à Roosevelt. Puis le conseiller, M. Joseph Jussier, de Holyoke, lut son sonnet au Dr Boucher, qui manie la plume et le scalpel, et scande des vers au chevet des malades, comme le faisait Lamartine au trot de son cheval.

M. le Dr Poirier présenta le rapport du comité de nomination pour l'élection du nouveau bureau de 1945-1946; M. le Dr J.-Ubalde Paquin, de New-Bedford, président; Me Eugène-L. Jalbert, de Woonsocket, R.-I., vice-président; M. le Dr Gabriel Nadeau, de Rutland, Mass., secrétaire; M. Wilfrid Beaulieu, de Worcester, secrétaire adjoint; M. le Juge Arthur-L. Eno, de Lowell, trésorier; M. le Dr Wilfrid-R. Delaney de Cambridge, M. Louis-P. Clapin de Fall-River, et M. le curé Adrien Verrette de Plymouth, N.-H., conseillers pour trois ans; M. Antoine Clément, élu conseiller pour un an en remplacement de Me Jalbert. Sont aussi conseillers de la Société, M. Rodolphe Carrier, de New-Bedford, M. le Dr Antoine Dumouchel, de No. Adams, et M. le Dr Arthur-J.-B. Falcon, de Pawtucket, pour deux ans; M. Joseph Lussier de Holyoke et M. Adolphe Robert de Manchester, pour un an.

M. le Dr Paquin remercia les membres de leur confiance en lui et promit une autre belle année pour la Société avec son nouveau bureau. Il demanda un vote de remerciement au secrétaire sortant de charge et annonça les publications de la Société, le volume des "Quarante Ans" et le "Catéchisme d'Histoire Franco-Américaine," avant de dire au revoir aux membres à 1946. M. le curé Charles-A. Cordier de Lowell bénit la table au dîner et il y eut une minute de prière méditative pour le repos des âmes de M. le Dr Thomas Dion et de notre ancien président Roosevelt.

Me Picard a traité le sujet "Pour en finir avec la menace allemande," devant son auditoire américain, parce que l'Amérique était l'ennemi No 1 de l'Allemagne. Il l'expose en son nom personnel, comme bon Français et comme ami de la paix bien organisée. Il peut être sévère dans ses jugements et ses méthodes, dit-il, mais le droit des gens l'exige. Il a fait partie du groupe des professeurs allemands et français qui, en 1924, chercha à rapprocher les deux peuples, mais les événements l'ont trompé.

Il montra dans le langage même des écrivains allemands que leur idée de conquête et de domination était à base de haine inspirée au peuple allemand. Mais la paix doit s'organiser sur la fraternisation chrétienne. Il faut cependant qu'elle soit à base de justice et que l'on prenne des mesures de sauvegarde de l'humanité dans le domaine politique, économique et psychologique ou moral.

La justice demande de punir les criminels selon la gravité de la faute. Les criminels de guerre, dont on parle tant, sont tout simplement des criminels de droit commun et qu'on les punisse en conséquence pour toutes les tortures horribles infligées à l'humanité, hors des nécessités de guerre. Si ce sont des fous de la grandeur, qu'on les mette en état de ne pas nuire.

Après avoir démolì les "slogans" de l'espace vital, de l'accès aux matières premières et de la pauvreté de l'Allemagne, le conférencier demanda le démembrement de l'Allemagne, la réduction de son industrie anormale, créée par des emprunts formidables aux voisins dans l'intention de ne pas rembourser, afin que le pays soit mi-agricole, mi-industriel, les restitutions et les réparations qui s'imposent et l'internationalisation de la Ruhr et de la moitié de la Rhénanie.

Il faut rééduquer le peuple aux principes démocratiques en lui enseignant la loyauté à ces principes. Il rappela le calendrier hitlérien et montra par des preuves historiques que l'Europe vécut en paix quand l'Allemagne était un groupe d'Etats indépendants. Il dit que la paix s'organisera dans le monde, parce que l'humanité est venue à bout des secrets de la nature et que l'esprit humain pourra créer la cité des hommes, des hommes de tout l'univers, parce que c'est un problème spirituel.

En parlant du rôle historique de la presse, M. Colin dit que le rôle pénible d'une certaine presse française fut au nombre des quatre ou cinq causes fondamentales qui ont provoqué le désastre de la France en 1940. Heureusement, dit-il, les horribles souffrances de la Patrie ont produit un revirement profond dans les coeurs de ces personnes de France qui manient la plume. Et ainsi le rôle que la presse française est appelée à jouer dans le rétablissement de la France sera énorme et capital. La presse française a le devoir de se tailler un rôle historique prépondérant dans la renaissance française, et je suis persuadé qu'elle n'y manquera pas, dit M. Colin.

M. Colin a évoqué le rôle historique de la presse canadienne-française et de la presse franco-américaine dans l'évolution de la langue et de la pensée françaises. Nous connaissons bien ces faits. Si je les répète, c'est que je voudrais que l'écho de mes paroles arrivât à travers l'océan aux oreilles des dirigeants de France qui semblent avoir oublié leurs cousins d'Amérique. Mais la présence ici même du consul de France est de bon augure.

M. Fecteau rappela le voyage historique de Louis Jolliet et du Père Marquette à la découverte du Mississippi. Puis il dit que Frontenac le choisit pour faire ce voyage à cause du succès d'une exploration précédente aux Grands Lacs. Il parla de la piété de Jolliet et des étapes de son voyage de neuf jours en neuf jours. Jolliet, dit-il, écrivait son nom Jollyet, le mot calumet fut trouvé au cours de son voyage, de même que l'expression serpent à sonnettes. La seigneurie qu'on lui donna appartient encore aujourd'hui à ses descendants. Jolliet nomma la rivière Mississippi, la rivière Buade, la région entre la rivière Mississippi et le lac Michigan, la Frontenancie, et la rivière Arkansas, rivière Bazière. La rivière Mississippi ne fut pas découverte par Louis Jolliet, car de Soto y entraît par le sud 100 ans auparavant, mais c'est l'exploit de Jolliet qui remporta le plus de succès et Benjamin Sulte écrivait en 1919, dans ses "Mélanges Historiques," que la rivière Mississippi fut découverte au moins six fois.

Le docteur Dion fut un bon médecin, un vrai médecin. Il fut encore un patriote, dit le Dr Boucher. Il resta attaché à sa foi, à sa langue, à son vieux Québec qu'il visita fréquemment. Il était doux, consciencieux, obligeant, toujours gai et, trait caractéristique, il ne manquait jamais nos assemblées. Qu'il repose en paix. Il cita ensuite son sonnet: "La mort de Roosevelt", de son nouveau recueil de poésies, "Chants du Nouveau Monde."

Antoine Clément

Allocution du Président

Mesdames, Messieurs :

C'est le Banquet de la Victoire.

Durant cette période d'après guerre, il fait bon de s'arrêter un peu, pour admirer l'énormité de la tâche accomplie, afin de remporter avec nos alliés, la victoire la plus éclatante de l'histoire.

Notre richesse nationale presque inépuisable, notre puissance de production quasi incommensurable, et pour une nation comme la nôtre, composée d'éléments venus de tous les coins du globe, la force d'adhésion de l'idéal américain pour faire converger toutes nos forces vives vers la victoire finale, sont des sujets de légitime admiration.

Lors de Pearl Harbor, nous n'étions pas préparés ; et en quelques années, nous avons mis sur pied une des armées les plus puissantes au monde ; une marine de guerre la plus puissante qui soit, dont les vaisseaux ont sillonné toutes les mers, et une flotte aérienne dont les avions ont projeté l'ombre de leurs ailes sur tous les continents.

Certes, nous avons raison d'être fiers d'être les citoyens d'un beau et grand pays.

Mais la tâche n'est pas finie. Espérons que, dans un avenir prochain, le capital et le travail vont se comprendre et s'entendre davantage, afin de hâter la période de reconstruction et de réhabilitation, et que la civilisation de demain soit la civilisation du Christ, par le Christ et pour le Christ, pour le plus grand bien des individus, des familles et des nations de la terre.

J.-Ubalde Paquin

Présentation du conférencier

Notre conférencier, ce soir, est Mr le professeur Roger Picard de la Faculté de Droit de l'Université de Paris, actuellement à l'Ecole libre des Hautes Etudes de New-York. Le sujet de sa conférence est : "Pour en finir avec la menace allemande."

Mr le professeur Roger Picard a été le conférencier officiel de la Fédération de l'Alliance Française en 1942 et 1943. Il a été aussi, conseil juridique de la Banque de France et directeur du cabinet des ministres du Commerce et de l'Education Nationale. Il est officier de la Légion d'Honneur, juriste, économiste et historien social.

Il a publié, depuis trente ans, de nombreux ouvrages et articles. Ses derniers livres, publiés depuis 1941 aux Etats-Unis, sont : "Les Salons Littéraires et la Société Française," "La Démocratie Française," "Le Romantisme Social," "Artifices et Mystifications Littéraires," "Le Conflit des Doctrines économiques en France" et plusieurs autres.

J'ai maintenant l'honneur et le plaisir de vous présenter Mr le professeur Picard. Mr Roger Picard.

J.-Ubalde Paquin

POUR EN FINIR AVEC LA MENACE ALLEMANDE

Résumé du plan du professeur Roger Picard par le secrétaire

Après les sujets de culture, un sujet terriblement réaliste, mais à quoi il nous faut tous en arriver. Et qui exige à la fois des précautions oratoires. Et ainsi je parle en mon nom personnel, mais je suis sûr de parler en bon Français et en ami de la paix juste. Si on me juge sévère, qu'on sache que j'ai cru à l'Allemagne, que j'ai contribué au livre de professeurs allemands et français de 1924. Je suis, sinon désabusé, du moins détrompé. J'offenserai parfois la chasteté d'oreilles boches. C'est l'expérience et la réflexion qui m'ont amené à cette sévérité.

J'ai choisi ce sujet parce qu'il est vital à la France et aussi aux Etats-Unis qui sont devenus l'ennemi No 1 des Allemands, parce que chacun doit y réfléchir et apporter son opinion réfléchie pour aider au salut du monde.

Ce n'est pas la première fois que je traite du problème allemand, surtout lorsque je constate ces énormes dossiers de brutalités, mais il se modifie. Les Alliés l'ont résolu en partie par la victoire, et y travaillent péniblement actuellement. Mon sujet se modifie. Certains de mes vœux se réalisent et chaque jour m'apporte des retranchements nouveaux par suite de l'inspiration à Eisenhower, de la déclaration de Berlin, de l'instrument Jackson, de maints discours, articles et des livres de M. Morgenthau et de Henrich Hauser.

Un exposé complet exigerait un cours, mais je veux me borner à des questions capitales et à discuter des idées qui me paraissent avoir beaucoup de relief. J'essaierai de rester calme comme en faisant un cours à la Faculté de Droit de Paris.

Dans quel état d'esprit faut-il traiter le problème? Faut-il haïr? En face de cette haine enseignée à la jeunesse allemande par les écrivains nazis en vue de la domination des peuples pour les réduire à l'esclavage, en face des haines accumulées en Europe dans des pays de misérables à la suite de tortures comme celles d'Oradour, nous serions en droit de haïr l'Allemagne. Comment leur pardonner des crimes aussi répétés puisque nous sommes dans l'effarement devant de telles monstruosité?

Pourtant il ne faut pas de haine, car c'est contraire à notre sens chrétien de fraternité humaine au nom de laquelle on plaide pour la pitié. Mais nous avons un devoir de justice et un droit de sauvegarde.

La justice demande de punir les criminels de guerre, qui ne sont ni plus ni moins que des criminels du droit des gens, ou de droit commun. Faut-il punir tout le peuple allemand pour les criminels nazis? On suppose le problème résolu en dissociant peuple et nazisme, mais on pose la question hypocritement. En fait, ce qu'il s'agit de punir au sens pénal perd tout un peuple. Or, on doit punir les archicriminels et on doit mettre à la raison et empêcher de nuire tout le peuple.

C'est le mythe des deux Allemagnes. Ils sont tous les mêmes, tous complices. Il y eut peut-être des anti-nazis, mais tous sont pangermanistes et tous profiteurs du nazisme. On se laisse prendre à leur attitude plate d'aujourd'hui. On fraternise pour le délassement du guerrier, mais bien peu des troupes d'occupation s'y laisseront prendre. On va jusqu'à les plaindre. Ma pitié va aux victimes, non aux bourreaux.

Que cette attitude ne nous trompe pas. L'Allemand est sournois. Il est très dangereux. Il y en a qui restent menaçants comme les loups garous, les insolents, les écrivains.

Il n'y a pas deux Allemands. Tous ont le même esprit. Mais tous ne sont pas également coupables. Les uns sont de vrais criminels de droit commun, et comme il y a code pour eux, ils doivent être punis en conséquence.

Quant aux autres Allemands, il y a ceux qui aient acclamé le fœhrer et quelques-uns des criminels, ceux qui aient aidé par leur attitude passive, ceux qui en aient profité par le butin ou les aient encensés comme les journalistes. Ce ne sont pas des criminels au sens propre. Ce sont ces gens dégradés, ce peuple sans maturité contre lesquels on a le droit de se mettre en garde et qu'on doit empêcher de nuire.

Il y a le droit de sauvegarde pour en finir avec la menace allemande. Et les moyens multiples sont à grouper sous trois rubriques: Politique, économique et psychologique ou morale. Les deux premières sont susceptibles d'organisation immédiate, et la dernière à longue échéance.

Le danger allemand vient de l'unité du Reich. L'histoire du XIX^e siècle d'Iéna à 1914 favorise cette unité qui se continue par la violence et pour la violence à la suite de la création d'une mystique pangermaniste, de la géopolitique et des progrès de la confédération.

Les slogans renaissent: l'encerclement, l'espace vital, les colonies, les matières premières, les populations pauvres. La population est pourtant plus dense en Belgique et en Angleterre. Tout le monde avait accès aux matières premières. Nous avons vendu notre minerai aux Allemands et l'Amérique a vendu sa ferraille au Japon. L'Allemagne était riche, vivait largement et préparait en outre toute son organisation de guerre.

La vérité c'est que le Reich est une inspiration de conquête. La domination allemande de l'Europe se voit en 70, en 1914, de 1933 à 1939. Le conférencier cite ensuite le calendrier hitlérien avec la démission de l'Allemagne du Bureau International du Travail en avril 1933, de la S.D.N. en octobre 1933, l'assassinat de Dolfus en avril 1934, déclaration de réarmement en mars 1935, l'encouragement de Mussolini contre l'Éthiopie en septembre 1935, l'entrée en Rhénanie en mars 1936. Pendant ce temps le budget de guerre augmente de \$381 M en 1932 à \$2,600 M en 1935 et \$3,600 M. en 1936. En 1937, c'est l'Anschluss, en 1938 la Tchéco-Slovaquie, et en 1939, Danzig, la Pologne et l'Europe.

C'est la conséquence de l'unité du Reich, organisme de combat et de conquête. Donc, démembrer, c'est le seul moyen préventif efficace, car désarmer est insuffisant, si on laisse un pouvoir central puissant et une potentialité économique menaçante; car la police internationale et la sécurité collective sont insuffisantes, malgré l'excellence de l'organisation de San-Francisco, en raison de ses procédés lents et tardifs, et mieux vaut prévenir que réprimer.

Démembrer, mais non partager. Pas d'annexion, pas de Reich plus compact, mais des États distincts, autonomes, désarmés et contrôlés. C'est essentiel que la rive gauche du Rhin soit à la République française. Que ce soit l'unique moyen, il suffit pour s'en convaincre de constater que c'est le seul contre lequel nazis et anti-nazis se trouvent unis. Les sauveteurs, les bons Allemands et les autres, écrivirent et ont combattu pour la libre et démocratique Allemagne.

Le démembrement va-t-il contre l'histoire. Non, car l'union s'est faite par la violence: provinces du Danemark en 1863, d'Autriche en 1866, puis du nord et sud d'Allemagne, et après 70, Wiemar et Hitler. Va-t-on contre la Charte de l'Atlantique, qui insiste sur le droit des peuples à diriger leurs destinées et à se choisir le régime qui leur plaît? C'est là un principe universel comme le suffrage féminin, mais qui ne s'applique pas aux fous à enfermer et aux criminels. La Charte de l'Atlantique est pour les "peace loving nations." Ce sont ces mêmes mots sur lesquels insistent le président Truman et les grands hommes d'Etat.

Veut-on une démocratie allemande? On nous a déjà fait le coup. Cependant, il faut accepter, à une condition, et c'est que ce ne soit pas la grande démocratie allemande, mais de petites démocraties, qui seront plus paisibles et plus heureuses. Dès qu'on laisse se créer un quatrième Reich, dit Ludwig, il devient despotique et militaire. C'est une conspiration permanente contre la paix. On le dit à Napoléon au sujet de la Prusse, et sûr de sa force, il répond: Je n'aurais qu'à siffler pour la réduire en moitié. Il faut que les Allemands retrouvent le sifflet de Napoléon et le sifflent de toutes leurs forces.

Le démembrement doit être complété par l'élimination des éléments nazis, et on s'y emploie dans toutes les zones: parti nazi, junkers, armée, haut état-major, et par les mesures économiques et psychologiques. ●

Pour ne pas être tenté de s'apitoyer sur les mesures économiques qui s'imposent à l'Allemagne, il faut se rappeler que l'Allemagne a exploité, pillé et volé l'Europe. C'est utile aussi puisqu'il s'agira précisément de défaire et de réparer. Il faut mettre l'Allemagne au service de l'économie de paix comme elle voulut mettre l'Europe au service de l'économie d'esclavage.

Les pillages systématiques de l'Allemagne ont été les achats avec des marks surévalués et des marchandises d'occupation; des réquisitions de bons payables aux calendes grecques; le pillage des usines, des stocks, des musées, dont maints trésors ont été retrouvés par Patton et autres; pillage par infiltration, augmentation de capital, les trusts de Goering.

L'utilisation forcée de toute l'économie d'Europe pour la machine de guerre allemande. Les matières, l'outillage, les hommes. Les arrestations et l'esclavage. Le travail forcé et les déportations. La redistribution du travail dans les ateliers boches de l'économie des pays occupés.

Sachant tout cela, nous devrions savoir qu'il faut des restitutions, des réparations et des mesures durables d'organisation. La sauvegarde. Mon système est le transfert de la propriété collective et le blocage de la propriété privée. Faire l'inventaire, l'avertissement et le blocage en tous pays, même neutres, des biens allemands. On a déjà beaucoup fait en ce sens.

Pour les restitutions, faire la reprise des outillages, des stocks, des trésors des musées maintenant et où ils se trouvent. Les réparations se feront-elles en espèces ou en nature. Ce fut la grande controverse d'après 1919. En réalité les réparations ne devraient se faire qu'en marks, si on craint de laisser au débiteur sa liberté économique. En effet, si faites en argent, le créancier reçoit ou bien des marks échangeables seulement contre des marchandises allemandes, ou bien des devises étrangères que l'Allemagne aura dû se procurer et n'aura pu échanger contre des marchandises. Donc les intérêts du créancier et des cours émis sont liés par un même avantage.

Mais l'Allemagne a perdu le droit à l'indépendance économique et à sa survie. Mais les réflexions pleuvent aussi de faire autrement. D'abord, la saisie des avoirs internationaux déjà existants: or, devises chez les peuples étrangers. Donc, n'exiger plus d'exportations allemandes. Ensuite, le travail des ouvriers allemands. On l'accepte surtout parce que nécessaire. La France a besoin d'assistance, de relèvement rapide. Cela posera plus tard le problème de refoulement de cette indépendance, de reclassement dans son pays.

Pour l'instant, c'est un problème moral. Ce serait injuste que les nôtres aient souffert pendant quatre ans et que les Boches puissent tout de suite retrouver leur foyer. Avons-nous le droit? Oui, car la justice punit des comportements allemands. C'est nécessaire pour l'Allemagne de réparer et c'est le seul moyen véritable—la justice. Pas d'esclavagisme, et ces ouvriers trouveront un bon traitement en France. Mieux les créanciers sont payés en travail, et que cela détruise leur créance et que cela fortifie celle de l'Europe.

Le pays pauvre en capital a des mines, des usines, des recettes publiques (qui permettront de payer les produits allemands indispensables aux Alliés.)

Contrôle de l'industrie allemande, de l'économie allemande en vue de la paix. Après la destruction des industries purement de guerre, les buts du contrôle seront de créer un ordre économique en Allemagne et une nouvelle Allemagne selon celui de la nation la moins favorisée. Les réparations soit par transfert direct des produits: fer, charbon, métal, soit par exportations réglementaires des industries à fournir à l'Allemagne chaque mois pour les importations indispensables, à fournir à la Caisse Alliée des devises pour les achats à l'extérieur des Alliés. Amortir les crises européennes par l'accordéon industriel. Bons musiciens, les Allemands nous ont appris à en jouer.

Est-ce aller contre la nature des choses que de vouloir désindustrialiser partiellement l'Allemagne? Non, car son industrie est largement anormale. Ses capitaux empruntés ne sont jamais restitués. Son industrie anormale a été gonflée plusieurs fois par la guerre. Ses débouchés artificiels ont été accrus par des manipulations monétaires et à cause de troc qui laissent l'Allemagne débitrice et qui lient les Allemands et les sujets d'Allemagne ailleurs.

Mais l'Allemagne a le charbon donc. Non, car ses mines seront parties des réparations. Les revendications françaises de ses mines de Ruhr et de Sarre sont indispensables.

A ceux qui disent l'indépendance allemande indispensable à l'Europe, je réponds: pourquoi pas indépendante, fou? ou européen? Nous avons fer, aluminium, potasse, le charbon nous manque. Mais l'Allemagne nous le doit à titre de réparations. Au surplus, l'indépendance allemande n'est pas si indispensable. On s'en est passé pendant cinq ans. On ne va pas cette fois commencer à recréer ce qu'on a mis quatre ans et 26 ans à détruire.

Enfin, je ne dis pas qu'il faut détruire l'outillage allemand (sauf l'outillage de guerre). Je dis qu'il faut en transférer la gestion et la propriété, et qu'il faut lui donner des buts différents: nourrir l'Allemagne, dédommager les victimes, amortir les crises. Possibilité d'une Fédération économique européenne, où les pays allemands contrôlés seraient intégrés: moyens de commerce, mines et usines de grande production de masse, système allemand de crédit, à un bloc occidental non agressif et que cela implique super Etat ni Fédération politique.

Autres mesures pour l'économie allemande. Le contrôle complet de tout le commerce extérieur pour assurer les réparations, pour empêcher un réseau économique allemand de conspiration mondiale, et pour permettre un retour aux saines pratiques du commerce international. Un contrôle monétaire. L'Allemagne du Schacht a sans cesse utilisé sa monnaie pour échapper à ses obligations ou pour duper ses créanciers: inflation organisée contre les réparations, mark camouflé, devises de 14 variétés. C'est une monnaie purement internationale, qui paiera transactions et intérêts, les frais d'occupation (l'Allemagne n'a plus de budget de guerre). Car, bien entendu, tout cela exige une occupation longue, prolongée, ferme. Et cette occupation sera peut-être le meilleur instrument des mesures psychologiques qui nous restent à examiner. Et cela exige plus ou moins de formalité et d'application de la part du conseil interallié.

Les mesures psychologiques ou morales sont difficiles en raison de l'état d'esprit allemand: rancœurs, désir de vengeance, ignorance simulée, refus d'acceptation. Le caractère allemand fondamental se voit dans Ludwig, Foersher, Niemoller. Je n'ai pas le temps d'insister sur leurs définitions, mais il faut savoir la grossièreté des moeurs, la cruauté, le romantisme morbide, le sadisme, l'arrogance et la servilité, le délire des grandeurs et le délire des persécutions. Cette nation tragique, dit Lous. L'Allemagne est curable. Je ne fais pas de racisme à rebours. Sinon ne parlez pas de rééducation. Quel est le but de la rééducation? Est-ce de rendre l'Allemand bien élevé, spirituel, bon psychologue? Non simplement de lui donner un sens relatif, de le désintoxiquer de ses idées impérialistes, de lui inculquer le notion du droit, du respect de la personne, des libertés nationales et des engagements et de la parole donnée.

Il y aura des difficultés et ce sera long. On hésitera sur les problèmes de fond et sur les questions de méthode. Problème de fond, par exemple: faut-il fraterniser ou pas? faut-il mettre les Boches en quarantaine, les enfermer chez eux ou les disperser dans le monde? faut-il les pénétrer par des colonies étrangères ou les laisser entre eux? Problèmes de méthode: des éducateurs étrangers? ils ne seront pas crus; ou des éducateurs allemands? ils ne seront pas sûrs. Moyens: livre, radio, cinéma, écoles normales d'Institut, cours obligatoires de moralité internationale, censure, presse, etc.

La tâche sera longue, dure, délicate et se modifiera avec les progrès des organisations internationales. Mais pas de faiblesse et ne soyons pas dupes. Les Boches se feront humbles, ils promettentront tout, puis demanderont compensation, puis se fâcheront, chercheront querelle d'Allemands, troubleront les esprits par leur propagande, exigeront, menaceront, attaqueront et tout recommencera!

Car ils n'ont pas renoncé à la troisième guerre et déjà on en parle. A l'inverse de 1919, qui devait être la dernière des guerres. Lire "Germany Will Try Again." Je sais que la situation mondiale évolue vite, qu'il y a peut-être aujourd'hui d'autres menaces. Mais il y en a une qui, trois fois, dans une vie d'homme, 70, 14, 39, s'est réalisée. Il faut la faire disparaître pour toujours. Je suis convaincu que les mesures, dont j'ai parlé et dont la plupart sont déjà en voie d'exécution, y parviendront.

N'abandonnons pas l'oeuvre commencée sous prétexte qu'il peut y avoir d'autres précautions à prendre. Ne méconnaissons pas non plus les forces qui travaillent à la paix et à l'organisation de la sécurité.

Je ne veux pas chercher des conclusions oratoires. Mais je constate que

dans l'histoire le monde a plusieurs fois connu le chaos ou une situation où tout paraissait désespéré: chute de l'Empire romain, l'anarchie après Charlemagne, les guerres de religion. Chaque fois l'équilibre s'est rétabli.

L'esprit humain qui chaque jour pénètre et avance dans les secrets de la nature saura, j'en suis certain, triompher des problèmes de paix entre peuples, paix qui lui pose l'organisation de la Société humaine qui, après tout, est essentiellement une oeuvre de l'esprit.

Roger Picard

LE RÔLE HISTORIQUE DE LA PRESSE

Mr Saül Colin

J'ai maintenant l'honneur et le plaisir de vous présenter Mr Saul Colin, docteur ès lettres et correspondant de "France-Amérique."

Mr. Colin va nous parler du "Rôle historique de la Presse." Mr Colin.

J.-Ubalde Paquin

Permettez-moi de vous remercier de l'honneur que vous faites à notre journal "France-Amérique" en invitant son correspondant à parler même brièvement devant votre savante Société Historique Franco-Américaine et en présence d'un auditoire aussi brillant que nombreux.

Je voudrais vous parler du rôle historique de la presse.

Le "rôle historique"—scientifiquement parlant—dans n'importe quel domaine comporte deux étapes: la première, de formation; la seconde, de cristallisation. La longueur de ces étapes dépend de facteurs divers aussi dissemblables qu'imprévisibles.

Dans le rôle historique de Napoléon, par exemple, l'époque de formation n'a duré qu'une quinzaine d'années et l'époque de cristallisation—après plus d'un siècle—dure toujours, alors que, toutes proportions gardées, le rôle historique d'Hitler qui n'a duré qu'une douzaine d'années est un enchevêtrement de l'époque de formation et de l'époque de cristallisation.

La presse est venue au monde comme un volcan. Et je peux parler en connaissance de cause de la venue au monde d'un volcan car j'ai assisté, ou presque, au Mexique, à la naissance du volcan de Paricutin, événement unique même de mémoire d'historien. La lave à peine jaillie et formée se change en masse cristalline en agrandissant le cratère. Ainsi la presse à peine née en France, en 1631, avec Théophraste Renaudot, s'est répandue à travers le monde, à son début, par la presse à main et, de nos jours, par l'éther des ondes radiophoniques.

Peut-on déjà parler du rôle historique de la presse? Dans les 15 minutes dont je dispose je ne peux citer les nombreux exemples où la presse a influencé l'histoire et où l'histoire et tout le cortège d'événements qui la forment, ont influencé l'évolution de la presse. Tel dans un volcan, dans la presse sa formation et sa cristallisation se superposent.

Je me bornerai donc à parler du rôle historique de la presse française. Il est incontestable que parmi les quatre ou cinq causes fondamentales qui ont provoqué le désastre de la France en 1940, il ne faut pas oublier le rôle pénible d'une certaine presse française. Aveu triste pour un journaliste, même s'il a encore d'autres cordes à son arc. Mais les faits sont les faits. La presse française d'avant cette dernière guerre était vénale dans sa presque totalité, en commençant par le journal quasi officiel "Le Temps" et en finissant par l'Agence Havas. Cet état de choses lamentable minait la France lentement mais sûrement pendant près d'un demi-siècle. On se souvient avec horreur des bons mots qui circulaient à son sujet après 1900: "Le journalisme mène à tout à condition d'en sortir" ou encore, la définition d'un journaliste: savoir, faire savoir,

savoir-faire. Le cynisme de ces boutades—quoique spirituelles et parisiennes—devrait nous faire pleurer au lieu de nous faire sourire. C'est ce laisser-aller général—ou presque—et ce savoir-faire répandu dans la confrérie qui dénotait un manque complet de qualités morales, ainsi que l'absence de libertés fondamentales de la presse française qui ont aidé à précipiter la France dans l'abîme affreux. Voilà donc un bien triste exemple où la presse a joué un rôle historique néfaste mais indubitable.

Heureusement que les horribles souffrances de la Patrie et de ses citoyens après 1940 ont produit un revirement profond dans les cœurs des hommes et des femmes de France qui manient la plume. Ils se répandirent clandestinement dans les villes et les villages de France, affrontant bravement des difficultés qui semblaient insurmontables et des dangers mortels et commencèrent à publier, individuellement d'abord, d'une manière organisée ensuite des feuilles magnifiques de résistance inspirées par l'underground et l'embrasant à leur tour. C'est ainsi que l'underground a pris un essor extraordinaire, se transformant bientôt en maquis et donnant naissance à ces héroïques unités de combats. Le grand miracle de la Résistance menant à la résurrection glorieuse de la France y a ses fondements. De plus, la presque totalité de la presse française actuelle—à l'exception du "Figaro," de "L'Ordre" et de l'"Aube" et des organes socialistes et communistes—a son origine dans la presse clandestine de la Résistance. Laissez-moi vous dire que l'ancienne Agence Havas, remplacée à présent par "France-Presse," est en train de se modeler sur l'Agence Américaine A.P. Associated Press. Cet organisme doit apporter un essor nouveau à la presse française. Le rôle que la presse française est appelée à jouer dans le rétablissement de la France sera énorme et capital. La presse française a le devoir de se tailler un rôle historique prépondérant dans la renaissance française et je suis persuadé qu'elle n'y manquera pas.

Comment puis-je parler de la presse française sans évoquer—très brièvement, mais avec émotion—le rôle historique de la presse canadienne et de la presse franco-américaine dans l'évolution de la langue et de la pensée françaises. Vous connaissez bien ces faits. Si je les répète, c'est que je voudrais que l'écho de mes paroles arrivât à travers l'océan aux oreilles des dirigeants de France qui semblent avoir oublié leurs cousins d'Amérique. Mais la présence ici même du Consul de France, Mr Chambon, est de bon augure. Aux Etats-Unis seuls—et je cite Mr Edouard Fecteau dans son admirable ouvrage "French Contributions to America"—plus de 300 journaux et revues en langue française ont été publiés pendant un siècle. Il est vrai que dans son ouvrage "Histoire de la Presse franco-américaine," en 1911 Belisle parle de 200 journaux et revues en langue française et que Mlle Maximilienne Tétrault, en 1935, dans sa thèse de doctorat, mentionne 360 journaux et revues en langue française. N'importe. Une fois de plus la langue française a été sauvée dans le nouveau monde grâce à la miraculeuse continuité française perpétuée par le clergé et par les journaux et les revues d'ici. Faut-il un exemple plus éclatant du rôle de la presse française? La presse elle-même n'est pas seulement un moyen de renseignements pour les peuples, elle est aussi la conservatrice de la langue, des peuples et des pays respectifs.

Et pour finir, permettez-moi de citer les paroles de Son Eminence le Cardinal Villeneuve à votre séance du 4 mai 1938 à Boston même:

"Votre langue française est un capital. Exploitez-le pour en enrichir la

valeur américaine. Exploitez-le pour démontrer votre fidélité française. Exploitez-le pour le service de la civilisation humaine. Exploitez-le pour soutenir et protéger votre conservation religieuse. Exploitez-le parce que c'est un devoir."

On a rarement écrit des paroles plus profondes sur la langue française. Je me permets de les rattacher au rôle historique que la presse française doit jouer dans le monde.

Saul Colin

LOUIS JOLLIET, LE GRAND DECOUVREUR

Edouard Fecteau

L'année 1945 ramène le troisième centenaire de Louis Jolliet, découvreur du Mississippi, et ancien ancêtre franco-américain. Mr Edouard Fecteau, rédacteur à l'"Etoile" de Lowell, voudra bien faire revivre cette grande figure devant nous ce soir. Mr Edouard Fecteau est l'auteur de monographies sur le cercle Ste-Anne et les Franco-Américains de Lawrence ainsi que d'une comédie, d'un drame et d'un mélodrame. Ce jeune auteur franco-américain nous donne à tous un bel exemple de fierté de ses origines et d'application au travail dans l'important ouvrage qu'il vient de publier: "French Contributions to America." Mr Edouard Fecteau.

J.-Ubalde Paquin

Louis Jolliet figure parmi les plus importants découvreurs et explorateurs de notre continent américain. L'historien Bancroft, qui dépensa une partie de sa vie à décrire les faits et gestes des Français en Amérique, a écrit, et avec raison, que ce court voyage de Jolliet lui a valu l'immortalité.

Je voudrais tant vous raconter des faits inconnus, Mesdames et Messieurs, de l'inédit. J'ai cherché dans quelques livres, mais parler devant un groupe se spécialisant dans l'histoire et, n'étant qu'un novice, ma tâche est d'autant plus difficile.

Louis Jolliet, fils de Jean Jolliet et de Marie d'Abencourt, est né à Québec le 21 septembre 1645. Son père était un employé de la compagnie des Cent Associés, alors les propriétaires du Canada. Le jeune Louis était pieux, reçut sa formation chez les Pères Jésuites, il étudia pour la prêtrise et même reçut les ordres mineurs en 1662; il quitta finalement les études à l'âge de 22 ans pour aller dans la brousse.

Notre héros du moment est connu principalement pour la découverte de la rivière Mississippi. C'est l'intendant Talon qui proposa au gouverneur Frontenac le nom de Jolliet pour aller à la découverte de la grande rivière dont tous connaissaient l'existence mais qu'aucun blanc n'avait encore vue. Ainsi muni des décrets du gouvernement, Jolliet quitte Montréal en suivant le fleuve St-Laurent jusqu'au fort Frontenac, puis longe le littoral des grands lacs, traverse le détroit de Mackinaw et arrive à St-Ignace, mission du Père Jacques Marquette, qui sera son compagnon pour ce voyage de la belle aventure.

Jolliet arriva à St-Ignace le 8 décembre 1672, jour de l'Immaculée Conception. Les deux hommes passèrent tout l'hiver à se préparer pour ce voyage qui devait être couronné de succès. Enfin le départ a lieu le 17 mai 1673; on compte sept hommes en tout, dont un sauvage de 12 ans; ils ont deux canots, leur bagage est forcément limité.

Comme vous pouvez réaliser, je ne vous dis rien de nouveau et vous savez aussi qu'en laissant Mackinaw ils contournèrent le littoral nord du lac Michigan et, le premier soir, ils atteignirent la lisière d'un bois et ils furent reçus par la tribu indienne des Malhousines.

Pour suivre ce voyage il ne faut pas oublier les nombreux périls du chemin. Aucune route tracée, on traversait la brousse à coups de hache. Le jour

était brûlant, les moustiques se comptaient par milliers. Dans la partie nord, les soirs sont trop froids. On se blesse aux branches des arbres, le sang coule souvent. Il faut porter les canots et les bagages sur le dos plusieurs fois par jour. Les marais et les petites rivières ne se comptent plus. Puis il y a des Indiens qui les guettent et les tiennent en alerte. Il y a les rapides de rivières inconnues et l'on parle de monstres dans les eaux. Plus ils avancent, plus ils laissent en arrière un pays connu en s'enfonçant dans des terres vierges et inconnues.

Quittant alors les Malhoumines, ces Indiens leur avaient offert quelques guides pour les conduire jusqu'à la rivière Wisconsin. La petite troupe de trois canots maintenant, entre dans la baie Salée, ou la baie des Puants, ainsi nommée à cause des odeurs nauséabondes de l'endroit. Certains Français appelaient cette baie, la Porte de la Mort, plusieurs des leurs ayant péri dans les flots turbulents. Aujourd'hui c'est Green Bay.

Nos voyageurs laissent le village indien le 10 juin et quelques jours plus tard ils approchent de l'embouchure de la rivière Wisconsin, là les Indiens retournent à leur village, abandonnant Jolliet et ses compagnons. La rivière s'élargissait sans cesse et les rameurs avaient beaucoup de difficulté. Enfin, le 17 juin 1673, ils arrivent à l'embouchure de la rivière Mississipi, premier terme du voyage.

Pendant huit jours Jolliet et ses compagnons descendirent la rivière nouvellement découverte. Le 25 juin, les explorateurs aperçoivent pour la première fois des empreintes d'êtres humains. . . A l'arrivée d'une clairière, Jolliet et Marquette laissent la petite troupe au rivage, pour aller rencontrer seuls cette nouvelle tribu de sauvages. S'ils sont attaqués, la bande doit rebrousser chemin immédiatement. Après de longues instances de la part de nos voyageurs et d'hésitations douteuses de la part des sauvages, ces derniers décident de recevoir dignement Jolliet et les siens. Ces sauvages sont des Illinois.

Nos voyageurs furent bien reçus par les Illinois et un grand festin fut préparé en leur honneur. On fume le calumet à tour de rôle. Les cours sont nombreux. Une quantité de gras chaud, du poisson à la braise, du mufle, et pour mets principal un énorme chien tué pour l'occasion. Les visiteurs ne pouvaient toucher la nourriture. Les Indiens en prenaient des morceaux, avec leurs mains, ils soufflaient dessus, y goûtaient même pour s'assurer que le tout n'était ni trop chaud ni trop froid et les Indiens eux-mêmes déposaient la nourriture délicatement dans la bouche des invités.

Après quelques jours de repos ils reprirent le chemin. Non loin de Alton, Illinois, ils découvrirent une mine de charbon, puis ils atteignirent la rivière Ohio, que le Père Marquette appelle Ouaboukidou. Huit jours après avoir quitté les Illinois, ils rencontrent une autre tribu de sauvages, les Arkansas, ces derniers sont hostiles, il faut se défendre d'abord. Enfin ils continuent jusqu'à la rivière Missouri, vue pour la première fois par des blancs, puis ils découvrent la rivière Arkansas. Les Indiens devenant de plus en plus hostiles, ils décident être assez loin, que la découverte était un succès et reprennent le voyage du retour.

Ils retournèrent au nord le 17 juillet 1673 et vers la fin de septembre ils arrivent de nouveau à Green Bay. Avant de se rendre au fort Frontenac, Jolliet explore le lac Huron, le lac Érié et le lac Ontario, où il rencontre La Salle. Huit milles à peine de Montréal, voulant traverser les chutes de Lachine, la

petite troupe est lancée dans les eaux à travers les glaces soulevées par la tempête; deux guides perdent la vie, ainsi que le jeune sauvage de 12 ans. Jolliet réussit à se sauver à la nage, mais perdit tous ses effets, ses caries, ses notes et son journal. Il n'avait rien pour prouver sa tournée d'exploration, il dut se fier à sa mémoire pour faire rapport à Frontenac.

En 1675 Jolliet épouse Claire Bissot. A l'été de 1679, Jolliet est rendu à la baie d'Hudson; il trouve trois forts anglais; les Anglais lui font des offres alléchantes. Jolliet retourne à Québec et avertit le gouverneur français. Pour sa loyauté, Jolliet reçoit les îles de Mignan; l'année suivante, il devient propriétaire de l'île d'Anticosti, dans l'estuaire du fleuve St-Laurent. Il établit des pêcheries, trace une carte du fleuve et établit un foyer.

Après quelques années, son établissement étant prospère, il devint un homme à l'aise, mais la guerre éclate entre la France et l'Angleterre. Sir William Phipps attaque Port Royal en 1690, puis Québec et Montréal. Phipps détruit de fond en comble l'établissement de Jolliet, qui est ruiné. Quatre ans plus tard, en 1694, nous trouvons notre héros au Labrador, employé par une compagnie de pêcheries, puis Frontenac le nomme pilote royal du fleuve St-Laurent; il reçoit une petite seigneurie. Après une vie mouvementée comme vous pouvez vous en rendre compte, Jolliet meurt en 1700 et fut inhumé sur une des îles de Mignan.

Vous voyez que je ne vous dis rien de nouveau et je voulais tant vous raconter de l'inédit. Mais savez-vous que Frontenac a choisi Jolliet pour cette grande tournée parce qu'il avait entrepris un premier voyage vers les grands lacs à la recherche de mines de fer, qu'on ne trouva pas, mais le voyage, comme exploration, fut un succès; que Jolliet était extrêmement pieux, à tous les matins il se recommandait à la sainte Vierge avec sa petite troupe; que le trajet se fit en son honneur et peut se diviser par étapes de neuf jours à neuf jours; que Jolliet écrivait son nom Jollyet; que le mot calumet fut trouvé au cours de ce voyage au Mississipi, ainsi que l'expression serpent à sonnettes; que la seigneurie qu'on lui donna appartient encore aujourd'hui à des descendants; que Jolliet nomma la rivière Mississipi la rivière Buade; que la région entre le lac Michigan et le Mississipi fut nommée la Frontenacie; la rivière Arkansas, rivière Bazière?

La rivière Mississipi ne fut pas découverte par Louis Jolliet, car de Soto y entra par le sud 100 ans auparavant, mais c'est l'exploit de Jolliet qui remporta le plus de succès et Benjamin Sulte écrivit en 1919, dans ses "Mélanges Historiques," que la rivière Mississipi fut découverte au moins six fois.

Et je voulais tant vous raconter de l'inédit.

Edouard Fecteau

SALUTATIONS AU CONSUL ALBERT CHAMBON

Nous avons comme un invité ce soir, le nouveau consul de France à Boston — Mr Chambon.

Mr le consul, c'est un bonheur pour nous de saluer la France dans votre personne et de formuler pour elle tous les espoirs.

J'ai maintenant le plaisir et l'honneur de vous présenter le consul de France à Boston, Mr Chambon.

J.-Ubalde Paquin

PRESENTATION DE LA MEDAILLE GRAND PRIX

A M. JEAN GARAND

Mr Jean Garand de Springfield, Mass., l'inventeur du fusil à répétition qui porte son nom, nous honore de sa présence ce soir.

Mr Jean Garand a 57 ans, né le 1er janvier 1888, à St-Rémi, près Montréal, d'une famille de douze enfants. Il perdit sa mère à sept ans et son père émigra aux Etats-Unis avec sa famille alors que Jean avait onze ans, s'échouant à Jewett City, Conn. Ce dernier fréquenta l'école de l'endroit quelque temps et commença jeune à travailler dans l'industrie textile, où il fit sa première invention: une bobine spéciale qui fut remarquée.

Il s'attacha ensuite à une usine de machineries et prit des cours de mécanisme par correspondance de la "International Correspondence School." Il fit partie d'un club de tireurs et dessina un fusil dont il envoya le dessin à Washington, où il alla passer quelque temps en 1919, après la première guerre. De là, il fut envoyé comme ingénieur à l'Arsenal de Springfield, (Springfield Armory), où, ayant l'usage d'un outillage complet, il débuta avec un fusil semi-automatique. Les autorités militaires trouvant trop lourds les fusils d'autres sources qui pesaient 14 livres, lui demandèrent s'il pourrait fournir un fusil plus léger et il en produisit un de 9½ livres.

Ce n'est que 16 ans plus tard qu'il mit en action son fusil automatique actuel, fusil qui fut accepté par Washington en 1936. C'est cette arme qui triompha à Bataan, en Afrique, sur les côtes de France et ailleurs, les autres fusils munis de targettes ne pouvant rivaliser avec le fusil automatique Garand, qui porte des capsules de huit cartouches, au lieu de cinq, comme les autres.

Le général MacArthur dit que le fusil Garand est la meilleure arme de combat qui existe, et c'est là un certificat qui en vaut bien d'autres. Ce fusil est cinq fois plus rapide que les autres, ne compte que 75 parties, soit trente de moins que ses compétiteurs, et peut se démonter en 12 secondes, par l'usage d'une cartouche.

Et c'est en reconnaissance de l'éclat que sa remarquable invention fait rejaillir sur tout notre élément, que la Société Historique décore ce soir l'homme déjà illustre qui a donné son nom au célèbre fusil Garand.

Mr Jean Garand, au nom de la Société Historique Franco-Américaine, je vous décerne la médaille Grand Prix de la Société, en reconnaissance des services que vous avez rendus au pays et de l'honneur qui en rejaillit sur tous les Franco-Américains.

J.-Ubalde Paquin

EN MEMOIRE DU DR THOMAS-JOSEPH DION

Dr Georges-A. Boucher

Je prie Mr le docteur Georges-A. Boucher, notre vice-président, de bien vouloir faire l'éloge funèbre de notre regretté collègue, Mr le docteur Thomas Dion de Quincy, décédé depuis notre dernière réunion.

J.-Ubalde Paquin

Le confrère Thomas-Joseph Dion naquit le 19 février 1868, à Québec même, du mariage de Thomas Dion et d'Angéline Hudon dit Beaulieu.

Il fit son cours classique aux collèges de Joliette et de Sherbrooke. Il étudia la médecine d'abord à l'Université Laval de Québec, où nous fûmes compagnons de classe, puis à l'Université Laval de Montréal, où il prit ses degrés en 1891. C'est alors qu'il vint s'établir à Quincy, Mass., y pratiquant sa profession jusqu'à sa mort, survenue le 27 novembre 1944, au Boston City Hospital, à la suite d'une opération. Dans l'intervalle, c'est-à-dire en 1915, il avait épousé Mlle Anna-Béatrice Bryan de Quincy, dont il eut un fils, Thomas, qui lui survit.

Le docteur Dion fut un bon médecin, un vrai médecin. Aussi occupa-t-il toute sa vie, dans sa ville d'adoption, des postes de confiance: il fut tour à tour médecin de la ville, membre du Bureau de Santé, membre de la Commission Scolaire, et fit partie du personnel de l'hôpital. Lors de l'épidémie de variole, en 1900, il rendit, en sa qualité de médecin du Bureau d'Hygiène, de si grands services à la ville de Quincy qu'il s'acquit le respect et la reconnaissance de tous ses concitoyens.

Le docteur Dion fut encore un patriote. Il resta attaché à sa foi, à sa langue, à son vieux Québec qu'il visita fréquemment. Il était doux, consciencieux, obligeant, toujours gai et, trait caractéristique, il ne manquait jamais nos assemblées. Qu'il repose en paix. . . .

— o O o —

Maintenant je vais vous réciter un sonnet sur la mort d'un homme qui n'appartenait pas à notre Société, mais qui occupait une place, une grosse place, dans le coeur de chacun de nous. Avant de le nommer, je dois vous annoncer une grande nouvelle: je suis à publier un recueil de poésies — *Chants du Nouveau Monde* — qui sera, croyez-moi, un livre épatant. Je puis en parler en connaissance de cause, j'en suis l'auteur, et je puis en parler à mon aise, puisque personne encore ne l'a lu, excepté le docteur Nadeau, qui est bien trop poli pour démentir un vieillard comme moi. Donc je vais vous réciter la dernière pièce de ce chef-d'oeuvre à venir:

La Mort de Roosevelt

Quel cri soudain, sinistre et foudroyant, plus fort
Que la voix des blessés, des bombes, du tonnerre,
Dominant tous les bruits, a retenti sur terre
Et saisi l'univers d'un message de mort!

Peuples, inclinez-vous, le Chef qui tient le sort
 Du monde entre ses mains, ayant gagné la guerre,
 Hélas! s'en est allé, par delà notre sphère,
 Nous obtenir la paix en un suprême effort.

Car si, dans un conflit tel que n'en ont vu Rome
 Ni les Huns, nous avons, conjurant le péril,
 Abattu sans retour un monstre qu'on assomme;

Dieu seul, Dieu seul, quand ce désastre se consomme,
 En élevant nos coeurs au-dessus d'un gain vil,
 Nous donnera la paix durable. Ainsi soit-il.

Géo-A. Boucher, M. D.

En mémoire du Dr Thomas-Joseph Dion

Joseph P. Leone, M.D.-F.A.C.H.A.

QUINCY CITY HOSPITAL

Quincy, Massachusetts

Thomas Joseph Dion, M. D., Quincy, Mass., died November 27, 1944. M. B. Laval University Faculty of Medicine, Quebec, 1890; M. D. School of Medicine and Surgery of Montreal, Faculty of Medicine of the University of Laval at Montreal, 1891; Member of the American Medical Association; Member of the Board of Health from 1900 to 1905 and of the School Board from 1900 to 1903; City Physician from 1916 to 1922; on the staff of the Quincy City Hospital.

Dr. Dion became a Fellow of the Massachusetts Medical Society in 1894 and became a retired Fellow in 1934. Although he never held office in his society, he was a faithful attendant at its meetings. He was greatly interested in the health of the City and rendered valuable service during a Small Pox epidemic about 1900, at which time he was member of the Board of Health.

Dr. Dion was always friendly and ethical in his profession and his passing and example will be greatly missed by others who are to carry on.

Resolved that this record be spread on the records of this District Society.

Signed: *D. B. Reardon, M. D.*

W. L. Sargent, M. D.

C. S. Adams, M. D.

Remarques du Président

Une motion serait dans l'ordre pour remercier Mr Antoine Clément pour les précieux services qu'il a rendus à notre Société durant ses nombreuses années de secrétariat et pour son volume "Les Quarante Ans" qu'il nous laisse comme témoignage de son dévouement pour le succès de la Société Historique Franco-Américaine.

J.-Ubalde Paquin

UN LETTRE ILLETTRE

par *Adolphe Robert*

Ce titre paraîtra à plusieurs un paradoxe.

C'est que celui à qui il s'applique est lui-même paradoxal.

Un homme a juste fréquenté l'école primaire.

Au sens généralement accepté, c'est un illettré.

Mais voici que ce même homme possède sur le bout de ses doigts la production littéraire de son pays, il en connaît à fond le folklore, il a écrit des livres, enfin il a composé une bibliothèque de *canadiana* et d'*americana* avec un flair aigu de la rareté livresque et de la valeur documentaire.

Dans une certaine mesure, cet homme est un lettré.

Et tel est le cas d'Adélard Lambert, primaire de formation, mais folkloriste et collectionneur par amour des lettres.

* * *

L'automobiliste arrivant à Drummondville par la route nationale venant de Sherbrooke aperçoit, à l'entrée de la ville, un poste d'essence attendant à un magasin peinturé en blanc avec une humble demeure à côté. S'il s'arrête pour faire le plein d'essence, les chances sont qu'il sera servi par un modeste vieillard que rien ne distingue du commun des mortels. Mais si le voyageur est un peu observateur, il constatera que ce vieillard a un journal soigneusement plié ou une brochure quelconque dans la poche de son habit.

Ce vieillard est Adélard Lambert.

Un mot de son histoire.

M. E.-Z. Massicotte, archiviste de Montréal, note qu'il existait, avant 1679, un colon du nom de Claude Robillard qui a dû se marier à Champlain. Ce colon quitta Champlain vers 1685 pour s'établir à Lachine, où il s'occupa de la traite des fourrures avec les sauvages. Ses enfants s'installèrent aux deux extrémités de l'île de Montréal et, comme ils étaient nombreux, on dut leur donner des surnoms pour les différencier. C'est ainsi que l'on trouve un Joseph Robillard marié en 1711 à La Pointe aux Trembles. Un de ses fils, Jean-Baptiste Lambert Robillard, vivait à Lavaltrie entre 1743 et 1759. Un second Jean-Baptiste Lambert dit Robillard accompagne Frémont dans son exploration des Rocheuses. L'un de ses frères, Josine, finit par planter sa tente à St-Cuthbert. On peut apercevoir encore aujourd'hui, non loin de la croisée des quatre chemins, sa maison de pierre avec une imposante cheminée et, à l'intérieur, un foyer suivant la mode du temps. Vers 1848, on avait érigé dans la cour, à côté de la maison, un vaste hangar, dont une partie était aménagée pour servir de refuge aux nombreux mendiants qui sillonnaient les routes. Un troisième Jean-Baptiste Lambert dit Robillard, fils de Josine, naquit à St-Cuthbert en 1821. En 1844, il épousa Léocadie Rinfret dit Malouin, de Maskinongé. De ce mariage naquirent treize enfants, dont Adélard. Jean-Baptiste Lambert échangea sa terre pour aller demeurer à St-Barthélemi. De là il s'établit à St-Gabriel de Brandon. Mais, à la suite d'une transaction malheureuse, il perdit son bien et, en 1869, il suivit le mouvement migrateur vers les Etats-Unis. Pendant sept ans, il déménagea d'un endroit à l'autre, habitant successivement Woonsocket, Ashton, Albion, dans le Rhode Island, Putnam, dans le Connecticut. Après ce

séjour aux Etats-Unis, il retourne sur une terre à St-Gabriel de Brandon. Les récoltes ayant manqué, au bout de deux ans, il reprend la route de la Nouvelle-Angleterre et va se fixer à Fall River. Mais en 1884, le terrien qu'il est toujours resté l'emporte sur l'artisan des filatures et il revient au Canada, à St-Cyrille de Wendover, pour y mourir le 23 septembre 1898.

Né à St-Cuthbert, le 14 mars 1867, Adélard Lambert avait deux ans lorsque sa famille passa aux Etats-Unis, en 1869. A l'âge de cinq ans, trois jeunes vauriens irlandais se saisissent un jour de lui et le lancent, par-dessus le garde-corps d'un pont, en bas d'un remblai de chemin de fer. Son front heurte un rail, le sang coule et il perd connaissance. Il porte encore la cicatrice de cet attentat. A six ans, il revient de l'école de M. Deragon, de Woonsocket, et il est de nouveau attaqué et roué de coups par d'autres gamins irlandais du voisinage. De ces batailles d'enfants, M. Lambert gardera toute sa vie un souvenir où se mêle une pointe de rancune à l'endroit des Irlandais. A Fall River, Adélard Lambert commence à fréquenter l'école paroissiale de Notre-Dame-de-Lourdes, dont le curé est l'abbé Pierre-Jean-Baptiste Bédard. Il sert la messe de ce dernier. Il professe pour son curé une admiration qui va jusqu'au culte. Adolescent, il est témoin de ce que l'on a appelé "les troubles de la Flint." L'évêque du diocèse a nommé un curé de langue anglaise à la tête de la paroisse Notre-Dame. Les Canadiens refusent d'aller à l'église et ils se réunissent le dimanche, dans une salle publique, pour prier sous la direction de Hugo-A. Dubuque, qui devait plus tard mourir juge de la cour Supérieure. Son hostilité à l'endroit des Irlandais s'en accroit d'autant. En 1890, il épouse Philomène Vigneault, dont les parents étaient originaires de St-Léonard d'Acton. Après son mariage, il se fixe à Manchester, qu'il habita jusqu'en 1921. A cette date, il s'en alla demeurer à Drummondville (au Québec), où il vit encore.

* * *

Outre les soucis d'élever une nombreuse famille, la vie d'Adélard Lambert a été dominée par un autre souci : l'amour des livres. A Manchester, il vend de l'épicerie en passant par les maisons. Apprend-il qu'une famille arrive du Canada, il fait sa connaissance et troque une livre de thé pour un vieux livre apporté au fond d'une malle. Il collectionne tout ce qui lui tombe sous la main, journaux, revues, livres, mais en se limitant à ce qui a trait aux établissements français en Amérique. Bientôt sa maison est encombrée. Des livres, il y en a à la cave, au grenier, dans les armoires et jusque sous les lits. L'abbé Henri Beaudé est justement à écrire son histoire de l'*Acadie*, d'après le manuscrit de Edouard Richard. Il cherche en particulier un ouvrage intitulé *The Neutral French or the Exiles of Nova Scotia*, par Mme Williams, de Providence, R.-I. L'ouvrage ne se trouve nulle part dans les bibliothèques publiques. Mais voici qu'à sa grande surprise, l'abbé Beaudé découvre que ce livre tant cherché, M. Lambert en possède un exemplaire de l'édition de 1841. Intéressé, l'abbé Beaudé se renseigne davantage touchant la collection. Il en saisit la valeur historique et monétaire et exprime le vœu qu'elle passe à une institution pouvant pourvoir à son aménagement, sa conservation, son accroissement. A l'instigation de l'abbé Beaudé, des négociations s'engagent entre l'Association Canado-Américaine et M. Lambert. Pour couper au plus court, ce dernier finit par céder sa collection à l'Association Canado-Américaine, société de secours mutuels de près de cinquante ans d'existence et possédant à Manchester un somp-

teux immeuble où sont logés ses quartiers généraux, dont la collection Lambert fera dorénavant partie.

Un catalogue scientifique de cette collection n'a jamais été dressé, mais un premier inventaire sommaire y révèle les subdivisions suivantes: autographes, manuscrits, programmes d'anniversaires et menus de banquets, albums de coupures de journaux, collections de journaux, revues, livres.

Les autographes dont la collection renferme un spécimen sont ceux de personnages du monde littéraire et politique en France, en Italie, aux États-Unis, au Canada. On y voit des signatures de cardinaux, évêques, académiciens, généraux, artistes, écrivains, etc.

Parmi les manuscrits l'on relève une lettre de François-Xavier Garneau, des lettres de Ferdinand Gagnon, les ouvrages de Henri d'Arles très richement reliés et écrits sur un papier vélin avec une plume d'or; l'*Histoire de l'Acadie*, par Edouard Richard, des thèses d'étudiants. La collection des manuscrits comporte en outre des archives comme celles de la Société franco-américaine du Denier de Saint-Pierre; la Fédération Catholique des Sociétés franco-américaines; l'Association Catholique de la Jeunesse franco-américaine; l'Ordre des Forestiers Franco-Américains; la Société Médico-Chirurgicale canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre, fondée en 1888; la célébration de la fête Saint-Jean-Baptiste dans le New-Hampshire pour les années 1937 à 1942; la campagne franco-américaine pour l'achat de *Liberty Ships* offerts durant la deuxième guerre universelle à la Commission Maritime des États-Unis, campagne pendant laquelle les Franco-Américains ont souscrit pour près de \$13,000,000 d'obligations. A ces archives s'ajoutent celles accumulées depuis 1896 par l'Association Canado-Américaine elle-même.

Les programmes d'anniversaires, menus de banquet, concerts, soirées dramatiques et conférences vont de 1880 jusqu'à aujourd'hui. Presque toutes les années y sont représentées.

Les albums de coupures de journaux sont au nombre d'une trentaine. On y trouve des romans complets, jamais mis en volumes, des poésies, des pièces de théâtre, des impressions de voyage, des articles de découvertes, des mémoires, des polémiques. Ainsi, la controverse provoquée par l'affaire du Rhode Island de 1924 à 1929 est renfermée dans un grand album relié en toile, format journal, et comprend 200 pages de coupures de journaux ayant bataillé pour ou contre *La Sentinelle*. Deux albums proviennent de M. Félix Gatineau et ont servi de source à ce dernier pour écrire ses deux volumes sur l'*Histoire des conventions nationales*, et l'*Histoire des Franco-Américains de Southbridge, Mass.* Il y a aussi deux ou trois albums se rapportant à Ferdinand Gagnon, avec des lettres autographes, des portraits de membres de sa famille, un exemplaire du journal *Le Travailleur*, supplément à l'édition du 23 novembre 1881 et reproduisant un plaidoyer en faveur des Canadiens de la Nouvelle-Angleterre et de l'État de New-York, par Ferdinand Gagnon lui-même, à l'audience-enquête tenue à Boston le 25 octobre 1881.

La section des journaux représente une centaine de titres, à commencer par un journal plus que centenaire, *L'Institut ou Journal des Etudiants*, publication scientifique, industrielle et littéraire dont le premier numéro est du 7 mars 1841. Les rédacteurs étaient D. Roy, écuyer, avocat, et F.-X. Garneau, écuyer, notaire, tous deux de Québec. *L'Essai de Bibliographie canadienne*

de Philéas Gagnon montre que douze numéros du journal ont paru. Sur les douze numéros, la collection en possède cinq. Voici encore un journal presque centenaire: *Le Courrier de Boston* (1845) et *La Gazette Française*, de Boston, publiée par Alfred Gaudet. Le numéro 16 du Vol. I (1850) renferme un poème de Henry Wadsworth Longfellow, *A Psalm of Life*, avec traduction en français,

Voici encore *Le 24 Juin 1880*, numéro unique, journal publié à l'occasion de la convention canadienne-française à Québec. On aura une idée de la valeur intrinsèque de ce journal par la nomenclature de quelques-uns de ses collaborateurs, représentant l'élite littéraire du Canada français: Mgr Tascheureau, Mgr Lafleche, Mgr Langevin, Mgr Duhamel, Mgr Raymond, l'abbé L.-A. Provencher, Arthur Buies, L.-O. David, Ernest Gagnon, Faucher de Saint-Maurice, Jules-P. Tardivel, Thomas Chapais, N.-E. Dionne, Rémi Tremblay, Ferdinand Gagnon, F.-X. Trudel, N. Levasseur, J. Royal, Oscar Dunn, Pierre-J.-O. Chauveau, J.-B. Caouette, Napoléon Legendre, William Chapman, A.-B. Routhier, Benjamin Sulte, Louis Fréchette, Pamphile Lemay, Nérée Beauchemin, Adolphe Poisson.

À côté des feuilles littéraires, l'on trouve des feuilles humoristiques comme *Le Canard*, de 1877 jusqu'à 1900; *Le Goglu*, *Le Fouet*. Il y a des curiosités comme *Le Petit Jour*, *La République*, journaux miméographiés. Il y a des numéros anniversaires comme celui du *Courier-Citizen* de Lowell, 100 ans. *The Manchester Union*, 75 ans, *Le Messenger* de Lewiston, 60 ans, *La Presse* de Montréal, 50 ans, *L'Indépendant* de Fall River, 50 ans, *L'Etoile* de Lowell, 50 ans, *L'Avenir National* de Manchester, 50 ans. On trouve aussi les derniers numéros parus de *La Tribune* de Woonsocket, *L'Opinion Publique* de Worcester, *L'Indépendant* de Woonsocket. Il existe dans la collection une série complète de *La Sentinelle*, de Woonsocket, à laquelle succédèrent *La Vérité*, *La Bataille* et *La Défense*. Voici *Le Monde Illustré*, dont le premier numéro date du 10 mai 1884, suivi en 1902 de *L'Album Universel*, qui parut jusqu'en 1907. Il y a aussi *L'Opinion Publique*, journal illustré publié à Montréal en 1870 et dont le dernier numéro dans la collection est celui de novembre 1883. Au petit séminaire de Québec, on sera intéressé de savoir que la collection Lambert possède *L'Abeille*, Vol. I, no 1, 27 juillet 1848 jusqu'à la 14^{ème} année, 23 juin 1881. Et pour compléter cette liste de journaux anciens, mentionnons *L'Album de la Minerve* du 1^{er} janvier 1872 jusqu'au 9 juillet 1874. Est-il nécessaire d'ajouter qu'il existe une collection complète du *Canado-Américain*, bulletin mensuel de l'Association Canado-Américaine, à partir du Vol. I, No 1, 13 octobre 1900 jusqu'à date.

* * *

Passons à la section des revues.

La plus ancienne est probablement le *Médiateur*, journal politique et littéraire, publié à Philadelphie et dont la collection renferme le numéro 19 du Vol. I en date du 23 juillet 1814; suivie de *L'Abeille Canadienne*, journal de littérature et de science publié à Montréal chez Lane, imprimeur, rue St-Paul, près du Marché neuf (1818). Sautons en 1838, et l'on a *Le Fantásque*, publié à Québec par N. Aubin. Parmi les autres revues qu'il convient de mentionner, citons *La Ruche Littéraire*, Montréal, 1853-1859; *Les Soirées Canadiennes*, Québec, 1861-65; *Le Foyer Canadien*, Québec, 1863-66; *La*

Revue Canadienne, Montréal, 1864-1922; *La Gazette des Familles Canadiennes et Acadiennes*, Ottawa, 1869-78; *L'Annuaire de l'Institut Canadien de Québec*, 1874-89; *Le Foyer Domestique*, Ottawa, 1876-79, publié ensuite sous le nom de *L'Album des Familles*, 1880-84, et *La Lyre d'Or*, 1888-89. Ce groupe de dix volumes n'existe au complet dans aucune librairie américaine. *La Revue de Montréal*, 1877-81; *La Nouvelle-France*, Québec, 1881-82, et *La Nouvelle-France*, Québec, 1902-1918; *Nouvelles Soirées Canadiennes*, Québec-Montréal, 1882-88; *Journal du Dimanche*, Montréal, 1883-85; *L'Étudiant*, Joliette, 1885-92, collection à laquelle s'ajoutent *Le Bon Combat*, 1893, et *L'Étudiant*, dernière série; *Le Canada Français*, Québec, 1888-91, suivie de la nouvelle série de la même revue depuis 1918; *Le Journal de Française*, Montréal, 1902-1909; *Bulletin du Parler Français au Canada*, Québec, 1902-1918; *Revue Franco-Américaine*, Québec-Montréal, 1908-19; *Mémoires de la Société Historique de Montréal*, 1859-80; *Le Naturaliste Canadien*, 1868-1909; *L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*, Montréal, 1859-73; *Revue des Deux Frances*, 1897-99; *Les Guêpes Canadiennes*, Ottawa, 1881-82; *Les Cloches de St-Boniface*, St-Boniface, 1902-37; *Nova-Francia*, organe de la Société d'Histoire du Canada et publié à Paris en 1926; *L'Echo de la France*, 1865-69, relié en neuf volumes et publié à Montréal sous la direction de Louis Ricard, avocat; *Semaine Littéraire* du "Courrier des États-Unis," recueil choisi de romans, feuilletons, ouvrages humoristiques et dramatiques, en prose et en vers, des auteurs modernes les plus renommés, Vol. III, 1845, New-York; *Revue Française des familles et des pensionnats*, 1845, New-York; *Revue du Nouveau-Monde*, publiée par Régis de Trobriand, 1850, New-York; *Le Français*, revue mensuelle de grammaire et de littérature, New-York, 1888, etc., etc.

Le cadre d'un article de journal ne permet qu'un coup d'oeil rapide à travers les rayons d'une collection comprenant environ 4,000 titres. Nous nous limiterons donc, au cours de cet article, à signaler quelques-uns des ouvrages les plus anciens et, partant, les plus rares.

Voici un livre intitulé *De Originibus Americanis*, par Hornius et Grotius, avec le millésime au dos du Vol. IV, 1642-1652. Un autre ouvrage du dix-septième siècle est *Lettres de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France (1681). Aussi *Nouvelle découverte d'un grand pays situé dans l'Amérique entre le Nouveau-Mexique et la Mer Glaciale*, avec les cartes et les figures nécessaires et, de plus, l'histoire naturelle et morale et les avantages qu'on en peut tirer par l'établissement des colons, par le R. P. Louis Hennepin, missionnaire Récollet et Notaire apostolique. Cet ouvrage a été publié à Amsterdam chez Abraham van Someren (1698). L'édition que possède la collection Lambert provient de la bibliothèque de Talma, le grand acteur qui a illustré l'Empire napoléonien.

A Letter To His most Excellent Majesty King William III, Shewing, I. The Original Foundation of the English Monarchy. II. The Means by which it was remov'd from that Foundation. III. The Expedients by which it has been supported since that Removal. IV. Its present Constitution, as to all its integral Parts. V. The best Means by which its Grandeur may be for ever maintain'd (1699), London.

Voici un curieux petit volume intitulé *Dévotion au Sacré-Coeur*. Il aurait été publié en 1713 à Paris et il s'ouvre à la page 7, les premières pages

ayant été enlevées. Or, nous lisons à cet endroit que “cette dévotion s’est répandue avec un succès merveilleux presque par toute la France, surtout à Paris; elle a passé jusqu’en Pologne, et même au-delà des mers: elle s’est établie à Malthe et à Kebec” . . .

Un étrange manuscrit est celui intitulé R. P. D. *Cornelio* Polocen. Praetensae Donationis. Pro Illustrissimo, & Reverendissimo D. Archiepiscopo Polocen, totoque Clero Saeculari, & Regulari Ritus Graeci uniti eius Dioecesis. Contra Ven. Collegium, ac. RR. PP. Societatis Jesu d. Civitatis Polocen. Facti. Typhis Zinghi, & Monaldi (1726).

Il y a quelques semaines, la revue *Life* a publié des commentaires sur la Constitution des Etats-Unis et l’on y citait les *Lettres d’un Cultivateur Américain*, écrites à W. S. écuyer, depuis l’année 1770, jusqu’à 1781. Traduites de l’anglais par * * *. A Paris (1784). Ces *Lettres* sont celles de M. de Crèvecoeur et elles ont été traduites de l’anglais par Lacretelle et publiées en 1781, en deux volumes.

Dans le même ordre d’idée que les *Lettres d’un Cultivateur Américain*, il y a *Le Spectateur Américain*, ou Remarques Générales sur l’Amérique Septentrionale et sur la République des Treize Etats-Unis; suivi de Recherches Philosophiques sur la découverte du Nouveau-Monde. Par M. J.-H. *Man-drillon*, Négociant à Amsterdam, & Membre de l’Académie de Bourg-en-Bresse (1785).

Les Mémoires Philosophiques, Historiques, Physiques, publié en 1787, à Paris, par don Ulloa, font suite en quelque sorte aux *Lettres* de M. de Crèvecoeur. Ces mémoires concernent la découverte de l’Amérique, ses anciens habitants, leurs mœurs, leurs usages, leur connexion avec les nouveaux habitants, leur religion ancienne et moderne, les produits des trois règnes de la nature et en particulier les mines, leur exploitation, leur immense produit ignoré jusqu’ici.

Deux volumes provenant de la collection de Denis Benjamin Viger sont *The Letters of Junius*. Stat Nominis Umbra. with Notes and Illustrations, Historical, Political, Biographical and Critical; by Robert Heron, Esq., Philadelphia (1804).

Il y a aussi *Recherches Historiques et Politiques sur les Etats-Unis de l’Amérique Septentrionale*, où l’on traite des établissements des treize Colonies, de leurs rapports & de leurs dissensions avec la Grande-Bretagne, de leurs gouvernements avant & après la révolution, &c. Par un citoyen de Virginie. Avec quatre Lettres d’un Bourgeois de New-Haven sur l’unité de la législation. A Paris (1788). Cet ouvrage en deux volumes constitue une polémique entre l’abbé de Mably et l’abbé Raynal.

La Collection possède le *Journal Historique* du dernier voyage que feu M. de La Salle fit dans le Golfe du Mexique, pour trouver l’embouchure, & le cours de la Rivière de Mississipi, nommée à présent la Rivière de Saint Louis, qui traverse la Louisiane. Où l’on voit l’Histoire tragique de sa mort, & plusieurs choses curieuses du nouveau monde. Par Monsieur Joutel, l’un des Compagnons de ce Voyage, redigé & mis en ordre par Monsieur Demichel. A Paris (1713).

Dans les relations de voyage, l’un des plus anciens ouvrages de la collection est le *Voyage* fait par ordre du roi en 1750 et 1751, *Dans l’Amérique Septentrionale*, pour rectifier les Cartes des Côtes de L’Acadie, de L’Isle Roy-

ale et de L'Isle de Terre-Neuve; Et pour en fixer les principaux points par des Observations Astronomiques. Par M. De Chabert, Enseigne des Vaisseaux du Roi, Membre de l'Académie de Marine, de celle de Berlin, & de l'institut de Bologne. A Paris (1753). Ainsi que *Nouveaux Voyages aux Indes Occidentales*; Contenant une Relation des differens Peuples qui habitent les environs du grand Fleuve Saint-Louis, appelé vulgairement le Mississipi; leur Religion, leur gouvernement; leurs moeurs, leurs guerres & leur commerce. Par M. Bossu, Capitaine dans les Troupes de la Marine. A Paris (1768).

Trente ans après les *Voyages* faits par M. de Chabert pour rectifier les cartes des côtes de l'Acadie, de l'île Royale et de l'île de Terre-Neuve, le marquis de Chastellux entreprenait à son tour une randonnée dont il a écrit le récit en deux volumes intitulés *Voyages de M. le Marquis De Chastellux dans l'Amérique Septentrionale*. Dans les années 1780, 1781 & 1782. A Paris (1786).

A cela il faut ajouter *Voyage autour du Monde et principalement à la Côte Nord Ouest de l'Amérique* fait en 1785, 1786, 1787 et 1788 par le capitaine George Dixon et relaté dans un ouvrage imprimé à Paris en 1789.

Enfin *Voyage au Canada* pendant les années 1795, 1796, 1797 par Isaac Weld, ouvrage imprimé à Paris en trois volumes. Mentionnons encore, *Voyage dans le Canada ou Histoire de Miss Montagu* en quatre volumes. Publié à Paris en 1809; *Relation d'un Voyage à la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique Septentrionale*, dans les années 1810, 11, 12, 13 et 14. Par G. Franchère, fils. Montréal: de l'Imprimerie de C.-B. Pasteur, (1820); *Memoirs of an American Lady with sketches of manners and scenery in America as they existed previous to the Revolution*, in two volumes, London (1809); les *Beautés de l'Histoire du Canada* ou époques remarquables, traits intéressans, moeurs, usages, coutumes des habitans du Canada, tant Indigènes que colons, depuis sa découverte jusqu'à ce jour (1821) ont été décrits par D. Dainville, publié à Paris; *Journals of the First, Second and Third Voyages for the Discovery of a North-West Passage from the Atlantic to the Pacific*. In 1919-20-21-22-23-24-25, Capt W. E. Parry, R.N.F.R.S., London (1828); *Journal d'une Expédition contre les Iroquois* en 1687, rédigé par le Chevalier De Baugy, Paris (1883).

Un traité de *Géographie Moderne Universelle*, par Crozat, est de l'édition de 1828. Une grammaire française en usage à l'Université du Michigan, à Ann Arbor, porte la date de 1860. C'est la grammaire Fasquelle. Un autre traité abrégé de la géographie de l'Amérique a été imprimé à Québec en 1833, par Neilson & Cowan. Un troisième traité intitulé *Geography Made Easy* a été imprimé à Boston en 1807. En 1865, John Lovell a publié *Le Livre des Sept Nations ou Paroissien Iroquois*, auquel on a ajouté, pour l'usage de la mission du lac des Deux-Montagnes, quelques cantiques en langue algonquine.

Les *Mémoires de Pierre de Sales de Laterrière et de ses Traverses*, Québec (1873), voisinent avec *Cinquante Ans dans l'Eglise Romaine*, par le Père Chiniquy, Genève. *La Tentative d'Enlèvement de la Soeur Mary Basil* contient le texte officiel de la déposition faite au tribunal de Kingston, Ontario, par la Soeur Mary Basil, lors du procès en dommages-intérêts intenté par cette religieuse à l'archevêque Spratt et autres, du diocèse de Kingston, qui s'étaient entendus pour l'enlever de son couvent et l'enfermer dans un asile d'aliénés de la

province de Québec. Cet ouvrage fait pendant à *Awful Disclosures of Maria Monk*, as exhibited in a narrative of her sufferings during her residence of five years as a novice and two years as a black nun in the Hotel Dieu nunnery, at Montreal, Que., New-York (1836). *L'Institut Canadien* en 1852 est décrit par J.-B. Dorion, membre actif, et en 1854, le docteur J.-E. Dorion, de Cohoes, N.-Y., donne une conférence à l'Institut Canadien de New-York sur le sujet "éducation populaire, besoin des écoles du soir pour la classe ouvrière." Cette conférence fut imprimée à Burlington en 1854. Le docteur Dorion, de Cohoes, et le docteur Dorion, de Montréal, sont-ils une seule et même personne? Tout l'indique.

Il y a des ouvrages devenus fort rares en librairie comme *Les Mémoires de Philippe Aubert de Gaspé*, Québec, 1885; *Mes Loisirs* et *La Voix d'un Exilé*, de Louis Fréchette; *Rituel du diocèse de Québec*, Québec, 1703; *Le Petit Catéchisme du Diocèse de Québec*, Québec, 1815; *Le Code Civil du Bas-Canada*, 1866; *Letters on Elementary and Practical Education*, by Charles Mondelet, Esqu., Montréal, 1841; *Les Trois Manuels*, ouvrage moral. Ecrit dans le genre d'Épictète. 1. Manuel des Infortunés. 2. Manuel des Indigènes. 3. Manuel de l'Homme honnête. Édition ornée de quatre gravures, par J. Grasset Saint-Sauveur, Paris, 1796; *Catéchisme Politique* ou *Eléments du droit public et constitutionnel du Canada*, mis à la portée du peuple, par A. Gérin-Lajoie, Montréal, 1851; *Épîtres, Satires*, etc., par M. Bibaud, imprimé par Ludger Duvernay à l'Imprimerie de *La Minerve*, Montréal, 1830; *An Accurate and Interesting Account of the Hardships and Sufferings of that Band of Heroes, who traversed the wilderness in the campaign against Quebec in 1775*, by John Joseph Henry, Esq., Lancaster, 1812; *Forestiers et Voyageurs*, étude de mœurs par J.-C. Taché; *Extraits des Titres* des anciennes concessions de terre en fief et Seigneurie, faites avant et depuis la conquête de la Nouvelle-France par les armes britanniques, dans la partie actuellement appelée le bas-Canada, etc., le tout compilé par William Vondenvelden et Louis Charland, Québec, 1803.

A propos de Lafayette, la collection possède *Memoirs of General Lafayette*, with an account of his visit to America, and of his reception by the People of the United States, Boston, 1824.

Sur le sujet de la déportation acadienne, il importe de mentionner, à côté des ouvrages contemporains, deux pièces rares. Ce sont *The Neutral French or the Exiles of Nova Scotia*, par Mme Williams, Providence (1841), et *Rapport* fait à l'assemblée nationale au nom du comité des pensions sur les secours accordés aux Acadiens et Canadiens, Paris (1789).

En ce qui concerne l'histoire du Canada, est-il besoin d'ajouter qu'à peu près tous les auteurs ayant traité ce sujet se trouvent dans la collection, à partir de Charlevoix, La Hontan, les *Relations* des Jésuites, les *Lettres* curieuses et édifiantes, les *Voyages* de Champlain en passant par Garneau, Faillon, Raynal, Bibaud, Royal, Chapais, l'abbé Groulx, le *Journal des Ursulines* de Québec, des Trois-Rivières, etc.

C'est en fouillant au hasard des rayons que nous avons signalé les quelques ouvrages mentionnés ici. La grande difficulté dans un article de cette nature n'est pas de savoir par où commencer, mais où arrêter. C'est dire que nous avons dû omettre la nomenclature d'une foule d'ouvrages non moins importants

que ceux sommairement décrits ici. Ce que nous en avons dit, toutefois, permet de deviner le reste et montre avec quelle intelligence et quel souci de la rareté livresque M. Lambert a composé sa collection.

* * *

Mais il ne s'en est pas tenu là.

Sa contribution à l'ensemble de notre folklore est loin d'être négligeable. Il n'y a, pour s'en rendre compte, qu'à consulter la filière du *Journal of American Folklore*. Dans le volume 36, numéro 141, de juillet-septembre 1923, M. Gustave Lanctôt présente au lecteur vingt-quatre récits par M. Adélard Lambert. Rappelant l'époque où la famille Lambert émigra aux États-Unis, il dit: "Dans ces petites villes manufacturières s'entassait à cette époque une population cosmopolite plus ou moins recommandable. Une des distractions de ces immigrants, après la journée de travail dans les usines, était de circuler en groupes dans la ville et de faire du chahut, même assez souvent de rudoyer et de *boxer* les citoyens paisibles. Aussi, dans les familles, après le repas du soir, on ne laissait pas sortir les enfants dans les rues. Pendant ces longues veillées autour de la lampe, une fois les devoirs d'école finis, madame Lambert, pour occuper et distraire sa nombreuse petite famille, leur disait des contes, leur posait des devinettes, leur chantait des chansons ou leur enseignait des rondes."

M. Lanctôt ajoute encore: "Citadin, sorti de l'école primaire, vivant dans un milieu anglais, M. Lambert a rédigé ces contes dans une langue correcte, mais plutôt incolore, où se rencontrent maintes expressions de journaux à nouvelles et de bons livres, moins forts en style qu'en morale. A ce point de vue, c'est moins le pittoresque de la langue et les tournures du terroir, que la fidélité et la probité du compilateur, qui donnent à sa contribution sa valeur folklorique."

Avec M. Lanctôt, on peut donc déclarer que les textes de M. Lambert ne reproduisent pas la mimique et l'originalité des premiers narrateurs, mais c'est déjà énorme de sa part d'avoir pu reconstituer des contes qui, sans lui, auraient peut-être été perdus pour notre folklore.

Dans le numéro d'octobre-décembre 1926 du *Journal of American Folklore*, nous retrouvons dix autres contes recueillis par M. Lambert. Dans le numéro d'octobre-décembre 1931, nous en avons relevé quatorze. Enfin, dans le volume 52, il y en a une autre série de vingt et un communiquée à M. Marius Barbeau et préparée par Pierre Daviault. On trouve encore d'autres contes écrits ou recueillis par M. Lambert dans un ouvrage intitulé *Contes de Tante Rose*, publié à Montréal en 1927, ainsi que dans *Grand'Mère raconte et il était une fois...*, par Marius Barbeau, Montréal. La collection Lambert possède en manuscrits une autre série de contes par M. Adélard Lambert: *Dans le jardin d'autrui* (1939).

Le folklore ne comprend pas que des contes. Il y a aussi la chanson. Sur les cinquante chansons recueillies et notées par M. Marius Barbeau dans son *Romancero du Canada*, Montréal (1937), il y en a vingt dont il retrace l'origine à M. Adélard Lambert. Des chansons de M. Lambert, on en trouve aussi dans le recueil de *Chansons populaires du Vieux Québec*, par Marius Barbeau, et la collection de l'Association Canado-Américaine en possède quelques-unes en manuscrit.

Il y a les rondelets, formulettes, rimettes et devinettes dont M. Lambert

a fourni un joli assortiment à divers journaux ainsi qu'au *Journal of American Folklore*.

En marge de cette contribution au folklore, la collection possède de lui, à l'état de manuscrit, *Premiers Echos de la Nouvelle-France*, *Echos de la Nouvelle-France*, *Les Enfants disent*.

Enfin, M. Lambert a publié de son chef: *Journal d'un Bibliophile*, Drummondville (1927); *Rencontres et Entretiens*, Montréal (1918); *L'Innocente Victime*, feuilleton publié dans "Le Droit" d'Ottawa en 1936; *Propos d'un Castor ou Entretiens du père Jean Nault*, trois fascicules (1933-34). Un quatrième fascicule est en manuscrit. Ajoutons à cela des articles épars dans les journaux du Canada et des Etats-Unis.

Le cas de M. Adélarde Lambert n'est probablement pas unique.

Mais il est tout au moins original.

Et, à coup sûr, sa vie n'aura pas été dépensée inutilement.

Il avait été invité un jour à faire partie de la Société du *American Folklore*, branche de Québec, et il avait été élu conseiller de cette branche, laquelle avait alors pour patron Sir Lomer Gouin, pour président, M. E.-Z. Massicotte, et pour vice-président, M. Adjutor Rivard. Le trésorier en était M. Jules Tremblay, et le secrétaire M. Marius Barbeau. Les autres conseillers étaient Victor Morin, Aegidius Fauteux, Edmond Montet, Emile Vaillancourt, Damase Potvin, Georges Marquis et Malvina Tremblay. Devant l'hésitation de M. Lambert à s'adjoindre à de tels collaborateurs, M. Massicotte lui avait rétorqué:

"Vous avez vécu dans un milieu duquel vous avez su recueillir beaucoup sur notre folklore, tandis que nous, par notre retenue au collège, nous ne pouvions en recueillir autant sur les dires et coutumes de nos vieux Canadiens. C'est en unissant nos volontés que nous parviendrons à tirer de l'oubli et construire un véritable folklore canadien-français du temps passé."

Le conseil de M. Massicotte prévalut et M. Lambert continua son travail de folkloriste et de collectionneur. Sa contribution au folklore appartient à tous, mais sa collection de *canadiana* reste aux Franco-Américains, tout particulièrement à l'Association Canado-Américaine qui entend en faire un foyer de culture canadienne-française et de survivance ethnique au coeur de la Nouvelle-Angleterre.

Aussi, S. E. Mgr Georges Courchesne, évêque de Rimouski, pouvait-il écrire dès 1919:

"Je ne suis qu'un hôte de mes frères franco-américains, et je ne songe pas à leur donner une leçon. Il me sera bien permis de les féliciter de l'effort qu'ils font pour tenir à la portée de leurs chercheurs des trésors d'histoire nationale comme en contient la bibliothèque de l'Association Canado-Américaine."

Adolphe Robert

CHARLES THIBAUT

Ses lettres au major Edmond Mallet.

Annotées par Gabriel Nadeau

Charles Thibault, dont nos aînés se rappellent encore, fit beaucoup de bruit en son temps. Orateur qu'on ne prenait jamais sans vert, impayable dans ses répliques et d'une faconde sans pareille, il fut pendant une trentaine d'années l'invité de rigueur de toutes nos grandes assemblées politiques et nationales. D'ailleurs, conférencier aussi disert qu'orateur abondant. En politique, il était conservateur, du parti des Castors qu'avait fondé son ami le sénateur François-Xavier-Anselme Trudel. Il a laissé la réputation d'un hâbleur et d'un amuseur de foules. Ce fut, en tout cas, un patriote sincère qui se dépensa toute sa vie pour les bonnes causes. A-t-il été un grand tribun, comme quelques-uns l'ont dit? Le jugement qu'a porté sur lui M. Aegidius Fauteux est peut-être le plus juste. "Charles Thibault fut incontestablement un personnage peu banal... Grâce à un bagout formidable et à un aplomb vraiment incomparable, il s'était acquis en son temps une réputation presque légendaire comme amuseur des foules dans les assemblées politiques contradictoires, mais ces deux qualités, si on peut les appeler ainsi, ne suffirent pas à le faire classer parmi nos grands orateurs." ¹

Il naquit à Saint-Athanase d'Iberville, le 15 septembre 1840, étudia à Sainte-Marie-de-Monnoir et fut reçu avocat en 1865. Il épousa Anatélie Dubord, dont le père fut maire de Montréal. Lui-même fut échevin de cette ville, ² et plus tard se lança dans la politique. Il fut aussi agronome, publiciste, criminaliste et fonctionnaire. Ses adversaires l'ont accusé d'avoir eu de grands pieds et Rémi Tremblay écrivait en 1884:

En voyant des extraits de ma littérature
Briller sous le savon et l'humaine gratture,
Je me suis dit: "Ecrire est ma vocation,
De la prose et des vers j'aurai la passion.
Dans la lice où combat l'illustre Morissette,
Je suivrai de Thibault l'odorante chaussette." ³

Il ne faut voir dans ces personnalités que les aménités ordinaires de la politique. Thibault avait les pieds comme tout le monde. Il trouva la mort d'une manière bête, à un passage à niveau près de Sutton, le 2 janvier 1905.

Il était franco-américain de coeur et, toute sa vie, s'intéressa à nos compatriotes émigrés et à leurs luttes pour la survivance. Il n'a jamais habité les Etats-Unis cependant. En 1875, un certain Charles Thibault fondait, à Lake Linden dans le Michigan, un journal qui avait nom *Le Franc-Pionnier*. Cet hebdomadaire ne vécut que quelques mois. "Son propriétaire, écrit Bélisle, était un jeune homme de Montréal, qui cumulait en même temps les fonctions de rédacteur et typographe. Son nom était Charles Thibeault. Etait-ce le même Charles Thibeault qui a fait subséquemment tant de bruit dans la politique de la province de Québec?" ⁴ Le fondateur du *Franc-Pionnier* n'était pas le tribun. Après la disparition de son journal, il demeura à Lake Linden; nous l'y retrouvons en 1892. Il enseignait à l'Académie canadienne de cette ville avec un confrère du nom de Gignac. "M. Thibault, écrivait un voyageur qui visitait les centres franco-américains de l'Ouest cette année-là, est un jeune

professeur de mérite, qui, comme M. Gignac, a toute l'estime et toute la confiance de M. le curé Ménard. M. Gignac est de Québec même: quant à M. Thibault, il est, je crois, des environs de Montréal.”⁵

Notre Thibault avait cependant un frère et une soeur en Nouvelle-Angleterre. Le frère, Guillaume, pratiquait la médecine à St. Albans dans le Vermont; la soeur, Mme Médard Dussault, demeurait à Attleboro, Etat du Massachusetts.⁶

Quant au major Edmond Mallet, il fut l'un des Canadiens les plus en vue des Etats-Unis. Soldat pendant la Guerre de Sécession, il fut gravement blessé à la bataille de Cold Harbor, en 1864.⁷ Il devint ensuite fonctionnaire à Washington et le resta toute sa vie. Ses loisirs furent consacrés à l'étude de l'histoire canadienne et à la défense de ses compatriotes. Joseph Tassé lui dédiait en 1878 ses *Canadiens de l'Ouest*. Quelque temps avant sa mort, les rédacteurs de la *Catholic Encyclopedia* lui avaient assigné une centaine d'articles qu'il ne put écrire, car, le 12 avril 1907, il succombait au diabète et à ses complications. Il a laissé une belle collection de livres et de manuscrits qui porte son nom et qui est conservée aux bureaux chefs de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, à Woonsocket, Etat du Rhode-Island.⁸

Thibault fit la connaissance de Mallet à Québec, en juin 1880, lors de la grande Convention nationale de la Saint-Jean-Baptiste. De tous nos congrès, celui-là fut mémorable par le nombre des Franco-Américains qui s'y rendirent. Mallet, vice-président de la Convention, était délégué de Washington. Il prononça un discours sur la “Situation actuelle des Canadiens-Français aux Etats-Unis.”⁹ Thibault, bien que de Montréal, s'était fait élire délégué de Champlain, dans l'Etat de New-York.

Les quarante-cinq lettres que nous présentons ici, vont de 1880 à 1888. Bien qu'elles ne soient pas d'un intérêt général, elles nous font connaître quelques détails de la petite histoire canadienne et franco-américaine. Le Thibault qu'elles nous révèlent est un peu vain, mais il a bon coeur.¹⁰

Gabriel Nadeau

Rutland, Mass.

I

Montréal 29 juillet 1880.

Mon cher Major,

Je vous remercie très cordialement pour votre bonne lettre du 16 & je vous félicite de votre promotion spécialement.¹¹ Le *Courier de Montréal* l'a mentionné, à ma demande — Le *Travailleur* a reproduit. J'ai été rencontré Mfs. Jannet & De Foucault, à St. Albans Vt. vendredi soir & je les ai reconduits à Sorel lundi.¹² Ils auraient aimé vous voir à W, mais vous n'y étiez pas encore rendus. La *Minerve* de ce matin reproduit un article du *Monde* de Paris, écrit par De Foucault, je crois, très sympathique à votre adresse; je vous l'envoie. Je vous remercie de l'envoi du journal de W. où j'y lis que vous y avez parlé; La *Minerve* reproduira demain.

Le *Drapeau National* de Glenn's Falls, N. Y. vient de publier 2 protestations énergiques contre la convention à Québec.¹³ Je le regrette beaucoup. Il vaut mieux enterrer la hache de guerre! Comme vous le dites le *Travailleur* est modéré. Mon discours de Québec a été publié déjà dans la *Minerve*, La Feuille d'Erable, Le *Courier*, de Montréal, & dans La *Voix du Peuple* &

L'Echo, d'Iberville.¹⁴ D'autres vont aussi le publier aussitôt que le "Civil Service reform my boy"! vous¹⁵ donnera un peu plus de temps. Je vous prie de faire, si possible, une appréciation de ce discours, que je vous envoie, soit dans le Freeman, le Pilot, ou ailleurs, vous priant, en même temps de m'envoyer ce Numéro, si tout cela vous est possible, s'entend. Jannet & compagnon sont partis enchantés du Pays. Tant mieux pour nous, en Europe. Comme je voudrais publier ici une petite notice sur vous, non une biographie complète, Dites-moi donc en deux mots, votre âge, origine, à quelle époque & à quel âge vous êtes entré dans l'armée, dans quel régiment? où vous fûtes blessé? etc. etc. Quand à Tulalip? ou en Europe & pour quoi? etc. etc. Pèlerinage, etc.¹⁶ Ce sera court. Si possible, j'irai vous voir cet hiver; Rien d'extraordinaire du reste en Canada. La Session est finie à Québec.

votre bien dévoué

Charles Thibault

170½ Notre Dame¹⁷

II

Montréal 6 Octobre 1880.

Mon cher Major.

J'ai lu avec plaisir hier au Soir, les épreuves de l'Excellente Correspondance que vous avez écrite pour la Minerve sur l'émigration C. aux E.-U. & les difficultés de constater le nombre des émigrés. M. Tassé m'apprend l'agréable nouvelle que vous correspondrez assez régulièrement à l'avenir. Tant mieux. Je vous remercie de votre Sympathique envoi, les Statistiques du Commerce. Le même jour je recevais de Mr Claudio Jannet la Réforme Sociale de M. Le Play. comme la "Minerve" l'a annoncé, Le Comte de Mun et Mr Lucien Brun, Sénateur, Chef des Catholiques en France m'ont écrit de fort belles lettres de félicitations au sujet de mon discours de Québec.¹⁸

Seriez-vous assez bon de m'envoyer une copie du manifeste ou programme du Candidat antimaçonnique, le général Phelps, ce doit être un morceau important que je voudrais voir, si c'est possible. On parle fortement ici de m'envoyer juge au Nord-Ouest. Si oui, j'irai vous voir auparavant. Votre Biographie va paraître prochainement dans le "Canadien" de Québec, du moins on me le promet. M. Tarte s'en est chargé. Je pourrai vous en donner bientôt des nouvelles.

Ecrivez moi de temps à autre.

Votre bien dévoué

Chs. Thibault

170½ N. Dame

N. B. Le comte de Foucault est bien je viens d'avoir une lettre de lui.

C. T.¹⁹

III

[Armoiries de la ville de Montréal]

Montréal, 30 Nov. 1880²⁰

E. Mallet, Ecr

Mon cher Major.

Les journaux m'ont appris la mort de votre bon père; recevez à cette occasion mes condoléances les plus sincères; Une pensée bien consolante pourtant

doit adoucir l'idée de sa séparation — Celle de le retrouver bientôt au Ciel.

"Le Canadien" de Québec a enfin publié hier votre biographie complétée. Elle n'est pas brillamment écrite, mais je la crois assez parfaite. Evrivez moi & donnez moi votre nouvelle adresse. Je vais accepter une Situation à Ottawa, sou peu. Veuillez m'écrire immédiatement & me dire si vous avez reçu le dernier (No) du *Canadien*? Je vous remercie beaucoup du programme Phelp.²¹

Votre ami

Chs Thibault

170½ Notre Dame

IV

Department of Railways and Canals, Canada

Ottawa 9 Déc. 1880²²

Mon cher Major,

Ne vous étonnez pas, si je réponds à votre bienveillante lettre du 4 courant de la Capitale du Canada. Car j'y ai accepté une situation, celle de Secrétaire de la Cour ou du "Board" des Arbitres officiels de la Puissance. Je serai forcé de demeurer ici après les fêtes. Je retournerai demain à Montréal pour un mois. J'espère aller vous voir à Washinton vers la fin de Décembre. Si vous êtes pour vous absenter veuillez me le dire, et me donner aussi le (No) de votre résidence, la rue, etc, etc.²³ Le *Travailleur* de Worcester a reproduit votre *biographie* du Canadien. Le *Courrier* de Montréal le fera demain probablement et je vous en enverrai quelques copies alors. Je n'ai pas voulu partir pour le N. Ouest, à cause de la maladie de mon vieux père, qui mourrait probablement de mon absence. Votre piété filiale vous honore. Je tiens à l'imiter en faveur de mes vieux parents.

Le Banquet de Nashua a été un grand succès, sous tous rapports. J'ai bien hâte de voir la brochure de la Convention de Québec.²⁴

Veuillez m'écrire à mon bureau ordinaire à Montréal, 170½ Notre Dame.

Votre bien dévoué ami

Chs Thibault

Je viens de recevoir une lettre de Mr Claudio Jannet, de Paris; il est bien ainsi que le Cte de Foucault. Si possible envoyez moi encore des documents américains politiques Message etc Dites moi aussi s'il vous plaît quand vos chambres s'ajourneront vers Noël & jusqu'à quel jour? Je voudrais me trouver à Washington lors des Sessions.

C. T.²⁵

V

[Armoiries du Canada avec les mots: House of Commons Canada]

Ottawa 21 Déc. 1880.

Mon cher ami.

J'ai reçu votre bonne lettre de la semaine dernière, malheureusement je l'ai perdue à Sherbrooke où j'ai été faire un discours. Cependant je me rappelle votre No 939 rue I.²⁶ Du reste, je vous trouverai bien. Le Dr Taché, d'ici part lundi pour Washington, il va je crois au "Worsley".²⁷ Je partirai après demain pour Boston. Je serai à N. York le 1^{er} janvier & partirai de là le 2

ou 3 au matin pour Washington. Si vous voulez m'écrire tout de suite adressez moi votre lettre

Chs. Thibault
Care of Michel Mathieu
Wauregan
Conn. U. S.

en me donnant de nouveau votre adresse.

Je partirai de New York le matin du 2 ou du 3 Janvier pour chez vous.

Très à la hâte

Votre cher

Chs Thibault

N. B. Ma position ne sera probablement que temporaire. Il pourrait se faire que J'entrerais bientôt en politique.

C. T.

VI

[Armoiries avec les mots: Depart-
ment of Public Works. Canada]

Ottawa 25 Janvier 1881 ²⁸

Mon cher ami.

Depuis mon départ de chez vous J'ai été de mal en pis et je suis encore très malade en ce moment. je me suis rendu ici hier pour quelque besogne pressée. J'ai un beau bureau, seul, & très confortable, & suis très content. Je vous remercie de vous être donné le trouble de m'envoyer mon *epeingle*, ainsi que le Discours de Garfield. J'espère que les Abécédaires se sont aussi rendus. remerciez pour moi Madame Mallet de toutes ses bontés à mon égard. Je n'oublie pas non plus les trois gais petits garçons, qui ornent votre excellente maison, de la rue I. Tout le monde m'a reçu ici à bras ouverts. Sir John paraît enchanté de me voir rendu. Je voudrais que la même sympathie vous serait montrée par vos chefs. Je n'ai pas oublié que les petits m'ont fait promettre de leur envoyer des timbres; je le ferai de temps à autre, & je commence aujourd'hui. La Commission Sanitaire siège-t-elle encore Veuillez présenter mes saluts à M & Mde De Forrest. ²⁹ J'irai vous voir en Automne maintenant. J'ai peur de votre neige & de vos mascarades en *Sleighs*. Je m'arrête de peur d'écrire de trop belles choses et d'imiter Jos Bomer, ³⁰ car "il est des hommes de génie de s'imiter & même de se surpasser sans s'en douter" J'ai bien dormi en partant de chez vous jusqu'à N. Y. ce qui m'a fait du bien. Somme toute, je suis enchanté de mon voyage & je vous remercie de tout mon coeur de votre bonté pour moi.

Croyez-moi bien
Comme toujours votre
très dévoué
Chs Thibault
sec. O. A.
Edifices publics
Ottawa
Ont.

N. B. De fait notre chambre des Communes est plus petite que la votre, & le capitol me paraît plus grand d'ici que je ne le croyais

C. T.

VII

[Mêmes armoiries que
lettre précédente.]

Ottawa 6 Février 1881 ³¹

Mon cher Major.

Votre bonne lettre du 22 Janvier en mains. Je vous écris seulement pour vous dire, que je suis retombé bien malade & incapable de sortir. Cependant je ne crains pas. ça sera passager Je suis heureux de voir que Mde Mallet & les enfants comprennent les Alphabets. J'ai envoyé il y a 3 ou 4 jours, des timbres aux enfants. Je n'aurai pas autant de chance pour leur en envoyer maintenant, vû que ma correspondance est *franc de port*. Dites à "Charles" Who got up this French anyway?, que je n'en suis pas coupable. ³²

J'irai à Montréal, aussitôt que je serai mieux & je vous enverrai alors les livres demandés. Occupez vous pas du prix; c'est une bagatelle—affaire de rien du tout—Fatalité. J'ai prêté à un ami la partie du discours que vous avez eu la bonté de m'envoyer—(Garfield' Oration.—at Arlington)—& cet imbécile me l'a perdu, & j'en ai un grand besoin. Ne le copiez pas vous-même car vous avez assez à faire Mais faites moi le copier par *Charles* ou par Madame Mallet et vous m'obligerez.

Excusez moi, je suis si mal que c'est à peine si je puis écrire.

Votre ami dévoué

Chs Thibault

Dept. des Travaux Publics.

Ottawa, P. Ont.

P. S.

Ottawa 7 Fév. 81.

Je viens de retrouver la partie du discours de Garfield, *Memorial Ceremonies*, etc. Ainsi ne me le renvoyez pas.

C. T.

VIII

[Mêmes armoiries.]

Ottawa, 15 Fév. 1881 ³³

Mon cher Ami.

J'arrive de Montréal & je m'empresse de vous envoyer 4 a. b. *cdaires* pour vos quatre enfants. Car, Madame Mallet est aussi enfant que vos trois autres, quand il s'agit du français! Permettez-moi d'y joindre un 5e volume—avis au maître—car, je crains que ses élèves n'en sachent bientôt plus que lui.

Je suis un peu mieux maintenant. Qu'y a-t-il de nouveau?

Votre bien dévoué

Chs Thibault

IX

[Mêmes armoiries.]

Ottawa 19 mars 1881 ³⁴

Mon cher Major.

Votre dernière lettre m'a appris que vous étiez encore malade, chose que je regrette, mais j'espère que vous êtes bien mieux. J'ai adressé ces jours ci un a. b. c. à celui des 4 de la mère & des enfants, qui apprendrait plus vite à lire le français Mr le Dr Taché a reçu de vous une lettre hier. J'apprends par lui que vous êtes bien. J'espère que Mde Col. DeForrest n'aura pas souffert trop des suites de l'accident (du Husting) J'envoie quelques timbres aux chers pe-

tits. Il fait très beau ici. J'ai donné une Conférence terrible sur "la Constitution des E. U. & la guerre de Sécession", dimanche, le 13 courant devant l'Union cath. à Montréal. Les journaux en parlent fortement. Cette conférence sera publiée.³⁵

Etes-vous content du nouveau régime.³⁶ Merci de l'envoi de tous vos journaux sur les célèbres fêtes d'inauguration. Hayes est parti en *bolteur*.

Les Ecrivains d'Europe continuent à m'écrire au sujet de mon discours de Québec. Ci inclus la lettre de M. E. Rameau à ce sujet. Elle a été reproduite par plusieurs journaux.³⁷

Mes amitiés à la famille

Tout à vous

Chs Thibault

Dept. Travaux Publics.

Ottawa, Ont.

N. B. Il fait un temps magnifique ici, & nous sommes en plein temps des sucres, bien fâché que vous ne puissiez pas y venir en manger.

La prorogation du Parlement aura lieu Mardi la Session dure depuis le 9 Déc 80!

M. Claudio Jannet m'a envoyé copie de la dernière édition des Sociétés secrètes 2 vol. 1000 pages, ouvrage le plus extraordinaire de nos jours. Cent pages consacrées au Nihilisme Russe.³⁸

Le Scar Alexandre, bourreau de la Pologne n'est plus!

X

[Mêmes armoiries.]

Ottawa 10 Avril 1881³⁹

Mon cher M Mallet.

Si j'ai retardé à répondre à votre lettre du 26 Umo, c'est que j'ai été absent d'Ottawa. J'en partirai de nouveau le 20 pour Port Colborne & peut être le Détroit, en devoirs professionnels. Quelques timbres nouveaux pour Eddie —ceux de *France* sont venus sur les beaux livres "les Sociétés secrètes" que Mr Claudio Jannet m'a adressés de France. Merci beaucoup pour vos 2 Pamphlets. Je suis très heureux du "Corcoran" comme rafraichissant mémoire. J'ai fait votre commission à Laperrière, sur l'oubli de l'envoi du Catalogue Dunn.⁴⁰ Remerciez Mr le Col. & Mde DeForest de leur bienveillantes paroles que par jalousie! (sic!)⁴¹ toute pure, sans doute, vous ne voulez pas me transmettre!

Je suis très content que le nouveau régime vous soit favorable. J'en remercie le Ciel et l'éloquent Garfield.

J'apprends avec plaisir que Madame Mallet a obtenu le *prix* de succès dans le français. Je ne suis pas cependant sans inquiétude, (en carême, voyez-vous, j'ai la conscience délicate). J'ai peur qu'à cause de circonstances tout à fait intimes & particulières (!!!) votre jugement, sain d'ordinaire, se soit laissé surprendre de partialité—l'injustice est partout. Et que la *bribe* ait été pour quelque chose dans votre "award" de la récompense! Ah! si les boys pouvaient m'écrire, ils me diraient sans doute, de fort belles choses là dessus. Dans tous les cas, en supposant que Mde Mallet, soit la gagnante réelle, je la félicite sur son succès. Mes amitiés à tous. Vous voyez que le rire me revient

avec l'espérance de la santé, le soleil est si beau! Je souffre encore de la maladie des reins comme à Washinton.

Votre etc
Chs Thibault

XI

[Mêmes armoiries.]

Ottawa avril 1881 ⁴²

Mon cher Mr Mallet.

Très content de voir que vous l'êtes (du Nouveau Régime). Très heureux de lire vos lettres sur la M. ⁴³ Au cas où votre élève extraordinaire—qui gagne tous les premiers prix—le grand bébé—Mde Mallet—seait assez avancée pour avoir besoin d'étudier d'autres langues—ces femmes! ça aime toujours tant parler!—je lui envoie de l'espagnol cette fois, beau professeur impartial. Je parts ce soir pour Toronto, Port Colborne & Détroit, où je passerai 12 à 15 jours Mfs Jannet & De Foucault m'envoient souvent de leurs écrits. Je suis toujours malade, dans la région des reins. Vous écrirez plus au long au retour.

Adieu Chs Thibault

XII

[Mêmes armoiries.]

Ottawa 6 juin 1881 ⁴⁴

Mon cher ami.

J'ai votre lettre du 1- Juin en mains. Je suis pas mal mieux de mes reins. depuis qu'il fait chaud. J'ai fait un plaisant voyage dans l'Ouest. Je savais que vous étiez à Chicago. ⁴⁵ Konling a fait une irréparable sottise en résignant. ⁴⁶ Blaine a évidemment le dessus. Ici tout est tranquille. Je vous envoie une lettre de McPherson, Sénateur. ⁴⁷ Le livre de Chouinard n'est pas encore paru. ⁴⁸ J'aimerais mieux être à Washinton aujourd'hui, puisqu'il y fait chaud, que quand j'y suis allé. Comment aimez-vous Jean Bart dans le Travailleur? ⁴⁹ Si vous venez cet automne à Oswego, il faudra alors vous rendre à Ottawa, par Ogdensburg, car vous n'en serez pas bien loin. ⁵⁰

A propos, je ferai le discours de la St Jean Baptiste le 23 courant, à Ogdensburg même, et le 30 courant, je ferai un discours académique, au Collège Ste Marie de Monnoir, où j'ai fait mes études. ⁵¹ Vous voyez que ça me fait de la besogne. Mon département me laisse des loisirs.

Comment sont les petits? Je vous envoie pour eux quelques timbres. Madame Mallet est, sans doute de retour du Maryland. ⁵² Vos tribulations de vieux garçon sont par conséquent finies! Vous en aurez bien assez d'autres, si vous passez tout l'été au Bureau. Ici l'on prend des vacances. J'en profiterai pour aller dans les Etats de la Nouvelle Angleterre. Demain, grande fête à Chambly. De Salaberry va jubiler dans sa tombe. ⁵³ La moisson a la plus belle apparence. M. Claudio Jannet travaille toujours; il m'écrit de temps à autre. Chapleau tient bon à Québec. Sir John A. McDonald est en Angleterre; sa santé est très mauvaise. M. Langevin est Siré.

Votre très dévoué
Chs Thibault
Ottawa,
Ont.
(Canada)

XIII

[Mêmes armoiries.]

Ottawa 16 Juillet 1881 ⁵⁴

Mon cher Mallet.

Absent d'ici depuis un mois je parts ce soir pour le Nouveau Brunswick pour 3 semaines. J'espère que vous êtes bien. Je lis vos belles lettres à la *Mi-nerve*. J'espère que le Président va en rappeler. ⁵⁵ Tous les Canadiens font des vœux pour lui. Saluts à la famille.

Tout à vous
Chs Thibault

XIV

[Mêmes armoiries.]

Ottawa 11 Août 1881 ⁵⁶

Mon cher M. Mallet.

J'ai reçu votre discours de Québec. ⁵⁷ Merci; Il me sera d'un grand secours en différentes occasions. Je crois plus à la mission providentielle des Canadiens que vous. C'est une affaire de Foi. Il fait si chaud chez vous que vous n'avez, sans doute, pas même la force de croire. Comment vont les fameux écoliers en français? et l'écolière (Mde Mallet) tient-elle toujours la tête de la classe?

J'arrive du Nouveau Brunswick, où j'ai passé près de trois semaines. Je suis bien mieux de mes reins.

Il est fort heureux pour tout le monde (exceptés Arthur & Conkling) que le Président semble vouloir, à tous prix, en revenir. Il n'y a que Guitteau qui en soit réellement *marri*. ⁵⁸ Vous vous accordez assez bien avec M. Claudio Jannet, au sujet des Canadiens des E. U. Les 23 & 24 Août, je serai à la Convention Canadienne de l'Etat de N. Y. à Champlain. ⁵⁹

Mon discours (Panegyrique de Mfs Crevier) fait à Ste Marie de Monnoir le 30 Juin dernier, sera bien tôt publié en brochure. Vous le lirez alors.

Rien de neuf ici. Le progrès est constant, pour nos manufactures, le tarif protecteur nous étant très favorable. ⁶⁰

Tout à vous
Chs Thibault

Ci inclus un timbre
d'Irlande pour Hen-
ry ou Charles ou Ed-
mond.

C. T.

XV

[Mêmes armoiries.]

Ottawa 3 Septembre 1881 ⁶¹

Mon cher ami.

Ci inclus un timbre de Dublin, et 3 de France pour mes petits collectionneurs. Les classes vont reprendre vous me direz *lequel des quatre* élèves va mieux, en français. J'ai assisté à la Convention de Champlain, ça été un succès. Votre Président va-t-il se réchapper? A la hâte je parts pour Montréal pour assister aux funérailles de Mde Dubord, ma belle-mère. Tout va bien

ici. notre tarif nous rend prospère. Que dites-vous des lettres de Jean Bart au Travailleur? Jannet m'écrit souvent. Il est bien.

Votre ami

Chs Thibault

XVI

[Mêmes armoiries.]

Ottawa 29 Sept. 1881 ⁶²

Mon cher ami.

Je déplore amèrement la mort de votre Président. J'ai admiré vos belles lettres à la Minerve à ce sujet. Tout va bien ici; la récolte est bonne. Quelques timbres de France & du Canada pour les élèves. Lequel est meilleur des 4 dans le français. J'espère que vous êtes bien! Ci inclus le *Monde* au sujet de la Convention de Champlain. J'ai écrit à M. Jannet, en France, ce matin. Il parle de vous, en termes magnifiques dans son étude sur les "Canadiens." ⁶³

Tout à vous

Chs Thibault ⁶⁴

XVII

[Mêmes armoiries.]

Ottawa 8 Octobre 1881 ⁶⁵

Cher ami.

En réponse à votre bonne lettre du 1- Courant, j'ai à vous dire que je dois aller à Halifax au commencement de Novembre. J'y serai environ 15 jours. Si votre visite à Oswego n'avait lieu que vers la fin de Novembre, je pourrais aller vous y rejoindre — Ce qui me serait très agréable — Mais pourquoi ne pas attendre pour venir alors vers le 23 Novembre? et pourquoi ne pas venir jusqu'à Ottawa? ⁶⁶

Ou bien, venez à Oswego vers le 20 du présent mois d'Octobre & je suis votre homme pour aller à Oswego. Ci inclus un timbre rouge d'Enregistrement du Canada & un noir-violet, d'Irlande pour les *Elèves* dont les progrès sont constants. Mes meilleurs souvenirs à tous & à Madame & M. le Col. De Forest. Répondez-moi? Que dites-vous de Jean Bart, dans le "Travailleur"? ⁶⁷

Votre ami

Chs Thibault

P. S. Etes-vous content d'Arthur?

XVIII

[Mêmes armoiries.]

Ottawa 14 Octobre 1881 ⁶⁷

Mon cher ami.

Merci de l'envoi du No de la Revue Médicale. Je vous ai envoyé, hier, le *Parlementary Companion*." J'espère que vous l'aurez reçu.

Comme je veux publier ma lecture sur les Etats-Unis — au sujet de mon voyage de l'an dernier, Veuillez être assez bon de me dire ce qu'a coûté la guerre de Sécession *in globo* — aux 2 Partis, en argent, en hommes morts et en blessés etc. . . . ⁶⁸

Votre bien dévoué

Chs Thibault ⁶⁹

XIX

[Mêmes armoiries.]

(Fête de la St. Charles)
Ottawa 4 Novembre 1881 ⁷⁰

Mon cher ami.

Votre lettre du 27 Oct. en mains ainsi que la Statistique militaire. Merci. Bien fâché de vous avoir donné tant de trouble, car, j'ai trouvé à peu près ce qu'il me fallait, dans la nouvelle histoire "Footprints" de Bancroft. J'ai reçu ce matin une lettre de Mr Claudio Jannet. Il est bien. Je crois que l'Abbé C. de La Croix, de St Hyacinthe, qui doit aller rencontrer Mfs. Lafayette & Rochambault, à Baltimore, se rendra chez vous.

(Détails confidentiels) Cet abbé n'est autre que le duc de *Castries*, successeur légitime du Comte de Chambord ⁷¹ & héritier du Royaume de France. Il m'a dit qu'il irait vous voir. C'est un homme distingué, mais humble. Ne faites pas voir que je vous ai données ces détails, Car il m'en voudrait. Il croit même que je les ignore. ⁷²

Maintenant ne vous pressez pas de venir à Oswego, car je ne partirai que le 10 de ce mois pour Halifax & ne serai de retour que vers les premiers jours de Décembre prochain. En sorte que je ne serai prêt à me rendre à Oswego que vers le 12 ou 15 Déc. Rien de nouveau excepté nos élections locales, à Québec. Chapleau remportera la victoire. Les affaires vont bien, J'ai acheté une terre à Sutton, Comté de Brôme P. Q. à coté de mes deux autres le 2 courant — Vous voyez que selon votre avis — l'avenir est au possesseur du Sol — je vais devenir grand propriétaire. Je suppose que Madame Mallet et les 3 autres élèves peuvent maintenant lire mes lettres, françaises, quoique très mal écrites.

Ci inclus 4 timbres pour les Collectionneurs—1 de Dublin—3 de Paris.

Tout à vous

Chs Thibault

XX

[Mêmes armoiries.]

Ottawa 17 Nov: 1881 ⁷³

Mon cher Mallet.

Un mot à la hâte. Je parts demain pour Toronto, Détroit, Port Huron & Goderich. De là j'irai vers le 8 Dec. à Halifax. Ainsi ne vous pressez pas de venir à Oswego. Car je ne pourrai pas y aller maintenant. Avez-vous reçu la Copie du *Parliamentary Companion* que je vous ai adressée? Vous ne m'en parlez pas, dans votre dernière. Comment aimez-vous Jean-Bart dans son article sur les morts? La lutte est chaude, en Canada mais Chapleau aura de 15 à 20 de majorité, en Chambre. Tout va bien.

J'espère que toute la famille est bien.

En m'écrivant ici, même en mon absence, vos lettres me parviendront toujours, car l'on me les envoie. Ci inclus, un autre de mes articles "Sur les *Morts* pour lesquels j'ai une grande dévotion. Mon panégyrique Crevier est prêt.

Faites-moi un bon *article* ou lettre à son sujet, et je la ferai publier. Vous recevrez une copie ces jours-ci. ⁷⁴

Votre ami
Chs Thibault
Edifices Publics
Ottawa
Ont.

Avez-vous aimé mon art.
dans le Supplément de la
Minerve du 5, sur "La Fa-
mille et ses traditions?"

XXI

Ottawa 5 Janvier 82

Mon cher Mallet.

Votre lettre du 24 en mains. J'arrive des funérailles de mon père. Merci de vos félicitations. Je vous souhaite et à toute votre famille une heureuse santé. Je suis très malade moi-même. Ci inclus une copie du panégyrique Crevier. Gardez là pour vous si vous ne l'avez pas déjà reçue. Si oui, envoyez là à la Bibliothèque de la chambre à Washinton. A plus tard, je suppose, le voyage d'Oswego.

A vous de tout coeur
Chs Thibault

Donnez moi l'adresse de Mgr Blanchet Je lui enverrai une copie de ce panégyrique.

C. T. ⁷⁵

XXII

Ottawa 17 Janv: 82.

Mon cher ami,

Merci de votre lettre du 13. J'arrive d'Ogdensburg, où j'ai parlé comme un ange . . . cornu. J'aime mieux remettre le voyage d'Oswégo, car réellement j'ai beaucoup à faire et je ne suis pas bien du tout. J'espère que Mde votre mère prendra du mieux bientôt.

J'incline à croire que M- Gagnon viendra tôt ou tard à Montréal Mais, c'est pas décidé quand il y viendra. Je lui écris à ce sujet. ⁷⁶

Je suis content de savoir l'Hon. M Caron, fils de notre ex-excellent gouverneur de Québec et ministre de la Milice, l'un de nos plus distingués compatriotes du pays, en ce moment à Washinton. Veuillez le saluer pour moi et lui faire visiter tous les départements du Service civil? ⁷⁷

Qu'allez-vous faire de Guiteau?

Votre ami dévoué
Chs Thibault ⁷⁸

XXIII

[Monogramme formé des lettres
C T avec devise: Dire bien faire mieux.]

Mon cher Mallet,

Je vous remercie de l'envoi de vos articles instructifs & intéressants sur la mission des noirs. Comme vous recevez l'Album des familles vous avez du y

Secrétariat des Arbitres
officiels
Ottawa 21 Mars 1882 ⁷⁹

voir mon article sur Ogdensburgh N. Y. Ma santé laisse beaucoup à désirer cet hiver. J'espère que vous êtes tous bien. La condamnation de Masons⁸⁰ est salubre. Les affaires vont mal à Québec. Chapple a du trouble au sujet de son syndicat Senécal.⁸¹ Il le mérite bien. la Minerve est si imprudemment rédigée qu'elle perd des sympathies et du terrain. Mes amitiés à Mde Mallet et aux 3 charmants garçons. J'espère que le col. & Mde de Forest sont bien aussi. Rappelez-moi à leur souvenir.

Tout à vous

Chs Thibault

Au moment de clore cette lettre, j'apprends que le Dr Taché, en tombant sur la rue s'est probablement cassé une jambe. On me le rapporte très souffrant.

C. T.

XXIV

Ottawa 6 Avril 1882⁸²

Mon bien cher Ami,

Votre lettre d'avant hier m'arrive à l'instant. Je m'empresse de vous répondre. Je suis un peu mieux et le Dr Taché aussi; sa jambe n'est pas cassée, comme on l'avait d'abord cru; mais il a souffert plus que s'il y eut eu fracture. Je pense qu'une visite à Oswégo, après votre convention de Boston, vous fera du bien.⁸³ Malheureusement pour moi, je ne suis pas très libre durant l'Eté. Et je partirai le 28 Avril pour le Nouveau Brunswick où je passerai quinze jours. De là je reviendrai à Toronto et de là à Winipeg, Man; où j'ai plusieurs causes à régler pour le gouvernement. Serais-je assez longtemps à Toronto pour aller vous rencontrer à Oswego je l'espère, mais ne puis en être certain, maintenant. Soyez assez bon de m'écrire soit à Boston, soit à Oswego et de me dire votre itinéraire. Je ferai l'impossible pour aller vous y rencontrer. Vous feriez mieux de n'aller à Oswego qu'après la Convention de Boston et de vous y reposer; ce sera déjà le temps des chaleurs à Washinton. Je verrai le Dr Dionne à ce propos en descendant à Québec vers la fin de ce mois, de passage pour le N. B.⁸⁴ Je correspond régulièrement avec Mr Jannet. Ce no de la Réforme Sociale est très intéressant.⁸⁵ Je vous envoie le Discours du Dr Tupper, celui de M. Tilley et des statistiques sur nos chemins de fer etc, croyant que vous aimerez ces choses.⁸⁶ J'ai bien hâte de revoir Mde Mallet et votre intéressante petite famille. Je suppose que mon homonyme, Charles a fait de grands progrès dans le français. Nommé membre correspondant de l'Ile Maurice, j'envoie aux enfants le timbre poste de cette ile de l'Océan indien, ainsi que d'autres d'Irlande etc.

Je suis à me préparer pour faire une lecture le 20 Avril, à Montréal: Sur l'oeuvre du Vénérable de la Salle. Ça me donne beaucoup d'ouvrage et la maladie me rend paresseux. J'ai les deux mains toujours engourdies, chaque nuit. J'ignore ce que cela veut dire. Je serai toujours heureux d'avoir de vos nouvelles. Saluez bien cordialement Mde Mallet et les trois chers *bijoux*

Votre bien dévoué

Chs Thibault

XXV

Ottawa Juin 16 1882⁸⁷

Mon cher Mallet,

J'arrive de mon voyage & je trouve ici votre lettre du 9. Je suis content de voir que vous avez remis l'assemblée de Oswégo à plus tard. Je suis peiné

de vous apprendre malade. Venez dans nos places d'eau canadiennes. Je serai à *Cohoes* le 22 de ce mois et à Woonsocket le 24 pour la St. Jean Bte. Je ne partirai que vers le 1er Août pour le Manitoba où je serai six semaines. Mes amitiés à Madame & à vos trois intéressants enfants.

Très à la hate

Votre etc

Chs Thibault

XXVI

[Armoiries avec les mots: Harbour Commissioners of Quebec]
Mon cher Ami.

Harbour Commissioners Office
Quebec, 23 August 1882 ⁸⁸

Si je n'avais pas été absent d'Ottawa, je vous aurais déjà félicité sur votre promotion, comme tous les journaux français de la Province de Québec, viennent de le faire. Du reste, vous n'aviez pas besoin de ce nouveau témoignage de ma part pour sentir combien je suis heureux de votre promotion — promotion si justement méritée — & déjà trop longtemps attendue. ⁸⁹

J'espère au moins qu'elle n'est pas simplement honorifique & qu'elle est rémunérative.

Je suis ici depuis douze jours, depuis mon arrivée de Providence; J'ai parlé en passant à North Grosvenordale Conn: — à 1000 compatriotes.

Je partirai d'ici dans 3 jours pour Winnipeg, Manitoba. Je serai là environ six semaines. Je vous écrirai au retour. Si vous désirez m'écrire adressez vos ⁹⁰ lettres à Ottawa, comme d'usage, car, elles m'arriveront ainsi plus sûrement, par l'entremise du département.

Mes amitiés à Madame Mallet et à vos trois intéressants petits *gamins*— dans le sens de *chérissés*.

Bien à vous

Chs Thibault

XXVII

Ottawa 12 janvier 1883 ⁹¹

Maj: E. Mallet, Ec.

Mon cher ami,

J'arrive de mes longues courses. Je vous renvoie une lettre qui aurait dû vous avoir été remise depuis longtemps. Je vous souhaite ainsi que votre bonne famille toutes sortes de succès etc. Je vous félicite sur votre changement de position. ⁹² J'ai lecturé tout dernièrement à Montréal, St Antoine & au Couvent d'Ottawa, sur le Nord-Ouest. Il n'est pas improbable que j'y aille passer quelques années. Achevez-vous votre ouvrage sur les Canadiens de l'Ouest? ⁹³ Ici l'on parle beaucoup de Coalition pour Québec. C'est le *Timeo Danaos* et *Dona ferentes*, ou le cheval de bois des Grecs placé dans les murs de Troie

Bien à vous

Chs Thibault

XXVIII

Ottawa 10 Mars. 1883 ⁹⁴

Mon cher ami

Me trouvant à St. Catherine, Ont, près Niagara, le 2 Mars, je reçus de Mefire C de la Croix de Castries, curé de l'Eglise canadienne de N. Y. une lettre des plus pressantes de m'y rendre le 4 Mars pour une assemblée. Je

vous ai télégraphié de m'y rencontrer à cause du passage suivant dans la lettre de Mr Lacroix:

"Vous êtes le seul que je réclame, je n'en ai parlé à aucun autre. Toutefois si vous vouliez en prévenir le Major Mallet de Washington, que je désire tant rencontrer depuis si longtemps & dont je ne sais l'adresse, vous me feriez le plus vif plaisir."

M. Lacroix de Castries demeure 155 E. 76th N. Y. Voilà pourquoi je vous ai télégraphié. Je vois avec plaisir que vous revendiquez avec fierté, énergie & indépendance contre les insultes jetées si gratuitement à la face de nos compatriotes. Merci.⁹⁵ L'assemblée du 4 Mars à N. Y. a été un grand succès. Je pars Mercredi pour assister à une assemblée de la St. J. Bte à Springfield, Mass, sur invitation spéciale. De là j'irai à St Jean N. B. & à Halifax, N. E. pour deux semaines, puis reviendrai à Ottawa Peut-être partirai-je au mois de mai pour St. Albert Territoires du N. O. Je suis menacé d'y être nommé Magistrat Stipendiaire. Jolie besogne!, aller condamner les pauvres Sauvages à mort ou à la prison! Ils ne le sont pas encore. Lisez-vous l'*Etendard*, nouveau journal du Sénateur Trudel?⁹⁶

Mes amitiés à Madame & aux trois rejetons, Henry, Edmond etc.
votre etc

Chs Thibault

En mon absence il faut toujours adresser mes lettres à Ottawa, L'on me les renvoie d'ici là où je me trouve.

C. T.⁹⁷

XXIX

Ottawa 29 Mai 1883⁹⁸

Mon bien cher Mallet,

Merci de votre bonne lettre du 25. Je partirai dans 3 jours pour le N. Brunswick. J'y serai 3 semaines. Merci de l'envoi de vos intéressants articles. J'achève la biographie du Dr Tupper à être publiée dans les 2 langues. Allez voir Mr De La Croix de C. en allant à Brookley.⁹⁹

Il n'y a pas de traité "*on Parliamentary law*" en français. Nous nous servons de May qui est l'autorité anglaise ici.¹⁰⁰

Un bon souvenir aux 3 grands garçons & à Mde Mallet.

Bien à vous

Chs Thibault

XXX

Ottawa 8 Octobre 1883¹⁰¹

Mon cher Mallet,

Il y a un de nous qui est paresseux pour écrire à l'autre. Sondez votre conscience et voyez si vous ne seriez pas le coupable. J'arrive de Santa Fe, et du Kansas. J'ai fait un discours à l'Exhibition de Clyde, Kansas et une autre à une paroisse toute canadienne sur les plaines du Kansas. Ça été une ovation. Je parts vendredi pour Worcester, Mass. afin d'assister à la fête de Gagnon. On lui donne une *presse* J'ignore si vous y serez.¹⁰² J'ai fini mes grandes courses d'Été. L'*Etendard* contiendra une relation de mon voyage. Ça ne coûte que \$1.00 par année pour l'Édition Hebdomadaire et vous avez 2 livres par année de feuilleton à part.¹⁰³ J'espère que vous êtes tous bien, vous, Madame et les 3 grands garçons. Ecrivez-moi

Bien à vous

Chs Thibault

XXXI

Québec 26 janvier 1884

Mon bien cher ami,

Votre bonne lettre du 18 vient de m'arriver ici où je suis pour encore un mois en devoir professionnel. Vous avez bien fait de m'écrire! car je commençais à vous traiter d'archiparesseux. Je regrette beaucoup d'apprendre que vous n'êtes pas bien; De fait, vous et moi travaillons trop fort. Je suis depuis trois jours malade à l'Hôpital espérant sortir ces jours-ci. Ma Maladie en est une des *Rogons*. Le Gouvernement de Québec vient de publier des *Mémoires & documents* touchant l'Histoire du pays, recueillis à Boston, Québec etc.¹⁰⁴ Dionne & moi en avons demandé une copie pour vous & l'Hon. Secrétaire d'Etat Jean Blanchette m'en a remis une copie pour vous.¹⁰⁵ Je vous l'enverrai ces jours-ci par la malle. Vous serez assez bon de m'avertir quand vous l'aurez reçue.

J'ai bien hâte de voir votre *Ouvrage* sur l'Oregon.¹⁰⁶ Je suis moi même à publier dans l'Etendard de Montréal des lettres Hebdomadaires sur les E. U. Ca sera mis plus tard en *volume*. Je ne vous en écris pas long, le médecin me défend d'écrire. D'ailleurs je suis très faible. J'ai bien hâte de pouvoir retourner vous voir. Mes meilleurs amitiés à Mde Mallet & à vos chers enfants. Je les suppose bien grands maintenant

Bien à vous

Chs Thibault

Le Dr Dionne est bien

N. B. envoyez moi donc toute la Statistique que vous pouvez avoir sur les Canadiens des Etats-Unis.

De plus les *noms* des littérateurs américains.

S'il y avait un *petit* ouvrage sur la *littérature*, je serais heureux de l'acheter au poids de l'or — pourvu que ça contiendrait les noms des Hommes de lettres — et femmes auteurs

C. T.¹⁰⁷

XXXII

Winnipeg 6 Sept. 1884¹⁰⁸

Mon cher Ami,

J'arrive de la Colombia River, Col. Anglaise, pays terrible de montagnes. Mgr Blanchet s'était rendu à Vancouver par le Fort Jasper, Territoire du N. O. Canadien & de là avait traversé les Montagnes Rocheuses.¹⁰⁹ Si cette information peut vous être utile, j'en serai bien aise. J'espère que vous et votre famille etes tous bien. Je suis brisé, roulé *esquinté*, du voyage. Je serai de retour à Ottawa vers la mi Septembre. Si vous n'avez pas reçu les discours de la St Jean Bpte dites moi le, je me ferai un devoir de vous les envoyer.¹¹⁰

Votre bien dévoué

Chs Thibault¹¹¹

XXXIII

Intercolonial Railway of Canada
Office of the Chief Superintendent

Moncton, N. B. 21 Octobre 1884¹¹²

Mon bien cher M Mallet,

Votre excellente lettre du 14 courant vient de m'être transmise ici au Nouveau Brunswick où je suis en affaires pour le Gouvernement. Merci de

vosre bienveillante appréciation de mon discours.¹¹³ Je regrette que vous ne receviez pas l'*Etendard*. Vous y verriez les lettres de *Frontenac*; ci inclus ma lettre à Fréchette. Elle est dure mais méritée.¹¹⁴

Les affaires vont me retenir ici pendant quelques jours, ce qui m'empêchera d'aller vous voir à Oswégo. Mais si vous venez aux *Cèdres*, écrivez moi 6 à 8 jours d'avance à Ottawa, & j'irai vous rencontrer là. Je vous félicite de vos travaux constants & je sympathise avec vous d'autant mieux que je connais davantage le prix du travail

Bien à vous
Chs Thibault

La 2e lettre à Fréchette publiée dans l'*Etendard* du 13 courant est pire que la 1ere

C. T.

XXXIV

Montréal 22 Novembre 84

Mon cher M Mallette.

Me trouvant à Montréal par affaires du Gouvernement depuis quelques jours, votre bonne lettre du 19 est venue m'y rejoindre; Ca me fait toujours plaisir d'avoir de vos nouvelles. Mr Trudel m'en avait donné du reste, en arrivant.¹¹⁵

Il est de fait enchanté de ce que vous lui avez lu de votre livre.

Je vous attends aux *Cèdres* & je regrette beaucoup le contretemps de votre maladie qui m'a privé de votre visite.

Merci de vos appréciations sur *Frontenac*. Je n'écris que sur informations certaines; malheureusement j'écris sans faire attention au Style qui est parfois négligé.

Comme l'Académie française, Claudio Jannet, etc, m'ont envoyé des lettres de félicitations que je dois publier bientôt, à propos du discours de la St. J. Bte La croix, l'Epée & la Charrue" j'aimerais que vous en feriez autant I would publish your letter with others on that subject.¹¹⁶

J'ai écrit ces jours ci un petit Article dans l'*Etendard* sur "*encore l'anglicisation*, lequel a été reproduit dans la *Minerve*.

Le Concile de Baltimore fera du bien aux E. U.¹¹⁷

La religion gagne beaucoup dans la République.

Je vais maintenant continuer mes lettres sur la Nouvelle-Angleterre, & ensuite sur les autres états.

S'il se fait un livre sur le Concil veuillez m'en informer.¹¹⁸

Ma santé n'est pas très bonne, mais je travaille toujours. Je suppose que vos trois garçons sont tellement grands que je ne les reconnâtrai plus. Donnez-moi de leurs nouvelles ainsi que de Mde Mallet.

Notre pauvre ami Houde est parti aussi lui, pour le grand voyage.¹¹⁹

N'allez pas résigner votre position.¹²⁰ Je suis bon ami du nouveau Président Cleveland, & au besoin, je ferais tout pour vous aider, si jamais c'est nécessaire. M. Cleveland me connaît personnellement, l'on s'écrit de temps à autre.

Le système politique de changer les employés civils à chaque administration politique adverse à la précédente est absurde, injuste et néfaste.

Le poète Fréchette doit en avoir son Raide; je lui ai décoché une 5e épître dans l'*Etendard* de ce matin; il faut qu'il cesse de m'injurier. Je le pense

très chagrin & très découragé. Je le *motte* fort. Il y a toujours un peu de lion dans un vieux soldat comme moi et vous, surtout, qui avez été trop soldat presque.¹²¹

Mais pardon, je babille trop vous êtes toujours si occupé.

Croyez moi toujours, mon cher ami,
votre toujours dévoué
Chs Thibault

XXXV

Montréal 9 Déc. 84
Privée

Mon cher Ami,

J'ai envoyé ce matin un mandat de poste de \$7.00 pour ma Souscription, au basar de l'Institut Carroll.¹²²

Seriez-vous assez bon de voir au bureau des Patentes, si le Baron de Verez et Mr Martin ont pris dernièrement à Washinton une patente ou *brevet* sur l'*ignifuge* ou "*Fire extinguisher*" Je suis très intéressé dans Cette affaire.¹²³ Bien à vous. Mon poète Fréchette est mort; il ne dit plus un mot.

Votre bien dévoué
Chs Thibault¹²⁴

XXXVI

Ottawa 12 Dec. 84

Mon cher ami,

Il est assez probable que j'irai prochainement faire un tour à la Nouvelle Orléans.

L'Hon F. X. A. Trudel et moi avons décidé de vous proclamer grand *homme* dans l'*Etendard* en y écrivant votre Biographie. Pour cela il me faudrait des *Notes Complètes*. Voulez vous me les faire, plus complètes encore que celles publiées dans le "*Canadien* de Québec. Je compte sur vous, et je ferai de mon mieux. Je parts demain pour Québec, mais en reviendrai dans 6 jours

Bien à vous
Chs Thibault

J'ai dévoré le grand Fréchette; il ne dit plus rien du tout. Vous voyez que je suis vorace.

C. T.¹²⁵

XXXVII

Hotel Dieu, Montréal, 11 Avril 1885

Mon bien cher ami,

Votre bonne lettre du 8 m'a été transmise ici à l'Hopital où je suis depuis mon retour du Sud. Je me hâte de vous répondre par voie d'Ottawa. Je suis revenu malade du sud et j'ai dû subir ici, en arrivant, une opération douloureuse dans les voies urinaires.¹²⁶ Je suis un peu mieux, mais très faible et très nerveux. Si les chaleurs du printemps ne me guérissent pas tout à fait, c'en sera fini bientôt de votre ami Thibault. Ça ne m'empêche pas d'être guai, et de flageller Fréchette quand il m'attaque dans la *Patrie*. La Franc-maçonnerie m'en veut beaucoup. Personne des Canadiens qui sont allés à la N. O. nest passé¹²⁷ par Washinton parce que nos tickets, très réduits (\$16 aller et retour) nous menaient par le G. T. à Chicago & de là par l'Illinois Central à la N. O.

L'affaire Riel est terrible; le fanatisme ontarien est très monté & l'on ne

sait encore comment ça va tourner. Je suis chagrin d'apprendre que votre santé n'est pas bonne. Il faudrait pas que nous serions deux invalides; il y a bien assez de moi. Je vais continuer ces jours ci mes lettres sur le N. H.-¹²⁸ Nous sommes encore en plein hiver ici. La neige n'est pas plus *blanche* que mes cheveux. Me voilà vieux! Je dois descendre bientôt à Québec pour les affaires du gouvernement. De bonnes nouvelles nous arrivent de Rome; je pense que Montréal va réussir contre Laval.¹²⁹

Je suis content de voir que votre bonne petite famille est bien. Les affaires de mon département pressent beaucoup; voilà 3 mois que je n'y travaille pas. Je suis si nerveux que j'ai peine à écrire. J'ai reçu d'Europe de grandes félicitations au sujet de "*La Croix, l'Épée & la Charue*. Comme vous le voyez l'Etendard tape fort.

Quand vous m'écrierez, adressez toujours à Ottawa; on me renvoie mes lettres de là.

Croyez toujours au devouement de votre ami.

Chs. Thibault

XXXVIII

[1885]

Confidentielle

Votre bonne lettre du 17 m'arrive. Ma santé n'est pas bonne; elle ne le sera jamais; je souffre de la maladie de Bright. Mais je ne redoute rien pour le moment. Je suis très content d'avoir de bonnes nouvelles des enfants — Oui, j'ai vu vos bonnes lettres sur Riel dans l'Etendard. — Ne vous gênez pas. — publiez — le Dr Taché est très capable. Mais c'est la contradiction même — je ne serais pas étonné qu'il fit des sottises à propos de Riel — Le clergé est avec Trudel qui fait une grande lutte.-¹³⁰ Il faut m'avertir d'avance quand vous viendrez, car j'ai d'assez longs voyages à faire. Je vous ai envoyé la lettre de Tremblay à l'Hon Chapleau—¹³¹ Je vous enverrai tout ce qui se publiera — Notre ami Gagnon a fait fausse route — il a manqué de tact — il a besoin de secours du gouv. je crois.¹³²

La cloture sur ma ferme n'a guère besoin d'être "mending" car elle est presque tout en pierre "wall fencing." On s'attend a du Noël à la session.¹³³ Je vous envoie un beau le plus beau de mes portraits.

Votre ami

[Signature illisible]¹³⁴

XXXIX

Secrétariat des Arbitres Officiels

Ottawa 3 juin 1885¹³⁵

Mon cher ami,

Je suis assez bien. Je parts demain pour passer quelques jours à Québec, en affaires. J'espère que vous êtes bien ainsi que votre famille. Je travaille toujours à mes études sur la N. Angleterre. Me voici rendu au Vermont.

Avez-vous fini l'histoire du Rev. P. Gibault?¹³⁶

Bien à vous

Chs. Thibault

Ottawa

Si oui, dites moi où
m'en procurer une copie.

Les troubles de l'ouest
achèvent.

XL

Ottawa 1 Sept. 85

Mon cher ami

Me voici ici pour 2 jours; je retournerai demain à Québec. Merci de l'envoi des 2 discours à l'occasion de l'inauguration du Monument. de Washinton. J'ai lu votre lettre (au sujet de Riel) publiée dans la *Minerve* d'hier; je crois que vous frappez juste.

Rien d'étrange; je crois que Riel est trop fou pour devoir être pendu.

Très à la hâte. — Notre ami Ferd: Gagnon est encore malade; j'ai bien peur pour lui. ¹³⁷ Je mets les lettres de Frontenac en volume; déjà 110 pages sont tirées; mais ça va lentement, naturellement, n'ayant pas toujours le temps d'aller cueillir sur les lieux, des informations sûres. Ce à quoi je tiens par dessus tout. ¹³⁸

Bien à vous

Chs Thibault ¹³⁹

XLI

Ottawa 9 Septembre 85

Mon cher ami,

Merci mille fois de votre envoi du P. F. L. contenant la de ¹⁴⁰ l'ami Gayarré sur W. Ci inclus \$1.00 pour le payer; s'il coûte plus dites moi le sans gêne.

Rien de neuf. J'ignore encore ce que l'on fera de Riel, mais je ne crois pas qu'on le pendre, le pauvre fou. J'espère que votre Dame et Mefs vos fils sont toujours bien. Venez-vous en Canada cet automne?

Bien à vous

Chs Thibault ¹⁴¹

XLII

[Armes du Canada avec les
mots: Department of Rail-
ways & Canals Canada]

Ottawa, 13 Mars 1886 ¹⁴²

Mon cher Mallet,

Grand merci pour l'envoi des Statistiques si importantes des E. U. Je serai moi même à la Convention de Rutland, si possible. ¹⁴³ De là, nous passerons voir ma terre, qui sera presque notre route. Mon ami M Duvernay, ex propriétaire de la *Minerve* va publier l'Histoire de la St J Bte. ¹⁴⁴ Ci inclus sa circulaire; vous serait-il possible de faire souscrire quelques bibliothèques de Washinton, à cet ouvrage important? La discussion Riel est commencée en Chambre; le Gouv. va perdre 20 à 25 votes Canadiens. L'on dit notre ami Gagnon bien malade. Son cerveau s'en va depuis 3 mois ce qui explique sa défaillance patriotique.

Votre

Chs Thibault

XLIII

Moncton, N. B. 25 Mai 1886 ¹⁴⁵

Mon cher Malette,

En route pour le Cap Breton, où je serai deux semaines. Je songe à vous & à l'espérance que vous m'avez donné de venir à la Convention de Rutland au 22 juin prochain. De là chez moi à Sutton sur notre route de Montréal & ensuite aux Cèdres.

Je vous sais un homme de parole & je compte en conséquence vous ren-

contrer. Si Madame Mallette pouvait y venir aussi, que je serais content. Car au risque de vous rendre jaloux, je dois vous déclarer en passant que j'aime Mde Mallette, autant que je vous estime. ¹⁴⁶ Quelques uns des 3 grands garçons pourraient peut-être faire partie du voyage, sinon tous. Comment trouvez-vous la ¹⁴⁷ réponse de *Frontenac* au Cath. Record de London Ont.

Bien Cordialement

Chs Thibault

Il faut toujours m'écrire à Ottawa

XLIV

Sydney, Cape Breton, N. E.

27 Sept 87

(Privée)

Mon cher Mallet,

L'Etendard du 22 m'arrive ici avec votre remarquable article sur la Vie de Gagnon. ¹⁴⁸ Je vous en remercie. Le compilateur a été injuste, vous le lui dites. C'est bien. Depuis la Conv. de Rutland, le *Travailleur* sans oser me maltraiter a été injuste à mon égard, ce qui m'est assez indifférent. J'ai été le 30 Août à la Convention de Putnam. à mon grand détriment, le *Travailleur* me mentionne à peine. Or, j'ai fait seul, avec Dubuque, tous les frais de la grande Soirée publique & ai pris une part très active dans les procédés de la convention. Le *Travailleur* s'en va, évidemment. Quelle triste affaire. La-lime tue le journal. ¹⁴⁹

Ma position est risquée à Ottawa; je crois que l'on a l'intention de me mettre à ma retraite depuis l'affaire de Rutland, l'on me cherche rancune à Ottawa. J'ai dû suspendre, pour quelques mois mes lettres sur les E. U., par prudence. Je suis ici depuis le 2 Sept. à Sydney en affaires avec les Arbitres. Je retournerai à Ottawa vers le commencement de Novembre. Vers ce temps là, mon bureau sera aboli, comme le vôtre l'a été, & une nouvelle Cour recevra l'existence. Je ne crois pas en faire partie. Du reste, je compte sur mes forces pour recommencer une nouvelle carrière, le cas échéant.

J'espère que vous et votre famille êtes bien. Les circonstances pourraient me conduire à Washinton Cet hiver.

Je vous expédie la présente par voie d'Ottawa avec mes autres lettres. Il faut toujours m'adresser là; mon messenger me renvoyant toutes mes lettres où je me trouve. Mercier va remporter toute la Province. l'*Etendard* est fort. J'ai mis mon *discours* de la St. J Bte en brochure. Si vous ne l'avez pas reçu, dites-moi le. Je vous le ferai expédier. ¹⁵⁰

Bien à vous

Chs Thibault

XLV

Moncton, N. B. 14 Décembre 1887 ¹⁵¹

Mon cher ami,

Je serai de retour à Ottawa vers Noël. Je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis longtemps. J'aimerais en avoir. J'ignore encore si le Gouvernement va

me donner une situation, ou non. On a abolit ma place par un Statut, et l'on m'en veut à propos de la Convention de Rutland etc.

Avez-vous reçu mon discours de la Ste Jean Bte de 1887?

Je vous souhaite, ainsi qu'à Madame Mallet et à vos chers enfants un heureuse fête de Noël et un agréable jour de l'an.

Bien cordialement à vous

Chs Thibault

Mon bureau est toujours
le même à Ottawa jusqu'à
nouvel ordre.

XLVI

Secrétariat des Arbitres Officiels
Sutton, 27 Août 1888 ¹⁵²

Mon cher Mallet,

Votre lettre du 22 en mains. Un véritable ami est un trésor et vous l'êtes pour moi. Merci Je suivrai votre conseil. Je vous félicite cordialement sur votre appointment. ¹⁵³

Croyez moi toujours etc

Chs Thibault

APPENDICE.

L'Ignifuge ou Fire Extinguisher de Vêrez et Martin.

(La copie de ce brevet nous a été communiquée par M. J.-A. Brearley du Bureau des brevets de Richmond, Etat de la Virginie.)

United States Patent Office.

Abel Jean Martin, of Paris, France, assignor to R. Onffroy de Vêrez, of same place.

Composition for fireproofing and other preservative purposes.

Specification forming part of Letters Patent No. 331,312, dated December 1, 1885.

Application filed December 24, 1884. Serial No. 151,130. (No specimens.)

To all whom it may concern:

Be it known that I, Abel Jean Martin, of Paris, France, have invented certain new and useful Improvements in Compounds for Fireproofing and other Preservative Purposes, of which the following is a full, clear, and exact description.

This invention has for its object the better protection of different combustible bodies or materials from fire, and for preserving substances from fermentation, putrefaction, the ravages of insects, &c.

My invention consists in a composition, with glycerine, of ammoniacal salts and fire-resisting or preservative substances, substantially such as hereinafter described and claimed.

There are several forms of ammoniacal salts that may be used in carrying out my invention, and also a variety of substances that have fire-resisting, fire-extinguishing, or preservative qualities that may be used.

I will here give an example of my invention and describe one method of its production by which very useful results are obtained; but it is to be understood that I do not limit myself to the substances herein named for use in connection with glycerine, as various other substances may be employed.

In preparing my improved compound I prefer to use pure glycerine having a density of 28° Baumé. Thus I take, for instance, two parts, by weight, of glycerine, one part of carbonate of ammonia, eight parts of hydrochlorate of ammonia, eight-tenths of one part of soluble cream of tartar, eight-tenths of one part of oxalate of potash, eight parts of boracic acid, water in sufficient quantity. These substances, the proportions of which may be more or less changed, according to the requirements of the intended use, are thoroughly incorporated, preferably by boiling, and the compound is then ready for use.

Articles may be treated with the compound by being simply dipped therein; or the compound may be applied to the articles in any other suitable manner.

When the compound is not intended for immediate use, or is to be transported or preserved, its contained water may be evaporated by heat, and by this evaporation I produce a compound salt, which I term a "glycero."

When said evaporated compound is to be used, all that is necessary is to restore to it a sufficient quantity of water to replace the amount lost by evaporation. I prefer to use warm or boiling water for this purpose.

By treating different bodies with this compound salt or solution they are made non-inflammable, and are also protected against decay.

The application of the compound is varied. For rendering unflammable light tissues which require a dressing, including muslins, tarlatans, laces, silks, &c., I use the compound in solution of a density of, say, 8° Baumé, and add to the compound, if desired, glutinous, gelatinous, or albuminous substances, and afterward squeeze, without wringing, and subsequently dry the material, previous to ironing it. Tissues thus prepared preserve all their flexibility and whiteness or color, and are absolutely non-inflammable so long as they are not bucked. If bucked, it is necessary to steep them anew in the solution.

My compound is also applicable for tissues which require no dressing, likewise for all kinds of cloth for garments, and for ready-made garments, for hangings, sackcloth, ticking, baggage, cordage, life-preserving clothing, linen, hemp, or cotton thread, various decorations, printed calicoes, &c. Printed, written, or plain papers may also be preserved and made fire-proof by steeping them in it. Paper-pulp may likewise be treated with the compound. Wood treated with the compound is rendered incombustible, and is also rendered more resistant to chemical actions that might occur between its elements and external agents, and the compound, reacting upon the nitrogenized matter, destroys ferments and prevents rotting and the invasion of insects.

Doors, windows, &c., may be rendered non-inflammable by the application to them, in the form of paint, cement, or varnish, &c., of my compound and any other desirable substances mixed with it.

In my said compound the ammoniacal salts in connection with the glycerine have a certain amount of fireproofing property and an incasing or enveloping action on the bodies or materials to which the compound is applied, while the cream of tartar, oxalate of potash, and boracic acid have also a fireproofing, fire-extinguishing, and preservative action, and the glycerine, while it permits of the fusible salts under the action of heat or fire disengaging incombustible gases, prevents the efflorescence or dissipation of the fire-resisting, fire-extinguishing, and preservative salts or substances.

Tartaric acid or lactic acid may be substituted for the cream of tartar in the compound and the oxalate of potassa be omitted, if desired. A phosphate of soda also may be used, or a tungstate or a borate or boric acid or a silicate be substituted for it, and any other salt of ammonia whatever be substituted for the hydrochlorate of ammonia.

For some purposes only certain of the ingredients named for the compound may be used. Thus the compound might be restricted to a simple mixture of glycerine and ammoniacal salts by taking, for instance, one part, by weight, of carbonate of ammonia, eight parts of hydrochlorate of ammonia, and two parts of pure glycerine of a density of 28° Baumé, the whole to be mixed with sufficient water for use, or to be boiled in water and evaporated to form a compound salt for transportation, which may afterward be mixed with water for use as required, as before described.

To treat a fabric with this salt or liquid compound, a sufficient amount of said salt or solution is brought to a temperature of from 35° to 40° Baumé and the fabric dipped therein and afterward dried in any suitable manner. A fabric so treated will be rendered temporarily fire-resisting and will be very useful for many purposes—such, for instance, as fabrics only exposed to a flashing fire. Again, where the compound is required to be of a preservative as well as of a temporary fire-proof character, then, instead of using the ammoniacal salts with the glycerine, as above stated, the following ingredients as a compound may be

used, viz: soluble cream of tartar, eight-tenths of one part; oxalate of potash, eight-tenths of one part; boracic acid, eight parts, and glycerine of a density of 28° Baumé, two parts, the whole to be mixed with water and boiled and evaporated to form a transportable salt, ready for use, and which is composed of the glycerine and the fire-resisting and fire-extinguishing substances named.

This compound is or may be used by dissolving it in water heated from 35° to 45° Baumé, in which solution a fabric to be treated may be dipped.

This compound or solution is not only a preservative one, but also fire-proofing, though not entirely permanently so. It is, however, in the use with the glycerine of the ammoniacal salts and one or more of the fire-resisting and preservative substances specified that the best results are obtained, for I thus produce a glycerol; or a mixture is produced which shall be permanently fire-resisting or fire-proofing, protective against dampness, and serving to preserve the articles or bodies to which the compound is applied from fermentation, putrefaction, and the ravages of insects in case the articles or bodies are of a nature liable to such injuries.

Applied to fabrics, such double compound is not only innocuous to use, but it will neither affect their color nor injure their texture, and, if desired, the same may be used by adding a suitable quantity of water, directly or by injection, for extinguishing fires.

My said composition may be used in liquid form as a fire-extinguisher by diluting it with water, in which form it may be thrown upon the fire by pump or other device; or the diluted liquid may be stored in bottles and liberated upon the fire by breaking the bottles.

I am well aware that many of the preservative substances I have herein mentioned have before been used for the purpose of preserving and rendering objects fire-proof, and I therefore make no broad claim to their employment.

The distinctive feature of novelty in my invention is the use or employment of the glycerine in connection with said substances, by means whereof far better results are obtained, and all classes of objects to which my improvement is applied are more thoroughly and effectively preserved and protected; but I assert no claim to a hand-grenade fire-extinguisher consisting of a sealed shell containing a solution to remain liquid at a temperature of about or below zero Fahrenheit; nor, broadly, to all solutions useful for fire-extinguishing purposes which contain as elements glycerine and an ammoniacal salt.

Having thus described my invention, what I claim as new, and desire to secure by Letters Patent, is—

1. A compound for fireproofing and other preservative purposes made substantially as described.

2. In a compound for fireproofing and other preservative purposes, a composition of glycerine, carbonate of ammonia, hydrochlorate of ammonia, soluble cream of tartar, oxalate of potash, and boracic acid, or their equivalents, substantially as set forth.

3. In a compound for fireproofing and other preservative purposes, the combination, with glycerine, of soluble cream of tartar, oxalate of potash, and boracic acid, substantially as specified.

Abel Jean Martin.

Witnesses:

Edgar Tate,
Edward M. Clark.

Références

- 1 — "Le Courrier historique et littéraire de la "Patrie," *La Patrie*, 23 août 1936, 40. Voir sur Thibault: *Biographie de Charles Thibault par L. L. suivie de son discours: La Croix, l'épée et la charrue ou les trois symboles du peuple canadien*, Québec, 1884; Henry-James Morgan, *The Canadian Men and Women of the Time*, Toronto, 1898; Cabrette [Edouard-Zotique Masicotte], *Bull. rech. hist.*, 1924, 29, et M. Casimir Hébert dans *Charles Thibault—Discours choisis*, Montréal, 1931.
- 2 — *L'Union médicale du Canada*, 1875, 187.
- 3 — *Poésies diverses—Coups d'aile et coups de bec*, Montréal, 1888, 20.
- 4 — *Histoire de la presse franco-américaine*, Worcester, 1911, 122.
- 5 — *Monographies—Aux Etats-Unis et dans l'Ontario*, par "Un Etudiant en médecine," Montréal, 1892, 13.
- 6 — Un frère de Charles Thibault, Alexandre, en religion Frère Ange des Religieux Hospitaliers, décédait à Marseille en 1929 à l'âge de 75 ans.
- 7 — Voir "Le Drapeau du 14^{me}—Respectueusement dédié au major Edmond Mallet," Rémi Tremblay, *Op. cit.*, 59-67.
- 8 — *Catalogue de la bibliothèque Mallet comprenant imprimés, manuscrits, notes, documents, etc. relatifs à l'histoire des Français aux États-Unis avec des notes bibliographiques et biographiques*, Woonsocket, 1917. Réédité en 1935.
- 9 — H.-J.-J.-B. Chouinard, *Fête nationale des Canadiens-Français célébrée à Québec en 1880*, Québec, 1881, 314-326. Voir aussi pp. 250, 255, 439, 440.
- 10 — Ces lettres se trouvent à Woonsocket où elles font partie de la Collection Mallet. Elles sont reproduites ici avec la bienveillante permission de M. George Filteau, secrétaire-général de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. M. Joseph Gingras, avocat de Montréal et petit-fils de Charles Thibault, nous assure que les lettres de Mallet à son grand-père n'ont pas été conservées, non plus que celles de Jannet et du comte de Foucault. Ces lettres de Thibault à Mallet sont toutes des l. a. s. Nous avons suppléé quelques accents et deux ou trois points ou virgules. Ce qui est en italique dans notre texte est souligné dans l'original, à moins d'indication contraire. Dans les lettres, les minuscules ont quelquefois l'air de majuscules; les points et les virgules sont souvent des tirets et les points, des virgules ou vice-versa. L'abréviation de Monsieur est presque toujours rendue par Mr, mais parfois aussi par Nr ou M avec un tiret.
- 11 — En 1876 Mallet avait été nommé Agent spécial des Sauvages pour le district de Puget Sound. En 1878 il entra à la Trésorerie à Washington. C'est sans doute sur un avancement et non un changement d'emploi que Thibault le félicite.
- 12 — En 1933 M. Frank Monaghan (*French Travellers in the United States*, The New York Public Library, New-York, 52) écrivait, à propos de Jannet: "Considered by some authorities to have travelled in the United States, but I can find no definite evidence of his visit." Claudio Jannet, qui porta un vif intérêt aux Canadiens français, visita le Canada et les Etats-Unis en 1880 en compagnie du comte Jules de Foucault. Ils prirent part, tous les deux, à la fête de 1880. (H.-J.-J.-B. Chouinard, *Op. cit.*, 165, 200, 215, 261). Ils furent ensuite les hôtes du juge A.-B. Routhier. (Voir Routhier, *En Canot. Petit voyage au Lac Saint-Jean*, Québec, 1881.) Ils visitèrent aussi la Nou-

velle-Angleterre. "Lors de la visite de MM. Claudio Jannet et le comte de Foucault, écrivait Hugo-A. Dubuque de Fall-River en 1880, ce dernier s'étonna de voir que Mr L'hérault qui était aux Etats-Unis depuis l'âge de sept ans parlât si bien le Français." (*Le Travailleur*, 24 août 1880.) On peut lire des lettres de Jannet et de Foucault dans P.-Ph. Charette, 1834-84. *No-ces d'or de la Saint-Jean-Baptiste. Compte-rendu officiel des fêtes de 1884 à Montréal*, Montréal, 1884, 253-256, et dans H. Giroux, *Grand cinquante-naire de la St-Jean-Baptiste*, Montréal, 1884, 13-15. De Jannet on peut lire un article publié en 1890 dans le *Canada-Français*: "Le Socialisme d'état et la réforme sociale" (542-555, 659-673). On peut consulter enfin, sur Jannet en particulier, *L'hon. J.-A. Chapleau. Sa biographie, suivie de ses principaux discours, manifestes, etc.* . . . , Montréal, 1887. Il y a 7 lettres de Jannet à Mallet dans la Collection Mallet.

13 — C'est sans doute contre les travaux de la sixième commission, celle des Canadiens des Etats-Unis et du Manitoba, que Benjamin Lenthier protestait dans le *National*. Cette commission avait adopté quatre propositions dont la première se lisait comme suit: "Considérant les paroles et les actes des Canadiens qui nous arrivent aux Etats-Unis, nous devons à l'honneur national de proclamer que la cause principale de l'émigration de nos compatriotes, c'est le manque de pain." (Chouinard, *Op. cit.*, 439.)

14 — Ce discours avait pour titre: *Hier, aujourd'hui et demain, ou origines et destinées canadiennes*.

15 — Le texte dit bien *vous donnera*. Le "Civil Service reform my boy" désigne le Président Rutheford-B. Hayes qui fit des réformes importantes dans le service civil.

16 — *Pèlerinage, etc.* se trouvent dans l'entreligne et ont été ajoutés après coup. Mallet avait passé quelque temps à Tulalip sur la côte du Pacifique.

17 — Mallet a écrit au verso: "Ans. 8-4-80."

18 — Sur le sénateur Lucien Brun, voir Giroux, *Op. cit.*, 14; Charette, *Op. cit.*, 256; le P. E. Lecanuet, *L'Eglise de France sous la troisième république*, Paris, 1910, II, passim et Jules-P. Tardivel, *Notes de voyage en France, Italie, Espagne, Irlande, Angleterre, Belgique et Hollande*, Montréal, 1890, 259 et passim. Quant à *La Réforme sociale* de F. Le Play cet ouvrage en trois volumes en était à sa cinquième édition en 1874.

19 — Mallet a écrit au verso: "Ans. Oct. 19 '80."

20 — *Montréal et 188* font partie de l'en-tête de la lettre et sont imprimés.

21 — Lecture incertaine; pourrait être Rolph. Le père de Mallet s'appelait Narcisse et avait épousé Angèle Chagnon dite Raymond.

22 — L'en-tête, *Ottawa et 188* sont imprimés.

23 — "One day Charles Thibault arrived in Washington at the Major's house. It was in May, 1889. Thibault was dressed up with a fur overcoat (*capeau*) and the heat was intense. The poor man was obliged to buy himself a new suit for the time of his stay in Washington. Poor Major would laugh when he would recall that. He told me that Thibault was followed by the children on the street. And they would say *here comes a bear*." (Mémoires inédits de M. Wilfrid Rouleau. Communication due à l'obligeance de son épouse, Mme Corinne Rocheleau-Rouleau.)

24 — Thibault retournait faire une conférence à Nashua, le 5 novembre

1895. (Voir *Programme officiel du cinquantième anniversaire de l'Union Saint-Jean-Baptiste de Nashua, N. H.*, Nashua, 1920. Non paginé.) "La brochure de la Convention de Québec." Il s'agit sans doute de l'ouvrage que publia Chouinard et dont nous avons donné le titre ci-haut.

25 — Mallet a écrit au bas de la lettre: "Ans. 12-13-80."

26 — Pourrait être un J.

27 — C'est à l'hôtel Wormsley que Taché se retira. Le 11 janvier 1881 il écrivait à Mallet: "J'ai été désappointé de ne vous point voir venir lundi ou mardi soir. Demain je serai pris toute la journée; mais je pense être libre Jeudi soir: — venez donc veiller avec moi, ce jour là. J'irais chez vous, si je ne craignais de m'aventurer dehors la nuit; je suis si peu au fait des chemins de votre capitale. J'ai eu deux séances des plus intéressantes avec le Dr Billings: c'est un homme supérieur; le fondateur de cette superbe bibliothèque médicale que je vous remercie de m'avoir fait connaître."

28 — *Ottawa* et 188 font partie de l'en-tête et sont imprimés.

29 — Il s'agit du colonel De Forest qui commandait le régiment de Mallet pendant la guerre de Sécession. Bartholomew-S. De Forest, officier du même régiment et parent de l'autre sans doute, a laissé l'ouvrage suivant qui contient plusieurs renseignements sur le major Mallet: *Random Sketches and Wandering Thoughts; or, What I Saw in Camp, on the March, the Bivouac, the Battle Field and Hospital, While with the Army in Virginia, North and South Carolina, During the Late Rebellion, With A Historical Sketch of the Second Oswego Regiment, Eighty-First New York State V. I.; A Record of All its Officers, and Roster of its Enlisted Men; Also An Appendix.* (Albany, 1866.)

30 — Pour Boner.

31 — *Ottawa* et 188 sont imprimés.

32 — Mallet avait trois fils: Edmond, Louis-N. et Charles-V. Les deux premiers sont décédés. Sa femme s'appelait Christelle Lyons.

33 — *Ottawa* et 188 sont imprimés.

34 — *Ottawa* et 18 sont imprimés.

35 — Elle ne fut pas publiée en brochure.

36 — James-A. Garfield succéda à Hayes le 4 mars 1881.

37 — Edme Rameau de Saint-Père. Mallet n'a pas conservé cette lettre, ou bien il l'a renvoyée à Thibault qui s'en est défait.

38 — Il s'agit sans doute de l'ouvrage de Deschamps et Jannet, *Les Sociétés secrètes et la Société*, en deux volumes.

39 — *Ottawa* et 188 sont imprimés.

40 — Corcoran: William-Wilson Corcoran, mort en 1888 et fondateur de la Corcoran Art Gallery de Washington. Laperrière: Augustin Laperrière, auteur des *Guêpes canadiennes*. "Catalogue Dunn." Est-ce le *Glossaire franco-canadien et vocabulaire de locutions vicieuses usitées au Canada* d'Oscar Dunn qu'il appelle le Catalogue Dunn? Cet ouvrage venait de paraître.

41 — *Sic* se trouve dans le texte.

42 — *Ottawa* et 188 sont imprimés. Le quantième est déchiré.

43 — La M. est *La Minerve*.

44 — *Ottawa* et 188 sont imprimés.

45 — Mallet avait assisté à un congrès catholique à Chicago.

46 — Il s'agit de Roscoe Conkling qui fut sénateur. En 1881, à la suite d'une dispute avec le Président Garfield, il résigna son poste au Sénat. Il décéda en 1888. Quant à James-Gillespie Blaine, il fut nommé Secrétaire d'état en mars 1881 par Garfield, mais donna sa démission à l'accession d'Arthur. Il avait été candidat à la présidence.

47 — David-Lewis Macpherson avait été nommé sénateur en 1867 et fut fait K. C. M. G. en 1884. Il a écrit plusieurs brochures sur des questions de finances.

48 — C'est l'ouvrage de H.-J.-J.-B. Chouinard que nous avons déjà cité.

49 — Thibault signait sous le nom de Jean Bart des "Lettres du Canada" dans *Le Travailleur* de Worcester, Massachusetts.

50 — Les parents de Mallet demeuraient à Oswégo.

51 — Ce discours parut en brochure sous le titre de *Panégryrique du Rév. Edouard Crevier, V. G., prononcé à la distribution des prix du petit séminaire de Sainte-Marie de Monnoir, le 30 juin 1881.*

52 — Mme Mallet était originaire de cet Etat.

53 — Le 7 juin 1881 avait lieu l'inauguration du monument Salaberry à Chambly.

54 — *Ottawa* et 188 sont imprimés.

55 — Pour: va en réchapper. Garfield fut blessé d'un coup de feu par Guiteau le 2 juillet 1881.

56 — *Ottawa* et 188 sont imprimés.

57 — Il s'agit de la brochure suivante: *Discours sur la situation des Canadiens aux Etats-Unis prononcé à la Convention nationale de Québec le 26 juin 1880.* Ce discours, prononcé en français, avait été rédigé en anglais. C'est Siméon Lesage qui s'était chargé de le traduire. Voir lettre de Lesage à Mallet, *Catalogue*, éd. de 1917, No 1299.

58 — Garfield mourut le 19 septembre 1881; Chester-A. Arthur le remplaça. On a prétendu (*Harper's Encyclopaedia of United States History*, Harper & Brothers, New-York et Londres, 1907) que Charles-J. Guiteau était canadien-français. Il était français.

59 — C'était une convention d'Etat. Les mêmes jours, 22 et 23 août, se tenait, à Lawrence, Mass., la seizième convention de l'Union des Sociétés canadiennes-françaises des Etats-Unis (Félix Gatineau, *Histoire des conventions générales des Canadiens-Français aux Etats-Unis, 1865-1901*, Woonsocket, 1927, 135).

60 — Thibault ne faisait ici que répéter les mots d'ordre du parti conservateur sur les manufactures et le tarif protecteur. Un an auparavant, sir John-A. Macdonald s'était rendu en Angleterre et, à Manchester, avait prononcé un grand discours en faveur de sa politique tarifaire.

61 — *Ottawa* et 188 sont imprimés.

62 — *Ottawa* et 188 sont imprimés.

63 — Quelle est cette étude de Jannet? Est-ce la *Race française dans l'Amérique du Nord*?

64 — Au verso Mallet a écrit: "Ans'd Oct 1, 1881."

65 — *Ottawa* et 188 sont imprimés.

66. — Le 9 septembre 1881, l'abbé Joseph Charette invitait Mallet à venir donner une conférence à ses compatriotes d'Oswégo. "Nos pauvres compatriotes, plongés dans le matérialisme américain, ont bien besoin que quelque

voix amie leur rappelle de temps à autre qu'un peuple ne vit pas seulement de pain, mais de principes." (*Catalogue. La Bibliothèque Mallet*, 1917, No 1263.)

67 — *Ottawa* et 188 sont imprimés.

68 — S'agit-il du discours qu'il avait prononcé à Nashua? Il ne fut pas, en tout cas, publié en brochure.

69 — Mallet a écrit au verso: "Ans Oct 27 1881."

70 — *Ottawa* et 188 sont imprimés.

71 — Après Chambord, quatre mots rayés.

72 — Sur l'abbé de la Croix, voir J. Jehin de Prume, *Les Canadiens-Français à New-York*, Montréal, s.d., II, ss., Antonio Fitzpatrick, *Hier et aujourd'hui. 75ème anniversaire, Société St. Jean-Baptiste de bienfaisance de N. Y.*, New-York, 1925, 57, et Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé...*, 1er supplément, 46.

73 — *Ottawa* et 188 sont imprimés.

74 — Il ne faut pas s'étonner de voir Thibault solliciter de la réclame en faveur de ses écrits. Les meilleurs écrivains ont fait de même. L'abbé Léon Provancher, par exemple, rédige un article sur sa *Flore canadienne* et demande à Ed. Glackmeyer de le publier sous sa propre signature. (V.-A. Huard, *La Vie et l'oeuvre de l'abbé Provancher*, Paris, Québec, 1926, 84.) "I do not see why I should not have my puffers as well as my neighbors," disait Thomas-Babington Macaulay. (G.-Otto Trevelyan, *The Life and Letters of Lord Macaulay*, New-York, 1876, I, 218.)

75 — Il s'agit de Mgr A.-M.-A. Blanchet. Il y a deux lettres de Mgr Blanchet dans la collection Mallet. La bordure de cette lettre de Thibault est en noir.

76 — Gagnon: Ferdinand Gagnon, directeur du *Travailleur*.

77 — Caron: sir Joseph-Philippe-René-Adolphe Caron. "De tous les ministres, rouges ou bleus, qui ont passé par Ottawa, écrivait J.-A. Fortier, le plus hospitalier fut sir Adolphe Caron. Il tenait table ouverte, et, durant les sessions du Parlement, les députés de l'opposition aussi bien que ses propres amis politiques, les étrangers de passage, les employés du service civil, surtout ceux de son ministère, la milice, étaient conviés à ses banquets hebdomadaires. Au dessert, on entonnait plus de chansons canadiennes que de discours. Deux héritages, deux fortunes, y ont passé." (JAF, "Dîners ministériels," *La Presse*, 1 avril 1929.)

78 — Lettre bordée de noir.

79 — *Secrétariat des arbitres officiels*, *Ottawa* et 188, de même que le monogramme, sont imprimés.

80 — *Masons* est la lecture la plus probable.

81 — *Senécal*: Louis-Adélard Senécal. Sur le syndicat Senécal voir Robert Rumilly, *Histoire de la Province de Québec*, vol. III, passim.

82 — L'en-tête est le même que celui de la lettre précédente.

83 — La Convention générale se tint à Cohoes, New-York, les 20 et 21 juin de cette année-là. Il ne s'agit donc pas de celle-là. Mallet avait été invité par l'Institut canadien-français de Boston à venir faire une conférence. Nous croyons que c'est cette visite à Boston que Thibault appelle la "convention de Boston."

84 — Dionne: le docteur N.-E. Dionne. Il y a quatre lettres de Dionne à Mallet dans la collection Mallet.

85 — *La Réforme sociale* était aussi, sauf erreur, le titre d'un périodique publié par Le Play.

86 — De Tupper, il doit s'agir de l'ouvrage suivant: *Official Report of the Speech Delivered by Hon. Sir Charles Tupper, K. C. M. G., C. B., Minister of Railways and Canals during the Debate on the Budget. House of Commons — Session, 1882, Ottawa, 1882, 51 pages.* Ou du suivant: *Canadian Pacific Railway. Official Report of the Speech Delivered by Hon. Sir Charles Tupper, . . . House of Commons Session, 1882, Ottawa, 1882, 27 pages.* De Tilley: *Budget Speech Delivered by Sir S. L. Tilley, Minister of Finance, in the House of Commons of Canada, on Friday, February 24th, 1882, Ottawa, 1882, 57 pages.* Pour les statistiques sur les chemins de fer, consulter Magdalen Casey, *Catalogue of Pamphlets in the Public Archives of Canada, Ottawa, 1932, II, 32, ss.*

87 — Même en-tête que pour la lettre précédente.

88 — L'en-tête, Québec et 188 sont imprimés.

89 — Il s'agit sans doute d'un autre avancement de Mallet à la Trésorerie.

90 — Ou: mes lettres.

91 — Même en-tête que pour la lettre du 21 mars 1882. *Ottawa* et 188 sont imprimés.

92 — Mallet entra au Trésor en 1878 et s'y trouvait encore en 1886. Nous ignorons de quel changement de fonctions il s'agit ici.

93 — Voici ce qu'écrivait le *Travailleur* de Worcester en 1880: "Comme un acte de réparation de sa chute des traditions de sa nationalité, et pour fournir une sauvegarde à la génération canadienne qui grandit aux Etats-Unis, et qui n'a pas eu l'avantage de connaître la gloire et la grandeur du nom canadien, M. Mallet est à écrire un essai sur les découvreurs, explorateurs, guerriers et colons français aux Etats-Unis." Cité dans Alexandre Bélisle, *Histoire de la presse franco-américaine et des Canadiens-français aux Etats-Unis*, 412. Cet ouvrage de Mallet ne parut pas.

94 — Même en-tête que précédente. *Ottawa* et 188 sont imprimés.

95 — Il s'agit des accusations portées par F.-K. Foster contre les ouvriers canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre.

96 — Le 9 décembre 1884 Trudel écrivait à Mallet: "Depuis quinze jours au moins, je me reproche tous les jours de ne vous avoir pas encore écrit. Mais hélas! En revenant ici, je suis retombé dans le tourbillon des misères inhérentes au journalisme Canadien, dans les circonstances particulièrement pénibles où je suis. Avez-vous reçu l'Etendard Quotidien? J'ai ordonné de vous l'envoyer. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je tiens à ce que vous voyiez au moins les Documents repoussant les accusations infâmantes que l'on accumule contre moi." (Collection Mallet, No 1336.)

97 — Au dos le major a écrit: "May 25, 83 Answered."

98 — Même en-tête. *Ottawa* et 188 sont imprimés.

99 — Pour Brooklyn. Les noms propres de villes ne sont pas son fort. Ainsi, il écrit toujours Washinton. La version anglaise de la biographie de Tupper, *Biography of Sir Charles Tupper*, (149 pages), parut à Montréal en 1883; la version française (288 pages), à Québec l'année suivante. Le 16

décembre 1884 Trudel envoyait à Mallet "1/2 de la biographie de Sir Charles Tupper par l'ami Thibault. Ca vaut a-peu près autant que du vieux papier," disait-il.

100 — May: sir Thomas-Erskine May (1815-1886).

101 — Même en-tête. *Ottawa* et 188 sont imprimés.

102 — Le 16 octobre 1883 les amis de Ferdinand Gagnon lui faisaient cadeau d'une presse de \$1500.00. Thibault devait se rendre à Worcester pour les fêtes qu'on fit à Gagnon à cette occasion. Nous croyons qu'il en fut empêché. Le 25 octobre le *Travailleur* publiait un article de lui, signé C. T. et daté d'Ottawa le 15 octobre 1883: "La Presse et le patriotisme."

103 — Mallet reçut deux de ces feuilletons de l'*Etendard* mis en volumes: *Cléricale!*... (Montréal, 1883, 350 pages) et *La Vengeance de Geneviève* (Montréal, 1883, 371 pages), tous les deux par Claire de Chandeneux.

104 — Il s'agit de *Collection de manuscrits contenant lettres, mémoires, et autres documents historiques relatifs à la Nouvelle-France...*, Québec, en quatre volumes.

105 — Dionne: le docteur Narcisse-Eutrope Dionne.

106 — Il y a dans la Collection Mallet des "Notes (arranged alphabetically) on Explorers, Missionnaires, etc., in Oregon. Emigration from 1838 to 1847 by Edmond Mallet" (No 1443). Ce sont sans doute les matériaux que Mallet comptait utiliser pour cet ouvrage sur l'Orégon.

107 — Mallet a écrit au dos: "February 4, 84 Answered."

108 — Cette lettre est écrite sur la papeterie de la société légale Aikins, Culver et Hamilton et porte un en-tête imprimé. *Winnipeg* et 188 sont aussi imprimés.

109 — Mallet avait assemblé des notes sur la vie et la mort de Mgr Augustin-Magloire Blanchet (Coll. Mallet, No 1448). Il voulait aussi écrire la vie de Mgr François-Norbert Blanchet.

110 — On peut trouver ces discours dans Charette, *Op. cit.* C'est aux fêtes de cette année-là que Thibault prononça son discours sur la Croix, l'épée et la charrue. Ce discours a eu au moins trois éditions, dont deux à part: à Québec en 1884 et à Montréal en 1886. L'édition de Montréal porte le titre suivant: *La Croix, l'Epée et la Charrue, discours prononcé à Montréal, le 24 juin 1884, aux fêtes des noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste.*

111 — Mallet a écrit au dos: "And Oct 14 '84."

112 — L'en-tête, *Moncton, N. B.* et 188 sont imprimés.

113 — Il s'agit de son discours sur la Croix, l'épée et la charrue.

114 — Frontenac était un des pseudonymes de Thibault.

115 — Il y a 11 lettres du sénateur Trudel à Mallet dans la Collection Mallet, toutes d'un grand intérêt pour l'histoire politico-religieuse de cette période. Il écrit par exemple en 1886: "On a cru que l'on allait tuer l'*Etendard*. Et voilà qui explique comment il se fait que l'on retrouve dans le dernier manifeste de Mgr une phrase complète du manifeste Chapleau & cette réaffirmation tirée de *La Mineve* qui la répète depuis deux ans, que tout ce que nous faisons nous le faisons par ambition, pour renverser Chapleau & monter au pouvoir à sa place!!!... J'ai à voir ici & dans la Nouvelle Angleterre une 1/2 douz. de bons amis, pauvres comme moi, mais qui vont tâcher d'extraire quelque peu de lait des pierres... Je vous écris à la course. Je parts pour aller mendier."

116 — Nous ignorons si ces lettres de félicitation ont été publiées.

117 — C'est le troisième concile plénier, 9 novembre-7 décembre 1884.

118 — Les *Acta et Decreta Conc. Plen. III* parurent à Baltimore en 1886.

119 — Frédéric Houde. Voir sa biographie par M. Casimir Hébert dans Frédéric Houde, *Le Manoir mystérieux ou les victimes de l'ambition*, Montréal, 1913.

120 — Cleveland avait été élu président et Mallet craignait d'être mis à la porte.

121 — Mallet avait été blessé à l'abdomen.

122 — Le Carroll Institute avait été fondé par Mallet. Il publiait un magazine, le *Carroll Institute Gazette*.

123 — Sur le baron de Vérez, voir Charette, *Op. cit.*, 123, 128, 492 et Giroux, *Op. cit.*, 28, 107. Nous donnons en appendice la copie du brevet accordé à Vérez et à Martin. Le 10 février 1885 Trudel écrivait à Mallet: "Plusieurs de nos amis intimes sont concernés dans une invention appelée "Ignifuge" ou "Fire Killer" dont ils sont co-propriétaires avec le Baron de Verès. Mr Munn & Cie éditeurs, je crois du "*Scientific American*" ont été chargés d'obtenir à Washington les brevets d'invention. Et chose extra-ordinaire, quoique l'affaire soit bien simple, les brevets n'ont pas encore été obtenus. & ces Messieurs Munn ne répondent rien à ceux qui leur demandent où ils en sont."

124 — Mallet a écrit au verso: "Jan'y 1, '85 Answered."

125 — Mallet a écrit au dos: "Jan'y 1, '85 Answered."

126 — Léon Ledieu écrivait en 1887, après une visite à l'Hôtel-Dieu: "Parmi les laïques qui ont passé quelque temps dans cette maison, je remarque le nom d'un joyeux vivant, Hector Berthelot, qui lui aussi, s'est permis d'être malade. Charles Thibault, le politicien, qui parla, dit-on, une fois dans chacune des centaines de paroisses de la province." ("L'Hôtel-Dieu de Montréal. Notes prises en passant," *La Gazette médicale de Montréal*, I, 369.)

127 — Il avait d'abord écrit: ne sont passés.

128 — N.H.: le New-Hampshire.

129 — Il s'agit de la question, ou plutôt de la querelle universitaire.

130 — J.-C. Taché écrivait à Mallet le 13 février 1886: "J'ai reçu votre dernière lettre et le billet que vous m'avez envoyé. Sans doute, que je recevrai avec plaisir tout ce que vous pourrez avoir à me dire sur la question Riel. Vous me parlez du point de vue: pour moi, je n'en ai point d'autre que le point de vue catholique qui défend les révolutions comme celle de Riel et le point de vue du bonheur de mon pays."

131 — Ernest Tremblay fit paraître en 1885, sous le pseudonyme d'Alphonse Denis, une attaque contre Chapleau qui avait pour titre: *Riel. Réponse à M. Chapleau*. (Gonzague Ducharme, *Canadiana, Americana, &c.*, No 4894.) En 1887 Rémi Tremblay devait se rendre célèbre avec les vers qu'il écrivit contre Chapleau et contre ceux qui avaient laissé pendre Riel: *Aux Chevaliers du noeud coulant*.

132 — A la convention de Rutland en juin 1886, la politique qu'avait suivie le *Travailleur* dans la question Riel fut l'objet de vives discussions. "Le Rév. Joseph Brouillet prend aussi la parole. Comme tuteur des enfants de feu M. Ferdinand Gagnon, il désire, dit-il, donner quelques explications sur l'attitude du "*Travailleur*." Il dit que son rédacteur actuel, M. G. de Tonnan-

court, est un jeune homme de mérite et de grands talents et envers qui on doit user d'indulgence en considération de sa faible expérience, et par respect pour la mémoire du fondateur du "Travailleur," ce grand patriote, M. Ferdinand Gagnon, qui a été l'un des premiers à protester contre l'acte sanguinaire de Régina. . ." (Gatineau, *Histoire des conventions générales*. . . , 177-178.)

133 — Lecture incertaine. Pourrait être *pöel* au lieu de *Nöel*. Il a sans doute voulu écrire: on s'attend à du poil à la session.

134 — Mallet a écrit au verso: "Ottawa, Canada. Thibault, Charles. Relative to Riel, etc." Cette lettre ne porte ni date ni suscription.

135 — L'en-tête, *Ottawa* et 188 sont imprimés.

136 — Mallet avait publié dans le *Washington Catholic* du 30 septembre 1882 une étude sur Gibault intitulée *Very Reverend Pierre Gibault*. Il continua d'assembler des notes et voulut publier un livre sur ce prêtre; mais les loisirs lui manquèrent pour mener cet ouvrage à bonne fin.

137 — Ferdinand Gagnon mourut le 15 avril 1886. Il succomba au diabète. Pour les articles écrits à l'occasion de sa mort, par Thibault et par d'autres, voir Collection Mallet, No 1458. Voici ce qu'écrivait le docteur L.-J. Martel à Mallet le 26 juillet 1886: "Gagnon lors de l'agitation produite par la condamnation de Riel était comme vous savez bien malade et ne voyait guère à son journal. . . Vous connaissez Gagnon, il avait les défauts de ses qualités, il aimait bien, mais il haïssait de même, avec cela très sensible aux injures. C'était là son point faible, la maladie avait encore exagéré cette sensibilité."

138 — Ces lettres ne parurent pas en volume.

139 — Au dos Mallet a écrit: "Is putting his Frontenac letters in book form. Answered."

140 — Entre *la* et *de* se trouvent deux lettres rayées ou illisibles.

141 — Au verso Mallet a écrit: "Acknowledges receipt of Gayarre's *Washington at Fort Necessity* in Frank Leslie's Popular Monthly Magazine. Answered."

142 — *Ottawa* et 188 sont imprimés aussi.

143 — La seizième convention nationale des Canadiens-Français des Etats-Unis se tint à Rutland, Etat du Vermont, les 22 et 23 juin 1886. Thibault y fit un discours sur *la Liberté du culte*. (Voir Gatineau, *Op. cit.*, 224-232.)

144 — "En 1878, l'administration de la *Minerve* avait été confiée à M. J.-B. Rolland, libraire-éditeur de Montréal. Les affaires financières de ce journal étaient alors passablement embrouillées et M. Rolland fut chargé d'y mettre ordre. Une quinzaine d'années auparavant, M. Arthur Dansereau était devenu co-proprétaire de la *Minerve*, avec les frères Duvernay comme associés. Napoléon Duvernay étant décédé en 1878, Denis Duvernay céda sa part du journal à M. Dansereau, fonda le *Courrier de Montréal* et s'adjoignit Quéquienne [i.e. Rémi Tremblay] en qualité de rédacteur-en-chef." (Rémi Tremblay, *Pierre qui roule. Souvenirs d'un journaliste*, Montréal, 1923, 171.) L'ouvrage que Duvernay se proposait de publier ne semble pas avoir paru.

145 — L'en-tête porte une gravure qui représente un hôtel et les mois suivants qui sont imprimés: "Hotel Brunswick. Geo. McSweeney, Proprietor. Moncton, N. B. 188."

146 — Entre *je* et *dois* il y a un mot rayé. *J'aime* est souligné deux fois.

147 — *Ma* a été écrit par-dessus *la*.

148 — Il s'agit de *Ferdinand Gagnon*, *Sa vie et ses oeuvres*, Worcester, 1886.

149 — Charles Lalime était le beau-frère de Ferdinand Gagnon. Sur Thibault à la troisième convention de Putnam, Etat du Connecticut, voir [le docteur A. Baribault et l'abbé Joseph-Henri Chapdelaine], *Congrès nationaux. Histoire et statistiques des Canadiens-Américains du Connecticut, 1885-1898*, Worcester, 1899, 40, 46. La convention de Rutland, présidée par Mallet, avait adopté à l'unanimité des résolutions contre la condamnation de Riel. Elles se terminaient par les lignes suivantes: "Il est du devoir de cette Convention d'intervenir, et de déclarer qu'elle condamne et flétrit avec toute l'énergie possible, la conduite injuste et cruelle des autorités fédérales canadiennes contre nos compatriotes du Nord-Ouest et notamment le meurtre judiciaire de Louis Riel, accompli sur l'ordre des dites autorités canadiennes, le 16 novembre 1886." (Gatineau, *Op. cit.*, 176.) Thibault, on s'en rappelle, était délégué à la convention. C'est cette "affaire de Rutland" qui amena sa mise à pied à Ottawa.

150 — En voici le titre: *Le Double avènement de l'Homme-Dieu, ou les deux unités politiques et religieuses des peuples, discours prononcé à la célébration de la Saint-Jean-Baptiste à Waterloo, le 26 juin 1887*. (35 pages.)

151 — *Moncton, N. B.* et 188 sont imprimés. Le reste de l'en-tête est le même que pour la lettre du 25 mai 1886.

152 — L'en-tête, *Ottawa* et 188 sont imprimés. Par-dessus Ottawa il a écrit Sutton.

153 — En 1888 Mallet fut nommé Inspecteur des Affaires indiennes et destitué l'année suivante. Cette lettre est la dernière de la correspondance Thibault-Mallet.

CHAMPLAIN

Par Hugo-A. Dubuque*

*Discours d'inauguration de la statue de Champlain à Champlain, N.-Y.,
le 4 juillet 1907.*

Ma première parole, traduisant fidèlement la première émotion qui remplit toutes les âmes, est une parole de félicitation et de gratitude pour ce bon Père Chagnon, de Champlain, New York, ce patriote si sincère, et pour tous ceux qui ont secondé son zèle, en vue des efforts et des sacrifices qu'ils ont faits pour nous convier à une fête aussi grandiose, en un jour si glorieux.

Confondant dans un même sentiment de loyauté sincère notre amour pour la patrie de Washington et pour celle de Champlain, nous sommes ici pour rendre hommage à l'une des plus grandes figures du Nouveau-Monde. Samuel de Champlain appartient à la France qui a salué son berceau, au Canada qui a recueilli ses cendres, et à l'Amérique tout entière qui a été témoin de la grandeur de son dévouement, de l'héroïsme de ses exploits, et de la bienfaisante influence de son oeuvre humanitaire et civilisatrice à la fois.

Nous sommes ici près des endroits historiques qui rappellent la valeur de Champlain, de Montcalm et de Lévis. Je veux parler de Crown Point, lieu de la première victoire de Champlain contre les Iroquois en 1609; de Carillon, aujourd'hui appelé Ticonderoga. où, en 1759, Montcalm et Lévis défirent une armée anglaise cinq fois supérieure en nombre (3,600 Français et Canadiens, contre 15,000 Anglais et Américains; (2. Garneau, Hist. Canada, 293).

Le sol que nous foulons, en ce moment, est donc doublement sacré, car il est celui de notre patrie nouvelle, il a été arrosé du sang de nos pères, et il s'en dégage l'arôme le plus doux de nos traditions ancestrales.

Nous ne venons pas ici ressusciter de l'oubli une des gloires les plus pures de l'Amérique française; nous venons simplement consacrer sous une forme durable l'hommage sincère de notre admiration et de notre gratitude envers celui qui a été surnommé à juste titre, le père de la Nouvelle France.

Il était dans l'ordre des convenances que Brouage, sa ville natale, lui élevât un premier monument en 1878; que la ville de Québec, qu'il a fondée, lui en érigeât un autre, vingt ans plus tard; que Honfleur, témoin de ses expéditions multiples, lui consacrât une plaque commémorative; et qu'enfin, une autre statue, oeuvre d'une postérité reconnaissante, vint perpétuer son souvenir, sur les rives du lac magnifique qu'il a découvert, sur le sol de cette municipalité qui ont l'inestimable privilège de porter son nom illustre.

Trois siècles se sont écoulés depuis sa première exploration de l'Amérique septentrionale. De tous ceux qui ont consacré leurs efforts patriotiques à l'expansion de notre race sur ce continent, il n'y en a pas un dont le nom et les oeuvres rayonnent d'une gloire plus éclatante et plus méritée.

Doué d'un tempérament idéal, il avait l'habileté de concevoir, le courage d'exécuter et la constance pour maintenir les plus difficiles entreprises.

Il a fourni le thème à maintes dissertations historiques, et il semble avoir accompli tant de choses que notre étonnement grandit en proportion de l'é-

* *De Fall-River, Mass., maintenant décédé, ancien juge de la Cour supérieure du Massachusetts et ancien président de la Société historique franco-américaine.*

loignement de son oeuvre. En effet, n'a-t-il pas exploré et fait connaître en Europe, mieux qu'aucun autre pionnier du Nouveau-Monde, la faune et la flore de cet hémisphère?

Non content d'avoir sillonné en tous sens ses mers, ses lacs, ses fleuves, ses rivières, et d'avoir surpris les secrets de ses forêts mystérieuses, il en a fait une description aussi minutieuse que véridique dans le récit de ses voyages qu'il accompagne de cartes et de dessins qui complètent son exposé lumineux, instructif et original à la fois.

Tantôt il s'escrime de l'arquebuse pour combattre les sauvages; tantôt il s'arme de la plume pour lutter contre l'apathie des grands, faire connaître ce continent à l'Europe, et conserver à la postérité le souvenir de ses exploits.

Pour des hommes de la valeur de Champlain ce ne sont pas les statues qui les immortalisent, ce sont leurs travaux. Les monuments ne servent qu'à refléter l'admiration ou la gratitude des générations qui ont recueilli les bienfaits si précieux de leurs sacrifices. S'il fallait comparer Champlain à ceux qui, dans d'autres colonies américaines, portent le nom de pères de leur patrie, nous verrions chez ces derniers bien des qualités et des aptitudes communes à tous les pionniers; mais il n'y en a pas un seul qui réunit tous les éléments de supériorité que l'on constate chez Champlain. Et nous ne craignons pas d'affirmer que si, ailleurs, les rôles de soldat, d'explorateur, d'historien, d'administrateur d'agriculteur, de géographe, de colon, de diplomate et d'apôtre étaient distribués entre plusieurs, Champlain remplit à lui seul ces diverses fonctions avec la même habileté, la même énergie et la même persévérance que s'il ne lui eut été dévolue qu'une seule de ces tâches rebutantes ou difficiles. Toujours à l'avant-garde il paye de sa personne.

Il est très rare de trouver, chez celui qui possède l'audace d'entreprendre un projet qui comporte des périls innombrables, une constance à toute épreuve, un courage qui ne faiblit jamais, malgré les difficultés les plus déconcertantes. Champlain avait ce don là.

Il est exceptionnel de constater chez un même homme la vision prophétique de l'avenir, la conception des moyens à prendre pour réaliser un objectif en perspective, et les qualités nécessaires pour exploiter ces mêmes moyens et les faire réussir, en dépit de toutes les épreuves de temps et de lieu, des obstacles matériels, économiques ou autres. Champlain était de cette taille là.

Il est plus qu'étrange qu'un homme ordinaire puisse traverser l'océan, se créer un nouveau foyer, fonder une colonie, exposer sa vie tous les jours et ne jamais se décourager en face des hostilités des barbares, de l'indifférence ou de l'impéritie des détenteurs du pouvoir dans la métropole, à moins qu'il soit doué d'un zèle d'apôtre ou de la constance d'un martyr. Champlain était de cette trempe là.

On trouverait difficilement dans l'histoire, à côté des vertus mâles d'un guerrier et des forces robustes d'un explorateur, la douceur évangélique et la tolérance chrétienne. Champlain était l'incarnation de ces vertus là.

Il arrive trop souvent, hélas, que les succès grisent ou efféminent les plus intrépides, et font perdre l'équilibre aux esprits les plus inquiets, dès que leurs perspectives se sont réalisées. Champlain, en stoïque et en sage, a résisté à toutes ces séductions là.

Né à une époque des plus tourmentées dans l'histoire de notre mère-patrie; participant aux guerres religieuses, lorsque la France se ressentait encore des secousses que les transformations de la féodalité lui faisaient subir, et préparait les voies à l'absolutisme monarchique de Louis XIV, il possède les vertus chevaleresques des âges anciens, la clairvoyance des destinées nouvelles de sa patrie; et il est l'initiateur de l'exode de ces intrépides pionniers qui devaient changer l'orientation de la politique en Europe et transporter en Amérique le ferment de la civilisation chrétienne.

Où donc trouverions-nous des sceptiques qui oseraient de nos jours lui contester ses titres à l'admiration des enfants de la Nouvelle France?

Catholique sincère, personne ne l'a jamais accusé de fanatisme religieux. Il suffirait de consulter les écrivains de nationalité et de formation intellectuelle différentes de la sienne pour connaître l'estime dont il jouit auprès des descendants de ceux qui ont le plus contribué à l'affaiblissement du prestige de la France et de ses colonies en Amérique.

Ecoutez les paroles de Bancroft, le premier historien des Etats-Unis:

"Il était doué d'une intelligence lucide et perspicace, d'un esprit de recherches prudentes, d'une persévérance et d'une activité infatigables, aussi bien que d'un courage indomptable. Les relations de ses voyages portent le sceau de son jugement sain, de ses observations précises et de sa probité historique." (Bancroft, *Hist. U. S.* Vol. 1, p. 25; 6th ed. 1839).

D'un autre côté Parkman qui a étudié plus minutieusement que tout autre écrivain américain, nos documents historiques, et qui ne se gêne pas de décerner le blâme, suivant ses conclusions ou ses préjugés, se croit en devoir de dire de celui dont ce bronze conserve les traits:

"Un vrai héros, d'après le type du moyen-âge. Son caractère était empreint de l'esprit d'aventure; il était sincère, sagace et clairvoyant." (*Pioneers of France in the New World*, p. 216-7.) Et ailleurs il dit:

"Son nom est le premier sur la liste des pionniers de l'Amérique septentrionale. C'est lui qui a frappé le coup le plus mortel et le plus décisif à la barbarie de ses forêts primitives. On l'a vu à Chantilly, à Fontainebleau, à Paris, dans les palais des princes et du roi même; il se mêle aux vanités de la cour, et disparaît ensuite dans les forêts du Canada, pour devenir le compagnon des sauvages, participer à leurs épreuves, leurs privations et leurs luttes; tel a été alternativement, pendant des années successives, l'expérience de sa vie." (Parkman, *Champlain and His Associates* 43-4).

Le même auteur n'hésite pas d'affirmer que "Les porteurs du fleur-de-lisé ont toujours été à l'avant-garde, patients, courageux, indomptables. Et le premier de ces chevaliers de la forêt est Samuel de Champlain, à peine connu de nous. Il a été surnommé, avec raison, le père de la Nouvelle-France." (Id. p. 5).

Un autre Américain écrivait, il y a 5 ans à peine:

"Il est particulièrement intéressant pour les Américains, vu que c'est un Français qui possède les qualités qu'une tradition anglaise, très ancienne, nie aux Français, c'est-à-dire, la patience, le calme, le contrôle de soi-même, et une absence parfaite de vanité. Il avait le caractère d'un vrai fondateur de colonie." Plus loin il ajoute:

“Champlain était la noblesse même, dans sa vie publique et privée; simple, juste, honorable et bon; doué d’une tendresse pour les faibles et d’une loyauté constante dans les difficultés, c’est ce qui, avec son caractère franc, lui vaut une des premières, sinon la première, place parmi les hommes de mérite inscrits au rôle des pionniers de l’Amérique septentrionale.” (Sedgwick, Champlain, pp. 15, 125-6).

Un écrivain français moderne exprime bien le sentiment universel de nos compatriotes lorsqu’il rend ce beau tribut à la mémoire du patron et premier explorateur européen du lac Champlain:

“Le rôle est comme l’homme, unique. On peut chercher dans l’histoire des peuples modernes le vaillant, l’habile, l’heureux qui, au même degré, mérite d’être nommé le fondateur d’une nation. A l’origine de tous les établissements des Européens il y a toujours plusieurs héros entre lesquels l’histoire a mission de répartir la gloire. Un seul homme ne peut jamais suffire à l’exploration, à la conquête, à la mise en train de la colonisation. Champlain a assumé la triple tâche... Et il a été seul pour mener au bout cette oeuvre de titan, seul et pis que seul, puisqu’il a eu jusqu’au dernier jour, à combattre, ici contre l’hostilité des hommes d’affaires dont il dénonce les manques de parole, là, contre l’ignorance et l’apathie de ceux pour lesquels il acquiert un empire. Gloire à Champlain, père de la Nouvelle-France!” (Salonne, Colonisation de la Nouvelle-France, 53).

Son biographe canadien, le plus récent, comme il convenait à un compatriote de Québec, s’efforce de nous faire admirer “sa conduite désintéressée, son détachement des biens terrestres, son courage, sa loyauté, sa foi profonde, son amour du prochain, enfin tout ce bel ensemble de qualités qui ne se rencontrent que rarement chez le même individu, à un degré aussi éminent... Il possédait à un haut degré le génie colonisateur... Naturaliste, géographe, marin, cosmographe, Champlain était tout cela à la fois, et dans une mesure hautement remarquable pour l’époque où il vivait” (Dionne, Champlain, Introd. Vol. 1, pp. 7, 8, 9).

Il ajoute: “Champlain n’a pas seulement jeté les assises d’une ville et d’une colonie, il a créé tout un pays, et il sera toujours le père bien-aimé d’une nation, restée fidèle à sa foi et à sa langue en dépit de toutes les contradictions et de tous les assauts” (Id. Vol. 2, p. 362).

Nos historiens canadiens n’avaient-ils donc pas raison de dire: “Trente ans d’efforts pour établir le Canada prouvent sa persévérance et la fermeté de son caractère” (I. Garneau, Hist. Canada, 128) “Il sert de modèle aux descendants des colons qu’il a fixés dans la Nouvelle-France” (Sulte, Hist. Canad.-Français, vol. 1, p. 43)?

L’abbé Casgrain écrit: “Quand, aux heures de solitude... nous pénétrons dans le temple de notre histoire; parmi tous ces héros, dont les robustes épaules soutiennent les colonnes de l’édifice, nul mieux que Champlain ne porte sur un visage plus serein de plus majestueuses pensées. Type et modèle de tous ces héros qu’un même honneur assemble, il occupe le rang suprême, près de l’autel de la patrie” (Casgrain, Hist. Mère de l’Incarnation. Int. 20).

Jacques Cartier avait remonté le Saint-Laurent en 1534. Trente trois ans plus tard, c’est-à-dire, vers 1567, Samuel de Champlain, fils d’Antoine de

Champlain et Marguerite LeRoy, naquit à Brouage, dans le Poitou, en France. En 1598 il fit son premier voyage dans l'Amérique méridionale, et il constata alors que le percement de l'isthme de Panama procurerait un avantage incalculable au commerce et à la navigation. Il conserve un journal de ses observations, et il faut le lire pour bien apprécier son auteur.

En 1603, il fait son premier voyage dans l'Amérique du Nord et se rend à Québec. L'année suivante il fait un second voyage au Canada. En 1608 il fonde Québec. L'année suivante, il cherche à découvrir le "grandiscime lac" dont les sauvages lui avaient parlé.

Il se rend à Sorel où il campe, remonte le Richelieu, qui alors portait le nom de rivière aux Iroquois, vu que ceux-ci faisaient leurs descente contre les Algonquins par cette rivière. Et ce n'est que vers la fin de juillet 1609, qu'il entre dans le lac Champlain qu'il estime avoir une superficie de 80 à 100 lieues; on sait aujourd'hui qu'il n'en possède qu'environ la moitié, (pas le tiers, comme le dit l'abbé Laverdière, Voyages, Vol. 2, p. 189, n. 1.) soit, 123 milles de long sur 12 de large.

Plus tard il découvrit également le lac George, qu'il baptisa de lac Saint-Sacrement, le lac Huron, le lac Nipissing, etc.

Il nous raconte lui-même qu'arrivé sur le lac Champlain, avec le dessein de découvrir le "grandiscime lac" et de combattre les Iroquois, afin de venger les alliés des Français, les Montagnais et les Hurons, il était accompagné d'une soixantaine d'hommes, dont deux Français armés, comme lui, d'arquebuses, tandis que les sauvages étaient armés d'arcs et de flèches ressemblant aux anciennes arbalètes de France.

Rendu vers Crown Point, il prit part à sa première bataille avec les Iroquois. C'était la première fois que ces sauvages voyaient une arme à feu: l'arquebuse, qui avait remplacé l'arbalète en France, était à peu près la moitié de la longueur d'une carabine moderne; elle était chargée de balles et de poudre. Du premier coup, Champlain tua un chef et deux autres sauvages. Deux coups lancés par les deux autres Français finirent par mettre les Iroquois en déroute; car ils croient que ceux qui se sont emparés du "tonnerre" (les armes à feu) ne peuvent être autre chose que des démons incarnés.

Voilà la première bataille qui fut livrée et la première victoire qui fut emportée par trois Français en Amérique, au premier rang desquels se trouvait Champlain, contre des ennemis plusieurs fois supérieurs en nombre et en ressources; attendu que les Iroquois étaient chez eux, protégés par un fort.

C'était en quelque sorte le présage de ce que devait être le sort des Français en Amérique: toujours contraints de lutter un contre cinq, un contre dix, un contre vingt, et malgré cela, nos pères ont réussi à tenir tête à leurs adversaires sur près de la moitié de l'Amérique septentrionale jusqu'en 1760. Il serait trop long d'énumérer les victoires de nos soldats depuis Pittsburg, en Pennsylvanie, jusqu'à Carillon, sur le lac Champlain lui-même.

Champlain a traversé l'Atlantique une vingtaine de fois; il a fait face à tous ces dangers et triomphé de tous ces périls dans ces voiliers légers, barques bien fragiles à côté de nos paquebots modernes.

Il n'a cessé de payer de sa personne, soit à construire des "habitations" à Québec, Montréal, Trois-Rivières, en Acadie, et à y planter des jardins,

soit à explorer le pays, les mers, les lacs, les rivières et à en déterminer les ressources, à en noter et décrire fidèlement et consciencieusement, la faune et la flore, à encourager la colonisation, le défrichement des terres et la production agricole, à faire le commerce et la guerre avec les sauvages qu'il traitait en frères; à apaiser les querelles, établir et maintenir l'ordre, à persuader la cour et les grands, intéressés à l'expansion coloniale, des bienfaits d'une politique sage et prévoyante et d'une organisation plus parfaite et plus soutenue pour favoriser le développement des ressources des colonies canadiennes.

N'en voilà-t-il pas assez pour remplir la vie d'un homme et épuiser ses forces! En 1632, il publie à Paris, le récit de ses *Voyages* qui ont été reproduits en 1870 à Québec, par l'abbé Laverdière, sous le patronage de l'Université Laval.

L'édition de 1632 est dédiée au cardinal Richelieu. On y trouve, au premier chapitre, cette phrase qui semble embrasser la vision ou les espérances de Champlain: "Il se peut dire aussi, que le pays de la Nouvelle-France est un nouveau monde et non un royaume... les terres très fertiles pour toutes sortes de grains, les pâturages en abondance, la communication des grandes rivières et lacs, qui sont comme des mers, traversant les contrées et qui rendent une grande facilité à toutes les découvertes..." (*Voyages*, Vol. 5, Ch. 1, p. 3; éd. Laverdière.)

Le rêve de Champlain était de recueillir en Amérique cet héritage du "testament d'Adam", dont François 1^{er} voulut s'emparer en commissionnant Verrazano, pilote florentin, en 1523, de venir planter l'étendard de la France sur une partie du Nouveau-Monde, et en y envoyant Jacques-Cartier onze ans plus tard, dans le même but.

Samuel de Champlain est mort à Québec le jour de Noël, en 1635, à l'âge de 68 ans; et ses contemporains, qui l'ont si vivement regretté, semblent nous avoir transmis leur douleur. Car, chaque fois que nous pensons à la fin de cette vie si précieuse pour la France d'Amérique, il semble qu'un frisson de tristesse s'empare de nos âmes, comme si nous évoquions le souvenir de la perte douloureuse d'un père tendrement aimé.

Champlain, pour accomplir sa tâche, en outre des qualités qui ont été esquissées à grands traits, possédait la force, le courage et l'habileté du Normand, la foi, la ferveur et la ténacité du Breton, la souplesse du diplomate, l'altruisme et la prouesse du chevalier antique, l'invincible énergie du soldat français et l'extrême bonté de l'apôtre.

S'il pouvait revenir à cette heure solennelle, où nous lui rendons le plus insigne honneur, son âme de patriote tressaillirait de joie, son cœur d'apôtre serait rempli d'allégresse.

Il importe guère qu'il fut noble ou roturier, qu'il fut issu de la plèbe ou de l'aristocratie. Dans les démocraties modernes est noble quiconque agit avec noblesse. Il y a une noblesse plus grande et plus belle que la noblesse du sang, c'est celle du mérite; il y a une aristocratie bien supérieure à celle de la naissance, c'est celle de l'intelligence et de la valeur; à cette noblesse du mérite et à cette aristocratie de l'intelligence et de la valeur Champlain appartenait; et cela suffit pour qu'il ait le droit d'être inscrit au premier rang

des bienfaiteurs et des héros dans les fastes de l'histoire.

Pour nous son nom évoque toute une épopée, sa vie tout un drame, sa mémoire est toute une inspiration.

Son souvenir bien-aimé plane sur nous et fait revivre en nos âmes les traditions saintes d'une nationalité qui lui doit la vie et qui, en ce moment, lui prodigue l'hommage suprême de son amour, de son admiration et de son éternelle reconnaissance !

Hugo-A. Dubuque

Address delivered at Fort Ticonderoga on July 5, 1909, before a meeting of the Ticonderoga Historical Society, called for the purpose of dedicating a replica of the cross erected by Montcalm in honor of his victory over Abercrombie, July 8, 1758.

THE STORY OF CARILLON

By

J. ARTHUR FAVREAU

Secretary of the Société Historique
Franco-Américaine,
Boston, Mass.

Mr. President
and Gentlemen of the
Ticonderoga Historical Society:—

On behalf of the representatives of the patriotic French Societies of this country and Canada here assembled, and more especially of the Société Historique Franco-Américaine which I have the honor to represent upon this occasion, — an honor which I share with a former president of our Society, M. Hugo A. Dubuque, and with our genial poet, Doctor George A. Boucher, — I desire to return sincere thanks to your Society for the generous impulse which has prompted it this day to honor "the memory, the character and the achievements of that brave soldier, profound scholar and Christian gentleman, whose courage and skill were exemplified in such marked degree at Ticonderoga. — the Marquis de Montcalm". —

The touching ceremony at which we have just assisted, the dedication, by one of our most venerable and beloved clergymen, "le bon père Chagnon", of a replica of the Cross that Montcalm caused to be erected July 9, 1758, "in honor of his victory over Abercrombie and in thankful acknowledgment of the Divine Aid vouchsafed him on this great battlefield", that ceremony would not have taken place if your Society had not so unselfishly planned and prepared this most interesting and dignified event.

Therefore do we thank you in all sincerity, both for the event itself and for the kind forethought which has made it possible for us to join with you in doing honor to whom honor is due.

Although it would seem temerity to endeavor to instruct the members of the Ticonderoga Historical Society upon such an occasion, I crave your indulgence while, — not with the hope of bringing any new light on the subject, but believing that, as ever, "bis repetita placent", — I attempt to unfold once again the story of that memorable 8th of July, 1758. In doing so, I shall necessarily draw quite freely on the great historian of whom Thwaites so well says that "one cannot treat of this subject without acknowledging indebtedness to Parkman". I shall also exact generous toll from Charles Roger's "The Rise of Canada from Barbarism to Wealth and Civilization" (1856); likewise from B. C. Butler's "Lake George and Lake Champlain from their First Discovery to 1759" (1870); furthermore, from John Fiske's "New France and New England" (1902) and R. G. Thwaites' "France in America" (1905); and last of all from a valuable work but recently published in Paris under the direction of the Section historique de l'Etat-Major de l'Armée française, en-

titled "Montcalm au Combat de Carillon" (1909), by Maurice Sautai, "capitaine au 5e régiment d'infanterie". If there be any merit in the narrative, I pray you to attribute it to those from whom it has been gleaned, rather than to my own efforts or researches.

— I —

In order to better understand the significance of the battle of Carillon it would be well for us to inquire into the events which preceded it and brought it about. The hostilities between the colonists of English and French extraction had been carried on for nearly two years without any formal declaration of war. It was not until May 18, 1756, that war was declared by Great Britain against France, and operations were determined upon on a large scale. Lord Loudoun was appointed commander in chief of the English forces in America, and General the Marquis de Montcalm was appointed generalissimo in Canada, in lieu of the Baron de Dieskau, who was disabled at Lake George (Sept. 5, 1755).

In Europe the contest is called the Seven Years' War and grew out of the alliance of France, Russia, Austria, and Poland to check the aggressive designs of Frederick the Great of Prussia. England was allied with Frederick, and felt especial enmity against France because the latter was trying to oust her from India and was not a comfortable neighbor in America. This final struggle between France and England for American supremacy is known in our history as the French and Indian War.

It was not in a moment, however, that the English world reaped the advantages of this new combination of forces, for it happened that the choice made by the French minister for a commander-in-chief in America proved to be exceptionally fortunate. The appointment of Louis-Joseph, Marquis de Montcalm, was an appointment for long-trying merit. He was forty-four years of age, having been born in the neighborhood of Nîmes in 1712. He had an excellent education, especially in Greek and Latin Classics and philology, and his literary tastes were such that one of the great objects of his ambition was to become a member of the Academy. In his leisure moments he was always engaged in reading and study. During the war of the Austrian Succession he had served with great distinction, and he was recognized by competent judges as one of the ablest officers in the French service. When he came to America he left behind him in his charming country home at Candiac, near Nîmes, a wife and six children, besides his mother. Montcalm was a man of strong family affections and intense love of home, as is seen from many charming allusions in his journal and letters while campaigning in the New World.

When Montcalm arrived in Montreal, his reception by the Governor, M. de Vaudreuil, was far from cordial. De Vaudreuil aspired to military fame and thought himself competent to direct military operations on a large scale as well as to command either Canadian militia or French regulars. He liked, moreover, to have everything his own way, and knew very well that he was not likely always to prevail over a strong-willed and energetic general-in-chief. Besides, de Vaudreuil was a native of Canada, having been born there during his father's administration, and between Canadians and Frenchmen from the old country there was somewhat the same kind of jealousy that existed between Americans and British. The coldness between Montcalm and the governor sometimes had an ill effect upon the French operations.

The English commander, Lord Loudoun, matured a plan of campaign

formed by his *locum tenens*, General Abercrombie, which embraced an attack upon Niagara and Crown Point, still in possession of the French, the former being the connecting link in the line of fortifications between Canada and Louisiana, and the latter commanding Lake Champlain, and guarding the only passage at that time to Canada. Loudoun was as hesitating and shiftless, as Abercrombie had been an improvident commander. The expedition against Crown Point was unaccountably delayed. General Winslow, at the head of 700 men, was not permitted to advance. Montcalm, as energetic, able and enterprising as his opponents were indecisive, with 8000 regulars, Canadians, and Indians, made a rapid descent upon Oswego, at the south-east side of Lake Ontario, and captured it, (August 14). Sixteen hundred men, one hundred and twenty pieces of cannon, fourteen mortars, two ships of war and two hundred boats and bateaux fell into the conqueror's hands. Lord Loudoun, prone to inactivity, instead of vigorously pushing forward upon Crown Point, to retrieve this great disaster, made the disaster an excuse for relinquishing the enterprise.

The failure of the campaign of '56 much annoyed the British Parliament and People, and great preparations were made in the following year to prosecute the war to a successful issue. It was in vain, while Lord Loudoun was in command of the colonial army. A fleet of eleven ships of the line, and fifty transports, with more than six thousand troops, arrived at Halifax, for the reduction of Louisbourg, and Lord Loudoun ordered a large body of troops, designed to march upon Ticonderoga and Crown Point, to co-operate. But so dilatory was his Lordship, that before the expedition from Halifax was ready to sail, a French fleet of 17 sail had arrived at Louisbourg, with reinforcements, making the garrison nine thousand strong—and Loudon abandoned the expedition. Montcalm, again profiting by the weakness and indecision of his adversaries made a descent on Fort William Henry, situated on the north shore of Lake George, with nine thousand men. The fort, garrisoned by three thousand men, was commanded by Colonel Munroe, who obstinately defended it. Nay, had it not been for the silly indifference of General Webb, who was in command of Fort Edward, which was within only fifteen miles of Fort William Henry, and was garrisoned by four thousand men, the French general might have been unable to make any impression upon it. But, Webb, although solicited by his second in command, Sir William Johnson, to suffer his troops to march to the rescue, first hesitated, next granted permission, and then drew back. In six days the garrison surrendered (August 9), Munroe and his troops being admitted to an honorable capitulation.

Reverses such as those, involving great misery, inasmuch as the Indians too frequently butchered their prisoners in cold blood, could not fail to have an effect upon a ministry which had appointed such incapables to command. A change of ministry was loudly demanded, and the great Pitt, afterwards Lord Chatham, was placed at the head of the administration. He breathed into the British Councils a new soul, and revived the energies of the colonies to raise as many troops as possible, and to act promptly and liberally in furnishing the requisite supplies. Massachusetts, Connecticut, and New England unitedly raised 15,000 men, who were ready to take the field in May, 1758. An expedition to Louisbourg, a second to Ticonderoga, a third against Fort Duquesne were determined upon. The tide of success was on the turn. Admiral Boscawen, with a fleet of twenty ships of the line, eighteen frigates and

an army of fourteen thousand men, under the command of General Amherst, his second in command being General Wolfe, sailed from Halifax, for Louisbourg, on the 28th of May. Louisbourg resisted vigorously, but on the 26th of July, this important fortress was a second time in the possession of Great Britain. Isle Royale and St. John's, with Cape Breton, fell, also, into the hands of the English. Against Ticonderoga the English were not so successful.

It had been part of Montcalm's plan to cross over to Fort Edward, after the capture of Fort William Henry, and either capture or drive out Webb. But he had suffered a considerable loss in dead and wounded, his militiamen were leaving for home to look after their harvests, and the Indians were slinking away with loot and captives. He was soon reduced to his three thousand regulars, whom he did not care to pit against the forty-five hundred now at Fort Edward; moreover, transport facilities were meagre and provisions were running low. He therefore burned the remains of Fort William Henry, throwing the heaps of French, British, and savage slain into the consuming flames, and retired to Fort Carillon (or Ticonderoga) built by M. de Dieskau in 1755.

— II —

During the winter of 1757-1758, M. de Vaudreuil, who from the very start had taken umbrage at the fact that Montcalm had been deputed to conduct his military operations in America, busied himself with letters to Versailles, accusing the general of incompetency for neglecting to finish his attack by attacking Webb. On his part, Montcalm, impatient of the governor's bickerings, was requesting the ministry to give him supreme command in New France, an application supported by the best of his colonial colleagues. Doreil, in charge of the colonial commissariat, expressed the common sentiment of unprejudiced men in Canada when he wrote to the minister of War, the Maréchal de Belle-Isle: "No matter whether the war is to continue or not, if His Majesty wants Canadian affairs put on a solid footing, let him confide the general government to the Marquis de Montcalm".

In Montcalm's long and attenuated line of defence, his left flank consisted of the river and gulf of St. Lawrence, guarded by the fortress of Louisbourg, on the eastern shore of Cape Breton Island; his right, Lake Ontario, held chiefly by Fort Frontenac, and the Ohio Valley, with Fort Duquesne as its key; while the Lake Champlain trough was his center. Louisbourg was as well garrisoned as possible; for Fort Duquesne nothing could be done with the limited means at the General's command; he was, therefore, obliged to concentrate his defence on the center, his stronghold and base being Fort Carillon, which he occupied on the afternoon of the 30th of June, finding there eight battalions of regular troops, reduced to 2970 men, and much weakened by poor recruits and also by the pickets of volunteers assigned to the detachment of the Chevalier de Lévis; 40 marines, 30 Canadians able to serve under arms and 14 savages; provisions for nine days only, and, in case of urgency, 36,000 hogsheads of biscuits.

The British plans of offense were, as already stated, three-fold; while Amherst was leading his army to the reduction of Louisbourg, and Brigadier John Forbes, with nineteen hundred regulars and five thousand provincials, was ordered to recapture Fort Duquesne and repair the loss occasioned by Braddock's tragic failure, the attack against Carillon was conducted by General

Abercromby, with the relatively enormous force of six thousand regulars and nine thousand provincials. Abercrombie was ostensibly aided but in reality directed by Brigadier-General Lord Howe.

The lateness of the season when Amherst and Boscawen found it possible to begin the siege of Louisbourg, combined with the obstinacy of the French defence, rendered it impracticable for Amherst to carry out his programme of assistance to Abercrombie. Early in June—after long and vexatious delays in assembling and training provincial troops and forwarding supplies up the Hudson to Fort Edward—the British general assembled his fifteen thousand regulars and provincials at Lake George. A political appointee, with but small ability, Abercromby depended chiefly upon his brilliant lieutenant, Lord Howe, whom Wolfe declared to be “the noblest Englishman that has appeared in my time, and the best soldier in the British Army”, and whom Pitt described as “a character of ancient times, a complete model of military virtue”. The campaign had to this point been in every detail directed by Howe, selected by Pitt, because he possessed the qualities in which Abercrombie was conspicuously lacking.

By the 4th of July, all the arrangements of the English were completed, and next morning the whole army embarked in bateaux and canoes on Lake George and advanced against Carillon in a brilliant line six miles long. It was an imposing sight, eloquently described by more than one contemporary pen. At noon of July 6th, the flotilla had reached the northern end of Lake George, where it narrows into a crooked river or strait communicating with Lake Champlain at the mouth of Wood Creek. The whole force was speedily landed and began its march on the west side of the river. Robert Rogers led the way with a couple of New England regiments, but presently became entangled in woods so dense that the rays of the sun could hardly find their way in. Here, after awhile, they became confused, and were at a loss in which direction to move. A party of three hundred and fifty French under M. de Langy had been watching the landing from an eminence between the river and Trout Brook. Before they could retreat from that spot the whole English army had advanced so far as to cut them asunder from the main army at Carillon, but De Langy was an old hand at bushranging, and he thought that by crossing to the north of Trout Brook he could describe a semi-circle and reach Carillon. Thus the three hundred and fifty Frenchmen under De Langy and the two New England regiments under Rogers were wandering in a forest which at midday was nearly as dark as night. And here the Frenchmen, too, soon lost their bearings. At the very head of the English column was Lord Howe with Major Israel Putnam, when all at once a rustling was heard among the branches and a sharp cry of “*Qui vive!*”. The answer, “*Français*”, was prompt enough, but some of de Langy’s men had sharp eyes, and even in the pitch darkness could tell the British Scarlet from the French white. De Langy’s reply was a volley which slew Lord Howe and wrecked the fortunes of an army. The further result of this chance collision was the defeat of de Langy’s party, most of which was captured (148), but when this densest piece of woods had been traversed, and the news of what had happened flew from rank to rank, it is said the spirit of the whole army was dashed, and high hopes gave place to consternation. “With his death the whole soul of the army expired”.

— III —

On the seventh of July, 1758, as early as three o'clock in the morning, the French engineers, MM. de Pontleroy and Desandrouins, started out to reconnoître the outline of the works accompanied by staff officers of the battalions of La Reine, Bearn, Guyenne, Royal-Roussillon, Languedoc, La Sarre and the second battalion of Berry (the third remaining in charge of the fort). Each battalion was allotted 127 spaces. The intrenchments, in indented lines, were to follow the sinuosities of the ground. The front was to be 300 toises long (the *toise* was an ancient French measure containing 6 ft. 73 inches, English measure) with a return of 150 *toises* along the right escarpment, and another of 60 toises along the left escarpment.

About five o'clock, the battalions took up the ground assigned to them. Whilst the companies of grenadiers and volunteers went ahead to cover the workers, the latter planted their colors upon the works and busied themselves, with the greatest good will, some at digging the ditch, others at hewing down the trees on the edge of the forest, only 100 *toises* away, and at dragging them, by main force, as far as the breastworks, leaving only the stumps and trunks for the purpose of embarrassing the enemy upon their approach. "The officers encouraged the soldiers by their example, says Montcalm in his *Journal*, working themselves". . . and "the army worked with such incredible ardor, that by night all the line was in a state of defence". There only remained to be built the traverses for protection against a raking fire. The parapet was constructed of trunks of trees and of the earth taken out of the ditch. Some important accessory outworks had been formed by placing trees perpendicularly with the excavation, of which trees "the branches cut and pointed produced the effect of chevaux de frise" (*Journal du Marquis de Montcalm*). The opening, 80 toises wide, from the left escarpment to the river, was barred by an intrenchment, which was to be guarded by the volunteer companies of Duprat and Bernard.

In the plain, from 300 to 350 *toises* wide, and partly cleared, which spread from the right escarpment to the River St. Frederic, an abattis had also been begun. The defence of this abattis, placed behind the right angle of the intrenchment and under the protection of the cannons in the fort, was intrusted to the 450 Canadians and marines, the only reinforcements which Montcalm had received since his arrival at Carillon up to the time when, on the evening of the 7th, between 6 and 8 o'clock, the French battalions hailed with their acclamations the timely arrival of the 1st detachments of M. de Lévis, led by the Captain de Pouchot. The Chevalier de Lévis himself arrived during the night, and, adored as he was by the French troops, his coming alone constituted a most precious reinforcement for Montcalm.

Speaking of the works erected on the 7th, Parkman says:

"The trees that covered the ground were hewn down by thousands, the tops lopped off, and the trunks piled one upon another to form a massive breastwork. The line followed the top of the ridge, along which it zigzagged in such a manner that the whole front could be swept by flank-fires of musketry and grape. Abercromby describes the wall of logs as between eight and nine feet high; in which case there must have been a rude *banquette*, or platform to fire from, on the inner side. It was certainly so high that nothing could be seen over it, but the crowns of the soldiers' hats. The upper tier was former of single logs, in which notches were cut to serve as loopholes;

and in some places sods and bags of sand were piled along the top, with narrow spaces to fire through. From the central part of the line the ground sloped away like a natural glacis; while at the sides, and especially on the left, it was undulating and broken. Over this whole space, to the distance of a musket-shot from the works, the forest was cut down, and the trees left lying where they fell among the stumps, with tops turned outwards, forming one vast abattis, which as a Massachusetts officer says, looked like a forest laid flat by a hurricane. But the most formidable obstruction was immediately along the front of the breastwork, where the ground was covered with heavy boughs, overlapping and interlaced, with sharpened points bristling into the face of the assailant like the quills of a porcupine. As these works were all of wood, no vestige of them remains. The earthworks now shown to tourists as the lines of Montcalm are of later construction; and though on the same ground, are not on the same plan".

During the day of the seventh, the companies of volunteers had kept Montcalm well informed of the movements of the English. Through them, he had learned that the enemy in great numbers had occupied the former camp of the French at the Falls on the left bank of the river, less than three-quarters of a league distant from Carillon. Abercromby, recognizing his error of the day before, which had cost him the death of Lord Howe, had decided to follow the easier way of the Portage and had sent Lieutenant-Colonel Bradstreet with the 44th regiment, six companies of the first battalion of the Royal-American, the marines and a corps of light-foot and of provincials, to occupy the saw-mill at the Falls, which Montcalm had abandoned the night before.

Towards noon Bradstreet had accomplished his mission, without resistance, rebuilt the bridges destroyed by the French, and sent word to his commander that the way was open; on which Abercromby again put his army in motion, reached the Falls late in the afternoon, and occupied the deserted encampment of the French.

Montcalm was no longer in doubt as to the probability of his being attacked on the morrow. And yet, in spite of the greater numbers of the enemy he beheld the coming of this hour without fear, confident that the strength of his position, together with the valor of his troops, allowed him to hope for the happy outcome of a battle in which the destinies of Canada would be at stake. On the evening of the 7th, Montcalm had read to his troops an order in which he gave them, in stirring terms, his final instructions for the defence of the works.

The French troops, says Parkman, "lay behind their lines till daybreak; then the drums beat and they formed in order of battle. The battalions of La Sarre and Languedoc were posted on the left, under Bourlamaque, the first battalion of Berry with that of Royal Roussillon in the center, under Montcalm, and those of La Reine, Béarn, and Guyenne on the right, under Lévis. A detachment of volunteers occupied the low grounds between the breastwork and the outlet of Lake George; while, at the foot of the declivity on the side towards Lake Champlain, were stationed four hundred and fifty colony regulars and Canadian, behind an abattis which they had made for themselves; and as they were covered by the cannon of the fort, there was some hope that they would check any flank movement which the English might attempt on that side. Their posts being thus assigned, the men fell to work again to strengthen their defences".

In his Journal, Montcalm establishes as follows the composition of his army on the 8th:

		Men
Brigade	(La Reine	345
of	(Béarn	410
La Reine	(Guyenne	470
Brigade of	(Royal-Roussillon	480
Royal-Roussillon	(1st Battalion of Berry	450
Brigade of	(La Sarre	460
La Sarre	(Languedec	426

Second battalion of Berry detached to guard the fort Carillon, with the exception of the company of grenadiers numbering	50
Marines	150
Canadians	250
Indians	15

Total 3,506

As to the number of English engaged in the attack, Montcalm gives the following estimate, which appears to be correct, in a letter to M. de Vaudreuil under date of the 9th of July. (Historical Archives of the Ministry of War at Paris Vol. 3498):

	Men
Scotch Highlanders	1,000
Royal-Americans	2,000
(Grenadiers of the four other regiments of regular troops	400
Pickets (idem)	480
Volunteers	1,200
Provincials	8,920

Total 14,000

About ten o'clock in the morning, a party of the enemy, composed of light troops and of Indians, appeared upon the left bank of the river, swarming over the summit and the slope of Mount Defiance, where it could view the French works from the rear. The chief engineer of the English army, Clerk, accompanied this reconnaissance. The enemy opened a vain fusillade with the French volunteers placed on the opposite bank of the river, and as most of the bullets fell into the water, the French soon ceased returning the fire and pursued their work.

These Indians belonged to the Five Nations of Iroquois. Numbering 500, they had arrived the evening before with Sir William Johnson, the same officer who had captured M. de Dieskau in 1755 at the battle of Lake George. After amusing themselves in this manner for a time, the Indians remained for the rest of the day safe spectators of the fight.

When Clerk returned to his chief with the report that, to judge from what he could see, the French works could be carried by assault, Abercromby, without stopping to bring up his cannon, prepared to storm the lines with more

than 13,000 men, leaving only a regiment of militia on guard at the camp by the saw-mill.

"The French soldiers", says Parkman, "worked undisturbed till noon, when volleys of musketry were heard from the forest in front. It was the English light troops driving in the French pickets. A cannon was fired as a signal to drop tools and form for battle. The white uniforms lined the breastwork in a triple row, with the grenadiers behind them as a reserve, and the second battalion of Berry watching the flanks and rear.

Meanwhile the English army had moved forward from its camp by the saw-mill. First came the rangers, the light infantry, and Bradstreet's armed boatmen, who, emerging into the open space, began a spattering fire. Some of the provincial troops followed, extending from left to right, and opening fire in turn; then the regulars, who had formed in columns of attack under cover of the forest, advanced their solid red masses into the sunlight, and passing through the intervals between the provincial regiments, pushed to the assault. Across the rough ground, with its maze of fallen trees whose leaves hung withering in the July sun, they could see the top of the breastwork, but not the men behind it; when, in an instant, all the line was obscured by a gush of smoke, a crash of exploding firearms tore the air, and grapeshot and musketballs swept the whole space like a tempest; "a damnable fire", says an officer who heard them screaming about his ears. The English had been ordered to carry the works with the bayonet; but their ranks were broken by the obstructions through which they struggled in vain to force their way, and they soon began to fire in turn. The storm raged in full fury for an hour. The assailants pushed close to the breastwork; but they were stopped by the bristling mass of sharpened branches, which they could not pass under the numerous crossfires that swept them from front and flank. At length they fell back, exclaiming that the works were impregnable. Abercromby, who was at the saw-mill, a mile and a half in the rear, sent orders to attack again, and again they came on as before.

"The scene was frightful; masses of infuriated men who could not go forward and would not go back; straining for an enemy they could not reach, and firing on an enemy they could not see; caught in the entanglement of fallen trees tripped by briars, stumbling over logs, tearing through boughs; shouting, yelling, cursing, and pelted all the while with bullets that killed them by scores, stretched them on the ground, or hung them on jagged branches in strange attitudes of death. The provincials supported the regulars with spirit, and some of them forced their way to the foot of the wooden wall.

"The French fought with the intrepid gayety of their nations and shouts of "Vive le Roi!" and "Vive notre Général!" mingled with the din of musketry. Montcalm, with his coat off, for the day was hot, directed the defence of the centre, and repaired to any part of the line where the danger for the time seemed greatest. He is warm in praise of his enemy, and declares that between one and seven o'clock they attacked him six successive times. Early in the action Abercromby tried to turn the French left by sending twenty bateaux filled with troops, down the outlet of Lake George. They were met by the fire of the volunteers stationed to defend the low grounds on that side, and, still advancing, came within range of the cannon of the fort, which sank two of them and drove back the rest.

"A curious incident happened during one of the attacks. De Bassignac,

a captain in the battalion of Royal Roussillon, tied his handkerchief to the end of a musket and waved it over the breastwork in defiance. The English mistook it for a sign of surrender, and came forward with all possible speed, holding their muskets crossed over their heads in both hands, and crying "Quarter!". The French made the same mistake; and thinking that their enemies were giving themselves up as prisoners, ceased firing, and mounted on the top of the breastwork to receive them. Captain Pouchot, astonished, as he says, to see them perched there, looked out to learn the cause, and saw that the enemy meant anything but surrender. Whereupon he shouted with all his might: "Tirez! Tirez! Ne voyez-vous pas, que ces gens-là vont vous enlever?" The soldiers, still standing on the breastwork, instantly gave the English a volley, which killed some of them, and sent back the rest discomfited.

"Towards five o'clock two English columns joined in the most determined assault on the extreme right of the French, defended by the battalions of Guyenne and Béarn. The danger for a time was imminent. Montcalm hastened to the spot with the reserve. The assailants hewed their way to the foot of the breastwork; and though again and again repulsed, they again and again renewed the attack. The Highlanders fought with stubborn and unconquerable fury. "Even those who were mortally wounded", writes one of their lieutenants, "cried to their companions not to lose a thought upon them, but to follow their officers and mind the honor of their country. Their ardor was such that it was difficult to bring them off". Their Major, Campbell of Inverawe, found his foreboding true. He received a mortal shot, and his clansmen bore him from the field. Twenty-five of their officers were killed or wounded, and half the men fell under the deadly fire that poured from the loopholes. Captain John Campbell and a few followers tore their way through the abattis, climbed the breastwork, leaped down among the French, and were bayoneted there.

"As the colony troops and Canadians on the low ground were left undisturbed, Lévis sent them an order to make a sortie and attack the left flank of the charging columns. They accordingly posted themselves among the trees along the declivity, and fired upwards at the enemy, who presently shifted their position to the right, out of the line of shot. The assault still continued, but in vain; and at six there was another effort, equally fruitless. From this time till half-past seven a lingering fight was kept up by the rangers and other provincials, firing from the edge of the woods and from behind the stumps, bushes and fallen trees in front of the lines. Its only objects were to cover their comrades, who were collecting and bringing off the wounded, and to protect the retreat of the regulars, who fell back in disorder to the Falls. As twilight came on, the last combatant withdrew, and none was left but the dead".

About half past seven, Montcalm gave orders to cease firing. Then accompanied by the Chevalier de Lévis, he passed along the lines, and gave the tired soldiers the thanks they nobly deserved, receiving in return their hearty acclamations. Beer, wine and food were served out to them, and they bivouacked for the night on the level ground beyond the breastwork and the fort.

The loss of the French on this day was three hundred and seventy-seven. Bourlamaque was dangerously wounded in the shoulder; Bougainville slightly in the hand; and the hat of Lévis was twice shot through: The battalions counted twelve officers killed and twenty-five wounded, of whom two mortally. The number of soldiers killed was 92, and that of the wounded 248.

While Montcalm had lost, in killed and wounded, a tenth of his total

forces, Abercromby, on the other hand, had lost nearly two thousand men, or about a sixth of the total English forces engaged in the attack. In his letter to Pitt of the 12 of July, 1758, the English commander admits that he retreated "with the loss of four hundred and sixty-four regulars killed, twenty-nine missing, eleven hundred and seventeen wounded; and eighty-seven provincials killed, eight missing, and two hundred and thirty-nine wounded, officers of both included".

In truth, "the enemy had met with a terrible rebuff; yet the danger was not over. Abercromby still had more than thirteen thousand men, and he might renew the attack with cannon. But, on the morning of the ninth, a band of volunteers who had gone out to watch him brought back the report that he was in full retreat. The saw-mill at the Falls was on fire, and the last English soldier was gone. On the morning of the 10th, Lévis, with a strong detachment, followed the road to the landing place, and found signs that a panic had overtaken the defeated troops. They had left behind several hundred barrels of provisions and a large quantity of baggage; while in a marshy place that they had crossed was found a considerable number of their shoes, which had stuck in the mud, and which they had not stopped to recover. They had embarked on the morning after the battle, and retreated to the head of the lake in a disorder and dejection wofully contrasted with the pomp of their advance. A gallant army was sacrificed by the blunders of its chief".

Fifteen thousand men had fled before three thousand. Canada was saved for the time being. The victory of the small French army seemed so prodigious that Montcalm and his men attributed it, above all, to Divine intervention, to the hand of Providence. And on the 12th, the French commander called his battalions to arms and ordered them to chant a solemn *Te Deum* of thanksgiving upon the very scene of the battle. After witnessing today's ceremony, who will gainsay the grandeur of that other ceremony, taking place in the midst of the primeval forest—but yesterday re-echoing with the passionate cries of the embattled hosts, and once again reduced to silence and repose;—in full sight of yonder lakes and rivers, whose transparent waters, —so recently churned by the bateaux and canoes of the attacking enemy,—once more flowed on undisturbed between banks which,—though green with a luxuriant vegetation,—were still red with the life-blood of the fallen!

To further commemorate his victory, Montcalm, on the 9th, had caused a great cross to be planted on the battle-field, inscribed with these lines composed by the soldier-scholar himself,—

*"Quid dux? quid miles? quid strata ingentia ligna?
En Signum! en virtor! Deus hic, Deus ipse triumphat."
"Soldier and chief and rampart's strength are nought;
Behold the conquering Cross! 'Tis God the triumph wrought!
(Parkman)*

Along with the above paraphrase here is that of Montcalm himself, which was also inscribed on the cross:

*"Chrétien! ce ne fut point Montcalm et la prudence,
Ces arbres renversés, ces héros, leurs exploits,
Qui des Anglais confus ont brisé l'espérance;
C'est le bras de ton Dieu, vainqueur sur cette croix".*

It gives me great pleasure to submit to your Society another paraphrase in English of these lines, for which I am indebted to a fellow-member of our

Society;—

*“Tis not to vaunt the valor of our battling hero bands,
 ’Tis not to fix the glamour of a day, this cross we raise;
 But as a sacred sign of God’s own victory it stands
 Proclaiming Him triumphant. His the emblem. His the praise”.*

(Charles J. Martell).

This, gentlemen of the Ticonderoga Historical Society, was the cross the replica of which you have erected this day. And thus ran the story of Carillon, of that memorable 8th of July, 1758, which the monument due to your generosity will long recall to the visitor to the shores of this beautiful lake, where,

*“To win this virgin-land,—a kingly quest,—
 Chivalric deeds were wrought;”*

Of that self-same lake to which the same poet says:

*“Long by thy marge and on thy placid breast,
 The Gaul and Saxon fought”.*

(Tuckerman).

But although that cross will eloquently recall the brief period when the banner with the fleur-de-lis waved triumphant over this spot, those days of Carillon,

*“Où sur le drapeau blanc attachant la victoire,
 Nos pères se couvraient d’un immortel renom,
 Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire.”*

(Crémazie)

Still can we, the sons of the Gaul, join in heartfelt thanksgiving with the descendants of the Saxon that today,

*“Far above its sunlit ripples
 Soars the eagle in his might,
 Over cove, and crag, and headland,
 High above the beacon light.”*

(Harbaugh)

And it is meet and just that the sons of the Gaul and those of the Saxons, casting the veil of oblivion over the memory of the Old World feuds, should join today in this celebration, as they stand shoulder to shoulder in the struggle for their daily bread. To quote your own Commissioner of Education:

“Nations are more rational, and wars are happily not so common as they used to be. France, our early foe and our longtime friend, has now many worthy descendants in the Champlain valley; and to them we will express our gratitude for the vital aid which their country gave to our struggling cause”.

It is well that the descendants of the two races which first set foot upon this historic ground,—and covered it with their bones,—it is well that the English and French of America should meet not only to commemorate events of which neither need be ashamed, but also to better know each other and better realize that both are sharing for lo! these three centuries—in the building of a great nation.

Gentlemen of the Ticonderoga Historical Society, we of the Société Historique Franco-Américaine firmly believe, in spite of the outcome of the Seven Years War, that the French race has taken part in no slight measure in the formation and evolution of the American people, and that the spirit of France still lives and will long continue to live in its institutions for its greater good and enduring spiritual and intellectual benefit.

It is an English novelist who wrote (Gilbert Parker in "Seats of the Mighty"):

"France is a fact as stubborn as the natures of you English; for beyond stubbornness and your Shakespeare you have little. Down among the nobles, in the peasants' huts, the spirit of France never changes—it is always the same, it is for all time. You English, nor all others, you cannot blow out that candle which is the spirit of France. The spirit of France is the candle of Europe, and you English will be its screen against the blowing out".

These words were supposedly addressed to an Englishman in the days of Carillon. Would they sound as true if repeated today to an American of English extraction? In truth, it would be necessary to qualify them somewhat, for thanks to the fact that the spirit of France has remained the candle of America as of Europe, we have somewhat more today to be proud of than Shakespeare, we Americans.

Ah! were it not for the spirit of France, quaffed from many a hoary tome, perhaps the sweet bard of Cambridge had not intoned such dulcet notes; perhaps the gentle Autocrat of the Breakfast Table had not amused a continent with such merry jibes and jests; perhaps the fevered creator of the *Raven* had not thrilled the world with such uncanny tales and weird poems; perhaps the great Parkman himself had not indited those stirring pages which, more eloquently than any mere argument of mine, attest the powers and strength, and brilliancy, of that never to be extinguished candle!

Let us then join in the hope, sons of the Gaul and of the Saxon,—aye, and of the Celt, also, Mr. President,—standing side by side in the shadow of this cross,—not unmindful of the past, but with our eye to the future,—cherishing tender memories of the flags of other days, but acknowledging allegiance to one flag alone,—that as the stones thrown to the wind by the Greek king of old became the men of a new race; so may the blood shed by our fathers on this ground and their bones buried along these shores take seed and bring forth,—if they have not already done so,—a lasting crop of amity, and emulating endeavor, and mutual rivalry, in the spiritual and intellectual uplifting and the material upbuilding of the greatest nation on God's footstool!

J. A. FAVREAU.

LES MAIRES FRANCO-AMERICAINS DES VILLES AUX ETATS-UNIS

1684 - 1945

par Maxime-O. Frenière

Suite des listes qui ont paru dans les Bulletins de 1942 et 1943

CONNECTICUT

Putnam	Grinsell, M. Harvey	de décembre 1945
--------	---------------------	------------------

FLORIDE

Brooksville	Grillé, Phillip-H.	à partir de juin 1931
-------------	--------------------	-----------------------

MASSACHUSETTS

Chicopee *	Bourbeau, Edouard-O.	réélu en 1945
Leominster	LaPierre, Mathias-P.	réélu en 1945
Northampton	Lampron, Edmond-J.	élu en 1944-1945

NEW-HAMPSHIRE

Manchester	Benoit, Josaphat-T.	élu en 1944-1945
Nashua	Maynard, Dr Oswald	élu en 1945

NEW-YORK

Cohoes	Roulier, Rodolphe	élu en 1945
--------	-------------------	-------------

PENNSYLVANIE

Philadelphie	Alix, Henry-W.	en 1933
--------------	----------------	---------

* Proprement Chicopee, un nom sauvage qui veut dire "Arbre Cèdre."

TABLE DES MATIERES

Compte rendu de la séance du 24 mai 1944*	Antoine Clément	3
(La Belgique au carrefour des cultures et des guerres)		
Allocution du Président	J.-Ubalde Paquin	4
Présentation du conférencier	J.-Ubalde Paquin	5
Eloge funèbre de nos défunts	Abbé F.-X. Larivière	6
Compte rendu de la séance du 21 novembre 1944 ..	Antoine Clément	8
(Une Fédération universelle s'impose, mais qui gardera les gardiens mêmes?)		
Allocution du Président	J.-Ubalde Paquin	10
Présentation de S. Exc. Dantès Bellegarde, de M. le professeur René de Messières et du nouveau juge Arthur-L. Eno	J.-Ubalde Paquin	11
Eloge funèbre du Dr Florian-A. Ruest	Henri Gauthier	13
Compte rendu de la réunion du bureau du 15 avril 1945	Antoine Clément	16
Compte rendu de la séance du 28 novembre 1945 ..	Antoine Clément	17
Allocution du Président	J.-Ubalde Paquin	20
Présentation du conférencier	J.-Ubalde Paquin	20
Pour en finir avec la menace allemande	Roger Picard	21
Le rôle historique de la presse	Saul Colin	27
Louis Jolliet, le grand découvreur	Edouard Fecteau	30
Salutations au consul Albert Chambon	J.-Ubalde Paquin	33
Présentation de la médaille Grand Prix à M. Jean Garand	J.-Ubalde Paquin	33
Eloge funèbre du Dr Thomas-J. Dion	Georges-A. Boucher	34
Remarques du Président	J.-Ubalde Paquin	35

Revue d'histoire franco-américaine

Un lettré illettré	Adolphe Robert	36
Charles Thibault: Ses lettres au major Edmond Mallet	Gabriel Nadeau	46
Champlain	Hugo-A. Dubuque	81
The Story of Carillon	J.-A. Favreau	88
Suite de la liste des maires franco-américains ..	Maxime-O. Frenière	101

Nouveaux membres de 1944 et 1945
Les bureaux de 1944-1945 et 1945-1946

1944

NOUVEAUX

MEMBRES HONORAIRES

Séance du 24 mai

LE DR ROBERT GOFFIN, célèbre criminaliste belge
de Bruxelles, Belgique

Séance du 21 novembre

S. EXC. DANTES BELLEGARDE, ministre plénipotentiaire d'Haïti
en mission spéciale au Canada

M. le professeur RENE DE MESSIERES de Wellesley College
président du chapitre de Boston de France Forever

NOUVEAUX

MEMBRES TITULAIRES

Séance du 24 mai

M. l'abbé JOSEPH-HENRI VERMETTE, Tyngsboro, Mass.

Séance du 21 novembre

R. P. THOMAS LANDRY, O. P., Fall-River, Mass.
M. le curé GEORGES TROTTIER, Worcester, Mass.
M. l'abbé CHARLES FORTIN, Worcester, Mass.
M. l'abbé MOISE LEDOUX, Worcester, Mass.
M. ROBERT-L. FREDETTE, New-York, N.-Y.
M. RODOLPHE-E. PEPIN, Boston, Mass.
Me EDOUARD-J. LAMPRON, Nashua, N.-H.
M. GEORGES-H. POIRIER, Woonsocket, R.-I.
M. LUCIEN-C. SANSOUCI, Woonsocket, R.-I.
M. LE DR FERNAND-J. HEMOND, West-Warwick, R.-I.
M. ARCHIBALD-R. LEMIEUX, Worcester, Mass.
M. ROMEO-D. RAYMOND, Holyoke, Mass.

Société Historique Franco-Américaine

Fondée le 4 septembre 1899

BUREAU

1944 - 1945

PRESIDENT D'HONNEUR

GILBERT CHINARD — Professeur à l'Université de Princeton, N.-J.

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

JAMES GEDDES FILS — Professeur émérite de l'Université de Boston
PIERRE-GEORGES ROY — Archiviste consultant de la Province de Québec

PRESIDENT

J.-UBALDE PAQUIN, M. D., 1279, avenue Acushnet, New-Bedford, Mass.

VICE-PRESIDENT

GEORGES-A. BOUCHER, M. D. — Brockton, Mass.

SECRETAIRE

ANTOINE CLEMENT — Rédacteur en chef à "L'ETOILE", 195, rue West Sixth, Lowell, Mass.

SECRETAIRE ADJOINT

WILFRID BEAULIEU — Directeur du "Travailleur" de Worcester, Mass.

TRESORIER

L'HON. JUGE ARTHUR-L. ENO de la Cour du District de Lowell, 45, rue Merrimack, Lowell, Mass.

CONSEILLERS

— POUR 3 ANS —

RODOLPHE CARRIER — Ordonnateur d'enterrements, New-Bedford, Mass.
ANTOINE DUMOUCHEL, M. D. — North-Adams, Mass.
ARTHUR-J.-B. FALCON, M. D. — Pawtucket, R.-I.

— POUR 2 ANS —

JOSEPH LUSSIER — Doyen des journalistes, Holyoke, Mass.
ADOLPHE ROBERT — Président général de l'Association Canado-Américaine, Manchester, N.-H.
EUGENE-L. JALBERT — Conseiller juridique de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, Woonsocket, R.-I.

— POUR 1 AN —

OMER-E. BOIVIN, M. D. — Fall-River, Mass.
M. le curé F.-X. LARIVIERE — Marlboro, Mass.
M. LE DR ALBERT POIRIER — Cambridge, Mass.

1945

NOUVEAU

MEMBRE HONORAIRE

Séance du 28 novembre

Me ROGER PICARD de la Faculté de Droit de Paris et de
l'Ecole libre des Hautes Etudes de New-York

NOUVEAUX

MEMBRES TITULAIRES

Séance du bureau du 15 avril

M. le professeur ARSENE CROTEAU de l'Université du
Connecticut, Storrs, Conn.

M. OLIVIER LEFEBVRE, Marlboro, Mass.

M. PAUL MONGEAU, Indian-Orchard, Mass.

Séance du 28 novembre

M. F.-HAROLD DUBORD, Waterville, Maine

M. EVARISTE LAVERDIERE, Waterville, Maine

M. LE DR JULES-O. GAGNON, Manchester, N. H.

M. LE DR ADOLPHE PROVOST, Manchester, N.-H.

M. ARTHUR-J. ROUILLARD, Claremont, N.-H.

M. l'abbé HENRI-A. BRODEUR, Nashua, N.-H.

M. ELZEAR-RAOUL GAGNON, Cambridge, Mass.

M. AZADE ARSENEAULT, Cambridge, Mass.

M. HENRI-J. LAVOIE, Cambridge, Mass.

M. GORDON LEBLANC, Cambridge, Mass.

M. ANTHONY-A. LABONTE, Arlington, Mass.

M. ABRAHAM VIENNEAU, Waltham, Mass.

M. LE DR R.-J. SAVIGNAC, Worcester, Mass.

M. EUCLYDE PAQUETTE, Marlboro, Mass.

M. l'abbé ALBERT-A. BEAUDRY, North-Adams, Mass.

M. EPHREM BARTHELEMY, Woonsocket, R.-I.

Me R. DE BLOIS LABROSSE, Pawtucket, R.-I.

M. ROMEO-A. GOSSELIN, West-Hartford, Conn.

M. LEO-S. GAGNON

IMPRIMERIE LAFAYETTE

MANCHESTER, N.-H.

Société Historique Franco-Américaine

Fondée le 4 septembre 1899

BUREAU

1945 - 1946

PRESIDENT D'HONNEUR

GILBERT CHINARD — Professeur à l'Université de Princeton, N.-J.

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

JAMES GEDDES FILS — Professeur émérite de l'Université de Boston
PIERRE-GEORGES ROY — Archiviste consultant de la Province de Québec

PRESIDENT

J.-UBALDE PAQUIN, M. D., 1279, avenue Acushnet, New-Bedford, Mass.

VICE-PRÉSIDENT

EUGENE-L. JALBERT — Conseiller juridique de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique,
Woonsocket, R.-I.

SECRETAIRE

GABRIEL NADEAU, M. D. — Sanatorium d'Etat de Rutland, Mass.

SECRETAIRE ADJOINT

WILFRID BEAULIEU — Directeur du "Travailleur" de Worcester, Mass.

TRESORIER

L'HON. JUGE ARTHUR-L. ENO de la Cour du District de Lowell, 45, rue Merrimack, Lowell, Mass.

CONSEILLERS

— POUR 3 ANS —

WILFRID-R. DELANEY, D.M.D. — Cambridge, Mass.
LOUIS-P. CLAPIN — Editeur-proprétaire de "L'Indépendant" de Fall-River, Mass.
M. le curé ADRIEN VERRETTE — Plymouth, N.-H.

— POUR 2 ANS —

RODOLPHE CARRIER — Ordonnateur d'enterrements, New-Bedford, Mass.
ANTOINE DUMOUCHEL, M. D. — North-Adams, Mass.
ARTHUR-J.-B. FALCON, M. D. — Pawtucket, R.-I.

— POUR 1 AN —

JOSEPH LUSSIER — Doyen des journalistes, Holyoke, Mass.
ADOLPHE ROBERT — Président général de l'Association Canado-Américaine, Manchester, N.-H.
ANTOINE CLEMENT — Rédacteur en chef à "L'Etoile" de Lowell, Mass.

BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 06438 086 6

